



**HAL**  
open science

# Le Roman des guerres de l'indépendance de Cuba : 1898-1951

Sylvie Bouffartigue

► **To cite this version:**

Sylvie Bouffartigue. Le Roman des guerres de l'indépendance de Cuba : 1898-1951. Littératures. Université Paris VIII Vincennes-Saint Denis, 2000. Français. NNT: . halshs-00005489

**HAL Id: halshs-00005489**

**<https://theses.hal.science/halshs-00005489>**

Submitted on 10 Nov 2005

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Université de Paris 8 - Vincennes à Saint-Denis**

**Thèse de doctorat**

Etudes hispaniques et latino-américaines

**Sylvie Bouffartigue**

**Le Roman des Guerres  
de  
l'Indépendance de Cuba:  
1898 - 1951**

**Directeur de Thèse : M le Professeur émérite Paul Estrade**

**2000**

*A ceux qui m'ont guidée, aidée, encouragée, soutenue et poussée durant ces années.*

*Je ne saurai jamais assez les remercier.*

*A Esther Sacha.*

# **Table des Matières**

## **INTRODUCTION**

**1**

## **PREMIERE PARTIE : LES GUERRES DE L'INDEPENDANCE**

### **CUBAINE**

**21**

<b>I.</b>	<b>UN LONG PROCESSUS</b>	<b>25</b>
A.	ORIGINES HISTORIQUES	27
1)	Le contexte américain et antillais	27
2)	Le cas de Cuba	29
3)	Les mouvements précurseurs	33
B.	LES EVOLUTIONS DU DISCOURS PATRIOTIQUE	39
1)	L'indépendance	40
2)	L'annexionnisme	43
3)	L'autonomisme	45
4)	Le projet martinien	49
C.	MUTATIONS SOCIALES ET PARTICIPATION AUX CONFLITS	51
1)	Les séparatistes de 1868	51
2)	La société cubaine au sortir de la Guerre de Dix Ans	55
a)	Bouleversements économiques et sociaux	55
b)	Emergence de groupements politiques	57
c)	Culture et identité	59
3)	Les séparatistes de 1895	64
<b>II.</b>	<b>LES GUERRES : PERIODISATION ET CONTINUE</b>	<b>67</b>
A.	LA « GUERRA GRANDE »	67
1)	Périodisation	68
2)	Les éléments de la désagrégation	72
a)	L'aspiration démocratique	73
b)	L'Armée de Libération	77

c)	Les manquements de l'émigration	81
3)	Baraguá	84
B.	LA « GUERRA CHIQUITA »	86
1)	Périodisation	86
2)	Une étape essentielle	88
C.	LA « GUERRA DE 1895 »	90
1)	Périodisation	91
2)	La « République en Armes »	96
a)	La République de Jimaguayú	96
b)	L'Assemblée de la Yaya	99
3)	L'émigration	101
D.	LA GUERRE HISPANO-CUBANO-AMERICAINE	105
1)	L'intervention nord-américaine	105
2)	La première occupation nord-américaine	108
a)	De l'Armistice au Traité de Paris	109
b)	L'occupation légale	114
<b>III.</b>	<b>INDEPENDANCE NATIONALE ET FRUSTRATION</b>	<b>118</b>
A.	LA REPUBLIQUE « DES GENERAUX ET DES DOCTEURS »	119
1)	Les « Mambis » au pouvoir ?	120
a)	Le paysage politique de la Première République	120
b)	L'exercice malhonnête du pouvoir	123
c)	Dérives autoritaires	127
2)	Les offensives insurrectionnelles	129
a)	Les guerres libérales	130
b)	La révolte des « Independientes de Color »	134
c)	Le Mouvement des Vétérans et des Patriotes	138
3)	La République sous surveillance nord-américaine	142
a)	L'acceptation de la tutelle	143
b)	Le traumatisme des interventions	145
c)	Une étrange déconnexion régionale	148
B.	LA REAPPROPRIATION DES IDEAUX INDEPENDANTISTES	151
1)	Des formes nouvelles de contestation	151

a)	Mouvements syndicaux et politiques	152
b)	Mouvement étudiant	152
c)	La renaissance de l'anti-impérialisme	153
2)	La Révolution de 1930	155
a)	La lutte anti-machadiste	155
b)	L'ingérence encore	156
c)	La révolution de 1930	157
3)	L'échec de la nouvelle expérience constitutionnelle	159
a)	Le nouveau régime constitutionnel	159
b)	Une application en-deçà des aspirations	160
c)	Vers la dictature de Batista	162

## **DEUXIEME PARTIE : REPRESENTATIONS LITTERAIRES 165**

<b>I.</b>	<b>MODELES ET CONTEXTES</b>	<b>168</b>
A.	ROMAN ET AFFIRMATION IDENTITAIRE	168
1)	Le roman comme tribune de la différence	169
2)	Origines et développement du roman cubain	171
3)	Le roman historique à Cuba	175
B.	L'HISTOIRE EN MARCHE	183
1)	La « littérature de campagne »	184
2)	Présence du témoignage	193
3)	Les recherches historiques	197
C.	MODÈLES CONTROVERSÉS	200
1)	Le roman d'aventure	202
2)	La littérature populaire nord-américaine	205
3)	Le roman nord-américain de la Guerre de 1895	210
4)	Le « gauchisme » : un modèle d'archétype ?	213
<b>II.</b>	<b>LES ROMANS DES GUERRES DE L'INDEPENDANCE</b>	<b>218</b>
A.	ROMANS ET NOUVELLES	219
1)	Limitation des classifications structurelles et génériques	220

2)	Les écrivains	228
3)	Constantes et variations	236
<b>B.</b>	<b>LE MONDE DE LA GUERRE</b>	<b>238</b>
1)	Quelle guerre ?	239
a)	Le choix d'un conflit	240
b)	La représentation du conflit	265
c)	Les guerres n'ont pas eu lieu uniquement dans la « manigua »...	300
2)	Les décors	310
a)	La « manigua »	311
b)	Le monde civil	330
c)	L'émigration	346
<b>C.</b>	<b>ACTEURS DES GUERRES</b>	<b>355</b>
1)	L'Histoire et le « Mambí »	356
a)	Création d'un Panthéon	357
b)	Caractéristiques d'un personnage archétypique	378
2)	Les Cubains	387
a)	Les combattants	388
b)	Les civils	408
3)	Les Espagnols	426
a)	Les forces armées	427
b)	Les civils	438
<b>III.</b>	<b>LE DIDACTISME DU DISCOURS SUR LES GUERRES</b>	<b>451</b>
<b>A.</b>	<b>« VIEUX MONDE » VERSUS « NOUVEAU MONDE »</b>	<b>453</b>
1)	Relecture de l'Histoire coloniale	453
a)	L'ignominie sociale	454
b)	L'archaïsme politique	467
c)	L'obscurantisme moral	476
2)	Les valeurs progressistes	486
a)	Les valeurs de la Démocratie	487
b)	La nécessité de la modernité	494
c)	L'alternative religieuse	503
<b>B.</b>	<b>L'HISTOIRE FAMILIALE, METAPHORE DE L'HISTOIRE SOCIALE</b>	<b>511</b>
1)	Images de la famille	512



a)	La famille comme représentation de la Nation	513
b)	La séparation de la « Mère-Patrie »	514
c)	Symboliques de la désintégration	516
2)	Les familles hispano-cubaines	520
a)	Représentation de la mixité hispano-cubaine	521
b)	L'opposition au père	524
c)	Culpabilité et impossible pardon	526
3)	Conflits familiaux et couleur	531
a)	La remarquable rareté de la problématique	532
b)	Des familles tronquées	534
c)	Un préjugé tenace	536

**TROISIEME PARTIE : L'ENJEU VERITABLE. JUSTIFICATION**  
**ET CRITIQUE DE LA SOCIETE REPUBLICAINE** **547**

<b>I.</b>	<b>D'UNE LITTERATURE CIVIQUE A UNE LITTERATURE POLITIQUE</b>	<b>550</b>
A.	COMMEMORATION ET VOGUE	551
1)	Le besoin de commémoration	551
2)	Une pincée d'opportunisme littéraire	554
B.	DE L'HOMMAGE AU CLIENTELISME	557
1)	La parole déférente	558
2)	La parole partisane	560
C.	UNE FONCTION POLITIQUE	563
1)	Partis et dépendance	563
2)	Les cycles	565
<b>II.</b>	<b>DES ANNEES DE CONSTRUCTION, DES ANNEES DE RESISTANCE</b>	<b>568</b>
A.	LES ANNEES DE LA SECONDE OCCUPATION MILITAIRE	568
B.	LE GOUVERNEMENT LIBERAL	577
C.	DE « LA CHAMBELONA » AU MI-MANDAT ZAYAS	587
D.	DU « CABINETE DE LA HONRADEZ » A L'ELECTION DE MACHADO	598
E.	LES ANNEES MACHADISTES	606

<b>III.</b>	<b>L'IMAGERIE EN QUESTION</b>	<b>626</b>
A.	UNE DUALITE ELEMENTAIRE	627
B.	OUBLI ET DENI	632
1)	Dénier la victoire... des Etats-Unis	633
2)	L'escamotage du politique	640
3)	Le sort du radicalisme révolutionnaire	647
4)	Le fantôme de la République cordiale	649
C.	LES ROMANS COMMUNAUTAIRES	652
D.	UN ROMAN POPULAIRE POUR UNE GUERRE POPULAIRE	658

---

**CONCLUSION** **632**

---

**BIBLIOGRAPHIE** **773**

<b>I.</b>	<b>PUBLICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES</b>	<b>775</b>
<b>II.</b>	<b>OUVRAGES DE REFERENCE</b>	<b>778</b>
A.	ROMAN NATIONAL	778
B.	ROMANS PUBLIES APRES 1958	785
C.	AUTRES ŒUVRES ROMANESQUES	786
1)	Roman espagnol	786
A)	Roman intégriste	786
b)	Roman espagnol	786
2)	Roman nord-américain	788
3)	Nouvelle hispano-américaine	789
D.	ŒUVRES DRAMATIQUES	790
1)	« Théâtre mambi »	790
2)	Théâtre intégriste	791
E.	LITTERATURE TESTIMONIALE	792
<b>III.</b>	<b>HISTOIRE ET CIVILISATION</b>	<b>796</b>

A.	OUVRAGES GENERAUX	796
B.	HISTOIRE DES GUERRES D'INDEPENDANCE	801
C.	HISTOIRE DE LA REPUBLIQUE	809
<b>IV.</b>	<b>ETUDES LITTERAIRES</b>	<b>812</b>
A.	GENERALITES	812
B.	LITTERATURE CUBAINE	817
1)	Publications	817
2)	Articles	822
C.	LITTERATURES ETRANGERES	829
1)	Littérature nord-américaine	829
2)	Littérature espagnole	829
3)	Littératures latino-américaines	830
<b>ANNEXES</b>		<b>831</b>

---

<b>I.ANNEXE 1 : CHRONOLOGIES</b>	<b>833</b>	
A.	CHRONOLOGIE CUBAINE DE 1868 A 1952	834
1)	Guerre de Dix ans	834
2)	Trêve nécessaire	836
3)	Guerre de 1895	839
4)	Guerre cubano-hispano-américaine	843
5)	République médiatisée	847
B.	CAPITAINES GENERAUX, GOUVERNEURS MILITAIRES, ET PRESIDENTS DE LA REPUBLIQUE DE CUBA : 1862-1951	856
C.	TABLE DES PRESIDENTS NORD-AMERICAINS : 1817-1952	858
<b>II.ANNEXE 2 : TABLEAU RECAPITULATIF DES ROMANS DES GUERRES</b>	<b>859</b>	
<b>III.ANNEXE 3 : LES CYCLES DU ROMAN DES GUERRES</b>	<b>862</b>	
<b>IV.ANNEXE 4 : MEMENTO DES ŒUVRES ETUDIEES.</b>	<b>866</b>	
<b>V. ANNEXE 5 : EXTRAITS</b>	<b>877</b>	
<b>VI.ANNEXE 6 : REPRESENTATIONS ICONOGRAPHIQUES</b>	<b>909</b>	

**INDEX ONOMASTIQUE**

**911**

**NOTES**

**930**

# **Introduction**

A la source de notre recherche, il y a certainement notre intérêt pour la littérature. Cet intérêt nous a portée à nous interroger sur la nature du fait littéraire, et plus particulièrement sur les relations dialectiques entre le créateur, la société et l'objet littéraire. Que cette préoccupation se soit cristallisée sur la littérature cubaine n'est pas accidentel. Il y a là, tout d'abord, l'attrait pour un pays dont l'histoire et la culture particulières sont marquées par la recherche de repères distinctifs, en lui-même, dans le continent, dans le monde. Il y a aussi des rencontres, avec des enseignants, historiens ou littéraires, qui surent à la fois me faire partager leur passion pour une histoire et une littérature riches d'enseignements et d'ouvertures et m'apporter une approche méthodologique que j'ai tenté d'adopter, et à laquelle je tenterai, humblement, de rester fidèle. Il y a la découverte et le goût d'une littérature riche et variée, trop méconnue en France, à la recherche toujours de formes et de dire originaux, démarche consciente des écrivains et aboutissement de leur questionnement sur leur rôle de créateur et de citoyen.

Car la littérature cubaine s'inscrit dans la recherche de l'identité et des modes de sa représentation. C'est un objectif autour duquel de très nombreux hommes de lettres du XIX<sup>ème</sup> puis du XX<sup>ème</sup> siècle ont construit leur œuvre : cerner « l'esprit cubain »<sup>1</sup>, et

participer à l'élaboration d'un référent collectif et d'une culture libre de toute influence étrangère imposée.

Comme le signale Roberto Friol, dans un article consacré au roman cubain du XIX<sup>ème</sup> siècle, il est rentable pour le chercheur de savoir négliger le critère littéraire d'une œuvre, et d'unir dans une analyse des œuvres de qualité inégale, lorsqu'il cherche à étudier les rapports entre roman et société :

« En ella (la novela del XIX) aparece como un humilde sistema de vasos comunicantes donde el logro, el dato precioso, lo que interesa, no va a estar siempre en poder de los mayores. Menores y peores tienen qué decir en la novela cubana excepto cuando su escritura se vuelve vacío y confusión. Ahora sabemos que sus desiguales líneas quebradas son líneas de rostro. Ahora sabemos que en su tamaño y en sus deformaciones de esencias a veces apresaron un pez que se negó a los mejores. Este convencimiento justifica nuestra atención a cualquier novelista que acierte, sin importarnos su jerarquía literaria. Tiempo habrá para las especificaciones imprescindibles y justicieras ». <sup>2</sup>

Convaincue de la justesse de cette perspective, et du fait que cette approche méthodologique est applicable à tout corpus littéraire si l'on cherche à déterminer ce qu'il exprime de culture collective, nous avons le plus méthodiquement et rigoureusement possible, rassemblé les œuvres romanesques dont l'intrigue prend pour cadre les guerres de l'indépendance de Cuba, au long de cinquante années. Précisons d'ores et déjà que nous entendons par « œuvres romanesques » ou par « roman », toutes les formes narratives de fiction non dramatiques telles que le roman, la nouvelle ou le conte.

Une nation jeune, et plus encore quand sa « nature » est problématique, voire conflictuelle, se crée une histoire, se crée des mythes, se crée un imaginaire collectif. La littérature indianiste, la littérature abolitionniste, la littérature de mœurs du XIX<sup>ème</sup> siècle cubain naquirent pour une part de ce besoin, y répondirent selon les mentalités et les possibilités du moment autant qu'elles devinrent génératrices de nouvelles recherches.

Mais l'histoire de Cuba était sans Histoire. L'histoire de Cuba se confondait avec l'histoire de la « toujours fidèle », avec l'histoire de l'Espagne. La mise en valeur des origines indiennes, si elle eut sa fonction, ne put remplir celle de retrouver et de construire une histoire nationale. La littérature abolitionniste, comme mouvement collectif des gens de lettres, se fit l'expression du malaise créole, regarda le présent sans compassion, et évoqua un autre avenir,

dont l'Espagne, sans doute, était exclue. Le roman de mœurs peignit le présent, évocation nécessaire et enrichissante, mais évocation synchronique. Les auteurs ne trouvaient pas les marques qui leur auraient fourni la matière d'un roman des origines, d'un roman épique, d'un roman national.

Pourtant, les littératures européennes puis américaines leur fournissaient des modèles de genre ou de problématique axés sur le thème de la Nation et de ses représentations. De manière apparemment paradoxale, Vicente Blasco Ibañez et surtout Benito Pérez Galdós – chez qui la Nation, par l'approche des thèmes sociaux, politiques et historiques, est une préoccupation centrale – ne sont jamais cités en référence. Il n'est pas envisageable que ces auteurs n'aient pas été lus ; mais il est compréhensible que cela n'ait pas été affiché. Comment revendiquer comme modèle des auteurs espagnols parlant de la nation espagnole, alors que l'on s'applique à se détacher de cette assimilation culturelle et politique et à cerner dans la littérature une identité et une nationalité distinctes de celles de l'ex-métropole ?

C'est vers les littératures française et anglaise (le roman historique), puis vers les littératures émergentes des jeunes nations hispano-américaines (le roman argentin et son archétype du « Gaucho », le roman historique chilien de la guerre d'indépendance) que les auteurs cubains allaient se tourner. Plus tard, le roman populaire nord-américain serait connu à Cuba. De ce roman, nous retiendrons deux thèmes : celui de la Frontière, susceptible de fournir un modèle agressif et conquérant ainsi que des figures archétypiques. Ce modèle fut assimilé, dans un premier temps tout au moins, au progrès, à la modernité et à la pugnacité nécessaire à une jeune nation. Il laissera des traces, notamment dans la caractérisation du « Mambí » qui fera quelquefois penser à une version cubaine du « cow-boy ». La deuxième vague de cette littérature arrivera dans les sacs des « Marines » et des « Rough Riders » en 1898. Ces romans de la Guerre de Cuba écrits du point de vue nord-américain seront rejetés par le public pour leur contenu méprisant et raciste. Mais ils deviendront un anti-modèle de référence pour les auteurs cubains qui se lanceront dans le roman populaire.

Ces modèles littéraires de la représentation de la nation, très divers par leur origine, leur genre et leur thématique, auraient pu influencer une apparition plus précoce d'une littérature analogue à Cuba. Mais, il apparaît que ce ne fut qu'à partir de 1868 que les porte-parole de la « cubanité » trouvèrent la matière et l'image de la Genèse nationale. Ils la trouvèrent dans la référence aux luttes de leur propre indépendance.

S'interroger sur ce choix collectif est indubitablement nécessaire, car le choix de référents mythiques particuliers par une collectivité humaine ne peut être considéré comme



une sélection anodine ou naturelle. Il est en effet absolument cohérent que les Cubains aient assimilé ces guerres à la fondation de la nation, et que cette équation s'exprime aussi dans le champ littéraire. Martí avait pressenti que ce terreau était riche en figures, en modèles, en aspirations identitaires parce qu'il était passage à l'acte et concrétisation de l'Utopie. Plus tard, le dramaturge Balmaseda considérerait que l'écriture littéraire de cette « Geste » fondatrice était une priorité pour les auteurs cubains, leur contribution patriotique au combat de la collectivité.

Néanmoins, il convient également de s'interroger sur le caractère exclusif de ce choix symbolique et l'uniformité de la représentation adoptée. Si cette hégémonie s'explique par le caractère rassembleur de l'évocation des guerres, à quels contenus sont dues ces vertus ? S'agit-il de décrire, comme Bacardí<sup>3</sup>, la douloureuse destruction d'un monde pour permettre la construction d'une société meilleure pour tous, avec tout le fardeau de culpabilité et d'expiation dont cette conception peut s'accompagner ? S'agit-il de stigmatiser de manière manichéenne les iniquités de la société coloniale pour mieux faire valoir la nouvelle perfection sociale et s'en congratuler à l'instar de Maspons Franco<sup>4</sup> ? De tenter de rassembler autour d'une identité cubaine imaginaire, factice et archétypique, ce que fit Rodríguez Embil<sup>5</sup> ? Ou, à l'inverse, de faire de chacun le héros problématique de l'histoire de tous, lecture de Serpa<sup>6</sup> ?

Par ailleurs, la continuité de la référence aux guerres répond-elle toujours aux mêmes besoins ? Les auteurs qui écrivent pendant la guerre ou lors d'une période préparatoire à la guerre sont pour la plupart des militants indépendantistes<sup>7</sup>. Ceux qui replongent dans la Genèse depuis la République répondent à d'autres logiques. Les uns réagissent à une offensive littéraire nord-américaine à laquelle nous faisons allusion plus haut et se défendent sur le même terrain de la littérature populaire. Certains souhaitent légitimer tel ou tel gouvernement au nom de l'engagement passé de son chef ou de ses membres ; Carlos Loveira au contraire dénonce les nouvelles élites politiques dévoyées dans *Generales y Doctores*<sup>8</sup>. D'autres réagissent à des conjonctures nationales ou internationales qui entrent en résonance avec la question des liens de dépendance de la République vis-à-vis des Etats-Unis : Gustavo Robreño<sup>9</sup> fait ressurgir la mémoire de l'usurpation de la victoire « mambise » par les Nord-américains au moment où la plupart des romans font l'éloge de ce puissant et moderne tuteur ; Raimundo Cabrera veut démontrer, dans sa trilogie *Sombras que pasan, Ideales, Sombras eternas*<sup>10</sup>, l'incapacité des Cubains à assumer leur indépendance. D'autres encore s'interrogent sur la frustration de l'utopie nationale, comme Jesús Castellanos dans « La

Manigua sentimental »<sup>11</sup>, Alberto Román Betancourt dans *El arrastre del pasado*<sup>12</sup>, ou Francisco López Leiva dans *Los vidrios rotos*<sup>13</sup>. Certains enfin renouent avec les contenus sociaux du projet indépendantiste sur lesquels ils fondent l'utopie à venir : Antonio Penichet n'appelle-t-il pas de ses vœux la révolution sociale, dans *Alma rebelde*<sup>14</sup>, en l'inscrivant dans la continuité du projet de Martí ?

La permanence de l'imagerie s'accompagna-t-elle de son immuabilité, ou l'imagerie fut-elle sujette à des modifications significatives ? Quelles en furent les formes ? Quelles en furent les causes ? Nous serons amenée à nous interroger sur les éléments de la représentation littéraire de ce mythe. Chacun des mythes correspond à l'interprétation ou la réinterprétation littéraire d'une réalité de l'histoire. Il pourra s'agir d'archétypes humains (le « guajiro », la Cubaine, le Noir, le « Mambí », l'Espagnol, etc.), mais aussi de représentations de systèmes de relations interindividuelles ou collectives (par exemple la famille, les antagonismes entre Cubains et Espagnols, les rapports de servilité), de représentations de systèmes culturels (l'histoire coloniale, la religion) et politiques (le gouvernement colonial, la police, les Volontaires). Ces éléments sont présents dans le roman car ils font partie de la réalité à représenter. Ils le sont de manière plus ou moins prioritaire ou insistante car la réalité passe par le prisme de la vision de l'auteur, de sa perception personnelle et de sa perception d'époque. Ainsi, le personnage très secondaire du soldat « mambi », au début de la production que nous étudions, évoluera mais surtout acquerra dans les années quarante la place d'un protagoniste de premier plan. *Los heroes*<sup>15</sup> de Carlos Montenegro ou *Historias de campamento*<sup>16</sup> de Ortiz Velaz illustrent parfaitement cette évolution, amorcée vingt ans plus tôt par Penichet, qui répond à la vision sociale du monde de ces auteurs.

Ce n'est pas tant à la nature ou à la fonction de cette Geste référentielle que nous souhaitons nous attacher qu'à ce qu'elle permet de comprendre des hommes et de la société qui l'ont élaboré, manipulé et contesté. Ce qui doit importer pour nous, c'est le regard que portèrent sur les moments fondateurs les hommes qui conçurent leur imagerie, et l'utilisèrent comme thème littéraire, dans un contexte historique précis. La perspective selon laquelle les créateurs l'abordèrent a un caractère crucial qui nous permettra, au cours de la période historique étudiée, de voir comment les intellectuels jugèrent la société, au regard des idéaux qu'elle prétendait incarner et que les discours politiques officiels cristallisèrent dans l'évocation de la Geste indépendantiste.

La littérature sur les guerres de l'indépendance de Cuba est un vaste et riche ensemble, dans lequel coexistent des genres littéraires, des problématiques et des objectifs différents.

C'est un thème littéraire dont la permanence, de 1868 à nos jours, montre combien la recherche identitaire et l'autodéfinition culturelle restent au cœur des préoccupations collectives, dont les créateurs et les intellectuels sont les voix. Mais il semble que le roman des guerres, tel que nous l'avons défini précédemment, n'a pas fait l'objet de travaux approfondis jusqu'à ce jour. Il existerait une étude, datant de 1976, de la chercheuse cubaine Dolorès Nieves, étude qui s'intitulerait « Las guerras de independencia en las novelas de la república neocolonial ». Néanmoins, nous n'avons pas pu consulter cette recherche. Elle n'a par ailleurs toujours pas été publiée à ce jour.

La préoccupation identitaire et la question de la représentation sont deux constantes de la littérature cubaine depuis le XIX<sup>ème</sup> siècle. Selon cette démarche, il est compréhensible que des événements aussi directement reliés au processus d'émancipation, constituent un des viviers principaux de l'imaginaire de l'autoreprésentation, voire la référence historique originelle.

Le thème des guerres de l'indépendance de Cuba a traversé plus d'un siècle d'histoire, incarnant toujours les idéaux nationaux, dans des contextes politiques pourtant divers, que ce soit dans la Cuba coloniale de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, dans la Cuba de la « République médiatisée », ou dans la Cuba de la Révolution castriste. Jamais pourtant, la référence ne fut univoque. Dans chacune de ces périodes historiques, l'adhésion collective au référent commun recèle autant de paradoxes que de contradictions, autant de conformisme que de subversion.

Le thème des guerres est présent dans la littérature<sup>17</sup>, entre 1868 et 1898, et sa présence correspond à une affirmation de la cubanité, comme identité nationale, qui tente de se réaliser concrètement. Cette période de trente ans est par ailleurs extrêmement dense : du soulèvement de Yara au Traité de Paris un chemin immense a été parcouru par le peuple cubain. Qui pouvait prévoir, en 1868, que le soulèvement de quelques-uns allait entraîner une guerre massive, dont la durée exceptionnelle, compte tenu des potentialités tant stratégiques qu'humaines, constituerait une étape décisive dans l'histoire du pays ?

Dès les premiers jours, des patriotes cubains mettent leur plume et leur savoir-écrire au service de la cause indépendantiste. La presse, dans la « manigua » ou à l'étranger, est le vecteur principal de ce militantisme. Les conférences et les discours en sont l'autre fer de lance. Mais les hommes du XIX<sup>ème</sup>, formés dans la colonie à l'utilisation à des fins patriotiques des supports les plus académiquement littéraires, s'approprient avec de moins en moins de détours allégoriques ou symboliques les genres poétiques ou dramatiques.

Le Pacte de Zanjón, et le Serment de Baraguá sont, en 1878, les deux facettes de l'aboutissement de ce mouvement qui entraîne toute la société cubaine. La capitulation s'explique par les souffrances individuellement et collectivement endurées, par le sentiment d'usure, l'idée que la collectivité est engagée dans une impasse, et par la prise de pouvoir aussi, au sein même de la République en Armes, de secteurs défaitistes. Mais malgré l'irréductibilité de certains qui, en général préférèrent l'exil, les « Mambis » rentrèrent dans leurs foyers, amnistiés, et cette capitulation fut massive.

Les études historiques et littéraires sur la période postérieure (1880-1895)<sup>18</sup> mettent l'accent sur le combat déterminant que se livrèrent indépendantistes et autonomistes, les uns partisans de la constitution d'un Etat cubain comme aspiration légitime de la nation cubaine constituée, les autres partisans d'aménagements politiques susceptibles de favoriser le maintien de ce qu'ils considèrent comme une région de la nation espagnole. Il y eut des Vétérans de la Guerre de Dix Ans, séparatistes de conviction, pour se tourner alors vers l'autonomisme et le réformisme légaux, soit qu'ils aient estimé ces doctrines proches de leur idéal, soit qu'ils aient considéré ces investissements comme des pis-aller. Il est vrai que la majorité d'entre eux rejoindraient ultérieurement les rangs indépendantistes. Il y eut des séparatistes qui se sentirent prêts à renoncer, plongés aussi dans l'amertume, la ruine et la défaite. L'activisme constant et rassembleur des séparatistes à Cuba et dans l'exil, dont « l'Apôtre » José Martí deviendrait ultérieurement la figure emblématique, s'inscrit d'abord dans le combat acharné contre les formes de la résignation.

Les polémiques concernant la publication de mémoires pendant cette période illustrent notre propos. La littérature de campagne témoigne du vécu, et les auteurs évoquent le passé et tentent d'analyser l'échec. La fracture est là, qui oppose les tenants d'une paix retrouvée et d'un chemin de croix à conter au passé<sup>19</sup> et les partisans de la reprise d'une lutte armée mieux organisée et d'exploits à clamer comme des harangues. Déjà, donc, dans l'évocation des guerres, dans la construction de la Genèse cubaine, deux attitudes étaient renvoyées dos à dos : certains narraient les prouesses passées, d'autres écrivaient pour préparer de nouvelles avancées. L'on retrouvera ce clivage au moment d'aborder les romans de la guerre de 1895, dans lesquels les uns se satisferont de glorifier un état de perfection et les autres de fouiller le passé afin d'y déceler les erreurs qui ont conduit à la frustration.

Ce clivage se retrouve, mais de manière plus complexe encore, tout au long de ce qui fut désigné postérieurement à Cuba comme la « République médiatisée ». Comme le remarque Lukacs<sup>20</sup> pour le roman, l'évocation du passé collectif, dans ses facettes héroïques

ou « honteuses » peut aboutir à des discours réactionnaires ou progressistes. Ainsi, il y eut ceux qui considéraient que la guerre était gagnée et l'indépendance acquise, ceux qui se questionnèrent, de plus en plus nombreux, sur l'inadéquation des idéaux et de la réalité nationale, puis ceux qui reprirent le flambeau des indépendantistes historiques et s'engagèrent dans la lutte anti-impérialiste, au regard des nouvelles lectures politiques de l'histoire.

Les appartenances, les identifications sociales ou idéologiques des uns et des autres sont des éléments essentiels pour la compréhension de ces clivages. Le discours officiel défendait la thèse de la table rase : l'indépendance acquise, tout restait à construire, le passé était renié, les démons intérieurs enfuis. Plus le monde politique s'enlisait dans la compromission et la concussion, plus il cherchait à justifier sa légitimité par les guerres. Ce discours cristallisant la Genèse contribua aussi, et cela convenait aux élites, à escamoter la question sociale et celle de l'inféodation. La place accordée dans la presse quotidienne ou dans les revues aux célébrations patriotiques, la mise en valeur systématique des Vétérans qui occupaient dans la société une position sociale ou politique privilégiée sont à cet égard exemplaires. Mais si le labeur des historiens et des témoins fut récupéré par le discours officiel, il n'en reste pas moins qu'il fut légitime et crucial qu'ils l'aient tenu. Les intellectuels accomplirent dans les cinquante années que nous étudions un travail quasi pédagogique, d'éducation collective aux fondements historiques de la cubanité. Or plus la nationalité était remise en cause, plus l'évocation des guerres se faisait indispensable.

Ainsi, face aux risques récurrents de guerre civile, de désagrégation sociale et politique, l'entité « Patrie » fut à nouveau brandie. Les Indépendants de Couleur ne se contentèrent certes pas de cet argument. Lorsqu'ils se soulevèrent en 1912, ils étaient conscients déjà, se trouvant acculés, que le discours était tronqué. Mais la Deuxième Intervention<sup>21</sup> avait fait comprendre à tous, et parmi eux aux contestataires porteurs de la pensée la plus avancée, que l'indépendance était limitée, et bien fragile. La hantise d'une nouvelle intervention, suivie d'une occupation définitive balayant cette République indépendante, sous surveillance certes mais officielle, susceptible peut-être de se renforcer, marque de manière indélébile les attitudes culturelles et politiques à partir de 1912<sup>22</sup>.

La problématique était analogue à celle de 1878, puisqu'à nouveau les Cubains étaient confrontés à la passivité, à l'utopie d'une construction progressive d'une indépendance réelle, ou à la reprise d'une guerre, alors qu'il n'existait plus de Martí, de Maceo ou de Gómez, contre un adversaire si puissant que la défaite leur paraissait inévitable. Alors, dans une démarche diamétralement différente, étudier, évoquer les guerres devint le moyen d'occuper

le peu d'espace libre que laissaient les dénégateurs de la cubanité, c'était tenter de maintenir dans la culture le souvenir de l'héroïsme collectif, en des temps de soumission, c'était tenter de raviver les idéaux dont tous se réclamaient, en montrant la fracture de la réalité et du discours.

Enfin, comment ne pas considérer le caractère fondamental de cette référence pour la révolution castriste, qui s'inscrit dans la perspective historique de l'accession à l'indépendance nationale ? Les historiens au cours des trente dernières années ont accompli un labeur immense dans la connaissance des guerres et du processus indépendantistes. Les créateurs se sont intéressés à ces épisodes fondamentaux pour la nation, et le mythe des guerres, point de référence collective, est aujourd'hui traité dans la perspective historique de la révolution socialiste et d'une vision dialectique de l'histoire nationale. Dans les années quatre-vingts, plusieurs auteurs situèrent des fictions dans une des phases des guerres d'indépendance : Noel Navarro avec *Brillo de sol sobre el acero*<sup>23</sup>, Reyes Trejo avec *Por el rastro de los libertadores*<sup>24</sup>. D'autres, comme Cintio Vitier, *De peña pobre*<sup>25</sup>, Loló de la Torriente avec *Los caballeros de la marea roja*<sup>26</sup> s'orientèrent plutôt vers la création de sagas en plusieurs volets. Un article récent de Raúl Caplan, « Del 98 al 59 : las « dos independencias » de Cuba en la novela cubana »<sup>27</sup>, analyse d'ailleurs cette littérature révolutionnaire des Guerres.

Les problèmes et les interrogations liés au phénomène identitaire sont toujours d'actualité, même si les situations ont évolué. La référence littéraire aux Guerres d'Indépendance est toujours actuelle, même si les problématiques sont posées différemment et si les valeurs portées par le mythe ont changé. En termes de mémoire collective, ces années représentent un moment fondamental pour la Nation, un point de référence où se reporter dans cette démarche toujours actuelle d'autoreprésentation.

Le thème des Guerres d'Indépendance est un thème transversal à toutes les manifestations culturelles cubaines, qu'elles soient scientifiques ou littéraires. Il est présent dans la poésie, il est présent dans le théâtre, il est présent dans la musique, il est présent dans le cinéma. Nous avons voulu nous attacher particulièrement au genre romanesque, conçu comme l'ensemble des textes de fiction en prose<sup>28</sup>.

Nous estimons que le roman est la forme littéraire qui par excellence ouvre les portes de la connaissance d'une société à une certaine étape. De plus, en cette fin de XIXème et ce début du XXème, c'est à notre sens le support de la transmission du savoir culturel et de la sublimation du réel. Il ne s'agit pas tant dans notre esprit d'une adhésion stricte au propos de

Lucien Goldman, qui établit a priori une « homologie de structures » entre l'œuvre littéraire et la société, que du constat que des créateurs ont voulu refléter dans leurs œuvres la société de leur temps. C'est en particulier la démarche des tenants de l'école romantique latino-américaine<sup>29</sup>, de l'école réaliste et de l'école naturaliste, même si chaque école applique pour ce faire des procédés différents.

Nous avons défini la période historique étudiée en fonction des quatre-vingt-dix-sept titres publiés que nous avons recensés lors de l'établissement de notre corpus initial<sup>30</sup>. Traditionnellement, on considère que la première apparition du thème des guerres dans le roman se manifeste avec la publication, dans la revue *Cuba y América*, en 1897, du feuilleton « Aventuras del coronel del ejército mambí Ricardo Buenamar » de Raimundo Cabrera. Ce texte fut ensuite publié en 1898, à New-York, sous forme de livre. La même année, l'auteur dramatique Francisco Javier Balmaseda publiait *Clementina*<sup>31</sup>.

Cependant, nous avons été amenée au cours de nos recherches à remettre en question ce postulat. En effet, en 1874, un roman *Los laborantes* parut à Paris, signé par un certain H. Goodman. Ce roman entre pleinement dans l'étude thématique que nous nous sommes fixée puisqu'il traite des aventures de conspirateurs indépendantistes à Santiago de Cuba, en 1868, avant qu'ils ne soient contraints à l'exil. Certaines caractéristiques sémantiques nous portent à estimer que malgré son patronyme, qui n'est sans doute qu'un pseudonyme, l'auteur est cubain, et plus précisément originaire d'Orient. De plus, l'édition que possède la Bibliothèque Nationale José Martí porte une dédicace « A un paisano y amigo Manuel Márquez ». Mais ces éléments ne nous permettent pas de vérifier nos hypothèses. De plus, parmi les émigrés cubains résidant à Paris dans les années 1870, aucun ne signa de ce pseudonyme, qui n'est pas non plus répertorié dans le *Diccionario cubano de seudónimos* de Domingo Figarola-Caneda<sup>32</sup>. Nous avons donc décidé, devant si peu de certitudes, de ne pas inclure ce qui pourrait être le premier roman « mambi » dans notre étude, et de poursuivre postérieurement nos investigations sur ce mystérieux auteur.

D'autre part, dans la première étape de notre recherche, nous avons trouvé trace d'un recueil de González Arióstegui, *Patriotismo, cuentos de la guerra*, édité en 1893 à New-York. Ce livre, bien que figurant toujours dans les fichiers de la Bibliothèque Nationale José Martí, a été déclaré perdu. Nous ne pouvons donc déterminer s'il s'agissait d'un recueil de contes de fiction, ou d'un recueil de contes testimoniaux. Dans le premier cas, sa localisation serait

primordiale puisqu'elle nous amènerait à nouveau à reconsidérer la date de parution du premier roman des guerres.

Enfin, la première partie du roman d'Emilio Bacardí *Vía crucís*, publié en 1910, a été conçue selon les précisions de l'auteur, dix ans plus tôt. Mais cette antériorité n'a de valeur pour nous qu'en ce qu'elle éclaire les raisons de la différence argumentaire de l'auteur dans l'une et l'autre parties, et de la différence de perspective que cela implique.

Hormis donc les romans de Goodman, de Balmaseda et de Cabrera, toute la production étudiée fut éditée pendant la période républicaine. Nous avons composé – il figure en Annexe 2 – un tableau chronologique de cette production romanesque, en tenant compte des premières éditions et des rééditions. Le premier constat que nous pouvons faire est celui de la constance et de la régularité de ces publications. Certaines de ces œuvres sont passées à la postérité, et ont déjà été amplement étudiées. La plupart sont tombées dans l'oubli. Nous avons voulu qu'elles apparaissent toutes dans notre travail. C'est essentiellement pour les faire connaître que nous avons choisi de recourir à la citation, peut-être exagérément, tout au long de la deuxième partie qui traitera thématiquement de la représentation littéraire des Guerres<sup>33</sup>.

De 1951 jusqu'en 1958, aucune publication romanesque sur les guerres n'a été, à notre connaissance, éditée. Nous pouvons émettre un certain nombre d'hypothèses sur l'apparente disparition d'un genre jusqu'alors fort prisé. Il y a là peut-être l'essoufflement d'un phénomène de mode, qui a duré plus d'un demi-siècle. La disparition progressive de ceux, les Vétérans, qui ont été les plus prolixes sur ce thème, compta aussi. Les jeunes générations d'auteurs délaissèrent ce thème alors marqué de conservatisme et de nationalisme. Alejo Carpentier en 1959, lorsqu'il aborda dans *El siglo de las luces* un processus indépendantiste, choisit de traiter des guerres haïtiennes, accentuant les analogies et les différences des histoires nationales des peuples caraïbéens, notamment en ce qui concernait la question de la population de couleur. Les événements politiques nationaux influencèrent aussi les auteurs, et certains préférèrent se tourner vers des événements récents, bien plus révélateurs des conflits de la société, comme ce courant littéraire qui se pencha sur le mouvement révolutionnaire des années trente<sup>34</sup>.

Michel Zéraffa<sup>35</sup> estimait que le roman est pour les historiens un moyen privilégié d'accès à la connaissance de la vie réelle et des structures de pensée des hommes du passé.



Les créateurs romantiques latino-américains, et a fortiori les tenants des écoles romanesques réalistes et naturalistes en adoptant délibérément la démarche de représenter la réalité, donnèrent au roman une dimension testimoniale.

Nous ne devons pas pour autant perdre de vue que la création littéraire est un acte individuel, et que bien que l'auteur se fixe comme objectif au moyen de la manipulation de ses personnages la représentation des manières de vivre, de penser, de ressentir dans un contexte socio-historique donné, ce n'est jamais la réalité qui est reproduite, mais une version « re-imaginée », dont la marque référentielle est la réalité concrète. Le fait que le contexte fictionnel appartienne au passé ne réfute en rien ces postulats, puisque notre démarche se fixe comme objectif l'étude d'un discours « historisant » sur un événement historique.

Nous ne cherchons pas à déceler ni à reconstruire la réalité objective des Guerres d'Indépendance, ou le vécu, collectif ou individuel, de leurs acteurs, en nous appuyant sur des textes littéraires. Même si les références documentaires, la recherche et la conformité historiques ont été primordiales dans l'élaboration des textes, nous nous trouvons face à des fictions, qu'on ne peut ni considérer ni traiter comme des documents historiques se rapportant au thème étudié.

Le texte littéraire, produit d'une culture autant que création d'un individu, nous renseigne sur les mentalités et les idées de son temps. Connaissant l'importance des questions liées à la constitution et la définition de l'identité nationale, il apparaît que les caractéristiques du passé tel qu'il est reconstitué dans les textes de fiction, l'interprétation que leurs auteurs donnèrent du processus historique, les formes de la représentation du passé sont autant d'éléments de compréhension et d'information, de signes et de codes. Si l'on confronte ces œuvres, l'on s'aperçoit que ces interprétations présentent de nombreuses analogies et constituent une image relativement cohérente des Guerres d'Indépendance. Notre objectif est de l'analyser, sans perdre de vue que l'interaction entre le texte littéraire et la vie politique, collective, passe par le filtre de la sensibilité de l'auteur.

Notre démarche n'est pas exclusivement littéraire, en ce sens que nous ne nous intéressons pas au phénomène littéraire stricto sensu. Nous voulons tenter d'éclairer ce qui dans un roman, parle du créateur, considéré comme porteur et énonciateur, délibéré ou inconscient, de la pensée du groupe et de la société dans laquelle il évolue. Nous voulons tenter de mettre en lumière comment un créateur parle de la société dans laquelle il a été formé, et ce qui dans un roman est susceptible d'imprégner et les créateurs à venir et les modes de pensée de la société. Ainsi, l'étude de l'imagerie ne nous intéresse pas en tant que

telle, mais en ce qu'elle peut permettre de découvrir comme constantes, dans la réponse qu'apportent les représentations à un besoin collectif d'identification.

Nous avons pris le parti d'accorder une place importante au contexte historique. La problématique que nous avons adoptée est celle du processus de constitution de la Nation, concrétisée par l'aspiration à la création d'une République indépendante. Cela nous amène par conséquent à aborder le dix-neuvième siècle, la Guerre de Dix Ans, la période dite du « Reposo turbulento », la Révolution de 1895, et la « République médiatisée » jusqu'en 1951, date à laquelle le thème des Guerres disparaît temporairement de la littérature cubaine.

La part que nous consacrons à la mise en place des éléments qui vont créer les conditions de la guerre de libération nationale, comme la part que nous consacrons aux phases de cette guerre, ne doivent pas être comprises comme l'unique souci de délimiter les événements historiques traités littérairement dans le roman des guerres. Consciente du caractère falsificateur d'une fiction, y compris si elle est prétendument axée sur la reconstruction romanesque de l'histoire, il nous est apparu nécessaire de fournir un cadre référentiel scientifique. Evaluer le degré de réalité historique de ces œuvres nous permettra quelquefois de découvrir la part du mensonge pieux ou de la manipulation, de dévoiler les non-dits, puis de nous interroger sur leurs causes et leurs fonctions.

Par ailleurs, nous avons choisi de tenir compte, dans la mise en place du contexte, de la représentation de ces Guerres telle que l'ont façonnée ces romans. Nous accordons par exemple une attention particulière à l'histoire militaire des conflits. C'est que les auteurs mirent en exergue l'aspect militaire des Guerres, afin souvent de démontrer la compétence de l'Armée de Libération si malmenée par les Nord-américains. De la même manière, nous avons insisté sur certaines figures, souvent militaires. Nous n'avons fait là rien d'autre que de respecter la tendance générale des auteurs à encenser ou à abattre des héros emblématiques ou des « caudillos », tout en rétablissant la réalité objective de leurs actions.

D'un autre côté, nous avons également voulu mettre en lumière certaines lacunes des romans. Ainsi lorsque nous développons les questions des antagonismes et des dissensions au sein des fronts révolutionnaires, c'est parce que les auteurs font pour la plupart l'impasse sur ces éléments essentiels à la compréhension des événements. Cela est imputable soit à leur méconnaissance des faits, soit à la vision positiviste, événementielle et personnaliste, qu'ils avaient de l'histoire. Cela relève aussi pour certains de la volonté délibérée d'occulter des aspects considérés comme embarrassants à divers titres.

Enfin, nous avons voulu détailler ces périodes parce qu'elles avaient formé idéologiquement et politiquement les auteurs de la dernière génération coloniale et de la première génération républicaine. Nous avons estimé que cela constituait un moyen de comprendre leur évaluation de la situation de Cuba après 1902, d'expliquer leur engagement politique s'il y avait lieu ou leur engagement par la littérature, de pénétrer leur vision et leur représentation de l'accession de leur pays à l'Indépendance formelle.

La part que nous consacrons à la période républicaine n'est pas non plus négligeable. Cette fois, il s'agit de décrire le contexte dans lequel la plupart des romans ont été conçus. Or, cela nous a paru d'autant plus essentiel que, pour les auteurs, le choix du roman des Guerres était indiscutablement motivé par leur interprétation et leur appréciation du moment présent. Nous montrerons dans la troisième partie de notre étude que ces romans, tout en dressant un bilan positif ou négatif du chemin parcouru, apparaissent en réaction à l'actualité de la République. Ils se révéleront tour à tour des panégyriques ou des pamphlets de personnalités politiques, des justifications ou des mises en accusation de politiques gouvernementales, des déclarations de satisfaction ou de frustration envers le système de la « République médiatisée ». L'on trouvera même dans le roman de Maspons Franco<sup>36</sup> tous les éléments constitutifs du programme du Général-Dictateur Gerardo Machado. Il était donc indispensable pour comprendre les explicites et les implicites contenus dans ces œuvres de s'attarder sur le cadre historique des années 1902-1951.

Dans la seconde partie de notre étude, nous avons replacé en premier lieu ces romans dans le contexte littéraire. A cause du sujet qu'ils abordent, ils s'inscrivent automatiquement dans la recherche et l'émergence d'une littérature identitaire et nationale, phénomène dont nous rappellerons les étapes primordiales. Par ailleurs, ces romans publiés principalement sous la République perpétuent l'esprit de la littérature patriotique, qualifiée aussi de « littérature de campagne » apparue en 1868, et lui apportent une facette nouvelle. Enfin, nous avons complété cette approche génétique par l'approche d'autres modèles de genres et de thèmes, fournis par les littératures étrangères.

Nous avons voulu montrer ensuite comment les romans des Guerres construisaient une représentation cohérente des Guerres. Cette cohérence n'est pas une hypothèse posée arbitrairement. Nous l'avons déjà remarqué, l'ensemble des œuvres de fiction étudiées a un caractère hétérogène considérable : variété des formes romanesques, multiplicité des genres littéraires par le biais desquels est traité le thème commun, diversité de perspectives. Or les auteurs ont unanimement abordé le thème des Guerres d'Indépendance avec la conscience

qu'ils allaient contribuer à renforcer l'identité collective, en manipulant un thème symbolique de l'unité nationale et de la fondation de la République.

Le deuxième élément de leur unité est le souci de vérité historique. L'exactitude des événements historiques qui jalonnent presque obligatoirement tout récit, est posée comme un impératif, et ceci quelle que soit la part accordée à la reconstruction historique ou à la sublimation fictionnelle. Ainsi quels qu'aient été les formes, les genres ou les perspectives adoptés, tous les auteurs ont basé leur fiction sur un modèle de représentation existant dans la culture, avec la volonté de l'authentifier irréfutablement par la référence historique.

La création littéraire énonce sous une forme « concrète-sensible », pour reprendre les termes de Louis Althusser, les idées perceptibles dans la société. Notre démarche consistera donc à repérer les thèmes récurrents dans le Roman des Guerres, et à déterminer les causes et les fonctions de ces récurrences, dans la représentation du concret tout d'abord (monde de la guerre, acteurs des guerres), dans le discours idéologique ensuite (justification, valeurs, affirmation nationaliste), dans l'analyse, enfin, d'un thème littéraire permanent dans le roman des guerres (la famille).

Enfin, nous avons voulu démontrer comment les perspectives adoptées par les auteurs (littérature militante, épopée nationaliste, critique larvée de la société républicaine), étaient sous-tendues par le regard que portaient les auteurs sur la société républicaine dont l'alibi idéologique s'appuie sur l'imagerie des guerres libératrices. L'alternance de moments de crise et de moments d'élan constructif sous le régime de la République médiatisée, trouve un écho dans l'écriture romanesque de la Geste nationale. Ainsi, répondant au discours autojustificateur de certains, deux attitudes critiques s'imposent : l'une met en perspective, en valorisant les idéaux du XIX<sup>ème</sup> siècle, les guerres et la réalité républicaine, l'autre s'attaque directement au mythe légitimateur. Nous avons ici privilégié les œuvres qui se distinguaient par la singularité de leur propos, qu'elles soient connues ou pas.

Nous devons pour terminer formuler quelques réserves et quelques remarques d'ordre méthodologique.

L'amplitude de la période que nous nous sommes fixée comme champ d'étude, bien qu'elle permette de situer le phénomène littéraire dans sa continuité et son évolution, nous confronte à des difficultés particulières. Cet ensemble, dont la cohérence, nous l'avons dit, est assurée par la conscience qu'ont les auteurs de contribuer à l'élaboration d'un système de

représentation collective, et par leur rapport à l'histoire, se présente néanmoins comme un agrégat dont les éléments recèlent une grande diversité formelle et générique, d'importantes divergences de perspective, des prises de positions idéologiques contradictoires, et des caractères quelquefois paradoxaux.

Le concept de génération littéraire, tel qu'il a été proposé en 1937 par Bustamante, repris par Max Henríquez Ureña dans les « Tablas cronológicas de la literatura cubana »<sup>37</sup>, et par Raimundo Lazo<sup>38</sup> ou généralisé par José Antonio Portuondo avec « Esquema de las generaciones literarias cubanas »<sup>39</sup> nous fournit un élément d'analyse de cette diversité. L'histoire littéraire cubaine est divisible en cinq périodes :

« (...) períodos, comprensivos de generaciones, atendiendo a la persistencia de determinados rasgos ideológicos en etapas caracterizadas por un peculiar ordenamiento económico, político y social, cuya expresión es la literatura .»<sup>40</sup>

De ces phases, seules la troisième, la colonie, et la quatrième, la république semi-coloniale, nous concernent. Dans ces deux périodes, ce sont principalement des auteurs appartenant à la génération des années 1880-1901 (cinquième et dernière génération de la Colonie), et des auteurs appartenant à la génération des années 1902-1929 (première génération républicaine) que nous étudierons. Leur formation peut, cependant, avoir débuté antérieurement pour les auteurs nés entre 1830 et 1879 (quatrième génération de la colonie) ou continué dans la période 1930-1958 (deuxième génération républicaine).

Cette classification permet ainsi d'expliquer comment le Roman des Guerres s'inscrit d'abord dans une dominante romantique et réaliste, avec les dernières générations de la colonie, puis dans une dominante naturaliste, avec les écrivains des générations de la République, marquée, à partir des années trente, par l'engagement politique.

Pourtant, la théorie des générations ne suffit pas à expliquer certaines diversités, particulièrement fonctionnelles et idéologiques, du Roman des Guerres de l'Indépendance. La fonction militante, assignée au roman des guerres par certains auteurs, apparaît de façon elliptique, et rassemble des auteurs des dernières générations de la colonie et d'autres des générations républicaines, sans que leur expérience traverse ces étapes de manière continue. Par ailleurs – c'est une des conclusions que nous tirerons dans le dernier chapitre de notre étude – l'adhésion d'un auteur à un type de discours idéologique ne s'explique pas non plus de façon satisfaisante par l'unique critère de son appartenance générationnelle. Ainsi, ni le

recours à l'imagerie comme légitimation de la société républicaine, ni l'approche critique de ce discours dominant, ni son refus ne sont imputables à une génération en particulier. Au contraire, il s'avère que chacune de ces générations a fourni des défenseurs de l'une et des autres thèses.

Nous avons donc été amenée à chercher d'autres clefs susceptibles d'expliquer la coexistence de fonctions et de discours différents, éléments d'ailleurs essentiellement liés. Pour ce faire, nous avons voulu systématiquement souligner ces différences, nous les avons analysées afin de rendre apparentes les dynamiques qu'elles ont générées. Cette démarche peut entraîner quelquefois l'inconvénient de contribuer à accentuer le caractère hétérogène du roman des guerres, et à nous perdre dans l'étude de romans, présentés hors de leur contexte littéraire, par souci de précision et d'exhaustivité.

C'est pourquoi nous avons tenté de ne jamais perdre de vue que l'objectif de notre interrogation consistait à distinguer les constantes dans les représentations des guerres, et à saisir ensuite dans les discours de certains auteurs la part de conformité ou de non-conformité à la société issue des guerres, et les modalités de son énonciation. Ainsi, consciente des disparités, nous les avons analysées dans une partie de notre travail, pour les évincer ensuite, et y revenir, principalement en ce qui concerne leur contenu idéologique, pour terminer sur ce qui s'avère être le fondement irréfutable de ces divergences : l'appartenance politique et idéologique des auteurs.

Cette méthode permet de ne pas éluder des divergences de première importance, qui prouvent combien les oppositions idéologiques, temporairement passées sous silence lorsque l'engagement unitaire dans la lutte anti-coloniale s'avéra nécessaire, restèrent vivaces et se transmirent, génération après génération, même si l'épée de Damoclès d'une troisième intervention nord-américaine amena à nouveau les plus progressistes, et peut-être les plus fidèles aux principes de 1868 et de 1895, à taire leur opposition, autocensure que les gouvernements successifs et les élites surent manier ou imposer, selon les périodes, pour assurer leur maintien au pouvoir.

Le Roman des guerres est aussi, donc, analysable en termes d'espace symbolique dans lequel a été menée une bataille idéologique. Ce ne fut pas l'unique terrain de cette bataille. Dans le domaine de la littérature, on peut remarquer une analogie avec la littérature de témoignage qui est porteuse autant d'une tendance autojustificatrice que d'une tendance

réappropriatrice de la part de ceux qui se sentirent spoliés par le régime politique cubain ou par sa compromission avec les Etats-Unis<sup>41</sup>. Le témoignage alors, soit corrobora la version historique officielle, soit apporta une vision et une version différentes, assumées individuellement, des faits.

Dans le domaine romanesque, l'élément historique est aussi considéré comme fondamental, d'autant plus qu'il constitue indubitablement la matière réelle qui va être utilisée comme référent dans l'élaboration mythique. Roman des Guerres et histoire des Guerres sont intrinsèquement liés, quel que soit le genre romanesque choisi, quelle que soit l'interprétation historique défendue. Ils sont liés essentiellement, parce que le Roman des Guerres est un roman sur l'histoire, dans quelques cas un roman historique. Ils sont liés aussi organiquement parce que la vraisemblance de ces romans, composés par des Vétérans, par des auteurs qui n'ont pas vécu les guerres, ou qui ne les ont pas vécues dans le domaine qu'il choisirent d'instaurer comme espace fictionnel, est assurée par la référence au témoignage individuel, à la littérature de témoignage, et aux études historiques.

Cet impératif de vraisemblance, d'ailleurs, ne traduit pas tant une préoccupation d'authentification littéraire, qu'une garantie de la véracité du discours, et plus encore un besoin viscéral d'appropriation de l'histoire nationale. Quel que soit le jugement que les auteurs portent sur leur époque, la littérature qu'ils écrivent exprime l'urgence d'affirmer aux autres autant qu'à eux-mêmes que, dans le passé récent, les Cubains ont prouvé qu'ils formaient une Nation, et qu'ils ont été capables d'imposer la concrétisation de cette Nation en gagnant le droit à la création d'un Etat.

Carlos Montenegro expose littérairement ces enjeux dans une nouvelle en 1941. Citons-le extensivement, car ses propos lucides sont restés continuellement présents à notre esprit :

« – Mire, Jefe – insistió Pedro Barba –, ya lo veo a Vd, viejo y echado a un lado, diciéndole a los críos : « Niños, este hombre que véis aquí, fué una palma muy alta... Un día, yendo con Pedro Barba, en las márgenes del Yaguanabo... » Y vendrá la mentira. Primero, porque tendremos algunos años por delante para hacer cuentos y las verdades se nos habrán gastado ; y, después, porque la guerra no se puede contar tal como es. La gente la cree una sucesión ininterrumpida de hechos heroicos. El héroe debe ser un hombre muy grande, montado en un humoso corcel, con armas relucientes... ¿ Qué podrá Vd ofrecer en cambio a la imaginación de sus paisanos ? ¿ Las anécdotas de Abigail o de Palmero, o las de

mi abuelo ?... Les parecerán cuentos graciosos... Vd, yendo ahora camino de la costa a recibir el gringo, con sus 700 hombres desarrapados, hambrientos y malhumorados, mientras su cara endurecida no dice lo que oculta por dentro, montado en un pobre potro criollo, con su tercerola, sin tiros, y a cinto el viejo machete desmancado. ¿ Es un héroe ?... ¿ Es un héroe, inquiriendo de lo que dicen sus hombres, pensando en lo que será de la patria, protegida a la fuerza ?... No, la gente no comprenderá lo heroico de dejar la cosa pequeña y acariciante para trocarla por esta grande de la manigua, a veces tan inhóspita. Es demasiado sencillo para no tener que contar mentiras desde el rincón que la paz nos reserva.

– Estás exagerado, Pedro Barba.

– No exagero, digo lo que será, aunque también sé que cuando hayamos desaparecido todos, cuando ya no quede memoria real de nuestras personas y de nuestros hechos, nos crearán historias llenas de gloria, de acciones maravillosas. Cualquier reparo que se mostrará, aunque sea aparentemente justo, se tendrá por una grave ofensa a la patria. Lo llevaremos todo. Nos pintarán montados en humosos corceles. Los hombres más notables se dirán nuestros descendientes. Nos levantarán estatuas. Seremos entonces, y sólo entonces, los fundamentos de la patria, los libertadores... Como se ve es un hermoso destino. »<sup>42</sup>



**Première Partie :**

**Les Guerres de  
l'Indépendance cubaine**

Il est capital, avant d'analyser les critères et les modes de représentation des Guerres de l'Indépendance de Cuba dans le roman national de la première moitié du XX<sup>ème</sup> siècle, de nous attarder sur le contexte historique. La bibliographie en est très dense, et les perspectives variées. L'histoire événementielle, militaire, politique, régionale, globale ou périodique nous apporte une variété de perspectives, une relative richesse de sources dont nous nous sommes inspirée. L'analyse des Guerres en fonction de l'histoire sociale est certainement l'aspect qui a été le moins étudié. Ce « manque » n'est pas inhérent à l'étude de cette période, puisque l'historiographie cubaine en a longtemps pâti<sup>43</sup>.

Quant aux Guerres de l'Indépendance de Cuba, la question fondamentale qu'il convient de se poser est celle de la permanence de la problématique indépendantiste tout au long du dix-neuvième siècle. Faut-il, en effet, considérer la succession de tentatives conspiratrices, insurrectionnelles, militaires, de caractères divers, qui ont jalonné le siècle comme des expériences distinctes ou, au contraire, s'interroger sur leur caractère permanent et évolutif ? A l'instar de l'historien cubain Emilio Roig de Leuchsenring, qui, de l'étude de ce processus, déduit que la Guerre de Dix Ans (1868-1878) et la Guerre de Martí (1895-1898) ne forment qu'une unique guerre, celle de Trente ans<sup>44</sup>, nous considérons que les divers conflits de caractère indépendantiste de l'histoire de ce territoire d'Outre-mer espagnol doivent être analysés comme des phases successives du processus indépendantiste qui aboutit, tardivement il est vrai, aux Guerres d'Indépendance. La relative diversité des discours

politiques ne reflète jamais que l'évolution des analyses politiques des insurgés, et leur appartenance à des groupes d'intérêt divers.

Nous préférons donc employer le terme de « phase », en nous référant aux multiples insurrections, soulèvements, expéditions ; il nous semble rendre compte, mieux que tout autre, de la lente maturation dont les idées politiques de José Martí marqueront, à l'aube du vingtième siècle, l'aboutissement.

Par ailleurs, les racines de la pensée indépendantiste plongent en deçà du dix-neuvième siècle. En effet, comme le souligne Paul Estrade<sup>45</sup>, la réflexion des Indépendantistes cubains a été très fortement marquée par le « traumatisme » de la Révolution haïtienne, et la période de grande prospérité dont bénéficia l'île pendant et après les Guerres d'Indépendance continentales. C'est l'étude de ce contexte qui permet de mieux cerner les raisons pour lesquelles la pensée nationale cubaine a pu se décliner aux couleurs de l'annexionnisme, du réformisme, de l'autonomisme, de l'indépendantisme mitigé, doctrines qui divisèrent les Cubains au moment de l'action, et que combattirent avec lucidité et acharnement les partisans du projet martinien.

La permanence du projet indépendantiste se décline aussi selon les mutations sociales que les Guerres vont provoquer : la société cubaine va subir, comme conséquence de la Guerre de Dix ans, des changements profonds, et c'est en fonction de cette nouvelle donne que de nouveaux caractères apparaîtront. Enfin, et c'est dans le domaine des mentalités, un élément fondamental, l'idée de la « cubanité » va évoluer progressivement. Les Guerres vécues conjointement vont permettre que se crée une nationalité dépassant, théoriquement, le critère racial de la conception du Cubain comme « créole blanc ».

Ces constantes définies, et soulignées les contradictions et la complexité du discours indépendantiste, nous caractériserons, dans leur particularité, les quatre principales phases des Guerres : la Guerre de Dix ans (1868-1878) et la « Guerra Chiquita » (1879-1880), le « Reposo turbulento », comme préparation idéologique, politique et militaire, la « Guerra de Martí (1895-1898), et la dénommée « Guerre hispano-cubano-américaine » (1898)<sup>46</sup>. Nous y présenterons aussi une périodisation en termes militaires et stratégiques, puisque nous retrouverons ces repères dans le corpus romanesque.

Enfin, nous clôturerons cette partie historique par l'analyse de la situation de « l'après-guerre ». Tout d'abord parce que nous estimons que la période de la fondation et de la survie de la « République médiatisée » est, en tant que conclusion et constat d'échec des Guerres de l'Indépendance, partie de ce processus. Ensuite parce qu'il serait hasardeux d'aborder les

« romans des Guerres de l'Indépendance de Cuba » sans les considérer avant tout comme l'expression littéraire des interrogations, ou le signe de l'absence de questionnement, sur l'identité nationale, sur la Nation, sur son statut. Ces problématiques seraient formulées par des auteurs, à partir et en fonction d'un moment historique donné, c'est-à-dire depuis leur interprétation des réalités de l'ère républicaine.

Cette ténacité dans l'obtention de l'Indépendance nationale est remarquable : dans l'histoire de l'Indépendance latino-américaine<sup>47</sup>, Cuba est le pays dans lequel le conflit a été le plus étendu dans le temps. Mais c'est aussi l'un des pays dans lequel l'éclosion de la pensée nationale, et la lutte pour sa réalisation concrète, ont été les plus tardives. Ce lent cheminement, et ses causes multiples, eurent pour double conséquence la persévérance des indépendantistes, qui se relancèrent dans la bataille après dix ans de guerre et dix ans de « paix espagnole », et le caractère avancé de la pensée indépendantiste, tant en termes politiques, que sociaux.

## I. Un long processus

Ce fut, paradoxalement, une invasion étrangère qui, à Cuba, éveilla les premiers sentiments exprimés de créolité. La chercheuse cubaine Luisa Campuzano en étudie les termes<sup>48</sup> à partir d'un texte que l'on considère aujourd'hui comme le plus ancien document attestant de cet éveil. Le « Memorial dirigido a Carlos III por las señoras de la Habana » fut rédigé le 25 août 1762, peu de jours après la capitulation devant les troupes anglaises, par un collectif de femmes de La Havane, collectif derrière lequel se dessine la personnalité de la Marquise Beatriz de Jústiz de Santa Ana<sup>49</sup>. Ce texte, « terriblement transgresseur »<sup>50</sup> s'adressait au roi pour dénoncer l'attitude peu combative du Capitaine Général Juan de Prado de Portocarrero, qui permit la prise de la ville. Les causes de cette défection sont clairement explicitées. Alors que les « paisanos » (« la gente del país ») étaient prêts au combat, que les travaux de retranchement et d'armement avaient été accomplis par les esclaves (œuvre que le texte met, de manière surprenante, en relief), le pouvoir colonial ne soutint en aucune manière la population et décida de capituler sans consulter les autorités locales. Eux n'étaient pas de « La Habana, nuestra patria », mais les havanaises s'insurgèrent :

« Esta es (...) la funesta tragedia que lloramos, las Havaneras, fidelísimas Vasallas de V.M. cuyo poder mediante Dios impetramos para que por paz o por guerra (...) logremos el consuelo de ver, en breve tiempo, aquí fijado el estandarte de V.M. Esta sola esperanza nos alienta para no abandonar (...) la patria, y bienes ...».

Ainsi, dans le cadre de la domination de la Couronne espagnole reconnue comme légitime, la mise en opposition de l'attitude décidée et diligente des Havanais à l'organisation de la défense de la ville et celle des autorités espagnoles, défaitiste et pusillanime, marquait la prise de conscience de la cassure qui séparait les intérêts des uns et des autres.

Avec le premier éveil d'un sentiment d'attachement à la terre où l'on est né, où l'on a vécu, et dont on souffre qu'elle soit envahie, l'occupation de La Havane par les Anglais en 1762 induisit un autre type d'évolution mentale. Au contact des représentants d'une nation coloniale plus moderne que l'Espagne, les Créoles apprirent à relativiser et évaluer l'apport espagnol à Cuba. Les membres de la « saccharocratie » cubaine, qui avaient vu depuis 1740

croître la production sucrière, qui avaient développé les infrastructures, qui profitèrent dès la dernière décennie du XVIII<sup>ème</sup> siècle du « boom » sucrier, attribuaient à cette présence anglaise une responsabilité dans le développement économique de l'île. Certes, les onze mois d'occupation n'auraient pu être à eux seuls à l'origine de ces changements. Le règne et la politique progressiste de Carlos III créèrent également les conditions de l'essor économique. Mais l'ouverture du marché anglais offrait de conséquentes perspectives lucratives. Le processus qui allait mener les producteurs de Cuba à occuper la première place sur le marché sucrier mondial s'accéléra, et ce phénomène mit en lumière la caducité et la lourdeur des institutions espagnoles. Cette, somme toute, bien brève occupation fut ainsi à l'origine de la prise de conscience des intérêts divergents des Créoles et des Espagnols.

Pourtant, chez les Créoles, une réflexion poussée sur les relations avec la métropole n'allait pas se développer. Alors qu'en Amérique continentale, leurs homologues se faisaient souvent les initiateurs, les diffuseurs et les réalisateurs des idées indépendantistes, les membres des milieux les plus favorisés de la société de Cuba éludaient la question de la séparation et se soumettaient au pouvoir espagnol<sup>51</sup>.

Cette évocation des prémices du sentiment de la créolité ne doit pas sembler au lecteur un exercice formel. Cet épisode est aujourd'hui étudié et présenté comme première expression du sentiment de cubanité dans les recherches historiques sur le processus de construction du sentiment national, sur la représentation de la nation et sur la définition de la cubanité. Or cette réflexion s'inscrit elle-même dans un long cheminement collectif. Les indépendantistes du XIX<sup>ème</sup> siècle, les auteurs des romans étudiés, abordèrent ces questions. Certains se référèrent à l'invasion anglaise comme un antécédent historique de l'accession à l'indépendance<sup>52</sup>. Néanmoins, l'allusion prendrait deux significations distinctes. Pour certains – et l'on pourrait citer *Tradiciones cubanas* de Álvaro de la Iglesia – cet épisode serait la première manifestation du lent et progressif détachement de Cuba et de la Mère Patrie coloniale. Pour d'autres – et cette lecture est antagonique puisqu'il n'y est plus question de processus d'émancipation, mais de transfert de souveraineté –, cette parenthèse anglaise préfigurerait la relation de dépendance avec les Etats-Unis, version moderne du progrès anglo-saxon.

## A. Origines historiques

Mais revenons à cette attitude complexe d'attraction et de répulsion vis-à-vis de la métropole, puis de contestation de ce rapport, stade ultime de la remise en question du Pacte colonial. Bien sûr, nous ne prétendons pas aborder d'un point de vue théorique l'étude de l'évolution des mentalités dans une société de type colonial comme Cuba, durant quasiment deux siècles. Mais, en gardant présente cette conception d'une identité collective qui se construit autant pour soi qu'en réaction au modèle imposé, nous avons cherché à jalonner cette construction d'une divergence historique, géographique, économique et sociale, par le rappel des étapes en témoignant.

Si nous sommes remontée aussi loin dans le temps au lieu de nous cantonner à la période immédiatement antérieure aux Guerres, c'est que le traitement de l'histoire dans le roman étudié nous l'imposait. En effet, le Roman des Guerres n'est pas, avant tout, un genre, un « roman de guerre », comme il existe un « film de guerre ». C'est d'abord un roman destiné à affirmer une identité nationale et à justifier l'accession à l'Indépendance par la Révolution contre la nation coloniale. Or l'affirmation de l'identité nationale se fit en partie par le biais de la lecture dépréciative de l'ensemble de l'héritage espagnol et du déni de l'héritage de la composante de couleur, d'origine esclave, de la population. Le rappel des faits, jalons des processus historiques, est d'autant plus nécessaire lorsque l'histoire est falsifiée. Les omissions, les dénis, les contrevérités du Roman des Guerres seront éclairés par ces rappels historiques.

### 1) Le contexte américain et antillais

Il est certain que le contexte géographique a fortement influencé les créoles cubains. Cuba va se trouver, tout au long du dix-neuvième siècle, au cœur des enjeux politiques et économiques des forces européennes présentes dans l'aire caraïbienne et sud-américaine.

A Cuba, la première guerre d'indépendance du continent américain, celle des futurs Etats-Unis, n'eut comme apport immédiat qu'un surcroît d'activité commerciale. L'Espagne,

engagée aux côtés de la France contre l'Angleterre, permit que les ports de Cuba, et principalement celui de La Havane, fussent utilisés par les rebelles des Treize colonies. Cet épisode marqua le début des relations commerciales entre Cuba et les Etats-Unis. Ce partenariat privilégié devint par la suite une des causes de l'opposition des Créoles à l'autoritarisme commercial de l'Espagne qui les privait de partenaires naturels. De plus, la participation de soldats créoles aux combats contre les troupes anglaises, sur le continent, contribua également à une ouverture sur le monde américain.

A partir des premières décennies du même siècle, dans les années qui suivirent le boom sucrier cubain, les Anglais allaient tenter de soutenir leurs colonies antillaises. Ils lancèrent diverses actions contre la production cubaine. Dans la campagne abolitionniste anglaise, dans les actions des agents anglais à La Havane, il faut aussi voir, au delà des idéaux humanistes affichés, la tentative d'affaiblir l'économie cubaine, en privant les saccharocrates d'une main d'œuvre esclave, qui leur permettait encore de limiter les coûts de production et les rendait si compétitifs.

En revanche, la question fondamentale restait pour la grande bourgeoisie créole liée à l'institution esclavagiste de préserver ce système. Le maintien de la présence espagnole à Cuba lui paraissait indispensable auparavant. Un événement renforça ce conservatisme, qui marqua les mentalités des Blancs de Cuba jusqu'au cœur des Guerres d'Indépendance. La Révolution haïtienne représenta – nous employons le terme dans son acception dramatique – la fin de cette société esclavagiste. Saint-Domingue était une île voisine, d'économie similaire, dans laquelle s'était déroulée une révolution sociale et nationale. Des émigrés français se réfugièrent à Cuba, particulièrement en Oriente. Ils colportaient les récits effroyables de la « guerre raciale » à laquelle ils avaient pu échapper. La peur de la révolte des esclaves et des noirs imprima si profondément l'inconscient collectif que l'on vit ressurgir, durant les guerres, cet argument, érigé en menace lorsqu'il était utilisé par les intégristes espagnols, mais latent au sein même des troupes libératrices. Ce problème social, déguisé en problème racial réapparaîtrait d'ailleurs en 1912, lors de la révolte des « Independientes de Color », matée dans le sang par le gouvernement libéral cubain de l'ancien indépendantiste José Miguel Gómez <sup>53</sup>.

Cette évaluation positive de la présence coloniale à Cuba – enrichissement et paix sociale –, cette vision répulsive d'un changement dans un pays d'économie et d'histoire analogues – ruine des Créoles et chaos social –, sont les deux axes qui expliquent pourquoi,



alors que le continent se soulevait contre l'Espagne, profitant d'une conjoncture européenne qui affaiblissait la Couronne, Cuba comme Porto Rico n'entrèrent pas dans la brèche<sup>54</sup>. Au contraire, l'île devint le bastion des forces espagnoles, et accueillit tant les soldats que les réfugiés arrivés du continent ; au contraire, les gouvernements espagnols, aussi longtemps qu'ils espèrent pouvoir reconquérir leurs colonies américaines depuis Cuba, menèrent une politique en faveur des Créoles. Ceux-ci purent exercer, autour de 1820, un pouvoir indirect et relatif au sein de l'administration coloniale. Dans les années postérieures, les caractéristiques de ce rapport avec la métropole évoluèrent, pour un ensemble de raisons que nous allons évoquer maintenant.

## 2) Le cas de Cuba

Nous allons rechercher, et ceci pour deux raisons, au début du dix-neuvième siècle les prémices des changements structuraux qui provoquèrent en partie l'éclosion et le développement de la pensée émancipatrice. En premier lieu, notre approche historique l'impose. Eduardo Torres Cuevas a insisté sur la nécessaire prise en compte de ces phénomènes :

« No es posible entender aspectos esenciales de las revoluciones de la segunda mitad del siglo sin entender el inicio y sistemático proceso de crisis y disolución de las relaciones esclavistas y de estructuración de las del capitalismo dependiente a partir de la década del 40 »<sup>55</sup>.

Parce que nous adoptons cette perspective, nous avons choisi de remonter à des mutations profondes de la société, et non de nous cantonner à l'exposé des causes directes et événementielles du déclenchement des mouvements indépendantistes.

En second lieu, nous pensons au corpus littéraire que nous étudions : ce roman fut le lieu d'une relecture de l'histoire coloniale<sup>56</sup>. C'est pourquoi il nous paraît d'autant plus indispensable de rappeler le contexte historique qu'il fut l'objet, dans le roman, de retraitements, d'omissions et de dénis.

Le développement de l'agriculture d'exportation, commencé au milieu du XVIIIème siècle et porté par le boom sucrier de 1790, les conditions favorables du marché international

et les mesures prises par Carlos IV, entraînaient des changements profonds dans l'économie agricole du pays.

Les cultures complémentaires d'exportation, particulièrement le café, d'abord réparties dans les régions de Pinar del Río, Las Villas et d'Oriente, se concentrèrent dans les régions orientales et centrales. La production sucrière était devenue un élément capital de l'économie cubaine, bien que, sous sa forme préindustrielle, elle ne se fût pas développée uniformément dans le territoire. La zone occidentale de Cuba – la région de La Havane et de Matanzas – en était le creuset<sup>57</sup>. La révolution industrielle dans le secteur du sucre avait été rendue possible par la diffusion de nouvelles techniques : utilisation de la machine à vapeur<sup>58</sup>, extension des réseaux de transports<sup>59</sup>. Entre 1837 et 1868, les activités commerciales internationales et internes se développèrent et se diversifièrent. Mais cette croissance fut limitée par les nombreuses fluctuations de l'économie. Julio Le Riverend<sup>60</sup> les interprète comme le signe de la crise structurelle qui affectait le système colonial cubain, crise amplifiée par les variations du marché international.

En effet, le processus de modernisation engagé afin de développer le rendement des sucreries, était freiné par le maintien de la main d'œuvre esclave : coûteuse, elle requérait un investissement initial croissant ; récalcitrante, elle répondait à l'oppression et à l'intensification du travail par la révolte ou le sabotage. Refusant de renoncer au système esclavagiste de crainte de voir s'écrouler la production, l'oligarchie sucrière tenta soit d'accélérer le développement technique, soit d'employer en complément une main d'œuvre libre ou semi-esclave. Le recours à ces solutions intermédiaires ne put, finalement, que retarder l'inexorable crise qui se déclara vers 1840 et se développa jusqu'en 1868. Les révoltes esclaves des années 1840 contribuèrent à la prise de conscience, empreinte de réticences, que l'abolition de l'esclavage était nécessaire, pour des raisons d'incompatibilité dans la structure économique, pour des raisons d'ordre public, et parce que le contexte international y contribuait.

Ainsi, type d'exploitation, processus de spécialisation, qualité des infrastructures et exportation furent des facteurs qui allaient contribuer à la création de régions socio-économiques de monoculture spécialisée et de croissance inégale. Plus que le degré et les capacités de développement, plus que le type d'exploitation économique, les conditions de chaque région allaient créer les conditions favorables à la révolution ou les freiner, tout en dessinant la carte des régionalismes, futurs éléments de dissension des indépendantistes<sup>61</sup>.

C'est dans ce contexte que les Créoles des classes productives de Cuba souhaitèrent participer activement à la gestion de la colonie. Cette aspiration fut à l'origine de la pensée et du mouvement réformiste cubain, qui, pendant près d'un siècle, tenta de représenter et d'entretenir avec le gouvernement métropolitain un dialogue débouchant sur une gestion de la colonie qui prendrait en compte leur intérêt collectif. Les réformistes n'eurent cependant, entre 1790 et 1868, ni une activité constante, ni un discours linéaire. Episodiquement, sous cette même identité, ils représentèrent l'unique alternative politique admise par les autorités coloniales et métropolitaines. Le lobby des grands propriétaires esclavagistes, par les jeux de relations, réussit ainsi, à s'implanter dans les hautes sphères du pouvoir central.

Trois étapes politiques se succédèrent dans l'existence du mouvement réformiste. La première entre 1790 et 1820, correspond à un climat de croissance économique, et de participation, quoique informelle, des Créoles aux décisions du Gouverneur Général, participation souhaitée par Fernando VII afin de s'assurer de leur soutien. Le mouvement se reconstitua ensuite en 1830, à la faveur du changement de régime en Espagne, puis se heurta, en 1837, à l'expulsion des députés cubains des Cortès, et aux mesures « anti-créoles » du Gouverneur général Miguel Tacón. Enfin, il réapparut en 1854, constitué cette fois en parti politique : l'Union Libérale, soutenue par les Capitaines Généraux successifs<sup>62</sup>, disparut sous cette forme<sup>63</sup> avec la première guerre d'Indépendance.

Le caractère syncopé de la présence réformiste comme groupe de pression est à la fois imputable à l'attitude de l'Etat espagnol, des institutions coloniales et à des facteurs internes au mouvement. La pensée réformiste fonctionnait à partir de deux postulats en inadéquation avec la réalité. Le premier était que l'Espagne, ayant reconnu les réformistes en tant que représentants des intérêts économiques des Créoles dans le cadre national, changerait sa politique coloniale et son attitude intransigeante pour les considérer comme des sujets et des partenaires économiques à part entière. Le second postulat était que ce mouvement, rassemblant des membres de l'oligarchie créole aux activités et aux intérêts très divers, resterait uni et cohérent sur la base de revendications douanières, financières et commerciales minimales. Cette tentative conciliatrice à l'extrême les mena inéluctablement à l'échec politique et à la désagrégation.

Quant à l'évolution des demandes, elle correspondait au désir de s'adapter au marché international, et au souhait persistant de maintenir à Cuba des conditions favorables à l'enrichissement.

Ces revendications étaient de trois ordres. D'abord, les réformistes furent toujours partisans de l'autonomie ou de l'intégration à l'Espagne. Les revendications commerciales et fiscales du mouvement dépendaient de situations conjoncturelles<sup>64</sup>. Mais le point de rupture entre les Créoles et le gouvernement colonial se situait bien sur la ligne d'incompatibilité de leurs intérêts économiques.

Ce fut dans le domaine du social que le discours réformiste évolua le plus notablement. En effet, si pendant la première période, les représentants de l'oligarchie cubaine revendiquaient unanimement le maintien du système esclavagiste, dès 1830, apparurent des points de dissension. José Antonio Saco, défendant les demandes des grands propriétaires, s'opposait à eux sur la question de l'esclavage au nom du développement à long terme. Dans sa troisième phase, l'analyse visionnaire de Saco s'étant révélée réaliste, le mouvement se déclara partisan d'une abolition progressive de l'esclavage. Cette évolution apparaît dans toute sa logique si l'on se réfère à l'analyse des structures économiques, que nous avons ébauchée plus haut. La demande abolitionniste de 1845 s'inscrivait dans la prise de conscience que l'utilisation de la main d'œuvre esclave se révélait plus un frein qu'un gain, d'autant plus que le recours à la main d'œuvre salariée s'était alors répandu.

Avec l'échec de l'option réformiste, fondée sur une lecture principalement économiste, les voies d'une réponse conciliatrice à l'extrême entre les intérêts de la bourgeoisie créole et de l'Etat colonial se fermaient.

Parallèlement à l'existence de ce mouvement, l'inconformité au régime colonial se traduisait par des tentatives de rébellions armées et par des réponses politiques. C'est dans ce passé de résistance – dont le premier fleuron est la résistance aux Anglais en 1762 – que les Indépendantistes de 1868 et de 1898 fondèrent la légitimité de leur engagement et les premières références d'une identité nationale.

### 3) Les mouvements précurseurs

Car la nationalité cubaine ne surgit pas, soudainement, en 1868, à Yara<sup>65</sup> et Yara ne fut pas la première manifestation armée contre le système colonial espagnol. Révoltes et conspirations ponctuaient l'histoire de la colonie et particulièrement son dix-neuvième siècle.

Le Roman des Guerres se référa quelquefois à certains de ces antécédents, interprétés comme l'affirmation de la combativité des Créoles, la persistance du désir d'émancipation et la justification de la guerre comme unique recours. La relecture que nous remarquons précédemment au sujet de l'histoire coloniale, fut ici aussi manifeste. Or, non seulement les conspirations et insurrections fondatrices étaient sélectionnées – le caractère social en étant complètement oblitéré –, mais elles étaient vidées de leur projet politique ou social et traitées de manière indifférenciée. Nous reviendrons plus tard sur ces aspects qui relèvent de l'analyse du discours idéologique et politique sur la Nation.

Nous voulons ici retracer l'évolution de ces mouvements, et montrer comment ils sont aussi, de fait, constitutifs d'une culture commune, qui s'inscrit d'abord dans le cloisonnement social et racial pour évoluer progressivement vers l'unification. Nous avons distingué dans ces révoltes qui, réprimées très durement, ne purent jamais déclencher une insurrection générale, les rébellions sociales des politiques. Les premières sont directement liées à la question de l'esclavage. Les aspirations des esclaves ou des affranchis révoltés se limitaient à l'obtention de la liberté, plus tard à celle de l'abolition. Le caractère « racial » compromit la solidarisation d'autres secteurs de la population. Les secondes contestaient le Pacte colonial, les Créoles blancs se limitant à la question de la séparation politique. Elles ne furent généralement pas soutenues par la population de couleur, libre ou esclave, ni par les couches les plus défavorisées de la population blanche. La dissociation des questions de l'esclavage et de l'indépendance servit de toute évidence les intérêts coloniaux : elle marginalisait et isolait les acteurs de ces conflits sporadiques. Cette incapacité à lier abolition et système colonial ne disparaîtrait qu'avec le discours de 1868, au terme du processus de mutation de la société cubaine – dégénérescence des structures esclavagistes et insertion de Cuba dans un système de marché international capitaliste.

Puisque nous considérons l'aspiration à la liberté des esclaves comme une des composantes de l'Utopie de 1868, il nous faut évoquer l'histoire sociale des révoltes esclaves, celle du marronage et des «palenques»<sup>66</sup>, celle des conspirations et de leur répression meurtrière<sup>67</sup>.

Il est difficile de pouvoir recenser ces rébellions, individuelles ou collectives, spontanées ou organisées, de façon détaillée, sinon exhaustive. Leyda Oquendo<sup>68</sup> le souligne, et l'explique par le fait que les autorités espagnoles souvent n'ont pas gardé trace des révoltes, de petite ou de moyenne importance, qu'ils purent contrôler. Ces limitations, cependant, n'empêchent pas d'en discerner les caractéristiques principales. La première est la persistance de la rébellion esclave<sup>69</sup>. La seconde est l'évolution des formes et de la fréquence de la révolte. Initialement, dans un système patriarcal, le marronage était une pratique individuelle ou de petits groupes. Avec le développement de l'économie de plantation dans les dernières décennies du XVIIIème, avec l'exploitation toujours plus brutale de la force de travail servile, le phénomène prit de l'ampleur. Le marronage existait partout à Cuba (et particulièrement en Oriente) et sous une forme collective.

L'historien cubain José Luciano Franco<sup>70</sup>, qui a montré la permanence des « palenques » tout au long de la colonie et leur incorporation aux contingents indépendantistes de 1868, estime qu'ils furent, au cours des premiers siècles « los únicos signos de la inconformidad con el régimen colonial »<sup>71</sup>. S'il y eut toujours des « palenques », c'est à partir des dernières décennies du dix-huitième siècle qu'ils furent les plus nombreux et les plus importants, tel le « Gran palenque de El Frijol » qui, en 1815, regroupait en Oriente 300 marrons, hommes et femmes. Leur survie dépendait de leur clandestinité, mais ils entretenaient avec « l'extérieur » des relations allant de l'approvisionnement dans les haciendas à l'action armée. Les *Crónicas de Santiago de Cuba* de Emilio Bacardí permettent de constater comment la population était alors marquée par la crainte des actions des marrons. Attaques, pillages, incendies des champs de canne<sup>72</sup> faisaient planer la menace de l'extension de l'insoumission, voire une prise de contrôle territorial par les marrons. Ils étaient également incitatifs : non seulement il était possible d'échapper au système de la servitude, mais la révolte devenait possible puisqu'on pouvait se rallier à ces groupes organisés.

D'ailleurs, les soulèvements massifs d'esclaves furent souvent liés aux « palenques », dans la mesure où les insurgés, victorieux et en fuite, en rejoignaient ou en fondaient un. Ces révoltes jalonnèrent toute l'histoire de la Cuba esclavagiste : soulèvements répétés dans les plantations de La Havane, de Puerto Príncipe et de Trinidad en 1792, 1793, 1795 et 1796,

rébellion d'esclaves au Camagüey en 1796, soulèvements de 1812 à Puerto Príncipe et dans les « ingenios » havanais des zones de Guanabacoa et de Jaruco, mutinerie à La Havane en 1841, insurrections en 1842 principalement dans la zone de Cárdenas, et série de rébellions de 1843, liées ou non à la conspiration de « La Escalera » et réprimées dans le sang<sup>73</sup>. Leur déclenchement était lié aux événements régionaux et internationaux comme l'application de la « loi des Français » à Saint Domingue, puis la campagne abolitionniste anglaise. Pareillement, la présence du consul anglais abolitionniste David Turnbull<sup>74</sup> à La Havane, et l'écho des actions qu'il intentait afin de contrecarrer les activités des négriers qui refusaient le traité avec l'Angleterre<sup>75</sup>, créa un climat de confiance : les esclaves de plusieurs plantations de café et des sucreries se soulevèrent ; même à La Havane, les ouvriers qui travaillaient à la construction du palais de la famille Aldama se mutinèrent.

Enfin, dans la seconde partie du dix-neuvième siècle, l'effritement de la société esclavagiste ayant facilité, malgré certaines contradictions<sup>76</sup>, l'intégration, la petite bourgeoisie noire nouvellement constituée promut de nouvelles formes de rébellions conspiratrices : celles dont l'organisation fut la plus complexe et le discours le plus avancé furent les plus tardives. Leur objectif était généralement l'obtention de l'abolition ; elles n'avaient cependant pas un caractère racial exclusif et bien souvent on retrouvait dans les rangs des conspirateurs des Noirs, des Mulâtres et des Blancs.

Ceci fut une caractéristique de la plus ancienne de ces conspirations, organisée en 1795 par Nicolás Morales, affranchi, à Bayamo. Elle fut découverte par les autorités espagnoles et le Lieutenant Gouverneur Sánchez Griñán, avant d'avoir éclaté. Morales tentait de s'assurer la participation des esclaves, mais aussi des paysans noirs et blancs. Ses objectifs – égalité des Mulâtres et des Blancs, annulation de certains impôts, répartition des terres agraires, mesures contre la sécularisation de la société – révèlent une formation politique certaine, et l'influence des idées jacobines.

En 1812, la conspiration d'Aponte, artisan affranchi, s'inscrivit dans le contexte politique du rejet par les Cortès espagnoles du projet d'abolition en 1812. Pour la première fois, une conspiration avait une envergure nationale, puisqu'elle était soutenue dans les provinces de La Havane, de Camagüey et d'Oriente<sup>77</sup>. Mais elle avait aussi des ramifications à l'étranger. Ce projet conspirateur organisé avec rigueur trouvait auprès des esclaves, des artisans, blancs ou noirs, et des « bataillons de couleur », sa base populaire. Aponte fut arrêté en août 1812 et le réseau fut démantelé.

Le doute subsiste toujours quant à la réalité de la conspiration dite « de la Escalera », en 1843-1844. Elle fut découverte dans un contexte d'agitation sociale : dans toute l'île les soulèvements se multipliaient. De plus, les autorités espagnoles avaient été informées de conspirations abolitionnistes en nombre croissant. Le Gouverneur Général O'Donnell déclencha une opération de répression ou de prévention judiciaire et militaire d'envergure. Il s'acharna particulièrement sur les esclaves, sur la petite et la moyenne bourgeoisie noire, dans le but de mater cette population dont l'origine et le statut social en faisaient un véritable vivier abolitionniste<sup>78</sup>. Mais la population de couleur, bien qu'elle ait été la cible la plus impitoyablement brisée, ne fut pas la seule victime. Les réformistes cubains qui se montraient réceptifs à l'idée abolitionniste, dont José de la Luz y Caballero et Domingo del Monte, eurent à répondre de leur potentielle participation à cette conspiration. Cette répression légitima enfin le renforcement des mesures policières et coercitives, et ceci plus particulièrement dans les campagnes<sup>79</sup>.

La seconde catégorie de mouvements précurseurs, telle que nous l'avons définie plus haut, est constituée des conspirations et des quelques tentatives insurrectionnelles visant à renverser l'ordre politique. Fomentées par des membres de la bourgeoisie créole, leurs objectifs sont parfois contradictoires et ambigus. En effet, le désir de changement des structures politiques répondait à la volonté d'obtenir une plus grande autonomie économique vis-à-vis de l'Espagne.

La présence d'agents étrangers, nord-américains, anglais et colombiens principalement, est aussi une caractéristique de ces mouvements. D'une part, ces nations pouvaient trouver un intérêt à promouvoir ou fomenter une révolte contre l'Espagne : pour les Hispano-américains, l'éviction de l'ancienne métropole aurait été une sécurité ; pour les Nord-américains, qui avaient déjà tenté d'acheter l'île, elle aurait permis, dans le cadre de leur politique expansionniste, de prendre possession d'un point stratégiquement important ; les Britanniques, quant à eux, menaient dans la région une guerre impérialiste contre l'Espagne, sous l'étendard abolitionniste. D'autre part, les Créoles recherchaient le soutien d'un pays qui leur apporterait une aide effective dans le processus d'accession à l'indépendance et la garantie du maintien de l'ordre social.

Dans les projets indépendantistes, la question sociale était quelquefois prise en compte et la participation de la population de couleur était recherchée. L'abolition de l'esclavage n'en était pas pour autant un point central des revendications indépendantistes.



Le cas des premières agitations de caractère nettement séparatiste dans les années 1809-1812, qui avortèrent du fait de la surveillance policière espagnole, est à cet égard remarquable. En 1812, Joaquín Infante rédigea le premier projet de Constitution de Cuba qui fut adoptée à La Havane par les conspirateurs. Menacé, il dut s'enfuir au Venezuela. Il y fit éditer, la même année, ce texte dans lequel l'organisation esclavagiste de la société n'était absolument pas remise en cause.

A partir de la fin du dix-huitième siècle, la franc-maçonnerie, en grande partie sous l'influence des Français immigrés en Orient, se développa à Cuba. Cette première période de l'activité maçonnique atteignit son apogée dans les années 1820, juste avant que la chute du régime constitutionnel espagnol n'entraînât son interdiction en 1824, et que le gouverneur général Vives ne s'attachât à étouffer le mouvement. Il serait inexact d'affirmer que les loges maçonniques des différents rites ont permis la diffusion de l'idée indépendantiste. Cependant, la présence accrue au sein des Loges, de Créoles soucieux de la question politique infléchit leurs activités vers l'engagement indépendantiste. Par ailleurs, comme le souligne E. Torres-Cuevas<sup>80</sup>, il faut différencier les activités d'indépendantistes au sein des Loges maçonniques des activités des membres de sociétés secrètes maçonniques aux buts politiques. Les liens entre ces structures étaient cependant très étroits, comme l'illustrèrent les cas de la conspiration de 1822-1824<sup>81</sup>, dite des « Soles y Rayos de Bolívar », de celle de 1829 dite Conspiration « del Águila negra » et de celle de la « Cadena Triangular y Soles de la Libertad » en 1837.

La « Conspiration de Vuelta Abajo » occupe une place de choix dans la liste des antécédents révolutionnaires cités dans les romans des Guerres. Dans un climat de mécontentement, de rumeurs d'expéditions annexionnistes organisées aux Etats-Unis et de signes d'organisation de soulèvements destinés à les soutenir, les autorités espagnoles découvrirent en 1852 des réserves d'armes à La Havane. Le directeur du journal clandestin, *La Voz del pueblo. Órgano de la Independencia*, était impliqué dans cette conspiration, organisée depuis La Havane, et à laquelle participaient, entre autres, Anacleto Bermúdez et, peut-être, le Comte de Pozos Dulces. Ils voulaient préparer un soulèvement dans la région de Vuelta Abajo là même où Narciso López avait échoué l'année antérieure.

Dans le cas des insurrections annexionnistes<sup>82</sup>, qui visaient à proclamer l'indépendance puis à demander le rattachement à un autre pays, les revendications passaient sous silence la question de l'esclavage : en fait, la demande d'annexion à une puissance étrangère

esclavagiste fut majoritaire à partir des années quarante, dans le but de maintenir le statu quo social.

La dimension internationale peut être illustrée par le cas de Francisco Agüero et Manuel Andrés Sánchez, tous deux originaires de Camagüey. Ils avaient pris part aux événements des années 1820 et avaient été en contact avec José Antonio Lemus (lui-même en relation avec les Colombiens et impliqué dans la conspiration de « Soles y Rayos de Bolívar »). En 1825, sous-lieutenants tous deux de la Marine colombienne, ils se joignirent en Jamaïque aux colonels colombiens José de Salas et Juan Betancourt. Dans les premiers mois de 1826, ils tentèrent d'entrer en contact à Cuba avec des éléments susceptibles de seconder le projet d'un débarquement colombien. Découverts en février 1826, ils furent jugés et exécutés en mars à Puerto Príncipe. Ils sont considérés par certains comme les premiers martyrs de la cause indépendantiste<sup>83</sup>.

Mais la grande période des insurrections annexionnistes est marquée par le personnage de Narciso López. L'expédition qui débarqua à Cárdenas en 1850 avait pour objectif de réaliser l'indépendance de Cuba pour ensuite demander son rattachement aux Etats-Unis d'Amérique, encore esclavagistes<sup>84</sup>. Narciso López maintint cette stratégie jusqu'en 1851 quand il fut arrêté et exécuté. Nous y reviendrons lorsque nous aborderons la question de l'annexionnisme politique.

L'abondance des mouvements contestataires, expression ou non d'un projet politique ou social, traduisait l'inconformité avec le régime colonial espagnol. Ce désir de rébellion, par ailleurs, touchait, au gré des conjonctures, des secteurs sociaux bien différents : esclaves, paysans, petite-bourgeoisie noire des villes, moyenne et grande bourgeoisie blanche. Cependant, aucun projet global rassemblant ces diverses composantes de la société n'apparaissait, et ces révoltes s'inscrivaient dans l'atomisation de groupes sociaux incapables d'élaborer un projet politique et social commun.

Néanmoins, ces tentatives insurrectionnelles inabouties ou ces insurrections réprimées furent progressivement assimilées comme des références et des jalons marquant l'élaboration d'une histoire identitaire et non officielle. Les indépendantistes de 1868 et ceux de 1895 se considéraient comme les héritiers de cette tradition de rébellion armée contre le pouvoir colonial. Certains de ses aspects furent néanmoins passés sous silence<sup>85</sup>.

Ces rébellions, bien plus que les différentes formes du discours nationaliste<sup>86</sup>, furent évoquées dans le Roman des Guerres de l'Indépendance comme la Genèse de la lutte

nationale. On ne peut pas pour autant éluder l'aspect politique de la prise de conscience nationale.

## **B. Les évolutions du discours patriotique**

L'inconformité au système colonial se traduit au long du dix-neuvième siècle par différents discours politiques. A l'aube du siècle, avec l'apogée du mouvement indépendantiste continental, l'idée de la rupture avec l'Espagne apparut. Ce séparatisme initial disparaîtra ensuite temporairement au profit des solutions autonomistes ou annexionnistes. Au gré de l'évolution de la situation en Espagne, au gré de l'évolution des relations avec l'Espagne, au gré des changements des conditions sociales, politiques et économiques à Cuba, ces projets distincts s'inscrivent dans une dialectique débouchant finalement sur une radicalisation du discours avec le projet martinien de révolution nationale. Ces courants perdurèrent souvent simultanément, bien que l'on puisse définir chronologiquement des périodes où l'un d'entre eux domine les autres, pour des raisons diverses que nous serons amenée à signaler.

Les pages qui suivent nous renverront bien souvent aux conspirations et rébellions que nous avons évoquées précédemment. C'est que les insurrections font partie de l'histoire de ces mouvements politiques, puisque la stratégie de rupture avec l'Espagne des séparatistes et des annexionnistes cubains passait nécessairement par l'action armée. Par ailleurs, les révoltes et les conspirations sociales, effrayant les milieux créoles liés à l'institution servile, les conduisirent à se réfugier dans un comportement annexionniste : nous rappellerons donc ces relations de causalité.

Les romans mettent en évidence et revendiquent ces mouvements insurrectionnels et ces conspirations comme sources et modèles des indépendantistes de 1868 et de 1898. Mais leurs contenus politiques et sociaux – aussi paradoxal que cela puisse paraître à première vue – sont, à quelques rares exceptions près, gommés du discours littéraire sur les Guerres. De l'histoire des rébellions sociales, les auteurs gardent et expriment seulement une angoisse délirante et raciste de la violence, considérée comme inhérente à la génétique africaine... Rien n'est dit, ou si peu, de la contribution active de la communauté de couleur à la formation de l'identité nationale et à l'émancipation politique. De l'histoire des rébellions politiques, les auteurs ne se souviennent que des faits d'armes et de la répression : Narciso López,

l'annexionniste, est présenté comme un des Pères de la Patrie<sup>87</sup>... Il est vrai que dans ce dernier cas, les Indépendantistes eux-mêmes contribuèrent à l'assimilation des uns aux autres : l'Assemblée de Guáimaro n'adopta-t-elle pas, quelques années plus tard, comme emblème national le drapeau que López avait déployé à Cárdenas le 19 mai 1850 ?

C'est donc pour respecter la représentation donnée par les auteurs que nous avons mis en valeur en la traitant séparément la question des repères historiques insurrectionnels. Néanmoins, consciente du phénomène de dissimulation des enjeux politiques et sociaux que cette démarche idéologique impliquait, nous compensons cette lecture par une mise au point indispensable.

### 1) L'indépendance

Bien que l'indépendantisme cubain apparaisse et se diffuse dans la décennie de 1820, ses origines sont antérieures de quelques années. José Luciano Franco a étudié ces conspirations des années 1810-1812, qu'il qualifie de « proto-nationales ». La loge maçonnique « Le Temple des Vertus Théologiques »<sup>88</sup>, fondée à La Havane en 1804, engendra un petit groupe formé au discours révolutionnaire de l'époque. Ses membres adoptèrent la voie révolutionnaire indépendantiste. Román de la Luz, Luis Francisco Bassave, José Joaquín Infante et Manuel Ramírez, avec des appuis au sein du « Batallón de Pardos y Morenos », fomentèrent par exemple la conspiration dite « de La Havane »<sup>89</sup>, découverte et vite étouffée en 1810. L'indépendantisme se révèle d'un point de vue historique la réponse politique initiale à l'éclosion du sentiment national.

Les guerres d'indépendance sud-américaines inspirèrent de manière fondamentale cette pensée. Les jeunes républiques continentales, à leur tour, la considérèrent d'un bon œil et l'encouragèrent quelquefois. Nous évoquons plus haut la participation ou la présence d'agents étrangers dans les organisations conspiratrices. La Colombie favorisa les menées indépendantistes cubaines : l'enjeu était important du point de vue de sa sécurité nationale. Permettre que Cuba accédât à l'Indépendance contribuait à l'éviction définitive de l'ancienne puissance coloniale espagnole et à l'annulation du risque d'une tentative de reconquête à partir de ses têtes de pont antillaises. Mais ces modèles et ces appuis n'expliquent pas seuls l'éclosion du projet et son succès.

La vague indépendantiste se développa après les années 1820 avec la conspiration de « Soles y Rayos de Bolívar » qui s'appuyait sur l'aide d'Hispano-américains résidant à Cuba<sup>90</sup>, et celle de « El Águila Negra », qui bénéficia un temps du soutien mexicain. Elle apparaîtrait de manière plus directement conjoncturelle comme une réponse au constat d'échec de la tentative réformatrice de 1820 et du durcissement de la politique coloniale.

Les intellectuels – pensons au poète José María Heredia –, les étudiants, formés par les discours libéraux – pensons au séminaire San Carlos de José Agustín Caballero et à l'influence du Père Varela qui formula « les bases légales et théoriques du mouvement »<sup>91</sup>– jouèrent un rôle primordial dans la divulgation de cette idée, articulée sur l'approche nouvelle de Varela de la notion de « patrie ». L'indépendance recruta initialement ses partisans dans la bourgeoisie cubaine la moins liée à l'institution esclavagiste. L'absence de l'enjeu du maintien de l'esclavage leur permit globalement de considérer possible le ralliement à leur cause de la population noire, libre ou esclave, et de ne pas repousser l'insurrection armée comme risque de perte de contrôle social. Cette position amena, a contrario, la bourgeoisie créole esclavagiste à se ranger du côté de la puissance coloniale, pour lutter contre un projet politique susceptible de mettre à bas les fondements de l'économie et de la société cubaine qui lui convenait.

Le fait que la question de l'Indépendance ait été liée à une mise en cause de la société esclavagiste conditionna également l'attitude des puissances étrangères présentes dans le bassin caraïbéen. En ce qui concerne l'agitation abolitionniste anglaise, l'enjeu en était économique et politique. L'engagement britannique entraînait dans le cadre antillais d'une rivalité impériale « traditionnelle » avec l'Espagne. Il répondait aussi au calcul de défendre l'économie des Antilles anglaises en affaiblissant le système cubain. Cette opposition avait été renforcée par les guerres européennes et américaines avant 1815, puis par les dissensions au sujet de la traite et de l'abolition provisoirement résolues grâce au compromis du traité anglo-espagnol de 1817. Car pour les Anglais, le maintien de la stabilité régionale était une priorité. Ainsi, la Couronne britannique opta autour de 1830 pour soutenir la permanence de l'Espagne à Cuba contre les ambitions d'une puissance émergente.

Les Etats-Unis adoptèrent envers les activités indépendantistes une attitude louvoyante dans la mesure où elles étaient susceptibles de menacer ou de contrecarrer leurs intérêts. Thomas Jefferson avait ébauché en 1807 le destin expansionniste des Etats-Unis d'Amérique. John Quincy Adams et le président Monroe définirent ce projet en 1823 : sa formulation passa d'ailleurs à l'histoire sous le nom de « Doctrine de Monroe ». Celle-ci fut affinée

successivement, dans les années 1840-1860, par Polk qui parla de « Destinée Manifeste », par Pierce, puis par Buchanan. Cuba était un des territoires destinés à être inclus, sous une forme ou l'autre, dans l'empire naissant. Les tentatives d'achat de l'île et la collaboration avec les annexionnistes cubains illustrent clairement cette stratégie. Cela explique pareillement que les Indépendantistes n'aient pas reçu de la part de la puissance nord-américaine un accueil favorable. Afin d'éviter tout conflit, interne ou international, les gouvernements nord-américains adoptèrent une attitude attentiste, privant les indépendantistes de leur soutien. Il était en effet pour eux préférable que Cuba restât espagnole, à ce qu'elle tombât sous la sphère d'influence d'une autre nation ou à ce qu'elle devînt cubaine.

La conjonction de l'opposition de la bourgeoisie esclavagiste et de l'attentisme des puissances étrangères, à laquelle il faut adjoindre l'évolution des conditions économiques et les réformes appuyées depuis Madrid, amena l'extinction de ce premier mouvement séparatiste.

Dans les années 1840, l'indépendantisme commença à recruter des partisans dans de nouveaux secteurs de la société. Les propriétaires centre-orientaux, certains propriétaires sucriers ou caféiers, certains éleveurs en difficulté – leur enrichissement ne dépendait plus du maintien de la servilité – et les couches moyennes métisses reprirent à leur compte les aspirations patriotiques. Leur sentiment anti-colonial rencontrait leur intérêt collectif, distinct de celui d'une classe dominante ralliée à l'annexionnisme nord-américain.

Mais ce fut au cours des années cinquante que la conjonction de nouvelles données relança l'option indépendantiste. Ces années voyaient le terme de l'agitation annexionniste : les Etats-Unis modifiaient leurs options nationales et internationales ; l'opiniâtre Narciso López, organisateur de bien des débarquements, disparaissait ; les grands propriétaires cubains, mis en confiance par le départ de Pezuela et l'abandon de sa politique abolitionniste, se tournaient vers la conciliation avec la métropole par le biais de la doctrine politique du Réformisme esclavagiste, conservateur et anti-indépendantiste. La campagne abolitionniste anglaise dans les Antilles – consécutive à l'abolition de l'esclavage dans les possessions britanniques de la région –, les aléas de la gestion politique de Cuba et le changement d'attitude des Nord-Américains relança le débat.

L'amnistie politique, octroyée par Serrano en 1861, permit le retour dans l'île d'exilés et parmi eux celui du maçon Vicente Antonio de Castro. Il fonda la Loge du « Gran Oriente de Cuba y de las Antillas », qui offrit à la cause libératrice une structuration organisationnelle

et politique. Le caractère clandestin de ce mouvement, s'il en garantit la sécurité et la durée, le maintint à l'écart de l'arène politique officielle, dominée par le Réformisme. Ce long travail de préparation secrète dura quasiment une décennie, et mena les Cubains vers la « révolution libératrice nationale, conjonctuellement démocratique et abolitionniste »<sup>92</sup> de 1868.

## 2) L'annexionnisme

L'idée annexionniste apparut précocement au moment des guerres d'émancipation continentales. Malgré certains projets de rattachement aux Républiques hispano-américaines, l'annexionnisme cubain est historiquement lié à l'expansionnisme nord-américain. En 1810, en période d'agitation séparatiste et sociale, de riches propriétaires cubains avaient établi des contacts avec l'ambassadeur nord-américain à La Havane pour négocier le rachat de l'île. En 1821, inquiétés par les projets abolitionnistes des libéraux espagnols aux Cortès de Cadix et par les événements de Santo Domingo<sup>93</sup>, les grands propriétaires envoyèrent un représentant à Washington. Les Etats-Unis préférèrent maintenir leur attitude et optèrent donc pour le statu quo.

Les années de 1843 à 1855 furent celles l'apogée du mouvement annexionniste. L'échec en 1837 de la deuxième tentative réformatrice dans un contexte espagnol libéral avait mené à la rupture du consensus qui s'était créé dans les années trente autour du programme de José Antonio Saco. La publication de son essai, *Paralelo entre la isla de Cuba y algunas posesiones inglesas*, la même année, n'avait pas endigué la désorientation des libéraux cubains. L'intransigeance du Capitaine Général Tacón, l'offensive abolitionniste britannique, la recrudescence des luttes sociales noires (dont le climax fut la répression de la douteuse conspiration de « La Escalera ») amenèrent certains réformistes à se replier sur une position de fermeture, réduisant le concept de « patrie » à une notion strictement économique<sup>94</sup>. Leur définition révisée de la créolité était explicitement ségrégationniste, en recul sur celle de Saco qui pourtant limitait la Nation au monde créole blanc, dans la lignée des doctrines hispano-américaines du début du siècle.

Or le gouvernement des Etats-Unis et le Congrès subissaient la pression continue des planteurs esclavagistes du Sud. Ceux-là voyaient alors un double intérêt à l'annexion de

Cuba. D'une part, ils craignaient que l'agitation abolitionniste anglaise ne débouchât finalement sur un succès. Dans ce cas, la proximité d'une Cuba pouvant servir d'exemple et de base menaçait directement la survie du système dans les Etats du Sud de l'Union. D'autre part, l'incorporation d'un nouvel état esclavagiste dans la Fédération assurerait aux Sudistes un partisan supplémentaire du maintien de l'institution servile. Par ailleurs, les Etats-Unis étaient dans une phase d'expansionnisme. La récente annexion du Texas, puis la Guerre du Mexique, encourageaient les annexionnistes nord-américains et semblaient montrer aux Cubains que la voix naguère fermée était devenue praticable.

L'année 1848 fut une année centrale dans ce processus. Les révolutions libérales en Europe, l'abolition de l'esclavage dans les Antilles françaises, firent craindre des bouleversements dans les Antilles espagnoles : l'éventualité à court terme de l'abolition était perçue par les classes esclavagistes cubaines comme un péril grave. Leur réaction consista à œuvrer pour l'annexion aux Etats-Unis.

Les centres d'agitation annexionniste les plus importants dans l'île se trouvaient à La Havane, à Puerto Príncipe, à Las Villas et à Matanzas. Ce fut le Club de La Havane, composé majoritairement de riches propriétaires sucriers, qui fomenta le mouvement. Aux côtés de Miguel Aldama, de José Antonio Echeverría, de José Luis Alfonso, l'on trouvait des intellectuels et des écrivains, et particulièrement Cirilo Villaverde, à qui l'on doit une fresque magistrale de la société cubaine du XIX<sup>ème</sup><sup>95</sup>. Nous avons évoqué plus haut le groupe de Puerto Príncipe, mené par Gaspar Betancourt Cisneros, « El Lugareño », ainsi que celui de Matanzas et Las Villas, qui prépara, en relation avec Narciso López, la « Conspiración de la Mina de la Rosa cubana ». Ces groupes étaient relayés aux Etats-Unis, en particulier à New-York, à La Nouvelle-Orléans, dans les villes portuaires de Floride, par des libéraux et patriotes cubains, exilés par Tacón.

Les annexionnistes, au gré des choix de leurs alliés nord-américains, adoptèrent différentes stratégies afin d'arriver à leur fin. L'une d'elle était l'achat de Cuba, qui assurait la légalité du procédé et permettait de limiter le risque d'un soulèvement esclave. Le premier projet d'achat en 1845 fut abandonné avant d'être débattu au Sénat nord-américain. Vint ensuite, en 1848, le projet de John L. O'Sullivan<sup>96</sup> en relation avec le Club de La Havane, le Président nord-américain Polk et son secrétaire d'Etat, Buchanan. Les annexionnistes cubains étaient prêts à participer au rachat de Cuba, mais les négociations officieuses échouèrent lorsque l'Espagne se retira, après que la presse des Etats-Unis en eût été informée.



Les atermoiements de Polk et de Buchanan, dus à la fois à la lenteur de la procédure et à des manœuvres politiciennes, amenèrent le Club de La Havane à préparer, avec Narciso López, une insurrection, destinée à être soutenue par les Nord-américains. Il s'avère que l'expédition de López échoua par suite de la dénonciation aux autorités espagnoles du projet de débarquement par Buchanan lui-même. L'arrivée au pouvoir en novembre 1849 du Président démocrate Zachary Taylor mit fin aux tentatives nord-américaines d'obtenir l'annexion. Pourtant autrefois favorable au projet, il préféra, après l'échec de Polk, que l'initiative vînt de l'Espagne et non plus des Etats-Unis. Il indiqua fermement que les Etats-Unis s'opposeraient à toute vente de l'île à un autre acheteur.

L'évolution de la politique espagnole vis-à-vis de Cuba amena la rupture entre le Club de La Havane et Narciso López. Ce dernier continua néanmoins à fomenter des tentatives armées, jusqu'à celle de 1851 qui déboucha sur son arrestation et son exécution par les autorités espagnoles. Pendant toutes ces années, il rechercha assidûment l'appui des esclavagistes du Sud des Etats-Unis, à travers ses relations avec John A. Quitman, militaire et riche propriétaire cotonnier et sucrier du Sud. Plus que jamais, l'annexionnisme se trouvait intimement relié aux intérêts nord-américains, comme le soulignerait ultérieurement José Martí<sup>97</sup>.

La fin de cet âge d'or annexionniste, nous l'avons dit plus haut, se situe en 1855, avec l'exécution de Pintó et avec l'arrivée de Concha qui opéra une manœuvre de rapprochement entre l'Espagne coloniale et ces grands propriétaires, les menant vers un réformisme conservateur.

### 3) L'autonomisme

Le projet autonomiste le plus ancien vit le jour en 1811, à la faveur de la Révolution libérale espagnole. Même si les Cubains avaient tenté dans un premier temps, en 1808, de créer une Junte de Gouvernement légaliste, ils virent bientôt dans la réunion exceptionnelle des Cortès<sup>98</sup> l'opportunité d'imposer certains changements institutionnels. Le projet de Constitution autonome rédigé par Manuel Arango préconisait la création d'un gouvernement local, représentatif des élites créoles, ainsi que l'octroi d'une plus grande marge de manœuvre vis-à-vis de la Métropole. Son projet, comme celui de José Agustín

Caballero, s'inspirait d'ailleurs explicitement du modèle colonial britannique. Leur « révolution » consistait à faire adopter la création d'un pouvoir législatif régional, composé d'élus issus de l'élite créole : le droit de vote envisagé était à la fois censitaire et racial...

Les objectifs et les valeurs de l'oligarchie créole « libérale » ne coïncidaient que bien peu avec les objectifs et les valeurs des libéraux espagnols. Certains de ces derniers avaient d'ailleurs fait la demande de l'examen d'un projet abolitionniste. La Constitution de Cadix mit fin aux projets autonomistes des créoles, et par conséquent à la première vague de l'autonomisme politique. Certains de ces partisans, comme Román de la Luz et Joaquín Infante se tournèrent d'ailleurs alors vers la solution révolutionnaire.

Ce fut lors de la deuxième expérience constitutionnelle en Espagne – le « Trienio liberal » entre 1820 et 1823 – que l'autonomie revécut. Les répercussions à Cuba de cette révolution s'exacerbèrent dans l'opposition entre la minorité libérale péninsulaire, regroupée autour de Tomás Gutiérrez de Piñeres, et l'aristocratie créole, dont le leader était le Comte de O'Reilly<sup>99</sup>.

Le Père Varela fut élu aux Cortès en Novembre 1821, ainsi que Tomás Gener, Cubain d'origine catalane. Le volet politique des propositions de Varela fut bien reçu par les Députés. Il est vrai que cette forme de compromis – la concession d'une autonomie constitutionnelle – pouvait permettre à l'Espagne d'amorcer un rapprochement des Nations déjà indépendantes ou sur la voie de la libération nationale, comme le Mexique. Toutefois, le projet s'inscrivait dans la ligne d'une organisation impériale formellement décentralisée<sup>100</sup>. Varela, à l'opposé de la position de Arango, considérait par ailleurs que l'abolition était une priorité, tant d'un point de vue moral que pragmatique : il fallait abolir l'esclavage pour que Cuba restât espagnole. Il conçut également une réforme administrative, le « Proyecto de instrucción para el gobierno económico-político de las Provincias de Ultramar », présenté le 16 février 1823. L'intervention de l'Armée française, dans le but de rétablir l'absolutisme ne rencontra alors pas grande résistance. Dans ce climat de crise, les dossiers de l'Autonomie, de l'abolition et de la réforme administrative, ne pouvaient être considérés comme prioritaires par les législateurs. Avec la fin du régime constitutionnel, ces propositions furent enterrées. Varela s'enfuit pour Gibraltar en septembre 1823, et disparut dans l'exil.

Pour aborder la dernière vague autonomiste, la plus étendue, il nous faut quitter les années antérieures au déclenchement du premier mouvement révolutionnaire de masse, la

Guerre de Dix Ans, pour aborder la période de l'entre-deux guerres, le « Repos Turbulent ». C'est à ce moment que surgit à nouveau l'Autonomie, et cette fois avec une force et une audience décuplées. Dès juin 1878, après la signature du Pacte de Zanjón, La Havane, et d'autres capitales de province, devinrent le théâtre de réunions publiques politiques. En résulta la création de plusieurs partis politiques, dont le recrutement s'opéra non pas en termes de nationalité – Espagnols et Créoles cubains – mais en fonction de critères sociaux autour de deux pôles théoriques : le conservatisme<sup>101</sup> et le libéralisme. L'Espagne sut autoriser ces partis qui ne remettaient pas en cause sa souveraineté puisque les formations se retrouvaient sur la condamnation de la voie révolutionnaire.

En août, José María Galvez fondait le Parti Libéral National, dont certains membres rejoindraient ultérieurement le parti intégriste. Ce fut un second et éphémère Parti Libéral Démocratique qui, le premier, aborda la question de l'Autonomie dans son programme d'août 1878. Le Parti de Galvez l'absorba quelques mois plus tard, constituant un pôle libéral renforcé. En août 1879, ce nouveau Parti Libéral lançait un premier manifeste en faveur de l'autonomie et de l'abolition immédiate sans indemnisation. Le second desiderata fut rempli peu après la « Guerra Chiquita », en 1880, quand débuta le patronage des esclaves libérés. En 1881, le Parti Libéral se tourna ouvertement vers l'option autonomiste et se rebaptisa Parti Libéral Autonomiste.

Les cadres du Parti Libéral Autonomiste étaient issus du monde des « hacendados » et du monde intellectuel cubain (avocats, médecins, professeurs, etc.). Le Parti recrutait ses membres dans les couches moyennes de la société, et notamment dans la bourgeoisie rurale et la paysannerie. Cela leur en coûta d'ailleurs électoralement, puisque le suffrage était censitaire. Le Parti Libéral Autonomiste envoya aux Cortès, de 1878 à 1896, seulement 16 députés (contre 69 du Parti Union Constitutionnelle)<sup>102</sup>. Par ailleurs, différentes tendances cohabitèrent, des tendances qui allèrent jusqu'à s'opposer entre 1894 et 1898. Mais le dénominateur théorique commun des Autonomistes était la reconnaissance et la préservation de l'intégrité nationale espagnole.

Néanmoins, quelques-uns qui s'étaient rattachés auparavant ou qui se rattacheraient ultérieurement à l'indépendantisme, firent un bout de chemin avec ce Parti. Ce fut le cas de Manuel Sanguily qui estima un temps, jusqu'en 1887, pouvoir contribuer à préparer la révolution depuis ses rangs. Martín Morúa Delgado et Juan Gualberto Gómez rejoignirent également le Parti Libéral Autonomiste après qu'il eut adopté une position abolitionniste. En Oriente, enfin, des sections autonomistes rejoignirent les insurgés en 1893 et 1894<sup>103</sup>. Ces

« cas d'espèce », qu'on ne peut réellement assimiler à des tendances de l'autonomisme, fournirent néanmoins à Raimundo Cabrera l'occasion d'écrire, en 1899 :

« Que a la formación del Partido Autonomista después del Pacto del Zanjón, concurren dos elementos de tendencias idénticas pero de sentimientos y aspiraciones distintas. El uno procedente del separatismo que por espíritu de transacción y por supremas razones de conveniencias aspiraba a afirmar la personalidad libre de la colonia dentro de la nación, alejando al país de nuevas revueltas, y el otro de efectiva adhesión a la metrópoli. La primera fracción la dirigió siempre un cubano eminente : Antonio Govín. La segunda tuvo por jefe a Montoro ». <sup>104</sup>

Cette analyse lui permettrait de justifier et d'authentifier son passage et celui d'autres personnalités des rangs autonomistes aux rangs indépendantistes, tout en redorant leur patriotisme. Remarquons toutefois que ces autonomistes soi-disant « séparatistes » – Govín, Heredia, Varona ou Cabrera – avaient vu dans la doctrine autonomiste, selon les propres termes de Cabrera, le moyen de défendre « la personnalité libre de la colonie dans le cadre de la nation » espagnole, conception de la Nation diamétralement opposée à celle des séparatistes pour qui la Nation était cubaine.

Ces réserves posées, il n'en reste pas moins qu'en effet dans le Parti Libéral Autonomiste, la tendance « historique » de Montoro défendit jusqu'au bout l'intégrité espagnole alors qu'une seconde tendance rejoignit à partir de 1895, littéralement portée par les événements et l'adhésion populaire au séparatisme, le camp de la Révolution. Certains autonomistes, depuis la crise des années 1884-1886, avaient considéré les Etats-Unis comme un pôle de rattachement plus prometteur que l'Espagne. Cabrera était, et resterait, de ceux-là. Tout cela, il est vrai, se situait au niveau de la Direction du Parti. La masse des sympathisants et des troupes de l'Autonomisme, qui n'appartenaient ni à l'élite ni à la saccharocratie, rejoignit le séparatisme à partir des années quatre-vingt-dix.

A la veille du déclenchement de la Guerre, la direction du Parti Libéral Autonomiste, bien que désertée par quelques personnalités, ne varia pas d'un iota sur son opposition à l'Indépendantisme. Elle condamna strictement l'insurrection selon la logique qui l'avait conduite à condamner celle de 1879, puis celles des années 1893-1894 et qui l'avait poussée en 1893<sup>105</sup> à jouer les médiateurs afin de convaincre certains chefs révolutionnaires de se rendre. Les Autonomistes « historiques » s'estimèrent enfin entendus et exaucés lorsque le gouvernement espagnol, impuissant devant l'ampleur de l'insurrection, décida de jouer la dernière carte susceptible de maintenir Cuba dans son giron. Cánovas del Castillo proposa

courant 1897 un statut autonome ; il fut assassiné en août 1897. De janvier à juin 1898, un éphémère gouvernement autonome exista à Cuba<sup>106</sup>.

Nous aborderons plus bas l'attitude des Autonomistes après 1898. En effet, l'on retrouve nombre de cadres aux rênes politiques de la République cubaine après leur passage du pôle libéral, au temps de la colonie, au pôle conservateur, au temps de la « République médiatisée »<sup>107</sup>. Apparemment en contradiction avec leur conception antérieure – qui niait l'existence de la Nation cubaine pour ne reconnaître que l'appartenance de la « petite patrie » à la Nation espagnole –, ils défendront le projet d'une République nationale dépendante des Etats-Unis.

#### 4) Le projet martinien

Si nous abordons le projet martinien séparément des mouvements séparatistes initiaux, c'est qu'il s'en distingue par bien des aspects essentiels. Bien qu'il s'inscrive dans la continuité de la Guerre de Dix Ans et de la « Guerra Chiquita », bien qu'il s'appuie sur les expériences du mouvement révolutionnaire, il se caractérise par sa modernité à bien des égards.

Cette modernité est à la fois théorique et pratique. Du point de vue politique et social, le projet de société martinien est en effet un projet antillaniste et latino-américain, libéral, démocratique et égalitaire. Mais il faut souligner aussi que Martí, tirant les leçons de la première guerre révolutionnaire, articula l'élaboration de celle de 1895 sur une analyse lucide de la situation et sur des structures absolument nouvelles. La prise en compte de la donne sociale en est une des illustrations. Martí comprit en effet que l'indépendance et la construction de l'Utopie cubaine, à l'aube du vingtième siècle, ne pouvaient être uniquement le fait d'une élite créole éclairée, et devaient avant tout être portées comme un grand projet collectif populaire<sup>108</sup>. Cette capacité à avoir tenu compte des mutations sociales et reconnu le rôle du monde ouvrier et de la population de couleur, sincèrement considérés comme des composantes de la Nation, est donc à mettre à son actif.

Le modèle même d'organisation du mouvement séparatiste reflète cette modernité : le temps des conspirations est clos. La création du Parti Révolutionnaire Cubain en 1892 place

au service de l'intérêt du plus grand nombre l'outil moderne de l'organisation politique. Les Bases du Parti, approuvées le 5 janvier, synthétisaient le pragmatisme martinien. Le parti est considéré comme le moyen d'obtenir l'Indépendance absolue de Cuba et de Porto Rico. Il se présente comme une agrégation d'associations indépendantes et locales, présidée par un Délégué élu. Cela respectait ainsi les sensibilités diverses au cœur du séparatisme en préservant l'existence et l'autonomie des clubs et courants indépendants. L'action préparatrice du mouvement se développa sur deux fronts : celui de l'exil et celui de Cuba, où la Délégation sera assurée par Juan Gualberto Gómez. Enfin si le parti avait pour objectif de préparer une guerre nécessaire, il était posé comme impératif qu'elle fût la plus brève possible.

Remarquons que ces bases ne rendent pas compte de l'effort organisationnel qui fut accompli tant avant le déclenchement de l'insurrection, que durant cette insurrection. Grâce aux clubs révolutionnaires et à leur autonomie, argent et sympathie furent inlassablement recueillis auprès des ouvriers du tabac et de l'émigration cubaine aux Etats-Unis. Les autres représentations cubaines à l'étranger, et particulièrement celle de Betances à Paris – il était quasiment le représentant du Parti Révolutionnaire Cubain pour l'Europe –, jouèrent également un rôle d'appui et de complémentarité. Les sommes récoltées étaient majoritairement utilisées pour alimenter l'insurrection : expéditions d'armes, de médicaments... Son efficacité se révéla remarquable lorsqu'il s'agit de donner aux Cubains les moyens de préparer et de mener la guerre contre la métropole coloniale.

Après la mort de Martí, ce fut celui qu'il considérait à la fois comme son « père » et son « héritier », Estrada Palma, qui assura la charge de Délégué. Il fonda en septembre 1895 la « Junta Cubana », afin d'accentuer les démarches auprès des autorités nord-américaines en vue de négocier une Intervention. Les structures d'aide aux combattants continuèrent à fonctionner malgré ces premiers signes de revirement stratégique consistant en la recherche d'une étroite collaboration avec les autorités nord-américaines, alors que le projet martinien était franchement anti-annexioniste et anti-impérialiste.

Le projet martinien tenait compte aussi de l'organisation et du maintien de la cohésion des forces révolutionnaires pendant le conflit, jetant par là même les bases des comportements d'avenir. Les caudillos de la Guerre de Dix Ans, et particulièrement Maceo et Máximo Gómez, malgré quelques tiraillements, quelques divergences, se rangèrent aux propositions martiniennes d'organisation du pouvoir politique et militaire de la République en Armes. Ces éléments furent en partie consignés dans le Manifeste de Montecristi, rédigé par Martí et

Máximo Gómez le 25 mars 1895, à la veille de leur départ pour rejoindre les insurgés de Cuba.

La Révolution, dès le départ, était multicéphale : Martí en était le Chef civil suprême, Máximo Gómez le Général en Chef, Maceo, le Général des forces orientales. Tous ces projets organisationnels, décidés dans l'urgence, furent entérinés et légalisés par la réunion d'une Assemblée Constituante – héritée de celle de Guáimaro le 10 avril 1869. Le 13 septembre 1895 vit l'ouverture des sessions de l'Assemblée de Jimaguayú, composée de Représentants élus des divers corps de l'Armée populaire « mambise ». Bartolomé Masó y fut élu Président de la République.

Enfin, même s'il peut sembler que ce projet révolutionnaire fut porté pendant des années par un seul homme, le souci constant de Martí de fournir les bases théoriques, démocratiques et légales de tout le processus, doit être reconnu. En effet, l'idée martinienne, héritée de l'utopie avortée de la République de Guáimaro, était de préparer la république démocratique au sein de la Guerre d'Indépendance. La volonté en était d'autant plus affirmée que Guerre de libération et création d'une république démocratique étaient intrinsèquement liées dans sa vision. En d'autres termes, l'objectif essentiel de la guerre de 1895 était l'établissement de la république démocratique de Cuba, « con todos y para el bien de todos »<sup>109</sup>. La volonté fédératrice et intégratrice, omniprésente puisqu'indispensable, se présentait aussi comme une projection sur les pratiques de l'avenir.

### **C. Mutations sociales et participation aux conflits**

Nous avons retracé plus haut les changements structurels qui affectèrent la société cubaine à partir des années 1840. Nous allons évoquer maintenant les périodes immédiatement préparatoires aux différentes phases des Guerres, en insistant sur la configuration de la société cubaine antérieurement à chacune de ces étapes. En effet, les changements survenus ou induits au long de ce processus affectèrent non seulement les strates sociales, mais aussi, par conséquent, l'adhésion des divers groupes au projet séparatiste : les séparatistes de 1868 et les séparatistes de 1895 ne provenaient pas des mêmes milieux.

#### 1) Les séparatistes de 1868

Avec l'incorporation de Cuba au marché international capitaliste, incorporation liée à l'industrialisation des secteurs exportateurs de l'économie insulaire, des modifications essentielles s'opérèrent dans la société. La plus fondamentale de toutes fut le déclin de la société esclavagiste, amorcé depuis les années quarante, qui s'accéléra alors. Cela créa les conditions susceptibles de générer des conditions sociales et politiques propices à la rupture. En ce sens, l'articulation des discours indépendantiste et abolitionniste se révèle un facteur idéologique central.

L'augmentation de la production sucrière et son traitement pour le marché extérieur impliquaient une restructuration du monde agricole. Une de ses conséquences serait la scission de la bourgeoisie du sucre en deux groupes désolidarisés.

Certains planteurs eurent les capacités et les moyens de l'opérer. Cette bourgeoisie agricole et industrielle réunit bientôt un capital énorme. Essentiellement installée dans la région occidentale, elle concentra la main d'œuvre esclave dans les sucreries. Liée à la grande bourgeoisie commerçante qui avait investi dans ce secteur, elle seule put continuer à supporter le coût de l'esclavage et assumer les dépenses supplémentaires et les risques consécutifs au recours à la traite illégale. Ces deux groupes soutenaient le maintien du système esclavagiste.

Parallèlement, d'autres propriétaires ne surent pas, ou ne purent pas, assurer les transformations rendues nécessaires par les nouvelles règles du marché et de l'enrichissement. A la tête d'unités de production restées traditionnelles et « artisanales », ils se détournèrent du recours à la main d'œuvre servile pour chercher des solutions moins onéreuses, et recoururent aux immigrations plus ou moins libres (travail forcé de l'immigration de travailleurs asiatiques ou yucatèques, puis dans une moindre mesure pour ces années-ci l'encouragement de l'immigration espagnole). Comme les producteurs de café, qui affrontaient des mutations similaires, cette population créole en arriva à ne plus soutenir l'esclavagisme, puis à prêter l'oreille aux propos abolitionnistes propagés par les Anglais, considérés comme les représentants d'un modèle efficace de développement. Les années 1860 voyaient donc s'articuler indépendantisme et abolitionnisme dans ces catégories-ci de la bourgeoisie localisées dans le Centro et en Oriente.

Ces modifications accompagnèrent également une évolution du monde paysan. De nouveaux bras – affranchis et colons, petits propriétaires sucriers ruinés – se consacrèrent à la culture vivrière et à la vente sur le marché interne. L'augmentation du nombre des



exploitations de tabac pesa également : elles étaient plus importantes, reliées à l'industrie naissante du tabac et au marché extérieur. Bien que ces hommes-là aient pesé bien peu au regard du poids économique du secteur sucrier et du poids financier des fortunes qui s'y étaient constituées, ils se comptaient... Ils se compteraient tout particulièrement dans les rangs indépendantistes de 1868.

La limitation géographique et sectorielle de l'esclavage dessina une nouvelle carte démographique : la population blanche se retrouvait largement majoritaire dans l'île. Cela contribuait à éloigner le spectre de la guerre sociale, au moment où la population affranchie augmentait à la suite de la crise des secteurs agricoles autrefois esclavagistes et de l'augmentation des procédures de manumission. Professionnellement, ces hommes se dirigèrent vers le petit paysannat – le plus souvent comme journaliers mais parfois aussi comme petits propriétaires – ou, dans le milieu urbain, vers les professions artisanales. Ainsi, la petite bourgeoisie de couleur, dont la première apparition avait été réduite à néant par la répression consécutive à la « Conspiration de la Escalera », réapparissait dans des conditions plus favorables à sa survie en tant que classe.

Ce renforcement de la petite bourgeoisie urbaine, et des secteurs les plus humbles, amplifia les possibilités du marché intérieur. Il contribua au développement du petit commerce, de l'atelier, voire de la manufacture artisanale produisant pour le marché interne. Le développement de ces activités – et particulièrement la constitution d'un secteur manufacturier du tabac à La Havane et dans les provinces – accompagna la structuration d'un prolétariat urbain, dont les premières activités collectives, qui seraient interrompues par la guerre, dateraient des années soixante.

Il va sans dire que ces facteurs eurent une influence directe sur le déroulement de la Guerre. En effet la participation et l'implantation régionale de la guerre sont les conséquences directes de la carte socio-économique. Schématiquement, les régions révolutionnaires furent les régions les moins consacrées à l'activité industrialisée du sucre, et, de manière liée, les régions dans lesquelles la population esclave était moindre. Il s'agit des provinces d'Oriente, de Camagüey et de Las Villas.

Ces évolutions majeures dans la structuration de la société cubaine contribuèrent à faire du maintien du système esclavagiste une aberration. Elles n'en étaient qu'à leur début et le cheminement vers la modernité ne se révélait pas dépourvu de contradictions, d'oppositions et de réticences.

Les batailles politiques entre indépendantisme, annexionnisme, autonomisme ou réformisme, illustraient clairement la difficulté à assumer ces mutations économiques et sociales. Mais ce débat se jouait dans le monde limité des élites et laissait relativement indifférente la majorité de la population.

La paix sociale n'était d'ailleurs pas la règle. Le « petit peuple » des villes se montrait enclin à fomenter des incidents au caractère anti-espagnol : les idées démocratiques se développaient dans le milieu des artisans et des petits commerçants. Des tentatives de rébellions ou d'émeutes informelles se répétèrent en milieu urbain ou rural. Elles furent imputées à la population de couleur, mais semblent avoir rassemblé en terme d'appartenance sociale plutôt qu'en fonction du teint<sup>110</sup>. La masse de la population paysanne et urbaine se trouvait dans une situation de difficulté économique. Les premiers groupements ouvriers apparurent, et fonctionnèrent comme des associations d'entraide, confirmant que la majorité de la population affrontait des problèmes bien concrets. L'éventualité d'exclusion sociale – vagabondage et banditisme rural – n'était jamais loin. La précarité était à Cuba dans les années soixante, le problème de l'énorme majorité des habitants. Mais n'oublions pas non plus les exclus de tout : 27,44 % de la population était encore esclave<sup>111</sup>.

Dans ce contexte, le poids de la fiscalité se révéla un des éléments qui cristallisa l'opposition au système colonial. Si ces taxes étaient critiquées par les élites, dans la mesure où elles ne finançaient même pas le développement du pays, elles allaient l'être également parce qu'elles entretenaient les aspects les plus contestables de l'Espagne à Cuba : dépenses militaires destinées à sa politique internationale<sup>112</sup>, dépenses de la bureaucratie coloniale. Par ailleurs, dans ces années, par le biais de la constitution d'associations d'intérêts, le système bancaire commença à se développer avec des capitaux créoles. Néanmoins, dans les provinces, la banque, ou plutôt l'usure, demeurait aux mains de commerçants espagnols, véritables profiteurs<sup>113</sup> bâtissant un bien conséquent sur la misère paysanne.

Ces éléments permettent de cerner les raisons profondes, et les causes plus directes, de l'insurrection et de son succès populaire.

Les figures du mouvement étaient issues des secteurs sociaux les moins compromis avec l'institution servile, et très particulièrement du monde des propriétaires terriens du Centro et d'Oriente. Si leur ralliement à la cause indépendantiste, et abolitionniste, est explicable par les mutations structurelles de la société, c'était surtout à des critères idéologiques qu'ils répondaient. L'évolution des idées, le républicanisme, la laïcisation,

l'aspiration à une société plus moderne, plus proche des utopies du siècle les menèrent à remettre en cause l'édifice colonial et esclavagiste.

Le rôle formateur et fédérateur de la maçonnerie dans cette évolution fut primordial. Par ailleurs, dans une moindre mesure, la maçonnerie forma également des hommes non plus seulement issus de l'élite, mais des couches moyennes, blanches ou de couleur. Le cas de Maceo prend, à ce titre, valeur d'exemple et montre comment ces structures clandestines permirent la solidarisation de secteurs a priori sans contact ni projet commun. Néanmoins, la direction révolutionnaire et les cadres militaires appartenaient quasiment exclusivement à l'élite. Le contingent provenait de la paysannerie, des couches moyennes urbaines blanches et de couleur, des couches sociales les plus démunies, et de la population en esclavage.

## 2) La société cubaine au sortir de la Guerre de Dix Ans

Dix ans de guerre, bien que son impact ait été différent selon les régions, modifièrent dans certains aspects inexorablement l'évolution progressive de la société cubaine. Des modifications majeures en résultèrent directement. D'autres apparurent au fil du temps, et semblent entrer dans la logique amorcée dès avant le déclenchement du conflit. Mais dans les mœurs et dans les idées, dans la consolidation d'une culture patriotique, la Guerre de Dix Ans aura laissé son empreinte la plus indélébile. Nous voudrions donc consacrer quelques lignes à ce bilan.

### a) **Bouleversements économiques et sociaux**

En terme d'économie globale, ces longues années ne modifièrent pas la donne. L'économie cubaine reposait essentiellement sur l'exploitation industrialisée du sucre. Or les « ingenios », concentrés en Occidente, n'avaient pas cessé leur activité. Les Cubains le savaient bien, qui tentèrent de pratiquer l'incendie systématique en période de récolte afin que la canne cubaine ne finançât plus l'armée coloniale, et qui tentèrent l'Invasion d'Occidente afin, entre autres raisons, de prendre possession des centrales sucrières les plus productives. En 1869, l'offensive de la « Tea » dans les zones de Cienfuegos, de Trinidad, de Sanctí Spíritus et de Villaclara, n'empêcha pas que la récolte fût l'une des plus importantes de l'histoire de l'île.

Plus encore, la tendance à la concentration, amorcée dans les années quarante, s'accéléra pendant et après la guerre. Les millionnaires cubains du sucre rachetaient au gouvernement espagnol les biens confisqués des « infidentes ». Ils absorbaient également les exploitations des petits et moyens propriétaires, pour beaucoup ruinés par ce contexte. L'offensive et la prise de contrôle de la production sucrière par les Etats-Unis débutèrent dans ces années de l'après-guerre entre 1880-1885, quand les entreprises nord-américaines reprurent à leur tour les plantations en difficulté ou en faillite. Ces facteurs s'additionnant, la bourgeoisie créole qui avait pris la tête de la tentative révolutionnaire délaissa l'option révolutionnaire pour se tourner essentiellement, mais non exclusivement, vers l'Autonomisme. Ce fut certainement le changement le plus visible et radical amené par la guerre.

L'autre changement qui bouleversa les structures sociales fut l'abolition. L'assemblée de Guáimaro institua en avril 1869 le principe constitutionnel de la liberté de tous les citoyens de la République. Avec la révocation en décembre 1870 du Règlement des Affranchis la liberté devint une réalité. A la fin de la guerre, le Pacte de Zanjón ne reconnaît que la liberté des esclaves ayant combattu dans l'un ou l'autre camp. Cette remise en question de l'acquis allait d'ailleurs être une des causes essentielles de la reprise de la guerre en 1879 dans la province orientale.

Parallèlement, le Ministre espagnol Moret avait promulgué la « Ley de vientres libres », le 14 juillet 1870. La « Ley de patronato » du 13 février 1880, était le deuxième volet d'une abolition espagnole décidément très progressive. Elle contraignait les esclaves devant être libérés à rester une huitaine d'années (réduites ultérieurement à six) sous le « parrainage » de leur ancien maître. En contrepartie, le parrain était tenu de vêtir et d'alimenter ses travailleurs, de leur verser un salaire minimal, et de leur apporter une éducation élémentaire ou professionnelle. En théorie, il s'agissait de permettre une transition préservant les esclavagistes et susceptible de favoriser l'insertion de milliers de personnes totalement démunies. Dans la pratique, l'absence de contrôle par l'Etat rendit la transition positive pour les anciens esclavagistes : ils bénéficièrent d'une main d'œuvre en semi-servilité avant de passer au salariat et ne remplirent pas leurs engagements envers les affranchis. Leur libération progressive allait augmenter les secteurs les plus précaires et démunis d'une société d'exclusion sociale.

## **b) Émergence de groupements politiques**

Mais, après l'expérience des années de guerre, la précarité ne menait plus exactement à l'isolement. D'autant plus que la libéralisation politique, à mettre au bénéfice des Guerres, permettait la création d'associations civiles. Leur apparition était justement aussi le résultat d'une évolution des rapports sociaux.

Le mouvement ouvrier dont les activités s'étaient interrompues pendant les années de guerre, se réorganisa. Un mouvement similaire démarra chez les petits artisans. Ces associations d'entraide palliative se muèrent progressivement, particulièrement sous l'influence des militants anarchistes, en groupes plus politisés. L'objectif de créer une fédération de travailleurs apparut dès la fin des années quatre-vingt. Lors du Congrès Ouvrier de 1892, de véritables revendications syndicales furent débattues, comme la journée de huit heures. Ce Congrès marqua par ailleurs un virage quant à l'adhésion du mouvement ouvrier à l'indépendantisme, représenté par Martí. Jusque là l'influence des anarchistes avait conduit les associations à la neutralité ; un dirigeant comme Creci prôna la conciliation de l'aspiration indépendantiste et du socialisme. Les partisans de cette tendance s'organisèrent essentiellement dans l'émigration nord-américaine où ils s'affilièrent au Parti Révolutionnaire Cubain. L'autre courant, réformiste, se développa à Cuba.

La nouvelle – et bien que relative – liberté d'association donna aussi des droits et des ailes à la population de couleur. L'apparition et la structuration des sociétés de couleur est un élément fondamental de ces années. Les premières s'étaient constituées, dans une logique de soutien du maintien de la colonie, parallèlement aux « Casinos espagnols » qui n'acceptaient pas dans leurs rangs la population de couleur.

Puis des sociétés destinées à l'assistance apparurent démontrant la capacité de structuration et d'organisation d'une communauté en vue de l'amélioration de sa condition par l'entraide mutuelle, l'éducation, la religion : entre 1878 et 1899, 156 « sociétés de couleur » furent officiellement créées<sup>114</sup>. Cette volonté d'intégration fut rapidement relayée par une réflexion sociale et politique sur les discriminations. Une personnalité, celle de Juan Gualberto Gómez, se détache de ce mouvement. Il fut en effet le principal acteur de l'unification de ces associations, étape nécessaire à la constitution d'un groupe de pression susceptible de faire évoluer les droits de la communauté : il organisa en 1892 le Premier

Congrès des Sociétés de couleur. Soulignons que le progressisme social de J.G.Gómez s'articulait sur le soutien au séparatisme martinien. Gómez fut le Délégué de Parti Révolutionnaire à Cuba, et à ce titre l'organisateur clandestin de l'insurrection sur l'île.

Enfin, après une période d'abattement et de dissensions consécutive aux échecs de la guerre de 1868 et de l'insurrection de 1879, les vétérans de l'une ou des deux guerres se retrouvèrent et se rapprochèrent dans l'exil. Les points traditionnels de l'émigration – New-York, Cayo Hueso, Jamaïque –, comme les plus nouvellement constitués – en Amérique centrale et particulièrement au Honduras – (re)devinrent des foyers séparatistes actifs à partir de 1882. La lecture de la carte économique-sociale de ces émigrations, dont le rôle futur serait déterminant, confirme la popularisation du mouvement indépendantiste.

En effet, en ce qui concerne le foyer de Floride, les petits et moyens propriétaires de manufactures de tabac, dont la représentativité dans les forces « mambises » et dans la mouvance indépendantiste avait été notable pendant la Guerre de Dix Ans, restèrent cohérents dans leur attitude politique. La donnée nouvelle consista dans le ralliement massif au militantisme séparatiste de leurs ouvriers, ce qui n'empêcha pas des rapports de force et des conflits syndicaux.

Dans le milieu émigré new-yorkais, professionnellement et socialement plus hétéroclite, les membres de l'ancienne direction révolutionnaire, issus de l'élite créole, se retirèrent définitivement du mouvement. Le rapport en faveur des couches moyennes et populaires, réparties dans les secteurs du tabac, du commerce du sucre ou du petit commerce essentiellement, se renforça donc. S'ajoutèrent à ces recrues les intellectuels, attirés préférentiellement par New-York – journalistes, avocats, etc. – tous en exil. Les noyaux moins importants de Philadelphie, de Baltimore et de la Nouvelle-Orléans, liés à l'exploitation et la commercialisation du tabac, firent montre de tendances similaires.

L'émigration cubaine d'Amérique centrale était majoritairement composée de chefs révolutionnaires de 68 et de leur entourage militaire et familial. Ils vivaient principalement de l'agriculture et de ses activités dérivées. Dans ce cadre, certaines expériences frôlant l'utopie furent menées, dont celle de la plantation de Maceo en terre d'accueil costaricaine. Son séjour au Honduras lui donna par ailleurs la possibilité de participer à un gouvernement civil libéral<sup>115</sup>. En général, ces émigrés, quelles qu'aient été leurs origines sociales, vivaient dans une aisance modeste, qui permet de les désigner comme appartenant aux couches moyennes.

Cette émigration essentiellement politique se rallia tout naturellement au camp indépendantiste en 1895.

L'alliance des mouvements populaires émergents à Cuba – paysannerie pauvre non organisée, mouvement ouvrier et population dite de couleur – et de cette émigration patriotique – ouvrière et de classe moyenne – déterminait le caractère populaire de l'exigence indépendantiste cubaine et consolidait le contenu social du projet national.

### **c) Culture et identité**

Nous voulons aborder le bilan de la Guerre non plus en termes de mutation économique et sociale, mais en fonction de la question très liée de l'évolution des idées. Le dix-neuvième siècle cubain avait été marqué par la recherche de l'identité nationale dans les milieux de la bourgeoisie créole blanche. L'évolution du sentiment d'appartenance à une communauté nationale de la population est en revanche plus difficilement décelable du fait des lacunes des sources. La littérature nous renseigne en partie pour ce qui concernait les groupes les plus cultivés ; le folklore pourrait remplir cette fonction pour ce qui concerne la culture populaire. L'étude sociologique de la modification des comportements nécessite une recherche qui n'a pas encore débuté de manière systématique. Néanmoins, certaines études scientifiques l'amorcent. Nous allons, pour notre part, évoquer certains des signes de cette évolution des mentalités vers un sentiment unificateur d'appartenance nationale par l'approche des thèmes de l'identité régionale, de l'identité sociale et de l'identité linguistique.

Le sentiment d'identité régionale se définit en fonction de contenus nouveaux. Le fait que certaines régions, l'Oriente et le Camagüey, aient constitué les bastions du mouvement révolutionnaire découlait de facteurs économiques et sociaux. Mais, à partir de cette réalité, allait se constituer un discours axé sur une forme inédite d'orgueil régional patriotique. Le fait que la ruine – que cela soit la ruine de familles de notables, de familles de paysans, ou de régions dévastées par les combats – devînt une marque distinctive, celle de la loyauté et de la conviction, du patriotisme, en était une caractéristique qui mérite d'être soulignée.

Par ailleurs le sentiment d'appartenance régionale primait encore sur un sentiment d'appartenance à une communauté nationale. Les exemples de cette attitude ne manquent pas et ceci particulièrement dans les questions militaires : insubordination de Las Villas, rejet

d'officiers originaires d'autres régions, refus de contingents de quitter leur région, loyauté à un chef local plutôt qu'à l'institution nationale... Mais ils ne furent pas majoritaires. La hiérarchie sut d'une part gérer ces frictions ou ces crises avec fermeté et réalisme. Par ailleurs, l'Armée de Libération Nationale fut, malgré quelques réticences, un outil d'intégration sociale (nous y reviendrons) et nationale. Telle était conçue sa gestion par les autorités civiles et militaires. Si les contingents jusqu'au déclenchement de la Campagne d'Invasion de 1874, restèrent pour la plus grande part affectés dans leurs régions d'origine, ils n'en furent pas moins commandés par des officiers et des états-majors provenant des quatre Corps régionaux de l'Armée de la Nation. Par ailleurs, si à la fin de la Guerre, certains officiers, comme Vicente García, gardèrent une stature régionale, d'autres, comme Máximo Gómez, furent reconnus comme des militaires d'envergure nationale grâce notamment à leurs successives affectations. Ceux-là, d'ailleurs, passèrent prioritairement à la postérité.

Enfin, les insurgés firent l'expérience, pendant dix années, de l'Utopie révolutionnaire. La « Terre du « Mambí »<sup>116</sup> fut un Etat au cœur de la colonie. La production législative l'atteste du point de vue constitutionnel. Les journaux et mémoires, hélas, étaient surtout axés sur les opérations militaires, oubliant dans la plupart des cas la vie quotidienne. Car cette expérience fut autant vécue par les civils que par les troupes : la durée du conflit conduisit les « Mambis » à s'installer. Les exemples de la reconstitution de la famille de Carlos Manuel de Céspedes ou de Maceo dans la « manigua » illustrent ce phénomène. On en retrouve également la trace dans le mandat dont Maceo investit Lacret, après la fin du cessez-le feu consécutif au Zanjón, afin qu'il négociât l'évacuation des invalides, des malades, des blessés graves et... des familles<sup>117</sup>. Il serait très difficile de sérier et d'analyser les éléments de cette « genèse ». Mais l'on peut supposer que ces dix ans de guerre eurent une faculté unificatrice de première importance. Elles furent le théâtre, pour la première fois, de l'établissement de relations entre les communautés sociales sur des bases citoyennes plus égalitaires. Emilio Bacardí ne signalait-il pas, dans *Via Crucis*, ce signe de syncrétisme religieux très symbolique :

« La Virgen de la Caridad fue reconocida virgen mambisa. »<sup>118</sup>

Il ne s'agit pas de tomber dans le discours idéaliste et lénifiant de relations sociales idéales dans la « manigua ». Tout d'abord parce que la direction révolutionnaire adopta pendant trois années une attitude ambivalente<sup>119</sup> vis-à-vis des affranchis. Rebecca Scott<sup>120</sup> démontre comment les affranchis étaient traités en termes d'utilité à la Révolution et non pas



comme des combattants volontaires et libres : affectés aux manufactures, affectés aux plantations, assignés auprès de leur maître initial, rassemblés ou dispersés, ils restaient, en d'autres termes, relégués au rang d'esclave, bien que rémunérés et constitutionnellement libres... Nous évoquons il y a peu la reconstitution des familles dans la « manigua ». Il va sans dire que la même aspiration poussant des familles de couleur à se rassembler, fut l'objet de fortes réticences. En 1870 un Décret de la République affecta les affranchies aux champs afin de servir la révolution : il avait en effet été estimé que leur seule présence était facteur de désordre et de désobéissance... La population noire sembla donc initialement maintenue dans un statut ancillaire, dont l'intégration à la société était tolérée sur la base de relations de soumission, d'obéissance et d'infériorité. Certes, les contraintes de la réalité – les besoins économiques, les besoins en soldats, la stratégie de tentative de rapprochement vers les propriétaires occidentaux – expliquent ces lenteurs dans l'accès à l'exercice de la liberté pour tous les citoyens de la République. Mais elles illustrent également l'inertie et la difficulté à rompre avec les modèles culturels face aux exigences et aux revendications des affranchis.

Ce fut dès les premières sessions de l'Assemblée de Guáimaro en avril 1869 que, sur la pression de la direction révolutionnaire la plus progressiste (composée d'hommes issus des classes moyennes ou de l'oligarchie éclairée) soutenue par la pression populaire<sup>121</sup>, la Constitution établit le principe de la liberté de tous les citoyens de la République sur les réticences pragmatiques des « hacendados ». Néanmoins, cette avancée allait être freinée en juillet par une concession de taille. Le Règlement des Affranchis restreignait leurs droits et leur imposait, entre autres, l'obligation de rester dans les plantations d'origine. L'Assemblée de la République imposa la révocation du Règlement des Affranchis en décembre 1870. Les Représentants établissaient une définition de la communauté cubaine sur des principes radicalement différents de ceux de la société coloniale. L'institution constitutionnelle de la liberté et de l'égalité de tous les Cubains fut la mesure qui conduisit à l'unification et la fortification de l'identité indépendantiste et nationale.

Certains firent par la suite preuve de ségrégation : les mentalités ne changent pas si subitement. Mais jamais ces attitudes ne furent autorisées ou promues par l'Etat ou ses représentants. Il est vrai que les citoyens noirs se retrouvaient généralement affectés à des fonctions subalternes dans l'armée, qu'ils furent maintenus objectivement, quelquefois au nom de leur ignorance, dans un statut d'infériorité. Plus préoccupante fut l'affaire d'insubordination de Las Villas en 1874, qui montre également la latence d'un racisme susceptible de réapparaître dès que le rapport traditionnel de domination se trouvait remis en

question. Les bataillons soutenus par des chefs militaires locaux refusèrent la nomination de Maceo par Máximo Gómez à leur tête, sous le prétexte qu'ils ne voulaient pas d'un chef oriental et de ses contingents. Indiscutablement, le sentiment exclusif d'appartenance régionale primait sur l'intégration nationale. Que Gómez et Maceo aient choisi un compromis indique quel degré d'intransigeance cette opposition atteignit.

Il appartient donc aux hommes et aux femmes de couleur d'imposer à tous leur droit au respect et leur reconnaissance comme citoyens égaux, quitte à être considérés comme des êtres insolents, frondeurs, indisciplinés, arrogants, voire violents<sup>122</sup>. Scott signale des plaintes officielles d'affranchis avant 1871 principalement au sujet de la limitation de leur liberté de mouvement. Ces documents révèlent avec clarté que la liberté légale était pour les affranchis une liberté qu'il fallait conquérir : la Constitution établissait l'aspiration d'autrefois. C'était donc un droit, un droit à défendre, un droit sur lequel s'appuyer afin de se défendre. Ce changement-là, intangible, presque individuel, bien qu'à terme il puisse aboutir à une expression et à des aspirations collectives, fut la victoire de milliers d'individus qui imposèrent leur droit, et imposèrent par conséquent leur groupe comme groupe constitutif du peuple cubain, malgré la ségrégation, la réticence et l'inertie.

La « manigua » fut tout de même le premier lieu à Cuba où un homme de couleur eut la possibilité d'une ascension hiérarchique fulgurante, sur le critère de ses aptitudes militaires. Le premier pas franchi pendant la guerre de 1868 allait permettre qu'un des chefs historiquement majeurs et respectés de l'insurrection de 1895 fut un mulâtre. Mais beaucoup d'autres, en Oriente et au Camagüey, imposèrent leur valeur, leurs convictions et, bientôt, leur détermination : soyons conscients du caractère profondément révolutionnaire que cela put représenter pour la société – y compris pour la « société indépendantiste » – de l'époque. La généralisation de la désignation « mambí », sur laquelle nous allons revenir immédiatement est pour nous un des symptômes de cette intégration active de la part de la population de couleur dans la collectivité nationale.

Le dernier élément que nous voulons souligner est une forme de révolution du vocabulaire, que nous interpréterons comme un symptôme de cette consolidation du sentiment patriotique. Il est intéressant de la considérer d'un point de vue diachronique<sup>123</sup>. Rappelons donc les principales étapes de l'enrichissement et la spécialisation de ces dénominations.

Avant 1868, l'indépendantiste était qualifié le plus souvent de « conspirateur » ou de « flibustier ». Le 15 novembre 1868, un mois donc à peine après le « Grito de Yara », Rafael

María Merchán publiait dans le journal réformiste havanais *El País* un article intitulé « Laboremus ». Repris par la presse intégriste de manière dépréciative, ainsi que par la presse patriotique new-yorkaise, ce terme « laborante » – appliqué aux patriotes non combattants, mais militants actifs – se diffusa, et auto-désigna le conspirateur indépendantiste cubain, ou le Créole sympathisant de la Révolution<sup>124</sup>. Pendant toute la durée de la guerre de Dix Ans, le petit jeu des dénominations se pratiqua, et s'accrut. Paul Estrade a étudié ces « noms d'oiseaux » échangés entre intégristes et indépendantistes<sup>125</sup>. L'invective gardait toutefois une réserve de bonnes mœurs et une saveur très « précieuse », sans que cela lui ôtât son caractère péjoratif, voire injurieux. Emilio Bacardí l'attesta dans la deuxième partie de son roman *Vía Crucis*, composée après la guerre de 1895. Il évoquait dans ce passage les premières semaines de l'insurrection de 1868 :

« (...) todavía la guerra sin cuartel no se había decretado ; el insurrecto era un filibustero o se le calificaba de patriota ; el mambí no había nacido todavía. »<sup>126</sup>

Mais « les temps changent », et les intransigeances s'exacerbent : au lendemain de la guerre, les « birijitas » – appellation destinée aux Cubains<sup>127</sup> – n'étaient plus de gentils oisillons. L'on était passé entre-temps au terme « mambí », importé de Santo Domingo par les régiments espagnols qui l'avaient appliqué aux marrons, puis aux insurgés de 1863 lors de la tentative espagnole d'annexion. Celui-là était autrement plus chargé de connotations dépréciatives, puisqu'il était d'origine congo. Cette fois, certains Cubains montrèrent beaucoup de difficulté<sup>128</sup> à se voir qualifiés de « nègres », et par conséquent à se réapproprier le terme. Le pas fut justement franchi dans la « manigua », et la soi-disante insulte enfin revendiquée : le journal *El Mambi* fut publié à partir de 1869, l'année même de la Constitution qui établissait la liberté de tous les citoyens de la République. L'on commençait à se reconnaître dans cette désignation, avec toute la provocation que cela supposait. D'ailleurs le terme se répandit dans la « manigua » : James O'Kelly l'attesta en intitulant son récit du voyage de 1873 *The Mambi's land*. Néanmoins, l'on retrouvait quarante ans après cette même réticence à accepter l'origine d'un terme devenu commun. On lui donnait donc en 1918 une étymologie au goût du jour :

« Soy mambí. Dijo con énfasis ; Sabéis lo que quiere decir la palabra mambí. Pues dicen que viene del inglés, fué una cosa de un yankee : « man » quiere decir , hombre y « bi » dos, con lo cual quería decir, ese buen sajon que cada « mambí » vale dos hombres. »<sup>129</sup>

Mais ce ne fut pas uniquement sur les termes de désignation et d'auto-désignation du séparatiste que les dix années de combats imprimèrent leur marque. Des pans entiers de la vie quotidienne et des relations humaines dans le contexte de la guerre en portent aussi la trace. On ne peut pas à strictement parler évoquer la formation de néologismes. En effet, la plupart de ces termes appartenaient antérieurement au parler populaire cubain. Mais ils s'enrichirent de connotations et de contenus sémantiques nouveaux. L'exemple le plus évident est celui du substantif « manigua », qui désignant initialement le maquis cubain va irrémédiablement être assimilé au territoire rebelle et patriote<sup>130</sup>. Le terme « majá », d'origine indigène évolua plus radicalement, dans la mesure où le sens premier – la couleuvre cubaine de plus grande taille<sup>131</sup> – fut « recouvert » par les nouveaux – le Cubain traître à ses compatriotes, puis le Cubain pusillanime et peureux incapable de s'engager.

Cette évolution, amorcée pendant la Guerre de Dix Ans, sera essentiellement attestée dans la littérature des guerres postérieure à 1895. Il nous faut ajouter que la caractéristique principale de cet enrichissement du vocabulaire est son origine populaire : le parler cubain – et nous employons cubain au sens de patriote, puisque l'utilisation de ces termes répond à une volonté forte de démarcation du castillan, d'affirmation d'une identité collective et d'identification au groupe « mambí » – est un parler imposé par la population et adopté progressivement par les élites sociales et révolutionnaires.

En revanche, et nous terminerons sur cet aspect, l'archétype du « Cubain », qui apparut au cours de la Guerre de Dix Ans était caractérisé selon des critères l'identifiant clairement comme membre de la bourgeoisie créole révolutionnaire<sup>132</sup>. On trouva d'abord ce personnage dans le théâtre<sup>133</sup>. Cette image évoluerait pendant et après la guerre de 1895 vers une représentation plus populaire du « héros » des guerres. Il va sans dire que la « Guerra Chiquita », reprise du combat sans cette élite créole, sur des bases radicales, contribua à la création et à l'acceptation d'un archétype du patriote issu du peuple.

Bien que nous anticipions ici sur nos interrogations postérieures, il nous semble important de signaler, d'ores et déjà, comment au terme de cette étape de la lutte pour l'indépendance, divers éléments permettent d'identifier les signes de la consolidation concrète du sentiment patriotique. Ces éléments sont d'autant plus importants qu'ils seraient ceux sur lesquels s'appuieraient les continuateurs de la lutte, quelques vingt années plus tard.

### 3) Les séparatistes de 1895

L'on peut très certainement, au moment d'aborder la caractérisation de la société cubaine à la veille de l'insurrection de 1895, faire le constat d'une société dans laquelle la bipolarité est axée sur les intérêts économiques de groupes sociaux autant que sur l'opposition créoles-espagnols. En effet, les changements structuraux amorcés dans la période de l'immédiate après-guerre s'étaient intensifiés en ce sens.

L'élite de Cuba dépendante des marchés extérieurs s'était par conséquent détournée des intérêts nationaux. La bourgeoisie commerciale, lorsqu'elle n'était pas espagnole, était si liée au lobby sucrier qu'elle en adoptait la lecture politique. Ces groupes sociaux se tournèrent vers les partis de conciliation tous opposés à l'indépendance : Parti Autonomiste, Parti d'Union Constitutionnelle, Parti Réformiste<sup>134</sup>. Mettre les trois doctrines sur un même plan est susceptible de poser un problème de rigueur d'analyse. En effet, réformisme et autonomisme, d'obédience libérale, remettaient en question à des degrés divers la relation avec la colonie alors que l'intégrisme optait définitivement pour le maintien du statu quo. Néanmoins, en termes d'aspiration classiste, les trois formations avaient en commun la demande de réformes économiques et le maintien d'un pacte colonial. Le rattachement au pôle politique du réformisme-autonomisme ou de l'intégrisme s'opéra donc en termes de cheminements d'ordre quasiment privés et traditionnels. Par ailleurs, la défense de leurs intérêts entraînait en opposition avec les croissantes revendications populaires, souvent assimilées ou réduites par démagogie aux aspirations de la population de couleur – à nouveau utilisée par les intégristes principalement – comme une menace de premier ordre. L'alliance objective entre les élites – représentées par les groupements politiques – et le pouvoir colonial laissent la population de côté.

L'inconformité de la majorité (moyenne et petite bourgeoisie, prolétariat, exclus, qu'ils soient issus du monde urbain ou rural) avec le régime politique peut s'analyser en termes de demande de réformes sociales susceptibles de la protéger et de favoriser son développement. De plus, comme nous le disions précédemment, des facteurs internes d'ordre culturel – hérités des bouleversements consécutifs au combat de 1868 – agissaient en faveur de la conjonction de ces aspirations sociales et de l'utopie indépendantiste. Il ne faut pas minorer non plus le labeur incessant des visionnaires de l'intégration nationale – tels Juan Gualberto Gómez ou José Martí. En effet, du sentiment anti-espagnol ou anti-colonial jusqu'au rassemblement pour l'indépendance d'une masse socialement hétéroclite de la population, un long cheminement a eu lieu.

L'évoquer nous conduit à revenir sur le rôle décisif de l'émigration cubaine. En effet, la grande majorité des dirigeants de 1868 et la génération qui apparut dans l'entre-deux guerres était en exil. Leurs conditions de séjour, leur relative liberté de mouvement et d'association rendaient infiniment plus aisée la coordination. Ce fut dans l'exil que les dirigeants indépendantistes réunirent les atouts en vue de la reprise du conflit. Néanmoins, le mouvement indépendantiste ne se structura pas à l'étranger uniquement, puisque les sociétés ou les associations licites et les loges maçonniques clandestines eurent un rôle formateur et fédérateur à Cuba. Il est vrai aussi que certains séparatistes convaincus, comme Sanguily, Juan Gualberto Gómez ou Bacardí à Santiago de Cuba, pratiquèrent une discrète stratégie d'entrisme au sein des partis libéraux.

Pedro Pablo Rodríguez et Ramón de Armas<sup>135</sup> délimitent les étapes de cette restructuration du mouvement révolutionnaire. Le Pacte de Zanjón avait désagrégé le camp séparatiste dont les chefs révolutionnaires se laissèrent un temps entraîner dans des querelles personnelles et malsaines. Dans ce contexte, la préparation et la dure expérience de la « Guerra Chiquita » de 1879 à 1880 constituèrent une tentative pour rompre avec ce processus, quitte à se limiter au dernier carré d'irréductibles. Mais elles portaient aussi en elles les germes de l'avenir. Ce mouvement populaire, égalitaire, déterminé à ne pas transiger avec la société coloniale et ses représentants, constituait une perspective vers l'organisation des patriotes de l'émigration et ceux de l'intérieur. Les années 1881-1886 virent se structurer des émigrations isolées aux Etats-Unis et en Amérique Centrale autour de certains chefs de 1868 et de 1879. Cette phase était cependant marquée par la pire désunion des patriotes. Aux Etats-Unis, bien que difficilement, les Cubains continuèrent leur évolution vers une attitude unitaire entre 1887 et 1891, troisième phase de cette évolution. La création du Parti Révolutionnaire Cubain en 1892 s'appuyait sur cette intégration politique et ouvrait la dernière étape, celle qui mènerait à l'insurrection, conjointement, sur la base d'un projet démocratique moderne, les Cubains de l'intérieur et les Cubains de l'exil.

## **II. Les Guerres : périodisation et continuité**

Il n'est pas de notre propos de réaliser dans ce chapitre une étude approfondie des guerres cubaines pour l'Indépendance nationale. Nous souhaitons simplement retenir ici les traits dominants de chacun de ces conflits, tout en voulant encore souligner leur caractère évolutif. C'est ce que nous qualifions de « continuité », et c'est par ce trait que nous souhaitons donner la tonalité de chacune de ces périodes. Par « périodisation », nous faisons allusion, en effet, à une présentation chronologique que nous avons déjà posée comme insuffisante à expliquer les cohérences du processus indépendantiste. Cependant, étant donné que dans le corpus littéraire que nous étudions, la référence à l'Histoire réelle se fait bien souvent par le recours à cette chronologie, au travers d'un événement, d'une bataille précise, il nous paraît utile de signaler les jalons considérés par les historiens contemporains comme des épisodes primordiaux.

### **A. La « Guerra Grande »**

Sans revenir, donc, sur les caractéristiques sociales et politiques de l'insurrection de 1868, ni sur la période de sa préparation, nous abordons directement le déclenchement de la phase la plus longue du processus historique de la guerre de libération nationale. Consacrant dans un premier temps des lignes indispensables à l'aspect chronologique du déroulement militaire du conflit, nous traiterons ensuite les questions internes, qu'elles relèvent du pouvoir politique, de l'autorité militaire ou de leurs relations très conflictuelles. L'étude de ces aspects nous permettra de discerner les causes qui firent le lit de ce qui fut considéré comme la capitulation « mambise ».

## 1) Périodisation

Le soulèvement, préparé depuis plusieurs mois par un groupe de propriétaires terriens maçons de Manzanillo et de Bayamo fut déclenché par Carlos Manuel de Céspedes dans sa propriété de La Demajagua le 10 octobre 1868. Dès le lendemain, une escarmouche eut lieu dans le village voisin de Yara, premier « fait d'armes » indépendantiste, qui eut surtout comme conséquence l'assimilation des deux faits : le 10 octobre allait être retenu comme le jour de l'Appel de Yara. L'insurrection se répandit rapidement dans le voisinage : des groupes armés furent formés par des paysans, des affranchis, des esclaves (dans la mesure où c'était le souhait des propriétaires). Le 19 octobre, deuxième date fondatrice, les insurgés prirent – à la surprise de tous – la ville de Bayamo, à une garnison de deux cents hommes. Bayamo devint la capitale de la zone insurgée. Dans les semaines qui suivirent, des soulèvements eurent lieu dans tout le département oriental. Seules quelques villes – Santiago, Manzanillo, Guantánamo, etc. – restaient espagnoles. Au lendemain de l'insurrection, Lersundi, ne disposant que d'un contingent limité envoya Valmaseda à la tête des Volontaires<sup>136</sup>. Entre-temps, des groupes se soulevaient dans la région de Camagüey. Déjà des militaires expérimentés, tels Manuel de Quesada, Général de l'armée mexicaine, Máximo Gómez, Dominicain de l'armée espagnole, avaient rejoint ces forces.

En janvier 1869, Dulce remplaça Lersundi comme Capitaine Général. D'abord conciliant et réformateur, l'irréductibilité des insurgés et, surtout, l'intransigeance des Volontaires sur lesquels il était tenu de s'appuyer, le firent changer de stratégie en moins d'un mois. Il déclencha une entreprise de répression civile (arrestations, déportations) et les opérations militaires. L'arrivée de 3 000 militaires renforça les effectifs et rendit périlleuses les escarmouches et les « charges à la machette » face à la « Creciente de Valmaseda » : Bayamo, le 12 janvier 1869, préféra brûler que de retomber aux mains espagnoles.

Une stratégie d'isolement des foyers révolutionnaires doubla cette campagne : on commença à construire la « Trocha », ligne fortifiée traversant quasiment l'île, de Júcaro a Morón. Visiblement, les Espagnols renonçaient à « pacifier » la région, se contentaient de la possession des villes et des voies de communications, circonscrivaient l'insurrection et attendaient l'extinction de la révolte en Oriente et en Camagüey. Mais, dans la région de Las



Villas, la Junte Révolutionnaire mobilisait des troupes à Cienfuegos, Sanctí Spíritus, Trinidad... En février 1869, cette zone aussi était insurgée.

Cependant, la métropole avait réagi, mieux évalué la situation, et consenti un effort de guerre : en 1869, 35 000 hommes furent débarqués à Cuba. Le rapport numérique obligeait les Cubains à mener une guerre de guérilla, limitée aux régions sous leur contrôle. La technique se révélait épuisante pour les régiments espagnols, néanmoins renouvelables. Elle condamnait les Cubains à la stagnation.

En 1871, cette stratégie espagnole se montra payante. Ce fut en effet une année noire pour la République. En trois ans, l'Espagne avait investi 55 000 hommes, les Etats-Unis avaient abandonné leur velléités de rachat, la Révolution n'avait jamais pris pied en Occidente, l'armée coloniale avait la maîtrise de la majeure partie d'Orient, elle avait pacifié Las Villas. Seule la région de Camagüey résistait, tant bien que mal. Bien sûr, les « Mambis », dans les régions qui restaient sous leur contrôle, épuisaient l'armée par leur technique de la guérilla. Bien sûr, l'Armée « mambise » disposait maintenant de chefs militaires efficaces, voire remarquables, qui s'étaient formés dans cette guerre et pour cette guerre. Mais la Révolution s'était laissée enfermer, et les conséquences n'en étaient pas uniquement militaires. Nous reviendrons sur ces aspects complémentaires plus bas.

Máximo Gómez élaborait alors un projet susceptible de briser cet enfermement autodestructeur. D'une part, il préconisait la systématisation d'une politique de destruction des plantations, politique qu'il appliquait déjà à Guantánamo, sa région d'opérations. D'autre part, il mit sur pied le plan d'Invasion d'Occidente, destiné à atteindre l'épicentre économique de Cuba et à favoriser l'extension de l'insurrection par la libération des esclaves. Le projet fut refusé par Céspedes. Gómez tenta alors de défendre un plan qui réunirait l'Armée d'Orient et celle du Camagüey. L'opposition entre les deux hommes aboutit au retrait par Céspedes du mandat de Général en chef de Gómez. Il nomma le Général Calixto García à ce poste supérieur.

Quelques victoires pendant l'année 1872 sur plusieurs fronts remontèrent le moral des troupes : Calixto García vainquit Gómez Diéguez à « Copo del Chato » en Orient ; Vicente García détruisit un des forts de La Trocha, destiné à séparer Orient et Camagüey ; Ignacio Agramonte écrasa un régiment de cavalerie dans la province de Camagüey. Mais tout cela était loin d'être décisif. Même lorsque Máximo Gómez eut repris le commandement de

l'armée de Camagüey, après la mort de Agramonte à Jimaguayú, les deux victoires enthousiasmantes qu'il remporta à La Sacra et à Palo Seco, contre des forces cinq puis trois fois supérieures en nombre, ne changèrent pas ce qui était alors l'issue prévisible : l'épuisement.

L'épisode du « Virginius », le 31 septembre 1873 relança pour un temps l'espérance d'une implication officielle des Etats-Unis, dans la mesure où des ressortissants nord-américains avaient été jugés et condamnés par les Espagnols pour actes de piraterie<sup>137</sup>. Mais avec l'accord du 20 novembre, l'espoir cubain d'une reconnaissance de la belligérance disparaissait.

L'immobilisation de l'armée « mambise » et l'opposition récurrente Gómez-Céspedes allaient provoquer la crise politique depuis longtemps prévisible. Ces blocages étaient interprétés par les militaires comme la preuve que l'intromission d'un pouvoir civil incompetent dans la stratégie militaire paralysait la Révolution. D'autres questions extramilitaires sur lesquelles nous allons revenir entrèrent aussi en ligne de compte. Le 27 octobre 1873, Céspedes, désavoué par le groupe de pression des militaires et les politiques qui lui étaient opposés, était destitué. Gómez tenta à nouveau d'imposer sa stratégie et à nouveau fut débouté.

Ce fut en 1874 qu'il obtint enfin l'aval du Président, celui de la Chambre et celui des Chefs militaires (excepté celui de Vicente García). Une armée composée des forces de Camagüey, de détachements orientaux, et d'une avant-garde de contingents de Las Villas (qui allait pénétrer dans sa province d'origine) se prépara dans la région de Holguín. Le tournant de la guerre est daté du 15 mars 1874 lorsque ces forces unies décimèrent à Las Guásimas l'infanterie et la cavalerie de Armiñán, inaugurant un cycle de victoires. Pourtant, ces batailles d'envergure affaiblissaient en hommes et en munitions l'Armée de Libération<sup>138</sup>. La capture de Calixto García par les Espagnols fit perdre à la Révolution un de ses principaux chefs en Oriente. Et puis, les groupes conservateurs persistaient à freiner la stratégie d'Invasion et la « Tea » pour des raisons d'intérêt économique, de convenance diplomatique et parce qu'ils redoutaient l'éventualité d'être dépassés par des masses d'esclaves libérés. Enfin, l'opposition de l'Armée de Las Villas à se voir placée sous le commandement de Maceo lors de la Campagne d'Invasion obligea Gómez à le renvoyer en Oriente. Il y combla la vacance de García, mais sans lui le succès de l'Invasion se trouvait compromis. Ces

facteurs menèrent le Président Cisneros Betancourt à repousser l'échéance. Cette fois, Gómez, excédé par ces tergiversations, décida d'agir. Il rassembla secrètement son armée de Las Villas – commandée par Cecilio Rodríguez, officier noir mais originaire de la région – et des troupes de Camagüey.

Dans la nuit du 6 au 7 février, Gómez et ses hommes franchissaient la « Trocha » au sud et au centre. La campagne d'Occidente que Gómez considérait comme impérative et décisive pour la Révolution avait enfin démarré, dans les premiers jours de 1875, bien qu'en dépit de l'opposition présidentielle. Coupés de leur base et du complet soutien local, devant opérer dans des régions inconnues, Gómez et son armée étaient tenus de maintenir une mobilité continue. Mais l'Armée de Camagüey portait la guerre de l'autre côté des lignes imposées par les Espagnols : l'offensive de Las Villas se révélait une réussite.

L'année suivante, la contre-offensive de Jovellar à la tête de 5 000 hommes, dangereuse et préoccupante (après la bataille du Cafetal González, Gómez se trouva séparé du reste de ses troupes cantonnées aux alentours de Cienfuegos) ne suffit pas à provoquer l'arrêt de la campagne d'Invasion. En revanche, les difficultés internes de la République, si. D'un point de vue militaire, l'Armée de libération, privée d'un commandement unique, avait tendance à se désagréger en divers groupes armés aux ordres de chefs locaux, enracinés dans leur région. Par ailleurs, en novembre 1876, une crise politique provoquée par Vicente García et les cespédistes, bloqua la colonne de renfort dont Gómez avait besoin à Lagunas de Varona. Gómez, répondant aux injonctions de Maceo, dut franchir la Trocha dans le sens du retour pour contribuer à la résoudre. Ces quarante-cinq jours de retard compromirent l'éventualité de la victoire « mambise ».

Fin 1876, le retour déterminé du Général Martínez Campos<sup>139</sup>, investi des pleins pouvoirs afin d'en finir avec la Révolution, fut décisif. Il arrivait avec 25 000 soldats, mais depuis le début de la guerre, les soldats provenant de la Péninsule souffraient tellement de l'adaptation au climat et aux maladies tropicales que le déséquilibre dû à l'apport de forces nouvelles était à relativiser. La nouveauté consistait essentiellement dans sa stratégie politico-militaire. Tout d'abord, il lança une campagne de cruelle séduction : les « Mambis » qui se livreraient seraient amnistiés, ceux qui se livreraient avec une arme ou un cheval seraient rémunérés. Par ailleurs, Martínez Campos allait appliquer méthodiquement une tactique inspirée de la pacification d'Orient qui avait échoué bien qu'elle eût permis de circonscrire

les « Mambis » dans les campagnes leur interdisant centres et infrastructures économiques. Il se concentra sur des régions moins irréductibles : Las Villas, déjà dissidente, puis, en avril, la province de Camagüey.

Là très vite, consécutivement à l'avancée de son armée, la situation se retourna. Les représentants politiques, issus de l'élite économique de la région, faiblirent et firent pression sur le pouvoir exécutif et législatif : l'instabilité de la fonction présidentielle s'accroissait ; la Chambre était dissoute le 8 février 1878 ; le « Comité del Centro » fut formé. Ce fut cette assemblée sécessionniste qui rencontra Martínez Campos et signa le Pacte du Zanjón avec lui, deux jours plus tard.

Les Cubains renonçaient à l'indépendance et à l'abolition immédiate. Néanmoins, cette paix, si on la considérait comme une trêve, permettait aux indépendantistes et à la population solidaire et exsangue de se ressouder et de reprendre des forces. Le contenu du Pacte, par ailleurs, compromis entre le Gouvernement colonial et la République en Armes, favorisait indirectement la reconstruction du mouvement notamment en décrétant l'amnistie de tous les politiques et en affranchissant tous les anciens esclaves qui s'étaient engagés dans le conflit. Ces victoires prouvaient que les dix ans de guerre étaient loin d'avoir constitué un sacrifice vain. Au contraire, l'obtention de ces progrès par la voie collective et révolutionnaire alors qu'auparavant les options insurrectionnelles isolées ou réformistes avaient abouti à des impasses, étaient quasiment une invite au réengagement dans la lutte.

Maceo, contrairement à Gómez, refusait d'accepter le Pacte. Il l'assimilait à de la lâcheté politique : l'Orient avait tenu, le Camagüey aurait pu le faire<sup>140</sup>. Le double objectif, indépendance et abolition, valait le sacrifice. La rencontre de « Mangos de Baraguá » avec Martínez Campos, à l'initiative de Maceo, fut sa réponse aux « capitulados » et à l'Espagne.

## 2) Les éléments de la désagrégation

Les luttes de pouvoir entre les instances politiques et militaires furent les facteurs déterminants de la désunion puis de la désagrégation du mouvement révolutionnaire. Il ne s'agit pas de dire que ces oppositions, cristallisées en quelques conflits bien particuliers, sont la cause de l'échec indépendantiste. Pour la plupart, elles étaient révélatrices de désaccords

idéologiques souterrains entre les tendances de l'indépendantisme. Ces discordes créaient les divisions qui expliquent la fragilisation de la République en Armes<sup>141</sup>.

Sergio Aguirre, dans une brève publication<sup>142</sup> consacrée à la popularisation et à la radicalisation du mouvement révolutionnaire de 1868, s'appuie sur les profils des dirigeants révolutionnaires qui incarnèrent tour à tour cette évolution. Aguilera, le plus riche propriétaire terrien oriental et un des personnages clefs de la conspiration initiale, céda son autorité à Carlos Manuel de Céspedes. « Hacendado » de moindre fortune, celui-ci dirigea l'insurrection jusqu'à ce qu'Ignacio Agramonte défendît une position plus démocratique, plus égalitaire et plus radicale. Máximo Gómez illustrerait une étape supplémentaire dans la mesure où sa stratégie de l'invasion, organiquement liée à la pratique de l'incendie des plantations, imposait le rejet de la priorité consistant à protéger les intérêts des élites révolutionnaires. Enfin, Maceo, voyant avant tout dans le « Pacte du Zanjón » l'abandon de la double revendication indépendantiste et abolitionniste, fit siennes, avec la « Protesta de Baraguá », les aspirations absolues du peuple de Cuba Libre.

Si l'on se place depuis la perspective de la « Protestation » de Maceo, cette lecture est en effet fondée. Elle permet de souligner le renforcement du contenu social du discours de l'Indépendantisme qui aboutira au projet martinien. Mais elle est moins féconde lorsqu'il s'agit d'analyser la résistance à cette évolution. Il nous semble en effet que l'on ne peut comprendre les problèmes et les faillites de Cuba Libre sans partir du constat de la coexistence de groupes sociaux aux intérêts initialement contradictoires. Ceci fut pour une grande part à la source des tensions majeures qui menèrent à l'instabilité du pouvoir politique et à la dislocation de la puissance militaire.

Dans une perspective à la fois chronologique et thématique, nous allons aborder les points cruciaux de divergence, voire d'opposition, suivants : l'aspiration démocratique, le problème de l'insubordination militaire, l'attitude de l'émigration.

#### **a) L'aspiration démocratique**

La revendication démocratique était, avec l'exigence de l'abolition immédiate, un aspect essentiel de l'Utopie indépendantiste. Cette aspiration collective allait se heurter à deux réalités : la guerre et l'équilibre des forces dans un front socialement hétérogène. Tant que Céspedes fut à la tête de l'exécutif, avant et après Guáimaro, le débat se cristallisa sur sa personnalité et sa tendance à s'arroger autoritairement la direction de la Révolution. Après sa

destitution et l'arrivée au pouvoir des représentants de l'élite révolutionnaire, les conflits perdurèrent révélant le conflit social sous-jacent entre le « mambisado » et les nouveaux gouvernants. De fait, depuis l'aube du mouvement, l'équilibre et le rapport entre les diverses composantes sociales avait été au cœur de la problématique politique de la révolution.

Le conflit initial s'était déroulé aux premiers jours de la conspiration en 1867. Ce comité révolutionnaire de Bayamo constitué autour d'Aguilera avait fait des émules à Manzanillo sous la direction de Céspedes et à Jiguaní sous celle de Mármol. Vicente García, propriétaire terrien à Las Tunas, s'était organisé dans sa région, comme Cisneros Betancourt, marquis de Santa Lucía, à Puerto Príncipe. Ce fut d'ailleurs Cisneros qui emporta difficilement la participation d'Aldama<sup>143</sup> et de Morales Lemus, personnalités du milieu « occidental » des grands propriétaires et des affaires. La première dissension entre les élites des « hacendados » et les propriétaires moyens<sup>144</sup> opposa Céspedes, Vicente García et Donato Mármol, partisans d'une insurrection imminente, à Aguilera, Cisneros Betancourt ou Belisario Álvarez (de Holguín), désireux de retarder le soulèvement afin que la récolte de 1868 pût se faire en toute quiétude.

Bien que Aguilera et Cisneros Betancourt aient réussi à mettre en minorité le groupe de Bayamo<sup>145</sup>, ce fut Céspedes qui, poussé autant par son inflexibilité que par les événements<sup>146</sup>, prit la responsabilité de lancer l'Appel de la Demajagua. Ses partisans dans l'ouest de l'Oriente lui emboîtèrent le pas. Aguilera s'inclina devant le fait accompli et accepta l'autorité suprême de Céspedes. En revanche, les conspirateurs de Camagüey et de Las Villas tentèrent de temporiser le plus longtemps possible. Le Camagüey ne se souleva que le 4 novembre 1868, se démarquant fortement de Céspedes. Symboliquement, le drapeau choisi ne fut pas le sien, mais celui d'Agüero et de Narciso López. Politiquement, les insurgés se donnèrent une autorité collégiale – un Comité Révolutionnaire, substitué peu après par l'« Asamblea del Centro » composée par cinq représentants. Cisneros Betancourt en constituait une personnalité centrale. Mais ce fut Agramonte, opposé au cumul des pouvoirs civils et militaires par Céspedes et préoccupé par la constitution arbitraire de la hiérarchie militaire, qui donna l'impulsion démocratique. Son projet était fondamentalement démocratique, laïque et abolitionniste. Enfin, lorsque Las Villas se souleva, le 6 février 1869, arborant le drapeau de Narciso López, la région adopta un gouvernement distinct, inscrit dans la tradition hispanique et hispano-américaine, la « Junta de Santa Clara ».

Il fallait voir dans ces directions collégiales l'application d'un principe démocratique et antiautoritaire. Mais elles étaient également le fruit de la volonté de neutraliser Céspedes dans la mesure où ses décisions iraient trop à l'encontre des intérêts de certains groupes révolutionnaires<sup>147</sup>, comme cela s'était passé lors du déclenchement de l'insurrection. Ceci, par ailleurs, n'entache pas l'authenticité et la sincérité des aspirations communes à la population et aux intellectuels radicaux de la classe moyenne émergente, aspirations défendues par Agramonte<sup>148</sup>.

La nécessité de coordonner le mouvement mena les représentants des insurgés à se réunir à Guáimaro les 10 et 11 avril 1869. L'assemblée de Guáimaro comprenait un bloc majoritaire de représentants des provinces de Camagüey et de Las Villas. Sa première tâche fut de donner au pays une Constitution républicaine basée sur les principes démocratiques, égalitaires, abolitionnistes et laïques. L'Assemblée légiféra dans un deuxième temps sur les questions urgentes de l'organisation administrative et militaire. Le système politique s'appuyait sur un exécutif fort et une Chambre des Représentants, aux fonctions législatives. Le gouvernement formé établissait un front politique et comportait des représentants des groupes sociaux révolutionnaires (hormis une représentation populaire directe) : Céspedes fut élu à la tête de l'exécutif ; Agramonte était le Délégué de la Chambre ; Aguilera était vice-président. Cette configuration révélait aussi le souci d'équilibrer l'action de Céspedes, notamment par l'entremise d'Agramonte.

Par ailleurs, le Président désigna une représentation diplomatique à l'étranger<sup>149</sup> et nomma comme ambassadeurs de la République des personnalités de l'élite créole. Le caractère permanent de cette délégation témoignait de la volonté des révolutionnaires de faire reconnaître leur légitimité et d'obtenir une reconnaissance internationale. D'ailleurs, l'Assemblée de Guáimaro n'avait non plus négligé cet aspect : tout en répondant à la volonté de créer sans attendre l'utopie républicaine, elle avait aussi comme fonction de montrer la « respectabilité » des Indépendantistes aux puissances étrangères susceptibles de soutenir la Révolution et la République.

Dans un premier temps, Agramonte et Céspedes, malgré leur opposition, surent gouverner ensemble et maintenir stabilité politique et institutionnelle. La mort d'Agramonte, momentanément affecté au Camagüey pour réorganiser un corps d'Armée<sup>150</sup> en piètre état et relancer une campagne mal gérée par Vicente García, marqua la fin de la collaboration conflictuelle mais efficace entre les deux institutions.

La première crise ouverte allait aboutir à la destitution de Céspedes, fomentée par une alliance inédite et occasionnelle de dirigeants politiques et de chefs militaires. Cisneros Betancourt, Président de la Chambre, et Vicente Aguilera, adversaires « historiques » et politiques de Céspedes, trouvèrent en Calixto García et en Vicente García deux appuis pour remettre en question la gestion militaire du Président<sup>151</sup>. La question récurrente de la tendance du Président au despotisme apparaissait en sous-main : le peu de contacts entre le Président et la Chambre au cours des deux dernières années, les décisions politiques et militaires que Céspedes avait prises confortaient les civilistes et les militaires dans cette interprétation. De son côté, Céspedes estimait que les « conspirateurs » avaient comme objectif dissimulé la signature de la paix. Il est certain que l'absence de Agramonte, qui avait toujours imposé le strict respect des institutions et de leurs représentants, pesa lourd dans le processus. A Jiguaní, sous la surveillance des troupes de Calixto García, la Chambre se réunit : les représentants, au nombre de huit, votèrent la destitution.

Céspedes écarté – il fut tué en 1874 –, ce fut Cisneros Betancourt, Président de la Chambre, qui, en vertu de la Constitution, fut nommé Président. Cette solution<sup>152</sup> paraissait éliminer, bien évidemment, les conflits entre les deux institutions gouvernementales. Elle était également le signe d'une reprise en main larvée du pouvoir par les milieux d'affaires, regroupés autour d'Aldama et par les propriétaires terriens représentés par Cisneros. D'un autre côté, les chefs militaires purent, un temps, nourrir l'espoir que le nouveau gouvernement civil les écouterait mieux et leur laisserait plus d'autonomie. Il n'en était rien.

Jiguaní constitua certainement un précédent qui conduisit Vicente García à ourdir la réunion de Lagunas de Varona fin avril 1875. Il agissait certes en fonction d'ambitions personnelles<sup>153</sup>, mais réagissait aussi à l'infléchissement politique du gouvernement en exercice. Cette fois, donc, c'était Cisneros Betancourt qui se retrouvait sur la sellette. Les partisans de Céspedes, qui n'avaient pardonné ni la destitution du « Père de la Patrie », ni sa mort fin février 1874, s'allièrent avec García, véritable chef régional, en dépit de la part qu'il avait prise dans cette éviction. Ces alliés très occasionnels bénéficiaient de la sympathie du « mambisado », indigné par le destin imposé au premier Président de Cuba Libre par les représentants politiques. Ce n'était donc pas simplement la personne du Président qui était contestée, mais l'équilibre des institutions qui avait permis l'adoption de mesures estimées contraires à l'intérêt général<sup>154</sup>.



Du point de vue strictement institutionnel, l'affaire était désastreuse : un militaire – bien qu'il fût respecté ne rendait son coup de force que plus dangereux pour la démocratie – faisait pression et imposait son droit sur le droit républicain. Mais en ce faisant il désignait les manquements du système : Cisneros démissionna<sup>155</sup>, Spotorno fut nommé président intérimaire, la Chambre de représentant fut renouvelée début 1876, puis élit un nouveau Président, Estrada Palma.

Par ailleurs, dans la mesure où cette protestation avait été régionale et placée sous l'influence d'un chef local, en l'occurrence Vicente García, ne révélait-elle l'inaboutissement du processus d'intégration nationale ? Or ces aspirations et ces nouveaux troubles fragilisaient la République. Néanmoins, le légalisme indéfectible de généraux extrêmement respectés comme Gómez ou Maceo contredisait cette tendance. Jusque dans leur pratique militaire, ils raisonnaient depuis une vision globale : la campagne d'Invasion était une offensive de l'ensemble des corps d'Armée, quelle que soit leur origine provinciale, sous l'autorité d'un Commandement unique et national. Les « mambis » étaient cependant encore trop influencés par le régionalisme pour ne pas tenter de résister au processus d'intégration par l'Armée Nationale, comme l'avaient montré l'insubordination de Las Villas et les réticences de Vicente García à participer à l'Invasion.

La république se trouvait donc, au fur et à mesure que le conflit s'étendait, plus fragilisée de l'intérieur. Il faut reconnaître que, malgré les manœuvres des groupes de pression et les tentatives de coups de force internes, les pouvoirs exécutif et législatif réussirent à maintenir tant bien que mal, depuis la magistrature Céspedes jusqu'à celle d'Estrada Palma, le droit républicain et éviter l'éclatement du mouvement révolutionnaire. Mais, en octobre 1877, Tomás Estrada Palma fut fait prisonnier et envoyé en Espagne. Simultanément, Eduardo Machado, Président de la Chambre était tué au Camagüey. Le vice-président Francisco Javier Céspedes tenta un temps de maintenir le gouvernement – alors que Vicente García faisait à nouveau sécession – et démissionna en décembre. Vicente García fut alors désigné président de la République de Cuba en Armes. Cette dernière nomination par une Chambre dans l'impasse et dans une situation de générale déliquescence, sanctionnait l'échec de l'utopie démocratique dans la guerre dans la mesure où elle allait à l'encontre des options jusqu'alors privilégiées.

## **b) L'Armée de Libération**

Ces faiblesses et ces contradictions contribuaient à fragiliser l'unité militaire, et furent en partie à l'origine des problèmes d'insubordination individuelle ou collective qui se multiplièrent à mesure que passaient les années. Il faut distinguer, à notre avis, les actes de rébellion à connotation politique et sociale de chefs régionaux comme Donato Mármol ou Vicente García, de la désobéissance de Máximo Gómez qui consista à imposer « la bonne stratégie ». Néanmoins, ces faits constituaient unanimement une réponse au manque de radicalisme politique, social et militaire du gouvernement civil. Quant à la question de l'indiscipline des troupes, elle fut favorisée par l'accablement, la désillusion et les promesses espagnoles. Il faut dire aussi que leur fréquence fut faible ; compte tenu des difficultés internes et externes, l'unité, la cohésion et l'autodiscipline furent la norme indépendantiste.

L'Armée de Libération, parce que c'était une armée populaire, intervint à plusieurs reprises sur des questions publiques dans une perspective radicale. Mais parce qu'elle suivait un processus d'intégration à la Nation, ses revendications s'élaborèrent dans un cadre régionaliste.

Dans les premiers mois de la guerre, début de 1869, l'attitude conciliatrice de Céspedes sur l'abolition immédiate fut à l'origine de l'insubordination de Donato Mármol. Comme le signala Raúl Cepero Bonilla<sup>156</sup>, ce premier acte d'opposition à Céspedes révélait l'écart qui séparait les positions des propriétaires terriens (positions qui n'étaient d'ailleurs pas unanimes, puisque l'élite et la classe moyenne divergeaient sur les questions sociales) de celles du « mambisado » et des chefs militaires d'origine plus modeste<sup>157</sup>. Mármol se proclama « dictateur », comme Céspedes s'était lui-même proclamé Capitaine Général ou Général en Chef : il contestait le report de l'abolition, le respect des biens des « pacíficos »<sup>158</sup> et estimait prioritaire la constitution d'un gouvernement républicain. La médiation d'Aguilera conduisit à l'unification des forces indépendantistes à Guáimaro où se déroula la première Assemblée démocratique et nationale de Cuba Libre. Certes, Guáimaro était à la fois le premier pas vers la concrétisation d'un projet idéaliste et la réponse fédératrice aux divergences des insurgés. Mais Guáimaro fut également imposée par le radicalisme du « mambisado » et des classes moyennes.

Les motivations des actes d'insubordination de Vicente García ne sont pas si éloignées. Sa participation à la cabale contre Céspedes était en partie motivée par le jugement qu'il portait sur les options stratégiques du Président. Mais à Lagunas de Varona, à travers Cisneros Betancourt, c'était l'infléchissement du politique vers les options défendues par les

élites à Cuba et dans l'émigration, qui était contestée. Il y eut dans l'attitude de Vicente García une dimension politique dont les autres (Gómez, Maceo ou Calixto García) se gardaient par devoir de réserve ou par adhésion au système. Le Manifeste de Santa Rita publié en mai 1877 était un programme politique et militaire révolutionnaire : il dessinait bel et bien le préambule constitutionnel d'un nouvel Etat, dont il aurait été le chef absolu. Il fonda d'ailleurs le « Canton de Holguín »<sup>159</sup>. Certes le personnage est complexe, et peu propice à fournir une figure d'identification ultérieure<sup>160</sup>. Il incarne un type de caudillo militaire populaire et, à ce titre, n'hésite pas à mettre en jeu les institutions démocratiques en recourant à la force. Vicente García montra à Lagunas de Varona qu'il avait intégré la logique de l'ingérence militaire dans les affaires politiques. Maceo lui reprocha durement et directement ces actions à cause des méthodes employées et au nom du non respect de la légitimité républicaine.

Si le radicalisme, la personnalité et l'ambition personnelle de Vicente García le poussèrent à s'insurger contre le système politique de la République, son régionalisme le conduisit également à refuser, depuis sa conception, la Campagne d'Invasion. Nommé à la tête des régiments de Las Villas, il immobilisa ses troupes et enjoignit les soldats du Camagüey à s'insurger contre le gouvernement. Une des répercussions directes de ces agissements fut d'accentuer le démantèlement de l'Armée de Camagüey dont le moral était déjà au plus bas. Pourtant dans la déliquescence politique des derniers mois, Vicente García serait nommé président de la République<sup>161</sup> : il était une des rares personnalités susceptibles de rassembler le « mambisado » et il incarnait une position intransigeante de l'indépendantisme. Comme Maceo, il opposerait une fin de non-recevoir aux propositions de Martínez Campos.

Máximo Gómez, lui, refusa toujours de prendre part aux affaires politiques y compris dans la situation désespérante de fin 1877. Pourtant, les successifs rejets de sa tactique de la « Tea » et de sa stratégie d'Invasion étaient également liées à ces considérations-là. Il se considérait comme un militaire, au service d'un Etat, et refusa à ce titre tout mandat étranger au cadre strict de ses fonctions. De plus, n'étant pas Cubain de naissance, il s'estimait au service de cette cause nationale mais pensait inopportun ou malvenu d'interférer dans les décisions politiques d'une République de Cuba dont il n'était pas citoyen.

Céspedes, parce qu'il optait pour une relative protection des propriétaires esclavagistes au nom du maintien de l'activité économique des plantations dans les zones insurgées, lui avait opposé des refus successifs. La destitution du Président n'amena d'ailleurs

pas de changement immédiat sur ce point puisque Cisneros repoussa également le projet toujours au même titre. Au terme de plusieurs années de négociations et de reports, après une série de victoires « mambises » qui démontraient que l'Armée de Libération remportait des victoires dans des conditions a priori contraires (La Sacra, Palo Seco, Las Guásimas n'étaient plus des combats de « guérilla », et ne se déroulaient pas dans des régions totalement acquises à l'Indépendance), Máximo Gómez prit ses responsabilités de Général en Chef. Le déclenchement de la campagne de Las Villas, première phase de l'Invasion, était sa réponse à l'incapacité des politiques, en l'occurrence le Président Cisneros et la Chambre, à évaluer les données militaires et à adopter la seule stratégie susceptible de sortir le camp indépendantiste de l'enlèvement militaire et de le conduire à la victoire. Bien sûr, l'attitude de Gómez est loin d'être exempte de ressentiment ou de déception vis-à-vis de ces non-combattants, politiques<sup>162</sup> ou émigrés, refusant de soutenir l'Invasion et mettant en jeu l'issue de la guerre pour des raisons politiciennes. Mais ce ressentiment ne le poussa pas vers la contestation du système.

L'attitude des troupes est le dernier aspect de la Guerre sur lequel nous souhaitons revenir. Les deux problèmes de taille en ce qui les concerne furent l'insoumission, motivée par un régionalisme exclusif, et les désertions, favorisées par les propositions espagnoles. Ces actions ne constituèrent jamais une caractéristique du comportement des soldats de l'Armée de Libération – rumeur comportementale que les Espagnols, ou vingt ans après les Nord-américains, tentèrent de répandre afin de discréditer leurs adversaires ou alliés.

Il serait juste de souligner, au contraire, combien ces hommes, des civils qui n'étaient initialement formés en aucune manière à l'exercice de la guerre, menés par des chefs qui n'étaient généralement pas des militaires, menèrent pendant dix ans une guerre contre une armée supérieure en nombre, régulièrement renouvelée et équipée, alors qu'eux-mêmes se trouvaient des plus démunis. La cohésion dont les « Mambis » firent preuve fut remarquable ; leurs actes collectifs de désobéissance, chronologiquement tardifs, furent directement induits par les difficultés internes et conjuguées qu'ils eurent à affronter.

C'est hélas une donnée difficile à attester, dans la mesure où les traces écrites des journées du « Mambí » sont extrêmement rares. Anticipons sur l'objet de notre recherche : le roman qui aborde la guerre de Dix Ans, même lorsqu'il a une démarche testimoniale, évoque peu, et de manière bien peu analytique, l'impact et l'influence qu'eurent sur le « peuple mambi » les affrontements politiques ou les divergences entre institutions civiles et militaires. Ce dont ces romans nous parlent, en revanche, ce sont des carences en moyens – conséquence

directe des lacunes de l'Emigration – et du prestige des chefs militaires. Ce dernier point éclaire d'ailleurs la part de responsabilité que les officiers endossèrent, du fait même de leur statut « naturel », lorsqu'ils adoptèrent, comme nous le disions plus haut, soit une attitude de respect de la Constitution révolutionnaire, soit une conduite en marge de cette légalité.

Il nous semble également important de souligner que les comportements de rébellion ne se produisirent ni dans tous les corps de l'Armée, ni dans toutes les régions. Les soldats orientaux restèrent soudés à leurs chefs – dans le cas de Maceo comme dans celui de Vicente García – pendant la guerre, et après le Pacte de Zanjón. Les chefs militaires orientaux qui conspirèrent en vue de la reprise du combat furent appuyés par leurs hommes, ce qui n'exclut d'aucune manière l'aspect régionaliste ou clientéliste de cette loyauté, la différence résidant en l'usage que les « caudillos » en firent. Les régiments qui montrèrent le plus de tendance à l'insubordination furent ceux de Camagüey et de Las Villas. Les raisons en sont pourtant différentes. En effet, les troupes de Camagüey, face aux difficultés qu'elles rencontrèrent, se décourageaient sans trouver personne pour leur insuffler un nouvel élan et une nouvelle cohésion. Le cas de Las Villas, région réticente, s'inscrivait plus dans une représentation atomisée et non intégrée de la Nation : les intérêts premiers restaient alors les intérêts régionaux, et quelquefois locaux. La nomination d'officiers issus d'autres régions était alors ressentie comme une invasion sournoise, ressentiment accentué de plus, nous l'avons dit, par des préjugés racistes.

Quant à la campagne que déclencha Martínez Campos après 1876, dans le volet qui visait à pousser les soldats ennemis à la désertion, elle répond à une analyse psychologique assez juste de l'état de l'Armée de libération. Autrement dit, Martínez Campos sut tirer profit de la fatigue des combattants, des insuffisances de l'Emigration qui laissaient les « Mambis » sans aide, et des dissensions entre une direction politique et une direction militaire qui montraient peu de cohésion. Martínez Campos désunit les Cubains pour faire le lit de Zanjón : des chefs militaires de groupes mineurs négocièrent, une fois le Décret Spotorno annulé, l'éventualité d'une capitulation ou d'une trêve. La République eut-elle encore bénéficié de quelque cohésion et crédit que cela n'aurait pu se faire.

### **c) Les manquements de l'émigration**

Enfin, terminons sur le rôle que joua – ou plutôt ne joua pas – la représentation révolutionnaire à l'étranger, et essentiellement aux Etats-Unis. Dès novembre 1868, Céspedes

en nommant José Valiente Agent aux Etats-Unis, montrait le caractère essentiel du soutien extérieur.

Les révolutionnaires mesuraient en premier lieu l'importance de la reconnaissance internationale. La République se tourna vers l'Amérique latine (dont les Nations se montrèrent généralement favorables à la Révolution cubaine bien qu'elles n'aient pas apporté de moyens logistiques), vers l'Europe (des démarches furent tentées en France, en Italie et en Grande-Bretagne), vers l'Amérique du Nord (les Etats-Unis se montrèrent quelquefois louvoyants mais leur ligne stratégique s'inscrivait dans la condamnation de cette insurrection). En second lieu, seule l'émigration pouvait jouer un rôle d'appoint financier et logistique indispensable. L'émigration aux Etats-Unis devenait là une alliée de première importance, pour des raisons de proximité géographique mais aussi de qualité technique des produits militaires et pharmaceutiques. Mais celle-ci ne remplit pas sa tâche, et contribua plus ou moins directement à la dégradation du système politique et des conditions militaires.

Courant 1868, l'émigration cubaine aux Etats-Unis se trouva socialement modifiée par l'arrivée des figures centrales du Réformisme des années soixante, poussées par la répression espagnole. Aldama, Mestre, Morales Lemus, Echeverría aspiraient à en prendre la direction. En 1869, Céspedes, conscient du statut social d'Aldama et que ses liens d'affaire ou d'amitié avec ses pairs aux Etats-Unis pouvaient servir la Révolution, le désigna Agent Général. Mestre et Echeverría assumaient parallèlement une représentation diplomatique officieuse auprès du gouvernement nord-américain. Ces hommes penchaient pour considérer la guerre comme un moyen qui leur permettrait de négocier une paix à leur avantage, si possible par une médiation nord-américaine. Ils étaient par ailleurs farouchement opposés à la Campagne d'Invasion d'Occidente qui visait leurs centrales sucrières. Cela peut expliquer partiellement leur faible efficacité logistique : ce groupe organisa seulement trois expéditions en deux ans<sup>163</sup>.

C'est pourquoi Céspedes nomma Manuel de Quesada, son beau-frère, Agent Spécial en 1870. Très vite Aldama et Quesada s'opposèrent pour le contrôle de l'émigration, bientôt scindée en deux groupes. Les intellectuels qui avaient évolué vers le radicalisme et la communauté ouvrière soutenaient Quesada. Les anciens réformistes et les planteurs suivaient Aldama. Entre 1870 et 1871, l'émigration se consacra à ses luttes internes. La seule expédition – quesadiste – de ces années-là fut celle du *Virginus*. Elle se termina en

catastrophe. Les « Mambis », abandonnés par leur unique soutien à l'extérieur, étaient contraints de se fournir en armes et munitions sur l'ennemi.

Conséquemment, l'émigration se révéla un talon d'Achille de la Révolution, comme le montra l'affaire Zenea en novembre 1870. Le Ministre espagnol Moret, désireux de tenter une conciliation, contacta, par l'intermédiaire du cubain réformiste Nicolás Azcárate, le poète Juan Clemente Zenea à New-York. Zenea était ami de Céspedes, mais appartenait au groupe des Aldamistes. Ce fut à eux qu'Azcárate transmit les propositions de paix, se maintenant à l'écart du groupe de Quesada. Officiellement, Aldama et Mestre rejetèrent l'offre et refusèrent de la transmettre. Mais Zenea, lui, accepta de partir pour Cuba en émissaire et aux frais de l'Espagne. Il y arriva le 28 novembre, se présentant comme l'envoyé d'Aldama et de Mestre, et ne transmit jamais à Céspedes les propositions espagnoles. Au retour, lors d'un contrôle, il présenta un sauf-conduit espagnol, sous les yeux d'Ana de Quesada<sup>164</sup> qui rentrait avec lui à New-York. Elle fut relâchée, il fut jugé. Le Tribunal de La Havane, estimant que Zenea avait berné l'Espagne, le condamna à mort pour espionnage. Zenea fut fusillé le 25 août 1871. Du côté indépendantiste, le double-jeu du poète conduisait à soupçonner Aldama et Mestre. Les Quesadistes, et à leur tête l'unique et incontestable témoin Ana de Quesada, accusèrent publiquement Aldama et Mestre de trahison.

Céspedes renouvela la représentation : le vice-président Aguilera fut nommé Agent Unique et le secrétaire d'Etat à la Guerre Ramón Céspedes, Chargé de la Direction des Affaires diplomatiques. La reprise en main de l'Emigration par des hommes sûrs de la République avait également pour objectif de mettre fin aux querelles qui paralysaient indirectement la guerre. Mais Aguilera n'arriva pas à imposer un consensus. Au contraire, voulant bénéficier de l'apport financier conséquent des Aldamistes, il leur fut assimilé par les Quesadistes : il ne réussit même pas à mettre sur pied une expédition. Il apprit, en 1873, alors qu'il était en France, sa destitution et son remplacement par un trio constitué en appoint du nouvel Agent Confidentiel de l'Exécutif : Manuel de Quesada<sup>165</sup>.

Dès la destitution de Céspedes, Cisneros élimina les Quesadistes et remit en place les Aldamistes. Il créa l'Agence Générale à la tête de laquelle il nomma Aldama. Echeverría fut nommé Chargé des Affaires politiques. Leur retour marquait le verrouillage de la direction de l'émigration par la grande bourgeoisie occidentale, parallèlement au processus que nous avons signalé à Cuba. A partir de là, les Aldamistes se consacraient à freiner les activités

de l'émigration. En revanche, la popularisation de l'émigration – consécutive à l'arrivée de Cubains, immigrés politiques ou économiques – allait de pair avec une augmentation des activités de solidarité. Aguilera mit sur pied une expédition grâce à l'aide des milieux émigrés ouvriers<sup>166</sup>, expédition que les Aldamistes s'employèrent à faire échouer en juillet 1875. Cette émigration populaire déplaisait aux membres de l'élite créole, d'autant plus qu'elle se structurait indépendamment et échappait à leur contrôle. Les Aldamistes tentèrent de combattre, au nom de leur légitimité, la société « La Independencia » et d'empêcher l'émergence de ce soutien populaire autour d'Aguilera, le millionnaire qui avait sacrifié sa fortune à la guerre.

On le constate, l'émigration dominée par l'élite créole durant la guerre de Dix Ans ne put pas, ou ne voulut pas, remplir sa tâche. A défaut d'alimenter les « Mambis » en armes et médicaments, elle leur fournit des motifs de querelles et de contradictions. Néanmoins, l'engagement croissant des milieux populaires pour la cause indépendantiste s'amorçait.

Ce chapitre est loin de représenter une étude complète ou suffisante de la Guerre de Dix Ans. Nous avons essentiellement voulu mettre en exergue la nature et les causes des dissensions qui conduisirent à la désagrégation politique et militaire de la Révolution. Car la résolution de la plupart de ces problèmes allait figurer parmi les postulats du projet révolutionnaire de 1895. Tirant les leçons du passé, la direction révolutionnaire de 1895 tenta d'anticiper sur les risques et les écueils déjà identifiés.

### 3) Baraguá

Máximo Gómez avait essayé de s'opposer à l'état d'esprit défaitiste qui mena à la dissolution de la Chambre et à l'acceptation de la capitulation par l'Assemblée du Centro. Il était en revanche partisan de négociations en faveur d'un armistice, position qu'il défendit auprès de ses subalternes – dont bon nombre figureraient dans les rangs de l'Assemblée du Centro –, convaincu que cela permettrait une reprise en main de la situation. Il négligea néanmoins de considérer qu'étant donnée la désastreuse condition de la situation au Camagüey une telle option équivaldrait à une démobilisation puis à la capitulation. Face aux événements, il capitula personnellement, et partit pour l'étranger. Maceo, à la nouvelle de ces transactions, jaugea :



« (...) cuando el General Martínez Campos propone o acepta una transacción, un arreglo, ha sido porque, con su experiencia de lo que es esta guerra , estaba convencido de que nunca nos vencerían por medio de las armas. »<sup>167</sup>

Le Général Maceo prit l'initiative de la protestation. Les historiens s'accordent sur l'interprétation de la demande d'entrevue de Maceo à Martínez Campos comme une formalité destinée à entériner la prolongation des hostilités : le terme du cessez-le-feu fut fixé au 23 du mois courant.

Les exigences de Maceo, porte-parole des Cubains se refusant à accepter le Zanjón, se révélaient inacceptables pour l'Espagne. Elles étaient strictement conformes aux objectifs séparatistes. Par la « Protesta de Baraguá », les révolutionnaires réaffirmaient que les conditions non négociables de la paix restaient l'indépendance et l'abolition. Par conséquent, il n'y avait pas de paix possible. Par ailleurs, Vicente García, après une entrevue le 8 février avec Martínez Campos, refusa aussi de déposer les armes. A Camagüey et à Las Villas, ce fut le Lieutenant Colonel Ramón Leocadio Bonachea qui refusa le pacte et continua la guerre, isolé des orientaux, à la tête de ses hommes.

Le soir-même, la centaine d'officiers insurgés présents se réunirent et désignèrent une commission chargée de rédiger le Statut qui allait devoir se substituer à la Constitution de Guáimaro. Un gouvernement collégial élu fut formé : il était composé par Figueredo Socarrás, Beola, Calvar et Donato Mármol. Le Général Vicente García fut désigné par ce gouvernement Général en Chef de l'Armée de Libération ; le Général Antonio Maceo fut nommé comme Second ; leurs régions de manœuvres et l'échelle hiérarchique des officiers sous leur commandement furent précisément déterminées. Enfin, le cessez-le-feu fut mis à profit pour contacter le plus de chefs révolutionnaires possibles et les convaincre de ne pas céder aux promesses de Martínez Campos qui s'appuyait maintenant sur l'autodissolution des institutions de la République.

Les combats reprirent le 25 mars, sur initiative cubaine<sup>168</sup>. Les Antonio Maceo, les Vicente García, les Belisario Grave de Peralta, les Francisco Borrero, les Crombet, les Moncada, les Martínez Freire, les José Maceo ou les Rius Rivera, malgré des attaques répétées et victorieuses contre les colonnes espagnoles, s'épuisaient dans cette guerre de mouvement. Les hommes, à qui Martínez Campos promettait la liberté, désertaient à nouveau. Les organisations révolutionnaires de l'émigration s'étaient dissoutes. Julio Sanguily avait annulé les préparatifs d'une expédition à cause du Pacte. Les armes manquaient. Malgré ces foyers, la Révolution semblait décidément s'éteindre.

Fin avril, le gouvernement fut réduit à négocier avec Martínez Campos l'envoi d'émissaires dans les autres régions ainsi que l'envoi d'une Commission en Jamaïque. Composée de Maceo, et d'une poignée d'officiers<sup>169</sup>, elle devait rencontrer l'émigration cubaine de l'île voisine. Martínez Campos voulait en finir. Le 9 mai, après avoir rencontré Martínez Campos et Polavieja à San Luis, les membres du Comité quittèrent l'île sans avoir été obligés d'accepter les termes du Pacte de Zanjón. Le départ avait des airs de défaite.

L'émigration de Jamaïque ne remplit pas les espérances que les insurgés avaient voulu mettre en elle. Le 16 mai, le gouvernement provisoire était informé de la situation à l'étranger. Maceo partait néanmoins pour New-York, où il trouva une émigration toujours aussi divisée. Le 5 juin, Maceo tentait d'organiser une réunion unitaire au « Tammany Hall » finalement décevante. Il recevait trois jours plus tard une communication du gouvernement : le 21 mai, au vu de la situation de l'Armée « mambise », il avait été amené à accepter les propositions de paix de Martínez Campos.

Les « Mambis » avaient tenu deux mois, la guerre de Cuba était terminée. Martínez Campos annonça la pacification de Cuba, pendant qu'une poignée de groupes, menés par Bonachea, Vicente García, Crombet ou Rabí, continuèrent pendant quelques semaines le combat.

## **B. La « Guerra Chiquita »**

Mais déjà, une nouvelle phase se préparait. La « Guerra Chiquita » allait se révéler une étape essentielle du processus des guerres, et ceci à plusieurs égards. N'allait-elle pas contraindre les Cortés à accélérer la fin légale de l'esclavage ? Elle témoignait des changements survenus dans la composition sociale et, par conséquent, dans les revendications de ce mouvement abolitionniste et indépendantiste. Elle marquait également une étape dans l'organisation des forces révolutionnaires. Enfin, par son échec, elle allait amener les dirigeants séparatistes à repenser leur stratégie organisationnelle et militaire. Nous aborderons brièvement ces aspects, après avoir retracé les événements.

### 1) Périodisation

Cela commença par l'émigration : Calixto García, libéré, en octobre 1878, avait rejoint New-York. Il créa un nouveau Comité Révolutionnaire Cubain. Il fit connaître immédiatement le Manifeste du Comité, qui appelait à l'union des Cubains contre le despotisme espagnol. Par ailleurs, Maceo, lui, avait rejoint la Jamaïque, et établissait des contacts avec les séparatistes émigrés et les séparatistes restés à Cuba. Des clubs se reformaient dans les foyers de l'émigration.

Le réseau se formait également à Cuba : en mars 1879, Zarragoitia, Martí et Juan Gualberto Gómez fondaient le Club Central Révolutionnaire. Martínez Freire, dans le berceau oriental, élaborait un nouveau plan insurrectionnel, auquel allaient adhérer les communautés indépendantistes. Prévenu par ses espions, Polavieja tenta d'arrêter le processus. Il fit arrêter les chefs orientaux – Martínez Freire, Crombet, Mayía Rodríguez – et les fit déporter immédiatement. Mais cela ne suffit pas : l'insurrection n'était pas uniquement de leur fait.

Le 24 août, elle fut déclenchée entre Gibara et Holguín. A Santiago de Cuba, José Maceo, Moncada et Quintín Banderas ne réussirent pas à s'emparer de la ville. Les Cubains menaient à nouveau une guerre de guérilla, dans laquelle ils excellaient mais dans laquelle ils s'épuisaient. A partir du 17 septembre 1879, Polavieja s'attaqua aux relais révolutionnaires occidentaux encore trop inorganisés pour échapper à l'espionnage. Martí et Juan Gualberto Gómez furent arrêtés. En septembre, Calixto García nommait le Général Gregorio Benítez, Chef des Armées. Ce dernier rejoignit ensuite Cuba afin d'unifier sous son commandement les troupes insurgées. Maceo et García, eux, restaient encore à l'étranger d'où ils tentaient de rassembler des fonds afin d'organiser les premières expéditions. Ces tentatives se soldèrent par des échecs dus notamment à l'étroite surveillance et aux interventions des espions espagnols. Benítez ayant été fait prisonnier, Calixto García partit pour la « manigua ». Il débarqua à Cuba, le 7 mai, à Cuba. Il n'avait avec lui qu'une vingtaine d'hommes. Il laissait par ailleurs le jeune Martí à la tête du Comité de New-York.

Le 17 mai 1880, l'émigration jamaïquaine faisait connaître la composition du nouveau gouvernement révolutionnaire. Très restreint, organisé pour la guerre, il comprenait Calixto García à la Présidence et au Haut Commandement des Armées, Pío Rosado au Secrétariat de la Guerre et de l'Intérieur, Fonseca au Secrétariat des Affaires étrangères et au Budget. De plus, deux Agents furent nommés : Lamadriz à New-York, et Bavastro en Jamaïque.

Mais, en quelques mois – et toujours pour ces mêmes raisons d'infériorité numérique et de manque d'armes – les chefs insurgés furent peu à peu contraints de se rendre : Moncada,

Banderas et José Maceo capitulèrent le 10 juin 1880. Calixto García se rendrait le 3 août. Emilio Núñez tiendrait bon jusqu'en décembre 1880.

## 2) Une étape essentielle

La « Guerra Chiquita » semblerait témoigner essentiellement de la permanence des aspirations indépendantistes. Pourtant – et c'est bien ainsi que l'interprètent les élites créoles blanches – elle était avant tout motivée par des causes sociales.

L'exigence de l'abolition fut en effet la raison première de la nouvelle insurrection, ceci s'inscrivant dans la continuité de Baraguá. Or le Zanjón avait montré que l'abolition immédiate ne serait réalisée que par la République indépendante. Cet objectif impératif était révélateur du caractère populaire de l'insurrection. Ses cadres militaires et civils ne provenaient plus des élites créoles mais appartenaient au contraire aux couches moyennes et populaires de la société. La « Guerra Chiquita » était l'expression de la volonté du peuple de Cuba par le peuple de Cuba. La réaction des mouvements légaux libéraux – les futurs Autonomistes – s'alliant au gouvernement espagnol et adoptant sa propagande qui réduisait cette guerre à une « guerre de race », confirme que c'était aussi la perte du contrôle des élites sur le mouvement révolutionnaire qui posait problème. De leur point de vue, les Créoles blancs ne pouvaient tolérer que la « populace » – ce peuple noir, blanc ou mulâtre – prît son destin et le destin de la collectivité en main.

D'autre part, la préparation de l'insurrection se démarquait des pratiques antérieures. Nous avons dit comment les séparatistes s'étaient réorganisés isolément et spontanément à Cuba et à l'étranger. L'union presque immédiate de leurs forces rendit possible la révolte. A l'inverse, la révolte reposait alors volontairement sur l'étroite collaboration des foyers séparatistes engagés. Ce fut le début d'une stratégie basée sur la coordination et la collaboration des émigrations. Máximo Gómez, puis Martí et Maceo consécutivement à l'échec de la « Guerra Chiquita », allaient défendre cette position raisonnée d'une période de préparation méthodique de la guerre dans l'émigration et sur le territoire cubain. Leurs avis souvent divergents sur d'autres thèmes, coïncidaient en ce qui touchait à la planification rigoureuse de la Révolution avant et après l'insurrection. Leur point de vue mettrait plusieurs

années à prévaloir au sein des communautés cubaines de l'étranger, du fait de l'existence de tendances que l'on pourrait qualifier de groupusculaires. A partir de 1886-1887, la nécessité de réunir tous les patriotes au sein d'un parti commença à s'imposer chez des dirigeants comme Maceo, Eusebio Hernández ou Martí. La structuration de toutes les composantes du mouvement s'accomplirait au moyen du Parti Révolutionnaire Cubain créé en 1892.

Pour finir, la « Guerra Chiquita » allait amener ses chefs révolutionnaires à tirer quelques leçons de leur échec militaire. Máximo Gómez, nous l'avons signalé, avait depuis longtemps posé le problème déterminant de la stratégie militaire. Il est vrai que, génie mis à part, sa connaissance et sa pratique de toutes les régions de l'île lui avaient permis d'acquérir une vision globale de la situation. Maceo réalisa, en 1880, que les « mambis » avaient besoin, pour gagner, non seulement d'armes et de soutien populaire, mais aussi d'une stratégie conquérante. Les Cubains ne pouvaient se contenter de mener une guerre de guérilla. Il fallait donc repenser cette question tactique, qui avait jusqu'alors été déterminée par les circonstances locales et conjoncturelles. A ce titre, l'apport de Máximo Gómez – le concepteur de l'Invasion – allait être fondamental. Son retour actif sur la scène révolutionnaire correspondait à la proposition du Programme de San Pedro Sula, le 30 Mars 1884. C'était, certes, un plan d'organisation de l'insurrection mais il soulignait également quelques exigences militaires. Maceo se rangea à ce projet et exigea ultérieurement la nomination de Gómez au Haut Commandement de l'Armée de Libération, ce qui équivalait à adopter sa vision tactique.

Un autre des enseignements tirés de la « Guerra Chiquita » fut celui de l'évaluation des concessions à faire pour complaire aux potentiels sympathisants. Nous l'avons dit, la propagande espagnole, dont les libéraux cubains se faisaient l'écho sur ce point, jouait sur la « peur du Noir ». Or, au sein des émigrations patriotiques, cette soi-disant menace – qui était d'autant plus imaginaire que la hiérarchie et le contingent des insurgés de 1879 étaient mixtes – provoquait de fortes réticences. Ce fut la raison pour laquelle Maceo fut écarté du Haut Commandement par le Comité, au profit du Brigadier Benítez – qui n'était pas reconnu en Oriente et n'était pas bien accepté au Camagüey. Ce fut également la raison pour laquelle Maceo fut démis de sa charge de Commandant de la Région orientale. Ce fut enfin la raison pour laquelle le Président García rejoignit Cuba pour diriger l'Armée alors que Maceo restait à Kingston. La Révolution, se privait une fois de plus d'un chef militaire de première qualité et au charisme inégalé en Oriente. Si ce genre de concession n'aurait pas lieu tant que Martí,

Maceo et Gómez se trouveraient aux commandes du mouvement insurrectionnel, il redeviendrait hélas d'actualité vers 1896<sup>170</sup>.

Ajoutons en guise d'épilogue que bien que l'Espagne ait tenté d'éliminer ces chefs insurgés irréductibles<sup>171</sup>, et bien que l'émigration séparatiste ait été divisée pendant plusieurs années, la période du « Reposo turbulento », le bien-nommé, fut riche en projets et en tentatives insurrectionnelles.

Dans les années 1880-1886, d'une part, plusieurs entreprises – soutenues par le Comité patriotique de New-York partisan d'une reprise immédiate de la guerre – furent risquées : Bonachea en 1883, Agüero 1884, Limbano Sánchez en 1885. Mais sans réelle coordination, sans appui sur le terrain, ces insurrections isolées échouèrent. Ultérieurement, le phénomène se raréfia, conséquence de l'entreprise d'unification des émigrations et d'organisation des séparatistes à l'intérieur du pays, établies sur le constat de l'obligation d'une lente préparation. Néanmoins, depuis Cuba ou depuis l'étranger, quelques essais furent envisagés ou tentés, mais toujours voués à l'échec. Polavieja contraignit Maceo à renoncer en 1890, les frères Sartorius – anciens Autonomistes qui n'intégrèrent pas le mouvement martinien – furent vaincus en 1893, comme le fut le Général Periquito Pérez la même année. Pourtant, ces tentatives dispersées entretenirent certainement l'esprit de la rébellion. D'une certaine manière, elles préparèrent également la Révolution suivante.

### **C. La « Guerra de 1895 »**

L'insurrection du 24 février 1895 et la guerre qu'elle déclencha, préparées de longue date dans les émigrations et à Cuba, donnent le sentiment de ne rien avoir laissé au hasard. Martí considérait que le signal de l'insurrection devrait être donné depuis Cuba et que le Parti Révolutionnaire Cubain se devrait alors de l'appuyer. En 1893-1894, les séparatistes de Cuba – leur réseau<sup>172</sup> étant étendu sur l'île entière depuis fin 1892 – montraient des signes d'impatience. L'espionnage espagnol se montrait en alerte. Au même titre que des tentatives insurrectionnelles isolées, une offensive espagnole visant à démanteler ce tissu conspirateur, compromettrait tout le projet.

Le Délégué du Parti décida alors de mettre à exécution le Plan de Fernandina, qui réglait le débarquement, si possible simultané, des chefs révolutionnaires et de leurs troupes.

Les autorités nord-américaines arraisonnèrent les navires cubains le 6 janvier 1895, ruinant apparemment l'espoir d'une insurrection prochaine. Cependant, Enrique Collazo et Mayía Rodríguez, chef de l'état-major de Gómez, soutinrent l'option du déclenchement immédiat de la Révolution, et donnèrent à Juan Gualberto Gómez l'autorisation du soulèvement pour la fin février. La « Junta de La Habana », après avoir reçu les rapports des émissaires envoyés dans les régions, fixa la date au 24 février 1895.

La campagne militaire fut une campagne magistrale, quoi qu'en aient dit par la suite la propagande des « sauveurs » nord-américains ou celle des Cubains désireux de justifier la permanence de leur tutorat. Du point de vue politique, la République en Armes, établie dans la « manigua » et destinée à assurer la continuité du projet démocratique lors de la transition de la guerre à la paix, allait acquérir une dimension exemplaire. Enfin, du côté de l'émigration, elle assura d'abord son rôle d'auxiliaire des révolutionnaires, avant qu'Estrada Palma n'infléchisse sa politique. Ce sont ces trois aspects – le militaire et le politique à Cuba, l'émigration essentiellement aux Etats-Unis – que nous allons aborder à grands traits, afin d'en mettre en relief les caractères essentiels, dans les lignes qui suivent.

## 1) Périodisation

Du point de vue tactique, la guerre de 1895 fut menée en deux temps. La première phase se joua dans les régions. Il s'agissait d'une part d'asseoir la Révolution dans les régions-clefs et particulièrement l'Orient. Il s'agissait par ailleurs de permettre et de protéger les débarquements des contingents de renfort et des dirigeants politiques et militaires de la Révolution. La deuxième phase débuta avec la fin de la Campagne d'Invasion, qui avait amené les « Mambis » jusqu'à l'extrémité occidentale de l'île. La guerre acquérait alors une dimension nationale.

Le soulèvement en Occidente ne remplit pas les espérances initiales : non seulement il ne fut pas massif, mais il fut de plus limité par des arrestations ou des disparitions précoces<sup>173</sup>. Dans la province de Las Villas, il y eut également des défections ou des contretemps dus à la répression et à l'intervention du Parti Autonomiste. En Orient, en revanche, l'insurrection se révélait un succès éclatant. Dans les premières semaines, Guillermo Moncada et Bartolomé Masó en furent les garants. Face à la réponse armée espagnole, et aux tentatives de

déstabilisation et de conciliation du Parti Autonomiste – conformément à ses interventions en 1893-1894, et qui aboutirait au Manifeste, publié dans *El País* du 5 avril, condamnant l'insurrection – il fallait assurer la résistance. Mais dès le 29 mars 1895, Maceo arrivait à Cuba. Crombet accostait le 1<sup>er</sup> Avril. Le 11, Máximo Gómez et José Martí débarquaient à Playitas. Leur retour sur le territoire national fut déterminant : il provoqua en quelques semaines l'intégration de centaines de combattants et un fort soutien populaire<sup>174</sup>.

Le 5 mai, Martí, Gómez et Maceo se réunissaient dans la propriété de La Mejorana, afin de planifier le cours de la Révolution dans ses versants politiques et militaires. Il fut accordé que Maceo regagnerait l'Orient, y organiserait l'Armée afin de prendre la région. Máximo Gómez partirait pour le Camagüey afin d'y renforcer l'insurrection et de préparer les bases avancées de l'Invasion prochaine.

La Campagne d'Orient débuta le 6 mai, sous le commandement unique d'Antonio Maceo. Du premier combat victorieux à Jobito, en passant par la bataille déterminante de Peralejo le 13 juillet – au cours de laquelle l'Armée de Libération défit une importante colonne espagnole commandée par Martínez Campos lui-même l'obligeant à se replier – jusqu'au terme de la Campagne, Maceo et ses troupes remportèrent victoire après victoire. L'Armée espagnole était contrainte de se maintenir sur des positions défensives : elle se révélait incapable, cette fois, d'isoler les troupes insurgées dans la région. Bien au contraire, début octobre 1895, l'Orient était « mambí ».

Entre-temps, Máximo Gómez, après la mort de Martí le 19 mai 1895 à Dos Ríos, avait rejoint la province de Camagüey. Sa campagne circulaire se soldait positivement. Gómez put ainsi organiser le Troisième Corps de l'Armée de Libération, celui de la région de Camagüey. Il se consacra ensuite à préparer la route pour que Maceo puisse le rejoindre. Ce fut le cas en Octobre.

Le 22 octobre, alors que Maceo était déjà en route, Gómez franchit la Trocha et partit vers Las Villas pour créer une diversion. Le 24 novembre, Maceo, à son tour, franchissait la Trocha – la « passoire » préférée des auteurs que nous étudierons. Les deux Corps de l'Armée se réunirent au lieu-dit Lázaro López, le 29 novembre. L'Armée de Libération se composait alors de quelques milliers d'hommes. L'Invasion d'Occidente débutait, l'Armée de Libération entraînait dans une période difficile. Envahir l'Occidente, c'était d'abord traverser la région de Las Villas, sur laquelle Martínez Campos s'était replié et dont il comptait faire un rempart infranchissable : plus de trente mille hommes l'occupaient.



L'inventivité – le génie – des stratèges « mambis », dont les audaces tactiques reposaient en partie sur la mobilité des bataillons et leurs « charges à la machette », révéla, mi-décembre, à Mal Tiempo, que l'Armée espagnole n'était plus invulnérable. Martínez Campos se replia avec son Quartier Général à Colón. Le 20 décembre, les Cubains pénétraient dans le centre de la zone de Matanzas. C'était un moment crucial pour l'Invasion : Matanzas, en effet, était une des régions de plus grosse production sucrière ; elle était par conséquent quadrillée par des infrastructures – voies ferrées mais aussi voies de communication – aux mains de l'Armée espagnole dont la présence était massive et les déplacements aisés. Gómez et Maceo scindèrent l'Armée de manière à ce que ses différents Corps puissent se couvrir respectivement. Ils progressèrent ainsi jusqu'à la fin de l'année.

Pour la nouvelle année, le 1<sup>er</sup> Janvier, l'Armée de Libération entra dans la province de La Havane. Cette Campagne qui durerait jusqu'au 22 février, est caractérisée par l'extrême mobilité de Gómez, refusant les combats qu'il ne souhaitait pas. Pendant ce temps, Maceo progressait et dépassait Pinar del Río. Le 22 janvier 1896, le drapeau de la République en Armes flottait sur la ville la plus occidentale de l'île : Mantúa.

En quelques mois, l'Armée de Libération était présente dans toute l'île : la guerre était devenue nationale. L'Armée était en mesure de freiner ou d'empêcher la production sucrière qui, pendant la Guerre de Dix Ans, avait financé les Espagnols : la « Tea » se pratiquait à nouveau. L'impôt révolutionnaire était l'alternative proposée aux planteurs pour que leurs champs ne soient pas brûlés. Partout, l'Armée pouvait compter sur l'appui des populations civiles. Elle était, de plus, devenue une armée nationale dans la mesure où les officiers et leurs contingents n'étaient plus affectés préférentiellement dans leur région d'origine, mais opéraient, réunis sous un commandement supérieur, partout où l'on avait besoin d'eux sur le territoire.

L'arrivée de Weyler à Cuba, en remplacement de Martínez Campos, le 10 février 1896 fut fort bien accueillie par les intégristes. Le gouvernement espagnol de Cánovas del Castillo répondait par l'intransigeance, assurant que l'Espagne défendrait son territoire jusqu'au dernier homme et jusqu'à la dernière peseta. Weyler fut l'exécutif de cette décision de guerre massive et à outrance. Dès le 16 février, il avait commencé sa politique de « Reconcentration » des populations civiles, autour des centres urbains tenus par les Espagnols : il s'agissait de priver les « Mambis » du soutien effectif – alimentaire, matériel, informatif – des civils. La population était rassemblée et maintenue dans des sites qui

deviendraient de véritables mouiroirs, du fait des conditions inhumaines de misère et d'abandon dans lesquelles les autorités laissèrent ces gens. La Reconcentration traduisait le profond mépris avec lequel était considérée la vie des Cubains d'origine populaire. Elle s'appuyait aussi sur la fortification des cités. Sur le plan militaire, son objectif premier était le renforcement du front occidental. Cela était destiné à permettre la reprise des activités économiques : la nécessité de permettre la « zafra » était permanente chez Weyler puis chez Blanco. Il s'agissait également de contraindre progressivement les « Mambis » à se replier sur l'Orient, de les y circonscrire, et de « pacifier » ce qui deviendrait le dernier bastion des indépendantistes. Pour mener à bien le premier volet de son opération, Weyler créa un réseau de fortifications et de tranchées, destinées à gêner les mouvements des « Mambis » et à isoler les troupes les unes des autres. Les efforts de Weyler portaient donc essentiellement sur les provinces de La Havane, de Matanzas et de Pinar del Río : elles étaient extrêmement équipées, particulièrement fortifiées et occupées par des troupes exceptionnelles en nombre .

Maceo et Gómez ne purent se rencontrer avant le 10 mars. Ils décidèrent de scinder l'Armée « mambise » en plusieurs corps, affectés dans différentes régions du pays. Néanmoins, à leurs yeux comme à ceux de Weyler, la région déterminante était toujours l'Occidente. Maceo, à la tête du Sixième Corps, fut affecté à la cruciale Campagne d'Occidente. Au fil des mois, du fait des efforts de Weyler et des problèmes d'approvisionnement de l'Armée de Libération, sa situation allait devenir très critique. Néanmoins, Maceo et son armée tenaient depuis les montagnes de la région. Gómez, lui, était reparti vers le Camagüey et Las Villas, provinces qui constituaient les arrières de Maceo. De là, il tenta d'obtenir du gouvernement, les aides nécessaires, avant de rejoindre son Lieutenant Général en Occidente. Le gouvernement cubain tardait à renforcer Maceo et à envoyer des renforts. Nous reviendrons sur ce conflit qui amena Gómez à mettre sa démission dans la balance.

En 1896, la situation du front oriental, qui n'était pas mauvaise, allait s'améliorer et complèterait un bilan plutôt positif pour les révolutionnaires. Calixto García débarqua enfin le 24 mars 1896, avec l'expédition du « Bermuda ». Il prit le commandement militaire de la région, dont il réorganisa les troupes qui avaient tendance à se disperser. Il concentra également ses efforts sur l'asphyxie du commerce régional (cacao, café) et l'isolement des villes. Parti à la rencontre du Général en Chef Máximo Gómez, à La Yaya (Camagüey), ils élaborèrent là un plan de coopération stratégique de quelques mois pour la région de Holguín. Pour la première fois, à Loma del Hierro, les Cubains utilisèrent de l'artillerie lourde.

Début septembre, Calixto García se préparait à rejoindre les forces de Máximo Gómez au Camagüey afin d'y lancer une nouvelle offensive : à la fin du mois d'octobre, les troupes espagnoles s'étaient retirées de plusieurs forts et abandonnaient les zones rurales aux « Mambis ». García rejoignit alors l'Oriente, et appliqua la même tactique. Par les attaques de convois et de colonnes en manœuvre, il affaiblissait l'Armée espagnole, lui interdisait les campagnes, la cantonnait dans les villes avant de s'en emparer.

La mort de Maceo, le 7 décembre, remit la stabilité du front occidental en cause. Pour soulager l'Armée du Lieutenant Général, Máximo Gómez préféra renoncer à une nouvelle avancée vers l'Occident et attira les troupes de Weyler – qui estimait qu'une fois Maceo disparu, il ne restait qu'à éliminer Gómez pour que l'Espagne sortît victorieuse. Cette campagne, dite de La Reforma, dura pendant une année dans le Centro. Elle paralysa l'activité économique et libéra le front occidental. Avec l'été, la mobilité de l'Armée « mambise » et son endurance, contrastaient avec l'épuisement de troupes espagnoles décimées par les maladies tropicales<sup>175</sup>.

Pendant ce temps, les Etats-Unis s'intéressaient de plus en plus près au conflit hispano-cubain. La neutralité annoncée par les autorités le 12 juin 1895 n'avait jamais été réelle. Les Nord-américains – l'affaire de la Fernandina en était une des premières manifestations –, n'avaient eu de cesse de poursuivre et d'empêcher les activités des Cubains de l'Emigration. Vis-à-vis de ses relations avec l'Espagne, le gouvernement des Etats-Unis s'était montré favorable à une solution négociée interne.

Puis le conflit à Cuba s'était radicalisé ; des contacts s'étaient établis entre la bourgeoisie cubaine qui venait s'abriter à New-York et ses homologues. L'on avait commencé à trouver toutes sortes d'intérêts à Cuba. La campagne de presse de Randolph Hearst avait débuté en janvier 1897. En mars, Mac Kinley prenait ses fonctions présidentielles. Son gouvernement intervint auprès de l'Espagne pour la pousser à proposer une solution qui éviterait l'Indépendance de Cuba : l'autonomie ou le rachat (une proposition fut faite en juin). Le gouvernement espagnol de Cánovas del Castillo avait commencé à étudier la solution politique qui lui permettrait, pensait-il, de garder Cuba, en s'appuyant sur la bourgeoisie et les Autonomistes historiques : l'octroi d'un statut autonome à Cuba. La disparition de Cánovas, soutien de Weyler, amena un autre changement. Le 31 octobre, Weyler, le « boucher » était remplacé par Ramón Blanco.

Fin 1897, les Cubains étaient en mesure de gagner la guerre. Bien sûr, l'Armée de Libération affrontait d'énormes problèmes de ressources, notamment en Occidente, la région la plus hostile et la plus éloignée du territoire « mambi » qu'était l'Orient, où l'agriculture était aux mains des Indépendantistes. Mais la République, parce que son Armée était présente partout et parce qu'elle jouissait du soutien populaire, n'avait plus – même si cela pouvait être long – qu'à attendre que les Espagnols s'épuisent et renoncent, pour « cueillir » son Indépendance.

C'était ce que les Nord-américains allaient empêcher.

## 2) La « République en Armes »

Contrairement à ce qui s'était passé pendant la Guerre de Dix Ans, les options stratégiques de la Guerre de 1895 avaient été planifiées dans la période préparatoire. Martí souhaitait une guerre la plus brève possible ; conscient de la concentration sur l'effort militaire que cela impliquait, il avait soutenu les généraux Gómez et Maceo dans cette priorité du militaire. Ceux-ci, forts de leurs expériences et loin de souhaiter que la guerre s'éternisât, étaient néanmoins conscients qu'une victoire-éclair était impossible, et que le conflit durerait forcément. Il fallait donc concevoir une forme constitutionnelle et gouvernementale qui, tout en répondant à l'impératif de la pratique démocratique, soutiendrait inébranlablement la stratégie militaire. Maceo et Martí s'opposèrent sur la question pour la dernière fois lors de leur entrevue de La Mejorana. Maceo estimait qu'en période de guerre, le commandement militaire devait bénéficier de toute liberté d'action, et qu'en conséquent, les pouvoirs devaient être concentrés sur le militaire<sup>176</sup>. Ce serait une fois la victoire acquise que l'on pourrait se donner des institutions républicaines et démocratiques. La conception de Martí, au contraire, reposait sur le postulat qu'il ne fallait pas attendre la fin de la Guerre pour voir fonctionner ces institutions. Leur existence et leur exercice étaient encore les meilleures armes contre les dérives autoritaires ou caudillesques qui avaient été la norme sur le continent.

### a) **La République de Jimaguayú**

Le 13 septembre 1895, les vingt délégués élus par les cinq Corps de l'Armée de Libération se réunissaient à Jimaguayú. La plupart était issue des classes moyennes et la

plupart n'était pas des Vétérans. Trois tendances cohabitèrent : une tendance « traditionaliste » – qui prétendait renouer avec l'esprit de Guáimaro – derrière Cisneros Betancourt –, une tendance « militaire » – qui, par la voix de Portuondo Tamayo, défendait les positions de Maceo, et enfin une tendance « civiliste » – derrière Enrique Loynaz del Castillo et Fermín Valdés Domínguez influencés par les conceptions de Martí.

Un consensus s'établit autour de la séparation des pouvoirs et de la concentration de l'exécutif civil et militaire en la personne d'un président. Après que Máximo Gómez en eut décliné l'offre, l'Assemblée décida de la création d'un Conseil de Gouvernement, qui concentrerait les pouvoirs afin de ne pas alourdir le dispositif gouvernemental. Le premier conseil était présidé par Cisneros Betancourt, Bartolomé Masó en était vice-président, Roloff occupait le secrétariat d'Etat à la guerre, Portuondo Tamayo le Secrétariat d'Etat, García Cañizares celui de l'Intérieur et Pino María celui des Finances. Ces dispositions reflétaient une volonté d'efficacité, qui n'allait pas dans le sens de l'exercice de la démocratie tel qu'il avait pu être tenté en 1868 : il n'y avait plus d'Assemblée législative.

La rupture avec les conceptions de Guáimaro se traduisait également par la large autonomie accordée au Général en Chef, destinée à lui permettre de mener à bien sa mission militaire, la victoire. Cette fois, Gómez accepta, d'autant plus qu'il était interdit au Conseil d'intervenir dans les questions militaires. Cette dernière disposition s'accompagnait néanmoins d'une clause d'exception sur laquelle nous reviendrons. Le Général en Chef, nommé par le Président, avait sous son commandement unique et direct l'Armée de Libération. De plus Gómez demanda la nomination de Maceo comme Lieutenant-Général et subordonné direct.

Administrativement, le pays fut organisé en six régions. Ces régions furent divisées en préfectures – centres politiques et administratifs – et sous-préfectures. Le travail agricole ou artisanal, sa division et la répartition de son produit, étaient gérés dans ce cadre. Ainsi, la Constitution de Jimaguayú organisait également les structures civiles et les relations économiques de la société républicaine, sur des bases différentes de celles de la société coloniale. C'est dans une certaine mesure ce qu'avait souhaité Martí, dans son Utopie de République sociale et révolutionnaire. Néanmoins, l'application de ces dispositions se présentait comme la traduction dans la vie quotidienne de l'effort de guerre. De plus, elle se limitait à l'organisation du monde civil du travail, mais ne laissait pas la possibilité aux populations civiles d'y participer de manière décisionnelle.

C'est ce même caractère que l'on peut relever dans l'esprit de la Constitution. Avec la mort de Martí, le contenu social et égalitaire de la République – tel que le défendait également Maceo – se vit diminué. La Constitution ne tendait pas à créer le cadre et les mécanismes susceptibles de permettre au peuple entier de Cuba Libre de se faire entendre et de participer à l'exercice du pouvoir politique et des décisions collectives. Cet inflexionnement serait pourtant moins marqué que celui qui allait s'opérer à la direction de l'émigration : peut-être fut-ce parce que les personnalités à la pensée la plus radicale – et l'état-major de Maceo concentraient quelques jeunes éléments notables de cette tendance – étaient déjà dans la « manigua » et en mesure de maintenir une relative continuité dans la pensée sociale.

Car, même si cette dimension du discours martinien était quelque peu laissée de côté, la Constitution instituait littéralement le cadre idéologique et politique de la République en Armes. Il était inscrit dans la Constitution que le Traité de paix avec l'Espagne devrait obligatoirement prendre comme base l'indépendance absolue de l'île de Cuba.

Ce glissement, attesté par la Constitution, du projet de République sociale telle que l'avait conçue Martí – à la fois moteur et émanation des profonds bouleversements structurels de la société – vers une projet de « République cordiale »<sup>177</sup> allait être progressif. L'inflexion du discours idéologique et de la stratégie politique de la Direction du Parti Révolutionnaire Cubain, après la mort de Martí, l'alimenterait pour beaucoup. Nous reviendrons sur la question de l'émigration. Mais d'ores et déjà, à la fin de l'Invasion, la prise en compte et la préservation des intérêts de la bourgeoisie cubaine allaient provoquer de graves dissensions entre le Conseil de Gouvernement et le Général en Chef.

On le sait, un des aspects de la stratégie militaire de Gómez, adoptée par Maceo, était la destruction de l'économie susceptible de renforcer l'Espagne. Mieux qu'en 1868, Gómez et Maceo mettaient en pratique la « Tea ». L'obsession des Gouverneurs militaires espagnols de pouvoir assurer « la prochaine récolte » était en soi un indicateur de la pertinence de cette analyse : permettre la récolte, c'était à la fois assurer l'activité économique, ne pas s'aliéner les « hacendados » créoles, et leur confirmer le caractère indispensable de la présence espagnole. C'était aussi inciter les planteurs à ne pas se défaire de travailleurs agricoles, ces « macheteros » souvent noirs, afin d'éviter qu'ils ne rejoignent les insurgés. Le Conseil de Gouvernement, mu par des considérations pragmatiques – négocier la destruction des cultures permettait la récolte de l'impôt révolutionnaire ; rechercher une alliance politique avec un secteur de la bourgeoisie créole ; protéger les propriétés complaisait dans une certaine mesure

aux gouvernements étrangers, et notamment nord-américain, dont on recherchait l'appui diplomatique – et par les pressions de la Direction Révolutionnaire new-yorkaise, tenta de freiner Gómez et Maceo.

Après le succès de l'Invasion d'Occidente, la permanence de l'activité de Maceo dans le centre productif de l'île leur posait problème. Lorsque Gómez demanda des renforts en contingents et en armes afin de soutenir cette campagne de destruction essentielle et menacée par le quadrillage de Weyler dans la région, le Conseil de Gouvernement fit la sourde oreille. Evoquant la clause d'exception qui lui permettait une relative ingérence dans les affaires militaires, il campa sur sa position, poussant Máximo Gómez à mettre sa démission dans la balance. Au nom de la même clause, le Conseil autorisait peu après le traitement et le commerce de la canne, ainsi que l'exploitation du café. Non seulement ces mesures entraient en contradiction avec l'esprit de la stratégie militaire, mais elles freinaient concrètement la bonne marche des opérations. Ce fut à cette occasion que Gómez demanda à Maceo de bien vouloir quitter le front et d'entreprendre la traversée de l'île pour le rejoindre et le soutenir. Maceo y laissa la vie à San Pedro.

Une autre ingérence allait créer un contentieux supplémentaire. Elle se révélait également la conséquence de l'infléchissement de la Direction à New-York. Si elle était – seulement en apparence – moins directement pernicieuse à la conduite de la Révolution, elle traduisait un revirement qui mettait en cause tout le projet révolutionnaire égalitaire. Prétextant que la présence d'officiers noirs portait préjudice à la Révolution – soucieux surtout de voir des hommes d'origine populaire, de plus noirs et mulâtres, aux rênes du processus – ceux dont Estrada Palma s'était fait le porte-parole convinquirent le Conseil de révoquer José Maceo, alors à la tête de l'Armée d'Orient. Le Conseil nomma à sa place Mayía Rodríguez, alors à Las Villas. José Maceo refusa d'appliquer un ordre qui n'émanait pas de son unique supérieur, le Général en Chef Gómez. Mayía Rodríguez, inconscient des sous-entendus de l'affaire, fit son rapport. Gómez prit très mal l'affaire, et remit sa démission au Conseil. La réunion de l'Assemblée de la Yaya allait, heureusement calmer le jeu, sans pour autant pouvoir régler le fond du problème.

## **b) L'Assemblée de la Yaya**

A Jimaguayú, avait été prévue la réunion d'une seconde Assemblée, ayant pouvoir pour réviser la Constitution et élire un nouveau Conseil, au cas où la guerre durerait encore.

Les Représentants nouvellement élus se réunirent à Aguará, puis à La Yaya, en septembre 1897, dans des circonstances complexes : le succès de la campagne de l'Armée de Libération, l'infléchissement de la Direction du Parti Révolutionnaire Cubain, le conflit entre Gómez et le Conseil de Gouvernement, les propositions espagnoles en vue de l'établissement d'un statut autonome, et les croissantes marques d'intérêt des Etats-Unis.

Mais le point crucial était le conflit entre Gómez et le Conseil - conflit qui semblait une résurgence destructrice des dissensions de la Guerre de Dix Ans. L'Assemblée prit le parti de Gómez et décida d'assumer sa vision stratégique et politique. Les relations hiérarchiques furent redéfinies en ce sens : à partir du 30 octobre, le Conseil était tenu de consulter les militaires avant de prendre toute mesure susceptible d'influencer la politique de la guerre. Le point de vue de Gómez prévalut également dans la composition du nouveau Conseil. Seule la réélection de Bartolomé Masó, comme président cette fois, assurait une relative continuité avec l'équipe antérieure.

La deuxième question débattue était portée par les revirements tactiques et politiques de l'Espagne et des Etats-Unis . L'Assemblée de la Yaya décida de rester sur la position de l'obtention de l'indépendance absolue. C'était le renforcement d'une décision fondamentale, qui répondait sans équivoque aux propositions espagnoles, soutenues par les Autonomistes de Cuba, et aux velléités annexionnistes émises depuis les Etats-Unis par leur gouvernement et par certains secteurs de l'émigration.

Enfin, l'Assemblée protégeait la Révolution en réservant l'accession aux postes suprêmes de la République aux Cubains ayant servi plus de dix ans la cause indépendantiste. Cette mesure visait principalement à écarter les « Indépendantistes de la dernière heure », notamment les récents émigrés new-yorkais, suspectés à juste titre de vouloir réviser à leur convenance la politique et le projet révolutionnaires. Elle assurait également une forme de pérennisation de l'Indépendantisme historique et démocratique. Elle présentait pour finir l'inconvénient d'exclure la jeune garde, qui n'était pas la moins radicale du panorama politique de la République en Armes.

Les Représentants de l'Assemblée de La Yaya, par l'esprit et le contenu des mesures qu'ils adoptèrent, répondirent directement aux tendances politiques consensuelles émergentes dans l'émigration et au sein de la République, rejoignant les critères de Gómez et de Maceo ; mais, ce faisant, ils renforcèrent la Révolution, la Révolution du peuple, et mirent en échec la tendance aux concessions à la bourgeoisie cubaine, concessions politiques et économiques préjudiciables à l'intérêt du plus grand nombre.



Le respect des décisions de cette Assemblée, peut-être grâce – qui sait ? – à la clause limitative sur les fonctions présidentielles, se manifesta lors de la promulgation du Manifeste de Sebastopol par le président Masó, le 24 avril 1898. Quelques jours à peine après l’Intervention nord-américaine et l’appel du gouvernement colonial à une union hispano-cubaine contre les Etats-Unis, le Président réaffirmerait l’objectif inaliénable de l’obtention de l’indépendance absolue, synthétisée dans la devise : « Independencia o muerte ».

### 3) L’émigration

Dans l’émigration cubaine, une évolution bien différente s’était amorcée. Pourtant, contrairement aux coûteuses désaffections de 1868 et de 1879, grâce à la constance de la mobilisation populaire et grâce à l’organisation rigoureuse des émigrations au moyen du Parti Révolutionnaire Cubain, les émigrés assumèrent cette fois pleinement leur rôle essentiel d’auxiliaires des combattants. Il nous faut, pour comprendre ce qui se passa dans cette émigration, distinguer d’une part la Direction du Parti Révolutionnaire Cubain – représentée par le délégué Tomás Estrada Palma après la mort de Martí – du Parti Révolutionnaire Cubain, dont la composante populaire majoritaire était très largement fidèle aux conceptions et au projet de Martí. Il faut également ne pas considérer l’émigration cubaine comme un ensemble homogène géographiquement, ni surtout socialement, ni politiquement.

La composante ouvrière de l’émigration patriotique aux Etats-Unis avait progressivement déserté New-York pour rejoindre les zones d’activité économique susceptibles de fournir du travail. La base populaire du Parti Révolutionnaire Cubain se trouvait donc principalement en Floride. Elle constituait, pour les raisons que nous avons abordé précédemment, la fraction la plus fidèle au projet martinien. Géographiquement éloignée du siège du Parti, mise peu à peu à l’écart du pouvoir décisionnaire, elle continua à favoriser l’union : en ne s’opposant pas à l’infléchissement de la politique du Parti, ce qui aurait pu l’affaiblir ; en continuant à soutenir l’effort de guerre des « Mambis ». Cependant, elle continua à diffuser et défendre le projet de Martí, à une échelle, hélas, relativement réduite.

Le centre nerveux du Parti se situait donc à New-York. Martí, dans les années consacrées à l'unification du mouvement indépendantiste, avait eu du mal à rallier les patriotes new-yorkais, dont beaucoup montraient de très fortes réticences envers le projet de République populaire de Martí. Sincèrement ralliés à la cause indépendantiste, ces Cubains souhaitaient l'avènement d'une République, certes, mais d'une République bourgeoise excluant tous contenus socialisants. Le ralliement de personnalités comme Estrada Palma et Gonzalo de Quesada avait permis alors l'intégration de ce groupe new-yorkais au mouvement.

Néanmoins, après le départ puis la disparition de José Martí, ces éléments se retrouvèrent en charge du Parti Révolutionnaire Cubain. Martí, lui-même avait pressenti Estrada Palma comme son successeur. Cela ne suffisait certes pas à le faire nommer Délégué. D'autres facteurs comme sa participation à la Guerre de Dix Ans, ses fonctions de Président de la République en Armes, son refus de retourner à Cuba tant que l'île serait une colonie, sa modeste situation sociale, contribuèrent – et continueraient ultérieurement à contribuer – à son prestige et à sa réputation d'intransigeance.

Estrada Palma et le groupe qui le soutenait, craignaient à plusieurs titres les implications du déroulement de la Révolution à Cuba. Depuis longtemps, ils se méfiaient de Máximo Gómez et d'Antonio Maceo, leur supposant des intentions caudillesques et redoutant leur popularité. Un des autres motifs de leur défiance était la participation active et la présence majoritaire du peuple de Cuba. Dans leur esprit, les populations blanches et de couleur étaient susceptibles de s'allier et de menacer, par une révolution ultérieure, la société libérale qu'ils envisageaient de mettre en place. Si bien que le caractère de plus en plus marqué des préoccupations sociales de Gómez et de Maceo, leur laissait entrevoir une alliance de ces chefs militaires et de la population qui les laisserait perdants. Leur vision quant à l'avenir de Cuba et au système qu'il leur convenait d'y implanter avait par ailleurs été influencé, au cours de leur expérience aux Etats-Unis, par les conceptions de la « démocratie à l'américaine ». Ce modèle politique répondait à leurs préoccupations en instaurant les élites économiques et blanches comme les seules aptes à diriger le destin de la collectivité nationale. Les Etats-Unis n'étaient-ils pas, pour une grande partie de la bourgeoisie créole blanche, le modèle socio-économique, l'image du progrès et de la modernité sur cette terre depuis longtemps déjà ?

En septembre 1895, le Conseil nomma Estrada Palma Représentant Diplomatique unique, aux pouvoirs illimités, de la Révolution aux Etats-Unis. Cette nomination, qui s'accompagnait aussi des nominations de Gonzalo de Quesada et de Guerra à des postes complémentaires, renforça la position de ce groupe au sein de l'émigration. Elle renforça aussi énormément le poids personnel d'Estrada Palma, qui cumulait charge diplomatique et délégation du Parti. Il se permit alors de revoir les statuts du mouvement, afin de pouvoir garder sa délégation sans avoir à passer par la sanction du suffrage. Le discours officiel du Parti évolua à partir de ces années : on ne parlait plus de bouleversements sociaux, on parlait moins d'égalitarisme, on oubliait Porto Rico... La pensée de Martí, dans les textes qui s'y référaient, perdait son contenu social au profit de son côté moral et indépendantiste. Déjà il acquérait ces caractéristiques minimales sur lesquelles nous reviendrons dans la prochaine partie.

Deux nouvelles données, intrinsèquement liées, allaient accélérer cette dérive. Une fois la Campagne d'Invasion de Maceo et de Gómez achevée, les deux généraux s'attaquèrent à l'activité économique en Occidente. C'était une stratégie peu prisée par ces libéraux modérés de New-York.

De plus, consécutivement à l'implantation du front en plein centre producteur et aux portes de la capitale, la bourgeoisie cubaine alla se mettre à l'abri à l'étranger. New-York était l'un des centres les plus attractifs. Cette population d'anciens Autonomistes et d'anciens réformistes renforça le courant mitigé de Estrada Palma et tenta, depuis l'intérieur de l'indépendantisme, d'influencer la direction de la guerre par ses manœuvres visant à limiter ou arrêter la « Tea » – qui menaçait quelquefois leurs propres terres – et à éliminer les chefs trop populaires – dans la double acception de ce dernier terme.

Ces nouveaux arrivants contribuèrent aussi certainement à modifier le regard des Nord-américains. Déjà des hommes comme Estrada Palma représentaient une certaine élite sociale et étaient considérés comme des interlocuteurs respectables. Mais ces émigrés-là étaient des hommes d'affaire et avaient des contacts auprès de leurs homologues new-yorkais. La version, l'interprétation et les objectifs de la Révolution selon les premiers étaient plus en phase avec les intérêts des seconds. La campagne de presse anti-espagnole et pro-cubaine ne dépendait-elle pas aussi de ces contacts et de cette écoute nouvelle ? De plus, ces « hacendados », qui avaient besoin que cessât la guerre avant que leurs propriétés ne fussent détruites, jouaient la carte de l'intervention diplomatique nord-américaine. Or jouer cette

carte équivalait à mettre en avant les intérêts privés que des investisseurs pourraient trouver dans le cadre d'une Cuba indépendante.

Mais en 1897, les décisions de l'Assemblée de La Yaya les mettaient en échec vis-à-vis de Gómez. C'est certainement une des raisons pour laquelle ces Cubains se tournèrent plus résolument vers l'option nord-américaine. L'obtention de la belligérance – au tout au moins d'une réelle neutralité de la part des autorités nord-américaines – avait été un aspect de la mission d'Estrada Palma, en tant que Représentant diplomatique de la République. A partir de 1896, année de l'Invasion, cette démarche avait acquis pour lui un caractère plus décisif, qui ne cesserait de se marquer et de s'accroître. L'incitation des Nord-américains à l'intervention allait devenir sa priorité. Comme ses partisans, il estimait qu'il fallait avant tout éviter une révolution sociale à Cuba : après l'Assemblée de la Yaya, les Etats-Unis s'en révélaient les seuls capables. Cette démarche, signalons-le, était absolument contraire aux intentions de Martí, qui considérait impératif d'empêcher l'intervention des Etats-Unis, quelles que puissent être les options nationales.

Par ailleurs, les intérêts et les objectifs du courant d'Estrada Palma finirent par coïncider avec le courant des anciens Autonomistes qui avaient rejoint l'indépendantisme, pour les premiers comme Cabrera dès 1895. Ceux-là désiraient la rupture avec le système colonial espagnol, mais considéraient également que le peuple cubain n'était pas apte<sup>178</sup> à assumer seul son indépendance. Ils envisageaient l'Indépendance dans le cadre d'un transfert de tutelle – tutelle dont les termes restaient à définir – mais qui invariablement se révélait nord-américaine. Les anciens Autonomistes et Estrada Palma se rapprochèrent de plus en plus, jusqu'à établir une collaboration... cordiale établie sur le principe du rejet d'une solution espagnole. L'alliance de ces deux approches sur la nécessité d'une autre ingérence allait renforcer cette tendance à la collaboration avec les Etats-Unis, qui se déclinait du tutorat bienveillant à l'annexion<sup>179</sup> pure et simple. Ce serait donc à cela que Estrada Palma, de sa propre initiative et non pas sur les ordres du Conseil, allait travailler. Le « mûrissement » des Etats-Unis, le changement de gouvernement, l'évaluation par la nouvelle équipe du risque à laisser se réaliser l'indépendance de Cuba, ajoutés à l'esprit engageant et conciliant de son représentant – et de la bourgeoisie cubaine – aux Etats-Unis, inclinèrent Mac Kinley à intervenir, et ceci malgré les déclarations contraires de responsables « mambis » comme Gómez.

## **D. La guerre hispano-cubano-américaine**

Le gouvernement nord-américain, dès la préparation de l'Intervention, choisit délibérément d'ignorer les structures politiques légales et constitutionnelles de la République. Il chercha l'appui de l'émigration, et l'appui du Commandement de l'Armée de Libération. Mais aucune de ces démarches ne fut jamais l'objet d'accord ou de pacte officiel. Cette ligne allait être une constante dans son attitude. Elle révélait ses véritables objectifs tout aussi clairement que le fit le Traité de Paris qui scella l'accord entre l'Espagne et les Etats-Unis, dans la plus criante exclusion des principaux concernés. Dans le contexte mondial, la cession de Porto Rico, des Philippines et de Guam révélait le sens et la fonction de ce Traité : le partage colonial de possessions territoriales entre une métropole en déclin et une métropole à son apogée.

Dans cette perspective, nous allons donc rappeler les étapes essentielles du conflit hispano-cubano-américain. Le premier volet, à notre habitude, présentera le conflit d'un point de vue chronologique. Nous y signalerons également les éléments révélateurs de la stratégie impérialiste nord-américaine puisque le gouvernement nord-américain envisagerait dès le début d'instituer une relation d'inféodation, dont la forme restait à définir en fonction de données relevant tant du contexte politique nord-américain que du contexte politique cubain. Abordant ensuite la période du gouvernement militaire nord-américain, nous montrerons dans quelle mesure et sous quelles formes il aura servi à mettre en place les mécanismes de cette dépendance d'un type nouveau pour les Cubains.

### 1) L'intervention nord-américaine

Mac Kinley déclencha la phase active de sa stratégie dès janvier 1898, lorsqu'il envoya quatre navires militaires en direction de Cuba et de Porto Rico. Le 25 janvier le cuirassé Maine accostait très pacifiquement dans le port de La Havane. A ce moment, la propagande anti-espagnole de la presse nord-américaine était à son climax. Le 15 février, le Maine explosait dans le port de la capitale cubaine. Les Etats-Unis voulurent conclure de l'enquête qu'il y avait eu attentat. Cela leur fournissait un prétexte à l'intervention : l'Espagne

était incapable d'assurer la sécurité et les biens de leurs ressortissants, si bien que leur ingérence devenait nécessaire.

Dans les semaines qui suivirent, conjointement aux préparatifs de guerre, Mac Kinley fit une dernière proposition de rachat de Cuba à l'Espagne, qui la repoussa. Le 9 mars, le Congrès, qui avait été précédemment saisi<sup>180</sup>, votait un crédit initial de cinquante millions de dollars. Dans son message au Congrès du 11 avril, Mac Kinley traçait l'axe de sa politique : « pacifier » Cuba sans en reconnaître la belligérance. La Délégation cubaine réagit à ces déclarations en réaffirmant l'exigence indiscutable de l'Indépendance comme condition première à toute intervention. Néanmoins, le 11 mars, sans en référer ni au Conseil de Gouvernement, ni au Général en Chef, Estrada Palma avait pris la décision d'assurer les Nord-américains de la totale collaboration de l'Armée de Libération.

Par ailleurs, une fraction importante de membres du Congrès se montrait réticente à une annexion, soit par sympathie pour la cause cubaine, soit parce qu'elle l'estimait contraire à quelque intérêt<sup>181</sup>. La « Joint Resolution » du 19 avril voulait temporeriser ces divergences internes. Le droit de Cuba à accéder à l'Indépendance y était reconnu. Les Etats-Unis déclaraient ne pas souhaiter exercer sur l'île ni souveraineté, ni autorité sauf afin de la pacifier. Cette restriction déjà préoccupante s'accompagnait de l'absence de référence aux institutions cubaines et de reconnaissance explicite de la République. Estrada Palma et la Délégation s'estimèrent comblés par cette résolution. Elle répondait, c'est vrai, à leurs critères puisqu'elle reconnaissait le principe de l'Indépendance tout en plaçant le gouvernement nord-américain en position d'arbitre et de garant de la stabilité à Cuba. Ce jugement influencerait le gouvernement de Cuba Libre dans ses positions ultérieures à l'égard des Etats-Unis.

Bien que l'état de guerre entre l'Espagne et les Etats-Unis eût été effectif dès le 21, la guerre hispano-américaine débuta officiellement le 25 avril. Le 22, les Etats-Unis déclenchaient le blocus de Cuba, afin de priver les Espagnols de ressources. Le Général en Chef de l'Armée des Etats-Unis, dans ses instructions confidentielles, évoquait l'annexion.

L'état-major nord-américain, bien qu'il fût montre dans un premier temps de collaborer d'égal à égal avec l'état-major « mambi », avait un double objectif. Du point de vue de la stratégie militaire, il souhaitait utiliser les compétences des Cubains. Les officiels comme le contingent régulier et volontaire – les « Rough Riders » commandés par Theodore Roosevelt – ignoraient tout ou presque du terrain des combats. Mais en deçà de ce réalisme, il y avait aussi une tactique de neutralisation de l'Armée Révolutionnaire.

Le 1<sup>er</sup> mai, Calixto García prit contact avec l'Amiral Shafter afin de mettre au point leur collaboration militaire. García, comme Gómez – qui se montrait très circonspect quant aux motifs humanistes affichés par le gouvernement nord-américain et fort soucieux des conséquences possibles de cette intervention – estimaient qu'il fallait délimiter strictement les zones d'opération, laissant aux effectifs « alliés » les manœuvres maritimes et prenant en charge les opérations sur le sol cubain. Ce ne fut pas exactement ce qu'accordèrent finalement Shafter et García : les Etats-Unis devaient intervenir à Porto Rico<sup>182</sup>, et de là envoyer leur flotte en Oriente, d'où les Cubains relanceraient une seconde Invasion d'Occidente, aboutissant à La Havane. Unilatéralement et sans justification, Shafter modifia cette combinaison. L'Armée d'Intervention opérerait en Oriente et centrerait ses efforts sur la prise de Santiago. La présence de la flotte de l'Amiral Cervera avait déterminé en grande partie ce revirement. Calixto García se plia à cette résolution. Ses troupes appuyèrent le débarquement le 10 juin.

Bien que le Commandement et les troupes cubaines aient été, de fait, relégués à un rôle secondaire, leur action – officiellement réduite à une collaboration – fut décisive dans ces opérations. Le combat de Las Guásimas, le 25 juin, et le siège de Santiago, du 1<sup>er</sup> au 15 juillet<sup>183</sup>, furent des succès grâce à leur activité passée – l'Armée nationale opérait dans la région depuis 1895 et encerclait Santiago depuis le 20 juin – et présente – ils montèrent au front et ils gagnèrent les batailles. Entre-temps, le 3 juillet, la flotte de Cervera était détruite dans la baie de Santiago par l'escadre nord-américaine.

Pourtant, l'« Ejército Libertador » serait exclu de sa victoire et seules les troupes nord-américaines entreraient dans la capitale orientale le 15 juillet. Cela provoquerait l'indignation de García, qui écrivait directement à Shafter. Conscient de ce que cette attitude sous-entendait et laissait présager, Calixto García encouragea expressément une dernière fois Estrada Palma à tout faire pour obtenir la reconnaissance immédiate du Gouvernement de Cuba. Alors que les Cubains continuaient à se battre en Occidente et au Camagüey, pour achever la déroute de la métropole, Gómez, dans son Quartier Général de Las Villas, montrait par son peu de collaboration directe à quel point il se défiait de ces « alliés providentiels ».

L'attitude des représentants des institutions politiques de Cuba fut déterminante, bien qu'ils aient disposé d'une marge de manœuvre bien étroite. Le Manifeste du Président Masó le 24 avril 1898, dit Manifeste de Sebastopol, dans lequel il réitérait l'exigence de l'obtention de l'Indépendance absolue, semblait un avertissement aux Cubains vis-à-vis de l'intervention

nord-américaine. Quatre jours plus tard, Masó intervenait à nouveau, en des termes inattendus : il appelait, dans un nouveau manifeste à l'union « des révolutionnaires, des Autonomistes, et des Espagnols de bonne volonté » afin de créer et de soutenir un gouvernement créole. Cette perche aux antirévolutionnaires ne peut être comprise que dans le sens d'une union contre les velléités impérialistes nord-américaines. Les interpellés ne la saisirent pas : déjà ils préféraient et préféreraient par la suite, nous y reviendrons, s'allier avec la nouvelle métropole. Du côté indépendantiste, les assurances d'Estrada Palma primaient sur la défiance plus ou moins explicitée de Masó, de Gómez et d'autres.

Et puis, en quelques jours, l'Espagne avait plié : après l'armistice signé le 16 juillet entre Toral et Shafter pour l'Orient, elle avait demandé officiellement le cessez-le-feu le 12 août. Les représentants cubains ne furent pas conviés.

## 2) La première occupation nord-américaine

Ils ne le seraient pas non plus lors des discussions puis de la signature du Traité de Paris, le 10 décembre 1898. L'Espagne remettrait les derniers vestiges de son empire colonial aux Etats-Unis. Porto Rico, Guam et les Philippines leur seraient cédées. Cuba serait « mieux » lotie : le Traité lui reconnaîtrait le droit à un gouvernement, après une période indéfinie de pacification pendant laquelle le pays serait administré par une autorité militaire nord-américaine. Le 1<sup>er</sup> janvier 1899, l'Armée espagnole quittait officiellement la terre de Cuba. A La Havane, au cours d'une cérémonie solennelle, le drapeau espagnol céda la place au drapeau nord-américain.

L'établissement des Nord-américains allait s'opérer en deux temps. Entre juillet et décembre 1898, le commandement militaire allait poser les bases destinées à assurer son maintien dans l'île après la signature du traité de paix. La durée et la forme que prendrait dans l'avenir cette permanence restaient encore à définir. Cette méthodique prise du pouvoir s'appuya sur la neutralisation de l'Armée de Libération, sur le démantèlement des institutions gouvernementales révolutionnaires et sur l'alliance avec certains groupes de pression économique ou politique cubains. Quant à la période de « pacification » légale, à compter du 1<sup>er</sup> janvier 1899, comme prévu dans le Traité de Paris, elle prépara, sous la pression des patriotes cubains et de lobbies nord-américains, non plus l'annexion que certains avaient



souhaitée, mais la constitution d'une relation de dépendance organique entre une République formellement indépendante et sa nouvelle métropole.

#### a) **De l'Armistice au Traité de Paris**

Tout en s'assurant de son soutien civil sur le sol cubain, l'état-major nord-américain allait s'acharner à démanteler l'armée nationale objectivement en mesure de prendre possession de son propre pays si les consignes de collaboration dont nous parlions plus haut étaient remises en cause ou si elle décidait de les ignorer. Cela fut accompli de pair avec un travail de sape visant à briser et la cohérence des institutions républicaines et l'unité, quelquefois fragile, des principales figures révolutionnaires.

L'état-major s'appuya sur le maintien dans la plupart des places fortes des officiers et des contingents de l'armée coloniale espagnole. Sous le prétexte d'assurer ainsi une transition en douceur et de s'épargner vengeances et exactions de la part des « Mambis », l'Armée de Libération fut privée de son droit d'entrer dans les villes au nom de la République de Cuba. L'état-major nord-américain évitait que les « Mambis » prissent l'avantage stratégique et symbolique en assurant les missions et les devoirs d'une Armée nationale.

Pour les mêmes raisons, l'état-major nord-américain désigna, en vertu de l'autorité qu'il s'était arrogée, des gouverneurs civils à la tête des agglomérations dénuées de garnison. Là encore, la règle fut de favoriser la continuité avec la période antérieure et d'évincer les personnalités indépendantistes. Ainsi, à côté de la nomination de Bacardí à Santiago de Cuba (capitale de l'Orient, où nommer un gouverneur militaire ou une personnalité autrefois hostile à l'indépendantisme aurait, plus qu'ailleurs, pu créer des troubles), d'anciens Autonomistes, voire des intégristes (ce fut le cas de Gener à Las Villas) furent désignés pour assurer le gouvernement pendant cette période de transition.

Enfin, le Général Brooke ébaucha les bases politiques de l'Occupation et ménagea son soutien à Cuba auprès de divers groupes de pression susceptibles de la soutenir. Ainsi, bien des Autonomistes qui avaient participé à l'expérience du statut autonome, furent maintenus à des postes-clefs. Les partisans de la conservation de l'intégrité du territoire national espagnol tiraient leur épingle du jeu. Mais leur permanence ne doit pas étonner. Du point de vue nord-américain, il était certainement plus aisé de s'entendre avec ces « hacendados » et ces « doctores » issus d'une bourgeoisie créole blanche et conciliante plutôt

qu'avec des Indépendantistes compromis avec le peuple, avec la population de couleur, et faisant preuve d'intransigeance. D'autre part, les Autonomistes, qui n'avaient jamais cru en l'existence d'une Nation cubaine et encore moins à la capacité des Cubains à se gouverner, s'accommodaient aisément de ce nouveau pacte. Les Etats-Unis garantissaient ce que l'Espagne avait garanti ; de plus, ils offraient la marge de manœuvre que l'ancienne métropole avait tant tardé à octroyer ; enfin, ils étaient la nation émergente du monde capitaliste moderne ce qui, somme toute, n'était pas à négliger. Leur alliance, destinée à perdurer, fut un des appuis de la future ingérence nord-américaine.

Cette alliance recoupait une entente avec la bourgeoisie cubaine exportatrice de sucre et de tabac. Bien que dans un premier temps, l'administration militaire ait négligé ce secteur et pris des mesures opposées à ses intérêts économiques (notamment la modification unilatérale des tarifs douaniers, qui favorisait les exportateurs nord-américains sans contrepartie pour les Cubains), elle fut ultérieurement amenée, pour mieux résister aux indépendantistes radicaux, à transiger et à concéder quelques avantages relatifs. Ce lobby considéra bien vite que les relations commerciales les plus avantageuses devaient avoir comme cadre une étroite dépendance, voire une annexion. Ainsi, paradoxalement en apparence, la Commission cubaine envoyée à Washington en décembre 1898, allait tenter de défendre les intérêts commerciaux de ces secteurs exportateurs, pendant que ces groupes soutiendraient les positions politiques les plus proches de l'annexion, une fois que les Etats-Unis auraient jugé bon de répondre partiellement à leurs doléances.

La campagne de dénigrement à l'égard de l'Armée de Libération nationale débuta, dans sa phase publique et systématique, au lendemain de l'armistice. Quelquefois par mépris, quelquefois par tactique, quelquefois pour couvrir leurs propres erreurs, les officiers de l'état-major tinrent des discours sur l'incompétence et l'indiscipline des Cubains. L'Armée nord-américaine devenait par leur voix l'unique chance de Cuba ; les Etats-Unis étaient les sauveurs des Cubains<sup>184</sup>, affublés d'une armée de va-nu-pieds à demi sauvages<sup>185</sup>. Cette propagande préparait également l'éviction de la représentation cubaine des négociations – ni l'Espagne ni les Etats-Unis ne reconnaissant le gouvernement légitime, le commandement officiel d'une telle armée ne pouvait être considéré. Elle préparait déjà l'occupation ultérieure destinée à « pacifier » le pays.

Sur ordre de l'état-major nord-américain – toujours sous le prétexte que les Cubains seraient source de troubles –, il fut interdit aux soldats de l'Armée de Libération d'entrer en

groupe et armés dans les villes de leur propre pays. Ces provocations et ces humiliations ne provoquèrent pas d'actes d'insubordination des « Mambis » à l'égard de leur chefs, ni d'actes de violence – ce qui peut-être était un des objectifs recherchés. Gómez, qui s'opposait dans l'immédiat à la démobilisation de l'Armée nationale, fut réduit à gérer la situation et à organiser le séjour des hommes dans des campements aux environs des agglomérations. Ce fut un des premiers motifs de dissension grave entre le Général en Chef et l'Assemblée, celle-ci se montrant peu disposée à soutenir son Armée. Le Manifeste que publia Máximo Gómez au lendemain du Traité de Paris, et dans lequel il assurait les Cubains de sa participation complète dans l'alternative où ils souhaiteraient mener à terme le combat pour l'Indépendance, fut par ailleurs interprété par les occupants comme un coup de semonce.

Le désarmement de l'Armée de Libération<sup>186</sup> s'imposait par conséquent en priorité. L'état-major le négocia d'abord avec le Général en Chef puisque les instances gouvernementales cubaines n'étaient pas reconnues : Gómez accepta le principe de la transaction financière. La misère de l'Armée, des soldats, et donc de leur famille, était telle... Il le négocia ensuite avec l'Assemblée du Cerro, ce qui était susceptible de générer un affrontement avec Gómez. Le même principe fut accepté, mais on discuta de manière plus serrée du tarif de la remise des armes par les « Mambis ». A partir de là, l'opposition entre Gómez et l'Assemblée alla croissante<sup>187</sup>. Sur fond d'aménagement du paysage politique cubain, les positions s'exacerbèrent.

Le 6 janvier 1899 immédiatement après la prise de pouvoir, légalisée par le Traité de Paris, des Nord-américains, le désarmement de la population fut décrété<sup>188</sup>. Gómez, considéré comme une menace par certains représentants, fut désavoué par l'Assemblée, le 12 mars 1899, date à laquelle elle le démit de ses fonctions de Général en Chef<sup>189</sup>.

Le second volet tactique de la désunion des Indépendantistes reposait sur ses querelles. Les autorités militaires et le gouvernement nord-américain cherchaient conjointement à affaiblir les Cubains dans le rapport de force les opposant à eux. Ils s'employèrent à briser la solidarité qui unissait les officiers supérieurs de l'Armée cubaine et les instances civiles.

Revenons en arrière pour renouer avec la chronologie politique. Le 9 août 1898, Salvador Cisneros Betancourt était entré à la tête de son régiment cubain dans le village de Santa Cruz del Sur. Dans cette enclave cubaine, le 14 août, le Président Masó avait appelé à l'élection des Représentants de la nouvelle Assemblée constituante. L'Assemblée avait

commencé à siéger en octobre 1898 alors que l'état-major nord-américain menait déjà son entreprise d'insinuation et de discorde. Très vite, dès le 24 octobre, Masó avait fait son rapport devant l'Assemblée, récapitulant les manœuvres des interventionnistes. Au cours des mois suivants, l'assemblée se trouverait contrainte à repousser son travail initial d'élaboration de la Constitution de la République Indépendante, pour assurer une gestion intérimaire des questions de politique nationale, et tenter, par conséquent, d'imposer son existence légitime aux Nord-américains.

Mais comme elle se trouvait objectivement marginalisée par les Nord-américains, qui l'ignoraient et prenaient leurs marques dans le pays, ses initiatives allaient s'inscrire de plus en plus en décalage avec la réalité de l'exercice effectif du pouvoir. L'Assemblée de Santa Cruz fut bientôt réduite à l'accepter, et à négocier, en position de faiblesse avec les Nord-américains. Ainsi, après l'échec de la nomination de sa propre commission diplomatique en novembre 1898, la nouvelle commission de décembre partit avec une mission de négociation, qui s'inscrivait déjà dans la recherche d'un consensus autour des mesures unilatérales de Brooke ou de Wood et non plus dans la démarche d'imposer la gestion du pays par les instances politiques légitimement élues. Les marchandages autour de l'Armée de Libération, puis la rupture avec Gómez détournèrent de cette représentation l'appui populaire dont elle aurait eu besoin. L'Assemblée du Cerro se dissolvait d'elle-même le 4 avril 1899, quelques jours avant la date de mise en application du Traité de Paris, et sans avoir rempli sa mission constitutionnelle.

Outre la question du désarmement, qui opposait Gómez et l'Assemblée, d'autres manipulations visaient à semer discorde et zizanie entre Calixto García, Gómez et l'Assemblée.

Le Général Wood, qui avait succédé à Shafter, reconnut officiellement le caractère décisif de la participation du Général Calixto García dans la prise de Santiago et le laissa entrer dans la ville à la tête des troupes le 22 septembre 1898. Cet apparent revirement faisait de l'attitude de Shafter un problème de personne, effaçant le sens et le motif réel de ses agissements. Par là, on cherchait à disposer favorablement García – alors la personnalité cubaine la plus populaire après Gómez : le 16 octobre, ce fut García qui inspecta les troupes cubaines ; ce fut à lui que Wood proposa de représenter les intérêts cubains à Washington. Il est vrai que le Général en Chef se maintenait dans une attitude de franche et sourde hostilité vis-à-vis des occupants.

García informa de ces propositions la nouvelle Assemblée législative révolutionnaire. L'Assemblée et le Conseil de Gouvernement prirent l'initiative de nommer une Commission<sup>190</sup> afin de remplir le mandat que les Etats-Unis souhaitaient laisser à García. Cette Commission, nommée par des institutions que les Etats-Unis ne voulaient pas considérer, ne fut jamais reconnue par leur gouvernement. Seul García, finalement envoyé par une Assemblée contrainte par les réalités d'un rapport de force en sa défaveur à transiger, partit pour Washington début décembre<sup>191</sup>. Il était mandaté pour négocier le désarmement de l'Armée, et la révision des tarifs douaniers imposés par Brooke en 1898. Pendant ce temps, l'Espagne et les Etats-Unis scellaient à Paris le destin de Cuba.

Au lendemain de la signature de ce Traité, Estrada Palma, voulant considérer que celui-ci garantissait l'indépendance de Cuba, dissolvait précocement le Parti Révolutionnaire Cubain.

Par sa dissolution, Estrada Palma contribuait volontairement et de façon déterminante à affaiblir le front indépendantiste vis-à-vis des aspirations de leur « sauveur ». D'une part, il détruisait la seule organisation destinée depuis sa création à fédérer les Cubains et la dernière autorité à être encore en mesure d'atteindre cet objectif. D'autre part, il excluait du débat politique le monde ouvrier : les militants indépendantistes, syndicalistes et politiques, majoritairement émigrés de Tampa et de Cayo Hueso, étaient regroupés dans les Clubs, à leur tour fédérés par le Parti Révolutionnaire Cubain. Ils se retrouvaient donc, de fait, dans des unités déconnectées les unes des autres, satellisées par l'éloignement géographique et l'absence de relais organisationnel, bref, complètement marginalisées de la scène politique cubaine. La dissolution du Parti martinien répondait à l'ambition de neutraliser l'élément populaire.

Joel James Figarola a constaté de manière très synthétique la situation des Cubains fin 1898 :

« Sin PRC, sin Asamblea de Representantes y sin General en Jefe, el triángulo de autoridades de la manigua ha dejado un vacío no susceptible de ser ocupado por nadie. »<sup>192</sup>

## **b) L'occupation légale**

Brooke, puis Wood, conjointement à leurs démarches visant à neutraliser le bras armé de la République cubaine, à la diviser politiquement et à s'assurer des appuis à Cuba auprès de certains groupes sociaux et politiques ciblés, accordèrent aux questions sociales un relatif soin.

Après les années de guerre, qui avaient rajouté à l'état de grande pauvreté des populations rurales, années de guerre sur lesquelles se greffaient la misère consécutive à la Reconcentration et aux mois de blocus, les mesures sanitaires du gouverneur militaire John R. Brooke, fraîchement débarqué de Porto Rico, prirent des allures de manne publique. Cependant, il faut reconnaître que les déclarations de l'état-major au sujet de l'aide alimentaire et sanitaire apportée par les Etats-Unis furent plus importantes que l'aide elle-même. En fait, l'aide financière dont le gouvernement nord-américain se targuait aux yeux de Cuba et du monde se limita aux trois millions de dollars débloqués pour racheter les armes de l'Armée de Libération. Toutes les autres dépenses furent financées par la collecte de l'impôt<sup>193</sup>. L'objectif de ces distributions, sous des dehors humanitaires, consistait tout de même à alléger les peines de la population afin d'y créer un courant de sympathie et de reconnaissance envers les généreux donateurs. Elle consistait aussi à éloigner cette population d'une attitude de mécontentement et de protestation, qui aurait pu renforcer le Gouvernement provisoire révolutionnaire et son bras armé.

Les Etats-Unis, et leurs partisans à Cuba, feraient également valoir ultérieurement l'effort éducatif consenti pendant les années Brooke. Le Gouverneur militaire lança, c'est vrai, les fondations d'une alphabétisation et d'une éducation primaire inaccessible du temps de la colonie à la grande majorité de la population. Mais hormis le fait qu'un gouvernement indépendant cubain aurait pris aussi, en toute logique, ces mesures essentielles, il faut remarquer que cette entreprise éducative mettait en place l'enseignement particulier d'un pays sous influence: la langue anglaise y était enseignée préférentiellement à la langue maternelle, l'enseignement de l'histoire des Etats-Unis remplaçait celui de l'histoire nationale. S'il y eut effort d'éducation, ce fut comme élément stratégique d'une préparation à l'annexion culturelle puis politique. Les phrases écrites par Martí dans « Nuestra América » au sujet de la

culture et de l'enseignement des jeunes nations hispano-américaines, se trouvaient confirmées par leur négation.

Ces démarches sociales, allaient, on le voit, dans le sens du projet annexionniste nord-américain concernant Cuba. Les groupes économiques de pression qui s'étaient ralliés aux Etats-Unis y trouvèrent leur compte, dans la mesure où elles contribuaient à éloigner le pays du radicalisme social du projet de Martí. Les secteurs modérés de l'indépendantisme – dont Estrada Palma allait se révéler le leader –, tout en soutenant de bonne foi l'indépendance de Cuba et sans rechercher l'annexion aux Etats-Unis, virent, dans ces formes éventuelles d'indépendance sous tutelle, la garantie du maintien de l'ordre social et de l'évolution économique<sup>194</sup>. Ils voteraient ultérieurement l'Amendement Platt.

Autrement dit, toute l'aile indépendantiste opposée à un quelconque bouleversement social allait se retrouver dans un schéma réactionnaire admettant les liens organiques de la dépendance avec la nouvelle métropole politique et économique. Cet arrangement était prévisible depuis les premiers mois de l'occupation, si ce n'est depuis plus longtemps encore.

A partir du 1<sup>er</sup> Janvier 1899, le gouvernement militaire nord-américain légitimé allait continuer sa stratégie de scission des forces politiques révolutionnaires et de recherche d'appui chez les Cubains. Le destin de Cuba alors n'était pas encore scellé puisque, malgré les intentions ouvertement annexionnistes de Mac Kinley, puis de T.Roosevelt, la décision demeurait dans les mains des institutions politiques des Etats-Unis. Elle dépendait également, il ne faut pas l'oublier, de l'attitude des Cubains eux-mêmes. Or, nous l'avons dit, malgré la désunion des indépendantistes, malgré leur position de faiblesse, malgré les alliances de certains groupes d'intérêt avec les Etats-Unis, les Cubains se montraient réticents et rebelles.

Ce fut pourquoi le Général Wood appela, le 25 juillet 1900, à l'élection d'une Assemblée constituante. Les Etats-Unis renonçaient donc à instaurer un gouvernement civil dirigé par un Nord-américain avec une collaboration cubaine, comme cela venait d'être fait à Porto Rico après que le Congrès nord-américain eut voté le « Foraker Act », le 12 avril 1900. Signalons que le mode de suffrage imposé à Cuba, que l'on aurait pu qualifier de censitaire s'il n'avait reconnu, par force, le droit de vote aux anciens soldats de l'Armée de Libération, était élitiste et restrictif : il excluait la majorité populaire. Signalons également que dans sa convocation officielle, le gouverneur donnait explicitement ses consignes quant au contenu de la Constitution. Elle devait comporter une partie concernant les relations qui devraient exister entre les Etats-Unis et Cuba.

Le profil de l'Assemblée Constituante se dessinait comme une continuation de l'Assemblée du Cerro<sup>195</sup>. Le 5 novembre, elle débutait ses travaux. D'entrée, le groupe à l'indépendantisme le plus « radical » – représenté par Manuel Sanguily, Juan Gualberto Gómez et Salvador Cisneros Betancourt – se refusa à inclure dans la Constitution une question relevant de la politique extérieure de la Nation. Ils réussirent à imposer cette perspective, et à faire reculer le gouvernement militaire. Le 24 février 1901, la Constitution, qui resterait en vigueur jusqu'au 11 mai 1928, fut votée et promulguée.

Le travail des Commissions parlementaires continuait. L'une d'elles étudiait le problème nord-américain. Cette Commission, dans laquelle les Indépendantistes étaient représentés par Juan Gualberto Gómez, maintint la position de principe au sujet du cadre gouvernemental de l'établissement des relations internationales. Entre naïveté et bluff, les Cubains tentaient d'imposer leur autonomie en s'appuyant sur la « Joint Resolution » ou le Traité de Paris, textes qui reconnaissaient le principe de l'Indépendance de Cuba. Devant la résistance cubaine, et l'évidente impossibilité d'imposer à l'Assemblée l'acceptation d'une dépendance constitutionnelle, Mac Kinley, Elihu Root et Platt, contournèrent le problème en élaborant un amendement – fort discutable du point de vue des principes du droit international – que le Congrès des Etats-Unis voterait le 2 mars 1901<sup>196</sup>.

Inclus dans le budget militaire, il imposait légalement le principe de l'intervention des Etats-Unis dans les affaires internes de Cuba. Il imposait également que tant que l'Assemblée n'aurait pas adopté cet Amendement dans son intégralité, les Nord-américains maintiendraient l'occupation<sup>197</sup>. Les termes de ce chantage furent transmis à l'Assemblée. Le bras-de-fer dura trois mois. Certains représentants – dont les Autonomistes de la veille et les Indépendantistes modérés – votèrent l'Amendement. La majorité des indépendantistes radicaux estima que, compte-tenu du contexte, il n'y avait pas d'alternative : il fallait plier, quitte à construire dans l'avenir un nouveau rapport de force susceptible de permettre la révocation de l'Amendement Platt. Le 12 juin, l'Assemblée votait l'inclusion de l'Amendement comme appendice à la Constitution.

Alors déjà, la dépendance passait par le relais économique. En effet, les successives décisions unilatérales de fixation des tarifs douaniers (en 1898, 1899 et 1900) sans contrepartie pour les secteurs exportateurs cubains ni protection pour le marché intérieur de l'île, firent émerger la demande cubaine de réciprocité commerciale. Dans les milieux d'affaire, quelques peu malmenés entre 1898 et 1900, la réciprocité en était venue à être conçue dans le cadre de liens les plus serrés possibles. Alors qu'à l'Assemblée on bataillait



pour résister à l'imposition de l'Amendement Platt, les corporations se mobilisaient pour le promouvoir<sup>198</sup>. Elles y voyaient la possibilité d'établir une réciprocité commerciale. La commission parlementaire, présidée par le Général Méndez Capote, qui se rendit à Washington pour défendre devant Elihu Root, les intérêts cubains au moyen d'un Traité commercial ou d'une négociation bipartite de tarifs d'importation réciproques, revint avec bien peu de concret. Cela conforta les secteurs économiques intéressés par le marché nord-américain dans leurs positions en faveur de l'étroite dépendance. Le Traité de Réciprocité Commerciale, qui constituerait un des volets essentiels du programme du candidat Estrada Palma, fut, après la fermeture des sessions de l'Assemblée Constituante, l'objet de négociations successives. Ce fut finalement le 17 décembre 1903, sous le mandat d'Estrada Palma, qu'il fut ratifié<sup>199</sup>. D'autres traités suivirent, dont le Traité Permanent. Ils avaient comme objectif de renforcer les liens de la dépendance, y compris dans sa version militaire.

Deux candidats à l'élection présidentielle, Bartolomé Masó et Estrada Palma, entraient en lice fin 1900. A grands traits, disons que Masó était le représentant des indépendantistes radicaux, en ce qu'ils ne s'estimaient pas satisfaits des termes imposés de la relation avec les Etats-Unis et demandaient l'abrogation de l'Amendement Platt. Par ses prises de position lors des années passées, Masó avait montré sa volonté de résistance au pouvoir nord-américain. De plus, il s'inscrivait dans la légitimité de la République de Cuba en Armes, puisqu'il en avait été le Président. A tous ces titres, il se présentait comme le candidat le plus fédérateur. Estrada Palma était clairement le représentant de l'indépendantisme réactionnaire : il était soutenu par les Nord-américains et les secteurs sociaux et politiques favorables à la dépendance. Mais il joua également sur son passé : Président de la République pendant la guerre de Dix ans, émigré révolutionnaire, proche de Martí, représentant diplomatique de la République aux Etats-Unis, désigné par Martí comme son successeur à la Délégation du Parti Révolutionnaire Cubain, il obtint également le soutien de Máximo Gómez<sup>200</sup>.

Le 31 décembre, Masó n'était plus candidat : Wood avait obtenu son retrait<sup>201</sup>.

Le 20 mai 1901, la République était proclamée et Estrada Palma entrait dans ses fonctions.

### III. Indépendance nationale et frustration

Nous voudrions, avant de clore cette partie strictement historique, aborder à grands traits ce premier demi-siècle d'existence de la « République médiatisée ». La plupart des œuvres que nous allons étudier furent écrites pendant cette première période républicaine. Pour les appréhender et les comprendre, il faut donc nous replacer nécessairement dans le contexte historique de leur création et non pas seulement dans celui de la période qu'elles représentent littérairement. Nous allons essentiellement nous interroger sur le statut de la République, sur les satisfactions et les frustrations qu'il généra, ainsi que sur l'évolution de la pensée nationale relative à cette question. Ajoutons que le tableau chronologique qui figure en annexe pourra, nous l'espérons, répondre ponctuellement aux interrogations plus précises du lecteur. Par ailleurs, dans les chapitres consacrés aux œuvres, et plus particulièrement au cours de la troisième partie, nous serons amenée, au fil du texte, à nous référer à la période.

Une fracture nette sépare deux périodes dans l'existence de la « République médiatisée » : la Révolution de 1930. Chacune de ces phases correspond approximativement à la durée des deux Constitutions successives. La première, dont nous venons rapidement de retracer la genèse, était née du rapport de force gagné, quoique sur le fil, par les Etats-Unis, au moment où ils envisageaient fortement l'annexion de Cuba. La deuxième fut l'héritage de la longue et profonde Révolution politique de 1930, bouleversement dans lequel les Etats-Unis s'immiscèrent de manière plus discrète, notamment parce que F.D. Roosevelt envisageait une gestion différente des relations entre les Etats-Unis et les nations américaines sous leur influence géopolitique et économique.

Cette Révolution eut des origines multiples, au rang desquelles l'on peut signaler la crise de 1921-1922 qui secoua l'économie cubaine. Mais elle prit également ses racines dans la succession de désillusions amenées par le système né de la première Constitution de la République de Cuba. Ainsi, la révolution de 1930 fut le signe que les générations nouvelles de Cuba n'accordaient plus à la majorité de la classe politique et aux classes dirigeantes issues de la Guerre d'Indépendance de 1895 leur confiance. La frustration générée par ce système – acceptation d'une souveraineté limitée par l'Amendement Platt, désintérêt pour les questions

sociales, concussion des hommes politiques, dérives tyranniques ou caudillesques – était trop grande. Le roman des guerres, on le verra, l’exprima bien souvent.

### **A. La République « des Généraux et des Docteurs »**

Qualifier la période 1902-1933 comme la « République des Généraux et des Docteurs » tient, nous en sommes consciente, du raccourci. L’expression, commune dans les années vingt et destinée à critiquer la classe politique, fut reprise et immortalisée par Carlos Loveira qui intitula son roman sur les Guerres d’Indépendance *Generales y Doctores*<sup>202</sup>. Dans son esprit et celui de ses contemporains, l’expression désignait les nouvelles élites politiques de Cuba qui faisaient valoir leur participation passée au mouvement indépendantiste, qu’ils aient été Généraux ou Lettrés, comme légitimation de leur pouvoir. Elle faisait également allusion à leur opportunisme. Considérés comme des arrivistes qui s’étaient mis au service de la bourgeoisie cubaine<sup>203</sup>, c’était avant tout leur affairisme, leur clientélisme et leur désintérêt pour la question sociale qui étaient mis en cause. Néanmoins l’allusion à l’acceptation de la dépendance était implicite, puisque la bourgeoisie cubaine<sup>204</sup> et la classe politique s’étaient accommodées du système de dépendance.

L’expression passa du champ de la polémique politique à celui du vocabulaire historique, dans les années soixante. López Segrera, par exemple, la reprend pour qualifier la classe politique jusqu’en 1933<sup>205</sup>. Joel James Figarola<sup>206</sup>, lui, a démontré de quelle manière le monopole politique des trente premières années de la République avait été détenu par des généraux insurgés et que cela avait en partie permis la dérive vers le caudillisme de Machado.

Ainsi évoquer la « République des Généraux et des Docteurs » permet de souligner ces deux éléments : la création d’une classe politique composée de personnes s’autolégitimant<sup>207</sup> par leur statut de cadres de l’Armée de Libération et se distinguant par l’abandon d’un projet nationaliste radical et social, tel que le programme martinien avait pu le définir. Ces dirigeants imprimèrent leur marque sur une période de trente ans : trente ans au cours desquels la fonction suprême serait toujours assumée par un ancien indépendantiste ; trente ans au cours desquels cinq présidents – Estrada Palma, Gómez, Zayas, Menocal et Machado – se succéderaient ; trente ans au cours desquels les affaires de concussion s’enchaîneraient ; trente ans au cours desquels il y eu deux interventions étrangères, et trois

graves conflits insurrectionnels nationaux ; trente ans qui se concluraient par le gouvernement d'un caudillo nationaliste et populiste.

### 1) Les « Mambis » au pouvoir ?

Nous avons pensé dans un premier temps formuler positivement cet intitulé et dresser un bilan rapide de la gestion de cette génération politique issue de la hiérarchie militaire « mambise ». Mais les hommes politiques des trente premières années, s'ils avaient été dans leur grande majorité des officiers de l'Armée de Libération, n'étaient pas des « Mambis »<sup>208</sup>, selon la connotation populaire ou radicale que l'appellation véhiculait. Pourtant, la plupart des hommes politiques, de tous bords, utilisèrent cette image et ce prestige de manière démagogique afin de servir leur carrière, et, y compris, afin d'accéder à la Présidence. Il nous semble en conséquence justifié de garder le terme, une fois faite la réserve. Il nous semble tout aussi logique de formuler ce titre de manière interrogative : ceux qui se prétendaient les représentants du « mambisado », défendirent-ils le projet de société de la Révolution de 1895 ?

#### a) **Le paysage politique de la Première République**

L'organisation des partis politiques fournit déjà un élément de réponse. Entre 1901 et la deuxième intervention, en 1906, le mouvement révolutionnaire se scinda en plusieurs partis. Déjà, cette configuration tendait à un bipartisme opposant Libéraux et Conservateurs, cadre de la vie publique jusqu'en 1933. Néanmoins, cette évolution est loin d'avoir été linéaire. Ce qu'à première vue<sup>209</sup> on remarque de la période est sa confusion, accentuée par des alliances changeantes et quelquefois surprenantes. Joel James Figarola, pour les expliquer, a eu recours à la notion de « instancias agrupadoras », alliances occasionnelles autour de certains axes politiques.

Au lendemain de la dissolution de l'Assemblée du Cerro et de la rupture avec Gómez, les premiers partis apparurent. Leur nombre peut être interprété comme une conséquence d'un régionalisme explicite dans bien des intitulés. Rapidement, ces partis se regroupèrent sur la base d'un clivage entre partisans d'un état centralisé et partisans d'un état fédéral,

d'inspiration jacobine ou libérale. Les premiers – venus de formations initiales telles que le Parti National Cubain de La Havane ou le Parti National de Santa Clara, soutenu par Gómez – se retrouveraient peu après sous l'appellation Parti National. Les seconds, à l'origine rassemblés dans le Parti Républicain Fédéral de Las Villas, fort influent à l'Assemblée Constitutionnelle de 1901, dans le Parti Fédéral Démocratique de Santiago de Cuba et dans le Parti Républicain de La Havane, donneraient naissance au Parti Républicain. Ce dernier se scinderait peu après à l'initiative de Bartolomé Masó et de Juan Gualberto Gómez. Ils créeraient le Parti Républicain Indépendant sur la base du refus de l'Amendement Platt. Cette scission préfigurait l'abandon d'un clivage dont la raison d'être était la configuration d'un état national, et annonçait l'apparition d'une nouvelle division déterminée par la souveraineté partagée.

Hormis ce double regroupement, peu de formations jouirent alors de quelque audience, excepté peut-être le Parti d'Union Démocratique, à tendance centralisatrice et conservatrice. Il se distinguait des autres formations parce qu'il fondait de manière tactique son analyse sur la dépendance vis-à-vis des Etats-Unis non pas en fonction de la « Joint Resolution », mais du Traité de Paris, qui avait ignoré les instances représentatives de Cuba. Par ailleurs, autre particularité, ce parti regroupait des indépendantistes notoires étrangement alliés à nombre d'Autonomistes de la veille<sup>210</sup>. Signalons aussi la fondation du Parti Socialiste Cubain, indépendantiste, populaire, et sans poids réel étant donné la désorganisation des mouvements ouvriers et syndicaux. Ces premiers partis s'affrontèrent lors des élections municipales de 1901<sup>211</sup>. Après la promulgation de la Constitution, ce clivage disparut, laissant place à une problématique différente.

En effet, dans la période préparatoire aux élections présidentielles, un débat ressurgit. Il avait opposé les Représentants lors des travaux de l'Assemblée Constituante, nous l'avons évoqué plus haut. Il opposait une tendance militariste à une position civiliste. Autrement dit, la Nation pouvait-elle élire un candidat issu de la haute hiérarchie militaire ou devait-elle se préserver des dérives caudillesques en préférant un candidat civil ?

Ce débat tournait essentiellement autour de la personne charismatique de Máximo Gómez. Lui-même, comme son opposant civiliste, Cisneros Betancourt, déclara qu'il n'aspirait pas à la magistrature suprême. Mais, il soutint Estrada Palma qui devint en quelque sorte « son » candidat. A l'occasion des élections présidentielles, le jeu des alliances se modifiait. Le Parti Républicain et le Parti National supportaient Estrada Palma, alors que

l'Union Démocratique et le Parti Républicain Indépendant soutenaient Masó. En vertu de causes externes à cette problématique, Estrada Palma fut élu.

Il fut le moteur et la cause de la formation de la troisième instance. S'éloignant de Gómez, il chercha de nouveaux appuis pour sa réélection. Ses partisans se regroupèrent au sein d'un hétérogène Parti Modéré, dans lequel les anciens Autonomistes représentaient une composante forte. Quant au mouvement d'opposition à la réélection, il recrutait également chez ses anciens alliés. Máximo Gómez usa alors de toute son autorité morale pour tenter de promouvoir une candidature José Miguel Gómez – Emilio Núñez, destinée à réunir les tendances éparpillées du séparatisme autour d'un front unitaire cautionné par la figure du Général en Chef<sup>212</sup>. Sa disparition vouait cette tentative à l'échec. Certains conservateurs, dont Emilio Núñez, rejoignirent alors le Parti Modéré, y créant une tendance « anti-palmiste ». Les autres, opposants à Estrada Palma et à ses choix programmatiques, fonderaient le Parti Libéral pour présenter la candidature de José Miguel Gómez. Nous reviendrons sur la campagne et l'élection qui conduisirent les Libéraux à l'insurrection et le pays à une intervention militaire nord-américaine.

Ce fut justement pendant l'occupation qu'apparut le Parti Conservateur, en 1908, des cendres du Parti Modéré et du Parti National. A la veille de l'échéance électorale à laquelle les Libéraux se préparaient, il fallait regrouper les composantes du conservatisme, dont le contenu et les options étaient lisibles bien avant la constitution du Parti. Elles s'inscrivaient dans la droite ligne de la politique de subordination aux intérêts économiques des Etats-Unis, concrétisée par le Traité Permanent signé par Estrada Palma. Le parti comptait au nombre de ses dirigeants Menocal, lié au milieu d'affaires nord-américains, et Montoro, ancien fondateur du Parti Libéral Autonomiste colonial. Estrada Palma, à la suite de sa démission en 1908 et contraint de renoncer à sa carrière publique se rallia discrètement au Parti Conservateur.

A partir de là, le paysage politique serait polarisé par l'opposition entre Libéraux et Conservateurs, sans que les jeux des alliances changeantes ne disparût<sup>213</sup>. Cela amena certains historiens à conclure qu'entre les deux pôles de ce « régime parlementaire bipartite »<sup>214</sup>, il n'y avait pas de différence politique réelle. Or, au lendemain de la Deuxième Occupation militaire, cette division politique bipolaire s'inscrivait dans l'acceptation du caractère inexorable de la dépendance économique et politique. En fait, Francisco López Segre<sup>215</sup> a

montré que l'opposition entre Conservateurs et Libéraux<sup>216</sup> se fondait sur la question de la souveraineté nationale : les Conservateurs gouvernaient dans le sens de l'intégration au système néocolonial ; les Libéraux tentaient, dans ce cadre, de protéger l'intérêt de la Nation.

Ce serait Machado qui mettrait un terme à cette définition du paysage politique. Il promut dès le début 1926, assez autoritairement, une solution coopérativiste, consistant à fusionner les trois formations consacrées – Parti Conservateur, Parti Libéral et Parti Populaire – et à interdire les autres. Cette stratégie visait à s'aliéner les partis traditionnels afin de museler une possible opposition à la mise en place de son projet autoritaire ; elle se fondait également sur le calcul d'opposer un front politique cubain aussi unifié que possible face aux Etats-Unis<sup>217</sup>. Le fait est que la collaboration des partis avec la dictature Machado accéléra leur démantèlement. Il amena aussi leur complet et définitif discrédit auprès des nouvelles générations, qui allaient s'organiser selon de toutes autres bases idéologiques.

Le Parti Révolutionnaire Cubain dissous, Máximo Gómez tenta sans succès de promouvoir une union des indépendantistes, d'autant plus nécessaire que la République s'était constituée sous le couperet de l'Amendement Platt. Cet échec révélerait deux courants, l'un nationaliste, l'autre pas, qui auraient en commun de négliger une gestion sociale réformatrice.

L'alternance politique (sous réserve) s'appliqua pendant cette période: à Estrada Palma, du courant conservateur, succéda J.M. Gómez du Parti Libéral ; Menocal, du Parti Conservateur, fut élu en 1912, puis réélu en 1917 ; Zayas, transfuge du libéralisme s'allia avec Menocal et battit le candidat du Parti Libéral ; enfin Machado, candidat libéral, soutenu par Zayas, fut élu face à Menocal et s'imposerait en 1928. Néanmoins, la période resta dominée par le conservatisme. En effet, seuls deux candidats libéraux gouvernèrent Cuba : J.M. Gómez de 1909 à 1912 et Machado de 1925 à 1933, ce dernier incarnant un caudillisme libéral et nationaliste. Les autres mandats furent exercés par les conservateurs Estrada Palma (1902-1906), Menocal (1912-1917) et (1917-1920) et par Zayas (1920-1924).

## **b) L'exercice malhonnête du pouvoir**

Les ambitions personnelles et arrivistes de la majorité des membres de la classe politique allaient dénaturer l'exercice de la démocratie. Toutes les équipes politiques,

libérales ou conservatrices, qui se succédèrent trempèrent dans des affaires de concussion, à tel point que cela devint quasiment une caractéristique du système cubain, voire un système de gouvernement.

Nous n'allons pas entamer ici une réflexion sur le phénomène de la corruption des institutions politiques, sur sa genèse ni sa nature. Faut-il le considérer comme un épiphénomène de ce système de dépendance, qui faisait de la classe politique cubaine une sorte de gérante des opérations des affairistes et les industriels nord-américains, cubains et espagnols sur les ressources de la Nation ? Ou comme la conséquence logique du système relationnel de type clientéliste, plus précisément lorsqu'il s'agissait des réseaux liant les Officiers Supérieurs de l'Armée de Libération et leurs anciens subalternes. Ou doit-on en dire, très sarcastiquement, que la politique fut, au cours de ces années-là, « la seule industrie véritablement nationale »<sup>218</sup> ?

Nous voudrions surtout montrer comment, aux yeux de la génération en cours de formation, la concussion devint une des caractéristiques principales de ces gouvernements successifs. Après le renoncement forcé à l'idéal d'une indépendance réelle, ceci serait le second stigmate qui discréditerait la génération politique issue de la Guerre.

Souvent, les politiques et les historiens ont avancé que Magoon, lors de la seconde intervention, organisa, et laissa en héritage, la concussion comme mode de gouvernement. Magoon fut unanimement critiqué pour sa gestion et ses méthodes par la classe politique cubaine, y compris par ceux qui se montraient a priori favorables à l'intervention.

Pourtant, dès 1902, l'existence de ces pratiques est avérée. Estrada Palma opéra sur le mode clientéliste, en attribuant postes et charges sur le critère de l'adhésion des candidats au Parti Modéré, et en les retirant à ses opposants<sup>219</sup>. José Miguel Gómez l'accusa d'ailleurs de corruption auprès du Secrétariat d'Etat nord-américain : il était alors en train de manœuvrer pour obtenir l'appui des Etats-Unis<sup>220</sup> contre Estrada Palma pour les élections de 1906.

José Miguel Gómez, passerait à son tour à la postérité pour sa prodigalité en distribution de « botellas » et de sinécures. L'expression devenue populaire : « Tiburón se baña pero salpica » est à ce titre suffisamment explicite. Quelques affaires dont la concession du dragage des ports, annonçaient les grands scandales sous Menocal<sup>221</sup>.

Ajoutons que le mandat de José Miguel Gómez fut un tournant pour la première génération littéraire, qui avait laissé aux aînés ou fui jusqu'alors le terrain politique. En vertu de leur conception du rôle de l'intellectuel, ils se voyaient comme des observateurs critiques



de la société, destinés à promouvoir et à consolider l'esprit national. Ils occupaient les colonnes de leurs revues plutôt libérales, d'où ils faisaient connaître leurs analyses économiques, culturelles et sociales, tout en se maintenant hors du jeu partisan. L'occupation, les attentes déçues par le gouvernement Gómez, furent leur coup de grâce. Castellanos, déjà enfermé dans une ironie désespérée<sup>222</sup>, disparaîtrait. Rodríguez Embil partit pour l'Europe et ne garda plus avec son pays qu'un fil littéraire ténu. Miguel de Carrión, lui, se présenta – il fut le seul de sa génération à le faire – comme candidat libéral aux élections de 1911. Dans ses déclarations combatives, il affichait l'exigence de « vertu républicaine », se revendiquant d'un libéralisme intègre, exigeant une analyse rigoureuse, presque scientifique de la problématique cubaine, dont on savait déjà qu'elle était économiquement dépendante. Cette tentative liée à un sursaut préélectoral d'une fraction du Parti Libéral souhaitant se démarquer de J.M. Gómez, fut sans suite. Les événements de 1911 et de 1912 conduisirent Carrión à s'enfermer dans le silence et le renoncement.

Un personnage comme Menocal, justement, qui exerça deux mandats consécutifs, devint l'incarnation de la servilité vis-à-vis des trusts. Eduqué aux Etats-Unis, Chef de la Police de La Havane sous Wood, cadre supérieur de la « Cuban American Sugar Co » créée sur son conseil, il était le Président « américanisé » par excellence. Ses activités d'homme d'affaire le désignaient concrètement comme l'agent politique des grandes compagnies implantées à Cuba. Sa politique de développement du sucre au détriment des autres cultures – même vivrières puisque Cuba importait les produits de consommation de base – au bénéfice de l'exportation nord-américaine, est aussi assimilable à une forme de concussion. Le gonflement de sa fortune personnelle entre 1913 et 1921 est à ce titre évocateur<sup>223</sup>.

Après Menocal vint Zayas, marqué depuis longtemps par une si forte ambition qu'il s'allia avec le camp politique adverse pour vaincre José Miguel Gómez. Zayas avait renoncé au libéralisme cubain, et gouverné en faveur des intérêts les plus offrants. La promulgation de Loi Tarifa causa un scandale énorme, parallèlement au dernier mouvement insurrectionnel de la période, initialement destiné à destituer Zayas. Celui-ci résolut d'ailleurs le conflit avec le Mouvement des Vétérans par l'achat de la reddition de certains chefs insurgés. Plus qu'auparavant, le contenu politique et la concrétisation d'un projet de société devenaient des concepts vidés de sens, destinés à servir une ambition personnelle puis aussitôt oubliés. Le seul « Doctor » parmi ces « Generales » présidents, était certes fin tacticien, mais il avait du gouvernement une vision utilitaire, destinée à servir les intérêts privés du monde des affaires, et les exigences des Etats-Unis, maîtres d'œuvre du système économique.

Ce fut sous son mandat qu'un mouvement contre la corruption commença à s'organiser, après quelques scandales trop énormes. La nouvelle génération intellectuelle et le Mouvement des Vétérans furent les hérauts de cette contestation. Nous reviendrons sur le mouvement insurrectionnel des Vétérans<sup>224</sup> qui commença le 12 août 1923. Quant à la « Protestation des Treize »<sup>225</sup> le 18 mars 1923, et l'« Appel aux Cubains » de la Junte de Renovation Nationale Civique<sup>226</sup> de Fernando Ortiz le 2 avril 1923, ils furent deux tentatives parallèles de réaction civique et marquèrent une nouvelle apparition de l'exigence de probité dans la classe politique. La « Protestation des Treize » signala l'arrivée active sur la scène politique de la deuxième génération littéraire républicaine. Regroupés ensuite dans le Groupe Minoriste, puis dans la Phalange d'Action cubaine, ils rompaient avec la position de leurs aînés pour s'engager activement dans la lutte politique contre Zayas, puis Machado. Réformistes d'abord, les membres de ce groupe uni sur le rejet de la concussion et un sentiment de frustration, se dispersèrent dans les mouvements réformistes, révolutionnaires, anti-impérialistes ou terroristes des années suivantes.

Machado, pour finir, fut élu sur un programme d'assainissement de la vie publique et politique (suppression de la loterie, réformes judiciaires et financières) autant que sur une opposition franche aux Etats-Unis (il préconisait l'abrogation de l'Amendement Platt, la signature d'un nouveau traité commercial). Pourtant, bien que sa gestion ait surtout été remarquée pour ses aspects répressifs et criminels, la persistance de la concussion figure aussi à son bilan. Aux Etats-Unis, les lobbies divergeaient sur le soutien à apporter à Machado. Ainsi, certains qui souhaitaient le voir quitter la scène firent, en avril 1929, un rapport l'accusant de corruption. Il fut présenté devant le Comité des Affaires Extérieures du Sénat nord-américain. Machado fut alors soutenu par le Secrétaire d'Etat Stimson, et derrière lui par des hommes d'affaire cubains et nord-américains. Ce soutien lui serait retiré lors de la Révolution de 1930.

Cette constance de pratiques corruptrices et de l'utilisation du pouvoir à des fins d'enrichissement personnel aura marqué les trente premières années de la République, sans distinction de personne ou d'appartenance politique, si bien qu'une fois encore, le système né de 1902 et les responsables issus de cette génération en sortiraient condamnés.

### c) **Dérives autoritaires**

Depuis la Guerre de Dix Ans, la question de la possibilité d'une dérive caudillesque se posait avec récurrence. Alors, on avait vu Céspedes s'opposer à l'Assemblée, puis l'Assemblée gêner les militaires. Martí, Gómez et Maceo, conscients de la nécessité de dépasser cet antagonisme, avaient néanmoins eu quelques difficultés à faire coïncider leurs critères respectifs. Dans l'ambition martinienne de voir fonctionner dans la « manigua » un gouvernement démocratique, il y avait le calcul de prévenir la Nation, par l'apprentissage et l'exercice de la démocratie, d'éventuelles dérives caudillesques. L'Armée jouant un rôle de premier plan dans l'obtention de l'Indépendance, il fallait éviter qu'elle en devînt la seule garante. L'opposition ultérieure des civilistes à Máximo Gómez – opposition menée par Cisneros Betancourt ou Juan Gualberto Gómez, si proche de Martí – s'inscrivait dans cette préoccupation constante dans l'histoire des mouvements d'indépendance de Cuba.

Il faut signaler également d'ores et déjà que la prépondérance du camp conservateur s'établit par le biais de trucage d'élection. Ce fut le cas lors de la réélection de Estrada Palma comme ce fut le cas lors de l'élection, et de la réélection de Menocal, puis de l'élection de Zayas. Machado, « légaliste », imposa toutefois son maintien au pouvoir au moyen d'une réforme constitutionnelle. Nous reviendrons sur ce recours à la fraude électorale ultérieurement, quand nous aborderons les mouvements insurrectionnels. Néanmoins nous nous y référons une première fois ici dans la mesure où ces méthodes relèvent d'une conception dévoyée de l'exercice démocratique.

Estrada Palma, bien que civil, dévoila son autoritarisme au cours de la campagne électorale de 1906. Après des semaines d'affrontements sporadiques entre « palmistes » du Parti Modéré et Libéraux, particulièrement à Las Villas, fief de José Miguel Gómez, le Colonel Enrique Villuendas, ancien Secrétaire de l'Assemblée Constituante, déjà victime de plusieurs tentatives d'agression, mourait assassiné par un policier au cours d'une réunion politique. Le lendemain, le 23 septembre, les Libéraux décidaient de ne pas participer aux élections. Estrada Palma fut donc réélu le 20 mai 1906, faute d'adversaire, de la même manière qu'en 1901. Cette fois, la réponse libérale fut insurrectionnelle, et provoqua, par ricochet sur décision d'Estrada Palma<sup>227</sup>, une nouvelle intervention nord-américaine.

Mais la réponse insurrectionnelle, articulée autour du Général José Miguel Gómez, portait également en elle les germes de la dérive. En fait, plus la vie politique s'organisait

autour de personnages issus de la hiérarchie militaire, au nom quelquefois d'une aspiration nationaliste, plus elle s'enfermait dans un système clientéliste et caudillesque.

Le strict bipartisme accéléra cette caractéristique. A travers l'opposition entre Libéraux et Conservateurs, c'était de la rivalité entre J.M. Gómez et Menocal dont il s'agissait. Plus ou moins à visage découvert, le jeu politique glissait vers des pratiques pour le moins douteuses. Les conservateurs recouraient à leurs alliés dans la force publique pour gêner leurs opposants ou les empêcher de faire campagne. Mais les Libéraux, et Gómez à leur tête, suivirent des stratégies pour le moins troubles : les tentatives de manipulation et de neutralisation du Parti Indépendant de Couleur, dont nous allons reparler de manière plus détaillée, tout en restant légales, dépassèrent, et de beaucoup, les limites honnêtes de la compétition politique<sup>228</sup>.

Cette forme de clientélisme, axée autour de la personnalité d'un ancien combattant, était également un mode de fonctionnement au cœur des partis. Núñez et Menocal s'opposèrent et leur opposition généra deux tendances au sein du Parti Conservateur. En ce qui concerne les Libéraux, Gómez et Zayas, à partir de 1906 seraient des rivaux acharnés pour l'obtention du pouvoir. José Miguel Gómez, grâce notamment à sa participation militaire à la Révolution libérale, ayant pris le pas sur Zayas, celui-ci tenta de manœuvrer quitte à changer de camp, et à s'allier avec les Conservateurs. Tout cela illustre aussi la prépondérance du personnalisme sur les idées que ces hommes prétendaient défendre.

Il est intéressant de considérer que Machado, dans sa phase d'accession au pouvoir, représentait déjà une forme de contestation de ce système, tout en étant son produit et en l'utilisant. En effet, un petit peu plus jeune que les dirigeants connus, il put prétendre incarner une nouvelle voie. Nonobstant, il se révéla un caudillo plus accompli et décidé que ses prédécesseurs. La dérive caudillesque se concrétisa en dérive autoritaire sous son mandat. Machado, d'ailleurs, ne s'en défendait pas. Au contraire, son discours, et ceux qui le soutenaient en étaient d'accord, consistait à soutenir que seul un homme fort à la tête d'un pouvoir fort, nationaliste, libéral et populiste, était susceptible de défendre les intérêts de la Nation dans ses relations avec les Etats-Unis. Il était le seul également à être en mesure de maintenir l'ordre social en cette période de structuration de mouvements sociaux étudiants et ouvriers au discours de plus en plus anti-impérialiste et révolutionnaire.

Le gouvernement de Machado se révèle donc à ce titre comme l'aboutissement logique du système de République dépendante formalisé par la Constitution de 1902. Il en fut à la fois la contestation, puisqu'il s'inscrivait dans une démarche nationaliste et libérale, et la continuité, puisque, ne pouvant remettre en cause le système, il se contentait de limiter les crises économiques et de museler la protestation sociale.

## 2) Les offensives insurrectionnelles

La protestation sociale, dans les années vingt, ne fut en rien un fait nouveau. Or, dans le cadre du profond bouleversement des années consécutives à l'abolition, le caractère individuel de la révolte paysanne et la désorganisation du mouvement ouvrier rendaient la pression sociale, bien que constante, relativement maîtrisable pour les élites et la classe politique. Le mouvement ouvrier, quoique faible, marqua la période de sa présence et de ses revendications syndicales : la grève générale de 1902, les grèves ouvrières de mars 1903, la longue grève des ouvriers du tabac de février à juillet 1907 furent tour à tour réprimées. Le monde rural, en pleine restructuration, vit le phénomène du banditisme se développer. Il disparaîtrait d'ailleurs pendant le « machadato », quand la contestation populaire adopterait des formes et des structures plus organisées.

Julio Le Riverend<sup>229</sup> situe l'aboutissement de cette phase en 1917. Ce qui changerait alors<sup>230</sup>, ce serait le degré d'organisation de ces mouvements et leur discours révolutionnaire : la nouvelle génération mettrait en cause le système. Elle ne distinguait plus les problèmes sociaux des problèmes politiques et analysait la situation de Cuba dans le contexte de sa dépendance à la métropole. Le rassemblement traditionnel et souvent calculé autour du concept d'« union patriotique » célébrant la Nation – quelle Nation ? – n'était plus une valeur suffisante. Il en avait été autrement des protestations des premières années.

La première période constitutionnelle fut traversée par des conflits insurrectionnels motivés à la fois par une demande sociale, une revendication politique et la mise en cause de la dépendance. Ces trois questions, même si elles étaient de fait organiquement liées, étaient alors abordées de manière dissociée. Conséquence de la confusion provoquée par la naissance sous tutelle de la République, corollaire de la désagrégation du front indépendantiste (elle-même due à des dérives internes ou des mécanismes imposés par la métropole), l'absence de cohésion enfermait ces initiatives dans l'échec. Autrement dit, les mouvements de

revendication, également immergés dans ce contexte paradoxal d'« indépendance néocoloniale », ne parvinrent pas à se structurer et à poser les questions nécessaires : ils se condamnaient donc à l'isolement.

Entre 1906 et 1912, une série de soulèvements armés mineurs – soulèvement des Cortès, double insurrection d'Acevedo, rébellion patriotique des Généraux Masó Parrá et Miniet<sup>231</sup>, soulèvement de Urbano Guerra – ponctuèrent la vie de la République. Mais les révoltes libérales, le mouvement et l'insurrection des « Indépendants de Couleur », et le mouvement et l'insurrection des « Vétérans et des Patriotes » constituèrent des crises graves du système. Ces groupements, en choisissant la voie armée, parce qu'ils considéraient ne pouvoir faire entendre leur voix dans le cadre de cette République « démocratique », en désignaient les dysfonctionnements croissants tout en la mettant sous le couperet de l'intervention.

#### **a) Les guerres libérales**

La première insurrection libérale se déroula en août 1906, la seconde en février 1917. La « Révolution d'Août » fut le premier de la série de conflits armés qui éclatèrent sous la Première République. A l'instar de Julio Le Riverend, nous conviendrons que la « Chambelona » en fut le dernier. Les deux insurrections furent déclenchées en réaction aux fraudes électorales des Conservateurs. Aucune de ces tentatives ne fut subite ou spontanée, contrairement à ce que soutint le Secrétariat d'Etat nord-américain : les deux soulèvements se produisirent au terme de graves périodes de troubles civils.

Le Parti Libéral, en août 1905, venait de se constituer à partir de l'alliance de formations déjà existantes et autrefois adversaires, unifiées contre la réélection d'Estrada Palma. L'insurrection eut lieu immédiatement après cette réélection, dans une phase de redéfinition du paysage politique : elle peut en être considérée comme une de ses expressions.

Fin 1905 et début 1906, localement, l'attitude des partisans d'Estrada Palma et de J.M.Gómez tournait à l'affrontement armé, au détriment de ces derniers du fait de la collusion de la force publique et du Président. Fin février, une caserne de la Garde Rurale – mêlée aux exactions palmistes – était attaquée. Estrada Palma désigna d'ailleurs les coupables : Morúa Delgado et des hommes de couleur<sup>232</sup>...

Gómez souhaitait convaincre les Etats-Unis de jouer les arbitres conformément à l'Amendement Platt<sup>233</sup>. Les chefs insurgés constituèrent en mai 1906 un Comité

Révolutionnaire qui rassemblait des Généraux vétérans (José Miguel Gómez, Carlos García Vélez) et des civils (Juan Gualberto Gómez). Après avoir initialement prévu un coup d'Etat rapide, les insurgés réduisirent leur ambition en août pour exiger l'annulation des élections. Le gouvernement Estrada Palma tenta dans un premier temps de maîtriser la situation, et minimisa la portée de l'insurrection afin de se protéger. Une semaine après le déclenchement de la rébellion, l'état-major nord-américain recevait l'ordre de se tenir prêt. Or la probabilité et le gain d'une intervention n'étaient pas jugés par tous les rebelles identiquement. En août, certains libéraux persistaient à la demander. D'autres, sans la souhaiter, étaient disposés à la risquer, estimant qu'elle permettrait au moins le déroulement d'élections régulières. D'autres enfin, voulaient l'éviter à tout prix.

Début septembre, des vétérans, représentés par Masó, Quintín Banderas<sup>234</sup> ou Menocal (qui commençait là sa carrière politique), tentèrent d'arbitrer ce conflit « entre partis » – comme l'analyserait Enrique José Varona – afin de préserver les intérêts de la Nation et d'éviter l'intervention de plus en plus prévisible<sup>235</sup>. La volonté conciliatrice de ces vétérans, organisés en Junte des Vétérans début septembre, semblait porter ses fruits dans la mesure où des négociations s'établirent sur la revendication de l'annulation de l'élection. Mais Estrada Palma, ferme sur ses positions, manœuvrait avec l'aide de l'ambassadeur Steinhart, pro-annexionniste, afin d'obtenir l'intromission des Etats-Unis dans le conflit.

Le 19 septembre, Taft et les membres de la « Commission de Paix », envoyée par Théodore Roosevelt arrivaient à Cuba, décidés à jouer les arbitres. Il était d'autant plus urgent de pacifier le conflit que des chefs insurgés avaient déjà fait valoir qu'ils s'attaqueraient à la propriété foncière et industrielle. Le 25 septembre, Taft présentait une première proposition en trois points : démission du vice-président et de tous les élus de décembre 1905, remise consécutive des armes par les insurgés, création d'une commission juridique destinée à préparer des projets de loi. Le Congrès cubain devrait les approuver, demander la démission d'Estrada Palma et lui désigner un successeur. La réunion extraordinaire du Congrès fut fixée au 28 septembre. La solution était consensuelle : elle aboutissait à l'annulation des élections (demande des insurgés), sans reconnaître qu'elles avaient été frauduleuses (ce qu'Estrada Palma refusait de faire, et qui convenait peu aux Etats-Unis dont il était le « poulain »).

Durant ces trois jours, nombre de transactions, de négociations et de pressions eurent lieu de tous côtés, chacun essayant de tirer la situation à son moindre désavantage. La difficulté de trouver une personnalité acceptable par tous – y compris par les Nord-américains<sup>236</sup> – était quasiment insoluble. Mais le risque, perçu par tous, était celui d'une

occupation si la situation n'était pas débloquée. Ainsi, il y eut une tentative de ramener la balle dans le camp cubain : Zayas et le Parti Modéré – qui voulait survivre au naufrage d'Estrada Palma – tentèrent de s'accorder sur l'élection d'un président provisoire et non pas constitutionnel : Menocal, Sanguily et Zayas étaient pressentis.

Le 28 septembre, après la démission de Estrada Palma, les Conservateurs décidaient de ne plus participer au vote<sup>237</sup>. Cette vacance de l'exécutif ouvrait la porte aux Nord-américains : le 29 septembre, Taft, le Secrétaire d'Etat à la Guerre, assumait la fonction de Gouverneur militaire. Il se présentait comme l'unique alternative face à l'incapacité des représentants des Cubains à résoudre un conflit de type gouvernemental en période d'urgence pour cause de crise insurrectionnelle. Taft s'étant précédemment assuré la fidélité de la Garde Rurale<sup>238</sup>, l'occupation militaire allait être requise pour imposer le retour dans leur foyer des insurgés et éviter toute réaction anti-interventionniste. Taft puis Magoon se donneraient comme objectif d'aider les Cubains à parfaire l'arsenal législatif incriminé. Mais l'occupation, qui durerait jusqu'en janvier 1909, resserrerait surtout l'étau économique et psychologique sur Cuba.

La « Chambelona » de février 1917 allait ressembler en bien des points à la « Révolution » d'août 1906. La campagne électorale fin 1916 fut marquée, pareillement, par la violence. Les Libéraux auraient très vraisemblablement remporté la victoire si les élections n'avaient pas été truquées. L'envoi par le gouvernement Menocal de troupes lors des élections complémentaires à Las Villas – qui restait le fief de José Miguel Gómez – fut cette fois l'acte qui motiva la préparation d'une deuxième insurrection. Plus qu'en 1906, Gómez et ses partisans cherchaient à provoquer une réaction nord-américaine : ils estimaient qu'une nouvelle commission arbitrerait en leur faveur, comme ils pensaient que cela avait été le cas autrefois et permettrait la tenue d'élections régulières. De plus, José Miguel Gómez bénéficiait d'un atout : la protection et l'appui de responsables de compagnies nord-américaines avec lesquels il était professionnellement lié<sup>239</sup>.

Mi-février, les premiers soulèvements – dont l'objectif était d'attaquer des casernes afin de s'armer – se déclenchèrent à Las Villas, à Pinar del Río, à Matanzas, à La Habana, en Oriente et ailleurs. Cette fois, des militaires en exercice se rallièrent avec leurs troupes à l'insurrection. Leur participation donna une force nouvelle au mouvement. En fait l'attentisme tactique des Libéraux les empêcha de pousser leur avantage militaire. Ils usèrent en revanche de tous leurs arguments pour fléchir le Président Wilson : une commission,



composée de Orestes Ferrara et de Raimundo Cabrera fut envoyée à Washington ; Alfredo Zayas concentra ses efforts sur l'ambassadeur nord-américain González. Sans succès. Même le chantage économique fut à nouveau brandi puisque Gustavo Caballero claironna qu'il allait s'attaquer aux propriétés nord-américaines. Cela leur fit perdre leurs quelques appuis de cadres de compagnies nord-américaines à Cuba, liés à José Miguel Gómez, sans convaincre pour autant les Etats-Unis d'organiser de nouvelles élections.

Le gouvernement Wilson allait condamner l'insurrection et donner à Menocal les moyens de la maîtriser. Comme ce dernier se trouvait privé du soutien de l'Armée Nationale, ce furent des troupes nord-américaines qui débarquèrent dans les régions soulevées, bloquant les ports avec des navires de guerre. A partir de quoi, la tactique consista à passer des accords avec des chefs insurgés<sup>240</sup>. La capture de José Miguel Gómez le 8 mars, contribua à la faciliter. Seuls Camagüey et l'ouest de Las Villas restaient rebelles. Puis, comme il devenait évident que les Etats-Unis ne se lanceraient plus dans un difficile arbitrage<sup>241</sup>, les groupes insurgés se disloquèrent progressivement au cours du mois de mai. Ce fut justement en mai, le 20, que Menocal prit possession de ses fonctions présidentielles. Cette fois, le calcul des Libéraux visant à utiliser l'Amendement Platt, et non pas se contenter de le subir, avait échoué.

Soulignons dans cette question des insurrections libérales trois aspects. Le premier concerne le Parti Libéral de manière interne. La naissance du libéralisme se fit sous le sceau insurrectionnel. Cette culture de groupe perdurerait. En effet, les dirigeants du libéralisme seraient choisis et évalués en fonction de leur participation militaire à la Révolution de 1906<sup>242</sup>. José Miguel Gómez fut le premier à en bénéficier : la Révolution d'août comme la « Chambelona » furent portées à la gloire du fondateur et dirigeant du Parti, véritable « caudillo » libéral. Ce parti, à la différence du Parti Conservateur, assumait donc cette forme de nationalisme caudillesque dans ses références, puis dans ses pratiques. Cela prépara en partie l'accession de Machado au pouvoir.

Le second point est relatif à la formation de la génération qui fut politiquement active sur le front de la défense de la Nation à partir des années vingt. Le pôle libéral, dont l'objectif était de défendre le mieux possible les intérêts de la Nation, avait implicitement reconnu, par ce double recours à l'insurrection, l'impossibilité d'accéder au pouvoir dans le cadre institutionnel. Seul Machado y parviendrait parce qu'il serait soutenu par un courant conservateur nationaliste né de la crise économique des années vingt. Une fois rejetée l'option

dictatoriale de Machado par la nouvelle génération, il ne resterait comme solution politique destinée à imposer les options nationales que la voie révolutionnaire.

Enfin, cette logique serait renforcée par l'ambiguïté de l'utilisation de la souveraineté partagée par les Libéraux. Leur tactique avait consisté à utiliser l'Amendement Platt au profit de la loi constitutionnelle et de la démocratie. Cette tactique avait la première fois conduit à un semi-échec : les Conservateurs avaient renoncé<sup>243</sup> à l'union de l'ensemble de la classe politique contre Taft et permis l'occupation, mais les Libéraux avaient ensuite remporté les élections. Ce même calcul avait complètement échoué en 1917. On ne pouvait pas « jouer » avec l'Amendement ni « ruser » encore avec les Etats-Unis. La nouvelle génération radicale en tirerait un enseignement : tenter de rompre la dépendance politique.

### **b) La révolte des « Independientes de Color »**

La révolte menée par le Parti Indépendant de Couleur, plus que toute autre à notre avis, fut révélatrice des contradictions de la société républicaine, dans la mesure où elle révélait aussi le problème latent de la ségrégation raciale et sociale. C'est pourquoi nous allons lui accorder un espace conséquent. Il faut, sans doute, revenir en arrière pour placer cette tentative protestataire, et non pas révolutionnaire, dans son juste contexte.

Nous évoquons plus haut le phénomène de structuration de la population de couleur à la fin du dix-neuvième siècle, conséquence naturelle de l'évolution de la société coloniale en rupture avec l'esclavage. L'intégration de fait d'une importante population d'affranchis dans la société imposait qu'ils y trouvent leur espace politique.

Deux perspectives, alors, s'étaient manifestées dans la communauté. Celle, volontariste et collective, de Juan Gualberto Gómez consistait à créer les outils de l'insertion de la population de couleur compte-tenu des blocages qu'allait générer ou maintenir la société. Comme Juan Gualberto Gómez se plaçait dans la perspective de la création d'une république indépendante, républicaine et égalitaire, le risque de marginalisation ou de communautarisme inhérents à la structuration des sociétés de couleur existantes, se trouvait annulé.

A la même époque Morúa Delgado, issu du syndicalisme non révolutionnaire et rallié à l'autonomisme défendait une perspective bien différente. L'intégration selon Morúa devait être le résultat d'une insertion très progressive d'hommes de couleur dans les structures

politiques et économiques de la société blanche. Le succès de cette démarche dépendait en conséquence de l'accueil qui leur serait fait. Que la population de couleur se fût ralliée majoritairement à l'indépendantisme induisait que la contradiction inhérente au projet de Morúa Delgado avait été identifiée ou expérimentée par la population de couleur.

Or, cette aspiration légitime à occuper activement son espace dans la société fut freinée dès le départ par le gouvernement militaire nord-américain puis par le gouvernement Estrada Palma, pour des raisons d'ostracisme social et « racial ». En vertu de leur conception élitiste de la société, ils s'appliquèrent non seulement à éloigner des responsabilités publiques les hommes qui auraient pu prétendre y jouer un rôle, mais dédaignèrent aussi toute mise en œuvre d'une politique sociale d'intégration<sup>244</sup>. Cette attitude restait d'ailleurs dans la mémoire collective sous la forme d'anecdotes vexatoires<sup>245</sup>. Quant ce n'était pas le chef de l'Etat, en l'occurrence Estrada Palma, qui faisait ouvertement des déclarations empreintes de racisme<sup>246</sup>, c'était l'Etat lui-même qui fonctionnait selon des pratiques<sup>247</sup> ségrégatives. Les protestations, dès 1902, des vétérans regroupés au sein du Comité des Vétérans de couleur, n'y avaient rien changé.

Par ailleurs, les formations politiques laissaient peu d'espace à la population de couleur. Des figures historiques comme Juan Gualberto Gómez et Martín Morúa Delgado y avaient leur place. Mais la communauté se trouvait sous-représentée sur cette scène politique bipartite qui rendait impossible la représentation populaire. Lors des élections municipales de 1908, organisées par Steinhart pendant l'occupation nord-américaine, les désignations de candidature écartèrent les Cubains de couleur : l'ostracisme se révélait manifestement.

Dans ces conditions de fermeture, en août 1908, le Mouvement Indépendant de Couleur apparut afin de promouvoir une candidature communautaire en 1910. Evaristo Estenoz – dirigeant syndicaliste, insurgé pendant la Révolution libérale d'Août – l'organisa en parti et fut nommé à sa direction. On ne peut réduire le Parti Indépendant de Couleur à son aspect communautaire, comme cela se fit du fait de la propagande de ses adversaires désireux d'en faire un « parti raciste ». La formation avait un programme et défendait un projet libéral et social<sup>248</sup>.

Force politique ascendante, il était susceptible de porter ombrage au Parti Libéral, au terme du mandat peu « reluisant » de José Miguel Gómez<sup>249</sup>. Les calculs politiques jouèrent un rôle certain : utilisés un temps par les Conservateurs contre Gómez, le jeune mouvement se trouverait pris aussi dans la lutte entre Libéraux « zayistes » et « miguelistes ». Même les

Etats-Unis, par l'intermédiaire du Consul Steinhart, se trouveraient volontairement mêlés à des stratégies complexes susceptibles de déboucher sur une annexion<sup>250</sup>.

Le sénateur libéral « migueliste » Martín Morúa Delgado répondit à l'apparition de cette nouvelle force politique par une proposition de loi électorale interdisant la création de groupements ou de partis sur des critères « de races, de naissance, de fortune ou d'appartenance professionnelle »<sup>251</sup>. La discussion de ce projet à l'Assemblée fut très animée. A Morúa qui avançait l'argument de l'inconstitutionnalité de tels rassemblements, Cisneros Betancourt répondait sur deux points : l'inconstitutionnalité de la limitation de la liberté de réunion, et l'aberration d'établir légalement un critère racial<sup>252</sup>. Mais la loi fut finalement adoptée : Libéraux comme Conservateurs votèrent autant en fonction de tactiques politiques que d'a priori racistes. En vertu de quoi, les réunions publiques du Parti furent déclarées illégales et des dirigeants et adhérents furent traduits en justice, ce qui explique que le Parti Indépendant de Couleur ait peu fait parler de lui aux élections de novembre 1910, et tout au long de l'année 1911.

L'essentiel des efforts des dirigeants du mouvement portèrent sur la révocation de cette loi prohibitive. Estenoz en personne, peu après sa libération, en janvier 1912, obtenait une entrevue à la Légation nord-américaine. Le 17 février, un comité était reçu par José Miguel Gómez. Les fins de non-recevoir des uns et des autres se conjugaient entre hostilité et adresse. Ainsi, Machado, alors Secrétaire d'Etat, autorisa les Indépendants à organiser des rassemblements.

Ces signes d'ouverture de la part des Libéraux n'empêchèrent la radicalisation du mouvement d'Estenoz. Elle date justement de cette époque, à la fois résultat du rejet « naturel », vu les circonstances, des forces politiques classiques et conséquence de l'adhésion massive d'ouvriers et de travailleurs des ports et de la construction. Le Parti Indépendant de Couleur se présentait de plus en plus comme l'alternative au pôle libéral-conservateur puisqu'il se transformait en mouvement populaire et contestataire. Dans ce processus, l'influence doctrinaire et tactique de syndicalistes anarchistes resterait à approfondir. Mais, à ce stade, l'ambition était de participer aux élections, en soutenant un parti ou l'autre, et de maintenir une demande d'Abrogation de la Loi Morúa auprès du Gouvernement et de l'Ambassade.

Le 18 mai 1912, à la veille des élections présidentielles, une vague d'arrestations de dirigeants du parti fut orchestrée. Immédiatement, des groupes se soulevèrent à Pinar del Río,

à La Habana, à Las Villas et en Oriente. Les autorités politiques et militaires minimisèrent l'ampleur du mouvement : cependant, jour après jour, le nombre d'insurgés augmentait.

Quelques mois après la crise des Vétérans – sur laquelle nous allons revenir, la classe politique préféra se ranger du côté de l'ordre public, afin de ne pas risquer une intervention militaire. Le 21, le Conseil National des Vétérans apportait son soutien au gouvernement. Le lendemain, le Parti Conservateur adoptait la même position. Plus encore, le 9 juin, Mario Menocal viendrait en personne offrir au Général Monteagudo les services d'une armée privée de 3000 hommes.

Dès le 22 mai, le gouvernement des Etats-Unis s'était montré très préoccupé, estimant que les biens nord-américains étaient menacés. Knox, le Secrétaire d'Etat à la Guerre, demandait à Sanguily, son homologue cubain, de les protéger. Trois jours plus tard, Knox évoquait une intervention militaire et informait Sanguily de l'arrivée d'un vaisseau de guerre. Celui-ci, confiant en la capacité de l'Armée cubaine – qui avait été réorganisée et réarmée après la révolution libérale de 1906 – tenta de l'en dissuader. Pour éviter une intervention nord-américaine, il dut agir militairement. Les droits constitutionnels furent suspendus en Oriente. Le Général Monteagudo<sup>253</sup> y arrivait le 29 mai : il allait disposer de contingents de l'armée (5000 hommes le 1er juin, 10 000 début juillet), de la Garde Rurale, et de Corps de Volontaires. Le 29 mai, un groupe d'insurgés était décimé à Yarayabo. L'Armée cubaine se montrait tout à fait apte à mener à « bien » sa mission. Sa supériorité numérique – on pourrait parler de disproportion – et son armement moderne s'imposaient aux insurgés. Néanmoins, les troupes nord-américaines, en dépit de l'interdiction du gouvernement cubain, avaient débarqué le 26 et se positionnaient autour des propriétés nord-américaines, sans que soit explicitement évoquée une intervention militaire. Les insurgés résisteraient désespérément jusqu'en août. L'Armée cubaine ne fit pas de prisonniers<sup>254</sup>.

Un voile pudique fut vite jeté sur les motifs et le déroulement de cette révolte : seule une poignée d'articles informatifs et pondérés parut pendant les événements. Cela se confirma au lendemain de la répression : la vie reprit son cours normal, et l'on tourna, de manière surprenante, la page, comme si rien de tout cela n'était arrivé à Cuba<sup>255</sup>. Il est vrai que le gouvernement libéral, soutenu par le Parti Conservateur, avait été obligé d'appliquer une attitude répressive, contraire à ses principes et à ses aspirations, dans le seul but d'éviter une occupation nord-américaine. L'autocensure postérieure fut peut-être la seule possibilité de refermer cette boîte de Pandore. Alors qu'on entrait en période de campagne électorale, les

rumeurs qui avaient couru sur le rôle occulte de José Miguel Gómez, de Zayas ou de l'ambassadeur Steinhart<sup>256</sup> dans le déclenchement de l'insurrection, cessèrent de se répandre. Le souvenir gardé serait longtemps celui d'une tentative de déclenchement d'une « guerre de race ».

Pourtant, les déclarations d'Estenoz semblent confirmer que cette insurrection avait pour unique revendication l'abrogation de la loi Morúa. Il signa d'ailleurs son dernier document écrit comme « General en Jefe del Ejército de Reivindicación »<sup>257</sup>. Cela avait donc été seulement en mai 1912, dans une situation similaire à celle des élections de 1910 (c'est-à-dire la neutralisation de leurs candidats par des arrestations frôlant l'application arbitraire de la loi) que les « Independientes de Color » avaient recouru à l'option insurrectionnelle. Leurs démarches antérieures auprès de l'Ambassade des Etats-Unis entraient aussi dans cette logique. Il s'agissait d'aboutir soit à des négociations avec le gouvernement, soit à une intervention nord-américaine consistant à abroger la loi ou à organiser des élections auxquelles ils pourraient participer. Rappelons que cela avait été exactement le calcul des Libéraux en 1906, et qu'ils agirent à nouveau de même en 1917. A l'instar des Libéraux, les « Independientes de Color » s'étaient soulevés pour conquérir un droit. A leur différence, ils avaient été broyés.

Le Roman des Guerres porterait la trace de ce phénomène. Alors qu'il regorge d'allusions aux « caudillos » des guerres libérales et du Mouvement des Vétérans, seuls deux textes<sup>258</sup> abordent cet épisode sanglant et tragique de l'histoire républicaine. Cela n'a rien d'un paradoxe. Le traitement romanesque des guerres est majoritairement une tentative de défense de la Nation. Cette attitude est globalement celle du libéralisme cubain. Or ce furent les Libéraux – par l'entremise de Manuel Sanguily – qui durent maîtriser cette crise dans le sang sous la menace nord-américaine. L'on comprend par conséquent la difficulté de ces écrivains à aborder la contradiction, d'autant plus que la politique calculatrice de José Miguel Gómez favorisa l'escalade et contribua à envenimer la situation.

### **c) Le Mouvement des Vétérans et des Patriotes**

L'épisode le plus marquant et le plus étudié du Mouvement des Vétérans et des Patriotes est sa tentative insurrectionnelle de 1923. A ce titre, le Mouvement est souvent inclus dans la période transitionnelle, postérieure à la crise des années vingt. Néanmoins, l'histoire du « vétéranisme » s'inscrit indiscutablement dans la première étape de la

République. Il se fit le vecteur, à plusieurs reprises, d'une unification de tous les patriotes afin de défendre la Nation, théoriquement au-dessus des querelles partisans. Sa « mutation » de 1923 n'en illustre que mieux l'émergence de forces politiques alternatives dans cette période charnière<sup>259</sup>.

D'après Joel James Figarola, les regroupements associatifs de Vétérans commencèrent spontanément aux alentours de 1902. Ces rassemblements locaux et occasionnels permettaient aux anciens combattants de se retrouver. L'élément fédérateur, forme anodine de caudillisme, était donc souvent la figure militaire sous les ordres de laquelle ils avaient combattu.

Ce fut lors de la Révolution libérale de 1906 que certains publièrent un manifeste le 17 août<sup>260</sup> : l'avant-garde révolutionnaire de 1895 s'opposait au soulèvement, hors tout critère d'appartenance politique, afin d'éviter une nouvelle intervention ou une annexion. Des figures comme Masó ou Quintín Banderas adhérèrent à cette initiative, du moins dans un premier temps. Zayas, homologue « civil » de José Miguel Gómez s'inséra également dans la tendance pour y jouer les négociateurs. Mario Menocal, jeune Vétéran, auparavant étranger à la scène politique, se fit remarquer d'août à septembre comme médiateur entre les Libéraux insurgés et Estrada Palma. Il réunit en septembre 1906 des Vétérans d'Oriente et de Camagüey afin de fonder la Junte des Vétérans. Ce serait à partir de cette date que les Vétérans apparaîtraient comme une force nationale d'arbitrage s'inscrivant dans le courant de la pratique des « vertus domestiques ». Le volontarisme conciliateur et le marquage apolitique de Menocal lui permirent d'être nommé président de la Junte<sup>261</sup>. Il la contrôlerait à partir de 1906.

Menocal ayant assumé la direction du Parti Conservateur dès 1907, les interventions des Vétérans sous le Gouvernement J.M. Gómez ne seraient pas réellement fortuites. La seconde irruption du mouvement aurait lieu en 1911. Le Général Emilio Núñez serait alors le Président du Conseil National des Vétérans. La découverte, en octobre 1911, que des anti-indépendantistes de la veille occupaient des charges dans l'Administration publique déclencha une protestation populaire, spontanée, et unanime. Leur révocation fut exigée<sup>262</sup>. La législation en usage ne le permettant pas, l'agitation augmenta, apparemment incontrôlée : des vétérans, au niveau local, annonçaient qu'ils allaient prendre en main cette épuration. J.M. Gómez et Sanguily, redoutant et agitant à la fois le risque d'une intervention nord-américaine en cas de troubles, soutinrent la préparation d'un projet de réforme de la Loi de Service Civil<sup>263</sup> et organisèrent une Commission d'Arbitrage.

La force assez apolitique et très patriote des Vétérans dépassait les espérances initiales. Sur fond de dislocation du Parti Libéral<sup>264</sup>, puis de crise du Parti Conservateur, perturbations que le mouvement avait, sinon générées, du moins révélées et accélérées, les Vétérans imposaient leur programme à Gómez. Début janvier 1912, Emilio Núñez publiait dans la presse un article accusateur. Renvoyant dos à dos les formations politiques, il dénonçait les compagnies nord-américaines en train de s'emparer de l'industrie nationale, et concluait que le mouvement avait comme objectif de « sauver la République, en la cubanisant »<sup>265</sup>. Une nouvelle fois, le sentiment nationaliste se structurait par le biais d'un front indépendantiste, imprégné malgré tout par la confusion du monde politique<sup>266</sup>.

Le gouvernement Taft prit au cours de ces semaines, à mesure que se confirmaient agitation et tentative de remaniement du paysage politique cubain, des positions de plus en plus interventionnistes, au titre du nouveau concept d'« intervention préventive ». Plus ce risque allait croissant, plus les parties en présence se montraient capables d'unité. Le 17 janvier 1912, les représentants des partis politiques et de leurs tendances, les membres du Conseil des Vétérans ainsi que les chefs des Forces Armées se réunirent à la convocation du président Gómez. Ce jour-là, et les jours qui suivirent, tous, les uns après les autres, offrirent leur appui au gouvernement élu afin d'éviter l'intervention militaire. Le pays s'était tenu pendant trois mois sur le fil, entre une situation au bord de l'insurrection et une intervention nord-américaine. La décision des dirigeants de retourner au calme fut une consigne suivie.

Enfin, ce fut sous le gouvernement Zayas, considéré comme un traître par les Libéraux, au moment de l'apparition de mouvements alternatifs de revendication politique et civique, que le Mouvement recourut à l'insurrection armée. Il était alors présidé par Carlos García Vélez<sup>267</sup>, traduction d'un glissement vers un patriotisme plus radical quoique temporisé par le courant libéral<sup>268</sup>.

Le 12 août 1923, les Vétérans, réunis en Assemblée, résolurent d'exiger le règlement de leur pension, revendication très positivement reçue et soutenue par tous les relais d'anciens combattants du pays. Dans ce contexte, une telle revendication contestait essentiellement les priorités financières de Zayas en ce qu'elles avaient de corrompues et d'antinationales. Parallèlement, le vote de la Loi Tarifa<sup>269</sup>, sa contestation par la partie lésée et l'intervention du Secrétaire d'Etat nord-américain Elihu Root, furent révélées publiquement. Au moment où l'on commençait à promouvoir à Cuba une forme de nationalisme économique et financier, politique appuyée par la bourgeoisie sucrière, Zayas cédait devant le pouvoir politique nord-



américain<sup>270</sup> alors qu'il s'immisçait ouvertement dans le processus législatif cubain. Or la loi Tarifa portait préjudice aux intérêts des industriels du sucre (et à ceux des ouvriers des ports). Quelques jours plus tard, le 29 août, l'assemblée générale des Vétérans votait un véritable programme<sup>271</sup> dont les axes étaient l'assainissement des pratiques étatiques et l'établissement de lois consensuelles et d'intérêt général. Les deux volets relevaient de cette démarche de défense politique et économique de la Nation.

En même temps que le mouvement adoptait de nouvelles structures et ouvrait son Conseil Suprême National à des non vétérans, ses adhérents eurent à se positionner sur les objectifs de l'association. Disons, à grands traits, que sur la base du patriotisme deux attitudes dominaient. La première, minoritaire, désirait se maintenir dans une posture de médiateur et de régulateur de la vie publique. La seconde souhaitait la démission du gouvernement Zayas et la mise en œuvre d'une politique économique indépendante. Elle envisageait à ce titre soit de concourir aux prochaines élections, soit de renverser le pouvoir par les armes. Ni l'une ni l'autre ne contestaient alors l'intromission politique et économique des Etats-Unis ; il s'agissait au contraire d'opérer dans les limites du cadre imposé.

Le radicalisme de la jeune garde (Mella<sup>272</sup>, Rúben Martínez Villena), qui allait trouver un allié en la personne de Carlos García Vélez, allait contribuer à pousser une partie du mouvement vers l'opposition aux Etats-Unis, prémices à l'anti-impérialisme. Le Secrétariat d'Etat nord-américain, conscient de la division du mouvement, chargea Crowder de soutenir Zayas. Parallèlement, les autorités faisaient arrêter García Vélez, Rubén Martínez Villena et José Antonio Fernández de Castro, qui préparaient depuis les Etats-Unis un débarquement aérien. Le 30 avril 1924, des groupes insurgés se soulevèrent dans la région de Cienfuegos. Ils étaient dirigés par le Général Laredo Brú. Mais le mouvement était trop isolé : l'hétérogénéité de ce front patriotique le conduisait à se démanteler.

Afin d'éviter une nouvelle intervention militaire nord-américaine, Zayas choisit la diplomatie. Le retour au calme fut négocié contre le décret d'une amnistie. Des transactions financières auraient également convaincu certains généraux. García Vélez se montra conciliant afin d'éviter à tout prix une intervention désastreuse.

Cette dernière action des Vétérans, comme force de référence dans la défense de la Nation, aboutissait donc à une impasse. En revanche, ses retombées sur les mouvements émergents, qu'ils soient politiques ou civiques, furent fort importantes. En effet, l'alliance d'une partie de l'avant-garde de la nouvelle génération avec les patriotes de 1895 allait

contribuer à inscrire leur combat anti-impérialiste dans la continuité de l'accession à l'Indépendance nationale.

Pour conclure sur le recours à l'insurrection au cours de cette période, nous voudrions avancer que ces révoltes étaient autant imposées par les blocages et le mauvais usage politique qu'induites par le sentiment que la société et son fonctionnement n'avaient pas radicalement changé après la rupture coloniale. Dans la néocolonie, la protestation adoptait alors logiquement la forme insurrectionnelle qui avait mis à bas la dépendance coloniale, y compris dans son recours à un arbitrage « extérieur ». Mais cette fois, privée d'un projet global, l'objection encourait le risque de servir des « caudillos » plutôt que les intérêts collectifs. De plus, chaque insurrection faisait planer sur la Nation le risque d'une nouvelle intervention nord-américaine, puis d'une occupation militaire illimitée. Tout le processus légal mis en place par les Etats-Unis, même si l'on s'accordait généralement à n'en retenir que la reconnaissance du droit à l'Indépendance, permettait cette éventualité. Les Cubains pouvaient d'autant moins l'ignorer qu'à partir de 1906 et jusqu'aux années trente, les Nord-américains le leur rappelleraient régulièrement.

### 3) La République sous surveillance nord-américaine

Nous l'avons vu au cours des pages précédentes, la présence des Etats-Unis fut permanente au cours de toute la période, bien qu'à des degrés divers d'ingérence politique. L'Etat cubain surgit soumis à un paradoxe essentiel : la République Indépendante existait – nul à Cuba ne le contestait –, mais sa souveraineté était partagée. La donnée fut peut-être sous-évaluée : Root et Platt ne décrivaient-ils pas eux-mêmes l'Amendement comme une formulation de principe sans conséquences concrètes ?

Nous voudrions revenir brièvement sur ces aspects politiques de la dépendance, afin d'en récapituler certains éléments qui seront utiles à la compréhension des romans étudiés. Par ailleurs, nous aborderons brièvement une question peu évoquée dans les romans qui est celle des autres mécanismes de la dépendance, et particulièrement l'insertion de l'île au marché nord-américain.

### a) L'acceptation de la tutelle

Le paradoxe fondateur serait assumé, plus ou moins facilement, plus ou moins honnêtement, par la génération politique issue des Guerres. L'écrasante majorité du monde politique avait délibérément opté pour ignorer le contournement de la souveraineté nationale à partir de l'intervention de 1898, pour croire en l'énoncé de la « Joint Resolution », en vertu de quoi le ralliement à l'Amendement Platt avait été consommé.

Cette attitude serait une constante transversale des romans des guerres composés par la génération des vétérans. L'on verra comment ces auteurs, qu'ils aient été liés ou pas à la sphère politique, ne remettaient pas en cause les termes de la Constitution de 1902. Le clivage se ferait sur la référence documentaire originelle. Les Conservateurs présenteraient préférentiellement l'Amendement Platt, en le décrivant comme une opportunité historique et une protection formidable. En revanche, les Libéraux se référeraient avec constance à la « Joint Resolution », parce que la reconnaissance de l'indépendance de Cuba y était explicite<sup>273</sup>.

La première génération littéraire – Castellanos, Carrión, Rodríguez Embil – se distingua : Castellanos s'était montré virulent lors des débats autour de l'Amendement Platt<sup>274</sup>. Après son adoption, ils estimèrent que la République était l'otage des Etats-Unis, entravée par la forme légale de sa dépendance mais surtout par la domination économique. Les thèmes de la frustration et de la conjuration traités par Castellanos, étaient latents chez tous<sup>275</sup>. Pragmatiques, ils pensaient que l'état d'infériorité des Cubains était tel que rien ne pouvait être tenté alors. Ils adoptèrent une position d'attentisme et de retrait, tout en essayant de maintenir vivaces les principes fondamentaux et d'œuvrer dans leur sphère à la défense de la culture nationale<sup>276</sup>. L'on trouvait ainsi dans les revues et les quotidiens, dès 1902, des articles analysant et dénonçant la dépendance au regard des phénomènes économiques et sociaux. Mais ces intellectuels s'interdisant de passer à l'action, se limitant à des revues cultivées, apporteraient plus de lucidité que de changements<sup>277</sup> et finalement plus de renoncement que de révolte<sup>278</sup>.

La classe politique de cette première période assimila la réalité de cette tutelle. Le Parti Modéré, le Parti Libéral, le Parti Indépendant de Couleur, le Parti Conservateur intégreraient tour à tour dans leurs stratégies ponctuelles le recours à l'Amendement afin de régler par la diplomatie ou la force une situation de crise nationale. Le mouvement qui

identifierait constamment le danger d'une occupation militaire illimitée ou d'une annexion forcée, fut celui des Vétérans. C'était d'ailleurs une de leurs contradictions en 1924, puisqu'ils pensaient pouvoir recourir à l'insurrection, sans risquer une intervention qu'ils ne demandaient pas.

Néanmoins, selon que gouvernaient les Libéraux ou les Conservateurs, l'attitude vis-à-vis des Etats-Unis variait dans ses postulats. Les trois présidents conservateurs, Estrada Palma, Menocal et Zayas adoptèrent une attitude de coopération ouverte<sup>279</sup>. L'on peut interpréter l'expérience du « Cabinet de l'Honnêteté » comme l'aboutissement de cette collaboration. En revanche, les Libéraux J.M. Gómez et Machado, tentèrent une fois au gouvernement, d'utiliser toute leur marge d'autonomie afin de préserver les intérêts de la Nation<sup>280</sup>.

Ce couperet de l'intervention nous permet d'aborder un aspect que nous avons laissé de côté. Nous avons jusqu'ici abordé la dépendance sous son aspect politique, bien que nous ayons signalé la ratification du Traité de Réciprocité Commerciale. Le Traité Permanent constitua la deuxième étape de l'intégration de l'économie cubaine au marché néocolonial. Les compagnies nord-américaines investirent le secteur du sucre très tôt, transformant Cuba en région monoproductrice de matière première. Non seulement la moyenne et la petite propriétés disparurent, mais le processus d'industrialisation démantela la petite paysannerie bientôt réduite à la condition de prolétariat agricole saisonnier. La défection des gouvernements quant à la mise en place d'une politique agricole compensatoire amena Cuba à importer des Etats-Unis les produits alimentaires de consommation courante, ce qui accentua les difficultés des classes les plus déshéritées.

Magoon, lors de la Deuxième Occupation, permit au trust sucrier de resserrer l'étau sur cette économie dépendante<sup>281</sup>. Il n'est pas fortuit que la « Cuban American Sugar Co » ait été créée alors par Hawley, sur les conseils avisés de Menocal. Dans le cadre de la réforme législative qu'il mettait en place, le gouverneur militaire fit promulguer une série de lois concernant les infrastructures publiques. Elles permettaient ouvertement aux investisseurs nord-américains de dominer les marchés locaux ou nationaux de travaux publics d'aménagement : eau, construction, transport, communication.

Ce ne fut qu'après la crise des années vingt, provoquée par la chute des prix du sucre, que certains aspects de cette absorption économique furent mis en cause par une partie de la bourgeoisie. La contestation de la Loi Tarifa par les Vétérans en avait été une des premières

manifestations, comme le projet qui s'ensuivit de renverser Zayas, « l'homme des compagnies ». Machado arriva au pouvoir porté par le ralliement au pôle libéral d'un courant patriotique de la bourgeoisie réactionnaire qui s'était rassemblé en réaction à la crise et au phénomène qui y avait mené. Néanmoins, ses efforts pour soutenir la production vitale de Cuba s'inscrivaient dans une politique régulatrice et réformatrice loin de contester l'ensemble du système dont l'Amendement Platt était la partie visible.

L'intégration par la classe politique en exercice du paradoxe de l'indépendance sous tutelle, dont les répercussions se déclinèrent aussi en termes de pratiques de corruption et d'agissements autoritaires, n'était-elle pas le signe que le système néocolonial était en place et fonctionnait ? La génération qui avait fait la guerre, celle qui avait quasiment réussi à imposer la concrétisation de l'Utopie nationale avait plié devant la réalité des faits – absorption économique, démonstration de force militaire. La jeune génération jouait la carte du temps, et tentait de préserver l'esprit de la Nation. L'intégration au système néocolonial était une réalité. La marge de manœuvre restante était réduite et se limitait à une attitude défensive à défaut d'avoir les moyens d'être autoprotectrice.

Mais, à l'inverse, Cuba, n'avait-elle pas préservé un peu de sa souveraineté ? Le cas de Porto Rico semblait permettre aux patriotes de le penser. Intégrés également au marché, les Portoricains n'avaient plus même l'illusion d'exercer une souveraineté partagée. Or Cuba avait, en 1898, principalement grâce à son attachement au projet national, dissuadé le gouvernement nord-américain de lui imposer l'application du « Foraker Act ». La volonté de préserver cet acquis ou d'éviter le pire allait déterminer les esprits les plus patriotes.

## **b) Le traumatisme des interventions**

Si au début, les Cubains purent croire les déclarations généreuses et respectueuses de Mac Kinley, s'ils continuèrent longtemps à se raccrocher à la sincérité de la « Joint Resolution », s'ils se félicitèrent d'avoir échappé au « Foraker Act », à chaque nouvelle ingérence flagrante des gouvernements nord-américains, ils sentaient l'étau se refermer sur eux. Parmi toutes ces interventions, les militaires furent les plus traumatisantes. Mais les interventions amicales n'étaient pas moins préoccupantes dans leur banalité. Il faut reconnaître aussi que l'attitude des hommes politiques et de leurs partis n'était pas toujours dénuée de contradictions et de rouerie.

Joel James Figarola a parlé du traumatisme causé par l'occupation de 1898. Il fut d'autant plus violent que les Indépendantistes cubains, forts de leur objectifs, de leur cohésion, de leurs institutions estimaient qu'un tel coup de force serait impossible.

Il y eut peut-être là aussi une dose d'angélisme ou d'aveuglement de la part de ceux qui ne souhaitaient pas un rattachement, quel qu'il fût, mais qui considéraient les Etats-Unis comme un modèle de modernité politique, économique et sociale. Ce sentiment était ordinairement répandu ; au contraire, les analyses critiques et non dépourvues d'admiration de José Martí des multiples manifestations de la société nord-américaine, faisaient figure d'exception. Pour les mêmes raisons, l'attitude réservée, ombrageuse et défiante de Máximo Gómez vis-à-vis de l'intervention de 1898 ne serait pas comprise par tous, ni sur le moment, ni après. Nous évoquerons ultérieurement le roman de Juan Maspons Franco, vétéran et patriote, qui, en 1927, jugerait cette attitude comme une « bouderie » caractéristique d'un Général en Chef emporté et bougon.

Ce jugement commun se trouvait renforcé par la « Joint Resolution » dont les Emigrés s'étaient tant réjouis. Et l'on ne sait plus si la connaissance de cette déclaration de principe convainquit les Cubains de la philanthropie du puissant voisin, ou si les Cubains choisirent de ne se souvenir que de cette déclaration afin de se convaincre qu'ils n'avaient pas été spoliés de leur victoire. Entre ceux qui votèrent l'Amendement par conviction (anciens réformistes, anciens Autonomistes, courant modéré de l'Indépendantisme), et les réfractaires qui l'acceptèrent sous la menace, il y eut tous les représentants qui acceptèrent une tutelle pesante, qu'ils estimaient protectrice et bienveillante, sur la bonne foi des déclarations officielles apaisantes du Gouvernement militaire et du Secrétariat d'Etat nord-américain.

Le départ des militaires nord-américains en 1902, bien qu'ils aient laissé à la tête de l'Etat « leur » candidat, entretenait cette illusion de l'indépendance. Les troupes et le gouverneur militaire se retiraient laissant un gouvernement constitutionnel élu. Il suffisait de regarder ce qui se passait à Porto Rico pour saisir la différence<sup>282</sup>. Rappelons que le 12 avril 1900, le Congrès nord-américain avait voté le « Foraker Act », qui autorisait l'établissement à Cuba et à Porto Rico d'un gouvernement civil nord-américain, avec participation locale et normalisait l'ingérence étrangère. Le 1<sup>er</sup> mai 1900, Charles H. Allen était entré dans ses fonctions de premier gouverneur civil<sup>283</sup>. Cuba, elle, avait évité le désastre de cette banalisation. Il n'était donc pas incohérent de vouloir croire que l'Amendement Platt était

destiné à aider ceux qui avaient su briser l'ordre colonial pour entrer dans l'âge adulte de l'exercice de la démocratie<sup>284</sup>...

A tel point qu'en 1906, les Libéraux demandèrent l'application de l'Amendement afin d'obtenir une médiation entre eux et Estrada Palma. Cette fois-ci encore l'Intervention militaire saisit les Cubains. Mais cette fois-ci, elle les laissait dans un abatement autrement plus profond. Jorge Ibarra estime que la Seconde Intervention plongea Cuba et sa classe politique dans une situation et un sentiment d'infériorité sans précédent<sup>285</sup>.

Cette déroute, conséquence de l'interprétation erronée de la politique étrangère des Etats-Unis, amena les politiques à réinterpréter a posteriori le plattisme. Il devint alors à leurs yeux la seule garantie que Cuba ne serait pas occupée indéfiniment et pourrait continuer à être, au moins, une « république médiatisée ». C'était exactement ce que Elihu Root avait exprimé le 10 octobre 1906 devant Gonzalo de Quesada et le général Rius Rivera<sup>286</sup>. Malgré une offensive annexionniste de sénateurs nord-américains pendant la campagne présidentielle de T. Roosevelt, les Etats-Unis envisageaient de gérer à l'amiable le cas de Cuba afin de ne pas gêner leur politique panaméricaine et parce qu'ils étaient conscients de l'attachement de la majorité des Cubains à l'indépendance. Les sommations de Taft, puis de Magoon, conformément aux consignes et aux déclarations du président T.Roosevelt, définirent clairement les enjeux : le système de gouvernement qui s'établit après les réformes représentait pour Cuba la dernière chance de rester indépendante. Si de nouveaux troubles susceptibles d'attenter aux biens des Nord-Américains à Cuba venaient à se produire, la réaction serait d'une autre nature et conduirait à l'annexion.

Il faut ajouter à cela que le bilan de l'occupation et du gouvernement Magoon était loin d'être aussi facilement justifiable du point de vue cubain. Autant on avait prétendu que Brooke, en s'appuyant sur la participation d'un Cabinet intégré par des Cubains, avait pacifié l'île, permis la passation des pouvoirs, déployé un soutien humanitaire et parrainé la naissance de la République, autant ce genre d'arguments à la frontière de l'autopersuasion était inapplicable au gouvernement provisoire de Taft<sup>287</sup> puis au gouvernement militaire de Magoon.

Dépendant du Secrétariat d'Etat à la Guerre, il avait attribué les différents portefeuilles à des militaires nord-américains<sup>288</sup> et nommé une Commission Consultative, chargée, en fonction de ses directives, de préparer un ensemble de lois complémentaires nécessaires au rétablissement de la paix civile<sup>289</sup>. Les Nord-américains qui gouvernaient le pays et les

Cubains se retrouvaient « consultants ». Par ailleurs, les années Magoon furent celles d'une seconde offensive économique sur l'île. Non seulement il favorisa les investissements nord-américains dans l'île, complétant ainsi l'incorporation économique de Cuba, mais il distribua également faveurs et prébendes à ceux des Cubains qui se montraient affairistes ou conciliants. Cette manière de gouverner, en se gagnant des soutiens locaux, n'avait rien de neuf – elle avait été déjà expérimentée dans une moindre mesure à Cuba, et s'était montrée fructueuse dans la Zone du Canal de Panama – et renforçait une tendance déjà existante dans le monde cubain de la politique et des affaires.

Enfin, après les années « Big Stick » de la politique internationale de Théodore Roosevelt, se profilait déjà la « Diplomatie du Dollar », professée par le futur président Taft, dès ces années d'occupation militaire à Cuba. Cela contribuerait certainement à renforcer ces appétences à l'intéressement financier des politiques cubains de tout bord.

La deuxième intervention, pour les défenseurs de la Nation, sonna comme un glas. La vie politique postérieure se placerait sous la semonce de ce dernier avertissement. L'on perçoit mieux alors l'attitude empressée du gouvernement J.M. Gómez-Sanguily en 1912 : il s'agissait d'écraser l'insurrection du Parti Indépendant de Couleur d'autant plus rapidement et définitivement que les Etats-Unis, contre l'avis du Gouvernement cubain, débarquaient déjà leurs « Marines »<sup>290</sup>. La répression ignoble était paradoxalement le prix à payer pour maintenir Cuba hors du risque d'une intégration politique complète et forcée. Les tergiversations apparentes des Vétérans s'expliquent aussi. Le bras-de-fer entamé contre Zayas par la fraction radicale de 1924 s'appuyait sur le calcul de l'abandon momentané de l'interventionnisme par les Nord-américains. Néanmoins, Carlos García Vélez ne prit pas le risque de porter le bluff à son terme. Il faudrait encore attendre quelques années pour que, dans le cadre de la politique de « Good Neighbourhood » de F.D.Roosevelt, une nouvelle génération moins traumatisée par l'échec, se risque à perturber l'ordre public.

### **c) Une étrange déconnexion régionale**

Si justement l'on évoque les relations intercontinentales, on constate que l'ensemble des partis évacua les contenus antillanistes et américanistes du discours révolutionnaire de Martí. Cette oblitération, dont nous avons fait remonter l'origine au groupe des Emigrés de New-York dans les années 1895, était le signe et le résultat de l'évolution du conservatisme



cubain comme courant prônant l'intégration plus ou moins poussée au système néocolonial nord-américain. La fin de la solidarité avec Porto Rico, voire la « disparition » de toute référence à « l'île-sœur », datait de cette période et se confirmerait par la suite. L'analyse martinienne s'inscrivant dans une stratégie de résistance à la mise en place de l'hégémonie nord-américaine, il n'y a rien de surprenant à ce que les Conservateurs aient évité cette lecture globale. De la part des Libéraux, le phénomène fut moins unanime.

Néanmoins, plus ils se trouvaient dans une attitude défensive, moins il était fait référence aux pratiques et aux forfaitures des gouvernements nord-américains dans la région caraïbes. Cette forme étrange de déconnexion régionale est attestée par la presse littéraire et par les romans des guerres. Quant nous consultions les revues culturelles d'obédience libérale des années dix et vingt – *Azul y Rojo*, *Letras*, *Social* –, dans lesquelles questions sociales et politiques étaient abordées, nous avons été souvent frappée par le traitement disproportionné de l'expansion territoriale de l'impérialisme japonais (l'invasion de la Mandchourie et la guerre de Corée) par rapport à l'actualité régionale (les événements au Panama, l'intervention nord-américaine dans la zone du Canal, l'ingérence militaire au Nicaragua).

Or ceci est d'autant plus intéressant que la nation préoccupée par cet impérialisme oriental, c'était les Etats-Unis. Relativement assurés du retrait anglais de l'aire d'Amérique centrale et antillaise, ils avaient en revanche à se préserver des ambitions allemandes et japonaises. La stratégie plattiste et interventionniste de T.Roosevelt entre d'ailleurs dans cette mise en place géopolitique de régimes « autonomes », stables et assurés aux Etats-Unis.

Donc, la couverture dans la presse cubaine des avancées de l'impérialisme japonais, semblait adopter les inquiétudes de la presse nord-américaine. Etait-ce seulement la preuve d'une assimilation mentale volontaire ou inconsciente ? Car il y a, sous certaines plumes, une ironie un petit peu perverse à laisser entendre de manière répétitive que les invasions viennent toujours de l'Ouest... L'importance donnée au thème ne révélait-elle pas un état d'esprit jubilatoirement revancharde plus qu'une domination idéologique ? Mais son traitement montrait l'absence d'une vision d'ensemble que les faits auraient pu contribuer à faire apparaître.

Car, en vertu de l'extension de la zone d'influence des Etats-Unis en Amérique et dans le Pacifique, en vertu des objectifs de l'Allemagne et du Japon de prendre leurs propres marques, l'expérience plattiste de Cuba serait reconduite ultérieurement dans les Caraïbes et en Amérique centrale. La politique interventionniste de Roosevelt servirait ce dessein : les

Nord-américains ne prenaient pas possession de nouveaux territoires – si l'on excepte l'enjeu très particulier de la Zone du Canal –, ils les occupaient de manière temporaire et laissaient derrière eux, à leur départ, un arsenal légal destiné à maintenir la dépendance. Cette politique-là d'ailleurs avait permis l'apparition d'une classe de hauts fonctionnaires, militaires et civils, consacrés à la gestion des affaires internationales : les Brooke, les Crowder, les Magoon, les Steinhart, les Wells opéraient successivement comme ambassadeur ou comme gouverneur ou même comme Conseiller, à Porto-Rico, au Nicaragua, au Panama, à Cuba, aux Philippines.

Face à ce système cohérent, les Cubains, et parmi eux les plus patriotes et les plus critiques, se montraient très en retard et dénués d'ambition de regroupement régional ou continental. Cette frilosité, cet enfermement sur soi, doit être également interprété comme une conséquence de la frustration et du traumatisme consécutifs aux interventions. Isoler Cuba de tout contexte n'était pas qu'un repli autiste. C'était peut-être aussi une tentative désespérée de porter aux nues les appâts et les atouts si enviables de l'île, tout en se persuadant que les aléas récents de la Nation, étant singuliers, seraient à long terme maîtrisables.

Néanmoins, la première expérience républicaine se terminait sur un bilan bien négatif. En réponse à l'ingérence liberticide des Etats-Unis, l'ensemble de la classe politique cubaine avait révélé le pire d'elle-même. Elle serait, au lendemain de la dictature de Machado, si déconsidérée qu'elle céderait sa place à une nouvelle génération politique.

Les écrivains-Vétérans, comme les intellectuels de la première génération républicaine, avaient néanmoins continué à soutenir y compris dans les romans des Guerres l'esprit patriotique, se maintenant le plus souvent dans une posture politique traditionnelle. Depuis son observatoire, la première génération républicaine avait bien mal supporté la faillite de l'Utopie portée si longtemps par la Nation. Il est vrai que, contrairement à leurs aînés, les romanciers n'avaient pas eu l'opportunité – ou n'avaient pas su la saisir – d'exercer activement une action concrète. Ils se murèrent dans le silence, et même la dictature de Machado ne raviva pas leur combativité.

## B. La réappropriation des idéaux indépendantistes

Ce fut la nouvelle génération qui reprit le flambeau. L'union des mouvements traditionnels et des récents mouvements de masse contre la dictature de Machado allait conduire à sa chute. Mais la Révolution de 1930 n'avait pas pour unique objectif d'abattre le tyran : certaines des forces qui la composaient défendaient un projet social et anti-impérialiste, que la médiation nord-américaine tenterait de neutraliser. La deuxième République de Cuba, régie par la Constitution de 1940, pâtirait de cette ingérence, et ferait le lit de la dictature de Batista. Nous aborderons plus brièvement cette période au cours de laquelle le thème des Guerres serait abandonné. En effet, seulement neuf ouvrages<sup>291</sup> paraîtront entre 1930 et 1951, chiffre très inférieur à la période précédente. Nous reviendrons en temps opportun sur les causes de ce désintérêt pour un thème jugé éminemment national au cours des trente précédentes et premières années du siècle.

### 1) Des formes nouvelles de contestation

Trois événements internationaux – la Révolution mexicaine, la Première Guerre mondiale et la Révolution soviétique – avaient fortement influencé les mentalités politiques. De plus, à partir de 1920, après la période d'euphorie financière dite de la « Danse des millions », la crise consécutive à la chute des prix du sucre, avait révélé les problèmes structurels de l'économie cubaine.

Dans ce climat, les mouvements sociaux étaient réapparus épaulant les réactions de revendication civique. En 1923 s'était tenu le Premier Congrès féministe, initiation d'une action qui permettrait aux femmes de gagner le droit de vote en 1933. Avec les organisations syndicalistes ou socialistes, avec la Réforme étudiante, le monde ouvrier et la bourgeoisie modeste avaient endossé un rôle politique actif en marge des doctrines traditionnelles. De ce point de vue, Julio le Riverend a parlé de ces années comme d'un « virage historique »<sup>292</sup>.

La crise structurelle qui commença dès 1928, puis l'effondrement de l'économie entre 1930 et 1932, répercussion du krach nord-américain, renforcèrent les mouvements contestataires. Devant cette recrudescence et cette radicalisation de la protestation, Machado

répondit par la répression afin de maintenir calme et ordre public conformément aux exigences de la politique extérieure des Etats-Unis.

#### **a) Mouvements syndicaux et politiques**

La création le 26 novembre 1920 de la Fédération Ouvrière de La Havane, suivie par un Congrès Unitaire en avril 1922, allait constituer le premier pas de la réorganisation du monde ouvrier. L'importance au sein du mouvement du secteur ferroviaire et du secteur du sucre, liés au système monoexportateur dominé par les compagnies nord-américaines, jouerait en faveur du développement d'un courant nationaliste et anti-impérialiste.

Ce mouvement encadra les deux grèves très suivies des cheminots et des ouvriers du sucre en 1924, sous Zayas, en Oriente, au Camagüey et à Las Villas. L'unification se paracheva à l'issue du congrès national de février 1925 par la création de la Confédération Nationale de Cuba, qui jouerait ensuite un rôle clandestin dans la lutte anti-machadiste. Certaines associations de type corporatiste et moins revendicatives apparurent également, comme l'Association Nationale de l'Industrie Sucrière en 1924, ultérieurement utilisée par Machado dans sa stratégie de récupération du mouvement syndical, une des cibles de sa dictature. Une des premières victimes des assassinats politiques fut Alfredo López, fondateur de la Fédération Ouvrière. A mesure qu'augmentait la protestation, la répression s'étendait graduellement jusqu'à devenir massive. C'est en 1930 que l'ensemble des forces anti-machadistes passa à l'offensive. Le syndicalisme y participa au moyen de la grève générale de mars 1930.

Parallèlement à l'activisme croissant du secteur ouvrier, réformiste mais également influencé par l'anarcho-syndicalisme ou le socialisme, des groupes politiques socialistes allaient apparaître. La fondation du Parti Socialiste Radical de Carlos Baliño en 1920 serait suivie par le regroupement des groupes marxistes isolés en Parti Communiste de Cuba en 1925. En 1927, ce parti entrerait dans la résistance à la dictature.

#### **b) Mouvement étudiant**

Le deuxième mouvement social de la période fut le mouvement étudiant. Il naquit sous le double signe de l'agitation populaire syndicale et de la Réforme latino-américaine qui avait débuté en Argentine en 1918. Après ses premières manifestations en avril 1920, le

mouvement créait la Fédération Etudiante Universitaire<sup>293</sup> dirigée par Fello Marinello et Julio Antonio Mella. La Fédération obtint de Zayas une réforme de l'Université, suite à la grève de janvier 1923. En 1923 également, une fraction radicale des étudiants se rallia au Mouvement des Vétérans et des Patriotes.

Ce fut en novembre 1925, peu après l'entrée en fonction de Machado que la répression se déclencha. La police intervint lors de la commémoration, organisée par la Fédération, de l'exécution des étudiants de Médecine par les autorités coloniales espagnoles en 1871. Mella fut arrêté et entama une grève de la faim. Défendu par Rubén Martínez Villena, il vit se constituer un comité national composite de soutien. Son arrestation arbitraire avait déclenché une ébauche de front unitaire entre politiques et intellectuels – Enrique José Varona, les Minoristes – les syndicats et le mouvement étudiant. La Fédération Etudiante Universitaire fut ensuite dissoute et déclarée illégale par Machado.

### **c) La renaissance de l'anti-impérialisme**

Le courant anti-plattiste et anti-impérialiste n'avait jamais cessé d'exister à Cuba<sup>294</sup>, mais il ressurgit conjointement à l'agitation sociale et politique des années vingt. Cette renaissance est due à la fois à l'influence du contexte international et à des données spécifiquement cubaines. La crise structurelle était déjà analysée par certains dans le contexte de la dépendance globale, mais le fait que les secteurs nord-américains liés au sucre puissent provoquer et manipuler un krach boursier et créer une crise sociale, comme en 1920-1921<sup>295</sup>, renforça le sentiment de révolte contre ce système. N'oublions pas que les années Zayas avaient été celles de la plus grande complaisance vis-à-vis des investisseurs et des industriels, au prix de l'augmentation du chômage et de la précarité des plus modestes.

La revendication syndicaliste était, de fait, confrontée à la problématique néocoloniale : les secteurs les plus offensifs, car les plus touchés, défendaient dans la pratique l'intérêt des ouvriers face aux trusts nord-américains. Si l'on ajoute à cette expérience l'influence doctrinaire grandissante du marxisme, l'on comprend que le mouvement syndical ait évolué en quelques années vers des positions anti-impérialistes, à la suite d'hommes comme Enrique Varona, Alfredo López et Antonio Penichet. D'une opposition à l'ingérence étrangère on allait passer à une analyse globale qui lierait problèmes sociaux et indépendance nationale, tout en rejetant le clivage traditionnel entre Libéraux et Conservateurs.

Le Mouvement des Vétérans et des Patriotes n'avait pas été épaulé par le syndicalisme. En revanche, Mella et Rubén Martínez Villena avaient rejoint cette revendication puis cette insurrection pourtant réformiste. Il est intéressant de souligner comment, malgré le naufrage de la classe politique des « Generales », le rejet de cette génération était sélectif. Plus encore, le vétéranisme pouvait fonctionner comme référence révolutionnaire et politique. Il était en mesure de rallier, autour de sa puissance emblématique plus que de sa doctrine politique, la jeune garde, dans la perspective d'un soulèvement défiant les Etats-Unis. A côté de García Vélez, Manuel Sanguily et Enrique José Varona, tous deux vice-présidents du Mouvement, incarnaient encore pour la deuxième et la troisième génération républicaine les figures intellectuelles d'un indépendantisme irréductible et progressiste. Cette longévité s'explique en grande partie par leur passé (surtout en ce qui concernait Sanguily), par la constance de leur préoccupation à défendre les intérêts nationaux par la politique ou par la culture. Leur aura de patriarches intègres, bien qu'ils aient passé par des zones de turbulence, leur donnait autorité, et surtout, évitait que le discrédit de la génération des vétérans compromise en politique ne fût achevé.

Politiques et intellectuels commençaient également à repenser les termes et les implications de la dépendance. A la suite de quelques intellectuels de la première génération, à la suite de Varona et de Sanguily, des hommes comme Fernando Ortiz et surtout Ramiro Guerra<sup>296</sup> jugeaient le processus d'absorption économique et non plus simplement le mécanisme légal et politique de la dépendance. Des revues, *Cuba Contemporánea* ou *La Revista Bimestre*, contribuaient à la diffusion de cette interprétation nouvelle. De nombreux intellectuels soutinrent Julio Antonio Mella lorsqu'il fonda la Ligue anti-impérialiste, le 28 juin 1925. Quelques mois après, les mêmes et de nouvelles recrues protestaient contre l'intervention nord-américaine au Nicaragua, en signant le Manifeste « Por la libertad de los pueblos de nuestra América contra el imperialismo norteamericano »<sup>297</sup>.

Ainsi, après les années d'enfermement sur soi que nous évoquons plus haut, resurgissait le concept martinien de « Nuestra América ». L'anti-impérialisme cubain, s'il devait beaucoup au marxisme, se raccordait organiquement à la pensée de José Martí. Bien sûr, sa mémoire avait été entretenue et quelquefois sacralisée, notamment dans les revues et les romans des guerres. En 1921, le syndicaliste Antonio Penichet révélait et démontrait dans *Alma Rebelde*<sup>298</sup> comment le combat révolutionnaire et anti-impérialiste des Cubains ne pouvait que s'inscrire dans la continuité du projet social et indépendantiste de Martí. Ce roman prouvait qu'effectivement un raccordement spécifiquement cubain s'opérait entre

l'Utopie démocratique de 1895 et le projet révolutionnaire socialiste de 1920 au titre de la résistance à l'empire. Mella opérerait la même jonction entre pensée martinienne et révolution sociale en novembre 1924. Il envisageait par ailleurs de réaliser une biographie désacralisante de Martí<sup>299</sup>. En 1929, ce fut l'écrivain Alfonso Hernández Catá qui publia à Madrid l'essai inclassable *Mitología de Martí*<sup>300</sup>. Cet hommage à la modernité des conceptions du Cubain, actuelle au possible, confirmait le ressourcement de représentants de la génération montante à la pensée du concepteur de la Révolution de 1895.

## 2) La Révolution de 1930

L'arrivée au pouvoir de Machado ainsi que l'instauration de sa dictature s'inscrivaient sans doute dans le prolongement des pratiques politiques de la Première République. Le contexte et la personnalité du dictateur poussaient ces dérives jusqu'à la caricature. En 1928, lors de la VIème Conférence panaméricaine tenue à La Havane, Machado montra la façade policée. Juste avant et juste après, la répression sanglante du tyran écrasait le pays. Ce fut le projet de réforme constitutionnelle de mars 1927, destiné à prolonger le mandat présidentiel, qui déclencha une réaction nationale d'opposition réunissant les partis depuis l'Union Nationaliste<sup>301</sup> jusqu'au Parti Communiste. L'imposition de la réforme de la Constitution de 1901, en février-mars 1928, allait contribuer à la crise structurelle qui ne prendrait fin qu'avec la Constitution de 1940. L'opposition à Machado continuait également, par ses formes et ses contenus, les protestations des années précédentes. Mais elle s'en distinguait parce qu'elle constituait un front politique commun. Néanmoins, le mouvement unitaire contre Machado se dissoudrait au moment de la médiation de Welles, sur la base du refus de l'ingérence nord-américaine qui conduisait à l'abandon de la revendication anti-impérialiste et sociale.

### a) **La lutte anti-machadiste**

A partir de la Réforme constitutionnelle, l'agitation politique et sociale allait croissant, la répression – y compris par l'assassinat politique – également. L'opposition, nous le disions, s'inscrivait encore dans la demande d'un changement d'attitude du gouvernement, ou de son renversement, mais ne plaçait pas au premier plan un bouleversement structurel.

La grève générale du 20 mars 1930, la manifestation étudiante du 30 septembre 1930 (au cours de laquelle Rafael Trejo fut assassiné) réclamaient le rétablissement des libertés publiques. Machado y répondit par l'occupation et la fermeture de l'Université (le 2 octobre), puis par la suspension des garanties constitutionnelles à La Havane (le 3 octobre). Le 13 novembre, la procédure était élargie à tout le pays ; plusieurs villes étaient occupées par l'Armée. Le mouvement étudiant s'était reconstitué sous la forme du Directoire Etudiant Universitaire. Dans son premier manifeste d'octobre, il constatait l'impossibilité d'une conciliation avec le gouvernement Machado. Le 30 novembre, le nouveau mot d'ordre était le « total et définitif changement de régime ». Le 3 février 1931, le Directoire proposait la création d'un front unique contre la dictature.

La première tentative insurrectionnelle pour renverser le « caudillo » rappelle par ses formes et sa direction, les tentatives insurrectionnelles des vingt premières années : le Mouvement du Río Verde, promu par Menocal et ses partisans, associés à Mendieta et Laredo Brú de l'Union Nationaliste, déclencha l'insurrection du 9 août 1931 dans les provinces de La Havane et de Pinar del Río. Dès le lendemain, les insurgés affrontaient malheureusement la Garde Rurale : Francisco Peraza (Général de l'Armée Libératrice et dirigeant de l'Union Nationaliste) y laissait la vie. Le 17 août le capitaine Emilio Laurent débarquait avec trente-sept hommes à Gibara. Mais l'insurrection était déjà écrasée.

Après une ultime tentative de regroupement des partis traditionnels avec la création en 1932 de la Junte de New-York, le front anti-machadiste achèverait son unification. Confrontés à l'illégalisme et à la censure, d'autres mouvements – le Parti Communiste, les syndicats, le Directoire Etudiant Universitaire, l'Aile Gauche Etudiante (son courant marxiste), le réactionnaire et fascisant ABC – occuperaient le terrain de la clandestinité et de l'organisation de la résistance armée. Le pays évoluait vers l'insurrection générale : aux grèves, aux manifestations s'ajoutait l'apparition de groupes armés permanents en Oriente et à Las Villas.

Cette radicalisation révolutionnaire, la demande de la Junte de New-York et l'incapacité de Machado à maîtriser la situation allaient pousser les Etats-Unis à réagir.

## **b) L'ingérence encore**

En avril 1933, Welles était nommé ambassadeur. Cette fois, les options de la politique régionale des Etats-Unis excluaient l'occupation militaire. Sa mission était de ramener l'ordre



dans le pays, et de négocier un nouveau traité commercial. Vu la situation, il rechercha l'appui de l'opposition à Machado. Le 30 juin 1933, les représentants des partis qui acceptaient la médiation, constituaient une commission informelle autour de Welles. On rétablit les garanties constitutionnelles, on leva la censure médiatique, on promulgua une Loi d'Amnistie le 26 juillet. Machado quittait le pays le 12 août 1933.

Welles avait apparemment rempli la première partie de sa mission : le dictateur était parti, le retour au calme envisageable. Compte-tenu de l'ampleur de la revendication et de l'agitation sociale – qui avait pu être évaluée le 7 août lors de l'annonce erronée du renoncement de Machado –, il fut convenu de ne pas anticiper les élections prévues en 1934. Carlos Manuel de Céspedes fut pressenti pour assurer l'intérim. Il forma le premier cabinet multipartite de l'histoire de la République, avec des représentants des partis et des groupes de la Médiation. Le 27 août, la Constitution de 1901 était rétablie.

Or l'ingérence nord-américaine avait été refusée et dénoncée par les éléments les plus radicaux du front anti-machadiste. Non seulement, leur anti-impérialisme les conduisait logiquement à refuser cette ingérence, mais de plus ils ne considéraient pas la chute du tyran comme l'objectif ultime de leur engagement. Dès le 8 mai, le Directoire Etudiant Universitaire et l'ABC Radicale avaient condamné le projet de Médiation. En juillet, le Directoire appelait à l'insurrection armée pour renverser la dictature et établir un gouvernement provisoire indépendant de toute intromission. Fin août 1933, le Parti Communiste se lançait dans une ligne politique de révolte agraire anti-impérialiste et préconisait la création de « soviets »<sup>302</sup>. Si Machado avait cédé devant la coalition entre gauche radicale et nationalisme révolutionnaire, la Médiation Welles soudait contre elle les révolutionnaires et les anti-impérialistes.

### **c) La révolution de 1930**

Le 4 septembre, un groupe principalement composé de militaires, de l'ABC, du Directoire Etudiant Universitaire prenait le pouvoir et surprenait Welles. Le lendemain, Ramón Grau San Martín, Portela, Sergio Carbó, Irisarri et Porfirio Franca constituaient un gouvernement collégial, la « Pentarchie ». Alors que les partis de la Médiation demandaient une intervention militaire, Welles tentait de négocier avec ses éléments les moins radicaux, Grau San Martín et Franca. Il faut ajouter que l'Argentine, le Chili, le Brésil, le Mexique et l'Espagne républicaine avaient reconnu le gouvernement et lui apportaient un soutien

théorique. Welles se rapprochait également du sergent qui avait mené les opérations, Fulgencio Batista. La Pentarchie tint jusqu'à la démission de Franca et Irisarri.

Grau San Martín, national-réformiste, soutenu par le Directoire Etudiant Universitaire assura à partir du 10 septembre la présidence du pays. Le « Gouvernement des Cent Jours », dans un contexte général de mouvements sociaux, insurrectionnels et de tentative contre-révolutionnaire (dont celle de l'ABC le 8 novembre 1933) mit sur pied un plan de réformes sans précédent. La participation de Guiteras, marxiste et anti-impérialiste, dirigeant du mouvement Jeune Cuba, lui coûta la défiance nord-américaine. Le 14 septembre, des navires de guerre se positionnaient au large des côtes cubaines. L'opposition des pays latino-américains contribua à retarder l'échéance. Par ailleurs, Batista et Welles manœuvraient pour faire chuter Grau. Après un court mandat de Carlos Hevia, le 18 janvier 1934, un militaire, Mendieta, soutenu par Batista, arrivait au pouvoir.

Le fait que le gouvernement Mendieta ait négocié en 1934 avec les Etats-Unis de F.D. Roosevelt une nouvelle formulation des « relations privilégiées » répondait à l'obligatoire prise en compte des revendications nationalistes et anti-impérialistes du mouvement révolutionnaire. On peut considérer la signature du nouveau Traité entre l'Administration nord-américaine et le gouvernement Mendieta, le 29 mai 1934, comme une tentative de faire évoluer le statut vassal de la République de Cuba. En août, un nouveau Traité de Réciprocité Commerciale était également signé.

Par ailleurs, le projet de Grau de réunir rapidement une Assemblée Constituante fut repoussé au lendemain de l'échéance électorale, en particulier à cause de la persistance de la pression politique et sociale radicale. Guiteras et le Parti Communiste envisageaient une offensive insurrectionnelle à l'occasion de la grève de mars 1935 en partie préparée par le Parti Authentique de Chibás. Le 8 mai, Guiteras fut assassiné alors qu'il projetait de s'embarquer pour l'étranger, de s'allier avec le Vénézuélien Carlos Aponte, colonel de Sandino, et de revenir à Cuba à la tête d'une expédition.

Les élections présidentielles eurent finalement lieu en janvier 1936. Elles opposaient Mario Menocal à Miguel Mariano Gómez<sup>303</sup>. Ce dernier entra en fonction le 20 mai, assisté de son vice-président Laredo Brú. Le personnage de Batista apparaissait derrière cette accession à la présidence. En fait, depuis son irruption sur la scène politique, il n'avait eu de cesse d'assurer les relais de son pouvoir encore occulte tant au sein de l'Armée que des pouvoirs civils. Batista se présentait comme un arbitre entre les forces sociales antagonistes, défendant un programme progressiste d'éducation populaire ou de réforme agraire. Le Congrès lui était

favorable. C'est ce qui permit la mise en accusation et la destitution de Miguel Mariano Gómez, à qui il s'était opposé, avant la fin de l'année. Au terme de ce coup d'Etat larvé, Laredo Brú accédait au pouvoir, au moment où le projet constitutionnel du Congrès était publié comme base de travail.

### 3) L'échec de la nouvelle expérience constitutionnelle

La nouvelle Constitution, signée à Guáimaro le 1<sup>er</sup> Juillet 1940, serait très durement jugée par les historiens cubains des dernières années. Pourtant, elle portait encore le projet progressiste ambitieux de la Révolution de 1930, puisque non seulement elle intégrait certains des récents acquis sociaux mais elle les complétait sur d'autres points. Il est vrai, en revanche, que les gouvernements de ce régime ne respectèrent pas l'esprit de ce texte ni n'utilisèrent les potentialités qu'il recelait.

Nous allons pour notre part aborder cette période très sommairement. En effet, si, dans la période révolutionnaire, entre 1930 et 1933, quatre textes<sup>304</sup>, romans et nouvelles, avaient été publiés sur les guerres, en revanche, entre 1940 et 1951, le thème serait dédaigné<sup>305</sup>. De plus, à l'opposé de ce qui s'était dessiné au cours des années précédentes, il n'était plus aussi étroitement en résonance avec l'actualité politique nationale.

#### a) **Le nouveau régime constitutionnel**

Les élections pour la représentation à l'Assemblée Constituante se tinrent le 15 novembre 1939. Toutes les formations politiques, nombreuses, issues pour la plupart de la période révolutionnaire, n'étaient pas représentées, mais les tendances majoritaires, elles, l'étaient. L'Assemblée se réunirait le 9 février 1940. La signature entre les principaux partis du « Pacte de Conciliation », le 6 février, semblait de bon augure puisqu'il était la manifestation concrète d'une volonté d'aboutir sans rupture, dans l'intérêt du pays.

Les délégués élus se regroupèrent en deux coalitions. Le bloc majoritaire (de neuf voix) était l'opposition. Elle rassemblait plutôt des partis conservateurs<sup>306</sup>. Le second bloc était dirigé par Batista et se constituait des partis radicaux<sup>307</sup>.

La Constitution qu'ils élaborèrent dans un climat quelquefois tendu, mais dans l'indépendance, a été récemment qualifiée comme l'une « des plus avancées du continent en

matière de libertés et de droit sociaux »<sup>308</sup>. Elle était en effet le produit des aspirations progressistes et nationalistes des mouvements des dernières années.

Du point de vue de l'organisation de l'Etat et des pouvoirs, elle tirait les enseignements des dérives permises par la Constitution de 1901. Consensuellement, entre l'option présidentiale et l'option parlementaire, elle définit un régime présidentiel conditionné par l'exécutif bicéphale, par le bicamérisme, et par le contrôle des Assemblées sur l'Administration. De plus, elle donnait à l'Etat la mission de contribuer au développement économique et social. Elle instituait la législation sociale héritée de la Révolution comme droit constitutionnel tels que le droit du travail, le droit de grève, le droit à la protection sociale, les droits des femmes, le droit de la famille, le droit aux congés payés. Elle instituait également une limitation de la propriété agraire et proscrivait le « latifundio ». Elle définissait également la mission de l'Etat dans le cadre de la préservation des intérêts de la Nation dans le système de dépendance néocoloniale de manière incitative (développer l'industrie et l'agriculture nationale) ou restrictive (limiter l'accès à la propriété et aux biens ou à l'exploitation d'entreprises cubaines par des ressortissants étrangers, ce qui permettait de se protéger des investissements de capitaux, nord-américains surtout).

La Constitution de 1940 donnait ainsi, pour la première fois depuis l'Intervention de 1898, l'opportunité aux Cubains d'évoluer de manière autonome et indépendante, dans le cadre évidemment des réalités politiques et économiques, vers un projet de société démocratique, national et social. Que la classe politique, que les organisations contestataires, que la société aient eu la volonté ou aient été en mesure de concrétiser ce projet de national-réformisme populiste, à l'aide de l'outil que le pays s'était donné, était une chose différente.

#### **b) Une application en-deçà des aspirations**

Avant que Batista ne mette un terme à ce régime constitutionnel, trois présidents gouvernèrent les destinées nationales. Tout trois furent légalement élus : Batista (Coalition Socialiste Populaire) de 1940 à 1944, Grau San Martín (Parti Authentique<sup>309</sup>) de 1944 à 1948 et Prío Socarrás (Parti Authentique) de 1948 à 1952. Seul le dernier ne put conduire son mandat à terme. Néanmoins le respect légaliste n'était qu'une facette du régime.

Les mécanismes prévus dans la Constitution afin de protéger la Nation des règles du marché international et de l'absorption de son économie par les Etats-Unis ne furent pas utilisés. Quant aux relais politiques de la dépendance<sup>310</sup>, ils furent renouvelés : abandonnant l'alliance avec les Conservateurs en vigueur depuis 1902, les Etats-Unis se tournèrent vers les modérés de 1933 et en particulier vers Batista dont le populisme offrait une perspective au musellement de la revendication sociale. Par ailleurs, contrairement à ce qu'avait redouté le Département d'Etat, les présidents « authentiques »<sup>311</sup> ne remirent pas en cause la dépendance, tout en défendant une position nationaliste qui n'atteindrait jamais un caractère irréductible. Par ailleurs, dans le contexte de la guerre froide, Grau puis Socarrás se ralliaient sans concession à l'anticommunisme, objectif géopolitique prioritaire de Truman et des Etats-Unis.

Pas plus que lors de la première expérience constitutionnelle, le régime de cette seconde période n'échappa au clientélisme et à la corruption. Chacune des équipes politiques fut compromise tour à tour dans des scandales de détournement de fond. Il est vrai que les mécanismes de contrôle des institutions ne fonctionnèrent jamais réellement comme les organismes régulateurs qu'ils étaient destinés à être<sup>312</sup>. La revendication civique trouva dans le Parti du Peuple Cubain (Orthodoxe) un espace<sup>313</sup>. Le suicide de Chibás créerait un vide que Batista prétendrait démagogiquement combler afin de revenir au pouvoir.

Pas plus que lors de la première expérience constitutionnelle, le régime n'échappa à la dérive autoritaire. Le chef de l'exécutif, chef du parti majoritaire, se retrouvait à nouveau quasiment omnipotent du fait même de l'immobilisme des pouvoirs équilibrants (Premier Ministre, Sénat, Congrès) et des institutions garantes des droits constitutionnels. La guerre froide et la lutte contre le communisme allaient contribuer à déclencher une tentative d'éradication du mouvement syndical. A partir de 1947, la pratique de la violence politique d'Etat éprouvée sous Machado, réapparut avec Prío Socarrás alors Ministre du Travail sous les traits du « gangstérisme » à la cubaine : 1948 serait marqué par les assassinats politiques de Jesús Menéndez et de Aracelio Iglesias, syndicalistes liés au Parti Communiste.

Et puis, loin d'abonder dans le sens des réformes structurelles et sociales attendues par la population, dans la logique de l'esprit de la Constitution, les présidents successifs n'insufflèrent même pas les changements espérés. Au contraire, la société, marquée par son passé et déterminée par les paramètres économiques et sociaux, devenait de plus en plus violente : les progrès de la misère révélaient l'accroissement des processus de marginalisation et d'exclusion sociale. Prío Socarrás remettrait ces aspirations dans la balance lors de sa

campagne électorale de 1948 mais n'irait pas jusqu'à les défendre âprement lors de son mandat.

### c) **Vers la dictature de Batista**

Batista, nous dit Jorge Ibarra, occupa le vide politique laissé au lendemain de 1930 par les mouvements révolutionnaires qui n'étaient pas arrivés au pouvoir, et la bourgeoisie cubaine qui l'avait perdu. Consécutivement à l'échec de l'union du mouvement nationaliste et réformiste (option politique des Authentiques puis des Orthodoxes) et du mouvement révolutionnaire, le bilan des douze premières années frustrait les aspirations de la majorité.

La profonde exigence nationaliste des Cubains ne trouvait pas plus d'écho dans l'alignement politique sur les Etats-Unis que dans l'acceptation du système économique néocolonial. La demande de renouveau démocratique s'échouait sur la corruption et la violence politique. Les revendications réformistes populaires n'étaient que très relativement défendues par des gouvernements populistes réduits à exercer un rôle de tampon entre les mouvements syndicaux et les exigences du capital et des gouvernements nord-américains. Quant aux élites industrielles et financières, confrontées à ce « statu-quo pseudo-démocratique »<sup>314</sup> et aux mouvements sociaux, en ces temps de guerre froide, elles optaient pour le retour de l'ordre, y compris par la voie dictatoriale. Tout ces éléments aidèrent à la prise du pouvoir par un homme fort.

Batista était apparu sur la scène nationale pendant la révolution de 1930. On l'avait vu promouvoir l'option révolutionnaire, puis s'allier avec Welles contre le Gouvernement des Cent jours. Se démarquant du Parti Révolutionnaire Cubain (Authentique), il défendait une option réformiste et populiste et avait, à ce titre, recherché l'alliance avec les caudillos libéraux traditionnels, tout en se constituant un réseau de jeunes politiciens<sup>315</sup> qui formeraient son équipe de gouvernement dès 1940. La répression sanglante par Batista des grèves de début 1934 et de mars 1935 montrait à quel point il incarnait une option contre-révolutionnaire et répressive. Homme du gouvernement nord-américain, il fut élu en 1940 en vertu de ce passé-là. Et ce passé-là n'empêcha ni les Communistes<sup>316</sup> ni les Etats-Unis de le soutenir, pour des raisons contradictoires et complexes, durant son mandat.

Son échec politique de 1944 (son poulain n'ayant pas été élu) le conduisit en Floride. Il en revint décidé à saisir à nouveau sa chance. Sénateur en 1949, il s'engagea dans

l'opposition à Socarrás, promouvant l'unification des partis traditionnels en février 1951. Le Parti Socialiste Populaire, à l'opposé, proposa la création d'un front démocratique dont l'orientation farouchement anti-impérialiste inquiéta les Nord-américains. Ceux-ci se tournèrent à nouveau vers leur allié de 1933, Batista, qui annonça alors sa seconde candidature à la présidence.

Il n'attendait pas : le 9 mars 1952, il arrivait au pouvoir par un coup d'Etat militaire, dans l'apathie ou l'indifférence générale. Socarrás s'en fut, les partis politiques n'intervinrent pas, les étudiants protestèrent, la Confédération des Travailleurs de Cuba, dirigée par un allié de Batista, Mujal, soutint le coup d'Etat. Dans les jours qui suivirent, Fulgencio Batista suspendait les droits constitutionnels qu'il avait contribué à établir une décennie plus tôt.

La première expérience constitutionnelle, aboutissement frustré de la révolution indépendantiste, avait mené au caudillisme populaire et national d'un Machado. La seconde opportunité, portée par une tentative révolutionnaire radicale et anti-impérialiste, s'était autodissoute dans le contexte néocolonial et enfantait, semble-t-il dans la lassitude générale, d'un projet dictatorial et pro-américain. Le nationalisme farouche des Cubains ne pouvait durablement s'accommoder d'une telle issue, à l'envers de cent ans de convictions.

**Deuxième Partie :**  
**Représentations**  
**Littéraires**



Nous avons indiqué, dans notre introduction, que nous aborderions les romans des Guerres en fonction de deux perspectives complémentaires. Dans cette partie, nous considérerons l'ensemble des œuvres en tant que système de représentation de la fondation symbolique de la Nation. Nous aborderons les textes de manière globale et thématique.

Mais, avant tout, il faudra poser quelques jalons. D'abord, inscrire cet ensemble dans l'histoire de la littérature de Cuba car il a jusqu'ici été ignoré ou dédaigné. D'autre part, les romans des Guerres ayant été peu étudiés (si l'on excepte la poignée d'œuvres d'auteurs notoires), le genre ne l'ayant pas été du tout, sa définition théorique reste à faire. La nature même de l'ensemble la rend nécessaire. Ce corpus constitué en fonction d'une thématique principale, se présente à bien des égards comme un agrégat hétérogène. Les textes ayant été publiés entre 1898 et 1951, la chronologie en est la première cause. Elle pose les problèmes de la succession des générations littéraires, mais aussi celui de la disparité des mises en perspective déterminées par le contexte historique d'écriture. La seconde cause de diversité est sa richesse générique ou formelle, l'une comme l'autre résultant pour beaucoup de choix générationnels. Cela nous conduit néanmoins à traiter sur un même plan thématique des œuvres littérairement disparates.

Pour autant cet ensemble, bien qu'il ne réponde ni à un projet littéraire ni à un vouloir collectif, est un ensemble cohérent. Il l'est, en premier lieu, parce qu'il s'inscrit dans une

tradition littéraire nationale : celle du roman comme l'un des facteurs de la définition de l'identité créole. Il l'est, ensuite, parce qu'il s'inscrit dans une tradition quasiment contemporaine à son apparition : la littérature de campagne. Il est cohérent, enfin, car ces romans et ces nouvelles construisent une représentation harmonieuse de l'histoire. Nous montrerons comment auteur après auteur, génération après génération, se transmettent les éléments principaux d'un système de références élaboré graduellement jusqu'à la pérennisation dans le but de retracer les origines. Plus encore, l'appartenance des auteurs à telle ou telle génération ou leur participation à un moment historique particulier, tout en expliquant les choix d'écriture et la variété des démarches intellectuelles, politiques ou idéologiques, n'influent pas de façon fondamentale sur les éléments de la représentation des guerres.

Étudiés globalement, ces textes créent une vision cohérente. Ils contribuent tous et sont tous tributaires de cette représentation des Guerres de l'Indépendance fondatrices de la République cubaine. En cela, leur discours coïncide avec l'historiographie de l'époque sur les guerres. Ces romans se révèlent comme une manifestation de l'engagement patriote des intellectuels cubains qui, dans un contexte d'indépendance limitée, défendirent par l'écrit le projet national, en se fondant sur une légitimité culturelle et historique. En citant abondamment les romans et les nouvelles – modeste contribution à leur divulgation – nous analyserons les principales lignes thématiques de ce discours.

Nous nous attacherons en premier lieu à l'image du conflit et à celle des multiples scènes de la lutte indépendantiste : la représentation du « monde de la guerre » n'est pas neutre. Nous nous interrogerons sur les critères qui ont motivé le choix des auteurs. Dans un deuxième temps, nous étudierons la représentation des « acteurs de la guerre », révélatrice du caractère intégrateur ou ségrégatif de la conception de « peuple cubain ». Ensuite, nous nous pencherons sur le discours idéologique justificatif de ces guerres, en tenant compte du caractère didactique de cette littérature. Enfin, nous terminerons sur un thème omniprésent, qui par sa symbolique acquiert une dimension particulièrement révélatrice, la famille. Notre démarche nous conduira à nous référer constamment aux chapitres de la partie précédente, consacrés aux Guerres de l'Indépendance que ce soit pour montrer la volonté de « coller » à l'histoire de la construction nationale ou souligner les écarts entre l'histoire et le discours sur l'histoire.

## **I. Modèles et contextes**

Nous allons donc ici, en manière d'introduction nécessaire à l'étude des œuvres sélectionnées, tenter de caractériser un genre littéraire aux contours mouvants.

Le roman ayant été un des terrains littéraires sur lequel s'est jouée la bataille pour la définition d'une identité propre, nous partirons du contexte littéraire national, certes, mais sans perdre de vue non plus l'influence littéraire continentale susceptible de nous apporter des éléments d'analyse complémentaires. Deux formes particulières de la création littéraire ont influencé la création romanesque étudiée : le roman historique traditionnel et ce champ littéraire « jeune », qualifié par Ambrosio Fornet<sup>317</sup> de « littérature de campagne », dont on peut considérer que la production romanesque étudiée ne forme qu'une partie. Nous verrons ensuite quelles autres littératures ont servi de modèle ou d'anti-modèle aux romans des guerres.

Nous avons enfin abordé des aspects théoriques spécifiques afin de caractériser ce corpus en fonction de ses caractères et des problématiques qu'il développa.

### **A. Roman et affirmation identitaire**

Il s'agit ici pour nous non seulement d'évoquer l'apparition et le développement du genre romanesque à Cuba, mais encore de présenter les courants littéraires dont le roman des guerres fut l'héritier, en fonction de la problématique identitaire. Ce sera donc aux modèles littéraires et aux tendances générales des Lettres porteurs de stratégies culturelles que nous nous intéresserons dans les chapitres qui suivent. Nous ne voulons pas perdre de vue qu'histoire et littérature sont intrinsèquement liées dans le développement des lettres cubaines, parce que l'appropriation d'une histoire propre est au cœur de la quête identitaire, à Cuba comme dans toute nation spoliée de son passé.

## 1) Le roman comme tribune de la différence

En Amérique latine, à Cuba a fortiori, les rapports entre littérature et société furent en grande partie déterminées par la recherche identitaire. Elle se traduit par une volonté de représenter le monde quotidien ou par la recherche des caractères nationaux, et cela, quelquefois bien antérieurement au surgissement de la nation comme projet politique.

José Antonio Portuondo, définit les caractères historiques de la littérature hispano-américaine en ces termes :

« Hay una constante en el proceso cultural latino-americano y es la determinada por el carácter predominante instrumental – Alfonso Reyes diría « ancilar » – de la literatura, puesta, por la mayor parte de las veces, al servicio de la sociedad.

Las relaciones entre la realidad latinoamericana y la literatura se caracterizan porque, en grado mayor o, al menos, de modo más ostensible y constante, la vida y la letra de nuestra América se sirven mutuamente, se estrechan y confunden de continuo en irrompible unidad. Desde sus inicios, el verso y la prosa surgidos en las tierras hispánicas del nuevo mundo revelan una actitud ante la circunstancia y se esfuerzan en influir sobre ella. [...] desde los primeros tiempos, las literaturas hispánicas del nuevo continente marchan [...] reflejando e impulsando el agónico vivir latinoamericano, con ocasionales meandros preciosistas, en los cuales la letra parece olvidar de la vida circundante y viabiliza caminos de evasión. »<sup>318</sup>

Si l'on reconnaît ce caractère « instrumental » de la littérature hispano-américaine, il faut alors reconnaître que les concepts de « littérarité », ou de purisme littéraire ne sont pas adéquats pour l'analyse littéraire. Le texte littéraire déborde du moule classique européen strictement défini, et devient un instrument destiné à modeler la réalité. Formellement, cela implique que des genres littéraires « annexes », comme l'essai, la littérature de témoignage, le journal, doivent être inclus dans les études littéraires et pris en compte dans l'histoire littéraire, en tenant compte toutefois de leur aspect historique. Roberto Fernández Retamar détermine les causes de cet élargissement de la notion de « littérature », et cite quelques-unes de ces manifestations les plus notables :

« ...Y ello por una razón clara : dado el carácter dependiente, precario de nuestro ámbito histórico, a la literatura le han solido incumbir funciones que en las grandes metrópolis le han sido segregadas ya a aquélla. [...] No se han solido destacar suficientemente estos hechos, que obligan a replanteos, y por lo pronto a reconocer el predominio en nuestras letras de géneros considerados « ancilares » : crónicas como las del Inca Garcilaso de la Vega ; discursos como los de Bolívar o de Fidel ; artículos como los de Mariátegui ; memorias como las de Pocaterra o muchas de las llamadas « novelas » de la Revolución mexicana ; diarios [...] de campaña, como el del Che Guevara ; formas « sociográficas » como el *Facundo* o como muchos testimonios actuales : no es un azar, sino una comprobación, el que Martí sobresalga soberanamente en estos géneros, y en otros cercanos como la carta [...] ». <sup>319</sup>

Les liens privilégiés entre la création esthétique et la société apparaissent plus clairement encore dans le genre romanesque. Cela est imputable à la nature ambiguë du roman, qui associe réel et fiction. Le romancier décrit un homme – un héros problématique – dans une société. Pour ce faire, il a recours à deux procédés : l'utilisation de données fictives pour romancer une histoire authentique, ou l'utilisation de données réelles pour authentifier un récit fictif. Mais le recours à l'histoire, quelle que soit l'option choisie, est indispensable. Le roman est ainsi essentiellement lié à la réalité. Sa nature historico-sociale est de plus indépendante de l'attitude du romancier : qu'il porte sur le monde un regard analytique – et nous entrons dans le domaine du « roman social » quelquefois subversif – ou qu'il l'idéalise – c'est alors la primauté de l'esthétisme –, il décrit les rapports interindividuels dans un contexte historique et social déterminé, et la relation de son héros problématique au monde.

Analysant les relations dialectiques entre la création romanesque et la société occidentale, Michel Zérafra nous apporte un critère supplémentaire :

« [...]Le roman a été conçu pour des hommes voulant être situés dans une continuité historique, et qui avaient en outre conscience de constituer un certain niveau dans une société (...) le roman (est) l'expression d'un ordre établi par un groupe s'instituant en classe, et aimant à retrouver dans le romanesque son histoire concrète et datée[...] » <sup>320</sup>

C'est ainsi que la création romanesque est en Amérique latine au XIX<sup>ème</sup> siècle un des vecteurs principaux de l'expression de la nationalité<sup>321</sup>. Mais, en Amérique latine, le roman apparaît et se développe avec l'obtention de la liberté politique. Dans le cas de Cuba, l'apparition du roman est antérieure à la réalisation politique de la nation. C'est pour cela

aussi, que la nature « instrumentale » de la création littéraire acquiert ici une importance de premier plan, et que l'histoire du genre romanesque cubain est tant marquée par l'inconformité, la volonté d'exprimer le malaise des individus dans la société et des individus face à la société.

## 2) Origines et développement du roman cubain

Le XIX<sup>ème</sup> siècle cubain, en même temps qu'il est le siècle de l'apparition de pensées politiques non conformes à l'ordre établi, est aussi celui de l'envol de la littérature cubaine. Les trois premiers siècles de la colonie, malgré l'apparition d'œuvres littéraires éparses<sup>322</sup>, s'inscrivaient dans un vide culturel et littéraire.

Au début du XIX<sup>ème</sup> siècle, la production littéraire était dominée par la publication d'ouvrages de pensée philosophique (Felix Varela), éthique (José de la Luz y Caballero), politique (Arango y Parreño, José Antonio Saco) ou par des chroniques. A partir des années 1830, années de l'essor socio-économique de l'île, l'élan culturel s'affirma. Dans le pur respect de la hiérarchie aristotélicienne des Lettres, les deux axes de cette production étaient l'art dramatique et la poésie.

Le roman ne commença à s'imposer comme création littéraire notable qu'à partir de 1835. Ces années correspondent au gouvernement Tacón, et Rine Leal y voit la clef du soudain développement des lettres cubaines<sup>323</sup>. En effet, Tacón entreprit jusqu'en 1838 une politique d'éviction systématique des Créoles, leur retirant l'influence, certes modérée et circonscrite aux affaires de gestion et de politique locales, acquise les années précédentes auprès des autorités coloniales par le biais des institutions économiques<sup>324</sup>. Ses années d'exercice s'inscrivirent sous le signe d'une censure draconienne et arbitraire tant dans le domaine politique que littéraire. Les gens de Lettres durent s'appliquer à trouver des formes d'expression et des discours voilés leur permettant d'aborder les problèmes de la société cubaine tout en échappant au couperet de la censure.

Entre 1837 et 1841 apparurent des œuvres romanesques qui stigmatisaient la violence de la société coloniale. Elles étaient par conséquent soumises à la double approbation des censeurs royaux et à celle du Capitaine Général. C'est ainsi que la première génération qui voulut traiter du problème social de l'esclavage fut interdite de diffusion et de publication,

dans les années 1840. Gertrudis Gómez de la Avellaneda fit éditer son roman *Sab* en 1841, quelques années après sa rédaction<sup>325</sup>, à Madrid. Les exemplaires furent confisqués dès leur arrivée à Cuba. Le roman ne fut publié, à New York, qu'en 1871 dans la revue de José Ignacio de Armas *La América*, et à Cuba dans *El Museo*, en 1883. *Petrona y Rosalía*, que Felix Tanco Bosmeniel termina d'écrire en Juillet ou en Août 1838, fut publié dans la revue *Cuba contemporánea* en 1925. Anselmo Suárez y Romero composa, sous l'autorité de Domingo del Monte, en 1838, *Francisco*. Malgré l'appui de l'ancien consul anglais Richard Madden, le roman ne fut publié nulle part avant 1880, à New York. Pedro J. Morillas, dès 1839, retraça la vie d'un chasseur d'esclaves marrons dans *El rancheador*, publié en 1856 dans le journal cubain *La piragua*. Après avoir été un conte, la première version de *Cecilia Valdés* de Cirilo Villaverde parut en 1839, mais c'est en 1882 que l'œuvre fut publiée dans son intégralité.

Essentiellement romantique, et le romantisme latino-américain est caractérisé par la « découverte de soi » – ou « autodescubrimiento » – , le roman<sup>326</sup> s'inscrivait dans diverses directions génériques, ce qui n'avait pas comme seule justification d'échapper à la censure. En effet, si la description plus ou moins réaliste de la société contemporaine esclavagiste leur était interdite, puisqu'elle était fondamentalement subversive, les voies de la parabole historique ou de la représentation costumbriste étaient relativement ouvertes aux gens de Lettres. Le courant cibonéiste tenta de retrouver dans un passé idéalisé des ancêtres américains, peuples libres du stigmate de l'esclavage, luttant pour leur liberté contre l'opresseur espagnol. Les auteurs costumbristes se plongeaient dans la description du monde cubain, quelquefois pour s'en moquer ou en critiquer certains aspects, toujours pour tenter de cerner ce qui fait sa spécificité.

Il s'agissait bien pour cette génération de se localiser dans l'histoire, de chercher la continuité, en se penchant sur l'histoire de la conquête et de la colonie, et de marquer les repères susceptibles de construire une histoire propre, insulaire, différente de l'histoire espagnole. Il s'agissait bien aussi de se demander de quoi et par qui, était constituée cette société, ressentie comme différente de la société espagnole.

La Guerre de Dix ans déclarée, elle ne laissa pas dans le roman de trace immédiate et simultanée, comme cela se fit dans le théâtre, la poésie ou les textes non-fictionnels, nous le verrons plus bas. Les années de « Reposo turbulento » seraient le terrain d'une activité littéraire certaine, permise aussi par l'irruption dans l'histoire de la colonie de l'engagement direct. Nous n'abordons pas ici la littérature de campagne, sur laquelle nous reviendrons plus

longuement dans le prochain sous-chapitre. Signalons, dans le domaine du roman, que ce fut pendant cette période que furent publiés, ou diffusés la plupart des romans abolitionnistes censurés plus tôt, et particulièrement le si important *Cecilia Valdés* de Cirilo Villaverde, qualifiée très synthétiquement et justement par Roberto Friol de « (...) memorial de los abismos cubanos, (...) vitral de una llaga »<sup>327</sup>, celle de cette société marquée par la violence de l'esclavage. D'autres œuvres, considérées par les critiques comme les autres jalons des lettres cubaines, furent composés dans cette période, tels le roman moderniste de Martí *Amistad funesta* (1885)<sup>328</sup>, ou *Mi tío el empleado* de Ramón Meza (1887), satire sociale au ton naturaliste, et un roman abolitionniste, *Leonela*, de Nicolás Heredia (1893). Mais il est vrai que dans cette période d'après-guerre, et d'engagement militant, la prose non-narrative dominait la scène littéraire : essais, articles, histoire et témoignages.

Les années de la République s'inscrivirent dans la tradition des intellectuels et des créateurs impliqués dans leur époque, alors que pour la première fois dans l'histoire de leur pays, la liberté d'expression devenait un droit et une réalité. A mesure que s'affirmaient les limites de l'indépendance nationale, au gré aussi de la prise de conscience des problèmes sociaux et politiques et de la diffusion des nouvelles théories idéologiques, cette volonté d'engagement se révéla sous des contenus et avec des formes différentes.

Cette période vit un nouvel essor du genre romanesque, à côté d'autres formes d'écriture poétiques ou en prose. A côté des écrivains de la génération de la fin du XIX<sup>ème</sup>, une nouvelle vague fit son apparition, dès les années dix, qui sans se détacher de l'influence des réalistes espagnols y joignit entre autres modèles les naturalistes français. Des auteurs comme Bacardí ou Cabrera, formés dans le XIX<sup>ème</sup> siècle, de pair à leur engagement dans le développement culturel, ont laissé une œuvre réaliste, dans la lignée du roman historique du siècle précédent.

Les jeunes auteurs de la première génération républicaine (Castellanos, Carrión, Loveira et Hernández Catá, Montori, Masdeús, Ramos, Tomás Jústiz y del Valle), à l'image sans doute d'une nation qui pensait encore avoir atteint le cénacle tant désiré des nations démocratiques et indépendantes, tentèrent de donner à leur œuvre une dimension universelle, ce qui ne les empêcha en rien de s'attacher à décrire leur époque et ses conflits, sans jamais pourtant arriver à discerner les causes concrètes de la frustration qui les habitait, attitude littéraire résultant de la logique de leurs principes naturalistes. Eloignés des révolutions littéraires continentales, mais continuateurs des expériences modernistes, ces romanciers,



réunis autour de la revue culturelle *Cuba contemporánea*, imprimèrent l'histoire littéraire de leur tonalité, et leur interrogation générationnelle se portait sur le malaise des individus dans la société républicaine. Miguel de Carrión décrivait des psychologies et des comportements qu'il estimait immoraux, sans chercher les origines de cette crise de valeurs. Jesús Castellanos animait des protagonistes pris dans un piège dont il n'analysait ni la nature ni les mécanismes. Carlos Loveira constatait la corruption des élites politiques et de la société sans en chercher les fondements. Néanmoins, avec Loveira, puis avec Penichet, Montori et Masdeús, les questions sociales et politiques entraient dans la littérature.

Luis Felipe Rodríguez assura la transition avec la deuxième génération littéraire, puisqu'il ouvrit le chemin au mouvement qui s'intéressa de manière quasi sociologique à la société. La génération de Carpentier, de Pablo de la Torriente Brau, de Serpa, d'Ibarzabal, de Gonzalo Mazas ou de Félix Pita Rodríguez fut une génération qui ne voulut plus distinguer le monde littéraire et le monde politique, et qui s'engagea dans le combat civique contre la concussion, puis dans le combat politique contre le régime dictatorial de Machado. La création du Groupe des Minoristes et ses engagements publics marquèrent la différence entre cette génération et la précédente restée paralysée devant la fracture entre l'Utopie et la réalité républicaine. Ramos qualifierait cette prise de conscience de « salto en el vacío ». Formellement, ces auteurs développèrent le conte ou la nouvelle au détriment du roman.

Après une courte période transitoire, représentée par Enrique Serpa et Ibarzabal, qui abordèrent les thèmes cubains par un biais exotique, cette génération substitua à l'universalisme littéraire de leurs aînés le nativisme. Ce retour sur le monde cubain, exprimait plus, dans une société néocolonisée, une réaffirmation identitaire et la possibilité d'aborder des thèmes polémiques qu'un renfermement autiste ou réactionnaire. L'affirmation de la multiethnicité de la culture cubaine fut d'ailleurs un des apports fondamentaux de cette génération.

La culture cubaine s'était construite en fonction du clivage colonie/métropole. C'était sur cette relation que fonctionnait la recherche identitaire dont la littérature cubaine se faisait le vecteur. Le roman des guerres, nous le verrons, participa de cette opposition, de manière plus douloureuse qu'on ne pourrait le supposer. En effet, la rupture avec l'Espagne et les racines hispaniques ne fut pas simplement une libération – elle fut aussi un traumatisme –, et la situation du pays pendant les années de la « République médiatisée » amena à son tour son cortège de dépossessions et de frustrations.

### 3) Le roman historique à Cuba

Comme le souligna Lukacs, « l'appel à l'indépendance nationale et au caractère national est nécessairement lié à une résurrection de l'histoire nationale, à des souvenirs du passé, à la grandeur passée, aux moments de honte nationale (...) »<sup>329</sup>. Or, un des genres romanesques qui imprégna le plus fortement les romans des Guerres de l'Indépendance était indubitablement le roman historique. D'une part, le roman historique, genre « noble » et « universel », permettait d'imposer les Guerres d'Indépendance et leur représentation en bonne place sur la scène historique et littéraire continentale, mais surtout européenne. D'autre part, le roman historique cubain avait déjà un long passé. Traiter des Guerres sous cette forme générique permettait d'insérer la genèse de la Nation dans l'histoire de sa littérature.

Le roman historique avait éveillé un vif intérêt en Amérique latine dès qu'avait commencé à circuler ce genre nouveau au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Les créateurs ne s'étaient pas contentés d'aborder ce genre passivement, mais, très rapidement, ils en avaient fait un instrument pour investir leur propre histoire<sup>330</sup>. La conjonction de l'apparition d'un traitement littéraire de l'histoire et des changements structurels qui affectaient les sociétés latino-américaines au XVIII<sup>e</sup> et au XIX<sup>e</sup> siècles, avait renouvelé cet intérêt pour le passé, plus que jamais lié à la recherche des identités nationales. « Renouvelé », car il n'était pas une préoccupation récente. Raymond Souza remarque que :

« El deseo de interpretar o entender el pasado ha estado presente en la literatura latinoamericana desde su iniciación. Esto no es de sorprender, puesto que se trata de una expresión literaria que nació con la violencia y la destrucción causadas por la Conquista. »<sup>331</sup>

Les chroniques avaient été, avant l'apparition du nouveau genre romanesque, le support essentiel de ce besoin d'élucidation. Fernando Alegría a décrit l'apparition du roman historique latino-américain comme la résultante d'une double influence : celle de la tradition littéraire latino-américaine des chroniques de la Conquête et celle du roman européen<sup>332</sup>. Sur le continent, les tentatives d'autodéfinition culturelle des jeunes nations coïncidèrent avec l'évocation du passé autochtone, évocation souvent marquée par l'imagerie romantique européenne du « bon sauvage ». Elle permettait à la fois de construire un passé collectif,

différent du monde médiéval européen, et de construire un panthéon de héros indigènes, démarche notoirement anti-coloniale. De la même façon, le roman historique éveilla l'intérêt des créateurs, auteurs et critiques, dès sa diffusion à Cuba. Mais, cette fois, cet intérêt, motivé par la même démarche d'autodéfinition et d'affirmation d'une identité propre précéda la formation de l'état-nation.

Cette relation entre littérature et histoire était donc présente dans le développement des lettres cubaines, depuis *El espejo de paciencia* de Silvestre de Balboa jusqu'au premier « roman » cubain *Matanzas y Yumurí* de Ramón de Palma en 1837. L'intérêt qu'éveillait le roman historique répondait à une tendance déjà ancrée. A l'aube de l'essor du roman à Cuba, Domingo del Monte montrait beaucoup d'enthousiasme pour le roman historique. Il y consacra un article, dans la *Revista Bimestre* en 1832, où il apportait des critères théoriques – être à la fois « poeta », « filósofo », et « anticuario » – invite discrète à la création dans ce domaine, en même temps qu'il soulignait les apports prévisibles de cette nouvelle forme :

« Este conocimiento íntimo de nuestra naturaleza, que nos hace descubrir el origen de las acciones humanas, es una causa levísima, imperceptible a los ojos vulgares (...) y decide la suerte de los hombres y de los estados. »<sup>333</sup>

Le roman historique, selon Domingo del Monte, était une porte ouverte sur les motivations essentiellement psychologiques des hommes du passé, l'ensemble des références historiques et la connaissance du contexte expliquant en partie leurs actions. C'était bien à cela qu'il faisait allusion en caractérisant le regard du romancier comme « philosophique » :

« Por filósofo entendemos aquí el conocimiento profundo del corazón humano. Esto no se adquiere sin la observación más perpicaz de los hombres en sociedad ; sin el estudio de los móviles secretos que impelen a cada uno a pensar y obrar de un modo diferente del que pudiera esperarse, juzgándole por las reglas generales de moralidad ».<sup>334</sup>

L'intérêt historique venait pour lui bien après la recherche d'une certaine « nature humaine » susceptible d'expliquer l'évolution des sociétés. Le roman historique était un roman qui élucidait potentiellement la société de son temps.

La même année, José María Heredia, dans son « Ensayo sobre la novela »<sup>335</sup>, exprimait son insatisfaction vis-à-vis de cette forme romancée de l'histoire. Son discours, antithétique

de celui de Delmonte nous intéresse particulièrement en ce qu'il dévoilait une conception différente du fait littéraire. Heredia évoquait la relation qu'il devinait entre un stade déterminé d'une société et son expression littéraire. Se référant à l'Antiquité, il constatait :

« La vida de las naciones fue al principio heroica y mitológica. (...) El hombre ayudado por una industria naciente, y en lucha contra la naturaleza, aún no tenía en sus fuerzas bastante confianza para ser el héroe de sus narraciones. »<sup>336</sup>

L'écriture romanesque lui apparaissait comme le « resultado postrero de la civilización » ; elle avait pour « objeto la vida privada, y sondea los abismos del corazón ». Il concevait le roman historique comme un phénomène de mode, sans doute parce qu'en se fixant comme objectif des périodes révolues les auteurs s'éloignaient de la fonction première du roman. Il reconnaissait néanmoins la spécificité et le caractère novateur des romans de Richardson qui « escribía la historia de una familia como se escribía la historia universal ». Cette dernière remarque pourrait induire que ce n'était pas tant la forme qui lui semblait inadéquate que les thèmes historiques choisis. Pourtant, il présentait la relation entre histoire scientifique et littérature comme paradoxale, dans la mesure où elle ne répondait ni à l'essence romanesque<sup>337</sup>, ni à la fonction du roman dans son siècle<sup>338</sup> :

« El novelista histórico abandona al historiador todo lo útil, procura apoderarse de lo que agrada en los recuerdos de la historia, y desatiendiendo las lecciones de lo pasado, sólo aspira a rodearse de su prestigio. Su objeto es pintar trajes, describir arneses, bosquejar fisonomías imaginarias, y prestar a héroes verdaderos ciertos movimientos, palabras y acciones cuya realidad no puede probarse. En vez de elevar la historia a sí, la abate hasta igualarla con la ficción. »<sup>339</sup>

Le roman historique, donc, était un roman falsificateur de l'histoire (« mentira histórica » écrivait-il), et par conséquent falsificateur de la réalité. Il contribuait à travestir ou idéaliser le passé, à « transportar la imaginación lejos de la sociedad civilizada, tal cual hoy la conocemos », et donc à éloigner le créateur des conflits qui la traversaient.

Les conceptions de Del Monte et de Heredia s'opposaient dans une certaine mesure. Là où, pour contribuer à la naissance d'une littérature particulière, le premier privilégiait des thèmes cubains, le second développait des thèmes mythologiques dans lesquels les lecteurs reconnaissaient leur propre image. Par ailleurs, dans le passé des civilisations indo-

américaines, où les tenants du roman historique cherchaient des ancêtres idéalisés et dignes d'être reconnus, Heredia lui ne voyait qu'un autre exemple de la tyrannie, de l'arbitraire et de la cruauté. La verve qu'il déployait pour fustiger la « mode » du roman historique, qui selon lui n'était pas appelée à perdurer, trouvait là son fondement.

Ces deux attitudes nous intéressent au plus haut point. Car, ne peut-on y trouver, dans une certaine mesure, l'origine des différences de perspectives dans le traitement romanesque des Guerres de l'Indépendance ? Sans y voir un héritage direct, constatons que le clivage profond qui marquerait la construction du mythe des guerres et son refus, en tant que mythe falsifié, pendant les années de la « République médiatisée » présenterait bien des analogies avec les discours divergents de Delmonte et de Heredia sur l'utilisation de l'histoire en littérature.

Quasiment un demi-siècle plus tard, après la Guerre de Dix Ans, Manuel de la Cruz posa sur ce genre un regard tout aussi déconcertant que révélateur d'une nouvelle intention dans l'utilisation de l'histoire en littérature.

Manuel de la Cruz qui escomptait rédiger une « Historia crítica del movimiento literario en Cuba » présenta dans la *Revista de Cuba*, en 1891, une ébauche de cette œuvre qu'il ne put mener à bien. Il consacra, dans « Reseña histórica del movimiento literario en la isla de Cuba. 1790-1890<sup>340</sup> », un chapitre au roman. Posant comme postulat le « caractère flexible de romance épico » du roman, il citait les romans parus à partir de 1839 (publication du roman historique *Antonelli* de José Antonio Echeverría) sans jamais accorder à des romans (comme *El cólera en La Habana*, ou *Matanzas y Yumurí* de Ramón de Palma) que ses aînés auraient qualifiés d'historiques cette catégorie. De *Una feria de la Caridad*, de José R. Betancourt, il remarquait « la pintura de los personajes históricos y el croquis de una de las etapas, más interesantes de la época colonial ». La production romanesque de Gertrudis Gómez de la Avellaneda était citée intégralement, sans qu'il fût fait mention spéciale de *Espatolino*, *Guatimozín*, *Dolores*, ou *El artista barquero*.

En revanche, admirateur de Cirilo Villaverde<sup>341</sup>, et soucieux d'imposer *Cecilia Valdés* comme le grand roman cubain<sup>342</sup>, il consacrait à l'homme et à son œuvre un plus ample développement : Villaverde était l'inventeur magistral du roman historique cubain et *Cecilia Valdés* en était l'unique pièce maîtresse. Or, pour Manuel de la Cruz, l'apport fondamental de Villaverde résidait en ce qu'il avait dépassé ses modèles et donné au genre une dimension nouvelle en l'inscrivant dans la culture nationale, dans la réalité sociale et dans la modernité :

« Sabiamente aconsejado, escogió por modelo a Walter Scott y a su discípulo Alejandro Manzoni. Como el creador y magnificador de la novela histórica, al fundir la historia con la fantasía, echaban, sin saberlo, los fundamentos de la moderna novela realista, Villaverde, al escogerlos por modelos, se halló en la escuela como en su propio dominio. »<sup>343</sup>

Au-delà de l'éloge et l'analyse de l'œuvre de Villaverde, c'est la nouveauté de la conception de la fonction du roman historique qui nous intéresse. Le fait que les modèles du genre aient été anglais et italien<sup>344</sup> n'était pas anodin : en se choisissant d'autres influences que celles de l'Espagne, il s'inscrivait dans la bataille « del intelecto cubano en lucha victoriosa contra la influencia intelectual de España »<sup>345</sup>, tout en maintenant la littérature cubaine dans la lignée des littératures européennes, les seules unanimement reconnues. Mais le plus important résidait dans le travail de recreation du réel, dans la description de la société cubaine et dans celle de ce mouvement d'« incubación, desarrollo y consecuencias, todo el proceso de la evolución de la esclavitud en las principales figuras representativas de nuestro organismo social. »<sup>346</sup>

Manuel de la Cruz se plaçait donc dans la filiation de Heredia plutôt que dans celle de Del Monte. Lui aussi considérait que le roman historique permettait, grâce à l'apport de l'histoire, la représentation de la société d'une époque et l'élucidation des forces sociales qui la composaient, incarnées par des protagonistes choisis. Or, si *Cecilia Valdés* méritait reconnaissance, au contraire des romans historiques antérieurs, c'était que le roman mettait en lumière les enjeux et les comportements réels, contribuant à la compréhension de la société cubaine et à la dénonciation de ses iniquités. Histoire et littérature n'étaient pas deux lectures incompatibles ; elles s'éclairaient réciproquement, et ouvraient la voie à la compréhension de la société :

« El historiador que hiciera un estudio del alma cubana tendría que buscar en *Cecilia Valdés* los documentos para su labor : en ella hallaría una fase importantísima y los orígenes del alma cubana contemporánea. »<sup>347</sup>

José Martí, bien qu'il n'ait pas consacré d'article particulier au genre du roman historique, était, comme Manuel de la Cruz, conscient des rapports entre histoire et littérature. Il utilisa cette relation à des fins militantes, dans ses portraits et contes de la guerre. Mais surtout il reconnaissait à la littérature une fonction historique non ancillaire :

« Cada estado social trae su expresión a la literatura, de tal modo, que por las diversas fases de ella pudiera contarse la historia de los pueblos, con más verdad que por sus crónicas y sus décadas. »<sup>348</sup>

L'apparition de ce genre romanesque avait d'abord comblé un double manque : celui d'une histoire et d'une littérature singulière. La guerre de Dix ans contribua de manière irrévocable à la prise de conscience de la relation entre histoire et littérature et à la pratique de « l'historicisme littéraire ».

Au lendemain de 1895, le roman historique ne comblait plus un manque : il était devenu un des modes privilégiés de l'affirmation de la grandeur d'une histoire et d'une littérature nationale. Le clivage, mentionné par Dolorès Nieves<sup>349</sup>, entre le roman historique d'influence européenne et le roman historique cubain – qui avait reconstruit des épisodes historiques réels de Cuba – se résolut au tournant du siècle.

A ce titre, on continua à taire délibérément la filiation avec la littérature espagnole, pour revendiquer la parenté avec d'autres littératures européennes. Dans le cas du roman historique, les références à l'écosais Scott (qui avait réuni veine historique et aventure romanesque pour évoquer la Guerre d'Indépendance d'Écosse, ne l'oublions pas), à l'italien Manzoni et au britannique Richardson étaient constamment mises en avant. Le roman espagnol, et tout particulièrement le roman historique de Pérez Galdós, pourtant diffusés, enseignés et connus à Cuba, n'étaient pas cités au rang des modèles par les auteurs<sup>350</sup>.

Emilio Bacardí illustre fort bien cette attitude. En 1910, Joaquín Navarro Riera préfaçait la première édition des deux volets de *Vía Crucis*. Afin de souligner la valeur du roman, il le comparait aux œuvres de grands auteurs : Gustave Flaubert pour le respect d'un point de vue caractérisé par la « rara impersonalidad » ; Emile Zola pour la conformité aux « exigencias de la novela histórica moderna ». En revanche, pour évoquer l'influence de Pérez Galdós, il recourait à des circonvolutions prudentes et écrivait :

« (...) declaro que *Vía Crucis* es un libro que atrae y conmueve y que ha de tener para todos los cubanos y amantes de Cuba, y aun para los simples conocedores de nuestra patria, un interés tan vivo y seductor como el de los *Episodios Nacionales*, del insigne Pérez Galdós, para todos los que aman y admiran a España. »<sup>351</sup>

C'est que le paradoxe était difficile à résoudre : comment revendiquer un modèle culturel dont on cherchait précisément à se démarquer ? Comment prétendre mettre en valeur l'histoire nationale en suivant les traces d'auteurs symbolisant par leur nationalité la domination coloniale ? Les auteurs de la dernière génération de la colonie ou de la première génération républicaine préférèrent se rattacher à d'autres littératures et revendiquer d'autres influences. Le roman français en était la principale. Cabrera, Bacardí, Castellanos, Carrión, Rodríguez Embil se réclamaient des romanciers réalistes – Flaubert, Balzac – et des romanciers naturalistes – Zola, Maupassant –. Ces modèles, apparemment déliés de connotations extra-littéraires, permettaient aux auteurs d'affirmer leur spécificité nationale et de ne plus rien devoir à l'Espagne ni à sa culture.

Les auteurs cubains de la dernière génération coloniale assumeront continuité et transition avec le roman historique cubain. On aurait presque pu dire – si la surenchère romanesque avait été bridée et le modèle du roman d'aventure boudé – que roman historique et romans des Guerres s'étaient confondus au cours des premières décennies. Les guerres de l'Indépendance, vues comme l'aboutissement ou le moyen de concrétiser les aspirations patriotiques, fournirent aux premiers écrivains de la République un thème en adéquation avec leur volonté de créer une littérature nationale.

Bien qu'il n'évoquât pas particulièrement le roman historique, Jesús Castellanos, dans ses « Palabras proemiales » au recueil de Álvaro de la Iglesia<sup>352</sup> en 1911, exposait les perspectives qui seraient celles des années suivantes. Partant du constat de l'état « de ignorancia general de la historia patria »<sup>353</sup>, et donc de son absence dans la littérature, il en situait l'origine dans le « programa de la *asimilación racional y posible* »<sup>354</sup> imposé aux Cubains dans les temps de la colonie. Cette stratégie d'assimilation culturelle par la métropole perdurait encore dans la République indépendante, puisque :

« El inmenso caudal de nuestro pueblo, de donde habían de salir los escritores de hoy, se quedó sin saber el origen de su pueblo ni las vicisitudes de su heroica historia. »<sup>355</sup>

Le tragique de cette lacune, voire de cette autodépréciation, le conduisait à souligner la tâche didactique des intellectuels et de la littérature. Dans cette optique, il réaffirmait à la fois la fonctionnalité de la littérature historique et son importance majeure. Il était pour lui crucial que les auteurs se plongent dans l'étude de l'histoire nationale, que cela soit de



manière académique ou non. La littérature était conçue comme le vecteur de la connaissance historique et culturelle de la nation. Cette branche générique, qu'elle prît la voie de la littérature traditionaliste, comme dans *Tradiciones cubanas*, ou celle de la littérature historique avait un rôle primordial à jouer dans la construction identitaire au moyen des Lettres cubaines. Il considérait à juste titre les Guerres de l'Indépendance nationale comme un des épisodes essentiels de l'histoire de la communauté :

« Es un curioso fenómeno de metamorfosis, que la guerra del 95, ese vendabal salutífero que todo lo tocó y oreó, hizo para la suerte de nuestras letras, necesitadas de fuertes artistas que explorasen esos campos nuevos (nuestro poso histórico) »<sup>356</sup>

Or de nombreux auteurs suivirent Castellanos dans ce désir de démontrer, comme lui-même l'énonça, que « había agua en la roca que se imaginó estéril ».

Ce fut donc dans les épisodes de l'histoire nationale qu'ils cherchèrent leur inspiration. Le roman historique ne s'inscrivait alors plus dans la simple et exacte reconstitution, mais surtout dans la volonté de chercher les racines de l'identité collective. Ce fut ainsi que les romanciers historiques de ces vingt premières années du XX<sup>ème</sup> siècle s'attachèrent à l'époque coloniale (José Antonio Ramos dans *Caniquí*, Emilio Bacardí dans *Doña Guiomar*) et aux Guerres de l'Indépendance. Parallèle à la volonté de peindre ce qu'il y eut de décisif dans l'histoire nationale, existait le désir d'une affirmation régionale, à mettre d'ailleurs en relation avec les recherches historiques menées au même moment dans les provinces<sup>357</sup>.

La réflexion théorique sur le genre du roman historique avançait avec, au cœur des réflexions, la question de la part de l'histoire et de la part de la fiction. Les auteurs pour évoquer le passé, brisèrent le moule du roman historique académique, démarche qui posa problème à certains critiques. Ainsi, Juan José Remos<sup>358</sup>, alors qu'il qualifiait *Doña Guiomar* et *Vía Crucis* de Bacardí ou *La insurrección* de Rodríguez Embil de « novelas históricas », classait « La Manigua sentimental » de Castellanos comme « novela costumbrista », la trilogie de Cabrera et *Generales y Doctores* de Loveira comme « novelas políticas », sans doute influencé par le parti-pris de l'écriture ou des thèses sous-tendant la reconstitution.

Le roman historique constitue un versant non négligeable de la littérature cubaine. Il n'a pas été, jusqu'à ce jour, étudié en tant que tel. Les réflexions critiques des auteurs cités auraient cependant pu fournir une piste révélant l'importance des enjeux identitaires de la

définition et de l'évolution de ce genre. Ce qu'Heredia considérait comme une mode éphémère avait laissé une empreinte continue de son apparition à nos jours. La relation à l'histoire dans une nation colonisée qui cherchait à se démarquer de la métropole et à se définir « pour elle-même » n'était-elle pas fondamentale ? La littérature était porteuse de cette problématique. Le roman historique en particulier se révéla à la fois un des vecteurs de la recherche identitaire et un des indices de son évolution. Jesús Castellanos remarquait :

« La edad en las sociedades como en los individuos, se mide por la multiplicidad de accidentes que la hacen sensible, no por la pauta de una rígida cronología ; y lo cierto es que en nuestras cuatro centurias hemos vivido muy aprisa... »<sup>359</sup>

La Nation cubaine n'avait donc pas l'âge de ses institutions ; elle avait encore moins l'âge de sa Constitution amendée par Platt... C'était le temps collectif et la densité historique que Castellanos voulait mettre en valeur dans le but de renforcer une identité nationale compromise par la relation imposée de dépendance politique et économique. Il fallait s'ancrer dans l'histoire de la Nation pour résister par la culture collective. La littérature devait se faire l'écho de ce conflit nouveau, car après 1902 tout restait à construire. Certes, ni Castellanos ni les auteurs de sa génération ne firent coïncider engagement littéraire et engagement politique. Mais lui et ses contemporains posèrent plus ou moins distinctement les postulats de cette articulation, sans arriver à en tirer pour eux-mêmes les conséquences logiques.

Par ailleurs, ne faut-il pas considérer cette émergence d'un genre comme la manifestation de l'incorporation de l'histoire nationale dans la culture, quels qu'aient été le genre ou la forme romanesque adoptés ? Il s'agissait d'une intégration consciente, souvent à des fins didactiques, répondant à la volonté de créer par la littérature des références collectives sur des bases historiques et non plus sur la création d'un passé romantique ou mythique. Cette évolution novatrice, quoiqu'elle ne s'inscrivît pas dans le modernisme des courants historicistes de certaines littératures latino-américaines, annonçait l'apport fondamental d'Alejo Carpentier. Dans *El reino de este mundo* (1949), l'histoire serait traitée comme trame même du récit, comme trame de la représentation du monde. On serait alors passé au-delà des réflexions théoriques autour du savant dosage destiné à apporter du fictif à l'historique, ou à authentifier la fiction par le réel : il s'agirait de montrer que c'était deux facettes complémentaires et entremêlées.

## **B. L'histoire en marche**

En ces années de révolutions, la frontière traditionnelle entre histoire et littérature s'était trouvée quelque peu bouleversée. Ceux qui, auteurs de métier ou d'occasion, étaient en

train de « faire l’histoire » s’étaient mis, aussi, dès 1868, à l’écrire. Militants ou témoins, ils allaient par le cumul de leur contribution poétique, théâtrale ou testimoniale créer une littérature protéiforme qu’on qualifierait bien plus tard de « littérature de campagne ». Les premiers romans des guerres appartiennent à cet ensemble. Les autres en seraient les héritiers plus ou moins directs. C’est pourquoi nous allons consacrer un chapitre à ce courant littéraire patriotique.

A l’intérieur de ce champ, un genre allait dominer quantitativement et durablement. La littérature de témoignage apparut peu après le Pacte de Zanjón et acquit sa plénitude dans les vingt premières années de la République. Les romans des Guerres en seraient directement tributaires. N’étaient-ils pas, quand ils étaient signés par des Vétérans, avant tout des romans de témoignage, des formes plus élaborées en terme littéraire ? Quant aux générations suivantes, elles ne conçurent jamais leur création sans référence à la parole des témoins de la « petite » ou de la « grande » histoire. Par ailleurs, le phénomène de la vogue des récits de témoignage est parallèle à celui des romans des Guerres. Or, la mode ne suffit pas à expliquer le succès et la permanence de ces deux variétés littéraires thématiques, sans même évoquer la poésie patriote. Ne répondaient-ils pas à des besoins culturels ou des finalités politiques analogues ? N’étaient-ils pas deux apports complémentaires à l’affirmation et à l’établissement de l’histoire nationale ?

Justement, nous ne pouvions pas faire l’impasse sur l’écriture scientifique de l’Histoire, une des facettes – et non la moindre – de la démarche générale de réappropriation de l’histoire nationale. Nous nous limiterons cependant aux premières études consacrées aux guerres et réalisées précocement, entre 1899 et 1902.

### 1) La « littérature de campagne »

Longtemps, la littérature liée aux luttes pour l’indépendance de la nation cubaine, a été abordée de façon parcellaire. Elle n’a donc pas été définie comme un ensemble cohérent, regroupant des genres littéraires divers. De plus, les études étaient consacrées soit aux œuvres jouissant d’une certaine renommée (celle du compilateur, dans le cas de l’anthologie de Martí *Los poetas de la guerra*), soit aux genres quantitativement prédominants (la production journalistique, les essais politiques ou la littérature de témoignage). La littérature de fiction fut négligée à l’exception de quelques œuvres reconnues au titre de la notoriété littéraire de leurs auteurs (Bacardí, Castellanos, Carrión, Loveira)<sup>360</sup>. De plus, la suprématie du critère chronologique et générationnel dans l’histoire littéraire cubaine brisait la continuité thématique de cette production littéraire et l’atomisait aux yeux du chercheur.

L'absence de définition ontologique de ce « genre » conduisit à une diversité de dénominations, sans empêcher néanmoins l'apparition de quelques critères d'évaluation fondamentaux. Nous évoquerons ensuite, l'une après l'autre, trois des facettes de cette littérature (poésie, théâtre, mémoires), complémentaires de la littérature de fiction romanesque dans l'esprit, dans la forme et dans les modes de représentation.

Ambrosio Fornet, évoquant les caractéristiques littéraires de la période séparant les deux guerres utilisa le premier la dénomination de « littérature de campagne », qui fut par la suite adoptée largement par les historiens de la littérature :

« Al margen de la actividad cultural, una nueva imagen del hombre y del paisaje había ido surgiendo en las narraciones y apuntes de los veteranos de las guerras de independencia. Esta *literatura de campaña* iba a recibir muy pronto nuevos aportes al estallar la guerra del 95 [...] »<sup>361</sup>

Il faisait alors référence essentiellement aux textes narratifs, à la presse, et à la littérature politique d'analyse ou de propagande écrits par les Vétérans de la Guerre de Dix ans. Par extension, cette « littérature de campagne » désigna les textes produits pendant la guerre de Dix ans et pendant la Guerre de 1895, soit dans la « manigua », soit dans l'émigration, puis lors des années de « Repos turbulent » (1879-1895) et enfin durant la période de la « République médiatisée ». La part de la littérature de témoignage y est plus importante, avec la publication, sous la République, de nombreux journaux et mémoires de Vétérans. Dans son acception générale, la « littérature de campagne » englobe toute la production, y compris donc les textes de fiction, qui se réfèrent aux guerres de l'indépendance dans une optique analytique, prosélyte, ou apologétique.

Dans le domaine poétique, Max Henríquez Ureña, dans *Panorama histórico de la literatura cubana*<sup>362</sup>, rassemblait au cœur du même chapitre, consacré à la « poésie patriotique »<sup>363</sup>, deux anthologies : *El laúd del desterrado* (1858) et *Los poetas de la guerra* (1893). *El laúd del desterrado* apparut peu de temps après l'échec de l'expédition de Narciso López, sur l'initiative de Pedro Santacilia y Palacios et d'un groupe d'émigrés cubains aux Etats-Unis. Le volume rassemblait des compositions d'inspiration politique séparatiste<sup>364</sup>. José Martí réalisa et préfaça l'anthologie *Los poetas de la guerra*<sup>365</sup>. « Hay versos que hacen llorar, y otros que mandan montar a caballo »<sup>366</sup>, écrivait-il dans le prologue.

Dans les deux cas, il s'agissait en effet d'utiliser le support poétique pour diffuser la pensée patriotique et séparatiste. Mais le volume composé par Martí, justement intitulé *Los poetas de la guerra*, prenait racine dans la réalité historique et témoignait de l'activité littéraire dans la manigua. José Martí soulignait également un enjeu qui déterminerait l'existence de toute la « littérature des guerres » :

« ¿ Y quedará perdida una sola memoria de aquellos tiempos ilustres, una palabra sola de aquellos días en que habló el espíritu puro y encendido, un puñado siquiera de aquellos restos que quisiéramos revivir con el calor de nuestras propias entrañas ? De la tierra, y de lo más escondido y hondo de ella, lo recogeremos todo, y lo pondremos donde se lo conozca y reverencie ; porque es sagrado, sea cosa o persona, cuanto recuerda a un país, y a la caediza y venal naturaleza humana, la época en que los hombres, desprendidos de sí, daban su vida por la ventura y el honor ajeno. »<sup>367</sup>

Il proposait plus loin un critère de lecture et d'analyse tout particulièrement fondamental dans l'étude de la littérature des guerres :

« Su literatura no estaba en lo que escribían, sino en lo que hacían. Rimaban mal a veces pero sólo pedantes y bribones se lo echarán en cara : porque morían bien. (...) La poesía de la guerra no se ha de buscar en lo que en ella se escribió : la poesía escrita es grado inferior de la virtud que la promueve ; y cuando se escribe con la espada en la historia, no hay tiempo, ni voluntad, para escribir con la pluma en el papel. »

Traitant de la même période, Max Henríquez Ureña évoquait à nouveau, dans un chapitre consacré à Julián del Casal, « l'axe patriotique » de la création poétique dans quelques compositions de l'auteur moderniste signées du pseudonyme de Conde de Camors.

José Antonio Portuondo, dans *Bosquejo histórico de las letras cubanas*<sup>368</sup>, en revanche, établit une continuité entre *El laúd del desterrado* et *Los poetas de la guerra*, en signalant, juste après avoir évoqué la publication de 1858, que « fueron muchos los escritores que se unieron a las filas libertadoras. », puis que « (...) algunos de los poemas compuestos en la manigua fueron recogidos más tarde por Martí (...) ».

Il présentait, toujours dans la continuité de ce qu'il considérait comme un « genre » thématique à l'intérieur de la production poétique, les compositions de la première génération républicaine :

« En la hora amarga de la frustración política vuelve el verso romántico y el tono herediano de exaltación patriótica a imponerse en la mayor parte de los poetas del período. »<sup>369</sup>

Cependant, bien que cette démarche ait été globalisante, elle ne le conduisit pas à définir un courant particulier de la poésie cubaine, celui-là même que Martí avait dénommé « Poesía de la guerra ».

Alfred Melon, quant à lui, considéra cette production poétique comme un « axe thématique », une « veine *mambisa* » dans la poésie cubaine, une « poésie des combattants » pour ce qui fut des deux premières anthologies, puis « une poésie des Anciens combattants » pour la poésie postérieure à 1902<sup>370</sup>.

Le « théâtre mambi », qui apparut postérieurement à la poésie, laissa son empreinte dans la genèse des premiers romans des Guerres : les archétypes que l'on étudiera dans les romans (le Cubain, le Noir, la Cubaine) révéleront souvent une relation, entre analogie et filiation, avec ceux représentés au théâtre.

Mais revenons sur ce théâtre de manière spécifique. Rine Leal, dans son histoire du théâtre cubain *La selva oscura. De los Bufos a la neocolonia*<sup>371</sup>, fut amené à examiner les caractères de ce que lui-même qualifia de « Théâtre de la guerre ». Dans un premier temps, il se pencha sur les œuvres dramatiques composées pendant la Guerre de Dix ans, à Cuba, et essentiellement dans l'exil<sup>372</sup>.

« (...) La Guerra de los Diez Años situó la lucha de la manigua en el teatro en medio de una invasión de panfletos, loas, alegorías y obras políticas llenas de patriotismo (...) La escena se pobló de mambises, soldados, esclavos liberados, abnegadas mujeres, banderas y gritos, voluntarios, héroes y traidores, y hasta personajes reales desde Céspedes y Aguilera hasta Leoncio Prado. Se trató de una inmersión en la realidad, en la historia, en los hechos verdaderos, y tantos cubanos como españoles rivalizaron en mostrar su razón de lucha ilustrando dramáticamente su ideología. »<sup>373</sup>

Il y eut, certes, une mode. Mais c'était une mode qui répondait à des objectifs prosélytes. L'écriture s'adaptait à son temps et devenait un instrument offensif au service de l'Indépendance, mais quelquefois aussi d'un projet plus personnel. Ne négligeons pas que Céspedes fut le vainqueur incontestable de cette « guerre de l'image » dans le théâtre. Faut-il n'y voir qu'un hasard, si la plupart des œuvres le mettant en scène comme le Père de la Patrie,

furent écrites par des émigrés de New-York. On peut douter qu'ils aient été Aldamistes... La postérité de Céspedes aurait-elle été en partie due à la propagande quesadiste ?

Dans les œuvres théâtrales des années 1895 à 1898, Rine Leal constata la permanence du thème et ses variations :

« Ahora no hubo sucesos del Villanueva, pero el teatro cubano se injertó en su historia y llevó el ardor mambí a obras y representaciones, sin olvidar una bomba que estalló en el Irijoa en respuesta a la desaparición del Maine. En comparación con los Diez Años, el repertorio de guerra, tanto cubano como español, fue menor (...) »<sup>374</sup>

En 1978, dans l'anthologie *Teatro mambí*<sup>375</sup>, rassemblant six œuvres écrites entre 1869 et 1900, il caractérisait ce « genre » dramatique :

« Fue un teatro en busca de sus raíces históricas, de su tradición de lucha desde Hatuey a Maceo (...) No se trató de una recreación histórica o de una escena « historizada », sino que ahora el teatro descubre sus vínculos con la lucha armada, se une a ella, se forja como arma ideológica y paga su cuota de sangre y sacrificios (...) El teatro independentista convirtió en héroes y mártires a los hombres que hacían la guerra y eran objeto de escarnio y burla por los opresores (...) Es así que la historia, como expresión de la nacionalidad, crea una escena distinta, combativa, despreocupada de la rima perfecta, de la estructura ideal, pero cuyo lenguaje, personajes, conflicto y público se aúnan en el mismo crisol, el de la revolución, mientras la nacionalidad se forjaba en la manigua donde confluían igualitariamente clases y razas. »<sup>376</sup>

Rine Leal considérait qu'« avec le théâtre mambi, [notre] scène a gagné une expérience épique »<sup>377</sup>. Martí l'avait autrefois pressenti puisqu'il avait consacré un article à une œuvre<sup>378</sup> alors en préparation, dans *Patria*, le 26 Mars 1892. Il y remarquait :

« El teatro vive de la historia, y nosotros tenemos una tal, y de tan absoluta y viril grandeza, que nuestro teatro nos puede salir bello. »<sup>379</sup>

La citation, connue, a souvent illustré des propos plus généraux sur l'interaction entre l'histoire et le théâtre, ou l'histoire et la littérature. Pourtant, dans son contexte, elle désignait exclusivement ce théâtre-là, qui n'était pas encore appelé « mambi » :

« Y nos cuentan que hay quien se ensaya en poner en escena, sin tramas inútiles, los cuadros augustos o típicos de los días únicos por donde el cubano se enseñó en toda su altura : de los días de la guerra [grande]. »<sup>380</sup>

Ainsi, ayant ouvert la voie de la représentation des luttes pour l'indépendance, le théâtre constitua une référence exemplaire<sup>381</sup>, bien que rarement reconnue, pour les premiers romanciers des Guerres. Seul Gustavo Robreño Puente – homme de théâtre il est vrai – fit allusion à ce genre, dans son roman *La Acera del Louvre*. Le souvenir était daté du début de 1899 ; le protagoniste de retour à La Havane entra :

« (...) en el teatro « Cuba », fuerte avanzado del patriotismo cubano, enclavado en el límite de la zona española, esto es : en la esquina de Galiano y Neptuno. Representábase en dicho teatro la primera obra patriótica, después de la guerra, titulada « El alcalde de la Güira » y escrita por un viejo revolucionario, conspirador y emigrado, a la sazón empresario y director del « Cuba »<sup>382</sup>. En dicha obra, musicalizada por el Maestro Marín Varona, reproducíase un episodio de la Invasión y cuando al final de un dúo con Blanquita Vásquez, el tenor Arturo Ramírez, vestido de mambí, desplegabla la bandera cubana y al frente de un coro de libertadores, entonaba el himno de Bayamo, el público delirante, aclamaba a Cuba y a sus héroes.

Y cada vez que en el público se advertía la presencia de un soldado de la libertad, a quienes se identificaba por el sombrero a la mambisa con escarapela, se reproducían las aclamaciones y era irrefrenable el estruendo. »<sup>383</sup>

On peut s'étonner de la disparition, comme genre, du « théâtre mambi » au début du siècle. Il céda la place à la poésie et au roman<sup>384</sup> : supports à la mode, supports moins volatiles, ils étaient destinés à une lecture individuelle qui évitait tapage et trouble de l'ordre ! Il est certain également que la prose narrative autorisait plus aisément les auteurs non-professionnels à tenter une expérience d'écriture : ce serait leur apport qui rendraient si nombreux les romans des Guerres.

Le versant le plus considérable de la littérature de campagne est celui du témoignage. Il a été également le plus étudié, y compris d'un point de vue théorique dans la mesure où il fut et reste une des sources de la recherche historique. Cette littérature eut des formes multiples dont les principales furent les mémoires, les narrations, les journaux, les lettres, les discours, et les articles de journaux.



José Antonio Portuondo, évoquant la période de la Trêve, mettait l'accent sur la volonté scientifiste de la production littéraire et caractérisait cette génération d'écrivains :

« A estos hombres se les impone como quehacer generacional *la indagación de las raíces del desajuste nacional*, lo cual se expresa literariamente en una preocupación constante por *los primeros principios*, por *los fundamentos* de los fenómenos políticos y culturales. »<sup>385</sup>

Dans *Panorama histórico de la literatura cubana*<sup>386</sup>, Max Henríquez Ureña aborda les œuvres testimoniales, « la historia narrada por sus creadores »<sup>387</sup>, et réaffirma les deux critères d'analyse – écrire pour témoigner et écrire pour laisser un témoignage à l'histoire – pressentis par Martí, tout en soulignant leur caractère historique :

« No es la historia retrospectiva, del pasado remoto, la que mayor interés despierta entonces : es la historia que se ha vivido o se está viviendo, la del presente que se va, la del minuto en fuga. Más que los testigos de ese presente que se esfuma, pero que no tiene todavía todos los atributos del pasado, porque lo estamos viviendo o acabamos de vivirlo, acuden a deponer ante la historia, como fedatarios del proceso en que están envueltos, los propios actores que, a más de vivir los acontecimientos han contribuido a crearlos, y se apresuran a reconstruir para la posteridad los episodios en que les tocó intervenir, que al cabo son pedazos de su propia vida. »<sup>388</sup>

Dans la même perspective, il disait des mémoires et des journaux parus sous la République :

« Con el advenimiento de la República, los estudios históricos cobraron auge. Al igual que habían hecho actores y testigos de la guerra del 68, no pocos de los que habían tomado parte en la del 95, esto es, los que *hicieron* la historia, se dedicaron a reconstruir, con la aportación de su testimonio directo, los hechos pasados. »<sup>389</sup>

Cependant, comme le faisait remarquer José Antonio Portuondo, la valeur historique de cette littérature ne devait pas empêcher qu'on la dissociât des ouvrages historiques scientifiques. Si les données apportées par les témoins et les participants aux guerres furent et sont d'une grande utilité pour les historiens, elles avaient avant tout un caractère subjectif :

« Las luchas por la independencia engendraron numerosas crónicas de protagonistas y testigos, llenas de aliento independentista unas veces, anhelosas de situar adecuadamente hombres y sucesos en disputa otras, pero carentes, en la mayoría de los casos, de rigor científico. Valen ante todo, como testimonio de los hombres que contribuyeron a la lucha por la libertad y constituyen fuentes valiosas para todas las obras posteriores realizadas en el período republicano. »<sup>390</sup>

Enfin, l'historienne Diana Iznaga, dans son essai *Presencia del testimonio*<sup>391</sup> continuait dans cette voie d'investigation, et rompait avec la parcellarisation chronologique appliquée jusque-là afin de réaliser « el estudio total del género y de éste como parte de la prosa histórica del período »<sup>392</sup>, en analysant des textes produits à partir de 1868.

« Este tipo de literatura fue practicado, salvo en casos excepcionales, por luchadores de nuestra gesta independentista cuyo oficio no era el de las letras, pero que recogieron sus impresiones en forma de diarios, memorias, narraciones, etc., impelidos por la necesidad, en unos casos, de coadyuvar a la preparación y estallido de una nueva fase de la lucha y, en otros, de expresar sus vivencias o de exaltar el heroísmo de aquella epopeya.

Por la razón antes expuesta, en la mayor parte de los casos se trata de obras que pueden considerarse como fuentes para el estudio de nuestra historia, pero cuyo valor literario, visto desde el punto de vista formal, es escaso y, a veces, nulo.

No obstante, el género, en su conjunto, ofrece, además de su inapreciable valor histórico, el de brindarnos un panorama completo de la vida en la manigua, tanto de los combatientes como del resto de la población, incluido el modo de hablar de la época. Como literatura militante y combatiente, estos testimonios son cabal expresión de un momento clave de la formación y fortalecimiento de nuestra conciencia nacional. »<sup>393</sup>

La chercheuse<sup>394</sup> adopta deux critères pour faciliter typologie et analyse. Le premier était formel et distinguait les œuvres des écrivains « professionnels » et les œuvres, plus nombreuses, d'anciens combattants étrangers au « monde des Lettres ». Nous retrouverons d'ailleurs cette distinction dans les romans des Guerres. Le deuxième critère était de nature fonctionnelle. Elle séparait les ouvrages destinés à des fins de propagande ou de prosélytisme (œuvres conçues pendant la Guerre de Dix ans et dans la période du « Reposo turbulento ») des ouvrages conçus comme « mémoire de l'épopée »<sup>395</sup>. Dans le premier cas, les auteurs étaient généralement des Vétérans et jouèrent un rôle politique important entre 1879 et 1895 ; leur témoignage s'inscrivait dans l'optique de la divulgation d'un point de vue sur les guerres,

d'une thèse politique ou d'un projet global de société afin de promouvoir la reprise des luttes indépendantistes. Le second sous-ensemble regroupait des ouvrages composés par des protagonistes mais non destinés initialement à la publication : il s'agissait essentiellement de journaux personnels ou d'épistolaires, qui seraient édités sous la République, quelquefois à titre posthume.

Ces postulats posés, on peut alors considérer les œuvres de littérature de témoignage en fonction des étapes historiques de la construction nationale (Guerre de Dix Ans, Trêve Turbulente, Guerre de 1895, période républicaine).

Les œuvres de témoignage rédigées pendant la guerre de Dix ans évoquaient les événements à Cuba et dans l'émigration. Citons, pour les premiers, *El diario* de Carlos Manuel de Céspedes<sup>396</sup>, ainsi que ses lettres à sa femme, Ana de Quesada. Dans l'émigration, Enrique Piñeyro, avec *Morales Lemus y la Revolución*, relate les activités du réformiste cubain, président de la Junte Révolutionnaire Cubaine, qui visait à obtenir l'appui des États-Unis. Antonio Zambrana, représentant à l'Assemblée de la République de Cuba en Armes, anti-cespédiste convaincu, retraça dans *La República de Cuba*, les origines de la guerre, le fonctionnement de la République, et les principaux événements militaires jusqu'en 1873, date à laquelle il quitta Cuba.

La période 1879-1895 vit la parution de nombreux ouvrages. Bien que les discours de Pedro Figueredo Socarrás n'aient été publiés qu'en 1902, sous le titre *La revolución de Yara*, ce fut entre 1882 et 1885, qu'il prononça, dans l'émigration, les neufs conférences. A La Havane Ramón Roa publia le très contesté *A pie y descalzo* en 1890, et Enrique Collazo *Desde el Yara hasta el Zanjón* en 1893. *Héroes humildes* de Serafín Sánchez parut en 1894, et fut perçu comme l'antithèse du livre de Roa. Enfin terminons avec la publication de *Episodios de la Revolución cubana*, de Manuel de la Cruz, qui n'était pas un Vétéran, en 1890. Il y rassemblait les témoignages de combattants, première manifestation de « témoignage collectif », selon le terme de Diana Iznaga.

Quant à la production testimoniale des deux dernières périodes, comme elle est parallèle à la production romanesque sur les Guerres, nous préférons l'aborder dans le chapitre suivant.

Nous terminons ce point sur les études globales et ce panorama générique de la littérature de campagne en faisant le constat d'un vide. En effet, la prose de fiction est le

versant que les historiens de la littérature ont négligé, entre autres raisons parce qu'ils furent peut-être trompés par les limites quelquefois floues entre témoignage et fiction.

## 2) Présence du témoignage

La littérature de témoignage – mémoires, journaux, récits – apparaît comme un genre majeur au sein de la littérature de campagne, tant sur la base de critères internes (notamment quantitatifs) que sur celle de critères externes (la réception des œuvres). Si le genre testimonial domine quantitativement la production, sa flexibilité formelle en fut certainement une des raisons principales. Une rédaction aussi libérée des contraintes littéraires et cultes permettait plus facilement à des amateurs de se lancer. Diana Iznaga l'a souligné :

« En el aspecto formal, el testimonio goza de amplísimas libertades. Como ya hemos visto, puede ser escrito de forma directa por el o los actores del suceso, o puede serlo por un escritor que recompila las declaraciones o recuerdos de los mismos. Puede asumir una forma semejante al cuento y al relato o incluso hasta a la novela ; a veces se emparenta estrechamente con el reportaje y otras linda con el ensayo, en tanto que en ocasiones puede subir a escena o vestir las galas de la poesía. Pero, en medio de esta multiplicidad formal, no debemos perder de vista su característica fundamental, esencial : el testimonio no es ficción, sino parte de la realidad, cuyos elementos reproduce y analiza con objetivo fundamental de comunicación, o lo cual se convierte en eficaz arma en la lucha ideológica. »<sup>397</sup>

En cela, la littérature de témoignage publiée sous la République apparaissait comme complémentaire à la littérature romanesque. Elle était une manifestation moins culte du désir de témoigner, de la volonté de participer à l'élaboration d'une culture historique nationale ou, même, d'autres fois, de faire le panégyrique ou la critique d'une personnalité politique en vue.

Revenons donc sur les publications testimoniales de ces années républicaines si prolifiques. Entre 1900 et 1950, bien plus d'une cinquantaine de mémoires ou de journaux furent publiés. Si l'on ajoute les articles testimoniaux qui parurent dans les revues, on atteint alors une quantité très considérable. A la différence des textes qui seraient publiés après 1958 et préfacés en tant que sources historiques, ces œuvres-là seraient présentées par leurs auteurs comme témoignages personnels sur la Guerre.

Les trois pièces maîtresses, selon Diana Iznaga qui s'en tint à leur analyse, furent *Mi diario de la guerra*, de Bernabé Boza (1900), *Crónicas de la guerra*, de José Miró Argenter (1909)<sup>398</sup> et *Mis primeros treinta años* de Manuel Piedra Martel (1943). Les auteurs avaient été pendant la guerre des proches de Gómez et de Maceo et firent, comme d'autres « Generales », carrière politique sous la République. Ces témoignages-là, comme les journaux de Martí, de Gómez ou de Maceo, sont utilisables comme sources historiques, quitte à être recoupés avec d'autres sources.

En revanche, à côté de ces signatures prestigieuses, une pléthore d'anonymes apportèrent des mémoires dont les contenus sont bien plus difficilement vérifiables. On en était d'ailleurs alors fort conscient. Introductions et critiques attestent des polémiques autour de la véracité historique des contenus dans la mesure où des journaux prétendus « bruts » avaient été réécrits avant publication. S'agissait-il de forfanterie, de cautionnement, ou de démarche apologétique destinée à encenser une personnalité politique, la forfaiture en matière de passé patriote était fort mal acceptée dans ce domaine, et, nous le verrons, dans celui du roman...

Si au contraire, la véracité était respectée, elle pouvait donner lieu à bien des « guataquerías » et ceci sans aucune fausse honte. Il faut bien reconnaître que la plupart de ces témoignages n'en étaient pas exempts. Quelquefois, par réalisme éditorial, on cautionnait ses mémoires par la mention d'un grand nom, comme le fit Gustavo Pérez Abreu dans *En la guerra con Máximo Gómez*. Mais d'autres fois, on écrivait dans une perspective clairement clientéliste, afin de mettre en valeur le patriotisme et l'héroïsme d'un candidat local ou national, aux côtés duquel on avait autrefois combattu.

Beaucoup, portés par la vague de la mode et du prestige auréolant les Vétérans, publièrent leurs souvenirs d'anonyme par fierté et par orgueil d'avoir participé à cette guerre. Cela donna d'ailleurs lieu à beaucoup de surenchère, chacun voulant raconter « sa » guerre et prouver son patriotisme. Dans le cadre de cette compétition nationale, Luis Rodríguez Embil publia, sans aucune ironie, le récit de sa tentative de rejoindre l'Armée de Libération alors qu'il avait dix ans<sup>399</sup>... La plupart de ces textes prodiguaient, presque naturellement, quantité de poncifs autour d'une conception étriquée du nationalisme. Cette autosatisfaction d'ancien combattant aboutissait à une forme de conservatisme acritique qui, en excluant tout questionnement sur le passé et le présent, figeait l'histoire nationale sur le temps passé.

Mais d'autres, en publiant leurs mémoires, contestaient explicitement les contenus d'une histoire officielle qui construisait l'image d'un front patriote uni, apolitique et sans

projet social. Ces récits plus rares, exclusivement publiés à compte d'auteur et donc condamnés à la confidentialité, entraient dans cette logique de « mise au point ». Il s'agissait plus de contestation sociale que de profession de foi partisane ou de revendication politique.

Les mémoires de José Isabel Herrera, qui revendiquait en tant qu'auteur son autre nom, Mangoché<sup>400</sup>, parurent très tardivement, en 1948<sup>401</sup>. Il faudrait en fait attendre la publication en 1966 des souvenirs de Esteban Montejo par Miguel Barnet<sup>402</sup> pour que la parole fût réellement donnée – et soutenue par une volonté éditoriale – à un « Mambí » de couleur.

Certains en publiant menaient une bataille contre l'état d'esprit qui réservait aux « Generales » le privilège de l'héroïsme et aux élites celui de l'enrichissement. Ils rappelaient les souffrances de la population rurale et urbaine, déjà misérable, qui avait non seulement subi la « Reconcentration » des autorités espagnoles mais aussi le blocus des autorités nord-américaines<sup>403</sup>, pour être finalement rendue à sa condition. Dénoncer les souffrances imposées au peuple cubain et la misère dans laquelle les plus humbles restaient plongés accusait la classe politique au pouvoir de trahir les aspirations et les principes au nom desquels avaient été menée et endurée la guerre contre la Métropole.

Or, si la mise en accusation de l'Espagne coloniale pour son attitude inhumaine, sur ce point absolument incontestable, s'inscrivait dans une attitude conventionnelle de dénigrement de l'ancienne métropole, le fait de juger de manière identique le blocus nord-américain, était, en revanche, autrement contestataire. Renvoyer dos à dos les deux métropoles était une condamnation lisible du statut vassal de la République de Cuba.

Enfin quelques-uns encore, laissés-pour-compte de l'héroïsme officiel parce qu'ils avaient mené une « guerre sale », revendiquaient leur passé. La publication, à compte d'auteur de *Explosiones en la ciudad de La Habana en 1896*, de Armando André<sup>404</sup>, en 1901, après maintes difficultés relatées dans son introduction, est à ce sujet probante : reconnaître que le combat indépendantiste avait eu un volet « terroriste » était impensable au nom d'un code, quelque peu désuet à nos yeux, de l'honneur. Mais il y avait là également une réaction défensive. L'Armée de Libération n'avait-elle pas été méthodiquement dénigrée par les « alliés » nord-américains ? Ne pas reconnaître ces aspects peu héroïques de la Guerre menée par les Cubains permettait d'éviter de fournir de nouveaux arguments aux tenants de l'infériorité et de la sauvagerie cubaine<sup>405</sup>. Cela durerait longtemps puisque le premier ouvrage consacré à l'espionnage et au sabotage pendant les guerres fut publié seulement en 1988, par un historien militaire des Forces Armées Révolutionnaires<sup>406</sup>.

Par ailleurs, et ceci dès la fin de la guerre, l'amplitude de la vogue des récits testimoniaux supposait l'existence d'un lectorat conséquent. Or quels qu'aient été les objectifs des auteurs, ce que l'on trouvait dans ces textes, c'était en première lecture, l'affirmation du sentiment patriote et la mise en valeur du rôle joué par les Cubains dans l'obtention de leur Indépendance. Dans le contexte de la souveraineté partagée, cette littérature légitimait autant la classe politique issue de l'Armée de Libération, quelle que soit son attitude vis-à-vis de la nouvelle métropole, qu'elle réaffirmait l'aspiration nationale en se basant sur les luttes passées.

Or ces textes, comme le ferait l'énorme majorité des romans jusqu'aux années trente, éludaient la question de l'Intervention et de l'Occupation nord-américaines (évoquées en revanche sous couvert de la condamnation du blocus). Cela n'était en rien fortuit et s'associait au contraire à la logique politique dont nous parlions plus haut<sup>407</sup>, consistant à estimer acquise et effective l'indépendance de la République, en vertu de la Résolution nord-américaine du 19 avril 1897 et de la promulgation de la Constitution de 1902. Les circonstances eussent-elles été autres, cette attitude se serait inscrite simplement dans l'esprit d'une démarche constructive. Mais, compte tenu des liens légaux et économiques de la dépendance néocoloniale, nier la réalité, autant fièrement que défensivement, conduisait à l'impasse.

De plus cette démarche contribuait finalement à alimenter les discours gouvernementaux, quelquefois manipulateurs, quelquefois démagogiques, de l'Indépendance incontestable et incontestée. Les Conservateurs les utilisaient afin de justifier leur allégeance vis-à-vis de la métropole ; les Libéraux s'y référaient pour masquer leur impuissance à manœuvrer au sein des cadres imposés. La classe politique ayant accepté, volontairement ou à contrecœur, le principe de la situation néocoloniale et n'ayant pas tenté d'atténuer les mécanismes de la dépendance, le volontarisme patriote, manifeste dans cette production, se trouvait réduit à un propos déclamatoire et réactionnaire, tellement défensif qu'il en devenait sclérosé.

La littérature de témoignage était indiscutablement une manifestation spontanée de l'affirmation de la fierté et de l'identité nationales. Elle contribuait à la constitution de références collectives, constitutives d'une culture historique indispensable. Néanmoins, sans jamais cesser d'être un des vecteurs de l'affirmation du patriotisme des Cubains, elle véhiculait les contradictions de l'époque et traduisait plus de sclérose et d'autosatisfaction,

quelquefois forcée, que de dynamique et d'analyse des causes et des moyens de remédier à la frustration.

Comme dans le domaine politique, le traumatisme causé par l'Occupation et par l'imposition constitutionnelle de la dépendance se traduisait par le déni, le rétrécissement des perspectives et le manque de combativité. Pourtant, et cela n'a rien de contradictoire, les patriotes réservaient, en particulier par le témoignage, leur pugnacité à l'affirmation de leur identité et de leur histoire propre. La première génération littéraire de la République avait fait de cette attitude son credo.

### 3) Les recherches historiques

La recherche historique allait, de pair, s'imposer comme un des bastions, et non le moindre, de cette défensive. Dans le domaine de l'histoire nationale tout, ou presque, était à faire. Très consciemment, les premiers historiens de la République allaient s'y consacrer afin d'apporter leur contribution à la construction d'une identité nationale concrètement menacée.

Il serait inexact de dire qu'il n'y avait pas, avant l'indépendance, d'études historiques sur Cuba. C'est à l'aube du XVIIIème siècle qu'était parue la première étude, *Historia de la Isla y catedral de Cuba*, de l'évêque Agustín Morell de Santa Cruz, écrite en 1694<sup>408</sup>. Puis étaient apparues les études consacrées à Cuba de José Martín Félix de Arrate (*Llave del Nuevo mundo. Antemural de las Indias occidentales*) achevé en 1761, de Ignacio José de Urrutia y Montoya (*Teatro histórico, político y militar de la Isla Fernandina de Cuba y principalmente de su capital La Habana*) vers 1787. Au XIXème siècle, Antonio José Valdés avait publié une *Historia de la isla de Cuba y en especial de La Habana* en 1813, bientôt suivie des ouvrages de Jacobo de la Pezuela (dont *Ensayo histórico sobre la Isla de Cuba* en 1842), ou *Cuba primitiva* (1838) et *Cuba, monografía histórica* (1883) de Bachiller y Morales.

Deux histoires de Cuba précédèrent ces derniers volumes, publiées aux Etats-Unis : les conférences de Pedro Santacilia, *Lecciones orales sobre la historia de Cuba* en 1859, et la *Historia de la isla de Cuba*, en deux tomes de Pedro José Guiteras, en 1865 et 1866. On peut peut-être là évoquer l'apparition d'une historiographie nationale, dans la mesure où ces deux



historiens, indépendantistes convaincus et exilés, portaient sur l'histoire coloniale de leur pays un nouveau regard très critique.

Pendant la Guerre de Dix Ans, des intellectuels indépendantistes cubains, qui se considéraient comme des historiens engagés, mirent leur plume au service de l'Indépendance : Fermín Valdés Domínguez publia à Madrid en 1873 *Los Voluntarios de La Habana en el acontecimiento de los estudiantes de medicina* ; Eusebio Valdés Domínguez rédigea *Los antiguos diputados de Cuba, y apuntes para la historia constitucional de la Isla*.

Entre 1878 et 1895, dans le cadre de la libéralité métropolitaine et en écho aux batailles politiques entre réformistes et indépendantistes, on s'intéressa beaucoup à l'histoire. Le quatrième centenaire de la Découverte l'Amérique fut l'occasion de publier de nombreux textes et essais à la gloire de Colomb<sup>409</sup>, d'Isabelle la Catholique, de l'apport espagnol en Amérique et des enfants créoles de la Mère Patrie. On s'intéressa aussi à une histoire plus immédiate : Vidal Morales y Morales travailla sur *Francisco de Frías y Jacott, conde de Pozos Dulce* (1887) et *José Silverio Jorrín* (1887), deux figures du réformisme et de l'autonomisme. Martí, le 10 octobre 1888, avait publié dans la presse new-yorkaise son premier double portrait de héros nationaux, Céspedes et Agramonte<sup>410</sup>. Il se ferait alors occasionnellement, dans l'exil, chroniqueur de la Guerre de Dix Ans dans les colonnes des périodiques<sup>411</sup>. La divulgation de l'histoire de la première guerre consolidait le sentiment national et préparait, au nom de l'acquis et du passé, l'avenir. Enrique Collazo, dans *Desde Yara hasta el Zanjón*, en 1893, réalisait le premier résumé de la Guerre de Dix ans.

Cependant, l'existence d'une historiographie nationale dans le cadre de ce régime, même tolérant, et ceci dans la mesure où l'on ne remettait pas en cause le pacte colonial, restait limitée. Et puis, l'existence d'ouvrages n'impliquait pas leur diffusion massive, particulièrement lorsque l'étude historique portait la marque d'une perspective ouvertement nationaliste. Comme le fit remarquer Jesús Castellanos :

« Los que pudieron leer por su cuenta a « los tres primeros historiadores », a Pezuela – y a hurtadillas las lecciones elocuentes de Pedro de Santacilia – , fueron una estrecha *élite* que por ser miembros de familias ricas pudieron independizarse de los estudios oficiales y completarlos dignamente. »<sup>412</sup>

Ainsi, là encore, pour les intellectuels de la République, il y avait une lacune à combler, d'autant plus vite peut-être qu'il s'agissait de reconstruire, pour soi et aux yeux du monde, le passé historique d'une nation officiellement à peine née et sous des auspices bien

menaçantes. La dernière génération de la colonie, avec Cabrera ou Bacardí, ou la première génération républicaine, avec Castellanos ou Carrión, jouèrent un rôle fondamental, bien qu'il recouvrit des aspirations diverses : certains défendaient une conception de l'identité nationale limitée à la culture, d'autres estimaient que les circonstances imposaient un repli sur le terrain culturel afin d'aider la nationalité à se renforcer. C'est un aspect aussi de l'histoire de Cuba qui mériterait une étude approfondie<sup>413</sup>. Ils coïncidaient néanmoins sur l'ambition de contribuer à renforcer une culture nationale ni espagnole, ni nord-américaine, mais « simplement » cubaine.

L'Université rouvrit ses portes, et délaissa ses usages traditionnels au profit d'un enseignement national : l'historien Evelio Rodríguez Lendián inaugura à grand bruit cette révolution académique, en 1899, en pleine occupation nord-américaine, quand il fit un cours sur le thème de « La independencia absoluta como el ideal cubano ». Dès la proclamation de la République, des institutions officielles furent créées dont les Archives Nationales et « El Ateneo » en 1902. En 1904, parut la première Histoire de Cuba à usage scolaire, *Historia de Cuba* de Vidal Morales y Morales<sup>414</sup>.

Le gouvernement de José Miguel Gómez fonda l'Académie d'Histoire et l'Académie Nationale des Arts y Lettres en 1910. La Société de Conférences vit le jour la même année, et fut longtemps un haut-lieu de divulgation scientifique et littéraire. Les éditions des institutions officielles fournissaient le support principal de la divulgation de ces recherches, avant que les infrastructures éditoriales privées fussent suffisamment développées. La presse, les revues culturelles, littéraires ou scientifiques y contribua également par la diffusion d'articles, par la tribune qu'elles offraient aux témoignages des patriotes, et par la mise en avant des figures nationales héroïques. N'oublions pas qu'un certain essor de l'Instruction publique, particulièrement en ville, contribuait à accroître le lectorat.

En 1921 et 1925, la *Historia de Cuba* de Ramiro Guerra était publiée, première tentative d'histoire globale comprenant le politique, l'économique, le sociologique et le culturel<sup>415</sup>.

Au cœur de la très importante production historiographique de ces années, les études sur les thèmes relatifs à l'indépendance nationale furent particulièrement nombreuses. Avec les chronologies, les études thématiques, les études monographiques, les études régionales ou les biographies, les historiens des quatre premières décennies du siècle posèrent les fondements de l'étude du développement du processus indépendantiste depuis son apparition.

Ces travaux furent publiés, sous formes d'ouvrages et de plaquettes à partir des années vingt essentiellement. Emeterio S. Santovenia, Ramiro Guerra, Juan J. Remos, José M. Pérez Cabrera, Roque Garrigó, Adrián del Valle, Diego González Gutiérrez, Francisco Ponte Domínguez, Gerardo Castellanos, Herminio Portell Vilá, Emilio Roig de Leuchsenring, étaient parmi d'autres, toutes générations confondues, les architectes de cette tendance. Notons par ailleurs que plusieurs écrivains, non spécialisés dans les études historiques, produisirent des travaux de cet ordre, particulièrement des études biographiques, comme Nestor Carbonell, Alfonso Hernández Catá, José Antonio Ramos, ou Luis Rodríguez Embil. Il faudrait cependant attendre jusqu'en 1944 une histoire globale de la Guerre de Dix Ans, avec *Historia de la Guerra de los Diez Años* de Francisco Ponte Domínguez.<sup>416</sup>

Il n'est pas ici de notre propos de recenser exhaustivement ces travaux, ni de réaliser une étude critique de cette production historiographique. Nous nous attachons à donner quelques repères, susceptibles d'orienter le chercheur, et à remarquer qu'il serait, à notre avis, extrêmement fructueux d'accomplir des recherches en ce sens. En effet, l'analyse scientifique des travaux historiques révélerait, de manière tout aussi probante que l'étude d'un corpus strictement littéraire, les rapports problématiques entre société et histoire, tels qu'ils furent vécus et conçus par les chercheurs des générations successives.

Le plus important, nous semble-t-il, reste cependant cette conjonction de l'apport des écrivains occasionnels, des créateurs et des scientifiques, à la mise en valeur et à la constitution d'une histoire nationale. Les formes scientifiques ou littéraires de cet effort collectif furent, on l'a vu, multiples et complémentaires. La variété de supports et de perspectives enrichissait d'autant plus cet effort spontané et rationnel d'écriture d'une histoire commune. Malgré les circonstances, en dépit des contradictions, non seulement cette diversité illustre la permanence et la force de l'aspiration nationale, mais elle en révélait le caractère unanime.

### **C. Modèles controversés**

Le Roman des Guerres de l'Indépendance s'inscrit dans la continuité du roman cubain et plus précisément encore du roman historique. La seconde influence majeure que les auteurs revendiquèrent était celle de la littérature de campagne, notamment dans son

expression testimoniale. Ces formes littéraires avaient été elles-mêmes considérées avant tout comme des supports susceptibles de revendiquer l'identité nationale, en la légitimant par l'histoire commune qui avait contribué à la façonner. Ces influences-là seraient pleinement assumées par les auteurs ; elles entraient de manière très cohérente dans leur démarche constructive puisqu'elles étaient des manifestations de la création littéraire et patriotique cubaine.

Pourtant les modèles du roman historique cubain et de la littérature de témoignage ne suffisent pas à retracer les racines du roman des guerres. D'autres influences jouèrent, moins apparentes ou plus voilées, mais tout aussi révélatrices, à ce titre, de conflits ou d'enjeux, quelquefois extra-littéraires. Le rejet de certaines influences ou la difficulté à les assumer se traduirait par un étrange « vide » référentiel qui consistait soit à escamoter certains modèles, soit à en repousser certains dont on aurait pu penser qu'ils étaient des références « naturelles ».

La première raison de cette attitude découlait d'une conception classique et élitaire de la littérature, héritée du XIX<sup>ème</sup> siècle et généralement reprise par la première génération, non sans quelques contradictions. Elle vaudrait à tout un pan des romans des Guerres – celui que l'on qualifierait aujourd'hui de « littérature populaire » – de passer aux oubliettes de l'histoire de la littérature cubaine.

La deuxième forme de rejet fut indéniablement motivée par une question d'image. Avant que n'apparaissent les premiers romans des Guerres cubains, la littérature populaire nord-américaine diffusait dans ses « romans de la frontière » une idéologie conquérante et expansionniste. Sait-on que lorsque débuta la campagne de presse anti-espagnole, quelques éditeurs nord-américains promurent un nouveau thème et une nouvelle frontière à franchir : la Guerre d'Indépendance de Cuba et les Caraïbes. Ces romans étaient connus, mais les Indiens de Cuba ne s'en régalerent pas exactement...

Enfin, quelques nations hispano-américaines, dont le Chili et l'Argentine, avaient auparavant vu fleurir les romans de leur Guerre d'Indépendance. Ces littératures voisines auraient pu, elles aussi, fournir des modèles. Mais justement, l'histoire récente de ces Nations était tristement marquée par les troubles sociaux, les convulsions politiques, les caudillismes locaux, les ingérences étrangères... Le thème patriotique dans les littératures des « Républiques sœurs » n'échappa pas au rejet farouche d'une image trop négative ; la recherche par ces auteurs hispano-américains de héros archétypiques non plus. L'histoire du « gaucho » argentin nous en fournira l'exemple.

## 1) Le roman d'aventure

On ne peut nier la grande ambition nourrie par le monde des Lettres cubaines pour la littérature nationale qu'on voulait hisser au rang des littératures « universelles ». D'ailleurs, jusqu'ici, nous n'avons été amenée qu'à évoquer des genres « nobles », même si la qualité des œuvres pouvait en être inégale. La littérature de témoignage échappait quant à elle à ces critères : d'une part, ce n'était pas de la fiction ; de l'autre, son patriotisme et son didactisme constituaient ses quartiers de noblesse.

Or les auteurs des romans des Guerres adoptèrent très souvent, quelquefois par manque de culture académique, quelquefois par rejet ou indifférence pour ses critères, les formes alors honnies du roman sentimental, et surtout du roman d'aventure. Cela leur vaudrait non seulement l'ostracisme du cénacle littéraire mais également celui des critiques et des historiens de la littérature.

On reconnaît aujourd'hui que l'aventure, qui est une succession d'événements, est toujours présente comme ressort fictionnel dans les formes romanesques, y compris dans le roman historique. Les auteurs d'alors le savaient et s'y abandonnaient quelquefois avec délectation. Mais le roman d'aventure était considéré comme un genre romanesque inférieur parce que son objectif était de raconter des aventures et des histoires. Pour cette raison, certains voyaient d'un fort mauvais œil que la veine patriote de la littérature nationale adoptât des formes si légères, si peu honorables, si divertissantes...

Nous avons donc choisi de nous pencher particulièrement sur la nature et la présence du roman d'aventure.

Aucune recherche approfondie n'a été, jusqu'à l'heure actuelle, réalisée sur le roman d'aventure cubain, toujours frappé d'ostracisme. Pourtant, malgré son caractère ludique, il était loin d'être exempt de discours construit et quelquefois radical. Nous serons amenée à revenir sur ce point.

Pourtant, ne pouvait-on considérer, à l'instar de Jean-Yves Tadié qui lui consacra une étude générique, qu'aventure et roman étaient depuis longtemps liés dans la littérature occidentale. Jugeant que « la structure du roman d'aventure reprend celle du roman de son temps »<sup>417</sup>, il reconsidérerait quelques œuvres maîtresses de nos littératures à la lumière des péripéties narrées et décrivait l'évolution du traitement de l'événement dans la fiction. Le

roman picaresque espagnol, nous disait-il, héritier des chroniques moyenâgeuses où les aventures s'enchaînaient successivement jusqu'au dénouement, laissa progressivement la place au XIX<sup>ème</sup> siècle à « l'aventure unique » autour de laquelle s'organisaient des incidents et des épisodes divers. Ce renouveau structurel avait justement été un des apports de Walter Scott<sup>418</sup> qui avait fait du roman historique un « roman d'aventure historico-réaliste ». Et Scott, justement, était l'auteur qu'un grand nombre de romanciers notoires prenait pour modèle.

La vogue du roman d'aventure était à Cuba bien antérieure : la publication en 1879 de *Los misterios de La Habana* de Pedroso de Arriaga était en soi un hommage créole à Eugène Sue. Néanmoins, l'absence de reconnaissance de ce genre romanesque pousserait longtemps encore les critiques à s'en tenir aux classifications rigides et imperméables. En conséquence, soit ils ignoraient les romans d'aventure, soit, lorsque le renom le justifiait, ils les répertoriaient dans d'autres catégories romanesques.

Cela commença seulement à changer dans les années trente. Juan José Remos dans *La narración imaginativa en Cuba*<sup>419</sup> consacra à « la novela científica y de aventuras » quelques lignes. Il citait notamment Juan Manuel Planas, auteur en 1920 du premier roman scientifique cubain, *La corriente del Golfo*, dans la lignée directe de Jules Verne. Avec *Flor de manigua* (1926), Planas avait ensuite mêlé aventure et costumbrisme, avant de se lancer dans le roman d'aventure historique (ce qui, on l'a vu, n'était pas tout à fait neuf) avec *La cruz de Lieja* (1923). Le peu de considération accordé au genre se retrouve dans les lignes consacrées par Max Henríquez Ureña à Planas. Il citait ces trois œuvres, commettant l'inexactitude de classer *La corriente del Golfo* et *Flor de manigua* dans un même courant qu'il qualifiait vaguement « a la manera de Julio Verne »<sup>420</sup>.

Les romans des Guerres subirent de plein fouet ce dédain critique, produit de l'ostracisme traditionnel et académique puisque, depuis les premières parutions, ils s'inscrivaient bien souvent dans la veine du roman populaire d'aventure.

Le roman-feuilleton de Cabrera « Episodios de la guerra. Mi vida en la manigua (Relato del Coronel Ricardo Buenamar) »<sup>421</sup>, qui parut en épisodes mensuels dans la revue *Cuba y América* entre avril et décembre 1897, fut le premier de cette composante générique du Roman des Guerres<sup>422</sup>. Néanmoins, il se rattachait plus directement encore au roman d'aventure nord-américain. Mais les autres s'inséraient clairement dans la tradition européenne (et dans le maigre héritage national) et créaient le roman d'aventure cubain.

Francisco Javier Balmaseda publia *Clementina* en 1897, à mi-chemin entre romantisme et aventure. Pedro Pablo Martín dans *Adelina o la huérfana de La Habana* en 1901<sup>423</sup>, abondait dans les péripéties et la veine sentimentaliste, héritée en partie des romans-feuilletons.

*Carcajadas y sollozos* de Jústiz del Valle, roman de 1906, trouva une grâce relative pour ses qualités littéraires indéniables auprès des historiens de la littérature. Il est en effet cité dans plusieurs manuels. Néanmoins, la visible difficulté de Max Henríquez Ureña pour classer dans son *Panorama histórico de la literatura cubana*, le roman et l'auteur parmi les genres académiques, détermine le jugement sévère qu'il porte sur eux. *Carcajadas y sollozos* aurait certainement été mieux évalué si l'on avait pu le considérer simplement pour ce qu'il était (un roman d'aventure) et non pas comme un roman « bâtard » pour lequel on avait quelque indulgence.

En 1916, un conte d'aventure de Emeterio S. Santovenia *Una heroína cubana* et un roman d'aventure de Laura Dulzaides del Cairo *Azares y azahares* parurent. Ducazcal<sup>424</sup> préfaça en 1917 une « curiosité » littéraire : le roman d'un adolescent Roberto de Pool, fils de Vétéran, *Historia de un patriota. Tiempos heroicos. Persecución* de Carlos Enamorado Cabrera date de 1917.

José Wenceslao Maury Rodríguez tenta avec *Los visionarios* en 1918, de donner ses lettres de noblesse au roman d'aventure des Guerres et de l'imposer à la critique. Il rattachait cette pièce-maîtresse de 413 pages au courant européen alors mieux reconnu et moins déprécié.

Une écrivain d'occasion Maria Luisa Toledo de Viladiú composa en 1922 *¡ A la manigua !*. Mais d'autres rechignaient à reconnaître leur coupable tendance, qui se révélait néanmoins dans les titres, et revendiquaient explicitement l'appellation « roman historique » alors qu'ils en étaient fort éloignés. Ils jouaient également sur le rapport entre fiction et témoignage et considéraient que la présence de ce dernier suffisait à rendre « historique » – et respectable – un roman et son sujet. Le Vétéran Juan Maspons Franco fut l'auteur de *Maldona, novela histórica cubana* publié en 1927 ; et Ricardo Núñez de Villavicencio celui de *Aventuras emocionantes de un emigrado revolucionario cubano, novela histórica* en 1928. Un autre Vétéran et journaliste renommé, Francisco López Leiva, dont nous étudierons un texte antérieur, composa à destination du jeune public en 1933, revendiquant totalement le modèle de Conan Doyle, *Aventuras extraordinarias del capitán del Ejército Libertador cubano Juan González Segura*.

Dans les années quarante, on se sentirait à l'aise dans le modèle reconnu de la littérature d'aventure. Le clivage entre littérature noble et sous-littérature n'était plus opérant : les López Leiva, les Maury Rodríguez et tous les autres avaient imposé un genre, par la qualité pour certains, mais souvent aussi par le nombre. En fait, le clivage alors reconnu reposait sur l'opposition entre une littérature qui se prétendait uniquement de divertissement mais dispensait une idéologie réactionnaire et une littérature engagée qui se reconnaissait aussi le droit à une légèreté apparente et le devoir d'être populaire. La défense de l'identité n'était pas, de plus, absente de cette problématique. Pablo de la Torriente Brau en fit le thème d'une nouvelle<sup>425</sup> : comment conjuguer roman populaire et valorisation de l'histoire nationale ?

En 1941, Carlos Montenegro répondra à cette interrogation avec le recueil *Los héroes ; Historias de campamento* de Juan José Ortiz Velaz, en 1948, confirmait cette union rendue possible par le souci de maintenir la création, quelle que soit sa forme, à l'écart des stéréotypes imposés par la loi des circuits strictement commerciaux. Les deux romans du Vétéran Eliseo Pérez Díaz, *La rosa del Cayo* (1947) et *La Vega* (1949) en donnèrent un autre exemple inattendu.

On le voit, le roman d'aventure était en vogue et fournissait un cadre générique qui convenait au thème littéraire des guerres. Victime et produit des préjugés sur la littérature populaire, le genre put être également choisi pour son apparente « facilité » par des auteurs d'occasion. Néanmoins, il est probable également que certains aient délibérément choisi ce support comme moyen de toucher un large public, et non pas une communauté cultivée réduite. Nous reviendrons particulièrement sur cet aspect dans la dernière partie.

## 2) La littérature populaire nord-américaine

Ces réflexions sur le roman d'aventure nous ont conduite à nous pencher sur la production romanesque nord-américaine. En effet, la recherche et l'expression d'une identité culturelle et historique, sur laquelle nous insistons tant dans le cas de Cuba, fut aussi une préoccupation essentielle dont les Lettres nord-américaines se firent l'expression.

Or les Etats-Unis, historiquement présents dans l'histoire cubaine, furent et restèrent un modèle et un point de référence. L'exemple de José Martí peut être évoqué. Les articles qu'il composa lors de son séjour aux Etats-Unis reflètent la complexité de cette relation, ses



apparentes contradictions et ses paradoxes. Ainsi, Martí, lorsqu'il évoque la personnalité et les spectacles de Buffalo Bill<sup>426</sup>, ou le bandit Jesse James<sup>427</sup> ne se laisse-t-il pas quelque peu séduire par cette imagerie ? Le Cubain, certes, distingue ces images d'une nationalité triomphante, triomphe enviable au yeux d'un expatrié patriote, des mécanismes mentaux justificateurs de l'expansionnisme nord-américain. Les nombreux articles qu'il consacre aux civilisations indiennes d'Amérique du nord, soulignant les effets de la volonté exterminatrice de l'Etat fédéral durant les guerres indiennes et postérieurement aux défaites des Nations, en sont la preuve, comme ils nous renvoient au constant intérêt respectueux de Martí pour les premiers Américains<sup>428</sup>.

Enfin, en ce qui concerne très précisément le champ du roman d'aventure, nous avons décelé une nette influence réciproque, bien que de nature différente : il existe dans le roman populaire nord-américain un thème cubain ; et le héros archétypique nord-américain de la littérature populaire, le « cow-boy », a laissé des traces dans la représentation du héros archétypique cubain, le « Mambí ». Il nous semble donc pertinent d'amorcer ici une ébauche d'étude des caractéristiques du roman populaire d'aventure nord-américain, qui nous fournira un outil référentiel pour l'étude du roman des guerres.

Edgar Poe, aux alentours de 1840, remarquait que :

« Dans les lettres comme dans la politique, nous avons besoin d'une déclaration d'indépendance, et surtout, ce qui serait mieux, d'une déclaration de guerre. »<sup>429</sup>

La conscience nationale nord-américaine apparut très lentement et tardivement, du fait des disparités régionales, de l'absence initiale de tradition et de langue commune, voire de structures sociales établies. En fait, les Etats-Unis, et cela les différencie essentiellement du cas cubain, cessèrent d'être une colonie avant d'être une nation. Comment aurait pu alors se développer un roman national, dont le thème principal est, au XIX<sup>e</sup> siècle, la représentation de la société<sup>430</sup> ? Or, explique Jacques Cabau :

« Les Etats-Unis étaient alors un pays sans « société ». C'était encore un pays sans histoire, sans grandes distinctions de classes, sans juxtaposition de mœurs différentes, sans tradition, et pour ainsi dire sans mœurs, un pays où l'homme s'opposait moins à l'homme qu'à la nature. »<sup>431</sup>

C'est pourquoi ce fut sous les auspices du roman d'imagination (« romance »), par opposition au roman réaliste (« novel »), que naquit la littérature nord-américaine, et que Fenimore Cooper publia *Precaution* (1820), puis *The spy*. Cooper, dans son œuvre, apporta les trois grands thèmes de la littérature épique et nationale : l'occupation du territoire (« the settlement »), la Guerre d'Indépendance (« the Revolution »), et l'Ouest (« the Frontier »). Les mythes américains, avec toutes leurs ambiguïtés, étaient nés. Mais des trois, c'était bien celui de la Frontière, de la prairie, du Far West qui dominerait l'imaginaire collectif :

« Avec Cooper enfin, la *frontier*, en entrant dans les lettres, devient le grand mythe américain, le facteur le plus important de la psychologie comme de la politique américaines. »<sup>432</sup>

A la différence du roman d'aventure des premiers temps, destiné surtout à un public culte et bourgeois, la littérature qui allait naître de l'exploitation du mythe de la frontière eut un public populaire. Son support fut d'abord la presse, entre 1840 et 1860, et sa forme le roman-feuilleton. Puis, avec le développement des techniques d'édition, apparurent autour de 1860 de petits romans hebdomadaires peu onéreux. Six éditeurs se disputaient en 1860 ce lucratif marché de la « one dime novel », littérature du stéréotype par excellence. Ce ne fut qu'en 1896 que les « pulps magazines », formule très analogue, entrèrent en compétition avec la formule traditionnelle pour la détrôner progressivement.

Avec l'apparition du mythe de la Frontière, apparut la représentation archétypique des hommes qui la peuplaient. Un personnage mythique allait naître ; il évoluerait au gré du temps et de l'évolution des valeurs qu'il était destiné à incarner. Le « héros américain », fut d'abord « frontalier », puis trappeur (David Crockett, Daniel Boone, Natty Dumbbo), il allait ensuite évoluer vers sa forme définitive, celle du « cow-boy », représentation elle-même sujette à de nouvelles relectures. Philippe Jacquin remarque :

« Cette idéalisation a été menée à la fois comme une quête d'identité nationale dans un pays en crise et comme une lutte symbolique pour imposer de nouvelles valeurs dans une Amérique urbanisée et industrielle qui devait oublier l'Amérique pastorale. Dans ce maelström, le cow-boy apparaît comme un support privilégié en raison de sa plasticité qui lui permet de nourrir plusieurs mouvements de représentations contradictoires menés sur plusieurs générations. »<sup>433</sup>

Car, la conquête de l'Ouest accompagna la mutation structurelle de l'Amérique. Or avec la forte urbanisation, l'afflux d'immigrants pauvres, la constitution d'empires financiers et de trusts, naissait une conscience sociale qui se traduisait par la montée d'un syndicalisme actif. Pierre Jacquin souligne l'enjeu idéologique de cette littérature mythifiante :

« Autant que par l'immigration, l'unité et l'homogénéité de la société se trouvent menacées par le scepticisme de bien des Américains. La bourgeoisie, soucieuse de se protéger, engage une lutte symbolique dont l'enjeu est de redonner cohérence et sens à l'idéologie nationale. Pour cela, il faut détourner les Américains de l'idéologie révolutionnaire, redonner confiance et répondre aux aspirations de l'Amérique urbaine. Journalistes, écrivains, peintres, hommes politiques se mobilisent. Valoriser le passé, exploiter la mémoire collective apparaissent comme des enjeux essentiels pour contrôler le pouvoir. Les spectacles, la presse à grand tirage, la littérature bon marché doivent proposer de nouvelles représentations, lutter contre la politisation de l'opinion publique, offrir des images qui donnent un sens à l'histoire américaine. Spectacles, images, textes ne produisent plus de l'imaginaire mais de la réalité, alors que dans une société en crise, la légitimation comme le discrédit du pouvoir et des élites dépendent directement des images et des mythes les plus puissants et les mieux reçus. »<sup>434</sup>

Alors que le « cow-boy » n'était au départ qu'un simple vacher – le « vaquero » mexicain fournissant la référence raciste du rustre armé d'un « lasso », – son utilisation dans le roman allait le transformer. La littérature transfigurait la réalité et le personnage vit sa tenue s'américaniser, ses manières s'affiner, son utilisation du lasso devenir un art. Le personnage, qualifié tout d'abord par sa violence, devenait, sur son cheval, un chevalier américain, dont l'indépendance, le sens de la fraternité, le machisme et le racisme étaient présentés comme des qualités intrinsèques. Là-bas, sur la frontière, il assurait, comme le théorisa en 1893 l'universitaire Frederick Jackson Turner, la victoire de la civilisation sur la barbarie<sup>435</sup>. Le « cow-boy » incarnait l'Américain et la culture anglo-saxonne face à l'ennemi extérieur et intérieur (le Mexicain, l'Indien, l'Italien, le Chinois, le Juif, le Polonais, le fermier suédois, le syndicaliste, etc.). C'était bien d'une croisade dont il s'agissait, d'une croisade nationaliste et expansionniste (et raciste).

N'oublions pas que Théodore Roosevelt se fit le chantre dans un essai littéraire<sup>436</sup>, mais aussi dans ses discours politiques, de ce rude mode de vie. Roosevelt, héros de la campagne américaine à Cuba en 1898, était aussi le héraut des doctrines prônant l'expansion de la race blanche, l'intégration forcée et l'américanisation à outrance. Ce fut d'ailleurs au futur chef

d'Etat qu'Owen Wister dédia en 1911 une nouvelle édition de son roman *The Virginian*<sup>437</sup>, dans lequel les antagonismes Ouest/Est, Frontière/Ville, Amérique pastorale/Amérique industrielle, étaient symboliquement résolus par une dernière mutation de l'archétype. Le « cow-boy » anonyme originaire du Sud d'Owen Wister était encore affublé de toutes les qualités et de toutes les valeurs « traditionnelles », mais se greffait à ce fond « l'esprit d'entreprise ». Travailleur et acharné, ne grimperait-il pas l'échelle sociale jusqu'à devenir propriétaire et homme d'affaire ? Ce fut cette œuvre de « réconciliation » de deux univers incompatibles qui installa le mythe moderne du « cow-boy » dans la splendeur de son inauthenticité et qui créa le durable « self-made man »<sup>438</sup>.

### 3) Le roman nord-américain de la Guerre de 1895

Le fait que le « one dime novel », outil diffuseur de l'idéologie expansionniste et ségrégative, comporte aussi une thématique cubaine n'est pas paradoxal du point de vue nord-américain : en 1895, la nouvelle frontière, c'était les côtes des Caraïbes et les rives de la Mer de Chine<sup>439</sup>. Dans une étude consacrée au thème du colonialisme espagnol dans le roman nord-américain, Alice Charra<sup>440</sup> démontrait comment la fin de la présence coloniale de l'Espagne dans les Caraïbes et le Pacifique coïncida avec la prolifération de tels romans et de récits de témoignage. A ce titre, ce roman-là nous intéresse tout particulièrement.

Les quelques ouvrages que nous avons localisés à Cuba ont été rédigés entre 1885 et 1900. Ils portent des titres attrayants : *Conspiracy. A cuban romance*<sup>441</sup>, *Martí. A story of the Cuban War*<sup>442</sup>, *A Cuban Amazon*<sup>443</sup>, *The fighting squadron*<sup>444</sup>, *Saved by the enemy*<sup>445</sup>, *Under the Cuban Flag or The Cacique's Treasure*<sup>446</sup> ou encore *A young cuban volunteer in Cuba or Fighting for the single star*<sup>447</sup>. Certains sont des plaquettes, d'autres sont des romans d'aventure plus importants. Leur publication complétait la campagne de presse, menée notamment par Hearst, en faveur de l'entrée en guerre des Etats-Unis dans le conflit hispano-cubain. Mais elle lui survécut puisque le thème resta présent bien après l'Intervention et le Gouvernement militaire, ce qui laisse penser que l'objectif de cette campagne de propagande littéraire était de suggérer aux Cubains qu'ils étaient soit les nouveaux colons, soit les nouveaux Peaux-Rouges (et l'on connaît l'alternative historique qui fut imposée aux Nations indiennes : extermination ou soumission).

Transposition littérale du roman de la Frontière, le « cow-boy » s'y transformait en jeune aventurier idéaliste et les plaines de l'Ouest en « manigua ». Ces romans participaient pleinement de la logique du discours expansionniste du « one dime novel » précédemment évoqué. Leur objectif commun ne fut, bien sûr, jamais de dessiner un héros national cubain, mais, au contraire, de présenter les Cubains comme des êtres faibles, voire inférieurs, incapables d'assumer seuls la lutte contre l'opresseur et par conséquent leur indépendance à venir. Le héros nord-américain était une sorte d'éducateur paternaliste, évoluant dans un pays à mi-chemin entre l'état sauvage et l'état policé. Désireux « d'évoluer », les Cubains étaient naturellement acquis à ce « sauveur ». On retrouvait là les fondements idéologiques du discours de l'expansion vers l'Ouest, mais cette fois, l'expansion était menée vers les

Caraïbes. L'Espagnol jouait le rôle de l'Indien cruel, les Cubains celui des colons malmenés, et les Nord-américains celui des sauveurs.

Les récits fonctionnaient sur les ressorts du manichéisme et de l'exotisme. Le manichéisme s'appuyait sur l'opposition Espagnols/Cubains : les premiers étaient représentés comme des brutes<sup>448</sup> sans aucun sens moral, les seconds comme des victimes. Mais les romans n'étaient pas tendres pour les victimes. L'auteur, au mieux, adoptait un regard empli de commisération ; le plus souvent, c'était le mépris pour ce peuple inférieur qui donnait le ton. Les Cubains, ainsi, étaient certes avides de se défaire du joug colonial (latin) pour accéder aux valeurs (anglo-saxonnes) de la civilisation moderne, mais leur atavisme et leur héroïsme brouillon ne suffisaient pas à leur apporter la victoire.

Quant à l'exotisme, il s'articulait sur une vision désuète de l'Histoire de Cuba (le retour des caciques indiens) et sur la représentation du mode de vie et de la culture cubaine. Encore une fois, les auteurs, même sympathisants, portaient sur les Cubains un regard pétri de condescendance. En fait, ce qu'on voulait démontrer, et ce qu'on croyait en toute bonne foi, c'était l'aspiration des Cubains à accéder au modèle nord-américain, à adopter ses valeurs et à s'y fondre.

Ces visions réductrices découlaient évidemment d'un sentiment de supériorité et de racisme d'autant plus profondément ancré qu'il légitimait l'expansionnisme. Or le racisme dans ces textes, plus annexionnistes que solidaires, visait bien plus les « victimes » cubaines de l'oppression que « l'ennemi » espagnol. Alice Charras le fit clairement remarquer :

« Fait remarquable, sinon surprenant, les Espagnols, même reconnus de sang latin, avec tous les inconvénients que nous connaissons, se révèlent plus proches que ces petits hommes maigres, affamés et dépenaillés « au jargon presque animal », plutôt paresseux, qui ne tarderont pas à devenir ces « ingrats bâtards », ces « dégénérés au ventre en forme de mangue » dont on n'attend qu'une aide minime, il faut bien l'avouer. Ils ne ressemblent pas aux émigrés membres de la Junte cubaine de New York, comme Juan Rivas qui a fait trois campagnes avec Gomez et Garcia, avant de devenir le correspondant du « Whistle », ou la touchante famille du colonel Vega, autrefois de riches planteurs : « J'vais vous dire, capitaine, répartit Jones, maintenant que j'ai vu l'armée de Garcia, j'ai appris quelque chose de nouveau, – elle ne se compose pas d'hommes comme Rivas et les Vega ; elle est juste comme Rivas me l'a dit depuis longtemps – ce dont Cuba va avoir besoin, c'est d'un million d'hommes comme vous et moi, qui aillent s'y installer après la guerre .»<sup>449</sup>

Le roman nord-américain des Guerres de l'Indépendance cubaine se révélait un outil de propagande destiné à justifier et à préparer une possible annexion aux Etats-Unis, comme autrefois il avait été utilisé pour renforcer l'idéologie expansionniste vers l'Ouest. Il était par conséquent à l'opposé des aspirations indépendantistes et du discours cubain sur la nationalité. Mais avant de susciter une réaction de la part des écrivains patriotes cubains et de devenir un « anti-modèle », il fournit à Raimundo Cabrera beaucoup d'inspiration.

Il n'est pas fortuit que le divertissement prosélyte de Cabrera ait été édité aux Etats-Unis, dans une revue apparemment patriote et fondamentalement annexionniste. A New-York, les « romans à deux sous » se vendaient déjà, et plutôt bien si l'on en croit la longue liste de titres. Le genre étant à la mode, Cabrera adopta l'idée dans sa revue. Rédigé au fil des semaines, sans plan préétabli, l'ouvrage final<sup>450</sup> se composait d'une suite de fragments, chacun étant conçu comme une unité narrative et thématique indépendante, dont le degré de suspense augmentait graduellement. « Episodios de la guerra. Mi vida en la manigua » était un bon roman de divertissement, qui ne lésinait ni sur les péripéties, ni sur le suspense, ni même sur l'identification du lecteur au héros.

Or justement, le héros de Cabrera paraissait s'être échappé d'une pièce de « théâtre mambi » du XIX<sup>ème</sup> siècle : jeune créole blanc, fils d'« hacendado » espagnol, Ricardo Buenamar<sup>451</sup> dispensait simplement son autorité naturelle sur les personnages de « guajiros » et de noirs qui l'accompagnaient. On était là tout de même assez éloigné de la réalité sociale du « mambisado » de 1895. En revanche, Cabrera projetait un modèle de hiérarchie sociale assez conforme aux souhaits des émigrés modérés de New-York et du public sympathisant nord-américain.

Cabrera, par ailleurs, ne tomba pas dans les travers et les excès du roman nord-américain. Bien sûr, à lire ses descriptions des Cubains, de leurs coutumes et des paysages, on a quelquefois le sentiment qu'il essaie d'attirer le « visiteur » en évoquant un exotisme familial et inoffensif... Mais il faut voir là une trace de l'héritage costumbriste de la littérature espagnole, reniée par l'auteur. Bridait-il son anti-hispanisme pour convaincre, alors que le modèle nord-américain jouait la carte de l'antagonisme ? Fut-ce un hasard s'il ne parla de Martí et de Maceo que pour rédiger leur éloge funèbre ? Fut-ce un hasard s'il mettait préférentiellement en avant les figures militaires les plus modérées de l'indépendantisme ? Il manœuvrait dans son roman comme il manœuvrait dans les colonnes de sa revue ou dans ses relations avec la direction du Parti Révolutionnaire Cubain, prônant un indépendantisme modéré et recherchant la protection des Etats-Unis, considéré comme le modèle naturel. Le

roman en espagnol de Cabrera n'eut pas beaucoup de succès après sa réédition en 1898. En fait, il sembla oublier qu'il l'eût jamais écrit...

Il faut dire que le roman nord-américain, diffusé à Cuba, en anglais, peut-être dans les bagages des soldats de l'armée d'occupation<sup>452</sup> fut perçu pour ce qu'il était : une représentation dénigrante et insultante des Cubains, considérés comme des êtres inaptes à se gouverner. Certains en tireraient la leçon et riposteraient sur le même terrain littéraire.

Réponse au discours nord-américain anti-cubain (dont ces « one dime novel » n'étaient qu'un des supports), le roman d'aventure patriote adoptait la forme et adaptait le fond. Cette relation d'adoption et de rejet du modèle venu du Nord allait particulièrement marquer l'archétype du « Mambí » qui, en évoluant, semblerait adopter quelquefois les traits d'un autre : sa transfiguration finale le représentait comme un guerrier solitaire armé d'une « machete » et inévitablement en selle sur son cheval (sic)... Bien éloigné d'une version moderne d'un Bayard créole, le patriote semblait plutôt revenir d'un détour par les plaines de l'Ouest, non sans humour quelquefois :

« El capitán se alzó sobre los estribos, y llevándose una mano a los ojos a modo de pantalla, dió al horizonte. Delante de él se extendía la sabana sin fin y, hacia su derecha, el pueblo lejano donde ya comenzaba a encenderse alguna que otra luz apenas visible en las claridades demoradas del crepúsculo. »<sup>453</sup>

De plus, le traitement du milieu naturel avait évolué parallèlement : le « Mambí » contemplant, juché sur son cheval, l'étendue de la vallée qui s'ouvrait à ses pieds évoquait une imagerie plus anglo-saxonne que créole. Il est vrai que le cinéma, qui parvint quasiment à Cuba dans les soutes des vaisseaux de guerre nord-américains, contribua à développer cette fantaisie grâce au Western<sup>454</sup>. Et le Western ne fut-il pas la forme la plus aboutie et la plus diffusée du mythe de la création de la Nation nord-américaine ?

#### 4) Le « gaucho » : un modèle d'archétype ?

Bien entendu, on pourrait nous objecter que cette représentation du « Mambí » évoquait tout autant le « gaucho » et la Pampa que le « cow-boy » et le Texas. Or, si la marque du modèle du roman populaire nord-américain était décelable et assumée comme



« anti-modèle », la littérature gauchesque comportait certaines problématiques qui amenèrent les Cubains à la rejeter.

Le personnage du « gaucho » existait sous une forme élaborée dans la littérature populaire poétique argentine bien avant que n'apparaisse le personnage du « cow-boy » dans les romans nord-américains<sup>455</sup>. Les textes gauchesques circulaient depuis la Guerre d'Indépendance argentine essentiellement sous la forme de « folletos », sous la forme d'épisodes dans des revues créoles, et sous la forme de livres. Les romanciers argentins s'emparèrent ensuite du personnage en partie au regard de ce passé littéraire patriote. Le premier roman gauchesque fut *Caramurú* de Alejandro Magariños Cervantes, en 1850. A partir de 1879, Eduardo Gutiérrez publia de nombreux romans-feuilletons.

Le genre bénéficia d'une grande popularité, tout en divisant les critiques en deux camps. La polémique opposait ceux qui tenait le genre pour intrinsèquement national puisqu'il mettait en scène l'histoire de l'Argentine et le personnage du « gaucho », et ceux qui estimaient que la littérature gauchesque était le vecteur d'une émancipation linguistique critiquable. Mais tous reconnaissaient que la littérature gauchesque, par son thème et sa forme, s'inscrivait dans une démarche littéraire nationale.

Une des singularités du personnage du « gaucho » est qu'il fut représenté sous deux formes contradictoires. Elles coexistèrent ou alternèrent tout au long du XIX<sup>ème</sup> siècle. La représentation du « gaucho » oscillait entre la délinquance et le patriotisme. Claude Cymerman<sup>456</sup> distingua à partir de ce critère la démarche « gauchophile » et la « gauchophobe ». Remarquons que cet antagonisme sur le choix d'un archétype national ne se manifesta pas dans le cas de la représentation univoque du « cow-boy ». Quant au « Mambí », s'il évolua naturellement avec le temps, il ne souffrit jamais aucune représentation dénigrante.

Comme le « cow-boy » et le roman de la conquête de l'ouest furent l'expression littéraire du changement structurel de la société nord-américaine, le « gaucho » et le roman gauchesque furent porteurs des visions divergentes des auteurs sur la transformation de la société argentine. A l'origine, le « gaucho » était l'homme de la Pampa. Métissée d'Espagnols et d'Indiens, intégrant plus tardivement des descendants d'esclaves africains, la population gauchesque vivait de l'exploitation des troupeaux. Nomades, ils avaient constitué le front pionnier et occupé ces vastes territoires. Le développement de l'« estancia » les avait ensuite repoussés plus loin, les condamnant à la misère, puisque les grands propriétaires s'emparèrent en toute légalité des terres et des troupeaux. Les gouvernements coloniaux ou nationaux

instaurèrent une frontière fortifiée vers laquelle les « gauchos » rebelles à la sédentarisation furent déportés. Après l'apparition des fils barbelés (1845) et après la conquête du désert et l'extermination des indiens (1876-1879), l'espace vital du « gaucho » fut encore réduit par la fomentation de l'immigration européenne et la promotion de la petite propriété agricole.

C'est là sans doute qu'il faut voir la racine de la vision « gauchophobe » du personnage et de son ambiguïté. En effet, le « gaucho » lorsqu'il était rebelle, fier, indépendant, machiste et qu'il chassait les colonisateurs espagnols était considéré comme un personnage typiquement argentin<sup>457</sup>. Mais d'un autre côté, il incarnait un modèle social incompatible avec l'idée du progrès des élites blanches et créoles, progrès auquel l'immigration européenne était destinée à contribuer. Le « gaucho », descendant des indiens, nomade incontrôlable, réticent à la sédentarisation et au statut de péon, représentait la « barbarie » face aux valeurs de la « civilisation ». Sarmiento voyait dans le caudillo régional *Facundo* l'archétype de la barbarie érigée en système de gouvernement et institutionnalisée par Rosas.

C'est à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle et au XX<sup>ème</sup> siècle que des auteurs reprirent le personnage du « gaucho » comme valeur positive. Ce revirement s'inscrivait dans la réaction aux mutations structurelles que nous évoquions plus haut. Le « gaucho » représenta tout à coup un mode de vie idyllique en comparaison de la vie citadine (c'est le *Martín Fierro* de José Hernández). Il fut aussi utilisé comme incarnation des valeurs traditionnelles et mis en valeur face aux immigrants européens politisés et syndiqués (c'est le *Don Segundo Sombra* de Ricardo Güiraldes). Cette seconde tendance, nationaliste et xénophobe, se développa surtout au XX<sup>ème</sup> siècle où cette imagerie fut utilisée à des fins politiques.

C'était donc au moment où le « gaucho », comme type social réel, avait disparu que le mythe était porté à son apogée :

« En fait, la véritable exaltation du gaucho, compliquée d'une nostalgie d'un passé et de la souche *criolla* n'était pas contaminée par un apport étranger, nous la trouverons dans *Don Segundo Sombra*. Le gaucho de Ricardo Güiraldes est un gaucho idéalisé, mythifié, héros sans tâche d'une pampa vierge, que l'écrivain érige en modèle des vertus et de la tradition argentine et oppose implicitement à la dégénérescence urbaine et cosmopolite, aliénante et corruptrice. Avec *Don Segundo Sombra*, héros anachronique dont l'existence est artificiellement prolongée dans le temps, l'image du gaucho atteint dans le roman argentin son apogée et sa plus haute valeur légendaire. »<sup>458</sup>

Après bien des aléas, le « gaucho », d'abord simple personnage secondaire dans les romans de la Guerre d'Indépendance, était unanimement accepté comme archétype national. Bien que « Gauchophiles » et « Gauchophobes » se fussent opposés sur des notions telles que le respect de l'académisme linguistique castillan ou la condamnation d'un mode de vie hérité de la civilisation coloniale, ce qui avait été en question dans les divergences, c'était bien le modèle de société auquel on souhaitait adhérer. Ainsi, rejeter l'archétype du « gaucho » revenait à briser symboliquement avec la tradition hispanique ou à rejeter une définition trop populaire. L'adopter répondait à une volonté d'inscrire l'Argentin dans une continuité culturelle espagnole et continentale et, sans doute, se démarquer des influences de l'extérieur (modèle nord-américain) ou de l'intérieur (émigration européenne). Cette difficulté flagrante à se situer et à s'autodéfinir révélait le caractère encore inaccompli d'une l'identité nationale alors que l'Etat argentin existait déjà.

Sans nous engager dans une approche comparative de ces versants des littératures nord-américaines, argentines et cubaines, il nous paraît enrichissant de garder ces modèles à l'esprit. Ces éclairages complémentaires permettent d'aborder les romans des Guerres en fonction non plus simplement de la construction identitaire nationale, mais aussi au regard du jeu des interactions des civilisations et de leurs littératures. Les différences et les analogies dans la constitution d'archétypes nationaux peuvent aussi le faire. Nous y reviendrons lorsque nous aborderons l'image du « Mambí ».

Les romans des Guerres attestaient unanimement de l'affirmation de la cubanité par l'histoire : le discours patriotique était devenu le dénominateur commun et édifiant de cette littérature. On se raccrochait d'autant plus à ces quelques certitudes que les circonstances imposaient le doute. L'indépendance, l'autodétermination, la République, la Nation solidaire étaient placées sous le signe de l'ambiguïté. La Constitution amendée, l'Occupation, l'absorption économique, l'exemple portoricain, les interventions sur le continent sud-américain, les ingérences politiques et diplomatiques comme mode de fonctionnement, entretenaient un climat de scepticisme grandissant. Certes, les concepts de Nation et d'Indépendance nationale recouvraient des contenus divers et quelquefois incompatibles. Mais même les auteurs qui souhaitaient le maintien de la tutelle nord-américaine ou la vantaient, même ceux qui souhaitaient en finir avec les survivances de l'hispanité (comme

Cabrera), n'aspiraient pas à perdre leur culture singulière : pour eux, en elle seule résidait cette identité nationale.

Or, ces questions culturelles avaient été définies depuis longtemps par des intellectuels cubains comme des enjeux capitaux et complémentaires de la construction concrète de la Nation. En ces temps de doute, elles devenaient un peu le bastion de l'identité : les créateurs (souvent critiques littéraires) écrivaient et promouvaient la littérature nationale, les historiens étudiaient l'histoire de leur pays et publiaient. Les romans des Guerres de l'Indépendance s'inscrivaient dans le double processus de l'élaboration d'une littérature et d'une histoire nationale. A ce titre, les romans s'inséraient dans des courants littéraires non seulement identitaires (comme le roman historique) mais aussi patriotes (comme la littérature de campagne). Les stratégies de démarcation ou d'adoption de modèles littéraires choisis l'avaient montré : les littératures européennes non espagnoles cautionnaient la maturité et la qualité de la littérature cubaine sans brider le projet de « décoloniser » la littérature nationale.

## II. Les romans des Guerres de l'Indépendance

Au cours des cinquante années que nous étudions, la production d'œuvres de fiction relatives aux guerres fut quantitativement très importante, compte tenu des capacités d'une industrie éditoriale à ses débuts. Nous avons recensé quatre-vingt-dix-sept textes (romans, nouvelles, contes) répartis en soixante publications, dont huit rééditions, éditées sous forme d'ouvrage ou dans le cadre de revues<sup>459</sup>. Compte tenu de l'effort des intellectuels sous la République, le phénomène n'a rien de spécifique ou d'isolé. Se voulant conscience de la Nation, hérauts de la Mémoire, défenseurs de la culture menacée, ils abordèrent les thèmes « sérieux », plutôt historiques, sans jamais se moquer des valeurs nationales, en glorifiant une certaine image du peuple en lutte, le tout d'un ton digne et solennel.

La permanence du thème des guerres au cœur des préoccupations littéraires est une donnée qui doit cependant être nuancée. En effet, l'essentiel de cette production fut publié au cours des trois premières décennies du siècle : soixante-quatre textes de 1897 à 1929 contre trente-quatre entre 1930 et 1951<sup>460</sup>. Cette évolution a un caractère plus significatif encore si l'on se base non plus sur les titres mais sur les unités éditoriales au cours des décennies successives. Ainsi, entre 1897 et 1909 quinze ouvrages furent publiés. Entre 1910 et 1919, il y en eut dix-neuf. Ils furent dix-sept entre 1920 et 1929. Cinq furent édités entre 1930 et 1939, et cinq encore entre 1940 et 1951.

Nous allons dans cette partie aborder ces œuvres comme un ensemble. Après avoir complété notre approche descriptive de ces romans et de ces nouvelles, nous évoquerons leurs auteurs en nous appuyant sur une approche générationnelle. Nous verrons d'ailleurs si cette dernière suffit à expliquer les différentes approches du thème des Guerres et les manières distinctes d'appréhender la représentation de l'histoire, de la Nation et du patriotisme, puisque le traitement littéraire évolua conjointement aux circonstances. A ce titre, les problématiques posées par les écrivains avant et après 1930, allaient différer souvent.

On le sait, l'œuvre n'a pas pour but la représentation de la réalité, surtout dans le cas qui nous intéresse. La réalité est prétexte à développer un thème porteur d'idéologie. La représentation, la réflexion autour de la question identitaire n'a là rien d'innocent. Que ce soit

lucidement ou non, on écrit ou on réécrit la tradition en fonction de ce que l'on veut démontrer d'un point de vue politique. A la différence des romans populaires nord-américains, les romans cubains ne furent pas élaborés comme expression littéraire et culturelle d'une idéologie expansionniste, mais au contraire comme un moyen symbolique de défense et de résistance à cette expansion, ne serait-ce que dans sa version culturelle.

Ce fut l'option de la plupart des Vétérans qui s'étaient manifestés également dans le domaine civique. Ce fut celle de la première génération républicaine qui s'était repliée sur l'expression culturelle, la considérant comme le dernier bastion de la défense de la Nation. Patriote, elle le demeura avec un contenu offensif lorsque la revendication sociale et la résistance à l'impérialisme permirent de surmonter les contradictions des séparatistes de 1895 et celles des citoyens de la République de 1902. Or, quel que fut le discours politique des auteurs, ils plongèrent dans les représentations de l'imaginaire collectif. Bien sûr, il s'agit de les exploiter, de les modeler, de les redéfinir pour justifier le contrôle du pouvoir par les élites politiques et sociales, à l'instar du roman nord-américain, ou au contraire pour mettre en cause le système qu'elles acceptaient ou promouvaient.

Mais ces images, dans leur continuité et dans leur évolution – car il est difficile, on le verra, de parler de « rupture » ou de « contre-pied » au sujet de telle ou telle représentation – construisirent un ensemble cohérent, à la fois mythe et utopie, dont les éléments ne sont pas si nombreux. C'est pourquoi nous traiterons de manière thématique ces aspects constitutifs de la représentation des Guerres de l'Indépendance, sans oublier de mentionner les évolutions ou les disparitions dont certains furent l'objet.

## **A. Romans et nouvelles**

Il n'est pas si aisé de caractériser cet ensemble littéraire des romans des Guerres en appliquant les critères d'une approche théorique épurée, strictement générique ou strictement générationnelle. Si l'on s'en tient au critère de base, c'est-à-dire les œuvres de fiction en prose dont la thématique principale est « les Guerres de l'Indépendance de Cuba », on s'aperçoit que les œuvres étudiées forment un ensemble homogène. Mais si l'on affine l'étude, il apparaît bien vite que cet agrégat est bien plus complexe qu'une première analyse ne le laissait appréhender.

Les liens génétiques qu'entretenaient ces textes avec le témoignage et le roman historique peuvent même amener quelquefois le lecteur à se demander si la part excessive accordée au référent historique ne faisait pas de l'apport fictionnel trop peu dense un prétexte. Les textes s'éloignaient des exigences romanesques, quelquefois volontairement, pour s'insérer dans le champ de la littérature de témoignage : le roman de Gustavo Robreño Puente, *La Acera del Louvre* en fut un des exemples.

Nous nous sommes, à l'inverse, demandée si certains textes – comme *Episodios de la Revolución cubana* de Manuel de la Cruz ou « Cuentos de la Guerra » de José Martí – malgré leur caractère documentaire, et à cause de l'évident travail de re-création littéraire, ne pourraient être intégrés à cet ensemble de la littérature de fiction sur les guerres.

Ce caractère, quelquefois ambivalent, presque toujours fluctuant, ne nous renvoie-t-il pas plutôt aux ambiguïtés politiques des auteurs ? A la confluence de leur regard sur l'histoire nationale, de leur engagement individuel de nature politique ou littéraire, des influences littéraires multiples dont ils étaient les héritiers, et du contexte politique, les auteurs n'avaient-ils pas en des périodes troublées une difficulté toute particulière pour se situer par rapport à cette dialectique ?

Il s'agissait de prendre le parti de l'Histoire ou celui de la Littérature, le parti du Politique ou celui de la Création. Influencé par la culture occidentale du XIX<sup>ème</sup> siècle qui posait ces questions, leur résolution devenait affaire de contexte et d'individu. Entre le choix de l'évacuation de la fiction comme dans la littérature de témoignage et celui de la sublimation de l'Histoire, qui devenait alors prétexte à l'écriture, s'étendait toute la gamme des œuvres indécises, ou des œuvres dans lesquelles le recours à la fiction ou à l'histoire fonctionnait délibérément comme « effet ». Nous aborderons la question de la diversité des problématiques en nous demandant dans quelle mesure l'appartenance à l'une ou l'autre des générations littéraires a pu moduler la permanence du thème civique et patriotique ou expliquer la redéfinition de leurs contenus.

### 1) Limitation des classifications structurelles et génériques

Le premier élément apparemment dissociatif est d'ordre strictement littéraire. Doit-on, en effet, lorsqu'on se fixe le roman comme objet d'étude, exclure a priori des formes littéraires qui lui sont proches ? Le conte et la nouvelle sont des formes littéraires dont la

structure et l'équilibre interne sont différents du roman. Cependant ce critère rigoureux reste-t-il adéquat, lorsque les auteurs étudiés ne s'y attachaient pas ? La distinction entre le « roman », le « conte », et a fortiori la « nouvelle » est un des apports des analyses littéraires.

La classification générique, comme la classification structurelle, impose un cadre catégorique inadéquat lorsqu'il s'agit de caractériser les romans des guerres : les romans, les contes et les nouvelles qui nous intéressent recouvrent un éventail très large de genres littéraires du plus traditionnel au plus moderne. Cette diversité s'explique essentiellement par la chronologie. Nous avons défini, comme aire d'étude, une période assez étendue. Or, si l'on raisonne en terme d'histoire littéraire, cette période voit se succéder plusieurs générations d'écrivains. De plus, entre la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, marquée par le courant romantique, et la première moitié du XX<sup>ème</sup> siècle, l'apparition, à Cuba et dans le monde, de nouvelles approches de la littérature, et de nouvelles écoles ont profondément transformé le panorama littéraire. Il faut sans doute également tenir compte du lectorat auquel se destinaient ces romans. En effet, le choix d'un genre littéraire « noble » ou populaire, au-delà des conceptions de la littérature imputables et analysables en termes de génération, révèle également le souci des auteurs d'atteindre un public lettré et « bourgeois » ou un auditoire plus vaste. Nous allons donc dans un deuxième temps, aborder ce panorama générique en fonction de cette donnée.

Le conte, quoiqu'issu d'une tradition millénaire, n'apparaît comme forme d'écriture que dans les dernières années du XIX<sup>ème</sup> siècle cubain. Les délimitations entre le conte, le « récit court<sup>461</sup> » et le roman sont indéniablement floues. Les historiens et les critiques littéraires cubains, dont l'analyse était gênée a priori par l'absence de distinction, ou par une distinction mal établie par les auteurs eux-mêmes, eurent des difficultés à classer les uns et les autres. Michèle Guicharnaud rappelle, à ce propos, que *Matanzas et Yumurí*, de Ramón de Palma, était considéré comme un roman alors qu'il ne compte que quelques pages<sup>462</sup>.

Salvador Bueno fit le même constat au sujet de la « confusion des frontières », qui conduisait les auteurs et les critiques du XIX<sup>ème</sup> et du début du XX<sup>ème</sup> à confondre le conte avec les légendes, les traditions, les contes de mœurs<sup>463</sup>. Historiquement, cette confusion se justifiait par le fait que le conte avait été considéré comme une forme abrégée du roman. Pour sa part, il appliquait les critères structuralistes, et considérait le conte, qu'il distinguait aussi de la « novela corta », comme un genre différent et non subordonné au roman. La spécificité du conte résidait dans trois caractères :



« ...en primer lugar, la existencia de un mínimo soporte narrativo ; luego la unidad de impresión, y, por último, el interés primordial en el desarrollo de la fábula y no en la caracterización de los personajes. »<sup>464</sup>

Fidèle à cette caractérisation par la structure interne de l'objet littéraire, décrivant non pas une réalité mais un « acte-limite » et conçu en fonction du dénouement, Bueno incluait dans l'anthologie *Cuentos cubanos del siglo XIX*<sup>465</sup> des récits testimoniaux comme « El manco de la sierra » de Manuel de la Cruz ou « El teniente Crespo » de José Martí. On y retrouvait aussi des « contes historiques » tel que « Un episodio de la historia de la isla de Cuba » de Ramón de Palma.

Ces rappels ne nous semblent pas inutiles. Car, en analysant notre corpus, nous nous sommes continuellement trouvée confrontée à cette question des « limites » entre un type d'écriture et un autre. Des romans, des nouvelles, des contes, des récits de témoignage direct ou indirect<sup>466</sup>, voire des légendes, traitèrent le thème des Guerres de l'Indépendance. Le choix de l'un ou de l'autre genre fut quelquefois motivé par des critères autres que littéraires. On rencontre le cas de figure de Vétérans qui, tardivement, souhaitèrent apporter leur regard sur les guerres qu'ils avaient vécues. Soit parce qu'ils s'en estimaient capables, soit qu'ils estimaient le support plus original, plus attractif, ils préférèrent la forme romanesque à la forme testimoniale. Dans le cas d'écrivains de métier, le choix de la forme romanesque était directement lié au désir de faire œuvre d'un épisode historique fondamental. Ceux qui choisirent des formes brèves, Castellanos, Pablo de la Torriente Brau, Álvaro de la Iglesia entre autres, le firent en fonction d'une démarche littéraire propre ou parce que le support éditorial le leur imposait. En conséquence, nous considérons que la distinction par type d'écriture est inopérante dans notre analyse, puisque nous nous attachons plus à la représentation des guerres dans les récits de fiction qu'à la forme littéraire de la fiction.

Le critique littéraire Eligio de la Puente, dans son prologue aux *Cuentos cubanos* de Ramón de Palma, en 1928, définit ainsi le roman :

« Incluimos en el concepto de novela todas las formas no dramáticas de la ficción en prosa : novelas, novelas cortas, cuentos, narraciones. »<sup>467</sup>

Le champ, défini de manière extensive, n'inféode pas le critique à une classification formelle catégorique ce qui n'exclut d'aucune façon d'y recourir dans un second temps. Cette démarche d'ouverture, que l'on retrouve dans le concept moderne de « narrativa », absent de

la langue et des études littéraires françaises, a de plus l'avantage de poser l'écriture romanesque comme la résultante d'une combinaison entre réalité et fiction, dosée par l'auteur.

Le conte, a priori, renvoie à l'imaginaire, comme la légende. La « narration » renvoie au réel, à l'historique. Le roman apparaît comme une forme héritée à la fois de l'un et de l'autre. L'auteur de roman représentait le monde, sa vision du monde. Il créait une fiction et utilisait des éléments historiques pour lui donner cet « effet de réel »<sup>468</sup> et l'authentifier. A l'inverse, il pouvait partir d'un épisode historique, et le « fictionnaliser ». Nous considérons que cette analyse du roman est aussi applicable en ce qui concerne le récit bref, même si structurellement ils ne sont pas assimilables l'un à l'autre. De plus la perspective du double mouvement, authentification du récit ou fictionnalisation du réel, répond bien mieux aux problèmes qui se posaient pour tous ces auteurs lorsqu'ils décidaient de traiter par la fiction un épisode historique, et cela quelle que fût la part du réel et la part de l'imaginaire qu'ils y intégraient.

La question se pose alors pour nous de désigner les limites de fictionnalisation du réel en deçà desquelles le récit entre dans la catégorie du témoignage<sup>469</sup>. S'il ne fait aucun doute que la trilogie de Raimundo Cabrera, malgré son caractère éminemment autobiographique, relève du roman historique, certains romans ou nouvelles d'auteurs non-professionnels ont un caractère ambigu. En effet, ils conçoivent de toute évidence un récit testimonial, auquel ils donnèrent une forme romancée dans le but de « faire œuvre » ou pour se distinguer de la mode du récit de témoignage en s'insérant dans la référence du roman historique ou en s'inscrivant dans la mode du roman d'aventure.

Quoi qu'il en ait été, le manque de maîtrise de l'écriture de fiction, l'absence aussi de réflexion sur les genres du roman et du témoignage, amènent le critique à se demander si une intrigue fictionnelle maladroitement apposée sur l'évocation de souvenirs réels peut être considérée comme la garantie d'une fiction. Nous avons voulu considérer que l'intention de l'auteur devait primer sur sa réussite « littéraire », et qu'il suffisait que l'écrivain ait voulu composer une fiction pour que nous incluions son récit dans le champ de la prose de fiction, malgré les dérapages de la conception technique de l'œuvre.

C'est aussi en fonction de cette perspective que nous avons choisi de ne pas inclure dans notre corpus certaines œuvres, et plus particulièrement des contes, comme ceux composant le recueil de Manuel de la Cruz, le conte de Martí que nous évoquions plus haut. Les qualités littéraires de l'écriture ne sont pas un critère suffisant pour les considérer comme

« prose de fiction », alors que les auteurs voulurent réaliser un texte testimonial. En revanche, des contes comme ceux qui composent *Los heroes* de Carlos Montenegro, ou bien plus encore le recueil *Historias de campamento* de J.J. Ortiz Velaz, furent conçus comme des récits de fiction, et donc considérés par nous comme tels, bien que leur origine testimoniale fût extrêmement apparente. Enfin, nous avons considéré que certains récits brefs, qualifiés par leurs auteurs de « Tradiciones » ou de « Leyendas », répondaient à l'impératif fictionnel au regard de la volonté de l'auteur de faire entrer ces récits dans les pages de l'histoire collective mythifiée.

Les genres « nobles » et sérieux<sup>470</sup> furent majoritairement représentés par le roman historique et le roman biographique. Leur vogue peut être considérée comme parallèle au fleurissement des recherches historiques. Rappelons qu'initialement, le projet tel qu'il était explicité était de contribuer à constituer une geste fondatrice, une histoire de la Nation nécessaire à la construction de l'identité collective. C'était l'intention affichée des auteurs de la dernière génération du XIX<sup>ème</sup> siècle, qui avaient vécu le passage de la Colonie à la fondation de la République de Cuba. Ces auteurs furent publiés essentiellement au cours des vingt premières années, bien que certains, étrangers au monde des Lettres, aient attendu leur retraite, quelquefois forcée, pour le faire<sup>471</sup>.

Emilio Bacardí (*Vía Crucis* parut en 1910), Raimundo Cabrera (*Ideales, Sombras que pasan, Sombras eternas*, parurent respectivement en 1916, 1918 et 1919), Francisco García Cisneros<sup>472</sup>, Enrique Collazo<sup>473</sup> sont les figures de proue de ce groupe. Ils étaient tous au moment où ils se lancèrent dans ces projets littéraires, des personnalités régionales ou nationales reconnues pour leur engagement passé ou présent dans la vie publique. Leur implication entraînait d'ailleurs en cohérence avec cette volonté d'œuvrer aussi dans leur domaine de prédilection ou d'excellence, les Lettres. S'ajoutant à leur formation générationnelle – ils étaient imprégnés du roman européen –, ce double intérêt expliquait leur recours quasi systématique au roman ou à la nouvelle historique<sup>474</sup>. Néanmoins, cette cohérence et cette unité doivent être soumises à examen. En effet, si une tâche commune semblait les unir – et cet effort était le fruit à la fois de l'appartenance à une génération littéraire qui concevait le roman comme instrument sociétal et de l'appartenance à une génération historique qui avait concrétisé politiquement la Nation –, l'essence de leur discours et le sens qu'il donnaient au terme « Nation » les éloignèrent souvent. Puis, autour des années vingt, après la publication des *Sombras eternas* de Cabrera<sup>475</sup>, le roman historique

tomba en désuétude<sup>476</sup>. Quelques-uns s'en revendiquèrent encore sans pour autant répondre aux exigences littéraires de sa conception, tel Juan Maspons Franco dans *Maldona, novela histórica cubana*. D'autres s'en désintéresseraient. López Leiva ne lui préféra-t-il pas une forme romanesque « que pica en la historia » ?

A l'opposé de ces fresques familiales et collectives, pourtant voisines si l'on s'en tient à la démarche historiciste, l'on trouvait des romans biographiques. En 1900, trois furent publiés sous l'anonymat. Les auteurs ne semblaient vouloir s'attacher qu'aux figures historiques et intransigeantes du projet révolutionnaire de 1895 (Martí, Maceo, Gómez<sup>477</sup>), manière de condamner le dévoiement du projet politique et social indépendantiste. En 1903, Julio Rosas publiait un fragment de son roman en projet *El Cafetal Azul* : « Narciso López en Cárdenas ». Ce courant biographique ressurgit de manière très circonstancielle et avec de nouvelles implications dans les années 1909-1912, après la Seconde Intervention nord-américaine et sous la présidence de José Miguel Gómez avec les publications d'un nouveau *Máximo Gómez* (1909) ou du *Calixto García* (1909) et du *Quintín Banderas* (1911) de Fermina de Cárdenas. Cette vague fut ensuite éclipsée et cela peut s'expliquer à la fois par le retrait des Vétérans qui articulaient leur récit sur un personnage qu'ils avaient plus ou moins côtoyé et par le fait que les multiples productions historiques avaient pris avantagement le relais du récit biographique.

Il y eut d'autres modes romanesques de mise en perspective de l'histoire, voire de réflexion. Julio Rosas avec l'inachevé *El Cafetal Azul* (1898-1903), puis Sokol y Quintero avec *Episodios del ingenio « Australia »* (1920), puisèrent dans le roman philosophique, hérité du XVIII<sup>e</sup> siècle français<sup>478</sup>, une forme leur permettant une approche analytique et critique. Julio Rosas ne publia jamais son roman *El Cafetal Azul*, mais seulement quelques extraits<sup>479</sup>. L'œuvre aurait été encyclopédique, à la fois par sa taille (8 volumes) et par son esprit<sup>480</sup>. Les fragments que nous avons pu consulter, en effet, ont leur existence propre au même titre que les articles encyclopédiques. Ce roman se présente comme un texte élocidaire, articulé autour de réflexions de portée philosophique sur l'existence et la construction de la Nation cubaine et d'études historiques. Cette forme était atypique, si l'on se réfère à la littérature cubaine. Les extraits laissaient présager une capacité d'ouverture et d'expérimentation intellectuelle et littéraire dont on ne peut que regretter qu'elle soit resté aussi loin d'être menée à terme.

D'autres formes de littératures romanesques reconnues furent représentées, cette fois plus dans une démarche de continuité dans la tradition, dépourvue de toute interrogation sur le

fait littéraire ou sa réception. L'on pourrait à ce titre citer Laura Dulzaides del Cairo, qui surprend avec *Azares y azahares* (1916), roman doublement étonnant par son « anachronisme » littéraire – c'est un roman cibonéiste – et sa modernité « idéologique » – c'est aussi un roman féministe.

Même l'allégorie et le fantastique furent représentés par des contes et nouvelles comme « El sueño del guerrero », composé par Máximo Gómez dans la « manigua », ou Hernández Catá et le splendide « Don Cayetano el informal » (1929).

Certains auteurs de la deuxième et de la troisième générations allèrent – cela faisait partie de leur conception d'une littérature engagée – dans le sens de textes plus lisibles, et quelquefois plus courts. Carlos Loveira avec *Generales y Doctores* et *Juan criollo*, Antonio Penichet avec *Alma rebelde* choisirent le roman à thèse, qui leur permettait de développer une analyse politique marquée par le syndicalisme réformiste puis révolutionnaire. Mais tout en tenant un discours populaire, leurs écrits restaient néanmoins destinés à un public réduit d'initiés à la littérature. La « symbiose » serait assurée par la troisième génération qui réussirait un roman populaire et problématique.

Depuis 1898, l'importance numérique des œuvres assimilables à la « littérature populaire » fut en elle-même un indicateur signifiant. En effet, elle peut être considérée d'une part comme le signe que des écrivains occasionnels s'impliquèrent dans le combat idéologique. Elle peut être également interprétée comme le résultat du souci de bien des auteurs de toucher un public non culte, soit populaire soit jeune, par intérêt commercial sans doute, mais aussi pour des raisons plus politiques. Le roman sentimental eut ses émules dans les années 1900-1915, bien qu'il en existât de postérieurs. Les auteurs étaient généralement nés dans la deuxième partie du XIX<sup>ème</sup> siècle, et « formés » littérairement par la lecture d'une certaine littérature romantique. Mais surtout, l'on constate un développement du « roman d'aventure », quelquefois sous une forme feuilletonesque. Cela peut paraître paradoxal ou contradictoire dès lors que le thème traité était considéré comme infiniment sérieux. Justement, nous y reviendrons, l'importance numérique de ce genre, destiné à un public moins docte, populaire ou jeune, est révélatrice du souci de diffuser largement un discours sur la communauté nationale<sup>481</sup>. Raimundo Cabrera en aurait été le précurseur, en fonction de critères que nous avons abordés plus haut<sup>482</sup>. Très nombreux furent ceux qui suivraient cette trace, tels Jústiz y del Valle en 1906 avec *Carcajadas y sollozos*, Maury Rodríguez en 1918 avec *Los visionarios* ou López Leiva en 1923 avec *Los vidrios rotos. Cuento que pica en la historia* et *Aventuras extraordinarias del capitán del Ejército*

*Libertador cubano Juan González Segura* en 1933. Le second, recueil de contes, inaugura d'ailleurs la littérature enfantine des Guerres.

Recoupant les distinctions génériques, diverses écoles littéraires marquèrent cette littérature. Certes révélatrices de la conception des relations entre création et réalité, elles laissaient également effleurer le désir de rupture ou de continuité avec la tradition canonique européenne.

L'école romantique garda ses adeptes, tout comme le roman réaliste, au sein de la dernière génération coloniale qui domina très largement les romans des Guerres jusqu'aux années trente. Tout en se réclamant essentiellement des auteurs français et en oblitérant les représentants espagnols de ces écoles européennes, il s'agissait d'affirmer la continuité avec les premiers romanciers cubains de la colonie. A ce titre, Cirilo Villaverde était une référence pour tous. En revanche, Gertrudís Gómez de la Avellaneda faisait moins d'émules étant considérée avant tout comme une auteur espagnole s'étant intéressée, à l'issue d'un jeu de circonstances, à la société cubaine.

La première génération littéraire de la République se voulait tributaire du naturalisme français, plus moderne. Néanmoins, il ne faut pas négliger que des écrivains comme Castellanos ou Rodríguez Embil se réclamaient également du modernisme cubain (Casal) et latino-américain (Darío<sup>483</sup>). Excluant le versant nord-américain de cette école continentale, ils tentaient donc de concilier une expression littéraire américaine et un raccordement aux références « universelles » européennes.

Les auteurs de la deuxième génération qui composèrent nouvelles et romans des Guerres se préoccuperaient moins ostensiblement de ces affiliations. La question essentielle était pour eux de savoir si la littérature devait être engagée ou si la recherche esthétique devait se mener depuis leur tour d'ivoire. Les tenants de cette dernière option n'abordèrent pas le thème des Guerres. Parmi les partisans de la première, au contraire, la référence fournissait l'occasion de dénoncer les dérives des classes politiques de la République en les comparant à l'idéal civique d'autrefois ou d'évoquer la perspective d'une révolution qu'ils inscrivaient dans les aspirations sociales de 1868 puis de 1895. Ils assureraient ainsi la transition entre la lecture des Guerres par les générations aînées et celle de la génération postérieure à 1958.

Ces approches diverses du thème commun ne doivent pas gêner notre analyse. Elles sont plutôt la preuve de la persistance, au sein des générations successives, du souci

identitaire, exprimé aussi par l'évocation des Guerres de l'Indépendance, moments historiques au cours desquels Utopie et action furent conciliées pour tenter de donner naissance à la République Indépendante de Cuba.

## 2) Les écrivains

Cependant, dans ces processus d'appropriation, de récupération, de réappropriation du mythe national, il y a aussi un phénomène générationnel. Celui-ci contribue à expliquer les modalités de la représentation des guerres, selon que l'auteur avait été témoin ou acteur direct, témoin passif, ou n'avait aucune expérience concrète des événements narrés. Cela contribue également à expliquer les valeurs et les caractères attribués aux protagonistes en fonction de la situation de l'écrivain et des enjeux collectifs lors de la rédaction. Cela peut expliquer aussi l'essor puis le désintérêt progressif pour les thèmes des guerres.

Un des angles d'approche consiste à étudier comment les différentes générations coexistantes se sont en quelque sorte réparties l'appropriation du thème. Nous l'avons signalé, toutes, depuis la dernière génération coloniale à la troisième génération républicaine, ont successivement traité le thème des Guerres. Ces renouvellements successifs qui se concentrent sur des périodes de dix à quinze ans – longévité moyenne d'une génération littéraire – peuvent fournir un point de départ. C'est sur les regards que ces générations ont apportés, sur leurs motivations et leurs intentions, que l'on peut d'abord s'interroger.

C'est pourquoi nous allons revenir ici sur les caractères de chacune des générations littéraires qui traitèrent le sujet, en replaçant les auteurs dans les problématiques de l'époque qu'ils vécurent, cherchant ce que les guerres purent représenter pour eux. La connaissance de la biographie des auteurs est capitale pour déterminer de manière rigoureuse ces groupes. Nous nous sommes heurtée souvent à des lacunes biographiques. Certains auteurs occasionnels ne firent pas l'objet de recensement ni d'étude. D'autres auteurs furent escamotés pour des raisons variables, quelquefois politiques, et leur œuvre, mineure aux yeux des chercheurs postérieurs, ne fut pas redécouverte. Des recoupements, des rattachements de ces auteurs à des groupes d'influence ou d'amitié permettent d'éclaircir quelque peu les zones d'ombre. Des recherches plus approfondies sont possibles : mais la connaissance dans le détail d'une biographie n'est pas notre objectif. Nous nous contenterons ici de donner les

indications nécessaires à l'approche des œuvres des auteurs les plus méconnus, complémentairement aux ouvrages cités en bibliographie.

Nous distinguons un premier groupe composé des auteurs qui ont vécu les guerres, quelle qu'ait pu être la part qu'ils y prirent. L'on discerne chez ces « Vétérans-auteurs » des expériences diverses. Certains ont vécu les années précédant la guerre de 1868, à laquelle ils participèrent. Bien que leurs itinéraires aient quelquefois divergé, ils se retrouvent quasiment tous dans les rangs des indépendantistes de 1895, comme partisans, combattants, agents à Cuba ou à l'étranger. Ainsi des auteurs comme Francisco Javier Balmaseda (1823-1907), Julio Rosas (1839-1917), Emilio Bacardí (1844-1922), Enrique Collazo (1848-1923), Esteban Borrero Echeverría (1849-1906) ou Raimundo Cabrera (1852-1923) sont de fait les personnes les plus naturellement enclines à embrasser la période des luttes coloniales. De plus, tous furent des personnalités régionales ou nationales, responsables politiques ou acteurs culturels jusque dans la période républicaine. Fermina de Cárdenas en toute logique appartient à la même génération que ces auteurs, bien qu'elle n'ait atteint la notoriété qu'en tant qu'épouse de José de Armas y Céspedes et mère de Justo de Lara, de son vrai nom José de Armas y Cárdenas.

Ce fut parmi leurs cadets que se recrutèrent le moins de personnalités littéraires et le plus de responsables administratifs ou politiques de la République, à la carrière quelquefois soumise à des revirements impitoyables. Ainsi, le Lieutenant Colonel López Leiva fut journaliste militant entre les deux guerres<sup>484</sup> et collaborateur à Santa Clara du Parti Révolutionnaire Cubain dans la phase préparatoire de l'offensive. Il s'incorpora le 15 juin 1895 et fut élu représentant du Quatrième Corps de l'Armée de Libération<sup>485</sup>. A ce titre, il fut délégué à l'Assemblée de Jimaguayú et fut un des signataires de la Constitution. Il occupa différents postes politiques de 1902 à 1913<sup>486</sup>, avant d'être, selon ses dires, évincé de toute responsabilité. Juan Maspons Franco, natif de Santiago de Cuba, participa à l'insurrection dans cette ville, rejoignit les troupes commandées par Maceo, dont il fut le Secrétaire et un des adjudants<sup>487</sup>. Francisco Rande, quant à lui, aurait été au côté de son beau-frère Adolfo de Pierra y Agüero, à l'origine du soulèvement de Puerto Príncipe en 1895. Il serait resté dans la région, dont l'armée fut à partir de 1896 commandée par Calixto García. Carlos Loveira, dont la mère émigra aux Etats-Unis en 1895, rejoignit l'expédition du Général Lacret Morlot. Il servit dans la province de Camagüey, dans une Préfecture en raison de son jeune âge. Sa connaissance de la langue anglaise lui vaudrait d'être recruté comme traducteur lors de



l'intervention nord-américaine. Il est un des seuls écrivains de la première génération républicaine à avoir pris une part active dans la guerre.

Enfin, il y a ceux dont on sait qu'ils eurent des activités patriotiques dans l'émigration, sans savoir pour autant s'ils se joignirent un jour à une expédition. Francisco García Cisneros (1877-?), journaliste et écrivain moderniste, quitta Cuba au début de la guerre, pour rejoindre New-York, où il prit en charge la « Crónica » de la revue annexionniste *Cuba y América*. Il collabora aussi à *Patria*, ainsi qu'à la *Revista de Cayo Hueso*. Il partit ensuite pour l'Europe comme diplomate, tout en poursuivant ses activités journalistiques. Gustavo Robreño Puente (1873-1957), petit-fils et fils d'acteur et d'auteur comique, lui-même homme de théâtre, était en Espagne lorsque la guerre éclata. Il y rencontra régulièrement Calixto García, il y fut détenu pour activités séditionnelles. Mais nous perdons là sa trace et ne la retrouvons qu'à La Havane quelques mois après la capitulation espagnole. Eliseo Pérez Díaz, syndicaliste et ouvrier « tabaquero » dans les années 1890, était commandant de l'Armée de Libération, mais il préférait mettre en valeur dans les introductions à ses romans ses activités journalistiques et éditoriales passées à Cayo Hueso. Nommé à la fin des années vingt vice-consul de Cuba à Tampa, où il résidait, il y rédigea ses deux romans. Núñez de Villavicencio, enfin, avait émigré aux Etats-Unis et faisait partie de la colonie cubaine de New-York.

Les renseignements plus ou moins complets dont nous disposons au sujet des auteurs de ce groupe permettent néanmoins de déterminer un certain nombre de traits fondamentaux pour sa caractérisation et celle de la littérature qu'il produisit par la suite.

Ils s'étaient majoritairement formés intellectuellement et politiquement dans l'effervescence pré-révolutionnaire et révolutionnaire de la société coloniale, et s'étaient engagés aux côtés des indépendantistes. Ils avaient acquis collectivement une expérience réelle de la lutte émancipatrice, qu'ils aient participé à la période préparatoire de la Guerre de 1868, à la période préparatoire de la guerre de 1895, à la Guerre de Dix Ans, ou à la guerre de 1895, ou à toutes ces phases pour certains. Les données, en revanche, manquent sur leurs opinions politiques et leur évolution, une fois connues celles des personnalités les plus célèbres. La littérature ne nous fournit pas d'indications précises, étant donné, nous y reviendrons, que les conflits idéologiques et politiques profonds qui scindèrent tous les fronts indépendantistes, malgré les tentatives réitérées d'unification, n'apparaissent pas dans la littérature de fiction sur les guerres. Ce n'est que dans quelques cas précis que l'on peut déterminer avec certitude quelles furent les options, les itinéraires, les engagements politiques, et enfin, les activités des auteurs sous la République.

En revanche, quelle qu'ait été leur conformité avec le déroulement et l'issue de la guerre, avec les régimes politiques successifs de la République, quel qu'ait été leur jugement sur la situation politico-sociale de la nation, ces personnalités faisaient partie de la frange privilégiée du pays. Ces auteurs étaient globalement des hommes qui avaient « gagné » ou assuré leur promotion sociale avec l'indépendance et la séparation d'avec la métropole. Carlos Loveira était l'exception, de par ses origines sociales, sa vie et son engagement syndical. Le fait qu'il ait appartenu à une génération littéraire postérieure explique en grande partie sa singularité vis-à-vis des autres « écrivains-Vétérans ».

Cela n'empêche pas que certains, de manière constante ou ponctuelle, aient ressenti une certaine frustration, politique, sociale, éthique, dont leur œuvre est porteuse. Mais cette amertume, réaction isolée, n'était pas accompagnée d'une remise en question des valeurs libérales défendues pendant les guerres et depuis les guerres. A cet égard, il est intéressant de souligner qu'aucun des auteurs de cette génération n'aborda la question de l'occupation nord-américaine, garante pour eux de la remise des armes par l'Armée libératrice, de l'abandon des combats et de la paix sociale. Cette génération contribua par ailleurs à créer un certain héros, un « Mambí » dont les caractéristiques diffèrent clairement des représentations dues aux générations postérieures.

On ne peut ignorer que le roman des guerres signé par ces représentants est un roman de classe, ce qui n'est pas incompatible avec des formes littéraires et des problématiques politiques divergentes. Les hommes de cette génération avaient été les acteurs d'une guerre qu'ils avaient menée, en dernière analyse, pour en être les bénéficiaires. Les concepts, les valeurs, les avantages que recouvrait cette notion de « bénéfice » étaient divers et quelquefois contradictoires.

Le second groupe est constitué de ceux qui, enfants ou adolescents lors du conflit de 1895, y assistèrent en spectateurs. La plupart sont donc identifiables en tant qu'écrivains de la première génération républicaine et se donneront à connaître autour des années dix. Leur expérience générationnelle englobe l'instauration de la République de 1902, la deuxième intervention nord-américaine de 1906, les successifs gouvernements de la République néocoloniale, de Estrada Palma à Machado. D'après José Antonio Portuondo<sup>488</sup>, elle se clôt en 1929, avec l'assassinat de Mella.

Tous appartenaient au monde des Lettres. Le succès et la fortune littéraire des uns et des autres n'en était pas moins variable. Ils doubleraient généralement leur activité littéraire,

souvent insuffisamment lucrative, d'une profession plus rémunératrice, et l'on peut les considérer globalement comme des gens aisés. Certains, comme Castellanos (1878-1912) ou Jústiz del Valle (1871-1959)<sup>489</sup>, étaient journalistes ou rédacteurs. Carrión (1875-1929) était médecin et l'un des rares à se lancer dans la politique. Rodríguez Embil (1879-1954), Hernández Catá (1885-1940) ou José Antonio Ramos (1885-1946), optèrent pour la carrière diplomatique, fort prisée par cette génération, et passèrent de longues années en poste à l'étranger, sans rompre pour autant le contact avec leur groupe et les revues littéraires dans lesquelles ils ne cessèrent de publier. Sariol (1888-1968) se distinguait de ses contemporains : entre tous il fut celui dont la situation fut la moins aisée, voire la plus hasardeuse. Autodidacte, typographe de métier, employé successivement dans plusieurs imprimeries, il collabora occasionnellement à divers journaux et revues, et devint propriétaire à partir de 1930 de l'entreprise éditoriale « El Arte », ce qui lui permit de publier nombre d'auteurs d'avant-garde.

La recherche de données biographiques ne pose pas de difficulté particulière. Plus difficile, cependant, est la recherche de données sur leur expérience infantile de la guerre. L'attitude des familles en 1895 est un indicateur, selon qu'elles aient fui le conflit et toute participation, ou pas. Seul Rodríguez Embil nous livre ses souvenirs de cette période, au travers d'un texte relatant un souvenir d'enfance. Bien qu'il ne détaille pas les opinions soutenues au sein de son milieu familial, l'on peut supposer que le désir de l'enfant de s'engager trouvait sa source dans une attitude favorable aux indépendantistes. C'était le cas de Santovenia y Echarde (1889-1968)<sup>490</sup>, de Hernández Catá (1885-1940), de Pichardo Moya (1892-1957), ou de Maury Rodríguez.

Leur âge permet d'expliquer la vision superficielle ou « romanesque », dans son sens trivial, qu'ils en rendirent. Catá, très consciemment d'ailleurs, n'évoque-t-il pas les guerres par la voix d'un narrateur-enfant (dans « La quinina ») ou par le biais de l'onirisme (« Don Cayetano el informal » ou « Apólogo de Mary González »<sup>491</sup>) ? Au demeurant, leur vision des guerres était théorique : l'image qu'ils s'en faisaient et qu'ils construisaient était déjà passée par le prisme d'une première élaboration mythifiante, celle de leur aînés. Ce fut d'ailleurs par rapport à ces modèles qu'ils allaient aborder le thème, quitte quelquefois à en démanteler le discours idéologique tronqué. Mais ils n'eurent pas conscience, à la différence de leurs aînés, de l'évolution profonde, de la révolution, qui avait marqué la société cubaine au cours des dernières décennies. C'est peut-être à cause de ce manque de recul que les uns abandonnèrent la problématique que permet de poser le roman historique, pour tomber dans un roman qui

n'était même plus commémoratif, mais tout bonnement hagiographique, en authentifiant le propos par une dose d'Histoire. *La insurrección* de Rodríguez Embil, roman de 1911, est un des fleurons de cette attitude conformiste<sup>492</sup>, mais l'on pourrait citer aussi Santovenia y Echarde et son « héroïne cubaine » de 1916.

En revanche, d'autres, confrontés au présent et aux signes de la présence néocoloniale, ressentirent violemment, presque organiquement, la trahison de certains idéaux qu'ils considéraient comme fondateurs. Ce fut essentiellement de la fracture entre les idéaux de 1895 (voire, paradoxalement, de 1868) et les réalités de la République médiatisée qu'ils parlèrent dans leurs œuvres. Luis Toledo Sande, s'appuyant sur l'étude de trois des auteurs de ce groupe générationnel : Luis Rodríguez Embil, Miguel de Carrión et Jesús Castellanos, les définit comme « romanciers agonisants » et qualifia par extension cette deuxième génération de « génération agonisante »<sup>493</sup>.

Ils réagiraient au modèle cristallisateur des aînés en adoptant pour représenter les guerres un postulat iconoclaste. Ce furent d'ailleurs ceux-là qui ont été qualifiés d'« agonisants » et de « suicidaires » pour leur vision fermée et sans perspective de la société : pourtant, Miguel de Carrión, Jesús Castellanos, Alberto Román Betancourt faisaient des textes de résistance... Tomás Jústiz y del Valle, lui, publia en 1906 le troisième roman d'aventure au titre très évocateur (*Carcajadas y sollozos*). Il inaugura l'envolée d'une mode dont l'apogée se situerait dans les années vingt, et sur laquelle nous reviendrons particulièrement. Pichardo Moya<sup>494</sup>, poète ayant abordé la problématique politique de la dépendance néocoloniale, rompit symboliquement avec la génération politique issue de la guerre de 1895 et replongea par deux fois à la source de 1868 pour régénérer à la lumière de la persévérance et de l'intégrité le discours patriote. Pichardo Moya ne fut pas le seul poète de sa génération à avoir tenté une incursion dans le champ de la prose pour aborder par l'Histoire la question politique. José Manuel Poveda avait annoncé à maintes reprises l'imminence de la parution de son roman consacré aux Guerres, *Senderos de montaña*. Dans la Préface à la première édition de son recueil *Versos precursores*, il écrivait :

« Este volumen no es la obra inicial de José Manuel Poveda : la obra inicial será un cuento heroico, la novela de la emancipación nacional. Hoy que se halla concluida, tras doce años de esfuerzo doloroso, febril y mudo, la vasta faena de arte y de pensamiento acometida por el Autor, éste puede declarar que las presentes páginas [las de los *Versos precursores*] no forman parte de la obra

creadora, sino que la preceden, la anuncian : no muestran el yo, sino el camino hacia el yo ; no son Mañana sino Ayer. »<sup>495</sup>

La primeur octroyée à ce roman sur son œuvre poétique étonne d'autant plus sous sa plume et n'en souligne que mieux la singulière importance que Poveda accordait à ce texte si difficile à mettre au jour. Hélas, malgré ses déclarations, le roman resta non seulement inachevé, mais les feuillets existants furent brûlés par la veuve de Poveda. Alberto Rocasolano, qui a fait des recherches sur ce roman disparu, nous apprend<sup>496</sup> que le roman aurait traité de la Guerre de Dix Ans, et se serait déroulé en Orient, dans la plaine de Bayamo, berceau de l'insurrection. Il nous révèle aussi le nom de quelques protagonistes<sup>497</sup>. Et déplore, avec nous, la disparition de ce manuscrit aussi attrayant que prometteur.

Bien qu'ils appartiennent – si l'on reste fidèle aux classifications des historiens de la littérature cubaine<sup>498</sup> – à la même génération littéraire, Loveira, Hernández Catá, Penichet et Sariol, à partir des années vingt, apportèrent une vision nettement en rupture. Ils associaient explicitement la représentation dominante des Guerres avec la trahison et la compromission des classes politiques dirigeantes issues des Guerres. Le vingtième anniversaire de la République fut aussi une commémoration amère : Enrique José Varona le démontrait en 1922 dans les colonnes du *Fígaro*, avant de devenir le modèle politique des nouvelles générations. Quoi qu'il en soit, si Luis Felipe Rodríguez – qui n'a pas dans son œuvre romanesque abordé ce passé – assura la transition entre la première et la seconde génération littéraire de la République, dans le domaine limité du Roman des Guerres, ce sont ces auteurs-là qui formèrent le lien. La génération de transition annonce les Serpa, les De la Torriente Brau, les Mazas Garbayo, les Montenegro ou les Ortiz Velaz qui évoqueraient les guerres, sous la forme exclusive de nouvelles, à partir de 1930.

Ces auteurs de la transition proposèrent une vision bien plus cohérente et unitaire que leurs aînés. Leur perspective était tout d'abord politiquement radicale. La référence aux Guerres s'intégrait dans une réaffirmation des idéaux martiniens et une condamnation sans appel du régime de la République médiatisée, de la classe politique et de la société qui avaient permis et soutenu son instauration et sa pérennité. En ce qui concerne la représentation littéraire de la Genèse nationale, le postulat aussi était radical. Les auteurs s'étaient employés à démanteler le discours dominant et à montrer son caractère manipulateur.

Enfin, le troisième groupe, plus modeste, rassemble la seconde génération littéraire de la République, celle qui surgit entre 1925 et 1930. Ceux-là naquirent sous la République et eurent par conséquent un rapport nécessairement indirect avec la réalité des guerres de l'Indépendance.

Cette génération d'écrivains se distinguait des générations antérieures par l'origine sociale : la littérature s'était quelque peu démocratisée. En effet, de manière bien plus systématique<sup>499</sup> qu'auparavant, les auteurs étaient issus de milieux beaucoup plus modestes. L'on sait que Pablo de la Torriente Brau (1901-1938) dut abandonner en 1919 ses études secondaires pour des raisons d'ordre économique. Gonzalo Mazas Garbayo (1904-198 ?) dut financer ses études en travaillant comme dactylographe. Enrique Serpa (1900-1968) commença à travailler enfant comme apprenti cordonnier, apprenti typographe, travailla ensuite dans une centrale sucrière de Matanzas avant de rejoindre La Havane et d'être employé dans le cabinet de Fernando Ortiz<sup>500</sup>. Enfin, Carlos Montenegro (1900-1981), dont le père galicien se reconvertit après la guerre de 1898 en petit pêcheur industriel, vit la ruine de sa famille et commença sa « carrière » de voyou rebelle avec un emploi de mousse à 14 ans. Nul doute que dans leur vision des guerres et leur représentation du combattant type, ce facteur joua : les « Mambis » de cette période sont indéniablement caractérisés par leur appartenance à des milieux populaires.

### 3) Constantes et variations

La permanence du thème des Guerres de l'Indépendance tout au long de la période 1897-1951 étant établie, voyons de quelle manière ont coexisté des textes produits par les générations successives. Nous verrons ensuite comment, au cours de chaque étape générationnelle<sup>501</sup>, on renouvela continuellement interprétation et signification des données historiques romancées.

Les trois générations littéraires successives ont toutes traité le thème. Cependant, leur cohabitation ne se répartit pas de la même manière si l'on considère l'ensemble de la création littéraire de la période. Il faut donc recouper le premier groupe de données relatives aux publications avec chaque période d'écriture d'une génération. Nous aurons recours pour cela à un graphique<sup>502</sup>. Bien sûr, la répartition proportionnelle que ce type de graphique met à jour, est plus illustrative que strictement scientifique. Néanmoins, malgré cette sévère restriction, nous y recourons dans la mesure où elle illustre notre propos et nous permet de tirer quelques conclusions complémentaires. Précisons aussi que nous avons choisi de comptabiliser les titres, et non pas les volumes publiés. Ce choix a l'inconvénient de surestimer certains résultats, et très particulièrement dans les cas de publications de recueils de nouvelles.

En effet, pour ce qui concerne le Roman des Guerres, force est de constater la longévité de la dernière génération coloniale. Ceux qui avaient vécu les Guerres restèrent présents sur toute la période. Certes, le nombre d'ouvrages qu'ils produisirent alla diminuant, pour des raisons évidentes de vieillissement et de disparition. Néanmoins, cette caractéristique soulignait le poids de cette génération de référence. Sa facette positive, d'un point de vue théorique, était la capacité de renouvellement du témoignage et la réappropriation continue des attributs de la commémoration afin de réaffirmer le discours révolutionnaire initial, comme Collazo, Cárdenas ou Rande dans les années dix.

Mais, il y en eut une autre plus équivoque et plus durable. Leur présence pouvait s'interpréter aussi comme une pesanteur. Seuls en droit d'évoquer les Guerres, les Vétérans semblaient imposer, génération après génération, leur vision sacralisée. A la déception et à l'évasionnisme d'un Castellanos ou d'un Carrión, répondaient la lucidité ou la gloriole de certains romans de la période 1910-1925, tels ceux de López Leiva ou de Enamorado Cabrera.

Aux romans de la transition des années vingt, quelquefois incisifs et critiques, répondaient Gustavo Robreño Puente ou Juan Maspons Franco, recalant le débat selon les normes en usage, bien que leur propos fût antagoniste. Pérez Díaz contribua à la reformulation anti-impérialiste des auteurs de la deuxième génération républicaine en replongeant dans le milieu syndicaliste des ouvriers cubains du tabac en Floride en plein « Repos turbulent ».

En fait, s'il y a conflit de lecture entre les générations successives, la phase la plus aiguë sembla bien être celle qui eut lieu dans les années 1903<sup>503</sup> et 1925, quand la génération qui avait vécu la guerre de 1895 – ou les deux guerres, tel Cabrera – se trouva dans une phase de maturité, d'accession au pouvoir et d'autojustification, alors que certains de leurs « héritiers » lançaient déjà sur le nouveau régime et l'acceptation de l'Amendement Platt un regard plus qu'amer. Ce fut d'ailleurs dans ce quart de siècle que le nombre de romans des guerres fut le plus élevé, conséquence, il est vrai, de la créativité de deux générations successives, mais signe aussi d'antagonismes et de questionnements exposés à mots couverts dans cette littérature.

D'ailleurs, la disparition marquée des auteurs de la dernière génération coloniale passé le premier quart de siècle sembla déterminer d'une manière inversement proportionnelle la réappropriation du thème par leurs successeurs immédiats alors que l'on se trouvait de plein pied dans les années dominées par la deuxième génération. Nous avons, certes, défini les auteurs tardifs concernés – Loveira, Penichet, Catá et Román Betancourt – comme des auteurs de la transition, ce qui pourrait en partie expliquer le décalage. Cette transition littéraire accompagnait une transition politique, autant qu'elle en était accompagnée<sup>504</sup>.

Or, le Mouvement des Vétérans et des Patriotes, considéré à tort ou à raison comme une référence d'intégrité civile et patriote par les générations montantes, prit une grande part dans cette revendication. L'aura qui était accordée au Mouvement était aussi le fruit du poids symbolique des Anciens Combattants : leur parole importait d'autant plus qu'elle était celle des Vétérans, s'insurgeant contre d'autres Vétérans dévoyés et au pouvoir. Le paradoxe que nous voulons souligner consiste en ceci : cette fois, les « Vétérans-auteurs » ne prirent pas autant la plume pour pérenniser leur lutte politique – comme certains l'avaient fait pour soutenir les Libéraux dans la première décennie. Était-ce parce que la conjoncture politique ne leur en laissait pas le loisir, ou parce que de nouvelles perspectives, auxquelles ils n'adhéraient pas, semblaient apparaître ? Le flambeau, cette fois, passait significativement et irrévocablement dans les mains de la nouvelle génération de citoyens et d'écrivains.



Le décalage constaté plus haut apparut de façon analogue après les bouleversements des années trente, alors que l'on pouvait parler de déclin du Roman des guerres. Le désintérêt marqué de la période 1935-1951 est cependant à nuancer : d'une part, la première génération littéraire était absente du tableau. Mais l'on sait que c'était aussi la conséquence de la disparition précoce de nombreux auteurs. Le thème des Guerres n'était d'ailleurs pas inépuisable. Les bouleversements extérieurs aussi pouvaient expliquer ce désaveu : la Guerre d'Espagne, la Guerre mondiale recentraient les préoccupations hors du champ clos et déjà à maintes reprises visité de l'Histoire nationale. En revanche, la deuxième génération se réappropria, après 1941, le thème avec enthousiasme, alors que la troisième génération à son zénith le dédaignerait résolument. Il est là, le véritable abandon, puisqu'il faudrait attendre dix ans pour qu'il soit revisité par des auteurs désireux de fonder leur expérience sur le long chemin de la création d'une indépendance nationale non partagée.

## **B. Le monde de la guerre**

L'une des questions qu'il convient de se poser, lorsqu'on aborde ces romans et nouvelles, est celle de « l'objet » qui y est représenté. L'on a vu, dans la première partie de ce travail, que l'aspiration à l'Indépendance s'était construite progressivement du fait de conspirations et de soulèvements au long de plus d'un siècle. Lorsque les auteurs abordèrent la représentation de l'accession à cette indépendance, comment choisirent-ils de le faire ? S'agit-il pour eux de reconstruire ce long processus ou de se fixer sur la guerre elle-même ? Et, dans le deuxième cas, optèrent-ils pour évoquer une continuité entre 1868, 1879 et 1895 ou préférèrent-ils un conflit plutôt qu'un autre, et pourquoi ? Comment fut interprétée et narrée l'intervention nord-américaine de 1898 ?

Par ailleurs, une fois fait ce choix du conflit et une fois posée la problématique historique selon laquelle il est abordé, reste encore à s'interroger sur les modalités de la représentation de la Guerre. Nous l'avons dit, ces guerres n'ont pas eu uniquement lieu sur front. Les guerres affectèrent la société tout entière y compris dans leurs conséquences économiques, sociales, politiques. Elles affectèrent également la société parce qu'elles concrétisèrent l'aspiration nationale dans les pratiques quotidiennes et les mentalités. Les auteurs ont-ils évoqué l'engagement ou le désengagement des civils dans le conflit opposant

les Cubains à l'Espagne coloniale ? Comment ont-ils abordé la question de l'émigration patriotique, dont on a vu que le rôle avait été essentiel ?

Ces choix n'eurent rien de fortuit. Il nous faut d'ailleurs montrer s'ils évoluèrent entre 1898 et 1951, et comment.

### 1) Quelle guerre ?

Nous avons vu, dans la première partie de ce travail, comment aux mouvements dits « proto-nationaux », aux conspirations et insurrections abolitionnistes ou séparatistes antérieures à 1868, avait succédé la construction d'un front indépendantiste, démocratique et abolitionniste qui avait mené la Guerre de 1868-1878. Une fraction radicale de ce front avait refusé le Pacte de Zanjón et tenté de continuer le combat au moment de la « Guerra Chiquita ». Parallèlement aux insurrections isolées du « Repos Turbulent », les indépendantistes fédérés au sein du Parti Révolutionnaire Cubain avaient préparé la Guerre de 1895 qui devait déboucher sur l'instauration d'une République indépendante, démocratique, libérale et sociale. La Guerre hispano-cubano-américaine avait interrompu le processus envisagé, les Nord-américains créant à Cuba les conditions d'une situation de dépendance politique et économique vis-à-vis de la nouvelle métropole.

Les auteurs disposaient d'une histoire riche sur laquelle fonder leur narration et leur discours. Ce fut d'ailleurs sur la mise en valeur du temps historique que la plupart des œuvres furent construites. Même dans le cas des quelques romans biographiques, dont la structure aurait dû logiquement être axée sur la représentation d'un personnage historique, la problématique s'apparentait au cheminement d'un homme dans l'histoire. Le traitement du temps collectif demeurait donc l'élément déterminant, voire essentiel du traitement romanesque du thème.

Toutes ces phases que nous énumérons furent abordées entre 1898 et 1951. Elles ne le furent néanmoins pas de manière équitable, que ce fût donc dans la perspective de représenter l'accession à l'indépendance, de retracer le long processus qui y avait mené, ou de décrire sa frustration. Elles furent également toutes traitées dans le but de mettre en valeur l'héroïsme cubain et, nous l'évoquions précédemment, de répondre aux jugements dénigrants colportés par des Cubains, des Nord-américains ou des Espagnols convaincus de l'inaptitude organique de ce peuple à se gouverner seul.

### a) Le choix d'un conflit

Dans le choix d'un conflit plutôt qu'un autre, il n'y a rien de fortuit. Nous allons revenir sur les motifs qui ont poussé les auteurs de trois générations successives à préférer la Guerre de 1895. Comment expliquer, d'autre part, que la « Guerra Chiquita » n'ait donné lieu à aucun traitement romanesque (elle est très rarement évoquée) et que la guerre hispano-cubano-américaine ait été sujette à une relecture très spécifique ?

Notre formulation reflète d'ailleurs une des caractéristiques du traitement de l'histoire nationale dans ces textes : l'on se consacre à un conflit ou à un autre, comme si ces étapes étaient indépendantes les unes des autres. Axer un roman sur une guerre en particulier – ici la plus récente et celle qui a théoriquement abouti à la création d'un Etat cubain – semble induire que « tout » s'est joué entre 1895 et 1898. Il y a là une conception chronologiquement datée de l'approche historique.

Cela pose la question de la vision de l'histoire. Selon cette dernière conception, le processus d'émancipation, et l'histoire en général, sont événementiels et discontinus. A lire certains romans, il semblerait que subitement, des « Mambis » ont surgi pour gagner le droit à l'Indépendance. A partir de rien, une rupture, souhaitée mais profondément traumatisante, aurait eu lieu. Cette vision « convulsive » est-elle la seule qu'aient véhiculée les romans des Guerres ?

Il y eut en fait des auteurs, dans toutes les générations, pour aborder l'histoire comme une lente construction ou comme le déroulement d'un processus. Cela n'ôte en rien la dimension traumatisante de la rupture, nous le verrons plus loin.

Nous anticipons là également sur la problématique que nous suivrons dans la troisième partie. Néanmoins, nous ne pouvons aborder l'ensemble des romans sans commencer par évoquer cette question.

## (1) Les conflits

Sans recenser œuvre après œuvre celles dont l'action se situe dans le cadre d'un conflit ou d'un autre, nous allons nous interroger plutôt sur les raisons pour lesquelles certaines phases de l'accession à l'indépendance ont été abordées plus que d'autres. Le lecteur trouvera en Annexe 5, dans le memento des romans et nouvelles étudiés, signalée la période choisie pour mettre en scène la fiction.

Ce qui saute aux yeux, c'est tout d'abord la sur-représentation de la Guerre de 1895 par rapport à la Guerre de Dix Ans ou à la « Guerra Chiquita », pour ne parler que des conflits identifiés comme guerres d'indépendance. Cette caractéristique s'explique par des raisons manifestes. D'une part, une proportion considérable des auteurs étudiés a vécu la Guerre de 1895 : ces « Vétérans-auteurs » évoquent donc un conflit auquel ils avaient participé. A contrario, leurs aînés, tels Bacardí ou Cabrera, situèrent leurs fictions dans le cadre d'une période plus étendue, recouvrant les deux guerres. Cette proximité chronologique explique identiquement que des auteurs de la première ou de la deuxième génération républicaines sélectionnèrent un conflit dont ils étaient plus proches, soit qu'ils l'avaient vécu lors de leur enfance ou de leur adolescence pour les premiers, soient qu'ils l'avaient connu par les témoignages familiaux ou d'autres sortes. La génération littéraire des années vingt et trente n'opéra-t-elle pas, on l'a évoqué précédemment, un rapprochement politique avec le Mouvement des Vétérans de 1895, s'inscrivant dans leur continuité ? Des hommes comme Penichet (qui fut le premier à accomplir cette démarche) ou Catá ne redécouvrirent-ils pas la figure de Martí et n'en firent-ils pas leur modèle ?

D'autre part, la guerre de 1895 donna concrètement naissance à la République de Cuba. Elle est donc l'événement historique à l'origine directe du contexte entourant les auteurs, la classe politique qui gouverne le pays légitimant son pouvoir par le passé « mambi » de ses membres. Qu'il s'agisse de mettre en exergue ou de critiquer nature et fonctionnement de la société, l'événement de référence est le même : 1895.

Il est d'ailleurs révélateur de constater qu'il existe un rapport inversement proportionnel entre les études historiques concernant la Guerre de Dix Ans et les œuvres de fiction abordant celle de 1895. Non seulement, le roman comble une lacune laissée par les historiens de la « République médiatisée » qui, pour des raisons méthodologiques, ont étudié

la Guerre de Dix Ans, mais il laisse aussi entrevoir sa dimension ancillaire. Il ne s'agit pas tant de parler de l'Histoire que de cimenter l'esprit identitaire autour d'une guerre fondatrice menée par des Cubains héroïques.

Il faut alors se demander pourquoi les autres conflits n'ont pas fourni le matériau adéquat pour cela. La Guerre de 1868 à 1878 est seulement, en termes de volume, la seconde étape abordée. Lorsqu'elle n'est pas traitée conjointement à celle de 1895 afin de décrire un processus ou de justifier 1895 par la continuité (comme le fit Cabrera en 1897 dans son roman-feuilleton), elle est considérée comme un point de référence quasiment moral par les auteurs de la transition ou de la deuxième génération. Dans « El imán de la manigua » (1925) ou dans « Los viejos gavilanes » (1926) de Pichardo Moya, ce sont les valeurs éthiques des combattants de 1868 et leur entier sacrifice à un Idéal qui sont le thème des nouvelles. Il s'agit donc de retrouver en amont une aspiration que certains combattants de 1895, alors dirigeants de la République, ont perdue ou n'ont jamais eue. Ce sentiment peut d'ailleurs être clairement explicité, non sans lyrisme :

« ¡ Eran gavilanes ! Eran gavilanes de una bandada que ya no existe, muertos de lanzada heroica y de gloriosa cana, que desafiaban las águilas de los Pirineos ! ¡ Eran los viejos gavilanes que con un ala herida, volvían al vuelo de las cumbres ! ¡ Los viejos gavilanes que ya en época de mercaderes vió todo un continente alzarse en reducida bandada, para revivir, en doce años de guerra, una epopeya de dioses !

¡ Gavilanes : Viejos gavilanes de Yara, de Bayamo y las Tunas ; viejos gavilanes que afilaban sus picos en la Sierra Maestra ; gavilanes de La Sacea, Palo Seco y las Guásimas ! Después de tantos años, viejos gavilanes, ¡ cuán alto vuestro vuelo ! »<sup>505</sup>

Mais ce qui nous apparaît comme le plus significatif, ce sont encore les lacunes. Nous le signalions, la « Guerra Chiquita » et la Guerre hispano-cubano-américaine n'ont pas été traitées en tant que telles. Il existe néanmoins un certain nombre de différences essentielles dans l'approche de l'une ou de l'autre.

La Guerre de 1879 n'est l'objet que de deux allusions et ne donna lieu à aucune fiction. Cabrera fut le premier à l'évoquer dans « Episodios de la guerra. Mi vida en la manigua » par la caractérisation d'un protagoniste comme Vétéran des trois guerres<sup>506</sup>. Le dénommé Ventura avait connu Céspedes pendant la première, et combattu au côté de García

en 1879. Cabrera fut d'ailleurs le seul à avoir envisagé cette légitimation de l'aspiration à l'Indépendance par la participation aux trois conflits.

En 1923, Francisco Suárez y Fernández, espagnol d'origine, consacrait quelques lignes dans son roman au départ de Maceo et de Moncada, pensant d'ailleurs qu'il s'agissait d'une reddition<sup>507</sup> :

« Sin embargo, un caudillo de la revolución no conforme con el Pacto del Zanjón, seguía peleando en la región oriental. Era éste, el Bolívar cubano, el valiente general Antonio Maceo que seguía poniendo en jaque a las columnas españolas que operaban por aquella indómita región.

Poco después y obligado por las circunstancias de ser sus fuerzas las únicas levantadas en armas, aceptó la paz, entrando en Santiago de Cuba en la mañana del 9 de Junio de aquel mismo año<sup>508</sup>.

El autor de este libro que fue testigo presencial de aquel acto, recuerda aún la entrada en la ciudad de aquellos hombres que por su continente parecían más bien los soldados de un ejército **vencedor**, que **no vencido**. Aquellos rostros curtidos por el sol de las maniguas mostrábanse arrogantes ante el numeroso público que los presenciaba. Frente a aquella fuerza, cabalgaba en soberbio azeán la gigantesca figura de Guillermo Moncada, más conocido por Guillermón, de quién se decía era el brazo derecho del General Maceo.

Cuando pasó frente a mí, como soldado español, llevé la mano al sombrero y saludé militarmente a aquel hombre que en aquel momento me causaba sincera admiración. »<sup>509</sup>

La référence se fit d'ailleurs dans ce dernier cas par rapport à la figure de Maceo. Or, il y avait là également une exception. En effet, Maceo était présenté comme une figure militaire essentielle et défini à ce titre comme un héros de la Guerre de Dix Ans et surtout de celle de 1895, où il avait joué un rôle tout à fait déterminant sur le front occidental. En revanche, son refus d'accepter le Pacte de Zanjón, la protestation de Baraguá et la reprise des combats ne furent jamais mis à son actif.

Ce silence autour de la « Guerra Chiquita » n'est même pas rompu par les justifications d'un auteur. Avait-elle donc disparu des mémoires ? L'on pourrait certes avancer que les dix ans qui l'avaient précédé la recouvrirent de leur importance. Pourtant – et on le voit dans l'exemple de Cabrera – s'il s'agissait de mettre en relief la permanence d'un Idéal ou l'opiniâtreté des hommes, elle fournissait un symbole adéquat : le refus de toute renonciation aux objectifs affichés<sup>510</sup>. Or, la « Guerra Chiquita » fut, nous l'avons signalé, qualifiée de « guerre raciale » et l'intransigeance politique des Maceo, de Moncada, de

Vicente García ou de Calixto García assimilée à un aveuglement raciste et extrémiste. Même s'ils se conformèrent aux règles du droit républicain, ils semblent être restés dans les esprits comme un groupe restreint de jusqu'au-boutistes peu respectueux de la volonté du plus grand nombre. Pour ces motifs, la « Guerra Chiquita » se retrouva évacuée de l'imaginaire patriote dans lequel les écrivains des guerres plongeait. Parce qu'elle avait été la tentative désespérée d'imposer à tout prix l'abolition et l'indépendance sur le défaitisme ou la compromission, elle renvoyait sans doute également une image peu gratifiante de ceux qui n'avaient pas marché dans les traces de Maceo en 1878.

## (2) Traitement de la Guerre cubano-hispano-américaine

La Guerre cubano-hispano-américaine, à l'instar de la guerre de 1879, ne fut pas abordée comme le fond historique d'une œuvre. Néanmoins, elle fut plus souvent traitée transversalement et dans la continuité chronologique de 1895. Ce qui nous intéresse alors, c'est ce qu'il en fut dit, et comment elle fut représentée. Quelles motivations les auteurs mettaient-ils en avant ? Parlaient-ils « d'intervention » ? Parlaient-ils « d'occupation » ? Le discours dominant était celui de l'aide généreuse et bienveillante des champions de la liberté et de la démocratie. Rares étaient ceux qui voulaient avoir de la mémoire, comme Enrique Collazo :

« El mundo indiferente volvía la espalda a la justicia para dar la razón al más fuerte. Cleveland movía la marina americana para perseguir a los filibusteros ; el triunfo de la metrópoli parecía seguro. »<sup>511</sup>

Très uniformément, l'événement qui se trouvait à l'origine de l'intervention des Nord-Américains et qui suffisait à l'expliquer, c'était l'explosion du cuirassé « Maine », dont la cause est toujours discutée à l'heure actuelle<sup>512</sup>. Même le rôle de l'émigration et de Estrada Palma, étaient ignorés. Cet événement initial était présenté de manière anecdotique et fonctionnait plus comme un jalon chronologique – l'épisode étant connu et daté par tous – dans le récit. Mais si nous nous sommes quelquefois surpris à penser que le « Maine » avait encore explosé, notre irrespect devant un tel « cliché historique » est pourtant loin d'égaliser l'agacement de quelques auteurs. Ainsi, en 1906, Tomás Jústiz y del Valle ouvrit la voie aux irrévérencieux ironiques :

« Aquella noche estaba sentado en un banco del Prado, hablando con un íntimo amigo ; y completamente olvidados de la guerra y de sus goces, le daba

una lección práctica de astronomía. De cara al Oriente, recorría la celeste bóveda, con el índice, muy estirado, señalando a las estrellas y llamándolas por sus nombres, como pudieran hacerlo cualquier Júpiter o Flamarión : cuando mi dedo, bajó rápidamente, para que mi amigo y yo nos levantáramos llenos de asombro, siguiendo con nuestros ojos desesperadamente abiertos, un bólido fenomenal que, envuelto en densa columna de humo, brotaba del fondo de la tierra, para desplomar, sin duda, la bóveda celeste... La gigantesca columna de humo se vió coronada repentinamente, en su vertiginoso avance hacia lo alto, por una luz sangrienta y, detonando, parpadeó brillante un segundo, para desaparecer confundida en las sombras de la noche.

Un relojero alemán que se paseaba con un amigo, se detuvo pálido ante nosotros, preguntando ¿ Que será ? Y como surgiendo de la acera del paseo, un hombre en camisa lo atravesó con la velocidad del rayo, lanzando al aire una exclamación que a todos, nos pareció clara y distinta ¡ El Maine !

Eso es todo lo que sé del barquichuelo americano. Si lo volaron o voló, es cosa que me tiene sin cuidado. »<sup>513</sup>

Il est vrai que Jústiz y del Valle, nous allons y revenir, se posait comme patriote résolument opposé à l'ingérence nord-américaine. Pérez Díaz lui consacrait l'espace d'un entre-filet d'une rubrique de faits divers, dans *La rosa del Cayo*. Mais il commentait largement les principales réactions des patriotes :

« – Según dicen los periódicos, puede haber una guerra entre España y Estados Unidos. »

« – Eso sería una buena cosa – repuso Guerra – porque el pueblo allí simpatiza con nosotros.

« –Sí, es verdad, pero hay mucho político bribón en el Congreso que no quiere reconocernos beligerancia, con la idea de que llegado el momento, en instante propicio, pedir que Cuba sea anexada a los Estados Unidos, a título de fuertes y siguiéndose un sistema que en tiempos pasados le ha dado muy buen resultado a la Unión. »<sup>514</sup>

En revanche, un Vétéran comme Maspons Franco, patriote également, justifiait dans son roman l'intervention nord-américaine et leur tutelle postérieure considérée comme progressiste<sup>515</sup>. L'on ne s'étonnera donc pas de voir dans ce cas l'explosion du « Maine » dépeinte avec une surenchère remarquable et qualifiée de véritable « hecatombe »<sup>516</sup>.

Ce dernier terme relevait d'ailleurs du poncif. On le retrouva chez Pedro Trujillo de la Miranda, intégriste resté à Cuba, qui donna la version « espagnole » de l'explosion :



« La explosión del « Maine » – esa grande y vergonzosa hecatombe, cuyo misterio oculta la mar para no tener que avergonzarse los Estados Unidos (...) »<sup>517</sup>

L'explosion du « Maine » était généralement reconnue – sauf peut-être chez Jústiz y del Valle ou chez Pérez Díaz – comme la cause, et non pas le prétexte, de l'intervention des Etats-Unis. A partir des années vingt, il y eut un approfondissement de l'argumentation chez certains : elle allait soit dans le sens de la légitimation de l'ingérence nord-américaine, soit dans sa critique, sans pour autant adopter un discours anti-impérialiste comme ce fut le cas de Penichet.

La thèse pro-américaine fut intégralement reprise par Núñez de Villavicencio, dans le roman duquel un chapitre entier était consacré à l'Intervention. Dans « La Intervención americana », il exposait qu'après l'attentat du Maine « que había sido enviado para proteger la vida de los ciudadanos americanos de las constantes bravatas y amenazas de los Voluntarios de La Habana »<sup>518</sup>, attribué à des Espagnols intransigeants, il y eut aux Etats-Unis un élan spontané et irrésistible de solidarité envers les Cubains :

« El pueblo americano exigió, por medio de la prensa popular del país, que sus Cámaras y su Gobierno pusieron fin, sin más dilaciones ni componendas a la Guerra de Cuba contra España, ya que está la hacía sin miramientos y sin respeto a la propiedad y a las leyes de la Guerra. »<sup>519</sup>

L'Intervention fut donc uniquement le fruit d'une revendication humanitaire populaire d'autant plus fondée qu'elle palliait les limites des « Mambis » :

« Esta generosa y grande y nobilísima determinación vino a ocurrir, por designio de la Providencia, de la casualidad o del destino, cuando los mambises se hallaban faltos de hombres y recursos por continuar la guerra. »<sup>520</sup>

Ajoutons que c'était, de plus, la thèse défendue par les intégristes espagnols.

A l'inverse Román Betancourt, le premier, écrivait en 1923, dans le cadre d'un dialogue entre un gradé et un « Mambí » :

« – Tan diciendo que lo mericanos van ajuntarse con nosotros, pa cabar la revolució.  
– Algo de eso está próximo a ocurrir – expreso con marcado aire de

contrariedad el oficial, a quien esa pregunta intensificaba de nuevo su malestar y incertidumbres.

– ¡ Avemaría Capitán ! La caña se va a poner a tre trozo.

– Es posible – replicó el Capitán.

– ¡ Vágame Dio, niño Ricardo ! ¿ Y qué tan pensando lo españoles ?

– ¿ Por qué ?

– Está clarito Capitán. En luga de componé el asunto entre nosotros, dejan que los mericanos metan la *cuchareta*. Negro Tomá e muy bruto ; pero lo gusano se lo coman, sino está en lo cierto. ¿ Uté no ve que si ello se meten e pas sacá su partecita ? ¿ No é vedá Capitán ? »<sup>521</sup>

Il fallut ensuite attendre l'année 1929 et Hernández Catá pour que l'intérêt des Nord-américains soit à nouveau évoqué :

« Hoy se amparan, con todas las estrellas de su bandera, en el amor a la libertad ; mas la libertad es incompatible, y la paz también, con el acaparamiento de la riqueza »<sup>522</sup>

Puis, en 1941, dans « Los imponderables de Pedro Barba », Carlos Montenegro imagine une discussion, assez analogue au dialogue de Román Betancourt, entre un Capitaine et Pedro Barba, « délégué » par la troupe, au sujet de l'Intervention. Ils étaient en route pour accueillir les troupes nord-américaines sur une plage orientale :

« – Ahora ellos [los hombres] dicen : « Viene el americano ».

– ¿ Y ?

– Verá, el sargento Abigail me preguntó : « ¿ Qué quiere el gringo ? »... Como yo lo miré sin contestar, dijo : « Se equivoca si se figura que nosotros le hemos estado « ramajeando » el camino. » [...] « ¿ Qué dices tú a eso ? » Palmero me respondió : « Corajo que pele, no lo quiero comer yo »... Jefe, esos hablan en nombre de la tropa. Parece que a la gente no le acaba de gustar el « tutor ».

– ¿ Y tú que dices Pedro Barba ?

– Yo también hablo en nombre de la tropa, jefe.

– ¿ Y qué dices ?

– Digo... lo que mi abuelo : « Déme mejor enemigo manco que amigo con garras. »

– ¿ Y el hambre de la tropa, Pedro Barba ?

– Lo mismo le pregunté a Palmiro. El no me contestó a viva voz ; se sacó la faja y me la enseñó : le había hecho agujeros desde la punta del cuero hasta la misma hebilla. Es lo imponderable. Tienen hambre pero son celosos de su obra. Parece que seremos libres.

– La guerra no se hace sólo con celos, Pedro Barba. El mundo tiene que pesar

el pro y el contra.

– Bien que pese entonces la faja y el coraje de Palmiro.

– ¿ Y también las palabras de tu abuelo supongo ?

– ¿ Porqué no ? Era un hombre del 68... Murió sobre la yerba...

– ¿ Y si la ayuda fuera impuesta ?

– Que es impuesta lo « saben » todos ; por eso piensan así.

– En la ciudad seguiremos luchando.

– ¿ En la ciudad ?... Cuando entreguemos los machetes, seremos igualitos a cualquier « majá » de esos que miran la manigua desde el pueblo, moviendo la cabeza y diciendo que estamos locos. »<sup>523</sup>

Sur la côte, Palmiro tombe d'épuisement, mais ni lui ni ses compagnons ne veulent sacrifier les chevaux, ils pêchent des crabes vénéneux, ils les mangent, un « Mambí » de la région connaissant l'antidote...

– « Pudiera ser la demostración de que nos bastamos a nosotros mismos. »

Y señaló un fuego vivo que tostaba los carapachos. Pedro Barba no dijo nada, se volvió a su jefe, sin desafíos, superado, y ambos echaron a andar sin hablarse, los rostros serios, las vainas de los machetes dándoles en las piernas... Por delante se demoraba el mar. El jefe se detuvo mirando ensimismado el azul quieto de las aguas y dijo :

– ¿ Por qué tienen que venir éstos ?...

A sus espaldas, más allá del Yaguanabo, se extendía la sabana, campo de mambises... »<sup>524</sup>

Le propos se veut donc ouvert, puisque « l'intérieur » du pays reste, non pas seulement patriote, mais surtout « mambi » et ceci sur l'établissement d'une alliance entre le capitaine – représentant d'une classe moyenne – et Pedro Barba – représentant des plus humbles. Pourtant, comment ne pas trouver signifiant le fait que la partie du recueil consacrée à la Guerre d'Indépendance se clôturait à la veille de l'Intervention, alors que les « Mambis » pouvaient encore espérer maîtriser la situation ? Cet évitement avait été une constante des romans des guerres.

En fait, seuls dans *Aventuras emocionantes de un Emigrado Revolucionario Cubano* et dans *El arrastre del pasado* – que nous citons à l'instant –, un espace était consacré à la guerre cubano-hispano-américaine dans son unique phase militaire : la Campagne de Santiago de Cuba. Comme précédemment, leurs deux visions s'opposaient diamétralement. Núñez de Villavicencio relatait les exploits de Shafter en Oriente et la libération de Santiago par cet

« illustre Général », Calixto García et l'Armée de Libération étant considérés au mieux comme des auxiliaires coopératifs, au pire comme des militaires incompetents.

L'exemple de cet auteur résout l'apparent paradoxe des auteurs patriotes qui firent l'impasse sur le traitement de cette phase du conflit. Comment, en effet, alors que l'on écrit pour consolider une identité nationale (ou mettre en avant des personnalités ou des partis qui s'en réclament les défenseurs) en évoquant la révolte et le combat d'un peuple aborder justement le moment où toutes ces espérances furent frustrées ?

Román Betancourt avait relevé le défi. Sans doute son amertume et son fatalisme l'avaient-ils poussé à renoncer à cette forme de pudeur patriote. Certes, dans les lignes qui suivent, l'auteur profondément pacifiste renvoyait de manière idéaliste face à face les forces belligérantes et destructrices. Néanmoins, des trois partis – car c'était ainsi qu'il concevait la guerre hispano-cubano-américaine, comme l'intrusion d'une nation étrangère dans le conflit hispano-cubain – celle qu'il décrivait comme la plus barbare et la plus inhumaine, celle qu'il opposait aux Cubains et aux Espagnols, c'était bien l'armée nord-américaine :

« La escuadra americana vomitaba metralla, de la manera más espantosa que darse puede y muchas veces, los proyectiles de gran calibre, caían rodando por los peñascos próximos al puerto, como para dar la horrible sensación de un completo exterminio del mundo. [...]

Sin embargo, en los campos, semi ocultos en las malezas, protegidos por extensas áreas onduladas ; disimulados por el verde oscuro de las montañas ; atrincherados por altos peñascos y derrocaderos, miles de hombres acechaban con felina complacencia, el despuntar del alba, para entregarse de nuevo a belicosas expansiones. A su vez, en la población, en sus fortines, garitas y cuarteles ; en atrincheramiento de todas clases y hasta en los altos de las azoteas, también en actitud expectante, extremadamente bélica, como si en los próximos ataques se fueran a liquidar todos los valores pendientes por una enorme cantidad de generaciones, se preparaban para la lucha, otros tantos centenares de hombres. »<sup>525</sup>

Mais cet auteur pessimiste pouvait croquer avec ironie certaines situations, telle la Bataille du Caney. De sa description, les Nord-américains ne sortaient pas vainqueurs :

« Del lado de los rojos hijos de « Yankilandia », partió un ¡ Go a head ! gutural y áspero como el bramido de un búfalo. Del extremo por el que avanzaban las tropas libertadoras, se alzó la exclamación pavorosa de ¡ Al machete ! Y del medio del grupo donde se sostenía la enseña del oro y la sangre, se oyó la

orden tremenda de ¡ calen bayonetas ! como si fuera un supremo esfuerzo de represalia y desesperación »<sup>526</sup>

Il était d'ailleurs rappelé que l'ultimatum de Shafter aux Espagnols montrait le peu de cas qu'il faisait des populations, puisque l'amiral exigeait la reddition de Cervera « so pena de exterminar la población de Santiago de Cuba »<sup>527</sup>. Et de décrire la fuite des réfugiés, tableau en tout point opposé aux propos généralement répandus alors :

« Más de treinta mil personas de todas las edades, sexos y nacionalidades, desde el amanecer del día 5, se desbordaron por los portillos de las alambradas que daban acceso a los puestos de Caubillas, Caney, San Antonio y Santa Inés : lugares prefijados al efecto, por el Jefe de Santiago, para refugio de los habitantes pacíficos, caso que se realizara el bombardeo planteado. Parecía aquel cuadro como trasunto de esas democracias enfermas en que se mezclan los males de muchos con los peores de los demás »<sup>528</sup>

Quant à l'Occupation qui suivit l'Intervention, elle paraissait n'avoir pas eu lieu, sauf, justement, dans le roman de Román Betancourt. Admettant, par la force des choses, la période de pacification, il énumérait les réformes de Brooke puis de Wood, avant de conclure :

« No es posible que esta manada se detenga a reseñar con minuciosidad cuantos sucesos tuvieron efecto durante el mando del General Wood ; pero si tiene empeño en hacer presente que durante el desempeño de su misión, el militar americano pudo darse cuenta de la capacidad de los Cubanos para el gobierno propio, a pesar de que los eternos « aguas fiestas » proclamaban a voz en cuello lo peligroso que sería para todos el que se nos concediese la oportunidad de gobernarnos : clamor que sordamente se escuchaba en muchos hogares. »<sup>529</sup>

Cet énoncé-là fait figure d'exception. En effet, chez bien des auteurs, la faculté à l'autodétermination et au gouvernement propre était douteuse. A ce titre, Núñez de Villavicencio, à l'instar d'autres auteurs moins entièrement pro-américains, comme Maspons Franco, reproduisait la Résolution Conjointe du 19 Avril 1898 pour inscrire dans sa logique la nécessaire présence des Etats-Unis. Le texte du Congrès nord-américain était selon eux à la fois la preuve de la philanthropie du moderne voisin du Nord et celle de leur tutelle généreuse puisqu'elle était à l'origine de la création de la République de Cuba. D'autres, nous l'avons

dit plus haut, citaient le Traité de Paris, ce qui signifiait, si ce n'était pas, bien sûr, pour le critiquer, qu'ils souhaitaient une tutelle nord-américaine organique, voire une intégration.

L'Occupation fut aussi évoquée au travers de la cérémonie des drapeaux. Rappelons qu'il y eut deux actes solennels et symboliques : le premier eut lieu le 1<sup>er</sup> janvier 1899, lorsque le drapeau espagnol fut abaissé et hissé le drapeau nord-américain ; le second le 20 mai 1902, lorsque le drapeau cubain remplaça le drapeau du gouvernement militaire. Bien sûr, ici encore, l'on constate un mutisme pour ce qui est de la plupart des auteurs. Néanmoins, ceux qui en firent un moment-clef de leur roman méritent d'être mentionnés.

Commençons par Núñez de Villavicencio. Dans le chapitre qui suit celui qu'il avait consacré à la gloire de Shafter et de l'armée interventionniste, après une ellipse temporelle<sup>530</sup>, il aborde ce qu'il intitule lui-même « La Independencia cubana ». Si l'auteur considérait qu'elle ne débuta vraiment qu'avec la cérémonie des couleurs de 1902, il jugeait néanmoins nécessaire et positive l'Intervention nord-américaine et la justifiait :

« En efecto, el Gobierno americano después de tres años de intervención, durante los cuales organizó la administración pública y saneó la Isla utilizando el descubrimiento del sabio médico cubano Carlos Finlay, hizo entrega del gobierno a los cubanos, y a las doce del día del 20 de Mayo de 1902, la gloriosa bandera americana descendió de los lugares oficiales en el territorio de Cuba, y la bandera que guió a los cubanos y alentó y cobijó todos los heroísmos, y todas los sacrificios de varias generaciones de dignísimos cubanos ascendió en dicho día y a dicha hora linda, alegre, llena de gloriosas tradiciones y recuerdos. »<sup>531</sup>

Betancourt, bien qu'il ait préalablement pris la précaution d'énumérer les réalisations sanitaires et juridiques du gouvernement militaire, évaluait d'une autre manière la période : elle avait permis la mise en place d'un système complexe de dépendance. Après avoir rappelé les travaux de l'Assemblée Constituante et l'imposition – il est le seul à employer ce terme – de l'Amendement Platt, il évoquait les premières élections présidentielles :

« Pudo apreciar [...] con el resultado de las elecciones primeras la política futura de los llamados tutores del nuevo país constituido en República. Ni para él ni para muchos cubanos dotados de espíritu observador pasó desapercibida la presión de los americanos porque saliese triunfante la candidatura de su elegido ; presión desde luego extraoficial pero hábil y resuelta que supo captarse las simpatías del Generalísimo [Máximo Gómez] que pareció no ver con buenos ojos el encubramiento de su colega Bartolomé Masó.

Por fin el 20 de Mayo de 1902 a las doce del día quedó constituida como nación libre y soberana la República de Cuba causando en la hermosa Isla antillana el naturalísimo regocijo que ese hecho tenía que producir en el ánimo de todos.

El nuevo Gobierno [Estrada Palma], por lo tanto, sólo tuvo que ocuparse de restaurar determinados medios de orden económico para lo cual se vió en la necesidad de la contratación de un empréstito ; primer paso que a juicio de Ricardo y de muchos cubanos daba la nación para encontrarse más sujeta a la férrea tutela de los americanos. »<sup>532</sup>

Les citations sont longues mais nécessaires, puisque le contexte éclaire l'intention contenue dans l'allusion à l'acte symbolique. Il faut néanmoins reconnaître que la plupart des auteurs concernés préférèrent se souvenir du 1<sup>er</sup> janvier 1899, avec toute l'amertume et la frustration que ce jour-là put provoquer chez eux. Cela impliquait donc que la réelle passation de souveraineté eut lieu ce jour-là, entre l'Espagne et les Etats-Unis, et que l'ultérieure remise du pouvoir à Estrada Palma, président élu, ne fut qu'un simulacre. Les conditions de l'élection du candidat du gouvernement interventionniste, telles que Román Betancourt les décrivit, étaient évidemment une des fondements de cette lecture.

En 1906, Jústiz y del Valle achevait son roman sur un énoncé très clair. Le jeune héros cubain, Julio, accompagnait son père au port. Intégriste et ancien Volontaire, Don Juan avait décidé de repartir pour l'Espagne, avec sa femme créole, le jour-même de la cérémonie (« No quería presenciar la caída de su bandera »<sup>533</sup>). Le fils se refusait à faire ses adieux tant que son père ne jurerait pas qu'il reviendrait sur sa terre d'adoption et dans le pays de ses enfants. Voici les dernières lignes du roman :

« Don Juan permaneció pensativo unos segundos, después dijo resueltamente.  
¡ Te lo juro ! ¡ Volveremos !  
– ¡ Cuando ! gritó Julio colgándose del cuello de su padre.  
Don Juan separó un poco a su hijo, y, señalando la bandera americana que flotaba orgullosa en el Morro, contestó : cuando al entrar por ese canal el barco que me traiga, no vea flotar en esa fortaleza una bandera, que ni es la tuya, ni es la mía ! »<sup>534</sup>

En 1921, Penichet et Hernández Catá – qui fit de cette journée l'aboutissement de sa nouvelle « La bandera » – la dépeignirent quasiment comme une journée de deuil et de renonciation nationale<sup>535</sup>. D'autres la traitèrent par la dérision, dont Álvaro de la Iglesia. Il contait dans « El padre de los voladores » la tentative des deux frères Quiñones de participer à

la fête collective : ils construisirent de bric et de broc une machine qui allait se révéler infernale :

« Llegó el día primero de enero de 1899. Desde la mañana los hermanos Quiñones hicieron los necesarios preparativos para el acto solemne que tantos días de vigilia les había costado. [...] Fue aquel un momento solemne, más que solemne trágico. De pronto se escuchó como el escape del vapor de un transatlántico... Los Quiñones estaban abrazados y echados en el suelo y sobre ellos resoplaba como un enorme cetáceo el *padre de los voladores*. Tembló la pared, saltaron los cáncamos y el monstruoso cohete salió despedido como un rayo, llevándose el deshollinador del ama de casa que en vano lo buscó desde entonces, bien ajena al destino que le habían asignado sus huéspedes. A los pocos segundos una formidable explosión retumbaba en los aires haciendo suponer al vecindario que había reventado uno de los cañones de la escuadra americana, si es que no había sido algo peor. Así celebraron los hermanos Quiñones el primero de enero de 1899. »<sup>536</sup>

Ajoutons de plus que le héros de Gustavo Robreño, dans *La acera del Louvre*, tombait significativement (que le fait d'ailleurs ait été réel ou non) malade et manquait la cérémonie. Citons, pour finir, Jústiz y del Valle qui choisit de banaliser l'événement, d'une manière proche de celle dont il avait traité l'explosion du Maine :

« Un sol de primavera lucía en La Habana el día postrero del amargo año de 1898. Los habitantes de la ciudad acudían a los mejores sitios de la playa, para presenciar la caída de la bandera española. Los últimos días de la dominación de aquella nación, a pesar de haber sido sangrientos, no habían dejado en los ánimos rencor bastante para temer alguna venganza, y los mismos españoles alternaban con los cubanos en las calles y paseos. A las doce del día, los cañonazos enunciaron la caída de la bandera, y un murmullo de colmena se elevó a lo infinito, como un suspiro de satisfacción. »<sup>537</sup>

Nulle allusion au fait que ce fut le drapeau nord-américain qui fut ensuite hissé. Le recours au déni de cet acte symbolique révèle à nouveau un sentiment de honte ou une pudeur patriote. Ce fut l'attitude la plus partagée. On n'évoquait ni l'Intervention, ni l'Occupation et l'on circonscrivait le plus possible le cadre du récit à la période de février 1895 à décembre 1897, évitant cette « amère année 1898 », comme la qualifia Jústiz y del Valle, qui débuta par l'explosion du Maine. L'on gommait l'origine de la frustration ressentie, celle-là même qui poussait le plus souvent les auteurs à romancer les Guerres afin de renforcer l'identité nationale et le patriotisme.



Quant aux approches plus franches, elles se réduisaient à une attitude pro-américaine (allant de l'annexionnisme à un patriotisme doutant de la capacité des Cubains à prendre en main la destinée nationale), à laquelle s'opposait un sentiment, non dénué de fatalisme, de forte affirmation identitaire anti-espagnole et anti-américaine, avant d'évoluer vers une position plus généralement anti-impérialiste à la fin de la période.

### (3) Les approches de l'histoire des Guerres

On peut maintenant s'interroger sur la manière dont l'accession à l'Indépendance fut représentée. Cette interrogation renvoie en premier lieu à des facteurs culturels relatifs à la conception de l'Histoire à un moment donné. L'aborda-t-on dans une perspective événementielle en accentuant le rôle de « grandes figures » ou considéra-t-on que le cheminement d'une société humaine est le fruit de mouvements sociaux et idéologiques interdépendants et profonds ?

L'adoption du modèle chronologiste, historiciste, positiviste dialectique dépendit pour beaucoup de la génération d'appartenance. Ainsi, par exemple, la lecture à tendance marxiste proposée par Penichet apparut après la Révolution soviétique, au tournant des années vingt, chez un des premiers auteurs cubains à s'inscrire dans la continuité martinienne sans pour autant avoir connu « el Apóstol ».

Mais, justement, un second élément joua considérablement dans le choix des modalités représentatives. Nous l'avons déjà évoqué, ce fut le critère générationnel défini par rapport aux guerres. Ainsi, la génération qui les avait vécues, celle qui, finalement, écrivit « l'histoire officielle », s'appuya sur la chronologie et les hommes, en authentifiant si possible le propos par la référence à telle ou telle figure de premier ordre. La première génération républicaine joua plutôt sur les souvenirs d'enfance, quelquefois de manière très directe, comme Hernández Catá qui présenta ses nouvelles comme le récit de souvenirs (réels ? fictifs ?) d'enfance. Cette approche put contribuer quelquefois à expliquer la superficialité de la compréhension de la période traitée ou le traitement rocambolique à l'extrême de la fiction (une histoire d'enfant, avec des situations et un vocabulaire d'adulte) comme dans le cas de *La Insurrección* de Rodríguez Embil. Cela put contribuer à fonder le fatalisme ou l'absence de contrôle des situations par les protagonistes subissant le cours de l'Histoire plutôt qu'y participant (des enfants pâtissant d'un contexte auquel ils ne comprennent rien) comme dans « La Manigua sentimental » de Jesús Castellanos. Cette « Histoire-mémoire » – pour

reprendre le terme de Marc Ferro<sup>538</sup> – se mêla à l’occasion, comme dans ce dernier exemple, avec la représentation proposée par une génération autre.

Ceux qui n’avaient vécu la ou les Guerres ni à l’âge adulte, ni durant l’enfance, ceux qui eurent comme référence les discours de leurs aînés, s’inscrivirent en contre et tentèrent de « déshistoriciser » leurs romans des Guerres. Cela n’influa pas pour autant sur l’enjeu ni la symbolique. Montenegro, dans ses approches « cinématographiques » des Guerres, compose une sorte de « western à la cubaine ». Mais le « western » ne fut-il pas le versant cinématographique de l’élaboration mythique des racines nord-américaines ? Il s’inscrivait donc certes dans une « contre-histoire » de la Guerre de 1895, mais élevait en ce faisant le thème littéraire des Guerres d’Indépendance à un statut « supérieur », celui d’un imaginaire collectif moderne.

Cette évolution vis-à-vis du vécu, puis d’une génération de référence peut expliquer que ce que nous analysons aujourd’hui comme un long processus ait été traité de manière parcellaire, en se centrant sur un des conflits. La Guerre de 1895, celle que les auteurs avaient vécue, à laquelle ils avaient assisté, ou dont ils avaient entendu parler par leurs ascendants, fut la plus couramment traitée. Néanmoins, il était courant qu’une référence au conflit de 1868 soit incluse, d’abord comme une manière de légitimer cette guerre par une guerre de référence, puis pour l’inscrire dans un cheminement historique.

Certains, néanmoins, créèrent une continuité en situant la fiction sur la Guerre de Dix ans puis sur celle de 1895, tout en éludant la « Guerra Chiquita ». Considérant et décrivant l’accession à l’Indépendance comme un processus d’émancipation politique et d’évolution sociale, ils construisaient une narration qui traversait les deux guerres, faisant de temps à autre allusion au « Repos turbulent ». Ces écrivains-là étaient pour la plupart des hommes de la dernière génération coloniale, qui avaient vécu toute cette période. Plus rarement, quelques-uns plongèrent aux racines de l’idée émancipatrice en abordant les premières manifestations sociales ou patriotes.

En conséquence, l’on peut dire que la vision dominante était « convulsive » dans la mesure où la Guerre de 1895 ou celle de Dix Ans étaient représentées comme des guerres spontanées, et non pas inscrites dans une dynamique ni dans une continuité politique, sociale et historique. Bien sûr, cette approche était conditionnée par la conception « chronologiste » de l’Histoire, dominante alors. L’on mettait donc en avant les événements et les grandes figures, sans pouvoir les insérer dans un mouvement d’évolution des structures sociales ou des idées.

Ceci n'empêchait pas quelques uns de faire allusion à « trente ans » de guerres. Maury Rodríguez fut de ceux-là :

« Un largo período de treinta años se llena con el martirio de un pueblo que se ha sacrificado por la libertad y la obstinada nación que lo dominaba. »<sup>539</sup>

Mais il ne désignait ainsi rien d'autre que trente années de luttes pour l'Indépendance, dont la Guerre de Dix Ans « que ha dado a la historia de América una página más de sangre y gloria, y a Cuba una legión de héroes y martires »<sup>540</sup>, constituait un premier acte et 1895 le second. Des différences entre les deux phases, de l'évolution du discours révolutionnaire, il n'y en avait guère. Tout dynamisme était ainsi dénié au processus, qui était représenté comme un soulèvement convulsif.

Quant à ceux qui remontaient plus avant dans le temps pour relater ou faire allusion aux premières rébellions ou aux premières conspirations, ils étaient bien rares. La description d'un processus était donc également présente dans les œuvres étudiées, quoique moins couramment.

L'on pourrait citer en exemple Jesús Castellanos dont le protagoniste professe qu'il ne sait pourquoi il était dans la « manigua » sans cesser jamais d'en donner la raison symbolique, son patronyme :

« Pero, ¡ ay de mí ! que mis apellidos habían de decidir toda mi vida. Por ellos me encontraba, cinco meses después del grito de Baire en aquel pequeño campamento oriental, bajo una luna plácida, ambarina, que poetizaba los ranchos y hacía soñar a los centinelas. Habría yo desmerecido de mis antepasados si, dejando los estudios habaneros, no hubiese volado a la manigua incendiada al primer asomo de un desembarco filibustero.

En mis abuelos fue una costumbre el guerrear contra la España colonial. El más remoto de ellos, cuyo retrato en medallón nos lo mostraba rígidamente enfundado en la casaca verde, estuvo a punto de perder la cabeza – una cabeza heroica, palabra – cuando la conspiración de los Soles y Rayos de Bolívar, tiempos del general Vives, año 23. Otro, cuya miniatura en colores se perdió con la confiscación de sus bienes, tuvo sus dares y tomars con Narciso López y destapó sin ruido una negra botella el día de la muerte de Castañeda. Mi padre, pobre viejo maniático de hoy, fue aquel Agüero y Castillo que con su bello gesto de libertar en la mañana de la sublevación en su batey, a sus trescientos negros de dotación, asombró a los oficiales que semanas antes le saludaban en un besalamanos de Palacio, y hasta inspiró una oda – conservada

en la familia – a cierta poetisa que era la procupación celosa y ¡ cuán poco artística ! de mi madre. Y a ambos lados de la línea recta se esfumaban tíos emigrados, primos con el grillete al pie, buenas señoras que portaban toda una documentación revolucionaria en las varillas del *malakoff*... Pensad en esta mole de tradiciones sobre un mísero estudiante de Derecho, boquirubio y almidonado, que de la mesada que del Camagüey llegara puntualmente a la patrona « para entregar a J.A. » tenía que descontar una buena parte con destino al aceite de bacalao y al ioduro en veinte formas. No esperé a que me lo recordaran las muchachas de mi calle, ya bien insinuantes con sus lazos azules y rojos. Corrí a la guerra. »<sup>541</sup>

Álvaro de la Iglesia fut celui qui systématisa le plus cette démarche. Il est vrai que la forme narrative – le conte – était destinée à dresser un kaléidoscope de la « Petite Histoire » de Cuba et à combler par touches « la ignorancia general de la historia patria »<sup>542</sup>. Son récit concernant la période la plus lointaine fut « Indultado por la virgen »<sup>543</sup>. Il y narrait une rébellion d’esclaves, menée par un dénommé Miguel de la Martinica, en 1736. Il est d’ailleurs le seul des auteurs étudiés à considérer qu’une telle révolte entrerait de plein droit dans l’histoire de la construction de l’identité nationale. D’ailleurs, dans « De cómo el conde de Alcoy pidió auxilio a Pancho Marty »<sup>544</sup>, il incluait un conséquent rappel de la répression sous l’exercice du Gouverneur O’Donnell (1843-1848) de la supposée conspiration de « La Escalera » en 1843 :

« El siniestro mando de don Leopoldo O’Donnell había tocado a su fin y no por haber cumplido el tiempo reglamentario, pues solo estuvo en el gobierno de esta Isla poco más de cuatro años, ni tampoco por haber pedido su relevo, sino sencillamente porque a Narváez se le antojó sustituirlo.

Sin duda aquel paternal gobierno convencido, por experiencia, de lo que fatigaban los fusilamientos, entendió que el califa colonial, ahito de sangre, necesitaba descansar de su laboriosa jornada de exterminio y que ya era hora de cerrar el registro de las hazañas del conde de Lucena, en que figuraban el horrible *proceso de la escalera*, el suplicio no menos horrible de *Plácido* y sus diez compañeros de infortunio, nueve ejecuciones capitales en Alacranes, cuatro en Cimarrones, centenares de hombres de color azotados bárbaramente en las fincas azucareras de todo el país, y un alijo de cerca de mil negros de Guinea, por cuya entrada se pagaron diez y siete pesos en oro *per capita*, como impuesto extraordinario y clandestino sobre aquel negocio redondo. »<sup>545</sup>

Álvaro de la Iglesia fit également de nombreuses allusions à la montée du sentiment séparatiste dans les années 1860. Il consacra même deux contes à ce thème. Il décrivit dans

« Un baile sin bailadoras »<sup>546</sup>, la première manifestation collective du sentiment séparatiste des familles de Matanzas. Elles « boycottèrent » un bal de la Société Philharmonique dans lequel les militaires espagnols s'étaient imposés. Dans le deuxième conte, au lieu de parler des jeunes du Louvre<sup>547</sup>, essentiellement connus alors pour leurs facéties patriotes dans les années du « Repos turbulent », il évoqua leurs aînés dans « Una silba memorable » :

« Como hoy, aunque claro está, con distintos caracteres, ya existía esa bulliciosa agrupación, sin reglamento ni estatutos, conocida por *los jóvenes de la Acera*. Llamábaseles entonces *los tacos del Louvre* y con pequeñas diferencias el programa de esta juventud inquieta era el mismo de toda la vida : tomarle el pelo al *summus corda*, reírse de todo lo más serio y trabajar en favor de las aspiraciones cubanas. »<sup>548</sup>

Ils avaient créé une école de tir et provoquaient les autorités :

« (...) y ellos mismos se encargaron de propalar entre el público de « Escauriza » que en aquella escuela se estaba formando los tiradores para el monte. Esto dicho, francamente, en aquellos tiempos de agitación, puede colegirse el revuelo que produciría en La Habana. »<sup>549</sup>

Le procédé est intéressant, en ce qu'il institue une continuité entre ceux qui, bien qu'on les ait oubliés, allaient devenir des séparatistes en 1868 et ceux qui, du point de vue du lecteur de 1915, restaient le symbole d'une jeunesse dorée exemplaire, celle qui avait accueilli Maceo à La Havane en 1890, celle qui n'avait pas hésité à rejoindre les insurgés en 1895.

Néanmoins, la forme littéraire du conte modifiait cette volonté de mise en perspective. En effet, les multiples tableaux, indépendants les uns des autres, évoquent au lecteur non pas la représentation d'une évolution du sentiment identitaire et patriotique, mais plutôt l'idée de la permanence de ces aspirations tout au long de l'histoire coloniale.

Balmaseda adopta une démarche unique dans *Clementina*<sup>550</sup> : il remplaça le projet indépendantiste cubain dans la problématique de l'émancipation continentale. Certes, l'on trouve occasionnellement dans les romans une référence aux guerres d'indépendance latino-américaine ou à Bolívar (ne serait-ce que pour qualifier Martí de « Bolívar cubano »). Mais jamais, sauf chez Balmaseda, la narration n'était construite par rapport à ces événements. Or, l'auteur plaça ses deux protagonistes cubains séparatistes et abolitionnistes (un jeune médecin

indien et une jeune femme noire) au cœur de l'épopée bolivarienne, ce qui nous a d'ailleurs fait hésiter à inclure ce roman dans notre étude.

La biographie de Balmaseda nous en fournit la clef<sup>551</sup>. La Colombie fut en effet sa terre d'adoption, à tel point qu'il en acquit la nationalité. Il faut voir dans ce choix le signe d'un attachement au rêve bolivarien, le souvenir que la Colombie avait favorisé à plusieurs reprises les tentatives des indépendantistes cubains et que ce pays représentait depuis longtemps un pôle de rattachement hispano-américain. Il ne faut pas non plus ignorer que ce roman, dont les premiers chapitres évoquaient l'indépendance de Cuba, était destiné à y être publié : le désir de fomenter une solidarité en Colombie envers les séparatistes cubains était réel. La viabilité et l'inexorabilité de l'Indépendance de Cuba étaient deux aspects soulignés dans l'introduction<sup>552</sup>.

Balmaseda concilia en conséquence tous ces éléments et lia, par conviction et par calcul, la Guerre de Dix Ans, partie cubaine du roman (et dans la continuité de laquelle il inscrit la Guerre de 1895 alors en cours), à l'émancipation hispano-américaine. Il est vrai que la structure narrative paraissait parfois d'un équilibre douteux : Balmaseda faisait coïncider deux épopées séparées par une cinquantaine d'années et relevait le défi de lier des événements qui étaient représentés de manière parallèle en imbriquant les deux narrations.

L'auteur intégriste Trujillo de la Miranda d'origine canarienne établit non seulement une continuité directe entre les deux Guerres, mais également un préalable au déclenchement de la Guerre de Dix Ans. Il fut, à l'instar de Bacardí ou de Cabrera, l'un de ceux qui situèrent l'intrigue au long d'une période étendue. L'espace temporel du roman renvoyait en fait à l'autobiographie de l'auteur. Il décrivait dans les onze premiers chapitres l'arrivée et l'installation d'un émigré espagnol, José España, à Cuba, et faisait connaître l'île et la situation sociale au travers de ce regard. Dix chapitres se déroulaient ensuite durant la Guerre de Dix Ans. Après une ellipse correspondant au « Repos turbulent » :

« – Transcurrieron los años, y la paz de Cuba, sacrificada por el convenio del Zanjón, concluido con el chispazo llamado « guerra chiquita », hiciera que Cuba volviera otra vez por su próspero sendero acostumbrado »<sup>553</sup> –,

la narration reprenait de 1895 au 31 décembre 1898, le long de quatre chapitres. Soulignons que cette interprétation du « Pacte de Zanjón » comme cause de la faillite de la

paix est caractéristique du discours intégriste espagnol. On le retrouvait également dans le roman *El separatista*<sup>554</sup> de López Bagos, composé pendant la guerre. Leur optique était que la guerre totale prônée par Weyler, cette guerre « jusqu'au dernier homme et jusqu'à la dernière peseta », aurait permis d'éradiquer définitivement le séparatisme à Cuba. Avoir signé le « Pacte de Zanjón » représentait pour eux après coup une erreur politique et une faiblesse. Par conséquent, dix ans après la création de la République de Cuba, le propos de Trujillo de la Miranda n'était pas de démontrer l'inexorabilité de l'Indépendance vis-à-vis de l'Espagne mais plutôt d'établir les motifs qui avaient poussé les Cubains à la réclamer avec autant de constance et de résolution, tout en ménageant son « radicalisme » dans la mesure où il était resté à Cuba après 1898<sup>555</sup>. Nous reviendrons plus bas dans cette même partie sur ces raisons : société esclavagiste, suprématie économique et sociale des Espagnols, arbitraire et corruption des institutions coloniales. La mise en perspective qu'il instaure le place donc à l'extrême opposé d'auteurs comme Bacardí ou Cabrera.

Cabrera, dans son roman-feuilleton de 1897, insistait énormément sur les références à la Guerre de Dix Ans afin d'inscrire la guerre en cours dans l'héritage historique de l'aspiration à la création d'une Nation cubaine. La représentation de généraux illustres ou fameux (Máximo Gómez, Maceo, Lacret) s'accompagnait de rappels de certaines mesures officielles adoptées par la République de Cuba, comme par exemple le Décret Spotorno. Mais ce fut au moyen d'une anecdote constitutive d'un chapitre qu'il institua le plus ostensiblement la connexion entre les patriotes d'hier et ceux d'alors. En février 1898, apparut un protagoniste éphémère, Ventura le « guajiro », Vétéran de toutes les guerres passées, y compris de la « Guerra Chiquita », et peut-être des combats à venir :

« Si no fué en la primera guerra, será en ésta ; y si nó, agregaba, será en otra, porque lo que es ésto no ha de acabarse nunca. Los cipayos tienen que irse. »<sup>556</sup>

Et joignant les actes aux déclarations, le « guajiro » expérimenté et avisé préparait à sa manière l'avenir :

« Marchábamos un día unos diez hombres en larga jornada sin llevar más provisiones de boca que un montón de mangos que nos hicimos en el camino. Cuando la gente iba comiéndolos, Ventura gritaba :  
– ¡ Nadie bote las semillas ! ¡ Guardar las semillas !

Y hasta se detuvo á recoger algunas que los soldados descuidados arrojaron. Cuando hicimos alto en un manigal para descansar, Ventura se entretuvo en sembrar las semillas de mango, en hilera, como si estuviese seguro de que había de verlas crecer y recoger el fruto.

– ¿ Para qué siembras eso ? le preguntó Gonzalo.

– Para la otra ; Por si acaso !... Los que pasen por aquí entonces las comerán si las necesitan, así cómo las hemos comido hoy nosotros.

– ; Tiene gracia Ventura ! ; Siembra semillas de mango ahora para que coman la fruta los soldados del Ejército Libertador !

– No se ría Vd, le contestó el guajiro ; en ésta, en Oriente, nuestros hermanos están comiendo mangos, mameyes y aguacates que nosotros sembramos en la primera guerra. »<sup>557</sup>

Enfin, une dernière manière d'évoquer la persistance du désir d'Indépendance nationale fut d'évoquer les années du « Repos turbulent ». Recours plus rarement suivi, tant le public et les auteurs préféraient la narration épique de la guerre, il n'en était pas moins fort didactique et enrichissant.

L'un de ceux qui s'y adonna avec le plus d'insistance fut Gustavo Robreño dans *La Acera del Louvre*. Il est vrai par ailleurs que la partie consacrée à la guerre proprement dite était limitée, dans la mesure où il n'avait pas été un combattant<sup>558</sup>. Il accentua donc la description de la Cuba dans les années 1890, celles de l'organisation du front à l'intérieur en relation avec l'émigration. Les protagonistes étaient ces jeunes du Louvre dont nous évoquions les aînés auparavant. Patriotes non directement engagés, ils se consacraient à l'entraînement à l'escrime ainsi qu'à toutes sortes de frasques susceptibles de mortifier les autorités coloniales et les Espagnols connus pour leur intégrisme politique. Le climat dépeint s'en ressent : c'était autant une Havane insouciant et festive qui était décrite qu'une Havane dans laquelle l'antagonisme ou la haine entre patriotes cubains et intégristes espagnols montait sourdement.

Ainsi cette malice qui conduisit un beau jour Pancho Varona et Enrique Hernández Miyares, soutenus par quelques acolytes, à provoquer un intégriste, n'importe lequel, en duel. « Se trata de ofender a España » expliquait Pancho Varona aux Garçons du Louvre<sup>559</sup>. Mais, sur le terrain du duel, le quidam n'apprécia guère d'être l'objet des insultes hispanophobes des Jeunes : il était péruvien. La scène tourna alors à la farce, car sans se démonter, les « Chicos » l'abreuvèrent d'épithètes injurieuses relatifs aux Incas, à Huascar, à Atahualpa, c'est-à-dire à ceux qui ne surent pas défendre le continent de la conquête espagnole.



Leur idole s'appelait Julio Sanguily, nommé par antonomase « le Général ». Il exerçait sur eux une autorité morale respectée, une incarnation havanaise de l'esprit patriote. Lui et d'autres Vétérans maintenaient vivace la flamme :

« Los patriotas del 68 predicaban la reanudación de la lucha entre la gente moza, que, a su vez, respondía, aprestándose al sacrificio »<sup>560</sup>

L'annonce de la venue à La Havane d'Antonio Maceo fut pour cette jeunesse une commotion positive (un chapitre entier y est consacré) :

« La llegada de Maceo a La Habana, así como la visita de Flor Crombet a Oriente, había conmovido en sus cimientos la sociedad verdaderamente cubana, reviviendo el amor patrio. »<sup>561</sup>

Le Grand Général, déjà mythique, revenait dans son pays afin de « régler des affaires de famille ». « Les affaires de la grande famille cubaine, désireuse de liberté », ajoutaient les Garçons s'apprêtant à le recevoir avec les honneurs dus à son rang :

« Los Muchachos de la « Acera del Louvre » habíanse constituido en Guardia de Honor del gran guerrero alojado en el hotel Inglaterra ; y aunque no era cosa corriente entonces ver a los hombres de piel oscura mezclados con los blancos, por hallarse muy cerca, todavía, los tiempos de la odiosa esclavitud, es lo cierto que la prestancia y distinción del Gran Mulato, hacían desaparecer toda preocupación de razas disputándose el honor de acompañarle »<sup>562</sup>

Valdés Domínguez<sup>563</sup>, métis également et ami de Martí, gérait avec maestria et minutie ce séjour épineux. Aux Garçons qui, inconscients et sûrs de leur impunité du fait de leur rang social, insistaient pour organiser un banquet provocateur et mémorable, il répondit :

« Quiero consultar el caso, para no obrar de ligero – Pepe Martí, que no descansa un momento en su propaganda, me escribe que es necesario tener la mayor cautela y ayudar eficazmente en su labor organizadora a los dos caudillos que ahora nos visitan. »<sup>564</sup>

Ainsi, dans ce roman, non seulement la continuité était établie par l'intermédiaire des personnalités historiques de la Guerre de Dix Ans, mais était également souligné le labeur préparatoire et l'organisation de la Guerre de 1895.

Il est un aspect particulier dans les rares évocations du « Repos turbulent » sur lequel nous voudrions nous attarder. C'est celui qui consiste à reconsidérer l'histoire de l'autonomisme pour en faire l'outil et le vecteur déterminant de la popularité de l'élan séparatiste de 1895. Nous avons évoqué, dans la première partie<sup>565</sup>, la position anti-indépendantiste et anti-révolutionnaire de la direction du Parti Libéral Autonomiste. Or bien des auteurs issus de cette organisation tentèrent par la suite, avec une sincérité variable, de réévaluer ce rôle. Citons, par exemple, Juan Maspons Franco, dont le discours intégrait la quintessence de cette relecture :

« Tras 17 años de espera, desde 1878, los cubanos se adiestraban en ese tiempo en el ejercicio de los derechos políticos que desde la tribuna – y en forma velada para huir al castigo – les enseñaban los egregios cantores del partido autonomista, las plumas y verbos candentes de Govín, Zambrana, Fernández de Castro, Montoro, Saladrigas, el fulgurante Figueroa, Cortina, Gálvez, y muchos más que formaron la conciencia colectiva del pueblo cubano robusteciéndole, día tras día, en su bregar incesante de preparación por la jornada épica. »<sup>566</sup>

L'énumération désordonnée de ces personnalités de l'autonomisme est intéressante. En gommant les sensibilités politiques des uns et des autres au sein du Parti Libéral Autonomiste, on en donne une image non seulement unifiée mais encore patriote<sup>567</sup>. Govín, Montoro, Jorrín, Giberga, Fernández de Castro et Saladrigas étaient les figures de proue du mouvement. Certains appartenaient à la tendance menée par Govín, qualifiée de « centriste » : démocrate, favorable à l'insertion de la population de couleur. Néanmoins, bien de ses représentants, dont Govín, participèrent à la tentative de gouvernement autonomiste de 1898 aux côtés des chefs de file de l'aile droite du Parti Libéral Autonomiste. Montoro, Gálvez ou Fernández de Castro se situaient dans la tendance « droitière ». Très hostiles à l'indépendantisme, favorables à une société de caste, ils étaient les fermes partisans du maintien dans le giron espagnol.

En revanche, Figueroa, et plus encore Cortina, appartenaient à l'aile « gauche » du Parti Libéral Autonomiste, tout comme Enrique José Varona qui le quitta en 1894 – non cité ici alors qu'il était devenu une référence du patriotisme après-guerre<sup>568</sup>. Cortina, par exemple, se montrait très favorable aux indépendantistes. Il se maintint d'ailleurs en contact avec Máximo Gómez dans les années quatre-vingt dix.

Ainsi, en 1927, assimiler et mettre sur un pied d'égalité les représentants des différentes tendances de l'Autonomie des années quatre-vingt dix tendait à réconcilier le Parti Autonomiste avec le séparatisme, martinien qui plus est. Or si la gauche de l'Autonomie – dans laquelle des Vétérans de 1868 s'étaient investis – avait rejoint l'indépendantisme modéré, la mouvance la plus droitnière – majoritaire à la Junta Central – avait jusqu'au bout condamné l'insurrection<sup>569</sup>. Ses tenants, après la Guerre, avaient participé à la formation du nouveau paysage politique, en se regroupant ou en ralliant les partis les plus réactionnaires<sup>570</sup>. Leur attribuer après coup un discours qui n'avait pas du tout été le leur, visait simplement à les cautionner et à les « blanchir », en les ralliant a posteriori à la cause nationale et populaire :

« Hay que declararlo en alta voz y pregonarlo a todos los vientos que en ningún instante el pueblo fué partidario de sincero de un plan de autonomía para Cuba (...) »<sup>571</sup>

Bien sûr, tirée de ce contexte, l'assertion n'est que peu discutable. Elle rend compte d'une réalité sociale : l'autonomisme avait servi de pis-aller un temps, la population se montra favorable à l'indépendantisme plutôt qu'à l'autonomisme dès 1895, la participation populaire à l'Armée de Libération avait consacré cette adhésion.

Il faut opposer à cette relecture la ténacité qu'un auteur comme López Leiva déploya afin de démonter la révision dont nous parlions<sup>572</sup>. Lui désigna, dans la perspective martinienne, les autonomistes des années 1890 comme les principaux ennemis de l'Indépendance, replaçant la guerre dans le contexte politique :

« La Revolución se iba extendiendo como una mancha de aceite ; el desembarco de Maceo siguió el de Máximo Gómez y Martí y aun cuando Martínez Campos había llegado a La Habana con grandes resfuerzos, el hecho positivo era que en los Departamentos de Occidente existía una agitación profunda, agitación que no lograba disipar el fingido optimismo de la plana mayor del partido autonomista, ni su propaganda en la prensa, ni sus manifiestos condenando la insurrección en todos los tonos y combatiéndola con toda clase de armas. El elemento español partidario de las reformas, recogía velas, y el partido separatista que se había organizado y funcionaba normalmente en los Estados Unidos, si bien experimentó un colapso al ver confirmada la noticia de la heroica muerte de Martí, pronto se repuso y continuó con mayores bríos su labor revolucionaria. »<sup>573</sup>

En fait son point de vue radical ne trouvait pas de dérogation à la condamnation des Autonomistes en général : López Leiva mettait dans le même panier toutes les tendances de l'Autonomie, y compris celle du séparatisme (modéré) des Cortina, des Varona et a fortiori des Cabrera. En continuant par la suite ce combat, il tenta, non seulement de rétablir cette vérité historique, mais encore de s'opposer à la mainmise politique et idéologique de ceux qui, autrefois alliés objectifs de la métropole coloniale, cachaient sous une façade et des déclarations patriotiques leur attitude favorable aux formes politiques et économiques de dépendance avec les Etats-Unis, nouvelle métropole. Dans le paysage politique de la République, il confirmait son ancrage politique « révolutionnaire », à l'opposé des convictions politiques des partis conservateurs de la République, partis issus du réformisme et du libéralisme cubain d'avant-guerre.

La même année, Román Betancourt mena un combat similaire dans son roman *El arrastre del pasado*<sup>574</sup>. Pourtant, s'il souhaitait également mettre à bas les masques de certains, chez lui, le recours à l'histoire politique pour expliquer le malaise contemporain menait droit à un fatalisme démobilisateur. L'histoire, pour Betancourt, était subie malgré tous les efforts et toutes les « bonnes volontés » de certains êtres pour rompre l'engrenage des inégalités et des injustices.

## **b) La représentation du conflit**

L'accession à l'Indépendance formelle fut représentée de manière anecdotique et superficielle. La manière dont on représenta la guerre fut, elle, fort conventionnelle. Qu'est-ce qu'une guerre ? Comment en parler dans un roman ? Comment la décrire ? Ce ne fut pas qu'on ne se posât pas ces questions – nous allons d'ailleurs évoquer ici ceux qui apportèrent des réponses originales –, mais ce fut que l'on préféra céder bien souvent aux poncifs, peut-être ressentis comme nécessaires, sur la mise en avant du militaire et des batailles flamboyantes quand les Guerres d'Indépendance, bien que leur facette militaire ait été déterminante, ne s'étaient pas limitées à cet aspect du point de vue de leurs conséquences sur la formation de la Nation.

Que le moment historique qui avait permis la naissance formelle d'une Nation fût l'objet d'une surenchère littéraire sur le thème de l'exploit militaire ne doit pas surprendre. D'une part parce que c'est au sein de l'Armée de Libération, tant de 1868 à 1878 qu'en 1879

ou que de 1895 à 1898, qu'une identité commune s'était consolidée<sup>575</sup> et que dans le contexte de la République médiatisée, l'on voulait montrer la capacité du peuple cubain à affirmer sa volonté et à atteindre ses objectifs.

D'autre part, le fait que l'héroïsme des « Mambis » et la haute compétence stratégique des officiers en général et des Généraux en Chef en particulier ait été autant mise en exergue, acquerrait, dans le contexte de la République « médiatisée », un autre sens que la seule suprématie du fait militaire sur le fait social, culturel ou idéologique. Axer une narration sur le déroulement de l'Invasion (la campagne d'Orient, le franchissement de la « Trocha »<sup>576</sup>, la campagne d'Occident menée par Maceo, récits illustrés par la relation des « grandes batailles » déterminantes), c'était rappeler et démontrer que, militairement, les Cubains avaient gagné seuls leur indépendance, en appliquant la stratégie élaborée point par point par Gómez et Maceo, grâce à la capacité et à l'endurance des « Mambis ». Il s'agissait donc d'une réaction et d'une réponse directe au discours paternaliste et discriminatoire relatif à l'impérialisme atavique du peuple cubain, qui aurait eu besoin de l'aide tutélaire des Etats-Unis et de leurs « Rough Riders » pour gagner leur guerre d'Indépendance. Maspons Franco insista explicitement sur l'audace de la stratégie « mambise » de l'Invasion<sup>577</sup> :

« ¡ Gloriosa y épica jornada de los grandes caudillos cubanos que asombran a los grandes tácticos extranjeros y despiertan el asombro y admiración del mundo, al cruzar la isla en una extensión de 424 leguas en 78 jornadas, siempre triunfantes, con su ejército invasor que nunca congregó más de 6000 hombres ; pero que supo derrotar y vencer los formidables obstáculos amontonados por España en su camino. »<sup>578</sup>

Il fournissait ce qu'il considérait comme des preuves irréfutables de l'excellence – au lieu de les considérer comme des signes de la reconnaissance de l'excellence objective de l'Armée de Libération – des stratèges et des soldats cubains : les articles des journaux ou des revues militaires étrangères, comme la *Revista militar de Bruselas*, *The Sun* ou *The New York Herald*<sup>579</sup>, dans lesquels hommage avait été rendu depuis à l'Armée cubaine.

Néanmoins, il faut reconnaître qu'à côté des « charges à la machete », des embuscades, des passages de la « Trocha » et des batailles de Mal Tiempo, de Peralejo ou de La Mejorana, l'on évoqua un autre versant de la guerre : son aspect humain ou, plutôt, son aspect inhumain.

Certains, souvent par pacifisme comme Castellanos, rejetèrent l'adulation de l'héroïsme guerrier et tentèrent d'échapper à ces poncifs, recourant à l'ellipse. Carrión écrivait, prenant le contre-pied des discours héroïques :

« yo os lo aseguro, la guerra, vista de cerca y en sus pequeños detalles, no es como nos la describen »<sup>580</sup>

D'autres parlèrent de la guerre, mais en parlèrent comme d'une tuerie, tel Román Betancourt, dans un passage singulier également parce que le personnage locuteur est un homme du peuple, esclave encore peu auparavant, « Mambí » inculte certes mais valeureux et intègre:

« ¡ Maldita guerra, Capitán ! La gente branca no quiere creer que to esto e una barbaridá y dicen que e el medio de la mancipación... ¡ Pal diablo ! La guerra e una matadería de hombres y yo le juro al niño Ricardo por la Caridá del Cobre, que si salgo bien de eta *rebambaramda* cuaquiera le embruja pa que coja otra ve la carabina. »<sup>581</sup>

D'autres, les plus nombreux, la dépeignirent comme une horreur, mais une horreur rendue nécessaire par la tyrannie espagnole. Ce fut le cas d'Emilio Bacardí qui laisse ici transparaître son paternalisme vis-à-vis du peuple oriental :

« La guerra, desconocida por completo en esta tierra virgen, recibióse por las masas con alegría infantil de niño en posesión de su primer juguete. La libertad, la diosa deslumbradora, dio expansión a los espíritus comprimidos, y el colono cohibido y el esclavo embrutecido aplaudieron el grito que rompía con la opresión, en que se les mantenía. No previeron los horrores de toda guerra, de una guerra civil, de una guerra de independencia, con nobles abolengos de crueldad ; de una guerra cuyo desenvolvimiento y cuya manera de ser están escritos de antemano en la historia, en donde en cada página se orea la sangre humana con el calor de los incendios. »<sup>582</sup>

Les difficultés endurées par les « Mambis » – dureté de la guerre en elle-même mais aussi épreuves spécifiques comme la malnutrition, les carences de l'équipement, les conditions sanitaires – furent conséquemment traitées. Car, une autre guerre, liée à celle contre l'Espagne, avait été livrée : une guerre du faible contre le plus puissant, une guerre du pauvre contre le plus riche, une guerre contre le dénuement, contre la faim, contre la maladie.

### (1) La guerre comme lieu de l'exploit militaire

Ce fut donc la guerre comme lieu de l'exploit militaire qui fut généralement mise en avant, soit que l'on ait favorisé les figures des grands militaires, soit que l'on ait voulu décrire les actes d'héroïsme du « Mambí » lambda, c'est-à-dire de la « piétaille ».

Ainsi, parmi toutes les figures déterminantes des Guerres, ceux qui restèrent dans le panthéon littéraire<sup>583</sup> furent des militaires. De 1868, l'on garda Céspedes plutôt qu'Agramonte, qui avait pourtant joué un rôle primordial dans la réorganisation de l'Armée de Camagüey et dans la démocratisation de Cuba Libre : Céspedes, « Père de la Patrie cubaine », initiateur de Yara, premier Président de la République, mais modèle également d'une certaine dérive autoritaire, représentant d'une bourgeoisie terrienne soucieuse de limiter le contenu social du discours et des pratiques révolutionnaires. De cette première guerre, restèrent également Máximo Gómez, Antonio Maceo et Calixto García. Figures incontournables de la Guerre de Dix Ans, leur présence fut essentielle dans la préparation de la Guerre et dans la Guerre de 1895.

La veine des charges flamboyantes à la « machete » fut d'autant plus exploitée que l'on versa dans le roman historique ou dans le roman d'aventure. Il s'agissait d'adhérer aux normes d'un genre romanesque. Dans ce domaine la conformité aux modèles littéraires du roman historique ou du roman d'aventure pesa lourd et sembla exclure l'innovation. Les exceptions furent le résultat d'expérimentations littéraires, principalement celles d'auteurs de la première génération républicaine comme Castellanos ou Carrión, ou d'auteurs postérieurs, libérés des références de leurs aînés, désirant se démarquer de leur approche et marqués par de nouvelles influences culturelles, comme Torriente Brau, Mazas Garbayo ou Montenegro. Ajoutons que bien que de nombreux romanciers aient voulu échapper au caractère réducteur de la seule représentation des aventures d'un héros et de sa participation à de grandes batailles, quasiment tous, à l'heure de narrer une ou deux victoires déterminantes et célèbres – quelquefois également une de ces escarmouches si essentielles dans la stratégie « mambise » de harcèlement – se laissèrent aller à décrire des « charges à la machete », dans lesquelles on lit tellement plus la fièvre de la victoire que la tuerie de toute guerre.

Mais, nous le disions, cette forme magnifiée de représentation de la guerre – la description d'une bataille s'étalant communément sur plus de quatre pages « lyriques » – fut une caractéristique du traitement des Guerres de l'Indépendance, car il s'agissait de montrer que :

« Tal soldado era la personificación viva y radiante de la epopeya más hermosa de todas las épocas porque su alma, tierna y candorosa, estaba llena del espíritu redentor e indomable de la libertad humana y su cuerpo de acero jamás se rendía a la fatiga. »<sup>584</sup>

Ajoutons que, pour certains, et tout particulièrement pour les Vétérans, ce poncif de la bataille fut déterminé par la relecture de leur propre expérience. L'on devenait aussi un héros par le récit d'une bataille à laquelle on avait participé, quitte à mettre en avant le rôle qu'on y avait joué. Chez Maspons Franco, l'intrigue romanesque venant doubler le récit des campagnes auxquelles lui-même avait participé, la première partie était consacrée à la Campagne d'Orient, la deuxième à celle d'Occident. Consécutivement à la mort de Maceo, la scène se déplaçait à nouveau en Orient, cette fois sous le commandement de Calixto García.

Le vécu des Vétérans joua également comme apport documentaire. Un auteur comme López Leiva, par exemple, voulut mettre son expérience au service de l'Histoire, livrant renseignements et analyses sur les options stratégiques de l'Armée de Libération. C'était, redisons-le, également une manière de rappeler l'aptitude des Cubains à mener et gagner la guerre, en des temps où les Etats-Unis et Roosevelt étaient présentés de manière tendancieuse comme les libérateurs de Cuba. L'on retrouvait chez Maspons Franco cette même intention, quoique fortement teintée de sentiment patriotard. Ajoutons toutefois que ces « témoignages historiques » entraient quelquefois en contradiction les uns avec les autres et pouvaient différer de sources reconnues comme fiables. Ces divergences concernaient généralement des points de détail. Citons en exemple la journée du 1<sup>er</sup> septembre 1895 : Maceo, ayant appris que Martínez Campos essayait de le prendre en tenaille entre ses troupes, identifiées et localisées par les Cubains, et des renforts de guérilleros commandés par Canelas et Garrido, sauva et son armée et l'avenir de l'Invasion au prix d'une marche forcée d'une journée qui libéra ses troupes de l'étau. Maspons Franco narrait longuement cette journée à laquelle il avait participé. Selon lui, la marche déterminante du « Alto del Escandel » jusqu'à « Ramón » dura 47 heures. Il faisait d'ailleurs référence au témoignage de Miró Argenter. Pourtant le même Miró Argenter, dans *ses Crónicas de la guerra*, nous en dit ceci :

« Bastará decir que la función bélica duró 36 horas que, unidas a las ocho de la jornada del Escandell a Ramón, forman un total de 44 horas, período más que suficiente para rendir a otra clase de soldados.»<sup>585</sup>



L'exemple serait anodin si l'on ne retrouvait pas ce cas de figure à plusieurs reprises dans le roman. S'agissait-il de la part de Maspons Franco de rétablir les faits, de se démarquer des dires d'une personnalité reconnue fiable mais politiquement éloignée de lui ou tout simplement doit-on évoquer le temps et les brouillages de la mémoire, le roman de Maspons Franco étant paru en 1927 ?

Outre cette journée, les événements les plus souvent relatés étaient les batailles de Peralejo et de Mal Tiempo, ainsi que le franchissement de la « Trocha », tous trois de grande conséquence pour le succès de la stratégie cubaine.

Cette insistance fut quelquefois à la source d'expériences narratives peu maîtrisées. Maspons Franco relate ainsi deux fois la victoire de Peralejo, d'abord par la voix de Don Severo Gómez Núñez, Chef d'Artillerie espagnol, puis par celle de son narrateur<sup>586</sup>. Il est vrai que les Cubains, inférieurs en nombre et en armes, mirent en déroute l'armée coloniale. D'autres fois, le passage de la « Trocha » par Maceo le 29 novembre 1895, par ses troupes, puis par n'importe quel « Mambí », puis par personne, acquerrait un ton comique loin d'être innocent. Le symbole de la supériorité militaire de l'Espagne fut tourné en ridicule avec d'autant plus de bonheur qu'il était synonyme de victoire cubaine. Tomás Jústiz y del Valle laissa dans cette veine des pages mémorables, chargées de symbolisme et empreintes de modernisme. Bien que le passage soit très long, nous n'avons pu résister à le reproduire :

« Quince días después de haber salido Don Juan a campaña, paseábase con tardos y cortos pasos, a las doce de la noche, por delante de uno de los múltiples fortines defensores de la trocha. La calzada, clareando a través de la oscuridad, bajo el fulgor inusitado de las estrellas, extendíase a lo lejos ante los desvelados ojos de Don Juan, cual si fuera una cinta cenicienta agitada por la brisa. Los moribundos gritos de ¡ Alerta ! se acercaban, rebatando de fortín a fortín, adquiriendo vigor por minutos, estremecían el aire un instante y después se alejaban, languideciendo poco a poco, hasta perderse envueltos en las sombras de la noche. La atmósfera limpia y transparente, cruzada en todas direcciones, por estrellas fugaces, permitía contemplar las constelaciones que, en su invisible movimiento, desaparecían lentamente por el Ocaso. Don Juan, absorto, detuvo sus paseos y levantó la vista el firmamento. Júpiter con su luz tranquila declinaba en su carrera y Sirio se elevaba, llenando la inmensidad con sus infinitos resplandores. Don Juan sintióse sobrecogido de terror, ante el grandioso silencio del espectáculo que contemplaba. El silvido sutil de los grillos le estremecía y palpando el revólver que llevaba en la cintura, perforaba la oscuridad con sus miradas buscando un enemigo, convencíase de su error y abochornado miraba hacia sus pies, como temiendo la luz de las estrellas... El grito de ¡ Alerta ! volvió a sentirse muy apagado, muy lejano, como si saliera

del fondo del Océano : cambiando de tono en cada una de sus languideces, parecía despertar sobresaltado, sorprendiendo al centinela del fortín con que choquaba. Don Juan, con el oído atento, saboreaba aquel grito perezoso y desvelador, esperando escuchar a su centinela. Llegábale por fin el turno : como alas cada vez más potentes, en cada uno de sus arranques, acercábase. Don Juan escuchó el grito que brotó del fortín contiguo al suyo y palpitante, esperó inútilmente que reviviera al languidecer dentro del que estaba cargo de su compañía. Helado de espanto recogió la última vibración sonora y la lanzó al espacio, fortalecida con todas las fuerzas de sus pulmones. Empuñó su revólver e impulsado por una rabia ciega, entró en el fortín. El centinela dormía a pierna suelta, Don Juan le dió un tremendo puntapié, el centinela despertó sobresaltado, rápido como el rayo, empuñó su carabina y la descargó hacia la sombra que tenía ante sí. Los fortines todos, como si repentinamente se hubieran convertido en bocas de fuego, vomitaron llamas, la confusión, el desorden más inaudito, pareció haberse apoderado del silencio y tranquilidad de la noche ; los tristísimos gritos de ¡ Alerta ! convirtiéronse en imperioso gritos de mando, que las detonaciones incesantes de las armas de fuego hacían casi ininteligibles... El fuego cesó al cabo de diez minutos. Don Juan temblando de rabia y sin haber disparado un tiro salió del fortín. Un grupo, formado por oficiales y jefes de todas armas, le rodeó, y tuvo que detenerse, iba a hablar cuando el de más graduación, estrechándolo entre sus brazos exclamó : ¡ Bravo ! ¡ Soberbio ! Con un hombre como Vd puede nuestro general dormir tranquilo, porque ¡ nadie pasará la trocha ! Y mientras Don Juan como un sonámbulo sufría los apretones de manos de todos sus compañeros, sentíase abofetear por las frases que flotaban a su alrededor. « Era un grupo numeroso ». « Muchas bajas deben haber tenido ». « Ni tiempo le dimos para contestar el fuego ».

Al día siguiente el general Arolas propuso a Don Juan una cruz. »<sup>587</sup>

Des batailles secondaires, mais exemplaires de la stratégie militaire cubaine de guérilla furent également largement dépeintes. L'attaque de l'« ingenio Unión », le 21 août 1895, présente chez Maspons Franco fut aussi relatée par Miró Argenter<sup>588</sup>, ce qui peut laisser penser que l'auteur ne se réfère pas uniquement à Miró Argenter pour se cautionner, ou pour s'y opposer, mais également pour rafraîchir sa mémoire, voire pour le plagier, procédé qui ne lui fut d'ailleurs pas particulier. Les attaques d'« ingenio », parce qu'elles étaient liées à la ruine des planteurs et à la stratégie de Gómez, furent représentées tant dans le contexte de 1868 que dans celui de 1895. Nous reviendrons ultérieurement sur le thème de la « Tea ». Signalons ici que ce fut justement sur ce type d'acte militaire que la fièvre guerrière laissa le plus souvent le pas à un sentiment ambivalent. Bacardí fut l'un de ceux qui porta le plus cette ambivalence. Dans les lignes qui suivent, l'on ne sait plus très bien qui, pour l'auteur, est

l'ennemi, qui est la victime, qui est le juste, qui est le barbare. Certes les « Mambis » meurent et leur mort est décrite avec un réalisme froid et dérangeant. Pourtant, ils sont les attaquants, même si l'« ingenio » est celui d'un propriétaire esclavagiste, Bonneau<sup>589</sup> :

« La invasión se anunciaba. Un borbotón de gentes desembocó, y el grito de « ¡ Cuba libre ! » retumbó por todas partes.

Alarmaronse los atacantes al llegar, y se detuvieron al ver cerradas las puertas y las ventanas de La Sidonie ; se deliberó, y suponiendo la casa abandonada, la mayoría pidió el incendio inmediatamente.

Con gran vocería se recibió la orden : brilló la tea en muchas manos, y se lanzaron muchas al edificio.

Sonaron dos tiros, a corta distancia uno de otro. Un negro cayó como una mole, sin exhalar un quejido ; otro rodó por tierra, se revolcaba, quería levantarse, volvía a caer, se retorció de dolor y espanto, y clamando a Dios y a su madre, ensordecía con sus alaridos.

Un grito de terror sucedió a los disparos, y dispersóse el enemigo, yendo a replegarse tras los árboles y junto a los edificios aislados. »<sup>590</sup>

La description, de plus, détonne en ce qu'elle évoque plus de désordre, de désorganisation, de manque de « professionnalisme » de la part des « Mambis » quand le discours majoritaire tendait au contraire à gommer ces aspects.

Enfin, si les récits de bataille manquèrent généralement d'originalité par trop d'adhésion aux codes de genre, les Vétérans surent souvent tirer de leurs souvenirs une note singulière qui apporte au lecteur d'une autre époque une forme de réalisme attachant. Maspons Franco se souvient :

« Nadie sospechaba el plan que en el cerebro privilegiado para las batallas, del Maceo, se elaboraba. Sús órdenes eran lacónicas, casi incomprensibles. El silencio dominaba en el campamento en las primeras horas de la noche. Los oficiales se relevaban periódicamente recibiendo el entrante la consigna del saliente. Después de medianoche, el corneta de órdenes del Cuartel General, llamando al « Congo », lanza al espacio las agudas notas de la « diana ». El movimiento sucede a la quietud.

Las hogueras del vivac se reaniman, y por todas partes se distinguen como sombras que atraviesan de un lado a otro : eran los jinetes que buscaban sus cabalgaduras, los infantes que recogían sus petates, los acemileros que procedían a cargar las bestias. Media hora después se oyó el toque de « formación » que repetían las cornetas de los regimientos. [...] Poco después empezaba la marcha ocupando la vanguardia la Brigada de Turquino. [...]»<sup>591</sup> A

las cuatro de la madrugada, hizo alto la columna en el lugar nombrado la Caoba y el Tanteo situado en el camino de Manzanillo a Bayamo, y por donde debiera pasar la tropa española. El « jefe de día » era el teniente coronel Saturnino Lora, el rebelde arrogante que levantó la bandera en Baire. El general Maceo atendía a cubrir bien las posiciones que iba ocupando. [...] El lugar que más ocupaba la atención de Maceo era el montecillo situado al norte y a lo largo del camino de Vaguitas a Bayamo, por Barrancas, donde fué emboscada grande parte de la infantería de Rabí, con la orden dada a los avanzados de que solamente hicieran fuego a la retaguardia española para que toda la columna enemiga estuviera frente a las líneas cubanas y a menos de cien metros de distancia. El camino por su parte opuesta lo cerraba una cerca de alambre que impediría la retirada o desbandamiento de los contrarios en el acto supremo de la lucha y cuando los dos ejércitos estuvieran cara a cara y frente y frente. »<sup>592</sup>

## (2) La guerre contre la pénurie

Le second aspect largement abordé est celui de la pénurie. La Guerre de Dix Ans fut une guerre longue et extrêmement difficile pour les « Mambis ». Celle de 1895, que Martí avait voulu de courte durée pour éviter de similaires conséquences, le fut également. Ce thème, présent dès 1897 dans le roman-feuilleton de Cabrera, se révélait la version militaire de la souffrance vécue par les populations civiles prises en otages par l'Armée espagnole.

« Con una candidez incomprendible dejó el campesino en el surco la esteva del arado y empuñó el machete, y el esclavo cambió el calabozo por la punta de la cuaba, y armados así, se lanzaron a una pelea en la cual había de apurarse hasta las heces el cáliz de todas las amarguras. »<sup>593</sup>

L'ensemble des romans tend avant toute chose à garder et à rendre des guerres d'Indépendance le souvenir d'une souffrance endurée par la collectivité (combattants et civils<sup>594</sup>) pour le bien à venir de la collectivité. Ainsi, l'Indépendance se gagna au prix d'un martyr collectif – un « Vía Crucis » pour reprendre le titre du roman de Emilio Bacardí, un deuil collectif si l'on se réfère au paratexte du roman *Sombras eternas* de Raimundo Cabrera<sup>595</sup> –, martyr ressenti comme injuste mais nécessaire, subi avec dignité et patriotisme. La cubanité se cimentera de cette souffrance, quelquefois à caractère victimaire fortement teinté de la notion judéo-chrétienne de sacrifice, quoique certains auteurs s'en défendissent<sup>596</sup> :

« No ha presenciado el siglo cuadro más doloroso. Ni Grecia forcejeando con el otomano, ni Polonia queriendo levantarse como Lázaro de su sepulcro, ni el Paraguay agonizante bajo el talón de sus invasores, han derramado más sangre de sus venas, ni han visto por tanto tiempo pasearse la desolación por sus campiñas carbonizadas, ni han ofrecido al hambre tantos millares de víctimas inocentes. »<sup>597</sup>

Le traitement de cet aspect eut ses thèmes de prédilection, reflets de la réalité, et ses variantes, conséquences le plus souvent de l'expérience vécue ou apprise par les auteurs. Certains, néanmoins, ne se contentèrent pas de décrire ces souffrances, mais plutôt d'insister sur les moyens mis en œuvre, en 1895 notamment, pour y remédier. Leur approche mérite d'être soulignée, puisque, évitant les facilités conventionnelles de la martyrologie, ils préférèrent mettre l'accent sur les réponses apportées par le peuple insurgé aux obstacles.

La carence évoquée prioritairement fut celle de l'équipement de base du soldat. Dès le numéro du 1<sup>er</sup> juin 1897, Cabrera, dans le cadre de son entreprise de sensibilisation, en parlait :

«En primer lugar carecíamos de parque y armamento »<sup>598</sup>

Il reprendrait ce thème maintes fois, soit par allusion, soit en le développant d'une péripétie arrivée à son héros, soit par une digression relative à l'histoire de l'un des « Mambis » croisé dans ses aventures.

Sous la République, l'allusion à la détresse des « Mambis » adopta d'autres contenus et d'autres connotations. Il faut sans doute ramener cet aspect à son traitement dans le roman nord-américain de la Guerre de 1895, dans lequel les « Mambis » étaient représentés comme des va-nu-pieds, par opposition aux « Marines » suréquipés et théoriquement très compétents. Donc, du point de vue des romanciers cubains, décrire cette déréliction relevait certes du poncif du sacrifice enduré, mais également du désir d'affirmer que, malgré le sous-équipement d'une armée de volontaires propriétaires terriens, paysans, prolétaires ou esclaves, l'Armée de Libération avait accompli son devoir et gagné la guerre. Ceci dit, cela relevait plus de l'intentionnel que de l'explicite ; l'accent était mis sur la description plus que sur son intentionnalité :

« El bravo Gonzalo miraba con desconsuelo sus pies desnudos, calzados simplemente con suelas atadas con cuerda á los tobillos y recordaba con chistoso desconsuelo las botas charoladas de sus tiempos de elegancia. »<sup>599</sup>

Nous reviendrons complémentirement sur cet aspect à propos de l'évolution de la figure archétypique du « Mambí ». L'appauvrissement de son équipement entre 1868 et 1898 reflétait en effet une triple réalité : une Guerre longue ruinait les hommes (et le pays), les « Mambis » de 1895 étaient d'origine plus humble que ceux de 1868 ; le caractère populaire de la Guerre de 1895 finissait par être accepté, puis revendiqué, par les auteurs des générations suivantes.

La seconde pénurie qui fut décrite, plus grave peut-être que le manque de vêtements, fut la faim :

« Si los abundantes frutas, ganados y aves de la campaña y de los bosques cubanos no nos hubieran suministrado fáciles provisiones, ¡ Cuántas veces mi resuelta *legión* no hubiese sufrido los horrores del hambre. »<sup>600</sup>

Cet aspect entrainait en résonance avec le martyre des civils regroupés et laissés sans ressources pendant la Guerre de 1895. Ce fut peut-être pour cette raison que les auteurs parlèrent moins de la malnutrition des combattants, non seulement engagés volontaires mais aussi moins démunis dans la difficulté :

« Cuando a mediados de la guerra de Independencia, en 1897, empezó a escasear en el territorio occidental el ganado vacuno destinado al consumo de las poblaciones y de las fuerzas españolas los jefes de estos ordenaban frecuentemente **rodeos** o recogidas de cuantas reses vagaban por los campos con o sin dueño conocido. Aquel ganado era encerrado en corrales más o menos extensos, en la inmediación de las poblaciones y su cuidado y vigilancia se encomendaba a las guerrillas locales. Antes de sobrevenir la escasez de carne, los revolucionarios disponían de todo lo que necesitaban, mediante una rápida montería ; pero después, no les quedó mas recurso que asaltar los corrales del enemigo y espantar las reses hacia el campo abierto, a lo que gráfica y exactamente se llamaba « Cuba Libre ». »<sup>601</sup>

On le voit ici, López Leiva, plutôt que de s'attarder sur le manque, s'applique plutôt à relater la réponse des insurgés organisés. Ce fut aussi le parti de Maspons Franco ou de

Gustavo Robreño. Il est vrai qu'il se posaient tous en défenseurs, bien qu'avec de fortes variantes politiques, de la Nation et de l'orgueil national. Ceci les démarquait du discours initial de Cabrera, qui, en valorisant le rôle sustenteur de la Mère-Nature cubaine envers ses enfants, déniait en quelque sorte aux Cubains leur sens de l'initiative individuelle, leur organisation rationnelle et la capacité d'adaptation des « Mambis » et de leurs chefs. Il est vrai que le point de vue de Cabrera fut toujours théorique et idéalisé, vu qu'il ne mit jamais le pied dans la « manigua ». Disons enfin que, hormis Gustavo Robreño, qui évoqua dans *La Acera del Louvre*, le temps révolu des « autonomistas »<sup>602</sup> dans les bars de La Havane, rares furent ceux qui traitèrent cette question d'un ton léger. A moins de s'en référer à Pérez Díaz ironisant sur un petit animal typiquement créole :

« No, estás equivocado. La jutía no es rata. Un día, el General Serafín Sánchez hablando conmigo en Cayo Hueso me lo explicó. El había comido mucha jutía en la guerra del 68 y como él todos los que tomaron parte en aquella contienda. Por supuesto, hay que acostumbrarse y yo espero que no la rehuses, cuando pongan el plato delante. »<sup>603</sup>

Bien que les troupes espagnoles aient été bien plus rudement touchées par les maladies et surtout par la fièvre tropicale, les Cubains, compte-tenu de leur faiblesse physique et des rudes conditions de la vie de « Mambí », eurent aussi à en pâtir. Ainsi, très tôt, la quinine, seul moyen de faire tomber la fièvre, devint le trésor de l'équipement rêvé du soldat. Cabrera, dans son roman-feuilleton de 1897, en demandait déjà pour les soldats se battant à Cuba.

« ¡ Mi rifle daría, clamaba Gonzalo, por diez píldoras de quinina ! ¡ Ellas le curarían ! »<sup>604</sup>

La carence de ce médicament essentiel resta dans les mémoires des générations suivantes et laissa une nouvelle trace dans le langage. En 1926, Hernández Catá intitulait « La quinine » une de ses nouvelles dont l'intrigue était présentée comme un souvenir d'enfance :

« Mi casa era una casa de confluencia, como hubo tantas : padre, español, militar ; madre, cubana, nacida en Baracoa y criada en Sagua de Tánamo, es decir cubana reyoya. »<sup>605</sup>

raconté par le narrateur à ses propres enfants. Il soulignait dans les premières lignes le récent caractère polysémique du terme, signe à la fois de l’empreinte de la Guerre dans la mémoire collective et de la perte de certaines valeurs de solidarité et de fraternité :

« – ¿ Qué quiere decir « Ese mandó quinina », papá ?  
– Quiere decir... igual que tantas frases, casi lo contrario de lo que expresa. Dónde tú la leiste será, casi de seguro, un sarcasmo, casi un insulto. Y sin embargo... Yo conozco una historia de quinina, mejor dicho, yo viví una historia de quinina, que nunca, por pudor he de descubrir a nadie, a pesar de haber sido tentado muchas veces a ello por la jactancia de tantos usureros de la patria. Voy a contársela a vosotros, y así sabréis lo que « mandar quinina » quiere decir. »<sup>606</sup>

Quelques auteurs, dont López Leiva et Maspons Franco, insistèrent surtout sur l’organisation des indépendantistes à l’arrière, sur le fonctionnement des préfectures qui accueillait, entre autres missions, des « Mambis » convalescents :

« El gobernador civil de Oriente, colonel Carlos Manuel de Céspedes, hijo del mártir de San Lorenzo – organizaba su territorio, nombrando tenientes gobernadores, prefectos, sub-prefectos, postillones para el servicio montado de correos, salineros, talleres para monturas, calzado ; grandes hatos para ganado ; depósitos para la remonta del ejército ; zonas de cultivo en lugares alejados de las sorpresas del enemigo para la alimentación de las tropas y del elemento civil, a cargo de los prefectos y subprefectos. El espionaje merecía la mayor atención de los llamados a tenerlo bajo su cuidado : en las poblaciones se creaban clubs que atendían toda la comunicación con las fuerzas del campo y daban las informaciones necesarias de la situación política y militar. »<sup>607</sup>

L’on découvre ainsi, de manière hélas trop isolée, que la Guerre ne se déroula pas uniquement sur les champs de batailles, mais dans toute la « manigua ». L’on découvre qu’il y eut une expérience communautaire, sur un modèle républicain (l’organisation de la hiérarchie administrative le montre), quoique régie par des règles d’exception dues à la guerre. Hélas, la « Cuba libre » civile ne fut pas l’objet de tant d’intérêt. Les « Vétérans-auteurs » n’en avaient-ils pas eu vent ? Le sujet était-il trop « politique » ? Ou simplement trop peu attrayant pour un lectorat friand, certes, d’épopée nationale à condition qu’elle se composât de faits héroïques ?

Quant au manque d’armes, c’était un présupposé constant. Tous savaient que les « Mambis », avaient gagné la guerre alors qu’ils étaient le plus souvent armés de leur vieille



escopette ou de leur « machette » rouillée<sup>608</sup>. Précisons que le vieux fusil et la « machete » – outil quotidien et indispensable du paysan – acquéraient de nouvelles charges symboliques dans la mesure où ils avaient déjà été utilisés par l'oncle ou le père trente ans plus tôt :

« Me senté en un cajón, frente al viejo criado, y volví a mi tema de siempre, diciéndole que me contara de la otra guerra, la grande, cuando él había acompañado como asistente a mi tío Antonio. Mi tío Antonio había sido el calavera de la familia, y cuando Céspedes, se alzó con él en Oriente. Su retrato, de medio cuerpo, estaba en el comedor, sobre el tinajero, y en la sala de casa, en una panoplia, se veía el machete que se llevó. Yo soñaba ahora con emularlo, yéndome al monte con Nicolás. »<sup>609</sup>

Ce que le narrateur n'allait d'ailleurs pas tarder à faire.

Hormis cet héritage constamment rappelé, ce furent les palliatifs au manque d'armes qui furent traités quoique de manière plus bienséante qu'exacte. En effet, « officiellement », toutes les armes – comme dans l'exemple ci-dessus – provenaient du patrimoine familial ou des expéditions préparées par les émigrés. Ces expéditions provenant des Etats-Unis étaient si essentielles aux « Mambis » que leur attente et leur arrivée semblaient souvent scander les récits :

« La columna organizada por los coroneles Rustín y Rosales (...), tras penosas jornadas, atravesando la abrupta Sierra Maestra, con el valioso cargamento de armas y municiones desembarcado por el « Morse », acampó en el Corajo. »<sup>610</sup>

Nous reviendrons ultérieurement sur cette tâche de l'Emigration de 1868 et surtout de 1895, puisque ce fut au cours de cette dernière guerre qu'elle joua pleinement son rôle d'auxiliaire. Néanmoins, les besoins en armes restaient énormes. Les livraisons, nombreuses mais rares par rapport à la nécessité, ne suffisaient pas à armer de manière satisfaisante les combattants de l'Armée de Libération. Les « Mambis » cherchèrent et prirent donc les armes là où elles étaient.

Dans *Los Americanos en Cuba*, Collazo évoquait le mépris des Nords-américains envers ces Cubains qui allaient récupérer des armes sur les corps de leurs ennemis. La plupart des auteurs oblitèrent cette pratique par honte ou peut-être par sentiment d'infériorité. Cabrera, justement, fit allusion une seule fois, en juin 1897, sans doute pour fomenter sympathie ou pitié, à cette forme de pillage, à ce recours de miséreux :

« El enemigo dejó sobre el campo quince cadáveres cuyas armas habíamos recogido »<sup>611</sup>

Mais le résultat se révéla sans doute contre-productif, puisqu'on ne retrouva plus jamais de telles allusions dans son feuilleton. Même aux jours les plus difficiles de l'Armée de Libération, Cabrera recourut à d'autres ficelles, moins « choquantes » pour émouvoir ses lecteurs et solliciter des actes de solidarité. Lors, personne ne ferait plus allusion à cette récupération d'armes.

Il faudrait ensuite attendre les années vingt et Maspons Franco pour trouver dans un roman la troisième source de l'armement « mambí », réquisition organisée par les Généraux dans le cadre des actions de guerre. Maspons Franco, s'éloignant de certaines formes d'angélisme, peut-être quelque peu cynique, insérait tout naturellement dans son récit comment l'on décidait d'assiéger telle ou telle ville afin seulement de s'approvisionner en armes, en munitions, en outils, en médicaments, en nourriture. Néanmoins, ces récits de bataille-là n'étaient pas traités d'une plume aussi hagiographique et teintée de lyrisme guerrier qu'à l'habitude. Ils étaient plutôt abordés dans un souci de banalisation, mêlé de mauvaise conscience et de dédain pour ces choses ordinaires et pourtant indispensables... Maspons Franco, après une bataille, donnait un décompte réglementaire des prises de guerres. Mais il faut voir que, comparé au ton habituel des romans, son énumération paraissait une liste d'achat, trait d'humour forcément involontaire chez cet auteur :

« Botín : 286 armas largas, muchas cajas de municiones, acémilas con víveres, archivo, botiquín, banderas... »<sup>612</sup>

Pourtant, l'épisode suivant, également relaté par Maspons Franco, relevait encore de cette forme de cocasserie, qui échappait en tant que telle à l'auteur quoiqu'il l'ait induite par la forme de son récit. Elle se basait sur le constat évident que les officiers et les soldats de l'Armée de Libération étaient chez eux et que lorsque les Cubains avaient besoin de quelque chose de nécessaire à leur mission, ils allaient tout naturellement le chercher. Il ne s'agissait aucunement de mise à sac, de pillage, encore moins d'exactions ; il s'agissait de disposer de son patrimoine. Ainsi, quelques jours avant la bataille de Peralejo, Maceo, soucieux de se fournir, fit encercler Bayamo par ses troupes en vue de provoquer une sortie suicidaire de Martínez Campos. Il se retrancha dans la ville. Les Cubains manquant trop de munitions, Maceo envoya Rabí à la ville-garnison la plus proche, Baire. Du 18 au 20 juillet 1896, Rabí

(et son détachement) assiégea Baire. Puis, pressé, mal armé et surtout très pragmatique, il fit monter ses hommes à « l'assaut à la dynamite »<sup>613</sup>. La garnison espagnole n'y résista pas et Rabí put enfin rejoindre le gros des troupes avec sa livraison de 82 Remington et de 64 000 cartouches.

Mais enfin, il existait pour tous ces manques et tous ces palliatifs une solution simple : l'argent. Or, dans les romans cubains, l'on évoquait beaucoup plus la richesse d'âme des « Mambis » que les espèces sonnantes et trébuchantes qui auraient facilité la tâche des Révolutionnaires. La guerre – la Révolution comme l'on disait en 1895 – n'était-elle donc qu'une épreuve pour jeunes créoles romantiques prêts à donner leur vie pour des idées progressistes ? Seul López Leiva décrivit le recouvrement de l'impôt révolutionnaire, le mettant d'ailleurs en opposition avec la contribution relevée par le gouvernement colonial. Dans cet extrait, le Commandant de l'Armée de Libération reçoit l'administrateur Martínez et lui spécifie sa contribution :

« 10 000 pesos al año, pago adelantado – contestó el comandante. El ingenio central Colorados ha sido tasado por nosotros en medio millón de pesos y le cobramos la miseria del 10% en su valor repartido en cinco anualidades, porque ese tiempo es el que creemos que pueda durar la guerra. Una bicoca, mi amigo, y si yo que soy el delegado de Hacienda de este distrito hubiera sabido que el dueño es español y jefe de Voluntarios, le impongo el doble, como he hecho con otros. »<sup>614</sup>

L'administrateur était accompagné du fils du propriétaire. Cubain (sa mère était créole), de conviction séparatiste, récemment emprisonné sur dénonciation et libéré sur l'intervention de son père (ce qui explique qu'il ne soit pas encore enrôlé), le jeune homme tente de négocier l'impôt :

« – Por un lado mandan [los mambises] que el ingenio no muele ni cultive sus campos so pena de ser incendiadas sus fábricas ; por el otro prohíben que se pongan destacamentos de movilizados y se admita guarnición del Ejército ; y por último, exigen que se pague la contribución de guerra al gobierno cubano, siempre bajo la misma amenaza de destrucción de las fábricas, si no se obedece. Y si no podemos moler ¿ Con qué vamos a pagar la contribución ?  
– Con lo mismo que se la pagan Vds al gobierno de España, con las ganancias que han acumulado en 18 años de paz. De seguro que ni ese señor Martínez ni

Vd se permitirían discutir con el Jefe de Hacienda de Villaturbia el pago de la contribución de guerra impuesta por las autoridades españolas. »<sup>615</sup>

Or l'Espagne n'assurait pas la protection. L'Armée de Libération, en revanche, garantissait l'impunité du « batey » et celle de la ligne de chemin de fer... Les propriétaires payaient donc leur impôt ; c'était leur intérêt. Mais les romans des Guerres ne véhiculèrent pas souvent des valeurs et des considérations aussi matérialistes. Il n'y avait pas place pour ces mesquineries dans la vision idéaliste et maniquéenne dominante. López Leiva – nous l'avons déjà remarqué – résistait à cette tendance nivelatrice, jusque dans son agacement et ses réflexions mordantes prêtées au Commandant :

« Pues si el muchacho no era separatista y no nos ayudaba con su persona ni con su dinero siendo cubano y rico, celebro que le hayan dado ese susto y lo que lamento es que no lo mandaran a Chafarinas para que crea en Dios y en España. »<sup>616</sup>

N'y avait-il donc vraiment que deux camps dans cette guerre, celui de l'Espagne et celui de Cuba ? López Leiva savait bien que non. Il savait également qu'il fallait arriver à créer ces deux camps pour que le projet social de la Révolution ait une chance de se concrétiser. Politiquement rattaché à la frange radicale du séparatisme, il n'avait par la suite pas changé d'orientation. Dans la Cuba libérale de la République médiatisée, son discours et ses propos étaient minoritaires. La vision des Guerres qu'il proposait ne correspondait guère à ce que l'on avait besoin d'en dire ou d'en entendre. Au contraire, en se référant sans cesse au contexte politique (les autonomistes<sup>617</sup>), aux données sociales (ici l'appartenance de classe), et aux pratiques révolutionnaires, il signalait les déviations du discours patriote, idéaliste et libéral de la majorité des auteurs se revendiquant faussement du projet porteur de la Révolution de 1895.

Toutes ces réalités furent ensuite bannies des récits et des mémoires. D'une part, elles n'entraient pas dans le cadre conceptuel de la « bonne guerre » chevaleresque ou romantique. D'autre part, elles alimentaient le discours dépréciatif des Nords-américains vis-à-vis d'officiers et de soldats cubains, misérables va-nu-pieds, incapables de se conduire en « gentlemen » policés. Enfin, elles rendaient aux événements leur réelle dimension sociale ou politique. Pour les mêmes raisons certainement, l'accent fut mis sur les aspects à caractère plus « victimaires ». Ceux-là revalorisaient une image dépréciée par l'affirmation d'une

persévérance et d'un sens du sacrifice bien chrétiens, flattaient une flagornerie patriotarde en s'auto-désignant comme les victimes libérées d'un ancien bourreau aujourd'hui mis à mort et ôtaient à la Guerre sa dimension révolutionnaire.

### (3) Les tabous de la guerre

Ce fut sans doute également pour ces raisons complémentaires que certains types d'actions guerrières et de combattants disparurent des récits, alors qu'on les verrait représentés (assumés ou critiqués) dans des productions culturelles analogues d'autres nations. Au même titre, donc, que la question de l'auto-provisionnement en armes et munitions ou l'impôt révolutionnaire, les auteurs ignorerait les actions de guerre (espionnage, terrorisme, banditisme) et tenteraient d'en justifier d'autres (la « Tea ») devenues contestables du point de vue d'un certain « code de l'honneur ». Fût-il l'héritage de la traditionnelle « hidalguía » hispanique, fût-il calqué sur le discours nord-américain méprisant sur les Cubains en général et leur Armée de Libération en particulier ? Fût-il la réécriture depuis une République libérale destinée à gommer ce qui avait évoqué la Révolution ? En tout cas, l'on oublia que, dès 1880, le Comité patriotique avait prôné le recours à l'illégalisme comme un des moyens de lutte contre le pouvoir colonial. Une fois encore, certaines références, certaines formulations, attestées début 1897, allaient disparaître progressivement du discours dans son ensemble.

Le premier aspect des Guerres à avoir subi une fortune déclinante fut la question de l'espionnage séparatiste. Il faut tout d'abord définir ce que nous entendons par « espion » : était un espion celui qui était utilisé pour une surveillance secrète de l'ennemi. En conséquence, l'on désignera ainsi autant l'espionnage civil que l'espionnage militaire. Cela nous conduit à souligner une différence de conception et d'utilisation de l'espion entre la guerre de Dix Ans et celle de 1895.

En effet, pour le conflit de 1868 à 1878, l'espionnage fut spontanément le fait de civils solidaires des séparatistes ; une fois la Guerre déclarée, il fut assimilé au « laborantismo ». Francisco López Leiva rendait hommage à l'aide indéfectible de Marta Abreu :

« Uno de los lugares donde mejor organizado quedó el servicio de **confidencias** fue el Central San Francisco, situado entre los pueblos de Ranchuelo y Las Cruces. La propietaria de aquella valiosa finca, la inolvidable

patriota y benefactora señora Abreu de Estévez, había dado órdenes terminantes a sus apoderados y administradores para que auxiliasen a la Revolución con toda clase de recursos (...)»<sup>618</sup>

Pendant le « Reposo Turbulento », recours fut fait à l'espionnage par le Parti Révolutionnaire Cubain dans le cadre de l'organisation de la guerre à venir. Núñez de Villavicencio l'attestait dans son roman, *Aventuras emocionantes de un emigrado revolucionario Cubano*<sup>619</sup>, lorsqu'il faisait de son protagoniste l'espion de Martí à Cuba dans les mois précédents le Cri de Baire.

Les « Mambis » de 1895 entrèrent ainsi dans la guerre forts d'une nouvelle armée forgée dans la clandestinité. Les espions, civils ou non, étaient plus ou moins officiellement sous les ordres du Haut-Commandement de l'Armée de Libération<sup>620</sup>, tout en étant intégrés à une structure parallèle qui semblait dépendre soit d'un Délégué, soit d'un Comité secret de membres du Parti Révolutionnaire Cubain<sup>621</sup>. La mission des espions était, certes, une mission d'information et de soutien logistique, mais aussi une mission armée, assimilées par les espagnols à des actions terroristes. Maspons Franco fit allusion à l'existence de ce corps clandestin :

« Me informan que un mecánico muy experto y entusiasta prepara bombas explosivas que van guardando en la misma capital »<sup>622</sup>

Les traces écrites furent par conséquent rares, qu'il se soit agi d'ordres ou de rapports<sup>623</sup>. De plus, d'après André, les avis quant au recours ponctuel ou systématique à cette force spéciale divergeaient, et parmi les responsables du Parti Révolutionnaire Cubain et au sein de l'état-major de l'Armée de Libération<sup>624</sup>. Ce type de combat et de mission fut ainsi rayé des tablettes testimoniales ou romancées. Seul le témoignage, édité en 1901, de Armando André relata ces procédures revendiquées comme des actes de guerre<sup>625</sup>.

Dans les romans, le « Mambí » ne fut jamais un guerrier de l'ombre, un combattant dont le sens de l'honneur et la moralité pourraient être mis en doute<sup>626</sup>. Lorsque l'on faisait allusion à des pratiques d'espionnage, elles étaient vénielles, presque innocentes. López Leiva, dans cet extrait, détonne :

« Uno de los medios puestos en práctica por los conspiradores de las ciudades y los jefes que operaban en el campo revolucionario para obtener el mejor éxito

del sistema de confidencias, era el del soborno de las fuerzas movilizadas por el gobierno español para que cubrieran las pequeñas guarniciones de los fuertes destinadas a vigilar y defender las zonas azucareras, todos ellos gente allegadiza, algunos soldados licenciados del Ejército regular y la mayoría vagabundos, hampones y rateros, sin más interés que cobrar la soldada y exponer el peligro lo menos posible a las balas libertadoras. »<sup>627</sup>

L'on préfère bientôt au problématique et peu pointilleux espion, le « laborante » paisible. Celui-ci remplissait avec soin un travail « propre » et généreux : livrer des informations sur les effectifs espagnols et leur position, transmettre les courriers (y compris les lettres d'amour et autres rubans bleus<sup>628</sup>), faire parvenir des armes ou des médicaments aux « Mambis ». Ils n'en étaient pas moins des « héros » :

« Estos valientes prestaron de ese modo el servicio más arriesgado y valioso que pudiera imaginarse. Salían del campamento en traje de campesinos pacíficos ; penetraban en los ingenios donde había guarniciones ; cruzaban muchas veces á la vista de los fuertes españoles ; hasta marchaban escoltados por las columnas enemigas agregándose á ellas con milvetas y artificiosas explicaciones y llegaban hasta las mismas poblaciones y ciudades, de donde regresaban luego con mayores dificultades y rodeos, trayendo siempre – si no cartuchos que no había sido posible procurarse en todas las casas – medicinas, ropas, y, sobre todo, dinero que nos enviaban los simpatizadores de las ciudades. Además nos traían comunicaciones y confidencias importantes. »<sup>629</sup>

Maspons Franco, militaire dans l'âme et fort enclin à estimer que l'Armée était au-dessus des règles éthiques habituelles, fut un des seuls à évoquer l'importance de l'espionnage « mambi » et le caractère systématique de son organisation. L'on apprend, dans *Maldona*, que :

« El espionaje merecía la mayor atención de los llamados a tenerlo bajo su cuidado ; en las poblaciones se creaban clubs que atendían toda la comunicación con las fuerzas del campo y daban las informaciones necesarias de la situación política y militar del enemigo. »<sup>630</sup>

L'on apprend aussi que l'espionnage n'était pas seulement auxiliaire, mais partie intégrante de l'organigramme militaire. Lorsque Maceo, regroupant des éléments issus de la bande de la « Acera del Louvre », organisa le Sixième Corps (c'est-à-dire l'Armée de la

province de Pinar del Río), il nomma également un agent secret affecté dans la capitale, espion directement rattaché à ce corps. Le nom de guerre d'Oscar Cuní était Diógenes (sic)<sup>631</sup>.

Armando André, dans ses mémoires, sources pour nous complémentaires, indiquait comment certains étaient « assignés » à la vie civile quoique désireux de rejoindre les rangs de l'Armée de Libération. Ce fut le cas d'un « chimiste » espagnol, membre du réseau séparatiste de La Havane, que ses supérieurs refusaient de voir partir « pa el monte »<sup>632</sup> :

« No se lo permitieron nunca los que conspiraban en la ciudad, que en él tenían un brazo de acción de un incalculable valor. »<sup>633</sup>

Comment donc expliquer cette lacune des romans ? Pourquoi les auteurs passèrent-ils sous silence l'existence et les actes de patriotes dont on connaissait alors l'importance, et dont l'étude récente de René González Barrios marque la redécouverte<sup>634</sup> ?

L'on peut avancer tout d'abord que l'apparition, dans le roman puis dans le cinéma dits d'espionnage, de la figure positive de l'espion est un phénomène très récent, que l'on peut dater des années de la Guerre Froide. Néanmoins, depuis 1874, date de sa première apparition dans un roman des guerres, le « laborante » pacifique faisait recette<sup>635</sup>. Preuve en fut l'inflation des actes d'espionnage inoffensifs décrits par des auteurs de la dernière génération coloniale. Le recueil et la divulgation d'informations – même anecdotiques – sur le camp ennemi, présentés comme chose normale, comme devoir élémentaire envers la Patrie dans les romans des vingt premières années de la République, devenaient un acte de guerre accessible à tous<sup>636</sup>.

S'agissait-il de trouver des héros auxquels les Cubains n'ayant pas rejoint les Indépendantistes puissent s'identifier ? Ou bien, y avait-il de la part de certains la volonté de cesser de valoriser le recours à l'action armée, à la Révolution en pratiquant une sorte d'inversion de l'héroïsme ? Les œuvres de Raimundo Cabrera fournissent un exemple de ce glissement qui, de la valorisation de l'engagement total pour une cause, mena à celle d'une neutralité de façade, pour aboutir à celle d'un engagement de façade. Ainsi, le héros du roman de 1897, était le fringant capitaine « mambi » Ricardo Buenamar ; il était en 1916, le jeune étudiant patriote et très occasionnellement « laborante » Ricardo del Campo<sup>637</sup>.

Il est vrai aussi que certains, visiblement étrangers au monde de la « manigua », se rappelèrent, au moment d'écrire un roman « inspiré de faits réels », avoir tenté autrefois de rejoindre la « manigua », ou rassemblé des munitions ou des médicaments, ou transmis des



informations militaires capitales ou servi de courrier pour livrer en main propre une lettre au Général en Chef Gómez ou au Lieutenant-Général Maceo. Ce « laborantismo » de circonstance, invérifiable, prit le pas dans les narrations sur les récits d'engagements plus radicaux et plus discutés.

En effet, une des réticences à l'espionnage comme action clandestine prenait sa source dans la nature même de la pratique : son caractère autonome, imprévisible, incontrôlable. Ce personnage solitaire, indépendant, individualiste ne fut pas considéré dans les romans comme une figure positive<sup>638</sup>. Il devait par trop raviver la crainte de l'anarchiste... La pratique et le savoir-faire des espions « mambis », d'ailleurs, si l'on en croit Armando André, était l'héritage direct d'anarchistes européens immigrés à Cuba. Les espions cubains, quand ils n'étaient pas des anarchistes espagnols, avaient été instruits par eux... André lui-même disait devoir son initiation à la clandestinité et son savoir en explosifs à un anarchiste asturien, Eferino Vega<sup>639</sup>, qui l'avait formé dans les premiers mois de la guerre.

Par ailleurs, la comparaison des rares actions clandestines narrées dans les romans avec l'expérience relatée par le seul André dans ses mémoires, met en évidence l'effacement de la quasi totalité de ces actions. Dans les romans, pas d'attentats à la dynamite contre les représentants des autorités coloniales<sup>640</sup>, pas de plans échafaudés afin de déborder les autorités coloniales en créant la panique dans la population de La Havane<sup>641</sup>, infiniment peu de destructions des infrastructures (eaux, gaz, réseaux ferroviaires)<sup>642</sup> dans la capitale et dans ses environs, comme André le relatait dans ses courtes, mais édifiantes, mémoires.

En fait, seules demeurèrent, bien que très rares, les missions relatives à l'infrastructure ferroviaire, pilier de la supériorité militaire espagnole. En effet, elle était l'armature du fonctionnement de l'économie sucrière, et donc, du financement du maintien de l'Espagne dans sa colonie<sup>643</sup>. Parce qu'elle quadrillait l'île (et particulièrement l'Occidente), elle fut un atout militaire pour les Espagnols pendant les Guerres. Les Cubains s'attaquèrent donc en toute logique au chemin de fer pour gêner l'activité économique, pour empêcher les transports de troupes, et pour piller les chargements d'armes ou de vivres. Attaque des trains, destruction des télégraphes faisait partie de la routine militaire. Le Général José Lacret Morlot, par exemple, avait pour mission, au début de l'invasion d'Occidente, de seconder Maceo en détruisant les structures espagnoles de communication. Il manœuvrait au nord de Matanzas. Ses sous-officiers García Vigoa et Harcia opéraient au sud. De plus, ils faisaient diversion en attirant les troupes espagnoles, ce qui permettait au gros de l'Armée de Libération d'avancer

plus aisément dans une zone occidentale sucrière sous haute surveillance de l'armée coloniale.

Par ailleurs, si l'on se réfère aux romans de la Révolution mexicaine, on a dans les romans cubains une lacune révélatrice. En effet, l'attaque des transports de troupes ou celle de trains blindés sera considérée par les auteurs mexicains comme un acte de guerre aussi honorable qu'un autre. Cultivée pour son illustration d'une prétendue spécificité quelque peu anarchique de la stratégie des insurgés, l'attaque ou le dynamitage de trains devint un poncif littéraire, puis, plus tard cinématographique. Rien de tel dans les romans cubains. Au contraire, il est surprenant de constater combien le chemin de fer est absent de ces romans cubains, non seulement dans le cadre de l'action clandestine des espions, mais aussi dans celui des actions militaires classiques. Ce fut Cabrera, en 1897, qui le premier et le dernier, décrivit ces attaques avec satisfaction, imputant à son héros Buenamar une attaque réelle par le Général Aranguren de la ligne Regla-Guanabacoa<sup>644</sup> :

« Viajeros y soldados inquietos asoman con frecuencia la cabeza por la ventanilla para cercionarse de si amenaza un peligro cercano ; porque el enemigo, siempre resuelto y valeroso, sabe impedir el avance de los trenes, volando los puentes y las vías con dinamita colocada sigilosamente en los terraplenes. »<sup>645</sup>

Train et attaques disparurent ensuite de l'imagerie des Guerres d'Indépendance pendant plusieurs décennies. Il faudrait attendre 1933, en plein processus révolutionnaire, pour que López Leiva, se souvienne du travail des ouvriers ferroviaires et signale que :

« Los chucheros quién más ; quién menos, eran auxiliares de los cubanos en armas. El chuchero, sobre todo, por ser gran simpatizante de la causa separatista, procedía en todos los casos más bien como un hábil espía revolucionario que como un modestísimo empleado ferrocarrilero. »<sup>646</sup>

Que se passa-t-il donc ensuite pour que l'on en parla plus, pour qu'il n'y ait plus d'attaques de trains, de trains qui sautent ? Cela évoquait-il trop les « bandoleros » ? Ne fut-ce pas là que joua une forme de « moralisation » de la guerre, la même qui permet d'expliquer la disparition dans les romans des thèmes de l'espionnage et de l'action armée individuelle ? Assimilés à des bandits par leurs ennemis, les Cubains voulaient « laver » la représentation des Guerres de tout ceux qui pouvait susciter le rapprochement.

Toutes les opérations susceptibles de porter préjudice à des non-combattants étaient effacées pour peu qu'elles fussent cubaines<sup>647</sup>. Plus encore, comme dans le cas du pudique silence sur les modes de récupération de l'armement, il y eut une réticence à évoquer le sort des soldats espagnols tués au cours d'opérations spéciales, loin du champ de bataille. Car ce que décrivait Cabrera en décembre 1897, en insistant avec contentement sur la déroute des militaires espagnols :

« Otras veces hace descarrilar los trenes, trabajando de noche en los puentes de la vía férrea, como lo logró en Buenaventura con un tren cargado de tropa, y siembra el pánico en éstas, disparándoles desde lejos su fusil ó haciendo estallar algún explosivo. »<sup>648</sup>

devint quelques mois plus tard, le 5 février 1898, un récit autrement plus objectif et journalistique, dans lequel l'élément humain – terrifié de surcroît – avait disparu :

« Realicé en Febrero, la entrada y el saqueo en el pueblo de San Nicolás ; la captura de un ómnibus en la carretera de Güines á La Habana ; el descarrilamiento de un tren de carga en la línea de los Palos, y el copo de una columna volante de 25 hombres en el camino de Lechuga. »<sup>649</sup>

Il y eut sans doute là deux phénomènes qui, bien que de nature différente, avaient tous deux à voir avec la réception de la Guerre d'Indépendance (de 1895 dans ce cas) par les Nord-américains. Pour expliquer l'évolution du discours de Cabrera entre décembre 1897 et février 1898, il faut se reporter au contexte d'alors : le processus qui menait vers l'Intervention nord-américaine était déjà bien enclenché. Rappelons que le Maine était entré dans le port de La Havane le 25 janvier, que Dupuy de Lôme, l'ambassadeur d'Espagne aux Etats-Unis, était au bord de la démission, que sa démission du 8 février fut directement provoquée par la publication d'une correspondance dans le *New York Journal*<sup>650</sup>... Il faut ajouter que ce quotidien était un des fleurons du magnat de la presse Randolph Hearst qui avait lancé depuis le 19 janvier 1897, avec Joseph Pulitzer, une campagne en faveur de l'immixtion nord-américaine dans le conflit hispano-cubain. Cabrera, favorable à l'Intervention, adaptait donc son propos à un climat a priori devenu favorable aux Cubains, à condition qu'ils fussent présentés comme des victimes, sans défense et sans aspiration<sup>651</sup>.

Ultérieurement, c'est-à-dire sous la République, le contexte était fort différent. Cette fois, l'Intervention, une troisième intervention, était redoutée par les patriotes : elle était

susceptible de sceller le destin de la République Indépendante de Cuba. Le discours sur les « vertus domestiques » fut alors développé et répandu. Prônées par d'anciens indépendantistes du monde politique et intellectuel, leur respect était censé permettre d'éviter à Cuba une occupation militaire définitive pour cause de troubles sociaux ou politiques. La pratique de la « vertu domestique » présupposait de ses tenants l'adoption des critères nord-américains et la soumission à leur exigence de « comportement acceptable » dans la vie publique. Peut-on considérer simplement que, par un phénomène de rétroactivité de cette autocensure comportementale, la représentation des Guerres des « Mambis » ne résista pas non plus à la « vertu domestique » ? Nous avons invoqué à plusieurs reprises la volonté marquée de revaloriser l'image des Cubains en général et de leur Armée de Libération en particulier, toutes deux mises à mal par les autorités nord-américaines d'occupation et par la littérature nord-américaine sur la Guerre de 1895<sup>652</sup>. Ainsi, les moyens mis en œuvre par les Cubains en infériorité numérique et logistique, s'ils n'étaient pas honorables en vertu des critères d'autrui, étaient impossibles à endosser et à revendiquer. Espionnage, clandestinité, dynamitage, disparurent des annales romanesques.

L'autre figure qui n'apparut pas dans les romans fut celle du bandit. Or le banditisme rural, conséquence de la misère dans les campagnes, avait été un phénomène social très important au XIX<sup>e</sup> siècle. Le fait que certains de ces bandits aient « naturellement » rejoint les rangs révolutionnaires ne fut pas pour ces raisons, ni surprenant, ni même d'ailleurs particulier à Cuba<sup>653</sup>. Ce qui peut l'être en revanche fut le traitement différencié que leur participation aux Guerres d'Indépendance subit. Autant le cinéma cubain naquit sous les auspices de Manuel García, autant la littérature historique et romanesque des années républicaines jeta aux oubliettes ce personnage encombrant<sup>654</sup>. Nous avons trouvé dans nos lectures deux – et seulement deux – occurrences du personnage du bandit. Elles sont à l'opposé l'une de l'autre.

« Redención » d'Enrique Collazo parut dans la revue *Letras* en mai 1907<sup>655</sup>. La rédemption était celle d'un « guajiro », poussé au banditisme par les circonstances :

« Rehecho el guardia, se dirigía á la guajira, cuando entre ambos se interpuso un fuerte y robusto hombre de campo, que poniéndole una mano sobre uno de los hombros casi le hizo caer, al mismo tiempo que con voz fuerte y sonora, dijo : para el que le falta á mi mujer, me sobro yo.  
El conflicto había surgido, las parejas se arremolinaban y huían : los guardias

fuéronle arriba al hombre, intimándole que se hiciera preso.  
La contestación fué rápida ; el guajiro, machete en mano, gritóles : ¡ Paso ! Los guardias hicieron uso de las armas ; el salón quedó vacío.  
Pocos momentos después, quedaban los guardias muertos ó heridos, y un hombre arreaba su caballo camino de la Sierra.  
Había en Cuba un bandido más. »<sup>656</sup>

et qui rejoignit les troupes révolutionnaires en 1895, et prouva, par ses actes et non par sa fortune ou son nom, sa valeur :

« El proscrito fué de los primeros en unirse á la revolución, al frente de sus parientes y amigos. Entre el humo de la pólvora de los libres, paseó por su pueblo la bandera de la libertad. Bahía Honda vió al fin la llegada de los libertadores. Desde entonces fué el jefe de localidad. Sus campamentos eran modelo de orden y limpieza. Antonio Maceo depositó en él su confianza : valor, inteligencia y patriotismo : todo lo reunía. »<sup>657</sup>

Le propos de Collazo est limpide. Ce n'est pas tant que l'origine sociale et le passé d'un « Mambí » n'importent pas, c'est qu'au contraire, les « Mambis » les plus sincères viennent du peuple et étaient des proscrits – pauvres, bandits, noirs... L'on ne s'étonnera donc pas que ce point de vue se soit révélé minoritaire dans une Cuba bourgeoisie et libérale.

Pour la plupart, un bon bandit – en vertu de l'expression consacrée – était un bandit mort, d'où l'amnésie des romanciers à l'heure d'évoquer leur participation aux guerres. Il y avait dans ces romans tant d'autres oublis révélateurs du souci de ne pas briser les conventions ou les barrières de castes et de classe... Qui aurait accepté de se reconnaître ainsi qualifié, à la mode intégriste :

« (...) tipos de mala catadura, gente del hampa, ladrones, borrachos, jugadores, chulos, efeminados [sic], toda la crápula del barrio. »<sup>658</sup>

Le banditisme était souvent évoqué, certes, mais comme preuve du mal gouvernement et de la déchéance morale du régime colonial. Ce qui montrait que l'effort de compréhension du phénomène en était resté à l'étude de Saco, *Memoria sobre la vagancia en la isla de Cuba* – si l'on excepte les auteurs issus du radicalisme révolutionnaire tels Collazo et quelques autres. Que cette étude ait daté de 1831 n'empêchait pas ses adeptes de reprendre contenu et point de vue de l'ouvrage de référence pour étayer leur propos généraux. Pour le restant, il s'agissait de ne pas reconnaître que les Libérateurs sacralisés de la « République

bourgeoise »<sup>659</sup> avaient pu frayer avec des exclus et des proscrits qui ne pouvaient être considérés comme des victimes sans défense.

José Wenceslao Maury Rodríguez, lui, opta pour la solution contraire. Il évoqua le banditisme avec un sens de l'asyndète remarquable mais c'était pour mieux dénoncer cette lie sociale et morale :

« El desastre [du banditisme social et populaire] se mantuvo en todos los períodos de las guerras y sus treguas, en que se sucedían sin descanso los príncipes de la vagabundería, los reyes y señores del pillaje y del latrocinio.

Manuel García más tarde desvastando los campos, burlando las persecuciones de la guardia civil, considerada impotente para darle alcance, (...) el saqueo, la piratería, el escándalo, la abyección, envenenando el ambiente. Las haciendas arrasadas, los cañaverales incendiados, las vegas destruídas, los secuestros de niños y jóvenes adolescentes retenidos en rehenes por los bandidos y los ladrones.

El bandido « mascota », ratero, insoportable asediando la población, proporcionando dinero a las mismas autoridades para ser inmune, y envenenando las aguas del acueducto cuando era perseguido. »<sup>660</sup>

L'énumération était d'autant plus tendancieuse que l'auteur, après avoir irrémédiablement condamné les bandits, les assimilaient implicitement aux « Mambis » : les seconds n'avaient-ils pas fait du pire des premiers une « mascotte » ? Les uns et les autres ne partageaient-ils pas la soif de détruire la propriété privée ?

A lire Maury Rodríguez, l'on comprend qu'il ait fallu qu'un auteur soit fort radical pour présenter les bandits sans préjugé ni romantisme et légitimer par leur exclusion leur naturelle participation à la guerre d'Indépendance. La majorité des auteurs s'empêtrait dans des considérations moralistes et ne voyait dans le phénomène autre chose que la déviance immorale imputable à la pauvreté, opinion toutefois plus libérale que celle de Maury Rodríguez.

La « Tea » – la « torche », l'incendie – aurait également pu ne pas figurer dans les romans. Historiquement, la destruction par le feu des champs de canne à sucre avait été difficile à imposer au sein même du camp indépendantiste. Cela avait été une pratique conçue et imposée par les militaires – et plus particulièrement par Máximo Gómez – pendant la Guerre de Dix Ans. Elle avait été rejetée avec énergie par les propriétaires terriens – principalement les occidentaux – , qu'ils fussent solidaires des Indépendantistes ou pas. Pour

les observateurs étrangers, brûler le bien d'autrui, était jugé avec d'infinies réticences. Or une des priorités des politiques de la République en Armes était de voir reconnue la belligérance. Motivées par ces raisons, les autorités politiques avaient refusé de manière réitérée de laisser appliquer la stratégie de l'Invasion, couplée de la « Tea »<sup>661</sup>. Cela avait d'ailleurs provoqué des heurts graves et répétés entre Gómez et les instances civiles. Seul Castellanos y faisait allusion :

« Por los campamentos volaba una palabra sonora, simpática, vibrante como el lema de un aventura antigua : la Invasión. Ya la habían escuchado veinticinco años antes, aquellas mismas maniguas cuando a la Cámara de la Guerra Grande la propusiera Máximo Gómez en 1875. Ahora había saltado a las primeras palabras en aquel abrazo histórico de Gómez y Maceo, en pleno monte, cerca de la orilla de desembarco. Y todos la repetían confiados, presumiéndola un supremo recurso de pelea. »<sup>662</sup>

Cela n'avait donc été que lors de la préparation du soulèvement de 1895, par Gómez, Martí et Maceo, que le principe de la « Tea » avait été admis comme élément stratégique de premier ordre. Le parti fut pris de gagner la Guerre quitte à ne pas préserver les intérêts des plus puissants, comme en 1868. La « Tea » fut donc pratiquée avec systématisme, déniait aux industriels du sucre la prétendue neutralité – alors que le pays était en pleine guerre révolutionnaire – qu'ils revendiquaient encore, au nom du droit d'entreprise et de la poursuite de l'activité économique cubaine. Cette fois, nul « lobby » ne parvint à l'empêcher. La « Tea » systématique contraignait la bourgeoisie, politiquement neutre ou autonomiste, à choisir entre un engagement radical auprès des Indépendantistes (après tout, le « Mambí » de base n'avait-il pas également tout laissé pour s'enrôler, au mépris de sa vie ?) ou un engagement clair en faveur du maintien dans la colonie. Leur seule alternative était en effet d'accepter ou de demander la protection de l'Armée espagnole.

Néanmoins, les indépendantistes de la frange la plus modérée durent accepter la « Tea », puis la justifier devant autrui. Dès 1897, Raimundo Cabrera, dans « Episodios de la Guerra. Mi vida en la manigua », laissait transparaître cet inconfort de manière exemplaire. Il avait admis au nom des leçons du passé le principe en vertu duquel l'incendie des plantations était l'unique moyen d'empêcher Cuba de financer la guerre de l'Espagne. Etrangement, chez Cabrera, les raisons de la pratique de la « Tea » n'étaient pas évoquées. Cela donnait au lecteur un sentiment de sauvagerie de la part des « Mambis », sensation aussitôt désamorcée par les propos « rassurants » de l'auteur. Sans être intentionnel puisque Cabrera ne souhaitait

ni effrayer le lecteur, ni désavouer le camp qu'il avait finalement choisi, l'effet transmettait sa propre crainte de pratiques destructrices du bien privé. Implicitement, cela soulignait l'urgence d'une intervention destinée à mettre un terme à un processus estimé trop radical. Car, légitimée par la direction révolutionnaire, la « Tea » choquait d'autant plus. Pour l'excuser, Cabrera eut recours à la plus élémentaire et presque incontestable des justifications, le droit de se défendre :

« – Han hecho un fuerte en el batey y están construyendo otro en las cercanías. Hay allá cien guerrilleros de guarnición. »<sup>663</sup>

Le motif avancé était en partie fondé. L'Occident étant une région de première importance économique, à la population dense, les plantations occidentales étaient en effet protégées, dans la mesure du possible. Transformées en camps retranchés, elles devenaient des bases logistiques pour les Espagnols. Cependant, cette « protection » était assurée par l'Armée espagnole et non pas par les guérilleros. Ces troupes non-officielles, composées de Cubains, redoutées pour leurs exactions<sup>664</sup> sur les civils, étaient utilisées pour la surveillance des zones rurales et comme renfort mobile de l'armée espagnole. Citer les « guerrilleros » équivalait sous la plume de Cabrera, à évoquer la barbarie de ces assaillants, barbarie qu'il dépeignit d'ailleurs largement dans ce roman. Assimiler « guerrilleros » et protection des « ingenios » relevait donc de la surenchère certainement volontaire. Cela ne pouvait qu'être en réponse à cette férocité que l'on pouvait admettre de détruire la richesse agricole de la région.

Emilio Bacardí souffrait d'un dilemme approchant. Indépendantiste convaincu, il n'avait participé ni de près – comme Cabrera – ni de loin à l'aventure autonomiste du « Reposo turbulento ». En 1868 comme en 1895, il était dans les rangs indépendantistes. Néanmoins, la Guerre et la « Tea » signifiaient pour lui également la ruine d'une région et d'une population d'origine française à laquelle il était fondamentalement attaché. D'où un discours également très ambivalent, où les officiers cubains et leurs hommes étaient assimilés au moyen d'allusions répétées aux Cavaliers de l'Apocalypse biblique :

« Los insurrectos, en su marcha destructora, habían ido invadiendo e incendiando. Tocábale el turno a la Sidonie, y llegaron allá con el mismo fin. »<sup>665</sup>



Pourtant Bacardí, au fait par ailleurs de la stratégie « mambise » de 1868, donnait les fondements d'une avancée militaire volontairement destructrice des biens :

« El partido de la Amistad, al despertar un día, se encontró invadido por bandas de revolucionarios, y la turba de gente, asegurados los puntos estratégicos, se extendió por las haciendas para dar cumplimiento a tres órdenes precisas e ineludibles : recoger armas y municiones, incorporar las negradas e incendiar los edificios.

La Fortuné no podía evitar la suerte de las demás haciendas : no había excepciones. »<sup>666</sup>

Si Cabrera justifie, bien que mollement, la « Tea », c'était la mort dans l'âme qu'il décrivait non pas l'incendie, mais simplement l'annonce au propriétaire par l'officier « mambi » de l'embrasement. En choisissant de représenter justement cette scène-là, il révélait ostensiblement les causes de sa réticence : le principe implicite de la remise en cause de la préservation de la fortune et de la propriété privée au nom du combat collectif. Sous la République, cette scène deviendrait un des poncifs de la littérature des Guerres. Elle serait éventuellement reproduite par certains comme un muet et rétrospectif désaveu de cet irrespect « mambi » pour la propriété privée. Bacardí en explicite fort bien l'origine :

« La libertad, que hasta entonces habían entendido por conservación y aumento de la propiedad, se les aparecía en forma de ruina y de aniquilamiento. »<sup>667</sup>

Ajoutons que le cliché de l'annonce de la « Tea » eut une variante à la fortune tout aussi remarquable : l'affrontement entre le fils, jeune officier « mambi », venu annoncer à son père, propriétaire terrien et espagnol, qu'il allait mettre le feu à son propre patrimoine<sup>668</sup>. D'après nos lectures, la première apparition de cette scène véritablement « parricide » fut une nouvelle fois Raimundo Cabrera en 1897.

Il y eut, dans la lignée littéraire et idéologique de Cabrera tout un pan de la littérature des Guerres qui évoqua la « Tea » à contrecœur. Mais il était difficile de la condamner – nous allons y revenir. Les réticences furent donc suggérées par un ton moins enthousiaste. Le passage à cet acte estimé répréhensible d'un point de vue moral et économique fut décrit par ces auteurs pour ce qu'il était : une véritable transgression, en langage psychanalytique<sup>669</sup>. Dans certains romans, cette « faute » menait au châtement, exprimé sous la péripétie romanesque de la ruine financière et morale : le père du héros de Román Betancourt finissait

ainsi cloué dans une chaise roulante, rendu muet par une attaque de paraplégie consécutive à l'incendie de sa propriété, et incapable donc de condamner ou d'absoudre son fils<sup>670</sup>. Dans une perspective plus pragmatique, la « Tea » des séparatistes, ajoutée aux incendies de plantations par les Espagnols, avait mené nombres de petits et moyens propriétaires à la ruine, pendant la Guerre de Dix Ans. Sur cela se basaient aussi les réticences, les peurs et les représentations symboliques. Il est intéressant de constater comment Bacardí, en évoquant de manière aussi ambivalente la « Tea », reprit à son crédit les peurs que ces émigrés français avaient gardé et colporté au sujet de l'insurrection d'Haïti. Alors que tous les romans cubains insistaient sur le caractère policé et encadré des troupes, chez Bacardí, tout à coup, les troupes « mambí » se transformaient en hordes d'individus vengeurs et sanguinaires, à l'occasion de la prise et de l'incendie d'un « ingenio » :

« La orden era llegar sigilosamente a la barbacoa y cumplir con lo mandado, pero, a la señal del sargento, resonaron alaridos de fiera victoriosa: se precipitaron a la canoa, flamearon las teas y, atronando, llevaron el fuego al techo y celebraron sobre la cabeza de sus enemigos, con saltos y chillidos, el principio de la destrucción. »<sup>671</sup>

La citation est adoucie au regard du chapitre dans laquelle elle figure. La prise de la propriété de Jean-Pierre Bonneau donne en effet lieu à des scènes d'horreur – poursuites, coups, décapitations, viols (suggérés) – dignes des pires cauchemars<sup>672</sup>, dignes du pire enfer, peut-être d'ailleurs de celui qu'avaient relaté les planteurs français d'origine dominicaine.

Mais la « Tea » fut également revendiquée par des « Vétérans-auteurs » comme une des « trouvailles » des Indépendantistes, comme un des meilleurs moyens de pression qu'ils surent mettre à profit. La « Tea » devint alors la preuve de la sagacité, de la résolution et de la force morale du « Mambí », et par conséquent des Cubains. Pour Maspons Franco, sa signification était limpide :

« Las llamas del furioso incendio de los campos de caña, demostraban que el enemigo era impotente para dominar la situación y que los invasores proseguían su ruta victoriosa. Los campos del Central España, que pertenecía al Ministro de Ultramar, Romero Robledo, fueron pasto de las llamas, no admitiéndose la proposición de su administrador de pagar una fuerte suma a la revolución si se le respetaba la caña. »<sup>673</sup>

Il est vrai que ce seul argument et le seul exemple du ministre suffisaient à expliquer le maintien et la généralisation de la « Tea » comme élément-clef de la représentation romanesque des Guerres, et ceci malgré son caractère révolutionnaire et transgresseur. Ce caractère, ceci dit, était gommé dans la formulation de ceux qui évoquaient « naturellement » la « Tea », comme López Leiva :

« (...) simultáneamente con las primeras descargas de fusilería, comenzaba al incendio de los campos de caña. Era en aquellos momentos cuando el espectáculo adquería todo su terrible grandeza, poniendo espanto en el ánimo de los pacíficos habitantes de los campos y haciendo detener la marcha a las columnas españolas, aturdidas y desconcertadas. Espesas nubes de humo elevándose a considerable altura eclipsaban el sol ; enormes lenguas de fuego, como torrentes de petróleo inflamado, corrían por los cañaverales en flor ; estellaban las cañas al incendiarse, como si fueran petardos, y las llamas, avivadas por la brisa de la mañana, volaban de un cañaveral a otro, de ingenio a otro, recorriendo distancias considerables con una velocidad espantosa... »<sup>674</sup>

Si la pratique de la « Tea » démontrait l'impuissance des Espagnols, alors, par conséquent, elle démontrait la supériorité des « Mambis ». S'il n'était jamais donné d'indication sur son histoire, ni sur son initiateur – ce ne fut pas comme concepteur de la « Tea » que le Général en Chef Máximo Gómez passa à la postérité dans les romans –, il semblait que la pratique allait de soi : comme la « machete », elle flanquait le « Mambí », à la fois instrument, illustration et emblème de sa légitimité et de sa domination :

« La invasión arrasó con los campos de caña del ingenio Coloradas, que ardieron hasta quedar convertidas en pavesas. Los caballos y las armas que existían en la finca fueron ocupados en un santiamén, y las fábricas del batey no fueron pasto de las llamas porque el administrador del Central se comprometió con los jefes invasores a que el ingenio no molería sin permiso previo del gobierno revolucionario. »<sup>675</sup>

Pour ces raisons, non seulement, la « Tea » n'avait pas disparu des romans d'une Cuba républicaine soumise aux règles économiques et morales du modèle libéral nord-américain, mais encore, à lire certains des auteurs, les « Mambis » avaient fait flamber Cuba de toutes parts, avec une volupté certaine :

« Todo el territorio de Cienfuegos, cultivado de caña de azúcar, convirtióse en inmensa hoguera ; la revolución impone sus leyes no permitiendo a los

españoles realizar la zafra de los centrales para aprovechar la riqueza nacional. »<sup>676</sup>

La « Tea » représentait la prise de possession par les « Mambis » de leur terre, de leur pays. Elle fut également conçue comme un acte – un rituel – d’appropriation. La « Tea » n’était plus la réponse pragmatique à une contrainte de la réalité, elle était un droit. L’on explique mieux ainsi le poncif, cité plus haut, du fils voulant réduire son patrimoine en cendres et s’opposant une première et dernière fois à son père. Les Cubains s’appropriaient leur bien, quitte à détruire leur richesse pour la refuser à l’occupant. La devise des combattants pour l’Indépendance n’était-elle pas « Independencia o muerte » ? La « Tea » ne gagna-t-elle pas ses lettres de noblesse parce qu’elle était la preuve de la mise en pratique de cette devise ?

Il y avait là aussi tout un sentiment ambigu. Comment le lecteur peut-il, en lisant Bacardí, ne pas tomber dans la confusion des sensations et des jugements, avec cette bonne odeur de café flottant sur un « ingenio » en flamme :

« Cuando partieron los mulos a escape, el almacén ardía ya, y el chisporroteo de las llamas y el humo blanco del café que se quemaba, anunciaron que la obra destructora era un hecho. »<sup>677</sup>

C’était singulier. Visiblement, la « Tea » était une expérience impressionnante – nous parlions plus haut de « volupté ». Comme l’on ne peut taxer tous ces auteurs de pyromanes, il nous reste à admettre qu’un incendie gigantesque est une expérience émotionnelle forte en soi et difficilement transmissible. Simplement à les lire, l’on devine que tel ou tel a mis le feu, a vu brûler la terre et l’horizon, et qu’il essaie de transmettre son émoi, ce sentiment de puissance, cette jubilation trouble de l’incendiaire pour l’incendie :

« Toda la provincia era una inmensa hoguera que iluminaba la marcha de la invasión ; el humo del pavoroso incendio amortiguaba los rayos del sol, en toda la extensión del horizonte. »<sup>678</sup>

Mais la « Tea », pour être signe de puissance, moyen de réappropriation, emblème de la victoire, n’en était pas moins destruction et ruine. Dans la réalité puis dans les romans – comme dans l’exemple ci-dessus -, la fascination, l’exaltation communiquées étaient toujours en partie mortifères. Cet aspect fut très particulièrement développé dans *Vía Crucis*, puisque Bacardí constatait avec douleur la ruine des planteurs orientaux :

« La soledad es dueña de La Fortuné : el calor de las llamas marchitó las plantas de los arriates ; las hojas de los frondosos árboles de la alameda penden mustias también, y ruinas que humean, restos de muros y huecos de puertas o ventanas, señalan el lugar que ocuparon los edificios ; un poste carbonizado llamea de tiempo en tiempo, alumbrando el lugar del siniestro como cirio funerario ; y derecho, dominando ruinas y vegetación, se alza el campanario como un gigante, sobreviviendo al cataclismo, mudo testigo del presente como lo fue ayer del pasado, y dejando oscilar al viento la cuerda de la campana que cuelga al aire libremente. »<sup>679</sup>

La désolation, la destruction étaient des termes récurrents. Une analyse des champs lexicaux de *Vía Crucis* montrerait d'ailleurs comment le vocabulaire de la mort était omniprésent dans ce roman. La mort paraît être une évocation redondante puisque l'on parle de la guerre. Néanmoins, la mort, dans un roman d'affirmation identitaire, soit est l'œuvre de l'ennemi, de l'opresseur, plutôt que des siens, soit est portée à l'ennemi dans un geste vengeur et expiatoire.

Nous disions plus haut que les auteurs s'étaient sentis forts à l'aise dans la représentation de scènes militaires flamboyantes : choc des deux armées, charges à la « machete », actes individuels remarquables de bravoure<sup>680</sup>... Paradoxalement, ces scènes militaires flamboyantes n'étaient pas d'une violence belliciste appuyée. Il faut bien admettre que les auteurs cubains ne surent pas souligner les spécificités de leurs Guerres. Elles furent dans l'écrasante majorité des cas réduites à une geste épique militaire tout à fait conventionnelle. Caricaturons : l'originalité du cas cubain faillit se limiter au port de la « machete » par un « Mambí » incendiaire.

Or justement, cette image-là assumée et promue par certains, provoquait chez d'autres une profonde réticence. Si l'on oppose cette imagerie surannée de la guerre aux aspects qui mirent mal à l'aise les auteurs, l'on est conduit à s'interroger sur l'image que les Cubains voulurent laisser d'eux-mêmes à la postérité, une fois consommée la fracture entre les choix collectifs et les aspirations des uns et des autres.

Il nous semble que deux des marques les plus significatives de la modernité et de la capacité d'adaptation des Cubains au rapport de force furent mal traitées dans les romans. Le passage du « laborantismo » à l'espionnage et à l'action clandestine allait bien au-delà d'une simple question de moralisme ou d'immoralisme d'un procédé. Il était prise de conscience de la dimension urbaine de la Guerre et ceci à la faveur de l'expérience de 1868, à celle de la

préparation de 1895 et à celle du contact avec des anarchistes européens immigrés chaque fois à Cuba et dans les foyers de l'émigration patriotique. La « Tea », qui fut imposée par l'Histoire plus que par les auteurs, leur posa également de grandes difficultés. On peut avancer tout d'abord que cette stratégie témoignait de la radicalité politique de ceux qui l'adoptèrent plus que de leur pragmatisme, et que ce fut à ce titre qu'elle causa tant de réserve. Cependant, sans être polémologue, l'on discerne aisément combien elle révélait la modernité de la vision complexe et globale de la Guerre d'Indépendance par ses stratèges.

D'autres aspects de ces Guerres, nous le verrons, furent édulcorés. Mais de ces deux exemples, nous pouvons tirer une hypothèse que nous tenterons de confirmer. Qu'il se soit agi de la Guerre de Dix Ans ou de la Guerre de 1895 – la « Guerra Chiquita » ayant, justement, été rayée de l'histoire par les romanciers –, les éléments les plus révélateurs d'un radicalisme politique ou social furent évacués par les auteurs de la République médiatisée.

D'un autre côté, eux dont l'effort patriote était indéniable, au moment de tenter d'affirmer la capacité du peuple cubain en évoquant la geste nationale, se montrèrent incapables de faire valoir tout ce qui dans la conception stratégique et le déroulement de la Guerre en montrait la modernité, l'inventivité et la rigueur. Peut-être ne surent-ils pas saisir ce que Gómez, Maceo, Martí et plusieurs autres avaient compris : une Guerre d'Indépendance ne se joue pas uniquement sur le champ de bataille.

**c) Les guerres n'ont pas eu lieu uniquement dans la  
« manigua »...**

Dans les romans, tous s'accordaient apparemment et rivalisaient de verve pour rejeter sans restriction la société coloniale. Plus précisément, la condamner intégralement, au début du XX<sup>ème</sup> siècle, semblait suffire à tout dire sur l'aspiration des Cubains de 1868 et de 1895. En fait, ce consensus superficiel masquait les divergences essentielles des uns et des autres quant au contenu politique et social de l'Indépendantisme. La lutte pour l'accession à l'Indépendance avait une si longue histoire... Au cours de décennies de conflits (qualifiés aujourd'hui de protonationaux puis de prénationaux), au cours de trente années de conflits militaires presque ininterrompus, le sentiment national s'était certes renforcé, mais il s'était renforcé dans le cadre d'un projet de société toujours plus démocratique et toujours plus social<sup>681</sup>. Dès 1868, l'opiniâtreté et le radicalisme des combattants s'étaient inscrits dans leur devise : « Independencia o muerte ». En 1895, ce projet national était porté par la frange la plus radicale du front séparatiste.

La première question, essentielle, qu'il convient de se poser, c'est celle de l'objectif du conflit tel qu'il fut déterminé dans les romans : s'agissait-il seulement d'obtenir l'indépendance vis-à-vis de la métropole ou bien cette indépendance était-elle conçue comme le prélude à une révolution plus profonde ?

Que l'Indépendance ait été l'objectif final ou la condition *sina qua non* pour l'atteindre, son obtention passait nécessairement par un conflit armé contre un adversaire particulier. Il peut apparaître redondant de poser une telle question, puisque les Guerres d'Indépendance traduisirent l'aspiration d'une nation préexistante à sa concrétisation étatique. Mais on ne peut négliger le fait qu'il s'agissait de guerres d'indépendance coloniale. Les Cubains n'avaient ni défendu ni construit identité et état national par opposition à un envahisseur extérieur. Cela n'avait pas été non plus un processus pacifique accompagné par une métropole éclairée, comme dans le cas du Brésil.

La concrétisation de la nation était passée par un affrontement extrême avec une part non négligeable d'elle-même, sa composante hispanique. Sans trop anticiper sur l'analyse du discours idéologique justifiant les Guerres<sup>682</sup>, demandons-nous comment cette rupture fut intégrée. La guerre était-elle présentée comme une guerre de libération contre un occupant ?

Ou bien était-elle conçue comme une guerre civile ? Dans ce cas, opposait-elle deux communautés différenciées cohabitant depuis des siècles sur un même territoire ou était-elle pensée comme une guerre scindant en deux une communauté ? L'existence de fluctuations et d'ambiguïtés sémantiques relatives à sa description révèlent que ce questionnement était non seulement pertinent mais révélateur des débats sur la nation pendant l'ère républicaine.

(1) Une guerre civile

Si l'on s'en tient à la stricte définition du terme, les Guerres d'Indépendance, même conçues et représentées comme des guerres ayant emporté le monde civil et le monde militaire, vers la destruction et l'auto-destruction, n'étaient pas des « guerres civiles ». Une « guerre civile » étant un conflit armé entre partis d'une même nation, par opposition à guerre étrangère de nation à nation, elle présuppose l'existence d'une communauté nationale. Il y aurait donc une évidente contradiction dans les termes.

Commençons par la position la plus minoritaire, et sans conteste, la plus claire. Trujillo de Miranda, sans pour autant la nommer explicitement ainsi pour des raisons relevant du bon sens, décrivait le conflit opposant les Cubains au gouvernement espagnol – et non pas, chez lui, aux Espagnols<sup>683</sup> – comme une « guerre civile », par opposition aux « guerres internationales ».

« Luchaban dos fuerzas iguales y la lucha era horrible. Las luchas intestinas llegan a horrores mayores que las guerras internacionales.

El fusilamiento, la deportación, la persecución, y hasta el asesinato era lema del gobierno español.

La guásima o árbol en donde ahorcaban al enemigo, el incendio y el secuestro, eran las armas de los cubanos. »<sup>684</sup>

Le point de vue est intéressant, venant d'un immigré de l'une des dernières vagues migratoires. Son personnage, canarien comme lui, débarqué à Cuba dans les années soixante pour faire fortune, profiteur mais choqué par les excès de la société coloniale esclavagiste, était très autobiographique (le discours s'apparentant donc à un procédé auto-justificatif). Très virulent envers l'institution servile, l'auteur renvoyait systématiquement dos à dos les deux parties.

D'après lui, Créoles installés depuis plusieurs générations, ou Espagnols fraîchement débarqués, tous étaient issus du même peuple, vivaient sur la même île, dans un monde qui



n'était pas parfait<sup>685</sup>. Certes Trujillo de la Miranda raisonnait à partir du critère de l'appartenance d'origine, le concept de la « raza », un des éléments de l'argumentaire idéologique qui justifiait le maintien de la présence coloniale à Cuba. De manière corrélative, l'auteur ne faisait pas le constat de l'émergence d'une identité singulière au cours de l'histoire. De même, il ne prenait pas en compte les mécanismes structurels d'exploitation ni les conflits d'intérêts économiques et politiques entre les représentants de la métropole et les Créoles. Il reconnaissait – dans la lignée des intégristes les plus modérés lorsque le vent commença à tourner – le « mal gobierno ». La Guerre n'en restait pas moins une guerre « viscérale » opposant les éléments constitutifs d'un même organisme. N'est-ce pas ce qu'induit le parallélisme de l'extrait suivant :

« Hasta los gorriones eran símbolo de españolismo intransigente.  
Las bijiritas, de cubanismo rabioso.  
El rojo y el gualda era el color español.  
Pero las cubanas vestían de azul y lucían diademas de oro con estrellas de cinco puntas.  
De uno y otro bando sólo se oían baladronadas.  
Unos cantaban « La bayamesa ».  
Otros « La soberana ».  
¡ Viva Pravia ! ¡ Viva Piloña ! – gritaban unos, como si estos pueblos fueran extranjeros entre sí.  
¡ Viva Cuba libre !, gritaban otros. »<sup>686</sup>

Que nous disait-il sinon que ces adversaires qui se conduisaient identiquement, n'étaient pas du tout étrangers. Au contraire, n'avaient-ils pas la même « Mère-Patrie », selon l'expression consacrée ? Plongés dans une « guerre intestine » ils étaient des frères ennemis, des Atrides des temps modernes.

Ce discours de l'hispanité – aux relents d'intégrisme modéré – était tenu dans les années dix, sous couvert d'une rhétorique faussement conciliatrice. Au nom d'une prétendue impartialité, au nom de son identité d'origine et de son identité d'adoption, au nom même de l'égalitarisme social et ethnique – les notions étant par lui dissociées -, Trujillo défendait une thèse en tout point contraire à la cubanité. Peut-on croire qu'il était isolé ? Ou doit-on émettre l'hypothèse que son roman était destiné à fonctionner comme la vision des Guerres d'une communauté espagnole ou d'origine espagnole restée à Cuba ?

Cela serait trop réducteur. Deux écrivains, Álvaro de la Iglesia et Hernández Catá, nous en fournissent le contre-exemple. Bien qu'appartenant à des générations différentes, les deux revendiquaient leur origine espagnole et leur nationalité cubaine.

Álvaro de la Iglesia avait pris le parti de contribuer dès 1898 à la construction de la cubanité par son œuvre littéraire. Il n'en gardait pas moins un sens douloureux de sa double appartenance. La rupture entre sa patrie d'origine et sa patrie de cœur le tourmentait :

« La imaginación unas veces y otras la maldad innata en el hombre, que es el más perverso de los animales, el más cruel e implacable en sus rencores, realizaban de la mañana a la noche una obra horrible de desintegración social. »<sup>687</sup>

L'Indépendance et la création d'une Nation cubaine – ce dont Álvaro de la Iglesia était tout à fait partisan – étaient donc le résultat d'une « désintégration ». Le terme était fort. Il supposait l'existence préalable d'une communauté, même si les liens qui l'unissaient n'étaient pas définis. Son existence était-elle déterminée par la géographie ? Par un passé commun ? Par sa culture officielle ? Álvaro de la Iglesia ne s'en expliquait pas. Néanmoins, sa vision de la déchirure de deux peuples issus du même creuset relevait de son vécu personnel, de son affectivité et de ses propres déterminismes culturels et non pas d'un jugement critique porté sur la légitimité de la rupture.

Hernández Catá témoigna d'une autre problématisation. Lui ne s'interrogeait pas en terme de destruction d'une double identité, mais plutôt en terme de réappropriation de cette identité multiple. Catá, de la génération d'après-guerre, assumait fort bien sa double origine hispano-cubaine : ses nouvelles l'attestent<sup>688</sup>. Ce dont il parlait en fait, c'était de son acceptation par les autres et du dépassement nécessaire d'un anti-hispanisme qui conduisait non pas vers la cubanité mais, au contraire, à l'intégration culturelle et politique à la métropole nord-américaine<sup>689</sup>. S'en défendre, c'était relire Martí et mettre enfin en pratique sa pensée identitaire<sup>690</sup>. Nonobstant, Hernández Catá ne s'interrogeait guère sur les cas des autres communautés formant la nation – à la différence de Martí qui, partant d'une réflexion sur sa double origine, en était arrivé à définir une identité latino-américaine qui intégrait les diverses origines communautaires sur un principe d'absolue égalité.

Finalement, les deux auteurs que l'on aurait pu considérer comme les plus exposés à un déséquilibre ou à une ambiguïté, d'ailleurs fort justifiable, géraient avec rationalité leur double identité.

## (2) Une guerre d'Indépendance

L'on va voir qu'on ne peut en dire autant de l'écrasante majorité des auteurs cubains. Certes, ceux-là ne parlaient pas de « guerre civile » à l'instar de Trujillo de la Miranda. Ils ne recouraient guère aux champs sémantiques de l'arrachement ou de la « désintégration », comme Álvaro de la Iglesia. A les lire, la rupture entre une métropole rétrograde et sa colonie s'était réalisée sans autre difficulté que la guerre et les souffrances imposées par le camp adverse. Dans les romans, deux camps s'affrontaient. Quelquefois, deux familles s'affrontaient. Souvent c'étaient les membres d'une même famille, mixte, qui se dressaient les uns contre les autres. La société cubaine était scindée en deux parties irréconciliables : les Espagnols et les Cubains.

En cela, les auteurs reproduisaient invariablement le discours des écrivains initiaux, comme Goodman et, surtout, comme Cabrera. Ceux-là, qui avaient composé leurs romans en des temps de tensions et de militantisme, en ressentaient d'autant plus fortement l'opposition entre les deux modèles et l'exploitation d'une communauté par l'autre que cela motivait leur combat. Ainsi, l'anti-hispanisme très marqué de Cabrera se justifiait par le contexte historique. Il l'exprimait avec d'autant plus de virulence que c'était un argument prosélyte en 1897. Mais la question se pose en d'autres termes pour ce qui concerne les auteurs des années de la République. Eux validaient leur patriotisme à l'âpreté de leur anti-hispanisme. Mais était-ce un critère suffisant pour déterminer une identité ? Et quand bien même, il y avait tant d'ambiguïté dans l'usage de certains termes à l'heure de décrire la rupture. Ainsi, José Wenceslao Maury Rodríguez parlait de :

« divorcio irreductible de dos conciencias colectivas »<sup>691</sup>

et présupposait donc qu'un « corps » uni en était venu à se diviser. Pourtant, chez lui comme chez d'autres auteurs, l'antagonisme cubano-espagnol était très marqué : la distinction entre « nation espagnole » et « nation cubaine » semblait claire ; « identité espagnole » et « identité cubaine » étaient opposées. Mais cette opposition, était-elle aussi nettement conçue que répétitivement proclamée ?

En effet, l'auto-définition identitaire avec son préliminaire relatif à l'acceptation et à l'intégration de toutes les communautés de la nation, était un problème récurrent depuis les balbutiements de l'identité cubaine et loin d'être résolu lorsque ces romans furent rédigés.

Nous nous y référons pour introduire et justifier la première partie historique de ce travail<sup>692</sup> : la relation ambivalente avec les principales racines hispaniques et africaines se traduisait depuis longtemps soit par le rejet ou le déni, soit par la création d'une identité mythique (« siboney » en l'occurrence), soit par l'adoption d'une identité autre et sublimée (le modèle anglais puis le nord-américain). José Martí, bien sûr, avait contribué à la radicale évolution de ces interrogations dans ses réflexions théoriques. Mais, c'est un truisme, les visionnaires sont en avance sur leur contemporains. Constaté la béance entre le concept martinien de nation et de peuple cubain et le discours majoritairement transmis dans les romans entre 1898 et 1948, est le moindre des enseignements que l'on peut en tirer. Ce ne serait que Penichet, Hernández Catá et des auteurs de la troisième génération républicaine qui assimileraient la pensée intégratrice de Martí. Leur discours et leur vision restaient donc très minoritaires par rapport à l'ensemble de la production romanesque sur les Guerres.

Pour les autres, l'identité cubaine se réduisait à avoir pris les armes pour lutter contre la tyrannie barbare d'une société sans éthique, rétrograde et décadente<sup>693</sup>. Tacitement, l'on aspirait à construire une société à l'opposé de ce contre-modèle<sup>694</sup>. Ainsi formulée, la définition est particulièrement « ouverte » et tolérante. L'identité nationale – et par conséquent l'appartenance de l'individu à la communauté – y était définie par le rejet de la tyrannie et la matérialisation d'un projet de société progressiste. Elle excluait a priori la définition de la nationalité en fonction d'une hiérarchie fondée sur des critères sociaux, ethniques, culturels ou religieux, comme l'avait fait l'Espagne à Cuba... Pourtant le discours idéologique révélait à quel point ces convictions affichées fonctionnaient comme des leurres. Derrière l'affirmation d'une Union sacrée dirigée contre la tyrannie et la corruption d'un système obsolète, il y avait une indétermination volontaire des composantes du paysage politique d'alors et des projets de société qu'elles défendaient. L'on pourrait même aller jusqu'à dire que ceux qui adoptaient, dans les années de la République, un langage d'union des partis cubains (désignant le Parti Autonomiste comme ayant été un parti cubain), étaient justement ceux qui avaient refusé de participer au front commun contre le colonialisme en 1895. De manière analogue, ceux qui dispensaient le plus schématiquement les préceptes de la démocratie et de l'égalité au nom du rejet du modèle espagnol étaient ceux dont le discours idéologique révélait le plus de mauvaises surprises. Ainsi, tel auteur clamait qu'il fallait condamner la ségrégation raciale de la société coloniale, mais ses personnages noirs étaient systématiquement décrits comme des individus inaptes à autre chose qu'à la violence brute. Tel autre se déclarait favorable à l'établissement d'une démocratie sociale, mais le seul

protagoniste raisonnable était le jeune créole blanc et riche. La majorité des auteurs scandait avoir accepté le principe de la « guerre nécessaire » – sans citer plus précisément le bagage politique qui validait ce concept martinien – et sans en assumer les conséquences. Néanmoins, le ton du discours s’ancrait dans le registre démobilisateur de la destruction et du martyr.

En effet, les romans des trente premières années de la République traduisaient cet affrontement comme un véritable fatum qui avait failli mener la société vers sa destruction par l’immolation collective et qui, pour certains, y avait abouti<sup>695</sup> :

« La guerra inundó de sangre los campos llenándolos de cadáveres que originaban epidemias y enfermedades. El vómito devorando la soldatesca, el cólera mismo aterrando la gente. La población entera gimiendo bajo tales manantiales de infortunio y desventura, menospreciaba de sus gobernadores. »<sup>696</sup>

N’y avait-il pas là un jeu trouble entre convictions de façade et sentiment profond ? Il n’y eut en effet personne dans ces années républicaines pour entamer avec les auteurs une polémique analogue à celle que José Martí avait soutenue contre Ramón Roa dans les années quatre-vingt-dix. Rappelons que les mémoires de ce Vétéran de 1868, *A pie y descalzo*<sup>697</sup>, avaient – à juste titre – été critiquées comme des œuvres pessimistes au moment où le mouvement séparatiste était en pleine recomposition<sup>698</sup>. Lire aussi souvent dans les romans des années républicaines que la Guerre avait été un désastre avait des conséquences encore plus démobilisatrices, d’autant plus que cette fois, les mécanismes de la dépendance étaient plus subtils, surtout si l’on se réfère à certaines caractéristiques de la société coloniale telles qu’elles étaient caricaturées dans les romans.

Ainsi, les romans des Guerres, tout en valorisant la « geste militaire » des Libérateurs, décrivaient la ruine et la destruction comme le prix trop élevé de l’émancipation. N’oublions pas non plus que la destruction avait été également portée par les « Mambis » eux-mêmes. Peut-être, ce discours qu’on ne peut qualifier ni d’antimilitariste, ni de pacifiste, véhiculait-il également un désaveu indirect des pratiques les plus révolutionnaires. Car, ceux qui décrivaient les Guerres comme seule aspiration à l’Indépendance en ignoraient volontairement les contenus socialement et politiquement radicaux. Ils transmettaient l’image d’une commotion qui n’avait d’autre objectif que de permettre le développement d’une société démocratique sans pour autant altérer l’ordre social. L’on trouve même chez quelques-

uns formulé le regret que l'élite sociale se soit engagée dans ce conflit, au risque d'en souffrir :

« Y estalló la guerra : trás un desastre, una desolación : tras el vituperio, la ruina. (...) El desastre por doquiera, el pánico, la muerte. La vida se había hecho insoportable. La familias de la aristocracia y la riqueza dando sus hombres y sus dineros a la revolución en que se evaporaban como humo y a sus mujeres a las crudezas de la inmigración, en que morían a veces de angustia, viendo a sus allegados lejos del calor del hogar abandonados a las balas y a los juicios sumarísimos, a los fusilamientos y a la horca. »<sup>699</sup>

Apparemment, ces romans faisaient l'apologie de la rébellion contre l'opresseur ; en fait, ils sacralisaient les luttes du passé et décourageaient d'engager des combats similaires à l'avenir. Les aspirations des Libérateurs de 1868 ou de 1895 se réduisaient à un nationalisme superficiel. Non seulement l'Indépendance formelle de Cuba suffisait à satisfaire les aspirations de ces auteurs, mais leur propos tendait à démontrer qu'aller plus loin eût équivalu à la destruction totale.

Cela n'était pas sans rappeler justement les craintes et l'argumentaire des Autonomistes modérés des années quatre-vingt-dix. Le Parti avait recruté dans les catégories socio-professionnelles créoles aisées du monde agricole et des professions « intellectuelles » (les futurs « Docteurs » de la République). Leur objectif d'une évolution politique légaliste et surtout pacifique s'expliquait en partie par les conséquences destructives pour leurs intérêts d'une guerre de dix années. Il s'agissait, dans une période d'amélioration économique, d'éviter qu'un tel « désastre » ne frappât une seconde fois l'île. Maintenant, une fois déclenchée l'insurrection, et une fois nommé Weyler, certains s'engagèrent du côté des patriotes<sup>700</sup>.

C'est un discours analogue porteur de la crainte de la destruction, de la ruine et d'un bouleversement irréversible que l'on retrouve chez de nombreux auteurs de la République. Ce que tous semblaient redouter ne pouvait appartenir seulement au passé, même si les craintes étaient alimentées et motivées par les souffrances endurées par la collectivité en 1895. C'était bien ainsi un avertissement indirect afin de décourager une nouvelle entreprise de libération par les armes. Les romans dans lesquels l'on retrouve cette veine de la destruction aveugle et insensée sont des romans porteurs de l'acceptation de la « médiatisation » de la République. Il est regrettable que nous n'ayons pu nous assurer de manière systématique des liens de ces auteurs avec le Parti Autonomiste Libéral ou sa mouvance.

Néanmoins, l'identité ou la filiation politique et idéologique entre les premiers et les seconds est flagrante. Elle confirme le cheminement des autonomistes de la colonie vers le consentement de la nouvelle dépendance vis-à-vis de l'état néo-colonial. La contradiction n'est qu'apparente entre le deuil affiché et non tant insincère d'un état national indépendant et le projet de médiatisation justifié, prôné au nom de l'argument fallacieux des risques encourus, en cas de rébellion, de destruction de la richesse. Comme autrefois, lorsque l'autonomie avait été défendue comme l'option « nationale » (en opposition à l'annexion), la souveraineté limitée était définie comme la « meilleure option », celle qui cédait aux Cubains une marge de manœuvre tout en garantissant le maintien du système.

### (3) Ou une Révolution ?

Mais enfin, il y en eut quelques-uns pour ne pas poser le problème en ces termes. Certains délaissèrent le critère d'appartenance nationale, pour établir celui de l'appartenance sociale. Ces auteurs-là se souvenaient avoir désiré l'affrontement et attendu l'Appel de Baire avec impatience :

« En Vuelta Abajo, la revolución estaba latente. Las órdenes del exterior obligaban á la quietud y la calma : el continente negro esperaba con ansias la hora de la « revancha ». El proscrito, el guajiro infeliz y sin educación, que no había recibido más que desden y agravios, el que la sociedad había arrojado de su seno, se preparaba á dar su vida por el bien general y á cumplir su oferta ; la indecisión y la duda era peor martirio que la intraquilidad. Mientras la mayoría de los ricos, en su fuero interno, veían con gozo los preparativos para destruir la ola que podría arrasar al rico ingenio, el guajiro esperaba con impaciencia el momento de verse libre del guardia civil y del componte. »<sup>701</sup>

Cet extrait-là est à l'opposé de ce qu'écrivait Maury Rodríguez. Autant cet auteur exprimait la crainte de la destruction, autant ici il n'en est guère question. Le déclenchement de l'insurrection est au contraire d'autant plus espéré qu'il permettra la rupture avec un ordre ancien qui ne mérite en rien d'être préservé. C'était le type de discours réaliste que tenaient les quelques auteurs issus de la frange radicale. Dans leurs romans, on allait à la guerre en ayant conscience des conséquences, et au nom d'un projet déterminé qui était à la fois national, politique et social. Le ton n'était pas particulièrement prosélyte ou militant. Au contraire, dans ces textes, plutôt que d'asséner des slogans, les auteurs décrivaient la mise en pratique des idéaux égalitaires, civilistes et démocratiques pour lesquels ils se battaient. La

mise en pratique de ce projet était constamment montrée au cours du récit : en fait elle en fournissait la matière. Nous avons cité López Leiva, Collazo, Robreño et quelques autres maintes fois déjà, pour illustrer une représentation peu conventionnelle et tout bonnement à contre-courant. En l'occurrence, dans l'extrait qui suit, c'est le vocabulaire martinien qui, repris très prosélytiquement, fait mouche de manière connotative :

« Si yo soy cubano y profeso ideas separatistas y creo que la guerra que mi país sostiene contra la dominación española es justa y necesaria, lo natural es que me vaya a pelear al lado de los míos con tanto mayor motivo cuanto que si me maten no le haré falta a nadie. Que no haya egoístas, ni cobardes, ni tibios ; vámonos todos y se derramará menos sangre y se destruirá menos riqueza. »<sup>702</sup>

A l'opposé du discours dominant que nous avons commencé à commenter, ces romanciers se faisaient, semble-t-il, un devoir de rappeler que tous les Cubains n'avaient pas été patriotes, que beaucoup avaient été des « majá »<sup>703</sup> :

« Todos esos majases que aún permanecen en los pueblos y ciudades tendrán que tomar un partido u otro, con España o contra España ; con Cuba o contra Cuba. No habrá más que dos partidos, o mejor, dos ejércitos, el español y el cubano ; ambos armados y peleando hasta que el más fuerte arrolle y venza al mas débil. Morirá mucha gente ; Pshé ! Para eso nos hemos sublevado para matar o para que nos maten...¡ Ahí viene Weyler ! ; Viva Weyler ! porque el viene a continuar la obra apostólica de Martí, interrumpido por el balazo de Dos Ríos. »<sup>704</sup>

De plus, ces auteurs tenaient compte des données sociales au moment d'évoquer l'attitude de tel ou tel protagoniste par rapport au conflit. Pour eux, la guerre ne se résumait pas à une opposition entre Cubains et Espagnols, ni entre Cuba et Espagne – comme la plupart la concevait –, ni même entre « armée espagnole et armée cubaine » – comme le disait plus rigoureusement López Leiva – ; mais à une opposition entre opprimés et profiteurs. Ces auteurs-là faisaient de la guerre non pas simplement une guerre de libération mais une guerre pour un projet social. Le clivage était clair, et n'avait rien à voir avec l'origine « génétique ». Pour être cubain, nous montrait López Leiva, un propriétaire n'en était par nature ni plus ni moins calculateur ou cynique qu'un propriétaire espagnol :



« Con éste, creo que no se podrá contar para nada, brigadier – contestó uno de los circunstantes. Éste solo piensa en divertirse ; la patria le importa un bledo. Es demasiado rico para meterse en revolución. »<sup>705</sup>,

à moins qu'il ait une conscience politique et sociale et qu'il ne se batte pour le même projet que le peuple :

« Asegurar que un chico que acaba de heredar de un capitalazo como el que ha heredado Pepe Martínez esté en la manigua, es hacer propaganda anti española. Nada importa que se subleven cien o mil negros y guajiros ; lo grave es que en las filas insurgentes tome puesto gente rica, gente de lavita, como Pepe, porque esto le da tono y fisonomía a la rebelión. »<sup>706</sup>

L'on retrouvait cette optique dans le roman de Robreño, *La Acera del Louvre*, dans lequel il rappelait que la jeunesse dorée de La Havane avait su en son temps (et ceci au lendemain de 1879) prendre parti pour l'Indépendance suivant les traces de Julio Sanguily ou de Maceo, de la « gauche » de l'Indépendantisme.

Par ces auteurs, l'on échappait au discours récurrent sur le chaos, la ruine et la martyrologie et l'on revendiquait une forte identité de classe. Comme le transcrivit López Leiva, à contre-courant de l'archétype de l'officier communément reproduit<sup>707</sup> :

« Tened presente que « quien no sabe clavar un jan no sirve para capitán »<sup>708</sup>

## 2) Les décors

Ces questions abordées, l'on peut maintenant traiter des représentations de l'espace de la guerre. Nous l'avons fait de manière thématique, et, dans la logique de ce que nous disions plus haut, en distinguant la « manigua » du monde urbain sous influence espagnole de l'émigration patriotique aux Etats-Unis principalement. Cette classification présente le désavantage de rendre une vue uniformisée de la représentation de la Guerre de Dix Ans et de celle de 1895. Nous avons néanmoins voulu garder à l'esprit les différences constitutives entre les deux conflits<sup>709</sup>. López Leiva avait résumé de manière claire ce qui faisait la particularité de la Guerre de 1895 par rapport à la précédente, tout en assurant sa réussite :

« De este modo [la Invasión], se llevó la guerra de un extremo al otro de la isla ; el estado de rebelión no quedaba circunscrito, como en la Guerra de los Diez Años, a los Departamentos del Centro y del Este : no era ahora una o varias comarcas habitadas por rudos montañeses y llaneros indómitos las que proclamaban la independendencia nacional ; era el país entero, era todo al agregado social cubano el que corría en pos del ideal separatista, empujado unas veces y arrastrado otras por la incontrastable marcha de la Invasión. »<sup>710</sup>

#### a) La « manigua »

Esteban Pichardo, dans son dictionnaire antérieur à la Guerre de Dix Ans, définissait la « manigua » ainsi :

« N.s.f. Voz indígena. Conjunto o espesura de arbustos, bejucos y otros vegetales de poca altura y enredados o confundidos ; en cuyo sentido es sinónimo de *maleza*. »<sup>711</sup>

Ortiz, en 1923, dans la première édition du *Catauro*, homologuait l'évolution sémantique du terme :

« El diccionario de la Academia da esta voz como aplicada solamente al « terreno de la isla de Cuba cubierto de malezas », aunque no la anota como cubanismo. Pero hay *manigua* en las otras Antillas hispanoparlantes. La *manigua* fue la revolución separatista, y se dijo irse a la manigua, al alzarse en armas, etc. »<sup>712</sup>

Entre les deux éditions, trente ans de guerre avaient fait de la broussaille stérile un champ métonymique et métaphorique d'une richesse croissante. L'usage polysémique du terme s'était normalisé et la langue cubaine s'était enrichie d'une catachrèse bien emblématique.

Qu'était donc cette « manigua » au début des années soixante-dix ? C'était à la fois la terre sauvage, infertile, et la terre d'asile, celle où se cachaient les marrons et les bandits pour fuir les autorités. C'était la broussaille dont on ne pouvait les extirper aisément<sup>713</sup>. C'était leur terrain, un terrain de prédilection pour pratiquer une guérilla d'usure.

« Las ciudades de los cubanos en armas eran los bosques en que tenían cuanto se necesitaba para hacer vida civilizada, inaccesible a las tropas del gobierno,

gracias al intricado laberinto del espeso maniguazo ; de los extensos bosques de gigantescos árboles ; y de escondidas planicies entre elevadas montañas cuyas cumbres se pierden entre las nubes y la dilatada extensión de la región occidental de la Isla. Por eso, en ciertos lugares donde se refugiaban los patriotes revolucionarios, jamás un soldado español puso su planta ; ni sus balas podían llegar hasta algunos retiros remotos (...) »<sup>714</sup>

Ainsi, pars pro toto, la « manigua » était devenue la terre des rebelles. Le « théâtre mambi » de cette décennie attestait l'utilisation de la périphrase « irse a la manigua » pour désigner l'enrôlement d'un patriote. Mais l'utilisation systématique du terme ne semblait pas alors normalisée : James O'Kelly parlait de « mambi's land » et non pas de « manigua »<sup>715</sup>.

Ultérieurement, l'on retrouvait le terme, assez couramment dans la littérature testimoniale des Vétérans de 1895. Bernabé Boza décrivait ainsi le terrain :

« Al encontrarse [la columna española] a una milla de la ciudad ya está en pleno territorio mambí. No hay árbol, bosque, manigua, quebrada, paso de río o arroyo, sabana de potrero abierto, o vereda estrecha de montaña cerrada, que no le lance un proyectil y una maldición. Todo su camino cual si fuera de espinas y abrojos está sembrado de enemigos emboscados ; enemigo que como amo, conoce, y desaparece a su antojo para volver a presentarse y sorprenderla una milla más allá. »<sup>716</sup>

Dans les romans des Guerres étudiés, l'on voit progressivement « irse a la manigua » remplacer l'expression rivale « irse al campo ». Quant à l'emploi synecdotique de « manigua », il se généralisait irrégulièrement. Un auteur comme Gustavo Robreño l'employait systématiquement en 1925. Chez d'autres (comme Núñez de Villavicencio en 1928) il était absent du lexique. L'on peut y voir à cette époque encore une connotation politique, analogue au choix du mot « mambí »<sup>717</sup>. Quoi qu'il en fût, de « terre des rebelles », la « manigua » était devenue « territoire de Cuba libre ».

Le terme était en passe d'accéder à un nouveau degré sémantique. Car le « territoire de « Cuba libre », c'était la République de Cuba en Armes. En 1895, « Cuba libre » devint l'espace de la Révolution. La « manigua » héritait d'un sens métaphorique qu'Ortiz recensait dans son dictionnaire. Néanmoins, dans les romans il restait encore mineur. Ce furent en fait les auteurs de la troisième génération républicaine qui adoptèrent le nouveau trope et firent de la « manigua » la métaphore de la Révolution martinienne.

La « manigua » devint, comme la « palma » en son temps, et conjointement à la « machete », tout à tour emblème et symbole de la cubanité. Elle était présentée comme un milieu dur, mais hospitalier aux Cubains. Ainsi, les descriptions d'un environnement hostile telles qu'on les avait trouvées dans les mémoires de Roa disparurent dans la plupart des romans. La « manigua » était l'alliée des « Mambis ». Elle les protégeait, elle les nourrissait, elle les soutenait :

« Los bosques de Cuba son trampas para los españoles que no los conocen. La exuberancia favorece a los insurrectos como perjudica a los españoles. El que pelea en su tierra vale por dos. »<sup>718</sup>

La « manigua » était la terre cubaine. Comme López Leiva le fit formuler par un personnage de militaire espagnol :

« ¡ Qué tierra ésta mi comandante... ! Hasta los más pequeños animales de la manigua pelean contra nosotros... »<sup>719</sup>

Selon l'auteur, elle se limitait à matérialiser le concept de patrie ou renvoyait à l'Utopie de la Révolution politique et sociale. En ce sens, dire que la « manigua » était « mambí » ne relevait pas d'une anodine figure rhétorique ou littéraire. Dans « Los imponderables de Pedro Barba », une troupe chargée d'accueillir les Nords-américains campait face à la mer, redoutant ce débarquement. La nouvelle ne se terminait-elle pas sur cette phrase ?

« A sus espaldas, más allá del Yaguanabo, se extendía la sabana, campo de mambises... »<sup>720</sup>

Enfin, terminons en signalant que le terme « manigua », dans son acception de « terre cubaine », désignait toute parcelle du territoire national foulé (réinvesti) par les « Mambis ». Ainsi, même lorsque le héros se trouvait dans cet Occidente quadrillé par les troupes espagnoles, il était dans la « manigua ». C'est pourquoi nous allons aborder la représentation de ce décor de la « manigua » en traitant à la fois la représentation du combat militaire, celle du quotidien du militaire et enfin celle de l'organisation de la vie civile « à l'arrière ».

## (1) Les combats

Nous avons déjà souligné de quelle manière l'exploit militaire avait été mis en valeur et nous avons amorcé une caractérisation de ses principales constantes de mise en scène<sup>721</sup>. Si les romanciers ressentaient de l'orgueil à décrire comment l'Armée de Libération avait objectivement égalé l'armée de n'importe quel pays considéré comme « moderne et civilisé » (et sans que cela fût dit clairement, égalé ou supplanté les si réputés Rough Riders nord-américains), ils en ressentaient également à montrer comment les Cubains avaient su attirer les Espagnols sur leur terrain d'élection. Ainsi, à côté de la référence courante aux grandes batailles « conventionnelles », jugées dignes de devenir « historiques », l'on rencontrait abondance de ces affrontements ou de ces escarmouches, de moindre prestige militaire, mais d'une spécificité indiscutable. Nous allons ici insister sur cette revendication et cette glorification d'une forme de « cubanité militaire ».

Lorsque l'on considère la part faite à chacun des conflits d'Indépendance, force est de reconnaître que la Guerre de Dix ans laissa bien souvent les auteurs dans l'embarras : la « Guerra Grande » – appellation si empreinte de respect – s'était échouée sur une reddition que les auteurs se limitaient à imputer, jugement d'ailleurs inexact<sup>722</sup>, à une faillite militaire. Il était donc ardu de s'y référer dans un but hagiographique. Seul un nombre réduit de faits d'armes acquit et conserva panache et auréole : la libération de Julio Sanguily fut un épisode si souvent reproduit qu'il en vint à constituer une image d'Epinal. Pourtant, c'était pendant cette première guerre que la stratégie cubaine de harcèlement avait vu le jour et s'était développée, reprise et complétée par Gómez et Maceo dans leurs plans postérieurs.

En ce qui concerne la majorité des romans, qui traitaient de la Guerre de 1895, l'accent était naturellement mis sur la stratégie d'Invasion et sur son application. Ainsi, Maspons Franco réunit en une partie de 29 chapitres, « Cuba heróica », la description chronologique de « sa » Campagne d'Occidente puis d'Oriente<sup>723</sup>. Pour d'autres auteurs, ce n'était pas l'Invasion, mais certains de ses moments-clefs (bataille de Peralejo, bataille de Mal Tiempo et surtout franchissement de la Trocha) qui fournissaient la source d'inspiration.

« La invasión había triunfado. Cuba sería libre. La guerra en todas partes era el anuncio de victoria. »<sup>724</sup>

Dans bien des combats, les « Mambis » avaient deux options tactiques, « batalla » ou « guerrilla » :

« Y cuando el sol había evaporado el rocío de la noche y se daba la orden de desplegarse en batalla o en guerrilla porque el enemigo estaba a la vista, entónces, simultáneamente con las primeras descargas de fusilería, comenzaba el incendio de los campos de caña. »<sup>725</sup>

La bataille rangée reposait sur l'aptitude des Cubains à affronter une armée expérimentée et supérieure en nombre :

« No se combatió en línea, sino por grupos y desde el último de nuestros soldados hasta el Generalísimo, todos se vieron enredados personalmente en la refriega. »<sup>726</sup>

Cela leur avait valu, pendant l'Invasion, leurs victoires les plus mémorables et la reconnaissance internationale du génie de leur Généraux :

« La orden a los jefes de batallones era : « un tiro y al machete ». Al romper el fuego la avanzada extrema de que hemos hablado, la infantería se lanzaría sobre el camino para lidiar pecho a pecho contra los huestes de Martínez Campos. Tal era el plan de batalla, en cuanto a la acción de los infantes. La caballería, emboscada también, tenía por terreno de evoluciones una sabana limpia de árboles y extensa, a uno y otro lado del camino. Sus funciones estaban bien determinadas en la jornada del 13 de Julio de 1895. »<sup>727</sup>

L'autre option, « la guérilla », consistait en embuscades et escarmouches. Cette tactique, considérée comme moins « glorieuse » au regard des critères universels, n'en était pas moins fort efficace : elle avait un impact psychologique redoutable sur les troupes adverses. De plus, lorsque les Cubains étaient très inférieurs en nombre mais souhaitaient engager le combat, ils n'avaient pas d'alternative.

La victoire indépendantiste de 1895 reposait en partie sur la dissémination de troupes mineures et autonomes (bien qu'inclues dans l'organigramme militaire) sur tout le territoire. Cela permettait d'éviter un encerclement similaire à celui des années 1875, cela facilitait la dispersion des troupes espagnoles sur une multitude de fronts mineurs, et cela portait la Révolution partout. Les officiers « isolés », souvent Vétérans d'expérience, commandant des détachements légers et mobiles rattachés organiquement au corps militaire provincial,

appliquaient la stratégie de guérilla déjà pratiquée en 1868, seule à pouvoir être pratiquée compte-tenu de leurs moyens logistiques. Cabrera expliqua didactiquement comment les forces cubaines étaient divisées en sections de vingt-cinq ou trente hommes (au maximum cinquante) qui s'employaient à distraire les Espagnols de la poursuite du gros des troupes de l'Armée de Libération et à les épuiser en les entraînant dans des marches et des contre-marches interminables<sup>728</sup>. Ce jeu de cache-cache était éreintant pour les « Mambis » tour à tour poursuivis et poursuivants :

« Otras veces, á la mitad de esas marchas que los insurgentes hacen prolongar simulando ataques, haciéndose perseguir, internándose en los montes y desviando á las fuerzas española de la ruta regular. »<sup>729</sup>

s'employant sans cesse à harceler les Espagnols :

« El insurrecto que ha estado descansado [sic] todo el día en el bosque se acerca á escaramuzar : á intranquilizar el campamento ; á impedir que el soldado español fatigado tenga sosiego, y cuando ha logrado esto y todo es confusión, se retira y vuelve una hora después y otra, y en toda la noche no permite con sus frecuentes apariciones y tiroteos que el sueño restaure las fuerzas de los extenuados caminantes. »<sup>730</sup>

Bien sûr, le lecteur devait alors faire son deuil d'un quotidien du guerrier comme succession continuelle d'actes toujours plus héroïques, selon les critères de la littérature romantique ou de celle d'aventure. Le quotidien du « Mambí » en manœuvre – qu'il fût capitaine ou simple soldat – se constituait dans les romans d'une routine laborieuse :

« Operar en el territorio de Las Villas hasta la llegada de un jefe de mando superior con instrucciones. Reclutar gentes, allegar pertrechos, evitar combates hostilizando al enemigo en todo lo posible sin gastar un cartucho ni sacrificar un solo hombre ; vigilar en las costas la llegada de expediciones para facilitar el desembarco y transportes y sobretodo, – como lo más importante, – poner fuego á todas las fincas azucareras, destruyendo los bateyes que hubiesen desobedecido los decretos de la República haciendo zafra. »<sup>731</sup>

Il fallait aussi accepter des périodes d'errance et de latence, avant que l'opportunité d'une action héroïque et généreuse ne se présente :

« A caballo estábamos (...) cuando varios de nuestros exploradores vinieron á advertirnos que una fuerza española de 300 hombres cruzaban en ese momento el camino de Jobo (...) y á un cuarto de legua, á retaguardia, un pelotón de 25 hombres llevaba en un caballo á un prisionero amarrado, jefe de importancia tal vez, á juzgar por el cuidado y vigilancia que desplegaban en él.

El general, después de tomar los informes más precisos y de enviar y recibir á otros exploradores para penetrarse bien de la situación y marcha del enemigo, se volvió á mi y me dijo :

– La gente tiene cartuchos y está contenta y resuelta. Vamos á estrenar los cartuchos que Vd ha traído y á salvar a uno de los nuestros. »<sup>732</sup>

Peut-être la « Tea » – en sus de ce que nous en avons dit précédemment – rompait-elle avec cette monotonie, ces contraintes que les jeunes héros enthousiastes et leurs lecteurs friands de hauts faits trouvaient peu exaltantes :

« Y era una escena de trágica belleza a la que representaban aquellos ginetes desmelenados, con el sombrero colgando sobre las espaldas, y el machete desnudo, casi asfixiados por el humo y chasmuscadas las ropas cargando sobre el enemigo por entre las dos líneas de llamas que bordeaban las guardarrayas, mientras los caballos volaban a escape tendido sobre la tierra caldeada con la crin y la cola encendidas, semejando hipógrifos de fuego tal como no los imaginara jamás ningún poeta ni pintor alguno. »<sup>733</sup>

Le « Tea » était alors, on le voit, décrite avec une certaine fascination. Cela dit, l'on doit faire sur la singularité du discours de López Leiva les remarques habituelles et reconnaître que cette fièvre était exceptionnelle. De plus, ces batailles, ces escarmouches, ces embuscades et ces brasiers, étaient représentés comme des climax, ruptures entre les longues marches d'endurance, quelquefois dans des territoires sous contrôle espagnol, toujours dans des conditions matérielles difficiles et défavorables. Il fallait échapper aux troupes espagnoles poursuivantes et à la contre-guérilla :

« La jornada había sido dura. Ocho horas de fuego incesante. Ya podéis suponer lo que encontró el crepúsculo : un par de fuertes desmoronados allá, a lo lejos ; un grupo lamentoso aquí, en la impedimenta. »<sup>734</sup>

Si dans un souci d'authenticité, ce quotidien était évoqué, l'on restait toutefois éloigné d'un discours réellement lucide sur le déroulement de la guerre. Castellanos qualifia la vie du « Mambí » de « vida perra »<sup>735</sup>, expression que l'on peut estimer refléter la réalité du soldat en



général et du combattant de 1895 en particulier. Mais les contemporains de Jesús Castellanos dédaignèrent son apport au Roman des Guerres. Quant aux critiques de la Révolution, qui redécouvrirent les premières décennies républicaines, ils jugèrent l'auteur cynique ou « agonisant » en partie au nom de cette perspective jugée défaitiste et démotivante. Dans l'évocation de la guerre, ce type de discours n'avait pas ses entrées. Rares furent donc les descriptions de la dureté de l'entreprise du soldat, et ceci même dans les décennies ultérieures :

« Fueron sólo seis meses de fatigas y de esperanzas. Pero supo de los cansancios, de la hamaca metida entre dos quiebrahachas, de los sobresaltos del tiroteo, de los galopes rudos, de las alarmas, del fuego, de la sed, de la herida sin vendas, de la traición de las tembladeras y de algunos hombres, de los cortos reposos en las prefecturas, del maíz salcochado y de los mangos verdes. »<sup>736</sup>

Dans la plupart des cas, l'évocation des difficultés passait par l'allusion très indirecte à l'attente presque obsessionnelle des expéditions qui signifiaient une amélioration des moyens de subsister et de combattre :

« Mi penuria llegó al último extremo en el mes de octubre ; la de otros jefes que se movían como yo por las comarcas del Norte y del Este de las Villas no era menor, y bien puedo afirmar con el legítimo orgullo de cubano que cumple su deber, que sólo el patriotismo más ardoroso pudo sostenernos en una situación tan lamentable. »<sup>737</sup>

Les romans regorgent de ces descriptions angoissées de l'attente et de l'accueil des expéditions d'armes et de vivres :

« Una mañana llegaron á nuestro refugio seis ó ocho hombres agregados á otras secciones, á anunciarme que desde la costa inmediata á la Ciénaga, se habían visto señales de un barco que debía ser expedicionario. Monté á caballo en seguida, despeché correos para citar al lugar de la costa designado los hombres necesarios para proteger un desembarque y á las primeras horas de la noche siguiente estaba allí con Gonzalo y cincuenta más de los míos, todos con caballos. Pocas horas después se vieron les señales de luces ; no cabía duda ; eran las mismas que me había comunicado en sus instrucciones el Generalísimo : había un barco expedicionario á la vista. (...) Hice prender hogueras, contestar con llamas de teas aquellas misteriosas

señales que rompían en el horizonte la oscuridad de la noche y... pocos minutos después interrumpió el silencio y llegó á nuestros oídos el dulcísimo ruido del batir de los remos de tres botes que se acercaban a la orilla.

– ¡ Viva Cuba libre ! fué el grito que se escapó de nuestros labios y al que de los botes respondieron. »<sup>738</sup>

A l'inverse, López Leiva généralement direct, minimisait ces difficultés-là :

« Sobraban las vituallas ; y los equipos se recogían al pasar, muchas veces sin echar pié a tierra, con la punta del machete, aquí, ropa y calzado, allá, sombreros y botas de montar. Acampábase cuando había cerrado la noche en los pueblecillos del camino, en los ingenios, y las más de las veces a campo raso, porque era la estación seca y los cañaverales que no habían ardido, brindaban lecho confortable, al abrigo del relente de la noche y proporcionaban, además, abundante forraje para la caballería. Hacíanse jornadas estupendas, de doce, de catorce, de dieciocho horas ; muchos ginetes una vez oscurecido, dormían montados mientras la cabalgadura, que también dormitaba, seguía marchando automáticamente, sin abandonar la interminable fila. »<sup>739</sup>

Que les victuailles aient abondé en pleine campagne d'Occidente est cependant douteux... Elle fut particulièrement éprouvante. Mais dans l'esprit de l'auteur, les souffrances endurées devaient s'effacer face à l'importance supérieure de la cause révolutionnaire, grâce à l'opiniâtreté des « Mambis ».

Au vu des citations que nous proposons, le lecteur se rendra compte d'un apparent paradoxe relatif à la représentation des combats : autant ils étaient omniprésents et essentiels dans la narration romanesque, autant la description du climax de la bataille était le plus souvent évitée. Les auteurs jouaient ostensiblement la carte de l'épique et du grandiose, mais ils évitaient systématiquement l'essentiel.

« Los demás cumplieron la orden portándose con bravura cuando la columna española se retiraba, picándole la retaguardia a tiros y cargándola al machete siempre que dejaba grupos rezagados. »<sup>740</sup>

C'était un narrateur externe et distant qui détaillait la mise en place stratégique des adversaires, l'attente impatiente de l'ordre de combat, l'emportement ou la frénésie de l'assaut, puis, ensuite, l'enivrement de la victoire, quelquefois le deuil d'un ami, toujours

l'apaisement du rassemblement et du retour au camp. L'affrontement en lui-même, le « choc » des adversaires, le moment vraiment violent des hostilités, était éludé grâce à une ellipse, une digression narrative, voire une parabase. Cette lacune ou cette démission entraient en contradiction avec l'une des fonctions capitales du Roman des Guerres – l'exaltation des vertus patriotiques – dont on peut estimer que le combat en lui seul était destiné à constituer une sorte de quintessence.

Accordons que décrire une bataille militaire relève d'un art de la plume incontestable dont les littératures européennes et américaines passées et contemporaines étaient susceptibles de fournir nombre de modèles. La cause de cette lacune surprenante des romans cubains des Guerres de l'Indépendance peut avoir comme origine l'aptitude – ou plutôt l'inaptitude – de l'auteur à décrire de manière satisfaisante l'intensité et la violence d'un combat armé. Castellanos, alors, ne démérita pas et rendit, en quelques lignes, ce vertige diabolique :

« - A cargarlos ! ; A cargarlos !

Un chorro humano descendió hacia el valle en hormigueante confusión de jinetes e infantes, mientras la corneta, ágil, incisiva, llamaba diabólica a degüello. No puedo decir lo que pasó allí : el huracán me envolvió ; mi caballo corrió con los otros ; mi machete silbó como los demás machetes. Y vi al dominicano volar hacia las casas que se agrandaban y se definían. Y vi bajo mi caballo veloz un cuerpo convulso. Y vi en los claros del humo, el cuadro azul de los españoles que se escalonaban en retirada. Y vi, al fin, entre el macheteo feroz, a la terrible Tenienta abrazada a un sargento español sin sombrero, cuyos ojos se espantaban bajo las cejas hirsutas al verse tan cerca del monstruo... »<sup>741</sup>

Mais, justement, l'on peut également supposer que ce non-dit relevait d'un double processus d'auto-censure. Il pouvait répondre à une faillite de la remémoration ou à une forme d'auto-protection : l'on gommait les aspects les plus terribles du vécu en déniait les facettes extrêmes de la guerre. D'un autre côté, le désir du lectorat conditionnait également la teneur et le ton du discours. Or, l'on cherchait un discours patriotique, fortement teinté d'aventure épique, dans les pages des romans ; l'on n'y cherchait ni crudité ni réalisme – demande par ailleurs anachronique – ni dénonciation philosophique de la barbarie humaine. Les auteurs omettaient donc qu'une bataille, et a fortiori une guerre, sont nécessairement meurtrières et sanguinaires.

Justement, pour certains, la guerre, c'était aussi – et non pas avant tout – de la souffrance, du sang, de la mort. Que ce fût par calcul (rechercher en temps de guerre le

soutien du lectorat en l'affectant), par désir de rompre avec un discours lénifiant sur la grandeur de la guerre, ou, très rarement, par dénonciation pacifiste (l'auteur évitant une représentation polémique d'une Guerre fondatrice et, donc, sacrée), ces morts évoquées, on va le voir, avec crudité et violence de vocabulaire, étaient toujours la mort de l'Autre. Cabrera raconta ainsi l'historique bataille de Mal Tiempo, dans laquelle les hommes de Maceo défirent les troupes de Martínez Campos au beau milieu d'un champ de canne :

« Sólo se oía el golpe seco y repetido del machete que caía sobre los despavoridos soldados, desbandados, desesperados, buscando refugio detrás de los matojos, las cercas y los próximos cañaverales que, como dos murallas novedizas y paralelas, cerraban el histórico callejón y guardaban entre sus espesas cañas insurrectos dispuestos á recibir á los fugitivos. »<sup>742</sup>

Cette représentation d'une bataille grandiose des Cubains, comme véritable « abattage », jouait certainement à plusieurs degrés : Cabrera disait son horreur de la guerre, il insistait sur la puissance de l'armée cubaine ou induisait que l'Espagne coloniale méprisait ses sujets et ses soldats envoyés à l'abattoir. Nous retrouverons d'ailleurs ce thème du conscrit espagnol, plongé dans une guerre à laquelle il ne comprenait rien, condamné à des souffrances dégradantes (dysenterie, fièvres) puis voué à une mort certaine.

López Leiva, de manière analogue à son récit de la « Tea », laissait percer dans l'extrait suivant, autant de fascination que d'horreur. Ici, ce sont les « guerrilleros » qui mouraient dans l'affrontement. Or, faut-il rappeler que l'origine (cubaine), la réputation (barbare) et les pratiques (sadiques) des hommes de ce corps empêchaient qu'on les considérât comme des victimes. Au contraire, ces brutes sanguinaires ne méritaient rien moins que la mort. La description n'en était pas moins violente pour le lecteur :

« La carnicería entre los fugitivos fue espantosa ; no hubo heridos sino muertos, nada más que muertos. Sobre treinta guerrilleros quedaron tendidos en el campo, con horribles machetazos en la cabeza, la nuca y en las espaldas... Los cubanos recogían a toda prisa los caballos sin ginete, los equipos y las armas que aparecían regadas aquí y allá, y se alejaban... para ir a formar a cierta distancia. »<sup>743</sup>

N'assimilons pas ces propos à une quelconque dénonciation pacifiste plus ou moins déguisée. Non seulement le discours était à l'opposé de la veine martyrologique et apocalyptique des auteurs les plus frileux politiquement ; mais encore, ceux qui en étaient à la

source revendiquaient généralement s'être engagés dans la guerre en connaissance de cause, sans sensiblerie idéaliste, et assumer pleinement l'horreur des combats qu'ils avaient vécus<sup>744</sup>. Ils décrivaient la guerre avec beaucoup de crudité certes, mais ne souhaitaient ni apeurer ni créer, avant toute chose, un effet stylistique :

« El campo de batalla había quedado cubierto con cadáveres de los contrarios, porque los cubanos, a causa de que la columna española determinó batirse en retirada, pudieron recoger sus muertos y sus heridos. Sin embargo, los peninsulares, no obstante el fuego graneado que le hacían los insurrectos con mucho parque del que había traído Maceo de Oriente, a medida que efectuaban el repliegue por los montes y mesetas de las lomas, pudieron llevarse unos heridos. »<sup>745</sup>

Leur démarche recherchait plutôt une responsabilisation du lectorat et une volonté de démythification de la Guerre. Ils allaient ainsi à contre-courant de ceux qui en donnaient l'image d'une partie de campagne pour jeunes héros romantiques, qui rentreraient ensuite dans leurs riches demeures familiales. Ce fut néanmoins Pérez Díaz, Vétéran, politiquement radical, qui composa très tardivement deux romans, qui décrivit de manière réaliste la guerre. Il est vrai que – question de personnalité ou de maturité – cet auteur-là est de tous celui qui se révélait le moins inhibé, y compris dans une dimension érotique. Il pouvait néanmoins reconnaître explicitement – et c'est aussi ce à quoi nous voulions arriver – que certaines choses ne peuvent être rapportées. Le témoignage a ses limites :

« La pelea que trabó fue terrible, no hay palabras para describirlas. La sangre brotaba a borbotones de las heridas abiertas y sonaban las armas como si la tierra se hubiera abierto y todos los demonios del Infierno se hubieran reunidos allí con estruendo unísono para maldecir la fuerza de los hombres. »<sup>746</sup>

## (2) La vie militaire

Nonobstant, la vie militaire avait dans l'imagerie des guerres de douces caractéristiques, une fois exclues les épreuves auxquelles nous venons de faire allusion plus haut. Le repos et le sommeil étaient alors de ces moments les plus représentés. Cabrera, par exemple, savait manier avec habileté, les images et les émotions douces-amères, où se mêlaient félicité et angoisse :

« Dormir bajo los árboles, sobre la hamaca de lienzo, el rifle al alcance de la mano y cercado de todos los peligros de la guerra. »<sup>747</sup>

L'appel du matin avait souvent des relents d'années d'internat scolaire. Juan Maspons Franco se souvenait d'un réveil et d'un départ aux aurores, dans le camp de Maceo, vraisemblablement au matin de la bataille de Caobami en juillet 1895 :

«El silencio dominaba en el campamento en las primeras horas de la noche. Los oficiales de imaginaria se relevaban periódicamente recibiendo el entrante la consigna del saliente. Después de medianoche, el corneta de órdenes del Cuartel General, llamado el « Congo », lanza al espacio las agudas notas de la « diana ». El movimiento sucede a la quietud.

Las hogueras del vivac se reaniman, y por todas partes se distinguen como sombras que atraviesan de un lado a otro : eran los jinetes que buscaban sus cabalgaduras, los infantes que recogían sus petates, los acemileros que procedían a cargar las bestias. Media hora después se oyó el toque de « formación » que repetían las cornetas de los regimientos (...) Media hora después empezaba la marcha. »<sup>748</sup>

Ce bien-être, si mérité par des hommes épuisés, restait dans les mémoires comme l'image dominante du repos du soldat. Le camp était l'oasis :

« La tienda de campaña de la Escolta levantábase en un lugar cubierto de árboles que daban sombra, cerca de un arroyuelo por dónde corría buena agua cristalina. »<sup>749</sup>

Et Cuba se montrait accueillante dans les moindres détails, mettant toute sa nature à disposition de ses soldats, de l'ombre protectrice ou de l'eau rafraîchissante aux « cacillos de güira cimarrona » utilisés comme timbales.

Les plus rares réjouissances transportaient d'autant plus les « Mambis » qu'elles redonnaient de la vie et de l'espoir :

« Ninguna fiesta ó felicidad es comparable á la que ofrece á los soldados de la Revolución el día en que se rellenan su cananas de cartuchos. »<sup>750</sup>

En ces temps difficiles, nourriture et musique apportaient aux soldats ce réconfort. Raimundo Cabrera excellait dans la description de fêtes « guajiras », particulièrement dans son roman-feuilleton de 1897, et donnait à ses lecteurs des Etats-Unis une image à la limite de l'exotisme de ce bon peuple fruste et insouciant... Quelques années plus tard, Rodríguez Embil, qui se voulait son héritier, se lançait également dans cette vision « guajira » du peuple de Cuba. Quant à Pérez Díaz, ses descriptions de fêtes et de festins improvisés – mais toujours motivés par un événement comme le passage de La Trocha par Maceo ou la destruction (c'est ici les cas) d'un canon ennemi – mêlaient caractères « guajiros » et afrocubains, mettant en valeur culture et esprit populaire, y compris dans ses aspects gastronomiques, que l'on retrouve aujourd'hui :

« Los asistentes hicieron un recorrido por la comarca y consiguieron de los Prefectos, boniatos, malangas, ñames y otras viandas, que acompañaban muy bien el estofado de jutía. Quedaba vino del cogido en la bodega de El Noy y por cierto, añejo, tinto del Marqués del Riscal, blanco del Duque de Tamamos, y otras. »<sup>751</sup>

ou bien :

« cochinos, plátanos machos, manteca para freirlos, frijoles negros, tomates y lechugas, ajos, cebollas, cascós de guayaba, queso de patagrás, varias botellas de vino de mesa, de la marca Rioja Clarete, cajones de tabacos de los mejores hechos en La Habana, café en polvo de « La Oriental » de Santiago de Cuba y hasta paqueticos de palillos de dientes para que no faltara nada en la comeleta »<sup>752</sup>,

pour les remettre à leur bien-nommé cuistot, Tumba Ocho, au parler aussi créole et populaire que sa cuisine<sup>753</sup> :

« Y cuando ya la comida estaba lista, Tumba Ocho con una voz que parecía el retumbar de un trueno, gritó :

– Ea, familia, a jamá.

La señal fué como si hubiera tocado el cornetín de órdenes del General Máximo Gómez, llamada y trope. Se lanzaron todos al ataque, esta vez un pernil, un costillar, un pedazo de pierna, el otro que reclamaba mesa limpia, devorando todo el magnífico guisado. Apenas si se oía más que el traqueteo de los dientes, engullendo con avidez el menú criollo, en celebración de una muerte, cosa extraña, pero así era, la destrucción de la famosa pieza de artillería que tantos sinsabores ocasionó. »<sup>754</sup>

Enfin, si les descriptions les plus enjouées de fêtes étaient gardées pour la « victoire finale », c'est-à-dire la capitulation espagnole, les « Mambis » ne dédaignaient pas à l'occasion de passer du bon temps auprès des belles « guajiras » et de leurs accueillantes familles. Ces réunions-là étaient l'objet de tableaux costumbristes plus ou moins détaillés et de facture traditionnelle dans la littérature nationale :

«Al rededor del rústico fogón, en que se asaban provisiones abundantes de carne y viandas de que la Hacienda estaba bien surtida, no falló el tiple que acompañara las dulces canciones cubanas cantadas en coro, ni el zapateo, ni las improvisaciones patrióticas de los bardos guajiros que, en sentidas *décimas*, preconizaran el triunfo de nuestra bandera. »<sup>755</sup>

Chez Pérez Díaz, l'appétit de vivre s'affichait, aussi impérieux que désespéré, définissant un nouvel épicurisme créole :

« En la casa de vivienda se improvisó un baile, consiguiéndose pronto entre la misma tropa, quien tocara un acordeón, quien una guitarra y también uno para rascar al güiro y otro para repiquetear un timbalito. El conjunto musical resultaba una orquesta de campo, con la cual zapateaban admirablemente los campesinos y las guajiras que acudían a formar las pajeras. »<sup>756</sup>

Pérez Díaz eut la sagacité de distinguer dans cette foule réjouie les signes et les codes de hiérarchie sociale, livrant une description singulière du bal :

« La indumentaria de los bailadores podía compararse a un bazar de ropa hecha, porque había de todo, lo mismo el traje bien planchado del Ayudante de un Jefe, que el uniforme estropeado de un Coronel, lo mismo la guayabera elegante de un señorito rico, con grado de Teniente, que la camiseta rpiada de



un soldado. Abundaban los machetes y revólveres colgados de las cinturas y era muy raro el que no usaba sombrero, con el ala echada hacia atrás y con una escarapela en la cruz, el que la tenía. »<sup>757</sup>

sans oublier de souligner que, si la fête et la musique enivraient ces combattants :

« Más de pronto rompió el acordeón con un registro de tonos elevados, siguiéndole la guitarra y demás instrumentos. Y empezó el vaivén a los acordes de un son oriental. »<sup>758</sup>

elles n'étaient rien au regard des désirs et des plaisirs de l'amour qu'il décrivait avec une licence peu courante dans les romans de ses compatriotes :

« Mendoza sentía unas ansias locas de mujer. La sangre le hería en las venas aprisionando aquel cuerpo virgen y sin poder remediarlo le propuso a María de las Nieves casarse con ella si esperaba a que se acabara la guerra. »<sup>759</sup>

quant ce n'était pas en jouant d'un érotisme étonnant :

« Al levantar las manos, dejó ver toda la turgencia de sus senos erectos, que estiraban caprichosamente la fina tela de su traje de poplín, sacó la pierna y enseñó la redondez de su contorno perfecto, no mucho, sino prudencialmente lo necesario para impresionar más si cabía, al enamorado americano cayohuesano. »<sup>760</sup>

C'était peut-être, comme l'écrivit Castellanos, dont le héros ambitionnait de composer « un livre transcendental », « El amor en la guerra » que :

« A los cinco meses de campamento, nuestro concepto de la mujer ha sufrido muy notable modificación. »<sup>761</sup>

Car sa version était tout autre, bien éloignée des poncifs du machisme :

« Quizás nos hacemos castos por el derivativo del cansancio ; tal vez nos hacemos tontos por la vida instintiva, al ras de la tierra. ¡ Vaya usted a saber ! El caso es que el aporte de algunas hembras al paso por el pueblo de Almiquí, no conquistó con el ruido fofo de los trapos y los melindres ante las voces de

las alimañas, otro tributo que el de un leve desdén o un asco leve, como el espectáculo de un animal triste, incapaz para la pelea o el hambre. »<sup>762</sup>

Mais c'était aussi que l'on voulait montrer que le déroulement quotidien de la vie ne s'était pas interrompu avec la guerre. Au contraire, la solidarité et la complémentarité du monde des « Mambis » et de celui des civils trouvaient leur espace dans le quotidien de la République de Cuba Libre, qui leur donnait abri et légitimité :

« Allá no hay sólo batallas. También hay amor. Las dos hermanas Levebres escaparon con sus novios a la manigua y allí les casaron »<sup>763</sup>.

### (3) « Cuba libre »

Citation qui nous permet, à l'instar des auteurs, de souligner le lien indestructible entre la vie dans l'armée et la vie dans Cuba Libre. Cet aspect fut autant traité en ce qui concernait la Guerre de Dix Ans que celle de 1895, en dépit des différences entre les deux conflits.

Poussés par les événements ou par des choix rationnels, les Indépendantistes n'avaient jamais attendu la victoire finale pour mettre leur Utopie en pratique. La République de Cuba libre avait existé, imposée par l'aspiration à la démocratie et à l'abolition pendant la Guerre de Dix Ans, comme le reporter James O'Kelly en fit le rapport après son séjour de 1873 en terre cubaine<sup>764</sup>. Elle avait été proposée et conçue par Martí, dès la période de préparation de la Guerre, comme initiation et mise en pratique immédiate du bouleversement politique et social envisagé<sup>765</sup>.

Néanmoins, reconnaissons que la part faite à ces aspects dans les romans fut pour le moins congrue. A quoi l'imputer ? Souvent à la méconnaissance. En effet, les auteurs, même lorsqu'ils avaient été Vétérans, ignoraient la plupart du temps ces aspects de l'organisation civile à l'arrière, du fait seul de leur enrôlement dans la vie militaire. Restaient pour apporter ce complément d'information ceux qui avaient été blessés et soignés dans les Préfectures ou ceux qui, officiers, avaient eu rapport ou connaissance de ces aspects. De plus, ce genre de données, de caractère très politique, convenait moyennement à la masse de romans d'aventure ou de romans à quatre sous, dans lesquels l'on attendait les exploits de « guayabera » et de « machete », les « cape et épée » du « Mambí ».

Donc, malgré l'importance logistique et politique de l'existence et de l'organisation de Cuba Libre, seuls quelques auteurs comme López Leiva, Maspons Franco – qui avaient eu des

responsabilités politiques ou militaires – , comme Loveira – qui du fait de son jeune âge s’était rendu utile à l’arrière – et quelques rares autres encore s’intéressèrent à la vie dans les Préfectures et les Sous-préfectures. Ils le firent alors pour combler un vide des témoignages et des études historiques d’alors :

« Indudablemente las prefecturas resultaron agencias magníficas durante las guerras de Cuba por su independancia. Eran ellas las que buscaban recursos para sostener el Ejército Libertador de todo lo necesario a su manutención. Hacían el papel de los Cuartel-Maestres en las fuerzas regularmente organizadas. Prestaron a la Revolución servicios de un valor incalculable, aunque no se tuvieron en cuenta debidamente después del triunfo. »<sup>766</sup>

décrivant abondamment, avec précision et méthode, le fonctionnement de ces communautés à la conception révolutionnaire :

« El gobernador civil de Oriente, colonel Carlos Manuel de Céspedes, – hijo del mártir de San Lorenzo – organizaba su territorio, nombrando tenientes gobernadores, prefectos, sub-prefectos, postillones para el servicio montado de correos, salineros, talleres para monturas, calzado ; grandes hatos para ganado ; depósitos para la remonta del ejército ; zonas de cultivo en lugares alejados de las sorpresas del enemigo para alimentación de las tropas y del elemento civil, a cargo de los prefectos y sub-prefectos. »<sup>767</sup>

D’après Maspons Franco, l’organisation des préfectures commençait immédiatement après le débarquement des officiers et sous leur impulsion de « militants » du Parti Révolutionnaire Cubain :

« Se despecharon comisiones de reclutas para nutrir las fuerzas. Se organizaron en esos montes magníficos [la Sierra Maestra] zonas de cultivo en lugares estratégicos y a esas labranzas dedicaban los hombres inútiles para el servicio de las armas. Las comunicaciones las establecieron con postillones que recorrían seis leguas diarias, cada uno cambiándose correspondencia o balija en cada posta, sin pérdida de tiempo. Se establecieron hospitales para heridos y enfermos, al cuidado de nuestros campesinas, cuyos maridos, padres y hijos estaban en las filas.

La columna Turquino estableció tres rutas nuevas para atravesar la Sierra, de norte a sur, a fin de cuidar debidamente el servicio de expediciones por la costa. Se abrieron campamentos que fortificaron en aquellas serranías impenetrables y silenciosas aprovechando las fragosidades del terreno que los hacían inexpugnables, sólo atacables por un solo camino en los desfiladeros. »<sup>768</sup>

Ces préoccupations essentiellement militaires se révélèrent dans la mesure où l'accent était mis non pas sur le caractère révolutionnaire de la République de Cuba libre – comme c'était le cas chez López Leiva – mais sur la fonction stratégique de l'arrière. Cuba libre était décrite en tant que nécessaire support logistique de l'Armée, ce qui n'empêchait en rien l'expression d'un rocambolesque certain :

« El cónsul Rosales organizó talleres bajo la dirección del químico francés Monsieur Leblanc, contratado en la Martinica, para la fabricación de la pólvora y fulminantes. (...) El plomo que utilizaba Monsieur Leblanc para preparar las balas se extraía de una gran mina situada en la finca Turquino, entre los ríos Jucal y Potrerillo, mina de plomo argentífero, muy rico en plata. Y al beneficiar el mineral en hornos de reverbero y crisoles especiales, Mr Leblanc separaba ambos minerales, enviándose en lingotes la plata a Nueva York para que la Delegación Cubana, a cargo de D.E.P, la devolviera convertido en materiales de guerra »<sup>769</sup>

Maury Rodríguez, sans toutefois négliger le capital objectif militaire, mit l'accent sur un aspect plus culturel de Cuba libre :

« en que se publicaban periódicos en que se daba cuenta a los ejércitos de otros lugares de las acciones libradas y de los planes y proyectos del enemigo de la ciudad, en donde habían corresponsales conspiradores que pasaban por fieles y tenían importantes puestos en las mismas oficinas de los departamentos del Gobierno. »<sup>770</sup>

L'expérience de Pérez Díaz explique certainement comment, dans ses récits, armée et préfectures étaient intrinsèquement liées. Entre ces deux modes de vie dans la guerre, entre les représentants de chacun d'eux, entre les hommes, simplement, qui vivaient une expérience ou l'autre, la connivence, l'entraide, la complémentarité étaient totales.

Pérez Díaz fut celui qui rendit le mieux – le plus justement et le plus naturellement – parmi tous ces auteurs le caractère unitaire de Cuba Libre dans sa facette militaire et dans sa facette civile, décrivant des scènes quotidiennes. Des combats de coq étaient organisés, coq espagnol contre coq cubain, bien sûr, l'un baptisé Weyler et l'autre Máximo Gómez :

« En los primeros tiros no hubo nada. Las apuestas eran de doblón a real por el Chino viejo [un des surnoms du Général en Chef et donc du coq de combat]. De pronto se vió que el fino [le coq cubain] inclinaba la cabeza hacia un lado,

mientras el español lo golpeaba sin compasión, al estilo de un boxeador de peso completo. ! Eh, eh, qué es eso ! Increpaban de la concurrencia. Reinaba mucha confusión. Pero, ¿ qué pasaba ? Santo Dios ! Weyler estaba ganando. « ¡ A ver, a ver ! » – dijo Pablo adelantándose y cogiendo su gallo. « ¡ Ira del Cielo ! Mira, Mira. Tiene una herida profunda en la cabeza. »

El gallo no la levantaba. El mismo Guerra [Justo Guerra Comandante del Ejército Libertador] estaba asombrado. Todos abrían la boca escandalizados. ¡ Qué barbaridad ! Decían lamentándose. En esto se levantó Mendoza y dirigiéndose al Prefecto don Liborio le preguntó en son de reproche :

– Pero ¿ Cómo ha podido ser eso ?

– Pues ¿ qué quiere Vd, Señor Coronel ? Ha pasado porque así son muchas veces las cosas de la vida. ¿ Quién se lo iba a figurar ? Pero no tiene importancia, porque Weyler podrá ganar en un juego como este, en una diversión, pero al freir será el reir. Don Máximo se mete al carnicero debajo de ala cuando se trata de una pelea de verdad, en un verdadero campo de batalla. »<sup>771</sup>

Propos peu solennels qui ne l'empêchaient guère de rendre hommage aux Préfets et aux Préfectures de manière plus formelle :

« Indudablemente las prefecturas resultaron agencias magníficas durante las guerras de Cuba por su Independencia. Eran ellas las que buscaban recursos para sostener al Ejército Libertador de todo lo necesario a su manutención. Hacían el papel de los Cuarteles-Maestros en las fuerzas regularmente organizadas. Prestaron a la Revolución servicios de un valor incalculable, aunque no se tuvieron en cuenta debidamente después del triunfo »<sup>772</sup>

Reconnaissons que, pour rares qu'elles fussent dans l'ensemble des romans des Guerres, les données sur l'organisation de Cuba Libre, essentiellement compilées dans les romans de ces Vétérans – López Leiva, Maspons Franco, Pérez Díaz – politiquement situés, pendant la Guerre, dans la mouvance la plus radicale du front, sont, de nos jours encore, une source documentaire d'un intérêt irréfutable. De plus elles comblent, il est vrai, un vide de la recherche historique passée et actuelle sur la « vie quotidienne » des citoyens de Cuba libre.

## **b) Le monde civil**

La Guerre se déroulait dans la « manigua », à la fois sur le champ de bataille et dans « Cuba libre ». De l'autre côté, dans les terres qui n'étaient pas encore sous contrôle de la

République, la guerre, nous disent les auteurs, battait également son plein. Elle se déroulait dans les zones sous contrôle espagnol, à la fois du fait de l'engagement patriotique des Cubains de l'arrière et du fait de la répression espagnole qui les prenait en otage. Le monde civil – le terme étant pris dans l'acception « ni militaire, ni religieux » – ne s'était jamais tenu à l'écart du conflit. Au contraire, il en était partie prenante et active. Álvaro de la Iglesia rappelait :

« Era al principio o a mediados de nuestra primera guerra de independencia. Grados más, grados menos de furia, que hasta el odio tiene su temperatura, como que es una fiebre, los dos bandos irreconciliables, en el campo y en la ciudad, buscaban por todos los caminos, con preferencia los ilícitos, el medio de mortificarse y ofenderse. Todo el país era un hervidero de malas pasiones ; pero La Habana era un infierno. »<sup>773</sup>

Même si, nous le remarquons, les auteurs, plus à l'aise dans un mode de représentation conventionnel, avaient préféré circonscrire la guerre au terrain militaire, ils n'avaient eu de cesse de dire qu'elle était forcément partout. L'on était pour Cuba ou pour l'Espagne :

« A la guerra por las libertades de Cuba acudía todo el mundo, hombres, niños, mujeres, ancianos. Habían curas que casaban a los enamorados y administraban los santos óleos a los que perecían : médicos que curaban heridos en los hospitales, abogados, ingenieros, poetas, filósofos. Los viejos sonreían henchidos de satisfacción, viendo los servicios de sus nietecitos que se empleaban en traer leña del bosque para cocinar el rancho y a quienes la guerra había puesto en trance »<sup>774</sup>

La guerre s'était déroulée sur tous les terrains, même sur les terrains de jeux :

« Ya se sabía lo que era « irse al monte ». Ahora pienso que si los gobernantes españoles hubieran querido averiguar el misterio de muchas casas, mejor que dar oído a delaciones y sospechas, habrían hecho fijándose en los juegos de los muchachos. »<sup>775</sup>

C'était très certainement une des leçons de la Guerre de Dix Ans, la conséquence de l'enchaînement naturel des événements et de leurs répercussions, mais aussi le fait des choix historiques des dirigeants des deux partis. Les Guerres d'Indépendance ne s'étaient jamais

réduites au seul fait militaire, elles avaient altéré la société toute entière sur le moment et durablement, bouleversant irrémédiablement le cheminement de la communauté cubaine.

Or, dans les romans, la représentation de la société civile était toute chargée de sens. C'était de là que tout était parti. C'était au cœur du monde civil, du foyer, de la famille que le sentiment patriotique s'était forgé. Il représentait ce que le héros avait dû abandonner temporairement pour construire un meilleur avenir. C'était également la paix que le combattant aspirait à retrouver (intacte) une fois le devoir accompli. C'était le foyer, peuplé de femmes, qui attendaient le retour du combattant. Mais c'était aussi la faiblesse des « Mambis », un havre laissé sans défense, dont les gardiennes étaient les proies désignées de l'adversaire.

Mais, le gouvernement espagnol avait, dès la Guerre de Dix Ans, mené sa guerre « totale », contre les populations civiles, tantôt s'appuyant sur les intégristes, sur les exactions des Volontaires et sur la répression officielle, tantôt dépassé par eux<sup>776</sup>. Les rumeurs, lancées par les intégristes, enflammaient les esprits des Havanais jusqu'à la panique, redoutées jusqu'à la Capitainerie Générale dans la mesure où elles fournissaient objet à émeutes :

« El día 12 de Marzo de 1876 circuló, salida seguramente de los cuerpos de guardia de los Voluntarios, la espantosa noticia de que los *mambises* habían envenenado las carnes del consumo en el Matadero. »<sup>777</sup>

En 1896, la nomination de Weyler avait permis de systématiser le principe d'isoler les « Mambis » de leur base populaire, au mépris de toute éthique.

Impliquée dans la guerre au niveau militaire, au niveau économique, au niveau culturel, pendant plus de trente ans, la société civile cubaine s'était scindée en deux factions irréconciliables. N'oublions pas que pendant plus de dix ans, deux états coexistèrent sur le même territoire et que le conflit de 1895, s'il avait duré, aurait donné lieu à une expérience de même nature mais plus radicale<sup>778</sup>. Dès lors peut-on parler d'un contexte de guerre civile comme le permet l'acception commune du terme ? Comment les auteurs de ces romans patriotes abordèrent-ils cette implication intégrale de fait de la société cubaine dans la lutte entre les tenants d'un régime démocratique et indépendant et ceux d'un régime statutaire périphérique et subordonné ?

(1) Une guerre totale ?

Álvaro de la Iglesia, en 1911, prit le parti de rappeler très explicitement que :

« La guerra no estaba en el monte tan sólo ; más iracunda y enconada, si cabe, que en el monte, ardía en las calles, en la vida ordinaria de la ciudad, en los hogares, entre parientes, más de una vez entre padre e hijo. »<sup>779</sup>

C'était que, comme nous le disions plus haut, depuis 1897, les romanciers se sentaient plus à l'aise dans la relation de la campagne d'Invasion, l'hagiographie des Généraux et la description des charges militaires.

Pourtant, le monde civil était constamment présent par l'intermédiaire du foyer – dans la plupart des cas un foyer provincial aisé – que le patriote avait laissé et par celui de la solidarité populaire qu'il rencontrait. Nous reviendrons plus bas sur les représentations archétypiques des « civils ». Pour l'heure, nous voudrions nous interroger surtout sur la manière dont fut représentée l'implication objective de ce monde civil, qui eut un versant privé et un versant public.

Constatons en premier lieu que ce thème fut rarement exploité de manière prioritaire avant l'apparition de la deuxième génération républicaine. Álvaro de la Iglesia et Emilio Bacardí, la même année, en furent les deux exceptions. Ce dernier fit dans son roman de la lente agonie et de la destruction de la société orientale des planteurs le thème principal de son roman. La métaphorisation continue de la Guerre comme catastrophe naturelle et annihilatrice décrivait ce monde colonial disparaissant dans le maëlstrom – « Vorágine absorbente de todas las ideas »<sup>780</sup> – de l'Histoire :

« La insurrección, en tanto como el agua de una inundación, subía y subía. »<sup>781</sup>

Et le monde connu s'enfonçait dans les flammes de la « Tea »... Voyons la lecture singulière de Bacardí, ancrée dans l'histoire orientale :

« El alud, dado el impulso inicial, siguió su curso aumentando en velocidad, sin que hubiese fuerza humana bastante enérgica ni capaz de detenerla ni de llevar la dirección suprema. A pesar de la idea concebida en los primeros momentos, de respeto y garantía al individuo y a la propiedad, el ejército cubano, fraccionado en grupos, continuó en su desarrollo, llevando cada partida los sentimientos encarnados en cada jefe ; y el incendio, decretado como medida material sólo en caso imprescindible, se acrecentó con la devastación



sin límites ; a las ejecuciones impuestas por ceguera de las autoridades españolas, pensando someter por el terror, siguieron las represalias de una guerra a muerte, cruel e implacable. »<sup>782</sup>

Il fut en fait l'unique romancier à évoquer avec douleur la fin d'une famille, la fin d'un mode de vie, la fin d'un monde, tout en se posant incontestablement comme patriote. L'Histoire avait, pour lui, tout emporté, et c'était avec fascination et crainte qu'il se rémémoirait la Révolution :

« ¡ Insensato el que crea posible encauzar las aguas de un torrente desbordado !

El movimiento revolucionario, brotando al grito de « ¡ Independencia ! » en los llanos en que el río Cauto, ancho y majestuoso, va a perderse en las amargas ondas del mar, se extiende cual lava ardiente, destruyendo y calcinando cuanto halla a su paso. »<sup>783</sup>

La « Tea » habituellement, nous le disions, n'atteignait que ceux qui se positionnaient dans le camp espagnol par tradition, par conviction ou par intérêt.

Dans le restant de la production d'alors, la représentation du monde civil se limitait soit à fixer le contexte social, politique, plus rarement économique<sup>784</sup> d'avant-guerre, soit à recourir à des personnages destinés à incarner la paix du foyer abandonné par devoir<sup>785</sup>. Dans l'un ou l'autre cas, la fin de la Guerre n'était pas accompagnée du même fatalisme historique que chez Bacardí. Au contraire, la fin de la Guerre était attendue de tous, combattants et civils, comme un banal retour à la vie quotidienne, une fois le devoir de briser la tyrannie accompli.

En 1926, Felipe Pichardo Moya composa le premier texte à aborder les Guerres depuis une sphère domestique intime et quasi hermétique, dans la nouvelle « Los viejos gavilanes »<sup>786</sup>. L'intrigue de la nouvelle était localisée au Camagüey sur toute la durée de la Guerre de Dix Ans. L'action était quasiment inexistante : tout se déroulait entre les murs clos d'une maison de province. Il n'y avait pas de héros « à littérairement » parler : parti pour la « manigua », Pedro Agüero était l'omniprésent absent. La nouvelle, hachée en une dizaine de chapitres (un pour chaque année de guerre ?) de quelques lignes, était construite autour de son départ pour la « manigua » (chapitre I), de l'éloignement et de l'attente de nouvelles, puis de son retour (dernier chapitre) dans la famille, mutilé et disposé à rejoindre l'Emigration révolutionnaire. Le discours narratif était centré sur une parenthèse de dix ans, durant lesquels

les membres d'une famille espéraient (la fiancée en cousant des drapeaux cubains), attendaient (la fin de la Guerre et la reprise du cours normal de la vie), vieillissaient (images d'une génération sacrifiée). Ce texte exprimait ce que les romans des Guerres précédents et postérieurs tinrent pour implicite : l'engagement dans les rangs de l'Indépendantisme avait été un engagement total qui avait déterminé non seulement la vie de celui qui s'était engagé mais également celle de tous les siens.

Le monde civil fut abordé par ceux qui écrivirent « l'histoire officielle » et par ceux qui composèrent « l'histoire-mémoire » comme un monde en attente du retour à la normale<sup>787</sup>. Dans les romans, cet univers féminin, caractérisé par son attentisme, sa passivité et par conséquent sa vulnérabilité, fonctionnait comme métaphore du quotidien, de la normalité et de la paix<sup>788</sup>. Néanmoins, il ne pouvait être absolument « préservé » pour le retour des combattants, malgré l'évident désir phantasmatique de nombreux écrivains. Le rapport à la réalité historique autant que l'exigence romanesque de vraisemblance exigeait qu'il fût atteint par la situation générale.

En effet, par sa durée, par ses conséquences économiques, par le bouleversement social de l'abolition, la guerre de Dix Ans avait entraîné dans son sillage une réorganisation totale de la vie dans l'île. Toutes les activités humaines, privées ou publiques, individuelles ou collectives, avaient fini par fonctionner au diapason de la guerre, que ce fût dans les territoires sous domination espagnole ou dans les territoires cubains. La Guerre déterminait le quotidien, et c'était un de ses atouts. Gómez l'avait déjà compris lors de la Guerre de Dix Ans sans avoir alors réussi à l'imposer, il avait prescrit cette nécessité logistique d'une guerre totale.

Les Cubains de 1895 avaient sciemment porté le conflit à Cuba sur tous les fronts possibles par l'invasion militaire, par l'attaque directe des intérêts économiques de la métropole. D'un point de vue strictement militaire, la stratégie de l'Invasion intégrait ce concept global : les « Mambis » étaient présents dans toutes les régions, menant la guerre sur le terrain économique par la pratique de la « Tea »<sup>789</sup>. Nul ne pouvait prétendre échapper à la Guerre, tous étaient – théoriquement – tenus de prendre parti, par la force des circonstances. Même préservé de l'engagement direct, le monde civil était profondément impliqué.

Or dans le monde souvent manichéen des guerres romancées, les protagonistes étaient cubains ou espagnols. Leur appartenance à un camp politique et national était leur caractéristique essentielle, ne fût-ce que parce qu'ils étaient d'origine espagnole, créole ou mixte<sup>790</sup>. Les degrés de cet engagement étaient en revanche divers. Les plus décidés et les plus

aptes ayant déjà rejoint l'Armée de Libération, ceux qui restaient à la vie civile soit faisaient office de « laborante » occasionnels, soit se livraient à de farouches déclarations patriotiques privées pour les hommes et à des travaux de couture patriotique pour les femmes. La neutralité, l'indécision recelaient soit de la trahison, soit de l'astuce.

Quant aux conséquences de la Guerre sur la vie quotidienne, elles étaient traitées de manière inégale selon que leur cause était imputable aux Cubains, ou à leurs alliés, ou aux Espagnols. Dans le premier cas de figure, tout fonctionnait par légères connotations : l'enfermement dans la demeure, l'inexistence inexplicée d'esclaves domestiques, les sorties à pied au lieu d'atteler la voiture abandonnée, les menus plutôt frugaux, les mêmes tenues fanées... Mais ces allusions aux difficultés financières ou aux signes du bouleversement social dû à l'abolition, n'étaient pas imputées à un contexte de pays en guerre. Elles étaient, comme s'il existait un tabou à évoquer les effets de la Révolution sur des alliés civils. Comme si le fait que les Cubains puissent amener une souffrance dans leurs foyers étaient une sorte de perversité inexprimable.

## (2) Les outils de la répression

En revanche, tout ce qui fut le fait de l'Espagne ou des Espagnols fut largement taxé de perversité et de barbarie. L'on peut même dire, aujourd'hui, à leur décharge, que certaines responsabilités leur furent imputées alors qu'elles ne leur revenaient guère. Il faut le reconnaître, accabler l'ennemi de toutes les ignominies était un procédé attendu dans un cas non seulement de guerre, mais encore de rupture de dépendance coloniale. L'ennemi, la Nation ennemie, devient la cause et l'instigatrice du pire. L'image est rendue d'autant plus négative que cela valorise et légitime a contrario la nature positive de ce qui va lui être substitué<sup>791</sup>.

Il faut également reconnaître que l'Espagne, dans son effort désespéré de conserver la « Perle des Antilles », son dernier territoire d'outremer, avait en 1868 comme en 1895 répondu à l'insurrection par la répression armée et policière. Le premier volet de son action avait été militaire. Le second avait été de garder la maîtrise des populations civiles. Certes, les Capitaines Généraux qui se succédèrent durant les guerres ne menèrent pas tous une politique identique. Les uns, comme Valmaseda et Lersundi s'appuyant sur le lobby intégriste tentèrent d'étouffer dans l'œuf tout signe de sentiment séparatiste chez les civils : d'autres, en particulier le libéral Dulce, tentèrent une approche plus conciliatrice aussitôt sabordée par la

pression intégriste<sup>792</sup>. En 1895, Martínez Campos, le « pacificateur » de 1878, eut une année pour rétablir la paix civile avant d'être remplacé par Weyler.

Les romans abordèrent plusieurs des facettes de la violence de l'état colonial sur les populations civiles. Ils les abordèrent sans en analyser les degrés ni les variations. Ils les abordèrent essentiellement comme les signes d'une totale absence d'éthique de la part de la métropole. Après avoir été l'instigatrice et la garante de l'esclavage, l'Espagne utilisait les populations civiles en dépit de tout respect humain pour gagner sa guerre.

Le premier aspect à avoir été largement développé était celui de la violence et de la terreur perpétrées par les Volontaires, utilisés par un pouvoir officiel qui en était devenu l'otage. Nous en parlerons plus en détail lorsque nous traiterons du thème du Volontaire. Disons seulement ici que le Volontaire était représenté comme le bras civil de l'intégrisme colonial. Son rôle était de faire régner la terreur et la répression dans les villes.

Les autres aspects relevaient de la violence institutionnelle. Ses mécanismes ne furent pas identiques en 1868 et en 1895 : la métropole et le gouvernement colonial avaient fait évoluer leurs méthodes...

Le roman *Los Laborantes*, fut le premier à aborder ouvertement le thème de la crainte de la police et de la persécution durant la Guerre de Dix Ans. Il est vrai que le sujet y menait nécessairement : un militant clandestin devant se méfier et se cacher pour mener à terme sa mission. Continuons sur la Guerre de Dix Ans : les auteurs insistèrent sur des formes de répression « classique » : policière, juridique, financière. Pour être « conventionnelles » et « institutionnelles », elles n'en étaient pas moins inquisitoriales, injustifiées et abominables. Dans la logique espagnole – qui consistait à étouffer dans l'œuf toute manifestation d'indépendantisme et toute solidarité -, l'accumulation de formes de répression de nature différentes (surveillance, arrestation sommaire, emprisonnement avec ou sans procès tendancieux, embargo légalisé sur les biens, exécutions sommaires) menaçait tous les créoles non intégristes de ruine, de déchéance, de mort. Dans *Azares y azahares*, se déroulant en 1868 à Las Villas, province de l'auteur, Laura Dulzaidés del Cairo écrivait pour fixer dans la mémoire collective cette violence excessive et continuelle de la part des autorités coloniales légales soucieuses d'éradiquer tout germe révolutionnaire :

« Descubrido [sic] un plan de conspiración en Ayagán, las fincas próximas al río Sagua la Chica fueron asaltadas por la Guardia Civil del vecino pueblo de Encrucijada. El anciano don José Sánchez, con sus dos hijos, Luis y Antonio,

fueron atados a la cuerda que ya llevaban con algunas otras, y fusilados poco más adelante. Destrozados sus hogares, pusieron en carretera a las familias, en el acto y las condujeron a la Encrucijada, colocándolas al lado del cuartel, donde oían diariamente los insultos que se les dirigían. Afortunadamente el doctor Ruedas, precisado también por una denuncia, que le hizo una pareja que se había apercibido de la visita de un emisario de Oriente, se había marchado al campo, pero su familia fué víctima de este monstruoso hecho. Trabajo costó a estas pobres mujeres salir de aquella especie de prisión, después de haber visto caer a sus familiares para trasladarse a esta ciudad, sin más bienes de fortuna que la ropa que usaban. Sus bienes fueron embargados todos. »<sup>793</sup>

A la lire, la répression dans la province de Las Villas fut plus que tyrannique, elle fut barbare. Certes, issue d'une famille qui en avait souffert, l'auteur était particulièrement au fait de ces pratiques. Dans son récit, ce qui surprend le plus, c'est encore l'absence totale de cadre institutionnel et légal. La Guardia Civil ou le Tribunal frappaient de manière subite, aveugle, immédiate, totale et immorale :

« En la finca Maleza, el Anciano Valera con algunos familiares, pescaban en el río en Viernes Santo y fueron fusilados allí mismo, robadas sus riquezas y quemada su casa ; también les confiscaron sus bienes. »<sup>794</sup>

Raimundo Cabrera évoqua dans sa trilogie le revers de fortune de ces familles créoles. Les propriétaires de Ricardo del Campo étaient obligés de louer des chambres de la seule demeure encore en leur possession :

« Vivía al lado de la señora Cándida y a su abrigo, con sus hijas, porque al esposo ausente en el destierro, cuyos bienes habían sido confiscados por el Gobierno español, le habían quitado el hogar en que fue rica y dichosa. »<sup>795</sup>

Les femmes de cette famille – les hommes étant à la « manigua » ou en exil – , amères, patientes ou résignées, vivaient cet état comme un état transitoire, comme un effet pervers de la guerre. Le soir, à la veillée, l'on évoquait ses souffrances et le retour à meilleure fortune, le jour où un nouveau régime, soutenu par les créoles, serait établi :

« – Cuba será libre – dijo – y volverán los ausentes, y seremos otra vez ricos y dichosos. »<sup>796</sup>

Don Claudio est, dans cette saga, le personnage qui ne put pas accepter l'idée de la précarité ou de la ruine. « Laborante » en 1868, exilé pendant la guerre, dès son retour à Cuba, il s'employa à se racheter en s'acoquinant avec les autorités et des affairistes intégristes. Il vendit son âme, « Faust » cubain mais piteux, incarnation des élites créoles qui se tournèrent dans les années 1880 vers l'Espagne par intérêt, indirecte mise en cause des plus opportunistes des Autonomistes. La « sale guerre » de l'Espagne – disait implicitement Cabrera en 1916 – avait perverti les plus honnêtes patriotes.

L'on retrouva encore chez certains auteurs de la première génération républicaine trace de ce thème de la répression espagnole par la ruine, et de l'enrichissement des plus vils laquais de l'intégrisme. Ce fut le cas de Rodríguez Embil qui insista sur la chute de Tera et de sa mère : d'abord privées de tous leurs biens, puis « reconcentrées », elles souffrirent de la faim, puis de la maladie (la mère meurt). Enfin, même l'honneur de Tera manqua de lui être ôté, pour garder la formulation d'usage. Bien sûr, Embil traitait là le thème de la Reconcentration. Néanmoins, il évoquait d'abord la Reconcentration comme une déchéance sociale. Ainsi, les deux femmes, censées préserver le foyer<sup>797</sup>, étant réduites à la misère, à la honte et à la mort, c'était en fait toute la famille qui était atteinte. De plus, signalons un étrange glissement dans la caractérisation de ces personnages. La famille avait été dans un premier temps décrite, sans ambiguïté, comme « guajira ». Or, une fois dépouillés de leur biens et condamnés à vivre dans la déréliction, les personnages féminins furent traités avec les attributs littéraires des femmes de la bourgeoisie terrienne créole de province du milieu du XIX<sup>e</sup>me. Certainement on peut l'interpréter comme un dérapage vers un modèle littéraire<sup>798</sup> déjà familier au moment d'aborder le thème de la ruine.

Ajoutons qu'ultérieurement, ce thème disparut. La ruine des planteurs avait été un phénomène doublement circonscrit : géographiquement à l'Orient et au Centro ; chronologiquement à la Guerre de Dix Ans<sup>799</sup>. Or, la génération qui avait constaté l'éradication de cette catégorie sociale n'était plus représentée, encore moins active, dans la Cuba des années vingt et suivantes. Il n'y avait plus de témoins pour relater ces faits. De plus, la problématique sociale de la Guerre de 1895 avait été fondamentalement différente<sup>800</sup> ; ce fut elle qui entra par la suite en résonance avec les contextes d'écriture des romans. Cela accentua la disparition du thème.

La violence policière fut traitée, on l'a vu, dans la représentation de la Guerre de Dix Ans. On la retrouva également dans celle de 1895, avec plus ou moins de systématisme,

quelquefois suivant des variations sur lesquelles nous allons nous interroger. José Wenceslao Maury Rodríguez, dans *Los visionarios*, fut le seul à accentuer autant le caractère policier de la société cubaine dans la période d'avant-guerre et en 1895<sup>801</sup>. Ceci dit, bien que secondaires, les thèmes de la corruption, de l'arbitraire ou de l'abus furent toujours utilisés pour dépeindre le contexte historique<sup>802</sup>, caractériser la société coloniale, justifier l'insurrection cubaine, et dans certains cas, en appeler à l'intervention extérieure.

Cabrera, justement, en fournit un exemple dès 1897, dans son roman-feuilleton paru aux Etats-Unis. Dans un premier temps, il mit l'accent sur le soutien populaire dont bénéficiaient les « Mambis » puisqu'il était nécessaire aux Espagnols d'encadrer la population afin d'éviter la fraternisation :

« Las prisiones realizadas por los sicarios de Weyler, el aumento de las guarniciones en los poblados, los numerosos fuertes construídos en los distritos rurales, las fortificaciones de las fincas azucareras y la extremada vigilancia de los españoles hicieron cada vez más difíciles los movimientos de aproximación á los pacíficos y la espontánea contribución de éstos en vestidos, alimentos, medicinas y dinero »<sup>803</sup>

Il écrivit ces lignes avant le déclenchement de la campagne de presse nord-américaine en faveur des Cubains : l'on insistait alors sur la légitimité de l'insurrection contre l'Espagne. Quelques mois plus tard, le discours de Cabrera, si pragmatique, allait évoluer : les civils furent dépeints avant tout comme des victimes innocentes et non plus comme des sympathisants naturels des combattants. Il est vrai que la campagne de presse de Hearst était axée sur le caractère inique et criminel de la répression espagnole sur des populations totalement innocentes (donc des femmes et des jeunes filles)<sup>804</sup>. Il est vrai également que la Reconcentration avait débuté. L'on ne savait pas encore quels extrêmes inhumains elle atteindrait, mais déjà l'on pouvait objectivement considérer les civils comme des victimes du redouté Weyler et de ses mesures barbares.

### (3) La barbarie concentrationnaire

La Reconcentration<sup>805</sup>, pour ce qu'elle fut et pour ce qu'elle représenta, masqua dans les romans de la Guerre de 1895 les autres aspects de la répression institutionnelle, devenus par comparaison presque véniels<sup>806</sup>.

La Guerre de Dix Ans avait enseigné que le soutien des populations civiles avait été le premier atout des séparatistes de 1868. Ayant constaté l'impuissance du général vétérinaire Martínez Campos<sup>807</sup> à juguler l'insurrection en quelques mois, le gouvernement espagnol mandata Weyler début 1896. Il remplaça son prédécesseur le 10 février. Le 16, il mettait en pratique la politique de Reconcentration. Weyler avait été nommé pour gagner la Guerre. On lui attribuait les paroles de Cánovas : « hasta el último hombre y la última peseta ». En vertu de quoi les populations civiles furent déportées vers les centres urbains, dans la plus grande inconscience de ce qui pouvait advenir :

« Y la reconcentración se efectuó, pareciendo una gran romería. »<sup>808</sup>

Elles le furent massivement et systématiquement :

« A la semana, no quedó ni un placer desocupado. Todos se habían cubierto de bohíos. »<sup>809</sup>

Mais elles allaient être entraînées dans la mort, les autorités n'assurant pas l'encadrement suffisant. Dans ces conditions initiales de précarité, le manque d'hygiène, l'insuffisance et l'arbitraire de la distribution de ravitaillement, puis son absence (particulièrement à La Havane du fait du blocus nord-américain), cédèrent le pas aux épidémies :

« En el caserío improvisado, formando con tiendas de huano y yaguas de vara en tierra, donde se habían amontonado hasta mil quinientos campesinos, la viruela se ha desarrollado con furia »<sup>810</sup>

L'Espagne n'apporta pas plus d'aide alors aux Reconcitrés malades qu'elle ne leur en avait apporté au début, et les institutions les abandonnèrent à leur sort atroce :



« La improvisada alcoba que tiene por techo una cobija de cueros de buey y por pavimento las tablas de la cama de la carreta, es un h6spital f6tido donde se est6n consumiendo, por las fiebres, la viruela y el hambre una porci6n de desgraciados. »<sup>811</sup>

Les environs des villes se transformèrent en mouiroirs inhumains :

« Y ahora se encontraban formando horribles hacinamientos, sin condiciones higi6nicas y ; sin recursos ! (...) Comenz6 un calvario horrible para ellos. El hambre los devoraba y empezaron a morir ; y la mortalidad fue tan grande que por no ser suficiente el cementerio, los cad6veres se enterraban en cualquier sitio. Se presentaron varias epidemias. Morían familias enteras, presenci6ndose escenas horribles (...) Y los peri6dicos elogiaban a Weyler. »<sup>812</sup>

Trop affaiblis pour se r6volter, les Reconcentr6s se trouvaient continuellement – preuve qu’ils n’6taient pas totalement abandonn6s ! – sous l’6troite surveillance de l’Arm6e qui les emp6chait de circuler hors de leur p6rim6tre, sauf exception arbitrairement accord6e. Justement, cette surveillance fournit 6 des auteurs mati6re 6 acte d’h6roïsme. Bizarrement, l’horreur c6toyait quelquefois le picaresque :

« ¿ – C6mo ha salido de G6ines ?

– Me ha costado mucho trabajo, me contest6 sonriente ; he fracasado dos veces. La primera, quise salir con unos reconcentrados 6 coger viandas, y el jefe del fortín le rechaz6, diciéndome :

– Vd no tiene hambre.

¡ Qui6n sabe si tengo qu6 agradecerlo 6 aquel oficial, amigo de mi familia, y que me conocía, pues los reconcentrados no regresaron al pueblo : las guerrillas los amachetearon en el mismo boniatol !

La segunda vez, me metí en el carro en que sacan 6 los reconcentrados muertos y me acost6 entre los cad6veres »<sup>813</sup>

La « Reconcentration » – « Catacombe lenta y horrorosa », « incesante agonía »<sup>814</sup> – fut ce qui dans la Guerre – on le comprend – marqua le plus profond6ment et le plus durablement. Elle fut toujours abord6e dans les romans sur 1895, au moins de mani6re r6f6rentielle : elle avait frapp6 les populations civiles avec une froideur et une cruaut6 inattendues. Weyler fut trait6 pour ce qu’il 6tait : un bourreau. Nous reviendrons sur sa repr6sentation : il fut d6peint comme un monstre, comme l’incarnation du mal, sans pour autant tomber dans le mysticisme. Il ne faut pas n6gliger non plus le fait que les populations qui subirent la Reconcentration 6taient des femmes, des enfants, mais aussi des Cr6oles. Dans

l'imaginaire collectif, non seulement Weyler fut le bourreau des innocents, mais il fut également une sorte d'infanticide. N'était-il pas le représentant militaire de la « Mère Patrie » ? Mais justement, il était l'instrument de l'Espagne coloniale. Or, dans le discours véhiculé par les auteurs étudiés, il assumait seul la responsabilité de l'horreur. Était-ce parce qu'il l'avait conçue et exécutée ? On oubliait la responsabilité collective et étatique.

En 1897, pourtant, Raimundo Cabrera désignait un autre type de continuité entre 1868 et 1895 : celle de la répression inhumaine. Elle était incarnée par deux tristes figures, « El conde de Valmaseda, maestro abominable del odiado Weyler »<sup>815</sup>. Le second avait appris du premier la tactique suivante :

« Al frente de numerosísimas columnas marchaba en línea recta, asolando el departamento oriental de norte a sur. La Revolución, impotente para resistir á aquella tromba que arrasaba ó destruía cuanto hallaba en su camino, iba retrociendo día por día ; pero, sí, peleando con valor desesperado. Los campos quedaban yermos y despoblados, los pacíficos morían por centenares, y los caminos y sabanas se blanqueaban con los huesos esparcidos de las víctimas. Aquello tuvo apariencias de la paz, de una paz siniestra, conseguida, según anhelan los españoles, con el filo de la espada. Los rebeldes que aun conservaban sus armas se vieron obligados á ocultarse en lo más profundo de la sierra (...) »<sup>816</sup>

Raimundo Cabrera – ce fut la particularité de son roman-feuilleton – parlait sur le vif. Quelques années plus tard, Enamorado Cabrera, dans son roman consacré à la Guerre de 1868, reprendrait ce point de vue. Pour lui, la Reconcentration n'était pas l'œuvre d'un seul homme, mais celle d'un système : elle avait été amorcée pendant la Guerre de Dix Ans. En son temps, le Capitaine Général Valmaseda<sup>817</sup> avait pratiqué des regroupements de population, terribles ébauches, en Oriente où la Révolution était ancrée. Non pas qu'Enamorado Cabrera ait souhaité dédouaner Weyler présenté souvent comme le concepteur, mais plutôt qu'il ait voulu rappeler que le Général de sinistre mémoire était l'héritier d'une tradition coloniale dépourvue d'éthique. Dans cet extrait, il décrivait Guisa, « caserío con su inculta plazuela », village enclavé d'Oriente :

« Pero que podía esperarse sucediera en un pueblo sin importancia, enclavado en un rincón de Cuba, situado en medio de la esfera donde la guerra se desarrollaba ; si poblaciones de gran importancia política y comercial yacían en tiempos de paz y de riqueza, bajo la dominación española, en el más lamentable y bochornoso olvido de ornato público !

Si a pesar de tal estado de cosas, la población indígena de Guisa se hubiera mantenido en los límites de mil o mil doscientos habitantes, que en tiempos normales no fuera tanto ; pero las perentorias cuanto inhumanas órdenes del General Valmaseda, habían concentrado en los pueblos a los habitantes de los campos y el extenso territorio de Guisa ; habíase vaciado literalmente sobre el pequeño poblado. Los recién venidos, con sus hábitos campesinos, la miseria en que vivían y el estrecho campo en que se agitaban, habían convertido el pueblo en verdadero receptáculo de pobredumbre ; así nada tenía de extraño que el cólera, la viruela y el tifus reinaran con su cortejo fúnebre de horrores. Los reconcentrados y las familias prisioneras que no poseían recursos, vagaban a la ventura, durmiendo sobre el desnudo suelo, comiendo lo que la caridad pública les concedía, o los restos de las comidas del cuartel español que diariamente iban a mendigar. Las raciones prometidas en la famosa proclama del General español brillaban por su ausencia ; algunos afortunados las conseguían ; pero a la inmensa mayoría de las pobres familias les eran concedidas, bien sabe Dios al precio de cuáles vergonzosas capitulaciones. »<sup>818</sup>

La population fut traitée comme le moyen de résoudre un problème logistique en 1895, après qu'une procédure initiale eut été menée dans les années soixante-dix. Cette première expérience, de plus, aurait pu permettre d'anticiper sur les mesures essentielles relative à l'alimentation et à l'hygiène. Cela ne fut pas évalué non plus. Les auteurs ne considérèrent pas que Weyler avait eu un projet préliminaire d'extermination de ces populations. Néanmoins, l'accent était mis sur le fait que la Reconcentration avait été exécutée dans le plus grand mépris du sort des gens. Pire encore, lorsqu'elle sema la misère et la mort, aucune institution espagnole n'intervint. Dans le discours politique des auteurs, cette déshumanisation des populations par les Espagnols, en fonction de leur seul intérêt, est interprétée comme le signe de l'absence d'éthique de la nation coloniale. En vertu de quoi, la guerre menée par les Cubains, désireux de vivre dans une société plus morale dans le cadre d'un régime démocratique, se justifiait d'elle-même par rejet<sup>819</sup>. Sur le terrain de l'analyse rhétorique, montrer largement la tyrannie, l'arbitraire et l'iniquité du système colonial et de ses représentants s'acharnant sur les plus faibles justifiait ipso facto le choix de l'insurrection et de la guerre.

Ce discours légitimateur, basé sur l'inhumanité de la métropole et de ses ressortissants, était également développé lorsque la Guerre de Dix Ans était abordée. Le signe de la perversité de la nation coloniale était dans ce cas d'avoir instauré puis maintenu l'esclavage dans l'île, comme assise de la richesse de la colonie<sup>820</sup>. Il faut néanmoins préciser que, dans la plupart des cas, la Reconcentration fut perçue et traduite dans les romans comme un acte plus scandaleux, plus inique, plus inhumain, bien qu'ayant eu lieu en temps de guerre,

que ne l'avait été l'esclavage durant des siècles. Certes, l'esclavage, totale perversion sociale, révoltait. Néanmoins, dans le traitement littéraire, la plupart des auteurs recouraient tout naturellement aux mécanismes d'identification du lecteur au protagoniste dans le traitement de la Reconcentration, pas dans celui de l'esclavage. Ils ne faisaient que révéler une réalité bien inconsciente : le traitement inhumain de civils innocents – femmes, enfants, vieillards – les touchait plus intimement que le traitement inhumain infligé à des esclaves tout aussi innocents – hommes, femmes, enfants, vieillards...

Penichet, l'idéologue, le syndicaliste, celui qui se réclamait de l'héritage de la pensée martinienne fut aussi le seul à condamner et l'esclavage et la Reconcentration en les mettant, si l'on peut dire, sur un pied d'égalité. Il considérait l'un comme l'autre comme des atteintes à la dignité humaine par le même Etat oppresseur. Il n'y eut pas plus chez lui de différenciation dans le discours littéraire qu'il n'y en avait eu dans l'approche intellectuelle. Ni le traitement de l'esclavage ni celui de la Reconcentration ne fonctionnaient sur la suscitation d'une quelconque empathie. Il est vrai que Penichet et sa démarche se distinguaient du commun de la production des Guerres.

Alors qu'au tournant des années vingt, l'on avait beaucoup écrit sur la Reconcentration, ce représentant d'une nouvelle génération reprit le flambeau de la mémoire. Penichet n'avait pas été témoin, il n'était même pas de la génération qui avait entendu les témoins. Pourtant, il assumait un devoir de mémoire, au nom de ses convictions politiques : la Reconcentration n'était-elle pas la conséquence extrême d'un système exploitant l'homme ? Dans *Alma rebelde*<sup>821</sup>, Penichet ne se contenta pas de l'écrire, dont nous avons cité quelques passages. Insérant des photogrammes dans l'ouvrage – la photographie étant alors le plus frappant des témoignages, la plus moderne et incontestable des preuves –, il renouvelait la forme et la fonction du témoignage, cette fois tourné vers l'avenir.

Citons pour terminer López Leiva qui, pour des raisons sur lesquelles nous allons revenir, refusa d'entrer dans ce jeu ambigu de la représentation victimaire. Le ton de cet extrait est si singulier que nous ne voudrions pas que le lecteur se méprenne. Il faut replacer l'extrait dans le ton d'un roman au contenu politique radical et au discours révolutionnaire pragmatique, directement inspiré par la Direction révolutionnaire telle qu'elle s'était exprimée dans le Manifeste de Montecristi. Voici les propos qu'il mit dans la bouche d'un de ses « Mambis » apprenant la nomination de Weyler :

« En la guerra pasada, Dios fué español ; pero en esta se ha vuelto cubano. ¡ Viene Weyler a Cuba ! Es decir, vuelve a América el espíritu cruel y sanguinario de Pizarro, de Cortés, de Narvaéz, de Tacón, de O'Donnel, de Valmaseda y de Polavieja... Ahora sí, tendremos guerra de verdad y no estos simulacros que no nos llevan a ninguna solución y harán que esta guerra se eternice como la del 68. Viene Weyler a Cuba. ¡ Magnífico ! Hasta saberlo, y eso es la verdad, y eso es lo que nos falta, que nos den leña, que nos flagelen para que podamos demostrar nuestra virilidad. »<sup>822</sup>

Il est incontestable que la nomination de ce Général provoqua une redéfinition des positions dans la population en général et particulièrement dans le courant politique de l'Autonomisme<sup>823</sup>.

La guerre, c'était revendiqué sans cesse, était le fruit d'une volonté unanime et collective des Cubains. Non pas par goût, mais parce que l'Espagne et les intégristes ne laissaient aucune alternative : le recours aux armes était présenté comme le seul moyen de faire évoluer une situation globale d'inertie imposée par la force. La « manigua » et le monde civil des zones sous contrôle espagnol luttaient de concert. La « manigua » était le lieu du heurt des nations, celui de l'exploit militaire. Le monde civil était l'espace de l'affrontement quotidien des Cubains et des intégristes. Le fils cubain s'opposait à son père espagnol ; les femmes arboraient des rubans bleus ; la jeune fille refusait de se laisser courtiser par le militaire espagnol ; le commissaire de police ou le commerçant catalan cherchait noise au patriarce, Vétéran de 1868<sup>824</sup>... Quelquefois même, confrontées à tant de combats et de vexations quotidiennes, certaines demeures se fermaient à l'environnement hostile dans l'attente d'une victoire que tous évoquaient quotidiennement<sup>825</sup>.

### c) L'émigration

Mais les guerres d'Indépendance de Cuba n'avaient pas été livrées uniquement sur le territoire national... Depuis les premiers exils politiques du XIXème siècle, la communauté cubaine exilée ou résidant à l'étranger avait joué un rôle dans le débat et l'engagement sur la nationalité et l'indépendance. Lors de la Guerre de Dix Ans, de la « Guerra Chiquita » et de la Guerre de Martí, son rôle d'appoint et de soutien avait été capital aux Etats-Unis, puis en Amérique centrale et caraïbe, où les foyers s'étaient développés pendant la Trêve nécessaire<sup>826</sup>. A grands traits, disons que, par deux fois, l'aspiration indépendantiste et

révolutionnaire d'une partie de la « diaspora » avait été maîtrisée ou muselée par une fraction plus « conservatrice », aldamista pendant la Grande Guerre, palmiste en 1895. Ces apparentes contradictions – symptômes de luttes et de prises de pouvoir – furent-elles traitées dans les romans ? Comment ignorer de plus le fait que, plus encore que l'évocation d'avoir été un jour un « laborante », le séjour à l'étranger fut l'argument probatoire de prédilection des « patriotes mous », le présentant a posteriori comme preuve de leur patriotisme et de leur engagement ?

Roberto Fríol, soulignant le rôle capital de l'émigration patriote et révolutionnaire de 1895, faisait remarquer l'absence du « grand roman de l'émigration »<sup>827</sup>. Au cours des décennies que nous étudions dans ce travail, quelques romans et nouvelles parurent qui traitaient spécifiquement de l'émigration patriote aux Etats-Unis et en Amérique centrale, d'autres y faisant assez largement référence. Le rôle de l'Emigration était donc reconnu. Certes, il l'était plus souvent du point de vue du « Mambí », dépendant des expéditions. Mais l'on retrouve également le cas de figure du patriote en partance pour la « manigua ». L'on retrouve enfin, cas plus polémique, l'émigré patriote ne s'engageant pas dans l'Armée de Libération mais militant à l'étranger. Avec ces trois figures, l'éventail des possibilités fut représenté. On ne peut donc parler d'un vide, même si ces romans de l'Emigration furent quantitativement minoritaires. Cette absence doit-elle être imputée à des critères d'évaluation formelle ? Mais des romans comme ceux de Eliseo Pérez Díaz mériteraient d'être relus et réévalués. Que dire des nouvelles de Hernández Catá, reconnu, lui, comme un auteur majeur ? Peut-être faudrait-il s'interroger sur l'absence de postérité de ces deux romans et de ces nouvelles et non pas sur leur inexistence. Il faudra sans doute méditer sur la mauvaise réception de ces discours. Ils prirent peut-être à contre-pied le lectorat de Cuba républicaine : ils faisaient revivre une émigration vraiment martinienne, profondément révolutionnaire, à contre-courant des discours mystificateurs sur une classe politique républicaine héritière, depuis Estrada Palma, du projet de Martí. Nous reviendrons sur ceci plus bas en présentant certains aspects de certaines œuvres<sup>828</sup>.

Cependant, si l'on conserve la perspective typologique que nous avons jusqu'ici adoptée, il faut reconnaître une poignée de caractéristiques communes à ces discours littéraires sur l'Emigration. La première d'entre elles est l'exact reflet de l'esprit des autres romans : l'aspiration, l'ardeur, le zèle et l'empressement à combattre de tous les Cubains. De manière peu anodine, cette fougue restait décrite essentiellement comme une démarche individuelle et laissait de côté la description de la « diaspora » dans son versant organisé et

politique : le Parti Révolutionnaire Cubain. En second lieu, sous la plume de ceux qui ne combattirent jamais, les activités des militants du Parti Révolutionnaire Cubain semblaient se limiter à quelques rares et chaleureuses réunions de clubs, sous-estimant leur rôle et leur fonction. Enfin et conséquemment, le principal objectif, la raison d'être de l'activité des milieux émigrés tel qu'ils étaient représentés de manière achronique, était de permettre la mise sur pied d'expéditions faisant parvenir à Cuba équipement, médicaments et soldats.

On avait là en fait deux visions complémentaires de l'émigration : celle qui se contemplait elle-même, l'émigration vue par des émigrés politiquement très modérés ; celle qui était vue par les « Mambis » sur le terrain ou en passe de l'être, comme auxiliaire indispensable pour soutenir l'effort de guerre, après l'avoir préparé financièrement et idéologiquement. C'est par cet aspect, en respectant la chronologie historique, que nous allons commencer.

#### (1) Militer

Cet aspect-là, nous venons de le dire, fut de loin le plus négligé. Núñez de Villavicencio avait évoqué la colonie centraméricaine constituée autour de Maceo :

« El general Maceo era muy respetado y caso todas las semanas almorzaba o comía en Palacio con el Presidente de la República [de Costa-Rica] que lo apreciaba y sabía todo lo que valía su amistad. El Gobierno le concedió una subvención de \$ 1000.000 para establecer una vega de tabaco en la Provincia de Nocoja, utilizando semillas del tabaco cubano de Pinar del río, cultivado por vegueros cubanos llevados allí por el general Maceo con la idea de hacerle la competencia al tabaco cubano. Flor Crombet fue nombrado administrador de la colonia y Maceo su director. El experimento fracasó por no ser las tierras ni el clima iguales al de Pinar del Río, donde se produce el mejor tabaco del mundo. »<sup>829</sup>

Caractérisation et anecdotes laissaient ici de côté le caractère militant de leurs activités, comme s'il était resté dans l'ignorance de leurs activités. En revanche, les premiers mots que Pérez Díaz consacrait à la communauté de Cayo Hueso, la définissaient comme celle qui avait maintenu le flambeau (le drapeau cubain) et fait évoluer l'Utopie (les clubs) :

« En el muelle lo esperaban sus padres y amigos de éstos. Lo primero que vió fué la bandera cubana flotando en el asta de un Club, de los muchos que

organizaron los emigrados para la propaganda en favor de la Independencia de la Patria. »<sup>830</sup>

En effet, plus que le roman d'un « Mambí », Pérez Díaz composa le roman d'un ouvrier du tabac « mambi ». De l'arrivée de son protagoniste à Cayo Hueso au Chapitre II – quelques temps après le congrès autonomiste du Théâtre Tacón qui le convainc de s'engager radicalement – jusqu'à son embarquement au Chapitre VIII dans l'expédition Roloff-Sánchez, le protagoniste, issu d'une famille ouvrière et patriote, se forma politiquement et milita assidûment au cœur de la communauté.

Pérez Díaz fut avec López Leiva un des rares à faire une part aux contenus philosophiques et aux tendances politiques au sein de l'Indépendantisme. Ici, c'était au moyen d'une discussion entre deux « Mambis » se souvenant de la formation idéologique que leur dispensa le « lecteur » dans la manufacture de cigares :

« Un día estaba el lector en la fábrica donde yo trabajaba en Cayo Hueso hojeando la obra de Proudhon que tú has mencionado, que había salido electa en la votación. »<sup>831</sup>

Dans son récit, le terme « Révolution » désignait le projet indépendantiste et socialiste, qui s'accordait idéologiquement et tactiquement au projet martinien :

« Era llegada la hora de la propaganda activa, porque el Apóstol de la Independencia cubana [José Martí] se movía en Cayo Hueso laborando con las bases del Partido Revolucionario Cubano escritas por su propio mano y que ya habían sido aprobadas por la Emigración. »<sup>832</sup>

Ce n'était pour lui qu'un palier dans le processus de préparation de la Révolution à laquelle il s'était rallié :

« En todas partes se constituían clubs : en Cayo Hueso, en Tampa, en Nueva York. Se necesitaba dinero para engrosar el Tesoro del Partido a fin de sufragar los gastos de la Revolución y había que sacarlo de los tabaqueros, que constituían en su mayoría el núcleo de la colonia cubana residenciada en el Cayo. »<sup>833</sup>



En fait, la description des activités des clubs restait généralement superficielle. Ce qui en était dit se limitait généralement à la description d'un meeting public, dans lequel un orateur remarquable – Martí, bien évidemment – soulevait l'auditoire et fascinait le protagoniste.

## (2) Soutenir

Ce fut sans doute le seul contact que d'autres auteurs eurent avec le Parti Révolutionnaire Cubain au sein d'un Club – ce qui entrait dans le cadre de leur fonction. La principale caractéristique des émigrés, telle que les autres romans et nouvelles la présentaient, était la contribution à l'effort de guerre, eux qui n'iraient pas se battre. Le principal problème avait été énoncé :

« – Dicen Figueredo y Poyo que en la manigua lo que hace falta es material de guerra, que sobran hombres.  
– Yo también he oído de esa recomendación del Delegado de Washington y Nueva York. Balas, muchas balas, son las que hacen falta. »<sup>834</sup>

Mais il y avait manière et manière d'évoquer les collectes. Prenons deux scènes de discours de Martí. La première dans une manufacture est empreinte d'habitudes syndicalistes :

« – Esta mañana estuvo Martí en la manufactura de Mojasky y pronunció un bonito discurso, llamándole la atención a los operarios para que no descuidaran la obra de la cooperación y asegurando que ahora sí triunfaríamos en la manigua redentora. ¡ Qué bonito hablaba ese hombre, que fuerza tan convincente tiene su palabra ! Pidió a todos que respondieran con largueza al llamamiento de la patria y dijo que pronto estaríamos allá libres y contentos de haber llevado a cabo la obra de separarla de España. Fray Candil se levantó y propuso que se acordara el diez por ciento semanal de los jornales, y fue aprobado. Ya lo habían hecho en el Gato y otras fábricas. »<sup>835</sup>

La seconde, pourtant montrée en exemple du patriotisme de tous par l'auteur, évoquait une véritable entreprise de collecte, auprès de gens fort peu politisés :

« – Pues siendo así (las guerras del 68) – repuso el amigo de Rolando – voy a contribuir con 500 pesos para la suscripción iniciada por un joven de gran

talento que me presentaron en Philadelphia el verano pasado, nombrado José Martí, y que, según los periódicos, es el iniciador de esa fiesta. »<sup>836</sup>

Signalons que les convictions indépendantistes et hispanophobes de ces personnages-là en étaient d'autant plus affichées. Il est également intéressant de constater combien les auteurs dont le discours était le moins politique et le plus superficiel étaient justement ceux chez qui le protagoniste rencontrait José Martí et devenait son homme de confiance...

Ce fut exactement le cas de figure du Ricaredo de Núñez de Villavicencio. Présenté comme émigré économique, le personnage avait voyagé dans les colonies cubaines d'Amérique centrale, avant de rejoindre New-York en 1895. En pleine guerre, ce jeune homme travaillait et fréquentait le milieu cubain, en pleine effervescence. Il semblerait d'ailleurs, à lire cet auteur, que l'engagement au côté des révolutionnaires était plus affaire de sociabilité et d'intégration à une communauté que de politique. L'on se croisait, l'on se connaissait de vue, l'on s'entraidait, l'on discutait en fumant des cigares pour les hommes, en faisant des travaux d'aiguilles pour les femmes... Pour être juste et ironique, ajoutons que la participation à l'effort de guerre prit, chez cet auteur, une autre tournure en 1896 :

« Su buena esposa se afilia al Club « Hijas de la patria », formando parte de comisiones compuestas de señoras y señoritas cubanas y puertorriqueñas, se introducen en todas partes, de casa en casa, y de tienda en tienda, implorando un socorro en dinero, ropa o medicinas para contribuir a la libertad de los cubanos. »<sup>837</sup>

Ce ne furent que les auteurs plus tardifs qui tentèrent de réinsuffler chez ces personnages d'immigrés, plus de conviction, plus d'activisme, plus de persévérance et de loyauté. Ainsi, chez Hernández Catá, don Cayetano ne découvrait pas la Révolution depuis New-York en 1896, mais du vivant de Martí, au sein de la communauté de Tampa :

« – Quien no tenga libertad para dar su vida a la causa, dé algo de su hacienda, o su pensamiento o su simpatía... Si el dinero no fuera estrictamente necesario, pediríamos almas nada más. La guerra, cuando es buena, cuando es santa, necesita por igual de sonrisas que de sangre. Hay que hacer virtuoso al inteligente, y útil al tibio.

Don Cayetano sentía que estas frases eran dedicadas a él. »<sup>838</sup>

De plus, ce personnage-là d'émigré, loin de tendre à échapper à ses choix de non-engagement armé et de les cacher sous le claironnement d'un militantisme bon ton, assumait cette ambivalence apparente et demeurait objectivement au « service de la cause », reconnu comme tel par Martí lui-même :

«– Yo no tengo libertad para ir a la guerra ; pero quiero contribuir a ella... Si alguna vez, que no lo quiera Dios, quedo libre, iré... ¡ Iré, palabra ! Mañana, le enviaré a usted tres mil pesos.

– Gracias en nombre de Cuba. Yo le remitiré enseguida un recibo provisional.

– No, no... nada de papeles. Ni yo se lo prometo con escrituras, ni quiero escrituras después. Tres mil pesos. ¡ Dicho !

Y extendió la diestra para poner su rúbrica en el aire.

El noble rostro de la frente y los ojos de luz, se aclaró con una sonrisa, y la voz se tornó jovial para decir mientras palmoreaban las manos :

– ¡ Ya sé quien es usted ! Don Cayetano Arrechavaleta... »<sup>839</sup>

...avant de rejoindre l'Armée de Libération, comme il l'avait promis :

« El día en que don Cayetano recibió de Zarauz una carta de luto y pudo disponerse a cumplir su palabra de ir a la guerra, ya había muchos huesos heroicos en los campos y un verdor auroral fundiase del horizonte casi lleno aún de noche. »<sup>840</sup>

### (3) Combattre

Mais l'aspect que l'on retrouve dans tous les romans, lié au thème de la pénurie, était celui des expéditions. Nous avons signalé plus haut combien elles étaient espérées. Mais les expéditions, dont l'organisation incombait au Général Vétéran Emilio Núñez, déposaient également des expéditionnaires. Les futurs officiers de l'Armée de Libération embarquaient des Etats-Unis. Robreño Puente racontait le périple de certains :

« Se aprestaron [algunos Chicos del Louvre] al cumplimiento del deber ; bien que la estrecha vigilancia ejercida por las autoridades coloniales en la capital de la isla, imposibilitaba a los habaneros para irse al monte y era absolutamente indispensable marcharse al extranjero, para volver, incorporados a una expedición. »<sup>841</sup>

En conséquence, il existait des circuits clandestins internationaux :

« Era, por cuanto, lo más sensato, permanecer en La Habana algún tiempo afectando indiferencia y realizar el éxodo escalonadamente, con la mayor cautela, justificando los viajes a diferentes puntos, con pretextos admisibles. Así, unos jóvenes partían para Nassau, otros iban a Jamaica con el fin de visitar algún pariente, muchos se dirigían a Tampa, Cayo Hueso y New Orleans ; otros a París y el Canada, simulando viajes de recreo o negocios y los más, a New-York, donde se afiliaban al Partido revolucionario y sometidos a la dirección de la Junta, que presidía Estrada Palma, esperaban pacientemente la salida de la primera expedición, no faltando quienes, para despistar, se dirigían a la propia España, haciendo ver que sus familiares los mandaban allí para dificultar el trato con los mambises y evitar el contagio del morbo libertador.

Otros sorprendidos en flagrante delito de conspiración, han sido deportados a las mazmorras africanas, en donde no dejaban de actuar, fraguando planes de evasión, para converger en los campos de Cuba libre, con los demás cubanos que, imbuidos del mismo espíritu de redención hallábanse esparcidos por todo el haz de la tierra. »<sup>842</sup>

Signalons que du point de vue d'un fier ouvrier du tabac du Cayo, le périple ne se narrait pas dans la même perspective :

« De Nueva York, de Filadelfia, de Tampa y de otras ciudades de los Estados Unidos, acudieron cubanos para unirse a los de Cayo Hueso. »<sup>843</sup>

L'embarquement se passait généralement sans problème. Comme le rappelait Pérez Díaz, les autorités nord-américaines se montraient quelquefois aveugles :

« Se encaminó Pablo González en dirección al muelle, donde estaban atracados las lanchones que subrepticamente, esquivando la supuesta vigilancia de las autoridades americanas, puesto que éstas se hacían de la vista gorda, tenían que embarcar los expedicionarios rumbo a Cayo Largo, islita perdida en el laberinto de un pequeño archipiélago que forman esos promontorios de tierras en las costas de la Florida. »<sup>844</sup>

et quelquefois intransigeantes :

« Las Autoridades, principalmente las marítimas, perseguían á los calificados por el gobierno de Madrid como filibusteros. A esto obedeció el fracaso de la expedición preparada por Martí.»<sup>845</sup>

Chez certains, cet embarquement était banalisé. Pour tous, il était tellement excitant :

« Pablo con gran entusiasmo embarcó en una chalana que era remolcada por un vaporeto y acompañaba a los demás expedicionarios en sus cantos patrióticos, décimas criollas, canciones, El destino, Cuba no debe favores, etc. »<sup>846</sup>

Une expédition, c'était le premier baptême du feu, qui comprenait quelques fois un séjour éreintant sur un de ces « cayos » de Floride, sous le feu des moustiques... Robreño comme López Leiva, décrivant le baptême de ces fils de bonne famille, ironisaient avec sympathie. Le colonel Roca, Vétéran de la Grande Guerre, ne disait-il pas à son adjoint débarqué dans le cadre d'une expédition sans histoire, qu'il souhaiterait :

« retenerlo algún tiempo más para darle un curso práctico de vida mambisa en aquel territorio relativamente tranquilo de Camagüey, antes de que se marchara a Occidente, donde todos los expedicionarios y principalmente los de la clase de señoritos, tenían que pasar por un largo y penoso noviciado. »<sup>847</sup>

Le véritable contact avec le feu arrivait vite. Voici le débarquement de l'expédition Roloff-Sánchez, vue par Pérez Díaz :

« La noticia de haber arribado el vapor que conducía la gran expedición Sánchez-Roloff, y desembarcado la gente y los pertrechos sin novedad, corrió como un reguero de pólvora por todo el campo de la insurrección, con júbilo inmenso.

En seguida, el Generalísimo Máximo Gómez que se hallaba cerca esperándolo, ya avisado por los confidentes de Sanctí Spíritus, ordenó que fueran prácticos a guiarlos y pronto se vieron reunidos y dándose sendos abrazos de afecto, Gómez, Roloff, Sánchez, Rogelio Castillo, José María (Mayía) Rodríguez, el doctor Fermín Valdés Domínguez, y otros, todos, todos expedicionarios.

No pasó mucho tiempo sin que entraran en acción. Del campamento de la Reforma había salido el General en Jefe para poner sitio a un destacamento español situado en un lugar llamado La Reforma. »<sup>848</sup>

La boucle était bouclée. Les décors étaient posés, la guerre commençait – enfin – pour le protagoniste. C'est maintenant à lui, en tant qu'individu, et à son adversaire, que nous allons nous intéresser.

### C. Acteurs des guerres

Nous avons été amenée auparavant à aborder le cas de tel personnage archétypique afin d'illustrer ou de compléter la caractérisation des décors de la guerre. Images des espaces et images des hommes s'imbriquent et se correspondent dans une cohérence relative sur laquelle l'auteur établit la vraisemblance de sa narration et révèle la logique de son discours.

Il est délicat de dissocier systématiquement, par souci d'organisation et volonté de catalogation, les aspects complémentaires et entremêlés de la représentation romanesque d'une réalité. Cette difficulté, qui s'est révélée précédemment, s'accroît ici.

Les hommes, et donc les personnages, sont au cœur de la représentation des Guerres. Leur caractérisation en a été d'autant plus ciselée que, dans l'imagerie actuelle, l'on a gardé ce « Mambí » immédiatement identifiable et son pendant, un soldat espagnol. Ce sont les héritiers très directs de ceux que les romans que nous étudions ont vu naître. Comment ne pas retrouver la trace de ces archétypes jusque dans les personnages de dessins animés populaires cubains et en particulier dans la célèbre série pour enfants des « Elpidio Valdés » de Juan Padrón ?

De plus, la question de l'évolution des représentations se pose de manière plus centrale lorsqu'il s'agit d'organiser une typologie des combattants selon la littérature. Les enjeux, au moment de leur élaboration, sont en effet directs : mettre en avant tel ou tel personnage historique, établir un archétype selon telles ou telles caractéristiques, reproduire jusqu'au poncif une image particulière sont des choix volontaires et révèlent des prises de parti politiques et idéologiques précises.

Dans l'écrasante majorité des cas, une compréhension superficielle ou simplifiée de l'histoire et des enjeux aura mené à une dichotomie manichéenne définissant les parties en fonction de critères évidents : les Guerres d'Indépendance se résumaient à une guerre entre Espagnols et Cubains. Néanmoins, cette simplification rassurante n'était pas sans receler bien des ambiguïtés. En réduisant le conflit à un conflit entre deux nations, l'on gommait de fait toutes les problématiques politiques, sociales ou identitaires.

A cette représentation, de tout temps, des auteurs – dont le nom semblera d'ores et présent familier au lecteur – opposèrent une complexité fondée sur l'appartenance sociale et

l'objectif politique des combattants. Néanmoins, ces discours anti-conventionnels varient sensiblement en fonction du contexte au moment de l'écriture. Les personnages de López Leiva et ceux de Montenegro ont des profils bien distincts, bien que les deux auteurs aient adhéré ou se ressourcent politiquement au projet martinien, s'inscrivant par conséquent dans un discours subversif sur les Guerres. Il y a là incontestablement une variable générationnelle, qui explique les évolutions des représentations des combattants.

Le clivage initial est défini en termes de nationalité. Or s'il est une création de ces romans qui a perduré alors qu'il tombait dans l'oubli, c'est bien l'incarnation de la nationalité en passe de s'affirmer, ce personnage imaginaire du « Mambí ». Il faudrait, avant de s'interroger sur sa nature et sa genèse, se demander quel équilibre s'établit entre la représentation romanesque de « héros historiques » et cette création d'un archétype. Ensuite, étudier cette figure centrale de l'imaginaire collectif identitaire dans sa caractérisation, ses évolutions et leurs causes.

Mais, l'on peut affiner le regard et voir comment un nombre limité d'archétypes fut utilisé pour caractériser chacun des camps, chacune des Nations en présence. Ainsi, le peuple cubain est représenté par des figures, héritées de la tradition populaire ou littéraire : l'« officier » – forcément un jeune créole blanc de bonne famille –, le « guajiro » – dont certains voudraient qu'il devienne l'archétype du Cubain –, le « Noir » – porteur de toutes les ambivalences racistes –, la « femme » – dont le personnage subit la plus remarquable évolution. Ces figures elles-mêmes deviennent créatrices de tradition, voire de poncifs. D'autres images sont modernes, en ce sens qu'elles sont directement héritées de la réalité des Guerres : le « Laborante », le « Pacifico », le « Majá »...

Il y a dans ces archétypes-là un paramètre social. Il est exploité de deux manières : ou bien ces catégorisations reproduisent et avalisent la hiérarchie sociale existante (c'est le cas le plus courant) ou, au contraire, elles la dénoncent. En tout cas, l'évolution de ces archétypes devance l'évolution du « Mambí » littéraire ou s'en fait l'écho. En effet, nous verrons comment ce « Mambí » est né d'une alliance entre le jeune officier créole – incarnation des élites révolutionnaires de 1868 – et le soldat « mambí » de 1895 – incarnation du peuple en armes.

### 1) L'Histoire et le « Mambí »

Quels que soient la problématique posée par l'auteur, le genre littéraire adopté, la complexité des personnages ou des situations décrites, l'ensemble de cette littérature des Guerres va dans le sens de la construction d'une imagerie. Ainsi, il y a toujours présents, ne serait-ce que comme protagonistes de second plan, ces archétypes qui relèvent du cliché y compris dans les romans où le héros est « problématique », y compris dans les romans à thèse. Mais la présence de personnages historiques est également permanente. Ainsi, discours historique (principalement testimonial mais pas uniquement) et création littéraire se combinaient avec une réussite variable dans le but essentiel de créer une imagerie fédératrice.

Histoire et Littérature ne s'opposaient guère. Au contraire, personnages réels – même si leur représentation relevait de la subjectivité de l'auteur – et archétypes artificiels se renforçaient mutuellement et contribuaient à renforcer l'élaboration d'une Geste authentifiée par la référence historique (souvent approximative). Rappelons-nous de ce qu'énonça Barthes au sujet de l'utilisation dans le roman du personnage historique :

« C'est précisément ce peu d'importance qui confère au personnage historique son poids *exact* de réalité : ce *peu* est la mesure de l'authenticité : Diderot, Mme de Pompadour, plus tard Sophie Arnould, Rousseau, d'Holbach, sont introduits dans la fiction latéralement, obliquement, *en passant*, peints sur le décor, non détachés sur la scène ; car si le personnage historique prenait son importance *réelle*, le discours serait obligé de le doter d'une contingence qui, paradoxalement, le déréaliserait (...) : il faudrait les faire parler et, comme des imposteurs, ils se démasqueraient. Au contraire, s'ils sont seulement mêlés à leurs voisins fictifs, cités comme à l'appel d'une simple réunion mondaine, leur modestie, comme une écluse qui ajuste deux niveaux, met à égalité le roman et l'histoire : ils réintègrent le roman comme famille, et tels des aïeux contradictoirement célèbres et dérisoires, ils donnent au romanesque le lustre de la réalité, non celui de la gloire : ce sont des effets superlatifs de réel. »<sup>849</sup>

#### a) Création d'un Panthéon

Ce pan de la représentation de l'Histoire est certainement celui auquel les auteurs ont donné le plus d'importance. Dans tous les romans, il est fait référence à des personnalités indépendantistes. Tous ces personnages historiques cités sont des militaires, excepté Martí bien sûr. Insistons sur le fait qu'elles constituent un des éléments essentiels de la fonction didactique du Roman des Guerres. En effet, leur présence est à situer au-delà du choix motivé par une communauté d'idée, ou une fidélité partisane<sup>850</sup>.



Il s'agit bien de constituer un panthéon de figures héroïques, destiné à servir de référence collective et de figure-modèle. Bien sûr cette construction mentale collective n'a rien de spécifique, théoriquement parlant. Pourtant la rapidité avec laquelle elle s'opère est à remarquer : la Guerre à peine finie, les personnalités considérées comme emblématiques – elles le sont encore à l'heure actuelle et pas simplement à cause de leur rôle de premier plan – apparaissent et se détachent dans le roman.

Cette volonté opiniâtre, par son systématisme, est le fruit d'une conscience aigüe de la nécessité de contribuer à la création d'une Histoire nationale. Cette conscience, dans le cas d'une Nation à peine sortie de la domination coloniale est en soi moderne et avancée. L'on croirait entendre l'écho des paroles de José Martí, y compris dans la référence commune à la littérature et à la culture classique. N'écrivait-il pas dans « Nuestra América » en 1891 :

« Nuestra Grecia es preferible a la Grecia que no es nuestra »<sup>851</sup>.

Il doit certainement être considéré comme l'initiateur de cette démarche préméditée d'écriture d'une Histoire nationale. En 1878, dans son courrier initial à sa correspondance avec Máximo Gómez, il se proposait de devenir le « chroniqueur » de la Guerre de Dix Ans et de ses combattants<sup>852</sup>. La publication de quarante-huit articles, de 1871 à 1895, principalement dans *Patria*<sup>853</sup>, était destinée à poser les fondements de ce volet culturel de l'émancipation : récits, portraits, éloges de figures connues ou anonymes ayant participé ou participant au mouvement pour l'Indépendance, avec en toile de fond le rejet de tout personnalisme :

« Si aplaudimos a un héroe, la pasión por la libertad es lo que aplaudimos »<sup>854</sup>.

Il envisageait lui-même de rassembler ces textes sous une rubrique spécifique « Hombres », consigne que suivit Gonzalo de Quesada y Aróstegui lorsqu'il rassembla les *Œuvres Complètes*<sup>855</sup>.

La prise de conscience de la nécessité de composer une histoire singulière fut autant le fruit de la longue gestation de la nationalité à Cuba que le produit du XIX<sup>e</sup> siècle. Martí, cependant, avec l'acuité et la capacité d'évaluation des enjeux culturels qui le caractérisaient aussi, s'avère avoir été le premier à mesurer l'urgence de cette tâche. Non seulement il identifia dans ce long conflit de dix années la possibilité de créer une mémoire nationale, mais

il fut aussi de ceux qui prirent conscience de l'importance de la fonction commémorative pour un peuple en devenir.

Dans les années du « Repos Turbulent », et tout particulièrement dans les milieux de l'exil cubain aux Etats-Unis, on constate une inflation des actes commémoratifs liés à la nationalité et à l'Indépendance. On trouve trace de cette caractéristique dans les écrits de Martí, souvent sollicité pour ces cérémonies. Si les nécrologies sont les moins nombreuses, elles ont toutefois l'intérêt d'illustrer comment Martí, plus qu'il ne composait des éloges funèbres stricto sensu, honorait des patriotes pour leurs vertus exemplaires et contribuait à leur postérité<sup>856</sup>.

Il semblait d'ailleurs préférer à ces commémorations funèbres et personalistes de « grands hommes », la commémoration d'événements transcendants pour l'Histoire cubaine. Ces événements étaient évidemment choisis parmi les hauts faits de la Guerre de Dix Ans : le 10 Octobre 1868 fut de loin le mieux représenté de tous. Six discours ont été répertoriés, lus à l'occasion des anniversaires dans les Clubs<sup>857</sup>.

Le choix réitéré de commémorer le 27 Novembre 1871<sup>858</sup>, date de l'exécution des étudiants en médecine, relevait peut-être aussi de l'intention de souligner l'arbitraire et la tyrannie de la Colonie contre laquelle le combat restait à mener à terme. Si le choix de l'événement était en soi plus conjoncturel, si sa célébration était moins systématique, et son traitement par Martí moins approfondi, cette date n'en revêtait pas moins une forte capacité d'identification collective : il y avait dans cet acte un martyr de l'innocence qui posait la communauté nationale en victime justement vengeresse.

L'on trouve chez Martí trace d'autres commémorations, telle que le 10 Avril, jour anniversaire de la Constitution de Guáimaro<sup>859</sup>. Cependant, à se baser sur ses écrits comme unique source, on constate d'une part qu'elles furent occasionnelles, d'autre part que l'événement le plus rassembleur, et considéré comme le plus digne d'être fêté pour sa symbolique, était le Cri de Yara, acte pour ainsi dire fondateur.

Ces quelques remarques ne closent pas, loin de là, l'étude de la mise en place d'un ensemble commémoratif national à Cuba, comme volet des éléments d'identification collectifs et fédérateurs. Mais elles illustrent, nous semble-t-il, comment la réflexion autour des formes d'un référent collectif et spécifiquement national fut menée assez précocement et comment assez précocement, bien avant la victoire, des jalons furent posés.

Certes l'œuvre martinienne, dans sa forme comme dans son esprit, a peu à voir avec ces romans dont nous avons qualifié globalement l'ensemble de normatif et réducteur. En

revanche, il y a une parenté, voire une filiation, à souligner. C'est la prééminence de la fonction didactique de ces productions qui désignent un objet à commémorer.

Le besoin de créer des références est indéniable. Et ce besoin, presque tout naturellement, se centra sur les Guerres pour l'Indépendance, considérées comme premier acte réellement collectif et constitutif de la Nation. Ecrire sur les Guerres, c'était commémorer – et recréer – la catharsis. L'on voulait aussi très franchement rappeler le succès de la guerre menée par ces Généraux de l'Armée de Libération Nationale égratignés ou dédaignés par les occupants nord-américains et leurs hérauts cubains :

« (...) la guerra había crecido extraordinariamente, asombrando el mundo con la invasión dirigida por el inmortal soldado Maceo y el ilustre Máximo Gómez. Había en Pinar del Río más de siete mil hombres en armas, al mando de jefes como los hermanos Ducasi y Maceo, Varona, Bermúdez, Lorente, Socarrás y Manuel Lazo.

En La Habana, José María Aguirre, con cerca de dos mil hombres, entre los cuales figuraba una juventud inteligente y aguerrida [los Chicos del Louvre]. Entre Matanzas y Colón moviase Francisco Pérez con una columna de ochocientos hombres bien armados.

Rego en Cienfuegos sostenía más de quinientos hombres y una fuerza casi igual operaba en Trinidad.

El general Máximo Gómez hallábase en Oriente después de haber dejado al general Torres en Sagua con una brigada de ochocientos hombres.

Zayas en Villaclara paseaba toda la jurisdicción con cerca de mil hombres.

Serafín Sánchez en Sancti-Spíritu contaba con los regimientos mejor organizados, entre ellos el de Francisco Carrillo, fuerte de dos mil hombres bien armados.

El ejército de Occidente podía ascender entonces a 11.000 hombres sin contar con una gran masa de pueblo desarmado que secundaba la acción revolucionaria.

En Puerto-Príncipe hallábase el general José María Rodríguez con mil doscientos hombres de caballería soberbiamente montados y con facilidad de obtener cuanto necesitaba para el mantenimiento de sus tropas.

Rabí, en Tunas, contaba con setecientos hombres, teniendo la línea de Holguín mil doscientos y la de Mayarí dos mil quinientos y ochocientos en Jiguaní. Las fuerzas que había mandado en un principio Masó y más tarde Gómez y Martí, transportados estos dos últimos a Cuba en un bote, aquel puñado de hombres que podía haber sido destruido por un piquete de la Guardia Civil, se habían convertido en un ejército formidable adueñado del país. »<sup>860</sup>

C'est en suivant cette optique que nous allons évoquer les « héros nationaux » les plus représentés. Nous verrons ultérieurement à quels contenus politiques implicites leur mise en exergue correspondait.

Il s'établit un consensus stable autour de quatre figures historiques : Carlos Manuel de Céspedes, Máximo Gómez, Antonio Maceo et José Martí. D'autres personnages, nous les aborderons plus rapidement, apparurent régulièrement quoique sans systématisme.

Carlos Manuel de Céspedes, dont Martí avait contribué à bâtir la légende de « Père de la Patrie » fut le héros de 1868 le plus présent, et cela, pourrait-on dire, au détriment d'Agramonte, dit « El hermano mayor »<sup>861</sup> ou « El Mayor », l'idéologue radical. Figure essentiellement paternaliste, tous les débats autour de sa personnalité et de son rôle furent assourdis<sup>862</sup>. Ainsi, l'opposition de Céspedes à la stratégie d'Invasion promue par Gómez – élément capital tout de même de la victoire de 1898 – fut totalement passée sous silence.

Autant Máximo Gómez fut encensé pour son rôle dans la Guerre de 1895, autant ceux qui écrivirent sur la Guerre de Dix Ans semblèrent oublier qu'il y avait déjà joué un rôle majeur et précurseur qui l'avait conduit à s'opposer au Président Céspedes. Ce dernier était ainsi artificiellement maintenu au-dessus des débats politiques et des questions sociales, incarnation erronée et illusoire d'un Etat idéal.

Cette « pureté » artificielle contribua à renforcer son image tutélaire, à tel point qu'il fut utilisé au tournant de années vingt comme une incarnation du plus pur idéal révolutionnaire. Il permit à Pichardo Moya de retourner aux sources de l'Utopie nationale. C'était alors la réconciliation avec Agramonte qui était traitée comme l'élément caractérisant le premier Président de la République cubaine :

« El presidente Céspedes, pasándose la mano, blanca y señorial, digna de los empeños de nobleza que siempre tuvo, por la barba, veía ante sus ojos, – que tantos dolores vieron – la fuerte realidad.

¡ Estaban todos acorrolados en Oriente, en aquella indómita tierra de montañas y maniguas ! En Las Villas campeaban los españoles, y en Camagüey unos pocos grupos vivían como podían... Y la Revolución estaba paralítica...

Solamente Ignacio Agramonte podría levantar otra vez el Camagüey...

¡ Solamente aquel joven jaguar, que tenía palabras como zarpazos y zarpazos como caricias ! ¡ Aquel jaguar hecho de carne de héroe y alma de águila, que recortaba sus saltos para que pudiesen acompañarlo los suyos, y para alcanzar a sus enemigos !

Y Céspedes olvidó resentimientos. ¡ Tenía un alma muy grande, y muy blanca,

el señor Carlos Manuel de Céspedes, para recordar pequeñeces tratándose de su patria ! Y confió a Agramonte la jefatura de Camagüey, y a los pocos días, Antoñico de Agüero vió, como todos, el milagro : en manos de Agramonte, aquellos grupos dispersos de patriotas formaron una manada de lobos ! »<sup>863</sup>

Néanmoins, Céspedes était une figure du passé pour les romanciers de 1898 à 1951. Il fut, de plus, moins cité en référence que Narciso López. En présentant ce dernier conventionnellement comme le précurseur des Libérateurs, l'on oubliait son annexionnisme pour l'assimiler aux insurgés indépendantistes de 1868 et 1895. Cet amalgame de courants inconciliables contribuait à construire un panthéon de héros, bien que ce fût sur des faux-semblants. Il correspondait également à une falsification réductrice de l'Histoire nationale, associant les courants les moins patriotes à la Génèse de la République de Cuba. Mais un Narciso López, référence citée et non personnage actant et « animé », s'effaçait devant quelques figures puissantes.

Tous romans confondus, il apparaît que la patrie avait plusieurs pères. Trois, très exactement. Sans doute pourrait-on voir en Gómez et Maceo les contre-pieds de la figure du père espagnol, triangle aux figures semblables néanmoins dans leur toute-puissance<sup>864</sup>. Máximo Gómez et Antonio Maceo étaient les deux colosses tutélaires sous les ordres desquels le héros du roman s'était nécessairement trouvé un beau jour. Seuls et inaccessibles du fait de leurs responsabilités et de leur aura, leur représentation les plaçait au-dessus de tous de par leur aptitudes, leurs qualités surhumaines.

Notons que cette très forte idéalisation de ces deux grands militaires disparaissait sous la plume d'auteurs qui avaient fait partie de leur état-major ou qui avaient été sous les ordres de leurs officiers. En effet, bien qu'empreintes d'un respect profond et d'une admiration certaine, les descriptions de Maspons Franco ou de Pérez Díaz donnaient à ces Généraux une dimension humaine quelque peu désacralisée<sup>865</sup>.

Les représentations de l'un et de l'autre étaient cependant complémentaires. Máximo Gómez était l'aîné de Maceo. Sa chevelure grisonnante caractérisait son physique au même titre que son air revêché. Véritable terreur des jeunes arrivants, il imposait la crainte par ses colères, et la loyauté par son intégrité :

« Al agregarse á las fuerzas revolucionarias en Oriente, durante el mes de Agosto de 1895, Máximo Gómez lo examinó de arriba á abajo con ceño adusto

- y le dijo con aquella rudeza estóica que le es característica :
- Sabrá Vd que no vamos de romería.
  - Sé que vamos a batirnos, le contestó respetuosamente Gonzalo. »<sup>866</sup>

Il était dépeint unanimement comme un homme sévère jusqu'à l'intransigeance, austère jusqu'à la rigidité, dur jusqu'à la cruauté.

« Directamente a mi frente está el Chino Viejo, muy recto en su caballo mono y a mí me parece que su barbilla es hoy más blanca, su cara más seca y sus ojos más brillosos que de costumbre. »

Signes d'une grande émotion : il est vrai qu'Ortiz Velaz recompose ici l'exécution du Général Bermúdez, vieux compagnon d'armes de Gómez. Mais celui-ci ne fléchira pas, malgré l'élaboration des pensées du Général en Chef au travers du regard du « Mambí » narrateur:

« El hombre lisiado que está allí y va a morir [el General Roberto Bermúdez], tiene escrita en su cuerpo, a balazos, la historia toda de la Revolución. Su esfuerzo por la liberación de la Patria ha sido grande. Su valentía mucha y la Patria agradece ese esfuerzo, pero castiga sin perdón a los que atentan contra su honor y aquel hombre lo ha hecho, a pesar de haber sido valiente entre los valientes.

Después, el propio General da la orden de ¡ Fuego ! y veo cómo nuestro jefe de otros días se desploma del taburete y vuelvo a acordarme de las marchas y contramarchas en Occidente y, sobre todo, de aquel día en las Tinonas, cuando cargamos en la carretera y el General fue herido y pregunto por qué no murió en aquella oportunidad. »<sup>867</sup>

Le Chef Suprême des Armées, réputé pour son caractère exécrationnel :

« (...) eso traerá malas consecuencias para alguien, pues ya sabemos que, cuando el General se pone incómodo, alguno paga aunque no deba »<sup>868</sup> ;

extrêmement colérique (arrachant les médailles d'un Vétéran et prêt à dégainer sa machette) :

« ¿ Sabes lo que es la revolución ? ¿ Sabes qué es ? ¿ Lo saben Vds ? Si sabes lo que es la revolución, vas a saber también quién es jefe de ella »<sup>869</sup> ;

et sa rigidité :

« Y con singular delectación recordó [el comandante Leiva] especialmente, que, dictadas ya sus instrucciones, le había dicho [El General ] :  
– Cumpla su deber. Usted puede hacerlo. Yo le conozco bien.  
Nada más. Pero aquello, en boca del general, tan parco en elogios, significaba mucho, tal vez, demasiado. »<sup>870</sup>

Unanimement, l'on montrait que ces aspects étaient la conséquence des hautes responsabilités qui lui échoyaient – cet aspect renforçant d'ailleurs la symbolique paternelle :

« En el cerebro del Generalísimo, en plena borrasca, algo lo hacía sentirse inseguro ; pero era incapaz de reaccionar ; además, ya estaba viejo, ya estaba un poco cansado y la revolución no iba bien ; cada vez eran menos, cada vez más cercados, cada día más hambrientos ; por momentos más escasos la carne y el plátano y aún la quinina ; todo más agravado por la Reconcentración...Y sobre tantas calamidades, los traidores, los carniceros de la revolución, vendiendo el poco ganado que quedaba al enemigo. Tenía que ser inflexible. »<sup>871</sup>

Sous la plume de Montenegro, qui tenta d'approcher la logique et la psychologie du Général en Chef, Máximo Gómez fut montré comme un homme également en proie au doute, tout particulièrement au moment où il apprenait la perte de son bras droit, Maceo :

« El General marchaba al frente de sus tropas, bien plantado sobre su caballo, con la mirada más dura y brillante, con los pelos del rostro aún más blancos e hirsutos. El sabía bien lo que se había perdido, pero no decía nada ; otros hablarían después que la guerra terminase, él sólo estaba allí, para seguir, hacia adelante, hacia la República. »<sup>872</sup>

Le Lieutenant-Général Maceo – ou « Général Antonio » pour les « Mambís » – fut quant à lui présenté comme un personnage moins problématique que son supérieur et aîné Gómez. Cependant, il évolua de manière beaucoup plus sensible et signifiante. En effet, sous la plume des premiers auteurs, Maceo était caractérisé en fonction des poncifs réservés au personnage traditionnel du Noir. Héros positif, ses facultés physiques semblaient constituer sa qualité principale :

« El hercúleo militar mulato estaba en toda la plenitud de sus fuerzas y las largas machas y los reñidos combates no habían hecho más que hermohear sus esculturales formas griegas y hacer más expresiva la triunfante sonrisa que contraía siempre en los labios. »<sup>873</sup>

Ce furent les Vétérans anciennement sous ses ordres qui rendirent au « Titán de bronce » – expression consacrée le désignant – sa densité psychologique et ses qualités intellectuelles tout en oubliant sa couleur. Assumé comme incarnation de la « virilité », le Général Maceo parcourait l'île en tous sens ridiculisant les efforts espagnols :

« Allí, sufrió los rigores de una lucha formidable, incorporando a las huestes ciclópeas de Maceo, el titán glorioso que agitara su machete redentor y flamígero a todo lo largo de la isla fortificada, invencible y heroíco, como un predestinado. »<sup>874</sup>

Il n'avait peur de rien, et n'était même pas intimidé par la supposée toute puissance de Weyler et, à travers lui, de l'Espagne colonialiste. Le lettre qu'il envoya au « Bourreau » le 27 février 1896, reproduite par Maspons Franco et citée par d'autres, était destinée à illustrer l'idéal de l'idiosyncrasie cubaine. Fort bien tournée, d'une élégance rare, le contenu en était assez provocateur pour humilier à coup sûr un militaire de carrière interpellé et rappelé à l'ordre par celui qu'il devait considérer comme un vulgaire bandit, noir de surcroît :

« En todo caso, evite Vd que sea derramada una sola gota de sangre fuera del campo de batalla ; sea Vd clemente con tantos infelices pacíficos, que, obrando así, imitará con honrosa emulación nuestra conducta y nuestros procedimientos.

En campaña, 27 Febrero de 1896.

A.Maceo. »<sup>875</sup>

Plus accessible (sans qu'une once du respect dû ne lui fût ôtée) pour les hommes que leur Général en Chef, il y avait en lui quelque chose de surhumain :

« En medio del silencio que reinaba se oyó claramente el ; Alto Quién va ! dado por el centinela. El pequeño cuerpo de guardia estaba siempre sobre las armas, presto a iniciar la defensa en caso de necesario. Transcurrieron algunos minutos y como no se oía fuego suponíase fuera gente amiga que llegaba a incorporarse a las filas. De pronto, entran tres jinetes en nuestro campamento. Uno era alto, de constitución maciza, barba descuidada, semblante agradable,



mirada profunda y escrutadora, y su entrecejo denunciaba una voluntad inflexible. Vestía de paño negro y sombrero de castor. Usaba botas. Su aspecto era simpático y todo su ser revelaba la superioridad que presenta el genio. El otro era de estatura pequeña, mirada expresiva, y su ropa estaba hecha jirones. Era delgado el tercero, de ojos pequeños y vivos. Todos fijaron la vista en los recién llegados. Nadie hablaba, porque la sorpresa y una fuerte emoción se reflejaba en los semblantes : tenían delante al heroe maravilloso, al gran Maceo. »<sup>876</sup>

Exigeant comme Gómez, il était dépeint comme infiniment moins austère que son supérieur, pour ne pas dire d'une truculence bridée, moins emporté mais profondément violent, tout aussi secret et rigoureux, « previsor y minucioso »<sup>877</sup> :

« Nadie sospechaba el plan que en el cerebro privilegiado para las batallas, del gran Maceo se elaboraba. Sus órdenes eran lacónicas, casi incomprensibles. »<sup>878</sup>

Il était présenté, par ses anciens officiers politiquement radicaux passés à l'écriture, comme un homme d'avenir destiné à remplir de hautes fonctions dans la prochaine République. Ils défendirent unanimement dans leurs romans cette vision d'un Maceo nourrissant un projet politique – dont ils ne développèrent hélas pas le contenu au-delà de la citation martinienne « con todos y para todos » – , insistant sur son absence de préjugés racistes ou sociaux, la liberté de son jugement sur la valeur d'autrui et sa dureté envers ceux qui ne mettaient pas en pratique les préceptes égalitaires :

« El general Maceo, más benévolo y expansivo y muy apegado durante la guerra á los elementos jóvenes de la culta sociedad cubana, especialmente á la de La Habana y hasta á aquel mismo grupo de la acera que le había tratado y cuyas singularidades apreció en su tránsito por la capital el año 1886, fué más afable para Gonzalo y lo agregó á su escolta como soldado distinguido. »<sup>879</sup>

La mort de Maceo, le 7 décembre 1896 à Loma del Gato, fut abordée par tous les auteurs qui traitaient de la Guerre de 1895 comme une perte incommensurable. Sa disparition affectait non seulement le déroulement de la Guerre mais encore le cours des événements à venir. Martí ayant disparu, avec la mort de Maceo, c'était le second plus grand espoir de la Révolution qui disparaissait.

Le personnage de Martí était présent dès lors qu'un roman abordait la Guerre de 1895 dans une perspective historiciste. Il était présenté comme l'un des trois hommes essentiels de 1895. Il était le penseur, l'idéologue et l'organisateur de la Révolution. A ce titre, la représentation était articulée autour de deux facettes de Martí : il y avait le Martí de l'Emigration et le Martí de la « manigua ».

Martí fut conçu et présenté de manière bien différente des deux précédents. Peut-être était-ce dû au fait que c'était un intellectuel et non pas un militaire. Peut-être était-ce dû à sa disparition prématurée sans avoir combattu sur le terrain ni connu toutes ses épreuves. Contrairement à Gómez et Maceo, personnages inaccessibles mais bien concrets et bien réels, Martí était, dans l'un ou l'autre décor, un être lumineux, fugace, une sorte d'« étoile filante », une absence. Sur ce dernier terme, soulignons que sa représentation était de loin la plus marquée par le Pathos. Sa mort détermina avec autant de netteté le caractère extrêmement affectif du traitement littéraire de Martí : n'avait-elle pas privé la Patrie de l'esprit clairvoyant et visionnaire ?

Ajoutons que la représentation de Martí, ni militaire, ni protecteur tels que Gómez et Maceo étaient dépeints, ne fut jamais paternelle. Il était caractérisé différemment, comme une sorte d'initiateur et de guide, un aîné – oncle ou frère – doué de toutes les qualités d'intelligence, d'humanité et d'exaltation.

En ce qui concerne le Martí de l'Emigration, l'intrigue romanesque se déroulait principalement dans la période d'effervescence insurrectionnelle, souvent en 1894, ce qui était finalement assez tardif, puisque la Révolution se préparait très ouvertement depuis la fondation du Parti Révolutionnaire Cubain deux ans plus tôt. Avec Pérez Díaz, dont le héros était un ouvrier du tabac politisé, l'on remontait jusqu'en 1892. Seul le roman *Martí* revenait sur les années de formation de Martí pendant la Guerre de Dix Ans, pour terminer en 1895. Mais l'auteur de cette biographie avait pris tant de licence par rapport à l'authenticité que le roman en devenait plus rocambolesque qu'historique : Martí y fomentait une insurrection générale à La Havane en 1868 avec la complicité de la maîtresse du Capitaine Général ; il échappait aux espions espagnols qui l'avaient suivi jusqu'à Paris en pleine année 1894 en se grimant et en prenant l'identité d'un ami<sup>880</sup>. De plus, le plagiat presque intégral dans les premiers chapitres du texte de Martí « El presidio político en Cuba »<sup>881</sup> achevait de fortifier le doute sur le sérieux de la totalité des faits rapportés.

Quant au Martí de la « manigua », il avait eu peu de longévité et d'activité. Débarqué le 11 avril, il fut tué lors d'une escarmouche à Dos Ríos le 19 mai 1895. De la présence de

Martí sur le territoire national, il y avait donc bien peu à se souvenir. Néanmoins deux épisodes furent traités à maintes reprises pour leur signification et leurs conséquences historiques. Martí était le plus souvent mis en scène lors de la réunion historique des trois dirigeants à La Mejorana, le 5 mai 1895. En second lieu, les événements tragiques de Dos Ríos furent rapportés à quelques reprises, rareté toutefois significative dans la mesure où la mort du Général Maceo ne fut pas l'objet de représentation littéraire.

Ce fut donc sous sa facette politique – la plus étoffée et la plus décisive – que Martí fut dépeint le plus communément. Nous l'avons signalé plus haut, peu de choses étaient dites sur l'organisation stricto sensu de la mouvance révolutionnaire. En revanche, la personnalité activiste de son représentant avait frappé les esprits, avec, quelquefois, une certaine ambiguïté :

« La unción del acento en aquel predicador de exterminio, daba a cuanto decía un sentido humano, razonable, necesario, tierno. Para formar milicias parecía que el tono imperativo de Íñigo de Loyola, su santo ancestral, fuese más eficaz que aquel suave dejo que infundía a las palabras gracia de florecillas – unas *fioreti* rojas, manchadas de una sangre que pudiera lavarse después. Y él, que acaso no hubiese seguido al santo áspero, seguía dócil el eco de la voz seráfica. »<sup>882</sup>

Ce qui était destiné à rester dans les mémoires, c'était son exaltation et son verbe. Certains reproduisirent plus ou moins précisément des extraits de discours ou de discussions. Le contenu certes importait, mais ce qui visiblement marquait, c'était la séduction du personnage :

« Dulce, metódico y suave como el murmullo de los bosques en una mañana de primavera cuando hablaba de Cuba y de sus amores ; fulgurante, duro, agresivo y vigente como una espantable tormenta cuando fustigaba a los tiranos o combatía la injusticia particular o colectiva. »<sup>883</sup>

Lorsque les auteurs de la troisième génération redécouvrirent Martí et revisitèrent sa représentation, ils accentuèrent ce caractère fascinant. Hernández Catá allait jusqu'à faire du « cautivador de almas »<sup>884</sup> un être fiévreux :

« Y un día (...) entró en una reunión pública en la que un hombre de frente vasta, de ojos alucinados y palabra tan pronto metálica como sedosa, plasmaba ante la muchedumbre la imagen aún inexistente de la Patria. »<sup>885</sup>

Quant au Martí soldat, c'étaient les Vétérans – et plus particulièrement les officiers de Maceo – qui le peignaient. Ils l'avaient côtoyé seulement quelques semaines ; le réflexe de loyauté militaire et la reconnaissance due à l'expérience commune ne comptaient alors plus guère. Pourtant, que de respect et d'admiration, que d'idéalisation !

Un auteur – le premier à incorporer le personnage de Martí, puisque le roman parut en 1901 – rendit une image de Martí qui disparaîtrait à mesure qu'il serait sacralisé. Revenant sur sa fin malheureuse, il rappelait explicitement que Martí n'avait pas les qualités requises pour être un soldat et qu'il n'était pas à sa place dans la « manigua ». Cette question avait été aigüe, certains ayant tenté de remettre en cause sa légitimité de dirigeant de la Révolution parce qu'il n'était ni Vétéran, ni soldat. Pour ces raisons, entre autres, Martí avait voulu se rendre à Cuba. Cette incorporation avait été sujet de désaccord entre lui, Maceo et Gómez. Dans *Martí*, on nous en dévoilait plus sur la question. Sa brève présence sur le terrain avait révélé à ses compagnons que c'était son caractère-même qui le mettait en péril :

« Máximo Gómez y Masó, pasados aquellos arrebatos de entusiasmo, empezaron a comprender que dada la impetuosidad de Martí, corría un grave peligro entre ellos.

Cada tiro perdido, cada grupo de hombres que llegaba al campamento, cada movimiento de alarma producía en Martí una explosión de entusiasmo por la pelea. Quería correr sobre el enemigo invisible, sacaba el revólver para descargarlo sobre la dominación española como si quisiera exterminarla con el solo esfuerzo de su brazo.

Resolvióse, pues, entre los jefes, que Martí embarcase en seguida para Nueva York, donde hacía mucha más falta que en el campo mambí y desde donde podía auxiliar a la revolución con grandes recursos. »<sup>886</sup>

La présentation insistante de son verbe comme une arme peut très certainement être lue comme tentative de « hisser » dans l'imaginaire collectif cet intellectuel aux qualités supérieures au niveau de personnalités militaires, comme Gómez ou Maceo, dont la « virilité » belliqueuse, de toute évidence, fascinait. Mettre en valeur Martí et à travers lui sa pensée revenait d'une certaine façon, à affronter ou réduire des préjugés machistes bien ancrés dans la culture latine, selon lesquels l'on n'était pas un homme si l'on n'était pas un être caricaturalement viril<sup>887</sup> :

« El Martí que él conoció no era hombre de guerras y batallas ; su campo estaba en los salones, su corcel bélico era la tribuna y su arma más formidable la palabra. »<sup>888</sup>

Dans les romans se déroulant à Cuba, le personnage de Martí apparaissait entre le moment de son débarquement et sa mort à Dos Ríos. López Leiva, Délégué du Quatrième Corps, et Maspons Franco, Secrétaire de Maceo, reproduisirent cet instant solennel, destiné promptement à devenir historique. Bien que leurs récits diffèrent, ils convergent sur l'intensité de ce discours de Martí et son caractère décisif. Ce fut selon eux à ce moment-là que les « Mambís » – ceux-là qui étaient restés à Cuba et ne l'avaient pas connu dans l'Emigration – reconnurent Martí comme le leader naturel de la Révolution :

« Este nucleo de patriotas, convertidos en soldados de la independencia, acogieron las vibrantes y arrebatadoras palabras del Apóstol con frenesí exaltado, con entusiasmo delirante. Jamás hombre alguno gozó de mayor inspiración, de numen más vigoroso, de metáforas más luminosas que Martí en aquella hora inolvidable en que parecía transfigurado al cantarle a la libertad de Cuba, porque en ese momento cristalizaba, para él, en su mente esclarecida, la realidad viviente de su patria levantando el brazo armado para conquistar sus derechos. Era la visión que ocupaba su cerebro, convertida en volcán que estalla, en fuego devastador que destruye una dominación carcomida, en el humo de pavoroso incendio que nubla el sol al convertir en pavesas los inmensos campos de caña, en el socavamiento de una institución de coloniaje que dejaba en el alma luto y dolor durante varias centurias, en la destrucción de vicios, concupiscencias, atropellos, injusticias, conculcaciones, productos, todos, de un sistema arraigado en la conciencia de los dominadores que no han tenido nunca el trabajo de estudiar la Historia para rectificar procedimientos y ganar el buen juicio de la posteridad.

Y allí, empinado sobre el estribo de su corcel de guerra, lleno de inspiración sagrada, arrogante y magnífico, Martí convirtiéndose en ídolo de esa tropa, esforzada y resuelta que le aclamó cómo su futuro presidente, como el indiscutible primer magistrado de la República Cubana. »<sup>889</sup>

Les romans – particulièrement ceux de cette frange radicale des Vétérans – présentaient sa perte comme une fatalité dramatique qui compromettrait l'issue de la guerre et l'avenir dans son ensemble :

« Había caído para unos el Apóstol, para otros el Maestro, para muchos el alma de la Revolución y para todos el héroe que con fe infinita había sabido inculcar en los corazones ardores para la lucha y la fe en el triunfo. »<sup>890</sup>

Il est vrai que des romanciers patriotes composant à partir de l'Occupation nord-américaine, et constatant désespérément la faillite de l'Utopie, ne pouvaient que rêver que tout eût pu être différent si seulement Martí avait vécu. En 1901, la frustration était telle encore que l'auteur de *Martí*, partisan déclaré par défaut de Masó, intitulait un chapitre « La venganza ». Avec un sadisme révélateur de sa rage, il organisait la vengeance « mambise » contre le « bodeguero »<sup>891</sup> qui avait informé les militaires de la présence de troupes insurgées. Citons cet extrait si singulier, plus proche par sa violence et sa crudité du roman de la Révolution mexicaine que du roman cubain des Guerres de l'Indépendance :

« Toda la fuerza penetró en tropel dentro del establecimiento y de allí se destacó un grupo que entró en la trastienda y que no tardó en aparecer conduciendo amarrado y temblando, como todos los cobardes, al propietario. Aquel hombre que había celebrado la muerte de Martí y que ahora se estremecía de terror entre los soldados cubanos, era Cobas, el infame Cobas...  
– ¡ Eh ! Muchachos – dijo el jefe, – beban ustedes cuanto quieran... yo pago.  
Y volviéndose a Cobas, que estaba blanco como la pared, añadió :  
– Es preciso que la fiesta continúe... La tuya terminó hace rato... La de Cuba libre empieza ahora.  
Y entregando a Cobas a cuatro números que lo custodiaron en el colgadizo, se mezcló entre sus soldados, que recogían el primer botín de guerra de campaña. Una hora larga duró el saqueo. Cobas, temblando como si tuviese tercianas, contemplaba con vista extraviada la destrucción de sus intereses.  
Rociada la case interior y exteriormente con aceite de carbón, pronto se vió envuelta en llamas, que la convirtieron en un verdadero volcán.  
– ¡ A caballo ! – gritó el jefe.  
Toda la fuerza montó, formando el cuadro en torno de una robusta guásima que daba frente a la bodega incendiada.  
– ¡ Perdón ! – gritó Cobas al ver que le echaban un lazo de cuerda al cuello.  
– No hay perdón para los bandidos de tu calaña – gritó el jefe de la partida, haciendo una señal a los que custodiaban al eterno perseguidor de Martí.  
– ¡ Arriba ! – añadió, indicando el movimiento con su machete.  
Un minuto después, el cadáver de Cobas se balanceaba al extremo de la cuerda. Al salir el día, todos los bohíos vecinos se abrieron para dar paso a los guajiros despertados por el fuerte tiroteo que se escuchaba muy cercano. La partida que acababa de ejercer justicia en Cobas se batía con una columna española.  
Al salir de sus sitios los campesinos vieron con asombro humear, convertida en un montón de carbón encendido, la bodega que la víspera había sido teatro de la fiesta de Cobas.  
Más allá, a cincuenta pasos de la tienda, pudieron contemplar con horror el cadáver negro de aquel infame, cuya historia no conocían, sino hubieranlo odiado con toda su alma.  
Sobre el pecho de Cobas se leían estas palabras en un cartel :

« *Para celebrar la muerte del hombre más honrado del mundo.* »  
Hasta Santiago de Cuba corrió la noticia del acto realizado por los cubanos. »<sup>892</sup>

Les auteurs des années trente, avec plus de distance, réinsufflèrent à la représentation de Martí des qualités porteuses de contemporanéité autant que d'espérances. Le Martí de Hernández Catá dialoguant avec Mary González retournait à une pensée généreuse et anti-impérialiste – plutôt qu'à la perte du penseur – et abordait – littérairement dans le cas des nouvelles de *Mitología de Martí* – les questions essentielles du temps contemporain.

Indiscutablement Gómez, Maceo et Martí incarnèrent la direction tricéphale de la Révolution de 1895. L'on pourrait penser que ce fut tout naturellement puisqu'ils avaient été les organisateurs de cette insurrection. Or ce fut progressivement que leur fut reconnue cette responsabilité historique dans les romans.

Si par exemple, l'on se réfère au roman-feuilleton de Cabrera, l'on constate que la référence au Général en Chef y était encore très rare, que Martí et Maceo étaient cités de manière posthume. En revanche, Cabrera se référait dans ses épisodes à des patriotes, dont le rôle passa au second plan comme Lacret. Ils apparaissent à plusieurs reprises dans son roman-feuilleton et pratiquement jamais ailleurs. Il est vrai que l'évocation de Vétérans de 1868 et de révolutionnaires modérés tendait à légitimer la Révolution et les séparatistes, tout en adoucissant des aspects radicaux. Et il y avait également dans cet exemple l'expression de préférences et de sensibilités tout à fait personnelles. Cabrera vantait l'audace et l'aplomb de deux hommes, Lacret et « El Inglesito », en les opposant à ... tous les autres :

« Martí, Máximo Gómez, los Maceo, Crombet, Serafín Sánchez, Rolof, Aguirre, todos ó casi todos los jefes que residían en el extranjero al sonar el Grito de Baire, entraron en Cuba por costas ignoradas, en barcas ó vapores que burlaron la vigilancia de los cruceros. Lacret entró en Cuba en Septiembre de 1895 por el puerto de La Habana, en el vapor *Mascotte* ; desembarcó disfrazado, rapado el caballo, con una cédula ó pasa-porte de otro ó con nombre supuesto, cruzó la ciudad, visitó á algunos conspiradores, tomó luego el ferro-carril de Matanzas, llevando en su maleta su rifle, sus cartuchos y su equipo, y desembarcó en Hato Nuevo, en cuya estación lo esperaba el Inglesito. »<sup>893</sup>

Opposons à notre tour cette tournure-ci au résumé précédent :

« Los jefes principales de la Revolución, Gómez, Maceo, Martí, se preparaban entonces a salir para Cuba. Gómez y Martí, después de lanzado el programa grandioso de Monte Cristi, esperaban en Santo Domingo la coyuntura de embarcarse para Cuba, donde se les esperaba con impaciencia. »<sup>894</sup>

Puis, peu à peu, ce furent les Vétérans qui, dans leurs biographies plus ou moins romancées, dans leurs romans plus ou moins historiques, mirent en avant ceux qu'ils avaient suivis politiquement ou militairement. Le profil de la représentation était d'autant plus marqué que le roman apparaissait dans un contexte politique ou électoral particulier qui justifiait que l'on soutînt un Vétéran ou qu'on s'en portât garant. L'on voulait grandir la postérité et l'envergure de Calixto García à la hauteur de celle de Máximo Gómez (comme Cabrera dans son feuilleton ou, presque à l'inverse, chez Robreño, souligner ses efforts pour limiter l'ingérence nord-américaine en Oriente) ; l'on voulait soutenir Masó en vue des élections (comme dans le cas du *Martí*) ; l'on voulait répondre de l'envergure de Serafín Sánchez (ce fut le cas de Pérez Díaz) ; l'on voulait réhabiliter Quintín Banderas (nous évoquerons le roman d'Ena de Rohan) ; l'on voulait défendre Collazo (comme le fit Gustavo Robreño, nous y reviendrons), etc. Cet implicite – assez indéchiffrable si on ne le renvoie pas au contexte politique du travail d'écriture – se révèle d'une telle envergure que nous lui avons consacré, plus bas, une approche plus approfondie<sup>895</sup>.

La représentation ou l'adhésion à une attitude ou une option politique donnée se limitait le plus souvent à la représentation de la figure militaire en situation : organisation d'un procès présidé magistralement par Serafín Sánchez, probité et intransigeance nationaliste de Calixto García organisant le débarquement des Marines en Oriente (débarquement ultérieurement jugé fatal par de nombreux patriotes cubains), etc. Dans la pratique – et en évoquant la pratique – l'on évaluait l'homme et son idéal. Mais sa pensée – peut-être parce qu'elle n'avait jamais été élaborée intellectuellement – n'apparaissait guère. La pensée de Martí, unanimement qualifié d'unique « Maître » ou de seul « Apôtre » de la Révolution, n'en était pas pour autant exposée ou développée. Il incarnait – complémentirement à Maceo – l'Utopie échappée sans pour autant que l'on connût les nuances de son projet.

Le « palmarès » des apparitions des personnalités déterminantes de la Geste cubaine se limitait à une poignée : Céspedes, Martí, Gómez, Maceo, García... Restaient, illustres parmi les illustres, un idéologue et quatre militaires, ou bien trois Vétérans et deux présidents morts précocement... Les Sánchez, les Roloff, les Bermúdez, les Banderas, les Lacret, les Aranguren passaient dans le récit anecdotiquement, lui apportant une touche de vraisemblance. Leur



popularité, la familiarité de leur nom, motivaient leur apparition : le plus souvent Vétérans, haut-gradés, d'envergure régionale et si possible téméraires et auteurs de prouesses (c'était ce que l'on admirait le plus chez Aranguren et attendait de la nouvelle génération).

Comment ne pas recouper ces derniers requis avec les caractéristiques des principaux hommes politiques des années républicaines ? La mise en avant de la facette militaire des personnalités, doublée de l'ignorance ou l'indifférence pour l'aspect politique ne révèle-t-il pas une fascination pour des personnalités caudillesques ? Certes, on peut l'expliquer par des raisons d'ordre historique, politique ou littéraire. Il reste que les héros militaires du Panthéon cubain étaient présentés comme les défenseurs et les garants de la Nation, les seuls qui avaient été – et qui seraient à nouveau ? – aptes à la défendre des ingérences. C'était en effet, le supposé tacite de la vie politique de la République cubaine, gouvernée par des « Généraux et les Docteurs » dont les meilleurs opposants étaient également des Généraux et des Vétérans, clivage Conservateur/Libéral conditionné par la question de la dépendance vis-à-vis des Etats-Unis.

En même temps, les auteurs évitaient d'aborder autrement que de manière allusive des questions qui auraient pu discréditer les successives instances civiles de la République en Armes. Les dissensions majeures entre les instances civiles et les militaires, entre les civilistes et les militaires, entre les plus radicaux et les plus modérés, au sein des mouvements séparatistes de 1868 et de 1895, étaient passées sous silence, réduites à des querelles. Pourtant, atermoiements, lenteurs et réticences des politiques ou des Emigrations eurent des conséquences colossales sur l'issue des trois guerres.

Or, les auteurs proches de l'exercice du pouvoir (membres de l'état-major du Général Maceo comme Maspons Franco et Pérez Díaz, Délégué de ce corps d'armée à l'Assemblée comme López Leiva) turent ces faits dont on considère – c'est la thèse de Ramón de Armas – qu'ils compromirent la victoire indépendantiste. S'il est invraisemblable que cela leur ait échappé, c'était alors que leur respect des institutions de la République constitutionnelle était tel qu'ils se refusaient à en critiquer explicitement le fonctionnement ou les représentants. Tous trois, par exemple, postulaient qu'Antonio Maceo avait attendu le renfort capital de son frère José Maceo et de ses troupes, immobilisés sur ordre du Gouvernement, pour parachever l'Invasion d'Occidente et acculer l'Espagne à la capitulation immédiate. Aucun ne désignait explicitement des responsables au sein du pouvoir politique ni ne le mettait en cause.

Cette attitude, même bien postérieure aux faits cités en exemple, semblait témoigner en faveur de l'esprit démocratique et non pas caudillesque régnant dans l'Armée de

Libération. Mais il faut également le voir comme une forme de plaidoirie en faveur du respect de la discipline civique. Nous le remarquons dans la Première Partie, la vie républicaine avait été marquée par une succession d'insurrections généralement libérales, tentatives d'échapper au système de fraude et de concussion des Conservateurs au pouvoir. Néanmoins, ces révoltes mettaient à court terme la République en danger, l'exposant chaque fois plus à une Intervention conduisant à une occupation définitive par l'armée nord-américaine<sup>896</sup>. Il y avait donc dans ces allusions plus d'appel à la raison que d'oubli et de justification des erreurs passées. Il est de toute manière indéniable que, sans créer de polémique, ces auteurs faisaient part de leur déception et leur amertume. Ils l'exprimèrent d'ailleurs dans la réalité et ceci de manière différente. Maspons Franco soutint la candidature et le mandat de Machado, l'arrivée d'un caudillo libéral au pouvoir étant, à son sens, le dernier recours de la République. Quant à Pérez Díaz, sa retraite en Floride, dans les milieux populaires de l'Emigration cubaine, suffit à exprimer sa nostalgie et son détachement.

De manière complémentaire, le rôle des élites cubaines pendant la Guerre fut abordé. L'Histoire réelle entra dans les romans par ces chemins, entre régionalisme et élitisme social. Pensons à *Vía Crucis* où la famille Delamour représentait une socioculture d'origine française et haïtienne. Les noms de grandes familles faisaient référence au réel et certifiaient d'une forme d'authenticité. Protagoniste de *La Acera del Louvre*, le jeune José Leonidas Betancourt, originaire de Puerto Príncipe, portait le patronyme très répandu d'une famille du Camagüey, le second berceau révolutionnaire de 1868. Dès lors qu'un récit se déroulait dans cette province historique, le récit se constellait de ces références par l'intermédiaire de personnages principaux ou secondaires se nommant Agüero, Betancourt, Varona, Agramonte, ou Cisneros, sans compter les patronymes combinés :

« Pues que casi todos los camagüeyanos son parientes entre sí, o éranlo al menos, en aquella época de aislamiento anterior a la guerra de Independencia y al ferrocarril Central. »<sup>897</sup>

L'on prisait également les milliardaires séparatistes et notamment Marta Abreu, qui aida et finança la Révolution, depuis Paris où elle séjournait. Elle avait, par exemple, mis au service de la Révolution :

« Una de las muchas fincas que en la Provincia de Santa Clara poseía la ilustra patriota y caritativa dama señora Marta Abreu de Estévez. Aquel ingenio, [Central de San Francisco] desde los albores de la Revolución se había convertido por mandato expreso de su dueña, en una verdadera factoría cubana donde las fuerzas libertadoras encontraban cuanto pudieran necesitar : ropas, zapatos, medicinas, material de guerra, servicio postal secreto, etc, etc. »<sup>898</sup>

Enfin, la jeunesse dorée et patriote de La Havane, connue sous la synecdoque « Acera del Louvre », était largement donnée en exemple. Gustavo Robreño lui consacre un roman, rappelant ses contact avec le Délégué du Parti Révolutionnaire Cubain à Cuba, Juan Gualberto Gómez<sup>899</sup>. Cabrera, des années avant, s'était montré plus circonspect sur cette relation clandestine :

« Con ellos [los Chicos] contaron sin duda los emisarios de Martí ; en las mismas mesas de los cafés donde libaban entre carcajadas y chistes, fraguaron sus planos y tuvieron noticia previa del levantamiento señalado para el 24 de Febrero ; y si no estuvieron en todos los secretos de la Revolución, se hallaron dispuestos á dar sus brazos y sus vidas á la Revolución. »<sup>900</sup>

Modèles de l'engagement patriote des élites, c'était en vue de réhabiliter les plus nantis et les plus tièdes, en les assimilant globalement à une fraction très engagée de leur population :

« De mis antiguos compañeros de locuras, agregaba, pocos quedan ya en La Habana. Los más están batiéndose valientemente en Oriente ó en Vuelta Abajo, y sus hechos prueban que aun en las clases aparentemente más frívolas y despreocupadas de la sociedad cubana, han existido vivas, latentes y poderosas contra la maldad y la dominación de España, las heróicas resoluciones. »<sup>901</sup>

Cabrera se faisait l'avocat de ceux qui avaient rejoint le séparatisme tardivement – comme lui, en désignant « la Acera » comme le point de ralliement de tous ceux pour qui le « repos turbulent » n'avait pas été très turbulent. C'était une autre facette de la thèse que défendait López Bagos dans son roman intégriste *El separatista* : quelques têtes brûlées de la bonne société, emportées par leur jeunesse, par une tradition anti-espagnole pernicieuse et par une insouciance toute créole étaient susceptibles de revenir dans le giron espagnol grâce aux vertus chrétiennes. Robreño avait témoigné des tentatives de Polavieja pour se rapprocher d'eux.

Nonobstant, l'on prenait soin de ne pas évoquer trop ce qui pouvait fâcher. Le propriétaire terrien qui s'opposait violemment aux « Mambis » était le plus souvent espagnol, tout comme le père du jeune héros... Les personnages destinés à représenter la bourgeoisie nationale étaient toujours des patriotes redécouvrant la tradition familiale. Il fallut attendre 1931 quand Juan Francisco Sariol, membre fondateur du « Groupe de Manzanillo » et de la revue *Orto*, écrivit au sujet des relations entre l'oligarchie et l'Etat de Cuba en Armes pendant la Guerre de Dix Ans :

« Muchas familias de la aristocracia habanera le hicieron una oposición obstinada. Familias que venían en bancarrota desde el año 95, por no haberse decidido a la ruina total, poniéndose al lado de la Revolución – como hicieron otros, que lo sacrificaron todo – , ni haber podido aprovecharse de la postrimería de la colonia, porque la guerra, a pesar de los millones de pesetas que mandaba la Metrópoli, había aumentado el número de accionistas del infernal comercio... El General Presidente, para abrirse la puerta de un círculo de amistades que nunca había deseado, pero que necesitaba, que le era necesario, tuvo que hacerse cargo de apuntalar a la aristocracia opositora, sacándola de la ruina con elevados cargos públicos y dándole participación en magníficos negocios. Así, muy pronto, la vieja aristocracia que honra con el sólo prestigio de su presencia, se declaró incondicional del Presidente.<sup>902</sup> »

Mais ce fut l'exception. De la même manière que les auteurs se montraient réservés sur les dissensions au sein de l'Indépendantisme, ils construisaient la légende d'une population entièrement unanime, idéaliste et soudée – les seuls traîtres étant identifiés comme les « guerrilleros » – face à l'Espagne coloniale. Etait-ce pour renforcer la République dépendante ou pour masquer les causes qui avaient conduit à la croissante ingérence nord-américaine ? Dans le contexte de la République médiatisée, il faudrait attendre les premiers temps de la Révolution anti-machadiste pour qu'un front civique réunissant des représentants de toutes les catégories sociales se reconstitue temporairement<sup>903</sup>.

La référence aux personnages historiques et la construction de leur représentation répondaient à divers mécanismes. Il s'agissait certes de rendre hommage et d'assurer les fondements d'une épopée collective dans laquelle certaines figures héroïques suggéreraient une identification au lecteur et inciteraient le citoyen à s'engager :

« Pues me sirvo de la historia como de un espejo ante el cual procuro en cierto modo componer y asemejar mi vida a las imágenes que me presenta. Escribiendo historia asiduamente y aplicándonos a su estudio nos preparamos para recibir siempre en nuestras almas la memoria de los más grandes y más ilustres varones, y para apartar y deshechar lo ruín, maligno o innoble que nos rodea, volviendo nuestro espíritu, plácido y benigno, hacia los más hermosos modelos. »<sup>904</sup>

Parallèlement, dans ces romans oscillant souvent entre littérature et témoignage, l'apparition ou la construction élaborée d'une telle référence fonctionnait comme garantie d'authenticité du récit. Comment, sinon, faire acte de mémoire si le récit paraissait sujet à caution. Les auteurs ne semblaient pouvoir se contenter de narrer des faits héroïques de soldats anonymes et certains d'ailleurs le déploraient :

« Cuando se escriba la historia de la Revolución de Cuba, no hará mención de tanto servidor anónimo como ha contribuido a su triunfo ; nadie sabrá nada, por ejemplo, del maquinista desconocido que un día detuvo un tren de pasajeros para permitir la realización de un glorioso hecho militar ; del vecino de la ciudad que aparentemente pacífico, con una salida atrevida, solo, llevó al campamento pertrechos y provisiones a los insurrectos exhaustos ; del modesto pescador que, a riesgo de su vida, pone su pequeño bajel como correo, o como transporte al servicio de nuestro valiente ejército. Pero yo, al terminar estas páginas, señalo en la persona de Gregorio, los rasgos de ese género que los amigos de Cuba podrán recoger como memorias de la epopeya »<sup>905</sup>.

Les faits vérifiables, la référence à des figures historiques connues de tous, la caution de personnalités garantissant les dires de l'auteur, tout cela était destiné à valider la Geste de manière indiscutable. Les auteurs se mettaient donc sur une position défensive, comme si l'œuvre des séparatistes était sujette à contestation. Ils écrivaient de telle sorte que le doute ne puisse planer sur les hauts faits des Cubains.

Ces éléments historiques permettaient par ailleurs aux auteurs de se laisser aller à une écriture plus libre, plus aventureuse, moins académique et plus populaire. Ils construisaient la Légende en l'arc-boutant sur la réalité historique. Elle permettait que se construise un personnage hybride destiné à incarner la cubanité sans pour autant perdre vraisemblance et sérieux.

## **b) Caractéristiques d'un personnage archétypique**

Commençons donc par rappeler certaines caractéristiques du personnage central du « Mambí ». Non seulement c'était autour de lui, narrateur et héros tour à tour, que la narration s'articulait, mais plus encore, il devint progressivement le pivot de cette littérature des guerres, un élément principal de l'imagerie identitaire, une incarnation de la cubanité.

En 1892, José Martí consacrait un article à une pièce de théâtre traitant de la Guerre – une des premières pièces de ce que Rine Leal appellerait plus tard le répertoire « mambí » –, et dépassant son propos initial, soulignait l'importance qu'il y aurait à représenter littérairement la guerre. Il s'inquiétait aussi avec humour des formes de cette représentation. Ce théâtre sera beau – disait-il – si :

« ... no damos en amortajar a nuestros héroes con capas de torero, si no le ponemos al alma cubana chaqueta y monterilla, si no expresamos nuestra alma libre en las formas que han tomado los que nos agobian. »<sup>906</sup>

Nous avons évoqué plus haut ce « théâtre mambí » dont les premiers fleurons apparurent dès le début de la Guerre de Dix Ans. Ses personnages, très archétypiques, se perpétuèrent d'une scène à l'autre : le Cubain (un jeune officier créole), la Cubaine (sa fiancée), le Noir, le cruel Espagnol, le soldat catalan inculte et pathétique... Ils s'inscrivaient parfaitement – quitte à inverser leurs stéréotypes en ridiculisant le Catalan plutôt que le « guajiro » – dans l'histoire littéraire et théâtrale de Cuba, dans la recherche de l'autochtonie et de l'émancipation culturelle. Mais ils engendrèrent également leur descendance dans les romans des Guerres. Il est vrai que certains auteurs réputés – Balmaseda ou Cabrera – avaient participé de ces deux formes d'expression littéraire, charriant avec eux les concepts et les réalités de leur époque : en 1898, le « Mambí » de Cabrera paraît sortir directement, par une modification de l'espace-temps, d'une œuvre de théâtre des années 1870... Mais cette transmission de poncifs, patente jusqu'au mimétisme dans les premiers temps, s'atténua progressivement, et le « Mambí » devint un homme du début du vingtième siècle. Enfin, cette continuité enrichie de l'évolution de l'archétype du « Mambí » révélait également combien ces auteurs – anciens combattant ou pas – se faisaient l'écho des mutations sociales dans leur pays et dans le paysage révolutionnaire.

Si l'on compare, justement, le personnage du « Mambí » à deux archétypes issus de littératures américaines nationales – le « gaucho » et le « cow-boy » – certaines caractéristiques sautent aux yeux. Plusieurs aspects du traitement et du symbolisme du

« gaucho » présentait des analogies avec le mythe du « cow-boy » : valorisation de l'individualisme, idéalisation d'un passé par opposition à l'évolution de la société et de ses valeurs, exaltation d'une vision ségrégative du caractère national (ni le « Gaucho », ni le « cow-boy » ne furent caractérisés comme le « produit humain » d'une société métisse : l'archétype excluait au contraire la composante indienne, africaine ou celle de la récente immigration européenne). Ne peut-on interpréter ces analogies comme le résultat de l'adhésion des élites économiques, intellectuelles et politiques d'Argentine au modèle sociétal nord-américain<sup>907</sup> ? Néanmoins, la constitution d'un archétype national se révéla autrement plus tourmentée dans le cas argentin que dans le cas nord-américain. Le « cow-boy » fut unanimement reconnu comme incarnation de l'esprit national conquérant ; le roman gauchesque révélait, au travers de la difficulté à fournir une représentation acceptable par tous, des contradictions sociétales profondes.

L'élaboration du « Mambí » fut le fruit d'autres circonstances : les Cubains n'avaient pas une idée vague de ce qu'ils étaient ni de ce qu'ils voulaient être. Ils avaient accompli, depuis le XIX<sup>ème</sup> siècle, un long chemin parsemé d'insurrections, de conspirations, de rébellions, un chemin qui avait mené à dix ans de guerre séparatiste et abolitionniste avant de conduire à une révolution indépendantiste, démocratique et populaire. Le « Mambí » s'était construit progressivement et avait poursuivi sa maturation. En 1868, rappelait Bacardí, il n'avait pas encore de nom propre :

« Aún no había sido aceptado el nombre genérico de mambí. El *Diario de la Marina* los llamaba « puñado de visionarios » ; *La Voz de Cuba*, « botija verde » ; entre el pueblo les decían los guajiros, « insureltos » ; los negros de nación o africanos, « sureta » ; los chinos, « gente cimarrona » ; las señoritas, los « muchachos ».<sup>908</sup>

Un consensus se créa ensuite autour d'un personnage à la pérennité aujourd'hui plus que centenaire. A l'instar du « cow-boy » nord-américain et au contraire du « Gaucho argentin », l'archétype du « Mambí » ne fut pas l'objet de querelles ni de contestations littéraires ou politiques. Bien sûr, sa caractérisation évolua entre 1868 et 1951 sans jamais cesser d'incarner le civisme, le patriotisme et l'irréductibilité du peuple cubain.

Le personnage du « Mambí » fut bien longtemps un officier avant de devenir un simple soldat sous l'impulsion de la réalité de 1895. Sa première caractérisation sociale avait une double origine. L'histoire en était une puisque ce personnage incarnait les créoles

révolutionnaires de 1868. La seconde venait en corollaire puisqu'elle était héritée du théâtre séparatiste qui l'avait ainsi imaginée et diffusée depuis octobre 1868<sup>909</sup>. Bacardí, en 1898, nous présentait encore ce « Mambí »-là :

« En un caballo moro azul, de cañas enjutas, vigoroso, de ojos vivos, brioso, tascando impaciente el freno y cubierto de espuma, viene jinete un mancebo lleno de juventud y bizarría. Viste de dril crudo semiaplomado, con la blusa-chaqueta que más tarde tomará el nombre genérico de mambisa ; un largo machete piende del lado izquierdo, un revólver Smith del derecho, y una carabina va ajustada a la silla de montar. Calza polainas de cordobán, y los estribos y las espuelas son de plata. La fisonomía es arrogante : los ojos audaces van estudiando el lugar al cual llega, y la tez trigueña, y las patillas negras y dadas al viento, y la franqueza del rostro, nos presentan un tipo de pura raza criolla. Al « ¿ Quién va ? », se empina un tanto sobre los estribos, lleva la mano al ancho sombrero de panamá adornado con la estrella solitaria y la cinta tricolor, y descubriéndose la cabeza, contesta altivo :

– ¡ Cuba libre !

Besa el sol aquella frente que se descubre al alerta del soldado y que envía a cambio de su respuesta el anuncio de una nueva era, personificación de la Revolución, encarnación de la libertad. »<sup>910</sup>

L'on peut avancer un autre élément susceptible d'expliquer la fortune de ce stéréotype élitiste. Il fallait défendre le « Mambí » de la vision dénigrante et raciste que les intégristes espagnols répandaient depuis des décennies et dont la presse, des pièces de théâtre et le roman intégriste *El separatista* portent témoignage. Les séparatistes y étaient des idéalistes insensés, voire des névropathes :

« Pues qué ¿ Se lanza un grito como el de Yara a menos de estar loco ? ¡ Treinta y siete héroes ! ¡ No treinta y siete desventurados, insensatos, locos, que tenían que morir aplastados por una nación entera (...) »<sup>911</sup>

manipulés, de plus, par la population de couleur :

« ¡ Luchas insensatas ! Para mayor gloria ¿ De quién ? ¡ De los negros ! »<sup>912</sup>

et par une Emigration interlope :

« – Ah. ¡ Los emigrados ! Tú también, crees en la leyenda de su patriotismo a distancia ! »<sup>913</sup>



Ajoutons que la littérature populaire nord-américaine assura la continuité de cette vision dénigrante, raciste et élitiste. Rappelons-en ici encore quelques fleurons, traduits en français<sup>914</sup>. La première citation décrit les « Mambis » vus par un candide nord-américain solidaire, bien sûr, de la lutte des Cubains contre l'Espagne :

« Pour la plupart, ils portaient la chamaretta, courte veste de coton, et leurs culottes grossières étaient d'écorce de cacaotier, en lambeaux et mal ajustées. Leurs chapeaux, tressés à la main avec de rugueuses feuilles de palmiers étaient coniques et avaient de larges bords relevés »<sup>915</sup>

A lire ces lignes, on pourrait ne voir que le constat d'une réalité difficile. L'Armée de Libération Nationale n'avait certes pas les moyens de la puissante Armée nord-américaine. Mais il y avait beaucoup plus que cela. Les soldats cubains étaient décrits, à travers les yeux d'un vagabond, narrateur occasionnel, comme de véritables « damnés de la terre » :

« Armée ? le cœur du vagabond se serra : font-ils partie de l'armée ? D'en haut, il regarda l'assortiment de galvaudeux. La plupart portaient des sacs à sucre entortillés autour des reins, et rien d'autre. Ils étaient sales et insolents. »<sup>916</sup>

Quoi qu'il en fût, dans ce contexte, il pouvait sembler difficile à des auteurs cubains de faire descendre un archétype national de son piédestal de nanti au risque de le mettre sous le feu de ces représentations si méprisantes. L'on reproduisait donc le cliché suranné en 1895 de ce jeune héros, fils de bonne famille patriote, et l'on organisait autour de lui la hiérarchie sociale habituelle et rassurante :

« Junto a un cañaveral previamente designado, encontró á Antonio, el guajiro guardiero, mi Secretario por lo pronto, mi edecán y mi ejército a la vez. No estaba solo : estaba con él Pablo, el astuto y valiente mulato empleado en la finca en el cuidado del ganado (...). Estaban montados y tenían de la brida mi alezán enjaezado.

– ¿ Adónde vamos ? – me preguntó Antonio.

– Hacia Oriente, les dije : á reunirnos con Máximo Gómez ó con Massó ; vamos a organizar nosotros una partida... Y á combatir por Cuba libre. »<sup>917</sup>

Plus tard, des auteurs tentèrent de gommer cette hiérarchie sociale et ses manifestations dans l'Armée de Libération. Parce que les « Mambis » étaient, par principe

civil, tous égaux, ils auraient tous eu la même expérience de guerre... D'autres, comme López Leiva, Pérez Díaz, Robreño, démentaient cet a priori en soulignant justement comment, malgré les différences sociales qui existaient, il était dans la pratique militaire du devoir de tous d'aspirer à des comportements plus égalitaires. Ainsi, les officiers, « los que estaban dentro », membres de l'état-major de Maceo, bien que plus confortablement installés, mangeaient la même chose que leurs soldats, équité non négligeable en temps de pénurie :

« En el espacioso portal de la casa había más gente armada, unos quince hombres de distintas edades y colores, devorando igual comida que los que estaban dentro, si bien no tenían mesa y unos se habían sentado en el suelo y otros puesto a horcajadas sobre un largo banco de madera. Todos llevaban rifles o pequeñas tercerolas remington en bandolera, y a ninguno le faltaban el tradicional machete y el alfilado cuchillo ni el característico cordón del sombrero anudado al pescuezo. Bajo un gran sotechado inmediato a la casa, que en tiempo de paz servía de lechería estaban los caballos a la sombra, engullendo la ración de yerba de guinea, también con maravilloso apetito. En el punto más elevado del pequeño batey, desde donde se divisaba una grande extensión de terreno un hombre de color hacía el servicio de centinela montado escudriñando en todas direcciones y colocándose en distintos lugares, sin apartarse mucho de las casas. El sol, desde el cenit, lanzaba un chorro de fuego sobre los amarillentos campos de caña quemada y a cada movimiento del caballo hacía brillar el empavonado rifle del centinela, que despedía destellos vivísimos, cual si fuera el espejo de un heliógrafo. »<sup>918</sup>

Sensiblement au même moment, à partir des années vingt, la caractérisation du « Mambí » commença à se « populariser ». On n'attendait plus de lui qu'il soit élégant ni poli. L'on y gagnait également en vraisemblance :

« De pronto vió el guajiro que un jinete en brioso caballo venía en dirección a la casa y se preparó para si era así, recibirlo. Efectivamente, dándole un tirón al freno paró de repente y se apeó sin saludar. Miró por todos lados y convencido de que no había ninguna novedad, de que ninguna tropa enemiga circulaba por allí, le dió las buenas tardes a Leandro y le pidió un vaso de agua. Vestía pantalón de dril crudo y guayabera de olán, botas de militar, sombrero de guano con el ala echada hacia atrás y una estrella de cinco puntas en el centro del frente, una correa cruzada en el pecho terminando en la funda de un revólver, con el arma en la cintura, más un machete de hoja larga bajando de allí. En seguida, el veguero se dió cuenta de que era un mambí. »<sup>919</sup>

Utilisé au fil des années pour incarner une alternative civique toujours plus radicale, le « Mambí » de 1948 deviendrait sous la plume de Sariol, de Montenegro ou de Pérez Díaz, un véritable « héros populaire » :

« 24 años de edad, de buena figura, trigueño, ni gordo, ni flaco, activo, inteligente. Le gusta mucho instruirse y posee vastos conocimientos de literatura, leyes, ciencias, adquiridas en el correr de los años leyendo toda clase de libros buenos, de autores prestigiosos, poetas, jurisperitos, dramaturgos, novelistas y con ese motivo su cultura en general.

Se ha ilustrado nuestro joven también oyendo la lectura en la manufactura y como obrero que es, siente pasión por las ideas socialistas. »<sup>920</sup>

Si, avec les générations républicaines, le « Mambí » en vint à ne plus être défini comme étant « de pura raza criolla », précisons qu'il était rarement autrement que « blanc ». Même chez des auteurs tardifs aux conceptions sociales très progressistes comme Montenegro ou Ortiz Velaz, le « Mambí » lorsqu'il était noir (ou désigné comme étant « mulato »), n'apparaissait pas comme archétype.

Cabrera fit du « Mambí » un fils de bonne famille, Bacardí un Français d'Orient, Rodríguez Embil un « guajiro », Pérez Díaz un « tabaquero », Montenegro un pauvre hère. Mais qui créa un héros, issu directement ou au degré de la deuxième génération, des « barracones » ? Maceo n'incarna pas ce personnage : il était au Panthéon, comme Martí, Céspedes ou Gómez. De plus, nous l'avons vu, sa négritude était en partie niée puisqu'il était qualifié de « mulato » ou d'homme de « bronze ». Les autres militaires noirs n'apparurent pas comme protagonistes, tout juste comme références : les frères Ducasse, Quintín Banderas, promu concierge... C'est là, donc, une évolution inachevée.

Cette lacune entre dans une logique collective, bien sûr. Elle est également le symptôme d'une résistance ou d'un échappatoire aux discours racistes imposés par l'ancien et le nouveau système colonial. Mais ce préjugé ne fut pas dépassé, ni par l'opposition, ni par la provocation. Faut-il rappeler que de tous les écrits testimoniaux de Vétérans, seules existaient comme sources directes les mémoires de Mangoché, relayées, seulement en 1966, par celles d'Esteban Montejo, transcrites par Miguel Barnet<sup>921</sup>.

Comme un roi ou un noble chevalier, issu des romans européens, le « Mambí » avait ses propres attributs. La question est d'importance : tout enfant saurait dire aujourd'hui que le « Mambí » possède un cheval, un chapeau de « jipijapa » et une machette.

Pourtant, à entrer dans le détail des représentations, l'on s'aperçoit que l'équipement du « Mambí » évolua également. Le fringant créole de 1868 possédait un cheval et un fusil. Celui qui, alors, ne possédait qu'une « machete » était un homme du peuple, « guajiro », esclave ou affranchi :

« Mi equipo consistía en un revólver Smith, cincuenta cápsulas y un cuchillo ; el de Antonio en un machete alfilado, y el de Pablo en una escopeta Lafourchieux de dos cañones, diez cartuchos y una soga enredada al cuello. »<sup>922</sup>

Mais avec le temps... En 1877, déjà, le « Mambí » avait mangé son cheval... Qu'ils aient été d'origine humble ou pas, la pénurie nivelait les différences sociales des combattants :

«En primer lugar carecíamos de parque y armamento. »<sup>923</sup>

L'arme du « Mambí » humble de 1895 était la machette. A tel point que les Vétérans-écrivains finirent par rappeler que l'équipement du soldat de l'« Ejército Libertador » ne s'était pas limité au coupe-coupe national :

« Y aunque el machete figuraba como el arma principal en la lucha que sostenían los cubanos, la caballería y mucha de la infantería, estaban provistas de fusiles de las marcas Relámpago, Remington, Winchester, Mauser, Springfield y hasta escopetas de matar pájaros, es decir, un arsenal abigarrado de todo lo que sirviera para quitar vida de humanos, puesto que el Ejército Cubano no era un ejército organizado bajo estrictas reglas militares, sino improvisado con ocasión de la protesta de un pueblo cansado de sufrir la injusticia y la opresión. Así se explica que atacara a los dominadores con todo lo que encontrara ; piedras, palos, cuchillos, en fin, con la vergüenza. »<sup>924</sup>

On a là, en fait, la raison pour laquelle la machette, au risque de paraître dérisoire face à l'armement des soldats espagnols ou des Marines, restait l'arme presque unique brandie par les « Mambis » de romans. C'était bel et bien et fièrement l'arme des plus modestes. Mieux que la meilleure des Winchester, elle était l'outil du « Mambí », la continuation de son bras, l'instrument de son quotidien depuis toujours. Une machette pouvait rouiller, mais elle ne s'enrayait pas :

« No bien habían caminado veinte pasos, que vieron ante ellos alargarse amenazadores los cañones de los fusiles de Roberto y Don Zacarías, quienes les intimidaban la rendición, y a José tirarse del árbol marchando resuelto con

el machete desenvainado, al mismo tiempo que Aurora abandonando la ceiba les apuntaba con el fusil de José.

– ¡ Ríndese muchachos, se les perdonará la vida ! – gritóles Don Zacarías , tal vez temiendo que los exploradores tuvieran la veleidad de resistir.

Estos miraron azorados a sus enemigos ; pero Roberto terminó sus dudas diciéndoles con colérico acento :

– ¡ Un movimiento más y son muertos, armas al suelo, pronto !

Obedecieron los guerrilleros dejando caer por tierra sus fusiles.

Adelantóse José y recogióndolos los llevó a Roberto.

– ¡ Los machetes ahora ! mandó Don Zacarías.

Pero observando que iban a sacarles de sus vainas, agregó imperativamente.

– ¡ Así no, con cinturón y todo ! »<sup>925</sup>

Et elle en accédait au rang d'Excalibur créole. Le combat à la machette que nous reproduisons ici est un clin d'œil unique dans tous les textes que nous avons étudiés. Œuvre d'Enamorado Cabrera encore, la machette semble y hériter d'une technique d'escrime plus courante dans les romans de cape et d'épée... Quoi qu'il en soit, savourons le combat à mort final, entre le jeune Roberto et l'horrible guérillero Perdomo :

« Su machete describía grandes molinetes que no alcanzaban a Roberto, este más que parar los golpes, contentábase con esquivarlos ; conociendo por experiencia la fragilidad de los machetes, que basta a veces un ligero golpe, para que salten en pedazos como si fueran de vidrio ; no quería exponerse a quedar desarmado ante el odiado adversario.

Cinco minutos de combate habían pasado cuando Perdomo, dando dos rápidos saltos hacia atrás, bajó la punta de su arma. Era la señal de una tregua.(...)

– En guardia : es tiempo de concluir ! dijo Roberto.

Su táctica había cambiado, ya no rehuía los golpes, los paraba y atacaba a su vez violento. Perdomo no retrocedía, una falsa pisada de Roberto decidió el combate, Perdomo aprovechó el momento para tirarle un machetazo a la cabeza : parólo Roberto en la posición de quinta, respondiendo con la terrible cinta corrida a la cabeza que fue a herir el guerrillero desde el hombro izquierdo hasta el abdomen. »<sup>926</sup>

Il est un point, dont nous avons montré l'importance symbolique et concrète dans la première partie, que les romans n'abordèrent pas : le désarmement de l'Armée de Libération en 1899. Le thème, sans doute trop humiliant, ne fut pas traité. La déréliction dans laquelle se trouvèrent de nombreux « Mambis » de retour au foyer ne le fut guère non plus. Seul Sariol, et cela méritait d'être signalé, revint dans plusieurs de ses nouvelles, sur le thème de

l'abandon et du mépris qu'essayèrent les combattants. Dans « Un gesto », c'est contre toute attente un « bodeguero » catalan qui nourrit un Vétéran réduit à mendier, puis à voler :

« – Conque... Conque se iba Vd ? ¡ Caramba ! ¡ Caramba ! ¡ Cómo corría el cubiche ! Me explico que no te alcanzaran las balas de mis paisanos en la manigua. Tome Vd, hombre, tome Vd. Aquí tiene Vd cuatro duros, y uno que gasta, cinco. Y corra ya, que se le hace tarde. »<sup>927</sup>

Les hommes historiques, utilisés comme références dans les romans, n'étaient pas au centre de ceux-ci. Le « Mambí », dont la description physique était déclinée comme une variation fantaisiste de l'uniforme des officiers (dont quelques phototypes témoignent encore), était, lui, au cœur de l'action et du discours de la fiction. Apparent paradoxe de romans destinés à créer une Geste, ancrée dans la réalité et l'authenticité du propos, l'envolée dans l'imaginaire n'était pas une reproduction de poncif, mais bien un essor volontaire. Avec le « Mambí », les auteurs créaient un héros d'envergure mythologique. Avec lui, ils écrivaient la Légende.

Prouver, argumenter, disserter était le corollaire de leur action. Car ils écrivaient, ces auteurs, pour réactiver sans cesse les aspirations d'un peuple à la création d'un État dans lequel les valeurs démocratiques et civiques seraient respectées.

## 2) Les Cubains

Entre les personnages historiques et l'archétype de la cubanité, une multitude de personnages, quelquefois principaux, souvent secondaires, peuplaient les romans. L'on réussit facilement à en dresser une typologie. En effet, héritiers des types costumbristes de la littérature du XIX<sup>ème</sup> siècle, passés au crible du « Théâtre mambi », ces personnages s'inséraient dans une tradition littéraire cubaine. Leurs types évoluèrent cependant entre 1898 et 1951, soit qu'ils aient disparu, soit qu'ils se soient transformés ou qu'ils aient été juste remodelés.

Le lecteur verra combien, spécifiquement en ce qui concerne les Cubains, la limite était vite franchie entre la neutralité et l'engagement. Pour les auteurs les plus patriotards, c'était le fait de l'irrésistible appel du devoir. Pour les plus lucides et les plus honnêtes, c'était surtout la conséquence d'une double pression des Espagnols soucieux d'écraser toute

solidarité entre « Pacifiques » et « Mambis » et d'une pression plus ou moins musclée de la part des soldats l'Armée de Libération Nationale.

Malgré ces réserves et pour plus de clarté, nous avons regroupé ces figures en deux groupes, les combattants et les civils. Nous reproduirons d'ailleurs cette division lorsque nous nous intéresserons à la représentation de l'autre camp, les Espagnols.

### a) Les combattants

En ce qui concerne les combattants, les romans des Guerres reproduisaient trois figures, distinctes de l'image d'un homme historique et de l'archétype du « Mambí » : l'officier, le « guajiro », et le Noir. Cela signifiait par conséquent qu'était « mambí » celui qui ne pouvait être assimilé à aucun de ces trois types. Bien sûr, il y avait des passerelles ou des influences.

#### (1) L'officier

L'officier de l'Armée de Libération Nationale, en plus de cinquante années d'existence, eut une descendance prolifique. Le jeune créole de 1868 fut un des ascendants directs du « Mambí » (le second étant le « guajiro »). A ce titre, il lui ressemblait. Mais son uniforme était neuf, soigné et il était mieux équipé. Ne devait-il pas être exemplaire ?

« Hallábanse sentados cuatro hombres blancos, vestidos, armados y equipados a la usanza mambisa, con traje de lienzo crudo, botas de montar, largos machetes paraguayos y revólveres de gran calibre a la cintura. Usaban los cuatro carteras de viaje con gruesa correa, en el centro de la cual se veían pequeñas estrellas de metal, única divisa que ostentaban los jefes y oficiales cubanos para indicar la jerarquía militar de cada uno. El detalle más característico y pintoresco de la indumentaria de aquellos cuatro hombres, eran los grandes sombreros de Panamá que, colgaban sobre sus espaldas sujetos por un fuerte cordón anudado al rededor del cuello. »<sup>928</sup>

L'officier tel qu'on le conçut jusqu'aux années cinquante était plus directement encore le fils du jeune héros séparatiste du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Mais il n'était plus d'Orient ni de Camagüey ; il vivait à La Havane. Il ne portait plus sur son cœur le foulard bleu et blanc offert par sa belle ; il adorait virevolter avec les jolies « guajiras » de « l'Intérieur ». Il n'avait plus à la bouche le discours idéaliste du fils de bonne famille propulsé dans la guerre presque par surprise ; il abordait pragmatiquement une lutte à laquelle il s'était préparé depuis son

enfance. Il faisait toujours partie de l'élite sociale du pays, sa culture justifiant en partie son grade. C'était d'ailleurs à ce titre, assumant les devoirs et les contraintes de son statut social, qu'il rejoignait le séparatisme. Bref, l'Officier conçu par les auteurs qui avaient grandi dans les années du « Repos Turbulent », était l'incarnation de la jeunesse de l'élite cubaine : patriote, riche, cultivé... Ainsi, l'on ne s'étonnera pas de le trouver souvent caractérisé comme un de ces « Garçons du Louvre » dont nous avons déjà parlé<sup>929</sup>. Le premier à les assimiler fut Cabrera :

« [el capitán Gonzalo] perteneció á aquel tumultuoso grupo de jóvenes alocados y calaveras que en la Capital alcanzaron, antes de la guerra, especial celebridad por sus extravagancias, camorras, duelos, amores, escenas escandalosas y otros excesos y que en la nomenclatura de la ciudad se designaban con el nombre de « los muchachos de la acera », por el lugar de sus reuniones y estrepitosos conciertos. »<sup>930</sup>

A travers la caractérisation et les relations de ce personnage et des autres protagonistes, c'était l'évolution des relations – rapports effectifs ou projections – entre Cubains de l'élite et Cubains du peuple que l'on voyait. Toute une génération, illustrée par des hommes comme Bacardí ou Cabrera considéra sans s'interroger que le jeune créole, naturellement nommé officier, devait tout naturellement commander au « guajiro » et au fidèle domestique noir ou mulâtre qui l'accompagnaient :

« El oficial callaba, hundiendo mirada en aquella soledad imponente, sus pensamientos como ronda de parajillos que volaban ; en tanto, vigilante, armado el brazo con la tercerola de reglamento, el asistente, mulato de bronce, con músculos como ramaje, cabalgando en ágil y flaco alezán, seguía a su superior escudriñando el bocaje, atento el oído al menor movimiento, ya á un ave que saltaba al cogoyo de una palma ó á un lagarto que se deslizaba por entre las hojas secas. »<sup>931</sup>

Bien qu'il y ait dans cette configuration la reconnaissance tacite des capacités d'un mulâtre – n'était-il pas « assistant » ? –, la répartition des rôles et des facultés est intéressante : au créole blanc l'intelligence et le raisonnement, à l'homme du peuple la force physique et la sensibilité quasi animale. Cela d'ailleurs avait été traité avec une ironie certaine :



« – Pero oye, chico, has pensado tú acaso que la guerra es juego ? Aquí se viene a matar o a que lo maten a uno. »

« – Pero, Justo, si yo nunca he matado una mosca. Tú sabes, porque te lo he contado, cuál ha sido mi vida, tranquila, sosegada, respetando el derecho de los demás y persiguiendo mis ideales sin presión ni impertinencia. Y ahora, me doy cuenta de lo que es esto, un infierno, donde el « sálvese quién pueda » célebre de Napoleón Bonaparte en la batalla de Waterloo, figura como regla en todos los movimientos de las tropas. »

« – Pues si, eso mismo es » le replicó el Capitán Guerra – « un infierno. Pero ya es tarde para reflexionar sobre eso. Aquí ahora tienes que rifártela porque si no te la arrancan. Y otra cosa, no puedes mostrarte cobarde, porque entonces te quitan del medio tus mismos paisanos. Así que jala por el machete y disponte a combatir, que la orden del General en Jefe es no dar cuartel a la columna española que viene por ahí. Así que me vas a hacer el favor de no encasquillarte. Estos no son bailecitos en La Brisa ni otras diversiones del Cayo. Aquí has venido a pelear. Yo soy bisoño como tú en esto de las guerras y sin embargo, sabía lo que me esperaba en la manigua. »<sup>932</sup>

A l'autre bout de la production, dans « Los imponderables de Pedro Barba » de Montenegro, officier et « mambi » dialoguaient pendant les marches, les contre-marches, le soir au bivouac. La lucidité politique du soldat égalait celle de son supérieur, une longue histoire d'exploitation le rendant plus circonspect et moins naïf que celui qui, issu d'un milieu protégé, découvrait l'injustice au côté de ses hommes, depuis son incorporation dans la « manigua ».

Pour Ortiz Velaz, l'origine nantie de l'officier lui avait surtout permis d'accéder à une culture qui lui donnait le recul nécessaire pour agir rationnellement, et guider ceux qui étaient encore aveuglés par les passions. L'élite, qualifiée par son intellectualité, se destinait à montrer cordialement aux masses le chemin :

« Para él, empapado en la doctrina martiana y animado por una fe inquebrantable en los destinos de su pueblo, no existían las ambiciones personales, siempre peligrosas en los campos revolucionarios. (...) Bajo su mando había hombres de todos los estratos sociales ; en su mayor parte, campesinos analfabetos, gente ignorante que peleaba y moría guiado solamente por un elemental sentimiento patrio, carente por completo de una ilustración más firme en los destinos de la Revolución. (...) Pomares se daba cuenta que muchos de sus soldados estaban en la guerra obedeciendo a impulsos secundarios. Algunos, por causas particulares que él no analizaba mucho. Otros, porque siendo campesinos ya estaban allí cuando vino la guerra y se les hacía duro adaptarse a la vida en los poblados, aceptando el partido del campo por ser el medioambiente en que se criaron. Otros, los menos, porque fueron conquistados por algún protagonista revolucionario que les habló algo de Martí, Gómez y Maceo, sin llegar nunca a una enseñanza medular de sus

postulados. Algunos también fueron arrastrados sencillamente porque vino a buscarlos el jefe natural de la zona al que seguían y obedecían casi maquinal, sin ideales, ni propósitos, sólo por el deseo de servirlo, obedeciente a un hombre, no a la Patria. »<sup>933</sup>

Partisan d'une conception élitaire de la minorité intellectuelle éclairée, en phase avec son temps, Ortiz Velaz se montrait désabusé quant aux possibilités passées et présentes de la totalité des acteurs sociaux de son pays.

## (2) Le Guajiro

Hérité des archétypes du roman et du théâtre cubains du XIX<sup>ème</sup> siècle, le « Guajiro » manqua de peu le statut de représentant emblématique du Cubain auquel certains auteurs l'auraient volontiers élevé<sup>934</sup>, à l'exemple de ce que réussirent à créer, à Porto-Rico, les écrivains « criollos » avec la figure du « Jíbaro ».

La dernière génération coloniale voyait le plus souvent dans le petit paysan blanc (gratifié souvent d'une ascendance ciboney) le pur produit de la nature cubaine :

« Entonces recordé esa prodigiosa y admirable percepción del guajiro cubano, esa delicadísima sensibilidad ó propensión para distinguir desde lejos los objetos ; conocer por el ruido la presencia de los ganados ó de las personas, y adivinar por el color el paso ó proximidad de aquellos. »<sup>935</sup>

Rodríguez Embil plaçait le « guajiro » au centre de *La Insurrección*. Il reproduisit de manière caricaturale tous les éléments hérités de ses modèles :

« Era uno de esos días tropicales en que siente el infeliz campesino, doblado sobre el arado, derretírsele los sesos en el cerebro, y arderle la sangre en las venas y doblegársele el cansado cuerpo y el alma enervada, llena de flojedad invencible, y en que las gallinas con alas y pico medio abierto y fatigosa respiración, buscan con ansia el abrigo de la sombra y la frescura reparadora del agua.

Veíanse las plantas inclinarse languideciendo sobre sus tallos resecos, la tierra cuarteada y llena de grietas, y á los animales pacer, jadeantes, las yerbas impregnadas de polvo. Los sabaneros volaban sin ruido ; y sobre el fondo azul pálido del cielo se destacaba tan sólo alguna nubecilla blanca, fugitiva, vaporosa, ó la silueta de un aura con las alas en cruz, ó agitándolas un instante blandamente para volver á quedar inmóvil en seguida, como un punto negro en la atmósfera pesada asfixiante. »<sup>936</sup>

Son « guajiro » était un petit propriétaire :

« D. Isidro avanzaba lentamente, cubierta la cabeza con el amplio sombrero de yarey, que casi nunca se quitaba. Bajo el ala de éste, en el rostro franco y leal del guajiro, tostado por el sol, brillaban dos ojos oscuros con cierto aire, natural, al parecer, en ellos, de astucia y de sagacidad bondadosa. En su tranquila mirada, por le demás, reflejábbase el alma de González, y veíase que debía de ser ésta, como su cuerpo, fuerte y sana. Las manos, grandes y llenas de callos, iban á ponérsele muy pronto, con el contacto de la tierra, como ya estaban de anteriores días sus zapatos de baqueta – medio inclinados hacia un lado, cual barca combatida por las olas – y la parte inferior de los bastante usados pantalones que le cubrían de medio cuerpo abajo dejaban adivinar la forma algo arqueada de las piernas, forma probablemente debida á añeja costumbre, en su posesor, de montar á caballo. Y, por último, de la cintura arriba tan sólo llevaba una camisa medio abierta por la parte del pecho y con la faldeta en libertad y al aire libre, salvo en el costado derecho, en el punto donde se veía un cuchillo de monte, detalle éste que completaba su indumentaria sencillísima. »<sup>937</sup>

Il vivait assez commodément et très... « cubainement » ; Rodríguez Embil voyait en ce petit propriétaire de champs de tabac l'âme de la Révolution de 1895 et la quintessence de la cubanité :

« Siguiendo éste su costumbre de más de quince años, llevaba entre los labios un magnífico veguero que había encendido después de tomar, al levantarse, su taza de café humeante y oloroso, fiel, también en esto, á otro hábito no menos antiguo y arraigado. »<sup>938</sup>

Un autre courant idéologique s'intéressa parallèlement au « guajiro » mais en laissant de côté la caricaturisation inhérente au cliché et en mettant en avant sa condition sociale. Ne nous étonnons pas de constater que les premiers à le faire furent les Vétérans qui avaient participé à la Campagne d'Occidente et vu de près les conditions misérables dans lesquelles vivait le petit paysannat. Pérez Díaz, par exemple, leur consacrant *La Vega*, décrivait l'ignorance et l'indigence dans laquelle les « guajiros » étaient maintenus. Il s'expliquait d'ailleurs ainsi le peu de combativité qu'il avait rencontré dans ces populations, nous en reparlerons plus bas.

L'on retrouvait cette analyse sociale chez Ortiz Velaz. Mais, pour lui, la révolte venait tout naturellement comme réponse à l'oppression :

« Pué, yo a la « velda », vine « pal » monte « pol » que yo estaba « cansao » de tanta « céula » y tanto « sibil » preguntón y « abusaol » – respondió Cayetano Pentón, guajiro avispado del Arroyo Blanco... »<sup>939</sup>

Pour Sariol, le « guajiro » sera l'éternel vaincu. Orphelin, son personnage rejoignait la « manigua » à quinze ans, endurait toutes les souffrances de la guerre, repartait chez lui toujours aussi démuné et plus épuisé encore, se mariait, fondait une famille :

« Pero un día unos buenos señores mandatarios y leguleyos le visitaron con grandes misterios y reservas, y algo así como unas alas negras y fatídicas nubló su hogar. El amigo que le vendió aquellos terrenos incultos que su laboriosidad y constancia convirtieron en abono, lo había engañado, revendiéndolo la poderosa empresa que ahora ordenaba inmediato desalojo. »<sup>940</sup>

Dépossédé, il voyait impuissant mourir ses enfants et se trouvait poussé au meurtre inutile d'un cadre cubain de la société nord-américaine, par pur désespoir. Comment ne pas retrouver dans cet argument le thème réactualisé de la nouvelle d'Enrique Collazo, « Redención », narrant l'itinéraire d'un « guajiro » d'avant-guerre poussé au banditisme par les exactions des soldats impunis dans une société dominée par l'injustice ?

« En uno de esos casos, una garrida guajira, que pretendía salir, fué casi asaltada por uno de los guardias, al que empujó con viril esfuerzo, haciéndole casi perder pie, al mismo tiempo que les gritaba : paso.  
Rehecho el guardia, se dirigía á la guajira, cuando entre ambos se interpuso un fuerte y robusto hombre de campo, que poniéndole una mano sobre uno de los hombros casi le hizo caer, al mismo tiempo que con voz fuerte y sonora, dijo : para el que le falta a mi mujer, me sobro yo. »<sup>941</sup>

Le « guajiro » de Collazo trouvait une solution dans sa participation au soulèvement révolutionnaire de 1895. Sariol, trente ans plus tard, semblait lui répondre qu'un paysan ne pouvait décidément pas survivre ni protéger sa famille. Il était condamné, en temps qu'individu, en temps que classe, à disparaître dans la masse d'une main d'œuvre rurale sur-exploitée.

Ce fut en partie à cause de cela que le « guajiro » tel que l'avait parachevé Rodríguez Embil n'eut pas de fortune littéraire, au contraire du « Jíbaro ». Certes, cet homologue portoricain n'avait pas plus de réalité mais il fut utilisé avec succès comme archétype national au

vingtième siècle. La greffe ne prit pas durablement à Cuba. Un archétype quelque peu polymorphe et très fédérateur s'y était construit et s'y construisait : le « Mambí ».

Au contraire des personnages catégorisés par leur appartenance socio-professionnelle – comme le « guajiro », ou le « tabaquero » qui brille tout de même, sauf chez Pérez Díaz, par son absence – le « Mambí » se destinait à incarner un peu de chacune des composantes de la société engagées dans le camp séparatiste.

### (3) Le Noir

Mais nous n'avons jamais rencontré de « Mambí » de couleur, nous le remarquons. Certes, couleur n'équivaut pas à catégorie socio-professionnelle. La société coloniale et esclavagiste avait pourtant entretenu durant des siècles cette fausse analogie, basée sur une corrélation qu'elle avait instaurée. Les romans des Guerres allaient porter longtemps la trace de cette culture-là, tout comme la société civile continuait à perpétuer la ségrégation<sup>942</sup>.

Le moins que l'on puisse dire du personnage du Noir dans les romans des Guerres, c'est qu'il fut révélateur de tout cela. Les auteurs montrèrent une difficulté constante pour situer le « Cubain de couleur » dans la représentation des combattants. Ceci est vrai pour tous ces romans dont on ne peut soupçonner leurs auteurs de racisme. Au contraire, consciemment, les uns après les autres, tous martelaient la phrase de Martí, reprise par Maceo : « Aquí no hay blanquitos ni hay negritos sólo hay cubanos ». Toutes générations confondues, l'on dénonçait l'ignominie de siècles de servitude, et le discours rationnel était renforcé par une représentation intime – celle de la famille – autrement plus dérangeante et accusatrice<sup>943</sup>. Quelles qu'aient pu être les obédiences doctrinaires ou religieuses des auteurs, l'esclavage était une monstruosité inscrite dans la « chair » de la collectivité.

Néanmoins, le préjugé persistait. Une des preuves implicites est que l'archétype du « Mambí » ne fut jamais mulâtre non plus. Mais le préjugé était également visible dans le discours. L'on peut très bien recenser les expressions sur lesquelles certains auteurs ne s'interrogeaient visiblement pas : par ci, une allusion philanthrope chez Laura Dulzaides del Cairo à « la negrada », terme familier de propriétaires esclavagistes et paternalistes<sup>944</sup> ; par là, un qualificatif qui nous laisse aujourd'hui songeur, chez Trujillo de la Miranda :

« En 1871, 27 de Noviembre, fusilaron los voluntarios a los estudiantes, acusándoles de profanación.

El odio que esta acción produjo fué **africano**. »<sup>945</sup>

Certes, ces « écarts » de langage n'étaient pas une généralité. Insistons encore sur cette réserve de taille. Jamais dans les romans des Guerres il n'y eut une représentation raciste des Noirs. Même « la Tenienta » de Castellanos, impitoyablement analysée par Luis Toledo Sande, était un personnage certes polémique, mais hélas justement aussi problématique que l'était la place de la population de couleur dans la Cuba des années dix. La représentation méprisante et raciste existait pourtant, dans les romans nord-américains. En citer quelques exemples montre combien les Cubains étaient à des lieues de cet état d'esprit. Commençons par dire que ces auteurs nord-américains étaient choqués par la couleur des troupes « mambises ». L'Armée d'Orient – que les « Marines » avait côtoyée au cours de leur débarquement – en était préférentiellement la cible :

« Au moins la moitié des simples soldats commandés par Garcia étaient noirs, ce qui reflétait la proportion de noirs dans la population de l'est de Cuba. »<sup>946</sup>

Ils les trouvaient répugnants, voleurs, insolents, ingouvernables, ces « frères » latins d'Oncle Sam, et ils l'écrivaient avec un naturel révoltant :

« Un homme, un nègre édenté, portait à la ceinture une épée damasquinée et plusieurs lames de Tolède. Il n'y avait, parmi eux, pas le moindre signe de discipline ou d'organisation. »<sup>947</sup>

Ce qui les dérangeait le plus sans doute – si le baromètre était leur hargne –, c'était la présence de gradés de couleur. Le personnage de Mingo Dubney, dont nous avons déjà cité quelques perles, présenté par Maceo à son état-major, n'avait d'autre remarque à formuler – par devers lui, hélas – que celle-ci : « Les frères Ducasse, noirs et presque hargneux », égaux des Blancs, sous les ordres d'un mulâtre, voilà ce qui le choquait<sup>948</sup>.

Les auteurs cubains, eux, étaient bien éloignés de ces bassesses. Mais ils n'arrivaient pas à se libérer de la représentation double du Noir. La dichotomie bon nègre/sauvage sanguinaire faisait long feu. Pire encore, c'était souvent en toute bonne foi que ces hommes formés dans la société esclavagiste ou non, voyaient une image positive dans le Noir obéissant et une image menaçante dans le noir rebelle et récalcitrant.

En ce qui concerne la première facette, elle était liée au non dépassement de la relation de domination entre maître blanc et esclave noir. Elle était maintenue. Lorsque les romans se

déroulaient pendant la Guerre de Dix Ans, c'étaient encore les Blancs qui libéraient leurs esclaves, et les promouvaient dans des rôles tout de même subalternes d'adjudants ou de domestiques. Ce mythe dura, de Cabrera en 1898 jusqu'à Pichardo Moya en 1925 :

« Yo soñaba ahora con emularlo, yéndome al monte con Nicolás. El viejo negro se había alzado con mi tío, al que nunca quiso abandonar, y sentía hervir en su pecho un patriotismo feroz. Constantemente, estaba regañando con papá, que era muy pacífico ; y terminaba diciendo :  
– El caballero tiene plomo en las venas.  
Aquel negro se hubiera dejado sacrificar por uno de nosotros. »<sup>949</sup>

Certes, chez Pichardo Moya, le domestique était patriote et osait, privilège de l'âge et de la familiarité, réprimander son « maître » – terme objectivement impropre puisque le récit se déroule en 1895. Mais il y avait, explicitée, de la « férocité » chez lui, et l'auteur tempérait immédiatement l'évocation de l'admonestation d'une réaffirmation de loyauté totale comme s'il fallait se justifier ou apaiser le lecteur.

On n'était donc pas si loin du Noir fidèle à son ancien maître et son libérateur jusqu'à la mort, tel que Cabrera, qui l'avait lui-même hérité du « Théâtre mambi », le décrivait trente ans plus tôt :

« El buen negro viejo se acercó á mi padre para besar sus manos atadas y bañarlas con sus lágrimas ; un soldado le dió un empuellón, gritándole :  
– ¡ Atrás, perro !  
Y Leandro se irguió como una fiera á quien atacan y miró de arriba abajo al guardia, diciéndole :  
– ¡ Cobarde, no me haría Vd eso, los dos solos !  
Estas palabras pronunciadas en un instante de ofuscación y de ira fueron su sentencia de muerte.  
El soldado sacó el sable, y descargó un golpe tremendo sobre la cabeza del infeliz anciano indefenso. Dos o tres guardias sacaron también sus machetes y los descargaron sobre la desventurada víctima. »<sup>950</sup>

Remarquons deux éléments à partir de cet exemple. D'une part, soulignons que ces personnages de « bons nègres » ou de « nègres sans défense » avaient comme fonction discursive de montrer l'iniquité espagnole. D'autre part, dès que se présentait une situation de combat, jeune ou vieux, le Noir (re)devenait un animal sanguinaire... et le vieux Leandro se transformait en bête sauvage. Comme les « écarts syntaxiques », derrière le discours conventionnel, le préjugé fonctionnait tout naturellement. Remarquons que ce personnage

type d'esclave soumis date de 1897, plus de dix ans après l'abolition. Cabrera reprenait-là un poncif rassurant...

L'autre représentation, celle du Noir rebelle, était dans ce contexte plus problématique pour l'auteur : un rebelle est indiscipliné. Il n'est pas un protagoniste susceptible de valoriser l'image de l' « Ejército Libertador »... Heureusement, la Patrie avait besoin de soldats solides et téméraires, de « mulatos de bronce ». Pourtant, le même auteur qui élevait Maceo au rang du demi-dieu Hercule, redoutait phobiquement les débordements d'un soldat noir au combat :

« Sus grandes ojos, desmesurados, de órbitas blancas, se inyectaban de sangre, y él la derramaba con tremendos golpes en las filas enemigas. »<sup>951</sup>

Quelques rarissimes auteurs relevèrent très pertinemment les ambiguïtés de cette attitude. Accusateurs, ils rappelaient un argument, qui avait également été utilisé par les Intégristes dès la Guerre de Dix Ans. Citons Trujillo de Miranda qui assénait amèrement :

« Los negros eran la carne de cañón en la guerra. »<sup>952</sup>

*Caridad del Cobre* parut en 1912, l'année de la Révolte des « Independientes de Color » et de sa sanglante répression :

« La raza de color, o sean los negros, combatían por Cuba libre.  
Se les hizo creer en el campo cubano en una igualdad que aún esperan.  
Ese engaño es el porvenir de Cuba. »<sup>953</sup>

Le seul personnage de fiction noir à avoir obtenu du galon fut créé par le Vétéran Pérez Díaz. Personnage truculent parmi ses pairs, Tumba Ocho avait été remarqué par Gómez, chez lequel on montait en grade en fonction de sa valeur militaire et non pas de ses origines. Tumba Ocho était... nature :

« Entre el oficial [Tumba Ocho] y el soldado se entabló la siguiente interesante conversación : « Oiga joven, – le dijo Tumba Ocho muy severo – El Generá en Jefe comisionó al Coroné Bernabé Bosa, Jefe de la Ecota y a la que yo peteneco, para que uté mi asitente y segundo en la hora de atacá al enemigo. Yo no juego. Yo peleo verdá y si noto en cualquié momento que uté no camina con la hoja, que a lo que yo má uso, lo rebajo y le doy plan. Con que ya lo sabe. Yo se lo advieto pa que no se yame a engaño. Aquí tiene un buen quimbo. Fusí no hay. Etamo eperando una epedición. »<sup>954</sup>



L'on était à la fin des années quarante. Les mentalités avaient évolué depuis les recherches de Fernando Ortiz sur la culture afro-cubaine. Ortiz Velaz, la même année, animait un autre personnage, tout aussi truculent, un personnage qui, comme le précédent, montrait ce qu'il était, sans devoir passer par le filtre de l'humilité ni des vertus domestiques :

« Mi gente fué « esclava mandinga ». Dice « Bicente Guilera » que « revolución » son « igualdá » cuando « patón » se « baya » – respondió el gigante negro a tiempo que bajaba del fogón la lata del café. »<sup>955</sup>

L'origine sociale et ses marques étaient acceptées et représentées. A partir de la réalité, s'appuyant sur la lutte qu'il avait menée, comme les autres :

« Conocí en la Guerra, dignos tipos de estudio cuya descripción llenaría volúmenes de interesante materia. Hombres a los que animó el puro sentimiento patrio, para ofrendar sus vidas de manera tan sencilla como heroica. Otros que murieron sin aspirar a más gloria que caer libres en plena manigua redentora. Otros que, sin explicarse plenamente sus sentimientos, peleaban y morían de manera magnífica, dando ejemplos de valor y dignidad. »<sup>956</sup>

Il fallait admettre qu'ils avaient été nombreux, tous les humbles, à avoir été trahis par la suite. Cela fut dit, en 1930, dans le recueil de nouvelles de Pablo de la Torriente Brau et de Gonzalo Mazas Garbayo :

« Pero hubo un desencanto ; fué una gota de acíbar que cayó en las gargantas endulzadas por la victoria, cuando vieron que si cambiaban los directores de escena y el decorado, los actores eran los mismos. Y, entre el pueblo que había sufrido todos los agravios, todas las persecuciones, quedaban los enemigos que, valiéndose del dinero que habían sacado de la guerra, eran los primeros en establecerse y lucrar a costa de los bravos que regresaban de la manigua. »<sup>957</sup>

#### (4) Le Tabaquero

Un sort semblable fut réservé au monde ouvrier, et tout particulièrement l'émigration révolutionnaire populaire de Floride et de New-York. En fait, aucun archétype ne le représentait. On n'ignorait pas que Martí s'était appuyé sur ces ouvriers, patriotes et réceptifs aux objectifs sociaux de la Révolution, pour soutenir l'effort de guerre. Les propagandes intégristes et autonomistes l'avaient suffisamment utilisé comme argument anti-révolutionnaire. Il fallut attendre Loveira, en 1920, puis, surtout, Pérez Díaz en 1947 et 1949,

pour que soit rendue à l'émigration populaire et aux travailleurs du tabac, leur espace dans l'écriture de la Geste.

Loveira évoqua moins la communauté de Floride que celle de New-York. Il avait rejoint cette dernière. Néanmoins, les gens du Cayo étaient décrits comme les plus patriotes, et les patriotes dont la conscience sociale était la plus développée. C'était justement un « tabaquero », ami d'Ignacio, qui tenait les propos suivants :

« – Los pobres no vemos a don Tomás, ni a Yero, ni a don Benjamín, nada más que en los *meetings* (*pronunciación deslumbradora*) o cuando salen y entran a la hora de oficina ; porque ellos tienen muchas cosas en la cabeza, y sólo tratan de lo gordo con los generales, con banqueros, con personajes americanos, y para esa insignificancia de apuntarse uno para ir a la guerra tiene ahí a un médico viejito, de La Habana ». <sup>958</sup>

Il décrivait, pour le reste, une communauté cubaine bien éloignée de celle dont Núñez de Villavicencio avait dit faire le portrait :

« Eran los emigrados pobres, registrados todos como voluntarios en la Junta, ansiosos de volar a los campos de Cuba, en aquellas expediciones que por desgracia no menudeaban. Eran los desterrados que no dejaron bienes en Cuba, ni esperaban mensualidades, ni sabían inglés, que temblaban ateridos dentro de los abrigos pobríssimos, que para venir a los muelles en busca de viajeros para los hoteles, chapoteaban la nieve por las avenidas interminables, con los zapatos y los calcetines agujereados por el uso excesivo, que no perdían un mitín ; llevaban en las faltriqueras el periódico de Trujillo y folletos con los discursos de Sanguily, y ostentaban orgullosos, en el ojal del agotado sobretodo, la banderita tricolor de sus ensueños ». <sup>959</sup>

L'on se retrouvait à l'Hotel Habana, dans une atmosphère impatiente et enjouée, où tous semblaient unis, malgré les origines sociales différentes :

« Nos bajamos en Lexington, entre las calles Cincuenta y seis y Cincuenta y siete. Allí, formado por tres casas unidas, y que se comunicaban unas con otras, estaba el hotel Habana, alojamiento de los más famosos expedicionarios, centro de conspiraciones, bullente cenáculo de jóvenes patriotas, que organizaban tómbolas, vendían libros y periódicos de la buena causa, colocaban alcancías en los establecimientos públicos, hacían colectas entre los crédulos tabaqueros, y en las veladas recitaban bélicas estrofas, cantaban himnos y tecleaban canciones y marchas mambisas. Allí, en comidas humildes, elevadas a la categoría de banquetes por la cantidad y la calidad de los

invitados, por los discursos y las banderas, presidía Caridad Agüero ; sacudía su melena de soñador, en sus arranques mirabonianos Gonzalo de Quesada, y hermosas criollas, con el fuego de la manigua en los ojos divinos, recogían cheques de los generosos ricos de la Revolución, y puñados de pesetas de los cocineros, camareras y dependientes, que también eran cubanos, plenos de esperanzas e ilusiones. Allí acudía, y era recibido con homenajes de dios, aquel vejete de alma inmensa, que era representante plenipotenciario de la Revolución [Estrada Palma], en el extranjero, que manejaba chorros de oro, y no obstante, vestía con señoril dignidad una negra levita sin botones, rociada de manchas, con flecos en las bocamangas y mucho brillo en los faldones ».<sup>960</sup>

Simplement, sortis de l'Hôtel, certains devaient trouver du travail. Ce n'était déjà pas chose facile. Mais Loveira ne manquait de faire remarquer, par la bouche du « tabaquero », que, dans le monde hiérarchisé du travail, les Cubains n'étaient plus tout à coup tous égaux :

« –(...) Hay veinte aspirantes para cada puesto de fregador de platos, con tres pesos a la semana, y la mar de exigencias y patochadas de algunos paisanos ricos, que siempre están hablando del pueblo, de patriotismo, de democracia, y a los compatriotas pobres nos sacan el quilo cuanto pueden. Por eso yo no salgo de aquí casi, dándole la cantaleta a los generales y a cuantos se van para Cuba para que me lleven a rifarme el cuerpo a la manigua... a ver si con la libertad cambian las cosas. Porque yo me acuerdo bien de lo que dijo Martí, ¿ No sabes qué ?  
– Hombre, tantas cosas dijo, que a la verdad...  
– Pues dijo que la Revolución no habrá terminado mientras haya una injusticia que combatir ».<sup>961</sup>

Ces « tabaqueros » si déterminés disparurent ensuite à nouveau des romans. Il fallut attendre les deux récits d'aventure de Pérez Díaz, *La rosa del Cayo* en 1947 et *La vega* en 1949, pour qu'un héros « mambí » soit enfin, un « tabaquero ». Encore une fois, le caractère testimonial du récit était déterminant. De plus, il semblerait que Pérez Díaz, une fois terminée la Guerre, soit retourné dans sa communauté cubaine de Cayo Hueso pour ne plus la quitter. Ses romans laissaient apparaître l'attachement qu'il ressentait envers les gens de cette communauté. Il en retraçait un peu l'histoire, rappelant que ce village de pêcheurs (éponges, tortues et crustacés), le Cayo Hueso, sous l'impulsion des Cubains, avait entamé son développement industriel et commercial. Une des premières manufactures de cigares, rappelait-il, avait été créée en 1869 par un Espagnol, don Vicente Martínez Ybor :

« Era la época a que se contrae esta historia novelesca, no residían en Cayo Hueso más españoles que los permitidos por los emigrados cubanos. Y decimos « que los permitidos por los cubanos », porque no habían más que dos elementos en la población, los americanos nativos y los cubanos, estimados estos por su industria, puesto que la manufactura de tabaco era lo que daba impulso al progreso de la ciudad ».<sup>962</sup>

Ce n'était pas simplement la communauté qu'il voulait mettre en valeur :

« Laboraba nuestro protagonista la rica hoja nicotiana, toda procedente de la región Vueltabajana en la Provincia de Pinar del Río, Cuba, donde es fama que se cosecha el mejor tabaco del mundo, en la manufactura de Domingo Villamil, natural de España, que emigró juntamente con los cubanos cuando empezó Cayo Hueso a poblarse ».<sup>963</sup>

Il lui tenait également beaucoup à cœur de rendre aux ouvriers et à leur travail le respect dû. Il évoquait ainsi la hiérarchie fondée sur la valeur du travail qui régnait dans les ateliers :

« José Valdés figuraba entre los torcedores como un tabaquero nada sobresaliente. Curioso, sí, pero sin condiciones de artista ».<sup>964</sup>

Mais surtout, il insistait sur la force du sentiment patriotique des gens humbles :

« En la época de la Emigración, cuando los cubanos vivían en Cayo Hueso soñando con ver algún día a la patria libre, las casas que habitaban eran muy modestas, hechas para obreros, todas de madera y el agua para tomar y para las demás necesidades del hogar, caía del cielo en unas cisternas que producíanasco muchas, porque veíanse en ellas toda clase de objetos y los gusarapos y otros insectos abundaban. Pero no había otra y por fuerza había que tomarla. Ello ocasionaba que fueran muchas las enfermedades infessiosas [sic] del estómago. Pero los emigrados pasaban bien el sacrificio, con tal de permanecer alejados del coloniaje español. No tenían comodidades pero gozaban de libertad ».<sup>965</sup>

Les émigrés de Cayo Hueso, n'avaient jamais accepté le Pacte de Zanjón. Pablo González, le protagoniste, « tabaquero filósofo », n'était-il pas décrit comme :

« el modelo del soldado libertador : valiente, caballeroso, desinteresado ».

C'était, dans les romans, une révolution. Dans les ateliers, il s'était syndiqué et politisé :

« Y revolviéndose en su ser la protesta por tan invento económico [el sistema especulativo] que ponía en los hombres en dos campos diferentes, en el de los explotadores y en el de los explotados, siempre en lucha, llegaba a la conclusión de que el pobre, el obrero, el verdadero productor era el burro de carga en todos los cálculos para el amontonamiento de la riqueza, que se la apropiaban los llamados burgueses sin la debida repartición por los gobiernos ».<sup>966</sup>

On l'aura compris, Pablo González :

« Sentía pasión por las ideas socialistas ».

L'ambiance des ateliers était longuement décrite. Le travail importait, avec les relations quelquefois orageuses entre les ouvriers et leurs contre-mâîtres. Mais tous écoutaient le lecteur :

« En el centro del Taller, levantábase una plataforma de madera que ocupaba el lector, profesional pagado por los tabaqueros para la lectura diaria de periódicos y libros. Su labor comenzaba a las 11 de la mañana y terminaba a las 3 de la tarde. Un presidente elegido por votación en la fábrica, dirigía el trabajo del lector, y por aquellas cátedra desfilaban las mejores obras escritas en castellano, principalmente novelas e historias, conferencias de grandes profesores, artículos notables de periodistas y las noticias del día en todo el mundo. Institución más útil no se ha fundado en ningún conglomerado obrero, porque además de su instrucción, se ha originado en su seno el entretenimiento, trabajando los torcedores más contentos y siendo en la mayor parte de los casos motivo de tranquilidad y conveniencia para los dueños de la manufactura ».<sup>967</sup>

Et quel lecteur ! :

« Personajes muy distinguidos pasaron en la Emigración por las tribunas de los lectores en las tabaquerías, entre otros, el senador Martín Morúa Delgado, el representante Ambrosio Borges, el periodista Victor Muñoz. Era lector en el Cayo el Presidente del Cuerpo de Consejo durante el período de la revolución de 1895, José Dolores Poyo, y el primer Secretario y único que tuvo el Partido Revolucionario Cubano fundado por el gran Apóstol de la Causa Cubana de la Libertad, José Martí. Llamábase dicho secretario Francisco María González y desempeñó un cargo en la Aduana de La Habana después de establecida la República. Martí en su obra de propaganda pronunció discursos en casi todas

las tribunas de los lectores de Cayo Hueso, enterando a los cubanos de sus proyectos para la Revolución y pidiéndoles que contribuyeran con largueza para el Fondo de las Expediciones ».<sup>968</sup>

Ces « tabaqueros » articulaient culture patriote, culture politique et culture sociale. Ils partaient pour la « manigua » avec un bagage remarquable, et trouvaient, tout naturellement, des compagnons avec qui discuter de Proudhon et de Marx, de l'anarchisme et de l'anarcho-sindicalisme<sup>969</sup>. C'était la première fois dans les romans que l'on voyait des « Mambis » faire autre chose le soir au camp que manger et dormir ! Non seulement il leur arrivait de discuter théorie, mais ils abordaient également les questions « d'actualité » :

« – Eso [una guerra entre España y Estados Unidos] sería bueno – repuso Guerra – porque el pueblo allí simpatiza con nosotros.

– Sí, es verdad, pero hay mucho político bribón en el Congreso que no quiera reconocernos beligerancia ; con la idea de que llegado el momento, en instante propicio, pedir que Cuba sea anexada a los Estados Unidos, a título de fuertes y siguiéndose un sistema que en tiempos pasados la ha dado muy bien resultado a la Unión ».<sup>970</sup>

« – Pues si eso resulta – contestó Justo Guerra indignado – puedes tener la seguridad de que cojo el fusil o el machete, o lo que sea, contra los americanos también.

– Y yo igualmente – respondió Pablo. No lo espero, porque en las Altas Esferas del Gobierno en Washington saben muy bien que los cubanos no nos conformamos con nada que no sea la independancia absoluta. Además reconocen el derecho que asiste a un pueblo como el cubano, que desde hace mucho tiempo ha venido efectuando sacrificios de vidas y haciendas para figurar en el concierto de los países libres de América ».<sup>971</sup>

Nourris et portés par de telles convictions et de telles aspirations, le réveil n'en allait être que plus amer :

« Si implatada ya la República no se cumple el sublime postulado del Apóstol José Martí, en Tampa, cuando pronunciando un discurso el 26 de noviembre de 1891 en el Liceo Cubano, dijo : « Queremos hacer una República con todos y para el bien de todos », caiga sobre los malvados que se burlen de este pensamiento tan generoso el castigo de la Providencia y convénzanse los de nosotros a qué reunidos que escapemos con vida, que nos hemos sacrificados en vano y que nos ha pasado lo que a los redentores de todos los tiempos y de todos los países, que nos han crucificado los oportunistas y los explotadores. Y no digo más, porque creo haber manifestado lo suficiente para que Vds respetados y amables jefes comprendan de dónde vengo y adónde voy ».<sup>972</sup>

Néanmoins, beaucoup plus que chez Loveira, les aspirations franchement révolutionnaires étaient tellement souvent réaffirmées au cours de l'aventure, que l'on ne se trouvait pas accablé par les événements. Bien sûr, ce n'était pas « La République » souhaitée par Pablo, qui relisait *Le capital* en pleine campagne de Santiago :

« Pablo quería para Cuba un régimen perfectamente humano, en que sin caer en la utopía, todos los que en el vivieran, tuvieran sus derechos garantizados y pudiera repartirse la riqueza sin los abusos del coloniaje ». <sup>973</sup>

C'était juste « une République », apparue sous le signe de bien des déceptions :

« Quedó suscrito en París el Tratado que concluyó con la guerra entre las dos naciones [España y Estados Unidos] y bajo el cuál España se retiraba de Cuba, de Puerto Rico, de Guam y de las Filipinas, previo el pago de veinte millones de pesos.

El 1ero de Enero de 1899 el General Americano John R. Brooke asumió el mando de la Isla, quedando establecida la Intervención de los Estados Unidos para arreglar sus asuntos ». <sup>974</sup>

Mais il restait, ferme, une confiance :

« Hay algo en mi conciencia (...) que me impulsa a continuar la lucha, la seguridad que tengo de que nuestra República va a ser democrática, mejor que eso, socialista y que no se han de copiar los errores y canalladas de los españoles ». <sup>975</sup>

En faisant apparaître les ouvriers de Cayo Hueso dans le roman des Guerres, Pérez Díaz avait fait plus que leur rendre la place due dans l'histoire de leur Patrie. Il avait manifestement placé son aspiration au-dessus de la remémoration ou de la représentation de l'histoire. Car si Martí, et son « sentimiento mambí », habitait ces pages, Proudhon et Marx en étaient les vrais occupants. Plus révolutionnaire que la plupart des « tabaqueros » de Floride, Pablo González campait un personnage atypique dans les romans.

(5) Présence des étrangers dans les troupes  
« mambises »

Terminons ces pages consacrées aux combattants cubains en évoquant ceux qui incarnèrent la solidarité internationale, si capitale pour les Cubains depuis 1868. Il y eut dans

les troupes « mambises » nombre de combattants étrangers (américains ou européens) ou d'étrangers récemment arrivés à Cuba (comme les Chinois). Ils ne furent pas si présents dans les romans, désespérément centrés sur la solidarité des composants du peuple cubain.

L'étranger le plus célèbre ne fut pas, contre toute attente, le Général en Chef Máximo Gómez. Nous n'avons pas trouvé l'ombre d'une seule allusion à sa nationalité dominicaine. Máximo Gómez était Máximo Gómez et cela suffisait. Pas même le surnom « Chino viejo », utilisé à l'occasion, n'était une référence à ses origines, puisqu'à Cuba, « chino » était habituellement appliqué à certains métis et n'était pas péjoratif.

Il y eut en revanche, ici et là, quelques citations et quelques hommages rendus à des combattants qui n'avaient pas participé aux trois guerres comme Gómez, mais dont on remarquait le latino-américanisme, sans aller plus loin dans l'étude des motivations. Le Commandant Domingo Gúzman et Juan Bautista Limonta, dans *Maldona*, étaient remerciés pour avoir été des compagnons d'armes. Dans *Maldona*, également, le très singulier Monsieur Leblanc, de Paris, chimiste de talent employé dans une Préfecture de la Sierra Maestra, fut le sujet de plus d'égards. Il « possédait le secret de fabrication de la poudre Krupp » et était à ce titre un collaborateur de premier ordre<sup>976</sup>. Puisque nous sommes en Europe, hommage également fut rendu par Enamorado Cabrera aux 280 expéditionnaires – Italiens, Belges, Nords-américains, Français et Allemands – du Vapor Perit<sup>977</sup>.

Mais ce furent les Nord-américains qui furent le plus souvent évoqués quoiqu'avec discrétion. Quelque peu serviles, des auteurs donnaient encore dans les remerciements. Enamorado Cabrera, lui, citait Reeves mais surtout, exceptionnellement, le rôle du Général Jordan, de West Point, qui avait fait la guerre de Sécession comme Confédéré. Cela n'avait pas l'air de poser problème à l'auteur qui préférait rappeler que le Sudiste avait tenté de forcer les Etats-Unis à reconnaître la belligérance en se mettant lui-même en péril<sup>978</sup>. Maspons Franco, très nord-américanophile également, remerciait dans ses pages le Vice-consul de l'île de la Fortuna, Mr Harrington, qui avait autrefois offert sa goélette à Flor Crombet pour embarquer Maceo<sup>979</sup>.

Cabrera, nous en parlions précédemment, avait consacré un chapitre à « El Inglesito » de Brooklyn<sup>980</sup>. Le moment et les conditions de composition de son roman, les objectifs militants et politiques qu'il se fixait suffirent à expliquer ce large espace. Le héros de Pérez Díaz, embarqué sur le navire expéditionnaire qui le ramenait à Cuba se montrait d'abord méfiant :



« De buenas a primeras se oyó una voz atiplada, como de tenor, que rompía con un canto americano, « Dulce Adelina » (« Sweet Adeline ») y cuando acabó, Pablo, que lo tenía cerca le preguntó : « Ven acá, cómo es que tú entornas canciones de los Estados Unidos, tu vas para Cuba y nada menos que a pelear ». El joven, un muchacho de Nueva York, hijo de cubano, de un Veterano de la Guerra del 68, lo miró sorprendido y contestó : « Bueno, y qué, yo siento por Cuba tanto cómo tú. Mi padre combatió por la libertad y está viejo ahora, muy anciano, si no él cogía el fúsil también. Yo lo he oído toda mi vida suspirando por ver a su patria independiente y como él no puede ir, voy yo. »<sup>981</sup>

Ce cubano-américain ayant fait ses preuves, il devenait un « Mambí » comme les autres, rappelant une double culture qui faisait blaguer ses camarades le soir au bivouac :

« Uno se apareció con una filarmónica tocando : « Mamita, yo quiero pulga ». Otro trajo una bandurria y empezó a cantar puntos cubanos. El americano William Salinas, como siempre que se hallaba en una fiesta de aquellas, cantaba : « In the shade of the old apple tree » – « A la sombra del viejo manzano » – canción que estaba en boga en los Estados-Unidos. »<sup>982</sup>

Restaient les autres Nord-américains, ceux des troupes interventionnistes, qui, si l'on en croit le discours d'usage, avaient été dépêchées par solidarité. Remerciés, ils l'étaient, nous l'avons vu plus haut. Mais les moments de « collaboration » des deux armées en Orient ne semblaient pas avoir laissé de souvenirs dignes d'être relatés... Il n'y eut pas un seul « Marine » susceptible d'avoir « fraternisé » avec un « Mambí ». C'était à croire que Cubains et Nord-américains ne s'étaient pas battus sur la même terre. Sans évoquer Shafter dont l'attitude envers Gómez et García – pour ne parler que des militaires – avait été inacceptable pour leur soldats, l'on aurait pu imaginer qu'au moins un officier des « Marines », Theodore Roosevelt, destiné peu de temps après aux fonctions de Président des Etats-Unis de 1901-1909, allait échapper à l'oubli. Roosevelt, Jorge Ibarra l'a étudié, avait été ensuite si populaire à Cuba pour son rôle dans la guerre hispano-cubano-américaine<sup>983</sup>. Il n'en est rien. Les romans font le silence sur le « glorieux » officier y compris durant ses années d'exercice. Cela est peu probablement fortuit. Comment interpréter ce hiatus entre l'expression de remerciements obséquieux pour l'aide immense apportée durant l'Intervention – certains pensant qu'elle avait contribué à diminuer les souffrances des « Mambis » et des civils -, et l'inexistence de ces corps d'armée, de leurs chefs, de leurs hommes ? Ce ne peut être seulement l'expression

d'un juste ressentiment à l'égard des méthodes manipulatrices des officiers de l'Armée d'Intervention<sup>984</sup>.

Les romans des Guerres étaient destinés à composer la Geste nationale, et la Légende fondatrice ne pouvait de toute évidence se combiner avec une intervention étrangère, même sollicitée, ayant abouti à l'imposition d'une dépendance constitutionnelle. Les Vétérans-écrivains les plus américanophiles, ceux qui avaient applaudi l'Intervention ou voté l'Amendement Platt, encensaient les Etats-Unis ou le peuple américain, mais l'idée ne les avait pas effleurés de les laisser entrer dans leur roman de la guerre. Avoir joué un rôle dans la réalité leur coûtait d'être expulsés de la fiction. Ainsi, la globalité des romans des Guerres donnent des Nord-américains une image diluée. Comme chez Montenegro, les « Mambis » regardaient venir, résignés, les troupes interventionnistes sur l'océan en se demandant pourquoi la fatalité les poursuivait.

Enfin, sous la plume de Mazas Garbayo, en 1930, la chose serait décrite en des termes radicalement différents. Pour lui, l'Intervention n'avait amené ni libération, ni aide humanitaire ni progrès, mais :

« (...) una legión de aventureros ávidos de riqueza que, como buitres voraces, se lanzaron sobre los despojos de la guerra. »<sup>985</sup>

## b) Les civils

Nous avons montré plus haut comment les auteurs cubains avaient tenu à montrer que la Guerre avait emporté le monde civil dans son sillage. Nous n'allons donc pas revenir sur cette toile de fond. En revanche, nous allons nous attarder sur les personnages qui s'en détachent assez pour avoir donné naissance à des types spécifiques – comme le « laborante » ou le « pacifique » et à des archétypes – ce fut les cas de la « femme » et du « traître ». Nous allons les aborder tour à tour dans la continuité des paragraphes précédents, en commençant par le plus activiste, le « laborante » pour terminer sur le plus anti-national, le « traître » ou, comme il fut qualifié par les plus jeunes, le « majá ».

### (1) Les laborantes

Référence fut faite régulièrement aux « laborantes », mais comme ils étaient plutôt considérés comme des hommes de 1868 – et que les romans sur la Guerre de Dix Ans étaient moins nombreux –, ils peuplèrent peu les récits. On les trouve chez Balmaseda ou dans *Martí*. En ce qui concerne le « laborantismo » des années quatre-vingt-dix, soit les auteurs évoquaient une personnalité du séparatisme à Cuba – ce que Robreño fit pour Juan Gualberto Gómez ou Maspons Franco citant Emilio Bacardí comme un des patriotes orientaux<sup>986</sup> –, soit l'on créait un personnage un peu mystérieux, en relation avec une formation occulte et chargé de diffuser l'information auprès de groupes de patriotes – troisième formule – dont le sentiment civique suffit bientôt à les déclarer « laborantes ».

D'abord caractérisé comme un solitaire, quelquefois comme un itinérant (aurait-ce été l'influence de Martí ?), le « laborante » de fiction était le détenteur de lourds secrets, et le gardien de la foi. Citadin, intellectuel, il était, à quelques variantes près, décrit ainsi :

« Eran los guajiros de respeto que gravamente andaban en parejas conversando durante el baile : D. Isidro y los que con él estaban, y un hombre de unos treinta y cinco años, que por su traje parecía, pero no por su tipo ni maneras. Era delgado y de mediana estatura, de facciones que denotaban penetración y energía, moreno, de movimientos rápidos y nerviosos. Había llegado no hacía mucho rato, escurriéndose disimuladamente y sin llamar la atención por entre los que estaban bailando, y, á favor del bullicio entonces reinante, había llegado al cuarto donde se hallaba el dueño de la casa. »<sup>987</sup>

Quelquefois, on le vit sous les traits d'un médecin, tel le Dr Jaime Ortega, sollicité par Martí pour être Délégué du Parti Révolutionnaire Cubain dans son village :

« La alentaba con cariñosas palabras diciéndole que la Revolución que se preparaba se podía llamar la revolución de los médicos, pues éstos, debido a sus propias actividades, podían fácilmente moverse en todas direcciones sin llamar la atención de los que espiaban. »<sup>988</sup>

Généralement, les auteurs n'apportaient guère plus d'information sur ce membre d'un réseau dont ils ne savaient rien et qui, dans la réalité, devait avoir à faire, en ultime instance à Gualberto Gómez, Délégué du Parti Révolutionnaire Cubain à Cuba. Rodríguez Embil, sans le présenter de manière critique, illustre parfaitement cette image dominante d'un Délégué s'appuyant sur les réseaux clientélistes régionaux. Il arrivait, à la veille de l'insurrection, pour informer les hommes d'une région réunis par un contact charismatique, ici petit propriétaire et Vétéran de 1868, là notable de capitale de province :

« Rustín poseía una hacienda de crianza cerca de Sabanilla y su hogar convirtióse en centro de conspiración activa. Allí acudían médicos, abogados, agricultores, juramentados todos para el próximo levantamiento. »<sup>989</sup>

ou mieux encore, à La Havane :

« Reunióanse en casa de Carolina las personas más significadas como separatistas en La Habana. Periodistas, hacendados, abogados y médicos, cada uno en la escala de sus recursos y posición se diseminaban a diario por la ciudad, ora para dar la consigna de una alarma en determinado punto de la población, ya para elegir las personas que habían de hacer los viajes necesarios al Departamento Oriental llevando confidencias, cartas, recursos de toda especie. »

La situation était plus palpitante puisque la ville était quadrillée par les forces de police :

« Por más que la policía velaba como nunca y los esbirros del gobierno no se daban punto de reposo, aun no había sido posible descubrir la guarida de los conspiradores, que se rodeaban de las mayores precauciones para penetrar en la casa de la calzada de la Reina. »

Quant au patriote Lambda, il attendait que d'autres déclenchent l'insurrection pour les rejoindre :

« Esperaba que las provincias occidentales se levantasen en armas, y para ese día, quería tener a Jorge a su lado. Este lo sabía y esperaba, pues la causa cubana necesitaba patriotas en todos lados. Así, y en espera de los acontecimientos, pasaba la vida en su habitación. »<sup>990</sup>

Heureusement, quelques auteurs – initiés – tenaient des propos plus vraisemblables, bien qu'hélas un peu trop didactiques dans des romans d'aventure :

« Uno de los medios puestos en práctica por los conspiradores de las ciudades y los jefes que operaban en el campo revolucionario para obtener el mejor éxito del sistema de confidencias, era el del soborno de las fuerzas movilizadas por el gobierno español para que cubrieran las pequeñas guarniciones de los fuertes destinados a vigilar y defender las zonas azucareras, todos ellos gente allegadiza, algunos soldados licenciados del Ejército regular y la mayoría vagabundos ; hampones y rateros, sin más interés que cobrar la soldada y exponer el pellejo lo menos posible a las balas libertadoras. »<sup>991</sup>

Raimundo Cabrera rapportait des exemples des actes de conspiration quotidienne dans les milieux étudiants :

« – Ricardo – murmuró Julián – , eres un bravo muchacho y un patriota. ¿ Te dijo Chavarre lo que traías en esa caja ?  
– Si, dinero en billetes y un pliego.  
– Bien ; al terminar la clase me verás salir en dirección a la Plaza de Armas y al puerto. Sígueme a unos veinte pasos. Al llegar al muelle alquilaré un bote para ir a Casa Blanca ; cuando esté entrando en la lancha, acércate, pide pasaje para Regla y entra también en ella. Nada más ; aléjate, pasea por el patio hasta que llegue el catedrático. »<sup>992</sup>

Mais dans certains romans historicistes où les auteurs se montraient d'ordinaire soucieux de caution et de vraisemblance, le personnage du « laborante », superficiel et mal défini, semblait avant tout destiné à prouver que l'esprit patriotique n'avait jamais cessé, pendant toutes les années du « Repos turbulent » d'animer les esprits. Nous avons montré, dans la première partie, que cela avait été plus complexe et que le déclenchement de l'insurrection avait été loin de rallier « tous les patriotes », appellation destinée dans l'après-

guerre à recouvrir un éventail allant des autonomistes les plus modérés, aux révolutionnaires les plus radicaux, sans en souligner les oppositions profondes.

## (2) La femme

Bien sûr, en cinquante ans de production littéraire, la représentation de la femme évolua. Néanmoins, elle resta, même patriote dans l'âme, cantonnée dans ses foyers. Or ce ne fut pas exactement le reflet de la réalité, quelques exemples célèbres attestant que les femmes avaient tenu, une fois de plus, un rôle actif dans l'histoire de Cuba. Il y avait eu celles (dont Ana de Quesada, épouse de Céspedes) qui avaient vécu à Cuba Libre entre 1868 et 1878. Il y avait eu des militantes qui avaient conspiré à Cuba entre les deux guerres, comme Magdalena Peñarredondo, Déléguée de Vuelta Abajo. Il y en avait eu dans l'Emigration où s'étaient créés des Clubs mixtes ou féminins : Marta Abreu, que nous avons déjà citée ou Blanche Zacharie de Baralt qui laissa des mémoires. Il y avait celles qui avaient rejoint l'« Ejército Libertador » en 1895, telles Isabel Rubio, d'abord correspondante de Martí, puis incorporée à l'Armée de Maceo comme médecin militaire avec le grade de Capitaine ou la Capitaine Adela Azcuy (Gabriela de la Caridad Azcuy Labrador) infirmière dans le bataillon du Brigadier Varona.

Ces figures réputées auraient pu aisément donner matière à allusion ou à création de personnages féminins autrement plus consistants que ceux qui furent imaginés. Mais, ni les auteurs masculins, majoritaires, ni les auteurs féminins, qui ne signèrent pas toujours leur œuvre de leur patronyme, ne s'échappèrent d'une représentation très conventionnelle et surannée de la femme. Ni le mouvement féministe des années vingt, ni les bouleversements politiques des années trente ne marquèrent vigoureusement cet aspect-là de la représentation des acteurs des Guerres. Román Betancourt faisait l'exception, s'inspirant vraisemblablement de la réalité. Noemí et le jeune héros – fils d'un Colonel espagnol bien placé – avaient un bébé de dix mois ce qui n'empêchait pas le père de refuser encore le permis de mariage à son fils. Sur ce, Ricardo décidait de rejoindre les « Mambis » :

« Noemí bajó la vista como resignada. Su corazón de mujer, quizás hubiera protestado en atención a los peligros que lógicamente amenazarán al ser querido ; pero su condición de patriota le impedía oponerse al cumplimiento de tan sagrados deberes. También ella, a riesgo de su vida y de su felicidad, laboraba por la liberación de la Patria esclava, como lo había hecho su padre, fusilado en el Castillo de San Severino dos años antes del *Pacto del Zanjón* y

como trabajó su desaparecida progenitora, una de las más entusiastas colaboradoras de Juan Gualberto Gómez, el brazo derecho de Martí. »<sup>993</sup>

Certes, les romans popularisaient l'image de femmes profondément patriotes. Nous montrerons lorsque nous aborderons la représentation de la famille comment les mères – cubaines – encourageaient leur fils à rejoindre les Indépendantistes et le soutenaient contre le père – espagnol – au nom de leur Patrie. Les femmes étaient à l'origine du désir de rébellion contre une société patriarcale et prônaient à ce titre l'Indépendance politique... On aurait donc pu s'attendre, même désuets et grandiloquents, à quelques :

« ¡ Adiós mi alma !Ya veo que la causa cubana, para triunfar, necesita de muchas mujeres como tú.

– Es cierto : el hombre para el monte y la mujer para las ciudades. »<sup>994</sup>

Cette impulsion pouvait même se trouver exprimée comme organisation collective. Álvaro de la Iglesia recréa pour son lecteur la ville de Matanzas, au moment où le sentiment patriotique se développait, après la première expédition de l'annexionniste Narciso López. « La Filarmónica » était une société festive des notables provinciaux, qui commença à faire montre d'ostracisme à l'égard des militaires et des familles espagnols. Le colonel de la garnison tenta de les imposer. Ce furent les Cubaines qui résistèrent alors :

« Llegó la noche del baile : los salones de la Filarmónica parecían un ascua de oro ; por todas partes flores y luces ; la orquesta preludiaba una pieza de introducción... pero, caso singular, por ninguna parte se veía una mujer. Eran las diez largas y en el salón no se descubrían más invitados que... los consabidos oficiales de la guarnición.

Pasaron las horas ; los bailables se interpretaron por la excelente orquesta sin que nadie los hiciera honor : allí no se movían más pies que los nerviosos e impacientes de los militares españoles, quienes iban creyendo ya que aquello pasaba de broma. Decididamente, las Matanceras se habían declarado en huelga, que tratándose de ellas y de un baile, era todo un colmo. »<sup>995</sup>

Bien sûr, la « Sociedad Filarmónica » fut interdite et ses responsables (masculins) déportés en Espagne.

Mais non. La plupart du temps, les femmes restaient cantonnées dans des rôles traditionnels de mères, d'épouses ou de fiancées de bonne famille patriote. De manière très réductrice, les auteurs reproduisaient les passages élogieux dédiés à María Grajales, la mère

de Maceo, par Martí. A sa suite, les femmes restaient des patriotes sincères, indéfectibles soutiens moral des « Mambis », mais elles étaient destinées à garder le foyer. Ainsi, Cabrera en 1897 reproduisait le cliché féminin du XIX<sup>ème</sup> siècle. Combien d'écharpes ne furent cousues et offertes au jeune officier par ces jeunes filles en cinquante ans de romans !

« Pero la escena más interesante ocurrió con la joven. De momento y a nuestra vista, con telas azules, blancas y rojas que recogió de su vestuario, cosió y terminó una pequeña bandera en cuyo triángulo se destacaba blanca y pura la estrella solitaria. »<sup>996</sup>

Mais le fait qu'elles sacrifient leur trousseau à des actes symboliques de patriotisme, ne semblait pas leur valoir de reconnaissance. Elles étaient pratiquement toujours tenues à l'écart des débats et des conspirations. Ce n'était pas question de génération, puisque les auteurs plus jeunes pouvaient se révéler sexistes jusqu'à la caricature :

« – ¡ Qué ! ¿ Ya están ustedes con sus misterios y sus cosas ? – les preguntó sonriéndose. – Cuidado ¿ eh ?  
– No hay cuidao, no hay cuidao, son cosas de hombres que no conbiene que oigan las mujeres... por ahora »<sup>997</sup>

Occasionnellement susceptibles de résister pour défendre leur honneur ou protéger leurs hommes, leur utilité instrumentale pouvait être reconnue :

« Al fin, su reservado esposo, comprendiendo, por las agudas indirectas de su excelente cónyuge, que ésta se hallaba, sin su ayuda, á punto de descubrir aquél, cantó de plano. Después de todo era una auxiliar. »<sup>998</sup>

En 1906, Tomás Jústiz y del Valle faisait de la résistance, inventant un réseau de conspiration havanais dont une jeune patriote – cousine du héros – était l'élément-clef.

En 1930, Mazas Garbayo réactualiserait vigoureusement cette image maternelle :

« Su madre buscó refugio en la finca, donde pasaron los años de la guerra. A ella llegaban, con la seguridad de no encontrar una negativa, todos los necesitados. Y por las noches, arrastrándose y esquivando las alambradas de púas, desde el campo de la Revolución, venían mensajeros a dejar cartas de los que peleaban y llevarse los paquetes con ropas y medicinas. »<sup>999</sup>



Mais il faut hélas reconnaître que ce que les femmes faisaient le mieux, dans ces romans, c'était d'attendre le retour de l'époux, du père et du fils en se tordant les mains d'inquiétude et d'impuissance :

« Con todo, ella hubiera hecho lo imposible por evitar aquello y acabar con las obscuras causas que lo motivaban, pero comprendía confusamente que *aquello*, y la causa sobre todo, eran muy grandes y terribles problemas para resolverlos ella, que en punto a Aritmética, no iba no más allá de contar con los dedos. »<sup>1000</sup>

sans défense et menacées sans cesse par les hommes de l'autre camp. Du coup, même le récit de vexations ou de répression réelle fait sourire le lecteur contemporain :

« Y son tan innumerables los casos, y las cosas diariamente, que se ensañan hasta con las vírgenes villareñas, cortándoles el cabello, y arrancándole los adornos azules, con lo que demuestran sus simpatías por la causa revolucionaria. ¡ Mujeres deportadas y encerradas en los templos ! ¡ Cuán adustos demuestran el poco tino en su proceder fanático ! »<sup>1001</sup>

Les violences infligées aux femmes que dénonçait Dulzaides del Cairo, restèrent une constante des romans, bien souvent un ressort narratif. Le personnage féminin de *La Insurrección* de Rodríguez Embil, Tera, allait tenter d'échapper, tout au long du roman, au dépravé Joaquín, engagé dans la guérilla et demi-frère de son fiancé Andrés, parti à la « manigua ». Elle mourait ensuite dans l'horreur de la Reconcentration. On en revenait à une conception désuète et bourgeoise de la société, selon laquelle les femmes risquaient, si elles sortaient du monde domestique, la déchéance.

L'activisme politique pouvait y mener. L'Espagne s'était donnée les moyens de dégrader les femmes trop aventureuses. Le comble de l'horreur paraissait chez certains non pas la mort, mais l'incarcération des femmes à « La Casa de las Recogidas » avec les prostituées. Cabrera et surtout Maury Rodríguez, qui paraissait s'en faire une hantise, dénoncèrent en leur temps ce scandale d'une promiscuité si humiliante du point de vue de la moralité et du statut des nanties.

Même lorsque les personnages féminins de 1895 délaissèrent le port des rubans bleus des années soixante-dix, ils finissaient broyés. Il y eut tout de même des personnages féminins actifs, sous la plume de quelques auteurs plus éclairés ou décilés par les ressources

de leurs concitoyennes. Bacardí, époux d'Elvira Cape, donnait naissance dans *Vía Crucís* à des personnages féminins réellement solides – le prénom de l'une d'elles, Magdalena, donna son titre à la seconde partie du roman. Dans le *Martí* de 1901, Carolina, après avoir espionné, rejoignait la « manigua » :

« Algunos meses después, la joven patriota se trasladó a Santiago de Cuba y de allí al campo mambí, donde se consagró por entero a la causa de Cuba libre, viviendo en los hospitales de sangre y en los campamentos del interior del monte, para consolar con su solicitud y su cuidado a los que defendían la patria y daban su sangre por verla libre.

Meses más tarde, en la sorpresa por los españoles de uno de aquellos pobres barracones en que los patriotas agonizaban, al ser pasados a bayonetazos cobardemente aquellos infelices, Carolina murió también atravesada de un tiro de fusil.

Murió exclamando : ¡ Viva Cuba libre ! »<sup>1002</sup>

Ajoutons que l'exercice par une femme d'emploi de soignante ne peut honnêtement, compte-tenu des circonstances historiques et socioculturelles, être dénigré ou taxé de « machiste ». En revanche, bien plus intéressante était la qualification de cet emploi, avec un vocabulaire renvoyant à une conception du féminin et du maternel des plus surannées. Cela semblait contrebalancer, au cœur du même récit, une licence certaine vis-à-vis des « bonnes moeurs ». En effet, deux personnages féminins (dont la Carolina ci-dessus) faisaient office, comme Cecilia Valdés en son temps, de maîtresses d'un homme riche. Cette fois, ils s'agissait d'Espagnols proches du pouvoir, ce qui permettait aux jeunes Cubaines de leur soutirer bien des informations utiles aux séparatistes :

« La querida de Dionisio López Roberts, ese miserable que hoy manda en jefe en La Habana, es una antigua amiga mía. Se trata de una mujer de vida censurable, pero con un corazón de patriota que no le cabe en el pecho... »<sup>1003</sup>

Notons au passage que cette contribution de « femmes de mauvaise vie » n'apparut nulle part ailleurs dans les romans. Même sans ressources – suite quelquefois à la ruine de leur famille après la Guerre de Dix Ans, ou renvoi à la précarité dans la société cubaine – les femmes résistaient – comment ? – à la décadence sociale. La Sunta de Cabrera représentait cette frange fragilisée de la bourgeoisie patriote :

« – ¡ Ah ! ¿ La niña Sunta. Pobrecita... es hija de uno que era procurador y empleado con el niño Pepe.

« El día en que embarcaron los amos en el vapor « San Francisco de Borja », estaba en el muelle con mucha gente para verlos salir ; parece que dijo algo por aquella injusticia y los voluntarios le cayeron arriba y le dieron de golpes y lo llevaron preso al Castillo de la Fuerza ; y allí le formaron un consejo de guerra por orden del General Dulce y en el mismo momento lo fusilaron en el sitio... La señora Cándida recogió a la niña Sunta, que así se quedó huérfana, y ahí la tiene usted en su cuartito cosiendo « para afuera » y esperando casarse pronto con su novio... »<sup>1004</sup>

et l'on retrouvait des personnages féminins analogues chez Rodríguez Embil, Bacardí et bien d'autres. Néanmoins, une forme de moralisme voulait que la misère des prostituées ne puisse être assimilée à cette précarisation sociale qui touchait, dans les milieux aisés, plus facilement des femmes sans formation professionnelle. Dans *Martí*, on l'a vu, l'auteur tentait de dépasser ce clivage. Nous avons trouvé une référence complémentaire à la participation des prostituées cubaines dans un roman nord-américain des Guerres. Évidemment, le but recherché n'était pas de rendre hommage à celles qui, méprisées parmi les méprisées, avaient montré patriotisme et courage, mais plutôt de recourir à leur évocation pour discréditer, une fois de plus, ces « Mambis » :

« Moins de la moitié possédait des fusils, et un petit nombre avait des cartouches, contribution des prostituées cubaines qui les collectaient auprès de leur clients espagnols, mais chaque homme avait une machette, un outil de fermier. »<sup>1005</sup>

Tout à fait généralement, la misère des femmes était un aspect encore plus éludé que celle des « Mambís ». Seul Castellanos dépeint les « Mambisas » d'un ton susceptible d'évoquer le réalisme du Roman de la Révolution mexicaine :

« En todo caso no era la primera vez que erraban con nosotros grupos de mujeres, de una prefectura a otra, utilizadas en los hospitales, siempre componiendo el mismo cuadro de algo pobre y sucio, de algo que se descompone y enferma periódicamente y que en resumidas cuentas, estorba... Con permiso del coronel, ¿ puede haber cosa más inhumana que la guerra ?<sup>1006</sup>

Bien plus tard, la jeune Mary González de Hernández Catá exprimerait combien l'émancipation des femmes était difficile en terre latine, préférant les facilités offertes dans la

culture anglo-saxonne des Etats-Unis. Pérez Díaz qui, dans *La rosa del Cayo*, situait également l'action dans les années 1890, ébauchait un personnage proche. Issue d'une famille patriote, ouvrière du tabac comme ses parents, elle avait grandi en Floride et assimilé certains aspects – positifs et négatifs – du libéralisme. Femme moderne, elle sortait avec qui bon lui semblait, sans chaperon. Travailleuse, elle était financièrement indépendante. D'un autre côté, rendue frivole, elle se désintéressait des activités syndicales et politiques, refusant de participer aux Clubs et préférant rentrer chez elle après le travail. Elle épousait finalement le pragmatique contre-maître cubano-américain de sa fabrique, renonçant au jeune héros séparatiste trop idéaliste.

Enfin terminons par l'avancée formidable – bien que tragique – sanctionnée par Mazas Garbayo, dans sa nouvelle « En la noche », parue en 1930 : une jeune fille, violée par un officier espagnol le tue au petit matin, dans un village réquisitionné par plusieurs compagnies<sup>1007</sup>.

### (3) Les pacifiques

Cela relève du sens commun : dans une révolution, il y a moins de combattants que d'attentistes, quelle que soit la cause de leur neutralité d'ailleurs.

Dans les romans des Guerres, le personnage du « pacífico » se présentait comme une élaboration singulière assez soignée. Comme l'indiquait sa désignation substantive, le « pacifique » était celui qui ne se battait pas. L'on aurait donc pu penser que ce personnage serait naturellement catégorisé dans ces romans patriotes comme un type négatif. Cela fut certes le cas, mais pas de tout temps. Et quand bien même, la représentation de ces personnages ne fut jamais réductrice : après tout, les « pacifiques » étaient cubains. L'auteur recherchait, dès lors qu'elle lui posait problème, les raisons de cette neutralité.

Lorsque les premiers apparurent, ce fut sous la plume d'écrivains critiques et pour la plupart Vétérans. Ils ne se plaçaient pas d'un point de vue moral, ni ne cherchaient à émettre un jugement. Néanmoins, ils s'étaient confrontés aux propriétaires de sucreries qui refusaient de cesser leurs activités, invoquant la « neutralité », alors que les « Mambis » souffraient et luttait. Ils décrivaient par conséquent les « pacifiques » comme des nantis, poursuivant simplement leur intérêt propre ou familial.

« Con éste, creo que no se podrá contar para nada, brigadier – contestó uno de los circunstantes. Este sólo piensa en divertirse ; la patria le importa un bledo. Es demasiado rico para meterse en revolución »<sup>1008</sup>

Cela pouvait les attirer de « l'autre côté », du côté de l'ordre établi, du côté de la société coloniale. Ainsi, chez Maspons Franco, une jeune cubaine cultivée mais sans fortune de Matanzas, épousait l'horrible Maldona, poussée par sa famille favorable au statu quo et peu décidée à « parier » sur la victoire des patriotes :

« Vas a frecuentar la alta sociedad española, serás admirada en los mejores círculos sociales, por tu belleza y tus tesoros, pues cuanto tengo es para tí, que eres mi única hija (...) Tu futuro pronto será general, pues ya comprenderás que con esta guerrita que han promovido los negros y vagabundos pronto alcanzará el entorchado. »<sup>1009</sup>

Avec cet exemple, nous ne sommes pas bien éloignés du « pacifique » rencontré plus couramment. Celui-ci se consacrait aux affaires – production ou commerce du sucre – , et souhaitait, en conséquence, se maintenir au-dessus de toutes ces luttes idéalistes perturbatrices de la vie économique... L'on subodore même que, présenté de manière superficielle ou allusive, ce type de personnage incarnait parfaitement une portion clairement identifiée de la bourgeoisie du sucre. Les auteurs renvoyaient le lecteur à un des grands problèmes des guerres de 1868 et de 1895 : comment empêcher que le sucre cubain ne finançât la guerre de l'Espagne.

« No tiene atenuante alguna la conducta de los hacendados cubanos en este caso. »<sup>1010</sup>

Cette équation avait été résolue soit par la destruction des champs des irréductibles ou des intransigeants – c'était la « Tea » –, soit par la négociation et le paiement d'un impôt révolutionnaire. López Leiva évoquait ces tractations sans ambages, et n'oubliait pas de signaler combien ces propriétaires et leurs cadres étaient peu populaires auprès de « Mambis » qui risquaient leur vie pour la collectivité. Il fallait aux officiers tout leur prestige et toute leur diplomatie pour éviter les débordements et les châtements expéditifs envers ceux qui pouvaient à juste titre, en temps de guerre, être considérés comme des traîtres :

« Debe ser el administrador del central que acude a la cita que le he dado... Oiga, sargento, que ningún número de la escolta le pida nada a ese señor ni a su acompañante, ni mucho menos le exigen cambio de caballo ni de montura. Hay que tratar a esos **pacíficos** como si fueran **ciudadanos**. »<sup>1011</sup>

Mais ce propos direct et lucide n'était pas le plus répandu, et l'on préférait voir de fringants jeunes officiers prêts à réduire eux-mêmes en cendres leur patrimoine au nom de la révolution, comme chez Cabrera.

Ce fut vers les années vingt que ces épisodes de l'histoire passèrent aux oubliettes et que le « pacifique » fut peint sous un nouveau profil dans les romans. Ce glissement n'était pas particulier au roman : la presse culturelle s'en faisait l'écho par le biais, par exemple, de traductions de récits de correspondants de guerre, tel « La casa de un pacífico » par Grover Flint et traduit par Jorge Mañach en 1927. Au moment où l'île souffrait de la mainmise des entreprises nord-américaines sur sa richesse principale, on oubliait les administrateurs ou les propriétaires des sucreries de la veille. Cela contribuait à jeter un voile prude sur les collusions entre la finance, l'industrie et les politiques cubains, même libéraux (comme José Miguel Gómez) liés aux entreprises nord-américaines sous la République. Le « pacifique » devenait un homme simple, pragmatique quelquefois, patriote, souvent dépassé par les événements :

« Al llegar a la vega su mujer le dijo que cerca de allí andaba una fuerza insurrecta, que ella había visto la bandera y que no le cabía duda era la cubana. Ya ellos la conocían, porque en veces anteriores grupos de mambises cruzaron por sus terrenos y siempre uno que iba delante la levantaba, destacándose la estralla en el triángulo rojo y las cinco franjas, azules y dos blancas. »<sup>1012</sup>

On le voit, on quittait parallèlement les riches plantations pour les terres occidentales consacrées au tabac. Là, les « Mambis » avaient rencontré misère et ignorance. Les paysans, voulait montrer Pérez Díaz, n'étaient pas l'incarnation de la « cubanité » triomphante comme la plupart des auteurs l'écrivaient, gommant toute la question sociale avant et après la guerre. Lui, faisait sortir de l'oubli le hameau misérable de Fuerte Cánovas, où être « guerrillero », c'était être un notable. Lors de l'arrivée des « Mambis », les habitants avaient fui. Puis, un bal avait été organisé par les soldats pour entrer en contact avec la population. La jeune « guajira » qui dialoguait avec le héros, y était très courageusement arrivée vêtue de rouge et

de jaune, couleurs du drapeau de l'Espagne. Très pédagogue et sans la brusquer, l'officier engageait la conversation :

« – ¿ Y qué sabes tú de la insurrección ?

– Yo no sé nada.

– ¿ Has oído alguna vez hablar de Antonio Maceo, del General de los Cubanos ?

– Si, le oí decir a mi padre que era un bandido, que se robaba los cochinos de los corrales en las fincas y los caballos y las reses de los potreros.

– Pues mira, aquél es.

La joven se fijó hacia el lugar que le indicaba Pablo. Maceo estaba en un rincón de la sala conferenciando con Gómez. Mostrándose como sorprendida, dijo :

– ¿ Ese mulato ?

– Si, ese mulato. Pero ese mulato es el ídolo de nosotros. »<sup>1013</sup>.

Et il découvrait, une fois encore, l'état d'abandon, d'ignorance et de préjugé racial dans lequel était maintenu le peuple de son pays :

« ¿ Vd no oía hablar de la guerra, no sabía lo que estaba ocurriendo, no le interesaba conocer la situación en que quedarían sus paísanos, si por designios de la suerte perdiéremos los insurrectos esta contienda ? ¿ No hubo nada que lo inclinara a ponerse de parte nuestra, para hacer su esfuerzo, para ayudarnos a vencer ?

– No señor, a mí lo que siempre me ha interesao es la comía. Con él que más me daba con ese me iba. »<sup>1014</sup>

Pour des révolutionnaires engagés, comme Pérez Díaz ou d'autres, il était difficile de surmonter ce paradoxe. Ils tentaient de comprendre les causes de l'aliénation ; mais en même temps, ces gens leur portaient directement préjudice par leur petitesse et leur manque de civisme:

« Yo estoy ya muy harta de trabajar y no quiero cuentos sino realidades (...) Pedro no va a hacer la Independencia de Cuba, hay bastante allá, para hacerla. »<sup>1015</sup>

Du point de vue de la sécurité, il était préoccupant que ces populations manipulables puissent être utilisées par l'ennemi ou le servir. La frontière était là, ténue et très nette à la fois, directement héritée des impératifs de la guerre : celui qui parlait aux Espagnols ou, pire,

qui s'engageait chez les Volontaires ou, pire, la Guérilla, même par ignorance, devenait un traître. Le temps manquait alors pour suivre une procédure judiciaire ; il fallait parer au plus pressé et penser en termes de sécurité :

« Ahora anda diciendo que algún civil, pacífico del demonio, debió darle al soplo a los españoles de nuestros movimientos. Y así debe ser porque, al poco rato, un chino hortelano se mece en la punta de un lazo que, por orden del jefe, alguien tira sobre el gajo de una guásima vieja y aunque yo le pregunto a Jacobo si él cree que el « pasana » es culpable, me responde diciendo algo sobre si el pueblo que se ve allá abajo es Güina o Güines, duda que aclara el teniente Solano, diciendo que es Melena, aunque no está muy seguro. »<sup>1016</sup>

Entre ces deux extrêmes chronologiques de la lecture sociale de la neutralité, le « Pacifique » fut investi de sa noblesse par des auteurs soucieux d'angélisme. Certes, il ne se battait pas, mais il était patriote et dévoué dans l'âme :

« A las diez nos detuvimos en la casa de vivienda de un potrero cuyos dueños nos ofrecieron hospitalidad cordial. (...) Nos proveyeron de raciones, mantas, hamacas, medicinas y otros adminículos necesarios. »<sup>1017</sup>

Auxiliaires potentiels, tous les « pacifiques », tous les Cubains non enrôlés dans l'« Ejército Libertador » devenaient subitement des « laborantes » en puissance. Entre les années dix et les années trente, de nombreux auteurs oublièrent complexité, ambivalence et contradiction : tous les Cubains avaient été patriotes. Tous, ils avaient risqué leur vie et celles de leur famille pour aider :

« No obstante lo peligroso que era dar de comer a los mambises en cualquiera vivienda, porque en seguida se enteraban las tropas españolas y las consecuencias muchas veces resultaban terribles por las órdenes drásticas e inhumanas de Weyler, Don Leandro comunicó a Maceo que podía venir, que tenía bastante para un grupo de su fuerza. »<sup>1018</sup>

ou pour secourir :

« A esta preocupación [las derrotas de Martínez Campos] se debió que la mayor parte de los heridos que dejaron atrás los ejércitos de Gómez y Maceo fuesen asistidos y curados en las granjas de los pacíficos, en las casas de los potreros y los ingenios y muchos, en las mismas poblaciones. »<sup>1019</sup>



Ce n'est pas que cela ait été totalement faux. Non, loin là. L'on sait bien que l'une des causes de la campagne de Reconcentration de Weyler avait été justement de séparer l'Armée de Libération de son soutien populaire. Mais tout Cuba n'avait pas participé à l'effort de guerre ; cela, c'était un discours fédérateur et falsificateur postérieur.

Pérez Díaz, à l'aube des années cinquante, du haut de son piédestal de Vétéran, se replongeait dans ses années d'espérance et philosophait avec une pointe d'amertume :

« Siempre los pueblos han sido unos carneros tomando el trillo que les ha indicado el Pastor. No importa que unos cuantos hayan querido salirse del redil, la mayoría siguen la senda que les traza el mandarín. Nosotros mismos, aquí, ¿ cuántos somos ? Muy pocos. El 75 por ciento de los cubanos seguirían tranquilamente con España. Si hacemos la República, tú verás, o mejor dicho, veremos, si vivimos, que los más aprovechados van a ser los que no han disparado un chicharo aquí, los logreros de todas las épocas, lo mismo con nosotros que si vienen los americanos con la Intervención que anuncian en Washington, porque según publican los periódicos, puede haber una guerra ente España y Estados Unidos. »<sup>1020</sup>

Nous avons là clairement exposée la raison généralement implicite de l'existence de ce personnage de « pacifique ». Ne renvoyait-il pas au temps présent ? Ne renvoyait-il pas, en ces années d'ingérence étrangère et de crises politiques, à tous ceux – nantis ou gens du peuple – qui préféraient subir ou participer à l'absorption économique de Cuba, au nom de leurs intérêts ou en invoquant un destin inéluctable ? Pour la majorité, le « pacifique » était une personne inoffensive. Les Collazo, les López Leiva, ou les Pérez Díaz – ceux qui s'inscrivaient dans la perpétuation du discours martinien, même approximatif –, cela était également vrai. Mais pour eux, rester paisible, soumis et si peu offensif une fois instruit, cela était inacceptable : c'était proche de la collaboration, lourde de conséquence. Elle avait été chèrement payée dans le passé ; cela se reproduisait encore.

C'était donc pour contribuer à relater ces leçons de l'Histoire que les uns et les autres de ces Vétéranes avaient un jour repris la plume. Ils désignaient, à la lumière du passé proche, les calculs, les lâchetés et les manquements de ceux qui avaient contribué à affaiblir le mouvement et de ceux qui continuaient à hypothéquer l'Utopie nationale.

#### (4) Les traîtres

Autant la neutralité, lorsqu'elle était le fait de gens misérables et qu'elle n'était pas motivée par l'intérêt, pouvait être concevable bien que condamnable, autant la trahison ne souffrait aucune compassion. Dans cet élan collectif des plus faibles contre le plus fort, le traître cubain avait choisi l'ignominie du pouvoir. Il était tellement pervers, tellement abject, tellement ignoble : une véritable incarnation laïque du pire des Judas.

Il n'avait pas existé de tout temps. Chez Cabrera, par exemple, il n'y avait pas de traître : tous les Cubains unanimement, du fils de grand propriétaire au plus humble « guajiro », œuvraient pour la victoire commune, selon leurs moyens. Il est impossible de situer l'apparition de cette figure universelle de la perversité dans l'imagerie des Guerres à un texte particulier. En fait, le personnage du « Pacifique » trop soucieux de ses intérêts :

« (...) Muchos cubanos tímidos y medrosos no tenían inconveniente en hacer pública su intención de matar en germen la obra de aquellos cubanos, eternos agitadores de su tierra, causa de su ruina. Los amos de ingenios resollaban fuerte cada vez que llegaba la noticia del embarque de nuevos batallones y el partido autonomista nos desahuciaba en su manifiesto al país. »<sup>1021</sup>

subit une transformation. Il perdit sa dimension sociale et s'affilia aux Volontaires ou à la guérilla.

Du même coup, il perdait sa cubanité et, sous la plume des auteurs, plus rien ne le rattachait à son peuple ou à son pays. Sa trahison le bannissait définitivement de la communauté. Les auteurs le faisaient mourir souvent, dans la plus pure tradition romanesque de la fin du Méchant, ou dans une version empreinte de morale révolutionnaire et de justice populaire :

« Pablo y su compañero el capitán Justo Guerra se propusieron de « chequearlo », observando cómo se portaba, con la intención de que si no cumplía su palabra, castigarlo en forma, sin apelar a tribunales ni a nadie, aplicándole la justicia recia de la manigua. »<sup>1022</sup>

Mais ils goûtaient souvent les jugements exemplaires :

« Organizóse un Tribunal Sentenciados para juzgar a los prisioneros y ocupó la Presidencia el General Serafín Sánchez, actuando como Fiscal el Capitán Justo Guerra y como Defensor el Sargento Pablo González.

Se interesó la comparencia de los reos y fueron llamados primero los cubanos. Puestos en fila los tres, permanecían impertérritos, como si no pesara contra ellos acusación tan grave como la de hacer armas contra paísanos suyos de la férrea cadena española. »

Ils se découvraient alors, ces traîtres, dans toutes leurs facettes ignobles. Ils étaient veules :

« – Y ¿ Cómo habéis llegado a sargento de Voluntarios ?  
– Me alisté de acuerdo con varios que intentamos un golpe. Aunque no he hecho méritos, ya soy sargento por medio de influencias de unos que están en el secreto de la cosa y pasan por conservadores y son separatistas. »<sup>1023</sup>

C'était des esprits mesquins et corruptibles :

«– Carlos Montané – dijo el General Sánchez – que avance a colocarse ante el Tribunal.

Era un hombre trigueño, de poca estatura, medio calvo, con bigote negro copioso y retorcido hacia arriba. A causa de la campaña lucía estropeado, pero en La Habana le gustaba mucho acicalarse y vestir bien, sobre todo entre las mujeres. Frisaba en unos 35 años de edad y no tenía el más mínimo amor a Cuba. Todo su propósito en la vida era comer sabroso, bailar en los centros regionales españoles, entrando sin pagar, con recibos de socios amigos suyos y en una palabra darse buena vida. Hubiera estado siempre feliz y encantado de que Cuba fuera eternamente de España. No había el más ligero hábito de dignidad en su conciencia. A la patada de un militar dominador respondería con una sonrisa y saldría caminando sin la más leve protesta. »<sup>1024</sup>

Ils étaient, quelquefois, bien involontairement, incultes jusqu'à la brutalité :

« José García era un mocetón fornido, de una musculatura de hierro, curtido al sol y sereno de los trópicos. Laboraba en una finca cerca de Santa María del Rosario, en la provincia de La Habana. (...) El Tribunal pensó : « Este no es un cubano, es una bestia. » Pero en la misma forma que se apuntó de Voluntario, pudo haber tomado el camino de la Revolución, donde hay muchos hombres que no saben leer ni escribir, pero sienten por su país y combaten al lado de los que saben. Por lo tanto no tenía excusa la actitud de aquel criollo malo. Muchos como él se arrimaron a los españoles para ver lo que podían sacar, sin

importarle el porvenir del país. Era la masa amorfa de los egoístas, de los aprovechados, de los que esperaban medrar con la perturbación social existente. »<sup>1025</sup>

L'aliénation qu'ils avaient subie ne pouvait justifier leur conduite :

« Como él había millares en la isla que no tenían el menor átomo de decoro. Era el elemento que los colonizadores manejaban bien. Hombres pervertidos con las migajas que les tiraban sus amos, perros fieles que lamían la mano del dominador. »<sup>1026</sup>

Choisir le camp des opprimés n'était pas une question de niveau d'éducation : c'était une question de morale et de bon sens. En conséquence, ces traîtres méritaient la mort. C'était la loi. Leur accorder un procès était la réponse que les « Mambis » pouvaient didactiquement opposer à cette bassesse :

« Los dos cubanos, Carlos Montané y José García, fueron ahorcados en una guásima, apareados, dando el frente a un trillo muy transitado y con un cuartel cada uno en el pecho, que decía : « Por traidor a la patria. »<sup>1027</sup>

Ce genre de scène surprend d'autant plus qu'elle détonne dans des romans dont les auteurs tentaient de gommer et de niveler tout excès de violence. La pendaison à une « guásima » était, par exemple, l'aspect de la justice « mambise » qui avait été monté en épingle par les partisans de l'Espagne, pour montrer la sauvagerie et l'absence de discipline. Pourquoi des auteurs soucieux, par ailleurs, de démontrer les qualités des révolutionnaires insistaient-ils sur des images choquantes ? Ils n'ignoraient pas qu'elles étaient susceptibles de desservir leur propos, en effrayant par l'évocation d'une justice expéditive et populaire telle que l'imaginaire l'avait cultivée depuis des dizaines d'années au sujet des révoltes esclaves de Haïti. Ils voulaient rappeler le sort qu'on réservait aux traîtres, et peut-être également, passer sur ces personnages de papiers toute la colère et la révolte que des Vétérans pouvaient ressentir en ces années de pacte néocolonial envers les libéraux américanisés. L'apparition et la fortune du « traître » en littérature était donc liées au moment de la conception du roman.

### 3) Les Espagnols

Dans la plupart des textes le rejet et le dénigrement de ce qui renvoyait à l'ancienne métropole donnaient le ton. De la configuration des personnages à l'évaluation historique du rôle de l'Espagne à Cuba, tout était caricaturalement rendu, ce qui ne peut surprendre compte tenu des circonstances.

Néanmoins, même si le verdict fut sans appel, il faut reconnaître que les auteurs faisaient l'effort de s'en tenir à des discours rationnels et d'organiser un rejet qui n'avait rien de simple. Occasionnellement, certains personnages d'Espagnols étaient « sauvés ». Ceux qui encourageaient l'opprobre et un légitime châtement, c'était les intégristes, les esclavagistes, les Volontaires, les « guerrilleros »... Bref, tous ceux qui étaient les maillons du pouvoir colonial ou qui en étaient proches et en profitaient.

Car, dans le cas de la représentation de l'adversaire, le clivage n'était plus social, comme précédemment. Un « bodeguero » d'origine humble était d'habitude plus honni qu'un sous-officier – statut relativement confortable dans l'Espagne d'alors – en garnison. C'était l'aptitude à profiter du système et à le reproduire qui était l'étalon de l'iniquité. Le raisonnement était voisin de celui appliqué au cas des « pacifiques ». La détermination sociale et culturelle comptait, certes, mais le sens de la Morale et de la Justice devait primer sur ces données.

Enfin, la complexité du rejet de la « part » espagnole apparaît ici. En effet, ce qui incarnait ou représentait l'Espagne oppressive était marqué d'un rejet sans borne. Mais l'Espagne n'avait pas été que l'envahisseur, l'occupant ou le tyran : elle avait été une bonne part à l'origine de la communauté cubaine. Cette réalité, qui rendait problématique la rupture, fut abordée par l'intermédiaire de la sphère familiale et de l'opposition entre mère et enfants cubains et père espagnol. Nous lui consacrerons plus bas une place distincte.

Nous allons voir ici comment la représentation de l'Espagnol, toute négative qu'elle ait été, fut modulée de manière à préserver une partie constitutive de l'identité cubaine.

## a) Les forces armées

Comme précédemment, nous avons séparé les combattants et les civils, en vue de faciliter la typologie et la lecture. Les premiers étaient les protagonistes incontournables de ces romans, qu'ils aient été représentés comme être collectif (l'armée espagnole), comme symbole de l'appareil colonial (les personnages historiques), comme individualité anonyme (un soldat). Nous définissons dans chaque catégorie trois groupes, distinction reflétant la réalité : les soldats de l'armée régulière, les Volontaires et les guérilleros.

L'ennemi prit préférentiellement les traits d'un personnage historique (Martínez Campos mais surtout Weyler), d'un Volontaire ou d'un « guerrillero » quelconque. Ces trois types de personnages portaient en eux les valeurs les plus amORAles et négatives qui puissent être. D'ailleurs, Corps des Volontaires et détachements de « Guerrilla » étaient décrits comme des bandes armées dont la violence n'était pas même contenue par leur chefs quasi tribaux. Ces derniers, malgré leur barbarie, étaient de pâles copies des Généraux espagnols qui avaient à leur disposition tout l'appareil répressif de la Métropole.

Les soldats, en revanche, s'ils étaient caricaturaux et moqués, n'étaient ni diaboliques ni diabolisés. Au contraire, les descriptions révélaient le soin constant de distinguer les haut-gradés de leurs troupes. Cela supposait une évaluation des rôles et des responsabilités basée sur une conscience sociale. Était-ce également une trace des discours fraternalistes de Martí ?

Pour simplifier et achever cette introduction, disons que la « Guerrilla » sévissait dans les « romans de la manigua » et que les Volontaires étaient les adversaires dans les romans se déroulant dans les communautés urbaines ou villageoises. La police, symbole traditionnel de l'arbitraire et de la corruption du régime colonial, jouait un rôle de second plan, dans les romans qui abordaient les prémices des conflits, tels *Martí* ou *Los visionarios*.

### (1) L'armée régulière

Distinguons donc les représentants du pouvoir (les Généraux) de ses instruments involontaires (les soldats).

En ce qui concerne les premiers, l'accent fut mis sur les Gouverneurs militaires (Valmaseda, Martínez Campos et Weyler) qui concentrèrent à juste titre tout le ressentiment. Non seulement ils étaient le symbole de l'exercice anticonstitutionnel, militaire et tyrannique

du pouvoir colonial, mais encore, ils avaient, à des degrés divers, mené une guerre inique contre les séparatistes en se servant des civils.

Valmaseda fut des trois, celui dont la critique fut la plus complète. Ce fut avant tout le signe de la volonté particulièrement didactique des auteurs qui abordèrent la Guerre de Dix Ans. Le Comte de Valmaseda avait exercé deux mandats de Capitaine Général, le premier de 1870 à 1872 et le second de 1875 à 1876. Décrit comme le « Sultán de Cuba », il représentait tout particulièrement la conception et l'exercice du pouvoir contre lesquels les séparatistes démocrates s'étaient insurgés :

« Gobernaba entonces la Isla el General Blas Villate, Conde de Balmaseda, uno de los Generales españoles más inmorales y sanguinarios que recuerda la Historia.

El palacio de la Plaza de Armas, residencia del que bien pudiéramos llamar Sultán de Cuba, por las inmoralidades de todo género que entronizó allí y por la leyenda horrible que de sus excesos sensuales llega hasta nosotros, era un antro donde se proyectaban las mayores infamias por aquel monstruo de crueldad y de lascivia, montón de carne repugnante que si no podía montar a caballo por su corpulencia de elefante, sentíase, en cambio, arrastrado por el vicio en todas sus manifestaciones.

Codicioso, intemperante en la bebida y un verdadero satiro en cuanto veía una mujer que despertara sus apetitos inmundos, fué Valmaseda un monstruo de maldad que muchos cubanos recuerdan con horror. »<sup>1028</sup>

Ce même auteur revenait d'ailleurs sur l'incapacité de Valmaseda à organiser une réponse aux insurgés. Après la perversion – humaine et politique –, l'incompétence figurait comme le second attribut de gouvernement colonial à Cuba, ce manque d'intelligence menant droit à la tyrannie et à la répression. N'oublions pas en effet que les courtes années du mandat Valmaseda avaient été marquées par les exactions des Volontaires, soutenus par le gouvernement officiel, lui-même dans une logique très répressive : l'exécution des étudiants de médecine, le 27 novembre 1871, datait de Valmaseda.

Martínez Campos, quant à lui, fut représenté avec plus de nuances. Il avait gouverné l'île une première fois de 1878 à 1879 : c'était l'homme du Pacte de Zanjón. A ce titre, il était présenté comme un conciliateur qui avait permis la cessation des hostilités. C'était fondé du point de vue humain. Néanmoins, politiquement, la signature du Zanjón, aveu de faiblesse de la Métropole, avait ôté l'éventualité d'une victoire aux « Mambís ». Pour les radicaux, Martínez Campos avait été et restait l'homme de la négociation de la reddition cubaine contre

la volonté populaire, son intelligence (ou plutôt sa rouerie) lui ayant permis de venir à bout des irréductibles de la « Guerra Chiquita ». Sa seconde nomination en 1895, se souvenaient les Vétérans, avait été accueillie avec espérance, au regard des événements de 1878. Les auteurs les plus sagaces, comme López Leiva, renvoyaient tout de même dos à dos Martínez Campos et son successeur Weyler, considérant qu'ils étaient deux facettes de la stratégie métropolitaine, pour maintenir le pays dans la dépendance coloniale. Cette lecture-là serait adoptée par les générations postérieures. Ainsi, en 1951, Serpa avait réévalué radicalement le personnage et sa contribution :

« ¡ Pregúntale a Martínez Campos, ese general de porquería ! Yo soy de la gente de Antonio Maceo, ¿ te das cuenta ? Cuando les rompemos el cuadro de bayonetas, los españoles echan a correr. »<sup>1029</sup>

Pour s'être montré moins sanguinaire que Weyler, il n'en était pas plus respectable. Les « gens de Maceo » et ceux qui s'inscrivaient dans sa continuité, n'acceptaient aucune concession à l'oppression.

Enfin, dernier élément, et non le moindre, de la trinité espagnole, le Général Weyler, surnommé le « Bourreau », qui dirigea les opérations peu de temps, de 1896 à 1897, mais marqua l'histoire de Cuba par sa barbarie concentrationnaire. Incarnation véritable de la pire malfaisance, son ombre planait sur tous les romans de la Guerre de 1895 :

« La conciencia cubana se sublevaba al tener conocimiento de la llegada de Weyler porque sabía por triste y dolorosa experiencia que la desolación, el martirio y el espanto era lo que se ofrecía en el horizonte sangriento. »<sup>1030</sup>

Mais bien que vécue comme une calamité humaine, la nomination de Weyler avait forcé les tièdes à choisir leur camp. C'était l'interprétation de quelques Vétérans, fidèles de Maceo :

« Su llegada a Cuba representó para el Ejército Libertador, un poderoso refuerzo de hombres que se lanzaban a la pelea, frenéticos y resueltos, para no ser víctimas del soldado que pretendía convertir a Cuba en un lago de sangre. »<sup>1031</sup>



Cela dit, l'arrivée du Bourreau n'avait pas amené cette prise de conscience pour tous. Il avait été accueilli par une délégation du Parti Libéral Autonomiste dans les locaux du journal du parti, *El País*, le 11 février 1896.

Quant à Maceo, il était présenté comme celui qui avait tenu tête à Weyler et lui avait damé le pion. C'était le général mulâtre qui énonçait la loi au général espagnol.

Notons que le personnage de Weyler réapparut fortement dans les romans de Vétérans à partir des années trente. Il faut dire que Weyler eut ses admirateurs et ses révisionnistes espagnols et nord-américains dans ces années-là, parallèlement à la montée des idéologies d'extrême-droite en Europe<sup>1032</sup>. Ce fut donc, dans ce contexte international, comme pour empêcher une falsification de l'histoire cubaine, que des auteurs réagirent vivement.

Pour ce qui concerne les troupes, il y eut deux veines. La première était héritée directement de la littérature et plus particulièrement des types du théâtre bouffe. Les soldats étaient caricaturés comme « gallego » ou « catalán », et rendus ridicules par leur parler et leur attitude. Perdus dans le conflit cubain, leur détresse prêtait au sarcasme ou à la pitié :

« Un día hicimos prisionero á un soldado gallego y bizoño que temblaba como un azogado cuando veía a un negro. No quería morir á manos de un etiópico por acentuado espíritu supersticioso y se conformaba con que lo machatearan los blancos. Puse en libertad a aquel pobre hombre. »<sup>1033</sup>

L'autre veine, à peine postérieure, se basait sur une solidarité des exclus : les soldats n'avaient pas choisi cette guerre, ils avaient été enrôlés et jetés dans le conflit sans rien comprendre, eux-mêmes victimes d'un système inique :

« Allí recibe un fusil y cartuchos y no le dan punto de reposo para que aprenda el manejo y las evoluciones militares, hasta que por fin suena la hora de partir y entrar hacinados, por centenares y aun por miles, en las estrechas bodegas de un vapor transatlántico. Adónde vá ? No lo sabe ; á un país distante y completamente desconocido ; Por qué lo llevan ? Lo ignora. El es un esclavo de la ley del Estado. No tiene ninguna noción de lo que va á defender ni porque va á combatir.

Apenas han pisado tierra se les manda al campo de operaciones porque hacen falta muchísimos hombres para defender el vastísimo territorio sublevado ; ni siquiera se les da tiempo para sacudir la displicencia moral y el cansancio físico que produce el mareo. (...)

El sol tropical lo quema con sus rayos abrasadores, la presión atmosférica en el país cálido y húmedo hace los movimientos más difíciles, y la respiración

fatigosa. La sangre salta á los poros, la faz se enrojece ; el cuerpo da un sudor tan copioso que ocasiona el desfallecimiento, cada colina que hay que subir o descender, cada desigualdad del camino, es un esfuerzo doloroso. Muchos caen rendidos y hay que recogerlos en brazos ó angarillas ; otros quedan rezogados en la ruta, expuestos á las asechanzas del enemigo, que conocedor de estos accidentes por su repetición, está vigilante para apoderarse del armamento del descarriado y aprisionarle. »<sup>1034</sup>

Les « Mambis », de bonne guerre, poussaient leur avantage et épuisaient ces troupes en les faisant courir et en les attaquant par surprise sur le flanc :

« Otras veces, á la mitad de esas marchas que los insurgentes hacen prolongar simulando ataques, haciéndose perseguir, internándose en los montes y desviando á las fuerzas españolas la ruta regular. »<sup>1035</sup>

C'était bien la supériorité du « Mambí » et la perte du fantassin : le premier était chez lui. Ni le climat, ni les insectes, ni la fièvre ne semblaient l'affecter.

« El insurrecto que ha estado descansando [sic] todo el día en el bosque se acerca á escaramuzar : á tranquilizar el campamento, á impedir que el soldado español fatigado tenga socio, y cuando ha logrado esto y todo es confusión, se retira y vuelve una hora después y otra y en toda la noche no permite con sus frecuentes apariciones y tiroteos que el sueño restaure las fuerzas de los extenuados caminantes. »<sup>1036</sup>

Et puis, savoir que le soldat espagnol s'épuisait et mourait, alors que les puissants sans vergogne, comme Valmaseda ripaillaient :

« Y después de la orgía, que duraba hasta las dos o las tres de la madrugada, daba principio el juego, corriendo por el verde tapete los tesoros cubanos, el pan de un pueblo hambriento, el dinero robado impunemente al soldado español que derramaba su sangre al otro lado de la trocha. »<sup>1037</sup>

*La novela de Paquín*, dont nous reparlerons plus bas, développait comme argument central l'utilisation du peuple espagnol contre le peuple cubain, sans pour autant quitter le champ du moralisme. Et puis, qu'auraient-ils pu faire ? Pérez Díaz le synthétisait parfaitement. Les soldats espagnols manquaient de motivation ; les Cubains eux luttèrent pour leur libération :

« Nada, no era posible, los 200 000 soldados que tenía España en Cuba no eran bastantes para detener a los insurrectos. Todos, o casi todos, de a caballo, ya por este sendero o ya por el otro, avanzaban y avanzaban rectos hacia la meta. »<sup>1038</sup>

## (2) Les « Volontaires »

Les Volontaires, au contraire de la Police ou de la « Guerrilla », ont été bien étudiés, le dernier ouvrage en date étant celui de María Dolores Acebrón<sup>1039</sup>. Les Volontaires furent souvent représentés dans les romans : « Odio y ginebra »<sup>1040</sup>. En tant que Corps, ils évoquaient la terreur qu'ils pouvaient faire régner impunément dans les villes. Lorsque le personnage était individuel, c'était alors soit la soif de pouvoir lorsqu'il était Chef, soit la bêtise la plus crasse s'il était de la troupe. A l'instar de la « Guerrilla » et contrairement à l'armée, il n'y avait pas de personnages historiques dans ces représentations, tout au plus des caricatures d'intégristes notoires. Mais là, le manque de données biographiques et historiques nous empêche de corroborer cette supposition.

En 1942, parut la première étude sur les Volontaires. Le polémologue Juan Luis Martín les définissait en des termes similaires au ton et au propos des auteurs :

« Ejércitos privados y liberticidas, bajo la autoridad de un demagogo o de un caudillo rural triunfante, o de un desertor de los grupos de la revolución, para sofocar las opiniones de un influyente grupo social. »<sup>1041</sup>

Il est vrai que l'histoire des Volontaires était jalonnée d'exactions périodiques. L'on pouvait essayer de les comprendre rationnellement :

« ... comerciantes en su gran mayoría, quienes ausentes de su Patria desde la niñez y añorando la « tierruca » estaban inflamados de una fiebre patriótica, rayana en algunos, en la más censurable de las ridiculeces »<sup>1042</sup>,

cela n'ôtait rien au jugement que l'on portait sur eux, du fait de leurs actes. Álvaro de la Iglesia, dans « Las jornadas del terror »<sup>1043</sup>, rappelait les journées des 22 et 24 janvier 1869. Après Valmaseda et Lersundi, qui s'étaient appuyés sur l'intégrisme, l'arrivée de Dulce amena les Volontaires à faire une démonstration de force. Les saccages du Théâtre Villanueva et du Café du Louvre, désignés comme des nids de séparatistes, furent le moyen de s'affirmer pour ces :

« (...) masas armadas a quienes excitaban con sus artículos los periódicos reaccionarios inspirados por los negreros, los contrabandistas y los burócratas de la colonia. »<sup>1044</sup>

Ils avaient fait régner dans les villes un véritable climat de terreur, défilant à toute occasion et librement, et cela même si, longtemps après, l'on se moquait d'eux :

« Continuaron los Voluntarios su paso a trancos por todas las avenidas contiguas al Campo de Marte, es decir, levantando mucho las piernas al estilo del pato con aire militar y dándose pisto de dueños, al son de la Marcha de Cádiz, zarzuela que se ponía mucho en el Teatro Albisu y que iba tocada por una banda cuyos músicos en su mayor parte olían a giniebra. »<sup>1045</sup>

Quelques auteurs, abordant la Guerre de 1895, montrèrent avec réussite la montée de l'extrémisme intégriste au travers du Corps des Volontaires.

Les motivations des gradés étaient simples (étant espagnol et intégriste, il pouvait devenir une notabilité) :

« El largo trayecto era corto para Don Juan cuando cubría su persona con el uniforme de capitán de Voluntarios. Conocía a casi todos los comerciantes de las calles de Neptuno y San Rafael y en saludos, apretones de manos e invitaciones a la mañana que no aceptaba, contestando simplemente « No voy de parada » ; se iban los minutos hasta que llegaba al café, donde ocupaba una mesa la que a poco se llenaba de vasos, donde tomaban alegremente jefes, oficiales y voluntarios que acudían a saludar el capitán. La ginebra soltaba la lengua a todos aquellos hombres y una conversación amena, interrumpida por carcajadas, exclamaciones y quijotadas hacían las delicias, durante media hora, de todos los que tenían la suerte de ser amigo íntimo de Don Juan. »<sup>1046</sup>

En ce qui concerne les hommes de la troupe, c'était l'appât du gain et la vile soumission à un système injuste :

« ¿ En qué trabaja Vd ? – le preguntó el Presidente Sánchez.  
– Yo era escribiente en el Gobierno Civil de La Habana.  
– ¿ Y porqué se alistó como Voluntario ?  
– Me dijeron que la insurrección estaba ya casi vencida y que me iban a dar la Secretaría del Gobierno Civil.  
– y ¿ Vd lo creyó ?  
– Sí, señor. Aquí me he encontrado todo lo contrario de lo que me aseguraron.

- ¿ Y cuál fué el propósito principal para que se apuntara de Voluntario ?
- Ocupar mejor posición y ganar mejor sueldo. »<sup>1047</sup>

ou c'était l'ignorance, mère de toutes les manipulations. Ici, un « guajiro » servile se laissait manipuler par Zenón, « son bon maître », fort enclin à exercer un droit de cuissage féodal sur sa femme :

- « – ¿ Porqué cogió Vd el fusil de Voluntario ?
- Porque me lo pusieron en la mano los amigos de Don Zenón.
- ¿ Quién es Don Zenón ?
- El amo de la finca en que yo trabajaba.
- Y qué amigos de su amo le metieron a Vd en eso ?
- El Coronel José Raner, jefe de Batallón y Don Pancho el bodeguero.
- ¡ Ah ! El Don Pancho, español, prisionero, ha tenido también que ver con Vd ?
- Si, señol, el era el Capitán de mi Compañía.
- ¿ Y su mujer, es bonita ?
- Si, señol, asi lo dicen por too el campo por dónde nosotros vivimos.
- ¿ Y la dejó Vd sola allá ?
- No, señol, al cuidado de Don Zenón que es un hombre muy bueno.
- Con que al cuidado de Don Zenón ? repitió el Presidente con sorna que no podía disimular, dada la estupidez de aquel hombre ignorante, víctima de los malos designios del Churrero. »<sup>1048</sup>

Instrument aliénant et liberticide d'un gouvernement aux caractéristiques et à la nature identiques, le Corps des Volontaires étaient la face la plus visible du système colonial, une expression épurée de sa perversion et de son manque de valeurs :

- « Luego ¿ a Vd no le ha guiado la persecución de ningún ideal de nobleza, sino siempre satisfacer apetitos materiales, y se lanzó a exponer la vida para tener más dinero y por otra parte, complacer a los españoles en su deseo de ayuda para continuar mandando en Cuba ?
- Si, señor. Ellos me han tratado bien y me han dado buen pan.
- Y cree Vd que sólo de pan viven los hombres ? ¿ No vió Vd la lucha que hemos sostenido y seguimos librando por alcanzar un grado de dignidad y prestigio en el mundo y que Vd, de venir a la guerra, debió haber formado a nuestro lado y no apuntarse de Voluntario para combatir bajo la orden de los tiranos ?
- Yo no sentía por la causa de Cuba. Siempre he gozado con los triunfos de España. Además, siempre he creído que la patria está en el estómago, porque he visto a los políticos cambiar de partido como de camisa. Nunca me han influenciado sus palabras. A mí, para que engañarlo, me ha gustado comer

bien, bailar con buenas hembras y reirme de los peces de colores. Yo le hablo con franqueza porque sé que me la arrancarán aquí.»<sup>1049</sup>

Les Volontaires durèrent tant que dura l'Ancien régime et furent engloutis avec lui, aveuglés et obtus :

« Ya en La Habana, se veían los resplandores de los incendios ; ardían cañaverales, pueblos, casas de calderas de los ingenios, el infierno desatado contra una nación obstinada, terca, ensoberbecida... Y produjéronse desórdenes en La Habana, con pedreras a los periódicos que consideraban el Plan [de Autonomía] como el único recurso aprovechable para España, que apenas si tenía tabla en que salvarse.

Y gritaron los Voluntarios : ¡ Mueran los Americanos ! ¡ Mueran los Gochos ! Sabedores de que el gobierno de la Metrópoli era presionado por la Cancillería de Washington. »<sup>1050</sup>

Puis, le Corps disparut, comme il avait existé, instrumentalement, lâchement et sans panache :

« Todo el ejército de España y el Cuerpo de Voluntarios en La Habana fué reorganizado en una sola tropa, al mando del capitán General Blanco, directamente, secundado por los generales Luis M. Pando, Sabas Marín, Adolfo Gímenez de Castellanos y otros, hasta más de 50 en todo el territorio de la Isla.

En el campo la gente andaba libremente. Ni aun la Guardia civil se atrevía a detener a nadie, por temor de que pronto surgiera la represalia y el pueblo tomando venganza los matara.<sup>1051</sup>»

En tant que Corps, il fut utilisé dans les romans pour montrer, discours théorique à l'appui ou pas, ce que le peuple cubain ne voulait plus voir érigé en mode de gouvernement : l'intransigeance, le clientélisme, la corruption et la brutalité.

### (3) La guérilla

La question de la « Guerrilla » était différente. Exclusivement formée par des Cubains ralliés à ces escadrons, elle faisait régner la terreur dans les campagnes, plus efficacement que l'armée n'aurait jamais pu le faire. Les « guerrilleros », traîtres parmi les traîtres, Judas jusqu'à ne plus mériter d'être cubains, étaient représentés comme des monstres assoiffés de sang. Ils n'étaient pas, comme les Volontaires, des brutes avinées. Ils étaient bien pire et :

« en sus rostros de alcohólicos y degenerados veíase el deseo de cumplir la horrible tarea. »<sup>1052</sup>

Ils étaient des pervers sadiques à l'état pur, leur chefs gagnant leurs galons à cette tare.

« En toda columna española encontrábase siempre un destacamento de degenerados cubanos, que constituía lo que se llamaba la guerrilla. Estos renegados enrolados en las filas españolas, mediante el estipendio de un peso al día, eran reclutados entre la gente perdida de las poblaciones : antiguos presidarios, cuatrerros, muchos de ellos sacado de las carceles donde penaban un homicidio o alguna rapiña ; recibían al afiliarse en las guerras un completo perdón de sus fechorías pasadas, junto con el título de defensores de España y la táctica autorización de seguir ejerciendo cuantos atropellos tuvieran a los cubanos por objetivo. Formaban regularmente los exploradores y la extrema vanguardia de los organizados cuerpos españoles y estaban mandados por un teniente o capitán escogido entre aquellos que más ferocidad habían demostrado. »<sup>1053</sup>

Enamorado Cabrera en fit l'ennemi principal des insurgés. Son roman présentait la guerre comme un conflit cubano-cubain, quasi mythologique, à prétention morale et presque de portée symbolique. La « Guerrilla » était la face obscure des Cubains, le Mal, l'absence d'ordre et de compassion. Par conséquent, déchéance ultime, ils étaient satisfaits d'être promus instrument des basses œuvres de l'État colonial :

« La fórmula que entonces se adoptaba cuando se quería dar muerte a algún prisionero sin los engorros de un Consejo de Guerra, se reducía a enviarlos a forrajear con los guerrilleros, quienes en el camino se encargaban de machatearlo. »<sup>1054</sup>

Stigmatisant ces troupes composées d'hommes sans honneur ni droiture, l'on négligeait généralement de signaler que ces janissaires étaient les bourreaux de leur propres concitoyens, pour les juger d'un point de vue moral, comme Weyler :

« En aquella guerra de destrucción y exterminio, no quedaron casi montes ni sierras que no fueran visitados por los españoles, guíados siempre por los infames guerrilleros. Perseguíanse a los viejos, a las mujeres y a los niños con mayor tesón que a los insurrectos en armas, y allí sobre el lugar mismo que eran aprehendidos, exterminábanlos sin misericordia, que no la había en sus almas »<sup>1055</sup>

Il est intéressant de constater à quel point les « guerrilleros » étaient dépeints comme des êtres fondamentalement associaux en ce qu'ils ne respectaient aucune des règles de civilisation :

« La guerra, para él, es sólo la oportunidad de dar libre curso a sus impulsos sádicos. Violar, torturar y asesinar son diversiones que satisfacen a medias, el gusto enfermizo del guerrillero que se complace en alargar la agonía de sus víctimas ; gozándose en sus quejidos o divirtiéndose con las violentas contorsiones causadas por el dolor de las torturas. »<sup>1056</sup>

Cela allait si loin qu'ils étaient susceptibles, tels des animaux sauvages, de se détruire entre eux pour peu que leur territoire soit menacé par une bande rivale de « Guerrilleros » :

« La guerrilla de Carvajal asuela el territorio con la misma persistencia que el paludismo.

Los hombres que la forman, siguiendo el ejemplo y las magníficas enseñanzas de su digno jefe, se complacen sobremanera en sembrar el terror, la desolación y la muerte, desde Cabaiguán hasta los límites de Yaguajay y Remedios, no extendiéndose más en sus campos de depredaciones porque pueden causar celo y resentimiento en otro jefe famoso de guerrillas, merecedor, como Carvajal, de la inmortalidad del infierno : Polanco, coleccionador de orejas de infelices campesinos, a quienes un destino, hartó cruel, pone en su camino. »<sup>1057</sup>

L'on pourrait encore citer de nombreux auteurs. Tous allaient dans le même sens, dépeignaient les « guerrilleros » sous les mêmes traits, et jugeaient de manière identique leur comportement ignoble. En conséquence, ils méritaient un juste et expéditif châtement :

« No vengaba la patria en la vida de un prisionero español, pero, castigaba la felonía y la traición con la muerte, cumpliéndose la ley de la República. Todo guerrillero que caía en sus manos, en el acto lo fusilaban por orden de su jefe. »<sup>1058</sup>

Après avoir été traités de bandits et de fous par les intégristes, les patriotes rétablissaient l'échelle des valeurs et renvoyaient à la face des partisans de l'état colonial sa bassesse<sup>1059</sup>. Mais qu'advint-il de ces hommes dans la réalité ? N'oublions pas qu'une des revendications présentée par Méndez Capote au nom du Mouvement des Vétérans avait été la suspension des pensions versées par la République à ces soldats de l'Espagne<sup>1060</sup>.



## b) Les civils

Terminons cette partie consacrée aux personnages récurrents des romans par la représentation des civils espagnols. C'étaient de tous les personnages ceux qui étaient a priori les plus délicats à traiter : la représentation de la famille mixte hispano-cubaine était construite sur la douloureuse contradiction intérieure causée par cette double origine. L'on pouvait répéter – et se répéter – comme bien des auteurs, à la suite de Martí :

« Yo no odio el pueblo español »<sup>1061</sup>,

il était difficile d'oublier que l'intransigeance espagnole avait conduit à la pire des solutions (la guerre), et que cette intransigeance s'était muée en aveuglement meurtrier. Comment être à la fois du peuple des oppresseurs et de celui des opprimés ? Pour les auteurs, sortir de la représentation de la sphère familiale aidait à surmonter le paradoxe. L'on pouvait alors opposer les intégristes et les Volontaires aux hommes de bon sens.

Résolument, dans ces romans, l'on n'était pas défini par sa naissance ni par sa caste (révolus donc les reliquats du concept traditionnel de « pureté de sang »), mais par ses choix d'homme et par ses actes. Les avertissements de Martí quant à une éventuelle dérive ségrégative anti-espagnole répondaient à un dilemme que bien des Cubains avaient souhaité résoudre : ce qui était appliqué par principe à un Dominicain (comme Gómez) l'était à un Espagnol en vertu du même principe. Pour une fois, l'identité sociale n'était pas prioritaire. Un émigré galicien aux origines les plus humbles, s'il arrivait à Cuba pour profiter du système colonial et exploiter à son tour les plus démunis, ne pouvait être considéré. Conscients donc de cette perversion de la hiérarchie sociale inhérente au fonctionnement colonial, les auteurs tranchaient aisément lorsque le choix ne relevait pas de la sphère intime.

Le clivage se révélait dans toute son évidence : on était favorable au maintien de l'Espagne à Cuba ou bien on respectait la volonté du peuple cubain ; on était intégriste ou pas. Quelques années après l'Indépendance, les illusions égratignées définissaient une nouvelle attitude, honnie et méprisable : l'opportunisme.

(1) Les intégristes

Dans la plupart des cas, les Espagnols les plus riches ne résidaient pas à Cuba, sauf s'ils avaient une charge publique. Ainsi, si la noblesse espagnole était quelquefois stigmatisée, elle ne fut pas la cible principale des auteurs. En revanche, le « parvenu », immigré très modeste généralement devenu commerçant et esclavagiste, était la cible de toutes les rancœurs. Gouverné par l'ignorance, l'avarice et la mesquinerie, il profitait de tous, y compris de ses propres parents, faisant preuve d'une absence totale de solidarité :

« Su madre pobre labriega analfabeta, había perdido su esposo en un motín militar en que tomara parte el regimiento en que servía al Rey. Cuando su hijo Antonio alcanzó doce años de edad, lo embarcó para Cuba al abrigo y bajo la protección del tío Miguel. Este residía en Matanzas, en una tienda de víveres, llamada « bodega », y acogió al sobrino con mucha alegría y lo dedicó a su comercio. Antonio levantábase con la aurora, barría el establecimiento, hacía la limpieza y aguardaba la clientela matutina que iba llegando del campo cargada con sus carros o acémilos de frutos, aves, leche, etc... cuyos clientes hacían parada en la bodega de don Miguel, para sorbar el café o tomar un desayuno. Esos campesinos, que años tras años frecuentaban la mencionada tienda, tenían depositada su confianza y su dinero – entonces no habían bancos – en poder de don Miguel, quien llevaba a cada uno su cuenta corriente. Resultaba el banco de la clientela campesina. El les vendía cuantos artículos necesitaban los guajiros cubanos de esos contornos para el abastecimiento de sus hogares y labores agrícolas, no ganándoles más del setenta por ciento de utilidad ; giraba con los miles de pesos de sus depositantes y al mismo tiempo importaba directamente muchos de los artículos de mayor venta, lo que significaba en aquella época que era un sabichoso contrabandista. Era hombre de pro de la patriotería andante y jefe de Voluntarios. La fortuna de don Miguel fué creciendo porque apenas tenía gastos. »<sup>1062</sup>

L'on retrouvait donc avec ce type de personnage, la même capacité de perpétuer des mécanismes sociaux injustes et oppressifs. Non seulement ils n'avaient aucune reconnaissance envers la terre et le peuple qui leur avaient permis de faire fortune, mais ils reproduisaient à Cuba – pays dépassant à bien des points de vue la métropole par sa modernité – une organisation féodale de la société :

« El dueño de la finca, Zenón Robledo, un curro nacido en Cádiz, ciudad en la parte sur de España, respondía siempre por el apodo de « El Churrero », porque en sus mocedades había vendido los barquillos de esta pasta endulzada, en las

calles de la Capital de Cuba, con un estribillo que decía : « A los churros e Caí. A caramelillo zabe. »

Con este comercio hizo dinero y compró la propiedad inmueble que trabajaba primero solo y después dando pedazos de la tierra a partido, figurando entre sus arrendarios el hábil bracero José García, quien, al poco tiempo de andar por aquellos contornos contrajo matrimonio, con una bella guajira, la más bonita de la comarca, según el calificativo de las gentes. Zenón le había dado a vivir a García una casa en la finca, cerca de la suya que era amplia, de tabla y teja, y las comunicaciones eran frecuentes entre el dueño y el arrendatario, para todos los menesteres de la agricultura y la cría de animales, que producían pingües ganancias anulamente. Zenón Robledo era soltero y contaba a la sazón en que José García fué llamado para servir como voluntario, unos cuarenta años de edad. »<sup>1063</sup>

Que de dédain, sous la plume des idéalistes révolutionnaires, au constat du lamentable appétit pour « les miettes » du pouvoir de ces intégristes par pur intérêt, et non pas par idéalisme :

« Naturalmente para gozar de influencia afectiva y ser del grupo integrista explotador, el nuevo comerciante afilióse al batallón de voluntarios y con ese acto adquiriría patente de corso para hacer fortuna en Cuba. »<sup>1064</sup>

Cela était en effet les deux attributs de la panoplie de l'intégriste : il était Volontaire et, s'il était assez aisé, il était membre du « Casino espagnol » lieu de réunion du « Parti espagnol ». Le Casino était dans tous les romans qui peignaient un peu du monde civil, le haut-lieu de la bassesse et du pouvoir. Là, les notables, sirotant du rhum Bacardí<sup>1065</sup>, se réunissaient en groupes d'affinités (réformistes ou intégristes) pour refaire l'histoire et le monde avec la plus singulière stupidité :

« Desde que se firmó en mala hora la Paz del Zanjón, y se dió la libertad a los negros y vinieron las reformas que Martínez Campos concertó con los « capitulados », cómo se decía entonces, quedó en peligro de muerte la causa de España en Cuba : « Decretada la abolición de la esclavitud, los españoles estamos demás en Cuba. » Cada vez que se ha hablado de reformas ha venido una guerra. En 1865 ofreció Cánovas reformas políticas y hasta convocó una Junta de Información, y el resultado fue la insurrección de los diez años. Ahora vuelven a los andados los políticos de allá, y Sagasta y Maura y Abarzuza y toda esa patula liberal que quiere echársela de política a la inglesa, presenta planes de absurdas reformas y la contestación de estos mal agradecidos

criollos, es sublevarse de nuevo, marcharse a la manigua y gritar muera España. »<sup>1066</sup>

Obtus, arrogants et racistes (« Todos los cubanos son mulatos » disaient-ils avec mépris, rapportait López Leiva), ils savaient tout sur tout et – il fallait bien le reconnaître – avaient les moyens pour faire pression sur le gouvernement colonial :

« Los españoles de la capital agitábanse nerviosos por el terror. Los huestes revolucionarias, en su avance victorioso, habían burlado al general Martínez Campos y destrozado cuantas fuerzas se opusieron a su paso. El periódico español por excelencia, clamaba por un jefe salvaje, que fuera capaz de llevar la muerte y la desolación a todos los rincones de la Isla ; y en medio de las sacudidas nerviosas que el terror le producía, señalaba a los insurrectos, tocando con el pomo de sus machetes en las puertas de La Habana.

« Por el camino que vemos – gritaba Don Anselmo – pronto llegaremos al precipicio. Dentro de pocos días termina el año, y aún no se ha hecho nada práctico para sofocar la revolución. Necesitamos un hombre de hierro, que no se dentenga ante nada, que mire a los hombres como cosa secundaria y que mate, queme, destroce cuanto de algún modo pueda poner en peligro la integridad del territorio. Vdes saben que tengo un hijo entre nuestros enemigos : pues bien, si cae en el combate o en cualquiera otra forma, que Dios acoja su alma. »<sup>1067</sup>

Après coup, López Leiva les stigmatisait d'une plume à la saveur d'un Molière ridiculisant la bêtise et la suffisance de ses contemporains :

« Hoy no se fusila a *naide*, no se deporta a *naide*, ni se prende ni se embargan los bienes a *naide*. Y de que se *cospira*, se *cospira*, así me salve Dios ; aquí y en La Habana y en toda la Isla, en plazas y cafés, en casas y palacios. Yo no entiendo jota de política ; pero digo como dijo el otro : « en la guerra como en la guerra ; garrotazo y tente tieso. »<sup>1068</sup>

Ajoutons que López Leiva, soucieux de rappeler la collusion idéologique entre autonomie et colonialisme, rappelait ici les assimilations grossières des intégristes, soulignant mieux leur extrémisme. Dans la bouche des membres du Casino, tout ce qui n'était pas intégriste – c'est-à-dire les Réformistes, les Autonomistes du Parti (pourtant partisans jusqu'à la fin du maintien du statut colonial) et, bien sûr, les Séparatistes – était l'ennemi à abattre. C'était, il est vrai, une radicalisation qui allait de pair avec l'avancée irrépressible des

« Mambis ». La débandade des troupes espagnoles les rendait plus vils encore. L'on voulait leur rendre leur responsabilité historique pour les atrocités de la Reconcentration :

« – ¿ Y tú vés a Palacio, Anselmo ?, le interrogó Don Juan con sorna.  
– No. Quiero a Martínez Campos, lo miro como a una de nuestras glorias y no podría contenerme ante el, porque entiendo que aquí ha fracasado.  
– ¡ Tienes razón, tienes razón : necesitamos un Weyler para acabar con esos bandidos ! exclamó Don Félix. »<sup>1069</sup>

Il fallait donc écrire et rappeler à tous que le Bourreau avait mené à bien sa politique de Reconcentration parce qu'il avait été soutenu à Cuba. Néanmoins, personne n'appelait à l'épuration : il suffisait que disparaisse ce système corrompu et immoral, à leur image, système dans lequel ils avaient si bien prospéré. Il fallait également qu'ils disparaissent de Cuba. Román Betancourt se lamentait de constater que cela avait été insuffisamment accompli. Il faut dire que les intégristes savaient hurler et semer la terreur lorsqu'ils étaient en horde. Mais allaient-ils se battre, les partisans de la tuerie ?

« Y llaman cobardes y bandidos a los que están en el campo. Pues yo les invito á todos a salir con la primera columna y juego mi cabeza a que, si vuelven, no sostienen lo mismo que ahora dicen. »<sup>1070</sup>

Certes, les invectives défensives tendaient à ne pas élever toujours le débat... La représentation des intégristes n'était, pour le moins, porteuse ni de contradictions, ni de désaccord, comme celle d'ailleurs des Volontaires. Qu'ils aient été dépeints de manière caricaturale ou que leur caricature ait été justifiée par une argumentation morale, politique et sociale, ils concentraient sur eux toute la révolte et tout le ressentiment créole, en tant qu'instigateurs de la répression aveugle.

## (2) Les sympathisants des Cubains

Ils étaient rares, dans les fictions, ces Espagnols gagnés aux idées des Cubains, ou tout simplement à la modernité politique, mais ils existaient néanmoins. Les quatre auteurs espagnols dont nous avons recensé les romans l'illustrent à leur manière<sup>1071</sup>. Pour les auteurs d'origine cubaine, les sympathisants étaient de deux sortes.

Quelques-uns avaient choisi de se rallier aux Cubains par idéalisme. Pérez Díaz se souvenait d'un libéral, fréquenté dans les milieux du tabac à Key West :

« Este peninsular, hombre bueno y servicial, sin dejar de sentir por su país puesto que era de ideas liberales como tantos otros españoles, Francisco Pí y Margall, Ramón Pintó, Nicolás Samerón, se identificó con los cubanos refugiados en Key West, y que desde la guerra de 1868 luchaban incesantemente por alcanzar la Independencia. »<sup>1072</sup>

ou d'un préfet canarien, Liberio, grand lecteur de Proudhon et fin critique des options du syndicalisme révolutionnaire anarchiste...

Román Betancourt créait un personnage :

« Soy español, repitió, pero quiero hacerle presente que todos los españoles no somos iguales a un Tacón, a un Weyler, o a un Fondesviela. Yo me ahogo también al contemplar el espectáculo que está ofreciendo el Gobierno de mi querida patria. »<sup>1073</sup>

à partir d'un souvenir qu'il précisait en note :

« Recuerda el autor cuando era casi un niño, que análogas frases expresó un comandante de Infantería del Ejército español, que fué alojado en la residencia de sus padres. Por cierto que, a la primera salida al campo de operaciones, una bala mambisa cortó su existencia. »<sup>1074</sup>

Chez Trujillo de la Miranda, l'on signalait sans beaucoup de convictions que :

« Algunos españoles se lanzaban a la insurrección, desesperados ; además, que si eran justos con los cubanos, sus paisanos los perseguían. »<sup>1075</sup>

Mais la plupart des personnages de papier regardèrent les « Mambis » d'un autre œil du jour où leur rejeton, fils de deux cultures, partit pour la « manigua » :

« Nuestro héroe, Ricardo de Rivera, era el hijo del Coronel don Fernando de Rivera, uno de los hombres de confianza del Gobernador militar de la Isla de Cuba. »<sup>1076</sup>

Après la rage et la colère, l'amour paternel, réactivé par l'épouse (et la mère) cubaine, creusait son sillon. Ils essayaient de les défendre pour leur ôter cette étiquette ignominieuse de traître à la Mère Patrie et admettre paradoxalement leur cubanité :

« Bandidos no, gritó Don Juan, locos y nada más que locos e ilusos. Porque ninguno ha cometido ningún acto de bandidaje, y no son traidores, porque ninguno de ellos es español. »<sup>1077</sup>

L'aide dépassait rarement le pardon et les mots. Ou bien, il fallait que l'immigré espagnol ait parcouru, sous la houlette de son épouse, une progressive initiation. C'était le cas du Don Crisanto de López Leiva, galicien simple et avisé, marié à une cubaine héritière d'une petite sucrerie, qu'il fit prospérer par son travail constant – reconnaissance implicite du travail accompli par les laborieux immigrants espagnols – , tout en s'instruisant. Le but était de prospérer : il envoya son fils étudier, en Espagne certes, mais à l'« Escuela de Ingeniores de la Moncloa », afin qu'il apprît à « administrer scientifiquement » le patrimoine. Cet homme d'entreprise, convaincu du besoin de modernité, ne pouvait tourner le dos à l'avenir :

« La revolución de Yara quebrantó ligeramente los intereses de don Crisanto, pues si bien se le fueron a la guerra muchos esclavos varones y algunas hembras y los cañaverales ardieron distintas veces, él supo arreglárselas de tal modo que el ingenio siguió haciendo sus zafras sin grandes dificultades. Pagó sin chistar las cuantiosas contribuciones de guerra que exigía el gobierno de España y pagó también las de Cuba libre : – **se igualó** – decía él – con los pocos jefes revolucionarios que merodeaban por las cercanías de Villaturbia. »<sup>1078</sup>

L'auteur ne nous dit pas quelle était la proportion de calcul et celle de conviction dans ce désir de voir s'instaurer une « politique généreuse et humanitaire »<sup>1079</sup>. Mais qu'importe, le résultat était que Don Crisanto jouait de ses influences pour sauver les séparatistes de la famille de son épouse et fermait les yeux sur certaines activités occultes se déroulant dans sa propriété :

« Muchos simpatizadores platónicos y hasta auxiliares efectivos de la Revolución pudieron salvarse de la deportación a Fernando Poo, gracias a las influencias de don Crisanto, y no faltó algún prisionero de guerra, condenado a muerte, que a sus gestiones debiera la comutación de la pena. »<sup>1080</sup>

Hernández Catá, au regard de sa double origine, fut le seul d'une génération de non-Vétérans à créer de tels personnages. Pris entre leur famille cubaine et leur fidélité à leurs ascendants, ils tentaient de résoudre la contradiction. Un décès libéra Don Cayetano. Dans « La Quinina », le père faisait régner par la terreur une obligation de neutralité qu'il ne

pouvait maintenir. Il se contentait donc de limiter aux produits humanitaires les envois de sa femme à la « manigua », ôtant tout ce qui pourrait servir d'arme contre l'Espagne et en particulier les couteaux de table...

Quoi qu'il en fût, tous les sympathisants des Cubains risquaient les mêmes poursuites qu'eux de la part des autorités :

« Lo primero es acabar con el laborantismo de los pueblos, con las conspiraciones y con los que proveen de dinero y recursos a los rebeldes porque los cuatro gatos que andan por la manigua se exterminan a sombrerozas cuanto les dejen solos... Para mí, el español que da dinero a los mambises en calidad de seguro contra el incendio de sus propiedades, es más criminal que el cubano que nos hace fuego desde el monte. »<sup>1081</sup>

Concluons en soulignant que ces personnages étaient pétris d'un sens de l'honneur quichottesque. L'on peut se demander à les lire dans quelle mesure les auteurs ne ménageaient pas ainsi une échappatoire honorable aux Espagnols qui, sans s'être engagés du côté des séparatistes, étaient restés dans leur pays d'accueil après la guerre. Ils n'avaient pas rempli le requis essentiel exigé – d'après les romans – pour se voir attribuer la cubanité. Mais le sens indéfectible de l'honneur – vertu positive dont les « Mambis » se réclamaient – faisait office de rattrapage, une fois doublé par l'existence d'une descendance cubaine, les fils rachetant les égarements des pères.

### (3) Les opportunistes

L'opportuniste était un type bien courant. Ici, point d'honneur, point de vertu : juste un sens aigu et médiocre de l'intérêt personnel. Il faisait partie de cette humanité frileuse et profiteuse, celle qui savait toujours sauver ses intérêts par une pirouette peu honorable. Le camper dans les romans, correspondait à l'expression d'une amertume individuelle et collective. Dans le premier cas, des auteurs séparatistes s'étant vu écartés de charges ou d'affaires par de plus fins et de moins idéalistes joueurs, dénonçaient ce manque de droiture républicaine. Dans le second, l'on dépeignait, sans prendre le lecteur à témoin sur une histoire individuelle, comment les opportunistes avaient réussi à conserver, grâce à leurs relations puissantes, leurs privilèges sous la république et donc à la corrompre.

Gustavo Robreño, dans *La Acera del Louvre*, décrivait comment Victoriano López reconstruisait son itinéraire : l'« Asturien de La Havane », comme le surnommait le groupe du



Louvre auquel il avait rêvé de s'intégrer, s'était ensuite affilié chez les Volontaires au moment de leur dispersion, du fait des départs pour la « manigua ». Après la victoire « mambise », il expliquait à certaines de ses anciennes connaissances :

« – Yo no me incorporé a la Revolución, porque estos *saldos* me vigilaban mucho, pero así y todo : si hubiera sabido la zona donde tú operabas, me voy de seguro. (...) Sobre todo que yo nací en España, es verdad, pero aquí me crié. »<sup>1082</sup>

Pérez Díaz réglait également quelques comptes avec ce type d'individus et montrait du doigt les esprits mesquins, bien nombreux entre ses pages. A la veille de l'intervention nord-américaine, le héros de *La Vega* avait été envoyé en mission à La Havane pour contribuer à fomentier un front d'agitation séparatiste dans la capitale-même. Arrêté, il sortait peu après de prison grâce à son contact « laborante », l'avisé Dr Ramón, aux relations fort utiles. Le fonctionnaire espagnol corrompu justifiait son geste auprès du « Mambí » :

« – Para mí, Ramonete tiene razón. Se le ve por encima de la ropa que « come manigua ». Pero después de todo, a mí que me importa. Si gana esta gente, puede ser que a mi hermano lo hagan Ministro y que yo me salve con él, que me dé un empleo. »<sup>1083</sup>

L'on peut se demander si ce qui choquait le plus les auteurs, ce n'était pas ce manque de vergogne et cette absolue tranquillité dans l'aveu du plus total manque de morale de ces personnages, antécédent aux situations vues après la guerre à Cuba. L'opportunisme était le thème majeur de *El arrastre del pasado* de Román Betancourt. L'on retrouvera, dans cet extrait du Prologue, quelques discrets accents martinien :

« Este libro ha sido escrito para los hombres sinceros, no para aquellos que, como dijo Balzac, « son peregrinos hipócritas que se ponen caretas para engañar el mundo.

En este empeño, no me guían propósito demoledores, ni ansias de exterminio, ni satisfacciones bastardas ; al contrario, pretendo, por medio de mi relato, poner de relieve toda la serie de sufrimientos que el ser humano se proporciona, por erróneos métodos prácticos, métodos generalmente hijos de la ignorancia, del egoísmo o de la vanidad. »<sup>1084</sup>

Les profiteurs formaient dans ce roman un attristant ballet pendant que les idéalistes se sacrifiaient inutilement et que perduraient les mêmes injustices :

« – Veíanle [a los Cubanos y a Españoles] también, como víctimas de una incomprensible y absurda determinación de la fatalidad o del error, puesto que, la gran mayoría de las veces, desconocían las verdaderas causas por las que inmolaban sus vidas. »

« – Y ¿ Por qué ? »

« – Todo por satisfacer apetitos, vanidades y lujos de un grupo de privilegiados. »<sup>1085</sup>

Justement, issu de l'élite havanaise hispano-cubaine, Ricardo revenant chez lui, nanti de ses galons de Capitaine « mambi », voyait se renouer les affinités et les civilités d'hier. La sœur du héros, mariée selon la tradition avec un militaire espagnol, organisait une rencontre entre ses amis et son frère. Les liens entre gens d'un même milieu ne comptaient-ils pas plus que les choix moraux et politiques qui, un moment, les avaient séparés et opposés ? Une fois rassurés, les partisans de la colonie de la veille laissaient leur vie reprendre son cours :

« Poco a poco, los gentiles representantes de la sociedad selecta, despreocupados por completo del motivo de sus visitas, se entregaron a su insubstancialidad, con indiscreto bullicio. »

L'on envisageait d'organiser à nouveau des bals, et de renouer avec la traditionnelle tombola de charité afin de récolter les fonds nécessaires pour soutenir un lointain village italien sinistré. Ce à quoi un Comte espagnol s'opposait spontanément et sans retenue :

« ¿ Y por qué no socorremos a nuestros paisanos ? objetó el Marqués del Risco, entre el glacial silencio con que fue acogido su patriótico proyecto...

Al momento, desvanecido el efecto de su proposición tan « inoportuna », se inició de nuevo la charla.

Ricardo ante tanta falsedad no pudo menos que decir :

« ¡ Y sobre ese pedestal se levantará la República ! »<sup>1086</sup>

... alors que la population rurale cubaine subissait de plein fouet les conséquences de la guerre et de la Reconcentration... Bien vite, l'on ne pouvait à nouveau plus rien contre le règne d'une élite profiteuse, pas même tenter de continuer à être, isolément, un homme de

progrès, encore moins dénoncer ces continuités et ces blocages aux lourdes conséquences pour le pays. En effet, le dire ou l'écrire :

« Causó una formidable escándalo social, ya que en el mismo [libro] y como medio de enseñanza, pintaba con colores vivos la podredumbre que infestaba a la mayoría de las familias del gran mundo. La lucha se encarnizó entonces ; pero a campo abierto. El doctor se vió acosado de la manera más inclemente ; por doquier se le miraba como a un despreciable ente social, hasta por aquellos mismos que leyeron su novela. La « patriotería » monopolizadora y el fanatismo dogmático lo proclamó desde su púlpito y por medio de jugosas pastorales como satánico demoleedor de las tradiciones, de la FE y de la VERDAD. »<sup>1087</sup>

Peu à peu, les plus idéalistes et les plus incorruptibles des « Mambis » n'étaient plus que des « alocadillos rebeldes » (cela était même dit avec une tendresse maternelle presque complaisante)<sup>1088</sup>. L'ancienne et la nouvelle élites, nécessiteuses l'une de l'autre et réciproquement, pour asseoir leur pouvoir, se mêlaient dans les « Chalets » modernes du Vedado, quartier chic aux portes de La Havane coloniale que les « Généraux et les Docteurs » faisaient construire :

« En aquellos enormes salones, testigos mudos de gloriosos acontecimientos políticos y sociales, la aristocracia legendaria, armonizaba superficialmente con la burguesía emergida a la vida frívola social del *gran mundo*, gracias a las evoluciones de la política y al amparo de las caprichosas prodigalidades de la suerte. No obstante esa fraternidad, entre la democracia republicana y la prosopía de la Colonia, advertíase el profundo malestar de algunos descendientes de viejas familias, al mezclar sus ilustres personalidades, con los advenedizos, cargados de oro y ejercitando poderosa influencia en las esferas gubernamentales.

Pero arruinadas en su gran mayoría, las familias a causa de las guerras emancipadoras, no tuvieron otro recurso para poder subsistir decorosamente que aceptar dentro de su seno, a los hijos de los potentados comerciantes, a los herederos de los banqueros improvisados o a los descendientes de los gloriosos generales, coroneles y comandantes convertidos en ídolos por el populacho.

Algunas familias distinguidas, que conservaron riqueza, prestigio y honores, eran los que se mostraban un tanto reacias, a transigir con las libertades, procurando aislarse ceremoniosamente, de los que ellos, con marcado desprecio, calificaban de pretenciosos advenedizos.

Por eso, en aquel conjunto de bellezas, de elegancias y de hermosura (...) podía apreciarse a simple vista, el sombrío grupo de los aristócratas rebeldes, replegado en los ángulos más lejanos del salón, como si fuesen augustas

majestades en espera de las genuflexiones de los vasallos y transigiendo con la presencia de la plebe encumbrada por razones de estado. »<sup>1089</sup>

La thèse selon laquelle les opportunistes avaient usurpé la victoire ne fut jamais aussi centralement, ouvertement et finement développée que par Román Betancourt. Il était clair pour lui que les nantis avaient fait alliance pour se partager le nouveau pouvoir.

Néanmoins, cette thèse était sous-jacente à la plupart des romans à thèse avant et après les années trente : Castellanos ou Carrión l'injectaient diffusément comme source du désenchantement ; Pérez Díaz rappelait sans cesse que ce n'était pas les plus dévoués ni les plus vertueux qui récoltaient les fruits de leurs sacrifices. Le malaise était plus ou moins identifié et décrit, et ceci également en fonction du statut de l'auteur ou de ses intérêts. Cabrera, s'il ne dénonçait pas la collusion sociale que Román Betancourt analysait, se plaignait dans *Sombras eternas* de la perte des valeurs morales les plus élémentaires, phénomène qu'il interprétait par l'atavisme d'une hispanité incapable de résister au mercantilisme nord-américain.

Nul ne se montra plus direct que Román Betancourt pour dénoncer l'intromission des Nord-américains dans ce bal des opportunistes :

« (...) Lo único que siento es no poder gozar de las alegrías de este momento histórico para nuestra Cuba, puesto que, en relación a su libertad, la independencia no es cosa resuelta, y es muy problemático que los americanos se muestren generosos con nosotros... Esto por un lado ; por el otro... »<sup>1090</sup>

Raimundo Cabrera, pourtant américanophile, dépeignait cette collusion par l'intermédiaire de Mr Bates, ancien membre du Gouvernement Wood et propriétaire sucrier, et Don Torcuato, ancien esclavagiste recyclé dans les affaires avec les Nord-américains<sup>1091</sup>.

Et tout cela – nous y reviendrons – d'autant plus facilement qu'était grande la désunion à Cuba. Elle leur permettait de s'engouffrer dans la brèche, de faire alliance avec les uns ou les autres au gré de leur intérêt de nation dominante sur le Continent et dans le monde :

« De este modo por muchos que fuesen los peligros para Cuba podría esperarse la manera de encontrar recursos para evitarlos o repelerlos. Eso sí, para ello era de todo punto necesario deponer aspiraciones egoísticas, que perjudicasen los intereses de la patria ; habría que evitar el establecimiento de regímenes imperialistas de los que surgirían las injusticias, el nepotismo y los crímenes, y

por ende, la intervención extraña o la más denigrante de los abjuraciones por parte del Gobierno constituido con tal de mantenerse en el Poder. »<sup>1092</sup>

Le constat amer d'un auteur meurtri et déçu se nuancait donc d'une alternative possible. Bien que rappelant le concept politico-moral des « vertus domestiques », elle s'en éloignait dans son fondement principal : il ne s'agissait pas de « bien » se conduire pour complaire au gouvernement des Etats-Unis, mais de s'unir pour lui opposer – à nouveau – un front patriote assez fort pour imposer des choix véritablement cubains.

Ainsi, les romans des Guerres se révélaient le terrain de bien des affrontements avec les règles du temps présent. Au moyen du prisme de représentations temporelles, spatiales et humaines, elles-mêmes volontairement ancrées dans la tradition littéraire cubaine mais également européenne et surtout continentale, une vision hagiographique et rassurante pouvait s'élaborer. Mais parallèlement, avec des outils identiques, s'élaborait une réflexion sur les causes passées et présentes de la dépendance et, quelquefois, sur les moyens d'y échapper.

Ces deux axes, dans leurs interrelations, seraient tout aussi visibles dans les contenus plus conceptuels des romans des guerres. Nous proposons de les aborder maintenant et de voir comment se construit l'argumentation intellectuelle de la légitimation de la rupture avec la Métropole.

### III. Le didactisme du discours sur les guerres

Le thème des Guerres de l'Indépendance de Cuba – à l'exception d'une toute petite poignée de romans de divertissement simplement en vogue – ne fut jamais abordé fortuitement. Un auteur – vétéran, de la première, de la seconde ou de la troisième génération républicaine – lorsqu'il écrivait sur les Guerres touchait sciemment au cœur d'interrogations très actuelles pour lui. Loin de s'évader dans le passé, il y recherchait les fondements de ce que Román Betancourt, parmi d'autres, nommait un « malaise ». Tous pratiquement, et toutes générations confondues, le ressentaient. Les auteurs se voulaient lucides ou préféraient se montrer volontaristes. On qualifiait ce malaise de moral, de social ou de politique. Il laissait désespéré ou poussait à proposer de fausses solutions, tel le recours à un caudillisme libéral. Il renvoyait toujours ceux qui rêvaient d'indépendance, de modernité et de démocratie au même sentiment de frustration et d'impuissance.

Combien d'auteurs-Vétérans – de Balmaseda à Pérez Díaz – réaffirmaient dans les préambules leur désir d'écrire pour laisser aux générations futures le souvenir de la fondation de la République et leur fournir les éléments susceptibles de les prévenir contre les écueils que leurs aînés n'avaient su éviter. Leurs successeurs montraient à leur tour, en abordant le thème des guerres, qu'ils en avaient pris acte et réamorçaient la réflexion. Le devoir de mémoire que les premiers s'étaient fixé et que les générations postérieures reprirent, supposait l'élaboration d'un discours didactique particulier. Ce discours ne se limita pas, loin de là, à ciseler une imagerie substantielle opposant Espagnols et Cubains.

Car l'antagonisme fondamental n'opposait pas les hommes, disaient les romanciers, mais les systèmes. C'était alors la présence de l'Espagne à Cuba – avec quelquefois ses corollaires continentaux – qui était en question. Les auteurs évaluaient l'apport et l'empreinte de la Métropole en remontant aux origines, à Colomb. C'était, on le devine, une entreprise ambitieuse et minutieuse de déconstruction de tout l'appareil idéologique traditionnel. Quelquefois, cela se fit trop systématiquement, en prenant à tout coup le contre-pied du discours légitimateur de la présence espagnole à Cuba. L'Espagne – en tant que nation coloniale – n'avait rien apporté de positif à sa colonie. Ce postulat, compréhensible en la

circonstance, ôtait par ailleurs toute culpabilité dans une rupture à caractère problématique : il n'y avait rien de ce « Vieux Monde » qui méritât d'être sauvé.

Légitimer la rupture en ajoutant un nouveau chapitre – le dernier ? – à la Légende noire – n'était que le premier pas. De manière plus ou moins élaborée, les auteurs faisaient passer leur message et décrivaient leur Utopie. Les Guerres n'avaient pas été qu'un rejet ; loin de là, elles avaient été une aspiration, un élan. Les valeurs sur lesquelles on voulait fonder l'avenir étaient exposées ; quelques auteurs rédigeaient de véritables professions de foi. Le consensus, en revanche, n'était plus aussi flagrant. L'on s'accordait généralement sur l'idéal politique, mais dès lors que la question sociale surgissait, dès lors que l'on s'interrogeait sur la nécessité ou le danger de se donner un nouveau modèle... Un courant d'idées issu du XVIII<sup>e</sup> siècle, en effet, portait les déçus de la Métropole à jeter leurs regards sur les Etats-Unis, perçus comme modèle de modernité.

Enfin, l'anti-hispanisme n'était pas seulement une position intellectuelle. Rejet et rupture, bien qu'inévitables, ébranlaient les fondements de l'identité collective. On ne s'étonnera donc pas de voir comment l'histoire familiale fut utilisée comme transcription de la rupture du lien avec la « Mère-Patrie ». Univers intime et espace public à la fois, la représentation de la famille fut aussi codée que les archétypes dont nous présentions plus haut une typologie : s'y représentait à l'échelle individuelle la problématique identitaire et sociale.

Des auteurs aussi convaincus de leur devoir civique de transmission d'un héritage intellectuel et moral abordaient presque la fiction comme un outil pédagogique. Le roman dissertatif de Julio Rosas, *El Cafetal azul*, fournit un des exemples de cette démarche. Le second roman d'aventure de López Leiva haussait la littérature pour enfants au niveau de l'apprentissage de la philosophie politique. Le recours à la digression, chez les auteurs moins confirmés, était quasiment systématique. C'était d'ailleurs à double tranchant. Cela donnait à cette littérature son originalité et sa ferveur. Cela la rendait également pesante ou pontifiante.

Les romans et les nouvelles des auteurs des générations républicaines n'étaient plus autant pétris de didactisme. La problématique, pour eux, était différente. Ils partaient d'un acquis pour aller plus avant. Cependant, dépositaires de la mémoire de leurs aînés, intellectuellement formé par eux, ils transmettaient en filigrane une pensée analogue. Le thème, par exemple, de l'héritage colonial ne relevait plus de leurs préoccupations, mais c'était parce qu'ils l'avaient assimilé. Ils réutilisaient cette expérience pour enrichir leur propre réflexion anti-impérialiste.

## A. « Vieux Monde » versus « Nouveau Monde »

Bien qu'aucun d'eux ne l'ait résumé en ces termes-là, c'était bien selon cette équation que les auteurs, et au premier chef ceux qui avaient assuré la transition, ramenaient les termes de leur choix historique

« El diez de octubre de 1868 dividió, partiéndola en dos, la historia de Cuba. Su pasado, la vieja historia, cayó en pedazos, arrastrando consigo las vejaciones encubiertas hasa entonces ; y el porvenir, la nueva era, borró el estigma que pesaba sobre los habitantes de la Isla : la esclavitud. »<sup>1093</sup>

Ils renvoyaient dos à dos deux conceptions de la société : une archaïque et une moderne. Le choix s'imposait : l'évolution du monde et les aspirations des hommes ne laissaient pas d'alternative.

Il est intéressant de noter que dans l'analyse des deux systèmes étaient mis en avant les aspects sociaux, politiques et moraux. En revanche, l'on en excluait la question économique.

### 1) Relecture de l'Histoire coloniale

Motivés par le besoin de justifier la rupture et de comprendre pourquoi elle avait débouché sur un changement de tutelle, les auteurs remontaient aux origines de l'histoire coloniale de leur nation. Ce faisant, ils la relisaient toute depuis la nouvelle perspective. Cette démarche n'était pas, à proprement parler, nouvelle. Nous avons signalé, au début de cette partie, les démarches pionnières de romanciers et d'historiens cubains du temps de la colonie. Mais le ton, là, était libre ; il l'était tout au moins lorsqu'il s'agissait d'évaluer les apports d'une présence espagnole gouvernée par le mépris de l'autre :

« Pero no ha sido nuestro propósito hacer una obra crítica de política, sino enjuiciar novelescamente el procedimiento de España en Cuba. »<sup>1094</sup>.



Le legs principal de la Métropole à sa colonie, avait été l'exploitation des hommes. L'Espagne et ses représentants avaient de tous temps utilisé les habitants de Cuba comme des bêtes de somme. De là découlait l'implantation dans le pays d'un système politique considéré comme moyenâgeux. Enfin, l'Église avait été, dans la plus pure tradition hispanique, le premier allié des profiteurs, en maintenant ses ouailles converties puis catéchisées, dans l'obscurantisme intellectuel et moral le plus crasse.

#### a) **L'ignominie sociale**

C'était le point central du discours idéologique. Les Cubains jugeaient l'horreur sociale, instituée comme mode de fonctionnement par les colonisateurs. Ils refusaient catégoriquement d'être considérés comme des héritiers, même passifs. Ils assimilaient ainsi la disparition des Indiens, l'esclavage des Africains à l'ostracisme politique dont les Créoles blancs avaient pâti. Intégrer ces trois aspects à un système d'exploitation était certes fondé. Mais, les mettre sur un pied d'égalité et déclarer clos le débat était une autre affaire.

D'ailleurs, si le discours global était celui-là, les auteurs politiquement radicaux discernaient parfaitement les différentes natures de ces trois types d'exploitation et se gardaient de les assimiler les unes aux autres. Le discours dominant, le plus confortable, visait donc, on ne peut l'ignorer, à déclarer les élites créoles blanches innocentes du crime d'esclavage. Plus encore, puisqu'il était aboli et que la Nation responsable n'était plus au pouvoir, l'on se plaisait à considérer qu'il n'était pas utile d'en affronter les conséquences sociales, ce qui était un point de vue absolument conservateur. L'on comprend donc que la question économique n'ait pas été abordée puisque les grandes fortunes cubaines s'étaient bâties depuis des siècles grâce à l'exploitation de la main d'œuvre servile.

Un voile pudique était jeté sur la responsabilité d'une partie conséquente de la « fleur » de la Nation, qui avait fait alors mine de se rallier dès 1898 à ceux qui depuis longtemps s'étaient battus pour l'abolition et la démocratie, tout en pactisant avec la puissance interventrice afin de ne pas perdre le contrôle de la situation.

#### (1) Le recours tardif au cibonéisme

Reconnaître que les colons avaient réduit en esclavage les Indiens de Cuba et directement contribué à leur disparition était, il est vrai, une étape importante de la

déconstruction de l'ancienne histoire officielle. L'on disait enfin que les Espagnols n'avaient ni civilisé ni sauvé ces païens de l'Enfer :

« ¿ Por qué no nos dieron su civilización y nos enseñaron a progresar a nosotros inocentes y humildes ? »<sup>1095</sup>

Argument que l'on pouvait également rencontrer sous une formulation plus... virulente :

« – Os venimos a civilizar.  
– ¡ A civilizar ! ¡ Qué sarcasmo ! Estableciendo en las vírgenes tierras de América las horripilantes prácticas inquisitoriales. Quemastéis a Hatuey. ¡ Pero qué, esto viene de atrás ! (...)  
– ¿ Qué erais antes del descubrimiento ? Indios, ¿ qué sois hoy ? Europeos.  
– Si, Europeos, continuó Hamalgado, pero españoles. »<sup>1096</sup>

Certains se référaient à Las Casas pour étayer leur démonstration de manière scientifique. Ils contribuaient ainsi à élaborer, sur les traces de Martí, une histoire véritablement identitaire et non plus plagiée sur l'antiquité européenne. C'était le cas d'Álvaro de la Iglesia, qui abordait ce passé sans pour autant lui donner une importance surévaluée au sein de son projet d'écrire la « petite histoire » pour renforcer la « grande » dans tous les esprits.

D'autres se replongeaient dans une appréciation romantique, recomposant un âge d'or indigène, dans la plus pure tradition cibonéiste. Cabrera jouait un peu sur cette corde, en inventant un « guajiro » « mambi », justement nommé Hatuey : le véritable Cubain était donc un paysan d'origine indienne... Rodríguez Embil s'essaya également à cette reconstruction identitaire-là. Certes, l'un et l'autre perpétuaient une tradition littéraire bien cubaine apparue au siècle précédent dans laquelle Fornaris excella. Mais, en s'inventant des héros indiens, descendants directs de rois précolombiens, ils tentaient surtout de s'éloigner de leurs racines espagnoles, de se forger des ancêtres à la Nation, sans reconnaître la composante africaine du peuple de Cuba. La révolte des Cubains était l'héritage de ces ancêtres-là, pas celui des idéalistes ni des esclaves :

« Como si hubiese recibido de sus progenitores – indudablemente los indios – el legado de odio y el deseo de venganza de sus exterminadores. »<sup>1097</sup>

Le poids des lectures cibonéistes de Laura Dulzaides del Cairo était très décelable dans son roman *Azares y azahares*, dont l'héroïne était indienne, une véritable « reina de las Antillas »<sup>1098</sup>. Le désir de forger une identité indienne, décalée de l'Espagne, systématiquement assimilée à une oppression culturelle, était patent :

« Yareira era el tipo perfecto y acabado de la raza primitiva. India de raza pura, hubiéramos podido admirar en ella un magnífico busto de la raza siboneya. Su estatura regular, y desenvoltura, formas torneadas ; ojos muy grandes y negros, mirada penetrante, llena de dulzura, suavidad, inteligencia y gracia, sumamente expresiva ; aunque un tanto melancólica : algo triste, nariz recta, frente cuadrada, espaciosa en la que se conocía fácilmente que Yareira era una débil rama de la estirpada raza de los indígenas de Cuba. »<sup>1099</sup>

« La última descendiente de los aborígenes de Cuba y Cubanacán »<sup>1100</sup>, comme l'auteur, rêvait d'un éden perdu :

« Hablaban y reían y daban de comer a los niños en los manos. Pasó el almuerzo. Ahora disponían los arcos y las flechas y las redes para cazar y pescar, cantando alegremente.  
Los naboríes talaban en los montes para sembrar el maíz y el aje (yuca).  
Cada grupo se repartía a su trabajo y el cacique distribuía a todos. »<sup>1101</sup>

qui s'opposait en tout à la soif de pouvoir des Espagnols :

« – Lee el porvenir...  
-¡ Se acentúa la ambición de mando ! Empieza el sentimiento de localismo a imperar. ¡ Malo ! ¡ Muy Malo ! »<sup>1102</sup>

Mais il y avait aussi chez l'auteur un discours féministe très marqué. Sa Yareira endossait de nombreuses peaux : elle représentait les indiens, les femmes, les maçons... Elle se faisait finalement nommer Yara avant d'épouser un Créole. De là à lire ce roman indianiste comme une revendication personnelle, timidement masquée par un discours pré-indianiste conventionnel et peu provocateur, il n'y a pas loin.

A l'occasion du Quatrième Centenaire de la Découverte de l'Amérique, deux visions de Colomb avaient été renvoyées dos à dos<sup>1103</sup>. La première, justificatrice de la présence espagnole, présentait Colomb comme un héros positif, un homme de progrès ; l'autre, critique, comme le représentant et l'instrument de l'appétit de conquête et de richesse de

l'Espagne des Rois Catholiques. Seule la seconde version perdurait dans la nouvelle interprétation de l'histoire nationale. C'était avec Colomb qu'avait commencé le massacre :

« ¡ Entonces empezó el exterminio, y no habiendo piedad para los indígenas, un cacique del interior se refugió con sus familias a lo profundo de los montes<sup>1104</sup> ! ¡ Errantes y perseguidos, las altas asperezas solamente les ofrecían un asilo tranquilo ! ¡ Así fueron pereciendo hasta Yareira ; la madre de esa indígena que es el único relicario de su sangre ! Es la virgen de los bosques a la que cuidamos porque en ella terminará la pura sangre del primer cacique(...) Los naturales del país la idolatran. (...) Es la herencia de Cuba. »<sup>1105</sup>

D'après certains, le crime social que les séparatistes avaient voulu effacer par la rupture aurait été la disparition de ces peuples pacifiques :

« Cuando yo contemplo esos montes envueltos en las brumas de la noche !  
¡ Cuando veo en mi mente angustiada, tras las hojas de los árboles, el templo sagrado y destruído de mis antepasados, errantes y perseguidos, con tan triste injusticia ! Cuándo elevo en el silencio de la noche mi pensamiento hacia aquellos seres queridos ; buscándolos a través de los siglos pasados... y solo diviso ... sus múl...ti...ples tumbas ! ¡ Sus perdidos osarios ! Y aún me parece oír las voces enronquecidas, repitiendo desconsolados :  
– Tú quedas para perpetuar nuestra raza en estos lugares ; única progenitora que llevas en tus venas la sangre de una tribu siboneya, estás obligada a resacir en lo venidero la estirpe de tu estirpe. El exterminio de los tuyos. ¡ Venganza, india, venganza ! »<sup>1106</sup>

Román Betancourt était loin d'appeler à la vengeance... En revanche, il cherchait dans le passé de l'île tout élément susceptible de se raccorder à une démarche libertaire :

« Y, mientras en las abruptas regiones donde Hatuey, el prófugo de « Guamabá », persuadió en épocas remotísimas a los indios de « Maisí » de la necesidad de combatir a los conquistadores, a quien no debían de considerar como a Colón, a Ocampo, a Enciso y a otros [En note : Como seres sobrenaturales], se juramentaban los patriotas arengados por Céspedes. »<sup>1107</sup>

Álvaro de la Iglesia voulait plutôt rappeler combien la Nation colonisatrice avait considéré Cuba non pas avec intérêt ni curiosité, mais au travers du prisme de ses propres fantasmes. Dans ce conte dédié à Manuel Sanguily, même les hommes pétris de charité

chrétienne ne savaient rien de l'endroit où ils voulaient faire le bien. En 1784, les frères capucins arrivèrent à Cuba, cherchant désespérément les Indiens qu'ils voulaient secourir :

« – Pues ¿ Y los indios ? ¿ Qué se ha hecho de los salvajes ?  
– ¿ Los salvajes... ? ¿ Quién se acuerda, padre ! Hace ya mucho tiempo que hemos acabado con ellos... »<sup>1108</sup>

Le thème du conte est celui de la méconnaissance de la colonie par les Espagnols. Mais il y avait là aussi une allusion indirecte destinée à ceux qui allaient se chercher d'illusoires ancêtres indiens...

Cette attitude était en grande partie affaire de génération. Les auteurs qui avaient grandi pendant le « Repos turbulent » et, a fortiori, sous la République, se sentaient bien moins rattachés à cette Utopie quelque peu rousseauiste de l'Indien bon, parce que vivant en état de nature. Cela avait plutôt été une tendance chez certains auteurs formés sous la colonie et hermétiques aux conceptions plus modernes sur la composition de leur société, en particulier celles de Martí.

## (2) L'esclavage

A l'exception d'un ou deux cas, dont Pérez Díaz :

« Pero Don Rafael es cubano, esclavista, de los que creyeron honradamente que un negro no se diferenciaba en nada de un animal salvaje, que a tanto llegó su ignorancia y su falta de sentimientos humanos. »<sup>1109</sup>

toute la responsabilité du système esclavagiste, dans sa facette institutionnelle et dans son aspect humain, fut entièrement reportée sur l'Espagne et les Espagnols de Cuba.

Trujillo de la Miranda développa largement la dénonciation de ce système, en termes crus et réalistes : descriptions des marchés, du travail forcé, de l'utilisation sexuelle des femmes, des châtiments cruels et arbitraires. Ces auteurs recréaient le caractère banal de ces pratiques de la colonie :

« Acabo de hacer un negocio extra. Figúrese que en un barco de ciento sesenta toneladas me han traído cien congos, cincuenta lucumís, cincuenta gangas y cincuenta carabalies. Total, un ranchito hermoso que le puedo sacar por lo

menos, nueve mil pesos ¿ Y sabe Vd cuánto me costó ? Asómbrese : dos mil pesos. Casi regalados. »<sup>1110</sup>,

qui n'avaient d'autre fondement que l'appât du gain :

« Y como el trabajo esclavo producía un ahorro considerable al dueño, el azúcar se vendía a precios exorbitantes, y las ganancias se multiplicaban de año en año, resultó que al cumplir los 35 de edad, Crisanto, o mejor dicho Don Crisanto, contaba con un capital de medio millón de pesos y no debía un céntimo a nadie. »<sup>1111</sup>

Ils laissaient le lecteur fonder seul sa révolte ou son dégoût :

« La Panchita » se distinguió siempre por el mal trato que daban a los africanos traídos de los países donde por designios de la Naturaleza nacieron. Muchos eran los negros que poseía el viejo Patagrás y cuéntase que en el patio principal de la casa de vivienda de la vega se daban a menudo cuerazos a los pobres miembros de dicha raza, aun a las mujeres para las que cuando estaban embarazadas, abrían hoyos donde pudieran meter la barriga, no para que sufrieran menos, sino para que no se malograra la cría, que tenía valor dentro del comercio generalizado en la isla sobre la venta de esclavos. »<sup>1112</sup>

La description des faits suffisait à démontrer l'insupportable de leur intolérable banalité. Ce mépris était un comportement tellement ancré dans les esprits de la Colonie que même un être (ici un jeune immigré espagnol) en révolte contre l'autorité patriarcale et l'ordre social, pouvait rester inscrit dans cette logique :

« Antonio le manifestó a su buen tío que él no era como las negritas que compraba para exprimirlas como si fueran naranjas y venderlas después sin darles ningún dinero. »<sup>1113</sup>

Le pire, c'était que la plupart des esclaves, aliénés au plus profond de leur être, considéraient normal d'être traités comme des bêtes de somme et participaient à la perpétuation de ce système. Bacardí, historien et peintre de la culture orientale, sut rendre ces complexités mieux que personne. L'on excusera la longueur de l'extrait suivant de son *Vía Crucis*, pour ses qualités littéraires, la richesse de ses contenus dispensés en petites touches et son incontestable et digne efficacité dénonciatrice:

« La campana de La Sidonie dio sus tres toques, apenas alboreaba. Resonó por cinco veces el chasquido del látigo del mayoral, y la negrada, sin un murmullo, fue a alinearse aceleradamente junto al octógono del molino de pilar café. Trajeron una escalera y la tendieron en el suelo. José y Simón aparecieron, trayendo a rastras a Juan. Un silencio sepulcral dejaba escuchar la respiración de los espectadores de la escena ; ningún corazón palpitaba, era costumbre aquel acto, y la práctica no les emocionaba. Gruñía el cerdo en el corral, las gallinas cacareaban, y el gallo, alegre, saludaba la venida del sol con su valiente canto. El pitirre, desde el vecino mango, enviaba a la compañera el aviso de que pronto llevaría alimento al amoroso nido, y el sinsonte entonaba trinos de amor al nuevo día. El mayoral tomaba tranquilamente, en el corredor de la casa, la taza de café, y recibía las últimas instrucciones para el trabajo, y que en vez de veinticinco le dieran a Juan ; diez azotes ! ; Era muy chiquito y no había que inutilizarlo !

– ¡ Arriba ! – gritó al presentarse en el sitio de la ejecución. Una negra vieja se acercó a Juan, sujeto por los dos capataces, y con brutalidad, mascullando reconvenciones y ¡ buenísimos ! le rapó la cabeza ; el negrito hizo un movimiento y brotó sangre de su cráneo. Concluyó, y arrimóle un golpe con la tijera. Llevado a la escalera, quitáronle los calzones, y fue atado boca abajo : hubo un momento de espera : se aguardaba a ver si mosié Jean acudía a presenciar el castigo.

Rompió entre nubes un rayo de sol, enviando luz y colores a la atmósfera ; el aire matinal cruzó resbalando sobre las verdes hojas como estremecimiento de cópula primaveral, e invadidos por la luz, se llenaron de encantos el monte, la llanura, la vivienda, la cuadra... ; la línea negra de los esclavos se coloreó de azul, los pañuelos de diversos colores lucieron en las cabezas desgreñadas ; los collares de cuentas azules y rojas se destacaron sobre la piel negra de las hembras, en tanto que los varones, sombrero en mano, dejaron ver el color uniforme de la piel oscura con el amarillo sucio del traje de coleta.

El mayoral hizo una señal, y el brazo de Simón se alzó y se bajó con fuerza ; cruzó un látigo el espacio y crujió sobre el cuerpo de Juan : hizóse una pequeña línea blanquecina en el cuerpo de éste, se oyó un quejido interno ; volvió el látigo a caer una y otra vez : a las líneas blanquecinas sucedieron las rojas ; los quejidos fueron más fuertes y más profundos, algo que del pecho resonaba en los labios apretados, algo como desquiciamientos de montañas en profundidades de la tierra. El mayoral contaba : uno, dos, tres, cuatro... apoyado en el puño del machete.

– ¡ Dos más a ese bribón ! – se escuchó. Jean Pierre había llegado. Redobló sus fuerzas Simón : el látigo, cual ser inteligente, describió curvas elípticas en el espacio, como sierpe que se goza en su obra y lame con lengua de fuego la carne humana. Simón se detuvo : los doce azotes se habían completado.

El látigo del mayoral chasqueó, la *jila* dio señales de vida ; los negros se pusieron el sombrero, requiriendo ellas los canastos, y todos tomaron, fraccionados en grupos por los capataces, charlando, riendo y cantando, el camino del trabajo.

Vertióse una botella de aguardiente sobre el curpo lacerado de Juan, lo que le produjo nuevos dolores ; se le desató, se le ayudó a vestir y se le ató al grillete.  
– ¡ Vete a limpiar la caballeriza, bribón !  
Y torcido por el sufrimiento, tomó el camino que se le indicaba. Simón le echó una mirada de desprecio.  
– ¡ Faltar a su amo ! – dijo, y Simón era su tío. »<sup>114</sup>

Le double objectif de 1868 avait été l'Indépendance et l'abolition. En 1895, il s'agissait de fonder une République indépendante et sociale. Or, dans les romans qui abordaient l'un ou l'autre guerre, l'esclavage demeurait chez certains un thème permanent. C'était dire que la société coloniale était assimilée à ce système économique basé sur l'exploitation d'autrui et en particulier celle de la main d'œuvre servile. Les auteurs qui avaient vécu au temps de la colonie, ceux dont la réflexion sociale et politique était la plus poussée, ne cessèrent de décrire et de rappeler ce qu'avait été l'esclavage. Ils assumaient – courageusement puisqu'ils se sentaient une responsabilité – ce devoir de mémoire :

« Vivimos dentro de una execración ; ¡ Y nos parece tan natural ese contrabando de carne humana ! »<sup>115</sup>,

écrivait Bacardí, qui qualifiait plus loin Cuba coloniale comme « La tierra de las grandes abominaciones »<sup>116</sup>. Pérez Díaz à la fin des années quarante écrivait encore cette histoire, comme s'il fallait toujours empêcher que l'on oublie non seulement ces horreurs-là mais aussi que vivre dans un tel système avilissait tous les hommes.

On était pourtant généralement loin de la culpabilité, quelquefois ambiguë, qu'avaient ressentie les auteurs des romans abolitionnistes du milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle<sup>117</sup>. Les écrivains que nous étudions n'étaient dans une logique ni de dénonciation, ni de recherche d'absolution. Ils s'étaient libérés par les armes de ce stigmat social qu'un auteur comme Villaverde avait justement symbolisé dans *Cecila Valdés* par la transgression destructrice du tabou fondateur des sociétés, l'inceste. Les Vétérans s'étaient révoltés contre l'iniquité sociale sur laquelle s'appuyait le système colonial ; ils avaient contribué à sa destruction ; ils avaient édicté la loi morale. Depuis, ils témoignaient et continuaient à témoigner, tout en étayant à l'occasion leur démonstration par l'exemple d'un discours théorique à la fois moral et social.

Fait nouveau, antérieur aux recherches de Ortiz, des auteurs comme Bacardí, López Leiva, Román Betancourt ou même Trujillo de la Miranda, révélèrent avoir de l'intérêt à



observer, puis à faire connaître certains aspects de la culture africaine à Cuba. Bien sûr, l'on restait un peu superficiel, remarquant la religion – et en particulier les pratiques « naïgas » qui faisaient frémir depuis les temps de la colonie –, la musique et la danse. Mais cette fois, il n'y avait plus simplement du dédain pour ces pratiques de « barbares ». Néanmoins, persistait généralement un sentiment de crainte envers ces comportements considérés comme trop peu policés et trop érotiques.

De plus, le parler populaire n'était plus retranscrit pour être moqué comme dans le Théâtre Bouffe du XIX<sup>ème</sup> siècle. C'était à l'inverse un juste retournement où le ridiculisé de la veille pouvait à juste titre se gausser de son ancien tourmenteur :

« – El Batallón de Guadalajara – continuó leyendo Ricardo – después de minuciosos reconocimientos, desde Boca de Jaruco hasta Rincón, Habana, hizo dos muertos, destruyó pequeños campamentos y recogió dos calderos de hacer sal y varios caballos etc, etc »  
– ¡ Bendito sea *Batalá* ! To un batallón de tropa pa cogé uno caldero de hacé sal... ¡ Ja ! ¡ Ja ! Apueto que el Jefe de ese batallón etá cuajaíto de cruces. »<sup>1118</sup>

Les romans étaient porteurs d'ambivalence envers la population de couleur. Ainsi, même si l'esclavage et la traite étaient unanimement condamnés au nom du respect de l'humain, le sentiment de l'infériorité des Cubains de couleur réapparaissait périodiquement, fallacieusement justifié par ce que l'on considérait comme des lois sociales objectives. Ainsi, les Noirs restaient des hommes et des citoyens de seconde catégorie, non plus en vertu de critères dits « raciaux », mais parce que l'esclavage les avaient définitivement (sic) rendus tels. Et Carlos Enamorado, tout en vilipendant les esclavagistes d'une part, tout en faisant un effort patent de référencement historique de l'autre, pouvait écrire en toute bonne conscience et au mépris de l'histoire du pays que :

« La raza negra, embrutecida y degradada por la larga esclavitud de que fuera objeto, sin fuerza moral, sin sentimientos definidos, no podía ser un elemento indispensable para conseguir las libertades políticas que la Revolución pretendía. »<sup>1119</sup>

Nous l'avons déjà dit, ils étaient trop rares, dans les premières décennies du siècle, ceux qui donnaient à leurs personnages de couleur autant de clairvoyance et d'intelligence qu'aux Blancs (sinon plus), tout ignorants et exclus qu'ils étaient :

- «– Tan diciendo que lo mericanos van ajuntarse con nosotros, pa cabar la revolució.
- Algo de eso está próximo a ocurrir – expresó con marcado aire de contrariedad el oficial, a quien esa pregunta intensificaba de nuevo su malestar y sus incertidumbres.
- ¡ Avemaría Capitán ! La caña se va a poner a tre trozo.
- Es posible – replicó el Capitán.
- ¡ Vágame Dio, niño Ricardo ! ¿ Y qué tan pensando lo epañoles ?
- ¿ Por qué ?
- Etá clarito Capitán. En luga de componé el asunto entre nosotros, dejan que los mericanos metan la *cuchareta* ? Negro Tomá e muy bruto ; pero lo gusano se lo coman, sino etá en lo cierto. ¿ Uté no va que si ello se meten pa sacá su partecita ? ¿ No e vedá Capitán ? »<sup>120</sup>

Enfin, parallèlement aux discours rejetant radicalement et entièrement le système esclavagiste, il y avait quelques auteurs qui laissaient percer dans leur discours une vision de cet autrefois entachée d'une trouble nostalgie. Certainement à son insu, Cabrera peignait dans *Sombras que pasan* une société havanaise dans laquelle les esclaves, bien traités par des maîtres aristocrates et libéraux, accédaient quasiment à un statut de domestique familial. Le pouvoir de la bonne éducation faisait la nuance dans les relations entre esclave (mulâtresse) et jeune Blanc désargenté :

- « (...) Al bajar los ojos tropezó con el rostro humilde y complaciente de la mulata Juana.
- Buenos días tenga el niño Ricardo – le dijo –. ¡ Cómo madruga el niño !
- Buenos días, Juana. Estoy hoy de asueto y quiero hacer el día más largo.
- ¿ Quiere el niño que le dé una tacita de café ?
- Gracias, muchacha, ya lo he tomado.
- ¿ Cómo ? ¿ Dónde lo ha tomado el caballero ?
- Aquí ; yo mismo lo hago. ¿ No ves en la mesa el jarro ? Mientras me aseo y me visto enciendo el reverbero, hierve el agua, lo cuelo... y bebo una taza riquísima.
- ¿ Y todas las mañanas se hace su café el niño ?...
- Sí, hija, todas las mañanas.
- (...)
- ¡ Qué económico y arreglado es el niño ! Se lo voy a contar a la señora Cándida para que me permita hacerle el café al niño todos los días. »<sup>121</sup>

On le voit, dans le respect des convenances et de la hiérarchie sociale (Ricardo, plus jeune que Juana, utilisait néanmoins en s'adressant à elle le ton et les termes affectifs et

infantilisants usuels, signes de la supériorité de sa condition), chacun trouvait sa place sans souffrance... Quelques lignes plus bas, justement, l'on apprenait les causes de la sollicitude calculée (forcément !) de l'esclave :

- « – Bien, yo quiero que el niño me diga qué es *coartarse*...
- ¿ Por qué deseas saberlo ?
- Por que ese mulato Leonardo quiere coartarme...
- Pues, coartarse, hija, es anticipar al amo una cantidad en parte del precio de su esclavo ; y da derecho a este a trabajar por su cuenta pagándole un jornal... »<sup>1122</sup>

Passons sur l'interrogatoire quasi automatique de l'esclave par le Créole ; signalons que Cabrera témoigne là d'une possibilité pacifique d'échapper à la servilité, recours qui fut réel et avait permis la constitution d'une classe libre de couleur ; et rassurons-nous puisque les bons sentiments règnent, compensateurs de pratiques immorales :

- «– (...) Ese Leonardo es muy malo. Yo lo quiero mucho, yo soy su mujer, pero ni por él ni por nadie dejo yo a la señora Cándida.
- Pero, ¿ Leonardo es tu marido ?...
- Si, lo es ; porque yo voy a su cuarto y estoy con él cuando puedo...
- ¿ Y la señora Cándida es tu ama ?...
- Si, lo es ; pero es más que eso : es mi madre. Yo nací en su casa, me ha criado y ha sido siempre buena conmigo ; yo soy su esclava y soy su hija y no la dejo ; ahora menos que nunca que es tan desgraciada.
- Veo que tienes muy buenos sentimientos ; pero debías apreciar más tu libertad, que es la que seguramente busca tu marido Leonardo.
- No, niño Ricardo, eso sería una maldad. »<sup>1123</sup>

L'on pourrait objecter que nous opposons ici une peinture réaliste des ambiguïtés des relations maître/esclaves à un discours engagé et que nous en déduisons erronément une certaine complaisance de Cabrera à l'égard des « bons maîtres » ou d'une servilité à visage humain. Mais c'est que d'autres auteurs – Bacardí le premier – avaient réussi à dépeindre toute la complexité de ces liens sans laisser transparaître la moindre équivoque quant à leur perversion fondamentale. Nous le verrons précisément plus bas au moment d'aborder la représentation et la symbolique des familles multiraciales.

Il y avait bien une famille d'idée, dont Cabrera était le point de départ, qui, tout en rejetant sincèrement le système colonial esclavagiste, tendait à absoudre de leur responsabilité

les Cubains qui en avait profité. Chez Cabrera, une étrange nostalgie se déclenchait à l'évocation d'une générosité et d'une charité toute chrétienne. Pour d'autres, le supposé « retard » moral de la population de couleur déplaçait la culpabilité des profiteurs sur leur victime. L'attitude d'auteurs comme Castellanos ou Rodríguez Embil, qui voyaient en Cabrera un modèle, révélait d'identiques flottements. La frontière était quelquefois bien tenue entre l'une et l'autre posture, entre un discours réaliste honnête et sans complaisance et un discours tout aussi littérairement réaliste et idéologiquement ambigu.

### (3) La relative exclusion des Créoles

De plus, l'ostracisme dont avait pâti les élites créoles était assimilé in fine à l'esclavage, sur le modèle de la rhétorique de cette Révolution française à laquelle l'on se référait souvent. Mais enfin, évoquer la tyrannie que la Métropole coloniale avait fait peser sur la population de la Perle des Antilles était une chose ; d'oublier dans les tyrannisés les populations d'origine africaine :

« Desde entonces, todo ha sido rigor para la estirpe cubana, como lo había sido antes para la raza primitiva cuya sangre purísima circula por mis venas. »<sup>1124</sup>

c'en était une autre ; assimiler l'esclavage des Noirs, ou celui des Chinois (beaucoup ne pensaient pas à cette phase de substitution de l'un par l'autre, consécutive à l'abolition britannique de la traite) à la tyrannie politique subie par les Créoles, cela dépassait le degré de la maladresse stylistique, même si cela arrivait plus de trente ans après l'abolition :

« El cubano blanco era esclavo de la Metrópoli y vivía en la infame esclavitud del cubano o africano negro, sin contar con el esclavo chino que también existía. »<sup>1125</sup>

Face à ces assimilations tendancieuses et réductrices, l'on trouvait – toujours chez les mêmes – un ton plus juste pour décrire le mécanisme colonial. Certes, une didactique souhaitée efficace et un désir d'unification nationale conduisaient généralement à négliger quelques nuances. Ainsi, c'était l'ensemble des Créoles qui subissait uniformément l'inégalité politique, économique et éducative :

« Ella [Cuba] guardaba en su seno un sin número de riquezas y de hijos de la Madre Patria que venían por su gobierno a extraer de ella cuanto pudieran rasgar de sus entrañas ; sin dar a los naturales honores ni bienestar levantado para ellos el ancla del trabajo en su escala completa, cohibiéndoles de la educación y de todas las vías de progreso. »<sup>1126</sup>

Il n'était cependant pas erroné de relire l'histoire en fonction de l'aspiration séculaire des groupes composant la société coloniale à plus de libertés :

« Vivir vilipendiados, odiados, escarnecidos por hombres que no tienen más objetivo en el dominio de la Isla que mandar políticamente, sin conceder a los naturales del país derecho alguno, como no sea a fuerza de tiros y cargas al machete, es permanecer en un infierno, que no puede tolerar quien tenga en su conciencia un hábito siquiera de dignidad. »<sup>1127</sup>

Román Betancourt ou Álvaro de la Iglesia remontaient dans le temps jusqu'à l'Invasion de La Havane par les Anglais pour trouver la source de ce besoin libertaire. Ils inscrivaient dans cette continuité les conspirations maçonniques et les révoltes d'esclaves du XIX<sup>ème</sup> siècle. Les insurrections annexionnistes de Narciso López, dont on pouvait se souvenir de mémoire d'homme, trouvaient leur place dans ce cheminement. Et lorsque López Leiva retraçait l'itinéraire de l'Autonomisme pendant les années du « Repos turbulent », c'était encore pour l'inscrire – comme doctrine timorée, apocryphe et contraire à l'intérêt national – dans cette revendication libertaire. C'était également, pour certains, indiquer dans quelle direction les efforts devaient continuer à converger en ces temps de « République médiatisée », comme on la désignerait ultérieurement.

Relire, après coup, l'histoire créole dans cette perspective, donnait un sens commun et fédérateur à la Nation unie dans la résistance aux multiples facettes de la tyrannie :

« El hijo de esta tierra carecía de derechos políticos ; siempre se le engañaba, eran los esclavos al servicio de los amos ; no intervenían en la confección de sus presupuestos ni en la promulgación de los cargos e impuestos ; se les confiscaban sus bienes, y por cuestiones políticas los llevaban a la muerte infamante del garrote estrangulador. »<sup>1128</sup>

C'était, en dernière analyse, en réponse à cet ostracisme permanent mais variable – c'était un des propos d'Álvaro de la Iglesia dans ses *Tradiciones cubanas* – que l'Utopie

politique d'une certaine frange de l'élite créole, devenue à plusieurs reprises révolutionnaire, s'était forgée. Maspons Franco synthétisait :

« Los Cubanos estaban proscritos de la administración del país.  
Se les conculcaban sus derechos.  
La influencia era decisiva, en todos los órdenes, para el nacido en la península hispana.  
Cuba pagaba la enormidad de una deuda injusta.  
Las concesiones jugosas y favores oficiales se otorgaban siempre a españoles, no a cubanos. »<sup>1129</sup>

Reprendre cette revendication élitaine spécifique (participer au gouvernement des affaires de la collectivité), pour en faire bénéficier le peuple cubain dans son ensemble, c'était bien le projet de 1895. Elle s'exprima, nous allons le voir, dans le versant politique de la critique de la Colonie.

## **b) L'archaïsme politique**

Le discours critique global s'articulait autour de trois points forts. L'Espagne s'était contentée au cours des siècles d'exploiter sa colonie et ses natifs. Corruption et violence institutionnalisées avaient été les instruments du maintien de sa domination. Enfin, la touche finale de ce tableau, condamné par l'évolution politique des sociétés depuis la Révolution française, était son caractère médiéval.

### **(1) Madrid**

Le mode de gouvernement de Cuba par la Métropole était considéré comme fondamentalement archaïque. Si l'importation du système remontait aux « Conquistadores » et aux Rois Catholiques, alors que l'Espagne émergeait du Moyen-Âge, il n'avait guère évolué depuis. Il était catégoriquement rejeté à ce titre. Ce n'était pas le régime constitutionnel qui était mis en cause : il faut dire que la Monarchie comme la République espagnole avaient tour à tour déçu les Cubains par le passé. Leur critique était donc soit celle du système politique colonial en soi obsolète, soit – pour les plus modérés – celle d'un pacte colonial qui n'avait pas évolué avec le temps.

« La causa de su decadencia [de España] estaba principalmente en que sus gobiernos han vivido siempre fuera de la realidad ; y al poblar, civilizar y colonizar tan extraños territorios no han sabido crearse amigos sino enemigos, que no pudiendo soportar el sistema a que fueron sometidos se rebelaron contra los conquistadores y dieron vida a esas jóvenes nacionalidades que en nuestra América simbolizan el triunfo de la democracia y de la libertad. »<sup>1130</sup>

Après tout, la « Perle des Antilles », l'île « toujours fidèle », n'était-elle pas destinée à être exploitée par l'Espagne et les Espagnols qui y immigraient ? Le sac organisé de la Colonie par la Métropole, c'était cela le principal apport de l'Espagne à Cuba :

« Las colonias sirven para enriquecerse. España ha dado una buena lección a las demás potencias europeas que colonizaron América, tocante a esto de sacar el mejor provecho de ultramar cortando cabezas inocentes y llamando bandido al patriota. »<sup>1131</sup>

Les mesures imposées par les gouvernements madrilènes échappaient à toute logique de « bon gouvernement ». Elle n'avaient pour objectif que le seul maintien de la Cuba dans la dépendance :

« En las postrimeras de la colonia, cuando dio la última vuelta al tornillo gubernamental el soberbio ministro Romero Robledo, recordamos que al realizarse la absurda división política de esta isla, por regiones, división que no obedecía a ninguna necesidad que no fuese la de las conveniencias de partido, hubo algún municipio que, por primera vez desde el descubrimiento, quedó *partido por gala en dos*. »<sup>1132</sup>

Ce maintien passait par l'alliance avec certains groupes de pression espagnols à Cuba si bien que le rapport de force s'en trouvait finalement inversé. Le représentant de la Couronne ne faisait plus la loi, il était contraint de se plier aux diktats des intégristes et de leur parti. Ils étaient les véritables seigneurs, eux qui s'imposaient par la force :

« (...) el partido Unión Constitucional, compuesto de españoles adinerados que formaron un cuerpo de Voluntarios que sólo en La Habana ascendía a más de 40 000 hombres. Los dueños del comercio eran los Jefes y Oficiales y los soldados sus dependientes, jóvenes españoles que hacían venir de España para hacerlos trabajar y explotarlos como si fuesen esclavos. Utilizándoles como soldados y hacíanles trabajar hasta los domingos y días festivos, los tenían al mismo tiempo como defensores de la madre patria y los lanzaban a la calle cuando así convenía a sus bajas pasiones y a sus intereses particulares,

promoviendo algunas veces algarabías y motines de espantables y dolorosas consecuencias, tal como el fusilamiento de los estudiantes de medicina y el choque en el Teatro de Villanueva, en el cual no respetaron ni a las mujeres ni a los niños. »<sup>1133</sup>

Et Madrid, par facilité et par intérêt, se pliait à leurs volontés, achevant la décadence du système et renonçant à une conception plus moderne du rôle de l'État :

« Tenían tantísima influencia estos directores « integristas » en las esferas oficiales de Madrid, que cualquiera de esos personajes quitaban o ponían Gobernadores Generales en Cuba. Cuando no se amoldaban a sus caprichos y conveniencias o a lo que ellos estimaban que era para bien de España, se quejaban al Ministro Colonial y este se apresuraba a complacerles »<sup>1134</sup>,

négligeant de la plus méprisable des façons les plus démunis :

« Ah, era la disentería y otras infecciones acabando con la población infantil. La adulteración permitida en la leche por cantidades de dinero que percibían los llamados inspectores y que no lo eran. En la República, se acabaría eso. »<sup>1135</sup>

Ainsi, finalement, le gouvernement constitutionnel et ses représentants se retrouvaient otages volontaires. Le Gouverneur militaire jouissait de pouvoirs limités dès lors que sa politique allait dans le sens d'une ouverture. Álvaro de la Iglesia le rappelait dans le conte consacré aux exactions des Volontaires décidés à faire tomber Dulce<sup>1136</sup>. Néanmoins, les auteurs simplifiaient le plus souvent la reconstitution de ces nuances, faisaient l'impasse sur les Gouverneurs et les politiques plus libérales – qui de toutes manières s'étaient achevées sur une impasse – et soulignaient l'alliance du pouvoir politique avec les intérêts particuliers des Espagnols.

La question de la hiérarchisation du pouvoir colonial et sa mise en cause étaient par conséquent traitées sur une facette éthique, celle de sa complète corruption et de son arbitraire policier.

## (2) Le gouvernement colonial

Il était acquis que les instances coloniales représentant la lointaine Madrid, l'on pouvait les identifier :



« Valmaseda y López Roberts [Gouverneur politique, sous les ordres directs du Gouverneur militaire] simbolizaban maravillosamente la colonización española en Cuba. El robo, la inmoralidad, el cohecho, la prevaricación, la crueldad, la lascivia... por último los siete pecados capitales, cubiertos por la bandera de oro y gualda que decían, sin saber lo que esto significaba, los incultos y groseros defensores de la integridad nacional y, a la vez, de todos los infames crímenes nacionales. »<sup>1137</sup>

Au faîte d'un système bureaucratique contre lequel les Créoles butaient depuis longtemps, les Capitaines Généraux ne venaient à Cuba que pour leur unique profit et y jouissaient d'une totale impunité :

« El gobierno político de La Habana era una ladronera, donde todos, desde el mayor contribuyente hasta la prostituta, eran saqueados por aquel bandido, muestra acabada de la burocracia asquerosa que anualmente arrojaban los gobiernos de Madrid sobre esta infortunada tierra. »<sup>1138</sup>

La gestion politique de Cuba s'appuyait sur cette administration coloniale, dont Ramón Meza avait fait le tableau dans *Mi tío el empleado* en 1887. Cette question ne fut pratiquement plus abordée par les auteurs, sinon pour évoquer la corruption des plus hauts responsables :

« En la época a que nos vinimos refiriendo en esta obra, existían en Cuba dos clases de bandidaje : el de **dentro de la ley** y el de **fuera de la ley**. »<sup>1139</sup>

Ici le Gouverneur politique se laisse acheter pour 5 000 pesos par un Capitaine de Volontaires :

« López Roberts, después de estrechar la mano de Alonso, guardó el check en su pupitre, y acercando su sillón al del comerciante, repuso :  
– Ya soy todo de Vd. ¿ Qué le trae a Vd tan temprano al gobierno ? »<sup>1140</sup>

Mais la concussion ne se limitait pas à de petits échanges clientélistes de services :

« Yo estoy bien relacionado, y todo el que sirve a España recibirá su premio. »<sup>1141</sup>

En 1918, Maury Rodríguez se lançait dans une diatribe contre des affaires de plus grande envergure, sans que l'on sache vraiment s'il ne se référait qu'à la concussion sous le régime colonial, ou s'il épinglait également les scandales de la République :

« Empezastéis con los dineros de ciertas obras públicas que emprendió el Municipio, y que no se sabe qué hicieron ni dónde hicieron las obras. ¡ Cómo que hay cada concejal, y cada alcalde. Mi padre tuvo un sobrino que fué alcalde y que no sabía leer ni escribir. Después dejásteis de las obras públicas y emprendisteis una campaña contra los pillos de calle que infestaban la ciudad. Y era mucho ya lo que decíais, pero señor, yo no hubiera emprendido con tanto ahinco eso lo que recogieran a los pillos de calle y sí a ciertos pillos de salones que van de levita y sombrero de copa y que son más golfos que la madre de Picaramelanda. Después la emprendisteis con cierta herencia perdida y ciertas cosas no muy en su lugar, y de lo cual participaba un fraile del convento de San Francisco. »<sup>1142</sup>

Peut-être était-ce pour cette deuxième raison que les auteurs développèrent ce thème de la répression dans une moindre mesure. Évoquer les affaires d'autrefois établissait un honteux parallèle avec les affaires d'une classe politique cubaine corrompue depuis son accession au pouvoir, toutes couleurs politiques confondues. Ou alors, l'auteur s'inscrivait dans le camps des provocateurs :

« Cuba entonces [en 1826] nadaba en la opulencia , todo lo contrario de lo que ocurre hoy, que nadie tiene sobre qué caerse muerto, más que los buches que viven del presupuesto y de sus *botellas*. »<sup>1143</sup>

En revanche, l'arbitraire de la répression policière, était amplement abordé. Reconnaissons qu'elle avait été féroce, et excitée par la violence des Corps de Volontaires. L'on arrêtait sans preuves véritables, sur simple dénonciation d'un soit-disant patriote – en fait un Volontaire intéressé et aviné – comme dans *Martí*. Les policiers y gagnaient du galon, et leurs supérieurs des amitiés. Dans le roman de Maspons Franco, l'infâme Maldona fabriquait machiavéliquement des preuves pour confondre le laborante Rustín<sup>1144</sup>. Álvaro de la Iglesia narrait un de ces tristes épisodes de l'histoire de la répression durant les années de guerre dans « El general Salchichas o tipógrafo y mártir »<sup>1145</sup>. Dans *Martí*, c'était toute l'affaire des étudiants de Médecine qui était retracée, quoique de manière assez romancée. L'on y voyait un Volontaire et un commissaire de police envoyer une lettre anonyme

dénonçant une énorme conspiration à l'Université, histoire de donner une leçon à ces agitateurs étudiants ! La terreur montait :

« Se habían publicado algunos bandos referente a orden público, en uno de los cuales el gobernador prohibía los grupos de más de tres personas detenidas en las esquinas. Eran registrados los hogares de cuyos residentes se sospechaba que conspiraban. Eran innumerables las detenciones más o menos ilegales (...) : la ciudad estaba llena de espías y de delatores ; la vigilancia, el aparato de fuerza, las patrullas recorriendo las vías públicas en acto de presencia, todo demostraba que el Gobierno se ponía a la ofensiva. »<sup>1146</sup>

Le ton était le même dans tous les romans et les exemples abondent. L'on fusillait pour rien :

« Se fusilaba el que hubiera cantado esta copla revolucionaria :  
La virgen del Cobre es cubana  
Que en las aguas del Nipe brotó,  
Porque vino por soplos del cielo  
Para arrear de Castillo el pendón. »<sup>1147</sup>

Pire, l'État de non-droit, le chaos, avait été institué par le pouvoir colonial :

« Valmaseda había publicado un bando ordenando el exterminio de todo cubano y la violación de todas las mujeres de revolucionarios que no se mostraban adictas a los soldados de su ejército. »<sup>1148</sup>

Quant au pouvoir judiciaire... Les procès, lorsqu'ils avaient lieu, menaient aux mines ou, pire, au bagne de Fernando Poo, où tant de patriotes avaient purgé leur peine :

« – ¡ Anda !... ¡ Anda !...  
– ¡ Carga !... ¡ Carga !...  
Y a cada paso, un quejido, y a cada quejido, un palo, y a cada muestra de desaliento, el brigada que persigue al triste y lo acosa, y él huye y tropieza, y el brigada lo pisa y lo arrastra y los cabos se reunen y como el martillo de los herreros resuena conforme en las fraguas, las varas de los cabos dividen a compás las espaldas del desventurado.  
Y cuando la espuma mezclada con la sangre brota de los labios y el pulso se extingue y parece que la vida se va, dos presidiarios, el padre, el hermano, el hijo del flagelado quizá, lo cargan por los pies y la cabeza y lo arrojan al suelo allá al pie de un alto montón.  
Y cuando el fardo cae, el brigada lo empuja con el pie y se alza sobre una piedra y enarbola la vara y dice tranquilo :  
– Ya tienes por ahora... veremos esta tarde.

Todo esto, en su horror espantoso, digno de la pluma de Dante, lo autorizaba y lo toleraba España en Cuba. »<sup>1149</sup>

Pour le reste, les auteurs ne parlaient guère de l'exercice du pouvoir judiciaire. La justice – si l'on peut parler ainsi – était sommaire ou, pire, expéditive. Sous la pression de la foule haineuse encadrée par les intégristes et les Volontaires, le Capitaine de Police mandait un Tribunal militaire, dont la sentence était inévitablement la mort :

« Apremiado de tal modo Crespo, que sabía lo que pasaba en la población, mandó a los coroneles tocar llamada, reunir en sus puestos a los batallones y compañías sueltas y prometió, desde luego, someter a los estudiantes a un Consejo de guerra.

Cedieron entonces los amotinados consiguiéndose que, echada por tierra la autoridad del general Crespo, aceptaran la formación del Consejo, así como esperar su veredicto.

Y empezó a funcionar el Consejo bajo la influencia amenazadora de aquellos bárbaros que rodeaban la cárcel y que no permitían que saliese nadie de ella sin ser antes reconocido por un grupo de asesinos. »<sup>1150</sup>

Mais lorsqu'il s'agissait de protéger le citoyen et de défendre l'ordre public, la police de la colonie se montrait d'une incompétence rare. Álvaro de la Iglesia consacre *Los habitantes de la luna* à l'indulgence de la police face aux bandes de voleurs de La Havane<sup>1151</sup> :

« La policía no lograba nunca la captura de los audaces criminales, quienes realizado el crimen, desaparecían cual si se los tragara la tierra. En extramuros, singularmente en el barrio de los Sitios, rara era la noche que no se daban barrenos en la puerta de una bodega. A la madrugada poníanse en movimiento los agentes de la autoridad ; pero casi nunca iba a la cárcel el verdadero autor del delito que era buen amigo de inspectores y celadores, y no gratuitamente por cierto, cayendo siempre el peso de la ley sobre alguno de esos infelices que con trabajo sacan a diario, del hurto, dos pesetas. »<sup>1152</sup>

Leur – relative – impunité fut troublée par un caprice du Capitaine Général, interprétait-il :

« Cuanto a los *habitantes de la luna* vinieron pronto a menos, porque interesado el amor propio de Lersundi en hacerlos desaparecer, hizo una redada de gente de mal vivir y la mandó a Fernando Poo. Sólo se salvaron del viaje los que soltaron la mosca a inspectores y celadores, y por miedo a la deportación dieron un desanso a sus correrías. »<sup>1153</sup>

Le commentaire des Cubains sur cette injustice et sur la vacance d'un réel pouvoir judiciaire indépendant était synthétique :

« Si los hijos de todos los fusilados por el gobierno desde 1868 acá hicieran lo que ha hecho ese Pepe Martínez, no cabría la gente en la manigua y habría que pelear en los pueblos. »<sup>1154</sup>

### (3) Le reliquat d'une société médiévale

Dans la référence à la société féodale, il y avait plus de rhétorique – encore la trace des idéaux des révolutionnaires français, fondamentale chez Bacardí, occasionnelle mais présente chez beaucoup d'autres – que de réalité socio-politique : il aurait été plus exact de parler d'organisation clientéliste de la société civile et politique. Néanmoins, c'était en ces termes qu'était qualifié de manière argumentée l'ensemble de l'organisation de la vie civile à Cuba, sans doute comme évocation du rejet des révolutionnaires français de l'Ancien régime.

Les auteurs, on l'a compris, tissaient étroitement la chaîne des responsabilités qui incombaient aux divers acteurs de la société coloniale. Ceux qui cherchaient à comprendre le phénomène dans sa complexité plutôt que dans une diabolisation superficielle et commode, n'en rejetaient pas tout le poids sur le pouvoir madrilène ni colonial. Bacardí décrivait parfaitement les contradictions des planteurs d'origine française d'Orient :

« Cuando inquirían sus opiniones políticas, en una de las tantas acaloradas disputas con que concluían sus banquetes, daba un fuerte puñetazo en la mesa, y con voz estentórea, colérico, como si se pusieran en duda o no se hubiesen adivinado sus ideas, exclamaba :

– *Je suis sans culotte ; je suis la canaille !*

Y, sin embargo, era el tirano de sus esclavos ; aberración del sentido humano reproducida constatemente : el anarquista en Europa era esclavista en América ; los efluvios del Océano, como incrustándose en el individuo por el interés egoísta, formaban como una cubierta a las ideas de libertad. Allá todo expansión y justicia, acá todo restricción y despotismo. »<sup>1155</sup>

Ce modèle et cet esprit colonial, esclavagiste, étaient importés par chacun des colons, y compris par ceux qui, d'origine humble, accédant à un peu de pouvoir dans ces terres d'Outremer, y reproduisaient invariablement le schéma social dans lequel ils avaient vécu auparavant, et auquel, pour certains sans doute, ils avaient voulu personnellement échapper :

« El Montañés nombrado cristianamente Pracelio Pareda había hecho de aquel lugar su predio favorito, donde reinaba como dueño y señor de las vidas y haciendas de todos los vecinos que allí vivían. Durante la guerra del 68, hubo en aquel lugar un fortín, guarnicionado por una compañía de voluntarios, de la que fué Jefe, como Capitán, El Montañés. Andando el tiempo se fueron construyendo casas alrededor del fuerte y sembrándose árboles frutales, cultivándose bonitos jardines cerca de lindos bosques naturales, que circundaban todo el perímetro del pueblo, considerado ya como un caserío importante. Unas treinta familias componían la comunidad, donde un médico matasanos ejercía, una farmacia desprovista de drogas despechaba recetas de agua chirle, un cura católico se pasaba el día repicando las campanas, la correspondencia llegaba cada 3 meses a lomo de un mal rocín con alforjas, había un juego de monte en cada esquina, los pies de los transeúntes se atascaban en las calles llenas de lodo colorado, un Alcalde gobernaba, el único que había tenido en toda su azarosa vida « Fuerte Cánovas », El Montañés y los consejales, si tal nombre se puede dar a un grupo de peludos guajiros, brutos como una estaca y sometidos como perros a la mano que les daba la comida, lo ayudaban a mantener la cadena que tenía puesta al tobillo de los habitantes. »<sup>1156</sup>

Beaucoup de ces « bodegueros » ou de ces petits propriétaires esclavagistes, tous rageusement intégristes, étaient décrits comme d'anciens carlistes. Naguère fidèles à un potentat local et à un clergé traditionaliste, ils étaient devenus, dans une société cubaine en mal d'évolution, les instruments aveugles de la perpétuation, dans toutes les strates de la vie publique, d'un modèle de société arriéré, individualiste, sans autre valeur que l'intérêt, bref, si peu « civilisé » :

« ¿ Qué más carrera que la del productivo comercio a la española, con géneros españoles, en lo que de tierras españolas quedaba en América ? Allí le tenían a él de ejemplo. Poco lujo en la ropa, poquísimo en el comer y ninguno en el dormir. ¿ Diversiones ?, la del negocio, y para mujer, la negrita o mulatica barata, sumisa y exenta de complicaciones pasionales. En cambio, tenía ya, además de su bodega-filón, media docena de casuchas de alquiler y una taleguita, allá por la calle del Río, por la Sucursal del Banco Español de la Isla de Cuba. »<sup>1157</sup>

Les auteurs prenaient en compte leur aliénation. Mais si, ignorants et abrutis d'ignorance, ces Espagnols en devenaient à leur tour les pourvoyeurs, alors cela ne souffrait aucune indulgence.

« ¡ Malditos sean los que pudiendo rebelarse contra la autoridad que decreta la matanza, prefieren mansamente someterse, ser cómplices, convertirse en asesinos y sanguinarios – porque es lo mismo matar por propio y libre impulso o hacerlo por orden superior – ! »<sup>1158</sup>

Les Indépendantistes, eux, aspiraient collectivement à rompre ce cercle vicieux où l'on ne peut échapper à sa propre servitude qu'en asservissant plus faible que soi. C'est pourquoi avoir été à la base de l'édifice, et non pas directement aux rênes du pouvoir, n'innocentait en rien ces profiteurs. Au contraire, ils avaient maintenu au jour le jour, depuis le cercle familial – nous y reviendrons – jusqu'à la vie publique, toutes les formes d'oppression. Ces Espagnols-là étaient en conséquence tenus pour responsables de leurs actes et de leurs pratiques.

La Métropole n'avait donc apporté à Cuba ni savoir, ni Lumières. Elle avait exporté, avec ses colons, son bagage de retard social et politique. Elle avait exploité les Créoles et maintenu l'état permanent d'injustice par la répression. Or, disait le fils créole à son père intégriste :

« Las injusticias tarde o temprano producen sus frutos, y ésta de usted, no puede dar más que el de la rebeldía. Vd no quiere escuchar mis razones y impone su autoridad por medio de la fuerza, y nadie está autorizado a atropellar a un semejante. »<sup>1159</sup>

Comme dans le fonctionnement pervers du pouvoir politique de la Colonie, le fils se trouvait, dans une relation individuelle inversée, en position de rappeler son père à l'ordre, et d'édicter une loi plus juste. Nous reviendrons sur ce point lorsque nous traiterons des relations sociales au sein de l'unité familiale.

### **c) L'obscurantisme moral**

Les auteurs jugeaient très durement les modèles sociaux et politiques que l'Espagne avait appliqués à Cuba. L'on aurait pu penser que le champ des idées et de la culture échapperait à un verdict analogue et sans appel. Il n'en fut rien. Les apports culturels de la Métropole étaient réduits à deux éléments de nature obscurantiste. Religion et éducation avaient été deux des instruments idéologiques de la domination coloniale. Les aspects que l'on pourrait estimer positifs, comme la langue et les Arts – et en particulier la culture

littéraire –, n'étaient même pas évoqués. Les Cubains voulaient rejeter l'ensemble de cet héritage néfaste quitte à renoncer à leur « hispanité », ultime argument de l'Espagne coloniale.

(1) L'Eglise

Le rejet de l'Église catholique à Cuba, instrument historique de la conquête et de la colonisation, était sans appel. Néanmoins, il n'était pas univoque. En effet, certains tout en regrettant le rôle séculaire de la hiérarchie ecclésiastique, défendaient le catholicisme. D'autres se montraient franchement anticléricaux et considéraient que la modernité conduisait vers d'autres formes de spiritualité ou vers l'athéisme.

Personne n'oubliait que l'Amérique hispanique avait été conquise avec l'épée et la croix, auxiliaires de la création de l'Espagne moderne des Rois Catholiques et de leur empire :

« [Nos civilizaron] Estableciendo en las vírgenes tierras de América las horripilantes prácticas inquisitoriales. Quemastéis a Hatuey. ¡ Pero qué, esto viene de atrás ! Al mismo Colón a quien debísteis venerar lo dejásteis perecer en la miseria. Vosotros jamás pagásteis bienes por bienes, sino por injuria. La isla que encontrásteis llena de perlas, la habéis llenado de bandidos y de presidarios. »<sup>1160</sup>

La responsabilité et la culpabilité de l'institution étaient totales. Même Las Casas qui avait dénoncé l'exploitation des Indiens et tenté de les protéger, n'échappait qu'à moitié au verdict :

« Cuando acabasteis con los indios, principiastéis con los esclavos. Las Casas fue magnánimo, pero donde hubo indios puso esclavos. Fue una magnanimidad a medias. En 1512 fundasteis la primera iglesia pero tambien tragisteis los primeros negros que debíais inmolar. Es decir, donde pusisteis la luz, pusisteis también la sombra. Tragistéis gobernantes analfabetos, otros sanguinarios, otros ladrones de la riqueza pública. »<sup>1161</sup>

Les intérêts de la Couronne, du Clergé et des colons étaient très « profondément imbriqués depuis les premiers jours. Avec le temps, cela s'était confirmé, tant en ce qui concernait le clergé séculier :

« El Cura Don Ramón era español a macha-martillo, intransigente en todo lo que se relacionaba con discutir el acierto del gobierno »<sup>1162</sup>



que le clergé régulier :

« Esos frailes malditos son la lepra más contagiosa que puede caber en la humanidad. »<sup>1163</sup>

Ils utilisaient leur influence pour manipuler la population :

« Vds habrá oído hablar de la guerra que perturba la isla. Pues bien, son simplemente unos cuantos bandidos facciosos que se han levantado en armas y que ya las tropas del Rey operando en Cuba persiguen de cerca para darles de castigo. ¡ Apuntaos a Voluntarios ! ¡ Dios premiará las acciones de las almas buenas, de las personas que ayudan a España para acabar con los malvados criminales que la atacan, con rebeldías como la que llevan a cabo los mambises »<sup>1164</sup>

L'un et l'autre étaient à l'image de la société coloniale, composée d'hommes corrompus et immoraux : indulgence monnayable, irrespect des règles d'abstinence, etc...

Pour Maury Rodríguez, la cause du discrédit de la religion était le comportement du clergé. En fait, l'auteur semblait redouter un nouveau schisme, à tel point qu'il s'engageait à démontrer que le protestantisme (anglo-saxon) était une « fausse religion ». Il essayait également de réhabiliter le catholicisme en soulignant exagérément le rôle de curés ou de moines révoltés et patriotes. Voici l'une de ces anecdotes :

« Un cura cubano una vez fue ahorcado en garrote vil en 68, porque predicando en el púlpito, al hablar de ella [la Virgen del Cobre] comparó sus vestiduras con un cielo azul, y estrellado »<sup>1165</sup>,

couleur et symbole du drapeau cubain. Catholique et vraisemblablement maçon, son propos semblait correspondre plus à une tentative de résistance à une culture religieuse nord-américaine conquérante en proposant une double option, celle d'un catholicisme patriote et celle d'un déisme maçon, depuis toujours lié à Cuba aux aspirations libertaires.

Quant à Maspons Franco, sa réaction était entièrement moraliste. Les causes du malaise républicain étaient pour lui dues à une perte d'éthique. En politique, il se tournait vers le caudillisme libéral de Machado qui semblait se ressourcer dans le discours patriote de 1895 ; en matière de croyance, il prenait les armes contre une prétendue perte d'éthique. Il créait pour ce faire un personnage « positif » de curé, Tranquilino, et consacrait plusieurs

pages à démontrer le bonheur de croire en Dieu et la misère intellectuelle et morale dans laquelle se plongeaient les athées :

« Todo es susceptible del espejo y del bisturí. ¡ Fuera de la acción palpable, nada existe !  
El amor, ¡ es hijo del examen de las impresiones de los sentidos !  
El afecto, la simpatía, la amistad, el honor, el deber, la caridad, la moral, la conciencia, ¡ todo es producto y efecto de la educación recibida ! »<sup>1166</sup>

Néanmoins, ces deux bémols – fort intéressants du reste dans leur versant conjoncturel – ne couvraient guère l’unisson de ceux qui abordaient dans leurs romans le thème du Catholicisme. Religion et clergé étaient trop liés à l’oppression coloniale. A ce titre, ils étaient rejetés comme piliers de l’Ancien Régime. L’on aspirait fortement à un État laïque, qui légifèrerait en fonction du critère de Bien Public et non plus en fonction d’un prétendu moralisme religieux, rétrograde et opportuniste :

« (...) Allí se esparce haciendo opinión contra el cierre de los establecimientos, contra el divorcio y otras reformas infernales.  
¡ Está fuerte y sano don Torcuato con sus ochenta años ! ¡ No morirá nunca en la tierra del plátano este tronco robusto y arraigado de las centurias pasadas ! »<sup>1167</sup>

Nous verrons plus bas quelle alternative religieuse envisageaient les auteurs, en fonction de leur génération.

## (2) L’ignorance

L’Instruction Publique, ou pour mieux dire ses manquements<sup>1168</sup>, étaient jugés sur deux plans : celui de ses contenus et celui de son élitisme social.

En ce qui concerne le premier aspect, c’était bien l’éducation en tant que vecteur d’idéologie qui était visée. Alberto Román Betancourt laissait un de ses personnages évaluer, à l’occasion de son examen de conscience, ses compromissions antérieures avec le régime colonial :

« La causante, la responsable directa de mis tribulaciones presentes no era otra sino la educación. Sí esa falsa educación basada en una moral elástica, doblegada siempre a la conveniencia de los poderosos.(...) Él había sido criado en un ambiente de conquista. Las conversaciones de sus progenitores se

refirieron a las grandezas de los suyos y a la pequeñez e insignificancia de los extraños, mostrando a los demás pueblos, como despreciables rebaños de parias y estultos, sobre los que se cunía el sagrado derecho de una secular dominación. »<sup>1169</sup>

Plus généralement, les auteurs abordaient la question de l'Instruction Publique d'un point de vue moins analytique et plus pragmatique. L'analphabétisme était un fléau à Cuba, et c'était un des objectifs des Indépendantistes de créer un système éducatif ouvert à tous. L'ignorance n'est-elle pas l'alliée de la tyrannie, et l'accès au savoir une des garanties de l'exercice de la Démocratie ?

« – Y ¿ sabe Vd leer y escribir ?

– No, señor, Nunca he entrado en una escuela, no sé ni siquiera poner mi nombre. Cuando tengo que firmal hago una cruz. »

El caso interesaba al Tribunal. En aquella situación de analfabetismo había millares de cubanos, porque el Gobierno de España, ex profeso, los mantenía en ese estado de obscuridad mental, a fin de explotarlos mejor y para que en ningún tiempo levantaran la voz de rebelde contra la dominación de la Metropolí. Se llegó a escribir que la Revolución de Yara había sido el producto de una generación demasiado ilustrada. »<sup>1170</sup>

Les « Mambis » avaient aussi découvert l'abandon, la misère et l'ignorance au cours de la campagne d'Invasion. Pérez Díaz fit du village de « Fuerte Cánovas » – dont nous avons déjà parlé – la vitrine de ce qu'était la réalité sociale de la Cuba non urbaine :

« Pablo comprendió que en « Fuerte Cánovas » se vivía con muy pocas luces de civilización. Según le dijo María de las Nieves, ella no sabía leer, porque no existían colegios. »<sup>1171</sup>

Cette situation était sans appel. Bien sûr, les capitales de province avaient leur collège. Bien sûr, La Havane avait son Université. Mais ces institutions étaient réservées à l'élite sociale :

« El General Sánchez dijo : – « Juan Mendoza, que dé un paso al frente ». Este era un joven como de veinte años, de estatura regular, bien parecido y que usaba espejuelos ahumados con armadura de carey. En el sumario figuraba como el más inteligente e instruído de los tres. (...)

– ¿Cuál es su profesión ?

– Estudio para abogado.

- ¿ Y quién le paga los derechos de matrícula en la Universidad ?
- Mi padre. El tiene dinero.
- Sí. Conozco a su padre. »<sup>1172</sup>

Là, il y avait encore une injustice. Le jeune Ricardo del Campo, rejeton d'une famille ruinée, avait étudié à La Havane, quand les plus riches envoyaient leurs fils compléter leurs cursus en Europe ou aux Etats-Unis :

« Recién llegado de París, donde se había educado, de veintidos años de edad y con el baño de cultura que se adquiere en países verdaderamente civilizados, traía consigo todas las generosidades que dan los pocos años, la fe en la vida que se comienza a andar, las grandes ideas y los resultados que se palpan en aquellos pueblos en que la libertad es una verdad que luce de enseña en el camino del progreso. »<sup>1173</sup>

C'était de toute façon l'unique manière d'échapper à l'obscurantisme inhérent au système éducatif espagnol :

« Educóse en el Liceo de Burdeos ; era instruidísimo (...) »<sup>1174</sup>

C'était d'ailleurs, non pas dans une Université, mais à la manufacture de cigares, que le héros de *La rosa del Cayo* avait acquis les savoirs qui lui avaient permis de s'émanciper. L'alphabétisation et l'organisation d'une Instruction publique étaient deux des objectifs des révolutionnaires :

« Entonces dejarán de sufrir las clases obreras que constituyen el más numeroso ejército de la tierra ; ya no levantarán airadamente sus brazos, para reclamar al capital la participación que hoy le niega y que con justicia le pertenece porque si ellos son las abejas laboriosas que deben, terminada la obra, sufrir hambre, miseria, desnudeces, con sus hijos huérfanos de cultura ; con sus hogares tristes, fríos, desprovistos ; sin horas de solaz ni lugares de expansión para el espíritu ; sin bibliotecas a su alcance, en su propia casa ; sin la droga adecuada para sanar su cuerpo ; sin la acumulación del ahorro para sostener la vejez, porque cuanto gana no les cubre las necesidades perentorias del momento ; ni el fácil acceso para sus hijos a las aulas superiores aunque tengan aptitudes, talento, capacidad bastante para el empeño de abrirse y brillar y ser útil a sus semejantes en la sociedad. »<sup>1175</sup>

Nul doute que ces deux réalités – état d’ignorance du peuple cubain et possibilité de réduire efficacement cette injustice – encourageaient à engager une campagne générale contre l’analphabétisme, à condition que la volonté politique de la République à venir, le permît.

### (3) Le rejet de l'hispanité

Le bilan de la présence espagnole à Cuba, essentiellement dressé par les romanciers qui avaient vécu au temps de la colonie, démontait méthodiquement et carrément le discours qui justifiait son pouvoir et son maintien :

« España hizo tres cosas grandes e importantes en Cuba : llenarla de frailes, llenarla de negros esclavos y llenarla de soldados. »<sup>1176</sup>

Nous avons signalé dans les premières pages de cette partie comment tout rayonnement culturel était dénié. L'on allait chercher des modèles ailleurs :

« En un rincón se gritaba :  
– Musset, he aquí el poeta.  
– ¿ Y Racine ? ¿ Y Boileau... ?  
– Yo – gritó Jean Pierre –. ¡ Viva Corneille !, siento el volcán del pueblo hervir en mi pecho cuando leo : *Rome, l'unique objet de mon ressentiment !* ; La imprecación de Camille es la imprecación de la humanidad contra la tiranía !  
– Música, música celestial.  
– Sin la Francia no hubiera nada.  
– Vanidad siempre.  
– Victor Hugo, el gran poeta ; Lesseps, el gran ingeniero ; Voltaire, el gran filósofo.  
– Todos los pueblos tienen sus grandes hombres. »<sup>1177</sup>

En contribuant à composer, à destination d'un public élargi aux lecteurs de romans, cette évaluation (si) critique, les auteurs participaient à l'élaboration d'une mémoire collective détachée du discours intégriste, bref une mémoire nationale. Le rejet de l'Ancien Régime accompagnait ainsi une démarche constructive.

Cette démarche avait d'ailleurs un autre volet, celui de la mise en valeur des apports créoles. Maspons Franco était un de ceux qui insistaient en énumérant inlassablement les noms d'hommes (et de femmes) de Lettres (Heredia, Bacardí, Gómez Gertrudis Gómez de la Avellaneda, etc), de scientifiques (Felipe Poey, Carlos J. Finlay et la découverte épidémiologique sur la fièvre jaune) ou de philosophes politiques (Varela, Saco, etc). Julio Rosas en faisait l'axe-même de son roman discursif. L'on assistait aux prémices d'une épistémologie nationale par l'intermédiaire de la littérature. Elle illustrait l'inventivité et le

dynamisme des Cubains dont les travaux utiles à la collectivité avaient pourtant été peu valorisés. Les Cubains prenaient la place prestigieuse qui leur était échue, de droit, pour leurs avancées et qui leur avait été déniée jusqu'alors.

Cette démonstration aboutissait à un renversement total de la relation de supériorité et de domination culturelle et intellectuelle :

« - ¿ Cómo vinistéis a estas tierras ? Vinistéis vestidos de pantalón de pana, os fuisteis usando sombrero de alta copa. Vinistéis sin saber leer ni escribir, os fuisteis ilustrados. Vinistéis pobres, miserables, os fuisteis ricos. ¿ Quién civilizó a quién ? »<sup>1178</sup>

La Métropole concentrait toutes les forfaitures. Comment donc accepter de se reconnaître dans cette « hispanité », inventée en Espagne au lendemain de la perte de ses colonies continentales à des fins intéressées ? Bien sûr, des auteurs comme Francisco Suárez y Fernández, Álvaro de la Iglesia ou Hernández Catá faisaient la part des choses. Rejetant ce que l'influence espagnole avait eu d'inique, ils essayaient de rappeler les aspects positifs de cette filiation constitutive de l'identité. Mais le discours des Vétérans, majoritaires, n'était pas celui-là. Le rejet rationnel de l'héritage hispanique était radical, quoique douloureux – nous le verrons retranscrit dans le prisme familial –.

Certains, dont Cabrera, craignaient même de ne pouvoir effacer cet atavisme :

« No olvido que descendemos de esa gente [los españoles], que será un milagro si procedemos en distinta forma cuando tengamos en nuestras manos las riendas del Estado, porque no es fácil desarraigar costumbres establecidas en varios siglos de dominación y que se encuentran, si se me permite la frase, en la masa de la sangre de los cubanos. »<sup>1179</sup>

Tourner donc cette page, soit, c'était naturel et nécessaire, au moins dans un premier temps, afin de favoriser le renforcement de l'identité cubaine, tout en l'affranchissant de ce legs culturel. C'est ce que faisaient nombre des auteurs que nous étudions, sans confondre d'ailleurs anti-hispanisme et xénophobie revancharde.

« Ahora, cada uno a su lugar y a su casa. El que se casa, casa quiere ; y no a pelear ni los cubanos unos con los otros, ni con los españoles, porque si peleamos blancos y negros, luego vienen los *rubios*. »<sup>1180</sup>

Mais certains n'avaient pas assez confiance en eux ni en leurs concitoyens, ou ne s'étaient pas assez profondément libérés de cette aliénation du colonisé. Les autonomistes et les annexionnistes ne lorgnaient-ils pas depuis longtemps vers une nouvelle tutelle ? Opposer la colonisation espagnole à la soit-disante libéralité britannique pouvait receler une tendance favorable à plus d'américanisation :

« ¿ Hicieron los demás gobiernos conquistadores lo mismo en otros lugares de la América ? No. Los ingleses a los veinticinco años de haber pisado tierra americana pusieron en vigor en Massachusset una célebre ley de enseñanza obligatoria gratuita. España creó en Cuba, una escuela, un siglo después de haberla descubierto. Inglaterra estableció amplias libertades políticas en Virginia, promulgando una constitución autonómica. España concedió la autonomía a Cuba a los cuatro siglos de dominación, ya cuando era arrojada de sus lares. »<sup>1181</sup>

Cela dit, certains étaient revenus sur cette alternative. Le virage s'opéra chez Cabrera au moment de la seconde Intervention. Se sentant piégé entre deux tutelles, il composa *Sombras eternas*, en 1919, un an après le roman de Maury Rodríguez. Il craignait que l'Abrogation de l'Amendement Platt ne poussât à nouveau Cuba dans les griffes de l'Espagne :

« ¡ La República ! ¡ La soberanía ! Había que extirpar de la Constitución el Apéndice Platt que la disminuía, buscar en la unión ibera, fuerza y resistencia para ese objetivo. »<sup>1182</sup>

alors qu'elle était déjà prise dans celles des milieux d'affaires nord-américains :

« – Eso es, – le repliqué [a Bates], – no debe haber República aquí, sino una gran factoría de sustancia sacarina y administradores privilegiados. »<sup>1183</sup>

Il espérait le renouvellement d'une classe politique plus patriote, et en attendant, dressait le désastreux constat :

« (...) Cuba protegida por su nación es para él [Bates] lo que era para el antiguo peninsular, colonia, tierra de explotación, y el cubano, un siervo. »<sup>1184</sup>



Les auteurs qui grandirent sous la République assimilèrent fort bien les leçons d'histoire de leurs aînés. Sans oublier l'intensité du rejet de tout ce qui représentait ce monde colonial – Sariol lui redonnait vie dans *La muerte de Weyler* –, ils se tournaient vers ce qu'ils avaient de commun avec la culture hispanique – pensons à l'engagement de Pablo de la Torriente Brau aux côtés des Républicains espagnols – afin de renforcer leur culture et de mieux résister à l'absorption par les Etats-Unis. Faisant revivre Martí dans une situation de dialogue avec une jeune Cubaine américanisée, Catá rappelait combien le dogme anti-hispaniste recelait une grave menace pour la Nation cubaine :

« – ¿ Le está usted dando lecciones de filibuterismo a mi princesa, señor cabecilla ?  
– No, señor. Se las he dado de españolismo, que no es lo contrario, aunque algunos se lo figuren. »<sup>1185</sup>

Mazas Garbayo ou Montenegro pensaient également en terme de résistance à la domination culturelle nord-américaine, ce qui ne les empêchait guère d'avoir assimilé le « Western » et de le repeindre aux couleurs de la « manigua ».

## 2) Les valeurs progressistes

Mais revenons au discours justificatif des Guerres de l'Indépendance. Il était loin de s'axer uniquement sur le rejet d'un modèle de société ; il était aussi, il était surtout, aspiration. Les révolutionnaires se déclaraient idéalistes. Cela d'ailleurs leur avait été jeté comme une invective au visage, le lecteur l'aura constaté, quand on ne leur avait pas réservé pire mépris :

« – Tú también has entrado en la « cúmbila » de los criollos zarrapastrosos que quieren establecer una república aquí ; como si dijéramos, la anarquía. Cuba no puede manejarse sin España. Es una chiquilla majadera, y necesita la palmita del maestro. ¡ Bonitos estaríamos con el mulato Maceo en la Presidencia ! ¡ O con el dominicano Máximo Gómez ! »<sup>1186</sup>

Il y avait, c'était vrai, une grande dimension éthique dans le combat des Indépendantistes, à lire les Vétérans. Cette forme positive de moralisme avait d'ailleurs été transmise aux jeunes générations. Certains n'avaient su comment l'appliquer, comme c'était

arrivé à Castellanos et à ses contemporains. Les générations suivantes avaient, elles, renoué avec la culture libertaire de leurs modèles. Les Cubains, comme tout peuple du reste, aspiraient et aspireraient à une Indépendance réelle, condition nécessaire aux progrès de toute nature. C'était une logique humaine irrépessible :

« Lo de Cuba era matemático y el mal estuvo en que España no lo comprendió. »<sup>1187</sup>

Quels étaient donc les valeurs dont les romanciers des Guerres aspiraient à faire les fondements de la société cubaine ? Comment réagissaient-ils à la fracture entre leurs aspirations et les réalités ? Dans quelle mesure et sous quelle forme, enfin, ces valeurs fondamentales se transmettent aux générations républicaines ?

Nous allons tenter de répondre à ces questions pour chacun des thèmes qu'ils abordèrent : l'aspiration à la démocratie politique, au progrès économique et technique, à la libération morale.

#### **a) Les valeurs de la Démocratie**

Le système démocratique était depuis longtemps considéré par les Indépendantistes (et les annexionnistes) comme l'alternative au régime colonial. Le modèle politique français – principalement diffusé au sein des Loges maçonniques –, puis la Constitution nord-américaine, avaient orienté les Cubains vers cette modernité. Liberté, République et égalité étaient les trois credo des auteurs.

##### (1) Le besoin de liberté

L'aspiration libertaire était à la racine, nous disaient les auteurs, de la pensée politique patriote. L'Invasion de La Havane par les Anglais leur avait fait ressentir à quel point l'Espagne bridait les Créoles. L'ambition de rompre les chaînes des Créoles, puis, surtout, celle de briser les fers des esclaves avait forgé le caractère des Cubains, jusqu'à devenir le creuset de leur idiosyncrasie. Que le plein exercice de cette liberté leur soit en partie dénié par l'amendement Platt n'en était que plus douloureux.

A la fois condition et conséquence de l'établissement à Cuba d'une République constitutionnelle, la liberté était l'élan moteur que rien n'avait pu domestiquer :

« Este imperioso deseo de ser libre ha subsistido siempre : pero oprimido bajo la cubierta de oscurantismo ha tenido que ir progresivamente generación tras generación, abriéndose paso con la palanca del esfuerzo, y preparando los filamentos que han de unir los músculos para crear la verdadera libertad. »<sup>1188</sup>

La rupture du lien colonial et de son lot d'oppression politique et sociale était le premier objectif. Il ne souffrait alors aucune nuance :

« Las clases ilustradas, los burgueses pacifistas por temperamento y por convicción, y la gran masa anónima de la población cubana iban poco a poco cayendo en la cuenta de que la Autonomía como solución intermedia entre la Independencia y el coloniaje, no solucionaba nada y que siempre quedarían en pie los grandes problemas sociales, políticos y económicos planteados entre Cuba y España casi desde los primeros días del Descubrimiento. »<sup>1189</sup>

Fort de ce constat, tous, y compris les nantis, se seraient ralliés à la cause séparatiste. Quelques auteurs – López Leiva, Pérez Díaz – tenaient à souligner néanmoins que le Plan Maura avait été soutenu par les membres du Parti Libéral Autonomiste qui n'avaient pas rejoint les révolutionnaires. Mais les romans des Guerres tendaient plutôt à montrer que les Cubains avaient été totalement unis :

« A la guerra por la libertad de Cuba acudía todo el mundo, hombres, mujeres, ancianos. Habían curas que casaban a los enamorados y administraban los santos óleos a los que perecían : médicos que curaban heridos en los hospitales, abogados, ingenieros, poetas, filósofos. Los viejos sonreían henchidos de satisfacción, viendo los servicios de sus nietecitos que se empleaban en traer leña del bosque para cocinar el rancho y a quienes la guerra había puesto en trance duro y peligroso y como diciendo : yo moriré, pero podré dejarte el patrimonio de una patria libre. »<sup>1190</sup>

Et qu'ils aspiraient tous à exercer leurs prérogatives de citoyens et leurs devoirs de représentants du peuple dans le respect absolu des vertus républicaines :

« Si procedéis con justicia y verdad, nadie tendrá que reprocharos vuestro gobierno, que si él [el gobierno español] lo calificara de inepto, vos quedaréis satisfecho de vos mismo. »<sup>1191</sup>

La « vraie liberté » dont parlait Laura Dulzaides del Cairo, désignait certes le principe philosophique. Mais elle recouvrait également la fin de l'ère de l'esclavage, la fin de l'ère de l'oppression, la fin de l'ère de la contrainte. Enfin, plus concrètement encore, elle désignait le principe politique qui, garanti par un Etat de droit, permettait l'exercice des libertés individuelles et civiles :

« Son libres, los hombres, y como tales pueden actuar en la vida pública. »<sup>1192</sup>

Chez Maspons Franco, tout était prévu :

« En muchos pueblos, ya libres, que ardorosamente lucharon, antaño, para conquistar sus libertades y la reivindicación de sus derechos no necesita el proletariado ni las sectas secretas reunirse bajo las pirámides de Memfis para realizar los trabajos de propaganda de sus doctrinas y defender sus aspiraciones. Para ellos están libres las tribunas públicas, la prensa les sirve de locomotora a sus ideas ; pueden asociarse, reunirse, pedir, manifestar en calles y plazas sus opiniones, todo amparado y protegido por la ley, por la Constitución del Estado. »<sup>1193</sup>

Considérant que la liberté d'opinion était une exigence parfaitement satisfaite, il condamnait par conséquent impitoyablement les révoltes libérales, la protestation des Indépendants de Couleur, les grèves syndicalistes et le mouvement étudiant révolutionnaire des dernières années. Il vouait à la persécution et à la prison tous ceux qui recouraient à l'action armée dans la cadre de la République, fût-elle pervertie et ses lois injustes. C'était pour lui plus une question de discipline que de respect du dogme des Vertus domestiques. En conséquence de quoi, il est intéressant de constater que ce partisan du futur caudillo libéral Machado considérait le recours à la répression, et l'escalade qui s'ensuivit, comme « légitimes ».

Ce ne fut pas exactement le point de vue des révolutionnaires qui abattirent sa tyrannie.

## (2) Le désir de République

La création d'un État démocratique et républicain garantissait la réalisation des autres objectifs, essentiellement ceux relatifs à la justice sociale. Encore fallait-il – et nous revenons sur la revendication éthique – que les hommes de la classe politique fussent des « hommes sincères », comme Martí avait pu l'être en son temps :

« El mundo moderno quiere gobiernos liberales, que respeten el pensamiento y la conciencia de los hombres, no importa cuál sea el principio en que descansa su creencia, si en el fondo existe moral y buena fé. Todo lo que no sea el gobierno por la democracia bien aplicado y bien entendido, tendrá base falsa. No basta decir : « Yo soy republicano, yo soy socialista, yo soy liberal », sino que es preciso probarlo con ejemplo y sinceridad. El nombre no hace el caso, sino debe reinar siempre, bien administrada, sin prejuicios ni engaños, porque también entre los que manejan a la masa hay muchos bribones. »<sup>1194</sup>

Depuis les premières conspirations séparatistes, les Créoles avaient risqué leur liberté et leur vie pour cela :

« De este suelo ensangrantado brota una era tranquila. Surge más tarde la República. »<sup>1195</sup>

La fondation de la République s'inscrivait dans cette histoire nationale, mais également dans celle du continent découvert et colonisé par les puissances européennes. Enfin, naissait :

« (...) la última República del Continente Americano al calor de un ideal grande, proclamado por los patriotas de 1868 y continuado por los de 1895, de fundar una nación justa, en la que no hubieran privilegiados y en la que todos sus habitantes, propios y extraños, gozaran las ventajas de la libertad, para el bien y la felicidad general. »<sup>1196</sup>

Bien que très influencés historiquement par la Révolution française, les Cubains, – disaient les auteurs – n'aspiraient guère à une République des sans-culottes, comme la voulaient ou la redoutaient les planteurs français, perdus dans leurs contradictions, du *Vía Crucis* de Bacardí. Il fallait au contraire rassurer. En pleine guerre froide, Pérez Díaz rappelait que jamais les Cubains n'avaient envisagé d'abolir la propriété privée :

« La isla cambiará de régimen, de sistema de gobierno, pero la vida y la propiedad serán respetadas. Eso lo ha dicho Máximo Gómez y lo ha confirmado el Gobierno que ellos han organizado en la manigua. »<sup>1197</sup>

L'on parlait bien sûr de liberté et d'égalité, mais bien peu de fraternité, et beaucoup plus de progrès :

« Pero el rebelde simbolizaba el derecho, la justicia, el progreso, el aula libre para sus hijos ; la personalidad política de su patria ; la imposición de tributos adecuados ; la cesación del privilegio irritante ; la igualdad de todos ; la libertad de la prensa y la tribuna (...) »<sup>1198</sup>

La plupart semblait donc aspirer à une république démocratique conçue sur le modèle nord-américain. Pérez Díaz invoquait le réalisme :

« Pablo quería para Cuba un régimen perfectamente humano, en que sin caer en la utopía, todos los que en el vivieran, tuvieran sus derechos garantizados y pudiera repartirse las riquezas sin los abusos del coloniaje. »<sup>1199</sup>

Pourtant, il prenait ses distances. Relatant, dans un des derniers chapitres de *La Vega*, les événements principaux de la période 1898-1902, il intitulait, avec beaucoup de recul, celui-ci : « Nace una república ». Clairement, cette république n'était pas la République dont il avait rêvé pour son pays. En revanche, dans chacun de ses romans, il décrivait, s'inspirant de Cuba Libre mais également des expériences de 1868, la création ex nihilo d'une sorte de « république villageoise ». Maceo, occupant Forte Cánovas dans *La rosa del Cayo* et Palotes dans *La Vega*, y restructura la vie publique en faisant appliquer la Constitution de la République en Armes :

« El General Maceo dispuso que en « Forte Cánovas » se situara un prefecto y se hizo un censo de la población, reconociéndose a todos los vecinos el derecho a gozar de la libertad proclamada por la Asamblea Constituyente en la histórica ciudad de Jimaguayú. »<sup>1200</sup>

Si les anciens notables rechignaient, l'accès à l'exercice de leur citoyenneté par les plus démunis était une réussite quasi immédiate. Pérez Díaz décrivait une expérience de démocratie directe au niveau local :

« Todo el mundo era mambí ya. Los asuntos del día se discutían públicamente, con el derecho de cada cual respetado. La democracia se iniciaba con buenos augurios, surgiendo en los habitantes ideas que antes no tenían. Disponíanse a la discusión para deliberar sobre lo mejor, lo más conveniente para la comunidad, seleccionando al que más valiera, al que más prometiera en beneficio de Palotes. »<sup>1201</sup>

C'était, de plus, une manière directe de montrer que les Cubains n'avaient pas eu besoin des Nord-américains ni de leur gouvernement interventionniste pour prendre leur destin en main. Mais c'était, il est vrai, une république bien populaire. Et certains lui préféraient la tutelle nord-américaine. Cabrera l'écrivit très franchement au lendemain des révolutions mexicaine et soviétique. Il mettait dans la bouche de Ricardo del Campo (personnage autobiographique) la justification de la demande d'Intervention par Estrada Palma au lendemain de sa réélection frauduleuse :

« No es así, (...) se ha hecho lo que se debía para librar al país del gobierno de los descamisados. »<sup>1202</sup>

Ce type de considération suffisait donc à accepter le maintien de la tutelle nord-américaine... et laissait songeur quant à la relecture des principes républicains d'égalité et de fraternité.

### (3) Les valeurs égalitaires

Les révolutionnaires de 1868 s'étaient battus, au nom de l'égalité et de la fraternité, pour l'Indépendance et pour l'abolition de l'esclavage :

« Es lógico. Para avanzar, en siglos ha venir, cada grano de arena será un pueblo, cada pueblo regirá sus destinos como cada padre su casa, y esos serán los verdaderos soberanos ! De nación a nación y de hombre a hombre, sólo quedará un lazo : « La igualdad ». »<sup>1203</sup>

Maceo avait continué ce combat en 1878, et obtenu que s'accéléra la décision de l'Espagne. Quelques années après l'abolition, ce que nous appelons aujourd'hui l'intégration (économique, sociale et culturelle), était un des objectifs de Martí, de Maceo, de Gómez et de leurs émules. Pourtant, dans les romans des Guerres, le terme « fraternité » ne revenait pas souvent. Bien des auteurs préféraient penser que la page de l'esclavage (et de ses conséquences) était tournée, une fois établie l'égalité des citoyens. La révolte armée des

Indépendants de Couleur ? A l'exception de quelques-uns (dont nous reparlerons dans la Troisième Partie), l'on préférait la condamner sans circonstance atténuante. Pérez Díaz – encore –, s'inspirant de manière à peine voilée du sort réservé à Quintín Banderas par l'Administration Estrada Palma, rappelait que le principe d'égalité, lorsqu'il s'agissait des hommes de couleur, avait été bafoué dès la fin de la guerre, même entre anciens compagnons d'armes :

« Guerra le manifestó que Mendoza no paraba un momento trabajando su acta de Representante por la Provincia, postulando por la Universidad de La Habana, y con el apoyo de grupos de veteranos, considerándose asegurado en su triunfo.

El Americano, encantado en el Palacio de los Capitanes Generales, en la Plaza de Armas, sirviéndole de intérprete particular al Gobernador Militar Leonardo Wood.

Y él, cómo le había escrito a Key West, colocado de Inspector de Aduanas por recomendación del General Boza.

¡ Ah ! Y a Tumba Ocho, lo habían hecho jefe del Departamento de Recogida de Basuras de La Habana. »<sup>1204</sup>

Mais l'on préférait nier les faits révélateurs de racisme. L'on ne voulait pas entendre qu'une égalité de principe ne suffisait pas toujours à créer une égalité de fait, et que c'était aux institutions de la République qu'incombait le devoir de l'impulser par des mesures d'envergure, au lieu d'envoyer l'armée à des protestataires acculés. Le discours, en revanche, de Montenegro, de Sariol ou d'Ortiz Velaz poserait de nouveau la question de la liberté, de la justice et de l'égalité comme des objectifs à réaliser. Et peu importait alors l'origine sociale, le degré d'instruction ou les capacités d'analyse ; les hommes portaient en eux la révolte contre les oppressions de toutes sortes :

« Hay veces que el individuo no se explica perfectamente las causas de su actitud, sobre todo cuando es del tipo poco culto. Simplemente viene al monte, pelea y muere por lo que él cree que es antipatía u odio del español ; por añadir alguna causa a la justicia, por imitar el ejemplo de alguien a quien admira o por seguir la tradición familiar, pero, en el fondo, late en todos ellos el mismo sentimiento y deseo de eliminar para siempre la prisión y el cadalso político ; para igualar al débil con el poderoso ; para que la ley sea una sola y ciega ; para disipar la oscuridad intelectual en que nos tiene sumido la colonia ; para suprimir cadenas e injusticias y, en definitiva, para legar a nuestros descendientes la hermosa realidad de una Patria grande y digna, orgullosa del sacrificio heroico de sus hijos. »<sup>1205</sup>



Le front indépendantiste s'était, il est vrai, accordé sur l'instauration d'une République démocratique. Mais l'accord sur le principe politique recelait de profondes divergences. Les plus radicaux, lorsqu'ils évoquaient le système pour lequel ils s'étaient engagés, se montraient sur la défensive. N'avaient-ils pas, temporairement, perdu la bataille ? Même Cabrera reconnaissait que :

« Sobre un pueblo bueno, sano, laborioso y progresista, se han encumbrado las clases directoras incapaces y egoístas. El ideal colectivo de la patria se ha sustituido por el ideal individualista. »<sup>1206</sup>

La « recherche du bonheur » à l'américaine, par l'intermédiaire du développement économique et technique, semblait pour beaucoup primer sur les questions sociales ou éthiques, reléguées au dernier degré des préoccupations.

## **b) La nécessité de la modernité**

C'était une ambition sous-jacente aux propos des Vétérans-écrivains. L'aspiration à la modernité politique, sociale, économique s'accompagnait du rejet de l'Ancien Régime :

« Al fin, eso tenía que suceder : lo nuevo venció a lo viejo. »<sup>1207</sup>

Cuba s'y préparait depuis longtemps ; seul le joug espagnol l'empêchait encore de se réaliser. Libre, l'île antillaise pourrait prétendre être reconnue internationalement, en s'appuyant sur sa richesse économique mais aussi au nom de ce qu'elle avait apporté en termes de progressisme social.

### (1) Cuba dans le monde

C'était, il est vrai, un des aspects de la modernité du discours des romans, hérité en grande partie des analyses martinienues. Cuba était préparée à assumer sa vocation sur la scène antillaise et internationale ; elle ne pouvait accéder à la modernité sans cela :

« Los pueblos hoy no pueden aceptar las prácticas de gobierno de hace cuatro siglos, si encuentran tiranías que les oprimen, persecuciones que les sublevan,

y atropellos que colman su paciencia, entonces, en clamor de reto, dan la batalla y se hacen libres. »<sup>1208</sup>

On était à l'opposé de la conception coloniale qui lui imposait la médiation systématique de la Métropole (y compris dans les domaines culturels et scientifiques, nous le disions). Cuba n'avait-elle pas déjà, dans le passé, alors qu'elle était bridée, joué un rôle économique et intellectuel ?

Conscients des ressources naturelles de l'île et de son potentiel humain, les auteurs ne doutaient pas que leur pays allait enfin pouvoir remplir une mission continentale et – qui sait ? –, peut-être mondiale :

« Cuba anhelaba formar parte del concierto universal de los pueblos libres. »<sup>1209</sup>

López Leiva ayant composé son roman en 1923, ce « concert universel des peuples libres » ne faisait-il pas allusion à la Société des Nations créée en 1919 ? Après tout, Cuba avait participé à la Première Guerre Mondiale, alliée des grandes puissances et des vainqueurs. Voilà encore un exemple de ce que, dans les romans, l'on ambitionnait pour la jeune Nation. Robreño narra comment les « Viejos del Louvre » firent un banquet pour célébrer l'entrée de Cuba « como nación soberana » dans la Grande Guerre. Le Colonel José Leonidas Betancourt était le plus enthousiaste de tous et ses raisons étaient tout à fait fondées et peu militaristes :

« Evidenciaban que Cuba estaba otra vez en guerra, mas no como colonia rebelde, sino como nación libre y soberana, defensora de la Humanidad ultrajada y sobre todo : como fiel aliado de la gran nación que supo ayudarla en los amargos días de la epopeya emancipadora »<sup>1210</sup>

Mais chez Robreño, l'ironie guette toujours au tournant et, Leonidas, en plein banquet, mourrait, victime d'un ... malaise.

En effet, la réalité était sombre. Les aspirations et les ambitions, volontaristes à force d'optimisme forcé, se heurtaient à l'Amendement Platt et à la domination économique des Etats-Unis. Cabrera écrivait en 1919 :

« No formamos una República ; somos un dominio. »<sup>1211</sup>

Machado, dans sa campagne pour les élections présidentielles de 1924, proposait une alternative pragmatique à la résolution de ce double assujettissement. Maspons Franco était un partisan de cette politique libérale pragmatique qui lui semblait apte à échapper au piège tendu depuis le Traité de Paris. Il fallait croître, se renforcer, et patienter :

« De esta manera, se llegará a la paz, pero no entre los españoles y los cubanos, que no somos los verdaderos vencedores, sino entre los americanos y los españoles. Yo entiendo que una vez abandonada la isla por unos y otros, americanos y españoles, – y ya en posesión los cubanos de su tierra libre – pueden constituirse en república. Entonces, sólo entonces, entrarán de lleno a ejercer, sólida y definitivamente, su vida política bajo las leyes que se quieran dar. Mientras tanto no llegue esa solemnísimas hora en que surja la nacionalidad cubana, reconocido por lo menos por tres potencias, todo lo que se haga no tiene ninguna consistencia y tiene que ser con carácter provisorio. »<sup>1212</sup>

La jeune garde anti-impérialiste tenterait de rompre cette logique. Sortir de la domination impérialiste, comme les révolutionnaires de 1895 avaient libéré le pays de la domination coloniale, était l'unique alternative pour rendre au pays son avenir prometteur.

## (2) Le progressisme social

La Métropole avait maintenu pendant des siècles Cuba dans un obscurantisme intellectuel et moral, sans jamais se préoccuper du bien-être collectif. López Bagos, l'auteur intégriste, ou Trujillo de la Miranda, tentaient de montrer le contraire en décrivant les magnifiques illuminations électriques publiques de La Havane, mais c'était défendre l'indéfendable. La réalité que connaissaient et que découvraient les Cubains au cours de l'Invasion, était trop dure. C'était l'absence d'instruction, c'était l'analphabétisme, l'ignorance la plus crasse qui maintenaient le peuple dans la crédulité et la soumission. C'était les conditions sanitaires insupportables, dans des villages moyennâgeux où le médecin (à moins d'être séparatiste) trahissait le Serment d'Hippocrate et renvoyait les plus démunis au curé pour l'extrême-onction (Pérez Díaz).

Ces missions de la République furent bientôt assimilées à la notion très positiviste et très nord-américaine de « Progrès social ». Il y avait au départ le projet d'apporter à tous les citoyens les moyens de vivre une existence décente, en luttant contre l'état de profonde misère et d'abandon des plus démunis. A ce titre, la question de la Santé publique était devenue emblématique :

« [Pero el rebelde simbolizaba] la sanidad destruyendo la fiebre amarilla, la viruela y el paludismo permanente que azotaban la isla. »<sup>1213</sup>

Beaucoup de médecins patriotes, généreux et, par conséquent, rebelles, peuplent les romans. Ils construisent, comme dans *Aventuras emocionantes de un emigrado revolucionario cubano, novela histórica*, des hôpitaux publics. Certains même, comme le personnage principal du roman de Román Betancourt, *El arrastre del pasado*, se plongent désespérément dans l'aide sociale et la Santé publique, dédaignant une carrière ambitieuse, pour faire acte de civisme dans une société mue par l'enrichissement et l'intérêt.

Sous la République, lorsqu'on parlait de « progrès social » – expression adoptée dès la période de la première Intervention –, on évoquait l'amélioration du potentiel consumériste d'une « classe laborieuse » accédant à des conditions de vie satisfaisantes, abandonnant par conséquent ses luttes syndicales devenues superflues dans une société moderne et opulente :

« El porvenir será brillante. Los obreros podrán organizarse en poderosas agrupaciones laboristas ; obtendrán mejor los derechos políticos y sociales a que son acreedores ; se fijarán ocho horas para el trabajo ; se protegerá a las obras y a sus hijos regulando el tiempo de sus labores ; se repartirán en Cuba las tierras del Estado para hacer propietarios a nuestros agricultores, y diversificar la producción ; se construirán casas para obreros en todos los pueblos de Cuba ; se crearán « creches » para que allí permanezcan los pequeñuelos mientras las madres van al taller ; se establecerán escuelas nocturnas para que el proletariado pueda instruirse ; se higienizarán las viviendas ; se fijará el salario mínimo suficiente para que el obrero pueda mantener su familia ; en todos los pueblos se establecerá el « Club Obrero » para el progreso de esa clase, y se llegará a decretar el comercio libre y no como hoy, controlado con los centrales para que cese la actual explotación que existe con el alimento de los pobres trabajadores del campo ; se dispondrá el establecimiento de zonas de cultivo en los ingenios ; se llegará, indudablemente, a obtener una ley que disponga que de todas las utilidades de las empresas agrícolas, industriales y comerciales, se destine una participación para distribuir entre los empleados y obreros que con el sudor de su frente fomentan los caudales. (...) Tal es el espíritu de la revolución que estamos preparando (...). La República se organizará « Con todos y para todos », como decía Martí. »<sup>1214</sup>

L'on rêvait d'apporter aux populations rurales de meilleures conditions de vie, inspirée de l'imagerie d'Epinal nord-américaine :

« Vivían en el confort de que saben rodearse los campesinos americanos que aplican los métodos científicos modernos para obtener la mayor producción de sus cosechas. »<sup>1215</sup>,

pour remplacer l’habitat insalubre que Cabrera décrivait :

« Viven éstos [los guajiros] en casitas de madera y guano, construídas por ellos mismos en sus respetivos cuartones, y constituyen por su número con sus familias algo así como un pueblecito. »<sup>1216</sup>

De plus, il proposait dans son roman un plan d’accession progressive à la petite propriété (lucratif pour le grand propriétaire), plan repoussé par le politicien parce qu’il portait préjudice aux intérêts des grandes compagnies sucrières qui constituaient un nouveau système latifundiste :

« Paseamos a través de los cañaverales de mi colonia : le muestro con los hechos la eficacia del sistema que aquí he establecido. Mis noventa caballerías de tierra repartidas entre treinta colonos casados o con familia. Cada uno posee como aparcerero tres caballerías : ha hecho su casa, con los elementos que le he facilitado ; les suministro dos yuntas de bueyes, los aperos y los víveres para su sostenimiento preciso que abonan con vales a la tienda del Ingenio. Deben sembrar en cada lote un octavo de caballería de cultivos menores, el resto de caña ; hacen *juntas* para la limpia, el arado, las siembras del campo, para los cortes y acarreo de la caña ; esto es, se presta servicios cooperativos : al realizar la cosecha pagan el total y el ocho por ciento de interés de los anticipos que les he hecho y me ceden el veinticinco por ciento del beneficio que obtienen. Con eso pagan la renta del terreno y tienen un sobrante siempre ; el sistema los estimula ; se excitan en la labor y en la economía y los que son económicos aspiran a no ser simples aparceros, sino propietarios, adquiriendo tierras para su propio cultivo. »<sup>1217</sup>

Bien sûr, les « Mambis » n’avaient pas la même puissance industrielle et technique. Mais ils avaient la volonté, la ténacité et une notion éthique du bien public. Certains idéalisaient à tel point le modèle anglo-saxon qu’ils niaient la profonde injustice sociale. L’on ne voulait voir que la façade glorieuse :

« Esta nación progresista, perseverante y rica, llegará a ocupar el primer puesto en el mundo porque contribuye tanto al progreso de las colectividades étnicas que constituyen una nacionalidad como la difusión de la ciencia en sus múltiples manifestaciones, la dedicación de los centros directivos a difundirla y

la adaptación de los nuevos métodos en el terreno de la práctica, con gran fé y perseverancia. »<sup>1218</sup>

Il est vrai que la politique interventionniste des Etats-Unis en Amérique du Sud avait fini par abîmer cette image. Ils étaient indéniablement les nouveaux oppresseurs et non plus les généreux bienfaiteurs. Le continent bouillait, au Mexique, au Nicaragua. La génération de Mella se retrouvait dans ces luttes-là, à l'instar de Reed. Le concept de progressisme social s'effaçait à nouveau devant celui de justice.

Finissons donc sur une question de première importance pour les Révolutionnaires : l'Instruction. Dans la lignée qui débutait avec les révolutionnaires français pour aboutir à Martí, l'Instruction publique était intimement liée à la démocratie et à son exercice : elle était une de ses missions et la condition de sa continuité. « Instruir es libertar »<sup>1219</sup>, écrivait Cabrera. Un des premiers objectifs devait être l'établissement d'un système éducatif public et laïque à Cuba. C'était une mission urgente et colossale pour un pays qui sortait d'une guerre destructrice :

«— Marcho a recorrer las provincias con el Supervisor de Instrucción Pública ; me he adscrito a este Departamento del gobierno. Vamos a estudiar las grandes necesidades del país en este asunto ; a transformarlo, a abrir escuelas, a enseñar a leer y a pensar a nuestro pueblo. Ricardo, la labor de los jefes autonomistas fué una gran empresa cívica y educadora en medio de un pueblo ignorante y frente a un gobierno obcecado, retrógrado y duro ; la labor de los revolucionarios ha sido heroica ; la tarea de los libertadores cultos ha de ser ahora formar republicanos : el que instruye emancipa ; Ricardo, mientras yo voy a abrir escuelas, con tu pluma y tu palabra sigue trabajando en esa senda del patriotismo. Para ser libres hay que enseñar a saber serlo. »<sup>1220</sup>

Le « Superviseur » qui dirigeait la mission était membre du gouvernement Wood. Pour Cabrera, les Cubains n'auraient pu mener cette tâche sans l'aide des Nord-américains. Ils n'en avaient ni les moyens financiers, ni les capacités humaines, ni l'aptitude intellectuelle, étant trop empreints de cette hispanité rétrograde que cet intellectuel abhorrait. Bien des auteurs de sa génération se félicitaient et se montraient reconnaissants envers les Etats-Unis d'avoir, soit-disant, mené à bien cette entreprise. Ils négligeaient, dans leur immense gratitude, de considérer que l'objectif de Wood était de se servir de l'Instruction pour américaniser Cuba. Cabrera, lui, en était très conscient et y aspirait. Il ne craignait pas l'assimilation, il la souhaitait acquise, redoutant plutôt les résistances fomentées par les Espagnols restés à Cuba :

« No dejarán a sus compatriotas advenedizos asimilarse al país, americanizarse, por decirlo así. »<sup>1221</sup>

Pérez Díaz, lui, inversait ces données tronquées. Dans les villages les plus reculés, libérés au fur et à mesure de l'Invasion, cette mission de la République de Cuba libre avait été résolument remplie. Et ceci en pleine guerre :

« Las escuelas particulares en seguida fueron auxiliadas por el Poder Público, se trató de ir regulizando las clases con la orden de que asistieran los niños a los colegios sin excusas que no resultaran justificadas, con penas para los padres que no los obligaran a concurrir ; y el Juez Municipal, licenciado Marcelo Godínez, destacado del Estado Mayor del Lugar Teniente General, ya con el grado de Comandante, para ese servicio, ayudaba al Alcade, Don Leandro, con su sabiduría y la Autoridad de que le había investido el Gobierno de la República en Armas por medio de un decreto. »<sup>1222</sup>

Non, les Cubains n'avaient pas eu besoin de la fêrue apparemment bienveillante de la « grande Nation amie ». Bien entendu, Pérez Díaz, à l'instar des autres auteurs, les remerciait – trop obséquieusement pour être sincère – pour leur aide si empressée, qui avait empiété sur les attributions du Gouvernement cubain.

### (3) La modernité technique et économique

Les Cubains, lorgnant depuis longtemps vers les lumières de la ville nord-américaine, aspiraient à l'amélioration des infrastructures de leur pays. De plus, cette amélioration accompagnait l'amélioration des conditions de vie de l'ensemble de la collectivité :

« [Pero el rebelde simbolizaba] la construcción de carreteras y del ferrocarril central ; los métodos modernos en todas las actividades públicas ; la moralidad administrativa ; la concertación de tratados comerciales y políticos ; la creación de nuevas industrias favorecidas por aranceles proteccionistas ; la organización de la marina mercante nacional para conducir nuestros productos y traer los que compramos ; la protección por igual a todos los habitantes porque la república ansiada se organiza conforme proclama el Manifiesto de Montecristi, firmado por Martí y Máximo Gómez, « con todos y para todos. »<sup>1223</sup>

Maspons Franco excellait au recensement de toutes les expériences et améliorations techniques menées par des industriels cubains, promoteurs de la modernité, et citait les innovations techniques en matière d'électrification, d'irrigation, de machineries<sup>1224</sup>. Ces

recherches, disait-il, se réalisaient sous le guide désintéressé de la... Water Development Company.

L'admiration pour les Etats-Unis, modèle de modernité industrielle, technique et commerciale, – Martí l'avait ressentie également, distinguant clairement la volonté expansionniste nocive pour Cuba, les Antilles et l'Amérique, de la modernité de cette nation – s'était muée en conviction que, seule, la puissance continentale pouvait apporter le Progrès à Cuba, au prix, peut-être, de son identité et de son autonomie. L'on admirait les grands travaux d'aménagement qu'ils avaient menés durant la Première Occupation, oubliant leur conséquences fort lucratives pour les entrepreneurs nord-américains :

« Figura [Bates] desde el término de la primera Intervención en casi todas nuestras empresas industriales y financieras. Fué uno de los jefes de la administración militar que ejerció el gobierno interventor de Cuba. Dirigió la construcción del campamento de Columbia, aquella hábil e inteligente selección de las colinas de Mariano para habitación higiénica de un ejército de ocupación ; realizó la magna obra de limpieza y saneamiento de las calles de La Habana en pocos meses e hizo desaparecer en un instante la inmundicia faja de terreno yermo que como cinturón de materias fétidas rodeada la ciudad en el litoral de San Lázaro y concibió, trazó y comenzó el hermoso paseo que hoy sustituye a aquel tradicional mingitorio y basurero. »<sup>1225</sup>

Pérez Díaz, toujours, donnait le ton discordant. La République, à Palotes, n'avait pas eu besoin des Nord-américains pour assumer le renouvellement des infrastructures, de l'instruction publique et de l'Administration civile (les trois réussites de Wood) :

« Ya había mejor alumbrado en el caserío, los juegos de azar estaban prohibidos, las ventas en el comercio sujetas a ganancias prudentiales y en general imperaba un sistema de moralidad que recibía la aprobación agradecida de la comunidad. »<sup>1226</sup>

Maintenant, en ce qui concernait l'économie du pays, nul ne semblait penser à la diversifier. Il fallait s'appuyer sur sa richesse séculaire : la canne à sucre. Au mieux, comme dans l'exemple de Cabrera que nous citons plus haut, l'on envisageait de favoriser les cultures vivrières pour lutter contre la faim et diminuer certaines importations. La monoproduction sucrière livrait pourtant plus encore le pays aux Etats-Unis par le Traité de Réciprocité commerciale :



« ¿ A qué habría de interesarles la política de un país donde ellos tenían la verdadera supremacía, la del oro, y todos los elementos sumisos a su primado ? »<sup>1227</sup>

Mais Cabrera savait fort bien que les affaires politiques les intéressaient, et qu'ils s'en mêlaient, également par l'intermédiaire d'une classe politique cubaine dévoyée. C'était la loi de l'intérêt arasant le concept-même de République. Bates et Julián, patriote, s'opposaient au sujet de la réélection frauduleuse de Don Tomás Estrada Palma :

« – Cuando hay prosperidad material no se debe haber cambios. » « – En un régimen republicano, le contesté, deben prevalecer las mayorías ; la reelección no cuenta con ellas y la reelección en un país nuevo como el nuestro sin aquel requisito, significa oligarquía. » « – En Cuba, dijo, lo que hay es azúcar ; con el Gobierno actual se está haciendo mucha, pues, que siga. »<sup>1228</sup>

Deux décennies plus tard, Maspons Franco, le partisan de Machado, exposait le programme économique pragmatique de son candidat libéral, les aléas du prix du sucre affectant périodiquement l'économie de l'île :

« Casi todas las naciones tienden a producir el azúcar que necesitan para su consumo, a la inversa de lo que hace Cuba que envía fuera millonadas por artículos que puede producir y elaborar para dejar en casa los dineros que esas compras representan. También pudiera llegarse a un concierto mundial entre los productores del dulce y especialmente con los fabricantes americanos, para evitar las grandes crisis que ocasiona el bajo precio del azúcar. »<sup>1229</sup>

Les romans des Guerres, on le voit avec ces deux exemples, n'étaient pas uniquement l'évocation de la Geste nationale. Ils étaient un des moyens de justifier la rébellion des Révolutionnaires et d'exposer ce à quoi ils avaient aspiré. Plus encore, à la lumière de ces thèmes, les fictions permettaient d'aborder les questions concrètes liées à la limitation de la souveraineté de la Nation. Nous reviendrons sur cette dimension militante dans la Troisième Partie de ce travail.

### c) **L'alternative religieuse**

L'obscurantisme était une des misères que les Indépendantistes avaient voulu éradiquer et ils en tenaient le Clergé catholique en grande partie pour responsable. L'éducation laïque était un moyen de se libérer de la main-mise du clergé sur la population. Mais l'anticléricisme restait vivant. L'Église catholique, ses prêtres et ses frères, immoraux, dévoyés, avaient été trop intrinsèquement liés avec le pouvoir colonial. Nombreux auraient souhaité la voir disparaître avec l'Ancien Régime. Sans chercher, comme les Révolutionnaires français, à instituer un Être Suprême ni une nouvelle religion, beaucoup d'auteurs abordèrent la question de l'alternative religieuse.

Il y avait là, nous l'avons évoqué plus haut, d'autres enjeux que l'obédience à une foi ou à une autre, à un rite ou à un autre. Derrière la question religieuse, il y avait la question de la reconnaissance d'un modèle culturel. Souhaitait-on que Cuba restât lié à l'hispanité par l'intermédiaire de sa religion apostolique et romaine, dont le clergé portait la responsabilité de l'Inquisition ? Acceptait-on de voir le protestantisme anglo-saxon devenir l'instrument, pour la seconde fois dans l'histoire de Cuba, de la domination étrangère ?

Ajoutons que ce débat religieux fut un débat de génération. Ceux qui s'en préoccupèrent appartenaient à la dernière génération coloniale. Pour peu que l'auteur abordât les questions spirituelles, c'était l'idée d'une religion moderne, fédératrice, humaine, qui dominait. Les auteurs des générations de la République, eux, délaissaient la question de la religiosité comme thématique dans leur roman. L'on optait pour l'athéisme, ou la religion devenait affaire privée, dans le cadre d'un État laïque.

#### (1) La Maçonnerie

La Maçonnerie fut l'option la plus souvent évoquée par des auteurs eux-mêmes maçons de toute évidence. C'était presque naturel dans la mesure où, depuis son implantation à Cuba, elle avait conduit l'évolution de la pensée indépendantiste, républicaine et laïque. Eduardo Torres Cuevas estime que Vicente Antonio de Castro y Bermúdez, en créant le Grand Orient de Cuba et des Antilles, avait apporté à la future révolution non seulement une organisation secrète qui fut utilisée par ceux qui préparèrent l'insurrection de 1868, mais

également une proposition structurée de transformation de la société coloniale en une société nouvelle et indépendante :

« Para despejar la incógnita acerca del fondo común ideológico de los hombres del 68 y sobre los rasgos del pensamiento de Maceo al iniciar éste su bregar revolucionario, se hace indispensable el estudio del Gran Oriente de Cuba y las Antillas. »<sup>1230</sup>

Le Recaredo de Núñez de Villavicencio, envoyé à douze ans dans un collège jésuite, s'en échappait et allait chercher refuge chez son tuteur, Arístides Alvarado, Maître maçon, profondément hostile à l'éducation ecclésiastique et initiateur à la Libre Pensée.

Quelquefois même, « laborante » et maçon devenaient des termes presque synonymes. C'était à croire qu'eux seuls avaient conspiré et lutté :

« El desastre ha sido horripilante. El golpe falló. Todo fue descubierto en la ciudad y hubo que tomar resoluciones extremas. La Logia número dos ha sido volada con bombas de dinamita por los mismos conspiradores antes que entregarse. »<sup>1231</sup>

Distinguons toutefois les romans dans lesquels l'auteur faisait référence au rôle des Loges. Bacardí, par exemple, signalait que Pablo Delamour, alors qu'il étudiait en France, avait été initié. Maspons Franco imaginait une réunion d'information chez le Docteur Betances, à Paris, le lendemain du déclenchement de l'insurrection de 1895 :

« Allí se informó de la extraordinaria preparación de las emigraciones y de la labor de las juntas y las logias del interior. »<sup>1232</sup>

Le cas était assez courant et particulièrement lorsque les auteurs évoquaient la Guerre de Dix Ans. Certains étaient maçons et d'autres non ; leur point commun était leur approche historique ou historiciste des Guerres.

Certains autres tentaient de réduire les préjugés accumulés contre ces sociétés secrètes, tout en ridiculisant joyeusement leurs énonciateurs :

« Mi padre fué Masón, Fernando – dijo Josefina, – agregando. Sabes que soy religiosa y no tolero opiniones diversas a mis creencias ; pero a veces me

pregunto ¿ No fué Papá Masón y fué bueno, por que no han de haber otros también con idénticos sentimientos ? »<sup>1233</sup>

Enfin, d'autres romanciers, en revanche, se faisaient les chantres d'un culte dont ils portaient l'idée-même aux nues, dans une démarche carrément prosélyte :

« La masonería es la antesala de la perfección humana. »<sup>1234</sup>

Dans la Maçonnerie, ils avaient cherché et trouvé une foi qui élevait et éduquait l'homme au lieu de le maintenir dans le carcan des superstitions. Elle les libérait de la religion (n'en étant pas une), mais pas de ses rites. Ils y retrouvaient les principes de Rationnalité, de Fraternité, d'Universalité qui leur étaient chers y compris dans leur dimension politique :

« Ésas son las almas de los nuestros, unidos generosamente en el infinito, para levantar el templo de la dicha ! Se esparcen por el vasto hemisferio. Levantan las Américas y tienden luego los hilos de la unión universal »<sup>1235</sup>

Ils y trouvaient une loi éthique supérieure à celle de l'intérêt, susceptible de niveler les passions et de ressouder la paix sociale. Dans *Azares y Azahares*, le Capitaine Général en personne, maçon, au contact de ses condisciples patriotes, revenait à de meilleurs sentiments, bien qu'il ne fût pas en mesure de freiner la spirale de la violence intégriste :

« La atmosfera de militarismo en que estoy envuelto y el grave cargo de ser gobernante me oprimen con la responsabilidad de los sucesos. »

« Libertario » et « libre pensador » étaient deux termes récurrents sous la plume de Dulzaides del Cairo, qui dénommait volontairement tout lieu de culte « temple ». Les rites et la symbolique maçonniques l'avaient impressionnée profondément, et elle ne manquait pas de décrire tout à l'avenant des rituels initiatiques ou coutumiers, qu'elle ne pouvait avoir pratiqué personnellement puisqu'il n'y avait pas de Loge féminine.

Ainsi, un des auteurs que encensait le plus la Maçonnerie n'était pas maçonne. Mais combien elle devait y aspirer ! Son héroïne, Yareira, l'indienne patriote, avait, elle, été initiée par... un indien ciboney et un étrange « ñáñigo ». Quelle intéressante fraternité des persécutés de la société créole et de la morale catholique ! Le temple indien secret, sis à Ciego de Ávila,

était orné de symboles maçons (représentation de l'Humanité, Livre éclairé par les rais de soleil, compas, outils), la devise « pesar y medir » y figurant au-dessus de l'autel<sup>1236</sup>.

Dans son combat personnel et féministe, Dulzaides del Cairo ne doutait guère que la rationalité maçonne finirait par offrir aux Cubaines la place qui leur était dévolue dans la société. L'obédience maçonnique était la seule forme de spiritualité – néanmoins évoquée comme forme de religiosité –, susceptible de libérer tous les esprits de toutes les entraves obscurantistes. Ñaiñan, prêtre « ñaiñigo » de La Havane, révélait à Yareira la symbolique (fort fantaisiste et erronée si on l'applique aux rituels « ñaiñigos ») des représentations de son temple :

« Levanta la vista. Ese diamante que ves lucir titilador, es la omnipotencia resistente que concierta. El ojo es la verdad suprema que a todos tiende la visual. Los tres puntos son la unidad perfecta, a la que hay de ascender por las tres gradas de la igualdad y justicia.  
Igualdad de miras para el bien precomún al Universo.  
Razón, es la balanza que no inclina.  
Justicia, es el trabajo para todos, bien repartido y mejor atendido.(...) »<sup>1237</sup>

Les principes maçons correspondaient aux principes éthiques et politiques sur la base desquels l'on aspirait à construire une société libre et moderne.

## (2) Allusions aux liturgies afrocubaines

L'Etat laïque garantissait la liberté religieuse, et ce principe ne fut remis en cause par aucun auteur, pas même par les plus virulents anticléricaux. On vient de le voir, la bataille spirituelle fonctionnait plutôt en termes de proposition de nouvelles options de religiosité.

L'une d'elle, la Maçonnerie avait, au départ, recruté ses disciples dans les élites créoles, et s'était élargie par la suite aux milieux plus populaires. Mais les immigrants forcés qui s'étaient implantés à Cuba – Africains, Yucatèques et Chinois – avaient également un bagage culturel et donc religieux, que les entreprises d'évangélisation n'effacèrent pas<sup>1238</sup>. Les recherches concernant les deux derniers groupes – absents des romans que nous étudions, bien qu'il y ait eu des « Mambis » chinois<sup>1239</sup> – restent encore extrêmement rares et parcellaires. En revanche, l'on se préoccupait des « Negros brujos » et particulièrement des « ñaiñigos » depuis le XIX<sup>e</sup> siècle.

Fernando Ortiz a clairement distingué la religion afro-cubaine, la « Santería » des rituels « ñaiñigos »<sup>1240</sup>, stipulant par ailleurs que les deux avaient souvent été assimilés par

imprécision et méconnaissance. Dans les romans, les auteurs tombaient dans cette erreur, et l'on faisait la double erreur d'évoquer le Nañiguisme comme seule religion africaine à Cuba. Il y avait à cette unique référence des raisons historiques.

En effet, le premier « Jeu de ñañigo » connu fut fondé aux environs de 1830 à Regla par des Guinéens. Excluant d'abord tous les Créoles, les « ñañigos » se renouvelleraient en acceptant des Cubains de couleur, puis des blancs, au milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle. Il y eut ensuite, parallèlement à l'abolition, dans les années 1880, un phénomène de mode chez les jeunes Créoles fortunés : l'on trouvait du prestige et du frisson à être « ñañigo ». La référence au Nañiguisme dans les romans doit être interprétée en fonction de ces données, réactivées très probablement par les recherches et les publications de Fernando Ortiz sur la culture afro-cubaine. Nous nous centrerons sur l'exemple et le point de vue assez élaboré de Román Betancourt.

Les deux jeunes héros créoles, justement, de *El arrastre del pasado* allaient consulter la Negra Tomasa sur leur avenir :

« – Casualidades, Tomasa, casualidades...  
– Etá bien, yo no pue decí ná.  
– Bueno, ¿ Qué te dijeron los caracoles ? habla – suplicó Noemí.  
La negra no se hizo de rogar, comenzando su trabajo de pitonisa que tantos prestigios le habían hecho alcanzar hasta entre personas de reconocida cultura y de gran relieve social. »

Et sa prédiction se révélerait juste, au grand désespoir du héros dubitatif ! Ce personnage, au contraire de sa fiancée, considérait aussi peu ces superstitions afrocubaines que les superstitions catholiques. Considérons pour notre part que mettre sur un pied d'égalité la religion autrefois officielle et la religion des proscrits constituait en soi un signe incontestable de tolérance et d'ouverture. Par ailleurs, l'exemple révélait une curiosité certaine pour ces rituels puisque l'invocation citée est réellement du « ñañigo », bien que la graphie phonétique de Román Betancourt différât de celle adoptée dans les dictionnaires « ñañigo-espagnol » récents :

« – Un momento – suplicó la negra, y como obedeciendo a una costumbre, empezó a decir en voz baja :  
« – Ataribó guasó macará guaso mutusica chiquende que mosongo don Illamba Abauremo aguara enquicó Bagarofia eta firmeremo Bocondo abocúa » [En note : Equivalente al padre nuestro católico]  
Niño Ricardo está descubierto y niña Nomi será eliminá. »<sup>1241</sup>

Pour Román Betancourt, la différence était que l'Église catholique s'était faite l'instrument de l'oppression alors que la religion « nañiga » était une religion alternative, une religion de proscrits. Cette distinction fort intéressante n'empêchait pas l'assimilation du « Nañiguisme » aux autres pratiques basées sur la crédulité et la superstition.

### (3) Des représentations messianiques ?

Chez certains, la recherche d'une alternative religieuse était profondément liée à celle d'une foi rationnelle et laïque, libérée du dogme et des liturgies contre lesquels le catholicisme à Cuba les avait dressés. En fait, en lisant les romans des guerres, l'on en vient à se dire que cette forte aspiration éthique, déçue dans le cadre du régime républicain, perdurait sous d'autres formes.

Maceo était un Titan, et les grandes figures « mambises » dépeintes dans la Geste accédaient, sous la plume d'auteurs emportés par leur admiration et leur lyrisme, au statut de demi-dieu. N'oublions pas que la formation classique de bien des auteurs les menait à des métaphores ou des références mythologiques.

Ne pourrait-on relever un itinéraire de cette sublimation des héros de l'Indépendance ? Collazo, intitulant sa nouvelle « Rédemption », jouait à la fois sur le tableau du religieux et du social. Quant à la vision messianique de Rodríguez Embil, faisant non seulement de Martí, à l'instar de ses contemporains, « el mártir », « el Apóstol », mais encore « el Santo de América », la tendance à une lecture religieuse était patente.

L'on peut se demander, avec Penichet, si ce messianisme – également présent lorsqu'il évoquait la Révolution socialiste dans la Russie tsariste – était spontané ou, au contraire, fort calculé. Peut-être avait-il en tête de substituer une idole liturgique à une idole philosophique et politique, incarnant l'aspiration à une Patrie libre :

« Rodolfo formó en su mente, la dulce figura del Nazareno, que había leído en la Historia Sagrada. A Martí, lo imaginaba como a Jesús, siempre sufrido, bueno y generoso, dando cariñosos consejos a los demás. Y en un momento de lucidez, tras un ligero ensimismamiento, creyó que efectivamente, Jesús era Martí ; y entonces se acordó de que Jesús había sido crucificado por predicar cosas buenas y se puso triste, y temió por la vida de Martí ; presintió que habría de morir. »<sup>1242</sup>

Mais il basculait finalement du côté des idoles. Penichet était un des premiers de la génération qui n'avait pas connu Martí, à se ressourcer à ses écrits. En revanche, Hernández

Catá, en composant la *Mitología de Martí*, jouait consciemment de la double approche. Tout en admirant le personnage, il contribuait à le démythifier en faisant connaître sa pensée au moyen de l'essai, de l'approche historique mais aussi de la nouvelle.

Ce traitement des héros des Guerres, le guerrier ou l'intellectuel, correspondait alors à une sublimation consciente de l'idéal d'une patrie libre. La dimension religieuse qui pouvait se percevoir relevait-elle d'une admiration poussée, d'une frustration exacerbée, d'un rejet radical du présent ? Ou était-elle calcul d'auteur afin d'insuffler un peu de foi – de combativité – chez le lecteur ? Un homme comme Ortiz Velaz, en 1948, signalerait, au regard des événements mondiaux des dernières années, avec provocation et tristesse, le danger de ce type de dérives :

« No sé ahora que será la revolución. Martí era su alma, su espíritu, su animador, su guía. Tengo la seguridad de que se hubiera convertido en su caudillo »<sup>1243</sup>

Nous n'allons pas développer outre mesure, un sujet qui relèverait d'un travail de recherche bien différent. Mais nous ne pouvions pas non plus ignorer la dimension sacrée dont les héros des fictions étaient dotés.

Le choix de la rébellion et de l'anéantissement du système colonial, dans le discours des romans, était ainsi l'alternative laissée par une dichotomie impossible à résoudre d'une autre manière. Il avait fallu choisir entre un Vieux et un Nouveau Monde, entre un Ancien et un Nouveau Régime, entre un obscurantisme moyenâgeux et un Progrès moderne. Les Cubains s'étaient donc insurgés contre la « Mère Patrie » pour gagner leur droit à croître, en tant que Nation et en tant que peuple.

Ce discours si optimiste n'était ni artificiel ni volontariste. Enthousiaste ? Certes. Cuba était riche. Cuba était brillante. Conscients de ses atouts matériels et intellectuels, les auteurs réutilisaient souvent l'élogieuse appellation de « Perle des Antilles », se l'appropriant enfin. Car, soulignons-le, cette dichotomie se révélait l'antithèse du dilemme argentin entre civilisation/barbarie, telle que nous l'avions vu développée dans les romans gauchesques. Les Cubains n'étaient pas du côté de la barbarie, bien au contraire. La barbarie, c'était la Métropole coloniale et tout le système qu'elle avait imposé à Cuba, depuis les jours lointains de la « Découverte ».

En conséquent, les Cubains ne voulaient rien garder de ce qui les ramenait à l'ordre ancien. A partir de là, les discours divergeaient en fonction des préjugés des uns et des autres,



mais en fonction, également, des nouvelles réponses à fournir aux réalités contemporaines. Impuissants à résister à l'ingérence politique et économique, les auteurs se défendaient sur le terrain des idées, de leur culture et de leur histoire, dont ils étaient fiers. Chez les plus patriotes et les plus progressistes, on l'a vu, l'Instruction – diffusée à un plus grand nombre par la littérature, et en particulier par la littérature romanesque que nous étudions – constituait un outil à la valeur incommensurable, pour faire table rase du passé et pour préparer l'avenir.

Bien entendu, les Etats-Unis avaient des attraits dont l'Espagne ne pouvait pas se prévaloir. Cela rendait plus complexes et diverses les positions des patriotes. On a commencé à le montrer avec Cabrera, rejetant l'hispanité pour une américanisation qui satisfaisait de moins en moins son patriotisme et son moralisme, le faisant comme autrefois – *Sombras que pasan* –, douter de l'avenir – *Sombras eternas* –.

L'admiration pour la société nord-américaine et l'aspiration à hisser Cuba au rang des Nations modernes, contribuent à expliquer le préjugé raciste plus (comme chez Trujillo de la Miranda) ou moins (comme chez Cabrera) fort. Assimilant finalement le point de vue dénigrant des Nord-américains envers ce qu'ils considéraient n'être qu'un sous-peuple constitué de latins et de Noirs, ces écrivains prenaient le parti de collaborer jusqu'à renoncer à soutenir le labeur émancipateur d'Instruction de la population trop exclue. L'ostracisme affiché était racial, certes, mais il cachait un élitisme social d'envergure. Ce n'était certainement pas par hasard si les auteurs qui décrivaient avec mépris les Cubains noirs étaient également ceux qui effaçaient la participation du monde ouvrier et paysan dans les Guerres. D'ailleurs, les anciens esclaves n'avaient-ils pas rejoint leurs rangs, menacés autant, sinon plus, par la misère et la précarité ? A l'inverse, ceux qui rappelaient le rôle des « tabaqueros » et des « guajiros » – sans tomber évidemment dans une imagerie costumbriste et rassurante –, c'étaient, encore, ceux qui insufflaient à leurs personnages de couleur autant – sinon plus, compte tenu de leur état d'exclusion – de courage, de dignité, de valeur, d'héroïsme qu'aux Cubains blancs. Sous la plume de quelques-uns, les vœux de Martí et de Maceo se concrétisaient. Il n'y avait plus ni Blancs ni Noirs, il y avait juste des Cubains.

Ces auteurs-là avaient un discours sur l'exclusion sociale. Chez Pérez Díaz ou chez Mazas Garbayo, même les personnages féminins étaient abordés dans la perspective de rompre avec un système qui fonctionnait sur et par l'exclusion. La « République des Généraux et des Docteurs » ne menait pas à bien cette tâche. Les principes fondamentaux de la Démocratie et de la République n'étaient même pas respectés par les représentants du peuple, corrompus et autoritaires :

« El saco, que fué español, fué en Cuba libre lo hemos rellenado con todos los deshechos que combatimos. El personalismo, el militarismo, el caciquismo ; la mentira y el fraude electoral, la justicia vendida y prostituída, el caudillaje, el clericalismo, la superstición, la hipocresía, el crimen político y los indultos, las incapacidades en los puestos públicos, el cohecho, la ignorancia y la sumisión en las legislaturas ; en suma, el despotismo apoyado en la corrupción, en el relajamiento de los caracteres, en las ambiciones desmedidas de los partidarios que sirven de apoyo y en la debilidad y codicia de los que debiendo oponerse, se doblegan, se venden y se humillan. »<sup>1244</sup>

Ce constat n'avait-il pas été amorcé dès le mandat du premier Président de la République ? N'était-ce pas Tomás Estrada Palma, Président de la République en Armes de 1875 à 1877, successeur de Martí à la tête du Parti Révolutionnaire Cubain, élu en partie pour cela à la présidence en 1901, qui avait le premier ouvert la voie de la concussion et de l'autoritarisme ? Comme l'écrivait Cabrera, condamnant la réélection du Président au nom des principes de la Démocratie, tout en voulant rester loyal et préserver quelques illusions du passé :

« Amo a don Tomás, he conspirado y luchado a sus órdenes ; lo respeto y estimo, pero ahora, lo compadezco. »<sup>1245</sup>

Les temps avaient bien changé. Le fondateur de la Junte cubaine de New-York en 1895, avait par deux fois, en 1898 et en 1906, invité les Etats-Unis à intervenir sur le sol cubain qu'il aurait dû défendre de toutes les ingérences. Les libéraux eux-mêmes jouaient la dangereuse carte de l'Intervention. Prenant les armes pour défendre des principes piétinés, ils ne se montraient pas plus honnêtes une fois au pouvoir – « Tiburón se baña, pero salpica » –.

Tout cela renvoyait trop aux usages d'un passé condamné. Les Guerres avaient-elles été meurtrières, destructrices mais surtout inutiles ? Cela aurait été un bien cruel bilan. Amèrement déçus par la classe politique issue de la Guerre, désillusionnés par l'exercice de la vie publique, les écrivains se rassénéraient en rappelant que Cuba était, tout de même, une République indépendante et institutionnelle. On mettait en avant les points de rupture. Le discours didactique avait autant la fonction d'évaluer le chemin accompli que celui qui restait à accomplir pour que se réalisent les projets de 1868 et de 1895.

## **B. L'histoire familiale, métaphore de l'histoire sociale**

Ce fut entre autres pour ces raisons que la thématique familiale fut aussi souvent abordée dans les romans des Guerres. Dans les familles, nous disaient les auteurs, les rapports avaient changé. Le père espagnol, époux légitime d'une créole ou amant d'une esclave sans droits, ne pouvait plus imposer sa loi inique à ses enfants. Ils s'étaient révoltés et l'avaient déchu de son droit du plus fort. C'était une manière de montrer combien la société et les mentalités avaient changé en profondeur et, par conséquent, irrémédiablement.

Mais cela ne suffisait pas à expliquer le recours général à une histoire familiale qui synthétisait dans l'univers privé la problématique politique et sociale de la communauté nationale. Reprenant un poncif de situation, recourant à un vécu concret pour illustrer des notions plus abstraites, les auteurs faisaient de la famille l'espace symbolique dans lequel se rejouait la tyrannie dont la collectivité avait souffert et dans laquelle avait commencé la rébellion par laquelle elle s'émanciperait.

Cette mise en équation s'accompagnait d'un corollaire d'importance : la culpabilité. En effet, le déchirement de la famille conduisait soit à l'exil solitaire du père, soit à sa disparition tragique. Le rejet du créateur et de son héritage menait droit à la destruction de la famille. L'engrenage de la fatalité conduisait à un châtement à la mesure de la transgression.

La Guerre d'Indépendance fut traitée dans deux espaces, la société et la famille, et cela de manière parallèle, complémentaire et analogue. Ainsi, le discours fut axé sur le thème de l'affirmation d'une identité par rapport à un modèle espagnol, qualifié de parental, rejeté avec excès et au prix d'une culpabilité débordante<sup>1246</sup>. Si les romans des Guerres ont donné naissance à un mythe national, c'est bien celui-là, qui transpose la rupture avec la « Mère-Patrie » en termes individuels et familiaux.

### 1) Images de la famille

Bien entendu, le fait que l'histoire collective – en littérature ou dans d'autres modes de création artistique – ait été représentée au moyen du prisme de l'histoire familiale, n'impliquait pas que l'une et l'autre soient de même nature. La famille est une collectivité, mais elle n'est pas la collectivité. Pourtant, dans les romans, le fils s'opposant à son père désignait lui-même l'évident parallèle :

« Vd. mismo, no es ni más ni menos, que la expresión más acabada del avasallador despotismo que padecemos pretendiendo ejercer un derecho que nada ni nadie ha podido concederle. ¿ Por qué no han de emanciparse los cubanos del Gobierno español, como es mi deseo emanciparme de su férrea tutela ? »<sup>1247</sup>

La famille était utilisée comme métaphore de la société. De telles formulations vont nous éloigner d'une approche historique ou littéraire stricte, et nous inviter à utiliser un éclairage plus psychanalytique. Mais la pluri-disciplinarité nous semble un outil dont on ne doit pas négliger les apports enrichissants<sup>1248</sup>. A la différence du discours historique, le discours littéraire, se prête volontiers à cette grille d'interprétation. Plus précisément, en ce qui concerne les romans des Guerres, la structuration d'un discours justificatif apparemment rationnel selon une logique affective, puis la métaphorisation de la guerre d'Indépendance en terme de conflit familial, sont trop révélateurs pour ne pas conduire à une telle approche méthodologique.

#### a) **La famille comme représentation de la Nation**

Dans la littérature universelle, le recours à l'histoire familiale pour évoquer l'histoire collective est courant. A Cuba, les auteurs romantiques du XIX<sup>ème</sup> siècle avaient peint et critiqué leur société en mêlant approche historique et approche psychologique. Ils cédaient aux modèles littéraires en vogue ; ils évitaient les foudres d'une censure politique à laquelle ils n'échappaient d'ailleurs pas toujours.

La *Cecilia Valdés* de Cirilo Villaverde est un exemple évocateur. La fiction s'y construisait à partir de l'entrelacs des destins des membres d'une famille créole, blanche, aristocratique, opulente et de sa branche créole, de couleur, bâtarde, pauvre. La critique de la société esclavagiste s'exprimait par la figure immorale et mortifère de l'inceste fraternel de Cecilia Valdès et de son demi-frère Leonardo Gamboa. Pour Roberto Friol, ce thème récurrent – ajoutons que c'est un thème lié à la notion de famille, de sa perpétuation ou de son extinction – est un de ceux qui permettent de caractériser le roman cubain du XIX<sup>ème</sup> siècle<sup>1249</sup>.

Ces deux éléments expliquent en partie que les Guerres aient été souvent abordées par le biais de ce que l'on qualifie de nos jours de sagas familiales. Dans le théâtre « mambi », la famille était représentée : tous ses membres rejoignaient les Indépendantistes. Mais les pièces

dramatiques de ce théâtre, composées pendant la Guerre de Dix Ans, étaient avant tout des œuvres militantes. En revanche, la plupart des romans apparurent sous la République : on écrivait la Geste, certes, mais l'on dressait également le bilan des conséquences du conflit et de la rupture coloniale. Une donnée nouvelle apparaissait : la destruction des familles. Le père, espagnol tyrannique, voyait se dresser contre lui sa femme, créole, et ses enfants, cubains<sup>1250</sup>.

Le défi était inévitable et juste. Posé de manière suffisamment manichéenne, tout était d'une simplicité et d'une clarté étonnantes : l'Espagne représentait le pire, les Cubains luttèrent pour le meilleur. Ce manichéisme s'appliquait à tous les niveaux : le politique, le social, l'économique, l'éthique, le religieux et même le culturel<sup>1251</sup>. Une fois encore, une caractéristique fondamentale du Roman des Guerres soulignait le décalage entre la pensée de Martí<sup>1252</sup> et le discours majoritaire de ses contemporains. Les romanciers des Guerres répandaient une vision négative de l'Espagne et déniaient qu'elle ait pu laisser quelques empreintes positives<sup>1253</sup>. Le rejet de l'Espagne était total et radical ; il était présenté à la fois comme cause et comme justification du désir d'indépendance et de l'insurrection des Cubains.

### **b) La séparation de la « Mère-Patrie »**

La représentation de l'Espagne comme « mauvais objet » fournissait, par symétrie, aux Cubains une image très positive d'eux-mêmes : ils luttèrent pour le progrès social et moral, respectant jusque dans la guerre les règles d'une éthique indéfectible. Interrogeons-nous sur la fonction de cet argumentaire excessivement fondé sur le rejet intégral d'un modèle diabolisé et identifié comme étant la « Mère-Patrie », rejet qui illustre au premier abord le fait que l'identité cubaine se soit construite par opposition au modèle métropolitain, comme c'est le cas dans les sociétés coloniales<sup>1254</sup>. Lisons Maury Rodríguez qui justifie la rupture d'une plainte qui n'a rien de politique :

« Era que España ni nos comprendía ni nos amaba. »<sup>1255</sup>

Mais la destruction était la seule issue de cet affrontement ; c'était le prix de la rébellion, le châtement pour avoir défié la figure matriarcale, la malédiction inévitable pour une faute collective. L'idée que la limitation de l'Indépendance réelle par des Etats-Unis, plus

puissants que l'Espagne, était une frustration méritée, était bien souvent implicite chez les auteurs.

Bien sûr, une citation comme la précédente, loin d'être unique, était ensuite soutenue par un discours élaboré plus rationnel. Néanmoins, dans les termes et dans la structuration, même un discours rationnel était plus débordant de frustration affective que de contenu intellectuel :

« Nuestras legítimas reivindicaciones eran para ella [España] artificios de la ambición burlada ; nuestra actitud de protesta, expresión bastarda del odio de una raza inferior ante sus paternas señoras. Elle era fuente de todos los beneficios y nosotros la sentina de todas las ingratitudes. En su tiranía política, veía tutela benéfica : en sus exacciones monstruosas, légitima recompensa de sus desvelos por nuestra seguridad y nuestra dicha. De aquí resulta que había algo que nos separaba, infinitamente más importante que nuestros encontrados intereses : la imposibilidad de una común inteligencia de nuestros deberes y derechos respectivos. La ruptura era inevitable, en esta o en la otra forma, por este o por el otro camino. España no supo preveerla, ni verla cuando la tuvo delante. Y el arte de gobernar se funda en la previsión. »<sup>1256</sup>

On le lit, entre la plainte et la formulation du grief, le registre de la justification de la Guerre était celui de l'affrontement entre une mauvaise « Mère-Patrie » et sa « créature », entre une « mauvaise mère » et sa descendance, qui prenait la défense de la « bonne mère » créole.

La rébellion, écrivait le nostalgique Trujillo de la Miranda, avait créé le chaos. Elle rendait interdites des alliances auparavant banales et bien considérées. Elle créait la discorde dans les familles :

« Esto [la guerra y el odio] no impedía que las cubanas se pasearan del brazo de los oficiales del Ejército español, ni que se casaran con ellos. Ellos procesaban a los cubanos y los deportaban ; y sus hijos se iban a la manigua y sus mujeres bordaban banderas insurrectas. En medio de la familia había dos bandos, aunque en medio de la guerra, no era tanto el odio que no permitiera a unos y otros de dejar de negocios. »<sup>1257</sup>

Les auteurs indubitablement patriotes constataient les mêmes effets. Mais la rébellion n'en était pas la cause. Au contraire, il était dit et redit que la rébellion était l'unique réponse,

la conséquence inévitable, à l'oppression antérieure. L'ambivalence n'était pas politique. Car la légitimité du rejet de l'Ancien Régime n'était jamais remise en cause.

Et quand bien même, pourquoi alors les auteurs tergiversaient-ils ? Pourquoi argumenter systématiquement et répétitivement ? Pourquoi justifier la Guerre, alors qu'ils écrivaient, sous la République, sur des faits révolus dont le fondement et la légitimité étaient incontestés ? Justement, était-ce l'aspiration à l'Indépendance dont les auteurs avaient besoin de se justifier, le recours à la Guerre pour y accéder, la nécessaire rupture avec la métropole ?

Incontestablement, il y avait beaucoup de culpabilité dans le discours des auteurs. Elle se traduisait par la revendication ambivalente de la « Tea » qui emportait l'île dans les flammes – ce feu-là étant l'image du chaos et de l'enfer plus que de la purification –. Imprégnés de schémas chrétiens, les auteurs la traduisaient dans cette description de la souffrance et du martyre, vécu par les protagonistes avec résignation, comme une expiation. On la retrouvait encore dans l'omniprésence des thèmes de la destruction, de l'auto-destruction et du chaos, thèmes inséparables du discours sur la guerre. Justement, doit-on voir uniquement dans cela la retranscription de l'horreur de la guerre et sa trace indélébile dans les esprits ?

Les auteurs cherchaient à se dédouaner en imputant la responsabilité directe – la déviance politique, le perversion sociale, la barbarie militaire – à l'Autre. Eux revendiquaient la responsabilité immédiate de la rébellion. Il y a là, de plus, deux champs différents. Premièrement, déviance politique et perversion sociale relevaient de la participation collective de la société créole. Le roman cubain du XIX<sup>ème</sup> – et en particulier *Cecilia Valdés* au travers de la représentation symbolique de l'inceste – avait amplement abordé cette culpabilité. Il y avait là une réalité à laquelle les auteurs ne voulaient pas faire face et qu'ils préféraient dénier, imputant la responsabilité aux Espagnols, on l'a vu.

En ce qui concerne la barbarie de la guerre, le mécanisme était analogue. Certes la guerre avait été rendue « nécessaire », comme l'avait démontré Martí, par l'intransigeance coloniale. Mais dans le concept même de sa nécessité, il y avait un processus de décharge de responsabilité. L'insistance des auteurs sur la moralité de la guerre des Cubains fonctionnait également comme caution de l'innocence des Cubains dans cette apocalypse si souvent évoquée.

### c) **Symboliques de la désintégration**

Assumer la responsabilité de la guerre et de ses conséquences était difficile, même si le conflit était rationnellement décrit comme inévitable. Le coût humain avait été très lourd. Le thème de la destruction de la famille se fondait sur des réalités concrètes, que les romanciers historiques décrivaient de manière réaliste – Bacardí – ou rappelaient comme donnée contextuelle – Cabrera – :

« He visto familias enteras desagregarse y desaparecer durante esta guerra de exterminio. »<sup>1258</sup>

Ce qui était présenté dans les romans comme une fatalité, le prix à payer, s'inscrivait comme corollaire à l'histoire des luttes pour l'émancipation :

« Ese ha sido hasta ahora el hado del cubano. ¡ Qué grande y triste fue la ruina de nuestras familias en el 68 ! ¡ Desoladora ha sido en el 95 ! »<sup>1259</sup>

C'était ici que la métaphore de la famille prenait tout son sens : familles déchirées, familles ruinées, familles détruites, familles disloquées entre un père espagnol, une mère créole et des enfants cubains. Il était si difficile d'assumer cette réalité que certains, dans la fiction, tentaient d'y échapper. Dulzaides del Cairo imaginait le Capitaine Gaitán, militaire espagnol maçon. Sa fonction dans la narration était de tenter de convaincre ses supérieurs qu'il n'y avait pas d'intérêt à faire la guerre contre les Cubains. Ce peuple mixte était trop uni :

- « – Creo que estamos rodeados de traidores.
- Explicaos.
- En primer lugar, general, hay muchos cubanos que están bajo nuestra bandera ; pero que ineludiblemente, las cuerdas más sensibles de sus corazones, han de latir por los suyos. Fijáos en lo que voy a deciros. Hay muchas familias que viven en eterna guerra doméstica, y si un particular o un extraño intentase tocar el cabello a uno de ellos, todos caerían encima.
- ¿ Creéis pues, que siendo cubanos todos, no están ligados contra España ?
- Bastaría haber nacido aquí, para que late en ellos la fibra sensible.
- Suponiendo lo que decís : será preciso entonces exterminar con todo lo que huelga a naturales.
- No tal : entre los naturales, existen la mayoría ligados por los lazos de la sangre a los españoles. Arde en ellos la mezcla, y son las cuchillas que obligan a sus padres.
- ¿ Pero, acaso esos padres españoles permitirán a sus hijos ?
- ¡ Son padres ! ¡ Sus esposas son cubanas ! ¡ Las armas españolas están



puestas en las manos de esos padres ; de esos españoles ! Se ha dado mucho ejemplo ya de padres que permanecieron superficialmente fieles, mientras que sus hijos, han pasado al campo rebelde. »<sup>1260</sup>

La version exactement inverse, celle du père infanticide, existait également. Chez Balmaseda, le père marquis intégriste, dans sa rage d'annihiler les rebelles, dénonçait une conspiration à laquelle participaient ses propres enfants ; il les condamnait (presque) directement à mort :

« A los pocos días, descubrió el Gobernador de Cuba una conspiración en La Habana, en sentido de la Independencia de la Isla ; y a penas tuvo noticia el Marqués de este acontecimiento, mandó una real orden al Capitán General, en que se le prevenía que no tuviese piedad con los comprometidos ; que todo el que resultase complicado se le condenase irremisiblemente a muerte ; que el gobierno de su majestad quería ahogar en sangre aquel movimiento político. [...] El Capitán General hizo lo que se le mandaba y los dos jóvenes fueron guillotinado [...] La noticia fué un golpe eléctrico para el Marqués : ¡ el mismo había sentenciado a muerte a sus dos queridos hijos ! »<sup>1261</sup>

La majorité des auteurs restait à mi chemin entre ces deux pôles, avec évidemment, quelques variantes personnelles. Mais les éléments du poncif et la trame narrative restaient la même.

Dans la rhétorique politique, l'on s'insurgeait contre la Mère-Patrie – puisque c'était l'usage sémantique –, une mauvaise Mère-Patrie, défendue par Weyler, le « Bourreau », l'ogre... Ils furent tôt assimilés, dans les romans, l'un à l'autre, par l'intermédiaire du personnage du père intégriste et tyrannique. La métropole coloniale était alors celle dont on ne voulait plus et que l'on devait renier pour aller de l'avant, avec nostalgie, mais, sans pour autant, écrivait Cabrera, vouloir tomber dans une nouvelle dépendance :

« Cuba rompió los lazos de unión con España por sus intereses como colonia distante, por su crecimiento y riqueza ; porque era lógico que el fruto maduro se desprendiese del árbol y, sobre todo, por la injusticia y dureza con que la gobernaron. Pero la hija sintió la nostalgia de la ausencia de la madre durante la intervención americana. Si ésta no hubiera sido breve y beneficiosa, el corazón cubano habría querido volver a sus antiguos hogares : el hogar común de la raza. »<sup>1262</sup>

Dans la rhétorique familiale (comme dans une certaine réalité), la mère était créole – elle avait d'ailleurs enfanté des Cubains – et c'était le père qu'il fallait vaincre. Le héros de

ces romans— avec lequel, souvent, l’auteur montrait peu de distance — était pris entre deux parents, entre deux patries, entre deux identités. Certes la raison, la morale et le sens de la justice l’avaient conduit à choisir entre les deux. Dans ce drame, leur génération, devenue parricide, s’était sacrifiée par devoir. Cabrera ou Román Betancourt, dans *El arrastre del Pasado*<sup>1263</sup>, développaient cette thèse.

Quant à Cuba, elle était encore la « patria chica », la patrie en devenir, celle qui devait permettre d’accéder à la maturité. A côté du couple parental, le personnage de la jeune fiancée acquerrait une fonction de prime importance. La mère créole représentait Cuba, mais la jeune fiancée représentait Cuba libre. Le jeune héros défendait sa mère, il risquait sa vie pour sa promise : elle était celle qui survivrait si Weyler ne parvenait pas à la détruire, celle qui lui donnerait une descendance.

D’ailleurs, les persécutions dont les jeunes héroïnes étaient traditionnellement victimes dans ces romans n’étaient pas uniquement conformes à une norme littéraire. Elles répondaient aussi à ce que la norme véhiculait de fantasme de dépossession, d’enlèvement, de viol. Dans des romans marqués par le moralisme du XIX<sup>ème</sup> siècle, les officiers espagnols poursuivaient les Cubaines de leurs assiduités. Mazas Garbayo, en 1930, aborderait explicitement, pour la première fois, le viol dans « En la noche »<sup>1264</sup>. L’affrontement était toujours d’une cruauté sadique intense, proche de celle décrite dans l’univers de Villaverde. Ce n’était pas un ennemi étranger qui venait agresser les filles et les compagnes dans les bras des Cubains, c’était le bras armé — Weyler, l’Officier, le Volontaire, le Guérillero — de la Mère-Patrie<sup>1265</sup>. Dans l’imaginaire, ce seraient donc les enfants à venir, détachés d’une mixité douloureuse et castratrice, qui pourraient évoquer Cuba comme leur unique patrie. L’importance donnée à la transmission de la mémoire aux futures générations — dans les prologues par exemple — trouve son sens. Il s’agissait de transmettre la mémoire de la rupture, mais aussi de se libérer de cette culpabilité au nom de la justice.

S’il était une réaction naturelle, l’anti-hispanisme n’en constituait pas moins un leurre politique et économique, dès les premières années de la République. L’Espagne des années postérieures à 1898 ne représentait plus un péril pour la Nation cubaine. Pourtant, à continuer à transmettre le même message, la génération qui avait concrétisé l’indépendance coloniale restait aveugle à la réalité. A partir de 1898, les véritables processus de contestation de l’identité cubaine, de perte de souveraineté politique et mise en danger de l’existence de l’Etat cubain n’étaient plus le fait de l’ancienne métropole espagnole, mais celui de la nouvelle métropole nord-américaine.

## 2) Les familles hispano-cubaines

Le sort des familles hispano-cubaines était, de loin, le thème le plus répandu et le plus amplement traité. Pourtant, à l'heure où les auteurs composaient leurs romans, le père espagnol tout puissant ne dictait plus sa loi comme dans le passé. Il faut dire que, dans les romans, les pères tyranniques avaient été totalement déçus. Nous l'avons dit, c'était un des poncifs majeur, clairement œdipien, des œuvres : le fils cubain, s'alliant à sa mère créole, défiait et abattait l'autorité et le pouvoir du père espagnol. Qu'il y ait eu à l'origine de ce cliché une anecdote véridique et frappante ou que le poncif ait correspondu à une mise en équation du conflit global, nous importe peu ici.

Un lien identitaire et génétique avait été rompu lorsque les Cubains avaient renié leur filiation espagnole en s'insurgeant. Cabrera formulait exactement ce que pratiquement tous ses contemporains décrivaient sans le nommer. Il désignait sa propre génération de libérateurs comme une « génération parricide », ayant engendré une « génération prostituée »<sup>1266</sup> ! L'on peut donc ajouter à la notion de culpabilité, celle de châtement. L'évocation du conflit et de l'issue de la Guerre était empreinte d'une culpabilité patente. La dépendance vis-à-vis des Etats-Unis, infantilisant la jeune Nation dans la mise sous tutelle, pouvait s'interpréter non pas comme une fatalité, mais justement, comme une punition.

### a) Représentation de la mixité hispano-cubaine

Dans la peinture et dans la catégorisation des couples mixtes, l'importance donnée à l'histoire du père était majeure. Immigrant espagnol d'origine humble, il était devenu quelquefois militaire, quelquefois commerçant, plus souvent petit propriétaire sucrier. Son travail acharné et une alliance avec une Créole de famille aisée, avaient contribué à le hisser vers une réussite méritée. C'était le profil proposé par Cabrera dès 1897 :

« Mi padre es un viejo asturiano, que inmigró a Cuba desde sus primeros años y se dedicó al comercio logrando en breve modesta fortuna. Allí casó con mi madre, cubana, que aportó rico patrimonio. Vivieron tranquilos y felices muchos años fomentando y aumentando aquel capital con la instalación de un gran ingenio central. Pero aunque Cuba dió á mi padre hogar feliz y fortuna, jamás se borró en su espíritu el recuerdo de su tierra nativa ni ese apasionado amor á la nacionalidad que es característico en los españoles residentes en Cuba y que los conduce á considerarse siempre dueños y señores en la colonia y á los cubanos como feudatarios. »<sup>1267</sup>

Les immigrants restaient attachés viscéralement au souvenir de leur terre d'origine. Cette nostalgie était souvent représentée comme un élément positif, une forme de loyauté pour laquelle les fils ressentaient du respect. Néanmoins, ce sentiment avait un effet pervers : il rattachait la figure du père plus à ses ascendants qu'à ses descendants. Le comportement de ces personnages envers les Cubains (qui les avaient adoptés et qui, comme on dirait aujourd'hui, avaient participé à leur intégration), leur sentiment ostentatoire de supériorité envers leur épouse - souvent plus cultivée qu'eux - puis leurs enfants, en était la conséquence. C'était également un des premiers éléments de la conflictualisation des rapports :

« (...) el peninsular casado con cubana intenta imponer su supremacia y comunicar á su misma esposa é hijos ese sentimiento que en él tiene en parte justificación y cómo lo hace enaltaciendo á la metropolí en que nació y deprimiendo á la colonia en que vive, su empeño resulta contraproducente, pues sus hijos y su esposa que son los primeros en sentir el despotismo doméstico del inmigrante, reflejo del que por los delegados del Gobierno se ejerce en los pueblos, son también los primeros en rebelarse y repeler tan extraña influencia. En esos hogares se discute mucho sobre política regionalista ; el esposo peninsular celebra siempre las *cosas* de su tierra y

rebaja el mérito de las de la colonia, y la mujer y los hijos llevan la contraria : nacen verdaderas discusiones que llegan á ser apasionadas y que terminan gritando el jefe con cólera ; « ¡ Yo soy español ! » y replicando la mujer ó los hijos con dignidad y con lágrimas « Somos cubanos ! »<sup>1268</sup>

Mais, comme le disait Cabrera, malgré ce « petit défaut », le père était un homme droit et respectable, un homme qui luttait pour sa vie, pour sa famille :

« No obstante esta especialidad de su carácter, mi padre es un excelente sujeto, y supo inspirarme siempre profundísimo respeto y cariño por su rectitud y bondad paternas. »<sup>1269</sup>

Ces hommes rigides avaient quelques principes de base dont celui, non négligeable, de lutter pour les leurs. Les fils des romans étaient, par conséquent, héritiers de cette rectitude. Mais leur père et eux ne s'identifiaient pas à la même collectivité. Les jeunes Cubains avaient choisi l'ascendance maternelle. Là commençait la discorde. Même les études en Espagne, recours du père soucieux de voir son fils « criollisé » se « re-hispaniser », n'y faisaient rien, sinon lui faire prendre conscience plus distinctement encore de la cubanité qu'il portait en lui comme une évidence.

Hernández Catá se distinguait des autres auteurs. Dans « La quinina », le père espagnol et la mère cubaine préservaient la paix dans la famille au moyen d'un pacte de neutralité domestique<sup>1270</sup>. Quand le personnage de la mère l'enfreignit pour secourir son frère « mambi », le père adopta une impartialité impassible, subtilisant aux envois tout objet susceptible de servir d'arme contre ses compatriotes. Cette version d'un père ayant pratiquement parfait sa naturalisation mentale et culturelle, se retrouvait dans « Don Cayetano el informal » où le personnage repoussait son engagement au côté des « Mambís » pour ne pas renier son propre père resté au pays :

« Hijo de español quiso siempre conservarse equidistante de las dos pasiones diametrales, con una dignidad tan palmaria que quitase a su prudencia toda sospecha de cuquría. Había casado con cubana, y cubano era él y eran cubanos sus dos hijos ; más allá lejos, junto a las brumas norteñas del Cantábrico, un viejecito que esperaba a la muerte habría sentido caer una gota amarga en su hora última, si el menor de sus hijos – los otros estaban uno en la Argentina y el otro en Chile : siembra pródiga de aventurero hispano – hubiese levantado armas contra España. »<sup>1271</sup>

Du coup, l'origine du sentiment de culpabilité des auteurs se trouvait tout expliquée. Les fils qui se rebellaient contre leur père intégriste avaient enfreint une des règles fondamentale de leur éducation, le respect dû au père, et ceci, afin de prendre le parti de leur mère. C'était en effet une remise en cause absolue du statut du père tout-puissant tel qu'il était conçu au XIX<sup>ème</sup> siècle<sup>1272</sup>.

Maspons Franco, dans son roman fortement programmatique *Maldona*<sup>1273</sup>, développa une représentation atypique de la famille. Cet atypisme réside dans le fait que la mixité n'était pas hispano-cubaine. Cette alliance, en fait, n'était même pas reconnue, malgré sa réalité sociologique. Ainsi, Maldona, représentation archétype du militaire espagnol arriviste et cruel, bien qu'un temps violemment épris d'une jeune créole, épousait finalement une Espagnole. En revanche, l'union d'un Cubain et d'une Nord-américaine, elle, était non seulement représentée, mais aussi littéralement prônée, comme type d'union d'avenir. C'était en quelque sorte une reproduction renouvelée du poncif du couple de double origine :

« La joven americana, preparada convenientemente, se abre paso en la sociedad. Tiene iniciativas propias. Ella, como hija de un pueblo joven, instruído y fuerte, consciente de sus propios destinos, sabe reclamar sus derechos, constituye agrupaciones de altas miras sociales, hace propaganda, escala la tribuna para convencer a los tímidos y difundir sus teorías o enseñanzas, escribe en periódicos, celebra manifestaciones públicas, acude a los altos poderes reclamando lo que considera un bien general para su clase o para la nación ; se presta al sufrimiento, al trabajo, y hasta al peligro si cree que ello es un deber patriótico, social o humano. »<sup>1274</sup>

Voilà donc l'image de la compagne idéale. Bien sûr, ce portrait de citoyenne modèle et de femme forte était flatteur et moderne. Néanmoins si, comme il l'écrivait, Maspons Franco souhaitait contribuer à donner aux femmes une place active dans la société, pourquoi alors ne pas commencer par faire justice aux femmes de Cuba, ce que d'autres romanciers avaient fait ? Il mettait, de plus, l'accent sur une conduite civique remarquable des Nord-américaines comme si les Cubaines, depuis le début des années vingt, ne s'étaient pas elles-mêmes organisées pour revendiquer le plein exercice de leur citoyenneté. Nier la capacité effective des Cubaines à se prendre en charge renvoyait au sentiment de l'inaptitude du peuple cubain à se diriger sans un guide, nord-américain en l'occurrence. On retrouvait ici non seulement la marque de l'américanophilie de l'auteur, mais surtout l'expression de son souhait de voir Cuba suivre jusqu'à l'intégration le modèle nord-américain. Mélange de

reliquat d'une culture de colonisé – se sentant par définition inférieur – et d'intérêt d'une bourgeoisie nationale récente et américanisée, cette propagande était exposée dans la sphère familiale, sciemment utilisée comme symbole de la collectivité nationale. En effet, une fois ce couple formé, le déséquilibre était patent, l'époux cubain ne gardant de sa cubanité que la nationalité administrative, alors que les moindres détails de la vie quotidienne étaient organisés à la nord-américaine. Maspons Franco retrouvait cependant la typologie courante lorsqu'il abordait le thème des couples mixtes entre hommes blancs et femmes de couleur, nous y reviendrons.

### **b) L'opposition au père**

Une fois caractérisé le père avec ses qualités et ses défauts – ces derniers étant, en fin de compte, considérés comme le reliquat d'une éducation dont le sujet n'avait pas réussi à se libérer –, arrivait dans la narration le moment crucial de l'affrontement. Il était inévitable :

« Por eso se dice que los españoles lo han podido hacer todo en América : descubrir un mundo, conquistar reinos, atrevesar los Andes y vadear el Amazonas... pero que lo único que no han podido hacer es criar hijos españoles. ¿ Recuerdan Vds aquella décima de Fornaris que termina  
Todo lo han podido, menos  
tener un hijo español... ?  
Pues esa décima es el evangelio. »<sup>1275</sup>

C'était en effet parole d'Évangile. Bien des auteurs formulèrent cet adage de mille manières. Les fils n'étant pas espagnols, une fois encore, leur révolte était inévitable et, peut-être, pardonnable. Les mères elles-mêmes, prises au début des récits, entre deux feux, penchaient finalement pour leurs origines et leurs enfants. Chez Maury Rodríguez, une femme, qui avait élu domicile dans une Préfecture, racontait :

« Mi marido es de los azules... Y mi hijo es insurrecto. »<sup>1276</sup>

Justement, cette mère était à l'abri, dans Cuba libre. Beaucoup de jeunes héros, présents sur le front et donc incapables de protéger les leurs, s'inquiétaient pour leur mère. Ici, cas extrême, dans ce dialogue entre deux « Mambis », l'on doutait tant du père espagnol,

protecteur naturel de sa femme, selon les critères d'alors, que l'on envisageait de soustraire la mère à son pouvoir :

« – ¿ En qué pensáis ?

– En mi madre.

– ¿ Dónde está ?

– En la villa de las Encrucijadas.

– ¿ Peligra ?

– Puede ser : en tiempos de guerra, nada tiene de particular.

– ¿ Pensáis llevarla a la guerra ?

– Sí, para eso debe esperarme. Ya estamos de acuerdo.

Hubo silencio

– Vuestro padre la defenderá.

– Eso no lo sé, aunque no desconfío. Mi padre es español.

Ocaña asintió.

– Y militar, dijo...

– Sí.

Y después

– ¡ Eso es triste ! Tener que ser enemigo de su padre... ¿ No creéis que podéis encontraros alguna vez en una acción. Y una bala de vuestro fusil lo matará o la de él os podrá matar »<sup>1277</sup>

Cette probabilité ne se produisit pas, sous cette forme, dans les romans. Il n'y eut pas un personnage de père qui tirât sur son fils ; il n'y eut pas un personnage de fils pour tuer son père dans un combat. Néanmoins, si l'ultime transgression restait taboue, elle avait bien des variantes qui, finalement, revenaient au même. Ne plus reconnaître l'autorité patriarcale et détruire, par l'incendie, le patrimoine dont on ne voulait plus hériter, était de loin la plus courante de ces versions. Cabrera fut le premier à la proposer. Le narrateur était bien sûr le fils, officier « mambi » :

« – ¿ Destruiremos el batey ? me preguntó González con insistencia.

– Hasta en sus cimientos ; le repliqué. Cuide Vd sólo y no lo omita, de enviar aviso para que á tiempo se retiren de las casas las familias.

La noche fijada el fuerte del ingenio fué atacado, tomado y destruido y la guarnición de guerrilleros se rindió fácilmente pasándose á nuestras filas veintiseis de ellos.

Dios sabe que en ninguna parte me batí con más resolución y energía ; á mi vista se alzaban las llamas de los cañaverales á que había hecho aplicar la tea por diversos puntos. Sólo una inquietud me asaltaba : la seguridad de las familias de los dueños y empleados cuyo socorro dispuse. Cuando mi gente penetraba en el batey y empezaba á hacer volar las maquinarias y edificios,



Gonzalo vino á avisarme que el dueño de la finca capitulaba desplegando bandera blanca y deseaba hablar con el jefe.

– Que venga, contesté.

Cuando conducido por Gonzalo aquel *hombre*, rebelde á las órdenes de la República, se acercó a mí, me descubrí con respeto.

– ¡ Ah ! ¡ Es Vd !... exclamó sorprendido, con dureza y enternecimiento á la vez.

– Soy yo, padre mío.

– Tú, quien destruyes a tu patrimonio

¡ El hogar de tus padres !

– No, es la Revolución quien manda hacerlo. Yo cumplo con mi deber. »<sup>1278</sup>

Souvent, quand le fils avait rejoint la « manigua » en cachette du père – mais avec l'accord unanime et inquiet des femmes du foyer –, ils se retrouvaient face à face au moment où l'irréparable allait être accompli. N'oublions pas que ces pères avaient toujours durement travaillé pour leurs enfants, et que ce labeur d'une vie était détruit par la main de leur héritier mâle. Les conséquences de ce drame humain nous ramènent aux questions de la culpabilité et de la recherche du pardon.

### c) Culpabilité et impossible pardon

Le caractère paradoxal de la situation résidait en ceci : cet affrontement et cette destruction étaient, dans un premier temps, libérateurs pour le fils. Le héros avait assumé son combat au nom de la Patrie, de Cuba libre ou de ses supérieurs hiérarchiques. Le personnage du père disparaissait temporairement de la trame romanesque, laissant la narration se centrer sur les exploits du protagoniste, sur ses aventures guerrières ou amoureuses.

Mais, après la victoire, le héros rejoignait ses pénates. Les auteurs renouaient le fil narratif du personnage du père, après son ellipse momentanée. Face à un père vaincu et démuné, le comportement du héros changeait du tout au tout. Les auteurs insufflaient à leurs propos et à leur attitude tant de remords. Même en dressant un bilan auto-justificateur, les paroles du Cubain laissaient transparaître des sentiments contradictoires. Prenons l'exemple de Román Betancourt. Son héros, pour se justifier, arrivait seulement à évoquer ce qui aurait pu être l'autre alternative, celle d'une Espagne démocratique, modernisatrice et libérale qui aurait accompagné Cuba vers la maturité, sans heurts et dans le respect :

« Si Vd como España, hubieran sido cariñoso con sus hijos ; si en lugar del atropello, ejercitaran la justicia y si en vez de denigrar, enaltecieran a sus descendientes, a estas horas ni Vd ni ella pasarían por el doloroso trance de verse repudiados por quienes, apesar de todo, lamentamos sublevarnos en demanda de justicia y ansiosos de poseer lo que legítimamente nos pertenece. Si somos hijos para respetar, también debemos ser hijos para ser respetados. »<sup>1279</sup>

Car la victoire et le retour du fils signifiaient le départ du père, le personnage attendant généralement de revoir son enfant avant de disparaître de la narration. Quelquefois cette entrevue permettait, dans la tristesse de la séparation de renouer le lien affectif. Le père rentrait en Espagne, accompagné, au dernier moment, par sa femme ; sa famille restait à Cuba ; mais tous se sentaient perdants :

« A la hora señalada por embarcar, estaba Don Juan con toda su familia en el muelle de « Cabalería ». Juanito al tanto de las maletas y bultos que llevaban los viajeros corría de un lado a otro, Luis permanecía silencioso y con los ojos enrojecidos al lado de Doña Rosa y Julio mirándose la punta de las botas hablaba con Don Juan.

Juanito se acercó diciéndole a su padre que el remolcador estaba listo y que solo faltaba por ir al vapor.

– ¡ Vamos ! dijo Don Juan.

– Yo no voy, contestó Julio, – y alejándose de su padre, añadió :

– ¡ Adios para siempre !

Don Juan dando un salto agarró a Julio por el cuello.

– ¡ Ni un abrazo me das ! gritó sin poderle ocultar sus lágrimas.

– No papá a menos que me jures que volverás.

– No seas tonto... !

– ¡ Me lo juras o me voy !

Don Juan permaneció pensativo unos segundos, después dijo resueltamente :

– ¡ Te lo juro ! ¡ Volveremos !

– ¡ Cuando ! gritó Julio colgándose del cuello de su padre.

Don Juan separó un poco a su hijo, y, señalando la bandera americana que flotaba orgullosa en el Morro, contestó :

– Cuando al entrar por ese canal, el barco que me traiga, no vea flotar en esa fortaleza una bandera que ni es la tuya, ni es la mía ! »<sup>1280</sup>

Jústiz y del Valle fermait d’ailleurs *Carcajadas y sollozos* sur ce dialogue, dans lequel on retrouvait les ingrédients de la métaphore de la société. A la figure parentale mixte, s’ajoutaient en effet un aîné « Mambí », un second « Émigré » et un puîné apprenti « Laborante ».

Un tel épilogue, liant aussi explicitement la réconciliation et les nouvelles luttes à mener à la fois, était singulier. Le dénouement était habituellement plus sombre. Quand ce n'était pas le retour solitaire au pays d'origine – nouvel exil, pire que l'ancien puisqu'il dissociait définitivement la famille –, c'était la mort qui mettait un terme à l'histoire du père. Dans *Vía Crucis*, Bacardí faisait de la fin de Delamour une métaphore évidente de la fin de la société esclavagiste orientale. Sa disparition s'accompagnait, de plus, de la ruine économique irrémédiable de la famille. Dans les textes plus conformes aux règles du mélodrame, le père, dans son agonie, imputait la fin de son règne à son fils « Mambí », allant quelquefois jusqu'à le maudire. Enfin, nous l'avons déjà évoqué, chez Román Betancourt, le père, s'il ne mourait pas, restait paralysé, condamnant son fils rebelle à soutenir des regards que celui-ci imaginait emplis de muets et constants reproches. Mais peut-être ce père voulait-il pardonner – sans pouvoir le dire – à ce fils qui prenait soin de lui et tentait désespérément de lui rendre l'usage de la parole ? Justement, la fascination pour cette situation, associée à la tentative désespérée d'obtenir un pardon qui ne viendrait pas, était patente dans la majorité des romans. Or, s'il était impossible, il n'y avait point de salut<sup>1281</sup>.

Ce thème-là, modelé de morale catholique, ne pouvait que se répandre et s'amplifier dans le contexte d'une République médiatisée. Visiblement, les personnages n'assumaient pas d'avoir tué, symboliquement, leur créateur, puisque ce crime se révélait inutile, la Nation s'étant vue imposé une autre tutelle.

Etrangement, ceux des auteurs qui n'avaient pas reproduit le mythe de la déchéance du père, ou ceux qui, comme Jústiz y del Valle, le résolvaient par la réconciliation et la réunification face à un ennemi commun, échappaient à cette lecture. Jústiz y del Valle, Robreño ou Montenegro et d'autres considéraient qu'il fallait continuer le chemin vers l'Indépendance. Jústiz y del Valle faisait tenir à son héros, en juin 1898 avant l'exil du père, ces propos :

« Aquí, aunque lo dudes, estamos perfectamente preparados para rechazar a los Yankees. »<sup>1282</sup>

Quant aux autres, ils assimilaient rétrospectivement la présence nord-américaine et son chapelet de conséquences, à une forme de châtement mérité. La malédiction paternelle pesait déjà de tout son poids sur le fils culpabilisé, sur la famille démantelée et ruinée. Elle pesait aussi, véritable fatalité, sur le pays. Román Betancourt, probablement impressionné par la

métaphore de l'inceste développée par Villaverde, s'inspira de ce schéma. Le père, avant la guerre, avait détruit l'union de son fils avec une Cubaine, et avait fait disparaître Noemí (dont nous avons déjà parlé) et leur fille. Longtemps après, alors qu'il semblait sortir quelque peu de sa paraplégie, grâce aux soins filiaux d'une jeune infirmière, que son fils venait d'épouser, il découvrait, en fouillant les papiers de la jeune femme, l'ampleur du désastre : elle était sa petite fille :

« ¿ Denunciaría el caso a su hijo y, como consecuencia, el dolor ; el martirio de él y de Silvia ; el desastre de su felicidad y... la maldición justificadísima para él de los seres queridos ? ¡ No ! ¡ Mil veces no ! No podía hacerlo. Bastante daño les había causado. Si alguna responsabilidad ante el Padre Eterno nacía de ese horrible incesto, que todo cayera sobre sí. – Yo soy el único culpable ! Mejor dicho, todo esto es, el arrastre del pasado, ese pasado tormentoso y cruel en el que han mediado diversos factores y distintos motivos... He aquí el resultado.»<sup>1283</sup>

Il brûlait donc les preuves, sur le principe qu'une « faute ignorée » était pardonnée. Puis il les bénissait mentalement, eux et leur descendance, avant de succomber :

« ¡ Que sean felices ! Y que esa felicidad sirva para que las nuevas generaciones libres de perjuicios, se inclinen a fomentar lazos de cariño entre ascendientes y descendientes y se borren de una vez los recuerdos dolorosos de un pasado cuyo arrastre ha traído éste y otros males ignorados... Don Fernando, en medio de una convulsión espantosa, echando espuma por la boca y contraídos, por último, sus músculos, se desplomó sobre el pavimento no sin dejar de decir entre dientes : ¡ Esto es, el arrastre del pasado, el arrastre del pasado !... »<sup>1284</sup>

On remarquera le traitement réaliste et mélodramatique de la situation, ainsi que son ironie sarcastique. Reconnaissons de plus que les générations futures étaient censées trouver la concorde avec en héritage un bien lourd secret de famille ! Fatalisme ou malédiction, le choix du père, apparemment généreux, laissait planer de sérieuses réserves sur les vœux pieux formulés : le tabou de l'inceste n'est-il pas fondateur des civilisations ? Au terme du processus, ce qui restait à venir pour les personnages – autrement dit, le temps présent pour l'auteur – se trouvait placé sous de très mauvais augures.

Il y avait une variante intéressante avec Cabrera. Mû par un rejet profond de l'hispanité, il voyait d'un œil complaisant les conséquences de la présence nord-américaine,

qu'il ne considérait pas comme frustration, mais comme moyen sûr de prendre de la distance vis-à-vis de l'ancienne métropole. On l'a vu déjà, ce patriote par la suite était arrivé à considérer que l'intérêt de la Nation cubaine n'était pas compatible avec les objectifs des Etats-Unis. Pris en étau entre son anti-hispanisme et son américanophilie, il rejetait toute la responsabilité de la situation présente sur la génération qui avait suivi la sienne et qui était parvenue au pouvoir. Dans *Sombras eternas*, le fils d'un des personnages, authentique patriote, devenait, sous l'influence des anciens intégristes et des hommes d'affaire nord-américains, un véritable arriviste, dépourvu de tout principe. Ainsi, le Gustavo et le Julián de Cabrera qui dans leur jeunesse s'étaient affrontés à leurs aînés, regardaient, impuissants, leurs enfants trahir les idéaux dans lesquels ils les avaient élevés. Ils les désapprouvaient en silence, sans réagir, les reniant en pensée, certes oui :

« Generación prostituída »<sup>1285</sup>,

mais jamais en parole, et encore moins en actes, adoptant l'attitude opposée à celle de leurs propres pères, tels qu'ils étaient décrits. D'où leur venait cette impuissance, eux qui avaient lutté autrefois ? N'était-ce pas un singulier retour de l'Histoire ? Cabrera, qui considérait que sa génération avait été parricide, constatait qu'elle n'arrivait pas à se détacher de ce crime. Sa conséquence était la perte de la génération suivante. L'interprétation mythique des faillites de la Cuba républicaine différait certes de la version la plus répandue. On y retrouvait néanmoins ce thème de la fatalité irréversible, forme laïque de châtement. Elle frappait, comme dans *Román Betancourt*, les générations à venir, compromettant l'Utopie des Révolutionnaires de 1868 et de 1895.

Les écrits des auteurs plus jeunes révélaient l'intention d'échapper à ce cercle vicieux de la culpabilité qui conduisait à accepter l'échec national comme un coup asséné en punition de la rébellion d'autrefois contre la « Mère-Patrie ». Castellanos plus jeune que la génération qui avait pris les armes, suggéra que l'Espagne n'était plus l'adversaire principal. Ce fut le thème de sa nouvelle « Pasado y presente » en 1916<sup>1286</sup>. Hernández Catá ultérieurement revint sur ce leurre dans « Apólogo de Mary González »<sup>1287</sup>, instituant Martí défenseur des racines espagnoles des Cubains, au cours d'un dialogue avec une jeune fille très américanisée.

Le traitement récurrent de ce thème de la famille hispano-cubaine et son destin tragique traduisait la permanence d'un traumatisme de la rupture avec la métropole.

Coupables d'une « transgression » initiale, les écrivains tentaient de justifier leur parcours d'hommes – en recourant souvent à un discours anti-hispanique très virulent –. Mais ils ne pouvaient visiblement pas assumer totalement d'avoir détruit cette part de leur identité. Ils l'acceptaient d'autant moins que leurs objectifs d'antan étaient restés inachevés. Ainsi, la dépendance de la société néo-coloniale était vécue comme châtement pour avoir mis à bas l'autorité ancestrale.

Si ce thème, assez complexe, avait été isolé – comme l'inceste, image de la société coloniale chez Villaverde –, l'on aurait parlé de métaphorisation occasionnelle. Mais sa présence permanente et sa formulation homogène, entre 1897 (Cabrera) et 1949 (Pérez Díaz), chez les Vétérans-auteurs, lui donnent une dimension majeure. C'est, certes, un poncif littéraire que l'on pourrait ajouter à la typologie de Roberto Friol qui, méconnaissant cette littérature des Guerres tombée dans l'oubli, n'a pas été en mesure de le relever. Mais plus encore, c'est la retranscription, à l'échelle individuelle, de la rupture du pacte colonial et de la création d'une dépendance néo-coloniale. Les auteurs voulaient composer la Geste des Guerres. Ils ajoutèrent à cet apport la création d'une lecture mythique de cette période, en fait, un véritable mythe des Guerres de l'Indépendance.

### 3) Conflits familiaux et couleur

Nous ne pouvons terminer cette typologie des romans sans aborder un second aspect du thème de la famille. Quantitativement mineur et sans portée mythique, comme celui dont nous venons de parler, le thème des familles multiraciales n'en est pas moins fondamental. Si le traitement littéraire de la famille permettait d'aborder la question de l'identité cubaine, alors la question capitale que se posaient les auteurs, était de « réconcilier » la cubanité avec l'hispanité – ou, à l'inverse, de ne pouvoir y parvenir –.

En revanche, la question de l'intégration des Cubains d'origine africaine semblait secondaire pour les auteurs. La caractérisation des personnages de Noirs avait déjà révélé l'ambivalence des auteurs et des temps sur le préjugé latent ou évident vis-à-vis des Cubains de couleur. Que penser de la démarche de Rodríguez Embil qui, prétendant écrire LE roman des Guerres d'Indépendance de la Nation, ne créait pas un seul personnage de couleur ?

Était-ce donc que les Créoles d'origine africaine ne faisaient pas partie de la communauté nationale ? Ou était-ce que certains préféraient ne pas y penser et encore moins

l'écrire ? C'était, d'un point de vue idéologique, aller à l'encontre des principes de 1868, de 1879 et de 1895. Des auteurs qui se référaient aux idéaux de 1868, même lorsque la fiction se déroulait en 1895, ne pouvaient ignorer innocemment que la constitution d'une démocratie égalitaire était un des objectifs capitaux de la Guerre de Dix Ans et de la « Guerra Chiquita ».

C'est donc essentiellement le constat d'une lacune que nous allons dresser ici. Dans quelle mesure les auteurs mirent-ils en scène une famille noire, une famille mixte ? Si elles existaient dans les romans, quelle était leur configuration ? Est-ce que le vécu de cette famille s'articulait avec le contexte historique – ce qui serait reconnaissance d'une intégration à la Nation ? Quelles relations, enfin, entretenaient les membres de cette communauté avec les familles décrites comme typiquement cubaines, c'est-à-dire les familles créoles blanches ?

#### a) **La remarquable rareté de la problématique**

Autant la famille hispano-cubaine était le référent dominant, autant l'absence de la famille noire est exemplaire. Il y avait donc là une réalité sociologique que l'on ne reconnaissait pas, ou que l'on voulait nier.

Sans doute, les auteurs, cohérents avec les mentalités du temps, considéraient-ils qu'une famille ne pouvait se construire qu'autour d'un couple légal (et, pour certains, béni par l'Eglise). Donc si, pour quelque raison que ce fût, il n'y avait pas, dans un groupe, recours général à l'institution matrimoniale, alors il n'y avait pas non plus reconnaissance de la famille en tant qu'institution. Pensons à la position de Cabrera, dans un extrait de *Sombras que pasan* – extrait que nous citons plus haut – quant à l'union illégitime de Juana et de Leonardo, définie par son caractère sexuel à l'exclusion de tout autre (« – Si, lo es [mi marido]; porque yo voy a su cuarto y estoy con él cuando puedo. »<sup>1288</sup>).

Récemment, les études de Moreno Fraginalls ont souligné des éléments clefs de cette sociologie de la famille esclave : fragilité des mariages, déséquilibre sexuel de la population, régime concentrationnaire régnant dans les plantations. Ces études ont été prolongées par Rebecca Scott<sup>1289</sup>. Elle souligne que l'absence de mariage légal, remarquée par Fraginalls, n'impliquait pas l'inexistence de familles et de réseaux familiaux étendus et complexes :

« Estará claro ya que las cuestiones del maltrato, la economía privada y la familia son en ciertos sentidos separables. Los esclavos podían ser engañados, pero participaban en una economía monetaria. Podían estar mal albergados,

pero luchaban por sostener a sus familias ; podían ser tratados peor que las bestias, sin volverse bestias.

Con estos argumentos no se quiere sustituir una imagen romántica de familias cómodamente instaladas en casas con techos de paja por el cuadro devastador de individuos desarraigados en barracas escuálidas. Por el contrario, se trata de dar una idea de las adaptaciones de los esclavos a los peores circunstancias. »<sup>1290</sup>

Elle parle de « relaciones de parentesco y compadrazgo que desbordan las unidades de padres e hijos »<sup>1291</sup>. Or, cela n'apparaissait pas dans les romans, à l'exclusion de Bacardí, qui montrait comment l'état de servilité détruisait ces liens primordiaux de solidarité : le parrain fouettait son filleul insubordonné et trouvait le châtiment mérité. Dans les autres romans, les personnages de Noirs, esclaves, ou libres, étaient généralement des êtres solitaires. Même intégrés au groupe « mambi », ils n'avaient jamais de parents, de fiancée, de femme, d'enfants, d'amis qui auraient attendu leur retour. Cabrera entérinait cette réalité. Le cocher Juan, en 1902, se souvenait de sa vie avant et durant la Guerre :

« Pero, sobre todo, había cambiado y mejorado su sistema de vida. Se sintió feliz en la estrecha casita de los Quemados, donde su vida, hasta entonces nómada y solitaria, halló los encantos del hogar y de la familia. »<sup>1292</sup>

Nous reviendrons sur Cabrera, qui poursuivit, à l'instar de ses autres protagonistes, l'itinéraire de ce personnage très secondaire jusqu' aux années 1910.

Les auteurs faisaient-ils le constat, sans aucun état d'âme, d'une réalité, celle de l'isolement affectif des membres d'une population socialement exclue ? Ou ignoraient-ils qu'un « Mambí » noir avait, comme tout le monde, une famille et des amours, pour lesquels, lui aussi, se battait ?



## b) Des familles tronquées

En fait, la non-reconnaissance littéraire de l'existence de familles, esclaves, affranchies ou libres, n'excluait pas la présence de personnages de couleur au sein des familles espagnoles.

Au mieux – comme chez Cabrera – le personnage était relativement « intégré », considéré comme un « familial » de couleur. Vieux cocher ou nourrice de trois générations, il faut reconnaître que ces protagonistes faisaient plus partie du décor du héros que de son entourage affectif. Les auteurs semblaient inconscients de cette nuance capitale, dès lors qu'ils adoptaient le point de vue des Cubains. Dans ce cas de figure, le maître était bon, c'est-à-dire paternaliste. N'avait-il pas vu grandir certains de ses esclaves, adoptant l'attitude bienveillante du « maître et du parrain »<sup>1293</sup> :

« Mire, a mi madre, la compraron cuando ya estaba en sus entrañas. El dueño, cuando yo nací, me hizo su esclavo, porque compró a mi madre cómo se compra a los animales con la cría, con lo que hay dentro. »<sup>1294</sup>,

et rachetant ainsi, un peu, l'iniquité du commerce des hommes, des femmes et des enfants.

En revanche, le ton changeait lorsqu'on parlait des esclavagistes espagnols. Ceux-là concentraient toutes les inhumanités imaginables, sans aucune culpabilité ni tentative de compensation (si cela avait été possible). Les instigateurs et les partisans du maintien de la société coloniale n'avaient aucune limite à leur bon-vouloir. L'utilisation sexuelle des femmes esclaves était, parmi leurs pratiques, un des comportements jugé comme le plus représentatif de la toute-puissance criminelle des esclavagistes. Satisfaites ou pas de plaire au maître, ces femmes n'avaient de toute manière aucune alternative à l'obéissance.

Ce pouvoir inique sur l'esclave n'était pas décrit seulement en terme de libertinage imposé par le maître blanc. C'était bien pire. Au près d'une esclave (mâtré plutôt que noire, d'ailleurs), ils trouvaient une ménagère, une travailleuse, une maîtresse – véritable Malinche créole chez Bacardí –. Quelquefois, ces épouses illégitimes « criollisaient » celui qui était, par voie de fait, leur conjoint. Juan Maspons Franco signalait au passage cette attitude :

« Le horripilaba la idea de tener hijos, lo que constituía para él una obsesión, a la inversa de muchos de sus colegas que constituían su familia con su negra y su cría (...) »<sup>1295</sup>

Mais, il s'attachait surtout à décrire la perversité inhérente à cette domination de la femme esclave. Corvéable à merci, elle n'était pas considérée comme une compagne, malgré toutes ses qualités, mais comme un animal, reproducteur de surcroît. Le Cronos grec dévorait ses enfants, le Don espagnol les vendait :

« Una negrita, joven y fuerte, fué comprada por él [Don Miguel, bodeguero en Matanzas], y era su criada, su mujer, su cocinera, su lavandera, sin cobrar sueldo – ¡Horrores de la esclavitud ! – y tan pronto quedaba embarazada, la vendía en el mercado de La Habana, a buen precio, con utilidad, porque entonces vendía la madre y su criatura futura. »<sup>1296</sup>

Un comportement identique était décrit par Trujillo de la Miranda. Dans le chapitre « Un español como hay muchos », il relatait l'itinéraire cubain d'un homme qui, s'attachant au cours des années à sa compagne esclave, prenait peu à peu vaguement conscience de l'injustice du système. Hélas, cela ne l'empêchait pas de vendre, les uns après les autres, ses enfants. Il ne voulait pas d'une descendance métisse.

Signalons enfin qu'il était un thème absolument inabordable. Si dans les romans, il y avait des couples composés par un homme blanc et une femme de couleur, l'inverse semblait inenvisageable, caractéristique qui, par ailleurs, est loin d'être particulière au roman cubain. Ce tabou-là serait abordé, de manière extrêmement voilée et tardive, par José Antonio Ramos, en 1936, dans *Caniquí*<sup>1297</sup>.

Il est incontestable que ces auteurs rappelaient et condamnaient dans son intégralité le système esclavagiste, basé sur une prétendue inégalité des races. Concrétiser, au sein de la maisonnée, la dénaturation des liens humains basiques, était un recours extrêmement convainquant et efficace de démontrer la mystification morale sur laquelle avait été basée la société coloniale et d'entériner le rejet de cette barbarie. Ajoutons que si l'on compare l'esprit de ces romans au discours de romanciers d'autres nations, ayant également prospéré sur l'esclavage – comme les Etats-Unis –, l'on ne peut que remarquer la sincère conviction des Cubains et la clarté de leur prise de position.

Cependant, dans les romans des Guerres, la rare reconnaissance accordée aux familles de couleur, comparée au thème majeur de la rupture dans les familles hispano-cubaines, est très révélatrice. Si l'on admet que la famille était métaphore de la société, alors le problème de l'identité nationale était celui de la douloureuse rupture avec les racines espagnoles, la place des Cubains de couleur étant considérée comme satellite. Bien entendu, les auteurs étaient blancs et écrivaient en fonction de leur vécu et de leur conscience. Appartenant à des univers bien éloignés de ceux des esclaves ou des affranchis, ils ne donnaient à leurs personnages que ce qu'ils étaient en mesure d'appréhender de leur réalité.

### c) Un préjugé tenace

Les romans des Guerres n'abordèrent pas la question de l'ostracisme racial autrement que dans le cadre de la critique du système esclavagiste. Dans ce dernier cas, ils se montraient fidèles à leur devoir de mémoire soit au moyen d'un discours théorique, soit par la démonstration exemplaire de la dénaturation de tous les humains – maîtres et esclaves à la fois – dans et par ce système. Le préjugé susceptible d'avoir perduré parmi les Révolutionnaires et les Cubains, n'était pas abordé ou était balayé par l'exhortation, devenue précepte : « Aquí no hay blanquitos ni hay negritos sólo hay cubanos ». Mais une certaine ambivalence se révélait, à l'insu des écrivains, dans le regard, ou l'absence de regard, qu'ils portaient sur la représentation littéraire des Cubains de couleur.

Quant au devenir et à l'acceptation de l'intégration de ces masses populaires à la société post-révolutionnaire, les auteurs semblaient considérer généralement que cela ne relevait pas de leur démarche testimoniale. Le défaut de représentation de familles – transposition symbolique de la Nation – de couleur nous amène simplement à penser qu'il n'y avait là pas qu'un oubli fortuit, et qu'au contraire, cette lacune révélait une ambivalence de la capacité à intégrer dans la représentation identitaire toutes les populations effectives du peuple cubain.

A ce titre, nous voulions conclure sur l'exemple que fournit Cabrera dans *Sombras eternas*, qui nous semble bien illustrer cette problématique. Pendant la Reconcentration, la mulâtresse Juana (qui est un personnage secondaire que le lecteur a déjà croisé dans des citations antérieures), avait adopté une petite enfant orpheline. Après la Guerre, ces deux personnages avaient, à leur tour, été recueillis par un vieux cocher affranchi, Juan (que nous

avons également rencontré précédemment). Ensemble, ils avaient recomposé une famille de trois générations :

« – ¡ Eh ! ¿ Vas a afligirte ? digo eso porque es así ; yo no he tenido familia en el mundo ; me trajeron de Africa en un barco cuando era un chiquitín ; ni siquiera me acuerdo de mi tierra ; trabajé en el campo muchos años, duro, muy duro y no sé cómo fuí bueno. Luego tuve amos benignos y cuando fuí libre no tuve más amigo que mi caballo ; ya lo ves. Dios me ha dado este consuelo ; el día en que te recogí casi muerta en las calles con la señora Aurora y este angelito, no hice más que ganar tanta dicha ; tenerlas a ustedes, ¡ tenerla a ella ! Vamos ! no llores más que los dos seguiremos queriéndola igualmente. La niña entraba entonces y saltaba del uno al otro, cubriéndolos de besos ; llamando *mamita* a la mulata y *papito* a Juan. Ese nombre llenaba de regocijo al buen negro. »<sup>1298</sup>

La famille était employée par Mr. Bates, homme d'affaires nord-américain, qui était venu à Cuba pour faire fortune dès le début de la première Occupation. Mrs. Bates, quant à elle, s'interrogeait. Elle interrogeait également Juan (avec un tact aussi remarquable que révélateur des mentalités nord-américaines quant au métissage) :

« – Está muy pálida, pero es blanca como un lirio. Dice usted que es su nieta, Juan ?  
– Sí, señora, – contestó él resueltamente, es mi nieta.  
– Pero, ¿ cómo siendo usted negro y la madre mestiza ?  
– Es que es albina, repuso sin pestañear.  
La americana para no insistir en sus preguntas, inquirió de su marido el significado de la palabra ; y como él se encogió de hombros por no importarle más que la bondad de su caballero, le mostró el diccionario para que averiguara que albina quería decir, hija de mestiza y de blanco. »<sup>1299</sup>

Mais « la Albina » – éponyme du chapitre XX – ne l'était absolument pas. C'était exceptionnel : pour la première fois dans la littérature cubaine, un « bozal », une mulâtresse et une blanche composaient une véritable famille. On était loin du réalisme de Bacardí. Cabrera voulait par cet exemple concrétiser dans l'absolu une des plus belles idées des Révolutionnaires :

« Somos su familia, nadie más que nosotros la quiere. Hoy somos dichosos porque tú eres muy bueno y ella lo es con nosotros. ¿ Qué puede ser rica ? ¡ que no quiera serlo ! »<sup>1300</sup>

Balayés les préjugés, ces trois-là étaient pairs et parents, dans l'amour et le dépassement total de toutes les craintes et de tous les partis pris, hérités des mentalités coloniales. Mais à trop insister, Cabrera déviait de son objectif :

« En la adolescencia el botón se ha arrollado : la niña enclenque y pálida ha adquirido una robusta apariencia y a sus diez y ocho años es un tipo caucásico de belleza perfecta.

Lo más impresionante en esta mujer adorable es la manifestación de su ternura con su madre mulata y su abuelo negro, y la adoración de estos seres por tan bella criatura. »<sup>1301</sup>

Était-il donc si extraordinaire, cet amour-là ? Le jeune médecin du domaine, fils du narrateur Ricardo (celui-ci étant indubitablement le double de Cabrera) tombait amoureux de « la Albina », enfreignant ce que le personnage nommait lui-même les « convenances sociales ». Il était cette fois réaliste de la part de Cabrera, d'envisager la réponse des parents à cette idylle :

« Pero ¿ Cómo aceptar el hecho de que el joven Doctor llamado por sus vocaciones y talentos a una carrera brillante, la comenzase uniéndose a una familia de domésticos, a la hija de un cochero de raza africana ? Mercedes palidecía y lloraba al pensarlo y su ingenuidad femenil y materna se manifestaba en dolientes frases. Ricardo, más reflexivo y comedido, estudiaba el medio hábil de evitarlo. »<sup>1302</sup>

Le motif était double (préjugé social et racial), pour ce personnage habituellement sage et tolérant, de refuser cette union. Mais c'était le dénouement qui révélait la vraie surprise. Les parents de Joaquín connaissaient Juan et Juana, cette dernière ayant été leur esclave : ils étaient loyaux, bons et reconnaissants. En conséquence de quoi, et refusant de reproduire les interdictions que ses propres parents lui avaient imposées du temps de la colonie, Ricardo se résolvait à accepter le mariage. Autrement dit, les deux tourtereaux s'aimaient donc d'amour tendre, parce qu'ils étaient tous deux bons et généreux, et malgré la négritude et les origines sociales – indécélables ou pouvant être célées – de la jeune femme. Pour les mêmes raisons, la famille du jeune homme acceptait le mariage. Il y avait donc déjà dans l'élaboration de Cabrera des réserves qui n'allaient pas exactement dans le sens de l'acceptation inconditionnelle, justifiées par l'amour réciproque, de ces unions mixtes. Néanmoins, ces restrictions rendaient compte de l'état d'esprit de l'époque.

Mais ce n'était pas sur cette conclusion mitigée que « tout s'arrangeait ». C'était sur celle-ci :

« El negro Juan los abrazó con una mirada de reconocimiento e irguiéndose con noble resolución dijo :  
– Entonces, que todo se sepa : la Albina es blanca, fué una concentradita que recogimos con su madre moribunda en las calles de La Habana. »<sup>1303</sup>

Et l'on étudiait les documents laissés par la mère décédée, pour découvrir que « la Albina » était non seulement issue d'une famille de la bonne société, mais encore millionnaire. Alors tous les personnages, à l'exception des parents adoptifs, menacés par leur condition :

« Si va a casarse que se sepa quién es y que se case, pero que no se olvide nunca de estos viejos que hemos sido sus verdaderos padres. »<sup>1304</sup>,

se réjouissaient sincèrement de cet heureux dénouement : il n'y avait plus de mariage mixte en vue !

Ajoutons néanmoins que l'auteur, pétri de bons sentiments, ne réduisait pas à néant les relations de Juan, Juan y Rosalía, l'ex-« Albina ». Au contraire, cette dernière les reconnaissait comme ses véritables parents et n'envisageait pas de les oublier en changeant de mode de vie :

« Joaquín, – dijo Rosalía [la Albina] ruborizada, – dile a tu padre que nos bendiga, que mis padres dos que están aquí, mi vieja mulata, mi viejo papá Juan, mis únicos padres, ya lo han dicho y se sienten dichosos porque tú me quieras y yo te quiera. ¿ No es verdad que haremos su vejez feliz amándolos y teniéndolos a nuestro lado ? »<sup>1305</sup>

En cela, Cabrera exprimait plus une aspiration personnelle qu'une réalité plausible. Car, enfin, malgré son désir ostentatoire de démontrer que la barrière raciale et sociale était motivée par les convenances et l'intérêt plus que par la nature, il ne réussissait pas, dans la fiction, à développer son idée jusqu'à terme. Il résolvait par conséquent le dilemme en recourant à un secret rocambolesque, dans l'esprit de l'époque et dans le goût des feuilletons.

En guise d'épilogue, signalons qu'une situation analogue fut reprise par Francisco Sariol, dans « La madre », nouvelle du recueil *La muerte de Weyler*. Cette fois, le mariage des

deux jeunes gens était annoncé. Le fiancé (Luis Armando) hésitait à présenter sa mère, arguant du fait que c'était une femme simple. Son futur beau-père, élevé dans la tradition rousseauiste, ne prêtait pas attention à ces différences sociales. Jusqu'au jour de la rencontre, lorsqu'il fut mis face à une réalité, pour lui insupportable :

« – Pero, esa es la madre de Vd ? exclamó Don Ruperto adelantando la pierna derecha y señalándola con el dedo. ¿ Esa mulata es la madre de Vd ? Entonces nos ha engañado ! ; Nos ha engañado !

El silencio esgrimió sus puñales.

Luis Armando, pálido, con el grito anudado en la garganta, levantó los brazos, agitando las manos hacia arriba, como para no ahogarse, o como para llevarlas hasta el cielo en gesto olímpico de desesperación, cuando vió que María Luisa [su novia] la besaba y abrazaba, exclamando :

– Padre, estás loco, estás loco, padre. Mira, si es la misma virgencita del Cobre... »<sup>1306</sup>

Le préjugé existait donc toujours, après la Guerre. Il avait la même double origine, sociale et ethnique. Mais, à dix ans d'écart, il était traité de manière bien différente par ces deux auteurs, de générations et de parcours distincts.

La formulation rationnelle était que les deux peuples, le cubain et l'espagnol, étaient au moment de l'insurrection de Yara, déjà distincts par leur civilisation – histoire et culture – mais également irréconciliables du fait de la relation oppressive. Tous les Cubains, blancs et de couleur, avaient pâti d'une oppression unique, celle de l'Espagne. Dans les discours injonctifs, l'aspiration à l'égalité de droit était insistante. Ensemble, les Cubains s'étaient soulevés puisque la guerre avait été la seule voie laissée au peuple en devenir par la Couronne qui ne pouvait se résoudre à perdre sa Perle des Antilles.

Maintenant, ce que le discours, transposé dans une formulation mythique, révélait d'irrationalité était infiniment plus ambivalent. Que cela ait été formulé par le prisme de l'histoire de la famille n'est pas surprenant en soi. Le parallélisme correspond dans une certaine mesure à une réalité sociologique et historique. Il s'inscrit dans une tradition littéraire cubaine. De plus, la création progressive de ces poncifs littéraires n'est pas fortuite. Il y a appropriation d'un cliché dans la mesure où il répond à une expression collective et au besoin de créer un mythe fondateur. Dans ce schéma symbolique, pères et enfants s'affrontaient sans merci, et cela témoignait du traumatisme causé par la rupture du lien colonial.

Cela soulignait également que, si la Guerre avait permis la cristallisation du sentiment national dans la lutte commune, un chemin restait encore à parcourir vers la consolidation de l'identité par l'intégration de la rupture coloniale et par l'insertion, dans les faits et dans l'esprit, sans préjugé social ni ethnique, de l'ensemble de la population dans la communauté nationale.

A cette étape de notre travail, il est possible d'avancer quelques premiers éléments conclusifs. Le corpus que nous étudions, constitué de textes narratifs abordant le thème des Guerres de l'Indépendance, se révèle un ensemble homogène à bien des aspects. Bien sûr, si on lui applique des critères strictement littéraires, il se présente, nous le disions précédemment, comme un agrégat d'œuvres : disparités des formes, des genres, des générations. C'est sans doute une des raisons pour lesquelles on n'a jamais parlé du Roman des Guerres de l'Indépendance de Cuba, comme on évoque le Roman de la Révolution mexicaine. Néanmoins, ces textes s'inscrivaient les uns après les autres dans la continuité de la culture littéraire nationale, en l'enrichissant et, pour certains, en la renouvelant.

Pourtant, les critiques contemporains des œuvres, tout comme leurs successeurs, mettaient en avant non pas la qualité littéraire des romans ou des nouvelles, mais plutôt leur fonction patriotique. Dans cette perspective, ils valorisaient des critères d'évaluation particuliers : on soulignait l'authenticité documentaire du propos, on préférait le roman historique et on dépréciait le roman d'aventure que l'on considérait indigne d'aborder un thème aussi capital. Chaque roman devait être un apport supplémentaire à la Geste nationale et à la consécration d'une imagerie patriote, cela dans la plus grande solennité. Ainsi, les critiques littéraires, même s'ils épinglaient un roman, le saluaient finalement s'il était considéré utile à l'élaboration d'une image constructive et fédératrice de la nation.

Il faut reconnaître qu'en cela, les critiques respectaient l'intentionnalité des auteurs. L'énorme majorité des écrivains, quel qu'ait été le degré de leur ambition littéraire, avait une conception ancillaire de la littérature. Fidèles à la tradition nationale, ils écrivaient pour fortifier la culture et l'identité cubaines. Testimoniales, didactiques, hagiographiques, injonctives, critiques, leurs œuvres construisaient, les unes après les autres, la mémoire pour tous, à la portée de tous. S'y côtoyaient les immortels Généraux, les « Mambís » inconnus, les jolies cubaines, les vils Espagnols. Les grandes batailles succédaient aux escarmouches et



aux scènes d'un sentimentalisme aujourd'hui délicieusement désuet. Les amplifications caractéristiques du récit épique voisinaient les digressions, les dialogismes et les parabases. Les auteurs cherchaient un genre, une forme, un ton, susceptibles de contenir toutes leurs exigences. Il fallait que le récit fût passionnant et rocambolesque, mais qu'il permît au discours d'élever les esprits contre l'injustice et vers les principes moraux. Il fallait également que le ton fût grave et solennel, car les Guerres avaient été terriblement tragiques. Il fallait aussi que le récit effaçât la culpabilité du sacrifice collectif, car les Guerres avaient été nécessaires et justes.

De manière générale, le Roman des Guerres soutenait la thèse de la claire conscience des enjeux politiques et sociaux par tous les protagonistes. Cette tendance cependant recelait des nuances. Pour les deux premières générations, la conscience historique, sociale et politique des protagonistes coïncidait avec leur position sociale. Ainsi, les personnages incarnant le créole, blanc, de bonne famille, pourvu de hautes qualités morales, étaient ceux qui s'engageaient aux côtés des indépendantistes par idéalisme pur. La fréquence de l'épisode de l'incendie des terres paternelles était à cet égard grandement démonstrative. A l'opposé de cette représentation, l'on trouvait l'image archétypique d'un militaire ou d'un policier espagnol, bien souvent rustre et inculte dont le seul objectif était le pouvoir et l'appât du gain. Ces regards moralistes portaient sur les personnages noirs un jugement ambivalent. La population de couleur n'était caractérisée par aucun altruisme, mais par la conscience que les indépendantistes allaient leur apporter – et le choix de ce terme n'est pas fortuit – une amélioration concrète de leurs conditions de vie (ce qui était en fait le cas pour tous). Raimundo Cabrera, chez qui pourtant l'on trouvait un souci de l'insertion de la population de couleur, ne se défaisait pas de ce préjugé racial ancré dans les mentalités créoles.

En revanche, les auteurs de la seconde génération, préfigurant la revalorisation de la culture noire, ou emportés par ce courant, délaissèrent les représentations manichéennes de leurs aînés, et réalisèrent la symbiose du « Mambí » et de l'homme du peuple. Ici, donc, un protagoniste noir n'était plus jugé en fonction de motivations précédemment considérées comme égoïstes. Au contraire, il était présenté comme une victime de l'exploitation coloniale. Plus encore, une des rares remises en cause de l'intervention nord-américaine était formulée, dans « La manigua histórica » par un vieil affranchi. Donc, d'une représentation des Guerres comme fruit de l'idéalisme des nantis, l'on arrivait, au tournant des années vingt, à une

Guerre, portée par une forte aspiration collective et populaire, et dont l'aboutissement conduisait à un bouleversement de l'ordre social.

Par ailleurs, les auteurs s'efforçaient visiblement de donner une image la plus ordonnancée possible du camp et des actions cubaines, insistant sur l'exigence éthique omniprésente des officiers et des soldats ou revendiquant la maîtrise totale des manœuvres militaires cubaines. Le désir de rassurer, en donnant une image policée ou adoucie de la guerre, transparaissait bien souvent. Pérez Díaz était le seul de sa génération à assumer que l'Armée de Libération était une armée de non-professionnels et de va-nu-pied :

« Era un ejército irregular, constituido por patriotas, sin organización militar, improvisado, que se apoderaba de carabinas, revólveres, pistolas, escopetas, cuchillos, machetes, palos, piedras, que usaba el veneno, la emboscada, la argucia, el conocimiento del suelo ; y por último, que contaba para triunfar, con el arma más positiva en una lucha de aquella naturaleza, con la vergüenza, según célebre frase del gran camagüeyano Ignacio Agramonte. »<sup>1307</sup>

En fait, il en tirait énormément de fierté. L'image négative des « Mambis », colportée par les porte-voix de l'Espagne et des Etats-Unis, était acceptée, revendiquée comme une des plus indubitables preuves du sentiment national, du caractère rebelle et volontaire des Cubains.

Remarquons également le manichéisme militant et défensif qui conduisait à rejeter l'entière responsabilité de la guerre et de ses répercussions sur l'adversaire et particulièrement sur Weyler, le Bourreau. Cela peut expliquer l'oblitération de certains aspects de la vie militaire, aspects que l'on trouve revendiqués dans des littératures ayant donné un sens à la violence de la guerre<sup>1308</sup>. En ce qui concerne les textes composés avant ou pendant le conflit, on peut invoquer, comme nous l'avons déjà fait à plusieurs reprises, le calcul pragmatique d'un auteur soucieux de sensibiliser un lectorat potentiellement solidaire : c'était la stratégie de Cabrera en 1897. Mais cet argument ne valait plus pour des romans écrits sous la République. Certes, l'on pourrait voir dans cette édulcoration l'empreinte d'une auto-censure destinée à faire valoir l'aptitude des Cubains à se conformer aux « vertus domestiques » et à s'ouvrir la voie à une souveraineté totale. L'on pouvait y voir également la crainte de Vétérans aguerris, confrontés à une fascination pour la violence et le caudillisme, fascination qui menait gouvernement et opposition à s'affronter par les armes au risque de détruire la fragile Indépendance du pays. Sans être partisans de la soumission servile et de l'acceptation

de la domination, nombre de Vétérans-écrivains tentaient de défendre une position pragmatique et constructive de la défense des intérêts nationaux à l'avenir.

Ajoutons que le rejet radical du système que l'Espagne avait institué à Cuba sous-tendait l'intégralité du discours. Analysée en termes historiques, politiques, sociaux, culturels, la vision de l'Ancien Régime était globale et cohérente. Le fait que les auteurs aient appréhendé et témoigné combien ce type de société avait perverti jusqu'au champ privé des relations humaines et familiales, plaidait en lui-même pour la rationalité d'une rébellion réfléchie, consciente et pesée. Les Cubains ne s'étaient pas soulevés par passion, mais, au contraire, au terme d'une longue gestation intellectuelle et politique, une fois toutes les autres voies pacifiques fermées.

Sur ce dernier point, les objectifs et le rôle de l'Autonomisme et du Parti Libéral Autonomiste étaient réévalués. Certes, ils avaient pu représenter, avant l'apparition du Parti Révolutionnaire Cubain en 1892, une option cubaine sur l'échiquier politique très réduit de la Colonie. Néanmoins, l'hostilité féroce de la direction du parti envers les Révolutionnaires et la participation de certains de ses membres au Gouvernement Autonome implanté le 1<sup>er</sup> janvier 1898, la rangeaient dans le camp intégriste. Néanmoins, elle était généralement assimilée à la frange la plus patriote de l'Autonomisme, dont Cabrera était un des éléments. Lui-même tendait la perche à cette relecture, en écrivant, en 1897 :

« Mírelo Vd, (...) es el (sombbrero) que uso desde entonces, y espero guardarlo así viejo y manchado para devolverlo el día del triunfo a aquel buen sujeto [autonomista] y decirle que su sombrero en la cabeza de un General insurrecto es como sus ideas ; nos cobijaron, nos defendieron, nos enseñaron en la paz y sólo han servido para cubrirnos y justificarnos en la guerra. »<sup>1309</sup>

Nous reviendrons, dans la prochaine partie, sur ce concept d'union sacrée de tous les Cubains face à l'intégrisme, concept qui gommait la lucidité de l'analyse martinienne sur les différences capitales des doctrines de l'Indépendantisme, de l'Autonomisme et de l'Annexionnisme. Il contribuait à légitimer la présence dans les instances gouvernementales républicaines d'anciens ennemis déclarés de la République indépendante, et des partisans plus ou moins voilés d'une République sous contrôle nord-américain. Le débat sur le rôle de l'Autonomisme, abordé dans quelques romans, n'avait alors rien d'une polémique d'arrière-garde. Il renvoyait à des questions cruciales de l'actualité contemporaine de l'auteur :

comprendre la position des partis et des personnalités politiques vis-à-vis de la défense des intérêts de la Nation confrontée à l'influence et à l'ingérence des Etats-Unis. N'oublions pas que la diversité et la complexité des postures sur la question se révélaient également dans ces dénouements qui éludaient ou qui rappelaient douloureusement que le drapeau espagnol n'avait pas cédé la place, sur la forteresse du Morro, au seul drapeau cubain.

Les Cubains plaidaient en faveur de leur entière responsabilité politique et historique dans la rébellion contre un système, mais également en faveur d'un projet, voire d'une Utopie. La rappeler ou la présenter sans cesse n'était pas simplement le signe d'un parti-pris historiciste ou documentaire. C'était tenter de la réactiver en des périodes de trouble et de crise. En conséquence de quoi, le rôle des écrivains-Vétérans peut être analysé en parallèle au rôle politique du Mouvement des Vétérans et des Patriotes dans les années vingt. Détenteurs de la mémoire de l'Utopie révolutionnaire, ils se retrouvaient, au bon moment, sur le front idéologique et politique, afin de continuer leur combat et de transmettre, formateurs des nouvelles générations, le flambeau des idéaux fondamentaux de la République indépendante et sociale pour laquelle ils s'étaient battus naguère. Après le courant de l'amertume, de la désillusion et de l'impuissance – représenté par Cabrera et par la première génération républicaine –, les radicaux de 1895 rencontraient une seconde, puis une troisième génération républicaine qui renouaient avec la pensée de Martí et s'inscrivaient dans la continuité de l'obtention d'une véritable émancipation nationale, soutien et préalable d'un projet républicain et social.

Terminons enfin sur une observation capitale. Certes, les Romans des Guerres furent un des lieux de l'élaboration d'une imagerie spécifiquement cubaine, bâtie sur un nombre limité de figures archétypiques, strictement caractérisées et néanmoins évolutives. Mais, il permit également l'élaboration d'un véritable mythe des origines de la Nation. Il devait se substituer au mythe de la société coloniale, incestueux et auto-destructeur, tel que Villaverde l'avait verbalisé dans *Cecilia Valdés* (et qui laissa des traces, nous l'avons vu, dans les romans des Guerres). Le mythe fondateur de Cuba indépendante est un mythe typiquement œdipien, au prisme duquel est élaborée la séparation de Cuba et de la Métropole. Douloureux, tragique, parricide, il explicite le rejet de la « mauvaise Mère-Patrie », représentée par un père tyranique (Weyler ou pater familia), pour défendre la « bonne mère » créole, auprès de laquelle les enfants ont trouvé amour et affranchissement. Indiscutablement empreint d'une énorme culpabilité, amplifiée par une éducation à dominante chrétienne, à l'égard de ce père

déchu, ce mythe associe comme corollaire punitif la dépendance néo-coloniale à l'émancipation de la Colonie. Principalement divulgué et popularisé par les auteurs ayant vécu les Guerres, il fut ensuite, à son tour, assimilé par les générations postérieures engagées dans un nouveau défi.

**Troisième Partie :**

**L'enjeu véritable.**

**Justification et critique  
de la société républicaine**

Dans la partie précédente, nous avons abordé la question des formes de la représentation des guerres, et montré de quelle manière l'ensemble des romans élaborait une imagerie fédératrice, plutôt riche, construite autour d'un nombre limité d'archétypes et d'éléments conceptuels, marqués par une vision éthique et historique. Bien que chacun des éléments de cette imagerie ait été, les années passant, l'objet d'évolutions souvent significatives, il faut reconnaître que l'imagerie des Guerres fut traitée dans une perspective sacralisatrice et, donc, souvent figeante<sup>1310</sup>. Dans leur grande majorité, les écrivains ne se préoccupèrent pas du formalisme de la représentation des Guerres, se contentant de reproduire les mêmes archétypes en variant les tonalités.

Toute la diversité résidait en fait dans la fonction que revêtait pour chacun le regard sur les guerres. Deux générations au moins s'étaient formées et avaient vécu dans l'expectative de la proximité de la libération nationale. Or, « l'après » de la Guerre était une période particulièrement cruciale et délicate à vivre et à investir, puisque les Etats-Unis s'étaient imposés, d'emblée, comme nouvelle métropole, sapant un projet collectif réduit à son terme le plus élémentaire, celui d'une indépendance vassale, au contenu social limité au libéralisme.

Les romans des Guerres étaient-ils donc simple commémoration de la période fondatrice de la Nation ? Les auteurs préférèrent généralement poser le postulat que les Guerres avaient conduit à l'Indépendance de la Nation, en attendant qu'elle ne se réalisât complètement. Cette assimilation du moyen à l'objectif était compréhensible. Les Guerres avaient eu pour but l'obtention de l'Indépendance nationale. Chronologiquement, elles étaient les prémices immédiates à la fondation de la République indépendante ; emblématiquement, elles étaient sa genèse. Mais ils tombaient inmanquablement dans le sophisme suivant : la République en Armes avait gagné la Guerre, donc la République (médiatisée) était indépendante. La réalité était autre.

Pourtant, écrire sur les Guerres ramenait invariablement à confronter l'utopie et les faits. Ce fut d'ailleurs autour de l'articulation de la réflexion politique, sociale et anti-impérialiste que le Roman des Guerres vécut son troisième souffle, à la faveur de la recrudescence contestataire du début des années vingt à la Révolution de 1930. En attendant, du fait d'une curieuse et fort partagée distorsion du raisonnement, l'on se montrait généralement évasif. En ce qui nous concerne, la question est de voir dans quelle mesure la menace qui planait sur la Nation fut – ou ne fut pas – abordée dans la littérature romanesque des Guerres et comment.



## I. D'une littérature civique à une littérature politique

La relative variété des problématiques posées par les auteurs peut être considérée comme le dernier, et peut-être le plus essentiel, signe de dynamisme. Résultat du regard que portèrent les auteurs sur les Guerres d'Indépendance de leur nation, depuis la période historique et depuis le contexte politique dans lesquels ils évoluaient, cette disparité de vue est à notre avis la preuve manifeste d'une réflexion renouvelée et féconde sur la question de l'identité et sur les rapports d'une communauté avec sa propre histoire et avec son devenir. Entre 1874 et 1951<sup>1311</sup>, le thème fut abordé dans le roman en fonction de trois problématiques principales, au caractère tant fonctionnel qu'idéologique : le militantisme, la cristallisation d'un mythe et la tentative de compréhension de l'histoire immédiate.

Nous avons souligné précédemment l'importance de la fonction commémorative et montré comment la fin du dix-neuvième siècle avait été un tournant du point de vue de la volonté de la construction de telles références. C'est un poncif que de dire que tout groupe, toute Nation, ont besoin de générer un discours qui les légitime. Mais le Roman des Guerres acquit très vite une fonction complémentaire. De commémoratif, il devint assez rapidement et presque naturellement un roman partisan. Les acteurs de premier plan des Guerres n'étaient-ils pas devenus les hommes politiques de la République ? Les « Généraux et les Docteurs » fondant leur légitimité de dirigeants sur leur passé indépendantiste, le passé indépendantiste devenait leur faire-valoir. Néanmoins, la promotion ou la défense de telle ou telle personnalité était déterminée par les options de société qu'ils défendaient, ou que l'on croyait qu'ils défendaient.

Or la souveraineté de la République n'était que partiellement acquise. Plus encore, à plusieurs reprises, elle fut remise en cause. Plus ou moins confusément, de manière préméditée ou pas, ces textes « historicistes » avaient beaucoup à voir avec un bilan de la société républicaine par rapport à l'idéal d'indépendance, comme valeur fondatrice et projection collective minimales. L'écart entre un projet national, inscrit dans plus d'un siècle de luttes, et le contexte général au moment de l'écriture, poussaient les auteurs à cette mise en perspective. L'étude des variations éditoriales des romans des Guerres montre la

correspondance entre les moments de crise politique et d'intensification de cette forme d'écriture de la mémoire.

## **A. Commémoration et vogue**

Le recensement des publications<sup>1312</sup> et la mise en graphique des données<sup>1313</sup> rendent aisément compte des variations dans une production littéraire thématique somme toute conséquente, vu le laps de temps étudié et les capacités éditoriales du pays. La préoccupation était constante. Un simple regard sur les dates de publication des ouvrages suffit à constater l'irrégularité de la production. Ces variations, « pics » ou « creux » de parution, peuvent en premier lieu être interprétées comme les conséquences de modes et d'intérêt générationnel.

### **1) Le besoin de commémoration**

Les romans abordaient un acte grandiose – la « destruction » de l'ordre ancien – ressenti comme acte fondateur du lien social. Ainsi, après la Guerre de Dix Ans, et avant le déclenchement de la Guerre de 1895, déjà, ces périodes révolutionnaires et les hommes qui les avaient menées, faisaient office de modèles référentiels, destinés à représenter et à solliciter l'effort collectif. Cette construction précoce trouva bien sûr son essor une fois la République cubaine constitutionnellement formée.

La continuité avec le discours civique et commémoratif des années antérieures fut assurée par les intellectuels de la dernière génération coloniale. Bacardí et Cabrera déclaraient leur intention de contribuer à la création du « mythe national » parce qu'il y avait un intense besoin de commémoration. Cette démarche commune n'excluait pas, loin de là, que leurs discours et les perspectives qu'ils envisageaient étaient très différents, voire contradictoires. Par ailleurs, il nous faudra tenir continuellement compte de ceci : les auteurs postérieurs eurent comme référence littéraire cette démarche commémorative initiale et se positionnèrent par rapport à elle.

Dans le contexte d'une nation reconnue mais dont l'autodétermination était limitée par l'emprise nord-américaine, les auteurs écrivirent pour la plupart – et cela particulièrement dans les vingt premières années – pour constituer un référent collectif<sup>f1314</sup>. Ce courant avait été

annoncé avant-guerre par José Martí et Javier Balmaseda, présentant l'un et l'autre l'urgence de faire entrer l'histoire des Guerres indépendantistes dans la littérature nationale, afin de participer à la consolidation du sentiment de la cubanité.

Balmaseda, dès 1900, conscient qu'il fallait réagir à la minimalisation ou à l'escamotage du rôle des Cubains, considérait comme une « obligation patriotique » de transmettre la mémoire des guerres, jusqu'à l'élever « aux sublimes régions de l'épopée »<sup>1315</sup>. Les références classiques étaient omniprésentes, mais le propos n'en apparaissait que plus clairement. Il rappelait que :

« Las rapsodias de Homero fortificaron la unidad nacional de Grecia y forman la Ilíada, que al través de los siglos nos presenta como seres vivientes los héroes de la guerra de Troya ».

En cette période d'incertitude et de transition, l'écriture de la mémoire et l'écriture militante d'antan (du « théâtre mambi » aux premiers romans) se confondaient particulièrement. Néanmoins, les œuvres militantes avaient été conçues dans l'expectative du passage à l'acte et de la concrétisation du projet révolutionnaire à court ou moyen terme. En revanche, l'auteur épique, dans son entreprise aussi naturelle que salutaire, semblait estimer aboutie la concrétisation de l'Idéal, souvent réduit à l'établissement d'une République, et passait à sa célébration. Il chantait donc les louanges des acteurs héroïques de l'Histoire pour les générations futures. La littérature de la « Geste » devint la légitimation idéologique du système existant, promptement assimilé à l'Utopie révolutionnaire.

Or, cette démarche, au lendemain de 1898, excluait la frustration de la lecture objective des événements ou se contentait de l'acquis. En cela, les romans reflétaient parfaitement la tournure qu'avaient pris les événements. L'écrasante majorité des formations et des partis cubains avait accepté l'« arrangement » – arrangement qui prit la forme d'une « république médiatisée » – avec la nouvelle métropole nord-américaine. En 1902, la nouvelle classe politique cubaine vota l'amendement Platt. Elle le vota par conviction annexionniste, par manque de confiance dans les capacités objectives du pays, par calcul pragmatique consistant à accepter de bon gré une occupation réelle pour tenter de la négocier ensuite, ou par réalisme politique, le rapport de force étant contraire à l'instauration d'une Indépendance réelle et immédiate<sup>1316</sup>.

Qu'ils aient manqué de recul, de lucidité, qu'ils aient opté pour un discours défensif excluant la critique, ou qu'ils se soient trouvés réellement satisfaits de l'ingérence, ces auteurs

abondaient dans l'affirmation de la satisfaction du devoir accompli. Ainsi, Rodríguez Embil préfaçant *La insurrección* au lendemain de la Seconde Occupation, faisait sien le discours des « vertus domestiques », admettant que son pays et ses concitoyens soient placés sous la férule du Gouvernement nord-américain, seul apte à décerner un certificat de bonne conduite, et écrivait :

« ¿ Por ventura es menos trágica, para la tierra milagrosamente bella donde nacimos los cubanos, la hora actual que las horas pasadas ? Acaso ésta lo es aún más : El cubano, de hirviente sangre hispana en su mayoría, sin preparación política apenas, sin experiencia casi, actuando en un medio ambiente poco propicio, y con una amenaza constante suspendida sobre su cabeza, debe dar pruebas de ser un pueblo unido, laborioso, previsor, sereno, ejemplar. Y debe darlas, á riesgo quizá de su propia existencia colectiva. Pocas veces, si alguna, se halló un pueblo en condiciones en que fueran más indispensables la tolerancia y la previsión, el vigilante dominio propio, el sacrificio, llegado el caso, del interés personal en aras del interés común, todas las virtudes, en suma, que emanan de una amplia, firme y desenvuelta conciencia nacional.

La formación, el desarrollo de esta conciencia constituye pues, la más urgente tarea, y acaso la obra de más alto y verdadero patriotismo, en que pueda hoy un escritor, en Cuba, tomar parte. Y para ello, nada más eficaz tal vez que contribuir á recordar los hechos pasados, hacer sentir al pueblo su unidad, hacerle sentirse *uno* al través de las generaciones, de los sacrificios realizados, de la sangre derramada, de las proezas cumplidas á través del tiempo y del espacio ».<sup>1317</sup>

Il se congratulait ensuite :

« He cumplido mi propósito, he dado de mí lo que podía, contribuído en la medida de mis fuerzas á la recordación de un hecho memorable en la Historia, y dicho, al recordarlo reverentemente, mi sentir acerca de lo que creo con toda sinceridad que debe ser la Patria futura, la Patria sin odios ni fronteras de mañana. Siento que he realizado mi deber ».<sup>1318</sup>

Dans ce contexte, même les auteurs les plus patriotes, dans une réaction défensive, colportaient le déni de l'inaboutissement de la lutte libératrice, et contribuaient à cristalliser et réduire les idées et le projet utopiques défendus par le « mambisado » et ses dirigeants les plus radicaux. La commémoration du passé, au lieu de raviver la pugnacité, accentuait une forme de repli moral sur des valeurs et des principes objectivement menacés par l'ingérence économique, politique et culturelle des Etats-Unis, soutenue par certains représentants politiques, à commencer par le premier président élu, Estrada Palma.

Une commémoration ne peut être univoque, les intentions étant si différentes. Et puis, avant tout, elle se bâtit sur le souvenir individuel – et l'on connaît son importance dans la littérature des Guerres<sup>1319</sup> – transmis dans le domaine du collectif. Les témoignages pouvaient différer jusqu'à se contredire, simplement parce que la mémoire et la place de chacun des témoins étaient différentes. Leurs intérêts divergeaient aussi. Mais cette diversité, qui nous renvoie une somme de visions parcellaires et réductrices, paradoxalement, construisait un consensus, qui n'était plus de l'ordre du politique mais plutôt de l'idéologique. Ce « plus petit dénominateur commun » avait, certes, la capacité et la vertu de rassembler, même si c'était autour d'une vision rachitique d'un projet de société.

## 2) Une pincée d'opportunisme littéraire

Et puis tous ces auteurs n'abordèrent pas le thème des Guerres avec autant de réflexion civique. Il y avait aussi dans les motivations d'un écrivain, une composante qui relevait tout simplement de l'opportunisme littéraire. D'ailleurs, l'usure du thème pourrait suffire à expliquer de manière satisfaisante le désaveu des années quarante, que nous constatons plus haut. Alors, seules des visions insolites, profondément novatrices, réactivaient l'envie d'écrire et, surtout, rendaient envisageable la publication.

Le phénomène de mode se repère d'abord à la masse de publications, mais aussi à leur qualité. Ainsi, les inflations que l'on constate entre 1909 et 1913 ou entre 1916 et 1923 se caractérisaient aussi par la baisse de qualité, et donnaient le sentiment que les éditeurs avaient publié tout ce qu'on leur présentait, sûrs de leurs ventes. Cette baisse qualitative s'accompagnait de l'émergence d'une catégorie littéraire spécifique, qui avait ses joyaux et ses pacotilles. Il s'agissait d'écrire un roman qui plût et qui se vendît : l'accumulation de séries impressionnantes de poncifs, empruntés au roman historique, au roman d'aventures, à la représentation antérieure des Guerres et de leurs acteurs, les identifiaient. Leur caractère béatement hagiographique également.

Cela répondait nécessairement à un goût du public. Mais le public cherchait-il une littérature uniquement distrayante, manichéenne, sécurisante, structurée autour d'archétypes simplifiés, bien éloignée des problèmes et des préoccupations individuelles et collectives ? On peut penser que non, puisque cette tendance ne devint pas hégémonique. Toutefois, elle eut ses fleurons, aux qualités très inégales, au degré variable de complexité, sans grande

originalité ni créativité, mais très intéressants du point de vue de l'imagerie. Nous avons cité précédemment : *Adelina o la huérfana de La Habana*<sup>1320</sup>, *Caridad del Cobre*<sup>1321</sup>, *Tiempos heróicos. Persecución*<sup>1322</sup>, *Los visionarios*<sup>1323</sup>. Ces romans apparurent dans les librairies entre 1901 et 1933, bien que la majorité d'entre eux aient participé à la vogue commémorative des années dix<sup>1324</sup>.

Rendons aux éditeurs la responsabilité qui fut la leur, dans cette avalanche – certes toute relative –, compte tenu du contexte, des capacités éditoriales de l'île et plus restrictivement de la capitale. C'étaient eux, en dernière instance, qui décidaient de la publication de ces récits-là, de préférence à certains textes aux qualités littéraires équivalentes, mais à l'esprit ou au contenu plus subversif. Il n'y avait même pas là volonté de censure, juste une stratégie commerciale de bon sens. Mais cette politique éditoriale, motivée par des critères commerciaux, ou par une volonté rationnelle de nivellement du discours ou de « correction » politique – ce qu'on ne peut avancer de manière sérieuse et durable –, excluait des œuvres dont certaines furent d'ailleurs publiées à compte d'auteur et privées d'une diffusion à grande échelle. Les textes de López Leiva ou de Sariol eurent ainsi une diffusion régionale, ou simplement locale.

En cela, l'édition contribuait grandement à l'uniformisation puis à la cristallisation des discours. Pablo de la Torriente Brau, en 1930, épinglait cette question du tri des approches des guerres<sup>1325</sup>. De la Torriente Brau ne se plaçait absolument pas dans l'optique de la dénonciation d'une censure politique. Mais il s'attaquait à cet ostracisme confortable, officiellement patriote, qui voulait que certaines histoires ne valussent pas la peine d'être écrites : un jeune scénariste se voyait systématiquement débouté. Son projet de film, adaptation du récit du journaliste O'Kelly, *La tierra del mambí*, manquait de faste et d'intrigues amoureuses. Il était donc considéré comme invendable. Pourtant, le jeune scénariste très attaché à son sujet, était prêt à accepter des concessions, décidé à réaliser un film d'aventure en mettant en scène l'évasion de Julio Sanguily, décidé à impressionner son public en le faisant pleurer sur l'exécution des étudiants en médecine. Mais son réalisme latent n'était pas vendeur, même s'il acceptait de le mâtinier au ridicule du style des super-productions nord-américaines pour « grand public » :

« Los mambises no tenían uniformes... Todo era un sombrero de *yarey* con un ala arrogantemente levantada en la frente y en su medio una estrella. La espada tampoco era el arma que usaban, sino el *machete*, con el que hacían sangrientas filigranas, y si a Vd le parece, en vez de gritar podríamos hacer que entonasen *El himno bayamés*, lo que sería conmovedor de verdad ». <sup>1326</sup>

Et puis, pour Pablo de la Torriente Brau, comme pour d'autres de sa génération, le prestige ne faisait plus l'intégrité. Les Vétérans vers lesquels l'on se tournait étaient ceux qui s'étaient maintenus – ou ceux qui avaient été maintenus – à l'écart du pouvoir. Il s'agissait donc d'aller vers une authenticité, vers une récupération populaire de l'Histoire collective usurpée, la dépouiller de ces ors faussement épiques. Ce texte se voulait une mise en cause directe du phénomène d'appropriation de la représentation littéraire de l'Histoire par les élites politiques et sociales de la Nation.

Nous disposons d'autres indicateurs que le simple recensement des publications et des rééditions à destinée commerciale. Un des baromètres de l'engouement était la réaction de la presse quotidienne ou littéraire. L'apparition des premiers romans de la République, dès le début de ce siècle, était souvent anticipée par la critique impatiente les présentant comme des événements de premier ordre, dès lors que l'auteur jouissait d'une certaine notoriété. Ainsi, le roman de Rodríguez Embil fut annoncé à trois reprises dans l'année antérieure à sa publication. Bien entendu, il y avait là un effet d'annonce qui favorisait un ami dont on voulait assurer la promotion. L'engouement n'en portait pas moins essentiellement sur le thème traité, quelle que fût, par ailleurs la qualité littéraire du traitement.

L'organisation de concours et l'octroi de récompenses étaient également instructifs. Ainsi, en 1916, le journal *El Heraldo de Cuba* lançait un appel à contribution<sup>1327</sup> sur le thème « El mejor episodio histórico de la mujer cubana en la guerra de independencia ». Le prix revint à Santovenia y Echarde : la publication par les éditions du quotidien de la nouvelle *Una heroína cubana*<sup>1328</sup>. On organisait encore dans les années vingt des concours littéraires destinés aux écrivains en herbe, sur ce thème historique : Maria Luisa Toledo de Viladiú<sup>1329</sup> fut au nombre de ces heureux gagnants, et illustres inconnus, dont le texte primé fut publié, préfacé par un des membres du jury, alors Président de l'Académie Nationale des Arts et Lettres, le Dr J. Carbonell. *¡ A la manigua !* était une nouvelle d'aventure d'une vingtaine de pages, narrant naïvement les exploits d'un jeune et fringant lieutenant « mambi ».

Il faut reconnaître que le discours hagiographique dominait la globalité de ces textes primés, conventionnels et superficiels. Unanimement, ils allaient dans le sens d'une vision commémorative, normative et consensuelle des Guerres, ce qui était en accord, si l'on en croit le libellé, avec ce que l'on demandait aux auteurs. Il est bien entendu que ce type de joutes littéraires thématiques suivait plus une mode plus qu'il ne la créait<sup>1330</sup>, ce qui nous amène à nous interroger sur les périodes au cours desquelles elles étaient organisées : elles fleurirent

entre 1916 et 1925, période très limitée de forte représentation du thème (18 publications en neuf ans, dont ces publications-là).

Le besoin de commémoration, résultat d'une démarche civique ou opportuniste, était certainement à l'origine de l'apparition et de l'envolée de la littérature romanesque des Guerres. Mais elle ne suffit pas à l'expliquer. La preuve la plus évidente en est que la source d'inspiration aurait dû tarir aussitôt que la génération des témoins aurait commencé à s'éclipser. Or, il n'en fut rien. Les données du graphique linéaire intitulé « Cumul des éditions et rééditions par année. 1897-1951 » le montrent<sup>1331</sup>. Successivement, chaque génération aborda le thème des Guerres.

Ainsi, le Roman des Guerres, avant d'être un roman d'analyse – car il fut un roman d'analyse – fut, à quelques exceptions près et à divers degrés, un roman commémoratif. La commémoration pouvait s'inscrire dans un conformisme d'époque ou non, cela importait assez peu ; mais l'objet commémoré – les Guerres d'Indépendance, assimilées à la Genèse de la Nation –, lui, était sacralisé et intouchable. Quel que soit le degré de ludisme ou de sérieux de ces œuvres, quel que soit le type d'interrogation ou de dénonciation formulé, personne ne cessa jamais de considérer ce thème et son traitement comme des valeurs absolues. Aucun auteur, même parmi les plus évansionnistes, les plus désabusés, les plus cyniques ou les plus provocateurs ne se permit de traiter ce conventionnalisme par l'humour, la dérision, le pamphlet. L'ensemble fonctionnait comme si adopter un ton différent avait pu équivaloir à revenir sur l'idée même de la Nation<sup>1332</sup>. Cette forme d'autocensure correspondait-elle à un refus du débat sur la réalité de la Nation indépendante, ou à une forme plus tortueuse de déni de ses limites et à une réaffirmation perpétuelle des Idéaux fondateurs ?

Estimons tout d'abord que cinquante années étaient bien peu sur l'échelle historique. Il était donc naturel que l'affirmation d'une identité nationale neuve apparût comme thème littéraire sur cette courte période. Mais nous pouvons aussi considérer que la référence récurrente aux « origines » fonctionnait comme un élément compensatoire à l'existence du système.

## **B. De l'hommage au clientélisme**



Dans un phénomène de vogue littéraire, on peut voir des origines ou des concomitances étrangères à sa nature. La première vague commémorative avait conduit à l'assimilation de la commémoration des Guerres fondatrices de la Nation à l'hommage des « Généraux et des Docteurs » qui avaient constitué la classe politique de la République. Dans un second temps, l'évocation romanesque des Guerres devint un moyen de faire l'éloge ou la promotion de tel ou tel homme politique, révélant la tendance clientéliste qui régnait dans l'exercice public.

Reprenons le cas de figure de la prolifération temporaire des joutes littéraires. En 1916, le premier mandat présidentiel de Mario Menocal, légitime, touchait à sa fin ; en 1917, les libéraux se soulevaient contre sa réélection frauduleuse et étaient désavoués par les Etats-Unis, qui le soutinrent jusqu'au terme de ce second mandat usurpé, en 1925, date de l'élection de Machado. Dans ce contexte, l'organisation de ces concours destinés à encenser l'idéal patriotique n'était pas anodine. Dans certains cas, l'on resituait le président contesté dans le courant patriote au nom de sa participation à la Guerre<sup>1333</sup> ; dans d'autres, l'on tentait de réactiver les réflexes nationalistes dans un contexte d'américanisation<sup>1334</sup>.

Ajoutons que ce type d'utilisation de la mémoire des Guerres et de l'hommage à ses héros dépassait le champ limité du concours, et pouvait s'appliquer à l'ensemble des publications étudiées de cette décennie. Nous en revenons donc à la constante résonance, que nous traiterons plus bas, entre cette littérature très spécifique et les enjeux politiques nationaux.

### 1) La parole déférente

Le roman des Guerres entra bien souvent dans cette stratégie politique-là. Que l'auteur ait soutenu Estrada Palma, José Miguel Gómez, Menocal, ou Machado, c'était toujours au travers d'un même système de représentation. Il renforçait l'aura d'autorité et de fidélité stricte aux idéaux de l'Indépendance. Bien des Vétérans qui prirent la plume l'avouaient dans les introductions. Jouant sur l'aspect testimonial, ils disaient écrire afin de témoigner en faveur d'une personnalité politique précise, qu'ils avaient côtoyée pendant la Guerre. Chaque fois, l'argument asséné était celui, positif et constructif, du renforcement des aspirations nationales. Mais, quoiqu'ils s'en défendissent, les auteurs écrivaient tout autant pour stigmatiser l'adversaire politique, quelquefois sans le nommer, au nom de la perversion des

principes de la démocratie. Le thème des Guerres fut aussi repris comme moyen de jeter l'anathème sur l'adversaire politique, désigné comme le dévoyeur des valeurs essentielles de la Nation, valeurs souvent invoquées mais rarement définies strictement<sup>1335</sup>. L'utilisation politique fonctionnait d'ailleurs à double-sens, et l'on retrouva dans une même période les tenants des factions opposées se jetant au visage la trahison du passé glorieux, et s'accusant réciproquement des mêmes faillites. On peut ainsi repérer de premières coïncidences entre les moments de vogue du roman des Guerres et les périodes de crise ou d'agitation politique durant les trente premières années.

Car la particularité de ces œuvres-là était d'adhérer sans faille à ce même discours qui excluait la mise en cause du lien néocolonial comme s'il ne s'agissait que d'un corollaire de moindre importance. Cela n'a rien de surprenant en soi, dans la mesure où les partis politiques, alors, ne s'affrontaient plus – ou pas encore – sur la question de l'Indépendance factice, mais sur celle de sa gestion<sup>1336</sup>. Nul besoin, donc, d'aborder la problématique romanesque d'une manière destinée à remettre en cause l'imagerie qui fondait le régime de la République médiatisée. Il suffisait uniquement de justifier la légitimité de sa propre prise de position politique au nom de son propre passé indépendantiste, ou du passé immaculé du candidat éligible ou rééligible du parti soutenu... Sans les déclarations de foi préfacières, la connaissance du contexte politique ou le recours à la biographie politique de l'auteur, il est quelquefois fort délicat de distinguer, par exemple, l'objectif d'un argumentaire destiné à soutenir la réélection d'Estrada Palma et l'objectif d'un argumentaire démontrant qu'il trahissait les principes fondamentaux de la République indépendante.

## 2) La parole partisane

Ce phénomène de mise en valeur des Vétérans passés à la politique datait des premières années du régime républicain. Ces louanges se teintèrent rapidement de convenance, puis de flagornerie. N'étaient-ils pas les personnalités du jour ? Les chroniques mondaines des quotidiens ou des revues de La Havane étaient des florilèges consacrés à cette nouvelle élite de « Généraux », mais aussi de capitaines, de lieutenants et autres officiers de l'Armée de Libération. Cabrera l'évoquait dans *Sombras eternas*. Or certains de ceux-là accédaient au pouvoir politique et économique, et cette nouvelle élite se flattait d'incarner seule le mérite national. Or, en ce qui concerne le roman, cette ambivalence s'opérait aussi.

De la célébration enthousiaste des Héros à la célébration courtisane de ceux qui étaient susceptibles de distribuer des faveurs, il n'y avait quelquefois qu'un pas. Concepción Godoy de Martínez le franchissait allègrement dans la dédicace de son roman sentimentalo-patriote, *Esperanza* :

« Dedicado a Tomás Estrada Palma y Luis Estévez Romero.

Señores, a dedicaros este humilde trabajo, espero sea acogido con benevolencia.

Fui escritor en momentos críticos para la patria, y mis deseos entonces fueron dedicar su producto para ayudar a mis hermanos. Vino la intervención al terminar de escribirlo y quedó olvidado.

Su mérito consiste en que será leído por los que me favorezcan en momentos de suprema dicha para la patria, constituida la República cubana de que sois dignos Presidente y Vice-Presidente ». <sup>1337</sup>

L'allusion discrète à un possible contact à New-York et la demande de faveurs, même si elles renvoyaient à une situation difficile de l'auteur, laissent tout de même rêveur. Reconnaissons tout de même qu'il s'agissait là d'une attitude extrême et qui n'était pas si courante. En revanche, les dédicaces à des Vétérans-hommes politiques étaient très répandues. Certes elles étaient susceptibles de fournir une caution de poids à l'auteur. Mais le plus souvent, l'objectif relevait d'une forme de clientélisme, qui pouvait même apparaître bénévole dans la mesure où l'auteur sans renommée rendait un hommage respectueux à son supérieur d'antan.

En novembre 1917, l'on voyait ainsi Ducazcal, ostensiblement émerveillé par la prochaine génération, préfacier une curiosité littéraire<sup>1338</sup>. Il s'agissait d'un épais feuilleton, *Historia de un patriota*<sup>1339</sup>, composé par le fils d'un de ses amis, vétéran de 1895<sup>1340</sup>. L'auteur, José de Pool avait une dizaine d'années. Le texte est charmant, ambitieux (84 pages !), sans vanité – bien que son auteur fût visiblement considéré comme un prodige, un nouveau Mozart de la littérature et du patriotisme, par ses proches. Mais hormis la fierté paternelle, relayée par des amitiés attendries<sup>1341</sup>, et l'enthousiasme communicatif du jeune prodige<sup>1342</sup>, l'on voit peu de raisons littéraires à ce passage à l'édition. Il faut alors chercher des motivations d'ordre plus pragmatique. Il était vrai que l'émotion formulée avait pour origine ce « merveilleux sentiment patriotique », si précoce et résolu : le prodige était là, qui annonçait la reprise du flambeau par les générations futures. Mais le flambeau ouvrait grossièrement la voie à un cortège plus contextuel. Le roman était dédié à Mario Menocal et à sa famille, ce qui apparaissait comme une énorme ficelle.

Ce livre publié quelque temps après la « La Chambelona » n'avait d'autre but que de redorer le blason du Président contesté, et de faire de lui, à travers la fiction et l'admiration – innocente ? – d'un pré-adolescent, ce Héros incarnant l'esprit patriote, et la défense des plus humbles. Le Capitaine Hechano, héros du récit, était en effet mal récompensé de sa loyauté :

« Y ahora, después de tantas luchas por la patria, ¿ Quién es ? Un simple recogedor de basura ». <sup>1343</sup>

Dans la bouche ou sous la plume d'un adulte, l'allusion paraissait populiste, fortement démagogique, voire impudente à l'égard de tous les Quintín Banderas de Cuba. Car Menocal n'avait rien d'un exclu. Homme politique, c'était aussi un homme d'affaires, ayant su se ménager une position favorable : chef de la police sous le gouvernement militaire Wood, il avait fait carrière à la tête de la « Cuban American Corporation », société sucrière nord-américaine.

Mais on l'affublait de toutes les qualités d'un « vrai Mambí », afin de faire reconnaître les bons services rendus à la Nation, durant les années de guerre et ces années de « faste ». En effet, en 1917, Menocal affrontait Zayas. Ecrire sur son patriotisme dans la Guerre, c'était le mettre en valeur face à Zayas, ancien Autonomiste au comportement patriotique dans l'Émigration. De plus, on lui imputait haut et fort la paternité de l'opulence apparente des dernières années, consécutive en fait au contexte mondial. Il ne méritait donc pas une mise à pied. Sous la plume d'un adolescent, dont l'enthousiasme du ton tranchait tout à coup avec le

pessimisme de l'épilogue, l'argument spécieux et manœuvrier se nimbait d'ingénuité et de sincérité... Ce roman d'aventures nous fournit ainsi un cas exemplaire de l'utilisation partisane du thème des Guerres d'Indépendance et de la conscience de l'impact que ce thème revêtait. Il montre aussi jusqu'où le cynisme menait dans cette recherche de caution, d'honorabilité et d'intégrité.

Ces exemples d'utilisation calculatrice, voire retorses, sont loin d'être des cas isolés. La lisibilité du propos, une fois explicitement mentionné le destinataire du panégyrique, l'absence de vergogne – ou la sincérité – dans l'utilisation d'un mythe collectif indispensable à des fins partisans, étaient des caractéristiques courantes dans ce roman. Par l'évocation répétitive des vertus des vétérans des Guerres, cette génération politique issue de la Guerre se légitima et imposa son autorité et ses options. N'oublions pas que les Généraux, stigmatisés par Loveira, étaient bel et bien au pouvoir : la dérive caudilliste, bien qu'elle ne fût pas assumée, fut pourtant bien réelle dès le début, avec Estrada Palma et la réponse des Libéraux. On la distinguait dans le recours à l'Armée – héritière de l'« Ejército Libertador », considérée comme une forme de contre-pouvoir, garant de la République –, on la distinguait dans le recours des Libéraux au soulèvement militaire pour rétablir un « état de droit » ; on la distinguait dans l'itinéraire et la pensée du dirigeant libéral José Miguel Gómez ; mais on la retrouvait aussi comme outil répressif, dans l'accession et l'exercice du pouvoir de Estrada Palma et surtout de Machado, puis de Batista. Presque systématiquement, le mandat présidentiel, soit au terme d'un procédé démocratique, soit au terme d'une usurpation, revenait à un officier supérieur. Mais n'oublions pas que c'étaient les formations politiques qui prenaient l'initiative de présenter comme représentants et candidats ces Généraux « mambis », seuls considérés comme capables de défendre les intérêts de la Nation.

Les romans des Guerres furent ainsi fondamentalement associés au régime politique des trois premières décennies, et particulièrement à la génération politique issue de la Guerre de 95. Carlos Loveira, dans *Generales y Doctores*, fut le premier de la deuxième génération à contester avec autant de violence leur monopole politique et leur impunité :

« ¡ Y algunos de esos veteranos que ya varias veces, con ocasión de paros obreros, han declarado que no pueden permitir que se ponga en peligro la República que ellos crearon ! ¡ Que digan eso, y que pretendan que se les tome en serio ! A ellos, que se propusieron dividir el país en dos castas ; que echaron abajo, con la innoble presión de la violencia ejercida contre el poder más legítimo de la democracia, una de las más democráticas conquistas de esta

época : la ley del Servicio Civil. Y que lo hicieron poniendo a un paso de la muerte, y de lleno en el sonrojo de las notas « americanas », a la República que ahora tanto les interesa. Y todo, porque unos señores – que hubieran sido más dignos mientras más modestos se presentaran – querían salir de la pública indiferencia, y sonar, aspirar, trepar y...

– ¡ Esto ya no se puede tolerar ! – insultado protesta el coronel Adornado, obeso libertador de última hora.

– ¡ Guerrillero ! – me apostrofa el general jurídico, don Escondido de Najasa.

– ¡ Déjenlo berrear ; que reviente barbarizado ! – ruge uno de los guapos de profesión ». <sup>1344</sup>

L'association fut telle que le thème fut proprement délaissé dans les années quarante, au moment où ce « changement total et définitif de régime », revendiqué par la jeunesse étudiante de la DEU en novembre 1930, en pleine lutte anti-machadiste, paraissait envisageable grâce à une nouvelle phase, consacrée par la Constitution de 1940<sup>1345</sup>, et l'accès au pouvoir d'une génération de dirigeants issus majoritairement de la société civile – phase à laquelle Batista mit un terme par un ultime coup d'Etat militaire. Cette disparition était une conséquence du changement de générations. Les auteurs de la troisième génération républicaine n'avaient plus ce lien organique avec la Guerre de 1895. Leur formation intellectuelle et politique les conduisait par ailleurs à adopter de nouvelles approches, plus en prise avec la société contemporaine.

### **C. Une fonction politique**

Ainsi, après – ou, quelquefois, de pair avec – la commémoration, l'hommage clientéliste et le soutien politicien, les romans des Guerres acquéraient une autre fonction, cette fois véritablement politique. Il s'agissait de défendre une certaine idée de la Nation, héritée de l'Utopie des Révolutionnaires. Bien sûr, dans le contexte de la République médiatisée, ces discours s'organisaient généralement en fonction du paysage politique existant.

#### **1) Partis et dépendance**

On peut délimiter deux phases ostensiblement militantes. La première couvrit la période de 1874 (Goodman) à 1898 (Cabrera). Les œuvres d'alors, en tant que « littérature de

campagne », étaient des armes aux mains des auteurs indépendantistes. Il s'agissait de justifier l'insurrection au regard de l'oppression coloniale, de répondre aux propos calomnieux des intégristes ou des Autonomistes contre-révolutionnaires et de donner « au monde » une image positive et valorisante des Cubains et de leur combat. Nous n'allons pas revenir sur ces aspects ici puisque les romans constituaient une part mineure de cette littérature de combat dont nous avons parlé précédemment.

Au lendemain de la Deuxième Intervention, l'on se rangeait dans le camp libéral et l'on soutenait son candidat (José Miguel Gómez la plupart du temps) ou l'on soutenait les Conservateurs. L'on se rangeait plutôt du côté de la défense des intérêts cubains face aux Etats-Unis, ou l'on préférait plutôt prendre le chemin de l'américanisation. Ceci étant, les uns et les autres ayant déçu les aspirations que leurs électeurs avaient mises en eux, l'on prit un nouveau virage dans les années vingt. Parallèlement à l'augmentation des luttes sociales, les écrivains engagés abordèrent le thème dans une perspective militante, réformiste, radicale ou révolutionnaire. Dès 1920 avec Loveira et 1921 avec Penichet, les romans des Guerres furent un des vecteurs d'une critique nouvelle de la société, critique d'autant plus légitime qu'elle s'inscrivait dans l'histoire révolutionnaire de la Nation. L'on parla alors ouvertement de la trahison de l'Utopie nationale par la république bourgeoise et de l'acceptation de la domination impérialiste.

Mais l'aspiration civique, nationale et sociale crut trouver en Machado son défenseur. Et le roman – au moins un – refléta et diffusa cet espoir. Ainsi, le « Commandant Juan Maspons Franco, ex-secrétaire et adjudant du Général en Chef Antonio Maceo, Lieutenant général de l'Armée de Libération de Cuba »<sup>1346</sup> dédiait *Maldona* (involontairement bien nommé) au :

« Général Gerardo Machado, Presidente constitucional de la República de Cuba, encarnación patriótica de dos espíritus preclaros : el de José Martí y el de Carlos Manuel de Céspedes ».<sup>1347</sup>

Machado était en effet le Président légalement élu en 1924, et en fonction depuis le 20 mai 1925. Le rappel de sa légitimité et de son patriotisme, opposés aux réélections contestées et à l'américanisme de Estrada Palma mais surtout de Mario Menocal, n'en diminuait pas pour autant la réalité de l'instauration progressive d'un gouvernement autoritaire. Les signes visibles en étaient, entre autres, dès 1925, l'assassinat de Armando André, la répression du mouvement étudiant, suivie de l'interdiction de la Fédération Etudiante Universitaire.

Pourtant, inscrire Machado dans la lignée du Père de la Patrie, Céspedes, ou de Martí montrait combien son arrivée au pouvoir représentait plus qu'une alternance politique comme le pays en avait connue depuis 1902. Cuba allait donc être à nouveau défendue, même au prix de l'abandon de l'exercice de la démocratie, qui semblait ne pouvoir répondre aux impératifs de la sauvegarde de la Nation. A l'issue des luttes destinées à faire tomber le tyran, les auteurs (Montenegro ou Serpa) rendirent symboliquement au peuple le pouvoir d'agir pour et par lui-même.

Nous nous éloignons donc du discours politicien de ces romans. De la prise de position par rapport à une politique gouvernementale, nous sommes passée au problème plus diffus d'un discours sur la société même, et de la dichotomie entre les valeurs démocratiques et égalitaires qu'elle prétendait incarner et ce qu'elle était réellement. Nous en avons déjà eu un aperçu, dans la typologie de la partie précédente, chaque fois que nous signalions un auteur au point de vue inconformiste. Ce glissement de la prise de position politique à l'exposition – négative ou positive – d'une conception de la société révélait un débat vivace, solidement ancré dans la culture politique et révolutionnaire du pays. De plus en plus, ceux qui s'étaient tus les premières années, pourtant alors en moindre nombre, retrouvaient la parole, déterminés sans doute par la montée de la contestation chez les jeunes générations ou par les événements dans le monde. Ce fut le cas de Robreño ou de Pérez Díaz. Ils se trouvaient secondés par les lectures renouvelées des auteurs de la seconde puis de la troisième génération républicaine.

## 2) Les cycles

L'examen des contextes de parution nous apporte là un éclairage nécessaire. En effet, recouper les pics de publications du roman des Guerres avec les moments de crise politique ou sociale de la République médiatisée met à jour leur concordance. Les fluctuations éditoriales permettent d'évoquer l'existence de cycles dans ce roman des Guerres.

Pour illustrer ces diverses tendances, nous avons recoupé, dans un nouveau graphique<sup>1348</sup>, les données quantitatives relatives aux éditions, avec les périodes de bouleversements sociaux et politiques de la République médiatisée. Le choix de ces événements peut être contesté. Nous avons tenu compte à la fois de leur importance politique



et de leur répercussion dans la société, les considérant comme les jalons de l’itinéraire de la République médiatisée.

Les périodes ainsi déterminées sont assez courtes (3 ans en moyenne), mais irrégulières. Cela permet de cerner avec précision l’interaction entre le moment politique et l’existence ou non d’une répercussion littéraire. Les décalages, cependant, sont des indicateurs déterminants : après certaines commotions, la réaction est marquée par un temps de latence.

Il faut en revanche tenir compte de la variabilité des cycles politiques. Les périodes 1931-1940 et 1941-1951 apparaissent surévaluées sur le graphique : en réalité, sur un lustre, l’apparition de romans des Guerres se serait révélée presque inexistante. Nous proposons donc la périodisation suivante<sup>1349</sup> :

1897-1898	De la Guerre de Libération à l’Intervention nord-américaine
1898-1902	Première Occupation nord-américaine
1902-1906	De la proclamation de la République à la Révolution d’août
1906-1909	Deuxième Occupation nord-américaine
1909-1912	De la présidence J.M.Gómez à la révolte du « Partido Independiente de Color »
1912-1916	Présidence de Mario Menocal
1917-1921	De « La Chambelona » au mi-mandat Zayas
1922-1924	Du « Cabinete de la Honradez » à l’élection de Machado
1925-1930	Du début du mandat de Machado à la veille de la Révolution de 1930
1931-1940	De la Révolution au Pacte de Conciliation
1940-1951	De la Constitution de 1940 à la veille du coup d’Etat de Batista

Comparé aux graphiques recensant les publications, ce tableau souligne l’existence dans certaines périodes limitées d’une forte présence du thème des Guerres. Il rend compte plus précisément du phénomène que nous cherchons à souligner, la résonance directe entre actualité nationale et roman des Guerres. Cependant, compte tenu de l’inégalité de la durée de ces périodes, on ne peut pas en tirer de conclusions immédiates. En fait, après un simple

calcul permettant de donner un nombre de publications par année, les nouvelles caractéristiques que ce graphique permet de mettre en lumière sont les suivantes :

- Quatre périodes se démarquent par leur production (deux titres au moins par an) :
  - 1909-1912 (11 publications, 1910)
  - 1917-1921 (10 publications, 1921)
  - 1906-1909 (6 publications, 1909)
  - 1922-1924 (4 publications, 1923)
- Les périodes suivantes se révèlent également propices bien que de manière moins marquée (moins de deux titres par an) :
  - 1925-1930 (8 publications, plateau 1925-1927)
  - 1912-1916 (7 publications, 1916)

Entre parenthèses, figurent le nombre puis le « pic » – ou le « plateau » – de production pour chacune de ces périodes, obtenu par référence au graphique « Cumul des éditions et rééditions par année ».

Mettre en parallèle la conjoncture et le regard apporté par les textes au cours des trois premières périodes, pour lesquelles ce phénomène de résonance fut le plus accentué, va ainsi nous permettre de faire apparaître la fonction principale du roman des Guerres. En effet, pour être commémoratif, auto-glorificateur, partisan, il n'en était pas moins un des espaces du débat sur l'utopie, son contenu et son devenir. Dans les moments de doute, dans les moments d'espoir, ce sujet, au contenu et à la forme très codifiés, se faisait l'écho de la relance de la confrontation des perspectives.

## **II. Des années de construction, des années de résistance**

Nous avons préféré, dans les pages qui suivent, respecter le classement chronologique plutôt que celui suggéré par notre graphique. Cela, nous semble-t-il, montrera plus clairement de quelle manière l'apparition de ces textes répondait à un contexte politique ou social stimulant, soit parce qu'il appelait l'offensive, soit parce qu'il imposait la défensive. La chronologie incluse en Annexe peut toutefois aider à préciser l'enchaînement des événements.

Pour chaque période, nous nous contentons de rappeler en quelques mots les données marquantes. Nous avons auparavant exposé ces aspects historiques dans la Première Partie. Nous avons présenté ensuite les textes choisis en nous centrant sur les questions qui, manifestement ou plus implicitement, avaient motivé la prise de parole et le passage à l'écriture.

### **A. Les années de la Seconde Occupation militaire**

Le Président Estrada Palma sollicitait en septembre 1906 l'intervention militaire des Etats-Unis afin de mater l'insurrection déclenchée par les Libéraux à la suite d'une campagne électorale peu démocratique et de sa réélection frauduleuse. Déjà, l'exercice de son mandat avait été fort controversé. Ses illustres antécédents et le souci de préserver l'image du premier Président de la République indépendante ne l'avaient pas sauvé des critiques fondées du camp libéral. Mais que l'héritier désigné par Martí en vienne à être le responsable direct d'une nouvelle ingérence dans les affaires de Cuba, cela ébranla profondément les esprits, quelle que fût leur obédience politique. L'on oubliait qu'Estrada Palma avait été de tous temps très interventionniste. Cette fois, il est vrai, il ne s'agissait plus de sauver le pays d'une oppression étrangère. C'était contre des Cubains que l'on recourait aux Marines. Toute la rhétorique déployée par le pouvoir ne pouvait le faire admettre. Cabrera, quelques années plus tard, dans *Sombras eternas*, montrait encore combien lui coûtait d'essayer de comprendre cette décision

venue d'un homme qu'il estimait et dont la légitimité s'était fondée selon lui sur plusieurs décennies d'engagement patriote.

De plus, le discours et le comportement des Etats-Unis, par la voix de Taft puis surtout de Magoon, semblaient avoir changé. Ils n'envisageaient plus de se contenter d'assurer l'ordre public et d'amorcer des réformes, avant de rendre les rênes à un gouvernement cubain légitimement élu. Porte-voix de Théodore Roosevelt qui, en décembre 1906, se déclarait favorable à l'intégration de Porto-Rico à l'Union, ils se montraient bien plus offensifs et menaçants à Cuba. Ajoutons à cela que le gouvernement Magoon était bien moins probe que celui de Brooke. Ultérieurement, absolvant en quelque sorte Estrada Palma, l'on imputa les dérives de la classe politique au Gouverneur militaire. Cabrera, pourtant pro-américain, insistait sur cette désillusion dans le volet désenchanté de sa trilogie.

Le sursaut de la classe politique cubaine qui se réorganisa en quelques mois, ainsi que le patriotisme populaire – qui ne porta pas au pouvoir, comme à Porto-Rico, le parti le plus favorable à l'annexion –, sauvèrent une seconde fois Cuba de l'absorption. Néanmoins, un rude coup avait été porté aux patriotes. La production littéraire des Guerres allait s'en ressentir dans son contenu. La dernière génération coloniale (Collazo et Jústiz y del Valle en tête) fait preuve de réactivité ; deux auteurs capitaux de la première génération républicaine (Castellanos et Carrión) publient également sur le thème. Ajoutons enfin que ces années sombres allaient provoquer une nouvelle effervescence de cette littérature, déjà en gestation pendant l'Occupation, sorte de réaction culturelle quasi offensive au péril nord-américain.

En 1906, le journaliste Tomás Jústiz y del Valle publia un roman d'aventures *Carcajadas y sollozos*. Il se déroulait entre décembre 1894 et 1898, à La Havane exclusivement. Comme souvent, l'on retrouvait dans ce roman familial une forte dominante autobiographique brouillée par quelques données fictionnelles. Ainsi, le héros avait une vingtaine d'années (Jústiz y del Valle avait vingt-quatre ans lorsqu'éclata la guerre), mais il appartenait à une famille dont les deux parents étaient espagnols (Don Juan et Doña Rosa) et les quatre enfants cubains (Juan, Luis, Aurora, Julio). Aurora faisait office de personnage féminin patriote ; la domestique mulâtre figurait plus comme élément sociologique caractérisateur que comme personnage.

Nous n'avons pas pu déterminer le mois exact de parution de ce roman. Néanmoins, plusieurs éléments nous conduisent à supposer qu'il fut publié à l'automne 1906, c'est-à-dire juste après l'intervention nord-américaine : la forme, d'abord, révèle les qualités littéraires de

l'auteur, mais laisse au lecteur le sentiment d'un livre écrit superficiellement ou, pour être plus précise, à la va-vite ; l'argument développé est tout orienté vers la démonstration que ni Cubains ni Espagnols n'ont gagné tant que le drapeau nord-américain flotte à La Havane (c'est d'ailleurs sur cette déclaration que se clôt le roman) ; l'intrigue se déroule à La Havane, – terrain politique – et non pas dans la « manigua » – terrain militaire –, localisation allusive au défi du temps présent ; ce roman n'est pas un roman de la rupture dramatisée, mais un roman mature de la réconciliation, fondée sur une base identitaire et des principes de respect et de réciprocité, permettant de faire face à l'agression extérieure. Il ne nous semble donc pas hasardeux de poser l'hypothèse que ce texte a été composé en quelques semaines, directement en réaction à l'intervention et à l'occupation militaires du pays.

*Carcajadas y sollozos*, loin d'être un roman œdipien de la rupture et de la culpabilité, fut plutôt celui de l'élaboration de la reconnaissance de la nouvelle réalité et l'acceptation mutuelle des convictions de la génération des parents (intégristes) et la génération des enfants (séparatistes). Ce respect et cette solidarité apaisants permettaient de résister et de se défendre. Focalisation et construction narratives fonctionnaient dans cette perspective : si Luis, l'aîné des quatre enfants, était le narrateur alors il ne s'intéressait qu'à l'histoire et à l'évolution de Don Juan vers l'acceptation de la maturité de ses fils. Ceux-ci s'organisaient afin de conjuguer équitablement (par un tirage au sort) conviction politique et intérêt de la communauté familiale :

« A Juanito le ha tocado en suerte quedarse ».<sup>1350</sup>

Il était de plus clairement montré, dès la fin de la Guerre, que chacun des trois fils appartenait à un courant politique distinct. Dans une scène singulière de toilette collective, les trois frères qui partagent l'unique cabinet de toilette s'opposent violemment. Néanmoins, les personnages se retrouvaient, dans la scène finale, pour défendre la famille contre les Etats-Unis. Plus qu'une allusion, cette situation était la parabole littéraire de la seule réponse à apporter, selon l'auteur, à une ingérence étrangère susceptible de s'éterniser si les Cubains n'arrivaient ni à se réunifier ni à se fortifier autour du pôle de la défense de la Patrie.

Revenons maintenant sur l'évolution du père intégriste, dont l'intelligence permettait de sauvegarder la famille. Dans un premier temps, sa position était sans nuances :

« Esos que se levantan en armas contra la Madre Patria, no tienen nada que perder, son los vagos de oficio, los zánganos de nuestra colmena, a quienes

hemos negado un puesto en nuestra mesa, por su vagancia (...) Bastarán 1000 hombres y un poco de autonomía para acabar con el movimiento ».<sup>1351</sup>

Puis, deux de ses fils s'étant engagés dans l'Armée de Libération, il commençait à se remettre en question, et prenait leur défense, s'opposant à son ami Don Félix, le « tragamambises »<sup>1352</sup>, l'incarnation de l'intransigeance intégriste la plus extrême, l'admirateur de Weyler, le véritable ogre infanticide :

« – No son traidores.  
– Pues sí que lo son, porque le hacen guerra a España !  
– Entonces lo eres tú también, que te titulas carlista ciego ».<sup>1353</sup>

Ce père, capitaine de Volontaires, gardait toute son autorité, acceptée parce qu'elle était équitable et juste et se permettait de juger Julio, son puîné, lorsque celui-ci sembla se rendre :

« Todo, todo, Díos mío, menos haberle dado vida a un traídor »<sup>1354</sup>,

se désolidarisant de ses amis, tout occupés à fêter cette reddition pour eux exemplaire et politiquement utile :

« A las diez de la mañana del siguiente día, la casa de Don Juan estaba llena de personas amigas del capitán, al cual iban a felicitar. « El Diario de la Marina » había publicado la noticia de la presentación de Julio, asegurando que éste había dicho que la insurrección iba de capa caída, que aquello estaba manga por hombro, y que no había soldado que no se creyera general ».<sup>1355</sup>

Le sens de l'honneur, la probité et la rectitude primaient donc sur le soulagement de voir un fils sauvé et la satisfaction de le voir se rallier à l'opinion du père. Ce dernier refusait de voir et de parler à son rejeton, et rejoignait, par colère, son Corps de Volontaires affecté sur la Trocha. Il y apprenait par courrier, à son grand soulagement, que Julio n'avait pas failli, mais accepté une mission d'espionnage à La Havane : il devait, avec l'aide de son frère, de sa sœur et de sa cousine, organiser un réseau terroriste. Paradoxal retournement, il s'en trouvait rasséréiné et fier, torturé désormais par l'idée qu'il pourrait tuer un de ses fils, atrocement déçu par la bêtise, l'incapacité et la corruption des officiers de l'Armée espagnole<sup>1356</sup>.

Enfin, a priori irréconciliable (il refuse, après la défaite espagnole, d'assister à un banquet en l'honneur du retour du fils insurgé de son ami Don Félix dont on devine qu'il recherchera la

tutelle nord-américaine), il finit par se réconcilier avec ses enfants, sur la base de l'acceptation d'une souveraineté qu'il n'estimera légitime que si elle est la sienne (espagnole) ou celle de ses enfants (cubaine), tout en sachant que la seule alternative possible est la seconde.

La thèse de Jústiz y del Valle, finalement, précédait le point de vue que défendit Castellanos, quelques années plus tard, dans « Pasado y presente » : la victoire contre l'Espagne étant acquise, il était nécessaire de renouer avec cette identité, pour pouvoir se défendre contre les nouveaux et réels ennemis de Cuba.

Castellanos, justement, fit paraître en 1906 une nouvelle dont le titre seul évoque l'épreuve des Cubains : « Pata de palo »<sup>1357</sup>. Nous ne l'avons pas incluse dans notre corpus car Castellanos tourne autour du thème de la Guerre (à son habitude) et aborde son sujet de manière trop tangentielle. Néanmoins, la tentative de retour de ce « guajiro », huit ans après avoir été chassé par la Reconcentration, entre-temps émigré aux Etats-Unis et devenu infirme suite à un accident du travail, se terminait tragiquement. Tout avait changé chez lui, rien ne lui appartenait plus, sa famille avait été décimée : il se pendit. Comment ne pas retrouver dans ce désespoir l'impuissance face aux événements présents ? N'oublions pas que Castellanos composa *La Manigua sentimental* en 1909, donnée qui éclaire quelque peu l'évasionnisme et le défaitisme qu'on a pu lui reprocher dans ce dernier roman.

En 1907, Carrión publia dans la revue *Letras*, sa deuxième nouvelle des Guerres « El rebaño »<sup>1358</sup> : le commandant Máximo Canales était trahi et assassiné par son adjudant, soutenu par ses soldats. Le propos était translucide. Ajoutons que le commandant était de toute évidence inspiré de Máximo Gómez, décédé en juillet 1905. Non seulement l'homophonie du nom du personnage l'indiquait, mais, de surcroît, la description physique et psychologique de l'officier le confirmait :

« Aquel buen anciano, á menudo hosco y gruñón, que en el fondo encerraba un alma excelente, no tenía ya ni sangre, ni músculos, ni nervios. El hombre había cedido su puesto á la institución grave, rígida y vengadora, á esa túnica ideal que, bautizada con los nombres de patria, honor ó religión, cubre las conciencias como un blindaje de acero y levanta murallas de carne humana más poderosas que las fortificaciones de piedra. De todo el semblante de aquel amigo burlado y de aquel jefe ofendido sólo parecía vivir la cicatriz enorme que le dividía la mejilla izquierda y que ahora dijérase que ahondaban más su línea lívida entre la masa de carne curtida por el sol ».<sup>1359</sup>

Son attitude calculée évoquait également le comportement du Général en Chef, pendant et après la Guerre, quand il renforçait par son autorité intransigeante et juste la cohésion et l'intégrité de la troupe (ou de la communauté) :

« Máximo Canales, afirmándose en esa idea de que era su persona lo único que infundía un resto de respeto, de temor y de disciplina en el seno de aquella multitud próxima a desbandarse, aguardaba con calma ». <sup>1360</sup>

Mais le ver était dans le fruit. Et, se laissant aller à cette désillusion caractéristique de la première génération républicaine, accentuée par la situation présente, Carrión récapitulait la soudaine mais sûre dérive :

« La sedición había prendido en el alma de aquellos hombres, que él había guiado tantas veces á la muerte, como una epidemia en una ciudad sitiada. En menos de una semana, los soldados á quienes la patria debía tantos y tan valiosos sacrificios se habían convertido en un montón de conjurados sin fe no honor ; los que sabían morir sonriendo por última vez á su bandera iban á venderla al enemigo ; los que le veneraban como á un ídolo á él, su comandante, ahora lo aborrecían. Y la catástrofe acaecería de un momento á otro, al sonar una señal misteriosa, que sería el prólogo de su muerte y de su deshonra ; Canales no sabía cuándo ni cómo, pero estaba cierto de que se hallaba próxima ». <sup>1361</sup>

La masse, la majorité, le peuple avaient été manipulés. Brutus avait trahi César et l'adjutant son commandant :

« ¿ De qué manera se había preparado aquel crimen ? Para qué su dolor fuera más punzante, tampoco lo ignoraba. Era el capitán ayudante, el hombre á quien había amado como á un hijo, el autor de la siniestra obra. Había hecho suyo el batallón, con su gallardía, con su arrogancia, con la gracia varonil de sus ademanes ; había borrado del corazón de aquellos hombres la imagen de su viejo commandante, para grabar la suya... Era simplemente un fenómeno de sugestión que erigía en árbitro al traidor. Después ¡ ah ! después él, vendido al enemigo, los vendía á todos ». <sup>1362</sup>

Dès lors, ne peut-on discerner, derrière les traits du félon, ceux d'Estrada Palma, traître à Martí qui avait mis en lui sa confiance, mais surtout, pour Carrión, traître à Máximo Gómez qui l'avait soutenu dans sa campagne présidentielle de 1900. Le Général en Chef voyait alors en lui le candidat idoine à la consolidation et à la défense de la Patrie. Puis, après un premier mandat qui l'avait fait revenir sur son opinion, Gómez avait tenté de réaliser, sous



son autorité morale, une alliance politique entre José Miguel Gómez à la tête des futurs Libéraux et Emilio Núñez soutenu par les futurs Modérés anti-palmistes. Cette alliance n'avait pas survécu à la disparition du Général en Chef<sup>1363</sup>. Ainsi, le second – celui qui avait eu besoin de l'autorité du Commandant pour établir la sienne – trahissait à des fins peu recommandables non seulement son protecteur, mais surtout celui qui incarnait l'intégrité et la morale d'un dirigeant irréprochable et vertueux.

La même année, Enrique Collazo, plus enclin à l'exercice politique qu'à celui des Lettres, rédigea « Redención », éloge de la rébellion, dont nous avons parlé dans la Seconde Partie de ce travail. Les rapports du texte avec l'actualité y étaient moins lisibles, mais tout aussi réels. L'auteur, empli de confiance en son peuple, ne rappelait-il pas comment les Cubains les moins favorisés ou les plus civiques s'étaient soulevés contre un régime injuste ?

« La pacencia del pueblo cubano ha llegado á su límite ; la avaricia del gobierno español nos condena al hambre, á la miseria ; el desenfreno de su administración prostituye nuestra sociedad, la burla es clara y parece que la fortuna se apiada de nosotros ; el malestar general ha despertado la vergüenza y la ira de este pueblo adormecido por la explotación y la esclavitud, y pronto el grito de redención y libertad, resonando de un punto á otro de la isla, anunciará al mundo que hay una iniquidad menos y un pueblo libre más ». <sup>1364</sup>

Au passage, il assénait une vérité souvent oubliée. L'alliance internationale avait d'abord joué en faveur du plus fort, et non pas du plus juste. A ce titre, les Etats-Unis s'étaient rangés dans un premier temps du côté de la métropole coloniale. Le président Cleveland était nommément incriminé<sup>1365</sup>. De leur entrée soit-disant salvatrice dans le conflit hispano-cubain, rien n'était dit, ce qui contribuait à accentuer le caractère néfaste, pour ne pas dire anti-cubain, de leur rôle. Anti-cubains étaient également ceux qui avaient soutenu le plan d'autonomie de Maura, c'est-à-dire les nantis<sup>1366</sup>. La narration se centrait ensuite sur la lutte des patriotes, isolés, faibles en nombre et en moyens, mais forts de leur union et de leur détermination :

« Cada loma fué un castillo, cada piedra un reducto, y una tras otra volvieron á la Habana las columnas españolas, dejando en pie, ensangrentada y altiva, la bandera de la Patria, sostenida por Maceo, rodeado de sus hombres hambrientos y desnudos, pero heroicos y resueltos. Días de luto inmenso, pero también de gloria para el cubano, que fué registrando en su historia victorias increíbles ». <sup>1367</sup>

Enfin, le texte s'achevait brutalement, au temps présent, sur l'unique survivante d'une famille détruite, détentrice affligée de la mémoire des aspirations des siens :

« La montaña que guardaba el eco del compromiso contraído, guarda también los ayes y los restos de los nobles patriotas que valientemente murieron, quizás tristes, pobres y solos. La viuda que presencié el juramento, hoy sola, ve con tristeza los pobres alcances de los siete hombres de su casa, á los que hereda, mientras gime sin amparo en la patria que olvida el sacrificio de los suyos ! »<sup>1368</sup>

1907, l'année, donc, de l'amertume. La différence entre Carrión et Collazo résidait dans leurs réactions aux événements. Le premier, en idéaliste hégélien, l'imputait à la faiblesse de la nature humaine, tout en se défiant du peuple, masse anonyme et malléable. Le second y ancrerait au contraire la résistance, rappelant que c'était le peuple humble du « continent noir »<sup>1369</sup> qui avait supporté et gagné la victoire. Son discours n'était donc absolument pas fataliste. Les sacrifices consentis dans le passé, même trahis par la suite, forgeaient la continuité de la rébellion contre l'injustice et la détermination des patriotes.

Castellanos, en 1909, tout en prenant plus de distance avec la réalité et en se plongeant dans l'autre univers, celui de la fiction, fit une sorte de synthèse de ces deux perspectives. « La bandera », tout d'abord, préfigure *La Manigua sentimental* et ses premiers mots : « ¿ Porqué estaba yo en la guerra ? »<sup>1370</sup>. Centrée autour du personnage d'une petite fille de huit ans, qui ne comprenait pas les raisons du départ, à l'automne 1896, de son père pour la guerre et qui subissait une séparation et une absence pour elle infondées, la nouvelle était modelée par cette idée de l'absurdité – ou, vu depuis les années de la Seconde Intervention, de l'inutilité – de cette souffrance. Le 31 décembre, elle s'enfuyait afin de rejoindre son père. Mais l'escapade champêtre, les retrouvailles heureuses et la fête en perspective se muaient en cauchemar ; les Espagnols découvraient le campement. La petite mourait d'une balle. La rage emportait alors un père bien peu fait pour la guerre :

« Cuando la conoció muerta sin remedio, le cerró los ojos suavemente. Luego, parándose brusco y como un loco, recogió el pañuelo tinto en sangre y se puso de un salto sobre el caballo. Su yaguaramas inmenso brilló al sol y en su punta clavó el trofeo enrojecido :  
– ¡ Ahora – masculó – adelante : Ésta es la bandera... ¡ Apretarse los calzones !  
Y el tropel de hombres galopó hacia la muerte en pos de aquel guiñapo que como un flor vibraba al humo... »<sup>1371</sup>

Cette violence devenait alors brutale :

« Diez minutos más allá eran dueños del campo. Una carga feroz había diseminado un montón de cadáveres sobre el potrero. Nunca se había peleado con tan salvaje vigor entre aquella gente agrupada junto a un médico inofensivo. Mas esta vez la vuelta al campamento fue silenciosa : algunos sintieron como nunca la tristeza infinita del crepúsculo tendido sobre el llano »<sup>1372</sup>,

chez un auteur comme Castellanos, plutôt connu pour sa maîtrise presque excessive des émotions, conduisant ses personnages (de « La conjura » à *La Manigua sentimental*) à un état de désenchantement quasi dépressif. Mais il y avait de la brutalité chez Castellanos ; elle s'exprimait dans ses propos provocateurs et son ironie mordante. Or, l'ironie de l'auteur n'était-elle pas d'ailleurs au rendez-vous dans cette nouvelle, plus cinglante que jamais puisqu'une petite fille innocente mourait pour avoir voulu passer la fête traditionnellement familiale auprès des siens ? Et le personnage du père de demander au vide :

« ¿ Y para esto ha venido ? »<sup>1373</sup>,

ce qui était une interrogation constante chez Castellanos dès lors qu'il évoquait, depuis la « République bourgeoise »<sup>1374</sup>, la Guerre d'Indépendance. Le conte, comme la réalité, était cruel, injuste, absurde. C'était dans cet état d'esprit, plutôt que dans la trame narrative, qu'il fallait chercher la corrélation avec le temps présent, comme de coutume chez un auteur qui élaborait savamment son discours, pétri de naturalisme et de modernisme, tournant résolument le dos à une approche réaliste de l'œuvre littéraire.

Enfin, la période se terminait sur des œuvres que l'on pourrait qualifier de radicalement différentes, puisqu'il s'agissait de biographies, ancrées, ou prétendument ancrées, dans la réalité historique. En 1909, le roman historique *Martí* fut réédité pour la quatrième fois, signe de son succès. Bien que les éléments en rapport avec Martí aient été très librement inspirés de sa biographie, l'authenticité du roman reposait sur la référence non reconnue (l'on pourrait parler de plagiat) à *El presidio político en Cuba*, et sur les repères chronologiques ayant trait à la Guerre de 1895. La même année, un nouveau *Máximo Gómez* (le Général en Chef était disparu en juillet 1905), paraissait, ainsi qu'un *Calixto García*. En fait, la veine des biographies romancées qui continua dans les années dix, débuta dans les derniers mois de l'Occupation américaine. L'on se penchait alors sur des Indépendantistes

intransigeants, susceptibles d'incarner la résistance persévérante au joug étranger, dans une optique légèrement martyrologique. L'on considérait en effet que Gómez comme García, écartés du pouvoir parce qu'ils se montraient rigoureusement intransigeants dès lors que l'on tentait de toucher aux intérêts de la Nation, avaient été privés du soutien de la majorité d'une population ingrate, docile et aveuglée.

L'on pourrait donc dire que ces sentiments de frustration et d'amertume furent dominants dans les textes composés et publiés dans les années de la Deuxième Occupation. A ce moment-là, écrire un roman sur les Guerres était avant tout une réaction, violente ou désabusée, à l'ingérence. Mais c'était aussi un acte politique de protestation. Cette tendance s'accroissait plus ou moins selon l'auteur et selon le moment. Mais, on l'a vu, Carrión ou Castellanos, affichant une désolation à la lisière du dandysme, étaient parmi les premiers à répondre, à leur manière, à la présence nord-américaine.

Car, cette période de crise, relativement peu prolifique en romans des Guerres (6 textes), se terminait sur un plateau : il annonçait la hausse de publications de 1910, puis la période prolifique de 1909 à 1912 (11 publications). Le premier mandat libéral laissait entrevoir de grandes espérances aux patriotes, soucieux de défendre au mieux les intérêts cubains. Les romans des Guerres publiés durant ces années ont été l'expression de ces aspirations sur lesquelles l'Occupation avait fait planer de graves limitations et, dans le contexte antillais, des doutes sur l'avenir de la République indépendante.

## **B. Le gouvernement libéral**

La période 1909-1912 faisait suite à trois années d'occupation et de gouvernement militaire nord-américain<sup>1375</sup> pendant lesquelles le « roman cubain »<sup>1376</sup> était tombé dans une relative désuétude. « Relative » puisque la période qui recouvrait les années de la Deuxième Occupation figure en troisième rang lieu dans notre classification ; « désuétude » néanmoins puisque le pic de 1909 annonçait surtout l'envolée qui allait suivre. La forte hausse des publications après 1909 correspond, selon nous, à une forme de réaction de suraffirmation identitaire au travers des thèmes patriotes. Dans ce contexte, les œuvres parues acquirent une résonance particulière.

La brève mais dense réapparition des biographies romancées d'Indépendantistes aussi irréductibles qu'incorruptibles avait commencé en 1909<sup>1377</sup>. Au terme de ce renouveau, Francisco Rande, en 1912, donna le jour à un *Calixto García* sans surprise. Ena de Rohan<sup>1378</sup> publiait en 1911 la biographie au titre le plus ouvertement provocateur : *Quintín Banderas. El héroe de la guerra ó el hombre bueno con fama de hombre malo*. L'auteur nous livrait explicitement une des clefs de ce courant, circonscrit à ces quelques figures emblématiques :

« Banderas no tuvo inconvenientes en trabajar, ya prestando servivios a comerciantes ricos, ya vendiendo artículos de primera necesidad a las casas particulares, ya haciendo propaganda por algunas industrias nuevas en el país. Muchos hombres, verdaderos pigmeos al lado de Quintín, lo miraban casi con desprecio y más de una vez supo erguirse con la dignidad que le acompañó siempre, y apostrofar a los que, a fuerza de miserias y osadías increíbles, habían escalado puestos de gran representación. En los últimos días de su vida, semanas antes de su muerte inicua, los que entonces dirigían los destinos de Cuba, se negaron a recibirlo en audiencia como si hubiera sido un ente ó un criminal, un ser miserable indigne de ser oído.

¡ Y todo se debía a que esos hombres se sentían empujados al lado del gran Quintín, y querían amilanarlo ; querían acabar con él ! Y porque Banderas protestara contra las cosas que se estaban haciendo, contra los abusos del poder, se le quiso meter en la cárcel, y castigarlo como en tiempo de los nobles é infelices esclavos.

¡ A él, á quien se debía, como a Maceo, y a Gómez, y a Calixto y a otros grandes patriotas, principalmente, la independencia de Cuba ! »<sup>1379</sup>

Convenons que le cas de Quintín Banderas relevait d'une dimension particulière, dans la mesure où il était aussi exclu social parce qu'il était victime – martyr – du racisme. A ce titre, son destin et sa chute provoquée représentaient le destin réservé à la communauté de couleur dans son ensemble. A ce titre, ajoutons que le roman de Rohan paraissait juste quelques mois après le déclenchement de la révolte désespérée des « Indépendientes de Color », conflit majeur singulièrement peu évoqué dans le Roman des Guerres. Mais, bien que du seul fait de son existence, le roman de Ena de Rohan ait implicitement posé ce problème, elle n'en faisait pas la question majeure de l'exemplarité du « Mambí » : Banderas était un homme de couleur – et cela lui valait mise à l'écart, vexations et mépris –, mais il était avant tout un homme courageux et intègre, un véritable patriote et un démocrate convaincu.

De plus, ce roman était un de ceux qui abordèrent directement la cause de la Deuxième Intervention qu'Estrada Palma avait sollicitée : la Révolution libérale d'août 1906, consécutive à sa réélection contestée. Banderas y avait pris part aux côtés des Libéraux. Peu de

choses en étaient exposées. Il était induit que les conditions de l'exercice du pouvoir par Estrada Palma avaient provoqué cette insurrection ; mais que cette insurrection n'était pas la solution la plus viable, parce qu'elle affaiblissait la République<sup>1380</sup>. Quintín Banderas en était conscient :

« (...) Estalló la revolución de Agosto, y el ilustre soldado, lleno como siempre de patriotismo, determinó marcharse al campo, á ver si conseguía de los descontentos retardar aquel movimiento insurreccional para dar tiempo a que surgieran entre algunos patriotas, proposiciones de arreglo ».<sup>1381</sup>

Donc Banderas se plaçait à un double titre du côté de la défense de la Nation : non seulement, il rejoignait les Libéraux contre Estrada Palma, mais de plus il incarnait la position du « mambisado », soucieux d'éviter avant tout une intervention nord-américaine. Cette intervention serait sollicitée par Estrada Palma, vétéran de deux guerres. Elle fut expliquée a posteriori par les Libéraux comme la marque de son conservatisme pro-américain. Elle illustre dans son aspect le plus radical – occupation et gouvernement militaire nord-américain – la fragilité de la République Indépendante, générant un malaise et un doute d'autant plus profond qu'elle montrait comment n'importe quelle attitude – soumission ou révolte – mettait en danger la nation.

Cela dit, ce parallèle visait également à démontrer aux Libéraux – José Miguel Gómez et Manuel Sanguily les premiers ? – à quel point la « Guerrita de Agosto » et la « Protesta de los Independientes de Color » étaient tactiquement proches. Les deux jouaient avec l'éventualité d'une médiation, et tenaient compte du risque qu'elle faisait encourir à la Nation. Le gouvernement libéral ayant maté dans le sang la rébellion de 1912, afin d'éviter une intervention imminente, c'était cette argumentation qui était mise en cause et son incohérence mise en lumière. Ena de Rohan renvoyait dos à dos Libéraux et Conservateurs – comme l'avait fait Estenoz en 1912 –, et réhabilitait Banderas, celui qui avait participé à trois guerres, au nom du patriotisme et de la communauté noire. Mais ce roman-là était, on le voit, une exception pour son engagement explicite. En revanche, la défense d'un héros « historique » – qui avait fait toutes les Guerres, ou presque –, rejoignait la tendance principale du moment.

La génération des aînés est très présente en cette période : ces romans biographiques sont des romans de Vétérans. Les plus attachés à l'Indépendance étaient les plus directement impliqués, en terme de responsabilité historique, dans cette dérive qui menait d'une

indépendance partagée à une autonomie sous contrôle. Ils étaient aussi les plus directement trahis, par celui dont Martí avait fait son successeur, Estrada Palma. Ces romans-là le mettaient directement en cause, non pas nominalement, mais en valorisant des figures qui lui étaient tour à tour symétriquement opposées : le Vieux, Calixto García, malade, exilé en Espagne, mais prêt à reprendre les armes, à défendre intègrement et jusqu'à la démission les intérêts cubains lors des négociations avec le Général Shafter, et sourd au chant des sirènes<sup>1382</sup> – contrairement à Estrada Palma, « col blanc » de l'émigration aux Etats-Unis par excellence, pactisant avec les Nord-Américains, et leur livrant illégitimement le commandement de la campagne de Santiago – ; le patriarche Máximo Gómez, promis par sa stature après la mort de Martí à exercer la fonction suprême, mais qui y renonça – on voulait croire que c'était par intégrité – et renonçait aussi à toute carrière politique – contrairement à Estrada Palma calculateur, ambitieux et si attaché à l'exercice du pouvoir qu'il avait voulu exercer un second mandat – ; l'humble Quintín Banderas, double exclu social à cause de sa couleur et de sa condition très modeste, qui sut rester intransigeant et intègre – contrairement à Estrada Palma, blanc et riche, et traître à la Patrie... Ces romans étaient donc bien les vecteurs d'une réaction, moins épidermique qu'il n'y pourrait paraître, aux commotions récentes.

Les implications étaient nombreuses et mêlées : elles avaient leur racine dans la vision sociale, politique et morale. Certes, ces auteurs ne voyaient pas d'alternative : d'une part, parce que la menace d'intervention étrangère leur liait les mains ; de l'autre parce que les irréductibles n'étaient plus de ce monde –, mais ils réaffirmaient encore l'objectif de l'Indépendance absolue, et désignaient les modèles qui luttèrent, sur le terrain, avec intégrité, pour en fonder les bases.

Le succès de la première partie du roman d'Emilio Bacardí, *Vía Crucis. Páginas de ayer*, lors de sa parution et de sa réédition en 1910, doit s'expliquer en fonction de cette conjoncture. Bien entendu, ce succès était entièrement justifié par les qualités du roman. Mais cela suffit-il généralement à expliquer la réussite et la postérité d'une œuvre ? Ces pages douloureuses, mais empreintes de résolution et d'espérance, paraissaient après cette période traumatisante de l'Occupation et dans une période de doute aigu. Ce roman du Pathos, paradoxalement, redonnait foi et confiance, parce qu'il inscrivait la naissance de la Nation dans un processus aussi long que chaotique. Au moment de sa parution, il entra en complète résonance avec le moment historique. De plus, restant en dehors du débat politique (alors que Bacardí s'y était engagé), il réaffirmait la primauté de la construction de la Nation sur toutes

les oppositions partisans ou les divergences d'intérêts. Seule importait la Nation ; ceux qui s'étaient sacrifiés (les Delamour, famille de planteurs orientaux) l'avaient montré. Cela induisait que toute attitude, toute revendication, susceptible de générer des troubles et de mettre en danger l'Etat national, incarnation des aspirations de la collectivité, était à proscrire d'office. Evidemment, le propos, tout fédérateur qu'il fût, était réactionnaire.

Álvaro de la Iglesia, lui, publia en 1911, dans la première série du recueil qui s'intitula ultérieurement *Tradiciones cubanas* trois nouvelles traitant des Guerres<sup>1383</sup>. Son projet s'articulait sur une recherche historique poussée, comme dans le cas de Bacardí. Comme Bacardí, il ne se limitait pas dans son œuvre à évoquer les Guerres de l'Indépendance : son projet aussi était plus vaste dans la mesure où il s'agissait de contribuer par la littérature à constituer cette mémoire plus culturelle qu'historique – même si elle se fondait en grande partie sur l'Histoire nationale – qui manquait à la Nation fraîchement indépendante. Il se situait ainsi hors contexte partisan et participait à une avancée plus profonde, dont l'urgence ne se discutait pas. Fidèle à son projet, et à son propre calendrier, il peut apparaître comme déconnecté des avatars de l'actualité. Pourtant, sa contribution était aussi le fruit d'une volonté profonde et constructive, qui recouvrait une urgence particulière compte tenu des velléités nord-américaines. Se renforcer culturellement, affirmer son identité nationale était aussi un moyen de consolider l'existence de la Nation, y compris dans son existence politique. Comme le remarqua Jesús Castellanos, qui signait la préface de cette première série :

« Muy corto plazo de vida se señala el país que se resigna a no tener tradiciones...

Entre nosotros la ausencia de una literatura tradicionalista responde en no poca parte a un hecho simple y doloroso : la ignorancia general de nuestra historia patria.

Es ciertamente triste este reconocimiento tratándose de un país que tan obligado está a conocerse ». <sup>1384</sup>

Les remarques que nous venons de formuler peuvent aussi s'appliquer à l'émergence d'une contestation qui alla grandissant au cours des années suivantes. L'Intervention et l'Occupation nord-américaines, traumatisantes, laissèrent un héritage tangible et, cette fois, peu enviable. Le Gouverneur Magoon, qui succéda à Taft, au cours de son mandat militaire, avait jeté à Cuba les bases des pratiques de concussion dans l'exercice gouvernemental, paraissant introduire dans ses pires aspects la stratégie internationale de la nouvelle



Administration Taft : la « Diplomatie du Dollar ». Les gouvernements cubains suivants adoptèrent cette pratique des « botellas » et se discréditèrent par leur intéressement, leur manque d'intégrité et de rigueur républicaine – vertus pourtant officiellement reconnues et admirées chez les fondateurs de la Patrie –.

Les « affaires » commencèrent à éclater en 1910, avec le scandale provoqué par la vente des terrains de Villanueva et la construction de la gare de chemin de fer. En février 1911 et au début 1912, deux autres scandales – celui de la cession à une société du dragage des ports et de l'assèchement des marais de la Ciénaga – secouaient l'opinion. En novembre, c'était au tour de la Loterie Nationale – les jeux d'argent rappelant de plus les immorales pratiques de la colonie – de dévoiler des dessous corrompus. Ce climat de subornation et de malversation était clairement relié aux pratiques initiées sous Taft<sup>1385</sup>, qui auraient ravivé l'atavisme espagnol. L'analyse était insuffisante, voire spécieuse, mais elle tendait à désigner maladroitement comme cause de tous les maux la Nation voisine toute-puissante. La réapparition de romans des Guerres, fondés sur la réaffirmation des vertus républicaines des héros hispano-américains<sup>1386</sup> de l'Indépendance, n'était pas étrangère à ce climat. Ils constituaient ainsi une condamnation directe et lisible des décideurs incriminés. On retrouvera cette caractéristique ultérieurement, de manière plus marquée encore.

S'il était une réaction de défense consécutive à l'Occupation, s'il était une manière de mettre en cause l'attitude – irresponsable ou opportuniste – des classes dirigeantes, s'il était aussi un moyen de promouvoir de façon militante un parti politique, il était encore une interrogation moins conjoncturelle, bien plus amère, et quelquefois moraliste, sur la société.

Les années de l'Occupation, et celles qui suivirent, suscitèrent chez Jesús Castellanos le besoin d'écrire, à son tour, sur les Guerres<sup>1387</sup>. Il le fit à sa manière, en dandy désenchanté jouant les observateurs cyniques depuis sa tour d'ivoire moderniste, ce qui lui valut d'être considéré plus tard, avec une once de mépris, comme le représentant du courant « évansionniste ». En 1910, il publiait *La Manigua sentimental*. Comme dans « Pata de palo », publiée en 1906<sup>1388</sup>, c'était la désillusion, donnant naissance à un fort sentiment d'ironie et de dérisoire, qui en faisait le lit :

« ¿ Por qué estaba yo en la guerra ?

Antes de pasar adelante y para que tengáis una idea de mi persona, os diré mis apellidos : Agüero y Estrada. En cuanto a mi nombre no hay que ir tan lejos : me llamo simplemente Juan. Mis padrinos, desdeñosos acaso ante mi lámina esmirriada y lamentosa, no me creyeron digno de ser Bernabé o Serapio, como

los héroes de aquel entonces de hace treinta años.

Pero, ¡ ay de mí ! que mis apellidos habían de decidir toda mi vida. Por ellos me encontraba, cinco meses después del grito de Baire en aquel pequeño campamento oriental, bajo una luna plácida, ambarina, que poetizaba los ranchos y hacía soñar a los centinelas. Habría yo desmerecido de mis antepasados si, dejando los estudios habaneros, no hubiese volado a la manigua incendiada al primer asomo de un desembarco filibustero ».<sup>1389</sup>

Un destin déterminé, sans doute, auquel le protagoniste tentait d'échapper par le désordre de ses mœurs. Comme c'était annoncé, les péripéties amoureuses guidaient ou poussaient le protagoniste et le récit :

« Porque... Debo decirlo... Aquel matrimonio y el paso de las huestes de la Invasión , fueron en mí dos ideas asociadas, una de las cuales podía resolver la otra ».

Cette accumulation donjuanesque et son impunité – il abandonnait derrière lui un « petit mambí » sous couvert d'héroïsme –, lui donnaient le goût de « l'orgueil bourgeois »<sup>1390</sup>. La caractérisation du « non-héros » par l'absence de règles dans son comportement amoureux anticipait sur son comportement dénué de tout esprit civique :

« – Bueno – acabó por decir el enviado – La sabana es de La República. Ustés puen hacer lo que les dé la gana ».<sup>1391</sup>

C'était un thème hérité de Villaverde, que l'on retrouvait dans la caractérisation des Espagnols dans ces romans, ainsi que dans le personnage de « El Nene » de Loveira. Néanmoins, pendant la guerre, il y avait encore quelqu'un pour imposer la loi et les principes :

« El rumor escandaloso llegó hasta el Estado Mayor. Conocía yo de sobra los puntos de vista de Maceo en estas cuestiones y sospechaba vagamente lo que serían aquellas famosas salinas de Puerto Padre, a donde se enviaba a los donjuanes de chamarreta, no resignados al matrimonio... Por precaución dejé de ver a Juanilla ».<sup>1392</sup>

Mais Maceo ne survécut pas. Après la guerre, donc, il était aisé de tourner la page de ses frasques, de rentrer dans le rang avec les honneurs dûs aux Héros, et de s'installer bourgeoisement :

« Viajaba entonces yo, Juan Agüero y Estrada, el héroe de las Majaguas, como llano y burgués inspector de escuelas. ¿ Qué queréis ? Una transformación de la paz, que mis amigos políticos destacaban en sus discursos como ejemplo de la fiereza domada y hecha trabajo fecundo ». <sup>1393</sup>

Retrouvant sa femme « mambisa », par hasard dans un « bohío » où étaient restés unis trois de ses compagnons d'armes, il apprenait la mort, si accidentelle et si dérisoire, de son fils. Tout à coup, il en était bouleversé :

« Mis manos temblaban. ¿ Es decir que todo, todo destruido ? ¿ Aquella dulce visión tan vagamente querida en tantos años, no podría ser para mis ojos, cuando la habrían disfrutado tantos ojos indiferentes ». <sup>1394</sup>

Mais il repartait sans avoir fait mine de reconnaître ses amis. Les « Mambís » – docteurs et « guajiros » de Camagüey – n'avaient plus rien à se dire... *La manigua sentimental* n'était-elle donc pas un texte de pure littérature, peut-être allégorique, qui retraçait la longue et mauvaise éducation des Cubains, ni pires ni meilleurs que d'autres, dans la lutte libertaire ? L'écriture et la démarche de Castellanos n'étaient absolument pas réalistes, mais très marquées au contraire par le naturalisme de Maupassant ; mais cela ne l'empêchait guère de signaler les comportements et les dérives de ses contemporains que Loveira dénonça dix ans plus tard.

Enfin, l'année même de sa disparition (1912)<sup>1395</sup>, Jesús Castellanos écrivit « Pasado y presente », nouvelle qui ne fut publiée qu'à titre posthume, mais que nous intégrons néanmoins dans cette période, dans la mesure où elle se révèle organiquement liée à sa production sur les Guerres. Formellement, elle s'en distinguait. Il livrait là un « cuento con moraleja ». Dans « Pasado y presente », la critique clairement formulée visait non pas ceux qui avaient trahi l'Idéal originel, mais ceux qui n'avaient pas pris conscience de la nouvelle donne et continuaient de considérer l'Espagne comme un danger, pendant que les Etats-Unis scellaient leur emprise. Ainsi, Don Crispulo M. Castillo, tombé en catalepsie le 10 octobre 1872 en Floride, lors d'une réunion de son Club révolutionnaire, retournait à Cuba approximativement en 1903. Là, il s'insurgeait avec une rigidité ridicule devant tant de signes de la présence espagnole :

« Aún había boteros en La Habana, ¡ Y boteros con boinas y alpargatas ! Tres artículos cuya importación debía haberse suprimido.. ». <sup>1396</sup>

Ce militant séparatiste de 1868, ancien président du Club Metralla Redentora (sic), qui confondait encore Espagnols et système colonial espagnol – assimilation dans laquelle Castellanos était loin de tomber<sup>1397</sup> – ne voyait rien d’autre des nouvelles réalités et repartait pour... Southdistville, Floride. La morale de la fable nous était donnée par Castellanos :

« Aquella cabeza que, considerada su noción del tiempo, se había dormido la víspera en un club revolucionario a mitad de la época de más cruel desesperación, no podía amoldarse al ambiente tranquilo, burgués, frío y poco aventurero de una nación en marcha normal.

Sus ideas habían estado catalépticas como sus músculos. Habían escapado a la ley de transformación y resultaban infantiles e inadaptadas a la vida adulta de la República.

No obstante, la República burguesa continuó viviendo, acaso con mejor sentido que nunca, la verdadera libertad... ».<sup>1398</sup>

Castellanos ne passait rien, ni à l’ancienne génération dépassée, ni à la nouvelle génération lâche et conformiste. Son ironie à la lisière du sarcasme rudoyait sévèrement ses aînés, quoiqu’avec une certaine retenue – car enfin, Don Crispulo, le bien nommé, propriétaire d’un « cigar store », s’était-il vraiment endormi en 1868, ou quelques trente ans plus tard ? Cet humour sacrément désenchanté se cachait bien souvent derrière des points de suspension. Chez Castellanos, litote et réticence en disaient long sur son dégoût des renoncements et des faux-semblants officiels d’une République dont la vie adulte se résumait à un bouillonnement superficiel de mondanités et de célébrations.

On peut y voir une réaction à la commotion récente, une volonté, même si elle est partielle et maladroite, de fédérer autour de l’affirmation d’une identité et d’un projet collectif. L’ironie élaborée de Castellanos avait comme symétrique l’évasionnisme de Rodríguez Embil. Le premier créait des univers fictifs, usant délibérément de son privilège de créateur ; le second, prétendant décrire la réalité, construisait de toutes pièces des archétypes illusoire évoluant dans des situations stéréotypées. Le protagoniste de *La Manigua sentimental*, au même titre que celui de *La Insurrección*, était mu par le sens du devoir plutôt que par de profondes aspirations généreuses. Mais Castellanos l’admettait et l’écrivait.

Luis Rodríguez Embil, quand il publia son roman en 1911, le présenta comme un roman de jeunesse publié afin de faire connaître à ses compatriotes, le « meilleur de son âme » :

« Juzgo superfluo decir que no hay en este libro el propósito de resucitar ningún rencor, ya, felizmente, muerto y olvidado, sino el de evocar el recuerdo épico de una lucha de héroes para señalar, por último, uno de los caminos que, á mi modo de ver, conducen hasta el Porvenir ». <sup>1399</sup>

La question était de savoir qui Rodríguez Embil voulait concilier : les Cubains étaient de patriotes et pittoresques « guajiros » et « guajiras », destinés les premiers au combat, les secondes à souffrir dans ces fossés où l'on parquait les Reconcitrés. Vague réminiscence de Villaverde, de sombres histoires de naissances illégitimes opposaient le demi-frère cubain et soldat et le demi-frère intégriste et « guerrillero » – « Caïn et Abel » créoles <sup>1400</sup> – pour l'amour de Tera. Heureusement, les Etats-Unis entraient enfin en guerre – considérée comme une « seconde guerre » – contre l'Espagne. Le pays se retrouvait en de bonnes et efficaces mains :

« ¿ Qué fué de nuestros personajes entre tanto ? ¿ Qué se hacían, qué se hicieron durante el tiempo que duró aquella segunda guerra, rápida casi como una exhalación y de tan duraderos resultados sin embargo ? » <sup>1401</sup>

Rien, ils attendirent, assumant les conséquences tragiques de l'interminable conflit hispano-cubain (Tera décédait le jour où les troupes « mambí » entraient enfin dans la ville) :

« En esto la guerra, que ya de hecho había terminado, fué oficialmente concluída, y la paz firmada en París. La evacuación del Ejército español había comenzado. El epílogo del drama estaba ya representándose, y el telón próximo á caer ». <sup>1402</sup> »

Remarquons que le rideau tombait également sur le fait que les Cubains avaient été exclus de la signature du Traité de paix de leur propre guerre, quand ce traité entérinait que leur destin (ainsi que celui des autres possessions espagnoles) dépendait désormais des Etats-Unis. Car masquée par l'évidente réconciliation des Espagnols et des Cubains, il y en avait une autre, bien plus difficile à promouvoir alors. Suffit-il d'interpréter la « Révélation » suivante comme une méritoire et visionnaire déclaration de foi en faveur de la Paix universelle ?

« Poco a poco irá surgiendo en todos los países el concepto de una patria única, entre las ruinas y los muertos amontonados por el antiguo patriotismo, todavía en cierto modo necesario ; poco á poco desaparecerán las fronteras, la Humanidad, iluminada, se unirá en un supremo abrazo, y en cada país perdurará la memoria de los que dieron su vida ó su esfuerzo heroico á la emancipación dolorosa y lente de los hombres.. ». <sup>1403</sup>

Où doit-on considérer que dans le contexte cubain, les vœux pieux de Rodríguez Embil acquerraient une autre résonance ? Préservant son identité culturelle, Cuba était destinée à intégrer le giron de cette Patrie unique, nécessairement nord-américaine :

« Pero llegará un día en que no habrá más que una sola Patria, un sólo Himno y una sola bandera para todos los seres humanos ». <sup>1404</sup>

On avait avec ce roman, une réponse très différente au traumatisme de la Seconde Intervention. Certes, Rodríguez Embil se disait patriote avec force <sup>1405</sup>. Mais considérant le nationalisme comme une valeur obsolète, il limitait le contenu du concept de Patrie à ses aspects culturels, aspirant pour le reste à une intégration qui, à bien longtemps terme, serait mondiale. Autrement dit, il se faisait, dans *La insurrección*, le chantre des partisans de l'assimilation.

Qu'une œuvre réponde ou témoigne de son époque est plus que communément admis. Dans le cas du Roman des Guerres, cette interdépendance relève non seulement d'un courant profond de construction d'un référent collectif et de définition d'archétypes nationaux, mais aussi de réactions plus directes, soit explicites soit très aisément identifiables, à la réalité quotidienne. Le regard et le discours, certes, ramenaient avant tout au terrain moral : trahison du projet collectif national, compromission des classes dirigeantes, nécessité de réaffirmer l'intérêt de la Nation comme priorité. Mais ces positions-là ne peuvent être comprises sans les rattacher finalement à l'événement déclencheur, celui dont personne ne parlait vraiment mais qui déterminait la prise de parole de tous : le débarquement et l'occupation des troupes nord-américaines.

### **C. De « La Chambelona » au mi-mandat Zayas**

Le contexte était bien différent entre 1917 et 1921. C'était une période difficile économiquement et politiquement. La première guerre mondiale, avait provoqué une période d'euphorie économique et financière <sup>1406</sup>. Le bénéfice et le coût politique de ces années revenait au gouvernement conservateur Menocal-Varona, qui perdit sans surprise les élections face à Zayas, et organisa fraude et répression. Non seulement la période débutait par une

manipulation éhontée de la démocratie et par le nouveau recours à une rébellion inefficace menée par José Miguel Gómez, mais elle continuait par le soutien des Etats-Unis à cette usurpation, donnant à Menocal l'aval et l'appui nécessaires pour asseoir son pouvoir illégitime. Certains parmi les Libéraux s'en satisfirent : le vainqueur débouté Zayas ne s'allia-t-il pas peu après avec Menocal ? Le monde politique se noircit par ses stratégies électoralistes et calculatrices. Les différences et les oppositions programmatiques, sinon politiques ou idéologiques, s'effaçaient devant les stratégies d'accession au pouvoir et d'enrichissement, accentuant un processus somme toute déjà entamé. En novembre 1920, au terme d'une très grave année de crise financière et économique<sup>1407</sup>, Zayas, rallié aux Conservateurs, gagnait les élections contre son ancien allié libéral, avant d'accepter, en janvier 1921, une ingérence nord-américaine diplomatique, en la personne du Général Enoch Crowder.

Comment le roman des guerres trouva-t-il ses marques en cette période ? Nous l'avons vu servile, avec la publication de *Historia de un patriota* de Roberto de Pool. Raimundo Cabrera avait perdu quelques illusions, lui qui, bien qu'américanophile, portait un regard tout aussi sévère que discret sur la deuxième occupation, et la politique de Magoon. Mais, avec Loveira, Penichet, et Hernández Catá, soufflait un vent nouveau : celui de la révolte.

Loveira, pour son *Generales y Doctores*, paru en 1920, fut considéré comme l'initiateur de ce changement de perspective. Il reprenait pourtant bien des thèmes présents chez Castellanos, mais avec une perspective et un ordre de priorité bien différents. Loveira, dans la tradition réaliste, ne se contentait pas d'observer ironiquement l'opportunisme ambiant. Moraliste et militant, il portait sur tout cela un jugement sans appel, appuyé par le personnage principal d'Ignacio qui, à l'inverse de « El Nene » ou du « non-héros » de Castellanos, se sentait emporté par le bonheur quand il avait :

« Cuba y Susana. La patria y la novia. Los dos grandes amores de la vida ». <sup>1408</sup>

Son héros – c'était très auto-biographique - n'avait pu partir que tardivement à Cuba, avec l'entrée en guerre des Etats-Unis qui, Loveira l'indiquait au passage, avaient imposé leur mode de recrutement gestionnaire (après visite médicale). Ces attermoissements n'avaient pas été dûs au manque de motivation :

« Además, en la Revolución lo que más se necesita son armas y municiones. Para llevarlas y defenderlas se necesitan pocos hombres, y preferimos para eso a los veteranos de la Guerra Grande, que conocen la manigua y saben organizar y mandar gente. También son útiles los hombres hechos y derechos, fuertes, acostumbrados al campo, y médicos, enfermeros, profesionales, en fin. Para manejar el machete y el fusil, no falta gente en Cuba ».<sup>1409</sup>

Surtout, Loveira inscrivait l'usurpation de la Démocratie et de la Patrie par les « yoístas »<sup>1410</sup> de tous poils – Autonomistes, voyoucrates, affairistes, et opportunistes bourgeois – dans un processus de sape antérieur au déclenchement de la Guerre de 1895. Loveira fut celui qui montra le mieux les étapes de l'itinéraire du Parti Autonomiste et de quelques-unes de ses figures – signalées, avec tout l'effet du comique de répétition, au cours du récit –. Il fut également celui qui regarda l'Emigration avec le plus de recul, distinguant les « riches » des « pauvres ». Déjà, en 1898, dans l'euphorie expéditionnaire, la « République cordiale » était écorchée :

« Después de comer, beber y fumar, me sentí optimista, generoso, fraternal, y lancé en el grupo de los médicos y estudiantes jóvenes una idea, propia de un revolucionario consciente, de corazón, capaz de interpretar a conciencia los ideales de Martí. Pregunté :

– ¿ Cuánto tiempo vamos a estar aquí ?

– ¡ Cualquiera lo sabe !

– Bueno, pues sea el tiempo que sea, no me voy de aquí para ningún alojamiento preferido. Me quedo con los compañeros.

– Pues, yo no – replicó una espátula con gafas, haciéndose el portavoz de los demás –. En esto no hay compañerismo. El que es jefe, es jefe.

– Bueno, allá usted que es jefe.

– No, todavía no lo soy, pero usted y yo lo seremos. Para eso somos profesionales. Digo, por lo menos yo no soy ningún plebe.

– Pues, mire, me quedo ; porque en estas cosas la plebe es más noble ; se mueve por un sentimentalismo puro, y no por quién sabe qué intenciones que llevan muchos de los ilustrados.

– ¿ Y por quién dice usted eso ?

– ¿ Yo ? Pues..., por nadie.

Di media vuelta, y me fui con Luis Córdova, mi tabaquero y los otros. A poco se nos reunió un grupo de expedicionarios tampeños ».<sup>1411</sup>

Nous reviendrons précisément sur les deux thèmes de l'Autonomie et de l'Emigration plus bas. L'essentiel du discours de Loveira consistait à montrer comment les membres de la classe politique cubaine, s'appropriant l'Utopie révolutionnaire, l'avaient dévoyée au profit de la nouvelle élite bourgeoise soit-disant patriote :



« – ¡ La Democracia ! ¡ Y su hermana, la patria, tal como la conciben los que sólo se acuerdan de ella para medrar o cuando truenan gordo las multitudes airadas ! No saben los señores representantes cómo les suena a sarcasmo a los obreros la invocación al patriotismo del proletariado, en los casos de huelgas enconadas, cuando la hacen los doctores y generales de la política, que han puesto cien veces la patria en peligro con sus mixtificaciones del sufragio, su terrorismo gubernamental y sus convulsiones riesgosas, so pretexto de restablecer el imperio del derecho y la justicia, cuando en el fondo no ha sido otra cosa que la desesperada defensa de intereses de partido, la lucha por conservar posiciones, prebendas y jefaturas ». <sup>1412</sup>

Et c'était en période de crise sociale et de grève générale que l'ensemble des partis du paysage politique dévoilaient leur visage. Caricaturés sans merci, les Libéraux ne valaient pas mieux :

« Un orador liberal (!) haciendo equilibrios entre los supremos intereses electorales del partido y el miedo que, como buen burgués, le sacude las carnes con motivo de la huelga general, produce un discurso de tanteo ; habla con las reservas de fuerza y las precauciones del que camina por una tembladera, temiendo hundirse al menor paso en falso » <sup>1413</sup>,

que les Conservateurs :

« Le sucede un conservador, que habla de las grandes cosas con mayúsculas : el Orden, la República, el Derecho, la Propiedad. Enseguida otro habla de cosas muy gordas, de « deberes ineludibles para la sociedad ; es preciso acudir al ejército. Y con esto la mayoría recibe una inyección de valor ». <sup>1414</sup>

Ignacio, manipulé par son oncle et par le carriériste « Nene », toutefois lucide et sarcastique:

« – Hombre. Me refiero a un puesto. Hay que trabajar de acuerdo con él [El Nene], reservarle algo que valga la pena. Es un hombre consecuente, luchador y... de mucho arrastre.  
– Sí, sí. ¿ Cómo no ? Se arrastra, se arrastra...  
– ¿ Qué dice usted ?  
– Que sí, que se arrastra..., se arrastra lo menos media provincia » <sup>1415</sup>,

se lançait en politique, rejoignant un nouveau parti, dans l'espoir d'arriver à faire triompher quelques idées :

« Abominable le parecía a Susana que su hombre bueno, puro, incontaminado de la lepra política, estuviera haciendo el histrión en las mascaradas electorales ». <sup>1416</sup>

Elu à la Chambre, il y dit quelques vérités, sur fond de grève générale. Mais Loveira s'enflamme : son personnage également. Pris à parti par les parlementaires de tous bords, il pousse la démonstration et la provocation jusqu'à l'extrême, tout en prenant soin, il est vrai, de ne pas tomber dans l'anti-parlementarisme périlleux :

« – Señor presidente : Tengo toda clase de consideración para la Cámara, considerada en conjunto, porque es la más democrática representación de uno de los tres poderes de la República. Pero no la tengo en absoluto para los que han venido a ella a título de guapos, intrigantes y populacheros. Yo sostengo que aquí, salvo inexplicables y honrosas excepciones, la falta de preparación es casi absoluta, y para rebatir esta afirmación mía no basta con que se me haga blanco de insultos y amenazas.

Y agrego para afirmar aplastantemente :

– Que muestren, los señores representantes, que están capacitados para tener la representación nacional dignamente, que tienen la suficiente cultura para hacer las leyes del país, y sabré respetarles en este terreno de la vida pública ; que en el terreno particular nunca he pensado en ofenderles en lo más mínimo. Y al efecto de que lo demuestren, de que prueben ante el pueblo que son capaces de realizar inteligentemente su misión de legisladores, propongo, con pena de exigirles la renuncia, que se les haga un breve examen de la más elemental historia patria ; que se les exija una definición del socialismo, de la economía política, de lo que representa esta misma Cámara baja en un régimen como el nuestro (...) » <sup>1417</sup>

Evidemment on en vint aux insultes, aux mains, aux menaces de mort en pleine assemblée. Ignacio García, emporté hors de la salle, était transporté:

« No sé por qué, ni para qué, pero me voy ahora corriendo, hacia la puerta de la calle, en la seguridad de hallar, apelotonado contra sus hojas, al pueblo. Los porteros me franquean el paso. Uno me abre la puerta ; oh desilusión ! Es ya de noche. En el estrecho callejón, que mal alumbra un viejo farol, no hay ni la menor sombra de pueblo ». <sup>1418</sup>

Se sentant réduit à n'être qu'un :

« Otro lírico inofensivo en esta caricatura de democracia que usufructúan los *don Pepes* hediondos a pote, los fósiles coloniales como Carlos Manuel, los generales de ocasión como el Nene y los doctores antiheroicos como Cañizos » <sup>1419</sup>,

abandonné dans ses efforts par les « fuerzas vivas del país hoy sumidas en una indiferencia suicida », il rentrait chez lui pour se consacrer à sa famille. Cependant, paradoxalement, le roman ne laissait pas le lecteur sur un sentiment d'impuissance ni de renoncement, même si l'épilogue de Loveira était une impasse manifeste. Le ton pugnace et exalté du roman, sur fond de luttes sociales, y contribuait. En cela, Loveira inaugurait la nouvelle orientation militante des romans des Guerres.

Si Loveira éludait de sa problématisation les questions relatives au statut néocolonial de Cuba, Penichet, dans *Alma rebelde* (1921), en revanche, mettait ce thème au cœur de son discours – c'est aussi ce que fit Hernández Catá –. Ainsi, la prise de conscience anti-impérialiste s'ajoutait aux contenus de cette nouvelle veine. Leur approche était néanmoins très différente. Penichet gardait en écrivant sa combativité très militante et une colère mal contenue. La première le rapprochait de Loveira ; la seconde l'en éloignait au profit d'un radicalisme révolutionnaire : *Alma rebelde*<sup>1420</sup> prônait et prédisait la rébellion sociale. Néanmoins, le caractère programmatique du roman n'ôtait guère à l'auteur sa lucidité politique. La Guerre de 1895, vécue par les yeux d'un enfant de quinze ans qui subissait de mauvais traitements et la famine dans son village, puis à La Havane pendant le blocus nord-américain – présentée avec un réalisme cru –, ne constituait en fait que la première étape de l'apprentissage des réalités par Rodolfo. Cette initiation le conduisait à se rapprocher des communistes, puis du syndicalisme ouvrier. Ce que le personnage retirait de cet itinéraire, c'était d'une part l'expérience de la déréliction, et de l'autre, une alternative, en la figure d'un modèle, qualifié de christique, Martí.

Cette comparaison, cette assimilation, sous-tendait le roman dans son entier. A l'instar des auteurs dans leur grande généralité, Penichet faisait ostensiblement montre de son anticléricalisme. Néanmoins, il était de ceux qui considéraient la figure (historique) du Christ comme une figure de rebelle, « récupéré » après sa disparition afin de servir de caution morale à l'Eglise, tout au long d'une histoire jonchée d'abus, de persécution, d'obscurantisme, de monstruosité. Ainsi, les Espagnols de la Colonie étaient les pharisiens, les juifs du temple ou les habitants de Gomorrhe... Quant au « sacrifice » de Martí, il ne savait pas, lui non plus, le monde. Les « Puissants » de la République ne valaient guère mieux que les prêtres : c'étaient eux, maintenant, qui brandissaient l'image de Martí, pour mieux justifier de leur présence et leurs actes.

Penichet établissait la continuité entre la société coloniale et la société républicaine, non pas qu'elles fussent identiques, mais plutôt parce qu'elles n'avaient rien changé à l'oppression du peuple. Il était un des rares à représenter la cérémonie de la descente du drapeau espagnol et du hissage du drapeau nord-américain, sans toutefois omettre de remarquer la liesse générale, qu'il attribuait au soulagement de voir se terminer la guerre, la Reconcentration et la colonie :

« Todos se habían sacrificado por Cuba ; unos desde la manigua, otros desde la emigración, y otros desde las poblaciones, conspirando y mandando medicinas y armamentos. Y ahora querían seguir sacrificándose ; todos iban a hacer la felicidad del país, iban a convertir la República en un paraíso, pero no consideraban a los contrarios capaces de realizar tan bellas cosas.. ».<sup>1421</sup>

Penichet se consacrait avec passion à décrire la progression de la violence dans la société républicaine, violence dont l'origine n'était pas perçue par la plupart :

« La República simulaba un volcán. Los periódicos continuaban agitando y nadie parecía acordarse de la Enmienda Platt ». <sup>1422</sup>

En revanche, le syndicaliste Penichet, lui, se souvenait de tout, et son personnage évoluait à chaque soubresaut insurrectionnel de la vie publique : grève générale de 1902, révolution d'août 1906 et intervention de 1908, révolte des Indépendants de couleur de 1912<sup>1423</sup> :

« ¿ Para eso era la República ? ¿ Para eso murieron tantos inocentes ?  
¡ Que atrocidad !  
Y su dolor era mayor cuando comprendía que los mismos veteranos que habían hecho la independencia, rodaban también por la pendiente ; también disfrutaban de destinos de esos que no era necesario trabajar para cobrar, porque también se habían entregado a la política rencorosa que se practicaba. Y se acordaba de los grandes negocios que se hicieron con la paga de los veteranos, muchos de los cuales fueron despojados de sus haberes, por medios ilegales y otros cogieron la mitad o menos de lo que les correspondía ». <sup>1424</sup>

On retrouve donc aussi chez Penichet la référence au modèle du Vétéran. Bien qu'il n'analysât pas plus avant les motivations, les enjeux, les objectifs des uns et des autres, il distinguait en ce qui les concernait aussi, de manière très tranchée, les « profiteurs » des « purs ». Il constatait avec amertume que l'arrivisme des premiers avait taché l'image du Vétéran, combattant pour l'Indépendance et la justice sociale :

« Ya nadie hablaba de los que habían muerto en la guerra de Independencia. Los mismos veteranos no inspiraban respeto, porque también se habían dejado arrastrar por las pasiones ». <sup>1425</sup>

Néanmoins, deux libérateurs disparus constituèrent – comme nous l’avons souligné précédemment – des références indiscutables :

« ¡ Ah – si ellos vivieran !  
Martí por un lado predicando ; y Maceo, por otro, luchando de nuevo, tal vez podrían vencer y llegar a fundar, al fin, la República que soñarán.  
¡ Cómo se notaba la ausencia de ellos !  
(...) Pero de Martí, nadie hablaba.  
Para qué, si ya no había luchas de ideales, sino de intereses personales ». <sup>1426</sup>

Cette brève évocation de la thèse de Penichet permet de mettre en avant quelques-unes des spécificités essentielles de son discours. A l’instar de nombre de ses contemporains critiques, il partait du constat de la trahison du projet martinien par les classes politiques <sup>1427</sup> – sans pour autant aborder ici une analyse du contexte et des liens complexes, de nature diverse, entre Cuba et la nouvelle métropole –, et il déplorait l’arrivisme et l’opportunisme qui dénaturaient la vie politique.

Néanmoins, il se différençait par son approche volontariste. Martí et Maceo, certes, n’étaient plus et leur absence étaient vécue comme une carence d’autant plus grande qu’eux seuls, par leur charisme et leur volonté, auraient été en mesure d’imposer ce projet indépendantiste, démocratique et social dans la continuité. Il y avait, on le voit, dans cette personnalisation de la politique, une ambiguïté flagrante ; et il était bien incomplet d’avancer que le destin de Cuba s’était joué de cette manière uniquement parce que manquaient – élément par ailleurs incontestable – deux dirigeants clairvoyants. La nouveauté du discours développé par Penichet consistait dans la relation qu’il établissait entre injustice sociale et régime dépendant. Non pas qu’il se fît le chantre des luttes anti-impérialistes – le terme n’apparaissait même pas –, la solution pour lui était, serait, nationale. Il articulait ses préoccupations et apportait comme unique réponse le déclenchement d’une nouvelle révolution. Les dernières pages du roman, consacrées à l’impact de la Révolution soviétique sur Rodolfo, étaient plus pour lui la preuve de la viabilité de cette solution, que le désir de reproduire à Cuba le modèle révolutionnaire bolchevique. Il n’empêchait que l’impact de cette révolution prolétarienne était assumé, alors que la Révolution mexicaine était passée sous silence.

*Alma Rebelde* peut être considéré comme un précédent. Dans le roman des Guerres « contestataire », c'était le premier à partir du constat d'échec pour réaffirmer la continuité de la lutte indépendantiste. C'était aussi le premier à la lier aussi organiquement – même si c'était un problème de tactique – à la question ouvrière. Enfin, c'était le premier – car il fallut ensuite attendre la problématique posée par le Roman des Guerres postérieur à 1958 – à considérer que le projet de Martí se réaliserait dans une révolution non pas politique ou communautaire, mais sociale.

En mai 1921, soit cinq mois après l'arrivée de Crowder à La Havane, Hernández Catá publia dans *Social*, « La bandera », un « beau conte » – c'est ainsi que le texte est présenté – illustré d'une gravure de l'excellent graphiste de la revue, Massaguer<sup>1428</sup>. La parabole développée était limpide, et le propos extrêmement clair. Quand l'insurrection de 1895 fut déclenchée, le « vieux patriarche à la fois bon et autoritaire » envoya ses deux fils rejoindre les insurgés. Lui, l'intransigeant idéaliste, atteint d'une paralysie progressive et très symbolique, laconiquement décrite par un de ses fils :

« – En la del sesenta y ocho cojió la enfermedad. Cuatro días estuvo perdido en la ciénaga, comiendo fruta verde y bejucos... Cuando lo cojieron estaba ya casi hundido en el fango hasta la cintura »<sup>1429</sup>,

survécut avec comme seule espérance celle de voir « flotter au-dessus de la forteresse dressée sur les rochers du port de La Havane, le « drapeau bleu de désir de liberté, rouge d'un sang dévoué et blanc de pureté dans l'intention d'une fraternité avec tous les peuples de la terre » :

« Declinaba por días visiblemente, y como si al hundirse en torno la energía del cuerpo y del espíritu apareciera más alta su esperanza, hablaba de ella en sueños, y se impacientaba a cada hora, a cada minuto, encolerizándose en cuanto le hablaban de la posibilidad de que el momento a que había sacrificado su vida no se efectuara pronto.

– ¿ Pero no se ha ganado la guerra ? ¿ No se van a ir en seguida los españoles ? ¿ Porqué no ponen la bandera ya ? »<sup>1430</sup>

Ce fut ainsi que sa fille et son ami, le vieux curé espagnol, décidèrent de lui cacher la vérité, pour adoucir ses derniers jours :

« El sacerdote tuvo entonces la idea de llevarlo en carruaje el día que izaron la bandera americana, seguro de que su ceguera no le permitiría distinguirla, y de que el vaivén de la multitud, contrastando con la quietud del cuarto donde tanto tiempo estuviera recluso, contribuiría al engaño piadoso. Contra la voluntad débil de los hijos, Don Luis y la niña Natalia salieron con él el día escogido. En el fondo del coche albeaba la cabeza, y fulgían los ojos acuosos y turbios entre la plata amarillenta de la cabeza y la barba. Bajaron por el Prado, y, al llegar a la Punta, el cura con voz velada de emoción, le dijo :

– ¿ La ve usted ?... ¿ La ve al fin ?

– Sí, sí. La veo...

– Mira la estralla en el triángulo...

– Sí, sí... No me llevéis aún. Dejadme verla un poco más... ¡ Sólo un poco más !

Hasta que la noche vino del Golfo y envolvió la costa, no pudieron llevárselo ».

Les fils, eux, partis à la guerre par obéissance envers leur père et par ce sens du devoir qu'il leur avait inculqué – motivations déterministes que l'on retrouvait identiques dans *La Manigua sentimental* de Castellanos ou dans *Sombras eternas* de Cabrera – adoptèrent une attitude que le même Castellanos avait sarcastiquement qualifié « d'adulte » dans une autre nouvelle :

« Cuando llegaron los hijos, hablaron de la necesidad de un empréstito para pagar a los libertadores, de que una empresa americana quería comprarles las tierras y, sonriendo primero con benevolencia y con ironía después, al saber que le habían hecho creer que la bandera yankee era la de Cuba. De esta ironía de incomprensivos materialistas, participaron los criados también ».<sup>1431</sup>

Le conte pouvait bien se terminer sur un verset biblique porteur d'espérance, il n'en était pas moins aussi cruel que l'époque l'était pour les idéalistes<sup>1432</sup>. Hernández Catá, dans les années qui suivirent, progressa dans cette démarche critique. Si son discours ne s'articulait pas en terme d'analyse du phénomène impérialiste – comme ce fut le cas pour les auteurs de la troisième génération –, il n'en élucidait pas moins la dépendance et ses divers mécanismes, ressentis plus comme une allégeance sollicitée et consentie que comme un fait imposé par la puissance continentale.

La seconde caractéristique des nouvelles et romans de ces années résidait dans la stigmatisation, non plus simplement du mauvais usage du pouvoir politique – car depuis Cabrera jusqu'à Penichet, tous s'en inquiétaient, de manière explicite ou indirecte, comme nous l'avons vu précédemment –, mais aussi du système politique voire du type de société.

Bien que cette avancée de la pensée fût consécutive à une évolution idéologique générale, elle était aussi très contextuellement amenée par le contexte politique national, qui ne paraissait plus pouvoir s'assainir par des réformes mais par une radicale révolution.

Le roman d'aventures de Maury Rodríguez, si peu en résonance avec l'actualité, mais si fortement axé sur la dénonciation de la corruption du système colonial, doit aussi être lu comme une tentative rétrospective d'analyse de ce dérèglement et de ces dérives spéculatives. Car les millions dansaient encore... En novembre 1920, c'était une nouvelle affaire, celle du rachat du Couvent de Santa Clara, qui éclata. D'ailleurs l'ingérence nord-américaine de 1921, discrète car sans occupation militaire, voulait s'inscrire dans l'histoire sous le nom très démagogique de « Cabinet de l'Honneur »<sup>1433</sup>. Il s'agissait donc bien de reconnaître un problème qu'il n'était plus possible d'ignorer, de répondre à une attente collective, au moins par le biais sémantique, et de redorer le blason d'un Président fort contesté. Cette aspiration morale s'exprimait plus clairement encore à partir de 1923, avec la « Protestation des Treize », le Manifeste de la « Junte de Rénovation nationale » de Fernando Ortiz ou le Mouvement des Vétérans, porteurs de cette revendication de lutte contre la corruption.



## D. Du « Cabinet de la Honradez » à l'élection de Machado

Les années 1922-1925 avaient un point commun essentiel avec les années de la Seconde Occupation nord-américaine : elles étaient celles de l'intromission très diplomatique des Etats-Unis dans le gouvernement cubain. Aussi, l'on ne s'étonnera pas de trouver des textes des Guerres au rendez-vous dans une période de doute. Quatre romans furent publiés, et la réaction des patriotes, en 1923, correspondait également avec le pic de publications de textes : Francisco López Leiva et *Los vidrios rotos. Cuento que pica en la historia*, Francisco Suárez y Fernández et *La novela de Paquín*, Alberto Román Betancourt et *El arrastre del pasado*. Soulignons une particularité significative : ces trois romans riches étaient l'œuvre d'auteurs qui avaient vécu les années 1890, et le passage de la colonie à l'Indépendance partagée. Participaient-ils volontairement à cet élan revendicateur, dont le Mouvement des Vétérans allait être considéré par les plus jeunes comme modèle et garantie ?

En fait la frontière était très nette : le texte de Maria Luisa de Toledíu, *¡ A la manigua !*, dont nous avons déjà souligné les principaux intérêts correspondait à une optique conformiste et hagiographique. Les trois autres, très différents par leur contenu, s'en démarquaient profondément. Le titre du roman de López Leiva n'évoquait pas, c'est le moins que l'on puisse en dire, la satisfaction, l'insouciance ou l'autoglorification.

López Leiva apportait un nouveau regard : sous ce roman d'aventures, qui plongeait dans la Guerre de 1895 au travers de l'histoire d'une famille désunie, se cachait un essai de roman historico-politique. López Leiva dont l'expérience lui fournissait le terreau historique et documentaire, s'attachait à décrire le panorama politique de l'immédiate avant-guerre à Cuba, et ébauchait essentiellement les positions des deux partis cubains : séparatistes et Autonomistes. Ce faisant, il égratignait sévèrement l'image officielle et répandue d'une union sacrée et cohérente de tous les Cubains, en faveur de l'Indépendance nationale. Mais il montrait surtout que le clivage Libéraux-Conservateurs était issu du clivage colonial Autonomistes-Indépendantistes. Or, ces Autonomistes d'hier étaient devenus en 1923 des hommes au pouvoir, blanchis de leurs compromissions passées. Nous y reviendrons dans la dernière partie sur ce texte.

Román Betancourt, lui faisait l’impasse sur le monde politique. Ce moraliste s’intéressait surtout à la nature humaine et aux rapports dans la société. Avec *El arrastre del pasado*, il révélait toute sa frustration et son insatisfaction. Le personnage et l’auteur se sentaient d’autant plus impuissants face à l’immobilisme structurel de la société cubaine, qu’ils avaient espéré que le volontarisme des révolutionnaires résorberait ces atavismes. Sans le citer, son discours semblait faire écho aux réflexions de Martí, en 1891, dans « Nuestra América ». Román Betancourt constatait l’adaptation aux nouvelles donnes de la bourgeoisie d’origine espagnole ou de la bourgeoisie créole, toutes persistant à se reconnaître dans le modèle espagnol. Entre résignation et indignation, il concevait que sous la façade apparente de l’Indépendance, le « système » restait le même, tissu d’interdépendances, d’aliénations et d’hypocrisies sociales, maintenant le lien organique avec l’ancien régime. Mais, par ailleurs, comme il se montrait inconscient des nouveaux liens de dépendance économique, politique et culturelle vis-à-vis des Etats-Unis, Román Betancourt semblait quelquefois être une des incarnations, quelques années après la parution de la nouvelle, du Don Crispulo de Jesús Castellanos, scandalisé par les signes d’une présence espagnole persistante et aveugle au contexte contemporain.

A l’opposé – mais peut-être était-ce une réponse à une tendance hispanophobe, générée par une frustration avide de bouc émissaire ? –, une voix isolée plaidait, depuis Trinidad, avec *La novela de Paquín*. Le personnage ici n’était pas un Cubain de naissance ; il n’était pas non plus un de ces créoles aisés et fringants, non. Premier personnage du roman des Guerres à être défini comme un « homme du peuple », un de ces « sans-histoire », il était aussi un immigré. En 1868, le jeune asturien, bercé par le mythe d’émigrant d’une terre de cocagne dans la Perle des Antilles, était tiré au sort lors de la mobilisation, et envoyé à Cuba dans des conditions inhumaines, Cuba où l’attendait une réalité bien différente de l’Eldorado :

« Llegaron por fin a La Habana, y aquellos reclutas fueron enseguida destinados a cubrir bajas entre los batallones que operaban en las maniguas. A Paquín le correspondió ir al batallón Cazadores de Cortés que se encontraba en Camagüey ». <sup>1434</sup>

Le roman relevait du témoignage, à défaut d’être autobiographique <sup>1435</sup>. Paquín, dépassé par la situation, tentait de survivre, aidait un camarade à rejoindre la « manigua », et était retrouvé mort sur le champ de bataille de Las Guásimas de Machado – une mort si discrète, de si peu d’importance, qu’elle était elliptique :

« A la madrugada siguiente, después de haberse retirado la columna española, tres hombres de las fuerzas cubanas exploraban el campo sembrado de cadáveres, ante la duda que entre ellos pudiera haber algún herido que necesitare de auxilios. Uno de aquellos hombres ostentaba el grado de Comandante de Sanidad, los otros dos eran sus ayudantes<sup>1436</sup>.

Ya iban a retirarse dando por terminado su piadosa misión, cuando el que hacía de jefe se paró de pronto ante una de aquellas víctimas, cuyo amarillo rostro recibía de lleno un rayo de sol matinal.

– ¡ Pobre joven ! exclamó.

Aquel hombre se arrodilló y le aplicó un oído en el pecho.

– Está muerto ! les dijo a los que le acompañaban.

Aquel joven era Paquín. Una bala certera la había atravesado el corazón ». <sup>1437</sup>

Voix isolée et singulière, Francisco Suárez y Fernández voulait réhabiliter l'immigré espagnol, l'humble, tout aussi victime du colonialisme espagnol que l'avaient été les Cubains, ce qui aurait dû les rendre, au-dessus des barrières nationalistes, solidaires. On retrouvait là un concept martinien développé à plusieurs reprises, et particulièrement dans le Manifeste de Montecristi<sup>1438</sup>. Fait inhabituel dans le Roman des Guerres de ces années, précédent de la reprise des conceptions intégratrices de Martí par des auteurs de la troisième génération républicaine, la solidarité populaire – ce peuple de victimes d'un système, mais de victimes qui se hissaient au rang de héros par leur propre volonté – se tissait aussi avec la population de couleur. Certes, dans ce roman, tous les protagonistes étaient blancs, comme si dans la réalité il y avait eu isolement des communautés. Cependant, au-delà des conventions du genre, les hommages rendus à deux figures militaires se révélaient parlants. L'éloge de Maceo était conventionnel, certes, mais sincère et admiratif ; celui de Guillermón était unique, et à contre-courant des préjugés raciaux d'alors<sup>1439</sup>. A ce titre, l'évocation de l'Oriente, sous l'épithète respectueuse de « région indomptable » – synonyme pour beaucoup de région de forte concentration de population de couleur, et berceau de révoltes du temps de la colonie, mais aussi du temps de la République –, entrait également dans cet hommage.

C'est sous la plume d'un Espagnol resté à Cuba, que l'on trouve l'ébauche d'un sentiment de fraternité, par delà la nationalité ou la couleur, sentiment basé sur le constat d'une condition d'exclu, d'être méprisé ou de victime de systèmes. La dignité, la pudeur, la sobriété suivant lesquelles ce récit se développait, en font un bel exemple de demande et d'exercice de tolérance, au sein d'une nation constituée mais dont les processus d'intégration étaient freinés par les préjugés.

Enfin, en 1923, Juan Maspons Franco écrivit le roman *Maldona*, édité en 1927. L'action romanesque, qui commençait en 1892, était aussi surannée que mal construite, mais continuellement tissée de références historiques et culturelles et de parabases. Etrange roman oscillant entre l'aventure, l'historique, le témoignage<sup>1440</sup> et la profession de foi. Si ce roman était un roman de patriote, c'était bien en ceci : l'auteur n'avait de cesse de poser des jalons référentiels, qui projetaient l'intrigue au second plan. Dans ce roman très didactique, voire programmatique, dans lequel les professions d'intention avaient un caractère systématique, l'auteur mettait en exergue le fait militaire, voire le droit des militaires, considérés comme seuls garants de l'Ordre et de la Morale, à exercer le pouvoir politique. *Maldona*, nom du très vil protagoniste espagnol, était un roman en phase avec le moment. Comme nous l'avons fait pour Jesús Castellanos, nous préférons traiter de ce roman ici, dans la mesure où, composé quatre ans avant d'être publié, il s'intègre plus au contexte de sa conception, qu'à celui de son édition.

En période de crise politique et sociale, l'éventualité d'un recours aux armes était loin d'être improbable. Le mouvement ouvrier s'organisait, le mouvement étudiant se révélait radical, et le Général Carlos García Vélez, chef de file du Mouvement des Vétérans et des Patriotes, soutenu par les étudiants<sup>1441</sup>, opta pour une stratégie insurrectionnelle. Le candidat Machado, présenté par le Parti Libéral, se lançait en campagne. Il représentait l'alternance politique susceptible de calmer ces troubles. Il était susceptible d'amener le règlement de ce conflit explosif des Vétérans, conflit qui risquait de provoquer une nouvelle intervention. Etant lui-même un Vétéran, non seulement il était considéré plus apte à dialoguer avec les radicaux, mais de plus, fort curieusement, il bénéficiait du courant de sympathie envers le Mouvement. Et puis le Parti Libéral pouvait sans doute affronter le « problème social » – expression quasiment consacrée<sup>1442</sup> – avant que les ouvriers ne se fussent organisés eux-mêmes<sup>1443</sup>. Nous avons souligné plus haut comment l'auteur, jouant de ses titres de gloire, soutenait de manière inconditionnelle, en 1927, le général Gerardo Machado, malgré les signes incontestables de la dérive répressive et policière. Mais en 1923, la problématique était autre. Machado ne représentait pas le maintien de l'Ordre, mais plutôt, de manière fondée ou non, l'option patriote. C'était dans cette optique que Maspons Franco se plaçait. Dans *Maldona*, évoquant la hiérarchie du Quatrième Corps, destiné à opérer dans le territoire de Las Villas, il faisait le portrait du caudillo :

« Gerardo Machado Morales, llamado a grandes empeños en su patria y gran reformador con visión clara del porvenir »<sup>1444</sup>,

et le comparait à quelques-uns de ses pairs, légalistes, connus pour leur activité politique : Loynaz del Castillo, Fermín Valdés Domínguez ou López Leiva. Ces éléments nous renvoient directement au roman et à la présentation de la solution que l'auteur envisageait pour le pays : ordre et éducation assurés par un pouvoir fort, militaire et constitutionnel. L'adhésion postérieure au gouvernement de Machado s'expliquait par cette forme de caudillisme libéral<sup>1445</sup>, nationaliste, populiste et légaliste, exposé et défendu dans les pages d'un roman en 1923. Nous venons de signaler une trace du légalisme constitutionnel de Maspons Franco, dans la dédicace destinée à Machado. Dans son roman, il insistait à maintes reprises sur ce fondement, destiné à asseoir la différence entre les pratiques modernes de la République et l'arbitraire du régime colonial espagnol :

« Los pueblos hoy no pueden aceptar las prácticas de gobierno de hace cuatro siglos ; y al pretender recabar derechos que se les niegan, y leyes que les benefician, y libertades que les pertenecen, si encuentran tiranías que les oprimen, persecuciones que les sublevan, y atropellos que colman su paciencia, entonces en clamor de reto, dan la batalla y se hacen libres ».

Belle profession d'intention, mais qui s'appliquait exclusivement aux choses du passé. En effet, le droit à la revendication était aujourd'hui à limiter, disait-il, et ces limitations, définies par la loi, devaient être observées avec une intransigeance toute militaire. La citation qui suit était une déclaration théorique, mais elle faisait clairement allusion aux rébellions des années précédentes. L'auteur y réprouvait explicitement la formation de partis politiques revendicatifs, mais non libéraux – les partis ouvriers étaient dans la ligne de mire – et l'on y voyait apparaître une mise en garde à peine voilée adressée aux mouvements contestataires d'alors :

« Pueden intervenir en las luchas políticas apoyando los partidos liberales que llevan a los comicios en sus plataformas los problemas que les interesen (...). Son libres los hombres, y como tales, pueden actuar en la vida pública. Naturalmente, que la defensa de sus idealismos deben ejercitarla dentro del terreno que la ley autoriza porque no es lógico que otras clases de la sociedad se vean atropelladas por actos irreflexivos y de violencia que siempre perjudican más al que los emplea que al que sufre las consecuencias del momento, y esto causa enojo e irritación e invita a la represalia ».<sup>1446</sup>

Maspons Franco ne niait pas l'existence d'un « problème social ». Au contraire, son discours pouvait quelquefois évoquer le projet social de Martí, démagogie et populisme en plus :

« Entonces dejarán de sufrir las clases obreras que constituyen el más numeroso ejército de la tierra ; ya no levantarán airadamente sus brazos, para reclamar al capital la participación que hoy le niega y que con justicia le pertenece porque si ellos son las abejas laboriosas que agrandan el caudal y construyen el edificio de la opulencia no deben, terminada la obra, sufrir hambre, miseria, desnudeces, con sus hijos huérfanos de cultura ; con sus hogares tristes, fríos, desprovistos ; sin horas de solaz ni lugares de expansión para el espíritu ; sin bibliotecas a su alcance, en su propia casa ; sin la droga adecuada para sanar su cuerpo ; sin la acumulación del ahorro para sostener la vejez, porque cuanto gana no les cubre las necesidades perentorias del momento ; ni el fácil acceso para sus hijos a las aulas superiores aunque tengan aptitudes, talento, capacidad bastante para el empeño de abrirse paso y brillar y ser útil a sus semejantes en la sociedad ».<sup>1447</sup>

Mais, encore une fois, il ne s'agissait pas de sortir du droit chemin, ni de créer des partis non autorisés... Le caractère très autoritaire de Maspons Franco se révélait, délayé à une doctrine du positivisme social vaguement comtienne, telle qu'elle avait pu être appliquée par des caudillos continentaux :

« (...) No pueden considerarse tales agrupaciones, por numerosos que fueran sus afiliados y adeptos, mantenedoras únicas del llamado « problema social ». No, porque los socialistas o la Sociología, mejor dicho, la Filosofía social, necesita del concurso de la Historia, de la Moral, de la Economía, del Derecho, como ramas importantes de la ciencia que concurren, con los principios de la Filosofía social, al equilibrio, la armonía de clases, y al estudio de los problemas de la producción, circulación y consumo de la riqueza del país ; a exterminar el vicio, evitar la miseria, defender la cultura, reivindicar los derechos, en fin, a estudiar la esencia, el alma de la sociedad, aportando remedios y soluciones a los problemas que la afecten ».<sup>1448</sup>

Quant à son nationalisme, présent sous forme de références constantes à l'histoire, à la culture, à la recherche scientifique – pourtant débitrice selon lui des techniques nord-américaines –, il s'exprimait politiquement en des termes plus ambigus. Maspons Franco affichait un nationalisme organique et orgueilleux, qui n'admettait pas en apparence de concession en ce qui concernait les intérêts nationaux. Conscient du phénomène de domination de l'économie cubaine par les règles de l'économie nord-américaine, et particulièrement de la régression progressive du secteur sucrier, il stigmatisait les propriétaires cubains :

« No tiene atenuante alguna la conducta de los hacendados cubanos en este caso. Están regalando lo más importante de sus utilidades a dichos refinadores que hacen su caldo gordo por la idiosincrasía de los Criollos. Ya llegará el

momento en que los refinadores mencionados adquirirán la propiedad de los centrales Cubanos que necesiten para abastecer sus fábricas ».<sup>1449</sup>

L'expression de ce « nationalisme économique » illustre parfaitement la position de la bourgeoisie sucrière, qui, traditionnellement antinationale, adopta dans les années vingt une optique opposée, avant de revenir sur d'autres positions au début des années trente<sup>1450</sup>. De plus, cette préoccupation était reliée très prosaïquement aux tensions montantes dans le secteur des travailleurs du sucre, dont on sait qu'elles aboutirent à une grève organisée et importante, en 1924, dans les trois régions d'Oriente, de Camagüey et de Las Villas. Quant à Maspons Franco, il envisageait d'en appeler au bon sens des Nord-américains, et projetait :

« También podría llegarse a un concierto mundial entre los productores del dulce y especialmente con los fabricantes americanos, para evitar la gran crisis que ocasiona el bajo precio del azúcar.  
Y Cuba habrá ganado la batalla definitiva en su lucha por mantener su gran industria azucarera ».<sup>1451</sup>

C'était, à quelques mots près, exactement le programme économique de Machado. Pourtant, par-delà l'affirmation cocardière de la souveraineté nationale et la défense affichée des intérêts économiques de Cuba, l'admiration sans commune mesure pour le modèle nord-américain – et sans doute la volonté de se protéger de mouvements sociaux radicaux – pesait lourd. En effet, bien que dans le discours explicite, rien n'apparût qui pût faire douter de ce nationalisme ostentatoire, la référence continuelle au modèle nord-américain, et certaines prises de position en politique internationale, l'éclairaient différemment.

Une allusion dans ce roman à la question philippine permet de développer un argumentaire qui semblait avoir été mémorisé auprès du Secrétaire d'Etat nord-américain concerné. Il justifiait en effet l'ingérence nord-américaine aux Philippines, sous prétexte de préparer le pays à exercer sa légitimité, ce qui ne pouvait que laisser déduire que les Cubains et les Portoricains avaient intérêt à suivre le même destin<sup>1452</sup>...

Car enfin, le libéralisme, le progrès, toutes les valeurs d'avenir étaient envisagées par Maspons en fonction du modèle américain. Ce n'était pas, loin de là, un annexionniste comme Cabrera, gouverné par une admiration ostentatoire pour la société nord-américaine et par une dépréciation de la latinité. Mais des conceptions peut-être proches au départ le déterminaient à considérer le peuple et ses modèles comme immatures et mineurs. A ce titre, Maspons Franco incluait dans le roman, « pour son importance historique »<sup>1453</sup>, une copie de la lettre de

démission qu'envoya Máximo Gómez à Bartolomé Masó lors de la crise de fin 1896. Gómez y révélait sa défiance du gouvernement nord-américain. Néanmoins, la communication du texte n'avait pas comme perspective d'en défendre le point de vue. Bien au contraire, il réduisait cette démission à un coup de sang du « Vieux », dû à une maladresse de l'état-major nord-américain, qui lui aurait infligé une simple « vexation »... Il détaillait ensuite la tentative épistolaire de réconciliation, inutilement tentée par José Miguel Gómez, modèle de pragmatisme politique<sup>1454</sup>, le 27 juin 1897, afin de convaincre le Général en Chef des bénéfiques à tirer d'une Intervention des Etats-Unis. Enfin, un de ces personnages, faisait l'éloge de la Doctrine de Monroe<sup>1455</sup> :

« Toda la América, desde que Monroe desplegó al aire el estandarte de su famosa « Doctrina », encuéntrese hoy bajo la tutela moral de la nación norteamericana para protegerla (...) Si no hubiera sido por su atrevida declaración, por ese aviso amistoso en el orden internacional, cuantas mutilaciones y despojos hubieran sufrido las débiles y turbulentas naciones de Hispanoamerica por las potencias europeas. Pero Monroe, – con su previsorá declaración – estableció un dique para impedir las guerras de conquistas en el Continente por los antiguos y pujantes pueblos del viejo mundo, al mantener este principio se obligaba a convertirse en guardián y defensor de la independencia de esas jóvenes nacionalidades. Pero el pueblo de Norteamérica arrastra las consecuencias de sus actos cuando se trata de la defensa de grandes ideales.

No se diga que hay en el fondo de esa « Doctrina » miras egoístas que le beneficien, no ; existe, sí, el firme propósito de evitar la desmembración de territorios (...) Y siempre sería un peligro para la estabilidad pacífica de la vida de esas repúblicas la permanencia en sus territorios, o en algunos de ellos, de las banderas de las grandes potencias europeas. Y todo esto lo realizan los Estados Unidos sin pactos previos ni tratados especiales con las repúblicas hispanoamericanas porque para hacer el bien , para proteger la independencia de este continente, no necesitan obligarse a ello específicamente ».<sup>1456</sup>

Pour couper à toute objection, et mettre un point final à la démonstration et au roman, l'auteur renvoyait l'éventuel grincheux aux pratiques coloniales espagnoles :

« Hay que hacer justicia al pueblo de Washington y Roosevelt. No son los rapiñadores de territorios si esto no obedece al motivo esencial de la defensa estratégica de su nación, que es la suprema ley de los Estados. Ellos, hijos de la libertad, no admiten ni practican la esclavitud, ni emplean el procedimiento del asesinato en la obra de colonización para sosyugar a los descontentos y rebeldes ».<sup>1457</sup>



Le nationalisme de façade tournait à l'admiration servile. *Maldona, novela histórica cubana*, se terminait emblématiquement sur une scène de festin, rassemblant les héros du roman. La Résolution Conjointe du 19 avril 1898 y était lue dans la joie et la reconnaissance, avant d'être saluée d'un « ¡ Viva Cuba Libre ! ».

L'examen des romans des Guerres de 1922 à 1924 corrobore l'hypothèse généralement admise, que ces années constituent un tournant radical dans la vie politique cubaine. Cette radicalité a été souvent soulignée dans ses aspects progressistes : l'ouverture, via l'émergence de mouvements d'opinion, de mouvements sociaux, de mouvements politiques aux revendications de justice, d'intégrité, etc. Or, ces textes éclairent une autre facette, celle d'une réaction de repli et de défense. A ce titre, *La novela de Paquín* s'imposait comme un plaidoyer en faveur de la tolérance, et semblait répondre à l'inconformiste Román Betancourt que la déception et l'amertume pouvaient laisser dériver. Mais le roman de Maspons Franco, outre qu'il constituait une source documentaire d'intérêt, nous offre un point de vue exemplaire sur l'opportunité de l'instauration d'un pouvoir fort. On peut bien sûr objecter que ce retour du caudillo n'était prôné que par un seul écrivain, Vétéran de surcroît. Simplement, les événements politiques, et très particulièrement l'accès au pouvoir du caudillo Machado, concrétisaient le souhait de Maspons Franco. Certainement singulier dans les détails formels du mode de gouvernement et de société qu'il envisageait, il faisait aussi partie d'un courant d'opinion qui réagissait aux soubresauts politiques de la vie républicaine en n'envisageant qu'une possibilité, celle d'un pouvoir fort qui maintiendrait la paix sociale et préserverait donc la Nation d'une autre Intervention. Son discours fournit des indices et des outils qui nous permettent de mieux comprendre la complexité du phénomène Machado, caudillo libéral et nationaliste.

## **E. Les années machadistes**

Quant aux opposants à ce régime, on les trouve présents dans le Roman des Guerres, dans les années 1925-1930, cinquième de notre périodisation. Ces années furent à la fois celles où Machado mit en place sa dictature, par la répression puis par les réformes constitutionnelles, et celles où les mouvements politiques, sur leur lancée contestataire, se lancèrent dans la lutte contre son pouvoir. Elles suivaient aussi de près l'émergence de

mouvements contestataires non liés aux partis de gouvernement, et en particulier celle du Mouvement des Vétérans et des Patriotes.

Les Vétérans, justement, outre Maspons Franco et son soutien direct au régime machadiste, furent représentés par Gustavo Robreño Puente. Robreño Puente restait discret sur ses motivations profondes de romancier occasionnel<sup>1458</sup> ; jouant sur le caractère testimonial, il se destinait une citation de Maupassant : « Se hallaba en esta edad en que empiezan a ser agradables los recuerdos ». Il est indiscutable que son roman, ou plutôt ce « récit égrené de faits connus de tous » était placé sous le double signe de la nostalgie et de l'évidente et communicative jubilation d'évoquer les anecdotes de son insouciante jeunesse.

*La Acera del Louvre* était dédié « a los Muchachos de la Acera del Louvre : los que son y los que fueron », c'est-à-dire à cette jeunesse créole huppée et patriote de La Havane dans les années 1890. A travers l'histoire de José Leonidas Betancourt<sup>1459</sup>, personnage imaginaire, et de ses acolytes, il décrivait l'évolution de ce groupe turbulent depuis un état de rébellion presque adolescente contre les symboles de l'autorité, rébellion canalisée par l'influence prestigieuse et morale de Julio Sanguily, et de Maceo – rencontré seulement lors de son séjour à La Havane de février à juillet 1890 –, jusqu'à leur engagement naturel dans les troupes séparatistes. Son roman apportait donc une perspective nouvelle en abordant la période immédiatement antérieure à l'insurrection de 1895. En effet, loin de composer le tableau excessif d'une vie capitaline rongée par la dépravation du système espagnol, il livrait des souvenirs d'une Havane agréablement noctambule et insouciante. Evidemment, la description ne dressait pas un portrait très convenu de cette jeunesse dorée et patriote. Car, en plus de leurs légendaires mauvais coups spontanés et désordonnés, il ne donnait pas à voir au lecteur des jeunes gens particulièrement politisés. Si Sanguily et Maceo impressionnaient, c'était par leur prestige et leur autorité plus que pour leur propos politique. Il y avait une rupture du discours conventionnel de certains Vétérans, qui se présentaient régulièrement, à travers leur protagoniste, comme des Indépendantistes purs et durs et constants<sup>1460</sup> :

« Aquella juventud habanera, tan mal conceptuada en las provincias, con evidente injusticia, era un élite, compuesto por caballeros correctísimos, de linejadas familias, adinerados en su mayor parte ; alegres, buliciosos y bromistas, pero sin trasponer jamás los límites de la buena crianza. Lo mismo asistían a un sarao que a una rumba o igual aceptaban un reto a espada o pistola, que a puñatazos, palos, píldoras envenenadas, lazos mexicanos, tiros de fusil, pedradas o cubos de agua.

Ningun combate era rehusado ni se negaban reparaciones en cualquier terreno,

pero es lo cierto que los muchachos pensaban más en divertirse que en pelear y que entre ellos había notables periodistas, eminentes literatos, pintores y músicos geniales ». <sup>1461</sup>

Il ne faisait donc pas, a posteriori, de ces frasques de jeunesse des actes patriotiques exemplaires<sup>1462</sup>. Mais il montrait, au fur et à mesure des anecdotes, que les quatre cents coups de ces éternels potaches se destinaient à des victimes de moins en moins aléatoires. Il était suggéré que l'influence de Julio Sanguily, « le Général », considéré par ces « Cadets de Gascogne » comme leur Capitaine de Castell Jaloux (sic)<sup>1463</sup>, était pour beaucoup dans cette évolution. C'était bien lui qui invitait ces garçons à suivre assidûment des cours d'escrime :

« El sabe bien por que nos conviene estar preparados a todo evento »<sup>1464</sup>.

Loin d'être manipulés par des agents séparatistes, ils étaient conscients de l'enjeu et résolus à s'engager... plus tard. En attendant, ils ne s'intéressaient pas à la politique. L'adhésion à l'Indépendance était une valeur traditionnelle et naturelle dans ce contexte historique et social. Ils étaient répertoriés comme agitateurs séparatistes, bien que souvent protégés par le renom des familles<sup>1465</sup>. D'ailleurs, ils politisaient leurs duels :

« Se trata de ofender a España »,

déclarait Pancho Varona avant de choisir un quidam à provoquer<sup>1466</sup>. Ils se lançaient aussi dans les batailles culturelles et acceptaient de jouer dans un drame<sup>1467</sup>, « El 2 de Mayo o la Independencia española », écrit pour la circonstance. Comme ils refusaient d'incarner les Espagnols, on donna ces rôles à de véritables soldats espagnols et on attribua ceux des Français aux Garçons :

«Los franceses de la Acera, todos fuertes y atléticos y con la natural preponderancia sobre los pobres soldados, que estaban allí para hacer lo que les mandasen, ordenaron a estos últimos se fueran tirando al suelo, quedando, al cabo, la batalla por las fuerzas bonapartistas, con todos sus soldados en pie, en tanto que los hispanos, el abanderado inclusive, yacían en derredor de los gloriosos cadáveres de Velarde y de Daoiz ». <sup>1468</sup>

Nul besoin de gloser sur la signification de l'adaptation... On le voit, Robreño rompait avec le monocorde à tendance pontifiante des romans des Guerres. Toutefois, il arrivait que

l'auteur, emporté par la solennité d'un moment historique, se laissât emporter par les poncifs en vogue :

« La clarinada épica del Baire había vibrado en todos los corazones cubanos y aquellos « Muchachos » que habían estado entreteniéndolo el tiempo con bromas, lances caballerescos, travesuras, bailes, sports, madrigales y amoríos, en espera del toque guerrero, se aprestaron al cumplimiento del deber (...)»<sup>1469</sup>

Néanmoins, ce ton-là n'était pas le trait dominant du roman. Au contraire, c'était cette manière de jouer avec le ridicule ou le cocasse, sans solenniser. Était-ce question de caractère, conditionnement professionnel ou dérision destinée à faire descendre certains Vétérans de leur piédestal, et à dépoussiérer un peu les uniformes de ceux qui – pour plagier les formulations les plus courantes – étaient partis, un beau matin, (soudain) emplis d'orgueil et de détermination, pour la « manigua » ? Chez Robreño, d'ailleurs, cette description était également à contre-courant. Déjà connu pour ses activités séparatistes, Manuel Suárez<sup>1470</sup> dut partir pour la « manigua » d'une manière peu héroïque, si l'on adopte l'échelle commune de l'héroïsme ostentatoire dans ces romans et ces mémoires :

« (...) la espectacular salida de Manuel para los campos de la Revolución, cuando visitado en su casa de Galiano y San Miguel, por el celador de policía, que venía a prenderlo por conspirador, esté le recibió en calzoncillos y al serle concedidos unos minutos para vestirse, se deslizó por la ventana que daba al fondo, echando a correr en aquella fresquísima indumentaria, que ni siquiera le daba aspecto de andarín olímpico, porque los calzoncillos de entonces eran largos y amarrados con tiritas a los tobillos, bien diferentes de los usados por los corredores. (...) Un « quitrín » lo llevó prontamente hacia los muelles, en donde, merced a una serie de combinaciones marítimas, pudo marcharse al extranjero, volviendo como expedicionario, para ingresar en las fuerzas de Cuba libre, en las que tan brillante papel le estaba reservado ».<sup>1471</sup>

Quant à l'évocation des exploits et des manœuvres militaires, Robreño fit sans doute frémir d'indignation plus d'un lecteur. Enrôlé dans les forces d'Enrique Collazo, le détachement en partance pour Cuba se retrouvait immobilisé deux mois sur l'îlot de Cayo Sable, avant de devoir regagner en urgence Pine Key puis Tampa. Mais sur l'îlot, les batailles étaient rudes :

« Estos animalitos zumbantes y picadores, cuyos ponzoñosos agujijones atravesaban las más gruesas telas, constituían una plaga infernal y el soportarlo sin protesta, era la más dura prueba a que podía someterse el patriotismo de

aquellos cubanos finos y delicados, bien nacidos y criados y hechos a la vida regalada de la ciudad, plena de confort y atractivos (...)

– A mí no me importa que me piquen los mosquitos ; lo único que siento es que si nos chupan toda la sangre, no vamos a poder derramarla por Cuba...

– Conste que si el patriotismo consiste en ese derrame, yo he cumplido con mi deber ». <sup>1472</sup>

Cet humour, ces contre-pieds, ces provocations, ces manœuvres de recentrage étaient caractéristiques de *La Acera del Louvre*. Néanmoins, il est vrai qu'il était assez inhabituel de lire un roman des Guerres qui se focalisait successivement sur les années 1890, sur les expéditions, sur La Havane au moment des réformes de Blanco, sur La Havane au lendemain de la défaite espagnole, toutes ces périodes précédant l'engagement armé, la guerre prestigieuse, la « charge à la machette »... Robreño ne racontait rien de la « manigua » : il n'y était pas. En revanche, on en apprenait beaucoup sur les difficultés d'un séparatiste de La Havane pour se joindre à une expédition, alors que l'incorporation était généralement présentée comme l'acte le plus simple au monde <sup>1473</sup>. Or Gustavo Robreño n'était pas à La Havane non plus... Il était en Espagne depuis 1893, en contact avec le groupe constitué autour de Calixto García <sup>1474</sup>. Les ellipses ne sont donc ni pure facétie ni provocation. Robreño, pour rester dans la veine testimoniale, évitait d'inscrire la narration dans ses années d'exil, de 1893 à 1899 <sup>1475</sup>. Etrange paradoxe pour un roman des Guerres !

Or, les chapitres centraux de *La Acera del Louvre*, relatifs aux expéditions, mettaient en avant Calixto García, Carlos García Vélez et Enrique Collazo <sup>1476</sup>. A l'instar d'autres romans des guerres, bien que de manière moins ostentatoire et plus littéraire, la fiction s'inscrivait dans un cadre testimonial destiné à réhabiliter quelques personnes. L'engagement des camarades du Louvre était mentionné de manière informative autant qu'anecdotique. Mais les noms s'accumulaient. Tous ces fils de bonne famille qui vivaient dans l'insouciance n'avaient pas failli au moment de risquer leur vie et leur confort pour la Patrie. Le message était-il qu'il avait existé, qu'il existait encore, des nantis prêts à défendre les intérêts de tous les Cubains ? Carlos Macía, Colonel de l'Armée de Libération, proche de Robreño, apparaissait à l'occasion comme protagoniste et témoin des faits relatés. Un extrait de son journal d'expéditionnaire était reproduit, et il semblait être une des sources documentaires de Robreño pour la période de combat. *La Acera del Louvre* était-il un roman par procuration ? Était-ce alors le roman que Macía n'avait pas écrit, celui qu'aucun des anciens du Louvre n'avait écrit ? S'agissait-il, en s'appuyant sur les souvenirs de tel ou tel autre de la bande, d'écrire l'histoire de ces Garçons emblématiques ?

Ou s'agissait-il de faire revivre les figures que cette jeunesse irrésistible devenue légendaire avait admirées (Maceo, Sanguily...), et au passage, d'en défendre trois en particulier (Calixto García, son fils García Vélez et Collazo) ? La trame fictionnelle et les anecdotes les concernant, allaient dans le sens de la démonstration de leur patriotisme, de leur honnêteté, de leur droiture. Enrique Collazo, sorte d'électron libre du monde politique et intellectuel de Cuba, était disparu le 13 mars 1921. Robreño entreprenait de toute évidence de composer une manière d'hommage, alors que l'homme avait été décrié et vilipendé pour son rôle dans la Guerre. Il suivait un objectif identique en ce qui concernait Calixto García – dont Collazo avait défendu l'attitude notamment dans *Los Americanos en Cuba*. Deux chapitres étaient consacrés à revenir sur la question (sic) de son incorporation tardive<sup>1477</sup>. La description détaillée de l'expédition tragique du « Hawkins »<sup>1478</sup>, embarquée le 25 janvier 1896, donnait l'occasion de décrire l'impatience de García<sup>1479</sup>, pressé de rejoindre la région orientale et d'assumer son commandement<sup>1480</sup>. Les allusions à Carlos García Vélez étaient sujettes aux mêmes règles, mais répondaient à un contexte précis. Sa filiation avec Calixto García était sa première caractérisation favorable. La seconde lui venait de ses activités révolutionnaires dans l'Emigration. García Vélez était décrit comme un patriote responsable, loyal, indépendant.

Or, à la tête du Mouvement des Vétérans et des Patriotes, García Vélez, comme Sanguily, soutenait la radicalisation des revendications du mouvement, et défendait l'alliance à but insurrectionnel avec les organisations étudiantes, contre Zayas soutenu par les Etats-Unis. Arrêté aux Etats-Unis – en même temps que Rubén Martínez Villena et José Antonio Fernández de Castro – alors qu'il préparait le débarquement, il fut ensuite violemment contesté au sein du Mouvement des Vétérans dont les factions adoptaient des positions inconciliables. Prendre la défense de García Vélez, moins d'un an après ces événements, ne peut être compris que dans le sens d'un soutien politique à la ligne qu'il promut à la tête du Mouvement des Vétérans et des Patriotes. Ajoutons pour finir que Sanguily lui aussi fut partie prenante de ce mouvement puisqu'il faisait partie de l'Assemblée nationale et du Conseil suprême du mouvement.

Un autre aspect rapprochait Robreño de Collazo : la peinture du rôle des Nord-américains. Bien entendu, ce roman n'était pas un ouvrage d'historien, ni ne prétendait l'être. Robreño était homme de théâtre, et il utilisait les armes de son écriture : des anecdotes exemplaires, mais cette fois – ce n'est pourtant pas de coutume – peu cocasses. La conception évolutive de la neutralité selon les autorités nord-américaines était ainsi épinglée, ce qui lui

permettait de mettre en valeur la sagacité de Emilio Núñez,<sup>1481</sup> contraint d'organiser très discrètement des embarquements par définition peu discrets. Robreño tordait également le cou à cette mythique et inconditionnelle solidarité généreuse du peuple nord-américain, si répandue dans le Roman des Guerres. Dans *La Acera del Louvre*, les détectives engagés par le consul espagnol pour surveiller les séparatistes n'étaient absolument pas sensibles à la cause cubaine. Ayant eu vent du départ de l'expédition, ils décidaient d'arraisonner le bateau :

« Atropello inicuo se efectuó, precisamente frente a la estatua de la Libertad, de esa deidad de bronce que debió conmoverse ante el vejamen hecho a los que, en su nombren iban a combatir en la patria esclava (...)  
– ¡ Así quería yo cogerte, viejo contrabandista ! » dijo irrespetuosamente, en inglés, al venerable General García, el jefe de los *detectives asalariados* ». <sup>1482</sup>

La mise en italique par l'auteur renvoyait explicitement à cette opposition entre une armée mercenaire et une armée combattant pour ses droits<sup>1483</sup>, fierté des Cubains et un des signes de leur capacité à assumer l'Indépendance. La réponse de l'altier García semblait pouvoir s'appliquer a posteriori à un autre soldat mercenaire<sup>1484</sup> qui l'insulta également lors de la campagne de Santiago :

« ¡ Vd es un mal policía ! Concrétese a detenernos y a cobrar su sueldo, sin insultar a nadie ». <sup>1485</sup>.

Dans le même ordre d'idées, Robreño fut l'écrivain qui évoqua les jours qui suivirent la capitulation espagnole. Il relate de quelle manière la victoire fut volée au peuple cubain par l'état-major nord-américain empêchant les « Mambis » d'entrer dans leur capitale au titre de soldats de l'Armée nationale victorieuse : ils ne furent admis qu'à titre individuel, à condition d'avoir des familiers à visiter, et désarmés. Les officiers de la Nation n'étaient pas non plus à La Havane, et les Garçons du Louvre, qui se retrouvaient enfin, eurent à subir l'affront d'officiers espagnols à l'épicentre même de leur territoire... Robreño livrait sa version de l'altercation de l'hôtel Inglaterra, le 11 décembre 1898<sup>1486</sup>. Les Généraux Sanguily, Lacret, et les officiers Cárdenas, Macía, Artidiello, Ayala, Sotolongo et Lynch, furent directement impliqués, en prenant la défense de leur capitaine, Aldarete, pris à partie par des officiers espagnols. L'affaire débuta par des insultes, pour se calmer grâce à l'intervention des Généraux. Mais les Espagnols suivirent Aldarete, et l'on en vint ensuite à un règlement de compte au pistolet en plein hôtel, puis :

« Pero la mecha estaba ya encendida y a los pocos minutos todo el batallón de Colón número uno, encargado de guarnecer a la plaza y último que se había quedado para rendir honores a la bandera que debía arriarse en el Morro, se situó frente al hotel de Inglaterra, en actitud de asalto.

Los cubanos de la Acera, por su parte, se armaron, también, como pudieron (y pudieron muy poco porque el uso de armas les estaba prohibido) y así el Coronel Rafael Peña que procedía del campamento de Menocal, en Marianao, apenas creyó iniciado un movimiento de avance sobre el hotel, descargó su revólver contra los de Colón, que arremetieron con saña, causando algunas bajas y recibiendo otras, cuyo número jamás pudo saberse, pues lo ocultaron cuidadosamente. (...) Al cabo los oficiales que pretendían ocupar el hotel para realizar la captura de los cubanos, fueron contenidos por el General americano Green, quien (aunque algo tardíamente) hizo allí acto de presencia ».<sup>1487</sup>

Ce n'est pas tant l'exactitude de la version de Robreño qui nous intéresse ici. Ce que nous voulons avant tout retenir, c'est que Robreño remettait volontairement sur le tapis exactement le type de faits que l'on préférerait habituellement taire avec pudeur. Pour les uns, il s'agissait de voiler une idiosyncrasie honteuse, si éloignée du caractère idéal nord-américain. Pour les autres, l'évocation de tels événements risquait de renforcer les détracteurs de la cubanité dans leur certitude de l'irresponsabilité constitutive du Cubain. Or le débat n'était pas uniquement théorique ; il avait, au contraire, des implications et des retombées très concrètes sous la République médiatisée : c'était cet argumentaire qui justifiait les mécanismes de partage de la souveraineté, de l'Amendement Platt aux Interventions. Et Robreño de remonter à la source, en rappelant que c'était au nom du maintien de l'ordre et de la sécurité publique que les Nord-américains avaient empêché l'Armée de Libération nationale, selon eux indisciplinée et incontrôlable, d'entrer, victorieuse, dans les villes. Robreño utilisait donc l'anecdote pour montrer que les Cubains avaient été les victimes humiliées de la provocation et non pas les instigateurs irresponsables de troubles. Mieux encore, compte-tenu des circonstances, ils auraient fait montre d'une maîtrise exemplaire.

Cela mettait à bas l'argumentaire des autorités militaires nord-américaines. Plus encore : c'était justement leur règlement ambigu qui générait les troubles. Il plaçait les Cubains dans une situation ambiguë vis-à-vis de leurs adversaires, les exposant à l'irrespect de militaires espagnols vindicatifs. L'état-major nord-américain ne se souciait guère du droit, de la justice, ni de l'éthique, valeurs au nom desquelles les Etats-Unis avaient déclaré la guerre à l'Espagne. Manifestement, Robreño démontrait le caractère manipulateur de la justification de l'Intervention nord-américaine. Cette présentation critique des Etats-Unis renvoyait directement aux positions anti-impérialistes des Sanguily et surtout à celles de



Collazo. Les anecdotes choisies de Robreño faisaient écho à l'analyse des objectifs et des pratiques du gouvernement nord-américain et de son armée d'intervention<sup>1488</sup>.

Néanmoins l'auteur répugnait visiblement à livrer un discours polémique et politique dans un roman dont il estimait que ce n'était pas la fonction. Et puis, Robreño n'était pas si militant : contrairement à un auteur comme Maspons Franco, il évitait la digression ou l'épiphraise. Ce retrait n'était ni le fruit de l'indifférence ni celui de la désinvolture. Sous son apparence récréative et anodine, *La Acera del Louvre* fut manifestement écrit afin de rétablir quelques vérités, sous couvert d'une loyauté entre anciens combattants. L'évocation de cette jeunesse turbulente et patriote était efficace. Elle renouvelait, de plus, le regard sur les frasques de la jeunesse d'antan. Elle induisait, surtout, que la jeunesse militante et anti-impérialiste des années vingt reprenait le flambeau. A ce titre, la voie révolutionnaire qu'elle avait choisie était légitimée par les choix de leurs prédécesseurs, naguère fustigés par les autorités espagnoles et les partisans du statu quo. Il était, par conséquent, comme autrefois, du devoir civique des García Vélez, des Sanguily et des Collazo, de les encadrer et de les assister.

Dans *Aventuras emocionantes de un Emigrado Revolucionario Cubano*, Ricardo Núñez de Villavicencio commençait par formuler quelques recommandations à l'intention de la jeunesse cubaine, leur tenant un discours très raisonnable, à l'opposé de celui de Robreño :

« Ojalá sirviera de estímulo a la nueva generación cubana que no se da exacta cuenta de los esfuerzos, privaciones, luchas, dificultades, lágrimas y sangre que costó alcanzar esta Independencia que todavía no hemos logrado afianzar en lo económico y que para conseguirlo habrá que desarrollar una gran voluntad y mucha inteligencia en el noble empeño que por demás tendrá que ser unánime y perseverante ». <sup>1489</sup>

Le premier roman consacré à l'Emigration révolutionnaire se construisait sur une falsification. L'auteur insinuait, sans modestie aucune, que son héros – membre notoire de l'émigration new-yorkaise et agent secret de Martí – et lui-même, étaient une seule et même personne. Cela donnait évidemment à son propos une valeur authentique et à son discours un sceau irrécusable. Cependant, s'il visita vraisemblablement plusieurs foyers cubains des Caraïbes, son militantisme et son engagement sont sujets à réserves. Brouillant les pistes de la fiction et du souvenir, quoique Núñez de Villavicencio s'en défendît avec aplomb, l'épopée de Ricaredo était celle d'un ouvrier agricole à la recherche d'emploi dans la diaspora,

s'intéressant très vaguement à la politique. La reprise du terme « Révolution », pour désigner la Guerre de 1895 ou qualifier les émigrés, fleurait la rupture avec le vocabulaire habituel des romans. L'on bannissait généralement toute possibilité d'assimilation sémantique à un tel bouleversement en ces années de radicalisation du climat social, années postérieures aux révolutions mexicaine et soviétique. Mais elle semblait relever plutôt d'un mimétisme de langage acquis au sein de ces foyers révolutionnaires. Certes, Núñez de Villavicencio disait vouloir revaloriser le rôle de l'Emigration politique ; mais propos et contenus sonnaient creux. Le patriotisme ne se mesurait plus au fait qu'on avait été un « Mambí », mais bien au fait qu'on avait été un émigré. Ce discours rendait, signalons-le, furieux certains Vétérans des plus radicaux, qui voyaient nombre de patriotes frileux se reconstruire a posteriori un passé d'activiste aux Etats-Unis.

Les voyages de Recaredo dans la région caraïbienne, à la fin des années quatre-vingt, étaient l'occasion de dresser un véritable relevé des foyers de l'émigration patriotique cubaine : Panama, Costa Rica, Porto Rico, Saint Thomas, Jamaïque puis Etats-Unis avec Tampa et New-York. Lui qui sous-entendait qu'il était le lien entre ces foyers militants, ne parlait pourtant jamais de « politique ». Des espoirs et des préparatifs en vue de la reprise de la guerre, ou même des discussions entre personnes engagées, il semblait ne rien savoir. Cependant, il se montrait très prolix dès qu'il s'agissait de présenter les figures « sacrées » ou sacralisées de l'union pour l'Indépendance, que son personnage avait rencontrées. Les portraits de Flor Crombet, Maceo, et Estrada Palma – tous au Honduras – étaient pure apologie, bien que l'auteur prétendît adopter une démarche documentaire ou historique.

En fait, Núñez de Villavicencio donnait le sentiment d'écrire pour créer sa propre caution. Il évoquait sa famille, par exemple, pour signaler son dévouement indéfectible à la collectivité du temps de la colonie, ou sa participation à la conspiration et à la Guerre de 1895. Cet auteur, d'ailleurs, abusait de cette notion de famille. Il se présentait comme un membre clef, mais modeste, de sa famille<sup>1490</sup>, de la grande famille de l'Emigration<sup>1491</sup>, de la grande famille cubaine. Et comme dans bien des histoires édifiantes de famille, les aspérités, les divergences, les désaccords étaient gommés. Trop gommés, avons-nous envie de dire. Le seul trublion, dans ce monde idyllique, se nommait Enrique Collazo, véritable agent destructeur de l'harmonie. Or, les raisons et la teneur de son désaccord avec Martí, puisque c'était apparemment de cela qu'il s'agissait, n'étaient absolument pas évoquées. En toute probabilité, il devait s'agir de leur divergence au sujet du report ou du maintien de la date de l'insurrection, après l'arraisonnement du « Fernandina » par les Nord-Américains. L'allusion,

du coup, semblait fonctionner comme un argument – fallacieux – destiné à discréditer Collazo, éternelle tête brûlée irresponsable, plutôt que comme un rappel destiné à expliquer une divergence. Quant à Martí, il était la figure lumineuse du roman, ce qui devenait un leurre dans la mesure où rien n'était formulé des raisons affectives ou intellectuelles de cette idolâtrie. Le personnage de Recaredo le rencontrait deux fois<sup>1492</sup>, lors de réunions au Hardman Hall. A la première rencontre, Martí avait promu cet inconnu au statut de son agent personnel à Cuba<sup>1493</sup> :

« Se trata, amigo Recaredo, de que me interesa mucho conocer la opinión que de mí y de mi obra tienen actualmente los próceres de la pasada guerra, que radican en Cuba con el fin de conocer bien, por conducta seria y de toda mi confianza – como lo es Vd – con quien puedo contar y a quién debo descontar de mis futuros proyectos y planes. Como Vd tendrá que recorrer toda la isla por cuenta de la compañía que le ofrece el empleo (y que era una casa de Cincinnati) podrá fácilmente hacerse presentar a cada uno de ellos. Todo se resume a que me escriba Vd de tarde en tarde ». <sup>1494</sup>

Cette rencontre était datée d'octobre 1893. L'auteur nous donnait le moyen de la situer chronologiquement :

« Esto sucedía en los días en que todo el país se agitaba por orden expresa del Partido Autonomista de Cuba y en todos los pueblos se daban grandes « meetings » y manifestaciones públicas a favor de las reformas ofrecidas por Maura, a la sazón ministro colonial en España ». <sup>1495</sup>

Maura avait été nommé Ministre d'Outremer en décembre 1892. Son plan de réforme avait été présenté en juin 1893, et le Ministre avait démissionné en 1894. Recaredo serait donc parti combattre les idées autonomistes. Mais loin de reprendre l'analyse de Martí et d'adopter sa stratégie de combat contre l'Autonomie politique – définie comme principal obstacle politique à l'Indépendance par Martí –, l'auteur se consacrait à une véritable réhabilitation<sup>1496</sup> du Parti anti-indépendantiste. Il estimait que :

« La idea no era mala, pero resultaba un sueño irrealizable dada la idiosincrasía del pueblo español y los malsanos elementos que gobernaban la colonia para provecho propio ». <sup>1497</sup>

Présenter l'Autonomie comme une étape intermédiaire menant à l'Indépendance représentait un désaccord de taille avec Martí qui avait démontré la fausseté de cette

interprétation dans « Autonomismo e Independencia »<sup>1498</sup>. Il est vrai que l'article date du 26 août 1892, et que l'auteur n'en avait peut-être pas été informé... Mais c'était une véritable histoire apologétique du Parti Autonomiste qui était ensuite développée. La thèse que soutenait Ricaredo-Ricardo – version des Autonomistes une fois l'Espagne vaincue – consistait à les considérer comme les seuls à s'opposer aux intégristes du Parti Union Constitutionnelle. Ils avaient ainsi maintenu vivace l'idée nationale entre les deux guerres. Mais, sans revenir sur les assertions de l'auteur, il suffisait de voir sur quel plan se situait la lutte contre l'Autonomisme de Recaredo :

« Un conocido propagandista autonomista llegó a decir :  
– Martí es un loco y un malvado, porque sabiendo mejor que nadie que Cuba no puede ni debe ni quiere ser independiente le acepta a los pobres emigrados y humildes trabajadores el 10% de sus jornales para vivir bien del sudor ajeno.  
– Además –agregaban otros – ¿ Quién es Martí para promover una revolución en un país como éste donde muy poca gente le conoce ? »<sup>1499</sup>

Núñez de Villavicencio insistait à maintes reprises sur ces arguments calomnieux et courants de la presse espagnole, que le journaliste López Bagos avait repris dans le roman intégriste *El separatista*, en 1895. Si cela donnait à Núñez l'occasion de confirmer le peu de profondeur et de qualité du débat, alors, cela lui permettait aussi de rester dans la superficialité et d'éluder la véritable controverse. Mieux encore, par une inversion rhétorique, c'était finalement l'interprétation de Recaredo, l'homme de confiance, qui se trouvait cautionnée par Martí.

Les aventures palpitantes de cet étrange indépendantiste se terminaient le 20 mai 1895, date du retour de Recaredo à New-York, et lendemain de la mort de Martí. Là – enfin – il s'inscrivait dans un club révolutionnaire « Los Independientes »<sup>1500</sup> et – pourtant valide et sans enfants – se consacrait à collecter des fonds pour la Révolution. Mais c'était chose vite écrite. Pas plus que Raimundo Cabrera en son temps<sup>1501</sup>, il ne servait la mémoire des émigrés révolutionnaires de New-York : n'avait-il donc participé à aucune activité, lui qui n'avait rien de précis à relater, alors qu'il prétendait baser la fiction sur son expérience ? Etrange manière de mettre en valeur sa participation au mouvement révolutionnaire et de rendre hommage au labeur de l'Emigration politique.

Après un long chapitre digressif<sup>1502</sup>, et un court chapitre consacré au récit de la mort de Maceo, l'écrivain abordait « l'Intervention nord-américaine », et « l'Indépendance de Cuba » dans leur version les plus pro-américaines<sup>1503</sup>. Recaredo s'éternisait ensuite à New-York (l'on

ne sait pourquoi), et ne rentra à Cuba qu'en 1902. Le roman se terminait sur ces lignes aussi émouvantes que sincères, dévoilant l'hommage loyal à don Tomás :

« Se colocó con un modesto sueldo de \$100 mensuales, que a duras penas pudo conseguir, porque ya los buenos puestos del Gobierno habían sido dados y la situación del gobierno de Don Tomás se hacía difícil y precaria. Después se colocó de agente viajero (...) considerándose dichoso cualesquiera sea su posición personal en el trascurso de su vida, ya que le ha cabido la inmensa satisfacción de haber sido realizado el ideal de toda su vida : la independencia de Cuba ». <sup>1504</sup>

Nulle ironie dans ce propos. Inséré dans le contexte du roman, énoncé conclusif à toutes les références à des personnalités notoires, il exposait tranquillement que le clientélisme lui semblait une forme naturelle de fonctionnement de la société et des institutions de la République.

Dénué de toute allusion à l'actualité du pays, *Aventuras emocionantes de un Emigrado Revolucionario Cubano* pourrait bien s'y relier : une association puissante, l'Association Nationale des Emigrés Révolutionnaires cubains, qui délivrait les « brevets de civisme », soutenait alors Machado ; l'Association des Nouveaux Emigrés Révolutionnaires allait prendre position contre lui. Mais surtout Núñez de Villavicencio révélait son intention dans son avertissement à la jeunesse, destiné à démontrer que l'agitation politique et sociale était dénuée de pertinence (en pleine dictature !), et que les revendications anti-impérialistes étaient non avenues (puisque Cuba était une République indépendante). Le pays était en de bonnes mains, celles de Machado, et celles des Etats-Unis. N'avaient-ils pas pris quelque précaution constitutionnelle ?

« Antes de entregar la Gobernación a los cubanos, el Gobierno norteamericano impuso a Cuba la conocida enmienda Platt, que unos combaten y otros elogian considerándola como la mayor garantía de la Independencia de Cuba ». <sup>1505</sup>

La représentation de Martí, aussi sacralisatrice que politiquement fallacieuse, fonctionnait comme une tentative de récupération du discours martinien. Elle était aussi destinée à séduire ceux qui redécouvraient indirectement le discours martinien. Enfin, ce qui posait problème dans ce roman était, une fois n'est pas coutume, ce rapport perverti entre fiction et réalité. Le récit était une fiction, dont les anecdotes étaient attestées par l'expérience passée de l'auteur. Mais qu'en était-il de cette authenticité ? L'auteur avait certes été un émigré qui avait séjourné dans les différents foyers cubains. Manifestement autonomiste, il

avait été quelque peu influencé par les patriotes qu'il avait côtoyés, se rattachant avec fraîcheur à l'émigration révolutionnaire de New-York. Le cautionnement systématique de ses allégations par des références événementielles ou nominatives, visait à donner à cet itinéraire d'un Autonomiste le cachet de celui d'un patriote. L'on pense alors à Pérez Díaz et à sa peinture secondaire, mais autrement plus authentique et fouillée, du milieu ouvrier des « tabaqueros », ceux de Tampa, il est vrai. Ainsi, l'unique roman prétendant aborder le rôle de l'Emigration révolutionnaire en disait plus long sur ceux qui avaient brandi, après coup, leur certificat de séparatisme que sur ceux qui avaient véritablement œuvré pour soutenir la Révolution.

Le Roman des Guerres fut, ces années-là, pour la première fois, dominé par des représentants des générations républicaines, et parmi elles la génération des plus jeunes : Carlos Loveira, Hernández Catá, Felipe Pichardo Moya, Pablo de la Torriente Brau, Mazas Garbayo, Borrero Echeverría. Ceux-là recoururent volontairement au thème des Guerres dans une optique critique et contestataire. Elle n'avait pas nécessairement un caractère politique conjoncturel, sauf en ce qui concernait le *Juan Criollo* de Loveira. Le propos des autres consistait avant tout à se réapproprier cette histoire, leur histoire. Leurs textes se démarquaient, dans leur approche comme dans leur contenu, de la tonalité dominante de la littérature des Guerres. Sans aborder ici les thèmes propres à chacun des auteurs, soulignons qu'ils en avaient un en commun : la relation avec les Etats-Unis.

C'était de cela dont il s'agissait dans la nouvelle de Hernández Catá parue en 1929, « Don Cayetano el informal ». Cubano-espagnol, Don Cayetano avait reconstruit sa propriété – après la révolution qu'il avait soutenue puis pour laquelle il avait combattu –, moisson après moisson, comme son père après 1878. Mais les temps, les valeurs et les modes de vie changeaient. La société ne s'était-elle pas « américanisée » ?

« ¡ Iba a ser rico, rico en dinero, sin preocupaciones, sin deber a los bancos !...  
¡ Rico para poder descansar, e irse de viaje mucho tiempo ; (...) rico para no importarle que sus hijos Bebito y Tano jugaran fuerte en el Unión Club, y tuvieran tres máquinas mientras él iba en el carrito..., porque ya no había guagua<sup>1506</sup> ! ¡ Iba a ser rico ! Aquella noche se reuniría con el agente y los dos americanos en el Restaurant París ». <sup>1507</sup>

Les représentants du « trust yanqui » lui offraient une fortune pour le rachat de sa propriété, puisque, dans ces années d'après-guerre :

« (...) la codicia de la vampiresa Wall street buscaba, día tras día, ingenios que adquirir ».<sup>1508</sup>

C'était un fantôme, le fantôme de José Martí, qui lui apparaissait alors. José Martí n'était soudainement plus une idole figée : il incarnait la mauvaise conscience de tous et réaffirmait la continuité de la lutte pour l'Indépendance<sup>1509</sup>. Il allait montrer à Cayetano Arrechavaleta la conséquence collective de son acte de profit individuel :

« – ¿ Qué vas a hacer, don Cayetano ? Cayetano Arrechavaleta, cubano hijo de vasco y de cubana, ¿ Qué vas a hacer ? Tu palabra es tu orgullo, y la has dado ; pero la has dado para algo que no es tuyo del todo. Vas a vender tu finca. Vas a cambiar por un monte de oro sin raíces, de oro que pueda ponerse y quitarse en cualquier sitio, la sabana fértil y la cañada, y el valle hermanito menor del Yumurí, y aquel sitio donde un palmar dibuja en el suelo la estrella caída del ramaje : sombra dulce donde siempre se refugian los niños... Has dado tu palabra..., pero tú no sabes que ya se ha dicho : « La lengua ha jurado, el alma no ha jurado ». Y tu palabra la pronuncia la boca, pero después de haberla fraguado la conciencia. (...) ¿ Podrías dar tu palabra para vender tu apellido ? Tu Arrechavaleta es de tus padres y de tus hijos ; lo tienes en préstamo. Pues la tierra también. La tierra es para los abuelos y para los hijos. Está abonada con huesos de compatriotas nuestros, regada con sangre y con lágrimas. Mientras tu peleabas por Las Villas, otros cubanos peleaban por toda la tierra de Cuba, sobre la de tu hacienda también. Como no somos grandes y hemos luchado tanto, apenas hay de San Antonio a Maisí tierra sin muertos. Las brumas que cubren tu hacienda en los crepúsculos, son las ilusiones que cien generaciones pusieron en ella. Si ahondas en tu monte de oro, nada encontrarás. (...) No os ha bastado hacer de nuestro país un país diabético a merced del mercado vecino, y queréis hacer mercado de la tierra misma, de la tierra sagrada cuya venta pueden echaros en cara desde Hatuey al último vástago de la última entraña cubana fecunda ».<sup>1510</sup>

La vente des terres et des « ingenios », bases de la richesse nationale, aux trusts nord-américains était une préoccupation qui apparaissait dans plusieurs nouvelles et romans des Guerres, ces années-là. Nous avons vu précédemment que Maspons Franco répondait démagogiquement aux inquiétudes générées par cette saignée en cautionnant Machado, que Gustavo Robreño y répondait sous une forme d'individualisme libertaire. Seul Hernández Catá l'intégrait dans le système de relation de dépendance vis-à-vis des Etats-Unis, et non pas

en terme de choix individuel, avec des retombées politiciennes. Et très directe était la prise de parti :

« Luchaste por la libertad ; mas por la libertad hay que luchar en cada minuto, de mil modos, y ahora eres soldado de vanguardia en el decisivo combate. La guerra no empieza nunca con la primera batalla, ni acaba con la última... Ahora nos falta fundar, consolidar, combatir contra lo peor de nosotros mismos – vanidad y cólera – que queda siempre exacerbado después de la pelea. (...) ¡ No, tú no venderás el pedacito de Patria que es tuyo, casi tuyo ! »<sup>1511</sup>

Il publia la même année la nouvelle intitulée « Apólogo de Mary González », dans laquelle il imaginait les propos que Martí aurait pu tenir, dans les années 1890, à une jeune fille très américanisée. On retrouvait le thème de l’hispanité, récurrent chez Catá ; mais celui de la réaction à l’américanisation de la société cubaine primait. Cette société vénale avant tout, et le propos en était extrêmement sévère :

« Mi admiración a este país es también muy viva. Ha tenido y tiene grandes hombres ; tiene grandes masas también. Pero adora a Mammon. (...) La meta es ya, para cientos de miles de americanos, el oro con todas sus concupiscencias sensuales y el poder con toda sus bastardías. Los grandes idealistas, poetas y filósofos tienen en este pueblo, que ama usted tanto, un carácter excepcional que sorprende. No son culminaciones de la masa, sino incrustaciones extrañas a ella ». <sup>1512</sup>

Aucune dérive teintée de xénophobie, on le constate, mais le rejet d’un modèle de société :

« Yo le temo al dólar como a algo perturbador. En el nuevo Paraíso, la serpiente llevará un dólar de oro en vez de silbido y de veneno. Admiro a esta gran nación en sí, pero no quiero parecerme a ella, ni quiero que la nación a la cual ya he dado mi vida, dependa de ella nunca ». <sup>1513</sup>

L’assimilation représentait un péril d’abord parce que les valeurs culturelles de la société nord-américaine n’étaient pas enviables, puis, en second lieu, – et Hernández Catá reprenait là contenu et forme du discours martinien sur la Nation – parce qu’elle n’était pas viable :

« Aun cuando se injerte en el tronco de nuestras repúblicas el mundo, el tronco ha de brotar de cada tierra, nutrido de su sangre, de sus sacrificios, de sus tradiciones. Cada País necesita vivir con todos, pero de sí. Ni con limosneros



de derecho se fundan naciones, ni con parásitos o mulatos de civilización se sostienen ». <sup>1514</sup>

La société nord-américaine ne devait plus représenter l'idéal de la Nation moderne – ce qui avait pu arriver avec les générations précédentes et favorisé l'option annexionniste – au nom d'une conception de la modernité qu'on ne voulait pas fonder sur les valeurs vénales, voire capitalistes. Car c'était bien un système que Hernández Catá refusait, un système outrancièrement libéral et expansionniste. Le fossé entre le discours d'un patriote américanisé, comme Maspons Franco, et la nouvelle génération résistante (Hernández Catá, Pablo de la Torriente Brau) apparaissait dans toute sa clarté. Signalons que les mariages mixtes cubano-américains représentaient pour les deux une des voies accélératrices de l'intégration aux Etats-Unis. Mais, autant Maspons Franco les souhaitait comme une panacée, autant Catá (lui-même enfant d'un couple hispano-cubain) les repoussait comme un mal :

« Porque usted se casará con un americano, y sus hijos no mirarán nunca más con ojos puros hacia nuestros países. Antes bien, se servirá de su heredado conocimiento de nuestras flaquezas, para mejor perdersnos. De un Smith, aún puedo fiarme. De un González norteamericano, no me fiaré jamás ». <sup>1515</sup>

Il n'était pas fortuit que des auteurs (Pablo de la Torriente Brau et surtout Pichardo Moya) replongent aux sources de 1868, cette Guerre fondatrice, dans laquelle les Etats-Unis n'avaient pas voulu mettre le pied. Pichardo croyait y retrouver des idéalistes purs et désintéressés. Quant à Pablo de la Torriente Brau, il rattachait le passé au présent, révolté que le récit de l'héroïque libération de Sanguily soit condamné à devenir un produit commercial, en fonction des standards nord-américains.

Ainsi, dans ces années de dictature machadiste, d'agitation politique et sociale, le thème des Guerres retrouvait un nouveau souffle. Pour cette troisième génération, il ne s'agissait même plus de prendre le contre-pied des discours dominants, comme Carrión ou Castellanos l'avaient fait dix ans plus tôt, avec ce caractère décalé qu'ils insufflèrent à leurs nouvelles. Ils relisaient véritablement et se réappropriaient leur histoire. Peut-on aller jusqu'à dire qu'il y a eu « réconciliation » entre cette génération et le passé collectif ? Nul doute que le Mouvement des Vétérans, qui révéla les oppositions idéologiques entre les « Mambis » de 1895, n'était pas pour rien dans ce rapprochement. Dans les Guerres, Pablo de la Torriente, Mazas Garbayo, Hernández Catá et Pichardo Moya ne se contentaient plus de chercher les origines des dysfonctionnements de la société contemporaine – ce que faisait encore leur aîné

Carlos Loveira. Ils retrouvaient dans ce passé les racines naturelles d'une société qui était encore en devenir. Ce thème de la continuité apparaissait de manière répétitive chez Hernández Catá. Il devint un postulat pour la plupart des auteurs de cette génération et de la génération suivante :

« Usted dice con Seneca : « La patria está donde bien se está », y además, en el idioma perentorio de hoy : « ¡ Quiero vivir mi vida ! » Y la vida, la más nuestra, María – ¡ No Mary ! –, no es nuestra sólo : hay sepulcros y hay cunas ». <sup>1516</sup>

Les relations de dépendance étaient au cœur de cette problématique, une fois les Etats-Unis clairement identifiés comme nation néocoloniale. Ces auteurs le disaient, et montraient les mécanismes de cette assujétion. Ils avaient pris le parti d'associer nationalisme et résistance anti-impérialiste, tout en comprenant que la société républicaine était déjà le fruit de cette dépendance. Les années qui terminaient ce dernier cycle des romans des Guerres préfiguraient ce qu'il fut jusqu'en 1952.

Concluons momentanément sur le fait que les années 1906-1930 étaient clairement apparues, dans le tableau « Cumul des éditions et des rééditions par année. 1897-1951 », comme les années de vogue majeure de ce roman. Malgré l'évidente uniformisation de ce corpus, due à une représentation de l'histoire et de ses acteurs construite sur la reproduction de poncifs, le Roman des Guerres apparaît comme un espace de débats contradictoires en prise avec l'actualité du pays. Bien que le caractère transcendant du projet d'écriture ait été ainsi maintes fois affirmé, particulièrement par les Vétérans, l'essentiel ne semblait pas être la contribution à l'élaboration d'une geste nationale, qui, d'ailleurs, avait déjà été composée par les aînés.

Le découpage périodique s'articulait sur des événements politiques majeurs. Interventions étrangères, révoltes politiques et sociales, alternances gouvernementales, infléchissaient le cours de la vie publique et incitaient à poser ou à reposer certaines questions. Car enfin, écrire un roman sur les Guerres d'Indépendance n'était pas un choix aléatoire ou dénué de sens. Que ce fût en terme de réaction – repensons aux romans biographiques des années dix qui s'inscrivaient contre la politique d'Estrada Palma –, ou d'aspiration – repensons aux projets de société, antagonistes, de Maspons Franco ou de Penichet –, ces prises de parole tendaient à recentrer les valeurs de la République, à réaffirmer

l'« esprit de la nation ». Ce premier découpage a justement permis une approche particulière des œuvres de cet agrégat, approche qui a dévoilé la relation directe entre actualité politique et intentionnalité ou discours romanesque. Le recours au thème des Guerres se présente comme une prise de parole par rapport à des préoccupations fondamentales ou conjoncturelles. Les romans des Guerres se révèlent comme un espace d'affirmation de convictions politiques ou partisans.

Comment expliquer alors la relative absence de romans des guerres dans des périodes aussi agitées que les années 1897-1906 (fin de la Guerre, Première Intervention, mandat Estrada Palma), et, à l'autre bout de la chaîne chronologique, son progressif abandon dans les années 1931-1952 (période post-révolutionnaire et nouveau régime constitutionnel) ? Comment expliquer la singulière alternance de phases de délaissement et d'engouement pour ce thème pendant sa période d'apogée ? Il existait donc bien une forte corrélation entre les aléas de la vie publique de la République médiatisée et l'apparition de romans traitant des Guerres. L'auteur pouvait, certes, aborder tel ou tel sujet d'actualité, considéré comme mineur. Mais c'était toujours en relation avec la vision qu'il s'était forgée d'une République au nom de laquelle il s'était battu, ou allait s'engager dans une forme d'action politique. En renfort d'une politique défendant mieux la souveraineté nationale ou en réaction à des atteintes graves qui lui étaient portées, les écrivains réinvestissaient la mémoire.

Les romans militants des années de la Guerre avaient inauguré cette fonction ; et si, entre 1898 et 1902, les publications avaient été moindres, c'est que le temps était à l'effervescence de l'établissement du régime ambitionné. Estrada Palma, en ces temps inauguraux, jouit d'un certain état de grâce. Ne portait-il pas tous les espoirs de la Nation, lui qui tenait en ses mains un certain nombre d'atouts – l'expérience, l'héritage de Martí et l'aval des Etats-Unis – pour construire cette Nation ? Les romanciers des Guerres étaient alors plutôt silencieux. Mais l'évaluation de ce mandat, échoué sur la Deuxième Intervention, se fit, avec amertume, à partir de 1906 à 1912. Ainsi, les années de la Seconde Occupation furent assez prodigues en romans des guerres, leur pic de publication se situant justement l'année du départ de l'armée nord-américaine. Par ailleurs, nous avons souligné la « floraison » de ces romans, dans les années postérieures, celles du mandat présidentiel du libéral José Miguel Gómez. Ces deux périodes étaient associées à un processus de perte puis de recouvrement de la souveraineté. La réaction à l'Occupation ou l'appel à la révolte des années 1906-1909, cédait le pas, de 1909 à 1912, à la volonté d'accompagner un gouvernement jugé plus « cubain », dont on attendait qu'il défendît mieux les aspirations patriotes.

La révolte sociale des « Independientes de color », bien que le débat urgent qu'elle appelait ait été court-circuité<sup>1517</sup>, eut l'effet d'une commotion et mit un terme à cette période de réaffirmation identitaire. Le mandat de Mario Menocal, ancien Autonomiste et pro-américain, se traduisit par une nouvelle vacance des romans. Et puis, à nouveau, en 1916, l'on s'emparait du thème, immédiat précédent d'une éclosion imputable aux espérances portées par la « Chambelona ». Motivée par la réélection frauduleuse de Menocal, menée par José Miguel Gómez, condamnée par les Etats-Unis, cette révolution-là n'amena pas l'alternance souhaitée, et l'opportuniste Zayas, allié à Menocal, remporta les élections contre Gómez. Période à nouveau marquée par l'affairisme, par l'ingérence diplomatique dans les affaires de la Nation, il fallut attendre les années 1922-1924, pour, qu'à l'amble de la contestation politique à laquelle les Vétérans participèrent, ressurgisse l'évocation romanesque des Guerres.

L'élection de Machado ramena au pouvoir un « caudillo » libéral. Les œuvres de la période portent les contradictions de cette option politique. En effet, dans les premières années du régime Machado, particulièrement entre 1925 et 1927, l'on constatait un phénomène identique à celui des premières années J.M. Gómez, signe d'accompagnement du renouveau. Mais au début de 1928 Machado, imposant une réforme constitutionnelle, entreprit de verrouiller le système et de légaliser sa dictature. Dès lors, on comprend que les auteurs qui avaient cru voir en Machado le détenteur des aspirations de la Révolution indépendantiste et démocratique, aient abandonné la plume, à moins de préférer soutenir, réaction à l'échec des années précédentes, l'option militariste d'un « caudillo » nationaliste et libéral. Ces années ne furent d'ailleurs pas muettes, puisque la troisième génération s'empara du thème des Guerres en se replongeant à la source martinienne pour prôner une politique anti-impérialiste et révolutionnaire. Elle dressa ensuite le bilan de la dérive du régime et fit du thème des Guerres une arme prospective.

Cependant, cette reformulation n'évita pas qu'entre 1931 et 1952, le thème des guerres tombât progressivement en désuétude. En effet lorsque Carpentier en 1949, publia *El siglo de las luces*, il s'inscrivait dans cette continuité, tout en reformulant radicalement la problématique de la représentation des Guerres d'Indépendance.

### III. L'imagerie en question

La définition des cycles a éclairé la relation constante entre affirmation de l'identité dans les romans des Guerres et renouveau des aspirations nationales. Le temps présent, ainsi, était continuellement questionné, bien plus encore que ne l'était le passé historique. Cette interrogation était au cœur-même de la démarche d'écriture. Le roman était l'un des terrains sur lequel se tint, dans les années de l'après-guerre, le débat sur la réalité de l'Indépendance nationale, sur ses valeurs et sur ses enjeux, et ceci à différents degrés du discours.

A mesure que la capacité de la République médiatisée issue de la Guerre était remise en question, l'imagerie des Guerres, justificatrice de sa classe politique, devenait également objet de critique et de redéfinition. Les insatisfaits et les contestataires ne renonçaient ni à l'utopie de 1868 ni à celle de 1895, qui répondait mieux encore à leurs aspirations. En revanche, rejetant ce que l'Utopie et la République étaient devenues, ils se détournaient de l'imagerie patriotarde des années de la République médiatisée. Ce ne fut pas tant qu'ils la prirent à contre-pied : ils se la réapproprièrent, à leur tour, et la remodelaient, modifiant ses archétypes, délaissant les incarnations personnalistes, écrivant sur ce qu'on ne disait pas.

Car la réaffirmation permanente des Idéaux s'était accompagnée, nous l'avons vu, d'oublis ou de dénis importants. Le principal consistait à éluder le thème des relations avec les Etats-Unis. Il apparaissait continuellement en filigrane, quelquefois pour prôner une cubanité assimilée, quelquefois pour s'en défendre. Mais, il était plus rarement abordé explicitement et frontalement. Or, comment les plus patriotes auraient-ils pu parler de la construction de cette Nation et contribuer à élaborer la représentation de l'identité nationale, en oblitérant des faits capitaux ? Cependant, gommer le douloureux, le conflictuel, le compromettant, c'était ce que la majorité des auteurs essayait de faire... Les uns le pratiquaient par calcul ou conformisme ; d'autres exprimaient par le silence leur inconformité, et ces derniers paraissaient hésiter entre occultation et exposition. Cela n'était pas l'unique signe du paradoxe des romans des Guerres, avant les années trente. D'autres éléments, à l'occasion directement reliés à la problématique de la dépendance, étaient également occultés.

Mais, les auteurs avaient recours à certains thèmes et à certaines formes romanesques, qui réapparaissaient périodiquement. On avait là, sans aucun doute, une manière contournée et allusive d'aborder certains problèmes liés à ces questions identitaires, dans leur aspect théorique comme dans leur réalité concrète. Car, justement, le déni de la dépendance n'avait-il pas été, pendant un certain temps, nécessaire ? N'avait-il pas été nécessaire de continuer à feindre de croire à une équivalence tronquée pour ne pas admettre l'échec, pour avoir une victoire à fêter, pour garder des héros à encenser, pour maintenir vive une aspiration ?

### **A. Une dualité élémentaire**

Le point de départ est celui-ci : chacun des auteurs étudiés pensa nécessaire d'écrire pour apporter sa contribution au débat. A ce truisme, nous ajouterons une lapalissade : il y avait ceux qui se satisfaisaient de la tournure des petits et des grands événements sous la République médiatisée, et il y avait les autres.

Les premiers avaient trouvé leur place. Pour eux, les Guerres avaient été, d'une manière ou d'une autre, le moyen de leur succès. Leur discours fonctionnait comme une démonstration auto-justificatrice de la formation de « leur » République et se caractérisait par la répercussion sans nuance d'un discours ronronnant. Il s'agissait de montrer que les Guerres d'Indépendance avaient fondé, une bonne fois pour toutes – souveraine, indépendante, presque idéale – la République Indépendante de Cuba. Des romanciers comme Bacardí, Maspons Franco, Núñez de Villavicencio, Rodríguez Embil peuvent représenter ce courant.

Les seconds formaient un chœur dissonant, mais contestaient au moins un des termes de cette conviction. L'inconformité ou l'insatisfaction, voire la frustration, était leur point de départ. L'évocation des Guerres était destinée à révéler le décalage entre la réalité et ce que l'on attendait du projet initial et d'en expliquer les raisons. Elle pouvait correspondre aussi à une dénonciation de la vision hagiographique mise en scène dans le roman de la conformité. Cabrera, Castellanos, Román Betancourt, Loveira, Penichet, Robreño, Montenegro ou Sariol étaient les voix multiples et quelquefois dissonantes de cet ensemble.

On peut dès lors réduire à deux postures les thèses ou les positions des uns et des autres : d'une part, l'adoption du discours dont la forme et le contenu étaient conformistes et autojustificateurs ; d'autre part, la remise en cause de la forme et des contenus de ce discours. Les romans « inconformistes », qu'ils fussent ou non des réactions à l'actualité politique,

mettaient en cause tout cet édifice conceptuel puisqu'ils désignaient l'imagerie comme un discours falsificateur et manipulateur. Bien évidemment, compte tenu de la présence d'une intention politique – ou politicienne – sous-jacente, nous ne pourrions pas nous contenter d'un face-à-face entre les tenants d'un mythe cristallisateur et autojustificateur et ses dénonciateurs quelquefois subversifs. Pourtant, durant ces cinquante années, l'évolution de la situation, celle de la pensée politique et sociale furent bien trop considérables pour ne pas tenir compte de la variété et de l'évolution des jugements, à l'intérieur même de chacune de ces postures.

De plus, on ne peut pas dire qu'il y eut une phase hagiographique, puis une phase de désillusion, puis une phase critique. Ces discours, toujours, se cotoyèrent. A cet égard, la polémique qui opposa Rodríguez Embil à Ramos<sup>1518</sup>, en 1918, le révélait et relançait le débat. Sans aborder spécifiquement le traitement littéraire de l'imagerie des Guerres (Ramos n'écrivit même pas sur ce thème), les deux auteurs confrontaient leur conception du rôle des intellectuels dans l'élaboration identitaire : fallait-il encenser ce qui était, pour défendre l'acquis (position réactionnaire de Rodríguez Embil dans « Sobre la formación del alma nacional cubana. Los tres factores fundamentales »<sup>1519</sup>), ou fallait-il intervenir en fonction du projet de société que l'on promouvait ouvertement (« Seamos cubanos »<sup>1520</sup> de Ramos) ? Dans les romans des Guerres, Castellanos semblait également répondre à Rodríguez Embil, Román Betancourt à Cabrera. Le regard critique sur la représentation canonique des Guerres et sur le régime qu'elle justifiait, fut permanent. Mais, manifestement, il n'obtint un écho véritable qu'à partir des années vingt, avec la prise de conscience du verrouillage du système politique et les nouvelles options politiques et sociales.

Nous sommes consciente des limites d'une typologie, bipolaire de surcroît, qui tend à simplifier à l'extrême une réalité complexe par nature. L'adhésion au discours officiel, a priori, est la plus simple à cerner, puisque le discours et les modes de représentation en étaient particulièrement normatifs. En revanche, les attitudes que nous qualifions de subversives ou d'inconformistes vis-à-vis de l'histoire officielle, étaient bien plus hétéroclites. La position d'un moraliste, celle d'un syndicaliste étaient radicalement différentes et souligner leur inconformité revient à souligner le plus petit dénominateur commun.

La veine commémorative initiale, transformée promptement en hagiographie, se mit au service de la légitimation de la classe politique, que Loveira qualifia synthétiquement comme étant composée de Généraux et de Docteurs, tous usurpateurs de titres de gloire révolutionnaires. Elle se reconnaissait essentiellement à son absence critique et à son historicisme. Très vite, le glissement s'opérait vers un discours visant à légitimer le

fondement du pouvoir politique et à justifier les actions de ses représentants successifs. Se nourrissant successivement les uns des autres, les romans s'empesaient, en rigidifiant imagerie et discours, jusqu'à se vider de sens. Finalement, on en arrivait quelquefois à une forme si figée de la pratique historique, qu'elle niait tout acte destiné à contribuer à faire l'Histoire. Les Cubains s'étaient battus. La République, parfaite, immuable, avait été fondée. Amen.

Soit, les auteurs entreprenaient de relater la prise du pouvoir par les « Cubains ». Mais les Cubains, qui étaient-ils ? Quelquefois, le héros, archétype du « peuple cubain », devenait l'objet du culte. Mais alors, il ne s'agit pas non plus des « Cubains » ; mais d'une image réductrice du peuple : le « guajiro », incarnation rurale de la cubanité chez Rodríguez Embil, le Havanaïse, incarnation urbaine et moderne de la cubanité chez Maury Rodríguez, l'Indienne, incarnation indianiste – tellement obsolète et tellement féministe – de la cubanité chez Dulzaidés del Cairo, etc. Chacun tour à tour rêvait sa Nation et lui assignait une figure sans jamais s'intéresser vraiment à sa réalité. Plus souvent, corollaire de la démarche testimoniale, le héros était souvent l'auteur lui-même. Sans évoquer les expressions narcissiques démesurées, il arrivait que l'écrivain désirât, en toute humilité, se montrer comme l'humble représentant d'une communauté ou du peuple cubain tout entier. Assurément ces jeunes héros pimpants prenaient en charge le Destin d'une communauté, composée d'individus assignés au rôle de soldats valeureux, dévoués, et obéissants. Pour nous, ces romans ont surtout l'intérêt de donner à voir la réussite des uns. Car, ces protagonistes-là, et leur modèle, réussissaient et s'autocongratulaient. Ils se justifiaient aussi, et légitimaient par leur participation à la guerre la position, ou le pouvoir acquis au moment où ils écrivaient.

Quant aux valeurs pour lesquelles ils s'étaient battus, leur traitement était réduit à une peau-de-chagrin. Les principes – Indépendance, Patrie, Démocratie – étaient repris à l'unisson, fondements d'une ère alternative à l'ancien régime colonial. Leur répétition mécanique, quasi incantatoire, servait à entériner le concept d'union nationale et à le pérenniser. Effaçant toute perspective critique, ces textes allaient dans le sens de la promotion ou de l'acceptation de l'ordre social et économique établi. Certes, la constitution d'un front unitaire avait été un pas nécessaire dans la lutte contre la Colonie. Mais dès le mandat d'Estrada Palma, invoquer l'Union sacrée était un argument foncièrement réactionnaire et pervers qui désignait tout contestataire et toute contestation comme anti-nationale puisqu'elle était susceptible de mettre en péril la République.



L'autre versant était écrit par ceux qui refusaient, pour des raisons diverses, de voir dans les Guerres ou dans les Guerres telles qu'elles avaient été représentées depuis 1902, la réalisation des aspirations démocratiques, libertaires, puis sociales. Ces prises de parole, dont le nombre et la radicalité allèrent augmentant plus l'on s'éloignait de 1898 et plus le régime de la République médiatisée révélait ses usurpations, exprimaient, justement parce qu'elles formaient un ensemble dissonant, le refus de faire le deuil des idéaux dans lesquels plusieurs générations avaient été formées, la difficulté à accepter l'échec collectif, tout comme l'isolement puis le progressif rassemblement politique des revendicateurs. Dans cette période de déroute, elles traduisaient le malaise causé par cet idéal national dévoyé, jusqu'à être vidé de sens.

Cette inconformité fut d'abord le fait de certains intellectuels qui se positionnaient comme contrefigure morale de l'homme politique. Castellanos, Carrión, Román Betancourt constataient la faillite de l'Utopie et l'échec des idéalistes. Ils adoptaient ainsi une attitude décalée, contemplant le désastre en témoins impuissants, cyniques ou moralistes. Leur vision était certainement la plus pessimiste de toutes, dans la mesure où ils faisaient le constat d'un échec déchirant, sans pour autant être capables de projeter dans l'avenir une possible modification de la donne politique et sociale. Le thème de la récupération du pouvoir par des individus dénués de ces principes était néanmoins en cours d'élaboration. Ce courant aborda, presque naturellement, la représentation des Guerres d'un point de vue critique. Miguel de Carrión, dressa dans ses nouvelles des portraits qui mettaient en lumière le hiatus entre le discours des élites et leurs pratiques. Jesús Castellanos, dans *La Manigua sentimental*, créait un personnage à l'opposé du pur héros des récits édifiants et autocélébrateurs. Ils furent les premiers à s'en prendre au mythe du héros des guerres, en tant qu'image créée par les élites. Ce fut exactement ce qui fut reproché à ces iconoclastes.

Déjà, des auteurs comme Álvaro de la Iglesia allaient chercher dans le passé les premières manifestations de la pensée indépendantiste. Ce dernier jalonnait son évolution et frôlait le questionnement direct sur les valeurs et sur le projet de société de la Révolution d'Indépendance. En 1915, il suggérait en tout cas à plusieurs reprises qu'il y avait eu une dérive :

« Y los *tacos* no mentían : de aquella legión juvenil que traía alborotado el parque y sus cercanías, salieron muchos legionarios para el campo de combate y para subir, también las gradas del patíbulo ». <sup>1521</sup>

L'Histoire, dès lors, était considérée comme un processus, et non plus comme une succession de moments sans autre relation que chronologique. Surtout, elle ne s'était pas naturellement arrêtée en 1898. Les élites (les anciennes, issues de la Colonie, et les nouvelles, issues de la Guerre) avaient récupéré le pouvoir, clamant qu'il y avait eu rupture et révolution. Robreño raillait :

« Terminada la intervención americana y repartidos los puestos burocráticos de la naciente república, como era lógico y justo, entre los libertadores, Pepé rehusó, sin embargo, aceptar ninguno de ellos y continuó su vida independiente, basado en el esfuerzo propio, cultivando con ahinco y buen fé, la tierra por el mismo libertada, pues afirmaba que era esa y no otra la misión de los cubanos redimidos : hacer producir la tierra y retenerla en su poder a fuerza de cuidados y de amor, para evitar que la riqueza patria, pasase algún día a manos extranjeras, por incuria y dejadez de los nativos. Criterio que, por desgracia, no sustentaron todos los cubanos de la nueva era ».<sup>1522</sup>

L'on cherchait, dans l'évocation des guerres et de leur contexte historique et social, à démêler les racines de la société républicaine et mettre à jour la continuité ou la discontinuité historique. Mais la démarche n'en était pas pour autant toujours progressiste. Certes, la lecture pouvait aller dans le sens d'une revitalisation des contenus patriotiques articulés à nouveau sur les aspirations politiques et sociales des Cubains depuis 1868. C'était un des versants du roman de Carlos Loveira. Mais le propos était susceptible, au contraire, comme dans le cas de la trilogie de Cabrera, de s'inscrire dans un courant qui doutait (à nouveau) de l'aptitude des Cubains à assumer seuls les devoirs d'un peuple citoyen et son gouvernement<sup>1523</sup>. Cabrera s'explique :

« Usted hallará que mi novela es triste. Lo es como la realidad que nos envuelve. He sido siempre escritor ingenuo y sincero, afanoso en la educación de nuestro pueblo y he trasladado a las cuartillas la *verdad tal* como la comprendo y la siento. Intento expresar en forma amena, sencilla, sin tesis ni disquisiones impertinentes, por medio de personajes que vemos a diario y en sucesos que se desenvuelven a nuestra vista, cómo el carácter heroico y desinteresado que sufrió y luchó y realizó el ideal de nuestros mayores, ha descendido en la práctica de los deberes cívicos cegado por ambiciones concupiscentes y ha vuelto al pasado por atávicos y fatales movimientos. La realidad agobia a los hombres de mi tiempo que recuerdan la pureza de los primeros anhelos y sentimientos ».<sup>1524</sup>

Mais Loveira montra que l'on commençait à poser sur la frustration un nouveau regard. Il fallait sortir de l'impasse fermée par les nouvelles élites, et renouer avec l'Utopie perdue, redevenue un rêve à construire. La génération suivante poursuivit cette démarche, dans ses contes et ses nouvelles. Rejetant le panégyrique conservateur des « Généraux », on présentait Martí comme l'homme-clef (Catá) ; se gaussant du patriotisme commercial, on ambitionnait d'écrire « autrement » sur les Guerres (De la Torriente Brau) ; conscient du caractère factice de l'image du « Mambí », on la redessinait (Serpa, Montenegro).

Au-delà de ces objectifs immédiats et explicites des romanciers, se jouait une autre partie : montrer si oui ou non la République de 1902 répondait aux aspirations des Révolutionnaires, dont ses hérauts la déclaraient héritière.

Les trois premières décades postérieures à la guerre marquèrent un climat d'évacuation du social ou du politique au profit d'un discours patriotique de glorification sociale et culturelle. L'on publiait les épisodes épiques de la Nation nouvelle. Le discours consolidait l'illusion collective de l'exercice d'une indépendance effective bien que partagée et gommait volontairement toute approche sociale.

Bien que des voix discordantes et isolées se soient faites entendre auparavant, ce fut en accompagnement des revendications civiques, puis politiques des années vingt, que les auteurs démontèrent cette imagerie conservatrice. Sans la bouleverser apparemment, ils retouchèrent ses archétypes, modifièrent leur fonction narrative, et abordèrent des questions auparavant taboues. Ce n'était pas qu'affaire de génération. Pérez Díaz, l'ancien « tabaquero », vétéran de 1895 et écrivain de dernière heure, écrivait, coup sur coup, deux romans d'aventure. Doreste préfaçait :

« Y no podría ser de otra forma la visión ideal de antaño, florecida en nuestros días, en realidad un poco triste, perdura en su sentimiento mambí ».<sup>1525</sup>

Le terme « Mambí » réapparaissait dans le vocabulaire, lié, dans ce roman, aux éléments les plus politisés de l'Emigration cubaine de Tampa.

## **B. Oubli et déni**

Il est vrai qu'à la faveur des remises en question des années vingt, plusieurs aspects des Guerres, jusqu'alors délaissés, réapparurent dans les romans des Guerres. Leur apparition correspondait à la recherche d'une écriture de la Geste qui, tout en respectant son caractère épique, exaltant et glorificateur (à l'opposé donc de la démarche de Castellanos qui le rejetait en bloc, ne sauvant que les grandes figures), échapperait au discours hagiographique associé à l'élite politique de la République médiatisée. Mais, en même temps, comme le souci premier de ces auteurs était de réactiver au moins le sens civique, ils évitaient encore de traiter des thèmes douloureux, perpétuant pour d'autres raisons, certains oublis et certains dénis.

Ainsi, ce qui était lié à la prise de contrôle par les Nord-américains était non-venu dans les romans. La Guerre hispano-cubano-américaine, la représentation d'une victoire amère, le destin de l'île-sœur Porto Rico, l'Occupation nord-américaine ou la constitution de la République de 1902 (puisque'on signalait son avènement après une ellipse de deux ans) avaient droit au mieux à quelques lignes dolentes ou amères.

Mais on cherchait les causes de la frustration dans l'histoire nationale, ce qui était déjà une avancée remarquable. En réponse au credo de l'union de tous les Cubains face au colonialisme et pour montrer qu'il n'y avait toujours pas d'unanimité sur la question de la dépendance, l'on commença à évoquer les positions anti-nationales du Parti Autonomiste. Cependant, si ceci expliquait beaucoup de cela, tout ne s'était pas joué à Cuba, entre Cubains. Et cela, les auteurs préféraient l'oublier. La problématique antillaise, pourtant mûrie par les Vétérans de 1868, n'apparaissait pas ; pas plus que n'apparaissaient les projets des Etats-Unis en Amérique latine.

Car les thèmes politiques et idéologiques entraient dans le débat avec parcimonie. L'on se serait quelquefois attendu à trouver, comme naturelle répartition aux aspects critiqués du régime de la République médiatisée, une contre-valeur dans l'histoire des Guerres et de Cuba libre. Mais il y avait des thèmes (le Parti Révolutionnaire Cubain, l'aspiration sociale, l'égalité de tous) auxquels, définitivement, les auteurs étaient réfractaires.

### 1) Dénier la victoire... des Etats-Unis

Nous pourrions partir d'une absence exemplaire aussi significative que symbolique : celle de la représentation de la victoire. L'on pourrait en effet attendre, dans un roman consacré à l'accession d'une Nation au statut d'Etat indépendant, à des scènes de liesse – ne

serait-ce d'ailleurs qu'uniquement parce que l'on se réjouit de la fin d'une guerre –. Or, la capitulation espagnole était signalée, sans plus. Chez certains auteurs américanisés, nous l'avons stipulé plus haut, elle était intentionnellement assimilée à une victoire nord-américaine et non pas cubaine. Si bien que la plupart des romans s'achevaient sur le retour du héros satisfait dans ses foyers (et l'on oubliait sa misère).

Le retour au quotidien, le retour à l'univers familial, une fois le devoir accompli, ne constituaient pas pour autant une représentation de la victoire : ces épilogues s'apparentaient plus à un « happy end » ou à une stratégie d'évitement. S'agissait-il d'échapper à l'aveu que ce furent les troupes nord-américaines qui entrèrent victorieuses dans quelques villes de première importance, et non pas les Cubains ? L'ensemble des romans situés en Oriente éludaient en effet l'épisode de la prise de Santiago, dans laquelle Shafter et ses « Marines », et non pas Calixto García et ses divisions de l'« Ejército Libertador », pénétrèrent victorieux. L'on évitait d'évoquer les conditions de la dissolution de l'Armée de Libération nationale, les malversations du paiement de leur solde aux « Mambis ». A lire ces auteurs, la dissolution de l'Armée de la Nation s'apparentait à un retour de partie de campagne. Nous avons cité plus haut les voix discordantes, qui se contentaient d'ailleurs de dénoncer les manigances auxquelles l'organisation de la paye donna lieu.

Nous disions plus haut que Gustavo Robreño Puente avait été le seul à décrire ces journées euphoriques, au goût pourtant amer<sup>1526</sup>, à La Havane. Il est vrai que la frustration de la victoire par les Nords-américains fut cette fois-ci ainsi justifiée :

« Por los jefes americanos, cubanos y españoles, se acordó que los oficiales y soldados del Ejército Libertador no entrasen, por el momento, en La Habana a paso de vencedores y esperasen para ello, el fin de la evacuación de los vencidos, que debía hacerse por barrios ».<sup>1527</sup>

Justification qui n'ôtait rien à l'affront ni à l'impuissance du Gouvernement de Cuba Libre, puisqu'elle était aussi le fait du commandement régional cubain. Les « Mambis » entrèrent donc anonymement dans leur capitale :

« La población habanera tuvo, pues, que renunciar a la contemplación de las tropas cubanas. Los libertadores entraban en La Habana, pero separados y vestidos de paísanos, sin armas ni atributo guerrero alguno que evidenciase la sublime victoria a tanta costa obtenida. Y no era esto, ciertamente, lo que deseaban las familias cubanas, después de cuatro años de angustias y sobresaltos, reconcentración y exterminio.

Querían ver a los soldados de la libertad marchando a tambor batiente y con las banderas desplegadas ; convencerse de que no eran falsas las noticias bienhechoras y gozosas que habían anunciado el feliz término de la contienda, pero era necesario esperar ; la patria libre lo exigía, como último sacrificio ». <sup>1528</sup>

Mais le cynisme et la relégation symbolique des Cubains comme vainqueurs de deuxième ordre allaient plus loin, puisque leur furent laissées... les miettes de la périphérie :

« Por fortuna la mortificante prohibición no se hacía extensiva a las poblaciones limítrofes de la capital en la que forzosamente, debía permanecer el elemento oficial exdominador, hasta el día próximo de la evacuación ; y así les era posible a los ansiosos habaneros trasladarse a Guanabacoa, en donde habían hecho su entrada triunfal, con toda la pompa y solemnidad que lo hiciera César en Roma, a su regreso de las Galias, las gloriosas y bien equipadas tropas del General Rafael de Cárdenas, en las que figuraba el famoso regimiento « Habana » <sup>1529</sup>.

Y allá fuimos todos, a la villa heroica, a Cuba libre, a Guanabacoa la bella, verdaderamente bella, entonces, más que ninguna otra ciudad del mundo (...) » <sup>1530</sup>

Gustavo Robreño Puente s'attaquait dans son texte, par l'exemple, au discours sur la philanthropie du gouvernement nord-américain. L'on comprend alors qu'aient été évoquées ces journées inaugurales de la frustration.

Cela nous éclaire suffisamment également, nous semble-t-il, sur les raisons qui motivèrent les autres auteurs à les exclure. Comme précédemment, deux logiques s'opposaient. D'une part, en ce qui concernait les défenseurs de la cubanité, évoquer une telle usurpation, était plus douloureux et décourageant, voire générateur de polémiques périlleuses, que fédérateur. Quant aux apologues de l'Intervention, ils préféraient mettre en valeur la « Joint Resolution », la présentant comme le fruit d'une solidarité bienveillante intercontinentale, et oblitérer ces manœuvres qui avaient privé les combattants et la population de leur victoire.

Rappelons que nous avons tiré des conclusions analogues lorsque nous avons souligné, dans la Deuxième Partie, la représentation lacunaire de certaines données ou de certains événements pourtant capitaux, comme la guerre hispano-cubano-américaine, ou la date symbolique du 1er janvier 1899, quand le drapeau espagnol fut abaissé officiellement et remplacé par le drapeau du pays interventionniste au lieu du drapeau national. D'une part, les auteurs pro-américains éludaient, ou maintenaient la confusion entre l'inauguration solennelle de la République et le début de l'Occupation officielle par les Etats-Unis. D'autre part, les

auteurs cubains préféraient ne pas se rémémorer des moments pour eux sinistres. Ils les occultaient ou les évitaient. Ainsi, Álvaro de la Iglesia, en 1915, sur le ton de la plus insouciant ironie, relatait plaisamment dans « El padre de los voladores »<sup>1531</sup>, comment les deux frères Quiñones, patriotes soucieux de marquer ce jour d'une curiosité scientifique, ratèrent leur expérience... et explosèrent avec leur engin presque infernal !

« A los pocos segundos una formidable explosión retumbaba en los aires haciendo suponer al vecindario que había reventado uno de los cañones de la escuadra americana, si es que no había sido algo peor. Así celebraron los hermanos Quiñones el primero de enero de 1899 ».<sup>1532</sup>

Le lecteur notera aussi le peu de foi de l'auteur en l'efficacité et la fiabilité de l'armement nord-américain. Était-ce une allusion sarcastique au Maine ? Sûrement. L'explication des Espagnols était qu'il avait explosé tout seul. L'on retrouvait également une description originale de Gustavo Robreño, en 1925 : le 1<sup>er</sup> janvier, son héros était subitement atteint d'une implacable fièvre ! C'est pourquoi il se trouvait dans l'impossibilité de participer à ce qu'il ne considérait de toute façon pas comme une victoire.

Quelques années plus tard, Hernández Catá changeait radicalement de ton et montrait dans « La Bandera » comment les patriotes avaient été manipulés par les Nord-américains, alliés à des Cubains plus soucieux de leur intérêt que des aspirations collectives.

Ce type d'éléments mène tout logiquement à revenir sur le thème de la relation aux Etats-Unis et celui de la dépendance. Nous avons voulu montrer antérieurement comment un consensus<sup>1533</sup> s'était établi dans le roman autour de bases idéologiques minimales, axées sur l'affirmation d'une Indépendance garantie par la seule rupture du lien colonial avec l'Espagne et sur un projet de société basé sur l'adoption du discours politique libéral – dans ses aspects politiques, sociaux, économiques et culturels. Ce consensus reflétait, en dernière analyse, le consensus réel établi – imposé – lors de la création de la République médiatisée.

Or, excepté quelques-uns, dont Penichet qui, dans *Alma rebelde*, dénonçait ce pacte néocolonial et la troisième génération républicaine qui allait intégrer le discours anti-impérialiste et réaffirmer la nécessaire continuation du combat pour l'Indépendance, les auteurs ne s'attaquèrent pas frontalement à la question du statut de Cuba. Paradoxalement, cela n'entraîne pas en contradiction avec la lecture des romans des Guerres comme tentative de défendre l'Utopie nationale.

En effet, il faudra considérer que ces écrivains manquaient de recul pour interpréter les dysfonctionnements de la société républicaine et le manque de souveraineté de ses

institutions. López Leiva tentait de faire avancer la compréhension du phénomène. Il rappelait l'opposition théorique et l'affrontement entre Indépendantistes et Autonomistes et cela visait la vie politique de la République. Il désignait, en expliquant leur itinéraire, tel homme politique, issu de ce mouvement opportuniste, comme un adversaire de l'indépendance absolue, et dénonçait la persistance du lobby autonomiste afin de le démasquer. Mais, il n'abordait pas le système dans son ensemble, et n'intégrait pas dans sa compréhension les éléments explicatifs externes au monde politique strictement national.

Certes, cela répondait à une attitude pragmatique inscrite dans une démarche libérale<sup>1534</sup>. Conscient – les événements venaient de le prouver – que les Etats-Unis n'hésiteraient pas à intervenir militairement si leurs intérêts étaient ouvertement menacés, il optait pour une attitude constructive dans le cadre institutionnel existant, faisant assumer à la classe politique cubaine son entière responsabilité dans le destin du pays. Une fois distingués les véritables patriotes des autres, il s'agissait d'élire et de soutenir les premiers, dans le but de créer (ou de recréer) un rapport de force susceptible, à moyen ou à long terme, de conduire les Etats-Unis à abandonner le projet annexionniste ou associatif. Dans cette optique, la contestation de la dépendance n'était ni l'argument central, ni l'argument prioritaire, même s'il sous-tendait l'analyse.

Et puis, il devait être fort difficile pour ces patriotes de réaliser ou d'admettre que leur action historique capitale – engagement dont le coût individuel et collectif avait été bien lourd – s'était échouée sur l'établissement d'une dépendance d'un nouveau type. Néanmoins, ce choix de l'évitement générait un autre problème. En effet, en tenant systématiquement un discours positif, pour ne pas rajouter au pessimisme et au fatalisme, pour éviter de contribuer à la division des patriotes, pour ne pas risquer de fomenter une contestation qui serait qualifiée de querelleuse ou d'immature par les détracteurs de la cubanité – prétexte justifiant la présence nord-américaine –, ces auteurs contribuaient à réduire et à cristalliser le contenu du projet indépendantiste qu'ils défendaient.

Leur évitement stratégique en arrivait à correspondre à une autre forme d'occultation, fruit de conceptions opposées. Ceux qui, justement, consacraient la dépendance institutionnelle, souhaitant quelquefois la voir se renforcer, ne l'appelaient pas non plus par son nom, afin de ménager l'orgueil du lecteur, avide, lui, d'héroïsme national. Ils insistaient sur la noirceur ténébreuse du bilan de la période coloniale, mais c'était pour mieux mettre en valeur le modèle nord-américain. Raimundo Cabrera fut longtemps de ceux-là, Núñez de Villavicencio également. Mais, au fil des années, même des auteurs patriotes ou patriotards se



laissaient tenter par le chant des sirènes. N'était-ce pas, après tout, le poids atavique de la culture hispanique, qui empêchait la jeune Nation de prendre son envol ? Etaient-ils vraiment prêts, les Cubains, à exercer leur citoyenneté et à assumer leur destin ? Le modèle nord-américain n'était-il pas, finalement, l'option d'avenir ? Ainsi, Maspons Franco, tout en recensant les titres de gloire de la culture nationale, portait si haut les réussites de la société nord-américaine qu'il aspirait à que l'on se calquât dessus, à condition que les Cubains soient dirigés par un pouvoir fort, susceptible de mettre un peu d'ordre dans cette société tumultueuse...

Peut-être était-ce encore une réaction ethnocentrique et défensive. Même pour les défenseurs les plus convaincus de la Nation, les maux dont elle souffrait étaient imputables aux seuls Cubains. Montrer que naguère, ils avaient vaincus l'Espagne seuls, c'était désigner la direction à suivre et les réflexes à réacquérir. Mais ce singulier point de vue oblitérait le contexte continental et international. Il est vrai qu'évoquer la destinée de Porto Rico n'eut pas vraiment été encourageant. Il est vrai que considérer le sort de Cuba dans le cadre des ambitions continentales de Washington, eut été susceptible de renforcer des sentiments de vulnérabilité ou d'impuissance. Mais par cette attitude, les romanciers enfermaient Cuba sur elle-même, au lieu de rechercher de nouvelles solidarités continentales. Ainsi, la préoccupation antillaniste et américaniste tendait à disparaître du traitement romanesque des Guerres. On ne voulait pas évoquer la solidarité passée avec Porto Rico, et l'on n'évoquait pas non plus l'évolution divergente des deux îles.

L'évocation du portoricain Betances, d'autant plus lié à Cuba qu'il avait cumulé les responsabilités de délégué du Parti Révolutionnaire Cubain et de Représentant de la République de Cuba en Armes, à Paris, à partir de 1895, était légèrement appuyée dans seulement deux romans. Chez Maspons Franco, c'était fort superficiel. Il oubliait au passage, que « l'illustre docteur » avait conspiré et pour Cuba et pour Porto Rico :

« Arturo era buen amigo del ilustre médico Betances que, a la sazón, conspiraba contra España en la capital francesa para la Independencia de Cuba. El 26 de Febrero de 1895, publicaba « Le Matin » y demás importantes periódicos, cables de la « Prensa asociada » anunciando que los cubanos en distintas provincias se habían alzado en armas contra España al grito de ¡ *Independencia o muerte* !

Apenas leídas estas noticias encaminóse nuestro joven médico al domicilio del famoso Dr Betances para conocer los detalles e importancia de la sublevación cubana (...) »<sup>1535</sup>

Gustavo Robreño Puente, lui, avait séjourné en Europe. Evoquant les difficultés de Calixto García et de son entourage pour quitter l'Espagne<sup>1536</sup>, il relatait les péripéties du voyage de Carlos García Vélez, de Mariano Alberich et d'Alfredo Arango. Il les avait menés à Paris, où ils devaient contacter le Dr Betances, qui organiserait leur départ pour New-York. L'auteur complétait la description des activités du Docteur en rappelant la fondation du journal « La République cubaine », auquel collaborèrent Figarola, Ezéquiél García, Colín de Cárdenas... Le personnage de Betances trouvait ici plus de reconnaissance. Néanmoins, ces deux apparitions étaient bien peu de chose compte-tenu des liens de Cuba et Porto Rico, de leur trajet politique, de leur stratégie fédératrice et anti-coloniale. Par ailleurs, les intentions des auteurs s'opposaient. Juan Maspons Franco reprenait à son compte l'idée des analogies historiques liant les deux îles-soeurs. Mais à l'inverse des théoriciens visionnaires et libertaires, c'était afin de prouver que Cuba gagnerait à se soumettre à la tutelle des Etats-Unis<sup>1537</sup> : Robreño, avec son ton dégagé et anecdotique, rappelait que les réseaux internationaux de solidarité avaient servi autrefois, tout naturellement, la cause de l'Indépendance des deux îles. Mais, d'un point de vue global, il semblait que l'oubli du cas portoricain, y compris par des auteurs de tout temps politisés, était proportionnel au degré d'avancement de l'île dans le processus d'intégration aux Etats-Unis .

Un autre pays était « tombé » dans la corbeille nord-américaine en 1898 : les lointaines Philippines<sup>1538</sup>. Or elles sont aussi peu évoquées que Porto Rico. La première fois, ce fut, sous la plume de l'auteur hispano-cubain Francisco Suárez y Fernández qui resituait le contexte historique du point de vue de son soldat espagnol :

« España en aquella época sostenía una guerra civil en tres territorios distintos, una en las provincias vascongadas contra los carlistas, otra en las Antillas, Puerto-Rico y Cuba y la otra en el archipiélago filipino, que tanto éstos como los antillanos lucharon bravamente por alcanzar su independencia. »<sup>1539</sup>

Juan Maspons Franco, ensuite, y faisait allusion, trouvant une concordance symbolique erronée (7 décembre 1896) aux disparitions d'Antonio Maceo et de José Rizal<sup>1540</sup>. Une fois de plus le parallèle recherché était l'acceptation de la tutelle et de la destinée nord-américaine des anciennes possessions espagnoles. Il l'écrivait cette fois très clairement :

« Y aunque el gobierno de los Estados Unidos mantenga la posesión de ese gran archipiélago, por tiempo indeterminado, gozarán los filipinos de una civilización, un progreso y una enseñanza de tanta eficacia que les preparará admirablemente para asumir la dirección y gobierno de su país cuando esto no

represente para los Estados Unidos la amenaza de que los sustituyan los japoneses, y dejen afianzada potentes bases navales para las actividades de su escuadra en esas lejanas mares y un tratado comercial de reciprocidad, permanente, para mercado de su enorme producción ». <sup>1541</sup>

Néanmoins, ces deux occurrences philippines pouvaient surprendre dans un roman muet sur la problématique antillaniste et anti-impérialiste. Dans les années dix, l'Administration nord-américaine démocrate de Wilson avait enclenché un processus de « philippinisation » de l'administration de l'île. En 1920, l'alternance politique avait porté au pouvoir le Républicain Harding. Il revint sur cette politique et resserra les liens de dépendance politique et administrative. Nul doute que ces changements eurent un écho médiatique à Cuba. Les avatars de l'Indépendance philippine évoquaient nécessairement la situation de Porto Rico et de Cuba. Cependant, ce rappel ne constituait pas les prémices d'une analyse. Suárez y Fernández associait les Guerres d'Indépendance, certes, mais du point de vue de la lutte contre l'Espagne et sans aspiration prospective. Quant à Maspons Franco, on vient de le lire, il y recourait pour évoquer les bénéfices à tirer de la tutelle nord-américaine.

## 2) L'escamotage du politique

Le troisième élément à disparaître dans les oubliettes des romans des Guerres, fut le paramètre politique. Les deux partis cubains aux doctrines antagoniques, le Parti Libéral Autonomiste, et le Parti Révolutionnaire Cubain, semblaient ne jamais avoir existé. On gommait le rôle anti-national du premier et le rôle fédérateur de l'autre. Mais l'escamotage des divergences essentielles entre les différents discours sur la Nation dépassait de loin cette dernière opposition qui marqua surtout les années préparatoires de la Guerre de 1895 et la période de la Guerre elle-même. Tant qu'on amalgama dans l'Indépendantisme révolutionnaire, toutes les positions, de celle de Narciso López à celle de José Martí, l'on se priva d'un débat fondamental pour la société cubaine, son actualité et son devenir. Bien sûr, cela avait l'avantage de donner a posteriori l'image d'un front uni pour un projet de République indépendante. Mais surtout, cela servait les tenants du régime de la République médiatisée.

Même si le Parti Autonomiste appartenait, en ces années républicaines, au passé, ce n'était pas le cas de ses membres et, par conséquent, de leur posture idéologique vis-à-vis du destin cubain. On a vu comment le Gouvernement interventionniste avait placé ces adversaires de l'Indépendance à des postes-clefs dès le départ. Le discours de l'union sacrée des Cubains les servait. Ne pouvant pas tout effacer, l'on claironnait que le Parti Autonomiste avait maintenu vivace l'aspiration indépendantiste pendant les années du « Repos turbulent ». L'arbre cachait la forêt.

Cette relecture se déclinait selon diverses variantes, en fonction d'intentions et de calculs multiples. Certains – et ce pouvait être une stratégie efficace – jouaient cette carte pour ne pas ébranler plus encore les patriotes des années républicaines et pour leur rappeler une politique d'union autrefois fructueuse. Une portion sans doute non négligeable des auteurs, inconscients de ces enjeux et de ces luttes au moment où elles avaient été menées, continuait de les ignorer, ne saisissant ni leur importance ni leurs répercussions, participant involontairement à l'omission de données pourtant capitales.

Cabrera, fidèle à son vécu, montrait que l'Autonomie avait servi de pis-aller, pendant un temps, aux Indépendantistes et préférait éluder toute relance du débat. Etant un des fondateurs du Parti Autonomiste à avoir rejoint les Indépendantistes, il passait bien rapidement sur la question des tendances du Parti, comme si, dès la Guerre déclenchée, tout avait disparu. Il n'ignorait pourtant rien de la voie qu'avait prise l'aile droite du Parti à Cuba, puisqu'il refusa le compromis avec l'Espagne que Canalejas lui proposa en 1897<sup>1542</sup>. Mais ni dans « Episodios de la manigua » ni dans sa trilogie, il n'était fait allusion en aucune manière à la collaboration des Autonomistes et de l'Espagne en 1897 et 1898.

Un peu plus tardivement, d'autres oublièrent leur propre frilosité révolutionnaire ou leur franche hostilité d'antan aux insurgés de 1895. Après la gloire de patriotes comme Cabrera et Varona (ils avaient abandonné l'Autonomisme pour rejoindre les Indépendantistes avec la Guerre) dans les milieux intellectuels, vint celle de Giberga ou de Montoro, bien moins fondées. En 1928, Núñez de Villavicencio se reconstruisait un passé de vaillant patriote, en s'appuyant sur une fiction prétendument testimoniale. Au passage, il travestissait l'évaluation de l'Autonomisme par Martí, utilisant son nom pour démontrer que le Parti Autonomiste avait été autant (sinon plus) indépendantiste que le Parti Révolutionnaire Cubain : les Autonomistes avaient fait de l'agitation à Cuba, alors que les émigrés risquaient peu à collecter des fonds à l'étranger. Depuis la propagande intégriste et autonomiste, on n'avait pas été aussi loin, et surtout pas dans les romans, même les plus oubliés.

La conjonction de toutes ces attitudes construisait ainsi l'image d'un front cubain soudé, au sein duquel seule importait l'Indépendance vis-à-vis de la métropole espagnole. Cela contribuait par conséquent à fausser les tentatives de démêlage des prises de positions passées et contemporaines. Alors que les écrivains tentaient, en se rémémorant ce qu'ils avaient perçu de ce passé, de comprendre, et de donner à comprendre, une histoire presque immédiate, pour avancer, peut-être encore, vers plus d'émancipation de la Nation, cette reconstruction-là voilait certainement l'entendement.

La loi du silence fut abolie en 1920 par Carlos Loveira. L'exercice opportuniste du pouvoir était selon lui la cause principale de la dérive du régime de la République. C'était à ce titre qu'il montrait de quelle manière les Autonomistes d'hier étaient au pouvoir à l'heure où il écrivait :

« Sin embargo, se ve que tiene madera de buen autonomista ; es decir, de maestro en heroismos tribunicios y en los cantos plañideros a *la raza* y al idioma, a la hora de decir « ¡ Presente ! »<sup>1543</sup>

Les Carlos Manuel Amézaga, les José Inés Oña, et les « Don Pepes » autrefois intégristes, avaient su retourner à leur profit la situation. Leur virulence anti-révolutionnaire lui en était d'autant plus insupportable. Le meeting autonomiste que décrivait Loveira dans *Generales y doctores* fut de loin le plus violent et agité. Il n'oublia rien du discours autonomiste de 1895 ; même les préjugés racistes et les préjugés de classe y étaient en bonne place :

« La rebelión que pretenden los ilusos, seducidos por el misticismo más o menos simulado de un aventurero sin arraigo en el país, de un bohemio, de un literato fracasado, como ese que recorre las tabaquerías de la Florida, soliviantando a las chusmas de nuestro bajo fondo étnico ; esa rebelión que en la remota probabilidad de triunfar sólo nos traería conflictos raciales y desastres que nos colocarían fuera del número de los pueblos civilizados ; esa idea de rebelión, vuelvo a decir, señores, únicamente puede entusiasmar a los ignorantes, a los perversos que trafican y medran con la ruina y la sangre de los pueblos. (...) El Partido Liberal Autonomista es la encarnación del patriotismo y de las aspiraciones de la mayoría ».<sup>1544</sup>

Dans ces années de contestation du régime, López Leiva composait une sorte de roman politique d'aventure, à contre-courant. S'appuyant sur ses souvenirs, il faisait plus directement encore le lien entre l'anti-indépendantisme des Autonomistes d'autrefois et le manque de patriotisme des mêmes aujourd'hui. Il adopta une démarche identique dans ses

contes pour la jeunesse afin, de toute évidence, de prémunir les futurs citoyens contre les relectures de l'Histoire. Pérez Díaz, en 1947, régla encore quelques comptes avec les Autonomistes. Mais pour lui, ils étaient bien lointains, n'ayant pas dû en côtoyer beaucoup dans les foyers révolutionnaires de Cayo Hueso. Il préférait évoquer ces militants-là.

L'ensemble des romans gommait donc les divergences de fond entre deux approches irréconciliables de la société. Elles furent remises à jour dans les romans des Guerres à la faveur des mouvements contestataires des années vingt. Cette question disparaîtrait ensuite. Pour les auteurs de la troisième génération, les deux projets de société à opposer seraient le libéralisme et le socialisme. La Nation y était reconnue, par la contestation de l'impérialisme nord-américain et la construction de solidarités continentales et internationales.

Si Betances, incarnation de la solidarité antillaise, était un des grands absents du roman des Guerres, si l'opposition entre séparatisme et autonomisme était proprement évacuée de l'Histoire romancée des Guerres, alors comment s'étonner de l'absence du Parti Révolutionnaire Cubain dans les romans? C'était à croire qu'il s'agissait d'un parti fantôme...

Pourtant Robreño, qui s'appliqua à « jouer la mouche du coche », en avait entendu parler, à La Havane et à Madrid... Il le citait à plusieurs reprises, en 1925, ce qui était déjà beaucoup, puisque c'était pour lui une organisation méconnue quoique de référence. Il ne faisait pas la moindre allusion au successeur de Martí, Don Tomás. En revanche, il nommait ceux qu'il considérait comme les deux hommes-clefs, ceux qui s'activaient pour préparer l'insurrection puis soutenir les insurgés : Betances à Paris, Juan Gualberto Gómez à La Havane (Núñez de Villavicencio ignorait totalement l'existence de ce dernier). Evoquant les différents moyens de rallier l'Armée de Libération à partir de La Havane, il insistait, se fondant sur sa pratique et celle de ses amis, sur l'itinéraire consistant à rejoindre New-York, et à entrer en contact avec les immigrés. Nombre des aspirants, disait-il, rejoignirent à ce moment-là la formation de José Martí, formation dont ils avaient compris qu'elle était un outil de première importance. Le Parti Révolutionnaire Cubain, sous sa plume, avait un caractère essentiellement instrumental : il était l'organisation qui, par ses relais, permettait la préparation de la guerre, c'est-à-dire ce à quoi le Parti Révolutionnaire Cubain était destiné.

Mais à lire les autres romans des Guerres, l'on croirait que le Parti Révolutionnaire Cubain n'a pas existé... Rappelons que, dans l'unique roman ouvertement consacré à l'émigration révolutionnaire, y compris celle des Etats-Unis, Núñez de Villavicencio occultait totalement l'organisation, et se bornait à évoquer l'existence d'un club et la tenue de deux

meetings. Certes, son cas était particulier, mais pas exceptionnel puisqu'il correspondait à la norme.

Il est vrai que, de loin en loin, l'on trouvait un délégué qui revenait, d'on ne savait où, informer les intéressés de l'avancement des préparatifs :

« De algún tiempo hacía, iba al pueblo más á menudo que ordinariamente, cosa que á nadie había extrañado, á causa del oportuno pretexto que le suministraba la proximidad de la fiesta referida, y las compras á ella consiguientes. De estos viajes solía venir preocupado y con papeles ocultos, los cuales repartía entre los que él sabía que eran de fiar y estaban al tanto de sus manejos. Y estos papeles se relacionaban algo con la conspiración que, al decir de algunos, se tramaba ya hacía tiempo, y que al parecer tenía ramificaciones por todo el territorio de la Isla.

Todo esto, unido á los antecedentes del personaje, dejaba sospechar con algún viso de fundamento que no era éste del todo ajeno á aquella conspiración en la que casi nadie, más que los propios interesados, creía ».<sup>1545</sup>

Notable ou vétéran, il était considéré comme le contact mystérieux et initié avec une vague entité. Celle-ci, qu'on savait liée à l'émigration, œuvrait au loin et l'on attendait son feu vert pour reprendre les armes. Le délégué pouvait également être représenté comme un parfait étranger, sorte de commis-voyageur des indépendantistes, passant en coup de vent dans un village pour annoncer l'heure du soulèvement :

« – Cabayeros – dijo – ya saben ustedes pa lo que nos habemos reunío. Acá el señol es el Delegao, y quiere saber si por aquí estamos toos pa cuando yegue la hora, que farta poco. Ya ha hablao – prosiguió – cormigo de eso, pero yo quiero que ustedes mismos hablen ahora, pa saberlo bien de seguro.

– Pol mi parte, dende luego – respondió prontamente el que estaba sentado más cerca.

– Lo mismo digo – añadió el siguiente.

Y todos, uno tras otro, fueron repitiendo de análogo modo que « pa cuando quisieran ».

– Bueno – dijo aquí el *Delegao*. – Con eso contaba. Pero no se trata sólo de ustedes, queremos saber si ustedes, que son los que tienen mayor influencia por estos sitios, creen que todos están dispuestos ».<sup>1546</sup>

L'une ou l'autre représentation était toutefois dérangeante, dans des romans fondés généralement sur la mémorisation. Les personnages de papier des auteurs de la troisième génération paraissaient au lecteur plus authentiques que ceux issus de la mémoire de quelques-uns de leurs aînés.

L'ordre de soulèvement venait d'ailleurs, d'un ailleurs où l'on savait et à partir d'où l'on dirigeait, sans rien savoir de plus. Cette représentation du réseau du Parti Révolutionnaire Cubain, sans doute mâtinée de poncifs sur la maçonnerie, amalgamait réseau clandestin et savoir occulte. Elle pouvait être l'héritage d'une ignorance des auteurs, qui campaient un délégué dont les traits semblaient aussi inquiétants que s'il avait été décrit par la presse intégriste ou autonomiste des années quatre-vingt-dix. Rappelons-nous López Bagos décrivant ces hommes se donnant des airs mystérieux pour mieux cacher sous de belles paroles leur intéressement.

Comment expliquer cet oubli surprenant ? D'ailleurs, cette fois, était-ce un oubli ? Avançons d'une part des causes inhérentes à la période du « Repos turbulent ». L'existence du Parti Révolutionnaire Cubain fut assez courte (1892-1898). Cela pouvait expliquer que des Cubains peu militants, et résidant de surcroît dans l'île, aient ignoré son existence : le Parti Révolutionnaire Cubain recrutait essentiellement dans l'émigration révolutionnaire. De plus il était improbable qu'un de ses militants ait voulu décrire son expérience dans une fiction : le quotidien de gestionnaire (même celui de Gómez ou de Betances) était, a priori, moins épique que celui d'un jeune colonel de l'Armée chargeant à la « machette ».

Loveira faisait une allusion sarcastique à la Délégation entre 1895 et 1898. C'était lorsque qu'Ignacio, récemment arrivé à New-York, voulant s'inscrire sur les listes d'une expédition, il s'y rendait :

« En el segundo piso, separada del resto de las dependancias de la Delegación, estaba la oficina de los « asuntos secundarios » e « insignificantes ».<sup>1547</sup>

Le personnage qui le recevait était certes fort patriote et tout à fait sympathique, mais il n'avait que peu de chose à proposer à l'enthousiasme du jeune homme :

« – No se aflija usted, hombre..., a esperar e ir haciendo lo que se pueda por acá ».<sup>1548</sup>

La Délégation, pour les patriotes qui n'appartenaient pas au cénacle des « gens importants », était avant tout le centre de recrutement :

« Un día nos llamaron de la Delegación a todos los que estábamos inscritos en el registro de expediciones ».<sup>1549</sup>



Ignacio y retornait, après avoir appris la promulgation de la Résolution conjointe :

« Cuando los últimos llegamos a la Delegación, ésta se hallaba invadida por grupos que hablaban y gesticulaban en el « cafecito », en los elevadores, en los pasillos, en las oficinas y en el sube y baja de las escaleras. Eran los presuntos revolucionarios, que acudían presurosos a reclamar sus puestos en las expediciones ».<sup>1550</sup>

Or, le Roman des Guerres, même lorsqu'il était historique, était une Geste avide de héros flamboyants : Martí, qui était loin d'être un chef militaire, était représenté prioritairement sous sa facette « belliqueuse » du tribun enflammé. Entre 1898 et 1920, il était moins glorieux d'avoir été dans l'Emigration que dans la « manigua ». Et puis, sans doute les survivants du Parti Révolutionnaire Cubain, tel Juan Gualberto Gómez, se consacraient-ils sous la République à d'autres tâches qu'à la littérature. L'absence du Parti Révolutionnaire Cubain dans l'histoire romancée des Guerres peut en partie s'expliquer par celle des témoins potentiels.

Mais l'on peut avancer des motifs relatifs au contexte après-révolutionnaire. La dissolution précoce du Parti Révolutionnaire Cubain par son seul délégué empêcha que la formation continuât à jouer un rôle constructif. Et puis, sa disparition, dans l'indifférence, ne tendait pas à montrer son importance capitale pour l'avenir puisque l'on voulait supposer que l'Indépendance n'était pas acquise. De nouveaux partis se constituèrent, centrés sur la personne charismatique de leur dirigeant. N'oublions pas que la tentative de Máximo Gómez de constituer un nouveau front patriotique pour contrecarrer Estrada Palma fut vouée à l'échec. Il faudrait ensuite attendre les années vingt pour que l'idée d'une alliance apolitique, civique et patriote ressurgît avec le Mouvement des Vétérans et des Patriotes : elle eut néanmoins une courte existence. Que Robreño, dans ce contexte, évoquât le Parti Révolutionnaire Cubain n'avait donc rien de fortuit. Ce fut Machado qui, bien involontairement, réussit à rassembler contre sa dictature la quasi totalité des familles politiques. Le Parti Révolutionnaire Cubain renaquit après la Révolution de 1933, sous la forme du Parti Authentique.

Quelle place donc, accorder au Parti Révolutionnaire Cubain dans des romans composés dans de telles circonstances ? Quant à tous les auteurs d'un indépendantisme modéré et hostile au radicalisme martinien (à commencer par les auteurs palmistes, jusqu'aux menocalistes), on ne peut que comprendre qu'ils aient éludé toute référence au parti de Martí.

### 3) Le sort du radicalisme révolutionnaire

Au même titre que l'impasse fut faite sur les questions politiques, la prise en compte du radicalisme social révolutionnaire ne fut pas traitée. Pourtant, en 1868, avec les aspirations égalitaires et l'abolition, comme en 1895, avec le projet martinien d'une République sociale, ces aspirations étaient fortes : les troupes « mambises » se composaient d'exclus de la richesse coloniale. Mais les gouvernements de la République de 1902 aspiraient à l'ordre social. Quand les plus démunis étaient sortis de la Guerre dans une déréliction plus grande encore – même s'ils avaient combattu dans les rangs de l'« Ejército Libertador » – et quand le mandat d'Estrada Palma débutait sur fond de conflit social et de grève, il ne faut pas s'étonner que les romans commémoratifs et apolégétiques aient passé sous l'éteignoir tout ce qui se rattachait à ces revendications. Nous avons montré plus haut comment le paysannat « guajiro » avait été réduit à un archétype costumbriste et comment la population de couleur avait été décrite longtemps en fonction de critères ségrégatifs. Le prolétariat urbain – tout particulièrement les ouvriers des manufactures qui les premiers avaient soutenus Martí – disparut. L'on se contentait de dire, à l'occasion, que Tampa et Cayo Hueso avaient été des communautés patriotes. L'écart était grand entre les nombreuses publications sur le sujet – études et témoignages – et le roman qui ne s'y intéressait pas.

On a vu de quelle manière le personnage du « Noir » était généralement campé : condamné à être fidèle et servile, ou sauvage et féroce. Il faut reconnaître que dans la majorité des cas, ce protagoniste était utilisé soit comme faire-valoir du Cubain blanc, soit comme vivante condamnation des tares coloniales espagnoles. La place, de droit et de fait, de l'individu de couleur dans une communauté nationale issue d'une histoire et de luttes communes, était reconnue, certes, mais avec trop de réserve et de parcimonie. Surtout, elle était présentée comme un fait acquis : on ne pouvait par conséquent souffrir aucune prétention, aucune exigence. Pourtant, le gouvernement espagnol et les Créoles avaient pensé à l'indemnisation des esclavagistes, mais pas à l'intégration des affranchis.

De manière analogue, nous avons souligné que la métaphorisation de la société par la représentation de la famille excluait, chez la plupart des auteurs, les éléments qui n'étaient pas d'origine hispanique. L'élaboration d'un mythe œdipien des Guerres traduisait la rupture avec la Colonie, en opposant le fils créole au père espagnol. L'ordre social, dont les fondements étaient la famille, et son corollaire le patrimoine, vacillaient, puis se stabilisaient. Dans ces

bouleversements, il n'y avait pas de place pour la population issue de l'esclavage. La République médiatisée ne s'était pas plus soucieuse de créer une meilleure équité en compensant tous les retards dont la communauté avait hérité. Les auteurs ne pouvaient s'empêcher de voir Cuba blanche : blanche latine pour les uns, blanche anglo-saxonne pour les autres...

La participation capitale de cette communauté « de couleur » non-blanche dans la longue route vers l'émancipation, était également réduite à peu de chose. Le peuple noir était absent du roman des guerres, et le resta longtemps. Il l'était du point de vue de la mémoire individuelle : celles de Mangoché passèrent inaperçues et il fallut attendre Miguel Barnet pour que la parole fût donnée à Esteban Borrero dans *Biografía de un cimarrón*. Mais il était exclu également de l'histoire de la construction de la Nation. L'on condamnait à juste titre le système esclavagiste, mais on ne parlait jamais de la résistance des esclaves. Seul Álvaro de la Iglesia, dans son entreprise d'élaboration d'une tradition historiciste, écrivit au sujet des soulèvements et des conspirations abolitionnistes, et de la répression que les rebelles avaient subie, à l'instar de chaque Cubain en mal de liberté et de justice, bien que plus brutale. Dans « Indultado por la virgen », l'auteur remontait à 1736 :

« Miguel de la Martinica era esclavo del contador don Juan de la Barrera, y fue condenado a muerte « por haber faltado al respeto y temor de Dios quemando las casas de la morada de su amo, y uno de los cañaverales del ingenio de su señor ». <sup>1551</sup>

Il insistait également sur « une des conspirations que tout le monde connaît », mais que personne, visiblement, ne voulait reconnaître :

« Sin duda aquel paternal gobierno convencido [O'Donnell], por experiencia, de lo que fatigaban los fusilamientos, entendió que el califa colonial, ahito de sangre, necesitaba descansar de su laboriosa jornada de exterminio y que ya era hora de cerrar el registro de las hazañas del conde de Lucena, en que figuraban el horrible *proceso de la escalera*, el suplicio de *Plácido* y sus diez compañeros de infortunio, nueve ejecuciones capitales en Alacranes, cuatro en Cimarrones, centenares de hombres de color azotados bárbaramente en las fincas azucareras de todo el país, y un alijo de cerca de mil negros de Guinea, por cuya entrada se pagaron diez y siete pesos en oro *per capita*, como impuesto extraordinario y clandestino sobre aquel negocio redondo ». <sup>1552</sup>

Ce conte-là n'avait pas comme objectif de relater la conspiration, ou la répression, pas plus d'ailleurs que pour d'autres cas. L'auteur signalait du point de vue cubain les jalons qui avaient marqué l'histoire de la Nation. La Conspiration de la Escalera était l'un d'eux.

Pour le reste, même chez les auteurs à la pensée sociale la plus avancée, l'on retrouvait une trace de préjugé dans la mise à l'écart du thème de l'inégalité et de la ségrégation, justifiée par le principe que la Constitution suffisait à établir l'égalité. La rébellion armée des Indépendants de couleur était traitée par Penichet, qui aspirait à une société égalitaire, en fonction de critères différents de ceux qu'il utilisait pour évoquer les autres recours à la rébellion armée sous la République. Elle n'était pas l'unique alternative laissée par le verrouillage du monde politique, elle était une « Revolución racista ».

#### 4) Le fantôme de la République cordiale

Terminons sur l'institution capitale, cadre et objectif des Guerres, la République. Sa représentation était singulière. Pas plus en 1868 qu'en 1895, les indépendantistes n'avaient négligé l'importance de sa création ni de son fonctionnement. L'on trouve mention de ce dernier dans l'évocation de la vie civile dans les territoires « mambis », nous en avons parlé plus haut. C'était, évidemment, la facette des institutions républicaines que les « Mambis » avaient pu saisir, dans le quotidien de leurs années de guerre. Maspons Franco en faisait un des volets le plus longuement développé de son roman. L'organisation administrative de Cuba libre, incarnée par des Préfets efficaces et dévoués, fut d'ailleurs un thème repris par les générations postérieures.

Mais la République, cela avait été bien plus que l'organisation des arrières. République et démocratie étaient des notions fondamentales de l'utopie et du projet des indépendantistes des deux guerres. Elle était là, entre les lignes, en référence ou dans la description des aspirations des « Mambis ». Mais bien peu d'éléments concrets (sauf chez Pérez Díaz) étayaient sa réalité fugitive, dans des œuvres où l'on accordait généralement tant de poids à la référenciation. Pendant la Guerre de Dix Ans, une Assemblée Constituante, représentant le peuple combattant de Cuba Libre, s'était réunie pour déterminer le cadre constitutionnel dans lequel les pouvoirs exécutif et législatif allaient fonctionner. Les séparatistes de 1895, tirant, non sans dissensions d'ailleurs, les enseignements des forces et

des faiblesses de l'organigramme adopté à Guáimaro, organisèrent pouvoir civil et pouvoir militaire dans le cadre de la Constitution de Jimaguayú.

Or ces actes fondateurs ne semblaient pas avoir marqué les esprits des auteurs, puisque l'on ne trouvait que de très rares allusions à ces actes constitutionnels. Raimundo Cabrera, en 1897, était une des exceptions. Le contexte l'imposait dans la mesure où il lui fallait montrer que cette insurrection s'inscrivait dans la continuité de la République de Cuba en Armes et dans la légitimité constitutionnelle de Guáimaro<sup>1553</sup>. Dans la période républicaine, ce fut López Leiva qui évoqua les institutions politiques de la République. Sa participation à ces moments historiques – il avait été Représentant du Quatrième Corps de l'Armée de Libération et membre de l'Assemblée de Jimaguayú – montrait du reste l'importance que revêtaient pour lui ces aspects de la Guerre.

Reconnaissons, pour expliquer cet oubli, qu'il fallait sans doute avoir participé à ces instances ou dépendu d'elles pour vouloir en témoigner. Mais la plupart des Vétérans-écrivains avaient côtoyé la hiérarchie militaire. Pourquoi donc un Maspons Franco, secrétaire de Maceo, n'évoquait-il pas son gouvernement ? Sans doute le militaire qu'il était gardait-il seulement en mémoire que des civils avaient entravé la menée franche des opérations militaires. Mais même de cela, rien n'était dit. Les rapports potentiellement conflictuels avec le pouvoir militaire avaient été pourtant une préoccupation majeure, à laquelle l'on avait tenté de pallier en 1895. Ces faiblesses, ces imperfections, ces sujets de discordance étaient gommés des romans.

Des successifs présidents de la République en Armes, seul Carlos Manuel de Céspedes figurait réitérativement dans les romans abordant la Guerre de Dix Ans. Mais c'était alors moins en tant que Président de la République en exercice, même si sa fonction était protocolairement mentionnée, qu'en tant que Père de la Patrie. Spottorno apparaissait dans les romans du fait de son décret radical – nous l'avons rencontré chez Cabrera–. Mais les autres n'apparaissaient pas, et cela ne peut être dû à la courte durée des mandats ou à l'oubli d'une chronologie trentenaire. Ainsi, Bartolomé Masó, président de la République en Armes durant toute la Guerre de 1895, et adversaire de Estrada Palma lors des élections de 1901, semblait faire figure d'inconnu pour ces romanciers. Pourtant, les efforts du Gouvernement d'occupation pour éliminer le candidat légitime de la République, Masó, lors des premières élections de la République née en 1902, montraient par eux-même quel poids électoral le président de la République en Armes était susceptible d'avoir. Comment expliquer alors l'oubli, dans les romans, de ce pan de l'histoire des guerres ? Si on laisse de côté ceux qui

préféraient passer sous silence les marques évidentes de l'exercice responsable de la souveraineté par les Cubains, il reste un nombre conséquent d'auteurs qui négligeaient de donner corps à une République à laquelle ils aspiraient sincèrement. C'est sans doute ici le contexte qui peut suffire à expliquer cette représentation évasive de l'institution républicaine. Outre le fait que l'on cédait ou renouvelait les clichés du genre, outre celui qu'il restait encore à inventer un roman englobant la peinture du pouvoir civil dans les Guerres, c'était les déceptions de l'exercice de la démocratie dans la République médiatisée qui pesaient lourd dans cette stratégie de non-écriture.

Fruit d'un acte de mémorisation pour ceux qui avaient vécu les Guerres, d'un travail de relecture de cette mémoire héritée pour les auteurs des générations postérieures, les romans des Guerres avaient leurs oublis et leurs dénis. Nous en avons relevé certains, dans la Deuxième Partie<sup>1554</sup> et ici, parce que nous les trouvons particulièrement capitaux, récurrents et symptomatiques. La nature et la portée, la cause ou la fonction des uns ou des autres étaient diverses et s'entremêlaient pourtant. Sans doute faut-il distinguer avant tout les lacunes de la mémorisation des occultations volontaires, tout en étant conscient qu'il était quelquefois difficile d'imputer une omission à l'une plutôt qu'à l'autre.

L'oubli pouvait toucher des aspects secondaires (l'espionnage), apparemment anecdotiques (la « Tea », l'interdiction pour les soldats d'entrer dans les villes) ou capitaux (la « Guerra Chiquita », la République en Armes). On peut l'imputer au caractère subjectif et lacunaire de l'expérience humaine. Toutefois, il demeure d'autant plus révélateur que les écrivains avaient à cœur de dire le plus et le mieux possible, en authentifiant ou en référenciant leur propos. Était-ce donc le signe du désintérêt pour tel problème, ou son occultation involontaire parce que, justement, il y avait problème ? Oublier de parler des dissensions dans le camp indépendantiste ou des couleurs nord-américaines flottant sur El Morro le 1<sup>er</sup> janvier 1899, entrant dans la logique de la fonction civique, défensive et didactique, des romans.

Le déni pouvait également avoir une fonction défensive, comme dans le cas de l'absence de représentation de la Guerre hispano-cubano-américaine. Les auteurs semblaient quelquefois considérer que ce n'était plus leur guerre ; ils l'évadaient donc et concluaient sur la défaite de l'Espagne. Assurément, la conséquence du non-dit et de l'évitement pouvait être mal mesurée. On évitait sans doute de se rabaisser au rang du grand perdant, mais on apprenait aussi à se satisfaire du moindre mal. A moins qu'à l'inverse, l'on évitât les

questions épineuses, susceptibles de faire réagir un public patriote. Le délayage, nous l'avons vu, dans le sort qui fut fait à Martí ou dans l'assimilation des Annexionnistes ou des Autonomistes aux Révolutionnaires, permettait de gommer, sous couvert d'authenticité testimoniale, les lignes de rupture sociales et politiques les plus profondes, et de réécrire dans la perspective d'une américanisation, l'histoire des Guerres de l'Indépendance.

Ceux qui avaient fait ou faisaient l'Histoire, ceux qui avaient le sentiment de la subir, ne se lançaient pas incidemment dans la composition d'un roman traitant des Guerres. Chacun apportait sa vision, sa part de petite histoire, remémorée ou élaborée à partir de la mémoire des témoins, afin d'écrire un peu plus de l'Histoire de tous. Dans des moments de crise, de doute ou d'incertitude, le roman était utilisé comme un vecteur de réaffirmation de l'identité, une forme de concrétisation du lien social, tel qu'on voudrait ou aurait voulu qu'il fût. La question alors portait sur : Qui l'écrit ? A destination de qui ? et Quel contenu ? Les oublis et les évitements s'expliquaient alors : comment évoquer ce qui sépare alors que l'on veut resserrer les liens ? Les dénis construisaient pour mener la collectivité vers une Utopie moins radicale, en infléchissant le sens que les « Mambis », les anonymes et les grandes figures, avaient donné, par leur pratique, à l'Histoire. Quant à ceux qui attaquaient de front ce qu'ils analysaient comme les causes de l'échec – question de personnalité, de tempérament et de contexte –, ils renouaient encore ces fils communautaires en les teintant aux couleurs de la révolte réactivée.

Mais révoltés, soumis ou satisfaits par le cours que prenait le destin du pays depuis 1898, ces auteurs se donnaient le droit de l'écrire, et de s'affirmer, par cet acte, dans une des modalités de l'exercice de sa citoyenneté. Qu'ils aient été ou pas compris par leur lectorat, qu'ils aient convaincu ou prêché dans le vide, c'était une autre histoire.

### **C. Les romans communautaires**

Ces romans, destinés à affirmer et à définir le lien social, historique et prospectif, qui unissait la communauté nationale, étaient également l'espace dans lequel des communautés plus réduites revendiquaient à leur tour leur identité et leur place dans la société. C'était un de leurs paradoxes : ils ne transmettaient plus la parole de la collectivité nationale – avec tout le caractère indéfini et réducteur que le terme présuppose – mais bien plutôt celle d'une des communautés composant la Nation.

Hormis les romans « politiques » que nous avons évoqués, et dont on peut considérer qu'ils émanaient aussi d'une communauté, l'on peut lire des romans féministes ou, surtout, des romans régionalistes. On pourrait voir dans cette variété le signe de l'effervescence intellectuelle et de la liberté d'expression. On peut toutefois porter un regard plus sévère. Ainsi, par exemple, l'apparition de romans régionalistes au moment même où la Nation avait la possibilité de se construire dans un cadre institutionnel, posait le problème de sa capacité à intégrer l'ensemble des communautés, ou, à l'inverse, celui de la volonté d'intégration de ces communautés. La quasi inexistence d'un roman « ethnique », compte tenu de la violence des conflits raciaux, révélait un problème collectif plus grave encore. Il nous faudra donc nous interroger sur les finalités de ces romans communautaires, et sur leur sens politique et social dans le cadre de la République médiatisée.

Entendu que l'élitisme de l'instruction privait les groupes victimes d'exclusion de cette prise de parole, certaines femmes, par exemple, issues d'un milieu créole aisé et cultivé prirent la plume. Fermina Cárdenas, veuve De Armas, fut la première d'entre elles. Sous couvert d'un pseudonyme féminisé, elle prit la liberté de dire sa vérité non seulement sur un personnage controversé, Quintín Banderas, mais encore de donner son avis sur les événements politiques de son temps, domaine pourtant considéré, selon l'expression consacrée, comme une « affaire d'hommes ». Souvenons-nous qu'elle n'entendait d'ailleurs pas en rester là puisqu'elle envisageait de se mêler de la vie politique du pays, adoptant les moyens limités qui étaient laissés aux femmes, en rédigeant les biographies de José Miguel Gómez et d'Enrique Villuendas. L'on peut certainement considérer cet auteur comme la première à user du roman pour exercer son droit théorique de la citoyenne d'avoir un jugement sur l'histoire et le devenir de son pays, à défaut de pouvoir l'influer par son vote<sup>1555</sup>.

Puis parallèlement à la montée de la revendication féminine, un court hommage romanesque fut rendu aux femmes patriotes par Emeterio S. Santovenia y Echarde : *Una heroína cubana*, paru en 1916, était une nouvelle (hélas insipide) de cinq pages, vraisemblablement publiée à compte d'auteur. La même année, Laura Dulzaides del Cairo faisait publier *Azares y azahares*. Roman indianiste, sans doute afin de mieux faire passer la revendication féministe, *Azares y azahares*, mettait en scène et en situation des femmes qui parlaient de la guerre. Patriotes, militantes, exaltées, guerrières, cultivées, elles dissertaient à l'occasion sur l'avenir, sur le rôle de la science, sur l'appétit de progrès, sur le besoin de liberté, et sur la fin prochaine de toutes les oppressions. Non seulement le



protagoniste principal, Yareira, était une femme, mais la représentation féminine (cinq personnages féminins) damait le pion aux représentants masculins (deux, dont le père). Ces personnages gardaient, il est vrai, beaucoup de la caractérisation romantique dont nous avons parlé dans la Deuxième Partie :

« – Sí, Blanca ; no es de dudar que se preparan grandes acontecimientos ! ¡ La lucha va a ser horrenda, encarnizada !  
– ¡ Ay India ! ¿ Y nuestros padres ? ¿ Nuestros hermanos ?  
– Se lanzarán indómitos al ardor de la pelea !  
– Tendremos mucho que sufrir Yareira. Ya ves, hace apenas cuatro meses que empezó en Yara, y ya mi pobre hermano tal vez ha perecido, y con él, cuantos tal vez ?  
– ¡ Nó, no sufriremos tanto cómo crees ! »<sup>1556</sup>

Mais à l'heure du choix fatidique, elles n'hésitaient pas :

« – Os ruego a todas la calma para preparar la marcha : hijas mías, queréis seguirme a la manigua a sufrir los rigores de la guerra o que os envíe a La Habana ?  
Ellas sin titubear respondieron a un tiempo.  
– Con vos papá ».<sup>1557</sup>

Bien sûr, la description de la vie de ces « Mambisas » dans la « manigua » décevait. C'était que Laura Dulzaides del Cairo n'était pas une Ana de Quesada, ni une Isabel Rubio, ni une Adela Azcuy... Il n'empêchait que ces femmes-là étaient les inspiratrices de l'auteur au moment de créer Yareira, Blanca et ses sœurs... L'aspiration des femmes à jouer un rôle dans la vie publique, était un des héritages de l'expérience, des pratiques et de la réflexion des années de guerre. Les femmes s'organisèrent ensuite, assez précocement : en 1923, se tint le premier Congrès National des Femmes. En 1925, parut un autre roman de López Leiva, au titre particulièrement intrigant : *Por el honor de su dama. Escenas de la manigua*, mais nous n'avons pu le localiser.

Mais, les « Mambisas » peu à peu, n'étaient plus les modèles, et l'on se tournait du côté du Nord. Carlos Loveira n'était pas insensible à leur pouvoir de séduction mais cette liberté l'effrayait un peu :

« Las muchachas, contagiadas de la libertad femenina que se respira en el Norte, hablaban, nos miraban, y se reían, con un desenfado picaresco y flirteador que me cohibía indignamente. De pronto una rubia lindísima, diabólica en la desenvoltura de sus movimientos y en su escasez de ropas

interiores, se fijó en mi recio bastón, y empezó a escudriñarme detenida, piadosa, hirientemente, como si adivinase mi cojera ».<sup>1558</sup>

Maspons Franco l'attesta également, au même moment, encensant le dynamisme et le civisme des femmes modernes nord-américaines, dans *Maldona*. A ce mimétisme, répondirent Hernández Catá, dans « Apólogo de Mary González », puis Pérez Díaz, dans *La rosa del Cayo*, attaquant l'active frivolité des Cubaines américanisées.

Le thème du régionalisme traversait les romans des Guerres. Certes, le caractère testimonial de l'écriture localisait spontanément l'espace du roman. Mais la veine régionaliste avait d'autres causes et d'autres implications. Cet enracinement dans la province d'origine pouvait révéler, en-deçà des déclarations nationalistes et sans pour autant les annuler, les limitations de la représentation du concept de Nation chez quelques auteurs : on se battait pour la Nation, pour Cuba libre ; mais cela n'était concret que dans l'espace familial. Là était la vraie patrie ! Et puis, nous l'avons vu, dans les romans, la guerre était affaire de famille : le jeune créole ne constituait-il pas sa troupe avec les esclaves, les domestiques et les paysans du domaine paternel et de sa zone d'influence ? Les Vétérans, on le lisait clairement, restaient attachés à la personnalité de leur supérieur, surtout s'il était de la même région qu'eux. C'était la retranscription d'une réalité historique. En 1868, et en 1895 encore, le recrutement de l'« Ejército libertador » s'était fait dans la population, autour des figures locales. A l'inverse, nous l'avons signalé dans la première partie, l'affectation à un régiment d'un supérieur d'une autre région, vécue comme un « parachutage », pouvait se révéler très conflictuelle.

D'autres auteurs semblaient au contraire rivaliser dans la démonstration que leur province avait été la plus patriote de la Nation et l'on retrouvait trace de fortes rivalités régionales. Ainsi, rappelant le contexte de l'insurrection en janvier 1869, Laura Dulzaidés del Cairo, situait son roman dans la Sierra de Cubitas, dans la région de Camagüey, et faisait valoir les « siens » :

« A este movimiento había respondido Camagüey secundando a Oriente ; pero Las Villas por la falta de armas y pertrechos de guerra, no había podido organizar todavía sus huestes, (que tan heroicas fueron después) para lanzarse a las armas, por más que en todas partes se conspiraba y que eran muchos los villareños que se aprestaban para secundar a los revolucionarios de Oriente ».<sup>1559</sup>

Les rivalités et les dissensions replongeaient donc le lecteur dans un historique remontant au moins à la Guerre de Dix ans, du patriotisme régional. Mais qu'y avait-il derrière cette compétition ? Camagüey était le berceau révolutionnaire de l'aristocratie de 1868, celle qui se ruina dans un combat idéaliste et sans compromission... L'Orient cubain était la région insurrectionnelle par excellence, d'où le pouvoir colonial fut chassé pendant la Guerre de Dix Ans, la « Guerra Chiquita », puis celle de 1895... C'était aussi, pour ceux qui ne voulaient pas l'oublier la région la plus « noire » de Cuba. Quant à Las Villas, c'était la région de *La Vega*, que Maceo et ses troupes avaient écumée, découvrant la misère du petit paysannat :

« Creía Betancourt, como la mayor parte de sus comprovinciales, que los habaneros, eran refractarios al patriotismo, basándose en el hecho cierto de que mientras en Oriente, Camagüey y Las Villas habían sostenido una guerra de 10 años por la libertad de Cuba, La Habana había permanecido indiferente a llamamiento de la Patria. Igual concepto despectivo merecíanle también, al los de Vuelta Arriba, Matanzas y Pinar del Río, a las que consideraban provincias inferiores ». <sup>1560</sup>

Tous n'avaient pas été égaux dans l'engagement, tous n'avaient pas perdu autant. Historien de sa région, Bacardí tenait un discours de l'ambivalence :

« La tea, devorando las fincas de los adalides de la independencia y reduciendo a cenizas la secular Bayamo, por mano de sus propios hijos, marcaba el derrotero fatal ». <sup>1561</sup>

tout comme ses protagonistes :

« Hacen alardes de libertad y de republicanos ; si se les escucha, anarquistas ; abrigan ideas expansivas y sois unos tiranos de hecho ». <sup>1562</sup>

La Guerre avait coûté cher aux planteurs :

« El grito de Yara resonó en Santiago de Cuba fatídicamente ; había sido campana funeral llamando a juicio (...) ». <sup>1563</sup>

Mais ces disparités se gommaient toujours lorsqu'on évoquait La Havane. Et ces régions, rivales entre elles, se retrouvaient de concert dans l'opposition à la capitale, le cœur

le moins patriote. La vieille tante de Betancourt, héros de *La Acera del Louvre*, originaire de Puerto Príncipe, n'en démordait pas, depuis les premiers jours de la Guerre de Dix Ans :

« esos « tacos<sup>1564</sup> » son los amigos de los Voluntarios, porque si fueran buenos cubanos no hubieran consentido el fusilamiento de los estudiantes ». <sup>1565</sup>

La capitale cubaine, restée naguère espagnole, n'était-elle pas depuis passée aux mains des Cubains américanisés... Ceux qui revendiquaient si haut et si fort l'histoire insurrectionnelle de leur province ne prenaient-ils pas surtout beaucoup de recul vis-à-vis du pouvoir central ? La Havane ne représentait pas la Nation, elle était au contraire ce qu'il y avait de moins patriote et de plus opportuniste. Derrière le régionalisme, il y avait le repli sur des régions, dans lesquelles on n'avait jamais démérité. Il y avait également la recherche d'une autochtonie plus authentique.

Face à cette amertume, Robreño Puente s'appliquait, dans *La Acera del Louvre*, à « racheter » l'honneur des Havanais. Il tentait de rétablir l'équilibre en montrant que partout, il y avait eu des patriotes, et que, parmi eux, les Havanais n'avaient pas eu la partie particulièrement facile :

« Nada sin embargo más injusto que tal creencia, pues no era lo mismo irse al monte desde Santiago de Cuba, Holguín, Bayamo, Puerto Príncipe, Villa Clara, Trinidad o Sancti-Spíritu, adonde no llegaba el ferrocarril, ni tenían fácil acceso las tropas del gobierno para impedir que cada mambí marchase directamente de su casa al campamento, dando el último adiós a los suyos, en la ventana, sobre su corcel de guerra, que intentar incorporarse a la Revolución, saliendo de La Habana, sin manigua y sin montañas, guarnecida de tropas con exceso, cruzada de trenes y transportes militares y custodiadas celosamente sus diferentes salidas al campo, por numerosos policías de cuatro clases ». <sup>1566</sup>

Surtout, dans le contexte que nous évoquions, il mettait un terme à ces querelles, et réaffirmait l'égalité de tous les patriotes, qu'elle qu'ait été leur région d'origine, avec tout leurs particularismes, dans l'action :

« Así vemos que bajo el mando de orientales de pura cepa como Maceo, Calixto García, Lacrete y Enrique Collazo, brillaron por su bravura e idoneidad, los Generales Mario Menocal, Rafael Montalvo, Armando de la Riva, Rafael de Cárdenas, Adolfo Castillo y Nestor Aranguren. Estos dos últimos muertos en campaña (...) encabezan la gloriosa lista de jóvenes habaneros caídos en el campo de batalla (...) » <sup>1567</sup>

Gómez et Maceo avaient réussi, en 1895, à créer, en imposant le recrutement et l'affectation sur tout le pays, une véritable armée nationale. Rentrant « au pays », les « Mambis » gardaient en mémoire que les vraies limites de la Nation avaient été délimitées par les Généraux et leur Invasion, à la tête de régiments dont les hommes étaient si divers qu'ils n'étaient plus tout aussi anonymes, ce que montraient les récits croisés de Montenegro.

#### **D. Un roman populaire pour une guerre populaire**

Puisque l'on considère que les romans des Guerres furent un des vecteurs destinés à renforcer ce qui fondait le lien social de la communauté, alors l'importance quantitative du roman d'aventures nous pousse à nous interroger sur le choix de cette littérature de genre. Les auteurs XIX<sup>ème</sup> siècle cubain avaient trouvé dans le roman historique, et cela non sans controverses, la forme leur permettant d'articuler leur préoccupations identitaires, littéraires et civiques. Entre eux et les auteurs de la République médiatisée, il y avait une filiation indiscutable. Comment écrire l'histoire pour se l'approprier devenait une question pérenne. Il faudra peut-être ici rendre ses lettres de noblesses au « roman de gare », et au « roman de la petite histoire »<sup>1568</sup>, en montrant comment il fut le vecteur de la diffusion d'une imagerie nationale intégratrice auprès des milieux populaires.

Jesús Castellanos avait médité sur ces questions. Il laissa quelques textes, épars mais fort intéressants, sur la nécessité de faire connaître l'Histoire et les histoires de Cuba<sup>1569</sup>. L'accès à l'historiographie, encore lacunaire, restait réservé à une minorité. Il tenta d'ailleurs à sa manière de remédier à cela par sa participation à la création d'institutions scientifiques publiques.

Mais en attendant, où trouvait-on trace de l'Histoire de la Nation à peine reconnue légitimement ? Les commémorations des cérémonies officielles ne pouvaient remplir office d'Instruction. Et puis, depuis 1899, elles avaient pour beaucoup un goût amer. Dans les écoles ? Certainement, et nous avons fait allusion plus haut au labeur immédiat des historiens de la Nation, qui rédigèrent des ouvrages pédagogiques<sup>1570</sup>. Dans la presse ? Son rôle ne doit pas être minimisé, et la presse, particulièrement la presse de magazine littéraire ou d'actualité<sup>1571</sup>, était un vecteur de cette commémoration, par la présentation de personnalités, par le signalement de dates et d'événements, par la publication de textes testimoniaux.

Justement, les Vétérans à la tête de leur génération envahissaient le terrain des Lettres et de l'historiographie à la fois, de manière peut-être désordonnée, mais néanmoins fort volontaire.

Les créateurs, comme dans la Cuba coloniale, avaient un rôle primordial à assumer. Il leur revenait, pensait Castellanos de participer à la réduction de cette inégalité face au savoir le plus élémentaire et capital qui devait souder « l'esprit national ». Dans sa préface aux *Tradiciones cubanas* de Álvaro de la Iglesia, il écrivait :

« La historia, al menos en este su menudo y picante aspecto, es hoy una conquista de los artistas sobre los eruditos ».<sup>1572</sup>

Il appliqua imparfaitement sa théorie ; et ses nouvelles furent appréciées par un lectorat limité. Mais, tirant enseignement des antécédents littéraires de Cuba, il n'en avait pas moins identifié un problème capital et fournit des éléments de solution. Ecrire sur les Guerres de l'Indépendance était un acte civique et politique. Pour qu'il fût également constructif, le texte devait être accessible au plus grand nombre, et non plus à un cénacle d'érudits. Il fallait tenir compte du fait que lire un roman historique était plus ardu et que des légendes et des traditions, également riches en enseignements et documentées, étaient des textes plus praticables.

Cette réflexion croisa la tradition testimoniale et le besoin de prise de parole des vétérans. La question de l'érudition se posait également du côté des écrivains. Composer un roman historique suppose une connaissance et une réflexion sur le fait littéraire de la part de l'auteur. Le roman d'aventures pouvait fonctionner tout à fait bien sans cette réflexion théorique, ce qui ne signifie pas qu'il n'y en eut pas. Et puis la mémorisation et le plaisir du récit trouvaient dans ce genre un support idoine. Cependant, le roman d'aventures, malgré la liberté qu'il permet, est assujéti à certaines règles structurelles. Certes, l'on peut toujours considérer qu'un auteur aguerri composera un roman de meilleure qualité qu'un auteur d'occasion. Ces inégalités sont en partie responsables de la fortune ou de l'infortune de ces « mauvais » romans, puis de l'escamotage de leur ensemble, dédaigné, par nature, en tant que sous-genre.

Mais le roman d'aventures, bien que déprécié par les critiques littéraires trop académiques, était un roman populaire et un roman en vogue. Il avait été en vogue auparavant : dès 1879, *Los misterios de La Habana* de Pedroso de Arriaga avaient été publiés, (version créole d'Eugène Sue). Le roman d'aventures avait permis ensuite d'aborder des thèmes de société, comme le banditisme, autour du personnage de Manuel García<sup>1573</sup>. De plus,

les auteurs, de Goodman (1874) à Serpa (1951) l'inscrivaient dans la continuité de l'héritage de la tradition d'écriture testimoniale et de l'écriture romanesque historique. Sa fonction ludique n'excluait pas que l'auteur développât un discours civique ou politique. Bien au contraire. Nous avons eu quelquefois de la difficulté à classer tel roman dans un genre « Aventure » trop strictement exclusif. Le lecteur aura ainsi vu, dans ces pages et dans le Mémento des œuvres étudiées, des classifications à tiroir, destinées à souligner le caractère fortement historique ou politique d'un « roman d'aventures à thèse ».

D'ailleurs, ces frontières floues entre un genre et l'autre n'étaient pas spécifiques au cas cubain. L'œuvre de Walter Scott, que Bacardí (auteur de romans historiques) évoquait comme un modèle, en est un exemple. Il n'en restait pas moins qu'elles constituèrent longtemps pour les critiques et les historiens de la littérature les limites à ne pas franchir si l'on voulait qu'un roman soit lu et reconnu. Jústiz y del Valle n'échappa pas à cet a priori tenace, et se trouva relégué sans pitié dans la sous-catégorie des auteurs brouillons et dépourvus d'originalité :

« Jústiz escribía sin distinción y sin método. Parece más que un escritor, un aficionado a las letras. Sus novelas se resienten del descuido con que escribía, pero no cabe duda de que en más de un caso supo pintar la realidad ambiente : así ocurre con *Carcajadas y sollozos* (1906), relato en que, aparte del título poco afortunado (nueva versión del *Risas y lágrimas*, tan manoteado por los románticos de categoría inferior), presenta con verismo el cuadro de una familia ». <sup>1574</sup>

La critique moderne nous offre un concept opératoire, celui du sujet du roman, qui permet de dépasser cette ambiguïté, puisque, dans le roman historique comme dans le roman d'aventures, le rapport à l'Histoire existe. Mais la différence essentielle qui distingue les deux écritures réside en ce que, dans le premier cas, l'histoire est le sujet du roman, alors que dans le second elle n'est qu'un décor, même reconstitué avec rigueur et précision. La représentation du passé, explique Jean-Yves Tadié<sup>1575</sup>, compte moins que celle de l'homme face aux événements – c'est sur cet élément que l'identification du lecteur va jouer pleinement – :

« Ten presente, Justo, que en todos los hechos de la vida, hay siempre un factor original que entre en la composición de los problemas. Los hombres, con raras excepciones, no son ni buenos ni malos. Son el resultado de las circunstancias que los rodean. Aquí mismo, en esta lucha ciclópea que sostenemos, hay militares que han figurado en los dos bandos. Españoles que se han pasado

para los cubanos y cubanos que se han pasado para los españoles. Y es que el hombre en su lucha por la vida ira siempre del lado que le conviene ocupar, sin negarle que muchas veces, casi siempre, influyen en sus determinaciones los sentimientos. En todo ser humano hay siempre un estado de conciencia. El mundo adelanta porque las ideas se imponen y trazan caminos que todos siguen. De ahí el sin número de credos políticos y religiosos, pensando, por supuesto, los filósofos, que su doctrina, la de cada uno, es la verdadera ».<sup>1576</sup>

Quelquefois, le passé historique peut être utilisé comme facteur de dépaysement, ou d'exotisme, ce qui fut exactement le cas du roman nord-américain des Guerres de l'Indépendance cubaine. En revanche, pour les auteurs cubains, son traitement était capital. L'Histoire n'était pas uniquement décor, elle était jalonnement du cheminement des protagonistes. L'Histoire de la Nation n'était pas abordée comme un « sujet » achevé, déterminé puisque révolu, mais au contraire comme aventure perpétuelle, perpétuellement en devenir :

« L'aventure est l'irruption du hasard, ou du destin, dans la vie quotidienne, où elle introduit un bouleversement qui rend la mort possible, probable, présente, jusqu'au dénouement qui en triomphe – lorsqu'elle n'en triomphe pas. Quelque chose arrive à quelqu'un : telle est la nature de l'événement ; raconté, il devient roman, mais de sorte que « quelqu'un » dépende de « quelque chose », et non l'inverse, qui mène au roman psychologique ».<sup>1577</sup>

A chaque instant pouvait advenir une nouvelle péripétie – ou un nouvel avatar – à quoi le héros devait s'adapter et répondre. Dans les romans d'aventure, les protagonistes réagissaient, par l'action, à des données et à des réalités qu'ils ne maîtrisaient pas. L'Histoire ainsi, toujours, était en train de se faire. Le roman d'aventures restait ouvert, en mouvement, toujours à écrire. C'était alors l'aventure elle-même (la pratique historique ?) qui était le sujet du roman. Quant à la notion de péripétie, ne correspondait-elle pas à ce qui se passait dans la réalité, quand l'Intervention et l'Occupation s'étaient produites sans que les « Mambis » l'aient voulue, et que les événements leur avaient échappé ?

On peut alors avancer l'hypothèse que le délaissement par les auteurs du genre historique pourtant traditionnel n'avait pas comme seules raisons celles que nous avons avancées plus haut. Le roman d'aventures correspondait sans doute mieux à leur perception de leur propre destin individuel, et du destin collectif également. Pour ceux qui avaient « fait » l'Histoire, (les vétérans) ou ceux qui envisageaient de passer à l'action (les auteurs de



la troisième génération républicaine), le mode de fonctionnement de ce roman-là reflétait leur propre pratique historique et, quelquefois également, leur perplexité face aux événements.

Enfin, ne pas aborder l'Histoire comme un passé achevé, sacralisé et inaltérable pouvait exprimer la vitalité et le refus de la soumission face à une situation imposée, en l'occurrence, par l'ingérence nord-américaine. L'Histoire était aussi devenir.

Face au roman historique, vecteur d'un discours rétrospectif, explicatif ou justificatif, sur l'Histoire, le roman d'aventures se posait comme le récit de la pratique individuelle et collective de l'Histoire, rendant justice à ceux dont on ne parlait pas :

« En los grandes movimientos populares acontece que los que más hacen son los que menos alcanzan, cuando llega el instante de reconocer méritos ».<sup>1578</sup>

L'on s'échappait d'une représentation solennelle pour s'attacher au faire et au subir de héros de plus en plus anonymes, comme si la Geste était progressivement rendue aux grands absents des manuels d'Histoire d'alors, à tous ces individus qui composaient le peuple de Cuba, *Los heroes* : « El negro Torcuato », « Un insurrecto », « El Agachao », ou Pedro Barba<sup>1579</sup>. Toutes leurs histoires personnelles, si familières entre elles, se croisaient, se recoupaient, et au fond, construisaient la grande Histoire : *Historias de campamento*<sup>1580</sup>, puis *La manigua histórica*<sup>1581</sup>.

L'écriture de la Geste répondait initialement à une démarche civique de construction d'un imaginaire référentiel, afin de contribuer à donner corps à une identité nationale à peine concrétisée par son institution étatique. Mais, très vite, la constitution d'une imagerie au profit de la collectivité fut dérivée vers l'utilisation de cette imagerie à des fins clientélistes, puis au service du régime-même. De constructive, la démarche devint hagiographique puis auto-légitimatrice. Néanmoins, dès le départ, un courant critique apparut, se posant comme écriture résistant à cette récupération de l'histoire de tous à la gloire et au profit de quelques-uns.

Très certainement, l'apparition de cette écriture de l'inconformité doit s'interpréter comme réaction aux déceptions ou aux frustrations engendrées par la vie publique et ses avatars. Ainsi, à chaque période de crise politique ou sociale, de menace grave pour l'existence de la République ou, au contraire, de tentative de reconquête d'un peu plus de souveraineté, des auteurs retournaient au thème-clef et symbolique de leur Genèse.

Invariablement, deux postures se dégageaient. La première, proclamée par ses tenants comme étant la plus patriote, s'articulait sur l'expression de la satisfaction de l'acquis, de sa préservation en l'état, et de la justification de la société et du régime de la République médiatisée. Ce courant conservateur s'appuyait dans les romans sur une imagerie sacralisée et réductrice, dépouillée de toute vision politique ou sociale susceptible de justifier la remise en cause de l'ordre établi.

A cette écriture de la satisfaction, répondait une écriture de la frustration ou, plus tard, de l'insoumission, puis de l'opposition. Longtemps piégés dans la tenaille de la fausse alternative entre l'acceptation d'une République à la souveraineté limitée ou à l'absence de République, les auteurs se libérèrent parallèlement à l'élan de contestation civique du régime et de sa classe politique. Ce pôle put enfin se développer sans être nécessairement taxé d'anti-patriote ou d'anti-cubain.

Cette démarche de réappropriation civique ne s'attaqua pas généralement à l'imagerie – qu'elle tentait au contraire de préserver et de réactiver<sup>1582</sup> –, mais à sa version conservatrice. L'effort de mémorisation (ou d'écriture de la mémoire héritée des aînés) se centrait sur des aspects auparavant oubliés ou déniés de l'Histoire de l'Indépendance. L'on commençait à affronter certaines des causes de la frustration. L'on prit également la plume au nom d'une communauté intégrée à la Nation, mais différente de la Patrie sacro-sainte. Romans féministes ou romans régionalistes, tout en étant les signes d'une prise de parole communautaire, étaient également ceux de la recherche d'une parole patriote distincte de cette parole officielle, dans laquelle on ne se reconnaissait plus suffisamment. Mais ce fut dans la forme de la narration que se joua la vraie contestation.

L'abandon de l'académique et institutionnel « roman historique » par de nombreux auteurs – hommes de lettres ou écrivains occasionnels – pour le populaire « roman d'aventures » (ou « nouvelle d'aventure ») est selon nous la manifestation la plus probante de la réactivation de la combativité. L'esprit de cette forme inconventionnelle d'écriture de l'Histoire, l'élargissement du lectorat à laquelle elle se destinait le montraient aussi sûrement que l'évolution des archétypes qu'elle permit. Le fait que les auteurs de la troisième génération – les plus distants des Guerres mais aussi les plus contestataires – aient associé cette forme et le thème renouvelé des Guerres d'Indépendance, fut le signe de la justesse de ce pari. Dans la lignée de López Leiva, de Robreño ou de Pérez Díaz, Pablo de la Torriente Brau, Ortiz Velaz, Montenegro et Serpa rendaient les Guerres d'Indépendance à ceux qui les avaient faites : les milliers de Cubains anonymes.

# Conclusion

Lorsque le Professeur Paul Estrade m'a engagée – il y a longtemps déjà – à entreprendre une recherche sur le thème des Guerres de l'Indépendance dans les romans cubains, nous étions, je crois, tous deux bien loin de penser que je rassemblerais un corpus aussi important.

En effet, la Professeur Ana Cairo venait tout juste de parvenir à faire rééditer deux des trois tomes de la trilogie de Raimundo Cabrera<sup>1583</sup>, et seul le roman historique d'Emilio Bacardí, le roman à thèse de Carlos Loveira, celui de Luis Rodríguez Embil dans une moindre mesure, ainsi que les nouvelles de Jesús Castellanos et de Miguel de Carrión grâce à la postérité de leurs auteurs, avaient échappé à l'infortune littéraire.

Pourtant, les fichiers de la Bibliothèque Nationale José Martí, ceux des Archives Nationales et ceux de la Bibliothèque de l'Institut de Langues et Littérature recelaient beaucoup de surprises. Les revues politiques et culturelles également. Ana Cairo nous avait mis sur la piste du roman-feuilleton de Cabrera ; nous avons trouvé également de nombreuses nouvelles (composées par Enrique Collazo, par Alfonso Hernández Catá et par d'autres) tombées depuis dans un oubli quasi total.

Entre 1898 et 1951, quatre-vingt-dix-sept titres avaient été publiés<sup>1584</sup>. Toutes générations confondues, des auteurs renommés, des auteurs qui aspiraient à l'être, des intellectuels, des hommes politiques ou de parfaits inconnus, s'étaient attaqués à cette période considérée comme celle de l'acte historique fondateur du régime de la République indépendante de Cuba. Ces œuvres avaient-elles si peu d'intérêt littéraire, leur discours sur les Guerres était-il si inepte, pour mériter une telle disgrâce ? L'ensemble ne méritait-il rien d'autre que la poussière des étagères ? Surtout, comment articuler la preuve d'une préoccupation – révélée par le caractère permanent et

prolix de cette écriture romanesque – pour un thème fortement identitaire, avec l’omission dont cette production fut ultérieurement frappée ?

C’est certainement la question à laquelle nous ne pouvons pas apporter de réponse assurée. Peut-être faut-il imputer cette disparition aux défaillances du système éditorial cubain ? Considérons également que l’interrogation portée un temps dans ces romans, se développa ensuite sur d’autres supports culturels. Peut-être enfin faut-il admettre que ce roman, comme nous le disions, eut ses œuvres magistrales, ses ouvrages médiocrissimes et ses nombreuses bonnes œuvres (sic). Sans plus. Cependant, ce qu’on ne peut dénier, c’était le cœur et la passion que les auteurs mettaient dans leur écriture. Certes, cela ne suffit pas à réussir une œuvre singulière, encore moins une œuvre-maîtresse.

Dans l’hypothèse où la moindre qualité des romans et des nouvelles est l’élément qui a joué foncièrement en leur défaveur, alors nous pouvons encore faire quelques remarques. L’argument-même de leur médiocrité littéraire nous pose problème. L’insuffisance qualitative de certains romans avait été soulignée par les critiques et historiens de la littérature cubaine, les rares fois où ils évoquèrent quelques-uns de ces romans depuis méconnus. Mais beaucoup se lisent, et se lisent même bien. Quelle était donc la mesure ? Les critères communément admis de la littérature universelle ? Bien, il aurait alors fallu les mettre en balance avec un souci d’équité : ne pas comparer des genres aussi différents que le roman historique ou le roman d’aventures ; ne pas opposer la réussite de « génies » de la littérature à celle de plus humbles auteurs.

Nous voulons en venir à ceci : c’était qu’un roman des Guerres était condamné à ne pas être « assez » de ce qu’on en attendait. Il aurait fallu qu’advînt une œuvre magistrale, monumentale, unique, définitive, une œuvre qui aurait tout dit de la Genèse et de « l’esprit de la Nation » (dit quoi, d’ailleurs, et comment ?). En vertu de cela, tout le reste – aussi modestement réussi, aussi sincèrement écrit, aussi jubilatoire ou aussi dérangeant à lire, qu’il fût – ne valait goutte. L’excès de l’exigence, proportionnelle à la solennité et à la gravité du sujet traité, pénalisait les écrivains et leur œuvre. Or aucun auteur ne peut combler de telles exigences, ni dans la forme, ni dans le discours. Si une œuvre est expression d’une singularité, on ne peut prétendre qu’elle traduise l’esprit de tous. Les auteurs des romans des Guerres le pouvaient encore moins, eux qui postulaient écrire pour apporter leur point de vue personnel sur les événements. Quant aux commémorateurs et aux hagiographes de la Patrie, ils ne faisaient que transmettre le discours idéologique du régime, ce qui est encore autre chose. C’était donc le paradoxe de cette écriture romanesque : attendre d’auteurs singuliers qu’ils tiennent un discours total sur une question qui, de plus, provoquait des divergences.

Cela dit, on ne peut dénier que les meilleurs textes laissent au lecteur le sentiment d’avoir entre les mains des « presque » réussites. Pourtant, l’écriture n’est pas uniquement affaire

d'hommes de lettres. L'Histoire de la littérature universelle est jalonnée d'œuvres maîtresses ou d'œuvres réussies composées par des auteurs non-professionnels (journaux, mémoires, mémoires romancés, romans). Pourquoi donc les romans des Guerres étaient-ils souvent des œuvres incomplètement satisfaisantes ou « ratées » ? Pierre Bayard<sup>1585</sup>, dans un ouvrage récent, s'interroge sur les ratages littéraires des plus grands auteurs. Ce serait, dit-il, le résultat d'un manque de distance à l'objet du fantasme. Les romans des Guerres ont peut-être aussi souffert de ce manque de distance.

Écritures de la satisfaction, écritures de la frustration, ou écritures de la rébellion, réactivent toutes le souvenir de l'Utopie révolutionnaire. Or ce projet ne pouvait être réduit à la création d'une institution, toute souveraine ou démocratique fût-elle, ou à un changement de régime, aussi radical fût-il. La Nation dont rêvaient les Indépendantistes avait, certes, plusieurs figures, mais elle demeurait hors d'atteinte. Or l'aspiration restait forte : elle se réaffirmait sans cesse dans la réalité comme dans la fiction. Cela explique le sentiment d'urgence de certains écrits, le manque de maîtrise dans le propos, la propension à la parabase ou à la digression, bref toutes sortes d'égarements susceptibles de nuire à la qualité du discours et de la forme littéraire, qu'ils fussent conservateurs ou anticonformistes, académiques ou innovants.

Mais, encore une fois, cela suffit-il à expliquer la subite éclipse, à partir de 1951, d'une création, relevant d'un registre à fonction si intrinsèquement identaire ? Cela suffit-il à expliquer l'escamotage ultérieur d'un pan entier d'une littérature de portée hautement symbolique de surcroît ? Le Roman des Guerres n'avait-il été qu'une vogue, une vogue de cinquante ans, certes, mais éphémère tout de même ? Était-il si peu enraciné dans la démarche de recherche et d'écriture de l'autochtonie ?

Bien au contraire, les romans des Guerres s'inscrivent dès le départ dans la continuité de la constitution d'une identité et d'une culture littéraire spécifique. Ils naissent à la confluence de genres antérieurs et les renouvellent puisqu'enfin il existait une réalité concrète – l'on pourrait même dire : dense –, à transmettre. Héritiers du roman réaliste du XIX<sup>ème</sup> siècle, héritiers du roman historique, ils sont également issus de la tradition plus récente de la « littérature de combat ». Loin d'être les produits d'une démarche frileuse d'autarcie culturelle, ils sont aussi enrichis de modèles étrangers. Ce n'est pas dans la littérature de l'ancienne métropole que l'on cherche des formules, mais dans les littératures de nations au parcours et aux questionnements proches, même si leurs cultures et leurs destins paraissent bien éloignés de ceux de Cuba.

Mais s'ils sont des romans de la continuité de l'élaboration identitaire, ils sont aussi des romans d'une rupture, et cela à plusieurs degrés. Ils sont tout d'abord rupture avec la tradition antérieure, dans la mesure où il ne s'agit plus de rechercher une identité, mais plutôt de l'affirmer, maintenant que l'agir historique l'a imposée. Les romans, d'abord commémoratifs, sont écriture

de la mémoire communautaire. Dans ce but, les auteurs sélectionnent, volontairement ou non, les données historiques traitées. Ce qui est susceptible de soulever désaccord et polémique est oublié ou dénié. Les auteurs veulent promouvoir et transmettre l'image d'une union indéfectible de tous les Cubains pour l'Indépendance. Pour ce faire, ils gommant les divergences et les oppositions fondamentales du patriotisme, depuis ses premières manifestations.

Comme les romans sont également écriture de la Genèse du nouveau régime, ils dérivent vers l'hagiographie du système et de sa classe politique, composée de personnalités issues de la Guerre. Le pas est alors vite franchi vers un roman partisan dont le but premier est de vanter le patriotisme inébranlable de tel ou tel homme politique. Néanmoins, au-delà de la prise de parti plus ou moins clientéliste, c'était un projet politique qui était défendu. Sous la République médiatisée, un tel projet était, de fait, lié à la question de la défense de la souveraineté du pays ou à l'acceptation de la tutelle nord-américaine. Par conséquent, écrire sur les Guerres, même pour soutenir un candidat, c'était encore défendre une certaine idée de la Nation, dans un contexte souvent troublé. Mettre en parallèle cette production littéraire et les périodes difficiles ou marquantes de la vie publique a permis de montrer combien les premiers apparaissaient en fonction des seconds. Les cycles du Roman des Guerres correspondaient à des réactions de défense de la Nation lorsque sa souveraineté était directement menacée, ou à des accompagnements lorsque un gouvernement ou un mouvement tentait de renforcer son indépendance.

Ils sont aussi les romans de la rupture avec la Métropole. Dans les discours les plus conformistes, c'était ce thème, d'ailleurs, qui dominait, utilisé en soi comme justification antithétique de la réussite de la société de l'après-guerre. Son bien-fondé n'en était pas moins jaugé avec ambivalence. Ceux qui avaient souhaité la rupture, avaient réalisé leur aspiration ; ils en portaient aussi le poids. Dans les romans, l'existence effective de familles hispano-cubaines, et leur éclatement – on l'imagine – avec les Guerres, fut transfigurée et transposée, si bien qu'ainsi fut élaboré le mythe de la fondation de Cuba indépendante. Il articulait le drame d'une rupture familiale avec le déchirement consécutif à la rupture avec la culture espagnole, constitutive de l'identité cubaine et jusqu'alors dominante. Que ce mythe ait pris la forme d'un mythe œdipien, cela a sa source dans la réalité démographique autant que dans l'imaginaire collectif. Ce qui nous importe, c'est de lire que la Mère-Patrie espagnole, si distante et si peu satisfaisante, devait laisser la place à une patrie qui existait déjà – la mère créole –, mais qui n'était pas encore reconnue, écrasée qu'elle était par la toute-puissance patriarcale de l'Espagnol. En renversant ce père, les enfants cubains se condamnaient individuellement et collectivement à la culpabilité et, quelquefois, au châtement.

Les vétérans-écrivains – puisque ce sont eux qui ont fait l’Histoire et écrit le mythe – assumaient néanmoins ce destin tragique, comme prix à payer pour la rébellion parricide. Ils l’assumèrent, peut-on dire, si bien que, dès la seconde génération républicaine, on ne trouve plus trace de cette blessure identitaire. Au contraire, Hernández Catá écrit sur la réconciliation, non pas tant avec l’Autre – l’ancienne Métropole –, qu’avec soi-même. Ce n’est pas un hasard si, conjointement à cette démarche d’acceptation de la double culture, il relit Martí pour se fonder sur son discours de la cubanité assumée. Plus directement que Castellanos, Hernández Catá montre comment maintenir la brisure et le ressentiment affaiblit les Cubains face à la nouvelle (et bien réelle) puissance hégémonique aux multiples attraits, les Etats-Unis. L’Espagne et les Espagnols étaient moins présents encore – quasiment réduits à une fonction décorative – dans les récits des auteurs les plus récents. Rappelons-nous, chez Montenegro, les « Mambis » luttèrent pour survivre et pour gagner contre des ennemis nommés mais non personnifiés. Ils regardaient surtout, dubitatifs et impuissants, approcher les bateaux nord-américains de leurs côtes orientales.

Enfin, les romans s’inscrivent également dans la rupture avec le régime de la République médiatisée. Cette fonction critique est présente très tôt avec Jústiz y del Valle (1906), Collazo (1907) ou Jesús Castellanos (1910). Elle s’accentue radicalement, parallèlement à la contestation civique, dès le début des années vingt. Ce courant critique avait deux volets indépendants et conciliables. D’une part, il avait un versant iconoclaste, qui consistait à remettre en question (ou à refuser en bloc) l’imagerie hagiographique et justificatrice du système récemment institué. D’autre part, plus directement polémique, il mesurait la distance entre l’Utopie politique et sociale pour laquelle les Indépendantistes s’étaient autrefois battus et les réalités du présent. Ici, les romanciers se détachaient du nivellement idéologique et des dénis relatifs aux dissensions au sein de la « grande famille patriote cubaine », postures qui ne distinguait pas l’annexionnisme, l’autonomisme et l’indépendantisme. Ils débusquaient donc quelques lièvres, patriotes de la dernière heure ou plus tardifs encore, devenus depuis des représentants du peuple et des patriotes ostentatoires. Loveira est le plus connu de ces auteurs, mais López Leiva en fait aussi partie.

D’ailleurs, en même temps que le discours hagiographique cédait du terrain à celui de l’analyse et de la critique, l’on parlait moins dans les romans de « Patrie » et plus de « patriotes ». Il est vrai que ce glissement correspond au rejet de l’utilisation réactionnaire du concept et du terme. Mais l’on peut aussi y déceler d’autres signes des temps. Après avoir défendu, pour la fortifier, la « Patrie », concept abstrait et fédérateur, l’on s’intéressait à ceux qui s’étaient assez reconnus en elle pour prendre les armes en son nom. Ce n’est pas tant que les héros furent descendus de leur piédestal. Nous l’avons signalé : Martí, Gómez, Maceo, même rendus à leur nature d’hommes, restaient des figures inaltérables, des exemples pour l’avenir. Mais on abandonnait l’archétype du jeune officier cultivé, trop associé aux Généraux et aux Docteurs, et



l'on racontait l'histoire de la piétaille, cette histoire des patriotes humbles, loyaux et trahis par leurs dirigeants.

Le roman historique correspondait moins à ces nouvelles intentions. Les grandes fresques se popularisaient parce qu'elles peignaient le « mambisado » d'une part, parce qu'elles s'adressaient à un public qui n'était plus obligatoirement ni lettré ni érudit de l'autre. C'était d'ailleurs une facette initiale du Roman des Guerres : le roman-feuilleton de Cabrera et le roman de Balmaseda (même s'il était sous-titré « roman politique ») étaient des romans d'aventures<sup>1586</sup>. A ce titre, même si la démarche et les objectifs des auteurs avaient évolué depuis, ils avaient conservé cette spécificité. Le roman d'aventures s'étoffait d'un contenu historique ou « politique » et devenait « roman d'aventures à thèse », tout en restant ludique.

C'était manifestement un des signes de la réappropriation du devenir historique. La Guerre d'Indépendance n'appartenait plus à un passé glorieux et révolu. Pour celui qui écrivait et pour celui qui lisait un roman d'aventures, elle en avait été une grande. Mais il pouvait rester des épisodes à écrire, dans la fiction comme dans le réel : pensons à la conclusion de *Carcajadas y sollozos* (1906), qui désigne la nouvelle guerre d'Indépendance à conduire, cette fois contre les Etats-Unis. Mieux que les autres genres littéraires, ce roman-là (bien que déprécié au nom de la « Grande littérature ») donnait une forme idoine au propos revendicatif des auteurs, par sa structure, par son fonctionnement et par son contenu. De plus, les protagonistes étaient maintenant pleinement acteurs dynamiques de l'agir historique. Certes, ils subissaient les contraintes du réel (et la plus récente était l'intervention nord-américaine, dont il restait à écrire l'épisode), mais ils y réagissaient dans l'action, écrivant une nouvelle péripétie de l'histoire. Tout restait en devenir dans ces récits qui semblaient un écho des paroles de Martí :

« La revolución en Cuba no es una trama ; es el alma de la Isla »<sup>1587</sup>

Ce Roman des Guerres était né, militant, sous les auspices du genre d'aventure. Mais lorsqu'il s'éteint, c'est également sous cette forme. La majorité des auteurs, au tournant des années trente, se désintéressent du thème. La dictature du général Machado, dont l'arrivée au pouvoir avait été considérée au départ comme une chance pour la défense des intérêts nationaux, les luttes sociales, le renouveau de la réflexion anti-impérialiste, la Révolution de 1933, entraînent certainement les auteurs à abandonner l'évocation du passé fondateur dont les élites sociales et politiques avaient fait leur caution, pour s'engager sur des thèmes plus actuels. C'est le cas de José Antonio Ramos et de Luis Felipe Rodríguez. Néanmoins, ceux qui alors écrivirent sur les Guerres, choisirent unanimement la forme du roman et, surtout, de la nouvelle d'aventures (les quatorze nouvelles d'Ortiz Velaz constituant une sorte de « roman multiple ») : Mazas Garbayo

(1930), Sariol (1931), Serpa (1937 et 1951), Ibarzabal (1937), Montenegro (1941) et Ortiz Velaz (1948). Quant à Pablo de la Torriente Brau (1930), on peut justement lire sa nouvelle comme une problématisation de l'écriture et du traitement de l'aventure.

Or ces auteurs renouvellent le point de vue sur le traitement littéraire et sur la signification historique des Guerres. L'usurpation de l'Utopie par les Généraux et les Docteurs avait déjà été dénoncée par des auteurs politiques comme Loveira, Penichet et López Leiva ou moralistes comme Castellanos, Carrión et Román Betancourt. Certains aspects révélateurs de la limitation de la souveraineté avaient déjà été abordés par Jústiz y del Valle, Cabrera et Robreño. Il incombe à la nouvelle génération de définir les termes romanesques du discours critique sur une période-clef de l'histoire collective : ils insufflent dans le roman un patriotisme renouvelé, prioritairement anti-impérialiste et social et lié à un projet différent de société. A la différence de Penichet ou d'Hernández Catá, leurs précurseurs dans la redécouverte du discours martinien, les auteurs de la troisième génération républicaine allient forme et fond pour servir leur discours.

Ainsi, pourquoi ne pas considérer que le Roman des Guerres, tels que ses auteurs l'avaient conçu et modifié au cours des années, a bien rempli son office ? L'on recourait au thème des Guerres afin d'appuyer le processus qui menait vers l'américanisation et vers l'absorption, afin d'évoquer son inflexibilité dans sa forme politique ou sociale, ou afin de lui résister... Mais la spécificité cubaine, sa culture et son histoire, étaient toujours préservées. C'était un acquis. C'était un terrain sur lequel les auteurs se sentaient suffisamment en prise pour entamer, sur cette base, un débat sur ce qu'était la société et les hommes de la République médiatisée. Ce débat était à l'image de son temps. Il en avait les qualités et les défauts. Peut-être d'ailleurs était-il tellement de son temps qu'il fut ensuite dédaigné puis oublié, le débat se déroulant dans d'autres espaces culturels, puis dans l'action politique ? Alors, la constatation de Roberto Friol :

« Es cierto que nos quedamos, en la letra, sin la gran novela mambisa »<sup>1588</sup>

est vraie sans l'être. Sans doute « le grand roman mambi » n'a-t-il pas été composé. Mais le « roman mambi », lui a bel et bien existé. Il a été ce que son époque était. C'est sa grandeur et sa faiblesse. Grâce à ses auteurs, la mémoire a été transmise, partielle, incomplète, subjective, authentique. Ce qui, dans les romans, était transmis de la mémoire a, à son tour, été critiqué, contesté, modifié, réactivé dans de nouveaux romans. Puis l'ensemble a été dans sa majeure partie oublié. Cinquante ans après, il est certainement temps – ne serait-ce que parce que ces romans des Guerres font partie du patrimoine culturel cubain – de re-découvrir et de faire découvrir ces œuvres.







# **Bibliographie**

Nous avons défini plusieurs sous-sections bibliographiques. Leur liste, et leurs sous-divisions, sont les suivantes :

- **Publications bibliographiques** : Catalogues, bibliographies, dictionnaires, index.
- **Ouvrages de référence** : Romans cubains, Romans cubains publiés après 1958, Œuvres romanesques étrangères, Œuvres dramatiques, Littérature testimoniale
- **Histoire et civilisation** : Ouvrages généraux, Histoire des guerres d'indépendance, Histoire de la république
- **Études littéraires** : Généralités, Littérature cubaine, Littératures étrangères

## I. Publications bibliographiques

DULZAIDES SERRATE, Mirta. *Bibliografía cubana, 1921-1936*. La Havane, Editorial Orbe, 1978. 231 p.

FERNÁNDEZ ROBAINA, Tomás. *Bibliografía de la mujer cubana*. La Havane, [s.e], 1985. 210 p.

FIGAROLA-CANEDA, Domingo. *Diccionario cubano de seudónimos*. La Havane, Imprenta El Siglo XX, 1922. 182 p.

GARCÍA CARRANZA, Araceli. *Bibliografía de la Guerra de Independencia*. La Havane, Editorial Orbe, 1976. 746 p.

*Índice de la Biblioteca Nacional José Martí, 1909-1969*. La Havane, Biblioteca Nacional José Martí, Departamento Colección cubana, 1975. 379 p.

*Índice analítico de la Revista Bimestre cubana*. La Havane, Biblioteca Nacional José Martí, Departamento Colección cubana, Instituto del Libro, 1968. 406 p.

HERNÁNDEZ SOLER, Miriam. *Bibliografía general de la Intervención americana en Cuba, 1899-1909*. La Havane, Biblioteca Nacional José Martí, Departamento Colección cubana. Un tomo.

*Bibliografía de la Guerra Chiquita 1879-1880*. La Havane, Biblioteca Nacional José Martí, Departamento Colección cubana, Editorial Orbe, 1975. 265 p.

*Bibliografía de la Intervención americana en Cuba. 1899-1909*. La Havane, Biblioteca Nacional José Martí, Departamento Colección cubana, [s.d].



*Índice analítico de la Revista Bimestre cubana.* La Havane, Biblioteca Nacional José Martí, Colección cubana, 1968. 405 p.

*Índice de Cuba contemporánea.* La Havane, Biblioteca Nacional José Martí, Compilación de Peraza Sarauza, 1940. 143 p.

*Índice de la revista Cuba y América. 1897-1901.* La Havane, Biblioteca Nacional José Martí, 1984. Compilación por Lic. Alicia Llarena. 214 p.

*Índice de las revistas cubanas.* La Havane. Biblioteca Nacional José Martí. 1969. Trois tomes, 293+453+139 p.

*Índice de Social. 1916-1938.* La Havane, Biblioteca Nacional José Martí, 1986. 433 p. Compilación por Máximo Pérez.

INSTITUTO DE LITERATURA Y LINGÜÍSTICA. *Diccionario de la literatura cubana.* La Havane, Letras cubanas, 1980. Deux tomes, 1132 p.

ORTIZ, Fernando. *Nuevo catauro de cubanismos.* La Havane, Ciencias sociales, 1985. 526 p.

PICHARDO, Esteban. *Diccionario provincial casi razonado de voces y frases cubanas.* La Havane, Cinquième édition, Editorial de Ciencias sociales, 1985. 639 p. (Première édition : 1836)

PÉREZ, Luis Marino. *Bibliografía de la Revolución de Yara. Folletos y libros de 1868 à 1908.* La Havane, Imprenta El Avisador Comercial, 1908. 73 p.

PLASENCIA, Almeida. *Bibliografía de la Guerra de los Diez años.* La Havane, Instituto del Libro, 1968. 388 p.

TRELLES Y GOVÍN, Carlos M. *Bibliografía de autores de la raza de color de Cuba. Cuba contemporánea.* La Havane, tomo XLIII, janvier 1927. 384 p.

(TRELLES Y GOVÍN, Carlos M.) *Bibliografía cubana del siglo XX.* Matanzas, Imprenta de

la Viuda de Quirós y Estrada. Deux tomes, 1916-1917. 897 p.

*Bibliografía social cubana.* La Havane, Biblioteca Nacional

José Martí, Departamento de publicaciones, 1969. 106 p.

## II. Ouvrages de référence

Dans cette section bibliographique, nous avons recensé en premier lieu les textes de fiction qui sont la source et l'objet de notre étude.

### A. Roman national

Ces textes ont été édités ou publiés dans des journaux ou des revues entre 1874 et 1949. Nous n'appliquons aucune distinction entre les différentes formes du texte narratif de fiction (conte, nouvelle, roman). Dans la même volonté méthodologique, nous réunissons des textes parus à Cuba, et des textes publiés à l'étranger, par des patriotes en exil. Les - rares - romans intégristes que nous avons rassemblés, et les romans nord-américains traitant des guerres d'Indépendance de Cuba, que nous considérons comme l'expression des points de vue de l'étranger, sont cités dans cette section. Nous espérons avoir réussi à présenter une compilation la plus complète possible. Cependant, quelques romans ou contes s'étant égarés ou n'étant pas, lorsque nous nous trouvions à Cuba, consultables, nous ne les avons pas cités ici. Tout autre lacune serait imputable aux déficiences de notre propre recherche.

ANONYME. *Antonio Maceo, novela histórica por un patriota*. La Havane, Cultural s.a. , [s.d].  
132 p.

ANONYME. *Antonio Maceo. Vida y hechos gloriosos de este heróico general cubano, sú importancia y trascendencia en la causa revolucionaria de Cuba y su muerte gloriosa en Puente Brava. Novela histórica*. La Havane, La Moderna poesía, 1900. 124 p.

ANONYME. *Martí. Novela histórica por un patriota*. Nouvelle édition, La Havane, Cultural s.a, 1901. 161 p. (Biblioteca de Cubanos ilustres).  
(Première éd. : non localisée ; troisième éd. : La Havane, 1901 ; quatrième éd. : La Havane, 1909)

ANONYME. *Máximo Gómez. Novela histórica escrita por un patriota*. La Havane, Cultural s.a, 1900. 117 p.

ANONYME. *Máximo Gómez. Novela histórica*. La Havane, Librería Imprenta La Moderna Poesía, 1909. 124 p.

BACARDÍ MOREAU, Emilio. *Vía Crucís*. Prólogo de Cira Romero, La Havane, Letras Cubanas, 1979. 322 p.

(Première éd. : *Vía Crucís (Páginas de ayer)*, Santiago de Cuba, 1910 ; Deuxième éd. : Santiago de Cuba, 1910 ; Première éd. : *Vía Crucís, segunda parte. Magdalena*, Barcelona, 1914 ; Première éd. complète : Madrid, 1972 ; Deuxième éd. : La Havane, 1979)

BALMASEDA, Francisco Javier. *Clementina. primera parte. Novela política. Quince años después, su continuación*. Cartagenas de Indias, Tipografía de García y Hijos, 1897. 401 p.

BORRERO ECHEVERRÍA, Esteban. « El Veterano », dans *Social*. La Havane, mars 1928. [s.p].

CABRERA, Raimundo. « Episodios de la guerra. Mi vida en la manigua (Relato del Coronel Ricardo Buenamar) », dans *Cuba y América*, New-York, 15 avril 1897-15 décembre 1897.

(Première éd. : Philadelphie, 1898)

« Independencia o muerte », dans *Cuba y América*. New-York, 2 janvier 1910. [s.p].

*Sombras que pasan*. La Havane, Impr. « El Siglo XX », 1916. 254 p.

(Deuxième éd. : dans *Sombras que pasan*. La Havane, 1984)

*Ideales*. La Havane, Impr. « El Siglo XX », 1918. 322 p.

(Deuxième éd. : dans *Sombras que pasan*. La Havane, 1984)

*Sombras eternas*. La Havane, Impr. « El Siglo XX », 1919. 322 p.

CÁRDENAS, VIUDA DE ARMAS, Fermina de. *Calixto García*. La Havane, Impr. La Moderna poesía, 1909. 124 p.

CARRIÓN, Miguel de. « El rebaño », dans *Letras*. La Havane, n° 26, 1907, 30 mars, [s.p].

« De la guerra », dans *La última voluntad y otros relatos*. La Havane, Alberto Castillo editor, 1903. pp.111-129.

(Deuxième éd. : La Havane, 1975)

CASTELLANOS, Jesús. « La Manigua sentimental », dans *La conjura y otras narraciones*. La Havane, troisième édition, Editorial Arte y Literatura, 1978. pp 289-330.

(Première éd.<sup>1</sup> : Madrid, 1910 ; deuxième éd. dans : *Los Argonautas, La Manigua sentimental, Cuentos. Colección póstuma de las obras de Jesús Castellanos*. La Havane, 1916)

« La bandera », dans *La conjura y otras narraciones*. La Havane, Editorial Arte y Literatura, 1978. pp.283-288.

(Première éd. dans : *Los Argonautas, La Manigua sentimental, Cuentos. Colección póstuma de las obras de Jesús Castellanos*. La Havane, 1916)

« Pasado y presente », dans *La conjura y otras narraciones*. La Havane, Editorial Arte y Literatura, 1978. pp.331-334.

(Première éd. dans : *Los Argonautas, La Manigua sentimental, Cuentos. Colección póstuma de las obras de Jesús Castellanos*. La Havane, 1916)

COLLAZO, Enrique. «Redención », dans *Letras*, La Havane, n°29, 15 mai 1907. [s.p].

DE LA TORRIENTE BRAU, Pablo. « Por este argumento sólo me dieron cien pesos », dans *Batey*. La Havane, Cultural s.a, 1930. pp.135-151.

DULZAIDES DEL CAIRO, Laura. *Azares y azahares*. La Havane, Impr. La Propagandista, 1916. 227 p.

ENA DE ROHAN [pseudonyme de CÁRDENAS, Viuda DE ARMAS, Fermina de] *Quintín Banderas. El héroe de la guerra ó el hombre bueno con fama de hombre malo, novela*

---

<sup>1</sup> Luis Toledo Sande indique, dans l'introduction à *La conjura y otras narraciones*, La Havane, 1978. p.25, la très probable existence, signalée par Max Enríquez Ureña, d'une publication antérieure dans la revue madrilène *El cuento semanal*. Cette toute première édition serait donc immédiatement postérieure à l'écriture de la nouvelle, datée de 1909.

- histórica cubana por Ena de Rohan*. La Havane, Impr. « La Universal », 1911. 24 p.
- GARCÍA CISNEROS, Francisco. « Cuento de guerra. La muerte del capitán », dans *Cuba y América*. New-York, 12 mai 1898. [s.p].
- GODOY DE MARTÍNEZ, Concepción. *Esperanza*. La Havane, [s.e], 1904. 40 p.
- GÓMEZ, Máximo. « El sueño del guerrero », dans *Cuentos cubanos del siglo XIX*. La Havane, Editorial Arte y Literatura, 1975. pp 261-266.
- GOODMAN, H.. *Los laborantes*. Paris, Librería Americana, 1874. 230 p.
- HERNÁNDEZ CATÁ, A. « La bandera », dans *Social*, La Havane, n°5, mai 1921. p.29, 65, 67, 70.  
« La quinina », dans *Social*. La Havane, janvier 1926. pp.20-76.  
(Deuxième éd. : dans *Cuentos y noveletas*, La Havane, 1983)  
« Don Cayetano el informal », dans *Cuentos y noveletas*. La Havane, Editorial Letras cubanas, 1983. pp.96-103.  
(Première éd. : dans *Mitología de Martí*, Madrid, 1929)  
« Apólogo de Mary González », dans *Cuentos y noveletas*. La Havane, Editorial Letras cubanas, 1983. pp.90-95.  
(Première éd. : dans *Mitología de Martí*, Madrid, 1929)
- IBARZABAL, Federico de : *Cuentos contemporáneos*. La Havane, Editorial Trópico, 1937. 224 p.
- JÚSTIZ Y DEL VALLE, Tomás. *Carcajadas y sollozos*. La Havane, Imprenta El trabajo de Narciso López, 1906. 124 p.
- LÓPEZ LEIVA, Francisco. *Los vidrios rotos. Cuento que pica en la historia*. Santa Clara, Quiñones Impresores, 1923. 308 p.  
*Aventuras extraordinarias del capitán del Ejército Libertador cubano Juan González Segura*. La Havane, Impr.A. Ríos, 1933. 96 p.
- LOVEIRA CHIRINO, Carlos. *Generales y Doctores*. La Havane, Ediciones Letras cubanas,

1984, 408 p.

(Première éd. : La Havane, 1920 ; Deuxième éd. : La Havane, 1962 ; Quatrième éd. : La Havane, 1989)

*Juan Criollo*. La Havane, Ediciones Letras cubanas, 1987. 298 p.

(Première éd. : La Havane, 1927 ; Deuxième éd. : La Havane, 1962 ; Troisième éd.: New-York, 1964 ; Quatrième éd. : La Havane, 1974)

MARTÍN, Pedro Pablo. *Adelina o la huérfana de La Habana*. La Havane, Imprenta El Arte, 1901. 172 p.

(Deuxième éd. : La Havane, 1903)

MASPONS FRANCO, Juan. *Maldona, novela histórica cubana*. La Havane, Imprenta y papelería de Rambla Bouza y comp., 1927. 593 p.

MAURY RODRÍGUEZ, José Wenceslao. *Los visionarios*. La Havane, Librería Editora Cervantés, [1918]. 493 p.

MAZAS GARBAYO, Gonzalo. «Círculo vicioso», dans *Batey*. La Havane, Cultural S.A., 1930. pp.125-136.

« En la noche », dans *Batey*. La Havane, Cultural S.A., 1930. pp.201-204.

MONTENEGRO, Carlos. *Los héroes*. La Havane, [s.e], 1941. 182 p.

NÚÑEZ DE VILLAVICENCIO, Ricardo. *Aventuras emocionantes de un emigrado revolucionario cubano, novela histórica*. La Havane, [s.e], [1928]. 83 p.

ORTIZ VELAZ, Juan José. *Historias de campamento, cuentos*. La Havane, Imprenta « H.C », 1948. 191 p.

PENICHET, Antonio. *Alma rebelde*. La Havane, Imprenta El Ideal, 1921. 163 p.

PÉREZ DÍAZ, Eliseo. *La Rosa del Cayo*. La Havane, Editorial Fíguro, 1947. 286 p.

*La Vega*. La Havane, Editorial Carbonell, 1949. 217 p.

PICHARDO MOYA, Felipe. « El imán de la manigua », dans *Social*. La Havane, décembre 1925. p27.

« Los viejos gavilanes », dans *Social*. La Havane, février 1926. pp.32-33, 58, 60-61, 71-73, 76, 88.

POOL, Roberto de. *Historia de un patriota*. La Havane, El Siglo XX, 1917. 84 p.

RANDE, Francisco. *Calixto García*. La Havane, Imprenta La Moderna Poesía, 1912. 110 p.

ROBREÑO PUENTE, Gustavo. *La Acera del Louvre*. La Havane, Imprenta de Rambla, Bouza, 1925. 340 p.

RODRÍGUEZ EMBIL, Luis. *La insurrección*. Paris, Sociedad de Ediciones Literarias y artísticas, 1910. 288 p.  
(Deuxième éd. : Paris, 1911)

ROMÁN BETANCOURT, Alberto. *El arrastre del pasado*. La Havane, Imprenta de Rambla, Bouza, 1923. 329 p.

ROSAS, Julio. *Cuba Revolucionaria, reseña histórica, fragmento de la novela política inédita « El Cafetal azul »*. [s.l.n.d].

« La esclavitud del silencio. Fragmento de la novela *El Cafetal Azul* », dans *Cuba y América*. New York, août 1898. [s.p]

*Narciso López en Cárdenas, fragmento de la novela « El Cafetal Azul »*. La Havane, Tipografía El Fígaro, 1903. 80 p.

SANTOVENIA Y ECHARDE, Emeterio S. *Una heroína cubana*. La Havane, [s.e], 12 août 1916. 5 p.

SARIOL, Juan F. « La muerte de Weyler », dans *La muerte de Weyler*. Manzanillo, Editorial El Arte, 1931. pp.31-39.

« El señorito de sangre azul », dans *La muerte de Weyler*. Manzanillo,



Editorial El Arte, 1931. pp.43-48.

« Gesto », dans *La muerte de Weyler*. Manzanillo, Editorial El Arte, 1931. pp.51-55.

« El campesino », dans *La muerte de Weyler*. Manzanillo, Editorial El Arte, 1931. pp.59-63.

SERPA, Enrique. « Contra el deber », dans *Aletas de tiburón*. Prólogo de Manuel Cofiño, La Havane, Ed. Letras cubanas, 1975. pp.48-54.

(Première éd. : dans *Felisa y yo*. La Havane, 1937)

« La manigua histórica », dans *Noche de fiesta*. La Havane, Ed. Selecta, 1951. pp.169-178.

(Deuxième éd. : dans *La manigua histórica*, La Havane, 1975 ; Troisième éd. : La Havane, 1978)

(SERPA, Enrique) « El desertor », dans *Noche de fiesta*. La Havane, Ed. Selecta, 1951. pp.179-214.

(Deuxième éd. : dans *La manigua histórica*. La Havane, 1975 ; Troisième éd. : La Havane, 1978)

SOKOL Y QUINTERO, M. *Episodios del ingenio « Australia »*. La Havane, Imprenta El Arte, 1920, 81 p.

(Deuxième éd. : La Havane, 1921)

TOLEDO DE VILADIÚ, Maria Luisa. *¡ A la manigua !*. Prólogo du Dr J. Carbonell, La Havane, [s.e], 1922. 29 p.

## **B. Romans publiés après 1958**

Nous citons ici quelques romans récents qui illustrent à la fois la continuité de la thématique des Guerres, et son renouveau depuis la perspective d'une accession réussie à l'indépendance nationale.

NAVARRO, Noel. *Brillo de sol sobre el acero*. La Havane, Letras cubanas, 1981. 630 p.

OTERO, Lisandro. *Árbol de su vida*. La Havane, Letras cubanas, 1992. 453 p.

REYES TREJO, Alfredo. *Por el rastro de los libertadores*. La Havane, Editorial de Arte y Literatura, 1974. 163 p.

TORRIENTE, Loló de la. *Los caballeros de la marea roja*. La Havane, Letras cubanas, 1984. 506 p.

VITIER, Cintio. *De peña pobre*. La Havane, Editorial Letras cubanas, 1980. 316 p.

## C. Autres œuvres romanesques

Nous indiquons ici les références des œuvres de fiction en prose que nous avons étudié, dont le thème principal est celui des guerres de l'indépendance de Cuba, mais dont l'auteur est de nationalité étrangère. Il n'est pas surprenant que le sujet ait inspiré des auteurs espagnols et des auteurs nord-américains, dont les pays étaient impliqués dans le conflit indépendantiste cubain.

### 1) Roman espagnol

Nous avons distingué deux catégories dans le roman espagnol traitant des guerres. La première est celle du roman intégriste. La seconde regroupe des auteurs espagnols qui restèrent à Cuba après la défaite coloniale. Certains, se sentant cubains, tentent néanmoins de préserver leur origine espagnole. D'autres vivent à Cuba, adoptent apparemment le discours nationaliste dominant, mais laissent transparaître plus d'opportunisme que de conviction.

#### a) **Roman intégriste**

LÓPEZ BAGOS, Eduardo. *El separatista. (Primera parte de una tetralogía)*. La Havane, Galería literaria , 1895. 300 p.

#### b) **Roman espagnol**

ENAMORADO CABRERA, Carlos. *Tiempos heróicos. Persecución*. La Havane, Imprenta Rambla y Bouza, 1917. 255 p.

IGLESIA, Álvaro de la. « Una taquería de Concha », dans *Tradiciones cubanas*. La Havane, Instituto del libro, 1969. pp.69-73.

(Première éd. : La Havane, 1911)

« Las jornadas del terror », dans *Tradiciones cubanas*. La Havane, Instituto del libro, 1969. pp.99-105.

(Première éd. : La Havane, 1911)

« El apresamiento del Moctezuma », dans *Tradiciones cubanas*. La

Havane, Instituto del libro, 1969. pp.113-119.

(Première éd. : La Havane, 1911)

(IGLESIA, Álvaro de la.) « El cañon del Generalísimo », dans *Tradiciones cubanas*. La Havane, Instituto del libro, 1969. pp.171-175.

(Première éd. : La Havane, 1911)

« El mambisito era de ley », dans *Tradiciones cubanas*. La Havane, Instituto del libro, 1969, pp.191-194.

(Première éd.: La Havane, 1911)

« Un baile sin bailadoras », dans *Tradiciones cubanas*. La Havane, Instituto del libro, 1969. pp.225-229.

(Première éd. : La Havane, 1915)

« Una cita en los infiernos », dans *Tradiciones cubanas*. La Havane, Instituto del libro, 1969. pp.231-235.

(Première éd. : La Havane, 1915)

« Una silba memorable », dans *Tradiciones cubanas*. La Havane, Instituto del libro, 1969. pp.245-249.

(Première éd.: La Havane, 1915)

« Asalto y toma del matadero », dans *Tradiciones cubanas*. La Havane, Instituto del libro, 1969. pp.307-309.

(Première éd. : La Havane, 1915)

« El general Salchichas o tipógrafo y martír », dans *Tradiciones cubanas*. La Havane, Instituto del libro, 1969. pp.331-334.

(Première éd. : 1915)

(Première série : La Havane, 1911 ; Deuxième série : La Havane, 1915 ; Troisième série : La Havane, 1917 ; Première éd. complète : La Havane, 1959-1960)

INSÚA, Alberto. *El negro que tenía el alma blanca*. Septième édition, Madrid, Clásicos Castalia, 1998. 294 p.

(Première éd. : Madrid, 1922)

SUAREZ Y FERNÁNDEZ, Francisco. *La novela de Paquín*. Trinidad, Imprenta Capestan y Hermanos, 1923. 105 p.

TRUJILLO DE MIRANDA, Pedro. *Caridad del Cobre*. La Havane, [s.e], 1912. 340 p.

## 2) Roman nord-américain

Nous incluons ici les romans nord-américains, dont l'action est située pendant les Guerres de l'Indépendance de Cuba. Cette liste ne prétend pas à l'exhaustivité. Il s'agit en effet de textes localisés à Cuba. Certains sont consultables à Paris. Pour une étude plus complète, il aurait fallu que nous eussions accès aux bibliothèques nord-américaines. Nous renvoyons le lecteur désireux de consulter quelques données bibliographiques minimales, afin de situer ce « roman nord-américain des guerres de Cuba » dans le contexte de la civilisation et de la littérature nord-américaine, à la section Bibliographie littéraire / Histoire littéraire / Littératures étrangères. Nous renvoyons par ailleurs au travail de Alice Charra : *L'image du colonialisme espagnol dans le roman américain de 1898 à 1950*, qui étudie de manière très approfondie la représentation du thème colonial dans le roman populaire nord-américain qui traite des Guerres de Libération de Cuba et des Philippines. L'ouvrage est cité en bibliographie.

BADEAU, Adam. *Conspiracy. a cuban romance*. New-York, R. Washington, 1885. 324 p.

BARNES, Mary Ann. *Martí. A story of the Cuban War*. Chicago, David C. Cook publishing Co, 1889. 92 p.

DUNBAR, Virginia Lyndall. *A Cuban Amazon*. Cincinnati, Ohio, The Editor publishing Co, 1897. 205 p.

FITCH, Charles. *The fighting squadron*. New-York, Street and Smith publishers, 1898. 160 p.  
*Saved by the enemy*. New-York, Street and Smith publishers, 1898. 222 p.

OBBER, Frederick Albion. *Under the Cuban Flag or The Cacique's Treasure*. Boston, Estes and Laurat, 1897. 316 p.

ROBERT, Walter Adolphe. *The single star ; a novel of Cuba in the 90's*. New-York, The Bobbs-Merril, 1949. 378 p.

STEWART, March Brandt. *The N<sup>th</sup> foot in war*. New-York, The Abbey press, 1900. 175 p.

STRATEMEYER, Edward. *A young cuban volunteer in Cuba or Fighting for the single star*.  
Boston, Lee and Shepard, [s.d]. 298 p.

WELLS, Douglas. *A courier to Gómez*. Street & Smith publishers, 1898. 182 p.

WILLET, Gilson. *Anita, the cuban spy*. London, F.Tennyson Neely publisher, 1898, 405 p.

### 3) Nouvelle hispano-américaine

Il n'existe, à notre connaissance, qu'un seul texte hispano-américain concernant les Guerres d'Indépendance de Cuba. Néanmoins, malgré son caractère isolé et par conséquent peu représentatif d'une vision autre qu'individuelle, nous la signalons tout de même, compte tenu de l'identité de son auteur.

DARÍO, Rubén. « D.Q », dans *Cuentos fantásticos*. Madrid, Allianza Editorial, 1976. pp.61-65.  
(Première éd. : Buenos Aires, 1899 ; Deuxième éd. : Mexico, 1966)

## D. Œuvres dramatiques

Nous citons ici certaines des œuvres théâtrales du dernier tiers du dix-neuvième siècle cubain qui représentèrent le conflit indépendantiste. Ce « théâtre de la guerre », militant par essence, peut être classifié en deux catégories : le « théâtre mambi », et le théâtre intégriste. C'est cette ligne partisane que nous respectons ici, donnant quelques jalons de ce champ particulier.

### 1) « Théâtre mambi »

DE ARMAS Y CÉSPEDES, Juan Ignacio. *Alegoria cubana*. Cayo Hueso, Imprenta de El Republicano, 1969. 15 p.

BALMASEDA, Francisco Javier. *Carlos Manuel de Céspedes*. Deuxième édition. La Havane, J.A.Casanova, 1900. 38 p.

BERENGUER Y SED, Antonio. *La reconcentrada. Episodio dramático en un acto y prosa*. Villaclara, 1900, 37 p.

FAJARDO ORTIZ, Desiderio. *La fuga de Evangelina*. Nueva York, Alfred W.Howes, 1898. 29 p.

GARCÍA PÉREZ, Luis. *El grito de Yara*. Deuxième édition, Vera Cruz, 1900. 92 p.

MIRÓ ARGENTER, José. *El pacífico. Drama en tres actos*. La Havane, Impr. y Papelería Rambla Bouza, 1914, 73 p.

PIERRA Y AGÜERO, Adolfo. *The cuban patriots A drama of the struggle for independance actually going in the GEM of the Antilles.In three acts. Written in english by a native Cuban*. Philadelphia, 1873, 45 p.

ZAHONET, Felix. *Los fosos Weyler o la reconcentración. Drama en tres actos y en verso*. La Havane, Impresa El Fígaro, 1899, 65 p.

2) Théâtre intégriste

CARLOS MANUEL. *Tragedia jocosa o sainete trágico (a gusto del espectador), por un ingenio que no es de azúcar, lo que advierte para que no lo quemen*. La Havane, Imp. El Tiempo, 1869. 40 p.

MARTÍNEZ CASADO, Luis. *El gorrión*. La Havane, Impr. El Iris, 1869. 31 p.



## E. Littérature testimoniale

Nous avons repertorié dans cette catégorie les témoignages de contemporains à l'une des phases des guerres, sans distinguer la part qu'ils prirent dans les conflits, ni la forme narrative adoptée.

ANDRÉ, Armando. *Explosiones en la ciudad de La Habana en 1896*. La Havane, Imprenta Avisador Comercial, 1901. 32 p.

BOZA, Bernabé. *Mi diario de la guerra. Desde Baire hasta la intervención americana*. La Havane, Editorial de Ciencias sociales, 1974, deux tomes.  
(Première éd. : 1900)

CASTELLANOS, Gerardo. *Huellas del pasado*. La Havane, Ediciones Hermes, 1925. 457 p.

CÉSPEDES, Carlos Manuel de. *Carlos Manuel de Céspedes. Escritos*. Compilation et introduction par F. Portuondo et H. Pichardo, La Havane, Editorial de Ciencias sociales, 1982. Deux tomes, 988 p.

*El diario perdido*. La Havane, Publicimex, Introduction de Eusebio Leal Splengler, 1992. 333 p.

CORZO Y PRÍNCIPE, Isidro. *El bloqueo de La Habana*. La Havane, Imprenta de Rambla Bouza, 1900. 277 p.

CRUZ, Manuel de la. *Episodios de la Revolución cubana*. Septième édition. Prologue de Manuel Figarola Caneda, La Havane, Miranda López Seña, 1911. 141 p.

CRUZ GONZÁLEZ, Agustín. *Memorias de un médico mambí*. La Havane, Editorial Lex, 1948. 52 p.

DOMINGO DE IBARRA, Ramón. *Cuentos históricos. Recuerdos de la primera Campaña de*

- Cuba*. Santa Cruz de Tenerife, Tipografía de A.J.Benítez, 1905. 132 p.
- ESTÉVEZ Y ROMERO, Luis. *Desde el Zanjón hasta Baire. Datos para una historia política de Cuba*. La Havane, Imprenta « La propaganda literaria », 1899. 687 p.
- FIGUEREDO SOCARRÁS, Fernando. *La Revolución de Yara 1868-1878*. Conferencias, prólogo de Pedro Martínez Freire. La Havane, M. Pulido y Compañía, 1902. 330 p.
- FLINT, Grover. « La casa de un « pacífico », dans *Social*. Traducción de Jorge Mañach, La Havane, novembre 1923. pp.38, 77.
- GÓMEZ, Juan Gualberto. *Por Cuba libre*. La Havane, Deuxième édition, 1974. 513 p.
- GÓMEZ, Maximo. *El viejo Edúa o mi último asistente*. Key West, Imprenta El Yara, 1892. 34 p.
- Diario de campaña*. La Havane, Instituto del libro, 1968. 409 p.
- Cartas a Francisco Carrillo*. La Havane, Editorial de Ciencias sociales, 1986. 330 p.
- GUARDIA ROSALES, Angel de. *Memorias de una familia de maestros y patriotas*. La Havane, Ediciones Garantía, 1957. 193 p.
- HERRERA, José Isabel (Mangoché). *Impresiones de la Guerra de Independencia*. La Havane, [s.e], 1948. 160 p.
- HOWARD, Robert. « Cinq semaines parmi les insurgés », dans *La République Cubaine*. Paris, 12 mars 1896, n°8 ; 2 avril 1896, n°11 ; 9 avril 1896, n°12 ; 16 avril 1896, n°13.
- INSÚA, Waldo. *Finis. Últimos días de España en Cuba*. Madrid, Romero, 1901. 394 p.
- LAMAR, José. « Los treinta y tres. Última empresa del General cubano Domingo Goicouria », dans *Revista bimestre cubana*. La Havane, mai-juin 1912, n°3. pp.171-206.

MACHADO, Francisco. *¡ Piedad ! Recuerdos de la Reconcentración*. Sagua la Grande, Impr. Monotype de P. Montero, 1917. 183 p.

MARTÍ, José. *Obras completas*. La Havane, Editorial de Ciencias sociales, 1975. 27 Tomes.

« Diarios », dans *Obras completas*. La Havane, Editorial de Ciencias sociales, tome XIX, 1975. pp183-246.

« Hombres », dans *Obras completas*. La Havane, Editorial de Ciencias sociales, tome IV, 1975. pp 345-482.

« Castillo », dans *Obras completas*. La Havane, Editorial de Ciencias sociales, tome IV, 1975. pp.351-355.

« Fermín Valdés Domínguez », dans *Obras completas*. La Havane, Editorial de Ciencias sociales, tome IV, 1975. pp.355-358.

« Céspedes y Agramonte », dans *Obras completas*. La Havane, Editorial de Ciencias sociales, tome IV, 1975. pp.358-362.

« Cuento de la guerra. El teniente Crespo », dans *Obras completas*. La Havane, Editorial de Ciencias sociales, tome IV, 1975. pp 365-370.

« En la guerra », dans *Obras completas*. La Havane, Editorial de Ciencias sociales, tome IV, 1975. pp.375-376.

« El 10 de Abril », dans *Obras completas*. La Havane, Editorial de Ciencias sociales, tome IV, 1975. pp.382-389.

« Los hombres de la guerra », dans *Obras completas*. La Havane, Editorial de Ciencias sociales, tome IV, 1975. pp.395-396.

« El General Gómez », dans *Obras completas*. La Havane, Editorial de Ciencias sociales, tome IV, 1975. pp.445-451.

« Maceo », dans *Obras completas*. La Havane, Editorial de Ciencias sociales, tome IV, 1975. pp.451-454.

« Conversación con un hombre de la guerra », dans *Obras completas*. La Havane, Editorial de Ciencias sociales, tome IV, 1975. pp.459-462.

MASÓ, Bartolomé. *En días grandes*. La Havane, Imprenta « La prueba », 1916. 91 p.

MIRÓ ARGENTER, José. *Crónicas de la guerra. La campaña de Occidente*. La Havane, Imprenta de El Triunfo, 1908. 229 p.

- Crónicas de la guerra*. La Havane, Editorial Letras cubanas, 1981. Deux tomes, 1016 p.
- O'KELLY, James. *La tierra del mambí*. Réédition, La Havane, Editorial de Ciencias sociales, 1990. 307 p.
- PÉREZ ABREU, Gustavo. *En la guerra con Máximo Gómez*. La Havane, Editorial Carbonell, 1952. 416 p.
- PIEDRA MARTEL, Manuel. *Mis primeros treinta años ; memorias, infancia y adolescencia, la guerra de Independencia*. Deuxième édition, La Havane, Minerva, 1945. 348 p.
- POUBLE Y ALLENDE, Cirilo. *Diario de Cirilo Pouble y Allende*. La Havane, Instituto cubano del libro, 1972. 147 p.
- ROA, Ramón. *A pie y descalzo*. La Havane, Establecimiento tipográfico, 1890. 90 p.  
*Pluma y machete*. La Havane, Instituto del libro, 1969. 418 p.
- RODRÍGUEZ EMBIL, Luis. « La escapada », dans *Cuba contemporánea*. La Havane, 1917, tome XIII. pp.297-308.
- ROSENDE DE ZAYAS, Angel. *Conspirador y de soldado a capitán*. La Havane, [s.e:], 1928. 129 p.
- SÁNCHEZ, Serafín. *Heroes humildes*. Deuxième édition, La Havane, Editorial de Ciencias sociales, 1980. 192 p.
- SANGUILY, Manuel. *Brega de libertad*. La Havane, Ministerio de Educación, 1950. 322 p.
- SANJERIS, A. *Memorias de la Revolución del 95 por la Independencia de Cuba*. La Havane, Rambla Bouza, 1913. 362 p.
- VALDÉS DOMÍNGUEZ, Fermín. *Diario de campaña*. La Havane, Universidad de La Havane, 1975. Cinq tomes.

### III. Histoire et civilisation

Dans cette section, nous présentons les ouvrages strictement historiques, et les ouvrages traitant d'aspects et de faits de civilisation. Il s'agit essentiellement d'études consacrées à Cuba, bien que nous ayons inclus aussi dans notre bibliographie des ouvrages abordant des questions non-nationales, mais intimement reliées à la problématique cubaine. Cette rubrique, par souci de commodité d'utilisation, se structure en trois sous-parties : Ouvrages généraux, Histoire des Guerres de l'Indépendance, Histoire de la République.

#### A. Ouvrages généraux

Nous regroupons ici les ouvrages indispensables pour replacer notre étude dans la continuité historique et sa problématique générale. On retrouvera cité tant des études historiques globales, que des études consacrées au XIX<sup>ème</sup> siècle cubain, ou des travaux thématiques sur des institutions, des mouvements d'idées, des problèmes sociaux, des questions de politique nationale ou internationale.

AGUIRRE, Sergio. *Nacionalidad y nación en el siglo XIX cubano*. La Havane, Editorial de Ciencias sociales, 1990. 130 p.

ARMAS, Ramón de, CAIRO BALLESTER, Ana, TORRES-CUEVAS, Eduardo. *Historia de la Universidad de La Habana*. La Havane, Editorial de Ciencias sociales, 1984. Deux tomes, 917 p.

BASTERRA, Pierre. « Raimundo Cabrera (1852-1923) : un itinéraire libéral de la colonie à la République ». Thèse de Doctorat, Saint-Denis, Université de Paris 8, en cours de rédaction.

BARCIA, Maria del Carmen, GARCIA, Gloria, TORRES-CUEVAS, Eduardo. *Historia de Cuba. La colonia, Evolución social y formación nacional de los orígenes hasta 1867*. La Havane, Editora política, 1994. 517 p.

*Historia de Cuba. Las luchas por la Independencia nacional y las transformaciones estructurales.*

- 1868-1898. La Havane, Editora política, 1996. 581 p.
- (BARCIA, Maria del Carmen, GARCIA, Gloria, TORRES-CUEVAS, Eduardo.) *Historia de Cuba. La neocolonia, organización y crisis desde 1899 hasta 1940*. La Havane, Editora política, 1998. 422 p.
- CABRERA, Raimundo. *La campaña autonomista*. La Havane, Cervantes, 1923. 418 p.
- CEPERO BONILLA, Raúl. *Azúcar y abolición*. Barcelone, Crítica, 1976. 218 p.
- COHEN, James. *Légitimité et colonialisme. Puerto Rico et les Etats-Unis, de 1898 au présent*. Thèse de Doctorat, Paris, 1991. 426 p.
- COLLECTIF. *Cuba y el 98*. Salamanca, Ediciones Universidad de Salamanca, Coll. Historia contemporánea, Volume XV, 1997. 290 p.
- DIRECCIÓN POLÍTICA DE LAS FAR. *Historia de Cuba*. Editorial de Ciencias Sociales, La Havane, 1981. 624 p.
- DUARTE JIMÉNEZ, Rafael. *El negro en la sociedad colonial*. Santiago de Cuba, Editorial Oriente, 1988. 141 p.
- ESTRADE, Paul. « Remarques sur le caractère tardif, et avancé, de la prise de conscience nationale dans les Antilles espagnoles », dans *Caravelle*. Toulouse, n°38, 1982. pp.89-117.
- José Martí ou les fondements de la démocratie en Amérique latine*. Paris, Editions caraïbéennes, 1987. 816 p.
- FERNÁNDEZ ROBAINA, Tomás. *El negro en Cuba*. La Havane, Editorial de ciencias sociales, 1990. 225 p.
- FONER, Philips. *Historia de Cuba y sus relaciones con Estados Unidos*. La Havane, Instituto cubano del libro, 1973. Deux tomes, 649 p.
- FRANCO, José Luciano. *Comercio clandestino de esclavos*. La Havane, Editorial de Ciencias

sociales, 1980. 400 p.

GONZÁLEZ, Diego. *Historia documentada de los movimientos revolucionarios precursores por la Independencia de Cuba de 1852 a 1867*. La Havane, El Siglo XX, 1939. Deux tomes.

GUERRA, Ramiro (bajo la dirección de). *Historia de la nación cubana*. La Havane, Ediciones Historia de la nación cubana, 1952. Dix tomes.

*La expansión territorial de los Estados Unidos*. La Havane, Instituto cubano del libro, 1973. 494 p.

HOBBSBAWN, E.J. *Les bandits*. Paris, Maspero, 1972. 147 p.

IZNAGA, Diana. *La burguesía esclavista cubana*. La Havane, Editorial de Ciencias sociales, 1987. 279 p.

LABARRE, Roland. « La conspiración de 1844 : un « complot por lo menos dudoso » y una « atroz maquinación », dans *Anuario de Estudios Americanos*. Madrid, XLIII, 1986. pp.127-141.

LE RIVEREND BRUSONE, Julio. *Historia económica de Cuba*. La Havane, Instituto del Libro, 1967. 662 p.

LLANES MIQUELI, Rita. *Víctimas del año del cuero*. La Havane, Editorial de Ciencias sociales, 1984. 135 p.

MAISON DES PAYS IBERIQUES. *Les révolutions dans le monde ibérique (1766-1834). Soulèvement national et révolution libérale. L'Amérique*. Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 1991. 457 p.

MALUQUER DE MOTES, Jordí. *Nación e inmigración : los españoles en Cuba (ss.XIX y XX)*. Colombres, Ediciones Júcar, 1992. 185 p.

MORENO FRAGINALS, Manuel. *Cuba / España. España / Cuba. Historia común.* Barcelona, Crítica, 1998. 355 p.

MUNICIPIO DE LA HABANA. *Los grandes movimientos políticos cubanos en la colonia.* La Havane, 1943. 99 p.

PAZ SÁNCHEZ, Manuel de, FERNÁNDEZ FERNÁNDEZ, José et LOPEZ NOVEGIL, Nelson. *El bandorelismo en Cuba.* Santa Cruz de Tenerife, Centro de la Cultura popular canaria, 1994. 2 tomes. (409 + 377 p)

PEREIRA DE QUIEROZ, María Isaura. *Os Cangaceiros. Les bandits d'honneur brésiliens.* Paris, Julliard, 1968. 223 p.

PÉREZ DE LA RIVA, Juan. *El barracón y otros ensayos.* La Havane, Editorial de Ciencias sociales, 1975. 529 p.

PICHARDO VIÑALES, Hortensia. *Documentos para la historia de Cuba. (1492-1898).* La Havane, Editorial de Ciencias sociales, 1973. 597 p.

*Documentos para la historia de Cuba. (1899-1921).* La Havane, Editorial de Ciencias sociales, 1973. 474 p.

*Documentos para la historia de Cuba. (1921-1933).* La Havane, Editorial de Ciencias sociales, 1973. 627 p.

*Documentos para la historia de Cuba. (1933-1935).* La Havane, Editorial de Ciencias sociales, 1980. 617 p.

*La actitud estudiantil en Cuba durante el siglo XIX.* La Havane, Editorial de Ciencias sociales, 1983. 125 p.

TORRE, Mildred de la. *El autonomismo en Cuba. 1878-1898.* La Havane, Editorial de Ciencias sociales, 1997. 254 p.

TORRES-CUEVAS, Eduardo. *El alma invisible de Cuba: José Martí y el Partido revolucionario cubano.* La Havane, Editorial de Ciencias sociales, 1984. 324 p.



TORRES-CUEVAS, Eduardo, REYES, Eusebio. *Esclavitud y sociedad*. La Havane, Editorial de Ciencias sociales, 1986. 280 p.

SCOTT, Rebecca. *La emancipación de los esclavos en Cuba. La transición al trabajo libre, 1860-1899*. México, Fondo de Cultura Económica. 1985. 362 p.

STUBBS, Jean. *Tabaco en la perifería*. La Havane, Editorial de Ciencias sociales, 1989. 267 p.

## B. Histoire des Guerres d'Indépendance

ABREU CARDET, José et SINTES GÓMEZ, Elia : *Julio Grave de Peralta. Documentos de la Guerra de Cuba*. La Havane, Editorial de Ciencias sociales, 1988. 222 p.

*Calixto García en España*. Holguín, Comité provincial del partido, [s.a.]. 103 p.

AGUIRRE, Sergio. *Raíces y significación de la protesta de Baraguá*. La Havane, Editora política, 1978. 98 p.

ALMEIDA BOSQUE, Juan. *El General en Jefe Máximo Gómez*. La Havane, Editorial de Ciencias sociales, 1986. 148 p.

ALVAREZ ESTÉVEZ, Rolando. *Mayor General Carlos Roloff Mialofsky. Ensayo biográfico*. La Havane, Ed. de Ciencias sociales, 1981. 341 p.

*General José Lacret Morlot. Ensayo biográfico*. La Havane, Ed. de Ciencias sociales, 1983. 171 p.

*La emigración cubana en Estados Unidos. 1868-1878*. La Havane, Editorial de Ciencias sociales, 1986. 165p.

BETANCOURT, Jorge L. *La trocha militar de Júcaro a Morón*. Santiago de Cuba, Editorial Oriente, 1984. 58 p.

BRITO Y DÍAZ, Abelardo. *Bosquejo de la Revolución cubana*. La Havane, Imprenta El Avisador Comercial, 1900. 35 p.

BUENO, Salvador. *Carlos Manuel de Céspedes*. La Havane, Editorial Gente Nueva, 1978. 83 p.

CABALLERO, Armando O. *La mujer en el 68*. La Havane, Editorial gente Nueva, 1978. 79 p.

(CABALLERO, Armando O.) *La mujer en el 95*. La Havane, Editorial Gente Nueva, 1982. 124 p.

CAMPS Y FELIÚ. *Españoles y Insurrectos*. La Havane, Establecimiento tipográfico de A.Alvárez y Compañía, 1890. 44 p.

CARRILLO MORALES, Justo. *Expediciones cubanas*. La Havane, Rambla Bouza, 1930-1936. Deux tomes.

CASASÚS, Juan José Exposito. *La emigración cubana y la Independencia de la patria*. La Havane, [s.e], 1953. 491 p.

*Calixto García (el estratega)*. La Havane, Oficina del historiador de la Ciudad de La Havane, 1962. 351 p.

CASTELLANOS, Jorge. *24 de Febrero de 1895 : un programa vigente*. Miami, Ed. Universal, 1995. 227 p.

COLLAZO TEJADA, Enrique. *Desde el Yara hasta el Zanjón. Apuntaciones históricas*. Deuxième édition, La Havane, Tipografía de « La Lucha », 1893. 227 p.

CRII. *1898 : Entre Literatura e Historia*. Actes du colloque organisé par le Centre de Recherches Ibériques et Ibéro-américaines de l'Université de Paris X. Nanterre, Crisol, n°2, 1998. 256 p.

ESTRADE, Paul. « Des gentils noms d'oiseaux échangés entre Espagnols et Cubains pendant la guerre de Dix ans (1868-1878) », dans *Espagnols et Hispano-Américains des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles : représentations réciproques*. Actes du colloque ALMOREAL. Le Mans, Centre d'impression et d'édition de l'Université du Maine, 1991. pp.43-59.

« La última guerra de independencia, desde la perspectiva antillana », dans *Anuario de Estudios Americanos*. Sevilla, E.E.H.A, Tome LV-I, 1998. pp. 23-37.

FAR. *Historia de la Guerra de los Diez Años. 1868-1878*. La Havane, Dirección política de las FAR, 1962. 149 p.

FIGUEREDO DÍAZ, Félix. *La guerra de Cuba en 1878 (La protesta de Baraguá)*. La

- Havane, Ministerio de Salud Pública, Consejo científico, 1973. 345 p.
- FRANCO, José L. *La conspiración de Aponte*. La Havane, Consejo nacional de Cultura, 1963. 101 p.
- (FRANCO, José L. ) « Cuatro siglos de lucha por la libertad : los palenques », dans *Revista de la Biblioteca Nacional José Martí*. La Havane, LVIII, n°1, 1967. pp.5-44.
- La protesta de Baraguá : antecedentes y proyecciones revolucionarias*. La Havane, Editorial de Ciencias sociales, 1978. 57 p.
- Antonio Maceo. Apuntes para una historia de su vida*. La Havane, Editorial de Ciencias sociales, 1989. Trois tomes, 1027 p.
- GARCÍA CAÑIZARES, Santiago. *Las invasiones a Occidente en las guerras por la Independencia de Cuba*. La Havane, Rambla Bouza, 1935. 53 p.
- GARCÍA DEL PINO, Cesar. *Carlos García. Comandante General de Vuelta-Abajo*. La Havane, Editorial de Ciencias sociales, 1990. 163 p.
- GÓMEZ RUBICO, Modesto. *Mártires de la Patria : Biografía de la patriota villareña Isabel Rubio, Capitán de Sanidad del Ejército Libertador*. La Havane, Imp. de Rambla Bouza, 1913. 22 p.
- GONZÁLEZ BARRIOS, René. *La inteligencia mambisa*. La Havane, Imprenta Central FAR, 1988. 197 p.
- GUERRA, Ramiro. *Guerra de los Diez años*. La Havane, Instituto cubano del libro, Editorial de Ciencias sociales, 1972. Deux tomes, 799 p.
- En el camino de la Independencia*. La Havane, Editorial de Ciencias sociales, 1974. 226 p.
- HERNÁNDEZ, Eusebio. *Maceo. Dos conferencias históricas*. Réédition, La Havane, Editorial de Ciencias sociales, 1990. 170 p.
- HERNÁNDEZ CATÁ, Alfonso. *Mitología de Martí*. Miami, Mnemosyne, 1970. 442 p.

HIDALGO PAZ, Ibrahim. *El Partido Revolucionario Cubano en la Isla*. La Havane, Editorial de Ciencias sociales, 1992. 213 p.

IBARRA MARTÍNEZ, Francisco. *Cronología de la Guerra de los Diez años*. Santiago de Cuba, Instituto cubano del Libro, 1976. 241 p.

LEON, José de la Luz. *La diplomacia de la manigua. Betances*. La Havane, Editorial Lux, 1947. 285 p.

LLAVERÍAS, Joaquín. « La asamblea de Jimaguayú », dans *Social*. La Havane, mai 1921. pp.22-23, 70.

MACEO. *Ideología política, cartas y otros documentos*. La Havane, Sociedad cubana de Estudios Internacionales, 1950. Deux volumes, 878 p.

MARRERO, Victor Manuel. *Vicente García. Leyenda y realidad*. La Havane, Editorial de Ciencias sociales, 1992. 456 p.

MARTÍN , Juan Luis. « El combatiente cubano de la Revolución », dans *Papeles cubanos*. La Havane, Ed. Atalaya, 1943. 32 p.

*Los Voluntarios de 1871. Un partido fascista en Cuba en el siglo XIX*. La Havane, [s.e], 1942. 36 p.

« Filibusteros o mambises del mar ». La Havane, Separata del Boletín del Ejercito, n°2, mars-avril 1955.

« Las guerras irregulares y la insurrección del Mambí ». La Havane, Separata del Boletín del Ejercito, 1954.

*La reconcentración de Weyler : 15 de Mayo de 1896*. La Havane, Ras Tafari, 1956. 98 p.

MARTÍNEZ ARANGO, Felipe. *Cronología crítica de la guerra hispano-americana*. La Havane, Instituto cubano del libro, 1973. 238 p.

MERCHÁN, Rafael María. Cuba. *Justificación de sus guerras de Independencia*. Réédition, La Havane, Imprenta Nacional de Cuba, 1961. 181 p.

- MORALES Y MORALES, Vidal. *Iniciadores y primeros mártires de la Revolución cubana*. La Havane, Imprenta Avisador Comercial, prólogo de Nicolás Heredia. 1901. 681 p.  
*Hombres del 68*. La Havane, Rambla y Bouza, 1904. 350 p.
- PASTRANA, Juan J. *Los chinos en las luchas por la liberación cubana (1847-1930)*. La Havane, Instituto de Historia, 1963. 160 p.  
*Ignacio Agramonte. Su pensamiento político y social*. Introducción y recopilación de J.J.P, La Havane, Editorial de Ciencias sociales, 1987. 133 p.
- PÉREZ, Francisco. *La guerra en La Habana desde Enero de 1896 hasta el combate de San Pedro*. La Havane, Ciencias sociales, 1974. 215 p.
- PÉREZ GÚZMAN, Francisco. *La guerra de liberación. Máximo Gómez*. La Havane, Ciencias sociales, 1986. 140 p.
- PÉREZ GÚZMAN, Francisco, SARRACINO, Rodolfo. *La guerra chiquita : una experiencia necesaria*. La Havane, Letras cubanas, 1982. 381 p.
- PIRALA, Antonio. *Anales de la guerra de Cuba*. La Havane, Felipe González Rojas, 1895. Trois tomes.
- POEY BARÓ, Dionisio. *La entrada de los Aldamistas*. La Havane, Editorial de Ciencias sociales, 1989. 14 p.
- PONTE Y DOMÍNGUEZ, Francisco. *Historia de la Guerra de los diez años*. Imprenta El siglo XX, 1944. 278 p.  
*La masonería en la Independencia de Cuba. 1809-1869*. La Havane, [s.e], 1944. 36 p.  
*La masonería en la independencia de Cuba*. La Havane, Ed. Modas Magazine, 1954. 135 p.  
*La mujer en la Revolución cubana*. La Havane, Imprenta Molina y Compañía, 1933. 31 p.  
*La idea invasora y su desarrollo histórico*. La Havane,

- Cultural, 1930. 220 p.
- PORTELL VILÁ, Herminio. *Céspedes, el padre de la patria cubana*. Madrid, Espasa Calpe, 1934. 247 p.
- PORTUONDO, Fernando et PICHARDO, Hortensia. *Carlos Manuel de Céspedes*. La Havane, Editorial de Ciencias sociales, 1982. Deux tomes, 998 p.
- Dos fechas históricas. 10 de Octubre de 1868-24 de Febrero de 1895*. La Havane, Editorial de Ciencias sociales, 1989. 244 p.
- PORTUONDO, José A. *El pensamiento vivo de Maceo*. La Havane, Instituto cubano del libro, 1971. 145 p.
- POUMIER, Maria. *Apuntes sobre la vida cotidiana en Cuba en 1898*. La Havane, Editorial de Ciencias sociales, 1975. 239 p.
- Contribution à l'étude du banditisme social à Cuba. L'histoire et le mythe de Manuel Garcia « Rey de los Campos de Cuba » (1851-1895)*. Paris, Editions L'Harmattan, 1986. 459 p.
- RIVERO MUÑIZ, José. *Los Cubanos en Tampa*. La Havane, [s.e], 1958. 144 p.
- RODRÍGUEZ, José Ignacio. *Libro de sangre. Martirologío de la Guerra de los Diez años*. Troisième éd., La Havane, [s.e], 1926. 103 p.
- ROIG DE LEUCHSENRING, Emilio. *13 conclusiones fundamentales sobre la Guerra libertadora cubana de 1895*. México, El colegio de México, 1945. 39 p.
- Weyler en Cuba. Un precursor de la barbarie fascista*. La Havane, páginas, 1947. 216 p.
- La guerra libertadora de los treinta años. 1868-1898*. Deuxième édition, Oficina de la ciudad, 1958. 435 p.
- RODRÍGUEZ, Pedro Pablo. *La primera invasión*. La Havane, UNEAC, 1986. 149 p.
- RODRÍGUEZ DE CUESTA, Vicentina Elsa. *Patriotas cubanas*. Pinar del Río, Heraldo

- piñareno, 2<sup>ème</sup> édition, 1952. 194 p.
- RODRÍGUEZ GARCÍA, José Antonio. *De la Revolución y de las cubanas en la época revolucionaria*. La Havane, El siglo XX, 1930. 147 p.
- RODRÍGUEZ LA O, Raúl. *Mariana y Guillermon*. Santiago de Cuba, Editorial Oriente, 1992. 29 p.
- ROLOFF MIAKOLVSKY, Carlos. *Índice alfabético y defunciones del Ejército Libertador de Cuba. Guerra de Independencia iniciada el 24 de Febrero de 1895 y terminada oficialmente el 24 de Agosto de 1898*. La Havane, Imprenta de Rambla y Bouza, 1901. 263 p.
- ROUSSET, Ricardo V. *Historial de Cuba*. La Havane, Librería Cervantés, 1918. Trois tomes. 352 p + 254 p + 329 p.
- SÁNCHEZ AGRAMONTE, Eugenio. *Historia del Cuerpo de Sanidad Militar del Ejército Libertador de Cuba. Campaña 1895-1898*. La Havane, Rambla Bouza, 1922. 42 p.
- SOUZA RODRÍGUEZ, Benigno. *Máximo Gómez el Generalísimo*. La Havane, Deuxième édition, Editorial de Ciencias sociales, 1972. 257 p.
- TORRES-CUEVAS, Eduardo. *Antonio Maceo. Las ideas que sostienen el alma*. La Havane, Instituto cubano del libro, 1995. 182 p.
- TOSTE BALLART, Gilberto. *Reeve el inglesito*. La Havane, Editorial de Ciencias sociales, 1973. 326 p.
- TRELLES Y GOVÍN, José Manuel. *Matanzas y la independencia de Cuba*. La Havane, Academia de la Historia, 1928. 194 p.
- UNEAC. *Apuntes biográficos del Mayor General Serafín Sánchez*. La Havane, Unión de Escritores y Artistas de Cuba, 1986. 174 p.
- VARONA GUERRERO, Miguel. *La Guerra de Independencia de Cuba. 1895-1898*. La



Havane, Editorial Lex, 1946. Trois tomes. 735 p + 1152 p + 1958 p

## C. Histoire de la République

Nous avons regroupé ici les ouvrages scientifiques traitant de la période républicaine de 1902 à 1952, sur lesquels nous nous sommes basés dans notre recherche. Remarquons que certains englobent dans cette période la durée de la Première occupation nord-américaine.

ANUARIOS DE ESTUDIOS CUBANOS. *La República neocolonial*. La Havane, Editorial de Ciencias Sociales, Anuarios de Estudios cubanos, Tome I, 1975. 430 p.

*La República neocolonial 2*. La Havane, Editorial de Ciencias sociales, 1979. 483 p.

ARMAS, Ramón de. *Los partidos políticos burgueses en Cuba neo-colonial. 1899-1952*. La Havane, Ediciones Ciencias sociales, 1985. 276 p.

BATTEMBERG, Domingo de. *Cuba en 1928*. VII Congreso de la prensa latina. Paris, 1928. 138 p.

CAIRO BALLESTER, Ana. *El movimiento de Veteranos y patriotas*. La Havane, Dirección política de las FAR, 1976. 397 p.

CIEC. *Les années trente à Cuba*. Actes du colloque international organisé par le Centre Inter-universitaire d'Etudes Cubaines et l'Université de la Sorbonne-Nouvelle. Paris, L'Harmattan, 1982. 309 p.

CISNEROS BETANCOURT, Salvador. *Anti-imperialismo y República*. La Havane, Ediciones de Ciencias Sociales del Instituto cubano del Libro, 1970. 152 p.

COLLAZO TEJADA, Enrique. *Los americanos en Cuba*. Deuxième édition, La Havane, Instituto cubano del libro, 1972. 262 p.

*Cuba independiente*. Deuxième édition, Santiago de Cuba, Ediciones Oriente, 1981. 154 p.

- FIGAROLA, Joel James. *Cuba 1900-1928. La República dividida contra sí misma*. La Havane, Ediciones Arte y Literatura, 1976. 338 p.
- (FIGAROLA, Joel James) *Un episodio de la lucha cubana contra la anexión en el año 1900*. La Havane, Editorial Oriente, 1980. 92 p.
- GÓMEZ, Juan Gualberto. *Por Cuba Libre*. Deuxième éd., La Havane, Instituto del Libro, 1974. 508 p.
- GUERRA, Sergio et PRIETO, Alberto. *Cronología del movimiento obrero y de las luchas por la revolución socialista en América latina y el Caribe. (1917-1939)*. La Havane, Casa de las Américas, 1980. 106 p.
- HAH. *Cuba sous le régime de la Constitution de 1940. Politique, pensée critique, littérature*. Actes du colloque international. Sous la direction de James Cohen et Françoise Moulin-Civil. Paris, L'Harmattan, 1997. 328 p.
- IBARRA, Jorge. *Ideología mambisa*. Deuxième éd. La Havane, Instituto cubano del libro, 1972. 215 p.
- Un análisis psicosocial del cubano*. La Havane, Editorial de Ciencias sociales, 1985. 344 p.
- Cuba : 1898-1921. partidos políticos y clases sociales*. La Havane, Editorial de Ciencias sociales, 1992. 477 p.
- LE RIVEREND BRUSONE, Julio. *La República. Dependencia y revolución*. La Havane, Editorial de Ciencias Sociales, 1973. 376 p.
- ORTIZ, Jean. *Julio Antonio Mella, l'ange rebelle. Aux origines du Communisme cubain*. Paris, L'Harmattan, 1999. 200 p.
- ROA, Raúl. *La revolución del 30 se fue a bolinas*. La Havane, Instituto cubano del libro, 1973. 375 p.
- ROIG DE LEUCHSENDRING, Emilio. *Historia de la enmienda Platt*. La Havane, Instituto cubano del libro, 1973. 504 p.

SOTO, Lionel. *La revolución del 33*. La Havane, Editorial pueblo y Educación, 1985. Trois tomes, 1425 p.

TABARES DEL REAL, José A.. *La revolución del 30. Sus últimos años*. La Havane, Editorial de Ciencias sociales, 1975. Deux tomes, 748 p.

YGLESIA MARTÍNEZ, Teresita. *Cuba, primera República, segunda ocupación*. La Havane, Editorial de Ciencias Sociales, 1976. 432 p.

*El segundo ensayo de república*. La Havane, Editorial de Ciencias sociales, 1980. 390 p.

## IV. Etudes littéraires

Cette section rassemble les travaux scientifiques et de critique littéraires que nous avons consultés au cours de notre recherche. Nous l'avons sous-divisée en trois parties. Dans la première, le lecteur trouvera des ouvrages généraux, concernant l'Histoire de la Littérature, sa Théorie, ou des Etudes Génériques, qu'il s'agisse de littérature universelle, ou latino-américaine. Ensuite, nous avons rassemblé les études et les critiques concernant spécifiquement la littérature cubaine, et notre sujet d'étude. Dans une troisième partie, « Littératures étrangères », nous donnons les références que nous avons utilisées dans l'approche de phénomènes littéraires nationaux mais non cubains.

### A. Généralités

Le lecteur trouvera recensées ici nos références dans les domaines de l'histoire de la littérature, de la théorie littéraire ainsi que quelques références dans le domaine de la psychanalyse appliquée.

ALEGRÍA, Fernando. *Historia de la novela hispanoamericana*. Quatrième édition, México, Ed. de Andrea, 1974. 320 p.

ARA, Guillermo. *La novela naturalista hispano-americana*. Buenos-Aires, Eudeba, 1965. 104 p.

AUERBACH, Erich. *Mimesis. La représentation de la réalité dans la littérature occidentale*. Paris, Gallimard, 1977. 559 p.

BARTHES, Roland. « Histoire ou littérature ? », dans *Sur Racine*. Paris, Seuil, 1963. pp137-157.  
S/Z. Paris, Seuil, 1970. 278 p.

BARTHES, R. et ALT. *Littérature et réalité*. Paris, Seuil, 1982. 181 p.

- BUENO, Salvador. *Aproximaciones a la literatura hispanoamericana*. La Havane, UNEAC, 1967. 221 p.
- (BUENO, Salvador ) *El negro en la novela hispanoamericana*. La Havane, Editorial Letras cubanas, 1986. 294 p.
- CARRILLA, Emilio. *La literatura de la independencia hispanoamericana*. Buenos-Aires, Eudeba, 1964. 150 p.
- CASA DE LAS AMERICAS. *Panorama histórico-literario de Nuestra América (1900-1970)*. La Havane, Casa de las Américas, 1982. Deux tomes, 1756 p.
- La novela romántica latino-americana*. La Havane, Casa de las Américas, 1978. 576 p.
- CERTEAU, Michel de. *L'écriture de l'histoire*. Paris, Gallimard, Collection Bibliothèque des histoires, 1975. 358 p.
- COVO, Jacqueline (sous la direction). *Hommage à Claude Dumas*. Lille. Presses Universitaires de Lille. 1990. 285 p.
- La construction du personnage historique. Aires hispanique et hispano-américaine*. Lille, Presses Universitaires de Lille. 1991, 331 p.
- Las representaciones del tiempo histórico*. Lille, Presses Universitaires de Lille, 1994. 276 p.
- DELMONTE, Domingo. « Novela histórica », dans *Revista Bimestre*. La Havane, Oficina de Don José Boloña, Impresor de la Real Marina por S.M, janvier et février 1832. Tome 2, N°5, pp 157-183.
- DEROZIER, Albert. « Le roman historique au XIXème siècle : la problématique d'un genre », dans *Actes du XIVème congrès de la S.H.F. : Les genres littéraires et leur rapport avec l'histoire*. Nice, Université de Nice, 1978. pp.79-95.
- FERNÁNDEZ RETAMAR, Roberto. *Para una teoría de la literatura hispanoamericana*. La Havane, Ed. pueblo y Educación, 1984. 189 p.

- FRANCO, Jean. *Historia de la literatura hispanoamericana*. Huitième édition, Barcelona, Editorial Ariel, 1990. 398 p.
- GENETTE, Gérard. *Figures I*. Paris, Editions du Seuil, 1976. 265 p.  
*Figures II*. Paris, Editions du Seuil, 1979. 293 p.  
*Figures III*. Paris, Editions du Seuil, 1972. 288 p.
- GOLDMANN, Lucien. *Pour une sociologie du roman*. Paris, Editions Gallimard, Collection TEL, 1964. 372 p.
- GONZÁLEZ CASANOVA, Pablo (coordinateur). *Cultura y creación intelectual en América latina*. La Havane, Editorial de Ciencias sociales, 1990. 363 p.
- HENRÍQUEZ UREÑA, Pedro. *Las corrientes literarias en la América hispánica*. México, Buenos-Aires, Fondo de cultura económica, 1954. 343 p.
- HEREDIA, José María. « Ensayo sobre la novela », dans *Prosas*. La Havane, Editorial Letras cubanas, 1980. pp.81-92.
- KLEIN, Mélanie, RIVIERE, Joan. *L'amour et la haine : le besoin de réparation. Etude psychanalytique*. Paris, Payot, 2<sup>ème</sup> éd., 1997. 154 p.
- LAZO, Raimundo. *Historia de la literatura hispanoamericana (1780-1914)*. México, Ed. Porrúa, 1967. 333 p.
- LUKACS, Georg. *La théorie du roman*. Paris, Editions Denoël, Collection TEL, 1968 pour la traduction française. 200 p.  
*Le roman historique*. Paris, Deuxième édition française, Petite Bibliothèque Payot, 1977. 407 p.
- MAIGRON, Louis. *Le roman historique à l'époque romantique. Essai sur l'influence de Walter Scott*. Genève, Slatkine reprints, 1970. 443 p.

- MENDEL, Gérard. *La société n'est pas une famille : de la psychanalyse à la sociopsychanalyse*. Paris, Ed. de La Découverte, 1992. 305 p.
- POUILLON, Jean. *Temps et roman*. Paris, Gallimard, 1993. Nouvelle édition augmentée. 325 p.
- RAIMOND, Michel. *La crise du roman. Des lendemains du Naturalisme aux années Vingt*. Paris, Deuxième édition, Librairie José Corti, 1985. 539 p.
- RICOEUR, Paul. *Temps et récit*. Paris, Seuil, 1983. 320 p.  
*La configuration dans les récits de fiction*. Paris, Seuil, 1984. 234 p.  
*Le temps raconté*. Paris, Seuil, 1985. 427 p.  
*La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Paris, Seuil, 2000. 657 p.
- ROBERT, Marthe. *Roman des origines et origines du roman*. Paris, Editions Bernard Grasset, Collection TEL, 1972. 365 p.
- RODRIGUEZ CORONEL, Rogelio y otros. *Selección de lecturas de teoría y crítica literarias*. La Havane, Editorial Pueblo y Educacion, 1986. Deux tomes, 367 p.
- SINGLER, Christoph. *Le roman historique contemporain en Amérique latine*. Paris, L'Harmattan, 1993. 205 p.
- SOUZA, Raymond D. *La historia en la novela hispanoamericana moderna*. Bogotá, Tercer mundo, 1988. 199 p.
- TADIE, Jean-Yves. *Le roman d'aventures*. Paris, PUF, 1982. 220 p.
- THIEBAUT, Guy. *La contre-révolution mexicaine à travers sa littérature. L'exemple du roman cristero de 1926 à nos jours*. Paris, L'Harmattan, 1997. 317 p.
- VERDEVOYE, Paul (Sous la coordination de). « *Caudillos* », « *caciques* » et dictateurs dans le roman hispano-américain. Paris, Editions hispaniques, 1978. 539 p.



YAÑEZ, Mirta. *La narrativa del romanticismo en latinoamerica*. La Havane, Letras cubanas, 1989. 317 p.

ZELLER, Guilermo. *La novela histórica en España (1828-1850)*. New-York, Instituto de las Españas en los Estados Unidos, Columbia University, 1938. 168 p.

ZERAFFA, Michel. *Roman et société*. Paris, PUF, 1971. 184 p.

## B. Littérature cubaine

Cette section rassemble les études et les critiques consacrés à la littérature cubaine. Nous avons séparé deux ensembles. Le premier, Publications, contient les références des ouvrages consacrés à un auteur, une œuvre, un roman. Le second, Articles, comprend les études ou les critiques parues dans des revues ou des périodiques. Il est plus riche en références d'articles contemporains de critique littéraire.

### 1) Publications

BUENO, Salvador : *Medio siglo de literatura cubana (1902-1952)*. La Havane, Publicaciones de la Comisión Nacional Cubana de la Unesco, 1953. 234 p.

*Historia de la literatura cubana*. La Havane, Quatrième édition, Ed. Pueblo y Educación, 1972. 632 p.

*La crítica literaria cubana del siglo XIX*. La Havane, Editorial Letras cubanas, 1979. 181 p.

CAIRO BALLESTER, Ana. *El Grupo Minorista y su tiempo*. La Havane, Editorial de Ciencias sociales, 1979. 352 p.

*La revolución del 30 en la narrativa y el testimonio cubanos*. La Havane, Letras cubanas, 1993. 431 p.

CARBONELL Y RIVERO, José Manuel . *Evolución de la cultura cubana (1608-1927)*. La Havane, Imprenta El Siglo XX, 1928. Tomes XII, XIV.

*Los poetas cubanos y el ideal de independencia*. La Havane, 1929. 26 p.

CRUZ, Manuel de la. *Sobre literatura cubana*. La Havane, Editorial Letras cubanas, 1981. 483 p.

FACULTAD DE ARTES Y LETRAS. *La literatura cubana en la república neo-colonial. 1923-1933*. La Havane, Departamento de Literatura cubana, Facultad de Artes y

- Letras, 1983. 115 p.
- FERNÁNDEZ DE CASTRO, José Antonio. *El tema negro en las letras de Cuba (1608-1935)*. La Havane, Ediciones Mirador, 1943. 95 p.
- FORNET, Ambrosio. *En blanco y negro*. La Havane, Instituto del Libro, 1967. 203 p.
- GARCÍA VEGA, Lorenzo. *Antología de la novela cubana*. La Havane, Dirección General de Cultura, Ministerio de Educación, 1960. 508 p.
- Los años de Orígenes*. Caracas, Monte Avila, 1979. 338 p.
- GONZÁLEZ, Mirza. *La novela y el cuento psicológico de Miguel de Carrión*. Miami, Edición Universal, 1979. 158 p.
- GONZÁLEZ, Reinaldo. *Contradanzas y latigazos*. La Havane, Editorial Letras cubanas, 1992. 383 p.
- GUICHARNAUD-TOLLIS, Michèle. *L'émergence du Noir dans le roman cubain du XIXème siècle*. Paris, L'Harmattan, 1991. 592 p.
- HENRÍQUEZ UREÑA, Max. *Panorama histórico de la literatura cubana*. La Havane, Editorial Arte y Literatura, 1979. 571 p.
- INSTITUTO DE LITERATURA Y LINGÜÍSTICA. *Perfil histórico de las letras cubanas desde las orígenes hasta 1898*. La Havane, Instituto de Literatura y Lingüística de la Academia de Ciencias de Cuba, Editorial Letras cubanas, 1983. 506 p.
- IZNAGA BEIRA, Diana. *Presencia del testimonio en la literatura sobre las guerras por la independencia nacional. 1868-1898*. La Havane, Editorial Letras cubanas, 1989. 339p.
- LEAL, Rine. *La selva oscura. De los Bufos a la neocolonia*. La Havane, Ed. Arte y Literatura, 1982. 499 p.
- « Prólogo », dans *Teatro mambi*. La Havane, , Editorial Letras cubanas, 1978. pp.11-42.

LAZO, Raimundo. *La literatura cubana. Esquema histórico desde sus orígenes hasta 1964*. México, Universidad Autónoma de México, 1965. 254 p.

*Historia de la literatura cubana*. Deuxième édition. México, Dirección General de publicaciones, Universidad Autónoma de México, 1974. 313 p.

*Teoría de las generaciones. Discurso*. La Havane, 1954. 48 p.

*La teoría de las generaciones y su aplicación al estudio histórico de la literatura cubana*. México, Deuxième édition, Universidad Autónoma de México. 1973. 56 p.

*Páginas críticas*. La Havane, Letras cubanas, 1983. 530 p.

LIZASO, Felix. *Ensayistas contemporáneos 1900-1920*. La Havane, Editorial Trópico, 1938. 284 p.

*Panorama de la cultura cubana*. México, Fondo de Cultura Económica, 1949. 155 p.

MARQUES, Sarah. *Arte y sociedad en las novelas de Carlos Loveira*. Miami, Ed. Universal, 1977. 240p.

MONTERO, Susana A. *La narrativa femenina cubana. 1923-1958*. La Havane, Ed. Academia, 1989. 88 p.

PIEDRA BUENO, Andrés de. *Literatura cubana, síntesis histórica*. La Havane, Editorial América, 1945. 132 p.

POGOLOTTI, Marcelo. *La República de Cuba a través de sus escritores*. La Havane, Editorial Lex, 1958. 208 p.

PORTUONDO, José Antonio. *El contenido social en la literatura cubana*. México, Centro de Estudios Sociales de El Colegio de México, 1944. 93 p.

*Bosquejo histórico de las letras cubanas*. La Havane, Ed. Nacional de Cuba, 1962. 89 p.

*La emancipación literaria de Hispanoamérica*. La Havane, Casa de las Américas, 1975. 167 p.

*La historia y las generaciones*. La Havane, Editorial Letras

- cubanas, 1981. 115 p.  
*Capítulos de literatura cubana*. La Havane, Editorial Letras cubanas, 1981. 584 p.
- PUJALS, Enrique J. *Vida y memoria de Carlos Montenegro*. Miami, Ediciones Universal, 1988. 81 p.
- REMOS Y RUBIO, Juan José. *Historia de la literatura cubana*. Prólogo de José María Chacón y Calvo. Cárdenas, 1945. Trois tomes, 1936 p.  
*Proceso histórico de las letras cubanas*. Madrid, Ediciones Castalla, 1958. 303 p.  
*Tendencias de la narración imaginativa en Cuba*. La Havane, Casa Montalvo Cárdenas, 1935. 204 p.
- RIVAS, Mercèdes. *Literatura y esclavitud en la novela cubana del siglo XIX*. Sevilla, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 1990. 317 p.
- ROBREÑO, Eduardo. *Teatro Alhambra. Antología*. La Havane, Editorial Letras cubanas, 1979. 706 p.
- ROCASOLANO, Alberto. « Prólogo », dans *José Manuel Poveda, Prosas*. La Havane, Editorial Letras cubanas, Tome 1, 1980. pp 7-55.
- SALAZAR Y ROIG, Salvador. *Historia de la literatura cubana*. La Havane, Imprenta Avisador comercial, 1929. 221 p.
- SMORKALOFF, Pamela María. *Literatura y Edición de libros. 1900-1987*. La Havane, Ed. Letras cubanas, 1987. 372 p.
- TOLEDO SANDE, Luis. *Tres narradores agonizantes. tanteos acerca de la obra de Miguel de Carrión, Jesús Castellanos y Carlos Loveira*. La Havane, Ed. Letras Cubanas, 1980. 229 p. (Collección Espiral).

TOLON, Edwin, GONZÁLEZ, Jorge Antonio. *Historia del teatro en La Havane*. Santa Clara, Universidad Central de Las Villas, 1961. 165 p.

UNIVERSIDAD DE ARTES Y LETRAS. *La literatura cubana en la república neocolonial 1923-1933*. La Havane, Departamento de literatura cubana, 1983. 115 p.

VITIER, Cintio. *La crítica literaria y estética en el siglo XIX cubano*. La Havane, Instituto cubano del libro, 1968. 326 p.

*Lo cubano en la poesía*. La Havane, Instituto del Libro, 1970. 585 p.

## 2) Articles

AGÜERO VIVES, Eduardo. « Carlos Loveira, un activo trabajador social ». Discours, La Havane, Imprenta González, 1946. 12 p.

AGUIRRE, Mirta. « Generales y Doctores y Juan Criollo », dans *Artículos en Cuba Socialista*. La Havane, Ediciones Letras cubanas, 1985. pp.209-210.

ALEMÁN, Pablo. « Recordando a Charles », dans *Moncada*. La Havane, décembre 1969, 4ème année, n°43. pp 45-49.

ARIAS, Salvador. « Apuntes para una relectura de « *La Manigua sentimental* », de Jesús Castellanos », dans *Letras. Cultura en Cuba*. La Havane, Ed. Pueblo y educación, n°5, 1988. pp.319-338.

ARRUFAT, Antón. « El nacimiento de la novela en Cuba », dans *Revista Ibero-americana*. juillet-décembre 1990. pp.747-757.

BALLESTEROS ROSAS, Luisa. « El papel de los escritores en la independencia de Cuba (1898) », dans *Les langues néo-latines, revue des langues romanes*. Paris, n°308, 1<sup>er</sup> trimestre 1999. pp..99-118.

BARNET, Miguel. « Comunicación e identidad. la novela testimonio », dans *Letras. Cultura en Cuba*. La Havane, Ed. Pueblo y Cultura, n° 5, 1988. pp.373-378.

BRANLY, Roberto. « Carlos Loveira, imagen de un tiempo superado », dans *Pueblo y Cultura*. La Havane, n°14, 1963. pp.19-23.

BRAVET, Rogelio Luis. « Las viejas verdades » [sur *Generales y doctores*], dans *Bohemia*. La Havane, 14 juin 1928, n°23. p 3-10-17.

- BUENO, Salvador : « La primitiva narrativa antiesclavista en Cuba (1835-1839) », dans *Letras. Cultura en Cuba*. La Havane, Ed. pueblo y Educación, n° 6, 1989. pp.487-506.  
« Prólogo », dans *Cuentos cubanos del siglo XIX. Antología*. La Havane, Editorial Arte y Literatura, 1975. pp13-42.
- CAIRO BALLESTER, Ana. « Apuntes para un estudio « literario » de la Revolución del 30 », dans *Santiago*. Santiago de Cuba, mars 1977. pp.91-141.
- CALLEJAS, Felix. « La insurrección. Novela de Luis Rodríguez Embil », dans *Letras*. La Havane, Segunda época, 4 juin 1911.
- CAMPUZANO, Luisa. « Las muchachas de La Habana no tienen temor de Dios », dans *Revista Canadiense de Estudios Hispánicos*. Vancouver, XVI, n°2, 1992. pp.307-318.
- CAPLAN, Raúl. « Del 98 al 59 : las « dos independencias » de Cuba en la novela cubana », dans *L'image de la guerre hispano-américaine de 1898 chez les non-combattants*. Actes du colloque à l'Université Lumière Lyon II du 16-17 I 1998, Centre d'Etudes Méditerranéennes Ibériques et Ibéro-américaines, Département des langues Romanes, Lyon, 1999. pp.153-161.
- CARBONELL Y RIVERO, José Manuel. « Los triunfadores. Luis Rodríguez Embil », dans *Azul y Rojo*. La Havane, 16 novembre, 1902, n° 16.
- CASAUS, Victor. « Defensa del testimonio », dans *Ponencias. Coloquio sobre literatura cubana*. La Havane, 22-24 novembre 1981. pp.452-467.
- CASTELLANOS, José. « Emilio Bacardí Moreau », dans *Figuras nacionales*. Manzanillo, Ediciones El Arte, 1950. pp.29-32.
- CATALÁ, Ramón. « Divagaciones sobre la novela » Discours lors d'une session de l'Academia Nacional de Arte y Letras. La Havane, Imprenta El Siglo XX, 1926.
- CUBA EN LA UNESCO. « Homenaje a Miguel de Carrión », dans *Cuba en la Unesco*. La



Havane, septembre 1961.

DOMINGUEZ, Marlen. « Notas sobre el lenguaje en la narrativa de Jesús Castellanos », dans *Letras. Cultura en Cuba*. La Havane, Ed. pueblo y Educación, n° 5, 1988. pp.307-317.

DOMÍNGUEZ ROLDÁN, Guillermo y HENRÍQUEZ UREÑA, Max. « *Jesús Castellanos. el porvenir de la literatura.* ». *Discurso*. La Havane, Tipografía Avisador comercial, 1914. 61 p.

DOMINICI, Pedro César. « Cartas a Luis Rodríguez Embil », dans *Letras*. La Havane, août 1908.

DUCAZCAL [pseud. de Joaquín Navarro Riera]. « Patriota, altruista y escritor », dans *El Fígaro*. La Havane, 23 et 30 août 1924.

ESPINOSA, Ciro. « Juicio sobre la novela *Los ciegos* de Carlos Loveira », dans *Indagación y crítica. Novelistas cubanos*. La Havane, Edición Cultural, 1940. pp.49-118.

ESTÉNGER, Rafael. « Un libro que nadie leerá », « Prosa de dobladillo », « Crítica y biografía », « Ajustes » y « Sine ira et studio » [sobre *José Martí. El santo de América*], dans *El Avance criollo*. La Havane, 8- 9- 2-13 et 14 mai 1941.

EXPÓSITO, Alejandro. « Prólogo », dans Mael de la Cruz. *Episodios de la Revolución cubana*. La Havane, Letras cubanas, 1981. pp 7-24.

FIGUEIRA, Gaston. « Luis Rodríguez Embil. José Martí, El Santo de América » en *América*. La Havane, août-septembre 1942. pp 7-15.

FORNET, Ambrosio « El ajuste de cuentas. Del panfleto autonomista a la literatura de campaña », dans *Casa de las Américas*. La Havane, janvier-février 1977. pp.49-57.

« Nosotros y la crítica », dans *Letras*. La Havane, Ed. pueblo y Educación, n°3, 1987. pp.329-335.

FRIOL, Roberto. « La Novela cubana en el siglo XIX », *Letras. Cultura en Cuba*. La Havane, Ed. pueblo y Educación, n°6, 1989. pp.463-486.

GAY CALBÓ, Enrique. « *Los visionarios*, por J. Wen Maury », *Cuba contemporánea*. La Havane, 1919, tome XXI. p.336.

« *Generales y doctores*, novela », *Cuba contemporánea*. La Havane, 1921, tome XXVI. pp.183-185.

« *Los vidrios rotos*, por E. López Leiva », *Cuba contemporánea*. La Havane, 1923, tome XXXIII. pp.430-433.

GUERRA, Ramiro. « Crónica de Santiago de Cuba, por Emilio Bacardí y Moreau », dans *Cuba pedagógica*. La Havane, 19 février, 1909.

GUERRA NÚÑEZ, Juan. « La novela de Jesús Castellanos », dans *Cuba y América*. La Havane, mars 1910.

HERNÁNDEZ CATÁ, Alfonso. « La muerte de Jesús Castellanos », dans *El Fígaro*. La Havane, 2 juillet 1912.

HERNÁNDEZ PORTELA, Ramiro. « Miguel de Carrión y su libro » [sur *La última voluntad*], dans *Azul y Rojo*. La Havane, 8 février 1903.

HENRÍQUEZ UREÑA, Max. « En el parque de Jesús del Monte. A propósito de « La conjura », *Letras*. La Havane, 6 juin 1909

« Jesús Castellanos en la vida íntima », *El Fígaro*. La Havane, 13 novembre 1910.

« La vida y las obras de Jesús Castellanos », *Revista Bimestre Cubana*. La Havane, 1912. n°3, pp.238-247, n°4 pp.260-291.

« Luis Rodríguez Embil », *El Fígaro*. La Havane, 29 juin 1913.

(HENRÍQUEZ UREÑA, Max) « *Vía Crucis* », dans *Cuba contemporánea*. La Havane, 1915, tome VIII. pp.391.

« Tablas cronológicas de la literatura cubana », dans *Archipiélago*. Santiago de Cuba, 1929. p.19.

INSÚA, Alberto. « Mis amistades cubanas. Jesús Castellanos », dans *Diario de la Marina*. La Havane, 24 avril 1927.

IZNAGA BEIRA, Diana. « El testimonio sobre las guerras de independencia desde el Zanjón hasta Baire. », dans *Letras. Cultura en Cuba*. La Havane, Editorial pueblo y Educación, 1987. pp.263-310.

JÚSTIZ Y DEL VALLE, Tomás. *Emilio Bacardí Moreau. Discurso*. La Havane, Academia de la Historia, 1926. 114 p.

LAVIÉ, Nemesio. « Carlos Loveira », *Archipiélago*. Santiago de Cuba, 31 décembre 1968.

LAZO, Raimundo. « La teoría de las generaciones y su aplicación al estudio histórico de la literatura cubana ». Separata de *Revista de la Universidad de La Havane*. La Havane, XIX, janvier-juin 1954. n° 112, 113, 114.

LEUCHSENDRING, Roig de. « Carlos Loveira », dans *Social*. La Havane, janvier 1928.

« La sociedad de conferencias (1910-1914) », dans *Social*. La Havane, novembre 1929. 24 p.

MAÑALICH, Ramiro. « Miguel de Carrión y Cárdenas como pedagogo », dans *Ideas*. La Havane, septembre 1929. pp.88-96.

MARTÍNEZ, Miguel A. « Causa, tesis y tema en la novela de Carlos Loveira », dans *Hispania*. mars 1971. pp.73-79.

« Los personajes secundarios en las novelas de Carlos Loveira », dans *Hispania*. décembre 1973. pp.1030-1039.

MARTÍNEZ ARANGO, Felipe. « Emilio Bacardí y Moreau », dans *Próceres de Santiago de Cuba*. Santiago de Cuba, Universidad de La Havane, 1946. pp.49-50.

MARTÍNEZ MÁRQUEZ, Guillermo. « Carlos Loveira. su vida, su obra », dans *Social*. La

Havane, XIV, 1929. n°2 pp.38, 90- 92 ;n°3 pp.42-58 ; n°4 pp.28, 88-89.

MONTORI, Arturo. « La obra literaria de Miguel de Carrión », dans *Cuba Contemporánea*. La Havane, 1919, tome XXI. pp.337-357.

« Las novelas de Carlos Loveira », dans *Cuba Contemporánea*. La Havane, 1922. tome XXX. pp.213-239.

PEREIRA TORRES, Mercedes. « *La última voluntad* » y otros relatos de Miguel de Carrión », dans *Unión*. La Havane, mars 1976. pp.34-46.

PEREZ MACHADO, Magaly. « Visión de la actividad cultural cubana de principios de nuestro siglo. Jesús Castellanos », dans *Islas*. La Havane, mai-août 1979. pp.177-192.

PUENTE, Antonio Eligio de la. « Prólogo », dans PALMA, Ramón de la : *Cuentos cubanos*. La Havane, Cultural S.A. pp 7-44.

REMOS Y RUBIO, Juan José. « *Proyecciones de la biografía y presencia de este género en la literatura cubana* ». *Discurso*. La Havane, Imprenta El Siglo XX, 1949. 172 p.

« La personalidad literaria de Miguel de Carrión », *Ideas*. La Havane, septembre 1929. pp.97-107.

REVISTA IBEROAMERICANA. « Las letras cubanas de los siglos XIX y XX (Número especial). Narrativa », *Revista Iberoamericana*. juillet-décembre 1990. pp.899-1102.

RODÓ, José Enrique. « Jesús Castellanos (Carta a Max Henriquez Ureña) », dans *El Fígaro*. La Havane, 15 septembre 1912.

RODRIGUEZ ALEMÁN, Francisco. « La narrativa cubana del siglo XVIII hasta el año 1928 », dans *Islas*. La Havane, 1977. pp.25-49.

RODRÍGUEZ EMBIL, Luis. « J.C », dans *El Fígaro*. La Havane, 28 septembre 1902 .

« Sobre la formación del alma nacional », dans *Cuba contemporánea*. Tome XVI, avril 1918. pp 296-302.

« Nuestra generación », dans *Cuba contemporánea*. Tome XVI, novembre 1918. p.327.

ROMERALO Jaime Sanchez y POULUSSEN Norbert. « Carlos Loveira, novelista cubano que previó la tragedia », dans *Actes du Second Congrès International d'Hispanistes*. Nimege (Hollande), 1967. pp.457-465.

SAAVEDRA, Hector de. « La insurrección », dans *El Fígaro*. La Havane, 28 mai 1911.

TOLEDO SANDE, Luis. « Algunas ideas en la narrativa de J. Castellanos », dans *Revista de la Biblioteca José Martí*. La Havane, janvier-mars 1979. pp53-84.

« Jesús Castellanos. Un escritor agonizante ». La Havane, Universidad de La Habana, janvier-février 1978. pp.175-184.

ULLOA, Rebeca. « La realidad nacional en tres novelistas de la República mediatizada », dans *Taller*. Santiago de Cuba, septembre 1971.

VELASCO, Carlos de. « Castellanos y el hispanoamericanismo », dans *El Fígaro*. La Havane, août 1915.

VARONA, Enrique José. « Carta a Luis Rodríguez Embil », dans *El Fígaro*. La Havane, octobre 1929.

VERDACIA, Lino Ernesto. « Introspección objetiva a una novela cubana », dans *Taller*. Santiago de Cuba, septembre 1971.

## C. Littératures étrangères

Nous suggérons la consultation de quelques ouvrages soit en langue française, soit localisables en France, et traduits. Ces études nous ont particulièrement été utiles dans la Partie de notre étude consacrée aux modèles de littératures nationales, quelquefois émergentes, susceptibles d'avoir influencé les auteurs du roman des Guerres.

### 1) Littérature nord-américaine

CABAU, Jacques. *La prairie perdue. Histoire du roman américain*. Paris, Editions du Seuil, 1966. 353 p.

JACQUIN, Philippe. *Le cow-boy. Un Américain entre le mythe et l'histoire*. Paris, Albin Michel, 1992. 248 p.

NASH SMITH, Henry. *Terres vierges. De l'Ouest américain considéré comme symbole et comme mythe*. Paris, Seghers, 1967. 510 p.

POLI, Bernard. *Le roman américain 1865-1917. Mythes de la frontière et de la ville*. Paris, Armand Colin, 1972. 262 p.

ROYOT, Daniel, BOURGET, Jean-Loup, MARTIN, Jean-Pierre. *Histoire de la culture américaine*. Paris, PUF, 1993. 610 p.

### 2) Littérature espagnole

CARNAVAGGIO, Jean (sous la direction de). *Histoire de la littérature espagnole. (XVIIIème, XIXème, XXème siècles)*. Paris, Fayard, 1994. 830 p.

RICO, Francisco. *Historia y crítica de la literatura española.(romanticismo y realismo)*. Barcelona, Editorial Crítica, 1982. 741 p.

*Historia y crítica de la literatura española. (Modernismo y 98)*. Barcelona, Editorial Crítica, 1980. 493 p.

### 3) Littératures latino-américaines

BELROSE, Maurice. *Présence du Noir dans le roman vénézuélien*. Paris, Editions Caraïbéennes, 1981. 218 p.

CAHIERS DU CRICCAL. *Le Gaucho dans la littérature argentine*. Paris, presses de la Sorbonne Nouvelle, n°11, 1992. 218 p.

CENTRO DE INVESTIGACIONES LITERARIAS. *Recompilación de textos sobre la novela de la revolución mexicana*. La Havane, Casa de las Américas, Centro de Investigaciones literarias, 1975. 439 p. Colección Valoración Múltiple.

CHARRA, Alice. *L'image du colonialisme espagnol dans le roman américain de 1898 à 1950*. Paris, Didier, 1975. 198 p.

MAC GRADY, Donald. *La novela histórica en Colombia (1844-1959)*. Bogotá, D.E, Ediciones Kelly, 1962. 189 p.

# **Annexes**



Nous intégrons dans cette partie les différentes annexes auxquelles nous avons renvoyé au cours de ce travail. Elles sont ensuite classées comme suit :

- **Annexe 1** : Chronologies
  
- **Annexe 2** : Tableau récapitulatif des romans des Guerres
  
- **Annexe 3** : Graphiques des Cycles du roman des Guerres
  
- **Annexe 4** : Mémento des œuvres étudiées
  
- **Annexe 5** : Extraits
  
- **Annexe 6** : Documents iconographiques

## **I. Annexe 1 : Chronologies**

Nous rassemblons ici trois tableaux chronologiques :

- Cuba de 1868 à 1951
- Capitaines Généraux, Gouverneurs militaires et Présidents de la République de Cuba : 1862-1958
- Présidents des Etats-Unis : 1817-1952

## A. Chronologie cubaine de 1868 à 1952

### 1) Guerre de Dix ans

23 septembre	1868	A Porto Rico, c'est l'Appel de Lares, par Manuel Rojas fondateur du Parti Séparatiste.
10 octobre	1868	Appel de Yara, lancé par Carlos Manuel de Céspedes dans son hacienda La Demajagua.
20 octobre	1868	Céspedes prend Bayamo, qui devient capitale de « Cuba libre ».
4 novembre	1868	Soulèvement de Camagüey le 4 novembre 1868.
Novembre	1868	Décret de Céspedes condamnant à mort ceux qui inciteraient les esclaves à se rebeller.
Décembre	1868	Les leaders révolutionnaires annoncent que l'abolition sera consécutive à la victoire indépendantiste.
	1869	Fondation à La Havane du premier Casino Espagnol, suivie de fondations dans les régions.
6 février	1869	Soulèvement de Las Villas.
Février	1869	L'Assemblée Révolutionnaire du Département Central demande contre l'avis de Céspedes l'abolition immédiate, avec indemnisation dans le futur.
10-11 avril	1869	Réunion de l'Assemblée constituante à Guáimaro. Le groupe de Camagüey obtient la majorité. La Chambre assure le pouvoir suprême, et élit le Président de la République : Carlos Manuel Céspedes. L'Assemblée décrète la liberté de tous les habitants de la République. Néanmoins, le « Reglamento de Libertos » publié en juillet 1869 restreint la liberté des esclaves.
	1870	Division des révolutionnaires à l'intérieur et dans l'émigration. Aldama, puis Aguilera se révèlent disposés à une conciliation avec la Métropole et agissent unilatéralement en ce sens. A Porto Rico, le gouvernement provincial espagnol autorise deux partis légaux (Libéraux réformistes et Libéraux conservateurs)
14 juillet	1870	Loi Moret dite des « Ventres libres ». C'est le premier pas du gouvernement espagnol vers une abolition progressive à Cuba.

Décembre	1870	Le Règlement des Affranchis est révoqué. La République en Armes accorde la pleine liberté aux affranchis.
	1871	Année de crise révolutionnaire.
17 juin	1871	Céspedes tente de démissionner face à l'opposition croissante de la Chambre.
27 novembre	1871	Exécution des étudiants en médecine à La Havane.
Juin	1872	Céspedes dessaisit Máximo Gómez de son commandement, nomme Maceo puis Calixto García à sa place. Succès militaires dans toutes les provinces. La Chambre accorde de plus grands pouvoirs à Céspedes.
	1873	La Couronne espagnole abolit l'esclavage à Porto Rico.
11 mai	1873	Mort de Ignacio Agramonte à Jimaguayú. Máximo Gómez le remplace à la tête de l'Armée du Camagüey.
31 septembre	1873	Arraisonnement du Virginius.
27 octobre	1873	La Chambre, soutenu par des chefs militaires, destitue Céspedes. Cisneros Betancourt, président de la Chambre, est nommé Président de la République.
9 novembre	1873	Victoire de Gómez à La Sacra.
2 décembre	1873	Victoire de Gómez à Palo Seco.
Janvier	1874	Le plan d'Invasion de Máximo Gómez est adopté unanimement par la Chambre. Il sera peu après repoussé aux calendes.
25 janvier	1874	Élections de députés pour les régions de Camagüey, Las Villas et Occidente.
27 février	1874	Mort de Céspedes à San Lorenzo.
15-18 mars	1874	Victoire de Gómez à Las Guásimas.
Décembre	1874	Capture de Calixto García par les Espagnols à Manzanillo. Les contingents de Las Villas refuse le commandement de Maceo. Il reprend le commandement de l'armée orientale de García.
6-7 février	1875	L'Armée de Gómez franchit la « Trocha ». Début de la Campagne d'Occidente.
27 avril	1875	Protestation en Las Lagunas de Varona contre la prorogation de la présidence provisoire de Cisneros
29 juin	1875	Démission de Cisneros.
Juillet	1875	Nomination intérimaire de Spotorno. Décret sur les tentatives de conciliation avec l'Espagne.
	1875	Élection de Tomás Estrada Palma à la présidence.
	1876	Divisions internes. Décadence de la Révolution.
Novembre	1876	Máximo Gómez est contraint de se replier sur l'Orient. Fin de la Campagne d'invasion.

Janvier	1877	Campagne militaire et pacificatrice de Martínez Campos. Pacification de Las Villas.
28 septembre	1877	Réunion informelle à La Loma de Sevilla du Président Estrada Palma, de son gouvernement, de la Chambre des Représentants et du Général Máximo Gómez.
4 octobre	1877	Les deux émissaires de Martínez Campos sont condamnés à mort en vertu du Décret Spotorno.
Octobre	1877	Le Président Estrada Palma est fait prisonnier. Francisco Javier de Céspedes prend sa suite jusqu'en décembre.
11-13 mai	1877	Proclamation du « Programa de Santa Rita » par Vicente García.
Décembre	1877	Vicente García est nommé Président de la République.
Début	1878	Dislocation des forces révolutionnaires en Camagüey. Tendance à la paix : la Chambre vote l'annulation du Décret Spotorno.
10 février	1878	Dissolution de la Chambre des Représentants. Création du Comité du Centro. Signature du Pacte de Zanjón entre le Comité du Centro de Camagüey et Martínez Campos. Les chefs d'Oriente sont opposés à la paix.
Début mars	1878	Capitulation de Modesto Díaz à Yara, puis de Rodríguez à Baire.
15 mars	1878	Entrevue Maceo - Martínez Campos à Baraguá. Constitution de Baraguá.
22 mars	1878	Nouvelle entrevue entre Martínez Campos et les membres du gouvernement provisoire.
23 mars	1878	Fin du cessez-le-feu.
Fin mars	1878	Combats des troupes n'acceptant pas le Pacte de Zanjón commandées par Belisario Grave de Peralta, Vicente García, Moncada, Rius Rivera, Borrero, Crombet, Martínez Freire...
10 mai	1878	Maceo part en Jamaïque puis à New-York pour chercher l'appui des émigrations patriotiques.
21 mai	1878	Capitulation du gouvernement cubain provisoire à Loma Pelada.
7 juin	1878	Capitulation de Vicente García. Bonachea, isolé, sera le dernier à se rendre (voir plus bas).

## 2) Trêve nécessaire

	1878	Constitution du « Círculo de Hacendados », dont le premier président est le négrier Zulueta. Organisation de groupes économiques de pression.
23 avril	1878	Réunion de Cubains favorables à la paix chez O'Farril.

Juin-juillet	1878	<p>Manifestations publiques des diverses futures tendances politiques à Cuba.</p> <p>Calixto García, libéré, rejoint New-York, et y réorganise le Comité Révolutionnaire cubain. Il est en relation avec Martínez Freire qui tente de réorganiser les troupes insurgées.</p>
2-3 août	1878	<p>Processus de constitution à La Havane du « Partido Liberal » sous la direction de José María Galvez, du « Partido Liberal Nacional », du « Partido Liberal Democrático » (dit « Partido Librecambista »). Publication du Programme du « Partido Liberal Nacional ». Réunion au Café du Louvre de tous les libéraux. Pas d'accord unioniste. Lecture du programme du « Partido Liberal ».</p>
12 août	1878	<p>Publication du Programme du « Partido Liberal Democrático ». Il pose la question de l'autonomie.</p>
16-17 août	1878	<p>Fondation du « Partido Conservador », plus tard dénommé « Partido Unión Constitucional ». Proclamation du programme de la « Unión Constitucional ».</p>
9 septembre	1878	<p>Fondation à Santiago du « Partido Liberal Progresista », parti plus radical que dans les autres provinces. José Miró Argenter et Emilio Bacardí, impliqués tous deux dans la Guerra Chiquita en sont membres.</p>
	1879-1893	<p>Développement du mouvement ouvrier. Le secteur du tabac est le mieux organisé.</p>
Mars	1879	<p>Martínez Freire convoque à La Havane les représentants des clubs révolutionnaires et les membres de l'Armée libératrice. Il sera arrêté et exilé quelques jours plus tard.</p>
15 avril	1879	<p>« Protesta de Hornos de Cal », par Bonachea et Pouble, partisans de la reprise immédiate des expéditions.</p>
15 février	1879	<p>Disparition du « Partido Liberal Nacional ». Organiquement, il se fond dans le « Partido Liberal Nacional ». D'autres intègrent la « Unión Constitucional ».</p>
Juin-juillet	1879	<p>Préparation d'un mouvement insurrectionnel en Oriente, d'après les plans de Freire, en relation avec Maceo, García, Gómez et les chefs orientaux : ce sera la « Guerra Chiquita ». Maceo et García se réunissent à Kingstown, d'où ils rejoindraient Cuba ensemble.</p>
	1879	<p>Manifeste du « Partido Liberal » en faveur de l'abolition immédiate sans indemnisation et en faveur de l'Autonomie.</p>
24 août	1879	<p>Déclenchement de la « Guerra Chiquita ». Quelques expéditions rejoignent Cuba.</p>
Octobre	1879	<p>Bonachea rejoint Maceo au Venezuela, dans l'espoir d'embarquer ensemble pour Cuba.</p>
1 <sup>er</sup> janvier	1880	<p>Epuisés, Moncada, les frères Maceo, Banderas, Cintra et les autres chefs insurgés acceptent la médiation franco-anglaise. Ils capitulent, à Guantánamo. Carrillo, Núñez et Serafín Sánchez tiendront jusqu'à la fin de l'année 1880.</p>

13 février	1880	Loi de patronage votée par les Cortès. Abolition de l'esclavage sans indemnisation. La longue période de patronage obligatoire en est une forme déguisée.
8 mai	1880	Proclamation du Règlement du Patronage. Il comprenait des dispositions destinées à intégrer les futurs esclaves libérés. Mais aucun contrôle n'est assuré.
17 mai	1880	Création d'un nouveau gouvernement révolutionnaire en Jamaïque.
10 juin	1880	Reddition de Banderas, Moncada et José Maceo.
3 août	1880	Reddition de Calixto García.
Décembre	1880	Reddition de Emilio Núñez, qui opérait à Las Villas.
	1881-1882	Le « Partido Liberal » se déclare en faveur de l'autonomie.
	1883	Tentative insurrectionnelle de Ramón Leocadio Bonachea.
	1884-1886	Crise économique.
8 février	1884	Création de la Junta Magna qui rassemble le « Círculo de Hacendados », la « Real Sociedad económica de Amigos del País », la « Junta General de Comercio » et la « Junta de Agricultura, Industria y Comercio ». Mouvement de Conservateurs dissidents (le Conde de Casa Moré est président du « Círculo de Hacendados » et de la « Unión Constitucional ») et de l'aile droite du « Parti Liberal Autonomiste ».  Programme de la « Junta Magna ».
30 mars	1884	Gómez élabore son Programme Révolutionnaire de San Pedro Sula, Honduras.
4 avril	1884	Débarquement de Agüero, à la tête d'une quarantaine d'hommes, près de Varadero.
	1885	Tentative révolutionnaire de Limbano Sánchez et de Francisco Varona.  Activités révolutionnaires dans l'émigration : projet de Gómez et de Maceo.
30 juin	1886	Abolition de l'esclavage.  Promulgation de la « Ley de Asociaciones ».
	1886-1890	Ascension du « Partido Autonomista ». Activité de ses Députés aux Cortès. Réformes administratives et législatives dans l'île.
	1887	Dissidence à la « Unión Constitucional » : l'aile gauche garde <i>El diario de la Marina</i> . La droite fonde la <i>Unión Constitucional</i> .
Novembre	1890	Constitution de la « Liga Arancelaria ». Elle intègre des membres de tous les lobbies, de tous les partis. C'est le début du « Movimiento Económico ». Galarza, nouveau président du parti « Unión Constitucional » va appuyer ce mouvement.
	1890-1891	« Movimiento Económico ». Romero Robledo est ministre d'Outremer Développement du séparatisme dans l'émigration

		d'Outremer. Développement du séparatisme dans l'émigration.
Août	1891	Signature entre Espagne et Etats-Unis du Traité Foster - Cánovas.
Janvier	1892	Fondation du Parti Révolutionnaire Cubain.
15-19 janvier	1892	Célébration du Premier Congrès Ouvrier.
23-27 juillet	1892	Assemblée des Associations de Couleur ( Publication le 15 juillet de « Lo que somos » dans <i>La Igualdad</i> par Juan Gualberto Gómez ).
12 décembre	1892	Maura remplace Romero Robledo au Ministère d'Outremer.
24 avril	1893	Soulèvements à Purnio et à Velazco, menés par les frères Sartorius, anciens Autonomistes.
3 juin	1893	Plan de réformes de Maura.
Juin	1893	Désagrégation du Mouvement Réformiste.
30 octobre	1893	Division du « Partido Unión Constitucional » : son aile gauche rejoint l'aile droite du « Partido Liberal Autonomista ». Ensemble, ils créent le « Partido Reformista ». Le « Partido Liberal Democrático » se dissout et rejoint le « Partido Reformista ». Le Président en est Ramón Herrera. Ils soutiennent la politique de Maura.
25 novembre	1893	Soulèvement à Guantánamo du Général Periquito Pérez. Il bénéficie du renfort de « Guillermón » Moncada.
	1894	Maura démissionne (les lobbies ont empêché que sa réforme soit présentée aux Cortès). Le Parti Réformiste est privé de son soutien politique en Métropole. Décadence du « Partido Autonomista ».
Mars	1894	Nomination de Manuel Becerro à l'Outremer. Préparation de la Loi Abarzuza, loi - compromis, qui sera discutée au Congrès quelques jours avant le déclenchement de la Guerre. Approuvée le 15 mars, elle marque le triomphe de l'aile droitère sur les réformistes.

### 3) Guerre de 1895

7 février	1895	Réunion Martí-Gómez à Montecristi.
24 février	1895	Déclenchement de l'insurrection : « Independencia o muerte ».
25 mars	1895	Rédaction du Manifeste de Montecristi.
29 mars	1895	Débarquement de Maceo.
1er avril	1895	Débarquement de Crombet.



3 avril	1895	Manifeste des Autonomistes.
10 avril	1895	Mort de Flor Crombet.
11 avril	1895	Débarquement de Martí et Gómez à Playitas. Ils établissent le contact avec les forces de Baracoa. Gómez présente Martí comme « Mayor General ».
3 mai	1895	Réunion Maceo - Martí - Gómez à Jarahueca.
5 mai	1895	Départ pour La Mejorana. Martí refuse de repartir pour les Etats-Unis comme le souhaite Maceo. Martí est le chef suprême de la Révolution, Máximo Gómez est Général en chef, Maceo est chef des Forces Révolutionnaires de Santiago de Cuba.
6 mai	1895	Séparation. Martí - Gómez vont à la rencontre de Masó, avant de rejoindre le Camagüey. Maceo part pour l'Orient : c'est le début de la campagne d'Orient.
13 mai	1895	Maceo : combat de Jobito.
15 mai	1895	Campement Martí - Gómez à La Bija, attendant Masó.
19 mai	1895	Mort de Martí à Dos Ríos.
Juin	1895	Succès de la campagne circulaire de Gómez au Camagüey.
12 juin	1895	Le président Groover Cleveland déclare la neutralité des Etats-Unis.
Fin juin	1895	Antagonisme Maceo-Masó, du à l'ambiguïté de leurs commandements respectifs.
13 juillet	1895	Victoire stratégique de première importance : la bataille de Peralejo est remportée par les troupes de Maceo.
13 septembre	1895	Début des sessions de l'Assemblée Constituante à Jimaguayú.
Septembre	1895	La Junta Cubana est formée par Estrada Palma afin de soutenir l'insurrection et d'obtenir la reconnaissance de la belligérance par les Etats-Unis.
Début octobre	1895	Achèvement victorieux de la Campagne d'Orient.
22 octobre	1895	Máximo Gómez lance l'Invasion d'Occidente.
24 novembre	1895	Maceo franchit la Trocha.
29 novembre	1895	Gómez et Maceo réunissent l'Armée de Libération.
3 décembre	1895	L'Armée de Libération entre dans la province de Las Villas, dont Martínez Campos a voulu faire un rempart infranchissable.
15 décembre	1895	Victoire de l'Armée de Libération à Mal Tiempo.
20 décembre	1895	L'Armée « mambise » entre dans la province de Matanzas. Face à la ligne défensive, les « Mambis » entament une contremarche stratégique.
29 décembre	1895	Les « Mambis » entrent à nouveau à Matanzas. Bataille de Calimete.
1 <sup>er</sup> janvier	1896	L'Armée de Libération opère dans la province de La Habana. Gómez y reste pour couvrir la progression de Maceo vers Pinar del

		Río.
16 janvier	1896	Maceo opère aux alentours de Pinar del Río.
22 janvier	1896	Le drapeau « mambi » flotte sur Mantúa, la ville la plus occidentale de Cuba. L'impuissance de Martínez Campos à vaincre l'insurrection étant patent, il est remplacé par Weyler le 10 février.
16 février	1896	Weyler commence sa politique de Reconcentration.
18 février	1896	Maceo s'empare de la ville de Jaruco.
19 février	1896	Maceo et Gómez tentent sans succès de se rencontrer à El Soto.
22 février	1896	Fin de la Campagne de La Habana.
10 mars	1896	Gómez et Maceo, au lieu-dit El Galeón, décident de scinder l'Armée en plusieurs corps et de les répartir sur le territoire national. Maceo cède son mandat oriental et demeure en Occidente. Gómez repart temporairement pour Camagüey et Las Villas.
20 mars	1896	Victoire de Maceo à El Rubí. Maceo opère depuis les montagnes de la région.
24 mars	1896	Arrivée à Cuba de Calixto García, avec l'expédition du Bermuda.
9-11 juin	1896	Bataille de Saratoga, menée par Gómez, au Camagüey.
24 juin	1896	Un groupe de propriétaires cubains contacte Cleveland pour solliciter une intervention.
21 août	1896	Victoire de Gómez et García à La Loma del Hierro.
13 octobre	1896	Calixto García rejoint Máximo Gómez au Camagüey. La Campagne débute par le siège de Guáimaro.
29 octobre	1896	Gómez prie Maceo de le rejoindre au Camagüey, pour cause de crise interne.
7 décembre	1896	Mort de Maceo à San Pedro. Dans la continuité du Sénat (28 février), Cleveland déclare que les Etats-Unis pourraient intervenir si l'Espagne ne parvient pas à résoudre la crise.
19 janvier	1897	Début de la campagne de presse en faveur de l'Intervention menée par William Randolph Hearst ( <i>New York Journal</i> ) et Joseph Pulitzer ( <i>New York World</i> ).
Fin janvier	1897	Début de la Campagne du Centro, menée par Gómez. Elle durera jusqu'en janvier 1898.
4 mars	1897	Le Président Mac Kinley prend ses fonctions.
Juin	1897	Protestation du Secrétariat d'Etat de Mac Kinley contre les méthodes employées par L'Espagne. Proposition d'achat.
8 août	1897	Le Premier Ministre espagnol Antonio Cánovas del Castillo est assassiné par l'anarchiste Miguel Angiolillo. Práxedes Mateo Sagasta est nommé Premier Ministre.

19 septembre	1897	Réunion de l'Assemblée de Représentants à La Yaya.
30 octobre	1897	La nouvelle Constitution renforce l'effort militaire.
31 octobre	1897	Le Capitaine-Général, Général Weyler est remplacé par le Général Ramón Blanco. Ultimatum nord-américain.
5 novembre	1897	Gómez gagne la bataille de Las Delicias.
25 novembre	1897	L'Espagne accorde un statut autonome à Porto Rico.
1er janvier	1898	Implantation de l'Autonomie Coloniale à Cuba, garantie par l'Espagne.
25 janvier	1898	Arrivée du Maine à La Havane.
8 février	1898	Démission de Dupuy de Lôme, ambassadeur d'Espagne aux Etats-Unis. Le lendemain, le <i>New York Journal</i> publie une lettre confidentielle de l'ambassadeur critiquant les positions du Président Mac Kinley : le ton monte.  Le Sénateur Redfield Proctor (Vermont) enquête sur les effets de la Reconcentration, à son propre compte, à Cuba. Il fera son rapport à ses pairs en mars.
15 février	1898	Explosion du Maine dans la baie de La Havane.
9 mars	1898	Le Congrès nord-américain débloque un crédit de \$ 50 000 000 .
10 mars	1898	Julio Henna et Robert Todd, de la Section Portoricaine du « Parti Révolutionnaire Cubain » correspondent avec Mac Kinley et le Sénat nord-américain en vue d'obtenir une intervention militaire conjointe à Porto Rico et Cuba.
11 mars	1898	Le conseil de gouvernement cubain entérine la proposition qu'Estrada Palma a fait à Mac Kinley : la subordination de l'« Ejército Libertador » à l'armée nord-américaine.
19 mars	1898	Le U.S.S. Oregon quitte le port de San Francisco.
20 mars	1898	Le Général Máximo Gómez rejette l'offre du Général Ramón Blanco d'une alliance avec l'Espagne contre les Nord-américains.
29 mars	1898	Ultimatum nord-américain enjoignant l'Espagne d'abandonner l'île.
1er avril	1898	L'Espagne rejette l'ultimatum.
4 avril	1898	<i>The New-York Journal</i> , imprimé à un million d'exemplaires, demande l'intervention immédiate des Etats-Unis.
19 avril	1898	« Joint Resolution » du Congrès nord-américain. Elle vote l'Intervention et ne reconnaît pas le gouvernement de la République de Cuba. Mac Kinley la signe le 20.

#### 4) Guerre cubano-hispano-américaine

21 avril	1898	Rupture des relations diplomatiques entre l'Espagne et les Etats-Unis.
23 avril	1898	Le gouvernement Mac Kinley appelle sous les drapeaux 125 000 volontaires.
24 avril	1898	Le Président de la République en Armes, Bartolomé Masó, lucide, tente de réagir. Il proclame le Manifeste de Sebastopol, et réitère la devise « Independencia o muerte ».
25 avril	1898	La guerre hispano-américaine est officiellement déclarée.
26 avril	1898	Le Général Calixto García informe le Délégué Tomás Estrada Palma que son armée occupe les villes désertées par l'Armée espagnole.
27 avril	1898	Bombardement des fortifications de Matanzas par des croiseurs nord-américains. Cet acte militaire est le premier d'une série de bombardements de cités, principale stratégie nord-américaine.  L'Armée cubaine, elle, continue à affronter l'Armée espagnole. Victoire de la Division cubaine de Santiago de Cuba sur le bataillon La Constitución.
28 avril	1898	Le Lieutenant Général Calixto García établit son Quartier Général dans la très symbolique ville de Bayamo. Les « Mambis » poursuivent l'offensive en Oriente (Jiguaní, Baire et Santa Rita ont été évacuées par les Espagnols).  Le Président Masó appelle dans un Manifeste à une « Union des Révolutionnaires, des Autonomistes et des Espagnols de bonne volonté afin de créer et soutenir un gouvernement créole ».
1er mai	1898	Un Lieutenant nord-américain, Rowan, contacte le Général García grâce à l'aide de son Gouvernement et de la Délégation cubaine à New-York afin de négocier sa coopération et d'obtenir son avis sur la situation politique et militaire à Cuba. Cette prise de contact ignore totalement le gouvernement de la République en Armes.
1-2 mai	1898	Le Général Gómez entre en communication avec l'amiral nord-américain Sampson.
10 mai	1898	Tomás Estrada Palma au nom du Gouvernement de Cuba, fait part au Président Mac Kinley de l'intention des Généraux Gómez et García de coopérer avec le commandement nord-américain.
19 mai	1898	La flotte de Cervera entre à Santiago. Une semaine plus tard (le 27), l'Amiral Sampson bloque le port.
31 mai	1898	Bombardement du fort de Santiago de Cuba.
3 juin	1898	Rencontre de l'état-major des Marines et de représentants de l'Armée Libérale à New York

		l'Armée de Libération sur le cuirassé U.S.S. New York.
10 juin	1898	Premier débarquement : 600 Marines à Guantánamo, avec l'assistance du Colonel cubain Enrique Thomas.
11-15 juin	1898	Débat au Congrès nord-américain et décision d'annexer Hawaï.
20 Juin	1898	Les forces cubaines occupent l'Ouest, le Nord-Ouest et l'Est de Santiago. Le gros des troupes nord-américaines, commandées par Général en Chef William R. Shafter, arrive face à Santiago. Rencontre entre Calixto García, Shafter et Sampson au lieu dit El Aserradero.
22 juin	1898	Le Général Blanco refuse à son Chef d'état-major la mise à disposition de 10 000 hommes pour défendre Santiago.
25-26 juin	1898	Débarquement à El Ciboney de troupes nord-américaines et cubaines. Ces dernières sont sous le commandement des Généraux Calixto García, Rabí, Lora et Portuondo Tamayo, assistés du Général nord-américain Ludlow. Combat de Las Guásimas. Le U.S.S. Yosemite bloque le port de San Juan.
27 Juin	1898	Lettre de Calixto García à Estrada Palma se plaignant de l'attitude nord-américaine et lui demandant d'interférer afin que Mac Kinley reconnaisse le Gouvernement légitime de la République de Cuba en Armes.
2 juillet	1898	García attaque Santiago par le Nord. Cervera s'apprête à abandonner la ville.
3 juillet	1898	Destruction de la flotte espagnole à Santiago de Cuba alors qu'elle tentait désespérément de rompre le blocus.
8 juillet	1898	Annexion d'Hawaï.
15 juillet	1898	Les Forces espagnoles sous le commandement du Général Toral capitulent à Santiago de Cuba.
16 juillet	1898	L'armistice est signé par les représentants des forces armées espagnoles de Santiago et des forces nord-américaines ; l'Armée cubaine de Libération nationale ne participe pas à la rencontre.
17 juillet	1898	Ce sont les troupes nord-américaines qui entrent à Santiago de Cuba.
18 juillet	1898	Bombardement de Manzanillo. <i>El Cubano libre</i> édite un numéro spécial. Le gouvernement espagnol sollicite l'aide de l'ambassadeur français à Washington, Jules Cambon, pour entamer les négociations. Le Général Leonard Wood est nommé Gouverneur militaire de Santiago de Cuba.
19 juillet	1898	Victoire cubaine à El Jíbaro.
21 juillet	1898	Le U.S.S Massachusetts et des troupes nord-américaines quittent Guantánamo en direction de Porto Rico.

25 juillet	1898	<p>Victoire cubaine à Arroyo Blanco, Province de Las Villas.</p> <p>Épidémies de fièvre jaune dans l'Armée nord-américaine.</p> <p>Débarquement nord-américain à Guánica, Porto Rico. Le 26, ils en contrôlent les voies ferroviaires. Le Général Miles assure le gouvernement civil et militaire. Le débarquement de troupes, l'invasion et l'occupation continuent.</p>
28 juillet	1898	<p>Déclaration de Ponce du Général Miles : les Etats-Unis sont venus libérer Porto Rico.</p>
9 août	1898	<p>Salvador Cisneros Betancourt, ancien président de la République en Armes, entre à Santa Cruz à la tête de troupes de l'Armée de Libération de Cuba.</p>
12 août	1898	<p>L'Espagne demande le cessez-le-feu.</p>
14 août	1898	<p>Le Président de la République de Cuba, Bartolomé Masó, appelle à l'élection des Représentants révolutionnaires de l'Assemblée, qui va légitimement succéder au Gouvernement de Cuba en Armes.</p>
15 août	1898	<p>Dernière bataille de la guerre, à Aguas Claras, conduite par Calixto García et gagnée.</p>
13 septembre	1898	<p>Les Cortès ratifient l'accord de paix.</p>
22 septembre	1898	<p>García et ses troupes entrent à Santiago. Le Général Wood reconnaît formellement la participation décisive du Général en Chef Calixto García dans la prise de Santiago, acte symbolique que Shafter n'avait jamais voulu accomplir.</p>
29 septembre	1898	<p>Le Gouverneur de Porto Rico Macías annonce officiellement la cession de Porto Rico aux Etats-Unis.</p>
Octobre	1898	<p>Ouverture des sessions de l'Assemblée de Santa Cruz del Sur.</p>
16 octobre	1898	<p>Calixto García accepte d'inspecter les troupes cubaines, ainsi que l'éventualité de se rendre avec Wood à Washington pour y discuter des intérêts cubains.</p>
18 octobre	1898	<p>Le Général Brooke est nommé Gouverneur militaire de Porto Rico. Il sera remplacé le 9 décembre par le Général Henry.</p>
24 octobre	1898	<p>Masó fait devant l'Assemblée le bilan des manœuvres nord-américaines.</p>
10 novembre	1898	<p>En accord avec l'Assemblée législative révolutionnaire, une commission composée du « Mayor General » Calixto García, du Colonel Manuel Sanguily, du Dr Antonio González Lanuza, du Général José Miguel Gómez, et du Colonel José Villalón étudie les besoins de l'Armée de Libération et les termes de la constitution d'un nouveau gouvernement. Les Etats-Unis ne reconnaissent pas cette Commission.</p> <p>Les Etats-Unis statuent que la guerre contre l'Espagne et toutes ses possessions a été déclarée du fait de l'agression contre le « Maine » et d'autres actes de guerre.</p> <p>Le général espagnol Ramón Blanco démissionne.</p>

Décembre	1898	Dissolution du « Partido Revolucionario Cubano » par Tomás Estrada Palma. Départ de García, mandaté par l'Assemblée de Représentants, pour Washington.
10 décembre	1898	Signature du Traité de Paris. L'Espagne renonce à ses droits sur Cuba, en reconnaît l'Indépendance, cède Porto Rico et l'île de Guam aux Etats-Unis, liquide ses possessions d'Amérique et vend les Philippines aux Etats-Unis pour la somme de 20 000 000 \$.
11 décembre	1898	Mort de Calixto García à New-York.
29 décembre	1898	Depuis Las Villas, Máximo Gómez publie un Manifeste, assurant les Cubains décidés à terminer l'ouvrage amorcé de son aide.
1er janvier	1899	Prise de fonction à Cuba du gouverneur militaire nord-américain : John R. Brooke. Les forces espagnoles quittent Cuba.
	1899	Formation des partis politiques de Cuba.
6 janvier	1899	Ordre militaire de désarmement général de la population.
6 février	1899	Le Sénat nord-américain approuve le Traité de Paris. L'Espagne le ratifie le 19 mars.
12 mars	1899	L'Assemblée destitue le Général en Chef Máximo Gómez.
4 avril	1899	Dissolution de l'Assemblée révolutionnaire dite Assemblée de Santa Cruz ou Assemblée du Cerro.
11 avril	1899	Date de mise en application du Traité de Paris. Le Général Brooke est remplacé par le Général Wood. A Porto Rico, le Général Davis succède à Henry.
	1900	Elections municipales à Cuba.
12 avril	1900	Le Congrès nord-américain vote le « Foraker Act ». Il permet d'établir à Cuba et Porto Rico un gouvernement civil nord-américain.
1 <sup>er</sup> mai	1900	A Porto Rico, entrée en fonction de Charles H. Allen, premier gouverneur civil.
5 juin	1900	Mac Kinley nomme un cabinet exécutif comprenant cinq portoricains.
25 juillet	1900	Le gouvernement militaire convoque aux élections pour l'Assemblée Constituante.
15 septembre	1900	Elections.
5 novembre	1900	Ouverture des travaux de l'Assemblée.
24 février	1901	Inspirée du gouvernement nord-américain et du libéralisme français, cette Constitution restera intégralement en vigueur jusqu'au 11 mai 1928.
12 juin	1901	Acceptation de l'Amendement Platt.

31 décembre | 1901 | Elections présidentielles Masó /Estrada Palma.

## 5) République médiatisée

	1902	Grève générale.
20 mai	1902	Proclamation de la République. Prise de fonction de Estrada Palma.
11 décembre	1902	Signature du Traité de réciprocité .
27 décembre	1903	Entrée en vigueur du Traité de réciprocité.
23 février	1903	Signatures du Traité permanent entre Cuba et les Etats-Unis et du Traité de Cession des bases navales et militaires. Emprunt de 35 millions de pesos pour le paiement de l'« Ejército Libertador ».
Mars	1903	Grèves ouvrières durement réprimées.
	1903	Retrait personnel progressif de Máximo Gómez de la vie politique, mais il continue de soutenir les Libéraux. Réorganisation des Partis : soutien de Estrada Palma au « Partido Liberal Nacional » et au « Partido Republicano Conservador » qui deviendra le « Partido Moderado ». Réorganisation des « Liberales Nacionales » et des « Republicanos de Las Villas » en « Partido Liberal » de José Miguel Gómez.
	1904	Fondation du « Partido Unionista » de Porto Rico, sur une ligne d'opposition au « Foraker Act ».
25 avril	1905	Fondation à La Havane du « Partido Liberal ».
17 juillet	1905	Mort de Máximo Gómez.
Juillet	1906	Réélection contestable de Estrada Palma.
Mi-août	1906	Déclenchement des insurrections libérales. Menocal est du côté des insurgés en Oriente. La rébellion se diffuse jusqu'à menacer La Havane.
10-12 septembre	1906	Estrada Palma demande aux Etats-Unis d'intervenir pour rétablir l'ordre.
29 septembre	1906	Taft prend en charge le gouvernement provisoire. Magoon sera nommé par la suite.
6 novembre	1906	A Porto Rico, le « Partido Unionista » gagne les élections législatives locales.
11 décembre	1906	Le Président T. Roosevelt fait à Porto Rico une déclaration en faveur de l'intégration.
Février-juillet	1907	« Huelga de la moneda », Grève des rouleurs de tabac.



		Apparition du « Partido Moderado » de Estrada Palma. Fondation du « Partido Conservador ».
		Le « Partido Liberal » se scinde en deux tendances : les « Liberales », menés par Zayas et les « Liberales históricos », menés par José Miguel Gómez. Ils présenteront une candidature libérale unique Gómez-Zayas aux présidentielles, après avoir subi un revers aux municipales du 1 <sup>er</sup> août 1908.
Août	1908	Création à La Havane de la « Agrupación Independientes de Color ».
28 janvier	1909	Le gouvernement interventionniste laisse le pouvoir aux libéraux, Gómez - Zayas, élus face à Menocal - Montoro.
	1909	Crise politique à Porto Rico. Le « Foraker Act » est amendé.
Janvier	1910	L'affaire des terrains du Villanueva et l'affaire de la construction du Terminal ferroviaire inaugurent les énormes scandales de la République.
14 février	1910	Adoption de l'Amendement de Morúa Delgado interdisant la création de partis politiques autour de critères de race, de classe, ou de profession .
Février	1911	Affaire de la concession du dragage des ports.
Octobre	1911	Protestations de l'Association des Vétérans et des Patriotes. La crise durera jusqu'en janvier 1912.
	1912	Affaire de l'assèchement du marais de la Ciénaga. Fondation à Porto Rico du « Partido Independentista ».
20 mai	1912	Protestation armée du « Partido Independiente de Color ».
Juin	1912	Répression sanglante évaluée à 3000 victimes insurgées.
1er novembre	1912	Elections truquées : victoire des conservateurs Menocal - Enrique José Varona (soutenus par José Miguel Gómez) contre Zayas - Eusebio Hernández. Affaire de la Loterie nationale.
	1914	Période des « Vacas gordas » : montée des prix du sucre, extension de la grande propriété, pénétration du capital nord-américain. A la fin de la Première guerre mondiale, les prix du sucre montent encore, et c'est la « Danza de los millones ». Après l'échec des conservateurs lors des élections partielles de 1914, Ricardo Dolz et la presse réactionnaire militent en faveur d'une seconde candidature de Menocal. A Porto Rico, le Cabinet exécutif est composé d'une majorité de Portoricains, officiers désignés par le Gouverneur militaire.

5 décembre	1916	La guerre approchant, le Président nord-américain Wilson presse le Congrès d'adopter le « Jones Act », qui accorderait la citoyenneté nord-américaine aux Portoricains.
	1917	Élections présidentielles : les Libéraux présentent Zayas - Mendieta face à Menocal - Núñez. La campagne est très violente. Devant la victoire libérale, une fraude électorale est organisée. L'envoi de troupes par Menocal lors des élections complémentaires de Las Villas provoque une insurrection.
Février	1917	Insurrection libérale contre la réélection frauduleuse de Menocal : « La Chambelona » est menée par José Miguel Gómez, appuyé par une bonne partie de l'Armée.  Les Etats-Unis condamnent les soulèvements libéraux et, par conséquent, concèdent leur aval à Menocal. Ce soutien et cette impunité lui permettent d'user de manière dictatoriale de son pouvoir.  Zayas s'allie avec Menocal, organise le « Partido Popular » qui s'allie au « Partido Conservador », au sein de la « Liga Nacional ».
2 mars	1917	Adoption du statut défini par le « Jones Act » pour les Portoricains.
7 avril	1917	Entrée en guerre de Cuba au côté des Etats-Unis.
	1920	Fin de la « Danza de los millones » et des « Vacas gordas » : déflation, banqueroutes, panique... C'est la période des « vacas flacas ».  Apparition d'un secteur nationaliste de droite, qui soutiendra Machado.  Développement des revendications et du Mouvement féministe.
Novembre	1920	Zayas remporte les élections frauduleuses contre José Miguel Gómez - Manuel Arango (cadre dirigeant de la Cuban Cane Sugar Co)  Affaire frauduleuse de l'achat du Couvent de Santa-Clara
	1920	Création de la « Federación Obrera de La Habana ».
6 janvier	1921	Arrivée à Cuba du Général Enoch H Crowder, que Menocal avait sollicitée sous le prétexte des protestations libérales au sujet des dernières élections. Cette ingérence dans le gouvernement des Affaires publiques est totalement acceptée par Zayas. En fait, il utilise le « Cabinete de la Honradez » pour asseoir sa présidence.
	1921	Création de la « Federación Nacional de Asociaciones Femeninas ».
	1922	La Court Suprême des Etats-Unis définit Porto Rico comme un territoire plutôt qu'un État de l'Union La

		comme un territoire plutôt qu'un État de l'Union. La Constitution nord-américaine ne peut donc s'appliquer aux Portoricains.
	1923	Célébration du « Primer Congreso Nacional de Mujeres ».
18 mars	1923	« Protesta de los Trece » (Rubén Martínez Villena, Juan Marinello, José Zacarias Tallet, José Manuel Acosta, Jorge Mañach, etc.).
2 avril	1923	Manifeste de la « Junta de Renovación Nacional Cívica » (de Fernando Ortiz).  Les deux Manifestes ont en commun la demande de réformes afin de lutter contre la corruption.
10 août	1923	Vote de la Loi Tarifa, qui va en partie déclencher le Mouvement des Vétérans.
12 août	1923	Assemblée des Vétérans. Ils demandent d'abord le paiement régulier des pensions. Ensuite, les revendications vont évoluer vers le social et le politique.  Le Général Carlos García Vélez, fils de Calixto García, est le président du mouvement.
29 août	1923	Élaboration du programme politique des « Veteranos ». Malgré son caractère revendicatif, il ne contient rien concernant l'ingérence nord-américaine. Menocal refuse toute discussion.  Les « Veteranos y Patriotas » se regroupent sous la forme de la « Asociación Nacional ». Le général, soutenu par les plus jeunes (dont Martínez Villena et Mella) défend la ligne insurrectionnelle. Ils préparent d'ailleurs un débarquement, mais sont « trahis » par les Nord-américains.
20 décembre	1923	Mella et Baliño fondent la « Federación Estudiantil Universitaria ». Début du mouvement étudiant de La Reforma, qui durera jusqu'en 1927.
30 avril	1924	Soulèvement de groupes de Vétérans dans la province de Cienfuegos (menés par Federico Laredo Brú). Zayas pactise.
	1924	Machado (du « Partido Liberal ») remporte les élections face à Menocal.
	1925	Fondation du « Partido Comunista de Cuba ».  Grève du sucre en Oriente, Camagüey et Las Villas.
Février	1925	Création de la « Confederación Nacional Obrera de Cuba ».
20 mai	1925	Prise de fonction de Machado.
28 juin	1925	Fondation de la « Liga antimperialista » par Julio Antonio Mella.

Août	1925	Assassinat (commandité par Machado) du législateur conservateur (et ancien membre de l'espionnage « mambi ») Armando André.
	1925	Célébration du « Segundo Congreso Nacional Femenino ». Machado opère la fusion « coopérativiste » du « Partido Conservador », du « Partido Liberal » et du « Partido Popular ».
27 novembre	1925	A l'occasion de la manifestation étudiante en commémoration de l'assassinat des étudiants de Médecine en 1871, la police intervient et arrête Mella (qui entre en grève de la faim).  Interdiction de la « Federación Estudiantil Universitaria ».
4 février - 10 mars	1928	Réunion de l'Assemblée Constituante. Elle révisé la Constitution de 1901, et proroge, entre autres amendements, les mandats exécutifs et législatifs. Elle réforme le Code Electoral (afin d'empêcher la création de nouveaux partis) et institue le vote des femmes.
	1928	Début de la crise structurelle cubaine. Elle commence avec la réforme constitutionnelle, et prendra fin avec la Constitution de 1940 : c'est une crise politique, institutionnelle, économique et sociale.
	1928	Réunion à La Havane de la Sixième Conférence inter-américaine, présidée par Calvin Coolidge.
Début	1929	Assassinat de Mella au Mexique.
	1930-1932	Chute verticale de l'économie cubaine : chômage.  Le gouvernement restreint les libertés publiques, réprime associations, syndicats et partis.
Mars	1930	Grève générale. Revendications des libertés politiques.
30 septembre	1930	Manifestation étudiante. Enrique José Varona est sollicité et reconnu comme « modèle » par les étudiants. Rafael Trejo est tué, Pablo de la Torriente Brau blessé pendant les manifestations.
2 Octobre	1930	L'Université est occupée par l'Armée (jusqu'au 29 novembre 1930).
3 octobre	1930	Suspension des garanties constitutionnelles à La Havane.
23 octobre	1930	Manifeste du « Directorio Estudiantil Universitario ». Quelques jours plus tard, le « Directorio » rejette toute conciliation avec le gouvernement tyrannique de Machado. Intensification des manifestations étudiantes et de la répression machadiste.
30 octobre	1930	Suspension des cours de l'Université de La Havane .
13 novembre	1930	Suspension des garanties constitutionnelles dans tout le pays.

17 novembre	1930	Occupation militaire de plusieurs villes.
30 novembre	1930	Manifeste du « Directorio Estudiantil Universitario », dans lequel est demandé « un total y definitivo cambio de régimen ». Le 8 décembre, des ordres de détention sont prononcés à l'encontre des membres du Directoire. Mouvement de solidarité avec les étudiants.
11 décembre	1930	Nouvelle suspension des garanties constitutionnelles.
15 décembre	1930	L'Université de La Havane est fermée par Décret Présidentiel.
3 février	1931	Manifeste du Directorio Estudiantil Universitario : propose la création d'un front unique anti-machadiste.
	1931	Création de l'ABC.
9 août	1931	État de guerre dans les Provinces de La Havane et de Pinar del Río : « Movimiento del Río Verde », soutenu par les « Menocalistas » et les « Nacionalistas ». Le General Mario Menocal et Carlos Mendieta (« Unión Nacionalista » détachée du « Partido Liberal ») conspirent en vue d'un débarquement qui échoue.
10 août	1931	Mort de Francisco Peraza (Général de l'Armée Libératrice, dirigeant de la « Unión Nacionalista »), de Arturo del Pino, et d'autres, détenus au campement de La Loma del Toro après un affrontement avec la Garde Rurale.
17 août	1931	Débarquement de Gibara, 37 hommes de Emilio Laurent (initialement complémentaire du Río Verde). Front unitaire. Ils se rendent après trois jours de résistance.  Cette dernière initiative fait réfléchir sur les techniques de guerre. On repense à 1895.
	1932	Vague répressive.
5 mai	1932	Disposition en faveur de la réouverture de l'Université, les Décrets présidentiels ayant été déclarés inconstitutionnels par le Tribunal Suprême des Etats-Unis.
8 mai	1933	Le « Directorio Estudiantil Universitario » et l'ABC Radicale condamnent la médiation de Summer Welles, ambassadeur des Etats-Unis.
Début août	1933	Grève générale. Fin de la médiation Welles.
Juillet	1933	Manifeste-Programme du « Directorio » : insurrection armée contre la tyrannie, création d'un gouvernement provisoire.
7 août	1933	Manifestation réprimée dans le sang, à l'annonce fautive de la chute de Machado.
12 août	1933	Machado fuit le pays. Carlos Manuel de Céspedes y Quesada est nommé Président, c'est le gouvernement dit de « Welles - Céspedes ». Le choix tactique est de maintenir le congrès jusqu'aux élections prévues de 1934,

		par crainte de l'explosion sociale.
22 août	1933	Le « Directorio Estudiantil Universitario » condamne cette ingérence nord-américaine. Le gouvernement accepte par Décret le 24 août les autres revendications du Directoire.
26-28 août	1933	Le « Partido Comunista » élabore sa ligne politique révolutionnaire : créer des soviets.
4 septembre	1933	Soulèvement de la « Junta de Sargentos », de l « ABC » , de « Pro-ley y Justicia ». Le « Directorio Estudiantil Universitario » les soutient.  Welles essaie de jouer sur tous les tableaux pour calmer les choses.
5 septembre	1933	Manifeste de la « Agrupación Revolucionaria de Cuba », menée par Fulgencio Batista. Auto-proclamation du « Gobierno Provisional Revolucionario ». Constitution de la « Pentarquía », front anti-machadiste (Ramón Grau Grau San Martín, Portela, Sergio Carbó, Irisarri, Porfirio Franca) jusqu'au 10 septembre.
10 septembre	1933	Gouvernement du Dr Grau San Martín, soutenu par le « Directorio Estudiantil », par Batista et par l'armée. La chancellerie nord-américaine ne reconnaît pas ce gouvernement national-réformiste Grau - Guiteras (anti-impérialiste).
Fin septembre	1933	Reddition des derniers officiers machadistes à l'Hôtel Nacional.
4 novembre	1933	Auto-dissolution du « Directorio Estudiantil Universitario ».
8 novembre	1933	Tentative contre-révolutionnaire menée par l'ABC (sous l'œil bienveillant de Welles).
13 décembre	1933	Départ de Benjamin Sumner Welles (nommé sous-secrétaire d'Etat à Washington).
18 décembre	1933	Arrivée de son successeur Jefferson Caffery qui essaie de se rapprocher de Batista.
	1934	Mouvements agraires et anti-impérialistes dans le secteur du sucre.
15 janvier	1934	Grau cède la présidence à Carlos Hevia.
17 janvier	1934	Hevia démissionne. Batista et Caffery veulent placer leur poulain, préconisé autrefois par Welles.
18 janvier	1934	Mendieta est désigné comme président.
29 mai	1934	Nouveau traité de relations Etats-Unis - Cuba : implique l'ajustement de l'amendement Platt, mais pas son abolition.
Août	1934	Signature du Nouveau Traité de Réciprocité Commerciale.

Mars	1935	Grève générale. Antonio Guiteras et le « Partido Comunista » souhaiteraient qu'elle soit appuyée par une insurrection. Le « Partido Auténtico » (dont plusieurs membres avaient fait partie du « Directorio ») organise la grève. Occupation militaire de l'Université. Répression féroce.
8 mai	1935	Assassinat de Antonio Guiteras à El Morrillo (Matanzas). (Il projetait de s'embarquer pour l'étranger, de s'allier avec le Vénézuélien Carlos Aponte, colonel de Sandino, et de revenir à la tête d'une expédition).
	1936	Élection de Miguel M.Gómez. Destitué par le Congrès, il est substitué par Federico Laredo Brú. Institution du suffrage féminin. Réouverture de l'Université de La Havane.
8 janvier	1937	La « Ley Docente » réorganise l'Enseignement dans tout le pays. La même année voit promulguer la Loi de coordination sucrière et se créer la première Assurance Maternité.
	1939	Consensus des partis politiques autour de la question de l'élection d'une Assemblée Constituante et de la rédaction d'une constitution incorporant les acquis sociaux obtenus depuis 1933. Fondation de la « Confederación de Trabajadores de Cuba ». Célébration du « Tercer Congreso Nacional Femenino ».
15 novembre	1939	Elections pour l'Assemblée Constituante.
6 février	1940	Pacte de Conciliation entre les grands partis.
9 février	1940	Début des sessions.
5 juillet	1940	Promulgation de la Constitution.
14 juillet	1940	Elections générales : Fulgencio Batista élu pour 4 ans.
30 septembre	1940	Fusillade et mort d'un étudiant lors d'une veillée à la mémoire de Rafael Trejo.
	1942	Cuba déclare la guerre à l'Allemagne, l'Italie et le Japon.
	1944	Election de Grau San Martín, du « Partido Auténtico ».
10 octobre	1944	Début de l'exercice présidentiel du Dr Grau San Martín.
	1944	Réorganisation du « Partido Comunista de Cuba », rebaptisé « Partido Socialista Popular ».
15-17 avril	1945	Tenue du « Congreso Nacional Campesino », convoqué par le « Frente Nacional Revolucionario ».
27 novembre	1945	Lors de la commémoration de l'assassinat des étudiants de 1871, la FEU se positionne contre le Gouvernement Grau

		San Martín.
	1947	Scission du mouvement syndical en deux centrales : l'une contrôlée par les Communistes, l'autre par les « Auténticos ».
Novembre	1947	Manifestations à l'Université contre le gouvernement Grau, ainsi qu'à la suite de la disparition de la cloche de la Demajagua, installée là par les étudiants.
	1947	Armando Chibás rompt avec le « Parti Auténtico » et fonde un nouveau parti d'opposition, le « Partido del Pueblo Cubano » (ou « Partido Ortodoxo »).
	1948	Election présidentielle de Carlos Prío Socarrás.
22 janvier	1948	Assassinat du dirigeant syndicaliste sucrier Jesús Menéndez à Manzanillo.
22 février	1948	Assassinat de Manolo Castro, ex-président de la « Federación Estudiantil Universitaria ».
23 décembre	1948	Institution de la Banque Nationale.
2 avril	1949	Assassinat du vice-président de la « Federación Estudiantil Universitaria », Justo Fuentes Clavel.
11 mai	1949	Manifestations populaires en réaction au comportement de Marines nord-américains.
20 septembre	1949	Assassinat du dirigeant étudiant Gustavo Adolfo Mejía.
20 décembre	1950	Institution de la Banque Nationale du développement agricole et industriel de Cuba.
16 août	1951	Suicide de Eduardo Chibás Rivas.
10 mars	1952	Coup d'État de Batista. Fin du Régime constitutionnel.



**B. Capitaines Généraux, Gouverneurs militaires, et  
Présidents de la République de Cuba : 1862-1951<sup>2</sup>**

1862-1867	Domingo Dulce y Garay, Marqués del Castell Florit		
1867-1869	Francisco Lersundi y Ormaecha	1869-1873	Carlos Manuel de Céspedes
1869	Domingo Dulce y Garay, Marquis del Castell Florit		
1869	Ginoves Espinar		
1869	Caballero y Fernández de Rodas		
1870-1872	Blas de Villate, Comte de Balmaseda		
1872-1873	Ceballos y Vargas		
1873	Pieltaín		
1873-1874	Joaquín Jovellar y Soler	1873-1875	Cisneros Betancourt
1874-1875	Gutiérrez de la Concha, Marquis de La Havane (Troisième nomination)		
1875	Figuerola		
1875-1876	Blas de Villate, Comte de Balmaseda (Deuxième nomination)	1875	Spotorno
		1875-1877	Estrada Palma
1876-1878	Joaquín Jovellar y Soler (Deuxième nomination)	1877	Francisco Javier de Céspedes
		1877-1878	Vicente García
1878-1879	Arsenio Martínez Campos		
	1879		Figuerola (Deuxième nomination)
	1879-1881		Ramón Blanco y Erenas, Marquis de Peña -Plata
	1881-1883		Luis Prendergast y Gordon
	1883		Reyna y Reyna
	1883-1884		Ignacio María del Castillo, Comte de Bilbao
	1884-1886		Ramón Fajardo
	1886		Sabas Marín
	1886-1887		Emilio Callejas e Isasi
	1887-1889		Sabas Marín (Deuxième nomination)
	1889		Sánchez Mera
	1889-1890		Manuel Salamanca y Negrete
	1890		Fernández Cabada y Espadero
	1890		Sánchez Gómez

<sup>2</sup> Pour plus de détails, le lecteur est invité à se reporter au tableau précédent : Chronologie cubaine de 1868 à 1952.

1890-1891	José Maria Chinchilla y Diez de Oñate		
1891	Sánchez Gómez (Deuxième nomination)		
1891-1892	Camilo Polavieja		
1892	Sánchez Gómez (Troisième nomination)		
1892-18933	Alejandro Rodríguez Arias		
1893	Arderius y García		
1893-1895	Emilio Callejas e Isasi (Deuxième nomination)		
1895-1896	Arsenio Martínez Campos (Deuxième nomination)	1895-1897	Cisneros Betancourt
1896	Sabas Marín (Troisième nomination)		
1896-1897	Valeriano Weyler y Nicolau		
1897-1898	Ramón Blanco y Erenas, Marqués de Peña-Plata (Deuxième nomination)	1897-1898	Bartolomé Masó
1898-1899	Adolfo Jiménez Castellanos		
1899	John R. Brooke		
1899-1902	Leonard Wood		
1902-1906	Tomás Estrada Palma		
1906	Taft		
1906-1909	Charles E. Magoon		
1909-1912	José Miguel Gómez		
1912-1917	Mario Menocal		
1917-1920	Mario Menocal		
1920-1924	Zayas		
1924-1933	Machado		
1933	Carlos Manuel de Céspedes y Quesada		
1933	Pentarquía : Grau San Martín - Portela - Carbó - Irisarri - Franca		
1933-1934	Grau San Martín		
1934	Hevia		
1934-1936	Mendieta		
1936	M.M.Gómez		
1936-1940	Laredo Brú		
1940-1944	Batista		
1944-1948	Grau San Martín		
1948-1952	Prío Socarrás		

### C. Table des Présidents nord-américains : 1817-1952<sup>3</sup>

1817-1825	Monroe	D-R
1825-1829	J.Q.Adams	
1829-1837	Jackson	D
1837-1841	Van Buren	D
1841-1845	Harrison <sup>4</sup> -Tyler	W
1845-1849	Polk	D
1849-1853	Zachary Taylor	W
1853-1857	F.Pierce	D
1857-1861	Buchanan	D
1861-1869	Lincoln <sup>5</sup> -Harrison	R
1869-1877	U.Grant	R
1877-1881	R. Hayes	R
1881-1885	J. Garfield	R
1885-1889	Cleveland	D
1889-1893	Harrison <sup>6</sup>	R
1893-1897	Cleveland	D
1897-1901	Mac Kinley	R
1901-1909	T.Roosevelt	R
1909-1913	Taft	R
1913-1921	Wilson	D
1921-1923	Harding	R
1923-1929	Coolidge	R
1929-1933	Hoover	R
1933-1945	F.D Roosevelt	D
1945-1953	Truman	D

<sup>3</sup> Nous indiquons :- les Présidents légitimes successifs des Etats-Unis de 1789 à 1952  
 - l'année de leur élection et l'année de cessation d'investiture  
 - leur appartenance politique (D pour Parti Démocrate ; R pour Parti Républicain)

<sup>4</sup> A sa mort en 1841, l'exécutif est assuré par le vice-président Tyler.

<sup>5</sup> A sa mort en 1865, l'exécutif est assuré par le vice-président Harrison.

<sup>6</sup> Blaine est Secrétaire d'état.

## II. Annexe 2 : Tableau récapitulatif des romans des guerres

	Première publication	Réédition
1897	CABRERA, Raimundo. « Episodios de la guerra. Mi vida en la manigua (Relato del Coronel Ricardo Buenamar) ». BALMASEDA, Francisco Javier. <i>Clementina</i> .	
1898	ROSAS, Julio. « La esclavitud del silencio. Fragmento de la novela <i>El Cafetal Azul</i> ». GARCÍA CISNEROS, Francisco. « Cuento de guerra. La muerte del capitán ».	CABRERA, Raimundo. <i>Episodios de la guerra. Mi vida en la manigua (Relato del Coronel Ricardo Buenamar)</i> .
1900	ANONYME. <i>Antonio Maceo. Vida y hechos gloriosos de este heróico general cubano, sú importancia y trascendencia en la causa revolucionaria de Cuba y su muerte gloriosa en Puente Brava</i> . ANONYME. <i>Máximo Gómez. novela histórica escrita por un patriota</i>	
1901	MARTÍN, Pedro Pablo. <i>Adelina o la huérfana de La Habana</i> .	ANONYME. <i>Martí. Novela histórica por un patriota</i> . 3ème éd <sup>7</sup> .
1903	CARRIÓN, Miguel de. « De la guerra ». ROSAS, Julio. <i>Narciso López en Cárdenas, fragmento de la novela « El Cafetal Azul »</i> .	MARTÍN, Pedro Pablo. <i>Adelina o la huérfana de La Habana</i> , 2ème éd.
1906	JÚSTIZ Y DEL VALLE, Tomás. <i>Carcajadas y sollozos</i> .	
1907	CARRIÓN, Miguel de. « El rebaño ». COLLAZO, Enrique. « Redención ».	
1909	ANONYME. <i>Máximo Gómez</i> . CÁRDENAS, Fermina de. <i>Calixto García</i> . CASTELLANOS, Jesús. « La bandera ».	ANONYME. <i>Martí. Novela histórica por un patriota</i> , 4ème éd.
1910	BACARDÍ MOREAU, Emilio. <i>Vía Crucis (Páginas de ayer)</i> . CABRERA, R. « Independencia o muerte »	BACARDÍ MOREAU, Emilio. <i>Vía Crucis (Páginas de ayer)</i> , 2ème éd.

<sup>7</sup> La première et la seconde édition de ce roman ne sont pas datées. Cependant, étant donné que ces éditions furent publiées à La Havane, on peut déduire qu'elles datent soit de 1898, de 1899 ou de 1900. Cette biographie très romancée de José Martí fut celle qui bénéficia du plus grand nombre de réédition.

	CASTELLANOS, Jesús. « La Manigua sentimental » RODRÍGUEZ EMBIL, Luis. <i>La insurrección</i> <sup>8</sup>	
1911	ROHAN, Ena de. <i>Quintín Banderas. El héroe de la guerra ó el hombre bueno con fama de hombre malo.</i> IGLESIA, Álvaro de la. « Una taquería de Concha », « Las jornadas del terror », « El apresamiento del Moctezuma »	RODRÍGUEZ EMBIL, Luis. <i>La insurrección</i> , 2ème éd.
1912	RANDE, Francisco. <i>Calixto García.</i>	
1914	BACARDÍ MOREAU, Emilio. <i>Vía Crucis, segunda parte. Magdalena.</i>	
1915	IGLESIA, Álvaro de la. « El cañon del Generalísimo », « El mambisito era de ley », « Un baile sin bailadoras », « Una cita en los infiernos », « Una silba memorable », « Asalto y toma del matadero », « El general Salchichas o tipógrafo y mártir ».	
1916	CABRERA, R. <i>Sombras que pasan.</i> CASTELLANOS, Jesús. « La bandera », « Pasado y presente ». DULZAIDES DEL CAIRO, Laura. <i>Azares y azahares.</i> SANTOVENIA Y ECHARDE, Emeterio S. <i>Una heroína cubana.</i>	CASTELLANOS, Jesús. « La Manigua sentimental », 2ème éd.
1917	ENAMORADO CABRERA, Carlos. <i>Tiempos heroicos. Persecución.</i> POOL, Roberto de. <i>Historia de un patriota.</i>	
1918	CABRERA, Raimundo. <i>Ideales.</i> MAURY RODRÍGUEZ, José Wenceslao. <i>Los visionarios.</i>	
1919	CABRERA, Raimundo. <i>Sombras eternas.</i>	
1920	LOVEIRA CHIRINO, Carlos. <i>Generales y Doctores.</i> SOKOL Y QUINTERO, M. <i>Episodios del ingenio « Australia ».</i>	
1921	HERNÁNDEZ CATÁ, A. « La bandera ». PENICHET, Antonio. <i>Alma rebelde.</i>	SOKOL Y QUINTERO, M. <i>Episodios del ingenio « Australia »</i> , 2ème éd.
1922	TOLEDO DE VILADIÚ, Maria Luisa. <i>¡ A la manigua !</i>	
1923	LOPEZ LEIVA, Francisco. <i>Los vidrios rotos. Cuento que pica en la historia.</i>	

<sup>8</sup> Bien que la première édition et la première réédition aient été publiées à Paris où l'auteur séjournait, nous les assimilons, comme nous avons assimilé les ouvrages publiés aux Etats-Unis par des Cubains en exil, aux publications nationales.

	ROMÁN BETANCOURT, Alberto. <i>El arrastre del pasado</i> . SUAREZ Y FERNÁNDEZ, Francisco. <i>La novela de Paquín</i> .	
1925	PICHARDO MOYA, Felipe. « El imán de la manigua ». ROBREÑO PUENTE, Gustavo. <i>La Acera del Louvre</i> .	
1926	HERNÁNDEZ CATÁ, A. « La quinina ». PICHARDO MOYA, Felipe. « Los viejos gavilanes ».	
1927	LOVEIRA, Carlos. <i>Juan Criollo</i> . MASPONS FRANCO, Juan. <i>Maldona, novela histórica cubana</i> .	
1928	BORRERO ECHEVERRÍA, Esteban. « El Veterano ». NUÑEZ DE VILLAVICENCIO, Ricardo. <i>Aventuras emocionantes de un emigrado revolucionario cubano, novela histórica</i> .	
1929	HERNÁNDEZ CATÁ, A. « Apólogo de Mary González », « Don Cayetano el informal ».	
1930	DE LA TORRIENTE BRAU, Pablo. « Por este argumento sólo me dieron cien pesos ». MAZAS GARBAYO, Gonzalo. « Círculo vicioso », « En la noche ».	
1931	SARIOL, Juan F. « La muerte de Weyler », « El señorito de sangre azul », « Gesto », « El campesino ».	
1933	LOPEZ LEIVA, Francisco. <i>Aventuras extraordinarias del capitán del Ejército Libertador cubano Juan González Segura</i> .	
1937	SERPA, Enrique. « Contra el deber ».	
1941	MONTENEGRO, Carlos. « Los héroes », « El negro Torcuato », « Un insurrecto », « El Agachao », « Los imponderables de Pedro Barba ».	
1947	PÉREZ DÍAZ, Eliseo. <i>La Rosa del Cayo</i> .	
1948	ORTIZ VELAZ, Juan José. <i>Historias de campamento</i> <sup>9</sup> .	
1949	PÉREZ DÍAZ, Eliseo. <i>La Vega</i> .	
1951	SERPA, Enrique. « El desertor », « La manigua histórica ».	

<sup>9</sup> Ce recueil contient quinze nouvelles, toute consacrées aux Guerres : « El destino juega una carta », « Aventura en la Trocha », « Historia de un mal Muchacho », « Un hombre caminó bajo los tiros », « La historia se escribe en un cuarto de hora », « La hora de morir », « Hospital de sangre », « La voluntad de vivir », « Valentín Carvajal paga una deuda », « Historia de un hombre malo », « Historia sobre la marcha », « La vida heroica de Agamenón Socarrás », « Un perro tiene su historia », « Tres historias que parecen una ».

### **III. Annexe 3 : Les cycles du roman des Guerres**

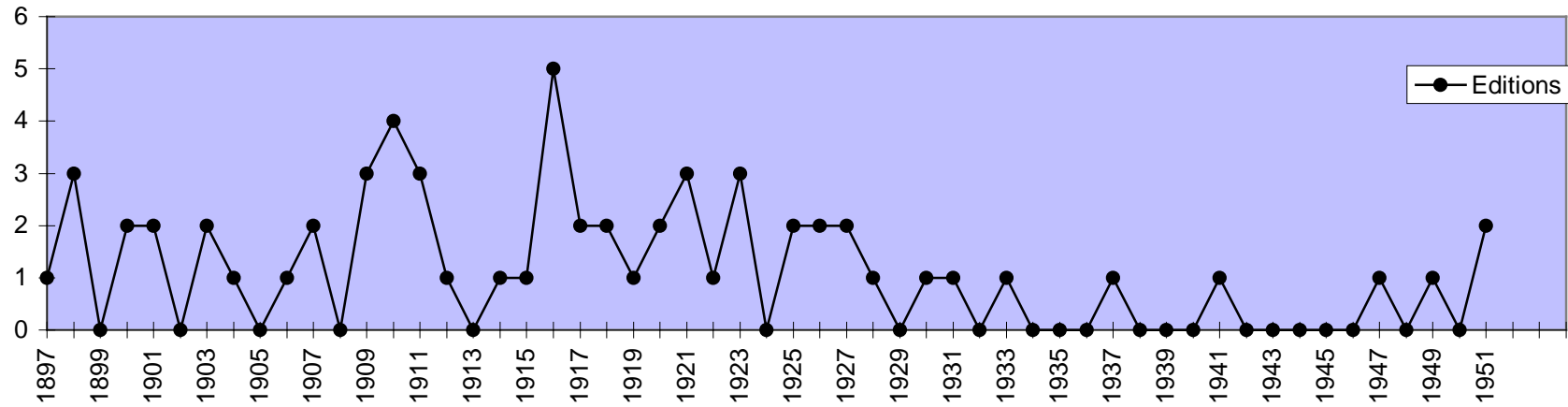
Dans cette annexe, nous avons rassemblé les graphiques sur lesquels nous étayons nos réflexions sur l'existence de cycles du roman des guerres, cycles en phase avec les évolutions des volontés politiques et des possibilités objectives de négocier les termes de la dépendance nationale. Le lecteur devra donc se reporter particulièrement au chapitre correspondant : Les cycles du roman, dans Troisième Partie : L'enjeu véritable. Justification et critique de la société républicaine, D'une littérature d'opinion à une littérature politique.

Cette annexe comprend trois graphiques :

- Cumul des éditions et rééditions par année : 1897-1951
- Nombre de titres publiés par période générationnelle
- Cycles politiques et parution de romans des Guerres

## Nombre d'éditions et de rééditions par année<sup>10</sup>

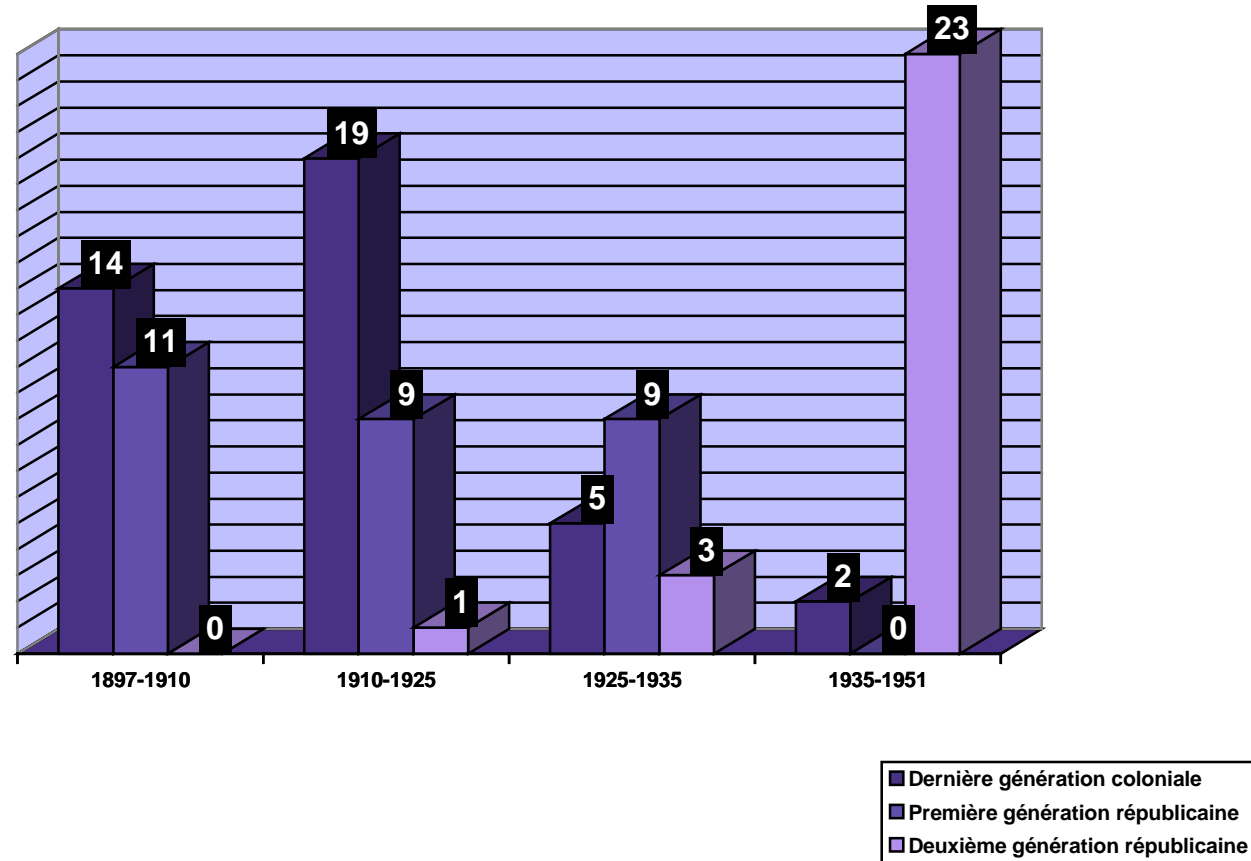
1897-1951



<sup>10</sup> Dans ce tableau nous avons considéré l'unité éditoriale. Valent comme une publication un roman ou une nouvelle publiée hors recueil ou isolée dans un recueil. Valent également une unité plusieurs nouvelles publiées dans un seul recueil, qu'il porte le titre de l'une d'elles ou pas.

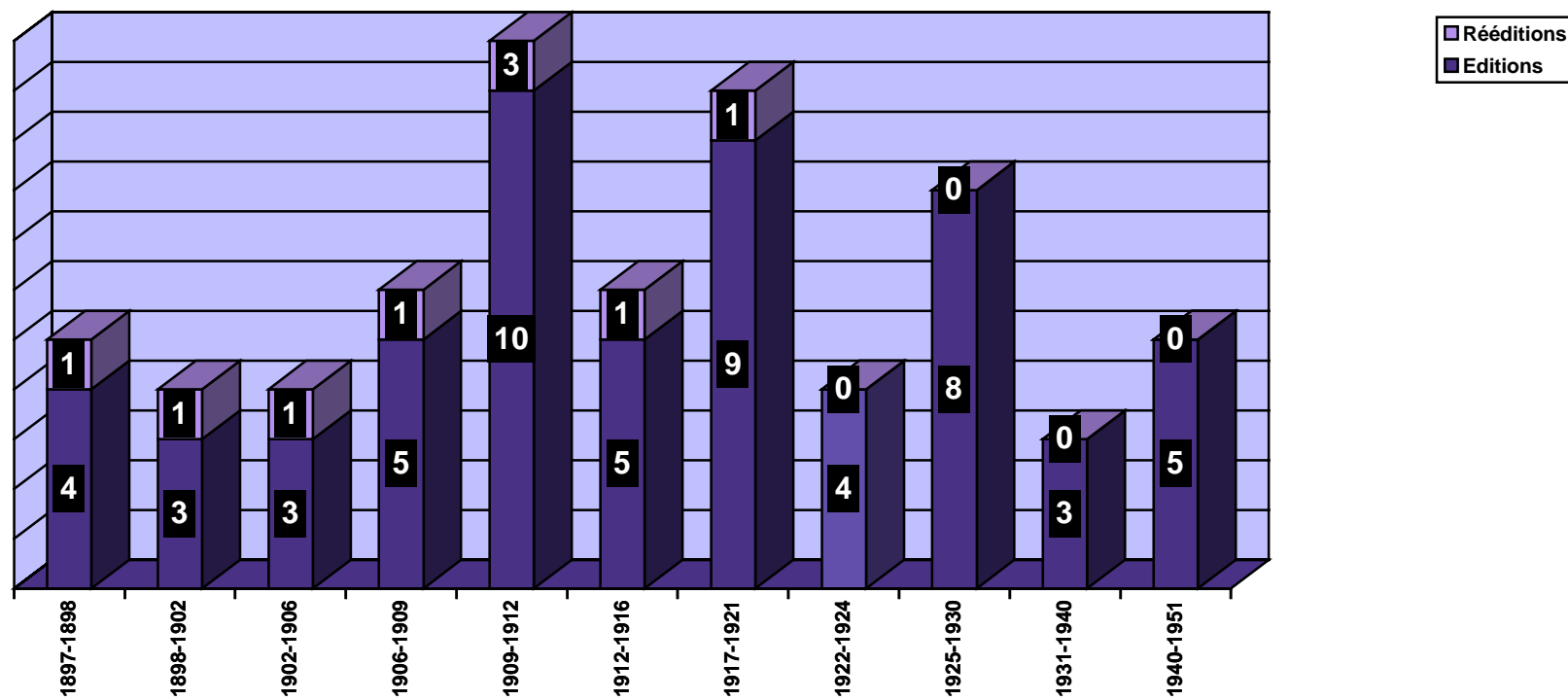


## Nombre de titres publiés par période générationnelle<sup>11</sup>



<sup>11</sup> Nous avons ici compté chaque texte comme une unité, qu'il se soit agi d'un roman, d'un conte ou d'une nouvelle isolés ou insérés dans un recueil.

## Les cycles du roman des Guerres<sup>12</sup>



<sup>12</sup> Nous sommes ici revenue à l'unité éditoriale.

#### IV. Annexe 4 : Mémento des œuvres étudiées.

ANONYME. *Antonio Maceo, novela histórica por un patriota*. La Havane, [s.d]. Roman biographique de la vie de Maceo, depuis les origines familiales jusqu'à sa mort.

ANONYME. *Antonio Maceo. Vida y hechos gloriosos de este heróico general cubano, sú importancia y trascendencia en la causa revolucionaria de Cuba y su muerte gloriosa en puente Brava. Novela histórica*. La Havane, 1900.

Roman biographique de la vie de Maceo, axé sur l'aspect militaire .

ANONYME. Martí. *Novela histórica por un patriota*. La Havane, 1901.

Roman d'aventures autour d'un complot imaginaire organisé par Martí à La Havane en 1877, et stigmatisant les exactions des Volontaires.

ANONYME. *Máximo Gómez. Novela histórica escrita por un patriota*. La Havane, 1900.

Roman biographique de la vie de Máximo Gómez, axé sur l'aspect militaire .

ANONYME. *Máximo Gómez. Novela histórica*. La Havane, 1909.

Roman biographique de la vie de Máximo Gómez, axé sur l'aspect militaire.

BACARDÍ MOREAU, Emilio. *Vía Crucís (Páginas de ayer)*. Santiago de Cuba, 1910.

Première partie de la saga orientale de la famille Delamour, famille de planteurs originaires de Saint-Domingue, ici consacrée aux années immédiatement antérieures à l'Appel de Yara.

BACARDÍ MOREAU, Emilio. *Vía Crucís, segunda parte. Magdalena*. Barcelona, 1914.

Deuxième volet de la saga, consacrée à la Guerre de Dix Ans, dont la famille sortira ruinée et détruite.

BALMASEDA, Francisco Javier. *Clementina. primera parte. Novela política. Quince años después, su continuación*. Cartagenas de Indias, 1897.

Roman historique inscrivant les premières manifestations politiques de l'Indépendance cubaine dans le processus des Guerres d'Indépendance continentales.

BORRERO ECHEVERRÍA, Esteban. « El Veterano », dans *Social*. La Havane, mars 1928.

Nouvelle sur l'expérience d'un vétéran de 1868, en 1895.

CABRERA, Raimundo. *Episodios de la guerra. mi vida en la manigua (Relato del Coronel Ricardo Buenamar)*. Philadelphie, 1898.

Roman feuilleton narrant les aventures d'un jeune colonel « mambi » pendant la guerre de 1895.

CABRERA, Raimundo. « Independencia o muerte », dans *Cuba y América*. New-York, 2 janvier 1910.

Nouvelle narrant un combat.

CABRERA, Raimundo. *Sombras que pasan*. La Havane, 1916.

Premier volume d'une saga de trois volets, retraçant la vie de Ricardo del Campo, ici pendant la Guerre de Dix Ans.

CABRERA, Raimundo. *Ideales*. La Havane, 1918.

Suite de l'itinéraire de Ricardo del Campo. Ce deuxième volet est axé sur l'histoire politique de Cuba pendant le « Repos turbulent » et tout particulièrement sur le mouvement autonomiste.

CABRERA, Raimundo. *Sombras eternas*. La Havane, 1919.

Dernier volet de la trilogie, concernant les dix premières années de la République.

CÁRDENAS, VIUDA DE ARMAS, Fermina de. *Calixto García*. La Havane, 1909.

Texte biographique et romancé des actions militaires de Calixto García.

CARRIÓN, Miguel de. « El rebaño », dans *Letras*. La Havane, n° 26, 1907.

Le commandant Máximo Canales est abandonné et assassiné par ses hommes, manipulés par un jeune officier ambitieux et manipulateur.

CARRIÓN, Miguel de. « De la guerra », dans *La última voluntad y otros relatos*. La Havane, 1902.

En 1893, un colonel espagnol à la retraite raconte sa guerre de Dix Ans.

CASTELLANOS, Jesús. *La manigua sentimental*. Madrid, 1910.

Court roman moderniste narrant la Guerre d'un jeune Cubain sans illusion aucune.

CASTELLANOS, Jesús. « La bandera », dans *Los Argonautas, La Manigua sentimental, Cuentos. Colección póstuma de las obras de Jesús Castellanos*. La Havane, 1916.

Conte tragique de Noël et de la guerre vue par les yeux d'une petite fille.

CASTELLANOS, Jesús. « Pasado y presente », dans *Los Argonautas, La Manigua sentimental, Cuentos. Colección póstuma de las obras de Jesús Castellanos*. La Havane, 1916.

Nouvelle mettant en scène un séparatiste tombé en catalepsie en 1872 et retournant à La Havane trente ans après.

COLLAZO, Enrique. « Redención », dans *Letras*, La Havane, n°29, 15 mai 1907.

Nouvelle « sociale » relatant l'itinéraire d'un « Guajiro », poussé vers le banditisme avant de rejoindre tout naturellement les « Mambís » en 1895.

DULZAIDES DEL CAIRO, Laura. *Azares y azahares*. La Havane, 1916.

Roman cibonéiste racontant les activités très franc-maçonniques de la dernière indienne de Cuba au service de l'Indépendance, contre les colonialistes espagnols.

ENA DE ROHAN. *Quintín Banderas. El héroe de la guerra ó el hombre bueno con fama de hombre malo*, novela histórica cubana por Ena de Rohan. La Havane, 1911.

Roman biographique à thèse relatant la vie de Quintín Banderas.

ENAMORADO CABRERA, Carlos. *Tiempos heroicos. Persecución*. La Havane, 1917.

Roman d'aventures opposant les Cubains indépendantistes et les Cubains de la guérilla.

GARCÍA CISNEROS, Francisco. « Cuento de guerra. La muerte del capitán », dans *Cuba y América*. New-York, 12 mai 1898.

Nouvelle très sombre, décrivant la mort absurde d'un jeune capitaine cubain tombé dans une embuscade espagnole au cours d'une mission de routine.

GODOY DE MARTÍNEZ, Concepción. *Esperanza*. La Havane, 1904.

Roman à l'eau de rose narrant les effarouchements d'une jeune créole, de cœur avec les Indépendantistes.

GÓMEZ, Máximo. « El sueño del guerrero », dans *Cuentos cubanos del siglo XIX*. La Havane, 1975.

Conte autobiographique dans lequel Gómez rencontre Colomb.

GOODMAN, H. *Los laborantes*. Paris, 1874.

Roman narrant le labeur d'un « laborante » durant la préparation de l'insurrection de 1868.

HERNÁNDEZ CATÁ, Alfonso. « La bandera », dans *Social*, La Havane, n°5, mai 1921.

Conte parabolique narrant l'évolution de la paralysie progressive affectant un séparatiste de la première heure.

HERNÁNDEZ CATÁ, Alfonso. « La quinina », dans *Social*. La Havane, janvier 1926.

L'enfant d'un couple mixte, décidé à rester neutre, découvre ses parents déroger à leurs principes pour aider un frère insurgé.

HERNÁNDEZ CATÁ, Alfonso. « Don Cayetano el informal », dans *Mitología de Martí*. La Havane, 1929.

Conte symbolique destiné à montrer que la loi du profit domine et qu'il est temps de se ressourcer au discours martinien pour freiner cette évolution.

HERNÁNDEZ CATÁ, Alfonso. « Apólogo de Mary González », dans *Mitología de Martí*. La Havane, 1929.

Discussion entre José Martí et Mary González, jeune cubaine américanisée, autour des thèmes de la nationalité, de la féminité, du féminisme, et des modèles culturels.

IGLESIA, Álvaro de la. « Una taquería de Concha ». La Havane, 1911.

Anecdote irrespectueuse sur le départ de Concha de La Havane, en mars 1875, au terme de son troisième mandat de Capitaine Général.

IGLESIA, Álvaro de la. « Las jornadas del terror ». La Havane, 1911.

Récits des exactions des Volontaires de La Havane du 21 au 24 janvier 1879 (dont l'émeute du Théâtre Villanueva).

IGLESIA, Álvaro de la. « El apresamiento del Moctezuma ». La Havane, 1911.

Récit du détournement du « Moctezuma » en novembre 1876 par des patriotes.

IGLESIA, Álvaro de la. « El cañon del Generalísimo ». La Havane, 1911.

Anecdote sur la censure de la presse quotidienne de La Havane en 1895.

IGLESIA, Álvaro de la. « El mambisito era de ley ». La Havane, 1911.

Oriente, début 1869 : le petit « Mambí » préfère être fusillé que de lancer un « Viva España ».

IGLESIA, Álvaro de la. « Un baile sin bailadoras ». La Havane, 1915.

Un bal à Matanzas , mi-1849, auquel les « matanceras » firent l'insulte aux officiers espagnols de ne pas venir.

IGLESIA, Álvaro de la. « Una cita en los infiernos ». La Havane, 1915.

Provocations entre séparatistes et intégristes à La Havane, entre 1868 et 1883.

IGLESIA, Álvaro de la. « Una silba memorable ». La Havane, 1915.

La Havane, 1866. Récit d'une rixe entre les « Jeunes du Louvre », patriotes, intégristes et police.

IGLESIA, Álvaro de la. « Asalto y toma del matadero ». La Havane, 1915.

Rumeurs paranoïaques des Havanais intégristes en 1876.

IGLESIA, Álvaro de la. « El general Salchichas o tipógrafo y martír ». La Havane, 1915.

Exécution du typographe de *La voz del pueblo* par Cañedo en 1852.

JÚSTIZ Y DEL VALLE, Tomás. *Carcajadas y sollozos*. La Havane, 1906.

Roman d'aventures axé sur l'histoire d'une famille de La Havane dans les années 1895.

LÓPEZ LEIVA, Francisco. *Los vidrios rotos. Cuento que pica en la historia*. Santa Clara, 1923.

Roman d'aventures, à tendance historico-politique, relatant les aventures d'une famille cubaine désunie par le contexte politique et la guerre de 1895.

LÓPEZ LEIVA, Francisco. *Aventuras extraordinarias del capitán del Ejército Libertador cubano Juan González Segura*. La Havane, 1933.

Récit d'aventure destiné à des adolescents, narrant les exploits d'un jeune capitaine « mambi ».

- LOVEIRA CHIRINO, Carlos. *Generales y Doctores*. La Havane, 1920.  
Roman à thèse traitant de la déliquescence de l'utopie menant à la corruption du régime républicain.
- LOVEIRA CHIRINO, Carlos. *Juan Criollo*. La Havane, 1927.  
Roman désabusé décrivant la sûre déperdition des meilleures intentions.
- MARTÍN, Pedro Pablo. *Adelina o la huérfana de La Habana*. La Havane, 1901.  
Roman sentimental.
- MASPONS FRANCO, Juan. *Maldona, novela histórica cubana*. La Havane, 1927.  
Roman d'aventures très didactique, où fiction et témoignage se mêlent involontairement, relatant les itinéraires de jeunes Cubains pendant la guerre de 1895, afin de mieux présenter le projet politique de Maspons Franco pour la Cuba de 1923.
- MAURY RODRÍGUEZ, José Wenceslao. *Los visionarios*. La Havane, [1918].  
Roman fleuve à la fois historique et d'aventure, qui replonge le lecteur dans La Havane coloniale.
- MAZAS GARBAYO, Gonzalo. « Círculo vicioso », dans *Batey*. La Havane, 1930.  
Comment les Cubains n'ont jamais su mener à terme leur révolution.
- MAZAS GARBAYO, Gonzalo. « En la noche », dans *Batey*. La Havane, 1930.  
Un officier espagnol viole une jeune fille qui le tue.
- MONTENEGRO, Carlos. « Los heroes », dans *Los héroes*. La Havane, 1941.  
Où l'on apprend que les Héros - le Général en Chef Máximo Gómez en particulier - eurent aussi leurs moment de doute.
- MONTENEGRO, Carlos. « El negro Torcuato », dans *Los héroes*. La Havane, 1941.  
Etrange nouvelle, qui semble être une variation sur « El viejo Edúa » de Máximo Gómez. Elle décrit les relations complexes et torturées entre le Général et son aide-de-camp Torcuato.
- MONTENEGRO, Carlos. « Un insurrecto », dans *Los héroes*. La Havane, 1941.  
Histoire d'amitié, de trahison et de loyauté.



MONTENEGRO, Carlos. « El agachao », dans *Los héroes*. La Havane, 1941.

Histoire d'orgueil, de fraternité et de fatalité.

MONTENEGRO, Carlos. « Los imponderables de Pedro Barba », dans *Los héroes*. La Havane, 1941.

Nouvelle discursive entre un « Mambí » et son officier autour du débarquement des Marines.

NÚÑEZ DE VILLAVICENCIO, Ricardo. *Aventuras emocionantes de un emigrado revolucionario cubano, novela histórica*. La Havane, 1928.

Roman d'aventures autonomiste prosélyte, relatant quelques activités d'un émigré révolutionnaire à New-York.

ORTIZ VELAZ, Juan José. « Dos hombres hacen un prólogo », dans *Historias de campamento, cuentos*. La Havane, 1948.

Prologue-nouvelle présentant les contes comme des destins croisés.

ORTIZ VELAZ, Juan José. « El destino juega una carta », dans *Historias de campamento, cuentos*. La Havane, 1948.

Un homme rejoint la « manigua » par haine.

ORTIZ VELAZ, Juan José. « Aventura en la Trocha », dans *Historias de campamento, cuentos*. La Havane, 1948.

Récit du passage de la Trocha.

ORTIZ VELAZ, Juan José. « Historia de un mal muchacho », dans *Historias de campamento, cuentos*. La Havane, 1948.

Initiation par la « manigua » d'un jeune viveur à la citoyenneté et la responsabilité.

ORTIZ VELAZ, Juan José. « Un hombre caminó bajo los tiros », dans *Historias de campamento, cuentos*. La Havane, 1948.

Un dilettante se révèle et se rachète dans la guerre.

ORTIZ VELAZ, Juan José. « La Historia se escribe en un cuarto de hora », dans *Historias de campamento, cuentos*. La Havane, 1948.

Un « idiot du village » engagé par hasard dans l'Armée de Libération, se révèle un « Mambí » héroïque.

ORTIZ VELAZ, Juan José. « La hora de morir », dans *Historias de campamento, cuentos*. La Havane, 1948.

Une nuit à l'hôpital de la Préfecture.

ORTIZ VELAZ, Juan José. « Hospital de sangre », dans *Historias de campamento, cuentos*. La Havane, 1948.

Une autre nuit à l'hôpital de la Préfecture.

ORTIZ VELAZ, Juan José. « La voluntad de vivir », dans *Historias de campamento, cuentos*. La Havane, 1948.

Un insurgé blessé à mort tente désespérement d'échapper à la « guérilla ».

ORTIZ VELAZ, Juan José. « Valentín Carvajal paga una deuda », dans *Historias de campamento, cuentos*. La Havane, 1948.

La Guerre fait quelquefois bien les revanches.

ORTIZ VELAZ, Juan José. « Historia de un hombre malo », dans *Historias de campamento, cuentos*. La Havane, 1948.

Histoire d'un bandit qui a rejoint la Révolution.

ORTIZ VELAZ, Juan José. « Historia sobre la marcha », dans *Historias de campamento, cuentos*. La Havane, 1948.

Un « Mambí » raconte la campagne de la « Marcha » - qui dura deux ans - et l'exécution du Général Roberto Bermúdez.

ORTIZ VELAZ, Juan José. « La vida heroica de Agamenón Socarrás », dans *Historias de campamento, cuentos*. La Havane, 1948.

Histoire d'un « mambí » si convaincu qu'il est pleutre qu'il en devient héroïque.

ORTIZ VELAZ, Juan José. « Un perro tiene su historia », dans *Historias de campamento, cuentos*. La Havane, 1948.

Un chien aussi peut rejoindre les « Mambis » et être transformé par la guerre.

ORTIZ VELAZ, Juan José. « Tres historias que parecen una », dans *Historias de campamento, cuentos*. La Havane, 1948.

Un des hommes narre son obsession vengeresse, renouant tous les contes du recueil.

PENICHET, Antonio. *Alma rebelde*. La Havane, 1921.

Roman politique, qui retrace l'itinéraire initiatique vers le radicalisme révolutionnaire du jeune cubain Rodolfo, enfant d'ouvrier, de 1895, alors qu'il a dix ans, jusqu'à la Révolution soviétique.

PÉREZ DÍAZ, Eliseo. *La Rosa del Cayo*. La Havane, 1947.

Roman politique d'aventure. Un ouvrier du tabac politisé rejoint le bataillon de Serafín Sánchez.

PÉREZ DÍAZ, Eliseo. *La Vega*. La Havane, 1949.

Roman complémentaire se déroulant dans la région de Pinar del Río, productrice de tabac.

PICHARDO MOYA, Felipe. « El imán de la manigua », dans *Social*. La Havane, décembre 1925.

Au cours de la Guerre de 1895, un adolescent tente de rejoindre la « manigua », comme son oncle adulé avait rejoint Céspedes en 1868.

PICHARDO MOYA, Felipe. « Los viejos gavilanes », dans *Social*. La Havane, février 1926.

Antonio de Agüero se consacre à la Guerre puis, estropié, au « laborantismo », avec l'assentiment des siens et malgré tous les sacrifices.

POOL, Roberto de. *Historia de un patriota*. La Havane, 1917.

Roman d'aventures écrit par un adolescent et narrant les aventures d'un officier de l'Armée de Libération.

RANDE, Francisco. *Calixto García*. La Havane, 1912.

Biographie romancée.

ROBREÑO PUENTE, Gustavo. *La Acera del Louvre*. La Havane, 1925.

Roman d'aventures liant une fiction avec le témoignage de l'auteur autour des hauts faits de la jeunesse dorée et patriote de La Havane dans les années 1890.

RODRÍGUEZ EMBIL, Luis. *La insurrección*. Paris, 1910.

Roman costumbriste décrivant les malheurs d'une famille guajira et patriote.

ROMÁN BETANCOURT, Alberto. *El arrastre del pasado*. La Havane, 1923.

Roman moderniste, désabusé et tragique d'une Guerre nécessaire, destructrice et trahie.

ROSAS, Julio. « Cuba Revolucionaria, reseña histórica, fragmento de la novela política inédita *El Cafetal azul*. [s.l.n.d].

Extrait d'un roman philosophico-historique inachevé.

ROSAS, Julio. « La esclavitud del silencio. Fragmento de la novela *El Cafetal Azul* », dans *Cuba y América*. New York, août 1898.

Extrait d'un roman philosophico-historique inachevé.

ROSAS, Julio. « Narciso López en Cárdenas, fragmento de la novela *El Cafetal Azul* ». La Havane, 1903.

Extrait d'un roman philosophico-historique inachevé.

SANTOVENIA Y ECHARDE, Emeterio S. *Una heroína cubana*. La Havane, 12 août 1916.

Nouvelle sentimentalo-féministe.

SARIOL, Juan F. « Gesto », dans *La muerte de Weyler*. Manzanillo, 1931.

Un vétéran de 1895 est contraint de voler du pain à un épicier catalan afin de nourrir sa famille.

SARIOL, Juan F. « El campesino », dans *La muerte de Weyler*. Manzanillo, 1931.

Vétéran de 95, le personnage est ruiné puis détruit dans cette société de profit et d'injustice.

SERPA, Enrique. « Contra el deber », dans *Felisa y yo*. La Havane, 1937.

Nouvelle assumant Agramonte comme le « grand frère ».

SERPA, Enrique. « La manigua heroica », dans *Noche de fiesta*. La Havane, 1951.

Duel d'honneur entre un « Mambí » et un officier espagnol.

SERPA, Enrique. « El desertor », dans *Noche de fiesta*. La Havane, 1951.

Un jeune lieutenant se sacrifie pour sauver une colonne de blessés, quitte à passer pour un déserteur auprès des siens.

SOKOL Y QUINTERO, M. *Episodios del ingenio « Australia »*. La Havane, 1920.

Roman historique d'aventure.

TOLEDO DE VILADIÚ, Maria Luisa. *¡ A la manigua !*. La Havane, 1922.

Nouvelle d'aventure stéréotypée.

TORRIENTE BRAU, Pablo de la. « Por este argumento sólo me dieron cien pesos », dans *Batey*. La Havane, 1930.

Nouvelle centrée sur l'affrontement d'un jeune auteur soucieux d'écrire l'histoire d'un « Mambí » anonyme de 1895 et de son éditeur à la recherche de récits de faits d'armes plus ludiques.

## V. Annexe 5 : Extraits

Comme nous l'avons signalé, l'énorme majorité de ces romans et de ces nouvelles des Guerres n'a bénéficié que d'une seule publication. Nous avons souhaité, tout au long de notre travail, faire connaître mieux tous ces textes. C'est pourquoi nous les avons cités largement.

Mais au moment de clore ce travail, il nous apparaît plus que tentant de pousser cette démarche de divulgation un peu plus avant en présentant au lecteur quelques textes dans leur intégralité.

Néanmoins, les nouvelles reproduites ici n'ont été sélectionnées ni en fonction de leur représentativité ni en fonction de critères littéraires. Leur choix a été imposé par des circonstances très matérielles.

J'ai accompli mes recherches documentaires, il y a longtemps déjà, en 1993 et en 1994. La situation socio-économique à Cuba était alors extrêmement difficile puisque l'on se trouvait au cœur du « período especial », période de pénurie globale et généralisée. Un des épiphénomènes mineurs de cette crise était la quasi impossibilité d'obtenir, à la Bibliothèque Nationale José Martí, des photocopies ou des microfiches, par manque de matériel. En conséquence, je pris des notes, plus ou moins extensives, notes dont j'ai tiré les citations proposées dans ce travail. Plus tard, j'ai pu obtenir quelques photocopies de nouvelles courtes parues dans les revues *Letras* (1905-1914 ; 1918) et *Social* (1916-1933 ; 1935-1938).

Ce sont ces six textes - les seuls dont je possède une photocopie « présentable » - auxquels j'ai ajouté la courte nouvelle de Cisneros que le lecteur trouvera dans ces pages.

- Francisco García Cisneros : « Cuento de guerra. La muerte del capitán », dans *Cuba y América*, 12 mai 1898.
- Miguel de Carrión : « El rebaño », dans *Letras*, n°26, 30 mars 1907.
- Enrique Collazo : « Redención », dans *Letras*, n°29, 15 mai 1907.
- Antonio Hernández Catá : « La bandera », dans *Social*, n°5, mai 1921.
- Felipe Pichardo Moya : « El imán de la manigua », dans *Social*, décembre 1925.
- Antonio Hernández Catá : « La quinina », dans *Social*, janvier 1926.
- Felipe Pichardo Moya : « Los viejos gavilanes », dans *Social*, février 1926.

## Cuento de guerra. La muerte del capitán.

Francisco García Cisneros.

Las bridas sueltas permitían al caballo caminar à su antojo sobre aquel camino pedregoso, seco y reverberante bajo un sol eternamente calcinador, mientras á lo lejos, picachos enormes erguían sus cimas como si quisieran horadar con sus agudos picos el terso raso azul del cielo de los trópicos.

Entre el bosque de gruesos tronos, pasaba el viento rumorando un solo grave, las hojas caían en parvadas, alfombrando el suelo de un tapiz mullido, y á través de las manchas verdes de las ramas, allá al fondo lejísimo, ondulaba orgulloso y magnífico el pabellón cubano de un destacamento.

El oficial callaba, hundiendo la mirada en aquella soledad imponente, sus pensamientos como ronda de párajos los volaban ; en tanto, vigilante, armado el brazo con la tercerola de reglamento, el asistente, mulato de bronce, con músculos como ramaje, cabalgando en ágil y flaco alezán, seguía a sú superior escudriñando el boscaje, atento el oído al menor movimiento, ya á un ave que saltaba al cogayo de una palma ó á un lagarto que deslizaba por entre las hojas secas.

A algunas leguas de Quiebra-Hacha quedaba la prefectura de San Felipe adonde se dirigía el jóven militar cumplimentando la misión del General.

- Alberto, interrogó el oficial á su asistente, ¿ Crees que llegaremos antes de la noche a San Felipe ?

- Capitán, aun nos faltan 6 leguas, y según el sol, cerca de las 6 deben ser. Dudo que nuestros animales rindan la jornada, sin que la noche nos envuelva.

Y así fué. Pasadas las ruinas de un pueblucho, ruinas negras de piedra como símbolo de la Revolución dominadora, comenzó la sombra á hundirse en la selva, confundiendo á las

montañas, como si un inmenso esfumidor fuera borrando, árboles, horizonte, picos y caminos, y el sol rojo caía allá al Poniente entre nubes de sangre, de plomo y de violetas.

La zona, según las partes de todos los destacamentos, estaba libre : el español arrollado y vencido, había huido, abandonando banderas vírgenes de balas, cadáveres corruptos y cartuchos que el temblor había dejado caer en los combates, cuidándose más de salvarse que de recogerlos.

En medio del silencio, un silencio qui vibraba en los oídos y dejaba llegar el ruido más ténue, las caballerías trotaban, y el oficial aun dejaba su pensamiento volar hasta la ventana donde la amada rubia, la de las trenzas abundantes, había bordado el triángulo tricolor, prendido ahora en la cariñosa ala del sombrero de yarey.

El camino se estrechaba de lado y lado y las ramas se alargaban como brazos dispuestos á apresar la luna, con un rayo débil, clareaba, algo aquella vereda sombría y misteriosa, coloreándole de un tono lívido y tristón.

Alberto, machete en mano, cortaba los troncos que obstruían el paso, escuchando en la noche el rumor del insecto ó la caída sorda de algún fruto ya maduro, cuando en el silencio una voz áspera, alcohólica, atronó el espacio con un :

- ¿ Quién vive ?

El oficial erguido y soberbio, rugió :

- ¡ ¡ Cuba libre !! al tiempo que descargaba su revólver sobre el follaje de donde había salido la voz. Entonces una granizada de balas silbió en los aires, repercutiendo los montes las detonaciones. Alberto, de pié tras su caballo, hacía fuego continuo y provechoso, pues se oían juramentos y gemidos.

En un momento de reposo ó de resolución, Alberto buscó á su jefe y palideció : acribillado á balazos el bayo desangraba, y el joven capitán bañado por la luna estaba tendido en el camino, con la frente blanca salpicada de sangre.

El fuego español había cesado, los guerrilleros asustados ante la resistencia y las detonaciones juzgaron como fuerzas mayores á aquellos dos héroes, y sus pisadas chafando las yerbas se perdían al final del matorral.

Alberto se inclinó :

- Capitán, vuelvo á buscar los sanitarios. ¡ A 2 millas está la prefectura !

- Y lo arrastró abajo de un frondoso mango.



Y sólo, mientras moría dulcemente, en aquella noche vibrante de una luna llena, pensando en la pobre niña color de rosa, abrió los ojos cristalizados por la muerte próxima, distinguiendo las luces de los sanitarios que se acercaban.

Entonces temió que lo recogieran : creía sentir sobre sus sienes, como un abrazo casto y bienhechor, deshecha y poderosa la caballera rubia de su amada, y lo que le envolvía en aquella noche de muerte eran los débiles rayos de la luna.

N.Y. Vernal de 1897.































































## VI. Annexe 6 : Représentations iconographiques

Illustration de couverture de Valderrama pour la première édition de *Sombras eternas*, de Raimundo Cabrera, 1919.

Gravure de Conrado W. Massaguer illustrant le conte « La bandera » de Hernández Catá, publié dans *Social*, mai 1921.

# **Index onomastique**



---

**A**

- Abarzuza · 440; 839
- Abreu (Marta) · 283 ; 376; 411
- Acevedo · 131
- Adams (John Quincy) · 41
- Agramonte (Ignacio) · 70; 71; 74; 75; 76; 77; 198; 268; 361; 542; 835
- Agüero (Francisco) · 38; 75; 91; 362
- Aguilera (Vicente) · 74; 75; 76; 79; 84; 85; 188; 398; 834
- Aguirre (José María) · 372
- Alberich (Mariano) · 639
- Aldama (Miguel) · 35; 44; 75; 77; 83; 84; 834
- Aldarete · 612
- Alfonso (José Luis) · 44; 169
- Allen (Charles H.) · 147; 846
- Alvárez (Belisario) · 75
- André (Armando) · 196; 283; 284; 285; 286; 563; 851
- Aponte (Carlos) · 35; 159
- Arango (Alfredo) · 639
- Arango (Manuel) · 45; 46; 171; 849
- Aranguren · 287; 374; 657
- Armas y Céspedes (José Ignacio de) · 172 ; 229
- Armiñán · 71
- Arrate (José Martín Félix de) · 198
- Arriaga (Pedroso de) · 203 ; 660
- Artidiello · 612
- Ayala · 612
- Azcárate (Nicolás) · 84
- Azcuy (Adela) · 411; 654

---

**B**

- Bermúdez (Anacleto) · 37

Bacardí Moreau (Emilio) · 5; 12; 34; 60; 63; 66; 110; 173; 180; 181; 182; 183; 185; 199;  
224; 229; 241; 259; 260; 267; 272; 274; 293; 294; 295; 297; 298; 333; 334; 380; 381;  
384; 389; 408; 415; 416; 440; 459; 461; 464; 474; 482; 489; 503; 516; 527; 532; 533;  
536; 550; 579; 580; 660; 665; 837

Bachiller y Morales · 198

Baliño (Carlos) · 153 ; 850

Balmaseda · 5; 11; 12; 204; 229; 258; 259; 379; 408; 451; 517; 551

Balzac (Honoré de) · 181 ; 446

Banderas (Quintín) · 88; 89; 132; 140; 225; 373; 374; 384; 492; 560; 577; 578; 579; 653;  
837

Baralt (Blanche Zacharie de )· 411

Bassave (Luis Francisco) · 40

Barnet (Miguel) · 648

Batista (Fulgencio) · 152; 159; 160; 161; 162; 163; 164; 561; 562; 565; 853; 854; 855; 857

Bavastro · 89

Benítez (Gregorio) · 88; 90

Beola · 86

Bermúdez (Roberto) · 360; 363; 374

Bermúdez (Anacleto) · 37

Betances (Ramón Emeterio) · 50; 503; 638; 639; 643

Betancourt Cisneros (Gaspar), El Lugareño · 44

Betancourt (José R.) · 178

Betancourt (Juan) · 38

Blanco (Ramón) · 95; 97; 435; 609; 842; 845; 846; 856; 857

Bolívar (Ramón) · 37; 38; 41; 170; 243; 256; 259

Bonachea (Ramón Leocadio) 87; 91; 836; 837; 838

Borrero (Francisco) · 86

Borrero Echeverría (Esteban) · 229; 648

Boza (Bernabé) · 194; 312; 398; 492

Brooke · 110; 113; 114; 115; 148; 151; 250; 568; 845; 846; 857

Buchanan · 42 ; 44 ; 858

---

**C**

Caballero (José Agustín) · 41 ; 45

Caballero (Gustavo) · 134

Cabrera (Raimundo) · 5; 11; 12; 48; 105; 133; 173; 181; 183; 199; 204; 212; 213; 217; 223; 224; 225; 227; 229; 237; 241; 242; 243; 259; 260; 265; 273; 274; 276; 279; 286; 287; 288; 289; 293; 294; 295; 304; 316; 321; 323; 324; 338; 339; 340; 343; 372; 373; 376; 377; 379; 384; 389; 396; 397; 406; 410; 413; 414; 415; 419; 423; 449; 455; 463; 464; 465; 483; 484; 491; 493; 494; 497; 498; 500; 501; 509; 510; 516; 517; 518; 519; 520; 521; 524; 528; 529; 530; 531; 532; 533; 535; 536; 537; 538; 541; 542; 543; 544; 550; 559; 567; 568; 587; 595; 596; 604; 617; 628; 631; 637; 641; 650; 665; 670; 671

Calvar (Manuel) · 86

Canalejas · 641

Canelas · 269

Cánovas del Castillo (Práxedes) 49; 94; 96; 97; 341; 440; 839; 841

Cape (Elvira) · 415

Carbó (Sergio) · 158; 853

Carbonell (Nestor) · 200

Cárdenas (Rafael de) · 635; 657

Cárdenas (Fermina) , Veuve De Armas, Ena de Rohan · 225; 229; 577; 578; 653

Carlos IV · 30

Carpentier (Alejo) · 12; 174; 183; 625

Carrillo (Francisco) · 360; 837

Carrión (Miguel de) · 126; 144; 173; 174; 181; 185; 199; 232; 233; 236; 268; 449; 568; 571; 572; 574; 576; 622; 630; 665; 671

Casal (Julián del) · 186; 227

Castellanos (Gerardo) · 200

Castellanos (Jesús) · 6; 126; 144; 173; 174; 181; 182; 183; 185; 199; 222; 227; 232; 233; 236; 255; 256; 267; 268; 318; 395; 449; 465; 486; 529; 568; 571; 574; 575; 576; 580; 581; 583; 584; 587; 595; 598; 600; 622; 630; 628; 658; 659; 665; 669; 671

Castillo (Adolfo) · 657

Castillo (Rogelio) · 352

Castro (Vicente Antonio de) · 42 ; 263 ; 502

Cervera · 108; 250; 843; 844

Céspedes (Carlos Manuel de) · 60; 69; 70; 71; 74; 75; 76; 77; 78; 79; 80; 82; 83; 84; 128;  
158; 188; 192; 198; 242; 268; 277; 278; 328; 361; 362; 374; 384; 411; 457; 563; 564;  
650; 834; 856

Céspedes (Ramón) · 84

Céspedes y Quesada (Carlos Manuel de) · 853; 857

Céspedes (Francisco Javier de) · 78 ; 836 ; 856

Chibás (Eduardo) · 159; 162; 855

Cisneros Betancourt 72; 75; 76; 77; 78; 79; 80; 81; 84; 98; 112; 117; 122; 128; 137; 835;  
845; 856; 857

Cleveland (Grover) · 573; 841; 858

Collazo (Enrique) · 92; 192; 198; 224; 229; 244; 279; 290; 291; 309; 373; 393; 568; 573;  
574; 609; 610; 613; 615; 657; 665; 669

Colón (Cristobal) · 40; 198; 259; 451; 456; 457; 477

Concha · 45 ; 856

Coolidge · 858

Cooper (Fenimore) · 207

Cortés · 346

Cortina · 263; 264; 265

Creci · 57

Crombet (Flor) · 86; 87; 88; 93; 262; 372; 406; 614; 836; 840

Crowder · 142; 151; 587; 594; 849

Cruz (Manuel de la) · 178; 179; 180; 193; 220; 222; 224

Cuní (Oscar) · 285

---

## *D*

Darío (Rubén) · 227

Díaz (Modesto) · 836

Ducasse · 360; 384; 395

Ducazcal · 204; 559

Dulce · 69; 337; 416; 432; 469; 856

Dulzaides del Cairo (Laura) · 204; 226; 337; 395; 455; 488; 504; 505; 516; 653; 655

Dupuy de Lôme · 288; 842

---

## *E*

Echeverría (José Antonio) · 44; 83; 84; 178; 618

Enamorado Cabrera (Carlos) · 205; 237; 343; 386; 405; 406; 436

Enciso · 457

Estenoz (Evaristo) · 136; 137; 578

Estrada Palma (Tomás) · 50; 78; 92; 100; 102; 103; 104; 105; 107; 108; 109; 114; 116; 118;  
120; 122; 123; 124; 125; 128; 131; 132; 133; 136; 140; 145; 148; 232; 244; 252; 347;  
353; 400; 491; 492; 501; 510; 553; 557; 558; 559; 561; 563; 567; 568; 572; 578; 579;  
614; 617; 623; 646; 650; 835; 840; 842; 843; 844; 846; 847; 848; 856; 857

---

## *F*

Fernández de Castro (José Antonio) · 142 ; 263 ; 610

Fernando VII · 31

Figueredo Socarrás (Pedro) · 86 ; 192

Figueroa · 263; 264; 856

Finlay (Carlos J.) · 482

Flaubert (Gustave) · 180

Fondesviela · 443

Fonseca · 89

Foraker · 116; 146; 147; 846; 847; 848

Fornaris · 455 ; 523

Franca (Porfirio) · 158; 853; 857

Fray Candil · 350

---

## *G*

Galvez (José María) · 47 ; 263 ; 837

García (Manuel) · 289; 291; 660

García (Calixto) · 70; 71; 77; 79; 88; 89; 91; 95; 96; 108; 113; 114; 211; 225; 230; 242;  
244; 249; 268; 269; 373; 374; 395; 407; 576; 577; 579; 609; 610; 611; 634; 639; 657;  
835; 837; 838; 841; 843; 844; 845; 846; 850

García (Vicente) · 60; 70; 71; 72; 75; 76; 77; 78; 79; 80; 82; 86; 87; 243; 836; 843; 844;  
856

García Cañizares · 98

García Cisneros (Francisco) · 224; 230

García Vélez (Carlos) · 131; 132; 141; 142; 149; 155; 600; 609; 610; 613; 639; 850

García Vigoa · 287

Garrido · 269

Garrigó (Roque) · 200

Gener (Tomás) · 46 ; 110

Giberga · 263

Gímenez de Castellanos (Adolfo) · 435

Godoy de Martínez (Concepción) · 559

Gómez (José Miguel) · 28; 123; 124; 125; 126; 128; 129; 131; 132; 133; 134; 136; 137; 138; 139; 140; 141; 145; 149; 199; 225; 419; 557; 561; 563 ;565; 573; 578; 587; 604; 624; 653; 845; 847; 848; 849; 857

Gómez (Juan Gualberto) · 47; 50; 58; 66; 88; 92; 117; 122; 128; 132; 135; 136; 376; 408; 412; 643; 646; 839

Gómez (Máximo) · 10; 50; 51; 60; 62; 69; 70; 71; 72; 73; 74; 78; 79; 80; 81; 85; 89; 90; 91; 92; 93; 94; 95; 96; 97; 98; 99; 100; 103; 104; 105; 108; 109; 112; 113; 118; 120; 121; 122; 123; 124; 128; 147; 194; 211; 225; 226; 251; 260; 264; 266; 268; 272; 286; 292; 296; 299; 314; 325; 329; 335; 354; 358; 360; 361; 362; 363; 364; 366; 367; 369; 372; 373; 374; 383; 384; 391; 397; 405; 407; 409; 420; 421; 438; 482; 485; 490; 491; 499; 571; 572; 576; 577; 579; 604; 624; 646; 835; 837; 839; 840; 841; 842; 843; 846; 847

Gómez (Miguel Mariano) · 159; 160; 854; 857

Gómez de la Avellaneda (Gertrudis) · 172; 178; 227; 482

Gómez Diéguez · 70

González Gutiérrez (Diego) · 200

Goodman (H.) · 11; 12; 304

Govín (Antonio) · 48 ; 263

Grajales (María) · 413

Grau San Martín (Ramón) · 158 ; 159; 161; 162; 853; 854; 855; 857

Grave de Peralta (Belisario) · 86; 836

Green · 612

Guerra (Ramiro) · 155; 200

Guerra (Urbano) · 131  
Güiraldes (Ricardo) · 215  
Guiteras (Antonio) · 159; 854  
Guiteras (Pedro José) · 198  
Gutiérrez (Eduardo) 214  
Gutiérrez de Piñeres (Tomás) · 46

---

## *H*

Harcia · 287  
Harding · 640 ; 858  
Harrington · 406  
Hatuey · 188; 455; 457; 477; 620  
Hearst (Randolph) · 96 ; 210 ; 289 ; 340 ; 841  
Heredia (José María) · 41 ; 48 ; 177 ; 178 ; 179 ; 183; 482  
Heredia (Nicolás) · 173  
Hernández (Eusebio) · 90 ; 848  
Hernández (José) · 215  
Hernández Catá · 156; 173; 200; 226; 232; 233; 234; 247; 252; 254; 277; 303; 305; 347; 351;  
369; 372; ; 416; 444; 508; 521; 529; 587; 591; 594; 596; 618; 620; 621; 622; 636; 655;  
665; 669  
Hernández Miyares (Enrique) · 261  
Herrera (José Isabel), Mangoché · 195 ; 648  
Hevia (Carlos) · 159; 854; 857  
Hoover · 858

---

## *I*

Ibañez (Blasco) · 4  
Ibarzabal · 174; 671  
Iglesia (Álvaro de la) · 26; 181; 222; 252; 257; 258; 303; 304; 331; 333; 412; 432; 455; 457;  
466; 469; 471; 473; 483; 580; 635; 648; 659  
Iglesias (Aracelio) · 162  
Infante (Joaquín) · 37 ; 40 ; 46

Inglesito (El) · 406

Irisarri · 158 ; 853 ; 857

---

## *J*

Jefferson (Thomas) · 41

Jordan · 406

Jorrín (José Silverio) · 198; 263

Jústiz y del Valle (Tomás) · 173; 204; 227; 232; 233; 244; 245; 246; 252; 270; 413; 568;  
571; 660; 669; 671

---

## *K*

Knox · 138

---

## *L*

Lacret · 60; 230; 260; 287; 372; 374; 612; 657

Lamadriz · 89

Laredo Brú · 142; 157; 159; 850; 854; 857

Las Casas · 455; 477

Laurent (Emilio) · 157

Lazo (Manuel) · 360

Lemus (José Antonio) · 38 ; 75 ; 83 ; 192

Lersundi · 69; 336; 432; 473; 856

López (Alfredo) · 153; 154

López (Narciso) · 37; 38; 40; 42; 44; 45; 75; 186; 225; 256; 362; 412; 466; 640

López Bagos · 260 ; 377; 495; 616

López Leiva (Francisco) · 6; 205; 225; 227; 229; 237; 264; 265; 269; 276; 277; 280; 281;  
283; 284; 287; 296; 309; 310; 311; 313; 317; 319; 321; 327; 329; 330; 345; 349; 354;  
356; 370; 374; 383; 418; 422; 429; 441; 444; 451; 452; 461; 466; 487;

López Roberts · 397 ; 449 ; 450; 494; 597; 601; 636; 642; 650; 654

Lorente · 360

Loveira (Carlos) · 5; 120; 173; 174; 183; 185; 226; 230; 231; 234; 237; 328; 399; 561; 587;  
588; 589; 591; 618; 622; 631; 642 ; 665



Loynaz del Castillo (Enrique) · 98 ; 601

Luz (Román de la) · 40; 46

Luz y Caballero (José de la) · 36 ; 171

Lynch · 612

---

## *M*

Mac Kinley · 96; 105; 106; 107; 116; 117; 146; 841; 842; 843; 844; 846; 858

Maceo (Antonio) · 10; 50; 51; 55; 59; 60; 62; 71; 72; 73; 74; 78; 79; 80; 82; 85; 86; 87; 88;  
89; 90; 91; 93; 94; 95; 96; 97; 98; 99; 100; 103; 104; 128; 188; 194; 212; 225; 230; 243;  
244; 258; 260; 262; 264; 266; 268; 269; 270; 273; 280; 285; 286; 287; 290; 292; 299;  
310; 314; 321; 322; 323; 324; 348; 360; 361; 362; 364; 365; 366; 367; 368; 369; 370;  
372; 373; 374; 375; 383; 384; 391; 394; 395; 397; 406; 411; 413; 420; 421; 429; 430;  
485; 490; 491; 503; 507; 509; 563; 573; 577; 593; 599; 606; 610; 614; 617; 639; 657;  
835; 836; 837; 838; 839; 840; 841; 859

Maceo (José) · 86; 88; 89; 100; 375; 838

Machado (Eduardo) · 78

Machado (Gerardo) · 15; 120; 124; 127; 128; 129; 130; 134; 137; 145; 146; 151; 152; 153;  
154; 156; 157; 158; 162; 164; 174; 232; 375; 478; 488; 495; 501; 557; 561; 563; 565;  
597; 599; 600; 601; 603; 605; 606; 617; 620; 624; 646; 849; 850; 851; 852; 853; 857

Macía (Carlos) · 610; 612

Madden (Richard) · 172

Magariños Cervantes (Alejandro) · 214

Magoon · 125; 133; 145; 148; 149; 151; 568; 581; 587; 847; 857

Manzoni (Alessandro) · 179; 180

Marinello (Fello) · 154

Mármol (Donato) · 75 ; 78 ; 79 ; 86

Martí (José) · 5; 6; 8; 10; 11; 12; 22; 23; 45; 49; 50; 51; 57; 66; 88; 89; 90; 91; 93; 97; 98;  
99; 102; 103; 104; 105; 115; 116; 118; 128; 147; 149; 155; 156; 170; 173; 180; 184; 186;  
187; 189; 190; 194; 198; 206; 210; 212; 220; 222; 224; 225; 241; 259; 262; 264; 265;  
273; 283; 292; 299; 303; 305; 306; 309; 327; 346; 347; 349; 350; 351; 352; 353; 357;  
358; 359; 360; 361; 367; 368; 369; 370; 371; 372; 373; 374; 376; 379; 384; 391; 394;  
399; 403; 404; 408; 409; 411; 412; 413; 427; 438; 455; 458; 485; 489; 491; 496; 498;  
499; 500; 507; 508; 509; 510; 513; 516; 529; 544; 551; 563; 564; 567; 572; 575; 579;

591; 592; 593; 594; 598; 599; 602; 614; 615; 616; 618; 619; 620; 623; 632; 643; 646;  
 839; 840; 859  
 Martín (Pedro Pablo) · 204  
 Martínez Campos (Arsenio) · 72; 73; 80; 82; 86; 87; 93; 94; 264; 269; 280; 315; 321; 337;  
 341; 421; 427; 428; 429; 440; 441; 442; 836; 840; 841; 856; 857  
 Martínez Freire · 86; 88; 836; 837  
 Martínez Villena (Rúben) · 142; 155; 610; 850  
 Martinica (Miguel de la) · 257; 648  
 Masdeús (José) · 173; 174  
 Masó (Bartolomé) · 51; 93; 98; 108; 109; 112; 113; 118; 122; 123; 131; 132; 140; 251; 360;  
 369; 371; 373; 604; 650; 840; 843; 845; 847; 857  
 Maspons Franco (Juan) · 15; 147; 205; 225; 230; 237; 245; 250; 263; 266; 269; 270; 271;  
 272; 276; 277; 279; 280; 283; 284; 296; 314; 323; 327; 328; 330; 362; 365; 370; 374;  
 375; 406; 408; 418; 466; 471; 478; 482; 488; 495; 499; 501; 503; 522; 523; 533; 563;  
 600; 601; 602; 603; 605; 606; 613; 620; 621; 623; 638; 639; 640; 649  
 Maupassant (Guy de) · 181; 583; 606  
 Maura · 440; 487; 573; 615; 839  
 Maury Rodríguez (José Wenceslao) · 205; 227; 233; 256; 291; 292; 304; 308; 329; 340;  
 414; 470; 478; 484; 514; 523; 596; 629  
 Mazas Garbayo (Gonzalo) · 235; 268; 398; 407; 413; 417; 485; 510; 518; 618; 671  
 Mella (Antonio) · 142; 154; 155; 156; 232; 498; 850; 851  
 Méndez Capote · 118 ; 437  
 Mendieta · 157; 159; 849; 852; 854; 857  
 Menéndez (Jesús) · 162  
 Menocal · 120; 123; 124; 125; 126; 128; 129; 132; 133; 134; 138; 140; 145; 157; 159; 557;  
 560; 563; 565; 587; 612; 624; 657; 847; 848; 849; 850; 852; 857  
 Merchán (Rafael María) · 63  
 Mestre (Rafael) · 83 ; 84  
 Meza (Ramón) · 173; 470  
 Miniet · 131  
 Miró Argenter (José) · 194; 270; 271; 837  
 Moncada (Guillermo), Guillermón · 86; 88; 89; 93; 243; 836; 837; 838; 839  
 Monroe · 41 ; 604; 858

Montalvo (Rafael) · 657  
Monte (Domingo del) · 36; 172; 176; 178; 179  
Monteagudo · 138  
Montenegro (Carlos) · 6; 19; 205; 224; 235; 247; 255; 268; 356; 364; 384; 390; 407; 485;  
492; 527; 564; 632; 669; 671  
Montori · 173; 174 ; 827  
Montoro (Rafael) · 48 ; 123 ; 263 ; 848  
Morales (Nicolás) · 35  
Morell de Santa Cruz (Agustín) · 198  
Moret · 56 ; 84 ; 834  
Morillas (Pedro J.) · 172  
Morúa Delgado (Martín) · 47; 131; 135; 136; 137; 403; 848  
Mujal · 164

---

*N*

Narvaéz · 346  
Navarro Riera (Joaquín) · 178  
Navarro (Noël) · 10  
Núñez (Emilio) · 89; 123; 129; 140; 141; 352; 573; 611; 837; 838; 849  
Núñez de Villavicencio · 205; 230; 246; 248; 250; 251; 283; 312; 348; 351; 399; 503; 613;  
614; 616; 637; 641; 643

---

*O*

O'Donnell · 36; 257; 346; 648  
O'Farril · 836  
O'Kelly (James) · 64; 327; 554  
O'Reilly · 46  
O'Sullivan (John L.) · 44  
Ocampo · 457  
Ortiz (Fernando) · 127; 155; 235; 311; 398; 506; 596; 850  
Ortiz Velaz · 6; 205; 224; 235; 363; 384; 390; 391; 393; 398; 492; 671

---

*P*

- Padrón (Juan) · 355
- Palma (Ramón de) · 176; 178; 221; 222
- Pando (Luis M.) · 435
- Parrá (Masó) · 131
- Penichet (Antonio) · 6; 154; 155; 174; 226; 234; 237; 241; 246; 252; 254; 305; 345; 507; 508; 563; 587; 591; 592; 593; 594; 596; 623; 636; 649
- Peña (Rafael) · 612
- Peñarredondo (Magdalena) · 411
- Peraza (Francisco) · 157
- Pérez (Francisco) · 360
- Pérez Abreu (Gustavo) · 194
- Pérez Cabrera (José M.) · 200
- Pérez Díaz (Eliseo) · 206; 230; 237; 245; 246; 276; 322; 324; 325; 329; 330; 347; 348; 349; 353; 354; 362; 367; 373; 374; 375; 383; 384; 392; 394; 397; 405; 406; 417; 419; 420; 422; 431; 442; 446; 449; 458; 461; 480; 487; 489; 490; 492; 495; 499; 500; 510; 530; 542; 564; 618; 643; 649; 655
- Pérez Galdós (Benito) · 4; 180; 181
- Pérez (Periquito) · 91; 839
- Pezuela (Jacobo de) · 42; 198; 199
- Pí y Margall · 443
- Pichardo (Esteban) · 311
- Pichardo Moya (Felipe) · 233; 234; 242; 334; 361; 396; 618; 621; 622
- Piedra Martel (Manuel) · 194
- Pierra y Agüero (Adolfo de) · 230
- Pierce · 42 ; 858
- Pino María · 98
- Pintó (Ramón) · 45 ; 443
- Pío Rosado · 88
- Pita Rodríguez (Félix) · 174
- Pizarro · 346
- Planas (Juan Manuel) · 200

Platt · 116; 117; 118; 119; 122; 124; 127; 131; 134; 135; 143; 144; 146; 147; 183; 237; 251;  
407; 484; 494; 551; 592; 612; 618; 847; 854  
Polavieja · 87; 88; 91; 346; 377; 857  
Poe (Edgar Allan) · 207  
Poey (Felipe) · 482  
Politzer (Joseph) · 289  
Polk · 42 ; 44 ; 858  
Ponte Domínguez (Francisco) · 200  
Pool (José de) · 560  
Pool (Roberto de) · 204 ; 587  
Portela · 853; 857  
Portell Vilá (Herminio) · 200  
Portuondo Tamayo · 98 ; 844  
Poveda (José Manuel) · 234  
Pozos Dulces · 37 ; 198  
Prado (Leoncio) · 188  
Prado de Portocarrero (Juan de) · 25  
Prío Socarrás · 86; 161; 162; 164; 360; 855; 857; 861  
Proudhon · 349; 443

---

## *Q*

Quesada (Ana de) · 84; 192; 411; 654  
Quesada (Manuel de) · 69; 83; 84; 192  
Quesada y Aróstegui (Gonzalo de) · 103; 104; 148; 358; 400  
Quitman (John A.) · 45

---

## *R*

Rabí · 87; 273; 280; 360  
Ramírez (Manuel) · 40  
Ramos (José Antonio) · 173; 174; 182; 200; 232; 534; 628; 671  
Rande (Francisco) · 230 ; 577  
Reeves, El Inglesito · 406

Rego · 360

Remos (Juan J.) · 200

Reyes Trejo (Rafael) · 10

Richardson · 177 ; 180

Rius Rivera · 86 ; 148 ; 836

Riva (Armando de la) · 657

Rivas (Juan) · 211

Rizal (José) · 639

Roa (Ramón) · 192 ; 306

Robledo (Romero) · 468 ; 839

Robreño (Gustavo) · 5; 189; 220; 230; 237; 253; 261; 276; 309; 310; 312; 352; 354; 373;  
376; 377; 383; 408; 446; 494; 527; 564; 606; 608; 609; 610; 611; 612; 613; 620; 634;  
635; 636; 639; 643; 646; 657; 671

Roca · 354

Rodríguez (Cecilio) · 72

Rodríguez (José María), Mayía · 88; 92; 100; 354; 360

Rodríguez (Luis Felipe) · 174; 234; 671

Rodríguez Balboa (Silvestre de) · 176

Rodríguez Embil (Luis) · 5; 126; 144; 183; 195; 200; 227; 232; 233; 254; 324; 339; 384;  
391; 392; 394; 409; 414; 416; 465; 507; 531; 584; 585; 586; 628; 629

Rodríguez Lendián (Evelio) · 199

Rois Catholiques · 436 ; 467; 477

Roloff · 98; 349; 354; 372; 374

Román Betancourt (Alberto) · 6; 233; 237; 246; 247; 249; 250; 252; 265; 267; 295; 411;  
442; 443; 446; 449; 451; 457; 461; 466; 479; 496; 506; 507; 518; 525; 527; 529; 597;  
598; 605; 628; 671

Roosevelt (Franklin Delano) · 119; 149; 159; 858

Roosevelt (Theodore) · 107; 116; 132; 148; 149; 150; 200; 209; 407; 568; 605; 848

Root (Elihu) · 117; 118; 141; 143; 148

Rosas (Julio) · 225; 229; 452; 482

Rubio (Isabel) · 411; 654

---

*S*

- Sabas Marín · 435
- Saco (José Antonio) · 32; 43; 171; 291; 482
- Sagasta · 440; 841; 842
- Saladrigas · 263
- Salas (José de) · 38
- Samerón (Nicolás) · 443
- Sampson · 843
- Sánchez (Limbano) · 90
- Sánchez (Manuel Andrés) · 35 ; 38 ; 838
- Sánchez Griñán · 35
- Sandino · 159
- Sanguily (Julio) · 86; 262; 310; 314; 554; 606; 607; 610; 613; 612; 621
- Sanguily (Manuel) · 47; 66; 117; 133; 138; 139; 140; 149; 155; 457; 578; 610; 613; 845
- Santacilia y Palacios(Pedro de) · 186; 198; 199
- Santovenia y Echarde (Emeterio S.) · 200; 204; 233; 653
- Sariol · 232; 234; 377; 384; 387; 393; 485; 492; 538; 671
- Sartorio, Sartorius · 91
- Sánchez (Serafín) · 192; 276; 349; 354; 360; 372; 373; 374; 424; 433; 480; 837
- Scott (Walter) · 61; 62; 179; 180; 203; 660
- Serpa (Enrique) · 5 ; 174; 235; 429;564 ; 632; 660; 671
- Serrano · 42
- Shafter · 108; 109; 113; 248; 250; 251; 407; 579; 634; 844; 845
- Sokol y Quintero · 225
- Sotolongo · 612
- Spotorno · 78; 82; 260; 835; 836; 856
- Steinhart · 132; 136; 138; 151
- Stimson · 127
- Súarez y Fernández (Francisco) · 243; 483; 597; 599; 639; 640
- Súarez y Romero (Anselmo) · 172
- Sue (Eugène) · 203; 660

---

*T*

Tacón (Miguel) · 31; 43; 44; 171; 346; 443

Taft · 132; 133; 135; 141; 148; 149; 568; 581; 847; 857; 858

Tanco Bosmeniel (Felix) · 172

Taylor (Zachary) · 45 ; 858

Toledú (Maria Luisa de) · 205 ; 555; 597

Torriente (Loló de la) · 10

Torriente Brau (Pablo de la) · 174; 205; 222; 235; 268; 398; 485; 554; 555; 618; 621; 671;  
851

Trejo (Rafael) · 157; 851; 854

Trujillo de la Miranda (Pedro) · 245; 259; 260; 302; 304; 395; 397; 443; 458; 461; 495;  
509; 514; 534

Truman · 162 ; 858

Turnbull (David) · 35

Turner (Frederick Jackson) · 209

---

*U*

Urrutia y Montoya (Ignacio José de) · 198

---

*V*

Valdés (Antonio José) · 198

Valdés Domínguez (Eusebio) · 198

Valdés Domínguez (Fermín) · 98; 198; 262; 354; 601

Valiente (José) · 82

Valle (Adrián del) · 200

Valmaseda Blas Villate, Conde de · 69; 336; 343; 344; 346; 427; 428; 431; 432; 469; 472;  
856

Varela · 41; 46; 171; 482

Varona (Enrique José) · 48; 132; 154; 155; 234; 264; 265; 360; 411; 587; 838; 848; 851

Varona (Pancho) · 261; 607

Vega (Eferino) · 286

Verne (Jules) · 204



Vidal Morales y Morales · 198 ; 199

Villaverde (Cirillo) · 44; 172; 173; 179; 227; 461; 512; 518; 528; 530; 544; 585

Villuendas (Enrique) · 128; 653

Vitier (Cintio) · 10

Vives · 37 ; 256

---

## W

Washington · 605

Welles · 156; 157; 158; 159; 163; 852; 853; 854

Weyler, Bourreau · 94; 95; 96; 97; 100; 260; 307; 309; 329; 330; 332; 337; 340; 341; 342;  
343; 344; 345; 346; 365; 421; 422; 427; 429; 430; 436; 442; 443; 517; 518; 542; 544;  
570; 841; 842; 857

Wilson · 133; 134; 640; 849; 858

Wister (Owen) · 209

Wood · 113; 115; 116; 118; 126; 250; 449; 492; 498; 500; 560; 844; 845; 846; 857

---

## Z

Zacharie de Baralt (Blanche) · 411

Zambrana · 192; 263

Zarragoitía · 88

Zayas · 120; 124; 126; 127; 128; 129; 133; 138; 140; 141; 142; 145; 149; 153; 154; 360;  
565; 587; 610; 624; 848; 849; 850; 857

Zenea (Juan Clemente) · 83 ; 84

Zola (Emile) · 181

Zulueta · 836



# Notes

---

## Notes de l'Introduction

- <sup>1</sup> Je fais allusion à l'œuvre de Cintio Vitier : *Lo cubano en la poesía*. La Havane, 1970.
- <sup>2</sup> Cf. Roberto Friol : « La novela cubana en el siglo XIX », dans *Letras. Cultura en Cuba*. La Havane, 1989, n°6. p. 463.
- <sup>3</sup> Emilio Bacardí : *Vía Crucis*. La Havane, première édition, 1910.
- <sup>4</sup> Juan Maspons Franco : *Maldona*. La Havane, 1927. 593 p.
- <sup>5</sup> Luis Rodríguez Embil : *La insurrección*. Paris, 1910. 288 p.
- <sup>6</sup> Enrique Serpa : « La manigua histórica », dans *Noche de fiesta*. La Havane, 1951.
- <sup>7</sup> Pour la plupart, en effet. Deux romans de cette période se détachent de ce courant ou s'y opposent. Le premier est le roman feuilleton de Raimundo Cabrera : « Episodios de la guerra. Mi vida en la manigua (Relato del Coronel Ricardo Buenamar) » qui parut dans la revue annexionniste de Cabrera, *Cuba y América*, à New-York du 15 avril 1897 au 15 décembre 1897. Bien que soutenant les indépendantistes, Cabrera ne croit pas à long terme à la création et à la viabilité d'une république indépendante et sans tutelle. Quant au roman de l'intégriste Eduardo López Bagos, *El separatista. (Primera parte de una tetralogía)* publié à La Havane, en 1895, il s'inscrit dans une double démarche de dénigrement - voire de calomnie - des indépendantistes et de rapprochement vis-à-vis des réformistes ou autonomistes de Cuba.
- <sup>8</sup> Carlos Loveira : *Generales y Doctores*. La Havane, première édition, 1920. 290 p.
- <sup>9</sup> Gustavo Robreño : *La Acera del Louvre*. La Havane, 1925. 340 p.
- <sup>10</sup> Raimundo Cabrera : *Sombras que pasan*. La Havane, 1916. 254 p. ; *Ideales*. La Havane, 1918. 322 p. ; *Sombras eternas*. La Havane, 1919. 322 p.
- <sup>11</sup> Jesús Castellanos : *La manigua sentimental*. Madrid, première édition, 1910.
- <sup>12</sup> Alberto Román Betancourt : *El arrastre del pasado*. 1923. 329 p.
- <sup>13</sup> Francisco López Leiva : *Los vidrios rotos. Cuento que pica en la historia*. Santa Clara, 1923. 308 p.
- <sup>14</sup> Antonio Penichet : *Alma rebelde*. La Havane, 1921. 163 p.
- <sup>15</sup> Carlos Montenegro : *Los héroes*. La Havane, 1941. 182 p.
- <sup>16</sup> Juan José Ortiz Velaz : *Historias de campamento, cuentos*. La Havane, 1948. 191 p.
- <sup>17</sup> Nous employons le concept « littérature » dans son acception élargie. Nous y comprenons tous les manifestations de type littéraire : poésie, théâtre, prose de fiction, journalisme, essais, discours, etc.
- <sup>18</sup> Cette période de l'entre-deux guerres qualifiée par José Martí de « Reposo turbulento ».

---

<sup>19</sup> Nous pensons ici au cas particulier de Ramón Roa, auteur de *A pie y descalzo*. La publication de ses mémoires l’opposa dans une vive polémique à José Martí qui condamnait le caractère défaitiste de ce type de récit, l’opposant à d’autres publications, comme celle de Manuel de la Cruz, auquel nous faisons allusion ci-après.

<sup>20</sup> Georg Lukacs : *Le roman historique*. Paris, 1965. p. 24.

<sup>21</sup> Le décompte et la dénomination de ces interventions nord-américaines à Cuba, qui scandent les actes successifs de la République médiatisée, dépendent des périodes et des écoles historiques. Les historiens de la République désignaient l’intervention de 1898 comme la Guerre hispano-américaine, l’intervention de 1906 comme la Première Intervention et celle de 1912 comme Deuxième Intervention. Certains historiens, depuis 1958, peuvent décompter les interventions à partir de celle de 1898. La Seconde Intervention fait donc suite à la Révolution d’août 1906 et ainsi de suite.

<sup>22</sup> Cette attitude recèle cependant bien des ambivalences, imputables au statut néocolonial. Sous le gouvernement Estrada Palma, déjà, la menace de l’intervention nord-américaine était brandie comme la réponse inévitable et logique des Etats-Unis à toute agitation sociale à Cuba, argument d’autant plus pesant qu’il correspondait à une menace réelle. Dans la phase préparatoire de l’insurrection libérale de 1906, ce débat fut rouvert. Selon les insurgés, la probabilité d’une intervention était élevée, mais, face au blocage politique, ils prirent le risque quoi qu’il en coûtât.

On peut aussi se demander si le choc de la Deuxième Intervention n’eut pas comme résultat de créer la conviction qu’une troisième intervention serait définitive et condamnerait donc tout espoir d’indépendance... Ce que les faits infirmèrent dans la mesure où la « Troisième Intervention » fut au contraire diplomatique, et non plus militaire. Il s’agit du « Cabinet de la Honradez » en janvier 1921, étroite collaboration entre Zayas et Crowder.

<sup>23</sup> Noël Navarro : *Brillo de sol sobre el acero*. La Havane, 1981.

<sup>24</sup> Alfredo Reyes Trejo : *Por el rastro de los libertadores*. La Havane, 1974.

<sup>25</sup> Cintio Vitier : *De peña pobre*. La Havane, 1980.

<sup>26</sup> Loló de la Torriente : *Los caballeros de la marea roja*. La Havane, 1984.

<sup>27</sup> Raúl Caplan : « Del 98 al 59 : las « dos independencias » de Cuba en la novela cubana », dans *L’image de la guerre hispano-américaine de 1898 chez les non-combattants*. Lyon, 1999, pp.153-161.

<sup>28</sup> Nous justifions notre approche théorique plus bas. Cf. supra Modèles et contextes, dans Deuxième Partie : Représentations littéraires.

<sup>29</sup> Citons, à ce propos, José María Heredia, qui résuma parfaitement, au début du XIX<sup>ème</sup> siècle, l’état d’esprit des romantiques cubains et latino-américains, en tant que créateurs et citoyens : « No hay clase, no hay individuo de la sociedad ; por limitada que parezca su esfera, que no pueda hacer a la patria un servicio importante, contribuyendo a sostener el espíritu público, y promoviendo la conservación del orden y de la paz, cuyo balsámico influjo tanto necesitan los pueblos para restablecerse de los males que han padecido. », dans « Discurso pronunciado en la plaza mayor de Toluca, el 10 de Septiembre de 1831 », dans *Prosas*, La Havane, 1980. pp. 145-150.

- 
- <sup>30</sup> On peut consulter le « Tableau récapitulatif du roman des Guerres », en Annexe 3.
- <sup>31</sup> Francisco Javier Balmaseda : *Clementina. Primera parte. Novela política. Quince años después, su continuación*. Cartagena de Indias, 1897. 401 p.
- <sup>32</sup> Cf. Domingo Figarola Caneda : *Diccionario cubano de seúdonimos*. La Havane, 1922.
- <sup>33</sup> Précisons à ce propos que nous avons pris le parti de respecter la graphie d'origine. Le lecteur trouvera donc, entre autres, de nombreuses prépositions accentuées (á) et découvrira un superbe « descubrida ».
- <sup>34</sup> Cf. Ana Cairo : *La revolución del 30 en el testimonio y la narrativa cubanos*. La Havane, mars 1985.
- <sup>35</sup> Cf. Michel Zérafra : *Roman et société*. Paris, 1971. 184.p.
- <sup>36</sup> Juan Maspons Franco : *Op. cit.*
- <sup>37</sup> Cf. Max Henríquez Ureña : « Tablas cronológicas de la literatura cubana », dans *Archipiélago*. Santiago de Cuba, 1929. p. 19
- <sup>38</sup> Cf. Raimundo Lazo : « La teoría de las generaciones y su aplicación al estudio histórico de la literatura cubana », separata de *Revista de la Universidad de La Habana*. La Havane, janvier-juin de 1954. Nos 112, 113, 114.
- <sup>39</sup> Cf. José Antonio Portuondo : « Esquema de las generaciones literarias cubanas », dans *La historia y las generaciones*. La Havane, 1981. pp. 98-110.
- <sup>40</sup> Cf. José Antonio Portuondo : « Esquema de las generaciones literarias cubanas », dans *La historia y las generaciones*. La Havane, 1981. p. 103.
- <sup>41</sup> Cf. le chapitre que nous consacrons à la littérature de témoignage, Présence du témoignage, dans Deuxième Partie : Représentations, Modèles et contextes, L'Histoire qui s'écrit.
- <sup>42</sup> Carlos Montenegro : « Los imponderables de Pedro Barba », dans *Los Héroes*, La Havane, 1941. pp.85-87.

---

<sup>43</sup> Ce renouveau de l'historiographie est actuellement notable, et la parution en 1994 du premier tome de la nouvelle *Historia de Cuba*, sous la direction d'Eduardo Torres-Cuevas, en est l'aboutissement.

<sup>44</sup> Cf. Emilio Roig de Leuchsenring : *La Guerra libertadora de los treinta años*. La Havane, 1958.

<sup>45</sup> Cf. Paul Estrade : « Remarques sur la caractère tardif, et avancé, de la prise de conscience nationale dans les Antilles espagnoles », dans *Caravelle*. Toulouse, n°38, 1982. pp.89-117.

<sup>46</sup> Ce conflit se trouve actuellement désigné de deux manières. Les historiens nord-américains ont tendance à préférer le terme « Hispano-american War », à l'instar d'ailleurs des Espagnols (« Guerra hispanoamericana »). Cette désignation met l'accent sur le conflit de type colonial qui opposa les deux puissances, dans les Caraïbes (Cuba et Porto Rico) et dans le Pacifique (Guam et Philippines), mais elle exclut les Cubains, objets et non acteurs de la redéfinition des termes de ce nouveau pacte. Les historiens cubains préfèrent quant à eux la désignation de « Guerra hispano-cubano-americana » qui illustre mieux leur perspective. Il s'agissait d'une guerre de libération nationale, dans laquelle les Etats-Unis intervinrent en s'alliant alors objectivement avec les Cubains contre l'Espagne. Les événements ultérieurs ne doivent pas gommer cet affrontement initial d'autant plus qu'il se trouverait transposé ultérieurement dans l'opposition Cuba-Etats-Unis.

Il apparaît que la déclaration de guerre des Etats-Unis à l'Espagne, et leur intervention armée à Cuba, réalisée en accord avec l'Etat-major de l'Armée de Libération et dans le mépris délibéré des institutions constitutionnelles de la République, a finalement relégué l'Armée cubaine dans un rôle d'appoint, et abouti à l'éviction de la République de Cuba sur la scène internationale et à la restriction, sur la scène nationale, de l'exercice de ses prérogatives théoriques d'état indépendant. Le terme de « Guerre hispano-américaine » refléterait donc mieux la prise du pouvoir nord-américain et le passage de la situation coloniale à la situation néocoloniale de Cuba dans le contexte international de la redéfinition des sphères d'influence des métropoles. Néanmoins, comme nous traitons dans ce travail de la vision cubaine du processus de l'accession à l'indépendance nationale, il nous semble plus pertinent d'adopter la dénomination qui renvoie prioritairement à la lutte des Cubains pour la constitution d'un état réellement indépendant.

<sup>47</sup> Cuba, comme les autres pays des Antilles hispaniques, se singularise vis-à-vis de l'Amérique hispanique continentale par le caractère tardif de ses Guerres d'Indépendance. Cela est d'autant plus remarquable que ce fut dans cette même aire que débutèrent les luttes émancipatrices, avec la Révolution de Saint-Domingue, en 1791. Nous reviendrons sur ces caractéristiques, et sur leurs causes historiques.

<sup>48</sup> Cf. Luisa Campuzano : « Las muchachas de La Habana no tienen temor de Dios », dans *Revista Canadiense de Estudios Hispánicos*. Vancouver, Volume XVI, n°2, 1992. pp.307-318.

<sup>49</sup> Beatriz de Jústiz y Zayas, née à La Havane le 24 février 1733, descendante d'une vieille famille havanaise. Son père occupa différentes fonctions importantes dans l'Armée royale à Cuba. Elle épouse Manuel José de Manzano y Jústiz, premier Marquis de Santa Ana, « chef-comptable » du Real Tribunal de Cuentas de la Isla, et maire de La Havane. Hormis ces données, l'on en sait bien peu sur sa biographie, sinon que lui sont attribués le « Memorial » et « La dolorosa métrica

---

expresión del Sitio, y entrega de la Havana, dirigida a N.C. Monarca el Sr. Dn. Carlos Terce/ro/ », développement poétique des mêmes idées exposées dans le « Memorial ».

- <sup>50</sup> Je cite l'auteur : « tremendamente transgresor ». Texte transgresseur, développe-t-elle, à plusieurs égards. En premier lieu, c'est un réquisitoire, adressé au roi, et critiquant l'attitude défaitiste du gouverneur de La Havane face à l'attaque anglaise. En second lieu, c'est un texte qui affirme un sentiment de créolité, bien que l'obéissance à Dieu et à la Couronne espagnole y soit réitérée. Enfin, c'est un document rédigé par des femmes, émettant un jugement critique dans le domaine politico-militaire, domaine considéré comme exclusivement masculin.
- <sup>51</sup> Excluons de ce propos globalisant quelques exceptions dont le Mexique, le Pérou ou l'Amérique centrale, où les riches Créoles restèrent longtemps fidèles à l'Espagne, ceci au moins jusqu'en 1821.
- <sup>52</sup> On retrouve cette référence initiale chez Emilio Rosas, dans *El Cafetal azul*.
- <sup>53</sup> Nous reviendrons ultérieurement sur cet événement. Mais précisons toutefois que l'intervention de troupes nord-américaines permit à l'Armée cubaine d'organiser la répression. Ainsi, la tuerie de Mícara fut dirigée par le chef des forces armées, le Général Monteagudo. Cette répression aveugle stigmatise le désir d'éradiquer toute velléité de rébellion de la part des Cubains de couleur, spoliés de beaucoup des droits pour lesquels ils avaient combattu en 1895, et tenus à l'écart des instances décisionnelles.
- <sup>54</sup> Voir le chapitre d'Anne Pérotin et Paul Estrade : « Les Antilles espagnoles (1770-1855) », dans *Les Révolutions dans le monde ibérique (1766-1834).II L'Amérique*. Bordeaux, 1991. pp.47-111.
- <sup>55</sup> Eduardo Torres-Cuevas : *Antonio Maceo. Las ideas que sostienen el alma*. La Havane, 1995. p.53.
- <sup>56</sup> Se référer notamment à : Relecture de l'histoire coloniale, dans Deuxième partie : Représentations littéraires, Le didactisme du discours sur les Guerres, « Vieux Monde » versus « Nouveau Monde ». p.469 et suiv.
- <sup>57</sup> Elle s'étendit, sous une forme latifundiaire, vers l'Est et l'Ouest, alors que les régions orientales et centrales de l'île se trouvaient écartées de cette restructuration. La zone Cárdenas, Colón, Cienfuegos, Santa Clara concentrait 43,5 % des sucreries de l'île. Cf. Barcía, García, Torres-Cuevas : *Historia de Cuba. La conquista*. La Havane, 1994. p.408.
- <sup>58</sup> La première expérience d'utilisation de machine à vapeur fut tentée dès 1819, dans une sucrerie de Güines, afin de faire fonctionner les moulins. Cependant, la diffusion n'en fut pas très rapide : en 1846, 286 « ingenios » (sur un total de 1442) en étaient équipés ; en 1861, il y en avait 949 (sur un total de 1365).
- <sup>59</sup> En 1837, fut construite la ligne La Havane-Güines. Après avoir équipé la capitale, les « hacendados » favorisèrent la construction du réseau dans la zone sucrière de Matanzas, au cours des années 1840. Puis, le développement s'opéra vers l'Ouest. La zone centrale et la zone orientale furent reliées au réseau dans les années 1860. Le projet de « ferrocarril central », voie reliant La Havane à Santiago de Cuba, apparaissait en 1854. Mais la voie ne serait terminée qu'après 1878, pour des raisons de crise intérieure et de crise économique. Le développement du chemin de fer se conçut plus en fonction des besoins des producteurs sucriers que des critères d'occupation du territoire ou de stratégie.



---

Le chemin de fer aura sa place dans l'évocation romanesque des guerres, bien que mineure si on la compare au roman de la Révolution mexicaine.

- <sup>60</sup> J. Le Riverend : *Historia económica de Cuba*. La Havane, 1974. p.383.
- <sup>61</sup> On peut sur ce sujet, consulter les chapitres VII et X de Barcía, García, Torres-Cuevas : *Historia de Cuba. La conquista*. La Havane, 1994.
- <sup>62</sup> Gutiérrez de la Concha, Serrano y Domínguez et Dulce y Garay étaient membres du parti espagnol d'Union Libérale.
- <sup>63</sup> On peut en effet considérer que le mouvement autonomiste postérieur à 1878 est, d'une certaine manière, la continuation du mouvement réformiste.
- <sup>64</sup> En 1790, les réformistes demandaient principalement la liberté de commerce, l'exemption des droits de la Couronne sur les produits en provenance de Cuba, sur les machines et sur les esclaves. En 1830, ils réclamaient une réforme douanière afin de commercer à leur bénéfice avec d'autres pays que l'Espagne. En 1855, se greffait à cette demande toujours d'actualité celle d'une réforme de la fiscalité.
- <sup>65</sup> Nous nous référons ici au très symbolique « Grito de Yara », lancé par Carlos Manuel de Céspedes, le 10 octobre 1868, et qui marque le déclenchement de la Guerre de Dix Ans.
- <sup>66</sup> Cf. notamment José Luciano Franco : « Cuatro siglos de lucha por la libertad : los palenques », dans *Revista de la Biblioteca Nacional José Martí*. La Havane, janvier-mars 1967.
- <sup>67</sup> Cirilo Villaverde avait retranscrit, dans les années 1880, le journal d'un chasseur d'esclaves. Son manuscrit a été édité en 1982, et présente un grand intérêt historique et littéraire. Cf. Cirilo Villaverde : *Diario del rancheador*. La Havane, 1982.
- <sup>68</sup> Cf. L. Oquendo : « Las rebeldías de los esclavos en Cuba : 1790-1830 », dans *Temas acerca de la esclavitud*. La Havane, 1988. pp.49-70.
- <sup>69</sup> La première dont on trouve trace date de 1533, et est signalée par José Antonio Saco, dans son *Historia de la esclavitud de la raza africana en el Nuevo Mundo*. Quatre mineurs des mines de Jacobo, en Oriente, se révoltèrent, furent tués, et leurs têtes exposées sur des piques à Bayamo.
- <sup>70</sup> José Luciano Franco : « Cuatro siglos de lucha por la libertad : los palenques », dans *Revista de la Biblioteca Nacional José Martí*. La Havane, janvier-mars 1967.
- <sup>71</sup> José Luciano Franco : « La rebelión de los Cobreros », dans *Historia de Cuba, Selección de textos*. La Havane, 1974. p.9.
- <sup>72</sup> L'on trouve d'ailleurs certainement là l'origine de la pratique indépendantiste de destruction des champs de canne par le feu, la si contestée « Tea », la torche incendiaire.
- <sup>73</sup> Bien que de nombreuses victimes de cette répression fussent déclarées mortes de maladie, ce qui rend difficile une évaluation précise, on peut citer le chiffre donné par Vidal Morales de 5 000 noirs morts en 1843-1844.
- <sup>74</sup> Turnbull fut d'ailleurs lui-même mis en cause et relevé de ses fonctions, après avoir fomenté, avec l'aide de son vice-consul et d'un mulâtre libre José Miguel Mitchell, une conspiration dont les ramifications s'étendaient en Jamaïque et au Vénézuéla.

- 
- <sup>75</sup> Le traité passé entre l'Espagne et l'Angleterre date de 1817. L'Espagne s'engageait à supprimer le trafic d'esclaves au nord de l'Équateur, contre une compensation de deux millions de pesos. Ce n'est qu'en 1820, alors que par le seul port de La Havane 225 574 « bozales » venaient de transiter, que le trafic d'esclaves fut officiellement interdit. Commença alors la période de la traite illégale.
- <sup>76</sup> Situations contradictoires, en effet : alors que, du fait de l'interdiction de la Traite, le nombre d'esclaves noirs diminuait, les propriétaires sucriers cubains tentaient de compléter l'importation de main d'œuvre par le biais de la traite illégale. A partir de 1847, arrivèrent cent mille coolies chinois, ou Indiens yucatèques, en état objectif de servilité. Par ailleurs, alors que la petite bourgeoisie noire, essentiellement artisanale, se développait, tous les efforts seraient faits pour utiliser les derniers esclaves. La création du « Depósito General de Marrones » en est un exemple.
- <sup>77</sup> Nous ne faisons pas ici référence à la régionalisation administrative. En effet, la division de Cuba en trois provinces, ou départements (Occidente, Centro, Oriente) date de 1821.
- <sup>78</sup> C'est la thèse de Roland Labarre. Voir : « La conspiración de 1844 : un « complot por lo menos dudoso » y una « atroz maquinación », dans *Anuario de Estudios Americanos*. Madrid, XLIII, 1986. pp.127-141.  
Tomás Fernández Robaina, lui, conteste cette double hypothèse. La population de couleur libre était loin, remarque-t-il, de représenter un quelconque danger pour l'ordre public ou les classes dominantes, du fait de son faible poids économique et politique. D'autre part, les recherches de Walterio Carbonell démontrent la réalité de la Conspiration, fomentée par les représentants anglais, le consul David Turnbull et le vice-consul Francis Ross Cocking. Voir *El negro en Cuba. 1902-1958*. La Havane, 1990. pp.16-17.
- <sup>79</sup> Le 31 mai 1844, O'Donnell promulgua deux mesures, qui donnaient, l'une tout pouvoir aux propriétaires de plantations et aux contremaîtres, y compris sur les Noirs libres qui pénétraient dans les propriétés, l'autre interdisant aux Noirs libres certains emplois les conduisant à voyager dans l'île. Il s'agissait de rendre impossible le fonctionnement de tout réseau, même informel, et y compris de divulgation d'information.
- <sup>80</sup> Cf. E. Torres-Cuevas : « Los cuerpos masónicos cubanos durante el siglo XIX », dans *Masonería española y América*. Madrid, 1993. p.238.
- <sup>81</sup> Cette période était aussi fort agitée en Espagne, puisque les troupes françaises déposaient les Cortès au même moment.
- <sup>82</sup> Cf. L'annexionnisme, dans Première Partie : Les Guerres de l'Indépendance cubaine, Un long processus, Les évolutions du discours patriotique. p.44 et suiv.
- <sup>83</sup> Dans l'évocation romanesque de la Genèse indépendantiste, on retrouve aussi cette référence-ci.
- <sup>84</sup> Or, de nombreux écrivains, dont la majorité appartient à la dernière génération littéraire de la colonie, lorsqu'ils évoquent la genèse des luttes indépendantistes, citent pour la plupart l'expédition de Narciso López comme sa première manifestation. Nous serons appelés à revenir plus longuement sur les causes de cette absence volontaire d'évocation des objectifs des annexionnistes dans le roman des guerres de l'indépendance.

- 
- <sup>85</sup> Nous faisons allusion principalement à l'histoire des révoltes noires, qui n'est pas un aspect développé dans la production historiographique de la République, et dont on observe l'absence dans la production romanesque.
- <sup>86</sup> Nous aborderons ultérieurement les causes de cette réticence à évoquer l'histoire politique des Guerres. La limitation de l'évocation de la constitution de la Nation à l'aspect militaire est une des caractéristiques de la littérature idéologique que nous étudions.
- <sup>87</sup> Cette assimilation, sous la plume de certains, n'est pas anodine, et vise à cautionner l'annexionnisme. Néanmoins, de nombreux auteurs assimilent en toute ingénuité les uns aux autres. La méconnaissance de l'histoire politique de leur pays en est la cause principale.
- <sup>88</sup> Voir Eduardo Torres-Cuevas : « De la ilustración reformista al reformismo liberal », dans *Historia de Cuba*. La Havane, Tome 1, Chapitre VIII, 1994. p.330.
- <sup>89</sup> Paul Estrade signale que cette conspiration, étouffée dans l'œuf et peu commentée, ne marqua pas sensiblement ses contemporains, à la fois restés et maintenus dans son ignorance. Nous la signalons néanmoins parce qu'elle est la conspiration indépendantiste initiale. Voir Paul Estrade : « Les Antilles espagnoles (1770-1855) » dans *Les Révolutions dans le monde ibérique. II. L'Amérique*. Bordeaux, 1991. p.67.
- <sup>90</sup> José Fernández la Madrid, président de la République de Colombie en 1816, Vicente Rocafuerte, président d'Équateur en 1835, Manuel Lorenzo Vidaurre, écrivain péruvien, et José Antonio Miralla, l'Argentin.
- <sup>91</sup> Je cite Torres-Cuevas : « De la ilustración reformista al reformismo liberal », dans *Historia de Cuba*. La Havane, Tome 1, Chapitre VIII, 1994. p.334.
- <sup>92</sup> Nous reprenons ici littéralement la qualification appliquée par le groupe d'historiens rédacteurs de la récente *Historia de Cuba*. La Havane, Tome 2. p.2.
- <sup>93</sup> La désaffection de l'Espagne provoquant un mécontentement général, l'indépendantisme gagnait du terrain. Ses partisans voyaient deux possibilités : le rattachement à Haïti, ou le rattachement à la Colombie. Le mouvement insurrectionnel pro-haïtien, populaire, fut déclenché le 8 novembre 1821. Les créoles aisés, qui envisageaient la seconde option, réagirent par un coup d'Etat, le 30 novembre 1821. Le nouvel Etat Indépendant d'Haïti Espagnol, battant pavillon colombien, n'abolit pas l'esclavage : le pays, à partir de décembre, se prononçait pour l'union avec Haïti. Ainsi, les troupes de Boyer ne rencontrèrent pas de résistance lorsqu'elles mirent fin à cette indépendance le 9 février 1822 afin d'achever l'unification de l'île, conformément à la Constitution haïtienne de 1816. Ces événements poussèrent évidemment les esclavagistes cubains à rechercher à nouveau l'appui d'une puissance susceptible de les protéger d'un dénouement qui jetait à bas la société esclavagiste.
- <sup>94</sup> C'est le cas de Manuel González del Valle, de Felix Tanco Bosmeniel ou de José Luis Alfonso.
- <sup>95</sup> Nous faisons allusion à *Cecilia Valdés o la Loma del ángel*, dont le premier tome fut publié en 1839, et la première publication intégrale vit le jour en 1882, à New-York.
- <sup>96</sup> John L. Sullivan était le beau-frère de Cristóbal Madan, « hacendado », commerçant et armateur. De surcroît, Madan était un des membres du Club de La Havane. En 1847, Sullivan se rendit à La

---

Havane, où il participa aux réunions du club, et fut chargé de transmettre au Président Polk les propositions des annexionnistes cubains.

<sup>97</sup> José Martí : « Conferencia internacional americana », dans *Obras completas*. La Havane, Tome 6, pp.54-63.

<sup>98</sup> Réunies le 24 septembre 1810, les Cortès siégèrent jusqu'au 19 mars 1812, date à laquelle elles approuvèrent la première Constitution de l'histoire de l'Espagne.

<sup>99</sup> Luis Navarro García signale, à ce propos, que ce fut au cours d'altercations entre les deux partis que pour la première fois des invectives (des termes comme « godos » ou « uñas sucias » désignant les métropolitains, « serviles » ou « mulatos » étant attribués aux créoles) furent échangées sur le principe de la rivalité créoles/péninsulaires, et que des « ¡ Mueran los españoles ! » ou des « ¡ viva la independencia » furent lancés. Voir *La Independencia de Cuba*. Madrid, 1992. p.77.

<sup>100</sup> La Commission des Cortès chargée d'étudier le projet créa en 1821 trois sections des Cortès en Amérique. La première regroupait le Mexique actuel, les « Provincias internas », et le Guatemala ; la deuxième englobait la Nouvelle Grenade et Terre Ferme ; la troisième était composée du Pérou, du Chili et de Buenos Aires.

Ajoutons par ailleurs que les Mexicains proclamèrent leur indépendance le 28 Septembre 1821.

<sup>101</sup> Les adhérents du Parti Conservateur se disperseraient à la fin des années 80. Les uns rejoindraient le Parti Union Constitutionnelle. D'autres se retrouveraient au sein du Mouvement Economique dans les années 1891-1892, puis du Parti Réformiste créé le 16 août 1893.

<sup>102</sup> Ces chiffres sont donnés par María del Carmen Barcia. Voir : « El reagrupamiento social y político. Sus proyecciones (1878-1895) » dans *Historia de Cuba*. La Havane, Tome 2, Chapitre V, 1996. p.241.

<sup>103</sup> Ce fut le cas des frères Sartorio qui dirigèrent l'insurrection séparatiste de Purnio. Ils furent très clairement condamnés par le Parti Libéral Autonomiste.

<sup>104</sup> Raimundo Cabrera : « Datos históricos », dans *Cuba y América*. New-York, n°71, 20 Novembre 1899. p.20. Dans cet article, Cabrera relate la réunion à New-York le 3 novembre 1897 de José Canalejas, mandaté par le Parti Autonomiste, et de quelques ex-Autonomistes – Yznaga, Varona, Heredia, Pierra et Cabrera – qui avaient franchi le pas et rejoint l'émigration patriotique. Canalejas était venu défendre le plan d'Autonomie de Moret et de Sagasta, leur demander d'y adhérer, et de retourner à Cuba. Cabrera signale par ailleurs que *Patria* publia un compte-rendu de la réunion dans un numéro de novembre, après qu'Estrada Palma eut été informé du contenu du débat par Varona, Heredia et Párraga.

<sup>105</sup> Ainsi, en Septembre 1893, la « Junta Central » organisa une rencontre entre des membres du gouvernement et des personnalités séparatistes de 1868 – Ramón Roa, Enrique Collazo, Lacret Morlot – afin d'obtenir l'expression de leur désaccord avec le soulèvement de Purnio, et d'assimiler celui-ci à une condamnation de toute tentative insurrectionnelle. Voir Mildred de la Torre : *El autonomismo en Cuba 1878-1898*. La Havane, 1997. p.196.

<sup>106</sup> Les Etats-Unis étaient par ailleurs entrés en guerre le 15 février.

- 
- <sup>107</sup> Cette évolution est attestée par le titre du journal autonomiste, *El País*, qui devint à partir du 1<sup>er</sup> Janvier 1899 *El Nuevo País, diario político conservador*. Le fait nous a été signalé par Paul Estrade.
- <sup>108</sup> Ses plus féroces détracteurs lui reprochèrent d'ailleurs à l'envi cette clairvoyance, l'accusant d'exploiter les ouvriers du tabac à des fins personnelles.
- <sup>109</sup> Le lecteur aura compris que nous citons là José Martí. Voir José Martí : *Obras completas*. La Havane, Tome 4, 1975. p.269.
- <sup>110</sup> Voir *Historia de Cuba*. La Havane, Tome 2. pp.16-17.
- <sup>111</sup> Le chiffre est donné par María del Carmen Barcia Zequeira et Eduardo Torres-Cuevas. *Ibidem*. p.417.
- <sup>112</sup> Cuba aida ainsi l'Espagne à financer la réintégration de Santo Domingo, la guerre du Mexique, celle du Pérou ou du Maroc.
- <sup>113</sup> Nous évoquons très rapidement ce point pour une raison bien précise. Anticipons donc sur le contenu des romans que nous étudions. Le thème de la pression et des manipulations financières existe dans certains romans. Seul Raimundo Cabrera évoque, par le biais d'un planteur cubain intégriste, les taux usuraires octroyés au petit paysannat de couleur. En revanche, le personnage odieux du « bodeguero » de province acquiert par sa fréquence le rang d'archétype. La rancune, la haine, dont il fait l'objet, lui qui pousse les plus humbles à la misère, peuvent être considérées comme un indice du ressentiment paysan envers l'Espagne.
- <sup>114</sup> Ce chiffre est tiré de : *Historia de Cuba*. La Havane, Tome 2. p.246.
- <sup>115</sup> Terre d'accueil : en effet, le libéral Soto et son successeur surent non seulement accueillir Maceo, puis d'autres figures de 1868, mais leur donnèrent l'occasion de participer à la vie publique. Maceo, Roloff, Máximo Gómez, Flor Crombet et d'autres purent exercer dans le cadre de l'administration publique hondurienne.
- <sup>116</sup> Les termes sont du journaliste James O'Kelly. Ils sont explicites et soulignent d'eux-mêmes l'existence de ce pays-là.
- <sup>117</sup> Voir José Luciano Franco : *Antonio Maceo. Apuntes para una historia de su vida*. La Havane, Tome 3, 1989. p.154.
- <sup>118</sup> Emilio Bacardí : *Vía Crucis*. La Havane, 1981. p.118.  
Un autre auteur, José Wenceslao Maury Rodríguez donnait dans son roman l'origine de la légende : « La Virgen del Cobre es la patrona de los cubanos. Los españoles la llamaron la virgen **mambisa**, nombre que daban los españoles a los cubanos revolucionarios. En un ataque que hicieron los revolucionarios del 68 a esta villa, quemaron y destruyeron cuanto hallaron a su paso y respetaron solo a la venerada virgen y su santuario. » Plus bas : « El gobierno, a todo el que le encontraba una imagen de esa virgen revolucionaria en su casa, lo mandaba a fusilar. Un cura cubano una vez fue ahorcado en garrote vil en 68, porque predicando en el púlpito, al hablar de ella, comparó sus vestiduras con un cielo azul y estrellado. » (ce qui caractérisait le drapeau cubain). Dans José Wenceslao Maury Rodríguez : *Los visionarios*. La Havane, 1918. pp.106-107.

- 
- <sup>119</sup> Certes, Carlos Manuel de Céspedes « libéra ses esclaves » (et cette formulation nous paraît révéler fort ingénument un mode de pensée alors dominant). Jusqu'en 1871, la position qu'il défendit, traduction d'une attitude conciliante vis-à-vis des élites, fut celle d'une abolition graduelle, indemnisée et consécutive à la victoire indépendantiste. En attendant cette issue, les décrets de Céspedes restaient donc dans la logique du maintien du statu quo social. Les propriétaires étaient libres d'affranchir leurs esclaves afin qu'ils rejoignent les contingents « mambis » ou qu'ils restent dans la propriété à leur service dans l'agriculture ou la domesticité. Un décret de novembre 1868 qui condamnait à mort toute personne incitant les esclaves à la rébellion, était applicable à ceux qui décideraient de prendre leur destin en main et de quitter leur maître, y compris pour rejoindre l'armée insurgée.
- <sup>120</sup> Voir Rebecca Scott : *La emancipación de los esclavos en Cuba. La transición al trabajo libre, 1860-1899*. México, 1985. pp.75-78.
- <sup>121</sup> Le soulèvement de Donato Mármol, début 1869, était motivé entre autre par la décision de Céspedes de reporter l'abolition immédiate.
- <sup>122</sup> Dans le roman des Guerres, ces qualificatifs sont ceux qui sont appliqués à un des modes de la représentation archétypique du Noir (et non pas du « Cubain de couleur » puisque la distinction se pratique ! ) : le rebelle est potentiellement dangereux, violent, bestial, bref : incontrôlable (par les Blancs). L'autre modèle est celui du Noir qui reste soumis et respectueux. Il entre évidemment dans la catégorie du « bon nègre ».
- <sup>123</sup> Nous nous proposons par ailleurs, dans un article en cours de rédaction « Le parler « mambi », ou la révolution dans le langage », de montrer comment cette radicalisation du sentiment patriotique s'exprime dans le vocabulaire.
- <sup>124</sup> La vogue de la désignation est attestée par la publication, en 1872, à Paris du roman anonyme *Los laborantes*, auquel nous avons déjà fait allusion.
- <sup>125</sup> Paul Estrade : « Des gentils noms d'oiseaux échangés entre Espagnols et Cubains pendant la Guerre de Dix Ans (1868-1898) », dans *Actes du Colloque ALMOREAL*, Université du Maine, Le Mans, 1990. pp. 43-59.
- <sup>126</sup> Emilio Bacardí : *Vía Crucis*, La Havane, 1981. p.101.
- <sup>127</sup> Les Espagnols étant à l'inverse qualifiés de « gorriones », ces voleurs de nid.
- <sup>128</sup> En effet, citons deux « laborantes » qui tentèrent, en toute bonne foi et pleins de préjugés, de trouver une origine sémantique qui leur semblerait plus valorisante. Ils vont se tourner vers les origines « ciboney » mythiques du peuple cubain. Le premier, Antonio González explique, dans *Los Mambises*, plaquette publiée à Madrid en 1874, que c'est certainement : « el nombre con que se llamaban los indios rebelados contra los caciques que se ocultaban en los bosques » à moins que ce ne soit – élucubration fantaisiste sur la composition des morphèmes « man » et « bis » à l'appui – : « el nombre de un pájaro que jamás sale del bosque ». Bachiller y Morales, personnalité autrement plus reconnue, éprouve les mêmes réticences et des difficultés similaires dans *Cuba primitiva, origen, lenguas, tradiciones e historia de los indios de las Antillas Mayores y las Lucayas*, publié en 1883. Il attribue au mot soit une origine brésilienne (« mambí », en langue tupi signifierait « oreille », surnom donné aux animaux échappés, sans marquage), soit dominicaine (« mambí » serait dérivé de « mambá », nom de la variété d'arbres, courante dans le maquis

---

dominicain, derrière lesquels se cachait les insurgés), soit ciboney (il reprend alors la thèse d'Antonio González). Il faudra attendre Fernando Ortiz, et le *Nuevo catauro de cubanismos* pour que soit prouvée et retenue, l'origine congo et la signification initiale. Un « mambí » est un « hombre malo, abominable, pernicioso, repulsivo, vil, sucio, dañino ».

<sup>129</sup> José Wenceslao Maury Rodríguez : *Los visionarios*. La Havane, 1918. p.300.

<sup>130</sup> Voir plus bas : La « manigua » dans Deuxième Partie : Représentations littéraires, Le Roman des Guerres, Le monde de la guerre, Les décors. p.326.

<sup>131</sup> Voir Esteban Pichardo : *Diccionario provincial casi razonado de voces y frases cubanas*. La Havane, Cinquième édition, 1985. pp.394-395. Pichardo décrit d'ailleurs dans l'article le comportement du « majá », ce qui éclaire en partie le lecteur sur l'application du terme aux traîtres et dénonciateurs des « Mambí ».

<sup>132</sup> Sur l'évolution du traitement de la représentation du « Mambí », voir Caractéristiques d'un personnage archétypique, dans Deuxième partie : Représentations littéraires, Acteurs des Guerres, L'Histoire et le « Mambí ». p.398.

<sup>133</sup> Voir plus bas les lignes consacrées au « Théâtre « mambí ». La littérature de campagne, dans Deuxième partie : Représentations littéraires, Modèles et contextes, L'histoire en marche. p.194.

<sup>134</sup> « Partido Autonomista », « Partido Reformista » et « Partido Unión Constitucional ».

<sup>135</sup> Voir « El inicio de una nueva etapa del movimiento patriótico de liberación nacional », dans *Historia de Cuba*. La Havane, Tome 2, 1996. pp.318-379.

<sup>136</sup> Rappelons que le Corps des Volontaires avait été formé en 1855, par le Général Concha à la suite des tentatives de débarquement de Narciso López.

<sup>137</sup> Le vaisseau qui transportait des armes et des volontaires cubains, dont l'équipage était composé de Nord-Américains et de Britanniques, et bien que battant pavillon nord-américain, fut arraisonné au large de la Jamaïque par un vaisseau de guerre espagnol. Les autorités espagnoles firent exécuter de nombreux passagers et membres de l'équipage. Les gouvernements britanniques et nord-américains réagirent afin de protéger leurs ressortissants : la tâche était d'autant plus difficile à justifier légalement que la république en Armes n'avait pas été reconnue par les parties. Elles arrivèrent à un accord le 20 novembre : arrêt des exécutions, remise des survivants et du vaisseau aux autorités nord-américaines, indemnisation espagnole de 80 000 dollars aux Etats-Unis.

<sup>138</sup> Máximo Gómez le reconnaît lui-même. Il consigne, dans son journal, au lendemain de la bataille de Las Guásimas :

« El movimiento de Invasión probablemente puede sufrir algún retardo con éste, tan reñido combate ; pero yo no desmayo en mi propósito. Voy a ayudar al Gobierno a vencer las dificultades que se presentan. » dans Máximo Gómez : *Diario de campaña*. La Havane, 1968. p.98.

Pourtant, toujours d'après Gómez, les pertes en hommes de l'Armée « mambise » s'élevaient à 29 morts, 28 blessés graves, 109 blessés légers. Celles de l'ennemi à 1037 soldats morts ou blessés. *Ibidem*. p.98.

<sup>139</sup> Nommé Capitaine Général, il préféra demander à Jovellar de continuer à assurer la fonction, se consacrant ainsi exclusivement à sa campagne militaire.

- 
- <sup>140</sup> Nous reviendrons, dans l'étude des romans, sur ces questions liées au patriotisme des régions. Il est certain que la capitulation du Camagüey atteignit l'image collective du nationalisme de la région pendant longtemps.
- <sup>141</sup> Ces éléments nous semblent d'autant plus importants à signaler que la conscience du caractère impératif de leur résolution guiderait ultérieurement Martí dans la préparation de la continuation du conflit. La fondation du Parti Révolutionnaire Cubain fut une tentative de réponse à cette désunion de la famille indépendantiste. Nous verrons dans un second temps comment le Parti Révolutionnaire Cubain ne put que répondre de manière incomplète à cette nécessité de la construction d'un front uni, et comment des luttes intestines réapparaîtraient et mèneraient à l'acceptation de l'intervention nord-américaine par les instances révolutionnaires en 1898.
- <sup>142</sup> Sergio Aguirre : *Raíces y significación de la protesta de Baraguá*. La Havane, 1978.
- <sup>143</sup> Aldama rompit avec son passé de propriétaire esclavagiste. En 1872, à Paris, il libéra 1000 esclaves par acte notarié.
- <sup>144</sup> Cette opposition déterminée par des facteurs économiques et sociaux recoupait également la carte régionale : les propriétaires orientaux, et parmi eux ceux de la zone Manzanillo-Jiguaní-Las Tunas, se montraient plus impatients que les représentants de Camagüey.
- <sup>145</sup> Ce fut fait lors de la réunion du 1<sup>er</sup> septembre 1868 lors d'une réunion à laquelle l'Oriente était sous-représenté par rapport à la région de Camagüey.
- <sup>146</sup> Je fais allusion à l'ordre de détention le concernant, ordre dont il fut prévenu, ce qui le mena à agir avant d'être détenu.
- <sup>147</sup> La montée de l'annexionnisme entre avril et juillet 1869, alors que le président nord-américain Grant semblait plus disposé à accorder son soutien aux Cubains, corrobore cette interprétation. L'annexionnisme pouvait fournir une réponse aux aspirations de l'élite créole. En aucun cas, on ne pouvait en dire autant de la population et de la classe moyenne révolutionnaire.
- <sup>148</sup> Souvent, Agramonte a été considéré comme un membre de l'élite sociale révolutionnaire. Il était en fait issu d'une famille ruinée, et vivait de ses honoraires d'avocat. Qu'il ait épousé la fille d'un riche propriétaire ne suffit pas à déduire qu'il adopta la vision du monde de sa moitié. Par ailleurs, ce type d'union n'avait pas un caractère exceptionnel. Il correspond à l'évolution sociale des années antérieures à la guerre. Signalons qu'un autre couple célèbre, celui de la millionnaire indépendantiste Marta Abreu et de l'avocat peu argenté Luis Estévez, présenterait quelques années plus tard la même caractéristique d'exogamie sociale.
- <sup>149</sup> Aldama, Aguilera et Quesada occupèrent successivement ce poste, nous allons y revenir.
- <sup>150</sup> Máximo Gómez évaluerait très positivement les réalisations de Agramonte, civil venu tardivement au militaire, après avoir pris sa suite à la tête de l'Armée du Camagüey. Son évaluation, que nous reproduisons en partie, est par ailleurs assez explicite quant aux difficultés des relations entre les militaires, l'exécutif et le législatif :
- « No podrá en verdad, formar aún verdadero juicio del estado de las tropas del Camagüey, pues apenas he visto una pequeña parte. Sin embargo de ello, puedo deducir, porque se demuestra el carácter organizador del Gral. Ignacio Agramonte ; que apesar de que aquel Gral. no tenía ni siquiera nociones de milicias, son las tropas, que bajo su dirección presentan hoy, más y mejor



---

organización de todo el Ejército que combate. Y es que aquí en el Camagüey, sólo él sin ser molestado por los poderes Civiles, supremos, de Gobierno y Cámara, pudo hacer efectiva la disciplina. » dans Máximo Gómez : *Diario de campaña*. La Havane, 1968. p.73.

- <sup>151</sup> Précisons que le désaccord de García était motivé par deux causes. La plus directe est qu'il avait mal admis d'être tancé par le Président au sujet de la conduite de ses troupes en opération. De manière plus fondamentale, le désaccord avait son origine dans les refus réitérés de Céspedes d'appliquer la stratégie de Gómez à laquelle Calixto García adhérait, sa nomination comme Général en Chef à la place de Gómez en juin 1872 n'ayant pas influencé son jugement. Quant à Vicente García, les motivations qui animèrent ses adhésions tactiques sont moins limpides. Il semble néanmoins que ses ambitions personnelles, plus que tout autre chose, l'aient guidé. Les événements ultérieurs confirment cette interprétation.
- <sup>152</sup> Solution qui avait été envisagée en 1872. En effet, selon la Constitution de Guáimaro, c'était le vice-président – en l'occurrence Aguilera – qui était destiné à remplacer le Président dans ses fonctions en cas de disparition. Néanmoins, la nomination de Aguilera comme Agent à l'étranger, obligea la Chambre, en avril 1872, à envisager une nouvelle solution : celle de céder la magistrature suprême au Président de la Chambre.
- <sup>153</sup> Vicente García avait convoité de plus grands avantages personnels à la destitution de Céspedes. Il obtint la charge de Secrétaire d'Etat à la Guerre et nourrit un double ressentiment envers Cisneros, qui n'avait pas répondu à ses espérances, et envers Calixto García, qui avait été nommé Chef militaire d'Orient. Il s'était d'ailleurs opposé à l'autorité de Calixto García, dans une affaire d'insubordination, juste avant que celui-ci ne fût fait prisonnier et ne fût déporté. Après quoi, il serait affecté momentanément à la tête de l'Armée orientale. A la suite de ces événements, un différend réitéré l'opposa à Manuel Calvar, indépendantiste de la première heure comme lui, et Général en Chef. Calvar en référa au Président, qui tenta de transiger, nommant García à la tête des divisions de Camagüey et de Las Tunas, ce qui permettait de délimiter sans ambiguïté leurs zones de commandement. Vicente García se dirigea alors à plusieurs reprises à la Chambre afin de contester la décision de Cisneros Betancourt. Ceci constitua les causes directes de la réunion de Lagunas de Varona.
- <sup>154</sup> Vicente García, dans un manifeste daté du 26 avril 1875, exigeait la destitution de Betancourt, la création d'un gouvernement provisoire de cinq membres, la dissolution puis le renouvellement de la Chambre et la création d'une seconde institution législative.
- <sup>155</sup> Après que Cisneros se fut inutilement déplacé à Lagunas, ce fut finalement Máximo Gómez qui fut appelé à la rescousse. Le 25 juin, accompagné de Sanguily, il rencontrait García. Il le convainquit de renoncer à ce coup de force et de réintégrer la légalité républicaine, moyennant quoi Cisneros démissionnerait.
- <sup>156</sup> Voir Luis Cepero Bonilla : *Azúcar y abolición*. Barcelone, 1976. p.140.
- <sup>157</sup> En effet, Mármol, comme Maceo Osorio, Figueredo, Máximo Gómez, Calixto García, et d'autres, ne faisaient pas partie de cette élite orientale. De plus, opérant dans l'ouest de la région, ils étaient à la tête de troupes caractérisées par leur composition populaire. Ils représentent ainsi les forces « mambises » non liées à la grande propriété terrienne.
- <sup>158</sup> Le terme « pacífico » désigne les sympathisants de la cause cubaine, ou les créoles restés neutres. La question soulevée par Mármol préfigure le conflit stratégique qui opposerait Máximo Gómez et

---

Céspedes, puis Gómez et les successifs pouvoirs politiques. Respecter les propriétés des personnes neutres, et il s'agit évidemment des biens fonciers et des exploitations de planteurs, revenait à ne pas intervenir sur la production agricole, et donc à favoriser l'Espagne qui puisait dans les ressources de la colonie pour financer la guerre.

<sup>159</sup>Ce projet peut être relié au « cantonalismo », phénomène contemporain en Espagne. Il contribua d'ailleurs à la déroute de la Première République.

<sup>160</sup>Vicente García est un des très grands absents du Roman des Guerres. Il l'est encore à ce jour. Ajoutons qu'il a également été dédaigné par les historiens. Autant Antonio Maceo, José Maceo, Máximo Gómez, Calixto García ont fait l'objet de plusieurs biographies, Vicente García dont le rôle, au vu de ce que nous en avons dit, fut assez complexe est le grand absent. Seul Victor Manuel Marrero s'attacha à l'étude de ce personnage, dans *Vicente García. Leyenda y realidad*. La Havane, 1992. 456 p. Une introduction biographique très complète introduit une sélection de textes de 1869 à 1878. Son journal d'opérations y est inclus.

Nous avons présenté Vicente García en fonction de la problématique qu'il nous importait de poser. Nonobstant, nous avons oblitéré d'autres aspects qui auraient mérité que l'on s'y attardât. Ainsi, l'Armée dirigée par Vicente García attira des Communards. Cela explique en partie pourquoi ce fut dans son Armée que l'idée d'une Révolution socialiste put germer. Cela doit aussi permettre d'interpréter le Manifeste de Santa Rita en référence à la Commune de Paris.

<sup>161</sup> Précisons que la charge lui échut après les péripéties suivantes : à l'automne 1877, au vu de la situation catastrophique à Las Villas et au Camagüey, la Chambre retira à Estrada Palma le commandement suprême des Armées, et l'offrit à Máximo Gómez, qui à son habitude, le refusa. En octobre, Estrada Palma ayant été fait prisonnier, Francisco Javier de Céspedes occupa la présidence intérimaire avant de démissionner. Le seul chef militaire prestigieux – à défaut d'être consensuel – susceptible d'accepter cette forme déguisée de pleins pouvoirs était Vicente García. Cisneros Betancourt œuvra pour cette nomination.

<sup>162</sup> Ajoutons que Gómez ne tomba jamais dans l'argutie de dénigrer tous les politiques. Le jugement qu'il porta sur Agramonte l'illustre. De même, sa première défiance envers l'intellectuel José Martí, quelques années plus tard, évoluerait vers la reconnaissance de ses capacités d'organisateur, d'autant plus qu'il savait laisser le « militaire » aux spécialistes.

<sup>163</sup> Martí tirerait les leçons de ce peu d'empressement, puis de la rivalité de deux groupes, censés préparer des expéditions et surtout concentrés sur la gêne réciproque qu'ils pouvaient s'apporter... Il déléguerait au poste un homme efficace et fiable : Emilio Núñez.

<sup>164</sup> Épouse du président Céspedes et sœur de Manuel de Quesada.

<sup>165</sup> La destitution d'Aguilera et le retour de Quesada contribuèrent à faire le lit de la destitution de Céspedes. D'une part, parce qu'il s'était aliéné un personnage de première importance, malgré sa loyauté des premiers jours. D'autre part, parce que cela jeta un doute sur la nomination d'Aguilera à New-York : Céspedes n'avait-il pas voulu éloigner un contrepoids à son pouvoir arbitraire et à son népotisme ?

<sup>166</sup> Aguilera révisa en effet plus tard sa stratégie vis-à-vis de l'émigration. Ruiné et malade, il continua à œuvrer pour l'Indépendance, s'appuyant alors sur ce groupe émergent de l'émigration ouvrière patriotique. Il mourut le 27 février 1877.

- 
- <sup>167</sup> Nous reprenons la citation de : José Luciano Franco : *Antonio Maceo. Apuntes para una historia de su vida*. La Havane, Tome 1, 1989. p.127.
- <sup>168</sup> Martínez Campos avait en effet ordonné à ses troupes de refuser le combat, de tirer en l'air, d'appeler à la paix et à la fraternisation.
- <sup>169</sup> Accompagné de Leyte Vidal, Rius Rivera et Lacret Morlot, pour les plus célèbres.
- <sup>170</sup> Francisco Pérez Guzmán remarque en effet comment début 1896, le gouvernement voulut substituer à la tête de l'Armée de la province orientale José Maceo par Mayía Rodríguez : « se quería ofrecer a Estrada Palma y al grupo neoyorkino la visión de que no era un ejército solo de negros y de mulatos el que peleaba en Cuba ». Voir « La Revolución de 1895 » dans *Historia de Cuba. Las luchas*. La Havane, Tome 2, 1996. p.489.
- <sup>171</sup> Signalons en effet que, lors de sa reddition, le gouvernement révolutionnaire avait négocié le départ pour l'étranger de plusieurs de ses officiers, comme cela avait été fait pour Maceo deux ans plus tôt. Ils embarquèrent sur un navire espagnol. Mais cette fois, le gouvernement souhaitait limiter le risque encouru à les laisser rejoindre les émigrations patriotiques : le bateau fut « arraisonné » par un vaisseau de la Marine espagnole. Faits prisonniers, les chefs orientaux seraient ensuite conduits dans les lieux sûrs des bagnes d'Afrique. On peut signaler également qu'en plus de la surveillance des émigrés et des pressions sur les gouvernements des pays hôtes des « Mambí », l'espionnage espagnol envisagea de faire assassiner quelques figures trop inébranlables et charismatiques : Maceo fut l'objet de telles tentatives. C'est pourquoi il se réfugia d'abord au Costa-Rica puis surtout au Honduras où il bénéficiait de la protection du gouvernement.
- <sup>172</sup> Francisco López Leiva, un des auteurs que nous étudierons, était un des membres organisateurs du comité de Santa Clara.
- <sup>173</sup> Manuel García, le plus célèbre des bandits cubains, Capitaine de l'Armée de Libération, fut tué alors qu'il tentait de rejoindre Juan Gualberto Gómez.
- <sup>174</sup> Les romans que nous étudierons révèlent cette « commotion » positive sur les esprits de la présence de ces dirigeants historiques.
- <sup>175</sup> La Campagne de La Reforma laisserait des traces littéraires dans les romans décrivant le quotidien des soldats espagnols.
- <sup>176</sup> Il proposait qu'une junte de chefs militaires cumule les pouvoirs législatifs et exécutifs, laissant aux Conseils de Guerre l'exercice de la Justice. Martí ne pouvait accepter, conscient comme il l'était des dérives caudillesques, une telle « République d'exception ».
- <sup>177</sup> Le terme est également de Martí. Mais dans la bouche de ceux qui le reprendraient, il évoquait un système politique démocratique, dominé par les élites bourgeoises cubaines, qui gèreraient dans ce cadre les questions sociales.
- <sup>178</sup> Cabrera considérait – ce sera sa thèse dans sa trilogie romanesque – que les Cubains étaient trop imbibés par l'hispanisme pour arriver à entrer seuls dans la modernité (de type anglo-saxon). Cette interprétation est aux antipodes de l'interprétation martinienne relative aux survivances de la Colonie dans les sociétés et les mentalités hispano-américaines. insistait sur le processus conscient de rupture avec les anciens modèles et d'élaboration de nouveaux modèles, à partir de la réalité

---

locale. Cabrera ne reconnaît pas cette capacité dynamique et créative aux Cubains. Pour lui, il faut appliquer à Cuba – temporairement – indépendante un nouveau modèle économique et social préexistant : celui des Etats-Unis.

<sup>179</sup> Cabrera défendit cette option dans les colonnes de sa revue *Cuba y América*.

<sup>180</sup> Voir le tableau chronologique, dans Annexe 1.

<sup>181</sup> Et particulièrement l'intérêt financier de quelques banques nord-américaines qui avaient prêté de grosses sommes à Estrada Palma et souhaitaient voir le Gouvernement de Cuba les rembourser.

<sup>182</sup> Le 10 mars 1898, Julio Henna et Robert Todd, de la Section Portoricaine du Parti Révolutionnaire Cubain étaient intervenus auprès de Mac Kinley et du Sénat afin de négocier une intervention militaire conjointe à Porto Rico et à Cuba.

<sup>183</sup> Les 10 et 11 juillet, les vaisseaux nord-américains bombardèrent la ville. Ce serait une tactique – qui leur revenait au moindre coût – à laquelle ils auraient systématiquement recouru à Cuba, sans souci aucun pour les populations civiles.

<sup>184</sup> L'intervention put être bien accueillie dans un premier temps par le contingent « mambi ». En butte à d'énormes difficultés dues au manque d'équipement, l'Armée de Libération avait passé deux années difficiles en 1897 et 1898. La détermination des Cubains n'en avait pas faibli pour autant. Les combats de ces années, et les combats postérieurs à l'intervention, l'attestent. Par ailleurs, dans certaines régions, la population civile était affamée et décimée. Les Etats-Unis auraient pu permettre une issue plus rapide au conflit. Cela ne faisait pas des Nord-Américains des « sauveurs », excepté dans leur propagande et dans le discours des Cubains pro-américains. Le roman des guerres en témoignera.

<sup>185</sup> Nous n'exagérons nullement le discours nord-américain. Des courriers des officiers de leur Etat-major attestent de la profondeur de leur mépris. Par ailleurs, nous ferons allusion dans la seconde partie de notre travail au roman populaire nord-américain des guerres d'indépendance. Le lecteur observera lui-même au vu de quelques citations sous quel jour étaient présentés l'Armée de Libération, ses officiers et ses soldats et quelle était la teneur raciste de cette véritable campagne de dénigrement.

<sup>186</sup> Sur le thème de la dissolution de l'Armée de Libération, puis sur la réorganisation par l'Etat-major nord-américain des forces militaires cubaines, on peut consulter Federico Chang : « Los militares y el ejército en la República neocolonial. Las tres primeras décadas », dans *La república neocolonial*. La Havane, Tome 1, 1975. pp. 187-192. L'article, ensuite, étudie les forces armées cubaine pendant cette période de la République, et le processus qui l'a mené à soutenir la dépendance de manière chaque fois plus répressive.

<sup>187</sup> Et ceci pour des raisons très diverses. Manuel Sanguily, Juan Gualberto Gómez, Cisneros Betancourt furent les plus clairement opposés à Gómez. Sanguily lui reprochait essentiellement son arbitraire et le soupçonnait d'avoir partie liée avec les Nord-Américains, particulièrement à partir de la dissolution de l'Armée. Juan Gualberto Gómez se plaçait d'un point de vue civiliste radical – il soutiendra d'ailleurs Masó – et ne considérait pas bien Gómez.

L'opposition de ces trois ténors se fondait en dernière analyse sur la crainte de voir surgir un pouvoir unipersonnel autour de Gómez, soutenu par une coalition de généraux. Voir la provocation de Gómez, citée dans la note suivante.

- 
- <sup>188</sup> Sur les limitations de ce désarmement, et le maintien des liens entre officiers et soldats par le biais de la politique ou du monde professionnel, on peut lire les remarques de Joel James Figarola : *1900-1908. La República contra si misma*. La Havane, 1976. pp.48-53.
- <sup>189</sup> Cela l'affecta certes, mais ne le « démonta » pas. Conscient de son charisme auprès des combattants, officiers et soldats, il déclarait quelques jours plus tard, de manière plutôt provocante mais révélatrice d'un sens certain des réalités : « Nada hicieron con destruirme de mi cargo en el ejército, porque yo no he dejado de ser nunca, a pesar de eso, el General en Jefe. Si yo llamo a los generales, enseguida tengo veinte a mi lado ». Nous tirons cette citation de l'ouvrage de Joel James Figarola : *1900-1908. La República contra si misma*. La Havane, 1976. p.29.
- <sup>190</sup> Elle était composée du Major-Général Calixto García, du Colonel Manuel Sanguily, du Dr Antonio González Lanuza, du Général José Miguel Gómez, et du Colonel José Villalón. Ils devaient étudier les besoins de l'Armée de Libération, les termes de la constitution d'un nouveau gouvernement, et présenter leurs conclusions aux Nord-Américains.
- <sup>191</sup> García décéderait à Washington le 11 décembre, au lendemain de la signature du Traité de Paris.
- <sup>192</sup> Joel James Figarola : *1900-1908. La República contra si misma*. La Havane, 1976. p.27.
- <sup>193</sup> Voir Juan Pérez de La Riva : « Los recursos humanos de Cuba al comenzar el siglo : inmigración, economía y nacionalidad (1899-1906) », dans *La república neocolonial*. 1971. p.25.
- <sup>194</sup> Cette pensée serait ultérieurement et très clairement illustrée par Estrada Palma lui-même : s'il avait su gérer par la répression et dans le cadre national les grèves et conflits ouvriers sous son mandat, face à l'insurrection libérale déclenchée en Oriente en 1906, il demanderait pour rétablir l'ordre social, l'intervention des Etats-Unis.
- <sup>195</sup> Voir Joel James Figarola : *1900-1908. La República contra si misma*. La Havane, 1976. La Havane, 1976. pp. 58-75. L'article démontre également comment le fil principal de cette continuité, dont les racines plongent dans la Guerre de Dix Ans, est la méfiance vis-à-vis du Général en Chef si charismatique Máximo Gómez. Les délibérations à l'Assemblée autour de la question de la nationalité – la proposition étant de l'accorder d'office à ceux qui avaient combattu plus de dix ans pour l'Indépendance – reviennent à permettre ou pas à Gómez de se présenter aux élections présidentielles.
- <sup>196</sup> L'ouvrage de référence sur l'Amendement Platt est celui de Roig de Leuchsenring : *Historia de la Enmienda Platt*. La Havane, 1973. 504 p.
- <sup>197</sup> Voir Emilio Roig de Leuchsenring : *Op. cit.* pp.157-164.
- <sup>198</sup> Citons les suivantes : « Círculo de Hacendados », « Sociedad económica de Amigos del País », « Centro de Comerciantes e Industriales de Cuba », « Unión de Fabricantes de Tabaco » et « Cámaras de Comercio ». Voir Julio Le Riverend : *La República. Dependencia y revolución*. La Havane, 1971. pp 32-33.
- <sup>199</sup> Il entrerait en vigueur le 27 décembre 1903. Ce Traité était fort inégal : tout d'abord, les tarifs préférentiels étaient différents selon qu'il s'agît des exportations cubaines ou nord-américaine ; de plus, il traitait sur un même plan deux économies disproportionnées à tous points de vue.
- <sup>200</sup> Máximo Gómez qui s'opposerait à sa réélection et soutiendrait ultérieurement les Libéraux.

- 
- <sup>201</sup> Wood nomma arbitrairement et exclusivement des partisans de Estrada Palma à la « Junta Suprema Electoral ». Cela suscita une réaction des « masoístas », qui furent déboutés. Face à ces irrégularités, ils publièrent un manifeste expliquant les causes de leur retrait. Cela n'empêcha la « farce » comme dirait Collazo quelques années plus tard lorsqu'il jugerait ces premières élections « libres », de continuer.
- <sup>202</sup> Carlos Loveira : *Generales y Doctores*. La Havane, 1920. 391 p.
- <sup>203</sup> Les choses furent plus complexes, d'abord parce que cette classe politique de généraux se représentait socialement quelquefois elle-même. Les recherches biographiques menées par Jorge Ibarra, sur les activités professionnelles et politiques des Généraux après la Guerre, ont été pour nous riches d'enseignements. Nous avons également utilisé les données de Joel James Figarola. Voir Jorge Ibarra : *Cuba : 1898-1921. Partidos políticos y clases sociales*. La Havane, 1992. pp.408-425 ; et Joel James Figarola : *Cuba 1900-1928 : La República dividida contra sí misma*. La Havane, 1974. pp..319-331.
- <sup>204</sup> Maints historiens cubains de la période ont démontré qu'en ce sens, ce n'était qu'une bourgeoisie « nationale », mais « dépendante » voire « antinationale », puisque ses intérêts entraient en contradiction avec la sauvegarde de ceux de la Nation. On peut consulter Francisco López Segrera : « La economía y la política en la república neocolonial (1902-1933), dans *La república neocolonial*. La Havane, Tome 1, 1975. p.131.
- <sup>205</sup> *Ibidem*. p.134.
- <sup>206</sup> Joel James Figarola : *1900-1908. La República contra si misma*. La Havane, 1976. 338 p.
- <sup>207</sup> Nous disons bien « se désignant ». En effet, certains curriculi purent être l'objet de quelques arrangements. On ne peut guère s'en étonner. C'est d'ailleurs une allusion récurrente dans bien des romans et des préfaces de Vétérans. S'il y eut des petites améliorations, il y eut aussi quelques relectures d'itinéraires politiques. Varona, qui allait devenir le porte-parole de l'indépendantisme pour la jeune génération, faisait ainsi peu d'allusions à son passé autonomiste. Cabrera, nous aurons l'occasion d'y revenir, est aussi dans ce cas bien qu'il ne se fût jamais lancé en politique.
- <sup>208</sup> Le « Mambí » était soit une personne d'origine populaire, soit une personne ayant fait siennes les revendications populaires : Maceo était le « Mambí » exemplaire. Estrada Palma, en revanche, n'en fut jamais un. José Miguel Gómez non plus, mais il s'intégrait à la famille des Vétérans. Dans son entourage gouvernemental, Manuel Sanguily, au titre de sa participation historique et de ses relations avec Maceo, fut caractérisé comme « Mambí » par certains de ses amis libéraux et auteurs, désireux de gommer des aspects litigieux de son mandat ministériel (particulièrement la répression de 1912). Zayas était un civil. Machado, enfin, jouerait de cette image et se ferait élire sur sa supposée dimension populaire.
- <sup>209</sup> L'organigramme lisible et précis que donne Joel James Figarola est à ce titre parlant. Voir Joel James Figarola : *1900-1908. La República contra si misma*. La Havane, 1976. p.18.
- <sup>210</sup> James Figarola est le premier à avoir étudié cette « étrange alliance » entre les autonomistes historiques – Giberga, Montoro – et ce qu'il appelle « la gauche de l'indépendantisme » – le Général Eusebio Hernández, qui deviendrait ensuite une des figures de l'indépendantisme historique, Enrique Collazo, Mayía Rodríguez, Carlos García Vélez. Voir Joel James Figarola, *Op. cit.* pp.76-101.

- 
- <sup>211</sup> Ces élections se déroulèrent sans cadre constitutionnel. Elles visaient donc à élire des institutions locales au mandat indéfini dans son contenu et sa durée, afin de remplacer les autorités nommées quelques mois plus tôt par l'Etat-major nord-américain. Autant dire que ces élections faisaient office de test aux Nord-Américains. Il serait, nous semble-t-il, fort enrichissant d'analyser les résultats de ces élections, ce qui n'a pas à notre connaissance été fait par les historiens, en fonction des questions suivantes : les autorités mises en place par les Nord-Américains ont-elles été reconduites ? De nouvelles personnalités furent-elles élues ? Dans ce cas, étaient-elles soutenues par des partis, et lesquels ? En quoi ces résultats éclairent-ils la décision de Wood d'appeler immédiatement après aux élections pour l'Assemblée Constituante ?
- <sup>212</sup> On peut consulter Joel James Figarola : *Op. cit.* pp.132-145.
- <sup>213</sup> Ainsi, en 1920, Zayas, soutenu par les « Nuñistas » du Parti Conservateur et par le Parti Populaire, remporte les présidentielles contre José Miguel Gómez, candidat des « miguelistes » du Parti Libéral et des « menocalistes » du Parti Conservateur. Ce « jeu de croisement » fut essentiellement un calcul de Zayas, qui visait depuis longtemps la présidence. Mais il illustre également le caractère fluctuant des positions dans ce système.
- <sup>214</sup> Cf. Francisco López Segrera : « La economía y la política en la república neocolonial (1902-1933), dans *La república neocolonial*. La Havane, Tome 1, 1975. p.134.
- <sup>215</sup> *Ibidem.* pp.128-183.
- <sup>216</sup> Le Parti Populaire, fondé en 1919 d'une scission du Parti Libéral entre le courant soutenant Zayas et celui soutenant José Miguel Gómez, n'apporta pas d'alternative au bipartisme : c'était pour Zayas un instrument destiné à lui permettre, à lui le second de Gómez, d'atteindre la présidence. Le Parti Populaire rejoindrait ensuite le pôle libéral, pour soutenir Machado, candidat « national » en 1924, largement élu contre Menocal.
- <sup>217</sup> Le programme de Machado, qui tentait de défendre, après la crise du sucre, les intérêts économiques et sociaux de Cuba, s'articulait autour de quatre axes : stabilisation des prix du sucre, augmentation du budget de l'Etat, plan de Travaux Publics et Réforme des tarifs douaniers. Pour arriver à négocier le premier et le dernier point avec le gouvernement nord-américain, il était en effet nécessaire de leur opposer un front politique le plus ferme possible.
- <sup>218</sup> Francisco López Segrera : « La economía y la política en la república neocolonial (1902-1933), dans *La república neocolonial*. La Havane, Tome 1, 1975. p.135.
- <sup>219</sup> On peut consulter sur ces pratiques antérieures aux élections Teresita Yglesia Martínez : *Cuba. Primera República Segunda Ocupación*. La Havane, 1976. pp.207-212. Elle signale, entre autres choses, les pressions exercées sur les employés des administrations refusant d'adhérer au Parti Modéré, créé pour promouvoir la réélection. Ces faits relèvent en effet d'un exercice dévoyé du pouvoir, et d'une tactique de mise en place de ses partisans au sein de l'administration nationale et locale. Les autres faits rapportés, bien qu'inacceptables dans un régime démocratique, semblent plutôt induits par une conception primaire de la campagne électorale. Menaces, tentatives d'intimidation, mise à sac de locaux, agressions furent le fait de militants zélés du « parti palmiste » : ils seraient impunis lorsque les représentants de la loi seraient favorables au président sortant. On ne peut sans doute pas en déduire qu'il s'agissait déjà d'un mode dictatorial de gouvernement. Parlons plutôt d'une dérive tacitement autorisée, voire

---

favorisée par les décideurs palmistes, et qui ne fut pas réprimée (les grèves ouvrières l'étaient en revanche). L'assassinat d'Enrique Villuendas, perpétré au cours d'une vérification d'identité par les forces de police, n'avait pas été, que l'on sache, commandité. Il n'en marquait pas moins l'aboutissement tragique de l'escalade de la violence qui aurait dû être autant réprimée, mais que Estrada Palma et sa garde rapprochée préféraient favoriser.

<sup>220</sup> Il fut en effet reçu, après son retrait, par le Secrétaire d'Etat. Gonzalo de Quesada, « palmiste » et Ambassadeur de Cuba aux Etats-Unis, avait tenté de court-circuiter cette rencontre. Elihu Root lui fit clairement comprendre que le soutien à Estrada Palma était maintenu, et que l'entrevue avec le candidat démissionnaire libéral était une formalité indispensable pour des raisons politiques : il ne fallait pas en faire une victime de l'alliance Estrada Palma-Roosevelt. Voir Teresita Yglesia Martínez : *Op. cit.* pp.216-219.

<sup>221</sup> Cf. Teresita Yglesia Martínez : *El segundo ensayo de República*. La Havane, 1980. pp. 182-205.

<sup>222</sup> Max Enríquez Ureña lors de la publication de *La conjura* dirait du personnage : « Entera, pálida y triste, semeja su figura la de un vencido. Es de los que han esquivado prematuramente la lucha. A los primeros alfilerazos con que el « trust » de los que nada saben premia todo generoso empeño, aquel jóven abandonó la arena pública y se replagó dentro de su propio ser, publicando como burla inocente una hoja suelta anunciado que se retiraba de la vida literaria » dans « En el Parque de Jesús del Monte. A propósito de « La Conjura » dans *Letras*. La Havane, 6 juin 1909, n° 20.

<sup>223</sup> Francisco López Segrera signale en effet que la fortune de Menocal s'élevait à un million de pesos en 1913 et à quarante millions en 1921. Francisco López Segrera : « La economía y la política en la república neocolonial (1902-1933), dans *La república neocolonial*. La Havane, Tome 1, 1975. p.153.

<sup>224</sup> Le Général Carlos García Vélez est alors le leader du Mouvement.

<sup>225</sup> Rubén Martínez Villena, Juan Marinello, José Zacarias Tallet, José Manuel Acosta, Jorge Mañach étaient, entre autres, membres de ce groupe.

<sup>226</sup> Les deux Manifestes ont en commun la demande de réformes afin de lutter contre la corruption.

<sup>227</sup> Estrada Palma en porte la responsabilité. Signalons néanmoins que José Miguel Gómez chercha à utiliser les Nord-Américains et à les convaincre d'intervenir afin de chasser Estrada Palma. Voir Teresita Yglesia Martínez : *Cuba. Primera República Segunda Ocupación*. La Havane, 1976. pp.213-218.

<sup>228</sup> Il faudrait approfondir les facettes complexes de la pratique politique de José Miguel Gómez. D'un côté, corruption et tendance au caudillisme, qu'il exerça depuis sa présidence au cœur des institutions de l'Etat. Nous n'avons pas fait allusion à la réorganisation de l'Armée sous son mandat : à l'occasion de ces remaniements il plaça certains de ses partisans à des postes décisifs. Bien sûr, les conservateurs dénoncèrent ces pratiques. Son attitude manipulatrice vis-à-vis du mouvement émergent du Parti Indépendant de Couleur fut également ambiguë. Il contribua directement à les pousser à l'insurrection en ordonnant par deux fois, après s'être montré conciliant, l'arrestation des dirigeants justement à la veille des élections. Certes, cela n'était pas exactement l'équivalent des campagnes électorales version Estrada Palma, mais ce machiavélisme était tout de même assez éloigné de l'exercice honnête de la démocratie. Néanmoins, il faut aussi



---

reconnaître que José Miguel Góme fut le seul président à accepter sa défaite et à respecter la sanction des urnes, en 1912.

<sup>229</sup> Lors de la « Revolución de Agosto ». Voir *Cuba. Primera República Segunda Ocupación*. La Havane, 1976. p.121.

<sup>230</sup> Et cela changerait également parce que la Révolution soviétique, qui eut un grand écho à Cuba, ouvrait aux mouvements ouvriers de nouvelles perspectives. Elle leur donnait, par l'exemple, l'espoir de voir à nouveau s'ouvrir une issue révolutionnaire. Par ailleurs, l'Internationale, sous l'influence soviétique, promouvait cette stratégie de conquête du pouvoir.

<sup>231</sup> Ces tentatives furent écrasées par le gouvernement Magoon en septembre et octobre 1907. On peut consulter Julio Le Riverend : *La República. Dependencia y revolución*. La Havane, 1971. pp. 121-122.

<sup>232</sup> Le message de Estrada Palma au Congrès est partiellement reproduit dans Teresita Yglesia Martínez : *Cuba. Primera República Segunda Ocupación*. La Havane, 1976. p.221. Il y est fait mention de « malvados, hombres de muy baja estofa, analfabetos », et de « aquel acto feroz de salvajismo africano ».

<sup>233</sup> Cette stratégie libérale – pousser les Etats-Unis à assumer le rôle qu'ils s'étaient octroyés, ou y renoncer – leur vaudra des critiques cinglantes. D'un point de vue tactique, cette démonstration par l'exemple de la duplicité de la politique nord-américaine était intéressante. La démarche fut néanmoins interprétée comme un signe d'acceptation de la dépendance, voire d'allégeance.

<sup>234</sup> Quintín Banderas rejoignit ensuite les insurgés. Il fut tué en opération.

<sup>235</sup> Emilio Bacardí, écrivain, notable et politique oriental, séparatiste historique et conservateur anti-palmiste, soutint cette démarche conciliatrice. Il appela les ouvriers orientaux du Tabac, alors en grève, à interrompre le mouvement afin de faciliter le retour au calme ; il contacta le président du Sénat, Ricardo Dolz, afin de lui demander de réunir le Congrès, afin de résoudre cette affaire nationalement.

<sup>236</sup> Ceux-ci ne voyaient pas d'un œil favorable l'élection d'un président libéral. C'était par la force des choses qu'ils s'étaient résignés à renoncer au meilleur candidat, selon leur point de vue, Estrada Palma. Un candidat conservateur aurait mieux convenu, presque par définition, à leurs intérêts.

<sup>237</sup> Seuls Emilio Bacardí, Ramón Boza, García Vieta et Borges se présentèrent sur les bancs conservateurs.

<sup>238</sup> ... grâce à une augmentation de salaire du Général Alejandro Rodríguez, par ailleurs favorable aux Nord-Américains.

<sup>239</sup> Ils lui fournirent une base militaire dans leurs « ingenios » de Camagüey.

<sup>240</sup> En mars 1917, l'oriental Rigoberto Fernández traitait avec le Consul et l'Amiral nord-américains présents à Santiago. A la fin du mois, il serait débarqué à Haïti, avec d'autres partisans.

<sup>241</sup> Entre autres raisons parce qu'ils étaient en train de préparer leur intervention en Europe. Signalons qu'à ce propos, le président Wilson avait poussé le Congrès, en Décembre 1916, à adopter le « Jones Act » : il accordait subitement la citoyenneté nord-américaine aux Portoricains. Ce revirement était bien sûr le résultat d'un calcul visant à s'assurer quelques contingents

---

supplémentaires. Ce statut serait adopté le 2 mars 1917. Un mois plus tard, le 7 avril, Cuba entra en guerre aux côtés des Etats-Unis.

<sup>242</sup> En août 1906, Zayas, le civil, avait joué un rôle majeur, puisqu'il fut le bras diplomatique de Libéraux. Néanmoins, il se verrait reléguer au second plan (comme vice-président) au profit du chef militaire dès les élections suivantes.

Ne peut-on considérer qu'on retrouve là un phénomène identique à celui de la vie politique dans son ensemble puisqu'à l'échelle nationale, les représentants politiques avaient été choisis en fonction de leur appartenance à la hiérarchie de l'Armée de Libération.

Ce serait donc le signe de l'apparition ou de la confirmation d'un courant qui mettrait en adéquation Armée Nationale et défense de la Nation.

<sup>243</sup> D'ailleurs, si l'on excepte les quelques congressistes conservateurs présents à l'Assemblée le 28 septembre au soir, on est en mesure de s'interroger sur la sincérité de ce courant d'union au sein du Parti Conservateur. Sans trop évoquer ceux qui préféreraient ouvertement une intervention à une victoire libérale, ou une aggravation de la situation susceptible de provoquer une annexion (Estrada Palma était de ceux-là), on peut remarquer que l'absence des Conservateurs à l'Assemblée mena directement à l'intervention. Il ne pouvaient l'ignorer. S'agissait-il d'indécision politique, de flottement doctrinaire ou d'une tactique du Parti consistant à conduire le pays droit à l'intervention sans en assumer la responsabilité ?

<sup>244</sup> Sans même évoquer les mesures de justice sociale qui ne furent pas envisagées, on peut penser à la politique d'immigration mise en place dans les premières années de la première république. Juan Pérez de La Riva souligne combien cette politique, héritée de la loi nord-américaine de l'immigration imposée par Wood (par l'entremise de l'Ordre militaire du 15 mai 1902), était raciste et contraire aux intérêts de la collectivité. Le pays, après la guerre, avait besoin de bras, notamment dans l'agriculture exportatrice. Or, Pérez de la Riva démontre comment l'immigration espagnole, favorisée par les politiques gouvernementales, occupa plutôt le secteur tertiaire. En conséquence, la population créole de couleur se trouvait d'autant plus limitée dans sa mobilité sociale, déjà réduite du fait des lacunes de l'éducation et de la formation. La population de couleur, en tant que population de couleur, restait socialement bloquée dans les couches les plus démunies de la population. Voir Juan Pérez de La Riva : « Los recursos humanos de Cuba al comenzar el siglo : inmigración, economía y nacionalidad (1899-1906) », dans *La república neocolonial*. 1971. pp.24-44.

<sup>245</sup> Les plus tristement célèbres relataient la nomination du Général Quintín Banderas à un poste de facteur – certains aujourd'hui disent de concierge – ou l'invitation de Morúa Delgado à une cérémonie officielle, mais sans son épouse.

<sup>246</sup> Comme celle que nous citons plus haut, à l'intention de Morúa Delgado, au sujet de la prise de la caserne de la Garde rurale début 1906. Voir note 208.

<sup>247</sup> Les vétérans noirs ne bénéficiaient pas des mêmes droits que les autres, les citoyens noirs n'étaient pas admis dans la police...

<sup>248</sup> Citons les mesures suivantes : lutte contre la discrimination, enseignement gratuit et obligatoire, établissement de la journée de huit heures, redistribution aux petits paysans des terres appartenant à l'Etat ou dont la propriété était illégalement établie...

---

<sup>249</sup> Il semble que par la suite le Parti Indépendant de Couleur se soit rapproché d'alliés radicaux. Ainsi, Yglesia Martínez signale le discours d'un anarchiste espagnol, Mariño, lors d'un meeting en février 1912. Teresita Yglesia Martínez : *El segundo ensayo de República*. La Havane, 1980. p. 331.

<sup>250</sup> On peut consulter la synthèse détaillée de Teresita Yglesia Martínez : *El segundo ensayo de República*. La Havane, 1980. pp.230-245.

<sup>251</sup> Nous citons un extrait du projet : « El Senador que suscribe considera contrario a la Constitución y a la práctica del régimen republicano la existencia de agrupaciones o partidos políticos exclusivos por motivos de razas, nacimiento, riqueza o título profesional, y tiene el honor de proponer al Senado la siguiente enmienda adicional al artículo 17 de la Ley Electoral : No se considerará en ningún caso como partido político o grupo independiente, ninguna agrupación constituida por individuos de una clase con motivo del nacimiento, la riqueza o el título profesional ». Voir Teresita Yglesia Martínez : *Op. cit.* p.231.

<sup>252</sup> Nous citons les paroles de Cisneros Betancourt :

« Deshonra, sí es para el Senado que aquí se toque una cuestión de razas. Yo no puedo aceptarlo ; creo que para el Senado todos los individuos son iguales. La cuestión de raza la creo perjudicial e impertinente, y no quisiera que aquí en el Senado se hablase de diferencias de raza. Nosotros en la Revolución donde eran más los de color que los blancos, nunca tomamos la cuestión de razas, porque para nosotros todos los individuos que peleaban eran iguales. » Voir Teresita Yglesia Martínez : *Op. cit.* p.232.

L'intervention de Cisneros a été très durement jugée par Joel James Figarola qui l'estime imprégnée « d'un profond sentiment anti-noir ». Voir Joel James Figarola. *Op. cit.* p.161. Nous pencherions plutôt, comme Portuondo Linares, Le Riverend ou Yglesia Martínez, pour un autre interprétation. Cisneros Betancourt se situe du point de vue des principes de la République et de la Démocratie. Interdire des formations, alors qu'elles ne remettent pas en cause la Démocratie, serait une atteinte grave aux droits des citoyens. Ajoutons qu'il ne s'agissait pas là uniquement d'interdire un mouvement de revendication ethnique, mais bien de donner la possibilité d'interdire l'apparition de mouvements de revendication sociale. C'est bien, à notre sens, ce que Cisneros Betancourt veut éviter. Il est néanmoins conscient que cette proposition peut-être votée en vertu de la traditionnelle et réactionnaire crainte d'une révolution raciale/sociale. C'est pourquoi il insisterait également sur le fait que cela n'était jamais arrivé dans le passé ( « Los negros en la guerra eran más que los blancos y jamás hubo una rebelión de negros contra blancos ». Teresita Yglesia Martínez : *Op. cit.* p.232). Par ailleurs, on ne peut pas considérer que Cisneros Betancourt soit responsable du racisme de la société, qui a justement généré la marginalisation politique de la population de couleur. Au contraire, voter contre la Loi Morúa pouvait, compte tenu des circonstances, permettre un réajustement.

<sup>253</sup> Chef de la « Guardia Rural » avant d'avoir été nommé à la tête de l'Armée nationale.

<sup>254</sup> Deux des principaux dirigeants ne survécurent pas non plus : Estenoz se suicidait le 26 juin et Ivonet était assassiné le 12 juillet.

<sup>255</sup> Yglesia Martínez consacre quelques paragraphes fort intéressants à un phénomène de masquage sémantique, commun à la presse durant ces mois de crise. Il consista – était-ce volontaire ou inconscient – à oblitérer le fait que les insurgés étaient, eux aussi, cubains. Après avoir clamé à la une que « No son negros cubanos », ce qui entraînait dans la logique commode de la compréhension

---

de la révolte comme un mouvement raciste, on leur trouva des origines haïtiennes (Pedro Ivonet devint Pierre Ivonet) et jamaïcaines. Teresita Yglesia Martínez : *Op. cit.* p.350.

<sup>256</sup> Steinhart fut remplacé par Beaupré en 1911. Une Commission d'enquête du Sénat nord-américain, fut chargée d'étudier la possible manipulation du mouvement par des lobbies financiers susceptibles d'avoir cherché à provoquer une annexion. Elle conclut sur un non-lieu. Teresita Yglesia Martínez relève que, si quelqu'un joua dans cette affaire un rôle obscur, ce fut sans doute le Consul français de Santiago de Cuba. *Op. cit.* p.354.

<sup>257</sup> Cité par Teresita Yglesia Martínez : *Op. cit.* p.372.

<sup>258</sup> Il s'agit de la biographie de Quintín Banderas, publiée peu après sa mort. Ena de Rohan : *Quintín Banderas El héroe de la guerra ó el hombre bueno con fama de hombre malo*. La Havane, 1911. La date de publication est nécessairement erronée puisque l'ouvrage fait mention du décès de Quintín Banderas, qui eut lieu pendant l'Insurrection, en 1912. L'autre ouvrage est le manifeste littéraire révolutionnaire de Antonio Penichet : *Alma rebelde*, La Havane, 1921.

<sup>259</sup> Voir Ana Cairo Ballester : *El movimiento de Veteranos y patriotas*. La Havane, 1976. 397 p.

<sup>260</sup> Ils offraient leur soutien à tous ceux qui souhaitaient maintenir la paix, et donc au gouvernement, parce qu'ils estimaient qu'une révolte « traería por consecuencia la intervención del extranjero y la pérdida absoluta de nuestra soberanía ». Cité par Teresita Yglesia Martínez : *El segundo ensayo de República*. La Havane, 1980. p.228.

<sup>261</sup> Néanmoins, cette « Junta » se situait plutôt dans une représentation de l'oligarchie et du conservatisme. C'est ce que montrent les éléments biographiques de ses principaux intégrants, soit Major-Généraux, soit Généraux de Division ou de Brigade : Agustín Cebreco (fondateur du Parti National Cubain et futur dirigeant du Parti Conservateur), Eugenio Molinet Amoros (grand propriétaire, Représentant en 1928, il serait ensuite Secrétaire de l'Agriculture), Alberto Nodarse Bacallao (grand propriétaire dans le tabac et le sucre, il avait été Représentant en 1901, et serait Sénateur en 1908), Tomás Padró Griñán (il serait Maire de Santiago de Cuba), Lope Recio Loynaz (futur Gouverneur de Camagüey), Eugenio Sánchez Agramonte (éleveur, nommé Chef de la Police de La Havane, puis Secrétaire à l'Agriculture).

<sup>262</sup> Lors d'une entrevue avec le gouvernement Gómez le 21 octobre, le chef de la délégation de l'Association des Vétérans, Loynaz del Castillo, exigeait la destitution de tous ceux qui avaient été « Voluntarios » ou « Guerrilleros », de tous ceux qui s'étaient battus dans la « manigua » contre les Cubains en Armes, de tous ceux qui, dans les villes et villages, avaient dénoncé des conspirateurs indépendantistes, et de tous ceux qui s'étaient prêtés de quelque manière que ce fût, à seconder le gouvernement colonial.

<sup>263</sup> Le projet de Berenguer fut discuté le 10 novembre 1911.

<sup>264</sup> Entre « Zayistas » et « Miguelistas ».

<sup>265</sup> Nous donnons la citation exacte : « Amenácnos con la intervención extranjera ; todo será en vano, porque tenemos el propósito inquebrantable de salvar la República, cubanizándola. » dans *El diario de la Marina*, La Havane, 5 janvier 1912.

- 
- <sup>266</sup> Núñez, conservateur, identifiait la problématique de l'absorption de l'économie cubaine dans l'économie nord-américaine, et la désignait implicitement comme cause du malaise. Campos Marquetti rendait Gómez responsable d'avoir divisé les forces libérales de défense de la Nation et la société elle-même, en permettant sa division sur des critères raciaux (il faisait allusion à la Loi Morúa). Mais Gómez lui aussi se considérait comme un vétéran. D'ailleurs, son adoption du programme du mouvement relevait autant de sa volonté de défendre la Nation que d'un calcul politique et électoraliste.
- <sup>267</sup> García Vélez qui, rappelons-le, avait été des radicaux qui s'étaient distingués, dans le paysage politique cubain du début du siècle, en refusant de reconnaître comme base des relations avec la métropole la « Joint Resolution ». Parce qu'elle reconnaissait le droit théorique de Cuba à l'Indépendance, elle créait une confusion sur la réalité de la situation. Pour García Vélez, les relations américano-cubaines s'inscrivaient dans la droite ligne du traité de Paris : l'éviction volontaire par les puissances coloniales et néocoloniales du « butin de guerre » de toute discussion internationale sur son propre destin avait été la réalité. Même si c'était une réalité amère, c'était ce constat de déni qu'il fallait commencer par admettre.
- <sup>268</sup> Manuel Sanguily et Enrique José Varona étaient vice-présidents du Mouvement.
- <sup>269</sup> Elle consistait à protéger l'intérêt des chemins de fer nationaux, aux mains de compagnies nord-américaines – face à celui de l'usage de ports privés par les compagnies sucrières, nord-américaines également. Il fut alors dit publiquement que l'élaboration de cette loi avait été rémunérée par ceux à qui elle bénéficiait.
- <sup>270</sup> Menocal avait demandé une ingérence diplomatique à l'issue des élections présidentielles contestées de 1920. Zayas gouverna ultérieurement en s'appuyant sur ce « Cabinet de la Honradez » et l'Ambassadeur Crowder.
- <sup>271</sup> Ils demandaient l'abrogation de la loi sur la Loterie (dont le système était corrompu), l'annulation de la Loi Tarifa (donc l'élimination du monopole ferroviaire), la promulgation d'une loi de comptabilité, la suppression des lois d'amnistie pour les délits communs, ainsi qu'une série de projets qui visaient à établir un consensus et un rééquilibrage social.
- <sup>272</sup> Mella qui fonde avec Carlos Baliño le 20 décembre 1923 la « Federación Estudiantil Universitaria ». Ce sera le début du mouvement étudiant qui durera jusqu'en 1927.
- <sup>273</sup> Seul Gustavo Robreño s'en prendrait à l'image des Etats-Unis, en relatant les événements depuis l'intervention jusqu'au départ des Espagnols. Gustavo Robreño : *La Acera del Louvre*. La Havane, 1925. Voir également « Les années machadistes », dans Troisième Partie : L'enjeu véritable. Critique et justification de la société républicaine, Des années de construction, des années de résistance. p.627 et suiv.
- <sup>274</sup> En fait il avait été arrêté par la police privée de Brooke pour une caricature anti-plattiste dans les pages de *El diario de la Marina*. Son rédacteur en chef, Manuel Coronado avait été, lui, interpellé par la police cubaine. Ils furent relâchés peu après. La tentative d'intimidation porta néanmoins ses fruits sur la personne de Castellanos qui se maintint ensuite à l'écart de la polémique politique, se lança dans l'ironie avant de s'enfermer dans la frustration et le malaise.
- <sup>275</sup> Max Enríquez Ureña le reconnaîtrait à l'occasion de la présentation de la nouvelle emblématique de Castellanos, *La Conjura* : « Creo que Castellanos ha hecho bien en omitir, probablemente de

---

intento, la descripción viviente de la conjuración social. En la realidad, en la vida, la sentimos, no la vemos. Es algo que nos oprime y estrangula, queriéndonos someter a su albedrío ». Voir « En el parque de Jesús del Monte. A propósito de « La Conjura », dans *Letras*. La Havane, 6 juin 1909, n° 20.

<sup>276</sup> Carrión écrirait, par exemple, comme bilan le plus positif possible, en 1918 : « Si recorremos mentalmente y paso a paso el camino seguido por el pueblo de Cuba durante esta última década, al lado de grandes fracasos políticos, de instituciones inadecuadas, de un gran desconcierto en el orden económico, y de una organización del Estado puramente artificial y arbitraria, nos encontramos adquisiciones definitivas en lo que a la historia privada se refiere, gustos individuales más depurados, aficiones más cultas ; toda una transformación lenta y progresiva de nuestros antiguos hábitos de colonos, ayer esclavistas y opulentos y hoy demócratas y arruinados ». Voir « Fijando ideas » dans *Letras*. La Havane, n°13, 2 Avril 1911.

<sup>277</sup> Ils étaient d'ailleurs fort ironiquement conscients des limites de cette attitude de médiateur et d'arbitre qui les condamnait à l'impuissance, y compris vis-à-vis des pouvoirs politiques.

<sup>278</sup> Face à la réalité indéniable de l'influence nord-américaine, résultat d'une stratégie élaborée, Rodríguez Embil écrirait en 1918 : « Que semejante influencia sea benéfica ó nociva no es, aunque pueda acaso parecerlo, el punto esencial que se discute, sino la forma en que la influencia, inevitable en sí, haya de ser asimilada ». Ce pragmatisme le rattache, on le constate, aux libéraux et à leur meilleure gestion possible de la réalité. Voir Rodríguez Embil « El porvenir de la sociedad cubana », dans *Letras*. La Havane, n°40, 27 Octobre 1912.

<sup>279</sup> Précisons toutefois que cette collaboration des Conservateurs ne se limitait pas à la passivité. Ainsi, des historiens ont fait valoir que Menocal avait certainement été celui qui avait le moins fait de concessions à ses alliés. Il est vrai qu'il sut les manipuler à son profit : le fait qu'il ait obtenu l'appui de Crowder en 1920, pour soutenir Zayas, l'illustre.

<sup>280</sup> On ne peut, par exemple, dénier que Gómez et Sanguily, lors de la crise de 1912, firent tout ce qui était en leur pouvoir pour venir seuls à bout de l'insurrection, et éviter une intervention militaire annoncée.

<sup>281</sup> Teresita Yglesias Martínez fait le bilan de cet aspect de la politique économique de Magoon dans *El segundo ensayo de República*. La Havane, 1980. pp.75-135. Elle étudie en revanche l'arsenal légal mis en place dans *Cuba Primera República, Segunda Intervención*. La Havane, 1976. pp.325-355.

<sup>282</sup> Voir James Cohen : « Légitimité et colonialisme. Puerto-Rico et les Etats-Unis, de 1898 au présent », Thèse de Doctorat, Université de Paris I, 1991. pp106-185.

<sup>283</sup> Ce ne fut qu'en 1904 qu'une réaction s'organisa, par l'intermédiaire de la fondation du « Partido Unionista de Puerto Rico », sur une ligne d'opposition au « Foraker Act ». Il gagna les élections législatives de novembre 1906, après quoi le Président Roosevelt fit une déclaration en faveur de l'attractive intégration.

<sup>284</sup> Cette opinion relative à l'infériorité des Cubains était répandue. Quelquefois poncif non justifié, elle est d'autres fois expliquée par le passage révolutionnaire d'un type de société à une autre, qui n'a pas laissé le temps d'apprendre de nouveaux usages (constat qui s'appuie généralement sur l'oubli du projet de Martí, au lieu de le rappeler), ou par la permanence de l'esprit hispanique

---

colonial (dans cette version, l'on retrouve ceux qui ont toujours douté des capacités du peuple de Cuba à constituer une Nation, tel Cabrera). Elle se trouve, chez certains, confirmée par les pratiques dévoyées des gouvernements ou par les insurrections déclenchées par les partis. Pour les progressistes, cette immaturité peut être compensée par l'apprentissage et la pratique des « vertus domestiques ». Pour d'autres, elle est inhérente à l'idiosyncrasie cubaine. Grosso modo, la ligne de séparation coïncide avec celle du Libéralisme et du Conservatisme. Les auteurs de la seconde génération républicaine seraient les plus marqués par cet auto-dénigrement, que l'actualité semblait leur confirmer. En revanche, la troisième génération, qui apparut sur les scènes littéraires et politiques après les années vingt, se défit de ce frein mental.

- <sup>285</sup> Cf. Jorge Ibarra : *Cuba : 1898-1921. Partidos políticos y clases sociales*. La Havane, 1992. p.375.
- <sup>286</sup> Cf. Teresita Yglesias Martínez : *Cuba Primera República, Segunda Intervención*. La Havane, 1976. p.310.
- <sup>287</sup> Taft, Secrétaire nord-américain à la guerre, entra dans ses fonctions de gouverneur provisoire et civil de Cuba le 29 septembre 1906. Il était secondé militairement par le Général Funston, vétéran de l'intervention aux Philippines pendant laquelle il avait capturé le patriote Aguinaldo. Taft demanda ensuite à être remplacé. Il soutenait personnellement Winthrop, alors Gouverneur de Porto Rico et envisageait d'envoyer Magoon aux Philippines. Mais Root convainquit Roosevelt que Magoon, qui avait récemment été gouverneur de la Zone du Canal de Panama, était le meilleur candidat pour le poste de Cuba. Il arriva à Cuba le 9 octobre, prit connaissance des dossiers, puis reçut de Taft le gouvernement de l'île le 13 octobre 1906.
- <sup>288</sup> Le colonel Enoch Crowder commença là sa carrière cubaine. Il fut nommé Assesseur du Secrétariat d'Etat et du Secrétariat à la Justice. Magoon expliqua par ailleurs, pour calmer les esprits choqués par le profil de son gouvernement, que ces responsables étaient tous secondés par des membres de l'Administration cubaine.
- <sup>289</sup> Il s'agissait des lois suivantes : Loi Électorale, Loi Organique des Municipalités et des Provinces, Loi Organique du Pouvoir Judiciaire, Loi du Service Civil (celle qui déclencherait l'offensive des Vétérans sous le Gouvernement Gómez) et Loi organique du Pouvoir Exécutif. On peut consulter, sur le sujet de la Commission et ses travaux, l'analyse récapitulative de Teresita Yglesia Martínez : *El segundo ensayo de República*. La Havane, 1980. pp.356-402.
- <sup>290</sup> La volonté de prouver internationalement la capacité d'intervention des Etats-Unis semble avoir motivé cette démonstration de force.
- <sup>291</sup> Voir le graphique « Cumul des éditions et des rééditions par année. 1897-1951 » en Annexe 3.
- <sup>292</sup> Julio Le Riverend : : *La República. Dependencia y revolución*. La Havane, 1971. p.209.
- <sup>293</sup> « Federación Estudiantil Universitaria ».
- <sup>294</sup> On peut par exemple citer la « Junta patriótica » dirigée par Salvador Cisneros Betancourt, qui organisa un comité anti-plattiste en 1914.
- <sup>295</sup> Voir Julio Le Riverend : *Op. cit.* pp. 170-179.
- <sup>296</sup> Voir Ramón de Armas : « Notes sur quelques aspects du nationalisme bourgeois pendant les années 20 et 30 à Cuba », dans *Les années trente à Cuba*. Paris, 1982. pp.176-184.

- 
- <sup>297</sup> Voir Ana Cairo : *El Grupo Minorista y su tiempo*. La Havane, 1979. pp.245-248.
- <sup>298</sup> Nous étudierons ce texte ultérieurement. Antonio Penichet : *Alma Rebelde*. La Havane, 1921. 163 p.
- <sup>299</sup> Voir Jean Ortiz : *Julio Antonio Mella, l'ange rebelle. Aux origines du Communisme cubain*. Paris, 1999. pp.98-102.
- <sup>300</sup> Alfonso Hernández Catá : *Mitología de Martí*. Miami, Mnemosyne, 1970. 444 p.
- <sup>301</sup> Créée en 1925 d'une scission anti-machadiste au sein du Parti Libéral, elle était dirigée par Mendieta et Laredo Brú.
- <sup>302</sup> Ils fonctionnèrent temporairement dans des « centrales » d'Oriente, de Las Villas et de Camagüey.
- <sup>303</sup> Miguel Mariano Gómez était le fils du « caudillo » libéral José Miguel Gómez.
- <sup>304</sup> Il s'agissait, en 1930, de « Por este argumento sólo me dieron cien pesos » de Pablo de La Torriente Brau et de « Círculo vicioso », « En la noche » de Gonzalo Mazas Garbayo, dans le même recueil de nouvelles. En 1931, Juan F. Sariol publiait « La muerte de Weyler », « El señorito de sangre azul », « Gesto » et « El campesino ». Enfin, en 1933, Francisco López Leiva faisait éditer les *Aventuras extraordinarias del capitán del Ejército Libertador cubano Juan González Segura*.
- <sup>305</sup> Parurent les titres suivants : « Contra el deber » (1937) de Enrique Serpa, suivie en 1951 de « El desertor » et « La manigua histórica » ; le recueil consacré à la guerre de 1895 de Carlos Montenegro, *Los héroes*, en 1941 ; celui de Juan José Ortiz Velaz, *Historias de campamento*, de 1948. Pour finir, le Vétéran Eliseo Pérez Díaz publierait en 1947 et 1949 les deux volets de son projet, *La rosa del Cayo* et *La Vega*. Nous aborderons ces ouvrages dans la troisième partie de notre travail.
- <sup>306</sup> Grau San Martín, à la tête du Parti Révolutionnaire Cubain (Authentique) était épaulé par le Parti Démocrate Républicain de Menocal, le Parti Action Républicaine de Miguel Gómez et l'ABC dirigée par Sáenz.
- <sup>307</sup> Batista se trouvait à la tête de la Coalition Socialiste Populaire (émanation du front gouvernemental). Ce groupe comptait également dans ses rangs le Parti Libéral de Emilio Núñez, l'Ensemble National démocratique de Manuel Fraga, l'Union Nationaliste dirigée par Mendieta et l'Union Révolutionnaire Communiste (fusion du Parti Communiste et du Parti Union Révolutionnaire).
- <sup>308</sup> Voir Nicolas Graizeau : « Genèse, exégèse et pratique de la Constitution de 1940 » dans *Cuba sous le régime de la Constitution de 1940. Politique, pensée critique, littérature*. Paris, 1997. pp.23-58.
- <sup>309</sup> Le « Partido Revolucionario Cubano Auténtico », ou « Partido Auténtico », dirigé par Grau San Martín, se présentait comme l'héritier du Parti Révolutionnaire Cubain. Soutenu pour son projet révolutionnaire du Gouvernement des Cent Jours, ce parti populiste dont le slogan initial était « nationalisme, socialisme et anti-impérialisme », évoluerait vers le réformisme et s'appuya dans ces années de gouvernement sur son audience massive dans les classes moyennes, et dans la bourgeoisie non liée à la production du sucre.



- 
- <sup>310</sup> Voir James Cohen : « Les Etats-Unis et Cuba (1940-52) : quel mode de domination politique ? » dans *Cuba sous le régime de la constitution de 1940*. Paris, 1997. pp.175-198.
- <sup>311</sup> Francisco López Segrera fait à ce titre un parallèle très intéressant entre Grau San Martín et José Miguel Gómez. Voir Francisco López Segrera : « Peculiaridades del populismo en Cuba : clases sociales y política (1940-1959) » dans *Cuba sous le régime de la constitution de 1940*. Paris, 1997. p.169.
- <sup>312</sup> C'est-à-dire le Tribunal des Garanties Constitutionnelles et Sociales, le Tribunal de la Fonction Publique et la Cour des Comptes. Voir Nicolas Graizeau : « Genèse, exégèse et pratique de la Constitution de 1940 » dans *Cuba sous le régime de la Constitution de 1940. Politique, pensée critique, littérature*. Paris, 1997. pp.46-48.
- <sup>313</sup> Le « Partido del Pueblo Cubano (Ortodoxo) » ou « Partido Ortodoxo » de Eduardo Chibás représentait la seconde alternative populiste de la période. Son slogan « Vergüenza contra dinero », ses options en faveur du développement industriel, lui valurent l'appui de la bourgeoisie industrielle, aile droite du parti. Son aile gauche, elle, prônait une rupture radicale du système néocolonial. Voir Francisco López Segrera : « Peculiaridades del populismo en Cuba : clases sociales y política (1940-1959) » dans *Cuba sous le régime de la constitution de 1940*. Paris, 1997. pp.172-173.
- <sup>314</sup> Jean Ortiz : « Fulgencio Batista et les Communistes : qui a trompé le diable ? », dans *Cuba sous le régime de la constitution de 1940*. Paris, 1997. p.140.
- <sup>315</sup> Voir Jorge Ibarra : « Actitudes ante la Cuestión Nacional y Racial en la Convención Constituyente de 1940 : Comunistas, Reformistas y Conservadores », dans *Cuba sous le régime de la constitution de 1940*. Paris, 1997. pp.60-61.
- <sup>316</sup> Au sujet de l'attitude du Parti Communiste puis du Parti Socialiste Populaire, voir Jean Ortiz. « Fulgencio Batista et les Communistes : qui a trompé le diable ? », dans *Cuba sous le régime de la constitution de 1940*. Paris, 1997. pp.123-144.

---

## Notes à la Deuxième Partie.

- <sup>317</sup> Cf. Ambrosio Fornet : *En blanco y negro*. La Havane, 1967. p.16.
- <sup>318</sup> Voir José Antonio Portuondo : « Literatura y sociedad en Hispanoamérica », dans *La emancipación literaria de Hispanoamérica*. La Havane, 1975. pp.5-6.
- <sup>319</sup> Voir Roberto Fernández Retamar : « Algunos problemas teóricos de la literatura hispanoamericana », dans *Para el perfil definitivo del hombre*. La Havane, 1981. pp.324-326.
- <sup>320</sup> Michel Zérafra : *Roman et société*. Paris, 1971. p.17.
- <sup>321</sup> Citons à nouveau Michel Zérafra : « Le roman, plus encore que le poème, aura exprimé par exemple les idées de nation et de renaissance nationale dans les pays colonisés ou devenus depuis peu indépendants ». Michel Zérafra : *Op. cit.* p.20.
- <sup>322</sup> Signalons cependant deux des œuvres fondamentales. La première est le poème épique de Silvestre de Balboa : *Espejo de paciencia*, composé en 1608, et considéré comme la première œuvre littéraire d'importance de Cuba. Retrouvé par l'écrivain José Antonio Echeverría, qui le mentionna en 1838, il ne put être publié qu'en 1929 par l'Académie d'Histoire de Cuba. La seconde est la comédie : *El príncipe jardinero y fingido Cloridano*, de Santiago Pita, publiée à Séville entre 1730 et 1733.
- <sup>323</sup> Line Real dans son « Prológo » à *Comedias cubanas*. La Havane, 1979. p.17.
- <sup>324</sup> Le Riverend, Julio : *Historia económica de Cuba*. La Havane, 1974. pp.431-435.
- <sup>325</sup> D'après Mary Cruz, le roman aurait été terminé aux alentours de 1837. La date de réalisation a son importance puisqu'il s'agit de déterminer quel fut le premier roman abolitionniste cubain. Cf. Mary Cruz dans son « Prólogo » à *Sab*. La Havane, 1973. p. 35. Selon Roberto Fríol, c'est à Anselmo Suarez que le continent américain doit son premier roman négriste. Cf. Roberto Fríol : *En blanco y negro*, La Havane, 1967. p.15.
- <sup>326</sup> La production théâtrale, qu'elle fut dramatique ou comique, joua de façon analogue sur les modes historiques ou costumbriste. Les drames historiques permirent d'aborder de manière indirecte la question politique. Le théâtre Bouffe, dont le comique fonctionnait sur la caricaturisation de comportements sociaux, fut le vecteur du désir de caractériser « le cubain », bien que les personnages aient été traités par la dérision ou la moquerie méprisante.

- 
- <sup>327</sup> Roberto Friol : « La novela cubana en el siglo XIX », dans *Letras. Cultura en Cuba*. La Havane, n°6. p.477.
- <sup>328</sup> Ce roman est aujourd'hui intitulé *Lucía Jérez*.
- <sup>329</sup> Georg Lukas : *Le roman historique*. Paris, 1965. p.24.
- <sup>330</sup> Le roman historique est aujourd'hui encore une tendance de la littérature hispano-américaine. On peut consulter la publication récente de Cristoph Singler : *Le roman historique contemporain en Amérique latine*. Paris, 1993. Sur les relations entre histoire et littérature, se rapporter à Raymond D. Souza : *La historia en la novela hispanoamericana moderna*. Bogotá, 1988. Les publications thématiques dirigées par Jacqueline Covo : *La construction du personnage historique. Aires hispanique et hispano-américaine*. Lille, 1991 et *Las representaciones del tiempo histórico*. Lille, 1994, nous sont aussi d'un grand apport pour ce qui relève du traitement littéraire de l'histoire au XIXème et au XXème siècle.
- <sup>331</sup> Raymond Souza : *Op. cit.* p.11.
- <sup>332</sup> Fernando Alegría : *Historia de la novela hispano-americana*. Mexico, 1974. p.72.
- <sup>333</sup> Domingo del Monte : « Novela histórica », dans *Revista Bimestre*. La Havane, janvier-février 1832, Tome 2, N°5, pp.157-183.
- <sup>334</sup> *Ibidem*.
- <sup>335</sup> José María de Heredia : *Prosas*. La Havane, 1980. pp.81-92.
- <sup>336</sup> *Ibidem*. p.82.
- <sup>337</sup> « La novela es ficción, y toda ficción es mentira » dit-il. *Ibidem*. p.91.
- <sup>338</sup> « (...) la novela verdadera, que describe las flaquezas y pasiones humanas, salió naturalmente del seno de la sociedad oprimida ». *Ibidem*. p.83.
- <sup>339</sup> *Ibidem*. p.89.
- <sup>340</sup> Manuel de la Cruz : « Reseña histórica del movimiento literario en la isla de Cuba. 1790-1890 », dans *Sobre literatura cubana*. La Havane, 1981. pp.29-122.
- <sup>341</sup> « (...) es el príncipe y creador de la novela en Cuba : Cirilo Villaverde ». *Ibidem*. p.85.
- <sup>342</sup> « *Cecilia Valdés*, que vivirá como el **alma mater** de la novela cubana, es un lienzo colosal en que se agita toda una época, el mundo en miniatura de Cuba, colonia de España, desde 1812 hasta 1831. ». *Ibidem*. p.86.
- <sup>343</sup> *Ibidem*.
- <sup>344</sup> Cirilo Villaverde déclare, en 1879 : « Hace más de treinta años que no leo novela ninguna, siendo Walter Scott y Manzoni los únicos modelos que he podido seguir al trazar los variados cuadros de *Cecilia Valdés* », dans Cirilo Villaverde : *Cecilia Valdés o la Loma del Ángel*. La Havane, 1972. p.77.

- 
- <sup>345</sup> Manuel de la Cruz : « Reseña histórica del movimiento literario en la isla de Cuba. 1790-1890 », dans *Sobre literatura cubana*. La Havane, 1981. p.91.
- <sup>346</sup> Ibidem.
- <sup>347</sup> Ibidem. p.88.
- <sup>348</sup> José Martí : « El poeta Walt Whitman », dans *Obras completas*, La Havane, 1975, Tome 13. pp.131-143.
- <sup>349</sup> Dolores Nieves : « Caracteres generales de la narrativa cubana en el siglo XIX », dans *Panorama de la Literatura cubana*. La Havane, 1970. pp.100-101.
- <sup>350</sup> Bacardí dépeignait les goûts littéraires de Mme Delamour : « (...) había devorado los folletines de la *Semaine littéraire*, y eran su delirio *La Dame de Monsoreau*, *Le Chevalier de Maison Rouge*, *Amaury* y toda esa colección del romanticismo francés, cuyos dioses principales son Dumas, Sue, Soulié, George Sand.»  
Emilio Bacardí : *Vía Crucis*. La Havane, 1979. p.40.
- <sup>351</sup> Joaquín Navarro Riera : « Vía Crucis, impresiones de un lector », dans Emilio Bacardí : *Vía Crucis*. La Havane, 1979.
- <sup>352</sup> Jesús Castellanos : « Palabras proemiales », dans Álvaro de la Iglesia : *Tradiciones cubanas*. La Havane, 1969. pp.7-14.
- <sup>353</sup> Ibidem. p.10.
- <sup>354</sup> Ibidem.
- <sup>355</sup> Ibidem. p.11.
- <sup>356</sup> Ibidem. p.12.
- <sup>357</sup> Emilio Bacardí est à ce titre une personnalité à détacher, ses *Crónicas de Santiago de Cuba* reste une source richissime pour le chercheur, et son roman *Vía Crucis* prend comme scène Santiago de Cuba.
- <sup>358</sup> J.J Remos : *Tendencias de la narración imaginativa en Cuba*. La Havane, 1935.
- <sup>359</sup> Jesús Castellanos : « Palabras proemiales », dans Álvaro de la Iglesia : *Tradiciones cubanas*. La Havane, 1969. p.8.
- <sup>360</sup> Citons, de ces œuvres étudiées et reconnues pour traiter des guerres : *Vía Crucis* de Emilio Bacardí Moreau, *Ideales*, *Sombras eternas* et *Sombras que pasan* de Raimundo Cabrera, *La Manigua sentimental* de Jesús Castellanos et *Generales y Doctores* de Carlos Loveira.
- <sup>361</sup> Ambrosio Fonet : *En blanco y negro*. La Havane, 1967. p.16.
- <sup>362</sup> Max Henríquez Ureña : *Panorama histórico de la literatura cubana*. La Havane, 1978, Tome I.
- <sup>363</sup> Ibidem. Chapitre XXV. pp.404-419.
- <sup>364</sup> Elles étaient signées par José María Heredia, Miguel Teurbe Tolón, José Agustín Quintero, Pedro Santacilia, Pedro Ángel Castellón, Leopoldo Turla et Juan Clemente Zenea.

- 
- <sup>365</sup> Les textes étaient de Pedro Figueredo, de Antonio Hurtado del Valle, de Miguel Jerónimo Gutiérrez, de José Joaquín Palma, de Fernando Figueredo Socarrás, de Luis Victorino Betancourt, de Pedro Martínez Freire, de Ramón Roa, de Sofía Estévez, de Juan de Dios de Coll, de Francisco la Rúa, et de deux auteurs anonymes. De Pedro Figueredo étaient publiées les deux premières strophes de « El himno de Bayamo », qui deviendraient les paroles de l'hymne national de la République de Cuba.
- <sup>366</sup> José Martí : « Prólogo a *Los poetas de la Guerra* », dans *Obras completas*. La Havane, 1975, Tome 5. p.231.
- <sup>367</sup> *Ibidem*. p.229.
- <sup>368</sup> José Antonio Portuondo : *Bosquejo histórico de las letras cubanas*. La Havane, 1962.
- <sup>369</sup> *Ibidem*. p.50.
- <sup>370</sup> Voir Alfred Melon : *Identité nationale : idéologie, poésie et critique à Cuba (1902-1959)*. La Havane, 1992. pp. 274-280. Les citations entre guillemets sont extraites des pages 274-275.
- <sup>371</sup> Rine Leal : *La selva oscura. De los Bufos a la neocolonia*. La Havane, 1982.
- <sup>372</sup> Des pièces furent écrites et jouées au Mexique, en Colombie, aux Etats-Unis...
- <sup>373</sup> *Ibidem*. p.113.
- <sup>374</sup> *Ibidem*. p.400.
- <sup>375</sup> Rine Leal : *Teatro Mambí*. La Havane, 1978. Notre recherche doit beaucoup à la démarche de Rine Leal, et particulièrement à sa définition, au sein de la production dramaturgique, d'un corpus thématique des guerres.
- <sup>376</sup> *Ibidem*. dans « Prólogo », pp.12-13.
- <sup>377</sup> Rine Leal : *La selva oscura. De los Bufos a la neocolonia*. La Havane, 1982. p.155. Le terme est en fait repris de José Martí qui, dans un article de 1892, saluait ce « théâtre de la Guerre » : « Porque ésa es la guerra verdadera : una guerra en que se muere, y en que se ríe. Y así, con esa libertad de la naturaleza, puede nacer nuestro teatro épico. », voir José Martí : « El teatro cubano », dans *Obras completas*, La Havane, 1975, Tome 5. p.319.
- <sup>378</sup> Les indications données sur les tableaux ou les scènes ne m'ont pas permis d'identifier la pièce. Les situations décrites sont en effet particulièrement récurrentes dans le théâtre « mambí » : le départ du héros pour la Guerre, le déchirement affectif, la « scène » de combat, la scène de repos au camp... De plus, à l'heure actuelle, les pièces qui nous sont parvenues, sont celles qui ont été éditées, bien souvent après les guerres.
- <sup>379</sup> *Ibidem*. p.319.
- <sup>380</sup> *Ibidem*.
- <sup>381</sup> C'est une référence en tant qu'instrumentalisation de la littérature. Mais cela a pu l'être aussi dans la reprise de thèmes littéraires.
- <sup>382</sup> Il s'agit de Joaquín Robreño, père de l'auteur, et fondateur du Théâtre Alhambra.

- 
- <sup>383</sup> Gustavo Robreño Puente : *La Acera del Louvre*. La Havane, 1925. p.313.
- <sup>384</sup> Cette transition – faut-il n’y voir qu’un hasard – est assurée par deux auteurs que la biographie lie au théâtre. Francisco Javier Balmaseda publie en 1897 le roman *Clementina*. Mais il était avant tout dramaturge. Il composa pendant la guerre de 1895 une des meilleures pièces du répertoire « mambí » *Carlos Manuel de Céspedes*. (Nous avons étudié cette pièce dans un mémoire préliminaire à ce travail de recherche, « Cinq pièces du répertoire mambí », Mémoire de DEA, 1990). Raimundo Cabrera, auteur de théâtre également, fit paraître « Episodios de la guerra. Mi vida en la manigua » en 1897, dans la revue *Cuba y América*. Il raconte par ailleurs dans ses mémoires comment en 1870, souffleur dans un théâtre, il était tenu d’assister à l’autre facette de ce combat politique à travers le théâtre, et regarder les pièces intégristes occuper les scènes de la capitale. Voir dans *Mis buenos tiempos*, La Havane, 1981. pp.107-108.
- <sup>385</sup> José Antonio Portuondo, *Bosquejo histórico de las letras cubanas*. La Havane, 1962. p.35.
- <sup>386</sup> Max Henríquez Ureña : *Panorama histórico de la literatura cubana*. La Havane, 1979, Tome 2. p.127.
- <sup>387</sup> *Ibidem*.
- <sup>388</sup> *Ibidem*.
- <sup>389</sup> *Ibidem* .p.382.
- <sup>390</sup> José Antonio Portuondo : « Hacia una nueva historia de Cuba », dans *Crítica de la época y otros ensayos*. La Havane, 1965. p.31.
- <sup>391</sup> Diana Iznaga : *Presencia del testimonio en la literatura sobre las guerras por la independancia nacional*. La Havane, 1979.
- <sup>392</sup> Diana Iznaga : « El testimonio sobre las guerras de independancia desde el Zanjón hasta Baire », dans *Letras. Cultura en Cuba*. La Havane, 1987, n°4. p.264.
- <sup>393</sup> *Ibidem*. p.264.
- <sup>394</sup> *Ibidem*.
- <sup>395</sup> Diana Iznaga : *Presencia del testimonio en la literatura sobre las guerras por la independancia nacional*. La Havane, 1979. p.320.
- <sup>396</sup> L’historien cubain Eusebio Leal a retrouvé un journal complémentaire de Céspedes, édition qu’il préface. Cf. Eusebio Leal : *El diario perdido*. La Havane, 1992.
- <sup>397</sup> Diana Iznaga : *Presencia del testimonio en la literatura sobre las guerras por la independancia nacional*. La Havane, 1979. p.12.
- <sup>398</sup> 1909 est la date de la première édition. Mais Miró avait déjà fait publié le premier tome dans le journal de Santiago de Cuba *El Cubano Libre* entre 1899 et 1900.
- <sup>399</sup> Luis Rodríguez Embil : « La escapada », dans *Cuba contemporánea*. La Havane, 1917, tome XIII. pp.297-308.

- 
- <sup>400</sup> Herrera, José Isabel (dit Mangoché) : *Impresiones de la guerra de Independencia*. La Havane, 1948.
- <sup>401</sup> Son récit débutait à son adolescence, quand il avait quitté le « Central » dans lequel son père avait continué à travailler après son émancipation, pour s'engager comme porte-drapeau en 1895. Soutenu par les uns, méprisé par les autres, il racontait comment le regard sur un homme comme lui n'avait pas changé, même si la société républicaine avait rendu possible une modeste ascension sociale. Le livre de Mangoché reste à ce jour encore au fond d'un tiroir des Archives Nationales.
- <sup>402</sup> Miguel Barnet : *Biografía de un cimarrón*. La Havane, 1966. 218 p.
- <sup>403</sup> On peut consulter les mémoires de Isidro Corzo y Príncipe : *El bloqueo de La Habana*. La Havane, 1905. Francisco Machado rend dans *¡Piedad ! Recuerdos de la Reconcentración*. (Sagua la Grande, 1917) une image dure des regroupements forcés des populations civiles dans la ville provinciale. Les journalistes étrangers ont aussi pu s'intéresser à la survie des civils, comme Grover Flint, qui sera traduit et réédité par Jorge Mañach en 1923 dans la revue *Social*. Signalons toutefois que ces mémoires relatent des faits de la guerre de 1895.
- <sup>404</sup> Armando André n'était pourtant pas « n'importe qui ». Il deviendrait un notable, juriste et homme politique... Membre en vue du Parti Conservateur, représentant à la Chambre, il prendrait dans les années vingt en charge la direction de *El día*, organe officieux du parti.
- <sup>405</sup> Armando André d'ailleurs se défend explicitement d'avoir jamais reçu d'ordres des autorités civiles ou militaires de la République en Armes. Il explique avoir appartenu à un petit réseau patriote parallèle, soutenant les Révolutionnaires de manière indépendante, au moyen d'actions individuelles et de sabotages terroristes à La Havane. Toutes ces précautions sont intentionnelles mais peu véridiques, d'après González Barrios (voir note suivante). Les quelques réseaux clandestins d'action directe étaient en contact avec les Etats-Majors cubains qu'ils renseignaient et avec lesquels ils coordonnaient certaines actions.
- <sup>406</sup> González Barrios, René. *La inteligencia mambisa*. La Havane, 1988.
- <sup>407</sup> Voir L'acceptation de la tutelle dans Première partie : Les Guerres de l'Indépendance, Indépendance nationale et frustration, La République des « Généraux et des Docteurs », La République sous surveillance nord-américaine. p.151.
- <sup>408</sup> Le premier ouvrage historique serait en fait antérieur à celui-ci. Il s'agirait de *Descripción de la Ciudad de La Habana y de la Isla de Cuba* de Ambrosio de Zayas Bazán, qui n'a pas été conservé.
- <sup>409</sup> Le personnage de Colomb fut utilisé à divers escients. Quelquefois navigateur génial à qui la très catholique Isabel offrit la gloire éternelle, on le trouve également sous les traits d'un visionnaire manœuvré puis détruit par un couple royal ambitieux et vénal... Ces lectures croisées (est-il besoin de le signaler ?) recourent et continuent le débat politique sur les relations entre métropole et colonie.
- <sup>410</sup> José Martí : « Céspedes y Agramonte », dans *El Avisador Cubano*. New-York, 10 octobre 1888.
- <sup>411</sup> Il composa des portraits, rapporta des témoignages, rédigea des chroniques commémoratives (sur lesquelles nous reviendrons). Voir José Martí : « Hombres », dans *Obras Completas*. La Havane, Tome IV, 1975. pp.355-480.

- 
- <sup>412</sup> Cf. Jesús Castellanos : « Palabras proemiales », dans Álvaro de la Iglesia : *Tradiciones cubanas*. La Havane, 1969. p.11.
- <sup>413</sup> Des chercheurs cubains, parmi eux Ana Cairo, se dirigent actuellement dans cette direction.
- <sup>414</sup> Vidal y Morales qui fut aussi le premier historien à rédiger une histoire des conspirations et mouvements insurrectionnels cubains : *Iniciadores y primeros mártires de la revolución cubana*, parue en 1901.
- <sup>415</sup> Ces deux ouvrages ont été réédités de très nombreuses fois, et sont encore aujourd'hui considérés comme les manuels de base dans l'éducation scolaire et universitaire.
- <sup>416</sup> L'ouvrage monumental en deux volumes de Ramiro Guerra, *Historia de la Guerra de Diez Años*, fut publié en 1951.
- <sup>417</sup> Jean-Yves Tadié : *Le roman d'aventure*. Paris, 1982. p.8.
- <sup>418</sup> Walter Scott influença d'ailleurs les romantiques et réalistes français, et particulièrement Hugo et Balzac.
- <sup>419</sup> J.J. Remos : « Cuarta disertación », dans *La narración imaginativa en Cuba*. La Havane, 1935. p.167.
- <sup>420</sup> Dans Max Henríquez Ureña : *Panorama histórico de la literatura cubana*. La Havane, 1979, Tome 2. p.406.
- <sup>421</sup> Cette forme de prédilection du roman populaire avait eu son heure de gloire dans la presse périodique de Cuba à la fin du XIXème siècle.
- <sup>422</sup> Cependant, comme nous l'avons souligné dans notre introduction, nous pourrions être amenée à nous prononcer à nouveau sur cette primauté. En effet, le roman de H. Goodman, *Los laborantes*, si l'auteur s'avérait de nationalité cubaine, serait le premier roman d'aventure des Guerres, puisqu'il fut publié en 1874.
- <sup>423</sup> Le roman fut d'ailleurs réédité en 1903.
- <sup>424</sup> Ducazcal était le nom de plume de Joaquín Navarro Riera (1872-1950). Autodidacte, il fut longtemps le rédacteur du journal séparatiste de Santiago *El cubano libre*, fondé par Mariano Corona Ferrer. Après la guerre, il s'installa à La Havane, où il collabora essentiellement comme chroniqueur politique aux principaux journaux. Le *Diccionario de la Literatura* signale qu'il occupa diverses charges entre 1926 et 1948 (de Machado à Prío Socarrás) dans un Ministère d'Etat, mais sans préciser ni le quel ni le statut ni les charges qui lui incombait.
- <sup>425</sup> Pablo de la Torriente Brau : « Por este argumento sólo me dieron cien pesos », dans *Batey*. La Havane, 1930. pp.135-151.
- <sup>426</sup> José Martí : « ¡ Magnífico espectáculo ! », dans *Obras completas*. La Havane, 1975, tome 11. pp.31-43 ; « William F. Cody, « Búfalo Bill », dans *Obras completas*. La Havane, 1975, tome 13. pp.281-284.
- <sup>427</sup> José Martí : « Jesse James. Sus proezas, su fama, su muerte », dans *Obras completas*. La Havane, 1975, tome 13. pp.237-241.



- 
- <sup>428</sup> Cet aspect de la pensée martinienne a été partiellement étudié par Leonardo Acosta dans *José Martí, la América precolombina y la conquista española*. La Havane, 1974. On pourra consulter les articles consacrés aux peuples indiens des Etats-Unis dans les volumes 9 à 12 de ses œuvres complètes, volumes consacrés à ses années nord-américaines.
- <sup>429</sup> Cité par Jacques Cabau : *La prairie perdue. Histoire du roman nord-américain*. Paris, 1966. p.13.
- <sup>430</sup> Le premier roman américain publié aux Etats-Unis fut œuvre d'un certain William Hill Brown *The power of Sympathy*, en 1789. Le roman pourtant était déjà un genre en vogue depuis l'apparition de *Robinson Crusoe* de Daniel Defoe en 1719, des *Voyages de Gulliver* de Swift en 1726, ou du *Pamela* de Richardson en 1740. Cependant le début de l'histoire du roman nord-américain est une non-histoire, et le fait que *The power of Sympathy* soit une imitation de *Pamela* l'illustre.
- <sup>431</sup> Jacques Cabau : *La prairie perdue. Histoire du roman nord-américain*. Paris, 1966. p.15.
- <sup>432</sup> *Ibidem*. p.18.
- <sup>433</sup> Cf. Philippe Jacquin : *Le cow-boy. Un américain entre le mythe et l'histoire*. Paris, 1992. p.180.
- <sup>434</sup> *Ibidem*. p.197.
- <sup>435</sup> L'hypothèse de Turner, qui théorise les contenus colportés depuis des années par cette imagerie, consiste à considérer que la démocratie et la culture américaine se sont forgées pendant la conquête de l'Ouest.
- <sup>436</sup> Théodore Roosevelt : *The rough riders*. New-York, 1904.
- <sup>437</sup> La première édition date de 1902. L'ouvrage fut réédité quinze fois cette année-là.
- <sup>438</sup> Voir les conclusions de Joseph Poli : *Le roman américain : 1865-1917*. Paris, 1972. pp.22-24.
- <sup>439</sup> Il existe en effet un roman nord-américain de la Guerre de Libération philippine. Voir note suivante.
- <sup>440</sup> Cf. Alice Charra : *L'image du colonialisme espagnol dans le roman américain de 1898 à 1950*. Paris, 1975. L'étude s'intéresse au roman d'aventure qui concerne les Guerres d'Indépendance de Cuba et des Philippines en 1898.
- <sup>441</sup> Adam Badeau : *Conspiracy. A cuban romance*. New-York, 1885. 324 p.
- <sup>442</sup> Mary Ann Barnes : *Mart. A story of the Cuban War*. Chicago, 1889. 92 p.
- <sup>443</sup> Virginia Lyndall Dunbar : *A Cuban Amazon*. Cincinnati, Ohio, 1897. 205 p.
- <sup>444</sup> Charles Fitch : *The fighting squadron*. New-York, 1898. 160 p.
- <sup>445</sup> Charles Fitch : *Saved by the enemy*. New-York, 1898. 222 p.
- <sup>446</sup> Frederick Albion Ober : *Under the Cuban Flag or The Cacique's Treasure*. Boston, 1897. 316 p.
- <sup>447</sup> Edward Stratemeyer : *A young cuban volunteer in Cuba or Fighting for the single star*. Boston, [s.d]. 298 p.

- 
- <sup>448</sup> Cette représentation manichéenne de l'espagnol est présente aussi dans certains romans d'aventure des guerres. Dans les romans construits le personnage espagnol est bien plus complexe.
- <sup>449</sup> Alice Charra : *L'image du colonialisme espagnol dans le roman américain de 1898 à 1950*. Paris, 1975. p.139.
- <sup>450</sup> « Episodios de la guerra. mi vida en la manigua (Relato del Coronel Ricardo Buenamar) » fut publié très rapidement, dès 1898, comme roman. Pour quelques précisions supplémentaires, voir Sylvie Bouffartigue : « Episodios de la guerra. Mi vida en la manigua » de Raimundo Cabrera : un folletín para Cuba libre » dans *1898 : Entre Literatura e historia*. Nanterre, Crisol, n°2, 1998. pp.119-133.
- <sup>451</sup> Anagramme de Raimundo Cabrera.
- <sup>452</sup> A ce propos, l'éditeur qui inventa le « one dime novel », Beadle, avait su, lors de la guerre civile nord-américaine, réaliser un gain fort lucratif en envoyant aux soldats nordistes des chariots entiers de romans à quatre sous. Cf. Philippe Jacquin : *Le cow-boy. Un américain entre le mythe et l'histoire*. Paris, 1992. p.191. On peut supposer que le marché ait été réouvert, avec une thématique adéquate, en 1898.
- <sup>453</sup> Carlos Montenegro : « Un insurrecto », dans *Los heroes*. La Havane, 1941. p.49.  
Ajoutons que Montenegro joue avec le parallèle évoqué et récidive d'ailleurs dans le même recueil :  
« El jefe de la brigada se irguió sobre los estribos y miró, lo más lejos que pudo, hacia dónde había partido la cabeza de la columna, cuyos primeros hombres apenas se distinguían ya en la claridad naciente del día ».  
Voir « Los imponderables de Pedro Barba », dans *Op. déjà cit.* p.81. Au lecteur de choisir sa version préférée...
- <sup>454</sup> Le cinéma offre en effet un nouveau support artistique qui permettra le développement d'un genre aujourd'hui reconnu par tous. Il serait certainement fructueux de développer ce parallélisme du roman dans le cadre du cinéma. Signalons que le premier documentaire tourné à Cuba le fut en 1898, par une équipe nord-américaine (Vitagraph) qui suivit les troupes nord-américaines. Il s'intitulait *Fighting with our boys in Cuba*. Par la suite, le cinéma fut un genre qui se développa d'autant plus vite que la production et la distribution cubaines bénéficièrent de la logistique nord-américaine (alors que la production nord-américaine ne supplantera la production européenne et nationale qu'après la première guerre mondiale). Le premier long métrage de fiction, en 1913, fut *Manuel García, rey de los campos* du pionnier Enrique Díaz Quesada. Après la biographie de ce bandit populaire qui se rangea aux côtés des indépendantistes, le même réalisateur réalisa l'année suivante le deuxième long métrage de fiction du cinéma cubain : *El capitán mambí* ou *Libertadores y guerrilleros*. Citer le troisième film cubain équivaut à insister plus encore sur cette continuité, puisqu'il s'agit de *La Manigua* ou *La mujer cubana* en 1915. La liste des films fondés sur cette thématique est fort longue, qu'il s'agisse de fictions ou de documentaires.
- <sup>455</sup> Le premier « romance » dans lequel apparaît un gaucho daterait de 1777. Cf. Angela Dellepiane : « Trayectoria del personaje gaucho en la literatura gauchesca », dans *Le Gaucho dans la littérature argentine*. Paris, 1992. pp.21-29.

- 
- <sup>456</sup> Claude Cymerman : « Gauchophiles et gauchophobes », dans *Le Gaucho dans la littérature argentine*. Paris, 1992. pp.33-47.
- <sup>457</sup> Cependant, certains des détracteurs les plus fermes nièrent cette participation, condamnant l'habitant des plaines au rôle d'absolu inutile social.
- <sup>458</sup> Cf. Claude Cymerman : « Gauchophiles et gauchophobes », dans *Le Gaucho dans la littérature argentine*. Paris, 1992. p.45.
- <sup>459</sup> Se référer au tableau récapitulatif, dans lequel nous avons détaillé tous les titres, dans Annexe 2 ainsi qu'au graphique « Cumul des éditions et des rééditions, 1897-1951 » dans Annexe 3.
- <sup>460</sup> Si l'on préfère un calcul strictement mathématique et séparer ces cinquante-quatre ans en deux périodes égales, le constat reste le même, bien que le déséquilibre soit moindre : cinquante-quatre titres entre 1897 et 1924 contre quarante-trois entre 1925 et 1951.
- <sup>461</sup> Nous nous référons ici la forme littéraire désignée par le terme « relato breve » dans les pays hispaniques.
- <sup>462</sup> Michèle Guicharnaud Tollis : *L'émergence du Noir dans le roman cubain du XIX<sup>ème</sup> siècle*. Paris, 1991. p.48.
- <sup>463</sup> Salvador Bueno : « Prólogo », dans *Cuentos cubanos del siglo XIX*. La Havane, 1975. p.20.
- <sup>464</sup> Il préférerait d'ailleurs au terme « unidad de impresión » celui de « unidad de efecto », plus adéquat. Salvador Bueno : *Ibidem*. p.14.
- <sup>465</sup> *Ibidem*.
- <sup>466</sup> Nous reviendrons plus bas sur cette distinction faite entre le témoignage relaté par un auteur-acteur, la relation par un auteur contemporain de l'acteur, ou un auteur n'ayant pas eu avec l'acteur de liens.
- <sup>467</sup> Eligio de la Puente : « Prólogo », dans Ramón de la Palma : *Cuentos cubanos*. La Havane, 1928. p.9.
- <sup>468</sup> Roland Barthes : « L'effet de réel » dans *Littérature et réalité*. Paris, 1982. pp.81-90.
- <sup>469</sup> Nous y reviendrons plus bas, en consacrant quelques lignes aux deux genres littéraires - roman historique et littérature de témoignage - qui ont exercé sur le roman des guerres une influence indiscutable.
- <sup>470</sup> Pourtant, les deux premiers romans publiés sont aux antipodes de ce projet didactique, puisque ce sont deux romans d'aventure... Les deux sont de 1897 signés par Raimundo Cabrera et par Francisco Javier Balmaseda.
- <sup>471</sup> Nous pensons ici particulièrement à des Vétérans de l'Armée « mambí » comme Francisco López Leiva, Juan Maspons Franco, ou le moins renommé Eliseo Pérez Díaz. Tous, d'ailleurs se lancèrent dans l'expérience du récit d'aventure.
- <sup>472</sup> Auteur de la première nouvelle des guerres, elle fut publiée la même année que le roman-feuilleton de Cabrera et dans la même revue. Francisco García Cisneros : « Cuento de guerra. La muerte del capitán », dans *Cuba y América*, New-York, 12 Mai 1898.

- 
- <sup>473</sup> Enrique Collazo : « Redención », dans *Letras*. La Havane, 15 Mai 1907.
- <sup>474</sup> Sur la question du roman historique, on peut se référer au chapitre « La prosa cubana de la primera generación republicana » dans Salvador Bueno : *Historia de la literatura cubana*. La Havane, 1972. pp.463-466. Salvador Bueno souligna l'importance du roman historique au début de la période républicaine. En fait, il éclairait l'existence d'un ensemble d'œuvres romanesques traitant des Guerres. Mais il résolut la question de la conjonction thématique d'œuvres traitant des Guerres, mais produites par diverses générations (dernière coloniale et première républicaine) et selon des critères génériques différents, par la réunion de l'ensemble sous l'appellation de « roman historique ». Nous avons été amenée dans ce travail à poursuivre son travail de classification et à proposer des catégorisations plus précises.
- <sup>475</sup> En 1919.
- <sup>476</sup> Le traitement des guerres par le roman historique ferait sa réapparition avec la génération littéraire qui suivit la Révolution castriste.
- <sup>477</sup> Il s'agit des trois titres suivants : *Antonio Maceo. Vida y hechos gloriosos de este heroico general cubano, su importancia y trascendencia en la causa revolucionaria de Cuba y su muerte gloriosa en Puente Brava* ; *Máximo Gómez. Novela histórica escrita por un patriota* ; *Martí. Novela histórica por un patriota*.
- <sup>478</sup> L'influence directe de Diderot, et de *Jacques le Fataliste*, est à cet égard fort notable.
- <sup>479</sup> Julio Rosas est le pseudonyme de Francisco Puig y de la Puente, écrivain abolitionniste. Nous avons pu localiser « Cuba Revolucionaria, reseña histórica, fragmento de la novela política inédita « *El Cafetal azul* » à la Bibliothèque Nationale José Martí. C'est un exemplaire tiré à part, sans aucune indication de date, ni de lieu. Cependant, le *Diccionario de la literatura cubana* signale ce titre comme ayant été publié à Guanabacoa, par l'Imprimerie de Aymerich, en 1906-1910. « La esclavitud del silencio. Fragmento de la novela *El Cafetal Azul* », a été publié dans *Cuba y América*. New York, Août 1898. Enfin, le dernier extrait du roman a été édité sous forme d'un épais fascicule et sous le titre de « *Narciso López en Cárdenas, fragmento de la novela « El Cafetal Azul* ». La Havane, 1903.
- <sup>480</sup> Le renseignement est donné dans le *Diccionario de la literatura cubana*. La Havane, p.928.
- <sup>481</sup> Nous reviendrons tout particulièrement sur cette question. Cf. Un roman populaire pour une guerre populaire, dans : Troisième Partie : L'enjeu véritable. Justification et critique de la société républicaine, L'imagerie en question. p.688 et suiv.
- <sup>482</sup> Rappelons que son premier roman de 1898 parut dans une revue annexionniste et était fortement influencé par le modèle du roman populaire nord-américain.
- <sup>483</sup> Rubén Darío qui publia en 1899 une nouvelle des Guerres de l'Indépendance de Cuba : « D.Q », dans *Cuentos fantásticos*. Madrid, 1976. pp.61-65.
- <sup>484</sup> Dans ses mémoires, José Miró Argenter précise : « Los periodistas que lucharon con mayor empeño, desde 1889 a 1895, fueron : Juan Gualberto Gómez, Manuel Sanguily, Enrique José Varona, Manuel de la Cruz, Eduardo Yero, Federico Pérez Carbó, Manuel Linares, Enrique Collazo, Fermín Valdés Domínguez, Bernardo Costales, Ricardo Arnaúto, Ernesto Usatorre, José Clemente Vivanco, Enrique Hernández Miyares, Aurelio Ramos Merlo, Joaquín Aramburu,

---

**Francisco López Leiva**, Eduardo Varela Zequeira, Desiderio Fajardo, Santos Villa, José de Armas (...) », en *Crónicas de la guerra*, La Havane, 1981. p.60.

<sup>485</sup> D'après les listes de Roloff, López Leiva s'incorpora le 15 juin 1895. Il fut affecté au Q.G de la 2<sup>ème</sup> Division du 4<sup>ème</sup> Corps, Département Occidental.

<sup>486</sup> En 1909, il est nommé Sous-secrétaire des Finances dans le gouvernement Miguel Gómez.

<sup>487</sup> José Miró Argenter le confirme et le fait figurer en bonne compagnie : « Casi simultáneamente, salieron de Santiago de Cuba los conspiradores de mayor significación : Guillermo Moncada, Rafael Portuondo, Eduardo Yero, Sánchez Vaillant, **Juan Maspons**, Mariano Corona, Alfredo Jústiz, tomando rumbos distintos y esparciendo la noticia del levantamiento. » dans Miró Argenter : *Crónicas de la Guerra*. La Havane, Tome I, 1981. pp.69-70.

D'après Roloff, Juan Maspons Franco était Commandant, affecté au Quartier Général du 2<sup>ème</sup> Corps et de sa réserve, Département oriental. Après la guerre, il fut nommé Administrateur des Postes à Santiago de Cuba. En janvier 1911, il fut promu sous-directeur des Communications.

<sup>488</sup> José Antonio Portuondo : *La Historia y las generaciones*. La Havane, 1981.

<sup>489</sup> Jústiz y del Valle était avocat de formation.

<sup>490</sup> Instituteur de formation, il exerça ensuite comme notaire. Après avoir voyagé en Europe, il se consacra à la publication périodique, et fonda la revue *Isla* et la maison d'édition Trópico. Il se lança ensuite dans la politique : secrétaire de la Présidence sous le gouvernement Mendieta, il fut nommé ministre sous celui de Batista, en 1943. Il continua sa carrière après le coup d'état de Mars 1952, tout en cumulant les responsabilités et les titres d'institutions culturelles. Il quitta Cuba après la Révolution castriste.

<sup>491</sup> Nouvelle dans laquelle il fait revivre Martí.

<sup>492</sup> C'est aussi le roman qui construit le personnage du « guajiro » afin d'en faire l'archétype national.

<sup>493</sup> Luis Toledo Sande : *Tres narradores agonizantes*. La Havane, 1980.

<sup>494</sup> Pichardo Moya, en sus de son œuvre poétique marquée par le thème patriote, a abordé après 1930 dans le théâtre la question de la représentation des guerres. Voici ce qu'en signale Salvador Bueno : « Algunos autores van hacia la revitalización de nuestro pasado, con cierto aire de misterio, como el cultivado por el poeta Pichardo Moya en « La oración », a la que subtítulo « farsa de los viejos tiempos », dans *Historia de la literatura*. La Havane, 1972. p.575.

<sup>495</sup> Cf. José Manuel Poveda : « Prefacio », dans *Versos Precursores*. Manzanillo, 1917. 212 p. Le texte est aussi cité par Alberto Rocasolano. Voir note suivante.

<sup>496</sup> Alberto Rocasolano « Prólogo », dans *José Manuel Poveda, Prosa*, Tome 1, La Havane, 1980.

<sup>497</sup> Margarita del Monte, el cojo, « Franco », Rosa Lima, Miguel del Prado. Ces renseignements sont tirés par Rocasolano d'une conférence de Poveda « El ideal de Independencia », du 23 Août 1919.

<sup>498</sup> Cf. Salvador Bueno : *Historia de la literatura cubana*, La Havane, 1972 et José Antonio Portuondo : *La Historia y las generaciones*, La Havane, 1981.

- 
- <sup>499</sup> Depuis le XIX<sup>ème</sup> siècle, nous l'avons signalé, un écrivain d'origine modeste formait une exception dans un monde littéraire dont les membres étaient issus des franges aisées de la population cubaine. Il est vrai qu'à l'aube du XX<sup>ème</sup> siècle, une évolution, précédemment amorcée, sembla se confirmer. Loveira, Sariol, Montenegro pouvaient figurer comme des exemples singuliers. Mais plus généralement, les générations successives illustraient cette « démocratisation » de l'écriture. Les auteurs de la première génération républicaine appartenaient à une bourgeoisie moyenne. Le recrutement de ceux de la seconde fut plus populaire. Ce mouvement continua à s'accroître ensuite, même si, quelquefois, il s'accompagna d'un calcul démagogique. Montenegro fit figure d'exemple et sut tirer profit du profit qu'on tirait de lui : à l'origine plus voyou qu'aventurier romantique, condamné et incarcéré (1919-1931), il fut publié grâce aux efforts de ses proches, et reconnu pour ses réelles qualités d'auteur. Mais l'utilisation répétée de son passé ressemblait néanmoins à un argument promotionnel éditorial, et tendait à démontrer la tolérance de la société et la capacité des élites intellectuelles à reconnaître le talent où qu'il soit tout en absolvant le génie de ses erreurs passées.
- <sup>500</sup> A ce propos, le cabinet d'avocat de Fernando Ortiz semble avoir permis à de nombreux jeunes auteurs la possibilité d'un travail régulier sinon rémunérateur. Outre Enrique Serpa, Ruben Martínez Villena et Pablo de la Torriente Brau, tous en relation, y furent engagés.
- <sup>501</sup> Nous continuons à appliquer les périodes d'expression d'une génération telles qu'elles ont été définies par Portuondo y Bueno.
- <sup>502</sup> Se reporter au graphique « Nombre de titres publiés par période générationnelle », dans Annexe 3.
- <sup>503</sup> Année de parution des nouvelles de Miguel de Carrión, premier auteur de sa génération à avoir abordé cette thématique.
- <sup>504</sup> Le « Manifeste des vingt-trois » souligne cette interaction, puisque ce sont de jeunes auteurs qui la condamnation de la concussion des dirigeants politiques.
- <sup>505</sup> Felipe Pichardo Moya : « Los viejos gavilanes », dans *Social*, février 1926. p.72.
- <sup>506</sup> Raimundo Cabrera : « Episodios de la guerra. Mi vida en la manigua » dans *Cuba y América*. New-York, 5 Février 1898.
- <sup>507</sup> Voir La « Guerra Chiquita » dans : Première Partie, Les Guerres : Périodisation et continuités.
- <sup>508</sup> Affirmation incorrecte, certainement imputable aux sources de désinformation espagnoles officielles dont l'auteur tirait ses renseignements en 1880. En effet, Maceo se rendit à Santiago de Cuba, à l'occasion d'une trêve que le gouvernement provisoire et Martínez Campos avaient négocié. Il se rendait en Jamaïque afin de tenter de mobiliser l'émigration patriotique, seule susceptible de permettre la poursuite de la « Guerra Chiquita », en réarmant les « mambí ». Maceo ne rentra pas à Cuba car le gouvernement de la République, face à la désaffection de cette émigration, décida de signer l'armistice, sans pour autant accepter les termes du Pacte de Zanjón.
- <sup>509</sup> « Epílogo », dans Francisco Suárez y Fernández : *La novela de Paquín*. Trinidad, 1923. p.82.
- <sup>510</sup> Actuellement d'ailleurs, la Protestation de Baraguá est l'événement-clé mis en avant pour symboliser l'attachement à l'indépendance politique et le refus de toute ingérence étrangère.
- <sup>511</sup> Enrique Collazo : « Redención » dans *Letras*, La Havane, n°29, 15 mai 1907.

- 
- <sup>512</sup> Voir le bilan de Joseph Farré sur la question. Joseph Farré : « Explosión del navío Maine ¿ Sabotaje, provocación o accidente ? dans *1898 : Entre Literatura e historia*. Nanterre, Crisol, n°2, 1998. pp.151-163.
- <sup>513</sup> Tomás Jústiz y del Valle : *Carcajadas y sollozos*. La Havane, 1906. pp.99-100.
- <sup>514</sup> Eliseo Pérez Díaz : *La rosa del Cayo*. La Havane, 1947p.160.
- <sup>515</sup> Bien que nous le citions à plusieurs reprises dans cette partie, nous abordons de manière plus détaillée son roman (*Maldona*, La Havane, 1927) ultérieurement. Voir : Du « Cabinet de la Honradez à l'élection de Machado », dans Troisième Partie : L'enjeu véritable : Critique et justification de la société républicaine, Des années de construction, des années de résistance.
- <sup>516</sup> Juan Maspons Franco : *Maldona*, La Havane, 1927. p.583.
- <sup>517</sup> Pedro Trujillo de Miranda : *Caridad del Cobre*. La Havane, 1912. p.76.
- <sup>518</sup> Ricardo Núñez de Villavicencio : *Aventuras emocionantes de un Emigrado Revolucionario Cubano*. La Havane, 1928. p.80. Cette version est doublement erronée. On estime aujourd'hui que le motif de la protection des citoyens américains n'était qu'un prétexte et que la thèse de l'attentat espagnol contre le Maine n'est pas avérée.
- <sup>519</sup> *Ibidem*. p.81.
- <sup>520</sup> *Ibidem*.
- <sup>521</sup> Alberto Román Betancourt : *El arrastre del pasado*. La Havane, 1923. pp.145-146.
- <sup>522</sup> Alfonso Hernández Catá : « Apólogo de Mary González », dans *Cuentos y noveletas*, La Havane, 1983. p.92.
- <sup>523</sup> Carlos Montenegro : « Los imponderables de Pedro Barba », dans *Los Héroes*. La Havane, 1941. pp.83-84.
- <sup>524</sup> *Ibidem*. p.90.
- <sup>525</sup> Alberto Román Betancourt : *El arrastre del pasado*. La Havane, 1923. p.158.
- <sup>526</sup> *Ibidem*. p.173.
- <sup>527</sup> *Ibidem*. p.162.
- <sup>528</sup> *Ibidem*.
- <sup>529</sup> *Ibidem*. pp.213-214.
- <sup>530</sup> Le protagoniste, Recaredo, était en effet resté à New-York.
- <sup>531</sup> Ricardo Núñez de Villavicencio : *Aventuras emocionantes de un Emigrado Revolucionario Cubano*. La Havane, 1928. p.82.
- <sup>532</sup> Alberto Román Betancourt : *El arrastre del pasado*. La Havane, 1923. p.218.
- <sup>533</sup> Tomás Jústiz y del Valle : *Carcajadas y sollozos*. La Havane, 1906. p.116.

- 
- <sup>534</sup> *Ibidem.* p. 121.
- <sup>535</sup> Voir Les années de la seconde occupation militaire, dans Troisième Partie : L'enjeu véritable : Critique et justification de la société républicaine, Des années de construction, des années de résistance. p.608.
- <sup>536</sup> Álvaro de la Iglesia : « El padre de los voladores », dans *Tradiciones cubanas*. La Havane, 1969. p.159-160.
- <sup>537</sup> Tomás Jústiz y del Valle : *Carcajadas y sollozos*. La Havane, 1906. p. 122.
- <sup>538</sup> Voir Marc Ferro : Cinéma et Histoire. Paris, Denoël, 1977. 168 p.
- <sup>539</sup> José Wenceslao Maury Rodríguez : *Los visionarios*. La Havane, 1918. p.8.
- <sup>540</sup> José Wenceslao Maury Rodríguez : « Introducción » dans *Los visionarios*. La Havane, 1918.
- <sup>541</sup> Jesús Castellanos : « La manigua sentimental », dans *La conjura y otras narraciones*. La Havane, 1978. p.289.
- <sup>542</sup> Jesús Castellanos : « Prólogo » dans *Tradiciones cubanas*, La Havane, 1969. p.10.
- <sup>543</sup> Álvaro de la Iglesia : « Indultado por la virgen », dans *Tradiciones cubanas*. La Havane, 1969. pp.213-215.
- <sup>544</sup> Álvaro de la Iglesia : « De cómo el conde de Alcoy pidió auxilio a Pancho Marty » dans *Tradiciones cubanas*. La Havane, 1969. pp.121-125.
- <sup>545</sup> *Ibidem.* p.121.
- <sup>546</sup> Álvaro de la Iglesia : « Un baile sin bailadoras » dans *Tradiciones cubanas*. La Havane, 1969. pp.225-229.
- <sup>547</sup> Nous allons revenir sur les Jeunes du Louvre. Ils étaient la partie patriote de la bourgeoisie cubaine. A ce titre, il figurèrent à plusieurs reprises comme référence exemplaire dans les romans de la République. Miró Argenter disait d'eux : « La histórica Acera del Louvre era un hervidero, sobre todo, a la salida de los teatros ; formaba allí corrillos la juventud valorosa ostentando el aire de batalla ; especie de bolsín abierto donde se cotizaban con pasión las noticias de última hora. (...) De la Acera partían los emisarios, los duelistas, los padrinos y los jueces de campo. Era el Cuártel General de La Habana. » dans Miró Argenter : *Crónicas de la Guerra*. La Havane, Tome I, 1981. pp.67-69.
- <sup>548</sup> Álvaro de la Iglesia : « Una silba memorable », dans *Tradiciones cubanas*. La Havane, 1969. p.246.
- <sup>549</sup> *Ibidem.* p.246-247.
- <sup>550</sup> Francisco Javier Balmaseda : *Clementina. Novela política. Quince años después, su continuación*. Cartagenas de Indias, 1897. 401 p.
- <sup>551</sup> Balmaseda (1823-1907) après s'être échappé du bagne de Fernando Poo en 1869 (il avait été condamné pour ses activités séparatistes), avait rejoint la Colombie. Il en acquit la nationalité, et occupa des fonctions diplomatiques. Il vécut à Cuba de 1878 à 1894. Quelques mois avant le



---

déclenchement du conflit ( il avait soixante-douze ans) il repartit pour la Colombie, où il écrivit ce roman. Il se réinstalla ensuite définitivement à Cuba en 1898.

<sup>552</sup> Il écrivait en effet : « No es justo ni nacional, decir que los cubanos carecen de aptitudes para establecer un gobierno sólido ». Néanmoins, sans doute moins par conviction que par souci d'avancer des arguments convaincants et rassurants pour les lecteurs, il continuait : « Ellos [los cubanos] en su inmensa mayoría más han vivido en los Estados Unidos que en su patria, y allí han aprendido las prácticas de los pueblos libres. Los 400 000 de color, en su transición de la esclavitud á la libertad, han dado pruebas de su amor al orden y también lo han dado de su amor al trabajo, puesto que una vez libre se ha duplicado la riqueza agraria de la isla, a que se dedican. ». Francisco Javier Balmaseda : *Op. cit.* p.11.

<sup>553</sup> Pedro Trujillo de Miranda : *Caridad del Cobre*. La Havane, 1912. p.70.

<sup>554</sup> Eduardo López Bagos : *El separatista. (Primera parte de una tetralogía)*. La Havane, 1895. 300 p.

<sup>555</sup> López Bagos, dans l'introduction de son roman, prétendait également à cette analyse des causes de la persistance du sentiment séparatiste : « Me propongo estudiar la sociedad cubana, con el detenimiento que merece y que, según veo, en la península ni aquí, ha querido consagrar à este analisis cada vez más necesaria. » La différence essentielle entre les raisonnements des deux auteurs est que López Bagos, alors que la guerre bat son plein, veut absolument démontrer la légitimité de la présence espagnole et l'incapacité quasiment génétique des Cubains à se comporter en êtres responsables. Trujillo de la Miranda, en revanche, opère un réel retour sur le passé colonial pour en évaluer les erreurs.

<sup>556</sup> Raimundo Cabrera : « Episodios de la guerra. Mi vida en la manigua » dans *Cuba y América*. New-York, 5 Février 1898.

<sup>557</sup> *Ibidem*.

<sup>558</sup> Nous évoquerons plus précisément ce roman ultérieurement. Voir Les années machadistes, dans Troisième partie : L'enjeu véritable. Critique et justification de la société républicaine, Des années de construction, des années de résistance. p.627.

<sup>559</sup> Gustavo Robreño Puente : *La Acera del Louvre*. La Havane, 1925. p.94.

<sup>560</sup> *Ibidem*. p.131.

<sup>561</sup> *Ibidem*. p.92.

<sup>562</sup> *Ibidem*. p.89.

<sup>563</sup> Fermín Valdés Domínguez (1852-1910) est une personnalité très peu citée dans les romans. Pourtant, très proche de Martí, leurs itinéraires politiques furent liés. Condisciples, ils furent jugés conjointement en 1870 pour trahison ; en 1871, Valdés Domínguez échappa de peu au verdict d'exécution des étudiants en Médecine. Il passa le reste de la Guerre de Dix Ans en France. Ayant rejoint Cuba dès la fin de la guerre, il continua ses activités politiques à La Havane, puis en Oriente. En 1892, il fut nommé Délégué du Parti Révolutionnaire Cubain au Venezuela. Il débarqua à Cuba dès 1895 comme médecin dans le contingent du Général Roloff. Elu du Camagüey à l'Assemblée de Jimaguayú, il occupa également la charge de sous-secrétaire d'Etat,

---

avant de devenir Chef du Bureau de Máximo Gómez. Après la guerre, il se consacra à la médecine, tout en collaborant à la presse périodique.

<sup>564</sup> Gustavo Robreño Puente : *La Acera del Louvre*. La Havane, 1925. p.93.

<sup>565</sup> Voir L'autonomisme dans Première Partie : Les guerres de l'Indépendance cubaine, Un long processus, Les évolutions du discours patriotique.

<sup>566</sup> Juan Maspons Franco : *Maldona*, La Havane, 1927. pp.258-259.

<sup>567</sup> Sur cette question, voir Pierre Basterra : « Sous le sceau du libéralisme : un engagement multiforme dans la société coloniale cubaine » dans « Raimundo Cabrera (1852-1923) : un itinéraire libéral de la colonie à la République ». Thèse de Doctorat, Saint-Denis, en cours de rédaction.

Nous le citons : « Il semble bien qu'il n'ait pas existé de courants structurés au sein de la Direction du Parti Libéral. Il faudrait parler plutôt de différentes sensibilités, incarnées par telle ou telle personnalité ou groupe de personnalités, et se manifestant à propos de problèmes précis (...) »

Dans la continuation de la classification amorcée par le Cubain Osmani Fuentes Triguero (dans un mémoire de maîtrise « Presencia del liberalismo en el discurso autonomista : 1878-1895 » effectué sous la direction du Pr. Emilio Torres Cuevas), Basterra définit trois « tendances » : une « gauche » autour de José Antonio Cortina, de José Enrique Varona et de Miguel Figueroa, qui défendent l'abolition immédiate dès la fondation du Parti, puis n'excluent pas le recours à la voie armée ; une tendance « modérée » ou « centriste », dominante dans l'organisation, formée autour de Rafael Montoro, d'Antonio Govín, de José Silverio Jorrín, d'Eliseo Giberga et de Rafael Fernández de Castro. Ce fut à l'intérieur de cette seconde mouvance que se constitua « l'aile droitère », plus conservatrice et moins démocratique, autour de Montoro, de Giberga, de Jorrín et de Fernández de Castro. Cette distribution tripartite perdura jusqu'en 1892.

<sup>568</sup> Proche de Estrada Palma, il rejoignit le Parti Révolutionnaire Cubain après la mort de Martí. Il fit partie de cette « aile droite », au même titre d'ailleurs que Raimundo Cabrera, dont il était également ami. Ce dernier, depuis 1893, s'était positionné à la gauche du Parti Libéral Autonomiste.

<sup>569</sup> Voir Marta Bizcarondo : « El autonomismo en la guerra », dans *1898 : Entre Literatura e Historia*. Nanterre, Crisol, n°2, 1998. pp. 39-66.

<sup>570</sup> A l'exception toutefois de l'aventure qui regroupait autonomistes et indépendantistes radicaux au sein du Parti d'Union Démocratique. Voir Le paysage politique de la Première République, dans Première Partie : Les Guerres de l'Indépendance de Cuba, Indépendance nationale et frustration, La République « des Généraux et des Docteurs », Les « Mambis » au pouvoir ?

<sup>571</sup> Juan Maspons Franco : *Maldona*, La Havane, 1927. p.259.

<sup>572</sup> Ceci tout particulièrement dans son roman *Los vidrios rotos*, publié en 1923.

<sup>573</sup> Francisco López Leiva : *Los vidrios rotos*. La Havane, 1923.p.96.

<sup>574</sup> Alberto Román Betancourt : *El arrastre del pasado*. La Havane, 1923.

- 
- <sup>575</sup> Voir Culture et identité, dans Première partie : Les Guerres de L'Indépendance cubaine, Un long processus, Mutations sociales et participation aux conflits, La société cubaine au sortir de la Guerre de Dix Ans.
- <sup>576</sup> La « Trocha » était la ligne fortifiée, destinée à isoler le foyer révolutionnaire oriental du centre économique occidental, qui courait de Júcaro a Morón. Véritable « Ligne Maginot » espagnole, elle fut franchie à maintes reprises par les Cubains. Militairement, ce franchissement menait les Cubains à la victoire puisqu'il leur permettait d'amener la guerre sur tout le territoire. Symboliquement, franchir la Trocha, c'était non seulement montrer les pieds d'argile du colosse militaire espagnol, mais aussi mettre à bas un symbole de l'occupation et de l'autorité coloniale.
- <sup>577</sup> Voir Périodisation, dans Première Partie : Les guerres de l'Indépendance cubaine, Les Guerres : Périodisation et continuité, La Guerre de 1895.
- <sup>578</sup> Juan Maspons Franco : *Maldona*, La Havane, 1927. p.358.
- <sup>579</sup> *Ibidem*. p.367.
- <sup>580</sup> Miguel de Carrión : « De la guerra » dans *La última voluntad y otros relatos*. La Havane, 1975. p.128.
- <sup>581</sup> Alberto Román Betancourt : *El arrastre del pasado*. La Havane, 1923. p 151.  
Le terme « rabambaramda » ne figure pas sous cette forme, phonétique, dans le *Diccionario catauro de cubanismos* de Fernando Ortiz. En revanche, l'on y trouve « rebumbio ». Page 428, il en dit ceci :  
« Dice Suárez : « America. Masculino. Familiar. Alboroto, desorden, confusión. » Y dice bien. La Academia no reconoce la palabreja. Es vocablo que procede del clásico *rebumbar*, que usó Lope de Vega, en *El cuerdo en sus casa* (act.I), y que tampoco registra la corporación según observa Rodríguez Marín :
- Y no digo a quien desvela  
El *rebumbar* la pelota... »
- <sup>582</sup> Emilio Bacardí : *Vía Crucis*. La Havane, 1981, p.101.
- <sup>583</sup> A l'exception de Martí, pour des raisons sur lesquelles nous reviendrons plus bas.
- <sup>584</sup> Juan Maspons Franco : *Maldona*, La Havane, 1927. p.322.
- <sup>585</sup> José Miró Argenter : *Crónicas de la guerra*. La Havane, Tome 1, 1981. p.115. Dans ce tome, le chapitre V est consacré à « Maceo en Oriente », dans *Ibidem*, pp.106-117.
- <sup>586</sup> Juan Maspons Franco : *Maldona*, La Havane, 1927. pp.318-321 et pp.321-315. La relation de Peralejo par Miró Argenter figure dans le tome I de ses chroniques. *Op.cit.* pp.88-106.
- <sup>587</sup> Tomás Jústiz y del Valle : *Carcajadas y sollozos*. La Havane, 1906. pp.81-83.
- <sup>588</sup> José Miró Argenter : *Crónicas de la guerra*. La Havane, Tome 1, 1981. p 109.
- <sup>589</sup> Nous développerons cet aspect du roman de Bacardí dans la Troisième Partie de ce travail.
- <sup>590</sup> Emilio Bacardí : *Vía Crucis*, La Havane, 1981. p.113.
- <sup>591</sup> Maspons Franco cite ici la liste de tous les officiers de la Brigade Turquino.

---

<sup>592</sup> Juan Maspons Franco : *Maldona*, La Havane, 1927. pp.309-312.

<sup>593</sup> *Ibidem*.

Le terme « cuaba » est un mot d'origine indigène, qui désigne un arbre qui « es resinoso y excelente tea formándose hachos con sus balancas astillas. » La « cuaba » est donc donné ici comme étant l'arme des esclaves, arme de démuni, certes, mais aussi arme d'incendiaire. Voir Esteban Pichardo : *Diccionario provincial casi razonado de voces y frase cubanas*. La Havane, 1985. p.192.

<sup>594</sup> Nous traiterons de ce point axé sur la représentation de la Reconcentration plus bas.

<sup>595</sup> Voir notamment la reproduction de la couverture de Valderrama pour la première édition du roman, en Annexe 6.

<sup>596</sup> Cette idée de la possibilité de l'existence et de la défense de la Nation au prix de la souffrance et du sacrifice collectif n'a-t-elle pas été à ce point intégrée par les Cubains qu'on la retrouve présente aujourd'hui ? Les difficultés économiques actuelles, le rationnement alimentaire, les privations - même si elles sont à relativiser en regard des pays d'Amérique latine - ne sont-elles pas présentées et ressenties par la population comme étant le prix à payer pour préserver l'Indépendance de la Nation vis-à-vis de la métropole nord-américaine ? L'Indépendance a une souffrance, imposée au peuple par une Nation à vocation hégémonique.

<sup>597</sup> José Wenceslao Maury Rodríguez : *Los visionarios*. La Havane, 1918. p.8.

<sup>598</sup> Raimundo Cabrera : « Episodios de la guerra. Mi vida en la manigua » dans *Cuba y América*. New-York, 1<sup>er</sup> Juin 1897. p.12.

<sup>599</sup> Raimundo Cabrera : « Episodios de la guerra. Mi vida en la manigua » dans *Cuba y América*. New-York, 1<sup>er</sup> Octobre 1897.

<sup>600</sup> Raimundo Cabrera : « Episodios de la guerra. Mi vida en la manigua » dans *Cuba y América*. New-York, 1<sup>er</sup> Juin 1897. p.12.

<sup>601</sup> Francisco López Leiva : *Aventuras extraordinarias del capitán del Ejército Libertador cubano Juan González Segura*. La Havane, 1933. p.75.

<sup>602</sup> Dans les années de l'immédiate avant-guerre, un « autonomista » était un plat ainsi composé : « una ración de arroz, otra de tasajo, un huevo frito, con plátanos verdes aplastados ». Voir Gustavo Robreño Puente : *La Acera del Louvre*. La Havane, 1925. p.108.

<sup>603</sup> Eliseo Pérez Díaz : *La rosa del Cayo*. La Havane, 1947. p 86.

<sup>604</sup> Raimundo Cabrera : « Episodios de la guerra. Mi vida en la manigua » dans *Cuba y América*. New-York, 1<sup>er</sup> Octobre 1897.

<sup>605</sup> A.Hernández Catá : « La quinina » dans *Social*. La Havane, Janvier 1926. p.20.

<sup>606</sup> *Ibidem*.

<sup>607</sup> Juan Maspons Franco : *Maldona*, La Havane, 1927. p.274.

<sup>608</sup> C'était en fait une donnée élémentaire, même pour les enfants, comme l'attestent le roman d'aventure destiné au jeune public de López Leiva, *Aventuras extraordinarias del capitán del*

---

*Ejército Libertador cubano* Juan González Segura. La Havane, 1933. 96 p., et le roman d'aventure destiné aux adultes du jeune Roberto de Pool : *Historia de un patriota*. La Havane, 1917. 84 p.

- <sup>609</sup> Felipe Pichardo Moya : « El imán de la manigua » dans *Social*. La Havane, décembre 1925. p.27.
- <sup>610</sup> Juan Maspons Franco : *Maldona*, La Havane, 1927. p.274.
- <sup>611</sup> Raimundo Cabrera : « Episodios de la guerra. Mi vida en la manigua » dans *Cuba y América*. New-York, 1<sup>er</sup> Juin 1897. p.13.
- <sup>612</sup> Juan Maspons Franco : *Maldona*, La Havane, 1927. p.316.
- <sup>613</sup> *Ibidem*. pp.318-321.
- <sup>614</sup> Francisco López Leiva : *Los vidrios rotos*. La Havane, 1923. pp.155.
- <sup>615</sup> *Ibidem*. pp.152-153.
- <sup>616</sup> *Ibidem*. p.156.
- <sup>617</sup> Nous le signalions plus haut.
- <sup>618</sup> Francisco López Leiva : *Aventuras extraordinarias del Capitán del Ejército Libertador cubano Juan González Segura*. La Havane, 1933. p.45.
- <sup>619</sup> Ricardo Núñez de Villavicencio : *Aventuras emocionantes de un emigrado revolucionario cubano*. La Havane, 1928. pp.42-44.
- <sup>620</sup> Voir l'étude de René González Barrios : *La inteligencia mambisa*. La Havane, 1988. 197 p.
- <sup>621</sup> Voir les indications données par Armando André : *Explosiones en la ciudad de La Habana en 1896*. La Havane, 1901. Sur les liens avec le Parti Révolutionnaire Cubain, il écrit avoir commencé par faire une démarche auprès de Estrada Palma en février 1896 (*Op. cit.* p.4.). Testé sur une remise de courrier à Gómez, il rencontra à La Havane par son contact du Parti, Gustavo Aróstegui, les membres de la « Junta de Conspiración » (« Alfonso López, licenciado Alfredo Zayas, Angel y José Llanuza, Dr González Lanuza, José Valladares, Hubert de Blanck [écrivain et journaliste sous la République], Adriano Silva y otros »). De retour aux Etats-Unis, il recontacte Estrada Palma, qui l'envoie à Félix Figueredo, Agent de la Délégation à Tampa. Ce fut à cette instance que André se trouva rattaché pour ses besoins logistiques : « En Tampa se formó un Comité secreto, que se comprometió a agenciarme los recursos necesarios, quedando al efecto, en constante comunicación conmigo. » André cite certains membres de ce Comité : Julio San Martín, de Grande Rossi, de Echeverría, de Cuervo, de Montero. *Ibidem*. p.22.
- <sup>622</sup> La scène se passe quelques semaines avant l'Appel de Baire. Juan Maspons Franco : *Maldona*, La Havane, 1927. p.148.
- <sup>623</sup> André laisse comprendre que les ordres lui étaient donnés oralement (donc, dans son cas, par Maceo). Orais également étaient ses rapports ou ses requêtes. Il fait une unique allusion à un rapport écrit d'activité, remis après qu'il eut définitivement rejoint l'Armée d'Occidente fin 1896 : « Desde allí, le di cuenta al General Maceo del resultado de mis gestiones en extensa comunicación que conserva el que fué sú Jefe de Estado Mayor, General José Miró y Argenter. »

---

Armando André : *Explosiones en la ciudad de La Habana en 1896*. La Havane, 1901. p.29.

<sup>624</sup> Armando André dans ses mémoires dit avoir rencontré à plusieurs reprises le Général en Chef Máximo Gómez, le Lieutenant-Général Maceo, son Chef d'Etat-Major le Général Miró Argenter, le Général Lacret Morlot, et le Général Banderas. Il entra occasionnellement en relation avec d'autres généraux « de menor importancia », dont il ne cite pas les noms. Ces entrevues eurent lieu au moment de la Campagne de La Havane, dont terme fut mis le 22 février 1896. Gómez repartit vers le Camagüey, Maceo se concentra sur Pinar del Río. Ce choix stratégique, s'il fut admis de tous les Généraux, sous les ordres de Gómez, provoqua sans doute quelques réserves chez certains. D'où les divergences au sujet du recours à une « cinquième colonne ». André, en effet, racontait comment il était systématiquement très mal reçu par Máximo Gómez, qui le jugeait, au moins, irréaliste et fantasque. Maceo en revanche, lui prêtait bien plus d'attention et le soutenait semblerait-il à l'insu du Général en Chef, sur les projets d'action clandestine dans la capitale. Maceo, qui opérait alors en Occidente, estimait, d'après André, que la création d'un climat de la panique, à La Havane - voire d'une insurrection intra muros - couplée d'un siège de la ville par son armée, aurait pu favoriser ou permettre la prise de la capitale. Quant à Lacret Morlot, que André rencontra à plusieurs reprises, il se montrait d'autant plus favorable à ces actions qu'elles complétaient sa propre mission officielle de soutien à Maceo en Occidente. L'autre élément par lequel André expliquait la réticence de Gómez ou d'autres était le risque de provoquer une recrudescence de la surveillance et de la répression policière envers les populations civiles. Elles souffraient déjà en 1896 de la Reconcentration et du blocus nord-américain.  
*Ibidem*. pp.10 ; 13-14.

<sup>625</sup> Témoignage auquel nous avons abondamment fait appel.

*Ibidem*. 32 p.

Juriste, Directeur de *El Día*, organe officieux du Parti Conservateur, il occupa des fonctions à la Chambre. Armando André, assassiné en août 1925, fut une des premières victimes de la tyrannie de Machado. Personnage complexe, sous ses dehors très réactionnaires, il gardait une admiration et une sympathie sincère pour le monde anarchiste. Dans ses mémoires, évoquant la « couverture » d'un de ses maîtres (voir note 300), il donnait un élément explicatif – cause ou alibi - de ses propres contradictions : « Sus paisanos lo conceptuaban conservador intransigente, y él explotaba este supuesto en beneficio de la Independencia de Cuba. » . *Ibidem*. p.16.

<sup>626</sup> Au sujet de cet censure moralisante, nous évoquerons plus bas l'absence singulière de la représentation romanesque des bandits qui rejoignirent les rangs indépendantistes.

<sup>627</sup> Francisco López Leiva : *Aventuras extraordinarias del Capitán del Ejército Libertador cubano Juan González Segura*. La Havane, 1933. p.45.

<sup>628</sup> Les couleurs emblématiques du drapeau cubain étaient le bleu et le blanc. En 1868, les cubaines patriotes de bonne famille arboraient - quelquefois à leurs risques et périls - un vêtement ou un ruban de couleur bleu. Avec le déclenchement de la Guerre de 1868, offrir en gage son ruban bleu au promis en partance pour la « manigua » devint un rituel, maintes fois attesté dans le théâtre dit « mambí » puis dans la littérature romanesque. Précisions toutefois que la littérature romanesque des Guerres, apparue postérieurement au théâtre, continua à véhiculer un poncif du « ruban bleu » totalement obsolète... En 1895, une génération plus tard, on ne donnait plus autant de rubans bleus, même dans les bonnes familles. Les écrivains de la première et de la deuxième génération le confirmeraient.

- 
- <sup>629</sup> Raimundo Cabrera : « Episodios de la guerra. Mi vida en la manigua » dans *Cuba y América*. New-York, 15 Août 1897.
- <sup>630</sup> Juan Maspons Franco : *Maldona*, La Havane, 1927. p.274.
- <sup>631</sup> *Ibidem*. p.368.
- <sup>632</sup> « Irse pa el monte », « irse al monte », « irse a la manigua » étaient les expressions consacrées pour désigner le départ de quelqu'un pour ce que nous qualifierions en France de « maquis ».
- <sup>633</sup> Armando André : *Explosiones en la ciudad de La Habana en 1896*. La Havane, 1901. p.15.
- <sup>634</sup> René González Barrios : *La inteligencia mambisa*. La Havane, 1988. 197 p.
- <sup>635</sup> Première apparition remarquable d'ailleurs, puisque le titre du roman était *Los laborantes*. H. Goodman : *Los laborantes*. Paris, 1874. 230 p.
- <sup>636</sup> Cette conception de l'espionnage disparaît par la suite. Avec les auteurs de la deuxième et de la troisième génération républicaine, il n'y a plus de « bon » espion. Ce qui relève d'une activité d'espionnage, telle que nous l'avons définie plus haut, est assimilé à un acte pernicieux, voire à de la délation. En revanche, le « mambí » est valorisé pour son passage à l'acte de rébellion active. Faut-il voir dans cette évaluation nouvelle des rôles traditionnels des combattants une transposition des contextes (régime policier de Machado puis de Batista) vécu par les auteurs ?
- <sup>637</sup> Ricardo Buenamar est le protagoniste principal du roman feuilleton de Raimundo, paru en 1897-1898 dans *Cuba y América*. Ricardo del Campo est le protagoniste de la trilogie *Sombras que pasan* (1916), *Ideales* (1918), *Sombras eternas* (1919).
- <sup>638</sup> A l'inverse de ce que l'on a pu rencontrer avec le « cow-boy » du roman populaire nord-américain ou le « gaucho » des gauchophiles argentins. Ces archétypes-là étaient en revanche valorisés pour leur caractère libertaire (non pas leur engagement anarchiste), leur indépendance forcenée et leur défiance de toute structure et de tout comportement communautaire. Voir infra, Le roman populaire nord-américain et Le « gaucho », un exemple d'archétype dans Deuxième Partie : Représentations littéraires, Modèles et contextes, Modèles controversés.
- <sup>639</sup> Armando André dit de Vega : « Su único empeño era hacerle daño al Gobierno español, á quien odiaba. ». Dans Armando André : *Explosiones en la ciudad de La Habana en 1896*. La Havane, 1901. p.15. Il en dit aussi qu'il devint, après la guerre, surveillant de police...
- <sup>640</sup> Armando André narre au moins deux tentatives d'éliminer Weyler. La première consista à miner les souterrains du Palais : « Alquilar ó comprar el café y fonda « El correo », sitio en la calle O'Reilly, esquina a Tacón y que da frente a los dos palacios : el que ocupaba Weyler y el del segundo cabo. Una vez en posesión del café, anchar los desagües del sumidero y escusado, que desembocan en la cloaca existente en el centro de la calle. A dicha cloaca venían también dos caños desahogaderos que partían de los dos palacios. Introducirse en esos caños, que daban cabida à un hombre, y colocar en los cimientos de los dos edificios referidos un par de minas de dinamita de cien libra cada una ». *Ibidem*. pp.13-14. Le plan de la seconde était d'entrer dans le Palais du Capitaine-Général, et de déposer une « machine infernale » dans les toilettes pour la première tentative, sous le bureau de Weyler pour la seconde. *Ibidem*. pp.17-19.

---

<sup>641</sup> *Ibidem.* p.14.

<sup>642</sup> Armando André relate comment lui et son équipe firent sauter le pont de Concha le 13 juin 1896, puis le pont de Cristina quelques jours plus tard : « Por dichos puentes, cruzaba la cañería maestra del gas cubierta por una gruesa capa de mampostería. » *Ibidem.* pp.26-27. Ils tentèrent également de détruire l'ensemble du réseau du gaz de La Havane. Cet attentat programmé pour les 28 et 29 juin 1896, échoua.

<sup>643</sup> Nous avons souligné l'importance économique et logistique de l'infrastructure ferroviaire cubaine, plus haut, dans : Le cas de Cuba, dans Première Partie : Les Guerres de l'Indépendance cubaine, Un long processus, Origines historiques.

<sup>644</sup> C'est-à-dire la proche banlieue de La Havane. Située de l'autre côté de la baie, ces deux villages sont aujourd'hui des quartiers populaires de La Havane. On s'y rend par voie de terre, ou en prenant une « loncha », un des bateaux-bus qui font la navette à travers la baie.

<sup>645</sup> Raimundo Cabrera : « Episodios de la guerra. Mi vida en la manigua » dans *Cuba y América*. New-York, 15 Juillet 1897.

<sup>646</sup> Francisco López Leiva : *Aventuras extraordinarias del capitán del Ejército Libertador cubano Juan González Segura*. La Havane, 1933. p.45.

<sup>647</sup> En revanche, nous serons amenées à en reparler, les Espagnols furent représentés comme les initiateurs de toutes les exactions possibles sur les civils - et plus particulièrement sur les civils les plus désarmés (les femmes, leurs vieux parents, leurs jeunes enfants).

<sup>648</sup> Raimundo Cabrera : « Episodios de la guerra. Mi vida en la manigua » dans *Cuba y América*. New-York, 15 Décembre 1897.

<sup>649</sup> Raimundo Cabrera : « Episodios de la guerra. Mi vida en la manigua » dans *Cuba y América*. New-York, 5 Février 1898.

<sup>650</sup> Se référer à Chronologie cubaine dans Annexe 1.

<sup>651</sup> Sur les caractéristiques de l'image des « Cubains » et des « Mambí » à destination du public nord-américain, nous disions plus haut qu'elle était double. Dans un premier temps, celui de la sensibilisation par la campagne Hearst, les Cubains étaient des victimes innocentes du cruel Espagnol. Dans un second temps, après l'Intervention, les Cubains devinrent de pauvres hères méprisables et très peu civilisés. Si l'on reprend le parallèle que nous faisons entre le Roman de la Frontière et le roman de la Guerre de 1895, le Cubain fut d'abord la transposition du colon pour finir ensuite en indien. Voir Le roman nord-américain de la Guerre de 1895, dans Deuxième Partie : Représentations littéraires, Modèles et contextes, Modèles controversés.

<sup>652</sup> Nous avons évoqué l'entreprise de neutralisation de l'Armée de Libération par le Général Brooke. Se reporter à La première occupation nord-américaine, dans Première Partie : Les Guerres de l'Indépendance cubaine, Les Guerres : Périodisation et continuités, La guerre hispano-cubano-américaine.

<sup>653</sup> Le phénomène du banditisme rural au Brésil fut étudié par María Isaura Pereira de Queiroz : *Os Cangaceiros. Les bandits d'honneur brésiliens*. Paris, 1968. 223 p. Bien que les recherches sur le thème du banditisme social aient évoluées ces dernières dizaines d'années, citons en référence



---

l'étude théorique fondatrice, publiée en 1969, d'E.J. Hobsbawm : *Les bandits*. Paris, 1972. 147 p.  
Sur le banditisme à Cuba, voir Manuel de Paz, José Fernández Fernández et Nelson López Novegil : *El bandorelismo en Cuba*. Santa Cruz de Tenerife, 1994. 2 tomes. 409 + 377 p.

<sup>654</sup> Le premier long métrage de fiction cubain fut *Manuel García, rey de los campos* de Enrique Díaz Quesada. Il fut réalisé en 1913.

<sup>655</sup> Enrique Collazo : « Redención » dans *Letras*, n°29, 15 mai 1907. Le lecteur pourra lire cette nouvelle dans son intégralité en Annexe 6.

<sup>656</sup> *Ibidem*.

<sup>657</sup> *Ibidem*.

<sup>658</sup> Qualificatifs appliqués au héros « mambí » du roman : Eliseo Pérez : *La rosa del Cayo*. La Havane, 1947. p.199.

<sup>659</sup> Pour citer Jesús Castellanos. « Pasado y presente », dans *La manigua sentimental*. La Havane, 1978. p.334.

<sup>660</sup> José Wenceslao Maury Rodríguez : *Los visionarios*. La Havane, 1918. pp.311-312.

<sup>661</sup> Voir L'Armée de Libération, dans Première Partie : Les Guerres de l'Indépendance cubaine, Les Guerres : Périodisation et continuités, La « Guerra grande », Les éléments de la désagrégation.

<sup>662</sup> Jesús Castellanos : « La manigua sentimental », dans *La manigua sentimental y otras narraciones*. La Havane, 1978. p.305.

<sup>663</sup> Raimundo Cabrera : « Episodios de la guerra. Mi vida en la manigua » dans *Cuba y América*. New-York, 1<sup>er</sup> Juin 1897. p.13

<sup>664</sup> Voir La « Guerrilla », dans Deuxième Partie : Représentations littéraires, Acteurs des Guerres, Les Espagnols, Les Forces armées.

<sup>665</sup> Emilio Bacardí : *Vía Crucis*, La Havane, 1981. p.112.

<sup>666</sup> *Ibidem*. p.105.

<sup>667</sup> *Ibidem*. p.109.

<sup>668</sup> Nous reviendrons sur ce traitement symbolique de la séparation de la colonie et de la métropole. Voir plus bas : Images de la famille, dans Deuxième Partie : Représentations littéraires, L'histoire familiale, métaphore de l'histoire sociale. p.529 et suiv.

<sup>669</sup> Il apparaît en effet que l'acte d'incendier les champs de canne relevait de plusieurs degrés de la transgression. Elle était à la fois transgression de l'ordre économique, transgression de l'ordre social établi et transgression de l'autorité paternelle au nom de l'établissement d'une nouvelle loi : celle du « Mambí », du Créole devenu Cubain et du fils. Voir : Images de la famille, dans Deuxième Partie : Représentations littéraires, L'histoire familiale, métaphore de l'histoire sociale.

<sup>670</sup> Alberto Román Betancourt : *El arrastre del pasado*. La Havane, 1923. pp.311-328.

<sup>671</sup> Emilio Bacardí : *Vía Crucis*, La Havane, 1981. p.115.

- 
- <sup>672</sup> *Ibidem.* pp.110-118.
- <sup>673</sup> Juan Maspons Franco : *Maldona*, La Havane, 1927. p.355.
- <sup>674</sup> Francisco López Leiva : *Los vidrios rotos*. La Havane, 1923. p.117.
- <sup>675</sup> *Ibidem.* p.122.
- <sup>676</sup> Juan Maspons Franco : *Maldona*, La Havane, 1927. p.353.
- <sup>677</sup> Emilio Bacardí : *Vía Crucis*, La Havane, 1981. p.109.
- <sup>678</sup> Juan Maspons Franco : *Maldona*, La Havane, 1927. p.356.
- <sup>679</sup> Emilio Bacardí : *Vía Crucis*, La Havane, 1981. p.110.
- <sup>680</sup> Voir infra : La guerre comme lieu de l'exploit militaire, dans Deuxième Partie : Représentations littéraires, Le monde de la guerre, La représentation du conflit.
- <sup>681</sup> C'est ce que nous nous sommes employée à montrer dans la partie historique de ce travail. Voir Un long processus dans Première Partie : Les Guerres de l'Indépendance de Cuba.
- <sup>682</sup> Nous y reviendrons en effet plus bas dans Relecture de l'Histoire coloniale et dans Les valeurs progressistes dans Deuxième Partie : Représentations littéraires, Le didactisme du discours sur les guerres.
- <sup>683</sup> Il le savait bien puisqu'il resta à Cuba après 1898.
- <sup>684</sup> Pedro Trujillo de Miranda : *Caridad del Cobre*. La Havane, 1912. p.15.
- <sup>685</sup> Pedro Trujillo de Miranda reconnaissait sans difficulté les aberrations du système colonial (mainmise espagnole sur l'administration et la politique, esclavage, corruption). Selon lui, ce « mauvais gouvernement » avait légitimement conduit les Cubains à l'insurrection contre la « Mère Patrie ». Il le comprenait, mais le déplorait néanmoins.
- <sup>686</sup> Pedro Trujillo de Miranda : *Caridad del Cobre*. La Havane, 1912. p. 61.
- <sup>687</sup> Álvaro de la Iglesia : « Una cita en los infiernos », dans *Tradiciones cubanas*. La Havane, 1969. pp. 231-232.
- <sup>688</sup> Voir « La quinina », dans *Social*. La Havane, janvier 1926. Dans cette nouvelle, la cohésion d'une famille mixte est sciemment maintenue par une décision de neutralité, cette neutralité étant à son tour sciemment transgressée pour aider un membre insurgé de la famille sans que cela ne portât préjudice.
- <sup>689</sup> C'est le thème développé dans « Apólogo de Mary González », dans *Mitología de Martí*. La Havane, 1929.
- <sup>690</sup> Voir « Don Cayetano el informal », dans *Mitología de Mart*. La Havane, 1929. Catá y développe la nécessité urgente de se ressourcer au discours martinien pour freiner l'absorption par le modèle et la société nord-américaine.
- <sup>691</sup> José Wenceslao Maury Rodríguez : *Los visionarios*. La Havane, 1918. p.8.

- 
- <sup>692</sup> Dans l'introduction à Origines historiques dans Première Partie : Les Guerres de l'Indépendance de Cuba, Un long processus.
- <sup>693</sup> Voir Relecture de l'Histoire coloniale dans Deuxième Partie : Représentations littéraires, Le didactisme du discours sur les Guerres, « Vieux Monde » versus « Nouveau Monde ». p.469 et suiv.
- <sup>694</sup> Voir Les valeurs progressistes dans Deuxième Partie : Représentations littéraires, Le didactisme du discours sur les Guerres, « Vieux Monde » versus « Nouveau Monde ». p.502 et suiv.
- <sup>695</sup> Par exemple pour Bacardí qui décrit la décadence et la disparition des planteurs orientaux ou pour Betancourt qui peint l'extinction d'une famille.
- <sup>696</sup> José Wenceslao Maury Rodríguez : *Los visionarios*. La Havane, 1918. p.311.
- <sup>697</sup> Ramón Roa : *A pie y descalzo*. La Havane, 1890. 90 p.
- <sup>698</sup> Roa évoquait par exemple les journées de la capitulation de Zanjón avec lucidité et ambivalence : « Había llegado la hora suprema de someterse al gobierno de España ; la de dar a la publicidad los nombres de los que habían de ser sacados a la picota por los « intransigentes » ; y algunos pecadores vergonzantes hicieron que hacían por retroceder. ¡ Falsa contricción de corazones pequeños ! Porque el *campo estaba abierto* : el tránsito por toda la isla estaba *abierto*, según orden del general Martínez Campos, mandando cesar las operaciones, y allí en Oriente, *estaba* todavía el general Maceo, cuyas intenciones ignorábamos, siendo fácil marchar a incorporársele sin el menor peligro. Pero *nadie* fué. ¿ Por qué ? Porque a *nadie* le vino en voluntad ; porque *nadie* allí quería ya la guerra... ». Ramón Roa : *Pluma y machete*. La Havane, 1969. p.212.
- <sup>699</sup> José Wenceslao Maury Rodríguez : *Los visionarios*. La Havane, 1918. p.312.
- <sup>700</sup> Ce fut le cas du milliardaire Terry, autonomiste en temps de paix, qui rejoignit la tendance modérée du Parti Révolutionnaire Cubain et devint un proche de Estrada Palma. Signalons que Terry n'apparut pas dans les romans, au contraire de Marta Abreu qui accéda au rang d'égérie du patriotisme.
- <sup>701</sup> Enrique Collazo : « Redención », dans *Letras*. La Havane, 15 mai 1907.
- <sup>702</sup> Francisco López Leiva : *Los vidrios rotos*. La Havane, 1923. p.191-192.
- <sup>703</sup> Stipulons, quant au terme « majá », une incertitude que nous n'avons pas levée. Fernando Ortiz lui connaît plusieurs acceptions. Le terme désigne à l'origine un serpent. Mais à Cuba, il est également appliqué « al hombre taimado, astuto, cauteloso, culebrón. Marinello en « Un guacalito de cubanismos » afirma que « *Majá y muerto* se dice del hombre ladino, que espera en silencio su oportunidad, fingiendo indiferencia. (...) ». Le terme est employé pour évoquer « un hombre perezoso, holgazán ». Ortiz relève enfin que : « *Majases* llamaron también en el siglo XIX, en Islas de Pinos a los cubanos insurrectos que vivían en la isla deportados. El gran número de confinados obligó a esos hombres a buscar refugio en los campos despoblados, en los abrigos naturales en cerros y montañas. Se les llamaban *majases* recordando quizás frase igual aplicada a los insurrectos encuevados, y en sentido peyorativo como también se les dijo *mambises*. Durante la guerra de independencia las autoridades españolas ordenaron a los criadores de ganado que taparan todas las cuevas donde se refugiaban los deportados para obligarlos a concentrarse en

---

las ciudades y hacerles más difícil la manera de obtener la comida.» Fernando Ortiz : *Nuevo catauro de cubanismos*. La Havane, 1985. pp.333-334.

Or, le terme « majá » tel que nous l'avons trouvé employé dans les romans des guerres ne correspond à aucune des définitions données par Ortiz. Il est en effet employé pour désigner tout cubain qui, pendant la guerre de 1895, adoptait une attitude attentiste. Ce « planqué » était décrit comme un être double voire un félon - ce qui rejoint une des acceptions déjà usitées. En fait, ce terme semble bien être un de ces néologismes de la « manigua ». Ajoutons qu'il fut particulièrement prisé par les auteurs de la troisième génération républicaine, bien que son emploi ait été attesté chez Cabrera en 1897.

<sup>704</sup> Francisco López : *Los vidrios rotos*. La Havane, 1923. p 176.

<sup>705</sup> *Ibidem*. p.44.

<sup>706</sup> *Ibidem*. p.280.

<sup>707</sup> Voir plus bas : L'officier, dans Deuxième Partie : Représentations littéraires, Acteurs des Guerres, Les Cubains, Les combattants. p.408.

<sup>708</sup> Francisco López Leiva : *Los vidrios rotos*. La Havane, 1923. p.275.

Le vocable « jan » est défini ainsi : « Bien explicado el vocablo por Suárez. « Estaca o palo puntiagudo que se utiliza para sembrar por medio de hoyos. » No es voz castiza ni india (en antillano es *coa*, que aún se usa en Cuba) ni africana. Es voz inglesa : *hand*, mano. Sembrar a *jan*, se dice, por sembrar a mano. En cambio, el objeto sí es antillanísimo, como puede ver en Oviedo y Las Casas, al describir la siembra de los *conucos* con las *coas*, como únicos instrumentos de labranza. ». Dans Fernando Ortiz : *Nuevo catauro de cubanismos*. La Havane, 1974. p.300.

<sup>709</sup> Différences que nous avons longuement abordées dans la première partie historique.

<sup>710</sup> Francisco López Leiva : *Los vidrios rotos*. La Havane, 1923. p.121.

<sup>711</sup> Esteban Pichardo : *Diccionario provincial y casi razonado de voces y frases cubanas*. La Havane, 1985. p.408.

La première édition date de 1836. Les suivantes de 1849, 1862 et 1875.

<sup>712</sup> Fernando Ortiz : *Nuevo catauro de cubanismos*. La Havane, 1985. p.345.

<sup>713</sup> L'on peut relire dans cet axe *Diario del Rancheador* copié par Cirilo Villaverde en 1843 et transcrit en 1972. Estévez, le chasseur d'esclaves, à la poursuite de fugitifs et à la recherche de « palenques », sillonne les territoires hostiles, montagnes et « manigua », de Pinar del Río. Cirilo Villaverde : *Diario del Rancheador*. La Havane, 1982. 137 p.

<sup>714</sup> José Wenceslao Maury Rodríguez : *Los visionarios*. La Havane, 1918. p.10.

<sup>715</sup> James O'Kelly : *La tierra del mambí*. Réédition, La Havane, 1990. 307 p.

<sup>716</sup> Dans Bernabé Boza : *Mi diario de la guerra. Desde Baire hasta la intervención americana*. La Havane, 1974. p.74.

<sup>717</sup> Robreño était proche de la gauche séparatiste des années 1890, alors que Núñez de Villavicencio avait fait partie de la tendance Estrada Palma dans l'Emigration.

<sup>718</sup> José Wenceslao Maury Rodríguez : *Los visionarios*. La Havane, 1918. p.40.

- 
- <sup>719</sup> Francisco López Leiva : *Aventuras extraordinarias del Capitán del Ejército libertador cubano Juan López Segura*. La Havane, 1933, p.49.
- <sup>720</sup> Carlos Montenegro : « Los imponderables de Pedro Barba » dans *Los Heroes* La Havane, 1941. p. 99.
- <sup>721</sup> Dans La guerre comme lieu de l'exploit militaire, dans Deuxième Partie : Représentations littéraires, Les romans des Guerres, Le monde de la guerre, Quelle Guerre ?, La représentation du conflit.
- <sup>722</sup> C'est en tout cas ce que nous nous sommes employée à démontrer dans les chapitres consacrés à la Guerre de Dix Ans, dans la première partie de ce travail.
- <sup>723</sup> Juan Maspons Franco : *Maldona*. La Havane, 1927. Outre un style assez pompeux, le caractère intarissable et prolongé de ces récits rend difficile leur citation partielle et trop longue la citation in extenso.
- <sup>724</sup> *Ibidem*. p.357.
- <sup>725</sup> Francisco López Leiva : *Los vidrios rotos*. La Havane, 1923, p.117.
- <sup>726</sup> Raimundo Cabrera : « Episodios de la guerra. Mi vida en la manigua » dans *Cuba y América*. New-York, 15 juillet 1897.
- <sup>727</sup> Il s'agit du jour de la bataille de Peralejo. Juan Maspons Franco : *Maldona*. La Havane, 1927. pp.309-312.
- <sup>728</sup> Raimundo Cabrera : « Episodios de la guerra. Mi vida en la manigua » dans *Cuba y América*. New-York, 1<sup>er</sup> octobre 1897.
- <sup>729</sup> Raimundo Cabrera : « Episodios de la guerra. Mi vida en la manigua » dans *Cuba y América*. New-York, 15 juillet 1897.
- <sup>730</sup> *Ibidem*.
- <sup>731</sup> Raimundo Cabrera : « Episodios de la guerra. Mi vida en la manigua » dans *Cuba y América*. New-York, 1<sup>er</sup> Juillet 1897. p.13.
- <sup>732</sup> Raimundo Cabrera : « Episodios de la guerra. Mi vida en la manigua » dans *Cuba y América*. New-York, 22 janvier 1898.
- <sup>733</sup> Francisco López Leiva : *Los vidrios rotos*. La Havane, 1923. p.117.
- <sup>734</sup> Jesús Castellanos : « La manigua sentimental », dans *La conjura y otras narraciones*. La Havane, 1978. p.290.
- <sup>735</sup> *Ibidem*. p.291.
- <sup>736</sup> Alfonso Hernández Catá : « Don Cayetano el informal » dans *Cuentos y noveletas*. La Havane. 1983. p.99.
- <sup>737</sup> Raimundo Cabrera : « Episodios de la guerra. Mi vida en la manigua » dans *Cuba y América*. New-York, 1<sup>er</sup> octobre 1897.

- 
- <sup>738</sup> *Ibidem.*
- <sup>739</sup> Francisco López Leiva : *Los vidrios rotos*. La Havane, 1923, p.116.
- <sup>740</sup> Eliseo Pérez Díaz : *La rosa del Cayo*. La Havane, 1947. p.136.
- <sup>741</sup> Jesús Castellanos : « La manigua sentimental », dans *La manigua sentimental y otras narraciones*. La Havane, 1978. p.293.
- <sup>742</sup> Raimundo Cabrera : « Episodios de la guerra. Mi vida en la manigua » dans *Cuba y América*. New-York, 1<sup>er</sup> Août 1897.
- <sup>743</sup> Francisco López Leiva : *Los vidrios rotos*. La Havane, 1923. p.301.
- <sup>744</sup> Sans cynisme, López Leiva parlait de « vidrios rotos ».
- <sup>745</sup> Eliseo Pérez Díaz : *La rosa del Cayo*. La Havane, 1947. p.138.
- <sup>746</sup> *Ibidem.* p.163.
- <sup>747</sup> Raimundo Cabrera : « Episodios de la guerra. Mi vida en la manigua » dans *Cuba y América*. New-York, 26 Février 1898.
- <sup>748</sup> Juan Maspons Franco : *Maldona*, La Havane, 1927. p.310.
- <sup>749</sup> Il s'agit de l'Escorte du Général en Chef Máximo Gómez, commandée par le Général Barnabé Boza.  
Eliseo Pérez Díaz : *La rosa del Cayo*. La Havane, 1947. p.51.
- <sup>750</sup> Raimundo Cabrera : « Episodios de la guerra. Mi vida en la manigua » dans *Cuba y América*. New-York, 22 janvier 1898.
- <sup>751</sup> Eliseo Pérez Díaz : *La rosa del cayo*. La Havane, 1947. p.86.
- <sup>752</sup> *Ibidem.* p.144.
- <sup>753</sup> Tumba Ocho, fut, par ailleurs, nous dit Pérez Díaz, affecté à l'escorte du Général en Chef Máximo Gómez.
- <sup>754</sup> « Allez, tout le monde, à table ».  
Eliseo Pérez Díaz : *La rosa del Cayo*. La Havane, 1947. p.146.
- <sup>755</sup> Raimundo Cabrera : « Episodios de la guerra. Mi vida en la manigua » dans *Cuba y América*. New-York, 22 janvier 1898.
- <sup>756</sup> Eliseo Pérez Díaz : *La rosa del Cayo*. La Havane, 1947. p.94.
- <sup>757</sup> *Ibidem.* p.104.
- <sup>758</sup> *Ibidem.* p.104.
- <sup>759</sup> *Ibidem.* p.105.
- <sup>760</sup> Soulignons ici le ton entre érotisme et ironie, puisque le fiancé, séduit, hypnotisé, dont la jeune cubaine se joue est nord-américain. *Ibidem.* p.119.

- 
- <sup>761</sup> Jesús Castellanos : « La manigua sentimental », dans *La manigua sentimental y otras narraciones*. La Havane, 1978. p.295.
- <sup>762</sup> Jesús Castellanos : « La manigua sentimental », dans *La manigua sentimental y otras narraciones*. La Havane, 1978. p.295.
- <sup>763</sup> José Wenceslao Maury Rodríguez : *Los visionarios*. La Havane, 1918. p.258.
- <sup>764</sup> James O’Kelly : *La tierra del mambí*. Réédition, La Havane, 1990. 307 p.
- <sup>765</sup> En ce qui concerne l’organisation de Cuba Libre durant la Guerre de Martí - la plus traitée compte-tenu des raisons que nous avons précédemment exposées -, elle avait été pensée et organisée par la direction révolutionnaire, et par José Martí lui-même, dans le but d’instaurer au sein même de la Guerre le nouveau projet politique et social (Voir Le projet martinien dans Première Partie : Les Guerres de l’Indépendance cubaine, Un long processus historique, Les évolutions du discours patriotique). La « manigua » était le lieu de la révolution, c’était l’idée directrice qu’il avait développé dans « Persona y patria » ( Cf. José Martí : « Persona, y Patria », dans *Obras completas*. La Havane, Tome 2. pp.277-281). La République de Cuba n’existait pas « par ou pour elle » mais par le peuple de Cuba libre – qui lui donna sa légitimation par le biais de l’élection des représentants -, pour le peuple de Cuba libre – qui, même en temps de guerre, vivait sous un état de droit - et dans Cuba libre. La révolution commençait par l’instauration de pratiques démocratiques. La République de Cuba fut fondée, munie d’une Constitution légitime, d’institutions politiques, juridiques, administratives et militaires légales, aux fonctions déterminées et aux réalisations concrètes. L’Armée de Libération, dont la légitimité reposait sur l’existence d’une Constitution et d’un gouvernement élu par le peuple, était le bras armé de la volonté populaire. Elle avait d’ailleurs les devoirs d’une armée républicaine. Elle ne profitait pas des populations civiles pour assurer son maintien (mais de la solidarité de l’Emigration), même en temps de guerre. Elle s’organisait dans le cadre administratif légitime des préfectures et des sous-préfectures (Voir La « République en Armes » dans Première Partie : Les Guerres de l’Indépendance cubaine, Les Guerres : Périodisation et continuités, La Guerre de 1895). A ce titre, dans la mesure de ses possibilités (puisque sa mission première était tout de même de gagner la guerre), elle garantissait l’Etat de droit et assurait la protection des citoyens de la République de Cuba libre.
- <sup>766</sup> Eliseo Pérez Díaz : *La rosa del Cayo*. La Havane, 1947. p.169.
- <sup>767</sup> Juan Maspons Franco : *Maldona*, La Havane, 1927. p.274.
- <sup>768</sup> *Ibidem*. p.274.
- <sup>769</sup> Soulignons la désignation de Estrada Palma sous le couvert de ses initiales. Pourtant, Juan Maspons Franco aime à nommer précisément les personnages réels évoqués. *Ibidem*. p.274.
- <sup>770</sup> Signalons une particularité essentielle et signifiante de ce roman : l’apport systématique de références de caractère scientifique. Le recours aux notes chez Rodríguez est constant, qu’il s’agisse de citer une source historique contemporaine, une source testimoniale ou d’apporter un complément d’information. Ainsi, la citation précédente est annotée en ces termes :  
« Hace pocos años, algunos exploradores de reliquias patrias, hallaron en unas cuevas habidas en las faldas de unas montañas de los bosques orientales, varias máquinas de imprenta antigua que abandonaron los insurrectos y de la cual se valían para dar a luz publicaciones semejantes a la

---

susodicha [El cubano libre]» José Wenceslao Maury Rodríguez : *Los visionarios*. La Havane, 1918. p.10.

<sup>771</sup> Eliseo Pérez Díaz : *La rosa del Cayo*. La Havane, 1947. pp.174-175.

<sup>772</sup> *Ibidem*. p.169.

<sup>773</sup> Álvaro de la Iglesia : « Una cita en los infiernos », dans *Tradiciones cubanas*. La Havane, 1969. p. 231.

<sup>774</sup> José Wenceslao Maury Rodríguez : *Los visionarios*. La Havane, 1918. p. 10.

<sup>775</sup> A.Hernández Catá : « La quinina » dans *Social*. La Havane, Janvier 1926. p.20.

<sup>776</sup> Les Volontaires firent régner la terreur dans les villes sous la férule bienveillante de certains Capitaines Généraux. L'épisode meurtrier du 22 janvier 1869, lors d'une représentation au Théâtre Villanueva, illustra tristement leurs méthodes. La police et l'Armée maintinrent également la population urbaine « pacifique » sous une loi martiale afin d'éviter la propagation de l'insurrection. L'exécution des étudiants en Médecine, le 27 novembre 1871, pour le motif contesté de « confidencia » reste à ce jour dans les mémoires comme la preuve exemplaire de la brutalité et de l'arbitraire du pouvoir colonial sur des innocents.

<sup>777</sup> Sous le mandat du Capitaine Général Jovellar.

Álvaro de la Iglesia : « La toma del Matadero », dans *Tradiciones cubanas*. La Havane, 1969. p.307.

<sup>778</sup> Voir L'aspiration démocratique dans Première Partie : Les Guerres de l'Indépendance cubaine, Les Guerres : Périodisation et continuités, La « Guerra Grande », Les éléments de la désagrégation. Pour se représenter graphiquement la coexistence de ces deux états, voir la « Table des Gouverneurs militaires, des Présidents et des Chefs de l'Exécutif de Cuba : 1862-1951 » dans Annexe 1.

<sup>779</sup> Álvaro de la Iglesia : « Una cita en los infiernos », dans *Tradiciones cubanas*. La Havane, 1969. p.232.

<sup>780</sup> Emilio Bacardí : *Vía Crucis*, La Havane, 1981. p.104.

<sup>781</sup> *Ibidem*. p.102.

<sup>782</sup> *Ibidem*. p.105.

<sup>783</sup> *Ibidem*. p.104.

<sup>784</sup> Aspect développé presque uniquement chez Bacardí. Il utilise les difficultés financières de la famille Delamour pour expliquer – en partie seulement, la culture idéologique pesant aussi dans la balance – l'engagement des planteurs orientaux dans le camp séparatiste.

<sup>785</sup> Il s'agissait généralement au minimum du père ou de la mère trop âgés pour s'engager et presque toujours de la cousine/fiancée du jeune héros. Ceci dit, les familles créoles étaient généralement plus élargies. C'était un univers était très féminin.

<sup>786</sup> Felipe Pichardo Moya : « Los viejos gavilanes », dans *Social*. La Havane, février 1926.



- 
- <sup>787</sup> Voir plus haut.
- <sup>788</sup> Ce qui peut justifier les réactions si violentes lorsque cet « oasis », métaphore et garantie du retour à la normale, fut l'objet d'agressions.
- <sup>789</sup> Voir Périodisation, dans Première Partie : Les Guerres de l'Indépendance cubaine, Les Guerres : Périodisation et continuités, La Guerre de 1895.  
La guerre, ou la Révolution comme l'on disait en 1895, était également dans la « manigua » où la société civile s'organisait sous l'autorité officielle et administrative des Préfets. Ils régissaient l'économie de subsistance, organisaient la vie citoyenne, assuraient le maintien de la loi. Nous n'aborderons pas cet aspect ici puisque ce cas de figure est celui de la « manigua », de « Cuba Libre ».
- <sup>790</sup> Voir : Images de la famille, dans Deuxième Partie : Représentations littéraires, L'histoire familiale, métaphore de l'histoire sociale. p.529.
- <sup>791</sup> Nous verrons cela plus bas dans Relecture de l'Histoire coloniale, dans Deuxième Partie : Représentations littéraires, Le didactisme du discours sur les guerres. p.469.
- <sup>792</sup> En voir le récit romancé plus bas : Les Volontaires, dans Deuxième Partie : Représentations littéraires, Acteurs des Guerres, Les Espagnols, Les forces armées. p.447.
- <sup>793</sup> Laura Dulzaides del Cairo : *Azares y azahares*. La Havane, 1916. p.211.
- <sup>794</sup> *Ibidem*. p.211.
- <sup>795</sup> Raimundo Cabrera : *Sombras que pasan*. La Havane, 1984. p.78.
- <sup>796</sup> *Ibidem*. p.79.
- <sup>797</sup> Ce qui, par ailleurs, relève d'une vision fort sexiste du rôle social des femmes...
- <sup>798</sup> En l'occurrence la littérature des Guerres antérieures qui avait véhiculé cet archétype : théâtre « mambí », mais romans également. Les romans de Cabrera sont une de ces sources d'inspiration. Rodríguez Embi le considérait d'ailleurs, à l'instar des autres intellectuels de sa génération, comme un modèle à défaut d'être un maître.
- <sup>799</sup> Voir Bouleversements économiques et sociaux, dans Première Partie : Les Guerres de l'Indépendance de Cuba, Un long processus, Mutations sociales et participation aux conflits, La société cubaine au sortir de la Guerre de Dix Ans. p.57.
- <sup>800</sup> Voir Les séparatistes de 1895, dans Première Partie : Les Guerres de l'Indépendance de Cuba, Un long processus, Mutations sociales et participation aux conflits. p.66.
- <sup>801</sup> José Wenceslao Maury Rodríguez : *Los visionarios*. La Havane, 1918. 493 p.
- <sup>802</sup> Nous synthétiserons les caractères de la représentation de l'Espagne plus bas. Voir Relecture de l'Histoire coloniale, dans Première Partie : Les Guerres de l'Indépendance de Cuba, Le didactisme du discours sur les guerres. p.469.
- <sup>803</sup> Raimundo Cabrera : « Episodios de la guerra. Mi vida en la manigua » dans *Cuba y América*. New-York, 1<sup>er</sup> Octobre 1897.

- 
- <sup>804</sup> A ce propos, Loveira signalait dans *Generales y doctores* :  
« En aquellos días empezaba el cinematógrafo, y las películas de la Reconcentración con sus guajiros esqueléticos, muriéndose de hambre en plazas, calles y portales, levantaban piadosos murmulos de *Oh Lord !, Shame ! Poor things !* en las exhibiciones públicas. » Carlos Loveira : *Generales y doctores*. La Havane, 1984. p.280.
- <sup>805</sup> Dans le domaine historiographique, nombreux furent les témoignages (sur la Reconcentration et sur les insuffisances de l'aide qui fut, après la Guerre apportée aux Reconcitrés par l'Armée d'Occupation. Nous citons l'un deux, en bibliographie : Francisco Machado : *¡ Piedad ! Recuerdos de la Reconcentración*. Sagua la Grande, 1917. 183 p.  
La photographie fut également utilisée. Les photogrammes inclus dans le témoignage de Machado ou dans le roman de Penichet le prouvent. Mais leur origine n'est pas spécifiée. Sans doute, furent-ils tirés de collections personnelles. L'on ne peut savoir si ce fut un travail d'amateur, de professionnel (en ce cas, pour qui ? L'armée, la presse ?). Nous n'avons trouvé aucune photos dans les revues ou les quotidiens cubains que nous avons pu consulter. Nous n'avons trouvé aucune référence d'édition iconographique ou photographique comme il en avait existé pour la Guerre de Dix Ans. Elles étaient, il est vrai, destinées à l'étranger : Samuel Hazard : *Cuba with pen and pencil*. Hartford, Coop, Hartford Publishing Company, 1871, 584 p. Gal Gelpi y Ferro : *Album fotográfico de la Guerra de Independencia*. Barcelone, Impresa de la viuda de Soler, 1870. 413 p.  
Dans le domaine littéraire, le théâtre rendit également hommage au martyr des civils. Citons les deux premières pièces, à notre connaissance. Felix Zahonet : *Los fosos Weyler o la reconcentración. Drama en tres actos y en verso*. La Havane, Impresa El Fígaro, 1899. 65 p. Antonio Berenguer y Sed : *La reconcentrada episodio dramático en un acto y prosa*. Villaclara, 1900. 37 p.  
Mais ce fut de loin dans les romans que la Reconcentration fut le plus abordée.
- <sup>806</sup> Voir Périodisation, dans Première Partie : Les Guerres de l'Indépendance de Cuba, Les Guerres : Périodisation et continuités, La « Guerra de 1895 ». p.96.
- <sup>807</sup> Capitaine général en 1878-1879 et considéré comme l'homme de la pacification et du règlement de la Guerra Chiquita.
- <sup>808</sup> Antonio Penichet : *Alma rebelde*, La Havane, 1921. p.18.
- <sup>809</sup> *Ibidem*.
- <sup>810</sup> Raimundo Cabrera : « Episodios de la guerra. Mi vida en la manigua » dans *Cuba y América*. New-York, 12 Février 1898.
- <sup>811</sup> *Ibidem*.
- <sup>812</sup> Antonio Penichet : *Alma rebelde*, La Havane, 1921. p.19.
- <sup>813</sup> Raimundo Cabrera : « Episodios de la guerra. Mi vida en la manigua » dans *Cuba y América*. New-York, 19 février 1898.
- <sup>814</sup> Raimundo Cabrera : « Episodios de la guerra. Mi vida en la manigua » dans *Cuba y América*. New-York, 12 février 1898.

- 
- <sup>815</sup> Raimundo Cabrera : « Episodios de la guerra. Mi vida en la manigua » dans *Cuba y América*. New-York, 15 octobre 1897.
- <sup>816</sup> *Ibidem*.
- <sup>817</sup> On trouve souvent le patronyme orthographié : Valmaseda. Balmaseda fut nommé deux fois Capitaine Général durant la Guerre de Dix ans : en 1870-1872 et 1875-1876.
- <sup>818</sup> Carlos Enamorado Cabrera : *Tiempos heroicos. Persecución*. La Havane, 1917. pp.179-180.
- <sup>819</sup> Nous étions loin de l'analyse martinienne. Nous reviendrons plus bas sur l'évaluation du passé colonial.
- <sup>820</sup> Nous en reparlerons dans *Conflits familiaux et couleur*, dans *Deuxième Partie : Représentations littéraires, L'histoire familiale, métaphore de l'histoire sociale*. p.549.
- <sup>821</sup> Antonio Peniche : *Alma rebelde*. La Havane, 1921. 163 p.
- <sup>822</sup> Francisco López Leiva : *Los vidrios rotos*. La Havane, 1923. p 176.
- <sup>823</sup> Voir à ce propos l'article de Marta Bizcarrondo : « El autonomismo en la Guerra de Independencia » dans *1898 : Entre Literatura e historia*. Nanterre, Crisol, n°2, 1998. pp.39-66.
- <sup>824</sup> Cette intrigue-là est celle des romans parus entre 1898 et les années trente, très marqués encore par une morale et un bon goût très XIXème. Dans « En la noche », de Mazas Garbayo, l'officier espagnol viole la jeune fille. Qui le tue. Mazas Garbayo : « En la noche », dans *Batey*. La Havane, 1930. pp.201-204.
- <sup>825</sup> C'était le cas des demeures familiales dans : Felipe Pichardo Moya : « Los viejos gavilanes », dans *Social*. La Havane, février 1926 ou Raimundo Cabrera : *Sombras que pasan*. La Havane, 1984.
- <sup>826</sup> Nous avons abordé ces aspects historiques précédemment, dans *Les manquements de l'Emigration*, dans *Première Partie : Les Guerres de l'Indépendance de Cuba, Les Guerres : Périodisation et continuités, La « Guerra Grande », Les éléments de la désagrégation*. p.85 et, également, dans *L'Emigration*, dans *Première Partie : Les Guerres de l'Indépendance de Cuba, La « Guerra de 1895 »*. p.107.
- <sup>827</sup> « Cierta, que nadie escribió la gran novela de la emigración » écrivait-il en 1989. Voir Roberto Frio : « La novela cubana en el siglo XIX », dans *Letras*. n°6, 1989. p.473.
- <sup>828</sup> Voir dans *Des années de construction, des années de résistance*, dans *Troisième Partie : L'enjeu véritable : Critique et justification de la société républicaine*. p. 586 et suiv.
- <sup>829</sup> Ricardo Núñez de Villavicencio : *Aventuras emocionantes de un Emigrado Revolucionario Cubano*. La Havane, 1928. p.51.
- <sup>830</sup> Eliseo Pérez Díaz : *La rosa del Cayo*. La Havane, 1947. p.18.
- <sup>831</sup> *Ibidem*. p.169.
- <sup>832</sup> *Ibidem*.
- <sup>833</sup> *Ibidem*. p.26.

- 
- <sup>834</sup> *Ibidem.* p.36.
- <sup>835</sup> *Ibidem.* p.26.  
Signalons que Fray Candil était le pseudonyme du journalisme patriotique Emilio Bobadilla. Il résidait à Paris.
- <sup>836</sup> Juan Maspons Franco : *Maldona*, La Havane, 1927. p.14.
- <sup>837</sup> Ricardo Núñez de Villavicencio : *Aventuras emocionantes de un Emigrado Revolucionario Cubano*. La Havane, 1928. p.67.
- <sup>838</sup> Alfonso Hernández Catá : « Don Cayetano el informal » dans *Cuentos y noveletas*. La Havane. 1983. p.98.
- <sup>839</sup> *Ibidem.* p.99.
- <sup>840</sup> *Ibidem.*
- <sup>841</sup> Gustavo Robreño Puente : *La Acera del Louvre*. La Havane, 1925. p.245.
- <sup>842</sup> *Ibidem.* p.246.
- <sup>843</sup> Eliseo Pérez Díaz : *La rosa del Cayo*. La Havane, 1947. p.37.
- <sup>844</sup> *Ibidem.* p.36.
- <sup>845</sup> Il fait allusion à l'expédition de La Fernandina. Elle devait permettre le débarquement simultanément de Maceo (en provenance du Costa-Rica), de Máximo Gómez (en provenance de Santo Domingo) et de Sánchez et Roloff (en provenance du Cayo) à bord de trois bateaux (La Gorda, Amadis et Baracoa).  
*Ibidem.*p.37.
- <sup>846</sup> *Ibidem.* p.38.
- <sup>847</sup> Francisco López Leiva : *Los vidrios rotos*. La Havane, 1923. p.275.
- <sup>848</sup> Eliseo Pérez Díaz : *La rosa del Cayo*. La Havane, 1947. p.42.
- <sup>849</sup> Roland Barthes : « Le personnage historique », dans *S/Z*. Paris, 1970. pp.108-109.
- <sup>850</sup> Sauf dans quelques cas exceptionnels où la fonction dénonciatrice ou politique fonctionne à plein : écrire un roman sur Quintín Bandejas est un acte revendicateur et politique, par exemple.
- <sup>851</sup> José Martí : « Nuestra América », en *Obras completas*. La Havane, Tome VI, 1975. p.18.
- <sup>852</sup> « En tanto que, en silencio, admiro a los que lo merecen, y envidia a los que luchan, sirvase darme las noticias históricas que le pido, – que tengo prisa de estudiarlas y de publicar las hazañas escondidas de nuestros grandes hombres. – Seré cronista, ya que no puedo ser soldado. »  
Cf. José Martí : « Al General Máximo Gómez », dans *Obras Completas*. La Havane, Tome 20, 1975. p.263.  
Ce texte est aussi cité par Alejandro Expósito, dans la préface à la réédition des *Episodios de la Revolución cubana*. La Havane, 1981. p.9. Expósito estime que ce document désigne José Martí comme le premier, douze ans avant Manuel de la Cruz, à avoir pris conscience de l'importance de

---

cette écriture de l'Histoire, et à en avoir assumé partie de la charge. Bien sûr, on ne peut ignorer que cette lettre, destinée à entrer en contact avec Máximo Gómez, n'est pas exempte de flatterie (« Como algún día he de escribir su historia, deseo comenzar ya haciendo colección de sus autógrafos. » ajoute-t-il). Il n'en reste pas moins que la somme des articles que nous évoquons plus bas confirme l'authenticité des intentions de Martí et de son projet de systématiser cette démarche.

<sup>853</sup> Mais aussi, avant la création du journal, dans *La Soberanía Nacional* (Cádiz), *La Lucha* (La Havane), *El Avisador Cubano* (New-York), *La Igualdad* (La Havane).

<sup>854</sup> José Martí : « Persona, y Patria », dans *Obras completas*. La Havane, Tome 2. pp.277-281.

<sup>855</sup> José Martí : « Hombres », en *Obras Completas*. La Havane, Tome 4, 1975. pp.345- 482.  
Ajoutons par ailleurs que l'on retrouve ce souci dans œuvre poétique de José Martí.

<sup>856</sup> On peut se référer, par exemple, aux articles suivants : « Se van los ancianos » dans *Obras Completas*, La Havane, Tome 4, 1975. p.370 ; « Azcárate » dans *Obras completas*, La Havane, Tome 1975. p.472 ; « El entierro de Francisco Sánchez Betancourt », dans *Obras Completas*, La Havane, Tome 4, 1975. p.477. Signalons par ailleurs que dans l'œuvre poétique de Martí, on retrouve un écho de cet aspect de l'acte commémoratif, tout particulièrement dans le poème XLV de *Versos Libres*: « Sueño con claústros de mármol » dans *Obras Completas*, La Havane, Tome 16. p.123.

<sup>857</sup> Il s'agit de six discours datés successivement de 1888 à 1891, prononcés à New-York ou Tampa, et intitulés « Discurso en conmemoración del 10 de Octubre ». Cf. *Obras Completas*. La Havane, Tome 4, 1975. (10 Octobre 1887) p.215 ; (10 Octobre 1888) p.229 ; (10 Octobre 1889) p.235 ; (10 Octobre 1890) p.247 ; (10 Octobre 1891) p.259.

Des vers « 10 de Octubre » ont aussi été consacrés à la date anniversaire du déclenchement de la Guerre de Dix Ans. Cf. dans *Obras Completas*. La Havane, Tome 17, 1975. p.20.

<sup>858</sup> Parmi les textes rassemblés par Quesada, trois y sont consacrés. « Discurso en conmemoración del 27 de Noviembre de 1871 », dans *Obras Completas*. La Havane, Tome 4, 1975. p.283 (daté du 27 Novembre 1891) ; « El 27 de Noviembre », dans *Obras Completas*. La Havane, Tome 2, 1975. p.449 (daté du 21 Novembre 1893). « El 27 de Noviembre », dans *Obras Completas*. La Havane, Tome 3, 1975. p.402 ( daté du 27 Novembre 1894).

<sup>859</sup> « El 10 de Abril », dans *Obras Completas*. La Havane, Tome 4, 1975. p.382 (daté du 10 Avril 1892).

<sup>860</sup> Anonyme : *Martí*. La Havane, 1901. pp.159-160.

<sup>861</sup> Enrique Serpa atteste de ce surnom d'Agramonte dans « Contra el deber », dans *Felisa y yo*. La Havane, 1937. p.48. Il est intéressant de remarquer comment, à côté de la figure paternelle, incarnée par Céspedes, et opposée à l'image du mauvais père, le géniteur, le père espagnol, s'est construit une représentation du grand frère comme figure intermédiaire. De manière symétrique, Máximo Gómez incarnerait un « bon père », Maceo et Martí deux grands frères.

<sup>862</sup> Voir Première Partie : Les éléments de la désagrégation, dans Les Guerres de l'Indépendance de Cuba, Les Guerres : Périodisation et continuités, La « Guerra Grande ». p.74.

<sup>863</sup> Felipe Pichardo Moya : « Los viejos gavilanes », dans *Social*, La Havane, février 1926. p.73.

- 
- <sup>864</sup> Voir plus bas dans L'histoire familiale, métaphore de l'histoire sociale.
- <sup>865</sup> Justement, cette sacralisation nous a également fait envisager à plusieurs reprises la lecture du « trio » Gómez-Maceo-Martí comme une représentation très inconsciente de la Trinité chrétienne. L'acte fondateur de cette alliance n'était-il pas, de plus, le Manifeste de Montecristi ? Néanmoins, le caractère anti-clérical affiché des auteurs les empêcha de développer ou, à l'inverse, d'admettre et de critiquer une telle transposition.
- <sup>866</sup> Raimundo Cabrera : « Episodios de la guerra. Mi vida en la manigua » dans *Cuba y América*. New-York, 1<sup>er</sup> Août 1897. p.13.
- <sup>867</sup> La comparution en conseil de Guerre pour désobéissance et l'exécution de Bermúdez, Général directement sous les ordres de Maceo, sans toutefois provoquer de fronde au sein de l'« Ejército Libertador », furent très mal acceptées par l'entourage de Maceo. Plusieurs Vétérans en témoignèrent, après la Guerre, dans leurs romans. Pérez Díaz, par exemple, consacra deux chapitres de *La Vega* à décrire la loyauté du Vétéran et son excellence de militaire. Dans cette citation, extraite d'une nouvelle postérieure, cette contestation ne transparait pas. Il est vrai que les Vétérans qui avaient assisté à ces événements prenaient soin de réhabiliter Bermúdez sans entrer d'aucune manière dans une polémique susceptible de briser une solidarité militaire et patriote fragile.  
Juan José Ortiz Velaz : « Historia sobre la marcha » dans *Historias de campamento*. La Havane, 1948. p.152.
- <sup>868</sup> Ibidem. p.147.
- <sup>869</sup> Carlos Montenegro : « Los heroes », dans *Los heroes*. La Havane, 1941. p.17.
- <sup>870</sup> Enrique Serpa : « El desertor », dans *Noche de fiesta*. La Havane, 1951. p.204.
- <sup>871</sup> Carlos Montenegro : « Los heroes », dans *Los heroes*. La Havane, 1941. p.19.
- <sup>872</sup> Ibidem. p.27.
- <sup>873</sup> Raimundo Cabrera : « Episodios de la guerra. Mi vida en la manigua » dans *Cuba y América*. New-York, 1<sup>er</sup> Juin 1897. p.13.
- <sup>874</sup> Juan Francisco Sariol : « El campesino », dans *La muerte de Weyler*. La Havane, 1931. p.60.
- <sup>875</sup> Lettre reproduite intégralement par Juan Maspons Franco : *Maldona*. La Havane, 1927. p.394.
- <sup>876</sup> Ibidem. p.264.
- <sup>877</sup> Ibidem. p.312.
- <sup>878</sup> Ibidem. p.310.
- <sup>879</sup> Raimundo Cabrera : « Episodios de la guerra. Mi vida en la manigua » dans *Cuba y América*. New-York, 1<sup>er</sup> Août 1897.  
Situer le séjour de Maceo à La Havane en 1886 est un exemple des approximations de datation, courantes chez les auteurs. En réalité, il s'y rendit en 1890.

- 
- <sup>880</sup> Un séjour avait été en effet envisagé, mais Betances le déconseilla finalement à Martí. Ainsi, le Docteur, Agent de la Révolution, Délégué du Parti Révolutionnaire Cubain et Représentant en France de la République de Cuba entre autres responsabilités, ne rencontra jamais Martí.
- <sup>881</sup> Voir José Martí : « El presidio político en Cuba », dans *Obras completas*, La Havane, Tome 1, 1975. pp.45-74.
- <sup>882</sup> Alfonso Hernández Catá : « Don Cayetano el informal » dans *Cuentos y noveletas*. La Havane. 1983. p.98.
- <sup>883</sup> Ricardo Núñez de Villavicencio : *Aventuras emocionantes de un Emigrado Revolucionario Cubano*. La Havane, 1928. p.61.
- <sup>884</sup> Alfonso Hernández Catá : « Don Cayetano el informal » dans *Cuentos y noveletas*. La Havane. 1983. p.98.
- <sup>885</sup> Ibidem. p.98.
- <sup>886</sup> Ce fut une des décisions prise par Martí, Maceo et Gómez à La Mejorana. Anonyme : *Martí*. La Havane, 1901. p.148.
- <sup>887</sup> Cette remarque n'est pas fortuite. En effet, le journaliste intégriste López Bagos, dans son roman *El separatista*, tenta de discréditer Martí par l'intermédiaire d'un personnage doté de ce que l'on considérait à l'époque comme les pires des vices, dont l'homosexualité. Cette caractérisation devait, pour paraître plausible au lecteur, s'articuler sur une attitude de Martí évaluée comme en décalage par rapport à la norme pour être moins caricaturale ou « machiste ». L'affectivité que Martí, avec intelligence, sensibilité et modernité, exprimait ou affichait préférentiellement dans son oeuvre poétique ne pouvait visiblement être acceptée par certains. Nous avons analysé ce roman calomnieux, et non pas polémique, dans un article à paraître à Cuba, « *El separatista* o las visiones del integrista ».
- <sup>888</sup> Juan José Ortiz Velaz : « El destino juega una carta », dans *Historias de campamento*. La Havane, 1948. p.38.
- <sup>889</sup> Juan Maspons Franco : *Maldona*. La Havane, 1927. pp.268-269.
- <sup>890</sup> Anonyme : *Martí*. La Havane, 1901. p.152.
- <sup>891</sup> Nous reviendrons plus bas sur le personnage du « bodeguero » catalan, une des représentations symboliques les plus courantes de l'iniquité et de l'oppression coloniale.
- <sup>892</sup> Anonyme : *Martí*. La Havane, 1901. pp.155-157.
- <sup>893</sup> Raimundo Cabrera : « Episodios de la guerra. Mi vida en la manigua » dans *Cuba y América*. New-York, 1<sup>er</sup> Décembre 1897.
- <sup>894</sup> Anonyme : *Martí*. La Havane, 1901. p.141.
- <sup>895</sup> Voir dans Un fonction politique, dans Troisième Partie : L'enjeu véritable : Critique et justification de la société républicaine, D'une littérature civique à une littérature politique. p.581.
- <sup>896</sup> Voir La République « des Généraux et des Docteurs », dans Première Partie : Les Guerres de l'Indépendance de Cuba, Indépendance nationale et frustration. p.126.

- 
- <sup>897</sup> Gustavo Robreño Puente : *La Acera del Louvre*. La Havane, 1925. p.56.
- <sup>898</sup> Francisco López Leiva : *Aventuras extraordinarias del capitán del Ejército Libertador cubano Juan González Segura*. La Havane, 1933. p.55.
- <sup>899</sup> Nous consacrons plus bas quelques lignes à ce roman.
- <sup>900</sup> Raimundo Cabrera : « Episodios de la guerra. Mi vida en la manigua » dans *Cuba y América*. New-York, 1<sup>er</sup> Août 1897.  
Il y eut plusieurs « Inglesito » à Cuba. Betances, en 1898, envoyait des secours à « El Inglesito », prisonnier en Espagne. Quant à celui de 1868, ce n'était certainement pas le même que celui auquel Cabrera fait référence.
- <sup>901</sup> Ibidem.
- <sup>902</sup> Juan Francisco Sariol : « El señorito de sangre azul » dans *La muerte de Weyler*. La Havane, 1931. pp.44-45.
- <sup>903</sup> Voir La Révolution de 1930, dans Première Partie : Les Guerres de l'Indépendance de Cuba, Indépendance nationale et frustration, La réappropriation des idéaux indépendantistes.
- <sup>904</sup> Carlos Montenegro : Prefacio, dans *Los heroes*. La Havane, 1941.
- <sup>905</sup> Raimundo Cabrera : « Episodios de la guerra. Mi vida en la manigua » dans *Cuba y América*. New-York, 26 de Mars 1898.
- <sup>906</sup> José Martí : « El teatro cubano », dans *Obras completas*. La Havane, 1975, Tome 5. p.319.
- <sup>907</sup> Dans l'approche et le « traitement » des questions sociales, l'Argentine prit en effet modèle sur les Etats-Unis en bien des aspects : mise en place d'une émigration de blanchissement, « expropriation » puis extermination des indiens, répression des mouvements du syndicalisme ouvrier...
- <sup>908</sup> Emilio Bacardí : *Vía Crucis*. La Havane, 1981. p.119.
- <sup>909</sup> Se reporter aux lignes consacrées au « Théâtre mambi », dans La littérature de campagne, dans Deuxième Partie : Représentations littéraires, Modèles et contextes, L'histoire en marche. p.193.
- <sup>910</sup> Emilio Bacardí : *Vía Crucis*, La Havane, 1981. pp.105-106.
- <sup>911</sup> Eduardo López Bagos : *El separatista. Novela medico-social*. La Havane, 1898. p.48.
- <sup>912</sup> Ibidem. p.46.
- <sup>913</sup> Ibidem. p.27.
- <sup>914</sup> Nous évoquons plus haut combien les « one-dime novels » nord-américaines de la Guerre de 1895 avaient pu servir de contre-modèle aux auteurs cubains. Voir Le roman nord-américain de la Guerre de 1895, dans Deuxième Partie : Représentations littéraires, Modèles et contextes, Modèles controversés. p.211.
- <sup>915</sup> Extrait de J. Street : *Mingo Dabney*, cité par Alice Charra : *L'image du colonialisme espagnol dans le roman américain de 1898 à 1950*. Paris, 1975. p.31.



- 
- <sup>916</sup> *Ibidem.* p.31.
- <sup>917</sup> Raimundo Cabrera : « Episodios de la guerra. Mi vida en la manigua » dans *Cuba y América*. New-York, 15 Avril 1897.
- <sup>918</sup> Francisco López Leiva : *Los vidrios rotos*. La Havane, 1923. p. 147.
- <sup>919</sup> Eliseo Pérez Díaz : *La Vega*. La Havane, 1949. p.65.
- <sup>920</sup> *Ibidem.* p.4.
- <sup>921</sup> José Isabel Herrera (dit Mangoché) : *Impresiones de la guerra de Independencia*. La Havane, 1948 et Miguel Barnet : *Biografía de un cimarrón*. La Havane, 1966. 218 p.
- <sup>922</sup> Raimundo Cabrera : « Episodios de la guerra. Mi vida en la manigua » dans *Cuba y América*. New-York, 15 Avril 1897.
- <sup>923</sup> Raimundo Cabrera : « Episodios de la guerra. Mi vida en la manigua » dans *Cuba y América*. New-York, 1<sup>er</sup> Juin 1897. p.12.
- <sup>924</sup> Eliseo Pérez Díaz : *La rosa del Cayo*. La Havane, 1947. pp.91-92.
- <sup>925</sup> Carlos Enamorado Cabrera : *Tiempos heroicos. Persecución*. La Havane, 1917. p.51.
- <sup>926</sup> *Ibidem.* pp.248-249.
- <sup>927</sup> Juan Francisco Sariol : « Un gesto », dans *La muerte de Weyler*. La Havane, 1931. p.55.
- <sup>928</sup> Francisco López Leiva : *Los vidrios rotos*. La Havane, 1923. p. 146.
- <sup>929</sup> Voir plus haut dans L'Histoire et le « Mambí », ainsi qu'antérieurement dans les passages concernant Les approches de l'Histoire des Guerres, dans Deuxième Partie : Représentations littéraires, Le Roman des Guerres de l'Indépendance, Le monde de la guerre, Quelle guerre ? Le choix d'un conflit.
- <sup>930</sup> Raimundo Cabrera : « Episodios de la guerra. Mi vida en la manigua » dans *Cuba y América*. New-York, 1<sup>er</sup> Août 1897. p.13
- <sup>931</sup> Francisco García Cisneros : « Cuento de guerra. La muerte del capitán », dans *Cuba y América*. New-York, 12 mars 1898.
- <sup>932</sup> Eliseo Pérez Díaz : *La rosa del Cayo*. La Havane, 1947. p.47.
- <sup>933</sup> Juan José Ortiz Velaz : « La Historia se escribe en un cuarto de hora », dans *Historias de campamento*. La Havane, 1948. pp.80-81.
- <sup>934</sup> L'on peut se référer à Robert Vazquez : « La campagne et le guajiro. Images d'une quête de la cubanité. Recherches dans la presse cubaine (1811-1871). » Toulouse, 1999.
- <sup>935</sup> Raimundo Cabrera : « Episodios de la guerra. Mi vida en la manigua » dans *Cuba y América*. New-York, 15 Avril 1897.
- <sup>936</sup> Luis Rodríguez Embil : *La insurrección*. La Havane, 1910. pp.101-102.
- <sup>937</sup> *Ibidem.* pp.3-4.

- 
- <sup>938</sup> *Ibidem.* p.3.
- <sup>939</sup> Juan José Ortiz Velaz : « Prólogo », dans *Historias de campamento*. La Havane, 1948. p.22.
- <sup>940</sup> Juan Francisco Sariol : « El campesino », dans *La muerte de Weyle*. La Havane, 1931. p.60.
- <sup>941</sup> Enrique Collazo : « Redención », dans *Letras*. La Havane, 15 mai 1907, n°29.
- <sup>942</sup> Nous avons tenté de dresser les grandes lignes de cette attitude dans la partie strictement historique de ce travail.  
Pour ce qui concerne les mouvements proto-nationaux et abolitionnistes, voir Les mouvements précurseurs, dans Première Partie : Les Guerres de l'Indépendance de Cuba, Les Guerres de l'Indépendance, Un long processus, Origines historiques.  
Pour ce qui concerne les politiques abolitionnistes des Indépendantistes et leurs répercussions, voir Mutations sociales, dans Première Partie : Les Guerres de l'Indépendance de Cuba, Les Guerres de l'Indépendance, Un long processus. Enfin, nous avons abordé la ségrégation dans La révolte des « Independientes de Color » dans Première Partie : Les Guerres de l'Indépendance de Cuba, Indépendance nationale et frustration, La République « des Généraux et des Docteurs ».
- <sup>943</sup> Voir plus bas : Conflits familiaux et couleur, dans Deuxième Partie : Représentations littéraires, Le didactisme du discours sur les Guerres, L'Histoire familiale, métaphore de l'histoire sociale.
- <sup>944</sup> Laura Dulzaides del Cairo : *Azares y azahares*. La Havane, 1916. p.66.
- <sup>945</sup> Nous soulignons le terme. Pedro Trujillo de Miranda : *Caridad del Cobre*. La Havane, 1912. p.61.
- <sup>946</sup> Cf. W.A. Roberts : *The single star ; a novel of Cuba in the 90's*. New-York, 1949. p.206.
- <sup>947</sup> Extrait de J. Street : *Mingo Dabney*, cité par Alice Charra. Voir *L'image du colonialisme espagnol dans le roman américain de 1898 à 1950*. Paris, 1975. p.32.
- <sup>948</sup> *Ibidem.* p.34.
- <sup>949</sup> Felipe Pichardo Moya : « El imán de la manigua », dans *Social*. La Havane, 1925. p.27.
- <sup>950</sup> Raimundo Cabrera : « Episodios de la guerra. Mi vida en la manigua » dans *Cuba y América*. New-York, 15 Septembre. p.12.
- <sup>951</sup> Raimundo Cabrera : « Episodios de la guerra. Mi vida en la manigua » dans *Cuba y América*. New-York, 15 Octobre 1897.
- <sup>952</sup> Pedro Trujillo de Miranda : *Caridad del Cobre*. La Havane, 1912. p.61.
- <sup>953</sup> *Ibidem.* p.61.
- <sup>954</sup> Eliseo Pérez Díaz : *La rosa del Cayo*. La Havane, 1947. p.85.
- <sup>955</sup> Juan José Ortiz Velaz : *Historias de campamento*. La Havane, 1948. p.23.
- <sup>956</sup> *Ibidem.* p.124.
- <sup>957</sup> Gonzalo Mazas Garbayo : « Circulo vicioso », dans *Batey*. La Havane, 1930. p.132.
- <sup>958</sup> Carlos Loveira : *Generales y doctores*. La Havane, 1984. p.238.

- 
- <sup>959</sup> *Ibidem.* p.219.
- <sup>960</sup> *Ibidem.* pp.222-223.
- <sup>961</sup> *Ibidem.* p. 239.
- <sup>962</sup> *Ibidem.* p.78.
- <sup>963</sup> *Ibidem.* p.7.
- <sup>964</sup> *Ibidem.* p.72.
- <sup>965</sup> Eliseo Pérez Díaz : *La rosa del Cayo*. La Havane, 1947. p.29.
- <sup>966</sup> *Ibidem.* p.6.
- <sup>967</sup> *Ibidem.* pp.10-11
- <sup>968</sup> *Ibidem.* p.11.
- <sup>969</sup> *Ibidem.* pp170-172.
- <sup>970</sup> Le commandant Justo Guerra, mis en scène par Pérez Díaz, fut un personnage réel affecté dans le bataillon de Sánchez. On le retrouve également dans le roman de Robreño. Il était un de ces jeunes radicaux de la mouvance de Maceo.  
Eliseo Pérez Díaz : *La rosa del Cayo*. La Havane, 1947. p.160.
- <sup>971</sup> *Ibidem.* p.160.
- <sup>972</sup> *Ibidem.* p.88.
- <sup>973</sup> *Ibidem.* p.225.
- <sup>974</sup> *Ibidem.*
- <sup>975</sup> *Ibidem.* p.88.
- <sup>976</sup> Juan Maspons Franco : *Maldona*, La Havane, 1927.  
Ce chimiste Monsieur Leblanc est vraisemblablement une création réunissant des personnages réels, deux Français ralliés à la cause des révolutionnaires cubains : Edouard Leblanc, Lieutenant de vaisseau, et Emile Jallais, Docteur en Pharmacie et en Chimie. Tous deux participèrent à des expéditions. Jallais périt dans celle du « Hawkins » en 1896. Se référer à Paul Estrade : *La colonia cubana de París. 1895-1898*. La Havane, 1984. pp.218-219.
- <sup>977</sup> Carlos Enamorado Cabrera : *Tiempos heróicos. Persecución*. La Havane, 1917. p.80.
- <sup>978</sup> *Ibidem.*
- <sup>979</sup> Juan Maspons Franco : *Maldona*, La Havane, 1927. p.261.
- <sup>980</sup> Raimundo Cabrera : « Episodios de la guerra. Mi vida en la manigua » dans *Cuba y América*. New-York, 1<sup>er</sup> Juin 1897.
- <sup>981</sup> Eliseo Pérez Díaz : *La rosa del cayo*. La Havane, 1947. p.39.

- 
- <sup>982</sup> *Ibidem.* p.145.
- <sup>983</sup> Se référer à Jorge Ibarra : « Una última lectura del mito de Roosevelt y punto final », dans *Cuba. 1898-1921. Partidos políticos y clases sociales.* La Havane, 1992. pp.375-392.
- <sup>984</sup> Voir La Guerre hispano-cubano-américaine, dans Première Partie : Les Guerres de l'Indépendance de Cuba, Les Guerres : Périodisation et continuité.
- <sup>985</sup> Gonzalo Mazas Garbayo : « Circulo vicioso », dans *Batey.* La Havane, 1930. p.132.
- <sup>986</sup> Juan Maspons Franco : *Maldona,* La Havane, 1927. pp.331-332.
- <sup>987</sup> Luis Rodríguez Embil : *La insurrección.* La Havane, 1910. p.90.
- <sup>988</sup> Gonzalo Mazas Garbayo : « Circulo vicioso », dans *Batey.* La Havane, 1930. p.129.
- <sup>989</sup> Juan Maspons Franco : *Maldona,* La Havane, 1927. p.91.
- <sup>990</sup> Laura Dulzaides del Cairo : *Azares y azahares.* La Havane, 1916. p.148.
- <sup>991</sup> Francisco López Leiva : *Aventuras extraordinarias del Capitán del Ejército Libertador cubano Juan González Segura.* La Havane, 1933. p.45.
- <sup>992</sup> Raimundo Cabrera : *Sombras que pasan.* La Havane, 1984. p.54.
- <sup>993</sup> Alberto Román Betancourt : *El arrastre del pasado.* La Havane, 1923. p. 19.
- <sup>994</sup> Anonyme : *Martí.* La Havane, 1901. p.48.
- <sup>995</sup> Álvaro de la Iglesia : « Un baile sin bailadoras », dans *Tradiciones cubanas.* La Havane, 1969. p.228.
- <sup>996</sup> Raimundo Cabrera : « Episodios de la guerra. Mi vida en la manigua » dans *Cuba y América.* New-York, 1<sup>er</sup> Mai 1897. p.9.
- <sup>997</sup> Luis Rodríguez Embil : *La insurrección.* La Havane, 1910. p.23.
- <sup>998</sup> *Ibidem.* p.90.
- <sup>999</sup> Gonzalo Mazas Garbayo : « Circulo vicioso », dans *Batey.* La Havane, 1930. p.129.
- <sup>1000</sup> *Ibidem.* p.91.
- <sup>1001</sup> Laura Dulzaides del Cairo : *Azares y azahares.* La Havane, 1916. p.211.
- <sup>1002</sup> Anonyme : *Martí.* La Havane, 1901. p.121.
- <sup>1003</sup> *Ibidem.* p.58.
- <sup>1004</sup> Raimundo Cabrera : *Sombras que pasan.* La Havane, 1984. p.68.
- <sup>1005</sup> Extrait de J. Street : *Mingo Dabney,* cité par Alice Charra : *L'image du colonialisme espagnol dans le roman américain de 1898 à 1950.* Paris, 1975. p.31.
- <sup>1006</sup> Jesús Castellanos : « La manigua sentimental », dans *La manigua sentimental y otras narraciones.* La Havane, 1978. p.295.

- 
- <sup>1007</sup> Gonzalo Mazas Garbayo : « En la noche », dans *Batey*. La Havane, 1930. pp.201-204.
- <sup>1008</sup> Francisco López Leiva : *Los vidrios rotos*. La Havane, 1923. p.45.
- <sup>1009</sup> Juan Maspons Franco : *Maldona*. La Havane, 1927. p.299.
- <sup>1010</sup> *Ibidem*. p.300.
- <sup>1011</sup> Francisco López Leiva : *Los vidrios rotos*. La Havane, 1923. p.148.
- <sup>1012</sup> Eliseo Pérez Díaz : *La Vega*. La Havane, 1949. p.65.
- <sup>1013</sup> Eliseo Pérez Díaz : *La rosa del Cayo*. La Havane, 1947. p.102.
- <sup>1014</sup> *Ibidem*. p.105.
- <sup>1015</sup> *Ibidem*. p.25.
- <sup>1016</sup> Remarquons tout de même que le félon est un « chino », c'est-à-dire un asiatique ou un mulâtre !  
Juan José Ortiz Velaz : « Historia sobre la marcha » dans *Historias de campamento*. La Havane, 1948. p.147.
- <sup>1017</sup> Raimundo Cabrera : « Episodios de la guerra. Mi vida en la manigua » dans *Cuba y América*.  
New-York, 1<sup>er</sup> Mai 1897. p.9.
- <sup>1018</sup> Eliseo Pérez Díaz : *La Vega*. La Havane, 1949. p.66.
- <sup>1019</sup> Raimundo Cabrera : « Episodios de la guerra. Mi vida en la manigua » dans *Cuba y América*.  
New-York, 15 Juin 1897. p.13.
- <sup>1020</sup> Eliseo Pérez Díaz : *La rosa del Cayo*. La Havane, 1947. p.160.
- <sup>1021</sup> Enrique Collazo : « Redención » dans *Letras*. La Havane, n°29, 15 mai 1907.
- <sup>1022</sup> Eliseo Pérez Díaz : *La rosa del Cayo*. La Havane, 1947. p.80.
- <sup>1023</sup> José Wenceslao Maury Rodríguez : *Los visionarios*. La Havane, 1918. p.301.
- <sup>1024</sup> Eliseo Pérez Díaz : *La rosa del Cayo*. La Havane, 1947. p.57.
- <sup>1025</sup> *Ibidem*. p.62.
- <sup>1026</sup> Eliseo Pérez Díaz : *La rosa del Cayo*. La Havane, 1947. p.58.
- <sup>1027</sup> *Ibidem*. p.80.
- <sup>1028</sup> Anonyme : *Martí*. La Havane, 1901. pp.34-35.
- <sup>1029</sup> Enrique Serpa : « La manigua heroica », dans *Noche de fiesta*. La Havane, 1951. p.104.
- <sup>1030</sup> Juan Maspons Franco : *Maldona*. La Havane, 1927. p.389.
- <sup>1031</sup> *Ibidem*. p.389.
- <sup>1032</sup> Voir Emilio Roig de Leuchsenring : *Weyler en Cuba. Un precursor de la barbarie fascista*. La Habana, 1947.

- 
- <sup>1033</sup> Raimundo Cabrera : « Episodios de la guerra. Mi vida en la manigua » dans *Cuba y América*. New-York, 1<sup>er</sup> Juin 1897. p.13.
- <sup>1034</sup> Ibidem. 15 Juillet 1897.
- <sup>1035</sup> Ibidem.
- <sup>1036</sup> Ibidem.
- <sup>1037</sup> Anonyme : *Martí*. La Havane, 1901. p.36.
- <sup>1038</sup> Eliseo Pérez Díaz : *La rosa del Cayo*. La Havane, 1947. p.182.
- <sup>1039</sup> Dominguez Acebrón, María Dolorés : *Los Voluntarios y su papel contra-revolucionario en la guerra de los diez años en Cuba, 1868-1878*. Paris, 1996.
- <sup>1040</sup> Anonyme : *Martí*. La Havane, 1901. p.23.
- <sup>1041</sup> Juan Luis Martín : « Los Voluntarios de 1871. Un partido fascista en Cuba en el siglo XIX ». La Havane, Conférence devant la loge « Fraternidad y Constancia, 1942. p.3.
- <sup>1042</sup> Alberto Román Betancourt : *El arrastre del pasado*. La Havane, 1923. p.32.
- <sup>1043</sup> Álvaro de la Iglesia : « Las jornadas del terror », dans *Tradiciones cubanas*. La Havane, 1969. pp.99-105.
- <sup>1044</sup> Ibidem. p.102.
- <sup>1045</sup> Eliseo Pérez Díaz : *La rosa del Cayo*. La Havane, 1947. p.15.
- <sup>1046</sup> Tomás Jústiz y del Valle : *Carcajadas y sollozos*. La Havane, 1906. pp.8-9.
- <sup>1047</sup> Il s'agit du Général Serafín Sánchez, ici Président du Tribunal siégeant afin de juger trois transfuges cubains.  
Eliseo Pérez Díaz : *La rosa del Cayo*. La Havane, 1947. p.57.
- <sup>1048</sup> Ibidem. p.60.
- <sup>1049</sup> Ibidem. p.57.
- <sup>1050</sup> « Gochos » était un surnom donné aux Nord-américains par les Espagnols.  
Ibidem. p.183.
- <sup>1051</sup> Ibidem. p.210.
- <sup>1052</sup> Carlos Enamorado Cabrera : *Tiempos heroicos. Persecución*. La Havane, 1917. p.246.
- <sup>1053</sup> Ibidem. p.41.
- <sup>1054</sup> Ibidem.p.245.
- <sup>1055</sup> Ibidem.p.75.
- <sup>1056</sup> Juan José Ortiz Velaz : « Valentín Carvajal paga una deuda » dans *Historias de campamento*. La Havane, 1948. p.113.

- 
- <sup>1057</sup> Ibidem. p.113.
- <sup>1058</sup> Juan Maspons Franco : *Maldona*. La Havane, 1927. p.323.
- <sup>1059</sup> Ajoutons que la troisième « insulte » appliquée aux créoles insurgés était « efeminado ». La presse intégriste en raffolait. C'était d'ailleurs la principale caractéristique du personnage de Martí dans le roman de López Bagos. Le plus intéressant de cela réside en ceci : des années après, des auteurs (López Leiva, Pérez Díaz entre autres) se défendaient encore de cette appellation considérée comme ignominieuse. López Leiva consacre un demi-chapitre de *Los vidrios rotos* à décrire comment son héros démasquait et chassait les travestis dans les bals masqués de La Havane... afin de prouver sa virilité.
- <sup>1060</sup> Voir Le Mouvement des Vétérans et des Patriotes, dans : Première Partie : Les Guerres de l'Indépendance cubaine, Indépendance nationale et frustration, La République « des Généraux et des Docteurs », Les offensives insurrectionnelles. p.146.
- <sup>1061</sup> Alberto Román Betancourt : *El arrastre del pasado*. La Havane, 1923. p.52.
- <sup>1062</sup> Juan Maspons Franco : *Maldona*, La Havane, 1927. p.362.
- <sup>1063</sup> L'auteur fait certainement ici allusion au Ministre espagnol d'Outre-mer entre 1890 et 1892, Romero Robledo, marié à une aristocrate créole et propriétaire de sucreries, soit par l'homonymie et la caricature, soit que ce Zenón ait été un parent du Ministre. Eliseo Pérez Díaz : *La rosa del Cayo*. La Havane, 1947. p.60.
- <sup>1064</sup> Juan Maspons Franco : *Maldona*, La Havane, 1927. p.362.
- <sup>1065</sup> Il s'agit de ce même Bacardí, conspirateur patenté puis maire de Santiago de Cuba, historien et homme de lettres, auteur de *Vía Crucis*. Son père avait fait fortune dans la distillerie, il en fut le continuateur. Les héritiers de l'entreprise Bacardí, toujours florissante, quittèrent Cuba dans les années cinquante.  
López Leiva débusqua le détail que nous rapportons et le rapporta sarcastiquement dans *Los Vidrios rotos* : Bacardí et Leiva n'étaient pas du même bord politique et s'opposèrent à quelques reprises durant leurs mandats et représentations sous la République.
- <sup>1066</sup> Francisco López Leiva : *Los vidrios rotos*. La Havane, 1923. p.61.
- <sup>1067</sup> Tomás Jústiz y del Valle : *Carcajadas y sollozos*. La Havane, 1906. p.49.
- <sup>1068</sup> Francisco López Leiva : *Los vidrios rotos*. La Havane, 1923. p.59.
- <sup>1069</sup> Ibidem. p.41.
- <sup>1070</sup> Ibidem. p.41.
- <sup>1071</sup> Il s'agit de Carlos Enamorado Cabrera : *Tiempos heróicos. Persecución*. La Havane, 1917 ; Álvaro de la Iglesia : *Tradiciones cubanas*. La Havane, 1969 ; Francisco Suárez y Fernández : *La novela de Paquín*. Trinidad, 1923 ; Pedro Trujillo de Miranda : *Caridad del Cobre*. La Havane, 1912.
- <sup>1072</sup> Eliseo Pérez Díaz : *La rosa del Cayo*. La Havane, 1947. p.7.
- <sup>1073</sup> Alberto Román Betancourt : *El arrastre del pasado*. La Havane, 1923. p.51.

- 
- <sup>1074</sup> *Ibidem.* p.51.
- <sup>1075</sup> Pedro Trujillo de Miranda : *Caridad del Cobre*. La Havane, 1912. p.69.
- <sup>1076</sup> Alberto Román Betancourt : *El arrastre del pasado*. La Havane, 1923. p.9.
- <sup>1077</sup> Francisco López Leiva : *Los vidrios rotos*. La Havane, 1923. p.40.
- <sup>1078</sup> *Ibidem.* pp.16-17.
- <sup>1079</sup> *Ibidem.* p.22.
- <sup>1080</sup> *Ibidem.* p.18.
- <sup>1081</sup> Francisco López Leiva : *Los vidrios rotos*. La Havane, 1923. p.234.
- <sup>1082</sup> Gustavo Robreño : *La Acera del Louvre*. La Havane, 1925. p.321.
- <sup>1083</sup> Eliseo Pérez Díaz : *La Vega*. La Havane, 1949. p.210.
- <sup>1084</sup> Alberto Román Betancourt : *El arrastre del pasado*. La Havane, 1923. p.9.
- <sup>1085</sup> *Ibidem.* p.167.
- <sup>1086</sup> *Ibidem.* p. 206.
- <sup>1087</sup> *Ibidem.* pp.253-254.
- <sup>1088</sup> *Ibidem.* p.311.
- <sup>1089</sup> *Ibidem.* pp.314-316.
- <sup>1090</sup> *Ibidem.* p.205.
- <sup>1091</sup> Raimundo Cabrera : *Sombras eternas*. La Havane, 1919.
- <sup>1092</sup> *Ibidem.* pp.268-269.
- <sup>1093</sup> Emilio Bacardí : *Vía Crucis*. p.100.
- <sup>1094</sup> Eliseo Pérez Díaz : *La rosa del Cayo*. La Havane, 1947. p.148.
- <sup>1095</sup> *Ibidem.* p.23.
- <sup>1096</sup> José Wenceslao Maury Rodríguez : *Los visionarios*. La Havane, 1918. p.30.
- <sup>1097</sup> Raimundo Cabrera : « Episodios de la guerra. Mi vida en la manigua » dans *Cuba y América*. New-York, 1<sup>er</sup> Novembre 1897.
- <sup>1098</sup> Laura Dulzaides del Cairo : *Azares y azahares*. La Havane, 1916. p.217.
- <sup>1099</sup> *Ibidem.* p.19.
- <sup>1100</sup> *Ibidem.* p.222.
- <sup>1101</sup> *Ibidem.* p.219.



- 
- <sup>1102</sup> *Ibidem.* p.94.
- <sup>1103</sup> Nous avons étudié ce débat qui se tint en particulier dans la presse quotidienne de La Havane : « Le Quatrième Centenaire de la Découverte de l'Amérique dans la presse de Cuba. », Mémoire de maîtrise, Université de Paris 8, 1992.
- <sup>1104</sup> Cet élément renforce l'analogie Indiens/Cubains développée par l'auteur. En effet, il était dit plus haut que de nombreuses familles de Camagüey rejoignaient le maquis pour échapper aux exactions des espagnols.
- <sup>1105</sup> Laura Dulzaides del Cairo : *Azares y azahares*. La Havane, 1916. p.99.
- <sup>1106</sup> *Ibidem.* p.23.
- <sup>1107</sup> Alberto Román Betancourt : *El arrastre del pasado*. La Havane, 1923. p. 86.
- <sup>1108</sup> Álvaro de la Iglesia : « ¿ Dónde están los salvajes ? », dans *Tradiciones cubanas*. La Havane, 1969. p.263.
- <sup>1109</sup> Eliseo Pérez Díaz : *La Vega*. La Havane, 1949. p.24.
- <sup>1110</sup> Pedro Trujillo de Miranda : *Caridad del Cobre*. La Havane, 1912. p.19.
- <sup>1111</sup> Francisco López Leiva : *Los vidrios rotos*. La Havane, 1923. p.16.
- <sup>1112</sup> Eliseo Pérez Díaz : *La Vega*. La Havane, 1949. p.24.
- <sup>1113</sup> Juan Maspons Franco : *Maldona*. La Havane, 1927. p.362.
- <sup>1114</sup> Emilio Bacardí : *Vía Crucis*. La Havane, 1979. pp.47-48.
- <sup>1115</sup> *Ibidem.* p.59.
- <sup>1116</sup> *Ibidem.* p.100.
- <sup>1117</sup> Emilio Bacardí écrivait cependant : « ¿ Oyes este canto ? Pues ése es el vaho que exhala una parte de la humanidad desde el fondo de su mazmorra ; es el lamento de toda una raza que sube hasta los cielos ; y ese ¡ ay ! largo, plañidero, que se prolonga por los espacios y va hasta el mismo Dios, lleva envuelto, en esas notas con que danzan los esclavos, la maldición al amo que los esclaviza. (...) Al oír ese canto que nos trae el viento desde el abismo, esperanza perdida que, como estigma, lanza la raza maldita sobre los que vejan, me pregunto : ¿ cómo lavar la mancha ? ; ¿ cómo expiar la falta ? No veo más que un medio, que me hace temblar... » Emilio Bacardí : *Vía crucis*. La Havane, 1979. p.85.
- <sup>1118</sup> Alberto Román Betancourt : *El arrastre del pasado*. La Havane, 1923. p.20.
- <sup>1119</sup> Carlos Enamorado : *Tiempos heroicos. Persecución*. La Havane, 1917. p.113.
- <sup>1120</sup> L'expression idiomatique « La caña se va a poner a tres trozos » n'acquiert-elle pas ici un sens métaphorique. Si la canne à sucre représente Cuba, alors Cuba va se trouver disloquée entre Cubains, Espagnols et Nord-Américains : un bout chacun...  
Alberto Román Betancourt : *El arrastre del pasado*. La Havane, 1923. p.145-146.
- <sup>1121</sup> Raimundo Cabrera : *Sombras que pasan*. La Havane, 1984. p.66.

- 
- <sup>1122</sup> *Ibidem.* p.67.
- <sup>1123</sup> *Ibidem.* p.67.
- <sup>1124</sup> Laura Dulzaides del Cairo : *Azares y azahares*. La Havane, 1916. p.21.
- <sup>1125</sup> Núñez de Villavicencio : *Aventuras emocionantes de un Emigrado Revolucionario*. La Havane, 1928. p.6.
- <sup>1126</sup> Juan Maspons Franco : *Maldona*, La Havane, 1927. p.12.
- <sup>1127</sup> Eliseo Pérez Díaz : *La rosa del Cayo*. La Havane, 1947. p.18.
- <sup>1128</sup> Juan Maspons Franco : *Maldona*, La Havane, 1927. p.259.
- <sup>1129</sup> *Ibidem.*
- <sup>1130</sup> *Ibidem.* p.22.
- <sup>1131</sup> José Wenceslao Maury Rodríguez : *Los visionarios*. La Havane, 1918. p.173.
- <sup>1132</sup> Álvaro de la Iglesia : « Los pueblos autónomos de Cuba en el siglo XVII », dans *Tradiciones cubanas*. La Havane, 1969. p.127.
- <sup>1133</sup> Núñez de Villavicencio : *Aventuras emocionantes de un Emigrado Revolucionario*. La Havane, 1928. p.46.
- <sup>1134</sup> Anonyme : *Martí*. La Havane, 1901. p.37.
- <sup>1135</sup> Eliseo Pérez Díaz : *La rosa del Cayo*. La Havane, 1947. p.100.
- <sup>1136</sup> Álvaro de la Iglesia : « Una cita en los infiernos », dans *Tradiciones cubanas*. La Havane, 1969. pp.231-235.
- <sup>1137</sup> Anonyme : *Martí*. La Havane, 1901. p.37.
- <sup>1138</sup> *Ibidem.* p.37.
- <sup>1139</sup> José Wenceslao Maury Rodríguez : *Los visionarios*. La Havane, 1918. p.251.
- <sup>1140</sup> Anonyme : *Martí*. La Havane, 1901. p.41.
- <sup>1141</sup> *Ibidem.* p.28.
- <sup>1142</sup> José Wenceslao Maury Rodríguez : *Los visionarios*. La Havane, 1918. pp.12-13.
- <sup>1143</sup> Álvaro de la Iglesia : « San Francisco, emperador. Origen de los bandos azules y rojo », dans *Tradiciones cubanas*. La Havane, 1969. p.218.
- <sup>1144</sup> Juan Maspons Franco : *Maldona*. La Havane, 1927. p.156.
- <sup>1145</sup> Álvaro de La Iglesia : « El general Salchichas o tipógrafo y martír », dans *Tradiciones cubanas*. La Havane, 1969. pp.331-334.
- <sup>1146</sup> José Wenceslao Maury Rodríguez : *Los visionarios*. La Havane, 1918. p.174.

- 
- <sup>1147</sup> *Ibidem.* p.106.
- <sup>1148</sup> *Ibidem.* p.180.
- <sup>1149</sup> Anonyme : *Martí*. La Havane, 1901. p.102.
- <sup>1150</sup> *Ibidem.* p.111.
- <sup>1151</sup> Le thème des bandits et du banditisme est récurrent chez Álvaro de la Iglesia et mériterait sans doute qu'on y consacrat une étude... Rappelons que Álvaro de la Iglesia publia deux textes sur un bandit célèbre, Manuel García. *Manuel García, el rey de los campos de Cuba, su vida y sus hechos*, en 1895, est une étude biographique, inspirée des méthodes journalistiques. Le roman biographique de 1896, *Manuel García, el rey de los campos de Cuba, vida de este famoso bandido, desde su infancia hasta su muerte* s'en différencie, notamment parce qu'il présentait une image très dépréciative et dénuée d'engagement politique du bandit. Enfin, sur le même thème du banditisme, en 1901, il publia un roman intitulé *La bruja de Atarés o los bandidos de la Habana*.
- <sup>1152</sup> Álvaro de la Iglesia : « Los habitantes de la luna », dans *Tradiciones cubanas*. La Havane, 1969. p.141.
- <sup>1153</sup> *Ibidem.* p.144.
- <sup>1154</sup> Francisco López Leiva : *Los vidrios rotos*. La Havane, 1923. p.282.
- <sup>1155</sup> Emilio Bacardí : *Vía Crucis*. La Havane, 1979. p. 46.
- <sup>1156</sup> Eliseo Pérez Díaz : *La rosa del Cayo*. La Havane, 1947. p.97.
- <sup>1157</sup> Carlos Loveira : *Generales y Doctores*. La Havane, 1984. p.82.  
Signalons la regrettable et pathétique (par l'accumulation des poncifs racistes) caractérisation du « bodeguero » par Loveira, qui révèle là son antisémitisme :  
« Mi tío era el prototipo de ese engendro adcuado de la Colonia factoría, que se llama el bodeguero ; judío legítimo en la fobia del agua, el jabón, el peine y la ropa limpia ; judío en la bovina docilidad para resistir toda suerte de humillaciones, con tal que éstas sean treducibles en valores sonantes ; judíos por la centavera usura y la felina ingraturd. ». *Ibidem.* p.75.
- <sup>1158</sup> Juan Maspons Franco : *Maldona*. La Havane, 1927. p.396.
- <sup>1159</sup> Alberto Román Betancourt : *El arrastre del pasado*. La Havane, 1923. p.27.
- <sup>1160</sup> José Wenceslao Maury Rodríguez : *Los visionarios*. La Havane, 1918. p.30.
- <sup>1161</sup> *Ibidem.* p.30.
- <sup>1162</sup> Eliseo Pérez Díaz : *La Vega*. La Havane, 1949. p.10.
- <sup>1163</sup> José Wenceslao Maury Rodríguez : *Los visionarios*. La Havane, 1918. p.13.
- <sup>1164</sup> Eliseo Pérez Díaz : *La Vega*. La Havane, 1949. p.10.
- <sup>1165</sup> José Wenceslao Maury Rodríguez : *Los visionarios*. La Havane, 1918. p.105.
- <sup>1166</sup> Juan Maspons Franco : *Maldona*. La Havane, 1927. p.191.

- 
- <sup>1167</sup> Raimundo Cabrera : *Sombras eternas*. La Havane, 1919. p.254.
- <sup>1168</sup> Le Plan Général d'Instruction Publique pour les Îles de Cuba et de Porto-Rico date de 1842. Il prévoyait la création d'écoles publiques gratuites pour les enfants défavorisés. Néanmoins, les réalisations demeurèrent bien en-deçà des nécessités criantes. Cabrera fait allusion à ces établissements dans *Sombras que pasan*. C'est là que son héros, Ricardo, étudie après la faillite de sa famille.
- <sup>1169</sup> Alberto Román Betancourt : *El arrastre del pasado*. La Havane, 1923. p.71.
- <sup>1170</sup> Eliseo Pérez Díaz : *La rosa del Cayo*. La Havane, 1947. p.61.
- <sup>1171</sup> *Ibidem*. p.97
- <sup>1172</sup> *Ibidem*. p.56.
- <sup>1173</sup> Emilio Bacardí : *Vía Crucis*. La Havane, 1979. p.78.
- <sup>1174</sup> *Ibidem*. p.39.
- <sup>1175</sup> Juan Maspons Franco : *Maldona*. La Havane, 1927. p.35.
- <sup>1176</sup> José Wenceslao Maury Rodríguez : *Los visionarios*. La Havane, 1918. p.409.
- <sup>1177</sup> Emilio Bacardí : *Vía Crucis*. La Havane, 1979. p.65.
- <sup>1178</sup> José Wenceslao Maury Rodríguez : *Los visionarios*. La Havane, 1918. p.30.
- <sup>1179</sup> Eliseo Pérez Díaz : *La rosa del Cayo*. La Havane, 1947. p.88.
- <sup>1180</sup> Pedro Trujillo de Miranda : *Caridad del Cobre*. La Havane, 1912. p.77.
- <sup>1181</sup> José Wenceslao Maury Rodríguez : *Los visionarios*. La Havane, 1918. p.410.
- <sup>1182</sup> Raimundo Cabrera : *Sombras eternas*. La Havane, 1919. p.222.
- <sup>1183</sup> *Ibidem*. p.273.
- <sup>1184</sup> *Ibidem*.
- <sup>1185</sup> Alfonso Hernández Catá : « Apólogo de Mary González », dans *Cuentos y noveletas*. La Havane, 1983. p.94.
- <sup>1186</sup> Eliseo Pérez Díaz : *La Vega*. La Havane, 1949. p.106.
- <sup>1187</sup> Eliseo Pérez Díaz : *La rosa del Cayo*. La Havane, 1947. p.182.
- <sup>1188</sup> Laura Dulzaides del Cairo : *Azares y azahares*. La Havane, 1916. p.13.
- <sup>1189</sup> Francisco López : *Aventuras extraordinarias del Capitán del Ejército Libertador cubano Juan Segura*. La Havane, 1933. p.38.
- <sup>1190</sup> José Wenceslao Maury Rodríguez : *Los visionarios*. La Havane, 1918. p.10.
- <sup>1191</sup> Laura Dulzaides del Cairo : *Azares y azahares*. La Havane, 1916. p.191.

- 
- <sup>1192</sup> Juan Maspons Franco : *Maldona*. La Havane, 1927. p.37.
- <sup>1193</sup> *Ibidem.* p.37.
- <sup>1194</sup> Eliseo Pérez Díaz : *La Vega*. La Havane, 1949. p.110.
- <sup>1195</sup> Laura Dulzaides del Cairo : *Azares y azahares*. La Havane, 1916. p.221.
- <sup>1196</sup> Eliseo Pérez Díaz : *La Vega*. La Havane, 1949. p.230.
- <sup>1197</sup> *Ibidem.* p.107.
- <sup>1198</sup> Juan Maspons Franco : *Maldona*. La Havane, 1927. pp.259.
- <sup>1199</sup> Eliseo Pérez Díaz : *La rosa del Cayo*. La Havane, 1947. p.225.
- <sup>1200</sup> *Ibidem.* p. 101.
- <sup>1201</sup> Eliseo Pérez Díaz : *La Vega*. La Havane, 1949. p.147.
- <sup>1202</sup> Raimundo Cabrera : *Sombras eternas*. La Havane, 1919. p.170.
- <sup>1203</sup> Laura Dulzaides del Cairo : *Azares y azahares*. La Havane, 1916. p.191.
- <sup>1204</sup> Eliseo Pérez Díaz : *La Vega*. La Havane, 1949. p.266.
- <sup>1205</sup> Juan José Ortiz Velaz : « Prólogo », dans *Historias de campamento*. La Havane, 1948. p.25.
- <sup>1206</sup> Raimundo Cabrera : *Sombras eternas*. La Havane, 1919. p.274.
- <sup>1207</sup> Pedro Trujillo de Miranda : *Caridad del Cobre*. La Havane, 1912. p.77.
- <sup>1208</sup> Juan Maspons Franco : *Maldona*. La Havane, 1927. p.22.
- <sup>1209</sup> Francisco López Leiva : *Los vidrios rotos*. La Havane, 1923. p.121.
- <sup>1210</sup> Gustavo Robreño : *La Acera del Louvre*. La Havane, 1925. p.330.
- <sup>1211</sup> Raimundo Cabrera : *Sombras eternas*. La Havane, 1919. p.273.
- <sup>1212</sup> Juan Maspons Franco : *Maldona*. La Havane, 1927. p.297.
- <sup>1213</sup> *Ibidem.* p.260.
- <sup>1214</sup> Francisco López Leiva : *Los vidrios rotos*. La Havane, 1923. pp.157-158.
- <sup>1215</sup> Juan Maspons Franco : *Maldona*. La Havane, 1927. p.15.
- <sup>1216</sup> Raimundo Cabrera : *Sombras eternas*. La Havane, 1919. p.186.
- <sup>1217</sup> *Ibidem.* p.275.
- <sup>1218</sup> Francisco López Leiva : *Los vidrios rotos*. La Havane, 1923. p.15.
- <sup>1219</sup> Raimundo Cabrera : *Sombras eternas*. La Havane, 1919. p.79.
- <sup>1220</sup> *Ibidem.* pp.87-88.

- 
- <sup>1221</sup> *Ibidem.* p.149.
- <sup>1222</sup> Eliseo Pérez Díaz : *La Vega*. La Havane, 1949. p.141.
- <sup>1223</sup> Juan Maspons Franco : *Maldona*. La Havane, 1927. pp.259-260.
- <sup>1224</sup> *Ibidem.* p. 160.
- <sup>1225</sup> Raimundo Cabrera : *Sombras eternas*. La Havane, 1919. p.186.
- <sup>1226</sup> Eliseo Pérez Díaz : *La Vega*. La Havane, 1949. p.141.
- <sup>1227</sup> Raimundo Cabrera : *Sombras eternas*. La Havane, 1919. p.252.
- <sup>1228</sup> *Ibidem.* p.151.
- <sup>1229</sup> Juan Maspons Franco : *Maldona*. La Havane, 1927. p.300.
- <sup>1230</sup> Eduardo Torres Cuevas : *Antonio Maceo. Las ideas que sostienen el alma*. La Havane, 1995. p.26.
- <sup>1231</sup> José Wenceslao Maury Rodríguez : *Los visionarios*. La Havane, 1918. p.39.
- <sup>1232</sup> Juan Maspons Franco : *Maldona*, La Havane, 1927. p.234.
- <sup>1233</sup> Alberto Román Betancourt : *El arrastre del pasado*. La Havane, 1923. p.93.
- <sup>1234</sup> José Wenceslao Maury Rodríguez : *Los visionarios*. La Havane, 1918. p.199.
- <sup>1235</sup> Laura Dulzaides del Cairo : *Azares y azahares*. La Havane, 1916. p.220.
- <sup>1236</sup> *Ibidem.* pp.120-122.
- <sup>1237</sup> *Ibidem.* p.182-183.
- <sup>1238</sup> La catéchisation des esclaves ou des travailleurs sous contrat étaient dévolue au « patron ». En 1860 – assez récemment donc –, fut promulgué le « Règlement pour l'Introduction de Travailleurs Chinois dans l'Ile de Cuba ». La clause suivante réglait à elle seule la question religieuse :  
« Art.66. El patrono procurará enseñar a los trabajadores los dogmas y la moral de la verdadera religión, pero sin emplear otros medios para ello que la persuasión y el convencimiento, y si alguno manifestare deseos de convertirse a la fe católica, lo pondrá en conocimiento del párrafo respectivo para lo que corresponda. »  
Hormis le fait, comme c'est courant, que les jours festifs non ouvrables correspondaient uniquement aux fêtes du calendrier catholique, la législation se montrait relativement tolérante...  
Simplement, elle rappelle qu'à Cuba, à la fin du XIXème siècle, la séparation de l'Église et de l'État ne s'annonçait pas comme un débat d'actualité du côté espagnol.  
Dans : Juan Jiménez Pastrana : *Los chinos en las luchas por la liberación cubana (1847-1930)*. La Havane, 1963. p.149.
- <sup>1239</sup> *Ibidem.* pp.67-102.
- <sup>1240</sup> Il distingue la « Santería » du « Nañiguisme » :  
« Éstas son agrupaciones religiosas de carácter general, de hombres, mujeres y sacerdotes, con teología, ritos, y liturgías muy exclusivas, supervivencias transculturales de África. Lo ñañigos tienen ritos esotéricos de tipo religioso, pero no constituyen propiamente una religión ni tampoco

---

ejercitan una función de magia colectiva. »

Dans : Fernando Ortiz : *Los negros curros*. La Havane, 1986. p.11.

<sup>1241</sup> Alberto Román Betancourt : *El arrastre del pasado*. La Havane, 1923. p.21.

<sup>1242</sup> Antonio Penichet : *Alma rebelde*, La Havane, 1921. p.11.

<sup>1243</sup> Juan José Ortiz Velaz : « El destino juega una carta », dans *Historias de campamento*. La Havane, 1948. p.40.

<sup>1244</sup> Raimundo Cabrera : *Sombras eternas*. La Havane, 1919. pp.265-266.

<sup>1245</sup> *Ibidem*. p.172.

<sup>1246</sup> Cela nous renverra directement aux travaux de Mélanie Klein et de Joan Rivière sur l'ambivalence de l'enfant vis-à-vis du modèle maternel lors de la structuration de son identité. Celui-ci la dissocie en deux figures fantasmatiques complémentaires et antagoniques : le « bon objet » et le « mauvais objet », transcrites dans l'imaginaire par des couples antagoniques du type fée/sorcière ou mère/marâtre). Voir Mélanie Klein : *L'amour et la haine : le besoin de réparation. Etude psychanalytique*. Paris, 1997. 154 p.

<sup>1247</sup> Alberto Román Betancourt : *El arrastre del pasado*. La Havane, 1923. p.43.

<sup>1248</sup> La contribution de la psychanalyse à l'étude des phénomènes de société n'est pas nouvelle, les deux disciplines étant liées et complémentaires. Frantz Fanon, par exemple, avait apporté, dans *Peau noire, masques blancs* une interprétation déterminante des mécanismes racistes dans le système colonial. Plus récemment et dans un domaine plus proche du thème qui nous occupe, le philosophe Joël Martine a appliqué la grille psychanalytique à l'étude de l'imaginaire relatif à la représentation de la société et de la nation.

Frantz Fanon : *Peau noire, masques blancs*. Paris, Edition du Seuil, 1952. 188 p.

<sup>1249</sup> Voir Roberto Friol : « La novela cubana en el siglo XIX », dans *Letras. Cultura en Cuba. 6*. La Havane, 1989. pp.463-486 et tout particulièrement p.468.

<sup>1250</sup> Il serait intéressant, à ce propos, de pouvoir confronter cette métaphore à des données démographiques sur la mixité Espagnol/Cubain en 1868 et en 1895. Il n'existe pas, à notre connaissance, de telles études.

<sup>1251</sup> Nous avons à plusieurs reprises évoqué le refus d'auteurs cubains instruits de reconnaître avoir été influencés par la littérature espagnole et souvent même d'évoquer ses classiques. Nous reviendrons ultérieurement sur le discours idéologique relatif à l'apport espagnol et aux perspectives cubaines. Conformément à ce qui fut pratiqué dans les romans, nous étudierons consécutivement l'une et l'autre afin de faire ressortir leur caractère volontairement antagonique. Voir Relecture et traitement de l'Histoire coloniale et Les valeurs progressistes dans Deuxième Partie : Représentations littéraires, Le didactisme du discours sur les Guerres.

<sup>1252</sup> Martí n'avait en effet jamais rejeté le modèle espagnol dans son intégralité, ni dans son approche politique ni dans son approche littéraire. Il avait au contraire abordé la complexe relation entre métropole et colonie avec un rationalisme méthodique, adoptant du modèle ce qui allait dans le sens du perfectionnement social et rejetant ce qui allait dans celui de l'obscurantisme.

- 
- <sup>1253</sup> A l'exclusion de certains assez proches de Martí, avec toutefois des gradations dans la capacité à prendre de la distance vis-à-vis de l'histoire coloniale. On peut l'imputer en grande partie à l'appartenance générationnelle. Pour les contemporains de Martí, on ne peut guère que citer López Leiva qui évita l'anti-hispanisme et rejeta seulement le modèle social et politique colonial de l'Espagne ou Jústiz y del Valle qui identifie le nouvel ennemi de l'indépendance nationale. Penichet, puis Hernández Catá, pour les premiers d'une nouvelle génération à avoir assimilé la vision martinienne, se trouvèrent dans la même ligne quoique pour eux cela fût une attitude plus aisée à gérer : le conflit colonial étant dépassé, ils avaient à accomplir un devoir de « synthèse ». Pour les auteurs de la troisième génération, la question de la définition de la « cubanité » par rapport à l'Espagne était obsolète. C'étaient les relations au modèle néocolonial qui posait problème.
- <sup>1254</sup> Ajoutons que pour Martí, l'Amérique était la mère, et l'Espagne, la marâtre. Cette distinction bonne mère/mauvaise mère existait également chez Bolívar. Dans la démarche de recherche d'autonomie, d'émancipation, et dans l'élaboration d'une identité propre, c'était donc avec/contre la Mère que tout se jouait. Cela en dit long sur le caractère œdipien du conflit, d'autant plus que, chaque fois, la figure du père est inexistante.
- <sup>1255</sup> José Wenceslao Maury Rodríguez : *Los visionarios*. La Havane, 1918. p.9.
- <sup>1256</sup> *Ibidem*. p.8-9.
- <sup>1257</sup> Pedro Trujillo de Miranda : *Caridad del Cobre*. La Havane, 1912. p.61.
- <sup>1258</sup> Raimundo Cabrera : *Sombras eternas*. La Havane, 1919. p.69.
- <sup>1259</sup> *Ibidem*. p.83.
- <sup>1260</sup> Laura Dulzaidés del Cairo : *Azares y azahares*. La Havane, 1916. p.164-165.
- <sup>1261</sup> Francisco Javier Balmaseda : *Clementina*. Cartagena de Indias, 1897. pp. 374-375.
- <sup>1262</sup> Raimundo Cabrera : *Sombras eternas*. La Havane, 1919. p.145.
- <sup>1263</sup> Roman dont le titre évoque autant la culpabilité que la démarche analytique...
- <sup>1264</sup> Gonzalo Mazas Garbayo : « En la noche », dans *Batey*. La Havane, 1930. Dans cette nouvelle, un officier espagnol viole une jeune fille du village réquisitionné pour leur servir de quartier. Elle le tue.
- <sup>1265</sup> Ajoutons une nouvelle variation, qui évoque également Villaverde : chez Rodríguez Embil, le persécuteur espagnol de Tera était le demi-frère de son fiancé.
- <sup>1266</sup> Raimundo Cabrera : *Sombras eternas*. La Havane, 1919. p.244.
- <sup>1267</sup> Raimundo Cabrera : « Episodios de la guerra. Mi vida en la manigua » dans *Cuba y América*. New-York, 15 Avril 1897.
- <sup>1268</sup> *Ibidem*.
- <sup>1269</sup> *Ibidem*.
- <sup>1270</sup> Alfonso Hernández Catá : « La quinina », dans *Social*. La Havane, Janvier 1926. pp.19-76.



- 
- <sup>1271</sup> Alfonso Hernández Catá : « Don Cayetano el informal », dans *Cuentos y noveletas*. La Havane, 1983. p.97.
- <sup>1272</sup> Voir Jean Delumeau, Daniel Roche et alt. : *Histoire des pères et de la paternité*. Paris, 1990. pp.235-258 et pp. 323-349.
- <sup>1273</sup> Voir les lignes que nous consacrons à l'exposition de son projet social et politique, infra « Du Cabinet de la Honradez » à l'élection de Machado, Troisième Partie : L'enjeu véritable : Critique et justification de la société républicaine, Des années de construction, des années de résistance. p.617.
- <sup>1274</sup> Juan Maspons Franco : *Maldona*. La Havane, 1927. p.16.
- <sup>1275</sup> Francisco López Leiva : *Los vidrios rotos*. La Havane, 1923. p45.
- <sup>1276</sup> José Wenceslao Maury Rodríguez : *Los visionarios*. La Havane, 1918. p.34.  
Le terme « Los azules » pour désigner les Espagnols (de la couleur de leur uniforme) n'était pas employé ailleurs que chez cet auteur.
- <sup>1277</sup> José Wenceslao Maury Rodríguez : *Los visionarios*. La Havane, 1918. p.36.
- <sup>1278</sup> Raimundo Cabrera : « Episodios de la guerra. Mi vida en la manigua » dans *Cuba y América*. New-York, 1<sup>er</sup> Juillet 1897. p.13-14.
- <sup>1279</sup> Alberto Román Betancourt : *El arrastre del pasado*. La Havane, 1923. p.43.
- <sup>1280</sup> Tomás Jústiz y del Valle : *Carcajadas y sollozos*. La Havane, 1906. pp.123-124.
- <sup>1281</sup> Sur le thème du pardon dans le roman occidental, nous avons consulté Michel Zérafra : *Roman et société*. Paris, 1971. p.31.
- <sup>1282</sup> Tomás Jústiz y del Valle : *Carcajadas y sollozos*. La Havane, 1906. p.106.
- <sup>1283</sup> Alberto Román Betancourt : *El arrastre del pasado*. La Havane, 1923. p.328.
- <sup>1284</sup> *Ibidem*. p.329.
- <sup>1285</sup> *Ibidem*. p.244.
- <sup>1286</sup> Jesús Castellanos : « Pasado y presente », dans *Los Argonautas, La Manigua sentimental, Cuentos*. Colección póstuma de las obras de Jesús Castellanos. La Havane, 1916.  
La nouvelle était une parabole axée sur le retour à La Havane d'un séparatiste tombé en catalepsie en 1872, trente ans après, sous la République.
- <sup>1287</sup> Alfonso Hernández Catá : « Apólogo de Mary González », dans *Mitología de Martí*. La Havane, 1929.
- <sup>1288</sup> Raimundo Cabrer : *Sombras que pasan*. La Havane, 1984. p.67.
- <sup>1289</sup> Cf. Scott, Rebecca. *La emancipación de los esclavos en Cuba*. México, 1985. pp.41-42.
- <sup>1290</sup> *Ibidem*. p.42.
- <sup>1291</sup> *Ibidem*.

- 
- <sup>1292</sup> Raimundo Cabrera : *Sombras eternas*. La Havane, 1919. p.199.
- <sup>1293</sup> Pedro Trujillo de Miranda : *Caridad del Cobre*. La Havane, 1912. p. 75.
- <sup>1294</sup> *Ibidem*.
- <sup>1295</sup> Juan Maspons Franco : *Maldona*, La Havane, 1927. p.362.
- <sup>1296</sup> Juan Maspons Franco : *Maldona*, La Havane, 1927. p.362.
- <sup>1297</sup> José Antonio Ramos : *Caniquí*. La Havane, 1977. 319 p.  
Dans la reconstitution du passé colonial de Trinidad, Ramos cherchait à démêler les les fils reliant ce passé au présent. Caniquí, le marron, donnait son nom au roman : fait nouveau, il était conçu pour favoriser l'identification du lecteur. Mais un second personnage, Mariceli, – peut-être le personnage féminin le plus abouti de la littérature cubaine –,lui volait la primauté : révoltée contre les carcans imposés aux femmes, sujette à une attirance trouble pour ce rebelle à qui elle s'identifiait, elle tenait gardé un curieux secret, et se laissait entraîner avec délices dans le masochisme sexuel de la flagellation.
- <sup>1298</sup> Raimundo Cabrera : *Sombras eternas*. La Havane, 1919. p.201.
- <sup>1299</sup> *Ibidem*. p.203.
- <sup>1300</sup> *Ibidem*. p.204.
- <sup>1301</sup> *Ibidem*. p.279.
- <sup>1302</sup> *Ibidem*. p.281.
- <sup>1303</sup> *Ibidem*. p.298.
- <sup>1304</sup> *Ibidem*. p.299.
- <sup>1305</sup> *Ibidem*. pp.299-300.
- <sup>1306</sup> Juan Francisco Sariol : « La madre », dans *La muerte de Weyler*. La Havane, 1931. p.89.
- <sup>1307</sup> Eliseo Pérez Díaz : *La rosa del Cayo* La Havane, 1947. p.45.
- <sup>1308</sup> Référons-nous simplement à des auteurs ou des littératures cités plus haut, comme Walter Scott et son roman de la Guerre d'Indépendance écossaise, comme le roman nord-américain de la Frontière, comme le roman gauchesque ou enfin comme la littérature de la Révolution mexicaine, apparue postérieurement au roman cubain.
- <sup>1309</sup> Raimundo Cabrera : « Episodios de la guerra. Mi vida en la manigua » dans *Cuba y América*. New-York, 1<sup>er</sup> Décembre 1897.

---

**Notes à la Troisième Partie, L'enjeu véritable : Justification et critique de la société républicaine.**

<sup>1310</sup> En fait, le changement le plus révélateur toucha, dans les années trente, la caractérisation de l'archétype du « Mambí » : il devenait un homme du peuple. Mais les autres personnages restaient cependant caractérisés selon les normes conventionnelles appliquées depuis l'apparition des premiers romans des Guerres.

<sup>1311</sup> Il est nécessaire de bien délimiter le champ historique auquel s'appliquent ces remarques. En effet, nous avons évoqué, dans notre introduction, la permanence du thème des Guerres de l'Indépendance dans la littérature depuis la révolution cubaine. Or, les créateurs des générations postérieures à 1958 ont adopté uniformément la représentation des guerres depuis la perspective de la Révolution castriste. La problématique est donc différente, soit qu'ils s'agisse de justifier la révolution comme l'aboutissement du discours indépendantiste du XIX<sup>ème</sup> siècle, soit qu'il s'agisse de décrire le parcours historique et l'expérience des luttes anti-coloniales menant à la révolution anti-impérialiste.

<sup>1312</sup> On peut consulter le « Tableau récapitulatif des romans des guerres » en Annexe 2.

<sup>1313</sup> Se reporter aux graphiques rassemblés en Annexe 3. Voir aussi infra : Romans et nouvelles, dans Représentations littéraires, Le Roman des Guerres de l'Indépendance. p.230.

<sup>1314</sup> Nous avons déjà signalé de quelle manière la littérature scientifique avait été, dès les premières années de la République, un des terrains de la constitution de cette mémoire identitaire : publication de manuels d'Histoire de Cuba, d'études médicales, pédagogiques, sociales, etc. La presse elle-même, notamment par le biais de revues littéraires ou scientifiques, fut un médium privilégié pour la diffusion de ces publications.

Par ailleurs, le cas d'Emilio Bacardí est exemplaire. Si nous n'abordons dans ce travail qu'une partie mineure de sa production littéraire, il faut signaler tout de même qu'il publia plusieurs romans historiques, et que la plus grande partie de son œuvre consistait en recherches historiques

---

concernant Santiago de Cuba, dont il était originaire et où il vécut. Ainsi sa préoccupation principale s'avère être la constitution d'une mémoire collective, certes académique et régionaliste, mais remédiant à l'absence de reconnaissance, et d'existence officielle du passé communautaire.

<sup>1315</sup> Balmaseda inféode son labeur littéraire à cet objectif, y compris en ce qui touche au choix du sujet ou des protagonistes : « Ninguno de los varones ilustres que viven, de la primera y segunda guerra, figuran en el presente drama, porque creo que por defectuoso que éste sea siempre resulta que su argumento se eleva a las sublimes regiones de la epopeya, la cual necesita para su esplendor que se interpongan las sombras de la eternidad. Si no fuera este inconveniente, aún infringiendo las reglas clásicas, traería a la escena los esclarecidos aladides que plantaron el 95 la gloriosa bandera de la Estrella solitaria en Baire, y llevaron la libertad al templo de la victoria. ». Cf. F.J. Balmaseda : « Prólogo », dans *Carlos Manuel de Céspedes*. La Havane, 1900. p.7.

<sup>1316</sup> Voir La République « des Généraux et des Docteurs », dans Première Partie : Les Guerres de l'Indépendance cubaine, Indépendance nationale et frustration. p.126 et suiv.

<sup>1317</sup> Luis Rodríguez Embil : *La insurrección*. La Havane, 1911. p.VIII.

<sup>1318</sup> *Ibidem*.

<sup>1319</sup> Cf. infra : Présence du témoignage, dans Deuxième partie : Représentations, Modèles et contextes, L'Histoire en marche.

<sup>1320</sup> Pedro Pablo Martín : *Adelina o la huérfana de La Habana*. La Havane, 1901. Ce roman d'aventure poussif fut réédité en 1903, mais par un nouvel éditeur.

<sup>1321</sup> Pedro Trujillo de Miranda : *Caridad del Cobre*. La Havane, 1912.

<sup>1322</sup> Carlos Enamorado Cabrera : *Tiempos heroicos. Persecución*. La Havane, 1917.

<sup>1323</sup> José W. Maury Rodríguez : *Los visionarios*. La Havane, 1918.

<sup>1324</sup> Nous ne revenons pas sur leur contenu. Nous nous sommes déjà appuyée sur ces romans dans la Deuxième Partie de cette étude.

<sup>1325</sup> Pablo de la Torriente Brau : « Por este argumento sólo me dieron tres pesos » dans *Batey*. La Havane, 1930.

<sup>1326</sup> *Ibidem*. p.146.

<sup>1327</sup> Les résultats du concours littéraire organisé par *El Heraldo de Cuba*, furent annoncés le 12 août 1916. Aniceto Valdivia, le célèbre Conde Kostia, était un des membres du Jury.

<sup>1328</sup> Emeterio S. Santovenía (1889-1968) entamait alors à peine sa carrière littéraire. Ultérieurement, il fut collaborateur de nombreuses revues littéraires et scientifiques, co-fondateur de la revue *Cuba Nueva*, organe de l'ABC, fondateur de *Islas* et de la maison éditoriale Trópico. Nommé Secrétaire de la Présidence lors de l'exercice Mendieta, il continua sa carrière politique sous Batista, comme Ministre (1943) et sénateur. Après le coup d'état de 1952, il fut nommé Président du « Banco de Fomento Agrícola e industrial ».

<sup>1329</sup> Maria Luisa Toledo de Viladiú : *¡ A la manigua !* Prologue du Dr J. Carbonell. [La Havane], [1922]. Ce texte fut primé lors des Jeux Floraux de Cárdenas, le 10 octobre 1922.

---

<sup>1330</sup> Il serait d'ailleurs intéressant – mais ceci dépasse largement le cadre de notre travail – de rechercher dans les Archives des diverses institutions éducatives nationales les traces de concours similaires. Nous avons évoqué plus haut l'effort pédagogique des historiens afin de fournir aux écoliers et étudiants des ouvrages d'Histoire de Cuba, rédigées par des historiens cubains. Dans le même souci de constitution d'un patrimoine culturel, et dans celui de créer les moyens d'une intégration nationale par le biais de l'institution scolaire et des contenus qu'elle permet de diffuser, on peut supposer que le thème des guerres fut proposé comme sujet de rédaction ou thème de concours. Ducazcal signale le rôle du Directeur du Collège Félix de la Torriente de Santiago de Cuba dans la publication de *Historia de un patriota*, que nous évoquons un peu plus bas.

<sup>1331</sup> Ce graphique « Cumul des éditions et des rééditions annuelles 1897-1951 » figure dans l'Annexe 3 : Les cycles du Roman des Guerres.

<sup>1332</sup> Cette question du « ton » n'est pas accessoire. En effet, les générations successives de la République ont abordé les unes après les autres les dysfonctionnements de la société. La première génération, qualifiée de « suicidaire » l'a fait à sa manière douloureuse, sans pouvoir envisager d'alternative. Jesús Castellanos se démarque de ses contemporains par son recours systématique à l'humour noir ou au sarcasme. La génération des années trente aussi veut dénoncer la situation et propose des changements d'ordre politique et social. mais le ton, là non plus, n'a rien de léger. Luis Felipe Rodríguez, représentant de la deuxième génération républicaine, apparaît à la charnière de ces deux attitudes. Plus encore, avec son « Manual del perfecto fulanista », il est celui qui révolutionne une littérature modelée par le réalisme et le naturalisme en adoptant le ton de la dérision pour dénoncer les maux de la société. Au côté de Ramón Meza, il représente une attitude qui n'est pas si répandue dans l'histoire de la littérature cubaine : celle de dénoncer les dysfonctionnements de la société par la raillerie. Se demander pourquoi ces deux auteurs font figures d'exception n'est pas une mince affaire. On ne peut pas, par principe, imputer cette lacune à l'idiosyncrasie nationale... D'ailleurs, la variété et la qualité de la presse et du dessin d'humour l'infirmieraient. Deux raisons principales paraissent satisfaisantes. La première relève du contexte extra-littéraire. Pour des générations formés à une littérature en résonance avec une époque, l'ampleur et la nature des maux de la société coloniale puis néocoloniale, la difficulté à y apporter des solutions ont pesé trop lourd pour permettre de prendre suffisamment de distance, empêchant le développement d'un courant littéraire ironiste. Cette « frustration » évoquée pour caractériser la société cubaine est peu compatible avec le recul nécessaire à l'exercice de la dérision (sauf dans le cas de Castellanos). Une réponse interne au champ littéraire s'impose aussi. Dans une Nation en veine de reconnaissance culturelle, le poids de la conception académique d'une littérature noble, obligatoirement grave, domine. Suivre ce modèle, ou le dépasser, peut correspondre à un désir de « bien faire » et d'être reconnu comme digne d'entrer dans la famille des Littératures...

<sup>1333</sup> Menocal était vétéran de 1895.

<sup>1334</sup> Menocal, soutenu par les Etats-Unis en 1917 – ce qui lui permit de claironner qu'il avait évité la Troisième Intervention, recherchée par les Libéraux – se servit de cette légitimité partagée, en assurant son pouvoir entre 1922 et 1924 sur la collaboration médiatrice de l'ambassadeur nord-américain Crowder, ingérence dans les affaires nationales pourtant connue sous le nom de « Cabinete de la Honradez ».

- 
- <sup>1335</sup> Voir Le didactisme du discours sur les Guerres, dans Deuxième Partie : Représentations littéraires.
- <sup>1336</sup> Nous l'avons montré dans : Les « Mambis » au pouvoir ?, dans Première Partie : Les Guerres de l'Indépendance de Cuba, Indépendance nationale et frustration, La République « des Généraux et des Docteurs ». p.127.
- <sup>1337</sup> Concepción Godoy de Martínez : *Esperanza*, La Havane, [191.]
- <sup>1338</sup> La préface est précisément datée du 19 novembre 1917.
- <sup>1339</sup> Roberto de Pool : *Historia de un patriota*. La Havane, 1917.
- <sup>1340</sup> John de Pool.
- <sup>1341</sup> En plus de l'aval préfacier amical – et cocardier – de Ducazcal, Pool père obtint de faire publier son fils par l'industrielle maison d'édition Siglo XX. Il faut dire qu'un autre proche était « dans la carrière », puisque le frère, José de Pool, était alors illustrateur de la revue *Azul y Rojo*.
- <sup>1342</sup> Ce texte recèle un intérêt tout particulier dans la mesure où il révèle de manière spontanée à quel point le mythe fondateur des Guerres est assimilé par la génération apparue sous la République médiatisée : les « Mambis » font déjà partie de l'imaginaire des enfants. Rêver et fabuler autour de cette univers-là est aussi naturel alors que se référer aux classiques de la fantaisie enfantine : univers féerique, récits d'aventure, etc. Le héros de ce monde est Céspedes, entouré de lieutenants reconnus pour leur actions d'éclat : Sanguily, Agramonte, Aguilera, Estrada Palma. L'on voit même passer Balmaseda, dont nous avons cité le roman, mais qui n'apparaît qu'occasionnellement comme personnage dans les romans des Guerres.
- <sup>1343</sup> *Ibidem*. p.84.
- <sup>1344</sup> Carlos Loveira : *Generales y Doctores*. La Havane, 1984. p.394.
- <sup>1345</sup> Sur la portée politique et sociale de cette Constitution, produit de la Révolution de 1930, on peut consulter l'article de Nicolas Graizeau : « Genèse, exégèse et pratique de la Constitution de 1940 », dans *Cuba sous le régime de la Constitution de 1940*. Paris, 1997. pp.23-58.
- <sup>1346</sup> Il est répertorié dans l'Index de Roloff. Incorporé le 14 avril 1895, il est, à la fin de la guerre, Commandant au Quartier Général du Second Corps de l'Armée de libération, affecté dans le Département oriental.
- <sup>1347</sup> Juan Maspons Franco. *Maldona*. La Havane, 1927. L'exemplaire que nous avons consulté à la Bibliothèque Nationale José Martí est l'exemplaire dédié de Fernando Ortiz.
- <sup>1348</sup> On peut se reporter au graphique intitulé « Cycles du Roman des Guerres », dans Annexe 3.
- <sup>1349</sup> Pour plus de précisions dans les dates, on peut consulter le tableau chronologique, en Annexe 1.
- <sup>1350</sup> Tomás Jústiz y del Valle : *Carcajadas y sollozos*. La Havane, 1906. p.47.
- <sup>1351</sup> *Ibidem*. p. 58.
- <sup>1352</sup> *Ibidem*.
- <sup>1353</sup> *Ibidem*. p.48.

---

<sup>1354</sup> *Ibidem.* p.64.

<sup>1355</sup> *Ibidem.* p.67.

<sup>1356</sup> « Y los ochenta mil pesos que yo ví entregar a nuestro jefe, dónde están ? En que se han invertido ?... ¡ Porqué todos son testigos de que a nosotros no se nos ha dado un centavo, que comemos gracias a nuestro crédito, con los comerciantes de este pueblo, y lo que es más aún, la pólvora y las balas que usamos hace quince días, nuestro dinero nos cuestan ! A mi no me puede negar que entre él y otros a quienes no quiero nombrar, se han quedado con el dinero de nuestra compañía ! ». *Ibidem.* p.84.

<sup>1357</sup> Jesús Castellanos : « Pata de palo », dans *De tierra adentro*. La Havane, 1978. pp.120-130.

<sup>1358</sup> Miguel de Carrión : « El rebaño » dans *Letras*. La Havane, 30 mars 1907.

<sup>1359</sup> *Ibidem.*

<sup>1360</sup> *Ibidem.*

<sup>1361</sup> *Ibidem.*

<sup>1362</sup> *Ibidem.*

<sup>1363</sup> Sur l'élection de 1900, voir « L'occupation légale », dans la Première Partie : Les Guerres de l'Indépendance de Cuba. p.120.

Sur la réélection de Estrada Palma, voir « Le paysage politique de la Première République », dans la Première Partie : Les Guerres de l'Indépendance de Cuba, p.127, ainsi que « Les guerres libérales », dans la Première Partie, p.137.

<sup>1364</sup> Enrique Collazo : « Redención », dans *Letras*. La Havane, n°29, 15 mai 1907.

<sup>1365</sup> Voir « Traitement de la guerre cubano-hispano-américaine », dans la Deuxième Partie : Représentations littéraires, p.257.

<sup>1366</sup> Déjà cité, dans « Les traîtres », dans la Deuxième Partie : Représentations littéraires, p.438.

<sup>1367</sup> *Ibidem.*

<sup>1368</sup> *Ibidem.*

<sup>1369</sup> *Ibidem.*

<sup>1370</sup> Jesús Castellanos : « La Manigua sentimental », dans *La conjura y otras narraciones*. La Havane, 1978. p.289.

<sup>1371</sup> Jesús Castellanos : « La bandera », dans *La conjura y otras narraciones*. La Havane, 1978. p.287.

<sup>1372</sup> *Ibidem.*

<sup>1373</sup> *Ibidem.*

---

<sup>1374</sup> Jesús Castellanos : « Pasado y presente », dans *La conjura y otras narraciones*. La Havane, 1978. p. 334.

<sup>1375</sup> Cette période faisait suite à une occupation militaire de Cuba qui s'inscrivait dans une politique de la Maison Blanche d'ingérence et d'occupation militaire en Amérique latine. En effet, sous le mandat présidentiel de Théodore Roosevelt, de 1901 à 1909, c'était la politique du « Big Stick » qui fut l'option de l'Administration nord-américaine en ce qui concernait les Relations continentales. Rappelons que Théodore Roosevelt (1858-1919), cadre militaire, rejoignit le corps en formation des « Rough Riders » du Colonel Leonard Wood, en mai 1898. Suite à la promotion de ce dernier dans la campagne du Cuba, il le remplaça au commandement de ce corps de Volontaires pendant la Guerre « cubano-hispano-américaine ». Cet élément biographique revêt une importance toute particulière, en ce qui touche non seulement aux conceptions cubaines des relations de dépendance avec les Etats-Unis de manière générale, mais plus précisément cette période de la Deuxième Occupation. Roosevelt construisit et laissa construire à Cuba, une image de lui comme héros de la guerre. Jorge Ibarra, dans *Cuba : 1898-1921. Partidos políticos y clases sociales* propose une analyse aussi peu conventionnelle qu'enrichissante de ce « Mythe de Roosevelt » (pp.1-14 et pp.375-393). En revanche, dans les romans que nous avons étudiés, la figure du Nord-Américain est très absente, sous une forme positive comme sous une forme négative. Ajoutons que, quelles que soient les ambiguïtés vécues ou les doubles discours tenus par les auteurs de romans des Guerres, ils posaient tous en dernière analyse comme valeur transcendante l'éloge de la cubanité (C'est sur ce que recouvrait ce concept, et sur les conséquences de son application qu'il y avait discussion). De manière très cohérente, ni Shafter, ni Wood, ni Sampson, et encore moins Roosevelt – a fortiori après son mandat présidentiel – n'eurent, et ne pouvaient avoir, de place dans cet espace fictif résolument cubain.

<sup>1376</sup> Nous appliquons ici au roman l'expression utilisée par Martí lorsqu'il désignait le théâtre « mambi » sous le terme de « teatro cubano ». L'article a été cité plus haut.

<sup>1377</sup> Voir plus bas, dans le point consacré à la période de la seconde occupation nord-américaine.

<sup>1378</sup> Très vraisemblablement un pseudonyme. Nous n'avons pas pu découvrir qui se cache sous cette identité. Remarquons, de plus, que sur les sept romans biographiques parus entre 1900 et 1912, quatre sont anonymes, et un signé sous un pseudonyme. Or tous s'inscrivent dans la revendication d'une Indépendance absolue. Ena de Rohan, la plus ouvertement contestataire de ces auteurs, donne peut-être une clef à ce recours à la dissimulation de l'identité, en dénonçant l'ostracisme de ceux qui tiennent les rênes du pouvoir envers ceux qui se rebellent contre leur trahison, ostracisme pouvant aller de l'exclusion sociale à la persécution politique. L'accusation est évidemment polémique, mais elle se base sur le traitement méprisant, bien réel, qui fut infligé à Quintín Banderas : son destin aura sans doute suffi à en rendre prudent plus d'un, à commencer par l'auteur en personne.

<sup>1379</sup> Ena de Rohan : *Quintín Banderas El héroe de la guerra ó el hombre bueno con fama de hombre malo*. La Havane, 1911. Chapitre 8, pp.19-20.

<sup>1380</sup> Pour préférer l'attitude et la stratégie de Banderas, l'auteur n'en condamnait pas moins les Libéraux. Au contraire, il leur accordait son soutien implicite, en annonçant son projet de faire suivre cette première biographie par deux autres : «[Esta obra] es la primera de una serie que está ya en prensa, José Miguel Gómez, Enrique Villuendas y otros. ». Idem, p.3. Rappelons que José Miguel Gómez était le dirigeant majeur du Parti Libéral, et qu'Enrique Villuendas fut en quelque



---

sorte son martyr, puisque son assassinat fut la cause officielle du déclenchement de la Révolution d'août.

<sup>1381</sup> *Ibidem.* Chapitre 9, p.21.

<sup>1382</sup> Son intransigeance acquérait d'ailleurs une rigidité excessive. La citation fait sourire, mais reste évocatrice : « En Cuba, no hay mas que separatistas : hombres, mujeres, niños, todo el mundo es insurrecto. Es el regionalismo que tenemos en la sangre. Mi carcelero, en Pamplona, se lamentaba de que una hermana suya le hubiera inferido el deshonor de casarse con un castellano », cité dans : Juan José Exposito Casasús. *Calixto García (el estratega)*. La Havane, Oficina del historiador de la Ciudad de La Havane, 1962. p.140.

<sup>1383</sup> Il s'agit de « Una taquería de Concha », « Las jornadas del terror », « El apresamiento del Moctezuma », dans *Relatos y retratos históricos*, La Havane, 1911.

<sup>1384</sup> Jesús Castellanos : « Prefacio », dans *Tradiciones cubanas*. La Havane, 1969. p.10.

<sup>1385</sup> C'est très particulièrement ce que l'on retrouve chez Raimundo Cabrera, mais qui est aussi présent chez Román Betancourt, chez Carrión, et bien d'autres.

<sup>1386</sup> Hispano-américains et non pas seulement cubains, puisque Máximo Gómez est un des exemples les plus récurrents.

<sup>1387</sup> Castellanos conçut les quatre nouvelles que nous lui connaissons sur les Guerres au cours d'un laps de temps assez réduit. « Pata de palo » fut édité en 1906, dans son premier recueil de fiction. La nouvelle était récente et donc dut être écrite vers la fin du premier mandat d'Estrada Palma, sans doute avant la réélection, la Révolution d'août et l'Intervention. La date d'écriture de « La bandera » et de *La manigua sentimental* est très précisément datée de 1909, l'année suivant la fin de la Deuxième Intervention. Quant à « Pasado y presente », l'année de sa rédaction est 1912.

<sup>1388</sup> Voir plus bas : Les années de la Seconde Occupation militaire.

<sup>1389</sup> Jesús Castellanos : « La manigua sentimental », dans *La conjura y otras narraciones*. La Havane, 1978. p.289.

<sup>1390</sup> *Ibidem.* p.308.

<sup>1391</sup> *Ibidem.* p.307.

<sup>1392</sup> *Ibidem.* p. 305.

<sup>1393</sup> *Ibidem.* p.324.

<sup>1394</sup> *Ibidem.* 328.

<sup>1395</sup> C'est Luis Toledo Sande qui donne cette date. Son imprécision relative nous empêche de déterminer si la Révolte des Indépendants de Couleur et la répression, en mai et juin 1912, fonctionna comme un déclencheur. Le fait est que l'argument de la nouvelle était complètement étranger à cette actualité. Luis Toledo Sande en tire la conclusion que Castellanos est raciste. Or

---

Castellanos ne définissait pas la « cubanité » en terme d'appartenance ethnique ou culturelle limitée à la souche latine ou blanche. Mais, il ne semblait pas « concerné » par la ségrégation.

Son mépris et ses sarcasmes étaient tout dirigés contre les nantis, affairistes ou politiques.

Il est vrai cependant, que le discours de Don Crispulo, séparatiste acharné et hispanophobe viscéral, négligeait un élément capital : l'abolition et l'égalité. Compte tenu du goût de Castellanos pour l'évasion en littérature, l'absence de ces références pourrait renvoyer soit à son propre désintéressement pour la question, soit, calque littéraire des mentalités de l'époque, au désintéressement quasi général pour les questions soulevées par ces questions.

<sup>1396</sup> Jesús Castellanos. « Pasado y presente », dans *La manigua sentimental y otras narraciones*. La Havane, 1978. pp.333-334.

<sup>1397</sup> On sent l'auteur attaché à une forme de culture populaire (« el presidente de la República hacía votos por la prosperidad de los centros regionales » p.334), conscient du passé (« Pensemos (...) que cada centavo representa una bala que hay que sembrar en la carne española, y no como antes un gramo de quinina para nuestros heridos ; con España no puede ya hablarse más que a balazos y... Y aun era poco para la España de ayer » p.332), mais bien convaincu que c'était du passé, que les choses avaient évolué, et que la menace n'était plus la même. C'est pourquoi, ironisant sur les cris d'orfraie des Don Crispulo M. Castillo, il épinglait allusivement le manque de discernement, en désignant l'arbre qui cachait la forêt : « escuchó de muchos labios que los españoles de aquí, **fuertes y utilizables** [je me permets de souligner le renversement d'une expression autrefois consacrée aux esclaves noirs appliquée à la main d'œuvre immigrée d'origine espagnole], no tenían nada que hacer con la España retrasada y triste, **empantanada a muchas leguas de distancia de nosotros...** » ou « Vio que entre las banderas **extranjeras** se notaban en los balcones, algunas españolas », p.334.

<sup>1398</sup> *Ibidem.* p.334.

<sup>1399</sup> Luis Rodríguez Embil : *La insurrección* La Havane, 1911. p.VII.

<sup>1400</sup> *Ibidem.* p.236.

<sup>1401</sup> *Ibidem.* p.261.

<sup>1402</sup> *Ibidem.* p.271.

<sup>1403</sup> *Ibidem.* p.287.

<sup>1404</sup> *Ibidem.* p.286.

<sup>1405</sup> « Amo á Cuba, mi patria ; sobre todo desde que he viajado ama mi corazón el país bendito que guarda la tumba venerada de mis padres, mis recuerdos más caros y mis entrañables amigos. »  
*Ibidem.* p.IX.

<sup>1406</sup> Cette période connue sous le nom de « Vacas Gordas » fut suivie, à la fin de la guerre mondiale, d'une envolée des prix du sucre : la « Danse des millions ». La retombée sociale fut limitée, dans la mesure où le secteur bénéficiaire était essentiellement la bourgeoisie d'affaires liée au capital nord-américain.

<sup>1407</sup> « Las vacas flacas ». Le phénomène de déflation amena ruines, banqueroutes et panique. En fait, le système bancaire national ne s'en relèverait pas, pas plus qu'une partie de la bourgeoisie.

---

<sup>1408</sup> Carlos Loveira : *Generales y doctores*. La Havane, 1984. p.223.

Loveira complétait ultérieurement la trinité, avec un personnage dont nous avons déjà souligné l'importance : la mère. Au moment du départ d'Ignacio pour Cuba, il échangeait avec les siens ces quelques mots :

« – ¿ No le han dicho que le han puesto en la petaca el retrato de su amor ? – preguntó mi abuelo.

– Mi amor es mi madre –respondí.

– Y Susana – dijo mi madre expresando un hondo deseo.

– Y Cuba – metió mi abuela. »

*Ibidem*. p. 286.

<sup>1409</sup> *Ibidem*. p.241.

<sup>1410</sup> *Ibidem*. p.348.

<sup>1411</sup> *Ibidem*. pp.291-292.

<sup>1412</sup> *Ibidem*. p.393.

<sup>1413</sup> *Ibidem*. p.403.

<sup>1414</sup> *Ibidem*. p.403.

<sup>1415</sup> *Ibidem*. p.361.

<sup>1416</sup> *Ibidem*. p.375.

<sup>1417</sup> *Ibidem*. pp.404-405.

<sup>1418</sup> *Ibidem*. p.406.

<sup>1419</sup> *Ibidem*. p.408.

<sup>1420</sup> Antonio Penichet : *Alma rebelde*. La Havane, 1921. 163 p.

<sup>1421</sup> *Ibidem*. p.58.

<sup>1422</sup> *Ibidem*. p.59.

<sup>1423</sup> Penichet la désigne de l'appellation « Revolución racista ». Cette qualification ne remet pas en cause sa solidarité avec les révoltés, mais ce qu'il considère comme une erreur stratégique : l'option du repli communautaire au lieu d'une alliance prolétaire qui ne tiendrait pas compte des conflits liés au racisme social. Les insertions répétitives de l'épithèse « Yo quiero la República cordial, con todos y para todos », citation de José Martí, étaient destinées également à rappeler aux révoltés cette priorité stratégique essentielle et fédératrice, plutôt qu'à condamner l'abandon par les classes politiques d'un objectif si élémentaire de la Démocratie.

<sup>1424</sup> *Ibidem*. p.63.

---

<sup>1425</sup> *Ibidem.* p.78.

<sup>1426</sup> *Ibidem.* pp.70-71.

<sup>1427</sup> Ramón de Armas a montré de quelle manière dans les années vingt, la pensée nationaliste, très influencée par le discours martinien, a contribué à « la maturation du mouvement ouvrier et (à) la dissipation des origines anarcho-syndicalistes et réformistes dans une moindre mesure, en particulier chez Varona, Antonio Penichet et Alfredo López. » Dans ce roman, le propos développé par Penichet – qui met en avant José Martí et sa pensée sur la théorie anarcho-syndicaliste, bien que la thèse démontre que la seule issue est révolutionnaire – illustre parfaitement cette évolution. Voir Ramón de Armas : « Notes sur quelques aspects du nationalisme bourgeois pendant les années 20 et 30 à Cuba », dans *Les Années trente à Cuba*, Paris, 1982. pp.170-171.

<sup>1428</sup> Étant données les énormes difficultés techniques liées à la reprographie lors de notre dernier séjour à La Havane en 1993, nous n'avons pas été en mesure de réaliser plus de deux reproductions graphiques. La première est la couverture de *Sombras eternas* et la seconde est l'illustration de Massaguer. Ces deux documents iconographiques figurent en Annexe 6. Dans la premier dessin, le drapeau est un linceul ; dans le second, il est en berne, à l'arrière-plan.

<sup>1429</sup> Alfonso Hernández Catá : « La bandera », dans *Social*, La Havane, mai 1921, n°5. p.29.

<sup>1430</sup> *Ibidem.* p.67.

<sup>1431</sup> *Ibidem.* p.70.

<sup>1432</sup> Hernández Catá conclut en effet par la voix du prêtre : « Bienaventurados los que ven las cosas con los ojos del alma, porque de ellos será al cabo la verdad eterna ! »

<sup>1433</sup> Le « Gabinete de la honradez » fonctionnait sur la collaboration du Président Zayas et de l'Ambassadeur nord-américain le Général Crowder. On retrouvera cette nouvelle forme d'ingérence lors de la Révolution de 1930, en la personne de l'Ambassadeur Welles.

<sup>1434</sup> Francisco Suárez y Fernández : *La novela de Paquín*. Trinidad, 1923. p.69.

<sup>1435</sup> Suárez le revendiquait, alors qu'il décrivait les conditions incroyables selon lesquelles étaient traités les soldats, non entraînés, contraints à des marches forcées, pions impuissants d'une guerre à laquelle ils ne comprenaient rien, et atteints de fièvres ou de coliques jamais soignées : « El autor de este libro relata estos hechos como testigo presencial que ha sido de ellos », *Ibidem.* p.71.

<sup>1436</sup> Allusion à la mission sanitaire, voire au « devoir de compassion », que les responsables militaires espagnols, malgré leur organisation et leur puissance, ne se souciaient pas de remplir à l'égard de leur propres hommes. Les Cubains, en revanche, donnaient une sépulture à Paquín.

<sup>1437</sup> *Ibidem.* pp. 78-79.

<sup>1438</sup> La vie de Paquín est l'illustration fidèle des propos de Martí : « En el pecho cubano no hay odio ; y el cubano saluda en la muerte al español a quien la crueldad del ejercicio forzoso arrancó de su

---

casa y su terreno para venir a asesinar en pechos de hombre la libertad que él mismo ansia ». « Manifiesto de Montecristi », dans *Obras completas*. La Havane, Tome 4, 1975. p. 98.

<sup>1439</sup> L'on sait que Maceo était reconnu (admis ?) comme l'un des personnalités essentielles de l'Indépendance. A ce titre, ses qualités de chef, son sens des responsabilités, son souci d'exemplarité étaient soulignés comme s'il s'agissait de qualités surprenantes. N'omettons pas non plus que l'envergure du personnage était réduite à une dimension militaire, donc physique, et que, de plus, les surnoms qui le désignaient (à commencer par le plus courant : « El titán de bronce ») révélait une volonté de « blanchissement » d'un Héros incontournable de l'histoire de Cuba.

<sup>1440</sup> Toute la deuxième partie, « Cuba heroica » est marquée par cet aspect autobiographique assez déstabilisant puisque l'intrigue narrative est vampirisée par les souvenirs – de taille puisqu'il était secrétaire de Maceo – et les déclarations programmatiques.

<sup>1441</sup> Mella et Martínez Villena, notamment, soutinrent cette option. Le Mouvement étudiant en était en 1923 à ces balbutiements. La « Federación Estudiantil Universitaria » fut créée le 23 décembre 1923.

<sup>1442</sup> Expression consacrée, puisque c'est celle que l'on retrouve systématiquement dans la presse réactionnaire et libérale. Le « problème social » englobait pudiquement tout ce qui concernait la condition ouvrière, et quelquefois paysanne. Le propos était paternaliste, souvent démagogique ; le souci consistait avant tout à proposer des réformes afin de juguler « une dérive » syndicaliste ou politique vers le socialisme ou le communisme. Rodríguez Embil, nous le citons plus bas, se pencha, du haut de son statut de diplomate en exercice en Europe, sur ce « problème ».

<sup>1443</sup> La fondation du Parti Communiste de Cuba date de 1925.

<sup>1444</sup> Juan Maspons Franco : *Maldona*, La Havane, 1927. p.349. Ajoutons que tous ces Généraux étaient des personnalités de premier plan du Parti Libéral. Enrique Loynaz del Castillo participerait le 12 août 1933 aux révoltes contre Machado.

<sup>1445</sup> Cette tendance n'est d'ailleurs pas spécifique à Cuba. A partir de la deuxième moitié du XIXème, apparurent en Amérique latine ces caudillos « d'ordre et progrès » – pour reprendre les termes de Thomas Calvo – gagnés au projet libéral. Au début du Vingtième siècle, face au processus de domination économique étrangère, un nouveau type émergea, héritier du précédent, le caudillo nationaliste. A Cuba, l'Indépendance tardive et la tardive mise en place de structures néocoloniales expliquent l'apparition décalée, par rapport au continent, de ces profils. Cf. Thomas Calvo : *L'Amérique ibérique de 1570 à 1910*. Paris, 1994. pp.179-284.

<sup>1446</sup> Juan Maspons Franco : *Maldona*, La Havane, 1927. p.37.

<sup>1447</sup> *Ibidem*. p.35.

<sup>1448</sup> *Ibidem*. p.37.

<sup>1449</sup> *Ibidem*. p.300.

- 
- <sup>1450</sup> Voir Ramón de Armas : « Notes sur quelques aspects du nationalisme bourgeois pendant les années 20 et 30 à Cuba », dans *Les années trente à Cuba*, Paris, 1982. pp.169-197.
- <sup>1451</sup> Juan Maspons Franco : *Maldona*, La Havane, 1927. p.301.
- <sup>1452</sup> Nous citons ce passage plus bas. Voir : Dénier la victoire...des Etats-Unis, dans cette partie : L'imagerie en question, Oubli et déni. p.657.
- <sup>1453</sup> *Ibidem.* pp. 571-573.
- <sup>1454</sup> José Miguel Gómez, présenté sous son meilleur jour, et dont l'auteur avait fait l'éloge militaire plus haut en résumant ses hauts faits d'armes dans le Corps d'Armée de Sancti Spiritu, depuis son incorporation le 11 septembre 1895. Juan Maspons Franco : *Ibidem.* p.570. Maspons veut donc s'inscrire dans le courant « caudillesque » – car miguéliste – du libéralisme cubain.
- <sup>1455</sup> Dont c'était en 1923 le Centenaire.
- <sup>1456</sup> *Ibidem.* pp. 578-580.
- <sup>1457</sup> *Ibidem.* pp.517-518.
- <sup>1458</sup> Il se distingua dans la production théâtrale, écrivit beaucoup pour la presse culturelle et d'actualité. *La Acera del Louvre* fut son unique roman. Signalons toutefois qu'il était aussi l'auteur d'une histoire humoristique de Cuba, non publiée.
- <sup>1459</sup> Provincial originaire de Puerto-Príncipe, alors que Robreño Puente venait de Pinar del Río.
- <sup>1460</sup> Ce discours peut évoquer, sans y être pour autant lié, l'indirecte accusation d'insincérité lancée par des auteurs comme Hernández Catá ou Castellanos, qui voyaient plus de suivisme ou de calcul dans l'engagement de leurs personnages que de conviction et de droiture politique.
- <sup>1461</sup> Gustavo Robreño Puente : *La Acera del Louvre*. La Havane, 1925. p.45.
- <sup>1462</sup> Robreño semblait avoir conscience des hasards des déterminations. Un des personnages secondaires, José Pelaez, d'origine espagnole, camarade d'enfance du protagoniste principal, ne s'engagea pas dans la Révolution. « S'il avait appartenu à la bande du Louvre, il l'aurait certainement fait », constatait le protagoniste.
- <sup>1463</sup> La comparaison est de l'auteur. *Ibidem.* p.37.  
Ajoutons que l'admiration pour Sanguily traversa au moins trois générations successives. Celle de Robreño, celle de Loveira, qui écrivait dans *Generales y doctores* :  
« (...)Erguido, marcial, fascinador ; prototipo insuperable del guía de multitudes. Era el mayor general Julio Sanguily. En su presencia SENTÍ la verdad – con toda su hipérbole de leyenda – de la famosa hazaña agramontina. Viéndolo PRESENTÍ que, pesárale a ciertas historias, nadie sería osado de acercarse a él como no fuese para acatarlo y rendirle homenaje. » (p. 308).  
Enfn, c'est encore sur Sanguily que le jeune cinéaste de Pablo de la Torriente Brau voulait réaliser un scénario.
- <sup>1464</sup> *Ibidem.* p.39.
- <sup>1465</sup> A cet égard, Robreño relatait comment Polavieja, quelques jours avant sa démission, tenta de s'allier cette jeunesse créole, en les attirant dans des activités modernes : « garden parties »,

---

collectes à but humanitaire. La dernière de ces tentatives de séduction fut organisée par Madame le Capitaine Général. Très courtoisement, les Garçons acceptèrent l'invitation, allant jusqu'à contribuer au spectacle en mettant en scène... des « charges à la machette » :

« Y así, aquella alegre fiesta, de carácter deportivo, iba a tomar apariencias de acción bélica y heroica, recordando por su impetú, la famosa carga de Balaklana en Crimea, la de los cosacos de Kutusaffen el Berezino, y la de Agramonte en los campos camagüeyanos, para el rescate glorioso de Sanguily ».

L'affaire fut étouffée, et il n'y eut pas de poursuites pour cette provocation et cet affront d'anthologie. *Ibidem.* pp.164-166.

<sup>1466</sup> Il s'agit de Francisco Varona Murios, auteur de *Mis duelos*. Son témoin fut Enrique Hernández Miyares. *Ibidem.* p.95.

<sup>1467</sup> Très vraisemblablement en mai 1890.

<sup>1468</sup> *Ibidem.* p.157. Le scandale fut, bien évidemment, retentissant. L'impresario espagnol, « Cenicero », fut convoqué par la police et condamné à une amende, ce qui l'amena à assurer Julio Sanguily de son intention de s'engager auprès des Cubains le jour où la Révolution se déclencherait.

<sup>1469</sup> *Ibidem.* p.245.

<sup>1470</sup> Manuel Suárez appartenait à cette bande du Louvre. Il fut nommé Général de l'Armée de Libération nationale.

<sup>1471</sup> *Ibidem.* p.43.

<sup>1472</sup> *Ibidem.* pp.257-258.

<sup>1473</sup> Le héros, José Leonidas, s'y reprit à six fois : deux tentatives expéditionnaires sous les ordres de Collazo, trois sous ceux de Calixto García. Toutes furent de réelles tentatives.

<sup>1474</sup> Le renseignement nous est donné par Eduardo Robreño : *Teatro Alhambra*. La Havane, 1979. p.28.

<sup>1475</sup> Son exil en Espagne fut néanmoins jalonné d'embûches et révolutionnairement fructueux. Connu par la Police comme fils de séparatiste et membre notoire des « Garçons du Louvre », personnellement en relation avec Calixto García et son groupe, il n'échappa pas à une arrestation comme agitateur séparatiste. Robreño ne put pas rejoindre Cuba avant 1899.

<sup>1476</sup> Enrique Collazo (1848-1921), expéditionnaire en 1869, il dut quitter la manigua pour des raisons de santé. Il rejoignit néanmoins Cuba Libre en 1876, après avoir séjourné, aux Etats-Unis, à Panama, en Colombie et en Jamaïque. C'est là qu'il retrouva Máximo Gómez, pendant la Trêve nécessaire durant laquelle il poursuivit ses activités politiques, en relation avec Martí. « Mambi » de 1895, il fut élu à l'Assemblée de la Yaya, et envoyé en mission de négociation par Calixto García aux Etats-Unis en 1898. Il s'engagea ensuite dans le parti d'Union Démocratique, à la stratégie singulière, au côté de García Vélez. Il se rattacherait ultérieurement au pôle libéral.

<sup>1477</sup> Les chapitres qui relatent ces événements – les seuls par ailleurs à avoir une valeur de témoignage direct – s'intitulent : « El poder de la voluntad » et « Injusta sospecha ».

---

<sup>1478</sup> L'ingénieur cubain avait jugé le bateau inapte à naviguer : il prit l'eau dès le deuxième jour. Tout en mettant cap à terre, les Cubains durent jeter à la mer le chargement d'armes et de munitions. Le gouvernail cassa ensuite. Ils mirent les chaloupes à la mer à temps pour voir le bateau couler en moins de vingt minutes. Dix hommes y laissèrent la vie.

<sup>1479</sup> Impatience légendaire... On la retrouve mentionnée dans l'article que José Martí consacra le 27 janvier 1894, à Calixto García pour prévenir que l'annonce de son suicide avait été une erreur. Pratiquant généralement la « cordialité », Martí déroge à sa conduite : « ¿ Qué importarían, aunque los hubiese, un gesto brusco, un desdén inoportuno, un error de concepto, justificado acaso por la impaciencia y la hombría, o un rasguño en las botas de camino ? », dans « Calixto García, vive », *Obras completas*, La Havane, 1975. p.466.

<sup>1480</sup> Après la disparition de Maceo, il fallut en effet réétudier les moyens de poursuivre la stratégie mambise : « Su salida era de primordial interés para la reorganización de la campaña », dans Gustavo Robreño Puente : *La Acera del Louvre*. La Havane, 1925. p.262.

<sup>1481</sup> Emilio Núñez (1855-1922) apparaît dans *La Acera del Louvre*. Il en est laconiquement dit ceci : « experto jefe, encargado de conducir a Cuba esa [la deuxième expédition du Bermuda ramenant García à Cuba] y otras expediciones ». Gustavo Robreño Puente : *Op. cit.* p.272. Emilio Núñez Président du Conseil National des Vétérans et une des principales figures du Parti Conservateur. Il avait également occupé successivement les fonctions de Gouverneur de La Havane, de Secrétaire de l'Agriculture sous le premier gouvernement Menocal, avant d'être son vice-président lors du second mandat.

<sup>1482</sup> *Ibidem.* p.271.

<sup>1483</sup> Dans une autre optique, celle de l'efficacité, Collazo avait souligné cette opposition entre l'armée nord-américaine et l'armée cubaine, efficace mais tant dénigrée par l'occupant.

<sup>1484</sup> Shafter, qui utilisa García et son Armée, puis leur refusa le droit symbolique d'entrer victorieux dans Santiago, sous le prétexte qu'ils pourraient commettre des exactions – ce qui en soi était une insulte à peine déguisée. García resta toujours très courtois envers Shafter, bien qu'il finît par refuser de le rencontrer. En revanche, Collazo s'appliqua à montrer que Shafter était une personne exécrationnelle et surtout un mauvais Général, pusillanime et peureux.

<sup>1485</sup> *Ibidem.* p.271.

<sup>1486</sup> La mort de Calixto García venait d'être communiquée.

<sup>1487</sup> *Ibidem.* pp.315-316.

<sup>1488</sup> Voir en particulier Enrique Collazo : *Los Americanos en Cuba*. La Havane, 1905.

<sup>1489</sup> Ricardo Núñez de Villavicencio : *Aventuras emocionantes de un Emigrado Revolucionario Cubano (conteniendo anécdotas y datos interesantes acerca de la revolución de 1895 y de las emigraciones cubanas que contribuyeron a la Independencia de Cuba)*. La Havane, 1928. p.8.



---

<sup>1490</sup> On apprend que deux de ses frères, Federico et Gerardo, appartenaient au réseau de Pedro Betancourt, que Gerardo fut Lieutenant Colonel, que son père le Dr Enrique Núñez de Villavicencio était fondateur et directeur de l'Hôpital Mercedes et sous-délégué de Parti Révolutionnaire Cubain à La Havane avant d'être déporté à Fernando Poo, que son frère aîné Enrique – à qui est consacré un chapitre – fut médecin de l'État-major de García, fondateur de l'Hôpital ultramoderne (sic) Nuñez-Bustamante, Secrétaire à la Santé en 1916, et pleuré par « el ilustre General Menocal (...) como si fuera su propio hermano ».

Dans l'« *Índice alfabético y defunciones del Ejército Libertador de Cuba* » de Roloff (p.607), l'on trouve trace, en effet, d'un Gerardo Núñez de Villavicencio. Mais il est répertorié comme « Lieutenant de l'Inspection Générale de l'Armée, Sous-Inspecteur Adjudant du Troisième Corps », affilié le 26 mai 1898. Il n'y a pas trace d'un Federico Núñez de Villavicencio (ni d'un Ricardo, d'ailleurs).

<sup>1491</sup> Beaucoup de noms sont cités dans ses pages. Il s'agit de montrer à quel point l'auteur Ricardo-Recaredo, était intégré aux activités de l'Émigration cubaine. Mais un oubli attire notre attention : celui du Général Emilio Nuñez, personnage-clef dans le petit monde de l'émigration new-yorkaise militante puisqu'il organisait les expéditions. Cet « oubli » est-il l'expression du rejet d'une homonymie jugée agaçante – Ricardo est si fier de sa famille ! – ou déplacée ? Aucun élément ne nous permet d'y répondre.

<sup>1492</sup> La première fois l'année n'est pas précisée, il s'agit juste d'un 10 octobre. Très vraisemblablement, il s'agit du 10 octobre 1893 (voir plus bas). La deuxième rencontre est datée du 10 octobre 1894. Ce discours du 10 octobre 1894 ne figure pas dans les Œuvres complètes de José Martí. L'auteur ne le reproduit pas, mais livre une anecdote :

« (...) un grupo de familias acomodadas de La Habana, que habían retardado su regreso después de un lujoso veraneo, parece que habían asistido al « meeting » para tener oportunidad de burlarse de su oratoria y de sus argumentos, hizo un mohín burlón y punzante al ver que Martí besaba a la negrita [la fille de Rafael Serra qui venait remettre une lettre à Martí ]. Este sin inmutarse, tranquilo y muy sereno, aunque un poco pálido de indignación porque había notado lo que pasaba por la mente colonial de aquella gente, subió con la rapidez de un rayo a la tribuna y volviéndose al público lanzó a gritos este apotegma que produjo en aquella sala una verdadera tempestad de aplausos : « Señoras y señores : hay blancos con el alma negra – y le echó una mirada despreciativa al grupo que se había burlado de él – y negros que tienen el alma blanca y pura. Yo prefiero el negro de alma blanca que el blanco de alma negra. ». Ricardo Núñez de Villavicencio : *Aventuras emocionantes de un Emigrado Revolucionario Cubano*. La Havane, 1928. p.61.

<sup>1493</sup> Le premier envoyé de Martí, en août 1892, fut un vétéran de 1868, Gerardo Castellanos. Entre avril et septembre 1893, il continua à envoyer des « comisionados ». Mais ils étaient les envoyés officiels du Parti Révolutionnaire Cubain, et souvent en relation avec Juan Gualberto Gómez, le Délégué à Cuba, dont Núñez ne parle absolument pas.

<sup>1494</sup> *Ibidem*. p.43.

<sup>1495</sup> *Ibidem*. p.46.

<sup>1496</sup> Réhabilitation de l'Autonomisme qui, par ailleurs le situe à l'opposé de López Leiva. Ce dernier reprenait en effet l'analyse martinienne.

<sup>1497</sup> *Ibidem*. p.48.

---

<sup>1498</sup> José Martí : « Autonomismo e Independencia », dans *Obras completas*, La Havane, Tome 1, 1975. pp.355-356.

<sup>1499</sup> Ricardo Núñez de Villavicencio : *Aventuras emocionantes de un Emigrado Revolucionario Cubano*. La Havane, 1928. p.59.

<sup>1500</sup> L'évocation de ce club est loin d'être innocente. En effet, « Los Independientes » fut en 1891 le seul Club révolutionnaire new-yorkais et une des bases de Martí (le second groupe qui lui était acquis étant « La Liga », société de Cubains de couleur). Ce bastion de l'avant-garde révolutionnaire, composé de 43 personnes à cette époque, comptait dans ses rangs des personnalités comme Gonzalo de Quesada, Guerra, Benjamin Palomino, Rodríguez et Sotero Figueroa. Ils contribuèrent activement à la formation du Parti Révolutionnaire Cubain.

<sup>1501</sup> Je fais allusion au roman-feuilleton écrit et édité par Cabrera dans sa revue *Cuba y América* en 1897, « Episodios de la guerra. Mi vida en la manigua. ». L'action se situait essentiellement dans la manigua cubaine, mais le héros rejoignait New-York où il séjournait un temps. Or Cabrera, si prolix en ce qui concernait les événements de la manigua desquels il ne savait rien directement, restait muet sur les activités patriotiques de l'Emigration cubaine ces années-là, sans doute trop éloignées des siennes. En ce qui concerne Núñez de Villavicencio, on peut s'étonner aussi de ce soudain silence de la part d'un homme plutôt enclin aux confidences exagérées lorsqu'il évoquait son amitié avec Martí en 1892... Certains émigrés auraient-ils donc une histoire à taire et une histoire à réécrire ?

<sup>1502</sup> Chapitre consacré à la carrière médicale de son père, décédé en 1916...

<sup>1503</sup> Nous avons traité cet aspect du roman précédemment. Se reporter à « Traitement de la guerre hispano-cubano-américaine », dans la Deuxième Partie : Représentations littéraires, p.257.

<sup>1504</sup> Ricardo Núñez de Villavicencio : *Aventuras emocionantes de un Emigrado Revolucionario Cubano*. La Havane, 1928. p.83.

<sup>1505</sup> *Ibidem.* p.82.

<sup>1506</sup> C'est un thème que l'on retrouvera dans les dernières lignes de *La Acera del Louvre*, de Gustavo Robreño : plus de « guagua », mais à chacun sa Ford...

<sup>1507</sup> Alfonso Hernández Catá : « Don Cayetano el informal », dans *Cuentos y noveletas*, La Havane, 1983. p.100.

<sup>1508</sup> *Ibidem.* p.99.

<sup>1509</sup> Sa présence dans les nouvelles de Hernández Catá n'a rien d'un épiphénomène. Cette génération relit Martí, et retrouve dans ses propos et ses analyses des réponses à leurs préoccupations. C'est d'ailleurs dans l'étude de Hernández Catá *Mitología de Martí*, que furent publiées « Don Cayetano el informal » et « Apólogo de Mary González » que nous allons présenter ensuite.

- 
- <sup>1510</sup> Ibidem. pp.101-102.
- <sup>1511</sup> Ibidem. p.102.
- <sup>1512</sup> Alfonso Hernández Catá : « Apólogo de Mary González », dans *Cuentos y noveletas*, La Havane, 1983. p.92.
- <sup>1513</sup> Ibidem. p.93.
- <sup>1514</sup> Ibidem. p.93.
- <sup>1515</sup> Ibidem. p.93.
- <sup>1516</sup> Ibidem. p.95. On retrouve ces mêmes idées de responsabilité historique et d'inscription dans la continuité lorsqu'il écrivait : « La tierra es para los abuelos y para los hijos. », dans « Don Cayetano el Informal », dans *Cuentos y noveletas*, La Havane, 1983. p.101.
- <sup>1517</sup> Sauf dans le cadre singulier de la biographie de Quintín Banderas par Ena de Rohan.
- <sup>1518</sup> Principalement auteur dramatique, il avait déjà publié son premier roman *Humberto Fabra*. Sensiblement du même âge que Rodríguez Embil, il était également, depuis 1911, dans la carrière diplomatique. On peut dire que cessaient là leurs ressemblances. Rebelle, se disant anarchiste, Ramos était la figure inconformiste de cette génération. Dans *Humberto Fabra*, il stigmatisait la famille cubaine petite-bourgeoise et héritée du colonialisme et dénonçait l'incapacité de l'économie cubaine à résister à la grande puissance de Wall Street. Ramos évolua progressivement d'un réformisme individualiste à un engagement radical au sein du Parti Socialiste ; mais en 1918, il avait déjà franchi une étape fondamentale dans sa prise de conscience et son analyse de la question nationale.
- <sup>1519</sup> Dans *Cuba contemporánea*, La Havane, avril 1918, pp.296-302.
- <sup>1520</sup> Dans *Cuba contemporánea*, La Havane, décembre 1917.
- <sup>1521</sup> Álvaro de la Iglesia : « Una silba memorable », dans *Tradiciones cubanas*. La Havane, 1969. p.246-247.
- <sup>1522</sup> Gustavo Robreño : *La Acera del Louvre*. La Havane, 1925. p.327.
- <sup>1523</sup> Raimundo Cabrera : « Dedicatoria-Prólogo », dans *Sombras eternas*. La Havane, 1919. p.8.
- <sup>1524</sup> Nous reviendrons à l'occasion sur les thèmes de la « tristesse » et de « l'étouffement », repris par les historiens de la littérature, et plus précisément par José Antonio Portuondo et Luis Toledo Sande, comme caractéristique distinctive des écrivains de la première et de la deuxième génération républicaine, quoique dans ce cas précis, un auteur de la dernière génération de la colonie s'y reconnaisse.
- <sup>1525</sup> Arturo Doreste : « Palabras », dans Eliseo Pérez Díaz : *La rosa del Cayo*. La Havane, 1947.
- <sup>1526</sup> Se référer aux lignes que nous consacrons précédemment à son roman *La Acera del Louvre*.
- <sup>1527</sup> Gustavo Robreño Puente : *La Acera del Louvre*. La Havane, 1925. p.298.

---

<sup>1528</sup> *Ibidem.* p.303.

<sup>1529</sup> Il s'agit du régiment sous les ordres de Nestor Aranguren, dont le champ d'opération englobait la capitale.

<sup>1530</sup> *Ibidem.* p.303.

<sup>1531</sup> Álvaro de la Iglesia : « El padre de los voladores », dans *Tradiciones cubanas*. La Havane, 1969. pp. 155-160.

<sup>1532</sup> *Ibidem.* p.160.

<sup>1533</sup> Nous nous référons à la sous-division intitulée : « Le didactisme du discours sur les Guerres », dans la Deuxième Partie.

<sup>1534</sup> En effet, le précédent que constitue Penichet, en 1921, s'explique par son ralliement à la stratégie révolutionnaire bolchevique.

<sup>1535</sup> Juan Maspons Franco : *Maldona*, La Havane, 1927. p.234.

<sup>1536</sup> Dans le chapitre « Injusta sospecha », auquel nous avons déjà fait allusion précédemment.

<sup>1537</sup> En effet, paradoxalement, le jugement de la Cour Suprême des Etats-Unis en 1922, définissant Porto Rico comme un territoire et non pas comme un Etat de l'Union, fut interprété comme une possibilité prometteuse par les partisans cubains d'une étroite collaboration sans intégration.

<sup>1538</sup> Sur la question de l'Indépendance des Philippines et particulièrement sur le leader indépendantiste José Rizal, l'on peut se référer aux travaux d'Hélène Goujat. Voir par exemple « Filipinas en 1898 : de la era española a la era americana o el discurso político de José Rizal (1861-1896) frente a la realidad histórica » dans *1898 : Entre Literatura e historia*. Nanterre, Crisol, n°2, 1998. pp.81-96. La thèse de Doctorat d'Hélène Goujat, consacrée à José Rizal, est en cours de rédaction.

<sup>1539</sup> Francisco Suárez y Fernández : *La novela de Paquín*. Trinidad, 1923. p.67.

<sup>1540</sup> Date erronée, José Rizal ayant été exécuté le 30 décembre 1896.

<sup>1541</sup> Juan Maspons Franco : *Maldona*, La Havane, 1927. pp.517-518.

<sup>1542</sup> Il raconta cette entrevue (dont rapport fut fait à Estrada Palma) entre Canalejas, Félix Iznaga, Enrique José Varona, Heredia et Pierra, deux ans plus tard. Raimundo Cabrera : « Datos históricos », dans *Cuba y América*. New-York, n°71, 20 Novembre 1899. pp.18-22.

<sup>1543</sup> Carlos Loveira : *Generales y doctores*. La Havane, 1984. p.181.

<sup>1544</sup> *Ibidem.* p. 186.

<sup>1545</sup> Luis Rodríguez Embil : *La insurrección*. La Havane, 1910. p.16.

<sup>1546</sup> *Ibidem.* La Havane, 1910. p.92.

<sup>1547</sup> *Ibidem.* p.240.

---

<sup>1548</sup> *Ibidem.* p.241.

<sup>1549</sup> *Ibidem.* p.280.

<sup>1550</sup> *Ibidem.*

<sup>1551</sup> Álvaro de la Iglesia : « Indultado por la virgen », dans *Tradiciones cubanas*. La Havane, 1969. p.214.

<sup>1552</sup> Álvaro de la Iglesia : « De cómo el conde de Alcoy pidió auxilio a Pancho Marty », dans *Tradiciones cubanas*. La Havane, 1969. p.121.

<sup>1553</sup> Il relate en effet l'exécution, sur ordre de Nestor Aranguren, du Colonel espagnol Joaquín Ruiz venu proposer un traité aux Cubains. Il s'agit de démontrer que cette exécution, sans procès ni conseil de guerre, d'un émissaire de paix ne fut pas sommaire. Aranguren appliquait le Décret Spottorno de 1875, et donc la loi de la République. « Episodios de la guerra. Mi vida en ma manigua », dans *Cuba y América*. New-York, Chapitre 19, 8 janvier 1897.

<sup>1554</sup> « Les tabous de la Guerre », dans la Deuxième Partie : Représentations littéraires, p.296.

<sup>1555</sup> Les femmes obtinrent le droit de vote en 1933. Voir « Des formes nouvelles de contestations », p.159 dans Première Partie : Les Guerres de l'Indépendance de Cuba, Indépendance nationale et frustration, La réappropriation des idéaux indépendantistes.

<sup>1556</sup> Laura Dulzaides del Cairo : *Azares y azahares*. La Havane, 1916. p.19.

<sup>1557</sup> *Ibidem.* p.62.

<sup>1558</sup> Carlos Loveira : *Generales y Doctores*. La Havane, 1984. p.223.

<sup>1559</sup> Laura Dulzaides del Cairo : *Azares y azahares*. La Havane, 1916. p.11.

<sup>1560</sup> Gustavo Robreño Puente : *La Acera del Louvre*. La Havane, 1925. p.47.

<sup>1561</sup> Emilio Bacardí : *Vía crucis*. La Havane, 1979. p.105.

<sup>1562</sup> *Ibidem.* p. 59.

<sup>1563</sup> *Ibidem.* p.100.

<sup>1564</sup> « Los tacos » était l'autre appellation de cette jeunesse qui vaquait sur les trottoirs du Louvre. Robreño Puente donne d'intéressantes précisions sur ce phénomène de « bandes de jeunes » : « Los Muchachos de la Acera son muy decentes, muy valientes y caballerosos, espléndidos y elegantes ; pero un poquito pretenciosos, miran con demasiado desdén a cuantos no están comprendidos en el reducido espacio que hay desde la esquina de San Rafael a Los Helados de París. (...) Existe una división imaginaria ; que todos respetan : el límite aristocrático está en la

---

última puerta del « Hispano Americano ». Esa es la pura verdad y soy el primero en reconocerla, aunque no pertenezco al grupo selecto. A partir de ese lugar, comprendiendo la acera de « La Vizcaína », el cafetín de Nadal y el de « Los tres hermanos » hasta la calle de San Miguel, el personal vacía por completo. Son también jóvenes cubanos, alegres, simpáticos y dichacheros, que empujan sus *galletas* muy duras de cuando en cuando y disparan alguno que otro tiro, pero... no son ricos, ni tienen oficios, ni padres pudientes, ni otro caudal que su físico, más o menos empolvados, y, claro : necesitan ayudarse de alguna manera.

– ¿ Con el dinero de las pobres cubanas que tienen la desgracia de vender su carne ?

– No, nada de cubanas : en eso siguen una línea de conducta francamente patriótica : entre otras razones, porque, hasta ahora, no hay cubanas blancas en el gremio : la industria está casi totalmente acaparada por extranjeras.

– Bien ; pero estando tan próximos unos de otros será fácil confundirlos.

– No lo creas ; se les distingue perfectamente ; los tacos de clase A, que son los duelistas, usan bombín y trajes corrientes y a menudo visten de frac, por tener que asistir a algún baile en Palacio o en una mansión del Cerro o ir a alguna boda distinguida ; y los de la clase C, usan buenos sombreros de jipijapa « abarquillados », fluses de casimir inglés, a cuadros, con pantalones abotinados, de anchura exagerada en las rodillas y ropa interior de « pinta caliente. » *Ibidem.* pp.26-27.

<sup>1565</sup> *Ibidem.* p.59.

<sup>1566</sup> *Ibidem.*

<sup>1567</sup> *Ibidem.* p.182.

<sup>1568</sup> C'est ainsi que Jesús Castellanos qualifia, respectueusement, les premiers « contes historiques » de Álvaro de la Iglesia, publiés en 1911.

<sup>1569</sup> Voir les lignes consacrées à ce que Castellanos disait sur les lacunes de l'historiographie nationale, dans « Les recherches historiques », dans la Deuxième Partie : Représentations littéraires, p.211.

Dans la préface (« había agua en la roca que se imaginó estéril ») qu'il composa pour le livre de Álvaro de la Iglesia, il montrait combien la littérature pouvait être un support idoine pour réduire cette méconnaissance. Nous l'avons abordé dans « Le roman historique à Cuba », Deuxième Partie : Représentations littéraires, p.183 et suiv.

<sup>1570</sup> Cf. plus haut, « Les recherches historiques » dans la Deuxième Partie : Représentations littéraires, p.207.

<sup>1571</sup> On peut citer les revues : *Azul y Rojo*, *Letras* ou les suppléments littéraires du *Fígaro*.

<sup>1572</sup> Jesús Castellanos, « Prefacio », dans Álvaro de la Iglesia : *Tradiciones cubanas*. La Havane, 1969. p.12.

<sup>1573</sup> Cf. Maria Poumier : *Contribution à l'étude du banditisme social à Cuba. L'histoire et le mythe de Manuel García « Rey de los campos de Cuba »*. Paris, 1986. pp.158-177.

- 
- <sup>1574</sup> Max Henríquez Ureña : *Panorama histórico de la literatura cubana*. La Havane, 1978, Tome II. p.398.
- <sup>1575</sup> Jean-Yves Tadié : *Le roman d'aventures*. Paris, 1982.
- <sup>1576</sup> Eliseo Pérez Díaz : *La rosa del Cayo*. La Havane, 1947. pp.80-81.
- <sup>1577</sup> Jean-Yves Tadié : *Le roman d'aventures*. Paris, 1982. p.8.
- <sup>1578</sup> Eliseo Pérez Díaz : *La rosa del Cayo*. La Havane, 1947. p.169.
- <sup>1579</sup> Carlos Montenegro : *Los heroes*. La Havane, 1941.
- <sup>1580</sup> Juan José Ortiz Velaz : *Historias de campamento*. La Havane, 1948. .
- <sup>1581</sup> Enrique Serpa : « La manigua histórica », dans *Noche de fiesta*. La Havane, 1951.
- <sup>1582</sup> Même l'ironique et formaliste Castellanos, nous l'avons dit, ne touchait pas à des figures comme Gómez ou Maceo, représentants ou incarnations – disparues depuis – de l'Utopie indépendantiste.

## Notes à la Conclusion

- <sup>1583</sup> Raimundo Cabrera : *Sombras que pasan*. La Havane, 1984. Dolorés Nieves en signa le prologue.

---

<sup>1584</sup> Compte-tenu des réserves que nous avons formulées quant à la date de parution du premier roman des Guerres.

<sup>1585</sup> Pierre Bayard : *Comment améliorer les œuvres ratées ?* Paris, Bayard. 198 p.

<sup>1586</sup> Si le premier roman des Guerres, comme nous le supposons, est celui de Goodman en 1872, notre observation reste valable, puisqu'il répond aux critères du roman d'aventures.

<sup>1587</sup> José Martí : « El alzamiento y la emigraciones », dans *Patria*, 21 Novembre 1893.

<sup>1588</sup> Roberto Friol : « La novela cubana en el siglo XIX », dans *Letras*. n°6, 1989. p.473